NAZIONALE
B. Prov.
XVII
28
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

L. A. 54

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXX

Palchetto

Num.° d' ordine 40

1

4492

Google

137
S
2-3

B Pol
XVII
28-29

646699

DICTIONNAIRE

DES

ARTISTES,

OU

NOTICE HISTORIQUE ET RAISONNÉE des Architectes, Peintres, Graveurs, Sculpteurs, Muſiciens, Acteurs & Danſeurs; Imprimeurs, Horlogers & Méchaniciens.

Ouvrage rédigé par M. l'Abbé DE FONTENAI.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

PRÉFACE.

APRÈS cette foule innombrable de Dictionnaires dont le Public eſt inondé depuis pluſieurs années, nous ne craindrons pas d'abuſer de ſon indulgence, en lui préſentant celui-ci. Dans un ſiecle où le goût des Arts eſt ſi généralement répandu, où les grands Artiſtes jouiſſent d'une conſidération particuliere, y auroit-il de la préſomption à imaginer qu'un monument conſacré à leur gloire, mérite quelque diſtinction ? Il eſt étonnant que perſonne ne ſe ſoit occupé avant nous du ſoin de le leur élever. Tous les arts, malgré le caractere particulier à chacun d'eux, n'ont qu'un ſeul principe fondamental ; ils enviſagent tous le même objet, quoique pluſieurs d'entr'eux ſe propoſent une fin différente ; ils ſe tiennent par des liens indiviſibles : le même tribut d'admiration & d'éloges que nous rendons aux Corneilles, aux Racines, aux La Fontaines, &c. nous le devons aux Michel-Anges, aux Raphaëls, aux le Bruns, &c. On a tracé le caractere de chaque Poëte, de chaque Orateur ; pourquoi n'a-t-on pas encore donné une idée, du moins aſſez étendue, de celui des Artiſtes célebres ?

Cependant ceux-ci ont les mêmes droits à notre reconnoiſſance, & leurs chefs-d'œuvre doivent également ſervir à notre amuſement ou à notre inſtruction. Les uns, doués d'un génie créateur, ont ouvert la carriere ; les autres, guidés par ces premiers maîtres, l'ont fournie avec éclat : quelques-uns même, nés avec des talents ſupérieurs, ont porté les Arts à leur plus haut point de perfection. S'il n'eſt pas poſſible de les ſurpaſſer, il eſt du moins néceſſaire de ne rien négliger pour les ſuivre, les imiter & les atteindre. Telle doit être, & telle eſt ſans doute la noble ambition des Artiſtes de nos jours. Or, ne pourrons-nous pas nous flatter de leur avoir fourni, dans cet ouvrage, des moyens pour parvenir à ce but ? Nous leur préſentons les beaux modeles qu'ils doivent copier ; nous leur indiquons la marche qu'ont tenue les habiles Artiſtes qu'ils doivent ſuivre ; nous leur offrons ces grands traits capables d'élever l'ame, d'enflammer l'imagination, & de donner des ailes au génie. Les regles du vrai, du beau, y ſont tracées, non par le moyen de ces diſcuſſions métaphyſiques, ou de ces analyſes froides, ſeches, & peut-être rebutantes, mais à l'aide de mille exemples lumineux, frappants, & beaucoup plus inſtructifs que les préceptes.

Eh ! qui ſçait ſi nos Artiſtes éclairés, animés par ces exemples, ne nous donneront point de pareils chefs-d'œuvre, & ne travailleront pas à reculer, s'il ſe peut, les bornes où leurs maîtres ſe ſont arrêtés ?

Rien ne doit être plus intéreſſant pour les amateurs, que de ſçavoir comment les Arts ont été portés au point de perfection où nous les voyons aujourd'hui. C'eſt ce que nous avons eu en vue de leur apprendre dans cet ouvrage, où ils trouveront des diſſertations ſur l'origine & les progrès de chaque Art en particulier. Nous en retraçons, pour ainſi dire, l'hiſtoire, en les préſentant d'abord au berceau, en indiquant enſuite les progrès ſucceſſifs qui les ont enfin conduits au plus haut degré de ſplendeur. On verra de quelle maniere cette progreſſion s'eſt faite ; &, en rapprochant les différentes découvertes des génies de tous les ſiecles, on pourra connoître aiſément quelle a toujours été la marche de l'eſprit humain.

Les perſonnes conduites par le ſeul intérêt de la curioſité, nous ſçauront gré, nous oſons l'eſpérer, de trouver, dans ce Dictionnaire, de quoi la contenter. C'eſt autant pour leur ſatisfaction, qu'afin de ne pas tomber peut-être dans une monotonie pénible, languiſſante &

insipide, que nous avons recueilli de la vie des grands Artiſtes, pluſieurs traits auſſi agréables qu'intéreſſants. En ſemant cet ouvrage d'anecdotes piquantes, nous avons cru y répandre les charmes de la variété, & faire connoître beaucoup mieux des hommes eſtimables par leurs talents, & dont les traits caractériſtiques ont toujours des droits à une eſpece d'admiration.

Ç'auroit été une injuſtice de notre part, ſi, nous bornant à parler des Architectes, des Peintres, des Graveurs, des Sculpteurs, des Muſiciens, des Acteurs, des Danſeurs, en un mot, de tous ceux qui ont cultivé les Arts agréables, nous avions laiſſé les Méchaniciens dans l'oubli. On a droit de s'étonner du ſilence qu'on a gardé à leur égard dans preſque tous les ouvrages où il eſt queſtion des Artiſtes. Cependant les Méchaniciens ne méritent-ils pas autant d'éloges que ceux qui ont eu pour objet les Arts d'imitation ? Sans parler des ſervices réels qu'ils rendent à la ſociété, combien de chefs-d'œuvre n'ont-ils pas exécutés, combien d'ouvravrages ſinguliers, prodigieux même, qui méritent toute la reconnoiſſance & l'admiration éternelle des hommes ? Tels ſont ſans doute les Imprimeurs, les Horlogers, les Machiniſtes, enfin tous ceux que l'on entend par le nom de *Méchaniciens*.

Pour traiter chaque partie de la maniere la plus ſatisfaiſante qu'il nous a été poſſible, pour n'avancer aucune aſſertion fauſſe ou ſeulement douteuſe, pour ne point haſarder la moindre réflexion tant ſoit peu judicieuſe & déplacée, nous nous ſommes fait une loi de ſuivre pas à pas les bons auteurs qui ont écrit ſur les Arts, & ſur les perſonnes qui les ont cultivés. On ne manquera pas de s'appercevoir que nous avons puiſé dans les meilleures ſources; il ſuffira, pour en convaincre le lecteur, de lui indiquer ici les principales.

Pline le Naturaliſte & Sandrart nous ont ſervi de flambeau dans la partie de la Peinture & de la Sculpture anciennes; dans celle de la Peinture moderne, *Félibien*, *de Piles*, *d'Argenville*, & l'*Abecedario Pittorico*, nous ont fourni des ſecours conſidérables. L'ouvrage excellent de M. *Deſcamps*, membre de l'académie royale de Peinture & de Sculpture de Paris, & profeſſeur de l'école de Deſſin de la ville de Rouen, ſur les Peintres Hollandois, Flamands & Allemands, nous a été encore d'une grande utilité.

Autant les ſecours ont-ils été multipliés pour traiter ce qui concerne les Peintres de tous les temps, autant nous ont-ils manqué pour les

Sculpteurs modernes. Nous avons été obligés de parcourir une infinité de volumes, dont nous n'avons pu toujours tirer les lumieres que nous en attendions. L'*Abecedario Pittorico* eſt preſque le ſeul ouvrage à qui nous devons ce que nous avons dit des Sculpteurs Italiens, ſi nous en exceptons *Michel-Ange*, *Jean de Bologne*, *François Flamand*, *l'Algarde* & quelques autres. Le célebre *M. le Moine*, un des premiers Sculpteurs de notre ſiecle, a bien voulu nous communiquer quelques réflexions ſur les articles des deux freres *Anguier*, des deux freres *Couſtou*, de *Coyſevox*, de *Girardon*, &c.

Quant à la partie qui concerne les Graveurs, nous avons quelquefois conſulté le *Catalogue des Graveurs, par M. Baſan;* mais celui à qui nous ſommes principalement redevables de nos obſervations eſt M. *Gaucher, de l'académie des Arts d'Angleterre.* Cet habile artiſte a bien voulu revoir tous les articles des graveurs en taille-douce; il en a même compoſé un grand nombre qu'il ſera facile au lecteur de reconnoître, par les remarques juſtes & profondes qui décelent un homme ſupérieur dans ſon genre, & par la maniere élégante dont ils ſont écrits. Nous ſaiſiſſons avec empreſſe-

ment cette occaſion pour lui en faire publiquement hommage, & pour lui témoigner notre reconnoiſſance. L'ouvrage précieux de *M. Mariette* nous a beaucoup ſervi pour les Graveurs en pierres fines, & celui de *M. Papillon*, que la mort vient d'enlever aux Arts, pour les Graveurs en bois.

Nous avons tiré la plus grande partie de nos détails ſur les Architectes, des *Vies des Architectes anciens & modernes, traduites de l'Italien, par M. Pingeron.* Le *Traité ſur la Danſe, par M. de Cahuſac;* les *Recherches hiſtoriques & critiques ſur les Mimes & les Pantomimes*, nous ont été très-utiles pour les articles des Danſeurs de l'antiquité, de même que les *Anecdotes dramatiques* pour ceux des Danſeurs modernes. Ces mêmes *Anecdotes dramatiques* nous ont auſſi fourni des ſecours abondants pour les Acteurs. Nous avons puiſé des notices sûres pour les Muſiciens Grecs dans les *Diſſertations de M. de Burette*, qui ſont un des principaux ornements des *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.* Le choix nous a, pour ainſi dire, embarraſſé pour les Muſiciens François; mais nous avons cru devoir donner la préférence à ce qu'en dit *M. Titon du Tillet*, dans ſon *Parnaſſe François.* Il n'en eſt pas de même pour

ce qui regarde les Muſiciens Italiens. Malgré toutes nos démarches, toutes nos recherches, nous n'avons pu nous procurer que des notices légeres; nous avouons même qu'elles ſont inſuffiſantes.

On connoît peu de livres, ou même il n'en exiſte aucun, qui traite directement des Horlogers, ſi l'on excepte peut-être ceux du *Pere Alexandre*, Bénédictin, & de *M. le Paute*, horloger de Paris. On ne ſçauroit aſſez regretter la perte qu'on a faite d'un manuſcrit ſur l'*Hiſtoire de l'Horlogerie*, compoſé par un homme de l'art, & que des gens très verſés nous ont aſſuré être excellent. Au défaut des lumieres que nous aurions pu y puiſer, nous avons été obligés de prendre ce qu'il nous a été poſſible de recueillir de part & d'autre. *M. le Roy* l'ainé, fils du célebre *Julien le Roy*, a bien voulu nous aider de ſes conſeils, & nous indiquer les ouvrages relatifs à cette partie. Nous avons trouvé, dans ce qu'il a écrit lui-même, un guide sûr, en regrettant néanmoins qu'il n'ait pas donné plus d'étendue à une matiere que perſonne n'eſt plus en état que lui d'approfondir.

Les *Eloges des Académiciens, par Fontenelle*, & l'*Hiſtoire des Mathématiques, par M. de Montucla*, ſont les principaux guides qui nous

ont ſervi pour rédiger les articles des Méchaniciens. Mais ceux auxquels nous pouvons dire nous être attachés avec le plus de ſoin, concernent les Imprimeurs. Nous avons cru que les gens de lettres ne verroient pas avec indifférence les notices exactes & détaillées des hommes qui ont tant de rapport avec leurs travaux, qui leur donnent, en quelque ſorte, une conſiſtance durable, & qui, par leur art, mettent les ſiecles futurs à l'abri des malheurs de l'ignorance. Autant qu'il nous a été poſſible, mais en nous reſſerrant dans de juſtes bornes, nous avons cité les éditions les plus belles & les plus rares, ſur-tout celles du quinzieme ſiecle, qui ſont les premieres de toutes. Il étoit juſte de ſatisfaire par-là le goût des curieux & des bibliographes, & d'indiquer en même temps les livres les plus corrects, à ceux qui veulent faire de bonnes études. Au reſte, les perſonnes les plus conſommées dans l'art de l'imprimerie, parmi leſquelles nous nommerons ici *M. Pierres*, imprimeur de Paris, ont bien voulu nous aider de leurs connoiſſances; elles ont pris un intérêt des plus vifs à l'exécution de notre entrepriſe ſur cet objet.

Tels ſont les ſecours, ſans parler d'une multitude d'autres, que nous nous ſommes procurés,

pour mettre cet ouvrage en état d'être préſenté au Public. Quand même nous pourrions nous flatter d'obtenir de ſa part un regard favorable, nous ſerions bien éloignés de croire que notre plan ait été exécuté dans toute ſa perfection. Le champ étoit trop vaſte, pour que nous ayons pu le parcourir entiérement. Nous ſommes perſuadés qu'éclairés par les remarques des perſonnes inſtruites, par une critique équitable & déſintéreſſée, nous ſerons en état de rectifier nos erreurs, de faire même des augmentations conſidérables, dans un ſupplément; & ſi nos forces, ou des occupations différentes ne nous permettoient pas de nous livrer à cette ſeconde entrepriſe, nous nous eſtimerons heureux que des mains plus habiles que les nôtres s'en chargent après nous, en nous félicitant d'avoir au moins ouvert la carriere.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé : *Dictionnaire des Artiſtes*, qui m'a paru ne contenir que des choſes utiles & agréables pour les amateurs des Arts, ſans rien renfermer qui puiſſe empêcher d'en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 4 Juillet 1775.

D'HERMILLY.

Le Privilége ſe trouve au Syſtême phyſique & moral de la Femme.

DICTIONNAIRE
DES
ARTISTES

A C A

ACADÉMIE. C'étoit, dans l'antiquité, un jardin ou une maiſon ſituée dans le Céramique, un des fauxbourgs d'Athenes, à un mille ou environ de la ville, où les ſçavants & les philoſophes s'aſſembloient. Le nom d'*Académie* fut donné à cette maiſon ou jardin, à cauſe d'un certain Académus, citoyen d'Athenes, qui en étoit poſſeſſeur, & qui en fit préſent aux philoſophes pour y étudier. Ce mot *Académie* ſe prend ordinairement parmi les modernes pour une ſociété de gens de lettres, & quelquefois pour une ou pluſieurs ſalles dans leſquelles des perſonnes qui font profeſſion des arts libéraux, ou qui cultivent les ſciences, ſe rendent à certains jours de la ſemaine, pour ſe communiquer les découvertes & les recherches qu'ils ont faites, chacun dans ſon genre. On compte pluſieurs académies établies pour encourager & pour ſoutenir les beaux-arts. Nous allons donner une notice un peu détaillée des plus célebres; nous nous contenterons d'in-

diquer la plûpart des autres, qui ſont à peu près formées ſur le même modele, & qui ſe propoſent toutes les mêmes objets.

ACADÉMIE DE S. LUC, établie à Paris. « Sous le nom » de l'Académie de S. Luc, eſt-il dit dans le *Journal des* » *beaux-Arts, Octobre 1774, page 109*, il faut diſtin- » guer deux corps abſolument étrangers l'un à l'autre: » l'un eſt la communauté des maîtres Peintres, Do- » reurs, &c; & l'autre eſt l'Académie. » La communauté fut établie le 12 Août 1391, par le prévôt de Paris, qui, ayant aſſemblé les peintres de cette ville, fit dreſſer des réglements & des ſtatuts, & mit parmi eux des jurés & gardes pour faire la viſite, leur donnant pouvoir d'empêcher de travailler tous ceux qui ne ſeroient point de leur communauté. Charles VII, voulant favoriſer cet établiſſement, ajouta, en 1430, aux privileges contenus dans ces ſtatuts, l'exemption de toutes tailles, ſubſides, guet, gardes, &c. Henri III confirma ces privileges, par lettres-patentes en 1583. Il exiſtoit dès-lors une communauté de ſculpteurs, qui s'unit à celle des peintres au commencement du dix-ſeptieme ſiécle, & qui fit approuver & ratifier ſon union par ſentence & par arrêt en 1613; &, comme les ſculpteurs jouiſſoient des mêmes privileges que les maîtres peintres, il fut réglé que, de quatre jurés de la communauté, deux ſeroient pris parmi les peintres, & deux parmi les ſculpteurs. Quelques abus qui s'étoient introduits obligerent, en 1619, d'ajouter trente-quatre nouveaux articles aux premiers ſtatuts, que Louis XIII confirma par lettres-patentes en 1622. Malgré ces précautions, il en réſultoit un ſi grand nombre d'inconvénients, que les plus habiles artiſtes, qui n'étoient point de ce corps, en formerent un en 1648, ſous le titre d'*Académie royale de Peinture & de Sculpture.* (*Cherchez à cet article.*)

« Cependant, ajoute-t-on dans le *Journal des beaux-* » *Arts*, déja cité, pluſieurs artiſtes étant reſtés attachés » à la communauté des maîtres peintres, ſoit par ja- » louſie contre l'académie royale, ſoit parce qu'ils ne

» purent y être admis, & ſe trouvant confondus avec » cette claſſe d'artiſans qu'on nomme peintres d'impreſ- » ſion, voulurent faire corps à part, à l'imitation de » l'académie royale. En conſéquence, ils ſolliciterent, » en 1705, une déclaration du roi, qu'ils obtinrent » le 17 Novembre de la même année, & qui ordonna » cette ſéparation, en laiſſant néanmoins ſubſiſter l'an- » cienne communauté, & autoriſa l'établiſſement du » nouveau corps, ſous le titre d'*Académie de S. Luc.* » L'école du modele y fut rétablie; &, depuis cette » époque, les exercices publics s'y ſont journellement, » comme à l'académie royale.» On diſtribue tous les ans, le jour de S. Luc, deux médailles d'argent aux deux éleves qui ſe ſont le plus diſtingués.

Cette académie, qui eſt préſentement ſous les auſpices de M. le marquis de Paulmy, protecteur, a renouvellé, en 1774, l'uſage qu'elle avoit interrompu depuis dix à douze ans, d'expoſer publiquement ſes ouvrages. Cette expoſition ſe fait tous les deux ans alternativement avec l'académie royale, le 25 Août, jour de S. Louis. Les aſſemblées ſe tiennent dans une maiſon, rue du Haut-Moulin, derriere S. Denis de la Chartre, au bout du Pont Notre-Dame. La ſalle d'aſſemblée eſt ornée de pluſieurs excellents morceaux de peinture, entr'autres, d'un grand tableau de Charles le Brun, repréſentant S. Jean l'Evangéliſte ſuſpendu en l'air, prêt à être jetté dans une chaudiere d'huile bouillante. Cet artiſte, qui avoit dédaigné d'entrer dans la communauté des maîtres peintres, ne peignit ce tableau, dans ſa jeuneſſe, que par égard pour ſon pere; & il n'en fit préſent à la communauté, qu'en déclarant qu'il n'entendoit point le donner à titre d'aſſocié. On voit encore, dans la même ſalle, le portrait de Pierre Mignard, peint par lui-même. Le motif qui conduiſit celui-ci, en donnant ce morceau à la communauté des peintres, étoit bien différent de celui qui avoit guidé le Brun. Mignard, à ſon retour d'Italie, ſe ligua avec eux pour traverſer l'établiſſement de l'académie royale, préciſément parce que le Brun, dont il étoit jaloux,

en étoit le fondateur. Il fit entrer dans ſa cabale quelques habiles artiſtes ; mais tous leurs efforts devinrent inutiles ; & Mignard lui-même finit par ſe faire recevoir à l'académie royale.

ACADÉMIE ROYALE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE, établie à Paris en 1648. Pluſieurs cauſes contribuerent à l'établiſſement de cette académie. D'abord quelques artiſtes habiles, tels que Guillin, Sarrazin, &c, ſe réunirent, ſoit pour ne pas être confondus avec ces artiſans qu'on appelloit *Maîtres Peintres*, ſoit pour ſe communiquer mutuellement des réflexions utiles ſur les arts qu'ils exerçoient. Ils tenoient leurs aſſemblées dans des maiſons particulieres. L'illuſtre le Brun avoit déja conçu l'idée d'une pareille aſſociation. Frappé, pendant ſon ſéjour en Italie, des avantages qui réſultoient, pour les progrès des arts, de l'établiſſement des académies dans différentes villes de ce pays, & ſur-tout de celle de S. Luc à Rome, il s'étoit propoſé dès-lors de procurer à la France les mêmes avantages. Il fut charmé, à ſon retour d'Italie, de trouver que l'on avoit déja fait quelques tentatives en ce genre. Il ne fut plus queſtion que de donner à un pareille établiſſement une exiſtence ſolide & durable. Les circonſtances étoient des plus heureuſes pour l'exécution de ce projet. Le goût des arts commençoit à ſe répandre en France ; on commençoit à croire que ceux qui les cultivoient méritoient des diſtinctions ; les grands ſur-tout en donnoient l'exemple, par l'eſtime ſinguliere qu'ils faiſoient des talents ſublimes de le Brun. On étoit donc aſſuré d'avoir en eux de puiſſants protecteurs. D'un autre côté, les plus célebres artiſtes, vexés par les pourſuites de la communauté des maîtres peintres, qui avoient droit de ſaiſir leurs ouvrages, concouroient avec ardeur à la formation d'un corps où ils puſſent ſe conſerver libres, & dans lequel on entrât, non pour quelque ſomme d'argent, mais en vertu de la ſupériorité des talents. Les amateurs des beaux-arts (car déja l'on en comptoit un certain nombre) ſeconderent leurs vœux communs. M. de Charmois, ſecrétaire du ma-

réchal de Schomberg, un des plus zélés & des plus inſtruits, ſe chargea de préſenter au conſeil une requête ſignée de pluſieurs artiſtes. M. le chancelier Séguier, prévenu favorablement par le Brun, fit rendre ſur cette requête un arrêt du conſeil, en 1648, par lequel il fut permis aux ſuppliants de former un corps, ſous le titre d'*Académie royale de Peinture & de Sculpture*, où ils s'exerceroient en des études publiques, & montreroient à la jeuneſſe à deſſiner d'après le modele.

On eut à peine obtenu cet arrêt, qu'on tint les premieres aſſemblées, d'abord chez M. de Charmois, qui avoit été déclaré chef de l'académie, & qui dreſſa les premiers ſtatuts. Les principaux étoient, que l'académie ſeroit gouvernée par douze anciens, & qu'elle ſeroit fidelle à remplir les promeſſes qu'elle avoit faites dans ſa requête. En conſéquence, on ne ſe contenta pas d'enſeigner réguliérement tous les jours le deſſin; on établit encore des leçons gratuites de géométrie, qui furent données par Chauveau; d'anatomie, par Quatroulx, chirurgien de réputation; & de perſpective, par Abraham Boſſe, graveur habile. Mais le zele qui ſe manifeſte avec tant d'éclat à l'origine de tous les corps, ſe ralentit bientôt dans celui-ci. Comme l'académie n'avoit pas encore des fonds, & que des frais continuels, quelque modiques qu'ils fuſſent, étoient néanmoins à la charge des académiciens, ceux-ci ſe dégoûterent, & en vinrent juſqu'à négliger preſque totalement les exercices publics. La communauté des maîtres peintres s'en apperçut, & renouvella les tentatives qu'elle avoit déja faites pour détruire l'académie. Les moyens qu'elle prit alors étoient bien plus efficaces que les ſaiſies & les oppoſitions à l'arrêt du conſeil, qu'elle avoit employées dans les premiers temps; ce fut de ſe rendre utile au public, d'établir une école pour y poſer le modele, & de continuer les exercices abandonnés par l'académie. Cependant leurs efforts furent encore inutiles. Les académiciens, piqués d'émulation, reprirent leurs travaux avec plus

d'ardeur qu'auparavant, & éclipſerent bientôt leurs concurrents. Il ne reſta d'autre reſſource à ceux-ci que de propoſer à l'académie de ſe réunir. Mais cet accommodement n'ayant pas été pour-lors accepté, l'académie crut devoir prendre les moyens néceſſaires pour avoir une exiſtence ſolide; elle pourſuivit l'entérinement des lettres-patentes que le roi lui avoit accordées en 1649. Les deux compagnies furent en inſtance au parlement; &, ſur le rapport de M. Hervé, les lettres-patentes de l'académie furent entérinées par arrêt de l'an 1652. Le même arrêt prononçoit auſſi ſur une tranſaction & les articles de jonction, ſtipulés entre la communauté des maîtres peintres & l'académie. L'eſprit qui régnoit entre les deux corps étoit trop oppoſé, pour que l'union ſubſiſtât long-temps. Les aſſemblées où ils ſe trouvoient enſemble devinrent tumultueuſes. On fut obligé de rompre entiérement, & de ſe ſéparer.

Dans ces circonſtances, l'académie, cherchant à s'affermir de plus en plus, dreſſa de nouveaux ſtatuts, & obtint du cardinal Mazarin de nouvelles lettres-patentes qui furent enregiſtrées au parlement, en 1655. En reconnoiſſance, l'académie choiſit ce cardinal pour protecteur, & le chancelier Séguier pour vice-protecteur. Mais, tandis qu'elle ſe flattoit de jouir enfin d'un repos aſſuré, elle ſe vit expoſée à de nouveaux orages qui devoient la renverſer. Pluſieurs membres donnerent des ſujets de mécontentement à le Brun, quoiqu'il eût eu tant de part à l'établiſſement de l'académie. M. Ratabon, ſurintendant des bâtiments, l'avoit ſur-tout mal-adroitement compromis avec Errard, dans l'entrepriſe de la décoration de la galerie d'Apollon. Tout autre, à la place de le Brun, n'eût peut-être ſongé qu'à ſe venger d'une pareille ingratitude; il ſe contenta de ne plus paroître aux aſſemblées de l'académie; il porta même la généroſité juſqu'à la ſervir de ſon crédit, toutes les fois qu'elle s'adreſſa à lui pour obtenir des graces des miniſtres. Une conduite ſi noble ramena les eſprits. Il fut arrêté, dans une aſſemblée ex-

traordinaire, que deux membres iroient prier le Brun de reprendre la place de chancelier, qu'il occupoit auparavant. Ces troubles inteſtins étoient à peine calmés, que l'académie fut en butte à la cabale redoutable du fameux Mignard. Ce peintre, à ſon retour en France, n'ayant vu que le Brun qui pût être ſon rival, réſolut de ſe conduire d'une façon abſolument contraire à la ſienne. Convaincu de ſon ſincere attachement pour l'académie, il prit auſſi-tôt le parti oppoſé, & excita de nouveau les maîtres peintres à ſe joindre à lui pour détruire cet établiſſement. Il eut l'adreſſe d'engager deux hommes de mérite à ſuivre ſon parti; Anguier, ſculpteur habile, & Dufrénoy, ſi connu par ſon beau poëme latin ſur la Peinture. Tous les moyens que l'eſprit peut ſuggérer furent employés; tracaſſeries, diſputes, prétentions multipliées de la part de la maîtriſe, capables, par la longueur & l'ennui des détails, de dégoûter les protecteurs de l'académie; épigrammes ſur pluſieurs ſujets foibles, qu'on avoit été d'abord dans l'obligation de recevoir pour ſe former, & s'établir en corps.

Ce qu'il y avoit peut-être de plus fâcheux, c'eſt que les partiſans de Mignard, qui étoient en très-grand nombre dans le monde, entraînés par ſes raiſons ſpécieuſes, ſembloient convenir de la parfaite inutilité de l'académie pour les progrès des arts. Elle n'avoit jamais couru d'auſſi grand danger. L'opinion publique alloit ſe décider contre elle. Heureuſement, M. de Colbert, en ayant été nommé vice-protecteur, à la mort du cardinal Mazarin, qui fut remplacé dans ſa place de protecteur par le chancelier Séguier, la ſoutint de toute ſon autorité. Il lui fit obtenir du roi, en 1663, une penſion de quatre mille livres. Dès ce moment, ſon exiſtence fut aſſurée; les exercices furent repris avec un nouveau zele; & le choix des membres étant confirmé par les ſuffrages du public, elle fut regardée, ainſi qu'elle eſt encore aujourd'hui, comme un établiſſement précieux, qui honore les arts & la nation. Louis XIV comprit les avan-

tages qui pouvoient en réſulter. Il ne dédaigna pas de ſe déclarer ſon protecteur, & la transféra, en 1692, du Palais-Royal, où elle avoit demeuré trente-un ans, au vieux Louvre, pour y occuper un logement. On y voit un grand nombre de tableaux, ſtatues, bas-reliefs & gravures, faits par ſes membres, dans les trois ſalles qu'elle occupe. La premiere renferme les tableaux de réception, & pluſieurs modeles d'après l'antique, les portraits de Louis XIV, Louis XV, des protecteurs, & des morceaux en marbre, de réception. Dans la ſeconde, ſe trouvent les deſſins des profeſſeurs, des bas-reliefs en terre cuite, tous les portraits des académiciens, & les modeles des plus belles antiques, tant d'Italie que de Verſailles. On voit, dans la troiſieme piéce, qui eſt celle d'aſſemblée, des ſujets d'hiſtoire peints par les académiciens, & le tableau de réception de M. Challes, dans le milieu du plafond qui eſt ſculpté.

Cette académie eſt compoſée d'un protecteur, qui, après le roi, eſt le directeur & ordonnateur général des bâtiments; d'un directeur, à la nomination de Sa Majeſté, qu'on peut changer ou continuer tous les ans: (c'eſt pour l'ordinaire le premier peintre du roi); d'un chancelier, qui eſt perpétuel; de quatre recteurs, auſſi perpétuels; & de deux adjoints à recteur. La fonction de ceux qui occupent ces dignités de recteur, conſiſte à ſervir par quartier, pour corriger les éleves, & juger de leur capacité. Il y a quatorze profeſſeurs, dont un pour l'anatomie, & un autre pour la géométrie & perſpective. Les douze autres ont chacun, dans le cours de l'année, un mois pour poſer le modele, & pour inſtruire les étudiants. Huit adjoints ſuppléent à leur abſence, & c'eſt ce qu'on appelle adjoints à profeſſeur. On compte auſſi dans l'académie dix conſeillers, un tréſorier pour recevoir les penſions du roi; un ſecrétaire qui eſt perpétuel, & qui a ſoin de tenir les regiſtres; & un hiſtoriographe. Toute l'académie eſt diviſée en trois claſſes. La premiere eſt compoſée de quarante membres, qui ſont profeſſion

de la peinture dans toute ſon étendue, ou qui ſont ſculpteurs ; eux ſeuls ont droit de parvenir aux charges, & ils ſont exempts de toute tutelle, curatelle, guet, garde, & ont droit de *Committimus*. La ſeconde claſſe comprend ceux qui ſe diſtinguent dans quelque partie, comme le portrait, le payſage, & les habiles graveurs : on y reçoit les perſonnes du ſexe qui cultivent avec ſuccès quelqu'un de ces arts. Enfin la troiſieme eſt formée de pluſieurs particuliers qui ont du goût pour les arts ; on les appelle *honoraires amateurs*, & *honoraires aſſociés-libres*.

L'académie tient tous les jours après midi, pendant deux heures, école publique, où les peintres vont deſſiner ou peindre, & les ſculpteurs modeler d'après un homme nu. Le profeſſeur en exercice met cet homme nu, qu'on nomme *modele*, dans la poſition qu'il juge convenable, & le poſe en deux attitudes différentes chaque ſemaine ; c'eſt ce qu'on appelle *poſer le modele*. Dans l'une des ſemaines, il poſe deux modeles enſemble ; c'eſt ce qu'on appelle *poſer le grouppe*. Les deſſins, peintures & modeles faits d'après cet homme, s'appellent *académies*, ainſi que les copies faites d'après ces *académies*. On ne ſe ſert point, dans les écoles publiques, de femme pour modele, comme pluſieurs le croient. L'académie diſtribue tous les trois mois aux éleves trois prix de deſſin, & tous les ans, à la S. Louis, deux prix de peinture & de ſculpture, dont les ſujets ſont toujours tirés de l'ancien Teſtament. Ces prix conſiſtent en quatre médailles d'or. Les éleves qui les ont remportés ſont mis, ſuivant un réglement de 1749, en penſion, aux dépens du roi, chez un académicien qui doit les former & les corriger, juſqu'à ce qu'ils partent pour Rome, où ils ſont encore entretenus aux dépens du roi dans l'académie de France. Nous ne devons pas oublier d'ajouter que l'académie royale fait tous les deux ans une expoſition publique de ſes ouvrages. Ce moyen, très-propre à exciter l'émulation, a commencé à être mis en uſage en 1736 ou 1737.

ACADÉMIE DE PEINTURE, établie à l'hôtel royal des Gobelins, à Paris. Elle eſt dirigée par les artiſtes à qui le roi donne un logement dans cet hôtel, & qui ſont, pour l'ordinaire, membres de l'académie royale. Le directeur fait deſſiner & peindre au paſtel, deux heures par jour, ceux qui ſont deſtinés & attachés à la fabrique de la manufacture. Il eſt encore permis à tous ceux qui le deſirent, d'y aller prendre des leçons.

ACADÉMIE DE FRANCE, établie à Rome en 1665. Parmi les différentes académies que Louis XIV fonda pour favoriſer les progrès des beaux-arts, celle dont il eſt ici queſtion tient en quelque maniere le premier rang, ſoit par le mérite particulier des éleves, ſoit par l'eſpece de récompenſe du monarque, & par la nobleſſe de ſon objet. Cet établiſſement fut formé par les conſeils de le Brun, qui avoit étudié à Rome, & qui y puiſa ſes talents ſublimes. De même que les anciens Romains alloient à Athenes, qui étoit le centre de l'éloquence & de la philoſophie; de même, le Brun penſa que de nos jours les François devoient aller à Rome pour y étudier les beaux-arts. C'eſt en effet dans cette ville que les ouvrages des anciens Grecs, des Michel-Anges, des Raphaëls, des Dominiquins, donnent des leçons muettes, bien ſupérieures à toutes celles que pourroient donner de vive voix les plus grands maîtres modernes. Il fut donc réglé qu'on enverroit tous les ans quelques éleves qui auroient remporté les premiers prix à l'académie de peinture, de ſculpture, & à celle d'architecture. Ils ſont au nombre de douze, & ſous la direction d'un habile profeſſeur que l'académie de Paris y envoie. Nourris & entretenus aux dépens du roi, ils ſont logés dans un grand palais, au-deſſus de la porte duquel ſont les armes de France. Les plus belles ſtatues de Rome ont été modelées pour en orner le ſallon, & pour y deſſiner d'après l'antique, indépendamment de la ſalle du modele. Louis XIV fit expédier, en 1676, des lettres de jonction de cette académie avec celle de S. Luc à Rome.

ACADÉMIE ROMAINE, autrement appellée l'*Aca-*

démie de S. Luc. Ce fut à la ſollicitation de Mutian, peintre célebre du ſeizieme ſiécle, que Grégoire XIII fonda cette académie, par un bref que le pape Sixte V confirma depuis. Pour ſoutenir cet établiſſement, Mutian lui légua deux maiſons, & ordonna que, dans le cas où ſes enfants ne laiſſeroient point de poſtérité, tous ſes biens retournaſſent à l'académie, pour faire bâtir un hoſpice où pourroient ſe retirer les jeunes gens qui viendroient apprendre la peinture à Rome, & qui n'auroient pas moyen de ſubſiſter. Cette académie diſtribue tous les ans des prix aux éleves. Elle ne forme qu'un même corps avec l'*académie de France*, établie à Rome en 1665. Ce fut elle-même qui ſollicita cette réunion; &, ſoit qu'elle voulût l'obtenir plus ſûrement, ſoit qu'elle fût pénétrée d'une eſtime particuliere pour Charles le Brun, elle le nomma pour ſon directeur & ſon prince, titre qu'elle n'avoit accordé juſqu'alors qu'à des peintres Romains.

ACADÉMIE DE FLORENCE: c'eſt la plus ancienne de l'Europe, puiſqu'elle exiſtoit en 1389; c'eſt celle auſſi d'où ſont ſortis les plus grands deſſinateurs, les ſculpteurs, les architectes & les peintres les plus célebres. Elle éprouva des révolutions qui la jetterent dans la langueur juſqu'au temps du grand-duc Ferdinand de Médicis, qui lui rendit ſon premier éclat, & qui voulut qu'il y eût de temps en temps, le jour de la fête de S. Luc, protecteur de cette académie, une expoſition publique des ouvrages qui auroient été jugés les plus parfaits. La premiere expoſition fut faite en 1705, & depuis en 1715, 1724, 1729 & 1737. Le grand-duc régnant, Pierre-Léopold, archiduc d'Autriche, éclairé comme Médicis, a renouvellé l'ordre établi par cet illuſtre inſtituteur; &, en conſéquence, l'académie fit dès 1767 une expoſition publique.

ACADÉMIE D'ANVERS: c'eſt une des plus anciennes, & qui a eu des membres du plus grand mérite.

ACADÉMIE DE BOLOGNE. Il ne faut pas la confondre avec l'académie des Carrache, formée dans la même ville. (Voyez *Annibal* CARRACHE, à la fin de

l'article.) Celle dont nous parlons eſt appellée *Académie Clémentine*, parce que le pape Clément XI s'en déclara le protecteur; mais M. le comte Louis-Ferdinand Marcilli, officier général des armées de l'empereur, doit en être regardé comme le véritable fondateur, puiſqu'il l'inſtitua en 1710. Cette académie fait partie de l'Inſtitut de Bologne, qui réunit ainſi tous les beaux-arts & toutes les ſciences.

Académie de Copenhague, dont la fondation fut commencée en 1738, & achevée en 1754.

Académie de Dresde, établie en 1697. Si cette académie n'eſt pas auſſi nombreuſe que bien d'autres, on peut dire que la galerie royale ſupplée abondamment aux ſecours qu'un pareil établiſſement eſt en état de procurer. Quels tréſors, en effet, ne renferme pas cette galerie formée des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, & ſur-tout des premiers peintres de l'Italie! Elle eſt tous les jours ouverte aux amateurs; de ſorte que les éleves, qui ont appris les premiers principes, peuvent achever de ſe former à la vue de ces prodiges de l'art. C'eſt bien là le cas de dire que la voie des exemples eſt plus courte & plus ſûre que celle des préceptes. On peut donner les mêmes éloges à la ſuperbe galerie de Duſſeldorp, qui appartient à l'électeur Palatin.

Académie de Peinture, de Sculpture et d'Architecture, à Madrid. Philippe V en avoit agréé l'établiſſement; mais elle ne fit ſa premiere ouverture que le 23 Juin 1752.

Académie Impériale des beaux-arts, peinture, ſculpture & architecture, établie à Saint-Pétersbourg, avec le college d'éducation qui en dépend. Cet établiſſement avoit commencé à ſe former en 1758, ſous les auſpices de l'impératrice Eliſabeth; mais la mort avoit empêché cette princeſſe de donner des réglements. L'impératrice aujourd'hui régnante, Catherine II, qui ne néglige rien pour faire fleurir les arts & les ſciences dans ſes Etats, exécuta ce deſſein en 1764. Elle prit ſous ſa protection immédiate & ſpé-

ciale cette académie, ainſi que le college d'éducation; Sa Majeſté lui accorda une ſomme ſuffiſante pour ſon entretien, & pour l'inſtruction gratuite d'un certain nombre d'éleves. Les ſtatuts & les réglements ſont pleins de ſageſſe.

ACADÉMIE DE VIENNE EN AUTRICHE, érigée par l'empereur Charles VI, le 20 Avril 1726. Sa conſtitution approche de celle de l'académie de Paris, ſi ce n'eſt que tous les trois ans on fait, au mois de Mai, une nouvelle élection du directeur, & que la charge de recteur y eſt alternative.

On compte encore pluſieurs autres académies en Allemagne, telles que celles de Berlin, d'Ausbourg, de Nuremberg, de Leipſic, qui ont formé de très-bons artiſtes. La ville d'Edimbourg, capitale de l'Ecoſſe, ſe glorifie encore d'un pareil établiſſement, fait en 1754, ſous les auſpices du duc d'Hamilton. Il s'eſt formé en Angleterre, depuis vingt-cinq ou trente ans, un établiſſement connu en France ſous le nom de l'*Académie des Arts*. Elle eſt peut-être la plus utile de toutes; car elle a pour but l'encouragement des arts, des manufactures & du commerce. Pluſieurs citoyens zélés ſe ſont réunis pour former une ſouſcription qui a fourni des ſommes conſidérables, dont la deſtination ſert à récompenſer ceux qui ſe diſtinguent dans les arts utiles & agréables. Cette académie a déja donné un volume de ſes découvertes, qui eſt des plus intéreſſants. Tel eſt encore l'établiſſement formé à Paris, par Louis XV, en 1767, ſous le titre d'*Ecole royale gratuite de Deſſin*. Le roi s'eſt déclaré protecteur de cette eſpece d'académie, compoſée d'un préſident, qui eſt le lieutenant général de police; d'un directeur, qui eſt le premier peintre du roi; de quelques adminiſtrateurs, d'un inſpecteur des études, de trois profeſſeurs, & d'un pareil nombre d'adjoints. Cette école eſt ouverte, rue Saint-André-des-Arcs, en faveur des métiers, pour quinze cents éleves à qui l'on enſeigne les principes élémentaires de la géométrie pratique, de l'architecture, du trait, de la coupe des pierres, de la perſpec-

tive, & des différentes parties du deſſin. On diſtribue tous les ans des prix à ceux qui ſe ſont le plus diſtingués.

Académie royale d'Architecture. Elle fut établie, en 1671, par les ſoins du grand Colbert. D'abord elle étoit compoſée d'architectes célebres, d'un profeſſeur & d'un ſecrétaire. On devoit toujours choiſir ces derniers parmi les architectes du roi. Pour être académicien, il falloit obtenir des brevets. Louis XV confirma, par lettres-patentes du mois de Février 1717, cette académie, dont il ſe déclara le protecteur. On lui donna pour-lors de nouveaux réglements, qui portent qu'elle doit recevoir les ordres du roi par le directeur général des bâtiments, & qu'elle doit être compoſée de deux claſſes, de ſeize académiciens chacune. Dans la premiere claſſe, ſont compris un profeſſeur, & un ſecrétaire perpétuel: celui-ci eſt à la nomination du directeur général des bâtiments. Les académiciens de cette claſſe ne peuvent point faire les fonctions d'entrepreneur: ceux de la ſeconde peuvent entreprendre dans les bâtiments du roi, ſeulement. Lorſqu'une place eſt vacante dans la premiere, l'académie élit, à la pluralité des voix, trois ſujets de la ſeconde, parmi leſquels le roi en choiſit un. L'académie élit de même trois ſujets pour remplir les places de la ſeconde claſſe, & le roi nomme un des trois.

On compte encore dans cette académie douze aſſociés correſpondants, dont neuf réſident dans les pays étrangers, & trois dans le royaume, à cinquante lieues au moins de diſtance de la capitale. Les officiers des bâtiments du roi, ſçavoir, les intendants, les contrôleurs généraux, &c, ont ſéance aux aſſemblées de l'académie, quoiqu'ils ne ſoient pas architectes. Le premier architecte du roi eſt directeur de l'académie. Il y a deux profeſſeurs, dont l'un enſeigne l'architecture, ou l'art de décorer & de diſtribuer; l'autre, la géométrie ou le toiſé, la coupe, la mécanique, &c. On diſtribue tous les ans, à la S. Louis, deux médailles aux éleves. La premiere, qui eſt d'or, donne droit d'être penſion-

naire à l'académie de Rome. M. Blondel, que la mort a enlevé depuis peu aux arts, & dont le zele pour les progrès de l'architecture étoit des plus ardents, avoit obtenu du feu roi, par l'entremiſe de M. le marquis de Marigni, que, pour avoir droit de concourir aux grands prix, les éleves devoient remporter auparavant quelques-uns des petits prix, conſiſtant en médailles d'argent, qu'on diſtribue tous les mois. L'académie d'architecture tient ſes ſéances tous les lundis, depuis trois heures juſqu'à cinq, au Louvre, dans un ſallon de l'appartement de la reine, où l'on voit pluſieurs modeles de ce palais & des maiſons royales; entr'autres, celui que le cavalier Bernin donna pour le Louvre, & qu'on n'a pas ſuivi.

ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE, nommée vulgairement l'*Opéra*. Ce ſpectacle, né en Italie dans le ſeizieme ſiécle, (*Voyez* CORSI & MONTEVERE.) fut introduit en France par le cardinal Mazarin, qui fit repréſenter en 1645, au Petit-Bourbon, devant le roi & la reine, une piece italienne intitulée: *La Feſta theatrale de la finta Pazza*. Le même cardinal, ayant fait venir des acteurs d'Italie, fit encore repréſenter, en 1647, une autre piece italienne, en muſique & en trois actes, ſous le nom d'*Orfeo è Euridice*. Le ſuccès qu'eurent ces deux premiers opéra, engagea quelques auteurs à travailler dans ce genre. Le célebre P. Corneille fit jouer, en 1650, *Andromede*, tragédie à machines. Benſerade, qui avoit de la facilité dans l'eſprit, compoſa les vers de quelques ballets, accompagnés de déclamation & de ſymphonie, dans leſquels le roi Louis XIV, les princes & les plus grands ſeigneurs danſoient, repréſentant des divinités, des héros, des bergers & d'autres perſonnages. L'abbé Perrin, introducteur des ambaſſadeurs auprès de Gaſton, duc d'Orléans, oncle du roi, alla plus loin: il voulut donner un opéra françois. C'étoit une paſtorale en cinq actes, qui fut miſe en muſique par Cambert, & qui fut repréſentée, en 1659, au village d'Iſſy. Mais on manquoit encore de bons muſiciens & de belles voix: on croyoit

même que les paroles françoiſes n'étoient point ſuſceptibles des mêmes mouvements & des mêmes ornements que les paroles italiennes; & il faut convenir que celles qu'avoit employées l'abbé Perrin, n'étoient pas propres à détruire ce préjugé : auſſi ſon opéra réuſſit-il foiblement. Celui que le cardinal Mazarin fit exécuter en 1660, aux noces du roi, ſous le titre d'*Ercole amante*, ennuya. Le marquis de Sourdeac, ſi connu par ſes talents pour les machines, releva un peu les pieces lyriques, déja décriées auprès de certaines perſonnes qui les regardoient comme abſurdes & ridicules. Il fit repréſenter d'abord dans ſon château en Normandie, (*Voyez ſon article*) & enſuite par la troupe royale du Marais, à Paris, *la Toiſon d'Or*, dont les paroles étoient de Corneille. Le roi, ſuivi de toute ſa cour, voulut la voir, & il en fut très-ſatisfait.

Ce prince aimoit tous les arts, & il avoit un goût particulier pour la muſique. Comme il deſiroit de la faire fleurir dans ſes Etats, il accorda, le 28 Juin 1669, à l'abbé Perrin, des lettres-patentes « portant permiſſion d'éta» blir en la ville de Paris & autres du royaume, des » académies de muſique pour chanter en public des » pieces de théâtre, comme il ſe pratique en Italie, » en Allemagne & en Angleterre, pendant l'eſpace » de douze années.... Et attendu que leſdits opéra » & repréſentations ſont des ouvrages de muſique » tout différents des comédies récitées, & que nous » les érigeons, par leſdites Préſentes, ſur le pied de » celles des académies d'Italie, *où les gentilshommes* » *chantent ſans déroger : Voulons & nous plaît, que tous* » *les gentilshommes, damoiſelles & autres perſonnes, puiſ*» *ſent chanter audit opéra, ſans que pour ce ils dérogent* » *au titre de nobleſſe, ni à leurs privileges, charges, droits* » *& immunités.* » Cependant, comme l'abbé Perrin ne pouvoit fournir ſeul aux ſoins & à la dépenſe exceſſive que demandoit un tel établiſſement, il s'aſſocia, pour la muſique, avec Cambert; pour les machines, avec le marquis de Sourdeac; & pour fournir aux frais néceſſaires,

néceſſaires, avec le nommé Champeron. Dès que cet accord fut conclu entre ces aſſociés, ils firent venir de Languedoc les meilleurs muſiciens, qu'ils tirerent des égliſes cathédrales où il y avoit des muſiques fondées; & Cambert y joignit les plus belles voix qu'il put trouver ailleurs. On dreſſa un théâtre dans le jeu de paume de la rue Mazarine, & on y repréſenta, au mois de Mars 1671, l'opéra de *Pomone*. On y voyoit, dit Saint-Evremond, les machines avec ſurpriſe, les danſes avec plaiſir; on entendoit le chant avec agrément, les paroles avec dégoût. Cette piece fut repréſentée huit mois entiers avec un applaudiſſement général, & Perrin en retira pour ſa part plus de trente mille livres.

Mais la diviſion s'étant miſe parmi les aſſociés, Lully, ſurintendant de la muſique de la chambre du roi, obtint, par le crédit de la marquiſe de Monteſpan, que l'abbé Perrin, moyennant une ſomme d'argent, lui céderoit ſon privilege. En effet, au mois de Mai 1672, le roi accorda à Lully de nouvelles lettres-patentes en forme d'édit, portant permiſſion de tenir académie royale de muſique. Ce muſicien tranſporta l'opéra au jeu de paume du Bel-Air, dans la rue Vaugirard, près du Luxembourg, &, après la mort de Moliere arrivée en 1673, à la ſalle du Palais-royal, où il eſt encore actuellement. Ce ſpectacle avoit été médiocrement goûté juſqu'alors. Mais Lully ayant eu le bonheur de trouver un poëte, le célebre Quinault, qui excelloit dans la poéſie lyrique, & lui-même ayant des talents ſupérieurs & un génie admirable pour la muſique, il porta les opéra françois à leur plus haut degré de perfection. Il ſçut en faire un ſpectacle intéreſſant & magnifique, où la poéſie, la muſique, la danſe, la peinture, la déclamation théatrale, l'éclat des habits, le jeu ſurprenant des machines, le changement des décorations, tous les arts agréables, en un mot, ſe trouverent heureuſement réunis pour frapper les ſens, pour charmer le cœur, & même pour ſatisfaire l'eſprit, quoi qu'en puſſent dire des perſonnes chagrines, prévenues ou jalouſes.

Après la mort de Lully, ſes enfants lui ſuccéderent dans le privilege de l'opéra : il paſſa enſuite à différents directeurs juſqu'à l'année 1749, où, par arrêt du conſeil, l'adminiſtration en fut confiée à la ville de Paris. Cet arrangement, conforme à l'uſage des Romains qui chargeoient les Ediles du ſoin des ſpectacles & des fêtes publiques, a mérité les éloges du public, par le bon ordre qui, depuis cette époque, a été établi dans la régie de l'opéra. Les chûtes des pieces ſur ce théâtre doivent être bien préjudiciables pour les directeurs, puiſqu'on prétend que, pour mettre un opéra ſur pied, il en coûte environ 45000 livres. Cette ſomme ne doit pas paroître exorbitante, ſi l'on fait attention au nombre des acteurs, des danſeurs, des muſiciens, des artiſtes, des ouvriers, des manœuvres, qui ſont tous payés à proportion de leurs talents & des ſervices qu'ils rendent. L'hôtel de l'académie eſt dans la rue Saint-Nicaiſe. Il y a deux écoles; l'une de muſique, qui ſe tient les lundi, mercredi & vendredi matin. Cette école eſt une reſſource de ſujets, non-ſeulement pour l'opéra, mais auſſi pour la chapelle & pour la chambre du roi. L'autre école eſt celle de danſe, qui ſe tient les mardi, jeudi & ſamedi matin.

ACHAZ. Nous ne faiſons ici mention de ce roi d'Iſraël, qui régnoit ſept cents quarante-deux ans avant Jeſus-Chriſt, que pour avoir occaſion de parler de ſon cadran ſolaire, qui eſt ſans contredit le premier monument de la Gnomonique que nous connoiſſions. Il ſeroit important de ſçavoir en quoi il conſiſtoit; & il eſt bien à regretter que l'obſcurité de l'Ecriture ne le permette pas. En vain divers commentateurs ont fait des efforts pour y parvenir; leurs conjectures n'ont jetté aucune lumiere ſur cette énigme. Tout ce qu'on peut conclure aſſez raiſonnablement, c'eſt que l'art de diviſer la durée du jour par le moyen des horloges ſolaires, étoit connu chez les Iſraélites bien long-temps avant que chez les Grecs. Mais quels en furent les inventeurs ? Il n'eſt pas à préſumer qu'on en

doive rapporter la gloire aux Hébreux, qui étoient ignorants & groſſiers. Il eſt donc vraiſemblable qu'ils l'avoient appris des Chaldéens, qui furent les premiers à cultiver l'aſtronomie. En effet, Hérodote dit que les Grecs tenoient des Babyloniens la diviſion de la journée en douze parties égales, & l'uſage des inſtruments qu'il nomme le *Pole* & le *Gnomon*. Le dernier de ces inſtruments eſt aſſez connu; & probablement Hérodote entendoit par-là celui que nous appellons ainſi, c'eſt-à-dire un ſtyle vertical, qui, par ſon ombre, ſert à montrer la hauteur du ſoleil, les ſolſtices & les équinoxes. A l'égard du *Pole*, on ne peut que faire des conjectures: peût-être étoit-ce une ſorte de cadran ſolaire mobile.

ACRAGAS, ſculpteur Grec, acquit beaucoup de réputation par ſa gravure ſur l'or & ſur l'argent. Pline dit que de ſon temps on voyoit encore, dans un temple de Bacchus à Rhodes, des coupes ſur leſquelles cet artiſte avoit repréſenté des Bacchantes & des Centaures. D'autres coupes, ſur leſquelles il avoit gravé une chaſſe, n'étoient pas moins célebres.

ACROBATES. C'étoit une eſpece de danſeurs de corde, très-connus parmi les anciens. Il y en avoit de quatre ſortes, eſt-il dit dans le *Dictionnaire encyclopédique*. Les premiers, ſe ſuſpendant à une corde par le pied ou par le cou, voltigeoient autour, comme une roue tourne ſur ſon eſſieu; les autres voloient de haut en bas ſur la corde, les bras & les jambes étendus, appuyés ſimplement ſur l'eſtomac: la troiſieme eſpece étoient ceux qui couroient ſur une corde tendue obliquement, ou du haut en bas; & les derniers, ceux qui, non-ſeulement marchoient ſur la corde tendue horizontalement, mais encore faiſoient quantité de ſauts & de tours, comme auroit pu faire un danſeur ſur la terre. Nicéphore, Manilius, Vopiſcus, &c. font mention de toutes ces différentes eſpeces de danſeurs de corde.

ADAM, (*Lambert Sigisbert*) ſculpteur, né à Nancy en 1700, mort à Paris en 1759. Parmi les morceaux qui ſont le plus d'honneur à ſon ciſeau, on diſtingue, à Verſailles, Neptune & Amphitrite dans le parc, &

dans la chapelle le bas-relief en bronze de ſainte Adélaïde; à Saint-Cloud, le grouppe de la Seine & de la Marne; à Bellevue, Mars careſſé par l'Amour; aux Invalides, S. Jérôme. Il fit pour la Cour de Berlin deux grouppes repréſentant la Chaſſe & la Pêche, qui ſont eſtimés. Les étrangers rendirent, autant que ſes compatriotes, juſtice à ſes talents: il fut de l'académie de S. Luc à Rome, & de l'académie Clémentine à Boulogne.

I. AELST, (*Everard van*) peintre, né à Delft en 1602, mort en 1658. Il repréſenta avec ſuccès les ſujets inanimés, particuliérement des oiſeaux morts, des cuiraſſes, des caſques & toutes ſortes d'inſtruments de guerre. Il finiſſoit avec tant de ſoin ſes ouvrages, qu'on y voyoit les plus petits détails rendus avec une grande vérité; une bonne couleur, un pinceau flou font admirer ſes tableaux, quoique peu intéreſſants; mais toujours payés cher, & fort rares. Il eut pour éleve ſon neveu, Guillaume van Aelſt, qui l'a ſurpaſſé.

II. AELST, (*Guillaume van*) peintre, né à Delft en 1620, mort en 1679, étoit neveu & éleve du précédent. Il peignoit les fleurs & les fruits avec beaucoup d'art: ſa couleur eſt belle & vraie; ſes fleurs légeres, & ſes fruits ſont naturellement rendus. Il voyagea dans ſa jeuneſſe, paſſa quatre ans en France, & ſept en Italie, où il fut recherché par des princes, des cardinaux & autres perſonnes de conſidération, qui employerent ſon pinceau. Le grand-duc de Toſcane lui marqua ſon eſtime, en lui donnant une chaîne d'or avec une médaille du même métal. Comblé de biens, il retourna, en 1656, à Delft, & depuis à Amſterdam, où ſes ouvrages furent recherchés, & payés fort cher. Il épouſa ſa ſervante, de laquelle il eut pluſieurs enfants: *M. Deſcamps, dans les vies des Peintres Flamands.*

AERTSEN, (*Pierre*) peintre, né à Amſterdam en 1519, mort dans la même ville en 1573. Placé chez Alaërt Claſſen, peintre de réputation, il acquit une maniere hardie & fiere qui n'appartient qu'à lui ſeul; &,

dès l'âge de dix-ſept ou dix-huit ans, il devint célebre. L'académie d'Anvers s'empreſſa de le mettre au nombre de ſes membres. Il étoit venu dans cette ville pour étudier les grands maîtres qui forment la riche collection de la maiſon de Boſſu. Les premiers ouvrages de cet artiſte furent des cuiſines & leurs uſtenſiles, rendus avec une vérité qui faiſoit illuſion; car perſonne n'a mieux colorié que lui. On n'auroit jamais cru qu'après avoir choiſi ce genre dans lequel il a excellé, il eût réuſſi à peindre l'hiſtoire au point de ſe faire admirer.

Dans un tableau que la ville d'Amſterdam lui fit faire, & qui repréſentoit la mort de la ſainte Vierge, on fut étonné de trouver des figures bien drapées, un nu ſçavant, une couleur *chaude* & vraie. Ce morceau étoit ineſtimable. Cependant Sandrart rapporte qu'il ne lui fut payé que deux mille couronnes. Cet auteur ajoute que la même ville d'Amſterdam ayant jetté les yeux ſur lui pour le tableau du grand autel de l'Egliſe neuve, on fit venir de Malines, avant de lui en faire la propoſition, Michel Coxcie, qui refuſa de travailler en voyant les ouvrages d'Aertſen; & que, ſurpris du prix modique que ce peintre en avoit reçu, il dit que, quand on avoit un peintre de cette eſpece, il n'étoit pas beſoin d'en faire venir d'ailleurs. Malheureuſement ce tableau, d'une force extraordinaire, ainſi que quelques autres qu'Aertſen avoit faits, ſoit dans cette ville, ſoit à Delft, furent détruits dans les troubles des guerres; il n'en reſte que les cartons.

On ne doit pas être ſurpris que ce peintre, jaloux de laiſſer à la poſtérité ſes productions, conçut beaucoup de chagrin de les voir ainſi périr ſous ſes yeux. Ses murmures, pouſſés quelquefois juſqu'à l'indiſcrétion, ſont certainement bien excuſables. Il eſt cependant aſſez échappé de ſes ouvrages répandus en Hollande, pour faire juger qu'Aertſen avoit un génie propre aux grandes machines, où la vigueur étoit ſoutenue par celle de la couleur. Il entendoit bien les fonds, l'architecture & la perſpective: il enrichiſſoit ſes compoſitions par des animaux ou autres choſes qui pouvoient y avoir rapport: il étoit

extraordinaire dans les draperies & les ajuſtements de ſes figures, qui reſſembloient quelquefois à des maſques. Cette ſingularité paroiſſoit lui être propre.

AÉTHÉRIUS, architecte, vivoit au commencement du ſeizieme ſiécle, ſous le regne d'Anaſtaſe I, empereur d'Orient. Son mérite lui procura l'entrée du conſeil de ce prince, & il y occupa même une des premieres places. Il bâtit, dans le grand palais de Conſtantinople, un édifice nommé *Chalcis;* & l'on croit que ce fut auſſi lui qui bâtit cette forte muraille depuis la mer juſqu'à Sélymbrie, pour empêcher les courſes des Bulgares & des Scythes.

AÉTION, peintre Grec, ſe rendit très-célebre par ſes tableaux, entr'autres, par celui des amours de Roxane & d'Alexandre le Grand. L'ayant expoſé publiquement aux jeux olympiques, il mérita les applaudiſſements de tous les ſpectateurs; & celui qui préſidoit aux jeux, homme fort riche & d'une grande conſidération, en fut tellement enchanté, qu'il donna ſa fille en mariage à cet artiſte.

AGAMEDES & TROPHONIUS, architectes Grecs, vivoient 1400 ans avant Jeſus-Chriſt. Ce ſont les premiers architectes dont l'hiſtoire faſſe mention. Ils étoient, à ce qu'on dit, fils d'Arginus, roi de Thebes en Béotie; ou du moins, s'ils n'étoient pas unis par les liens du ſang, ils vécurent dans la plus étroite amitié. L'édifice le plus conſidérable qu'ils firent bâtir, étoit le fameux temple d'Apollon à Delphes. Mais à peine l'eurent-ils achevé, dit Cicéron, qu'ayant prié le dieu de leur accorder, pour récompenſe, les choſes qui pouvoient être les plus utiles à l'homme, ils furent trouvés morts trois jours après. Selon Pauſanias, au contraire, ils bâtirent encore d'autres édifices, & ſur-tout un à Lébadia, aujourd'hui Lévadie, ville de la Béotie, lequel étoit déſtiné à renfermer les tréſors du roi Hiérius. Inſtruits de cette deſtination, les deux architectes employerent, dans le bâtiment, certains morceaux de marbre, que l'on pouvoit ôter & remettre à ſon gré. Par cet artifice, il leur étoit aiſé de

pénétrer dans les salles où se trouvoient les trésors, & d'en enlever ce qu'ils vouloient. Hiérius, surpris de les voir diminuer, malgré les bonnes précautions qu'il croyoit avoir prises, tendit des piéges pour découvrir les voleurs. Agamedes y fut pris; & Trophonius, ayant vainement tâché de le débarrasser, lui coupa la tête, pour lui éviter un supplice honteux, & pour n'être pas découvert lui-même. Mais la terre s'étant aussi-tôt ouverte sous ses pieds, il fut englouti tout vivant. Il se forma dans cet endroit une caverne, où l'on crut que Trophonius rendoit des oracles qui attiroient beaucoup de monde. On raconte une pareille fable de Rampsinitus, roi d'Egypte.

AGATHARQUE, né à Samos, peintre, florissoit à Athenes vers la 75e olympiade, ou 480 ans avant Jesus-Christ. Le poëte Eschile, son ami, l'engagea à travailler pour les décorations théatrales; & ce fut Agatharque qui le premier fit les embellissements de la scene, selon les regles de la perspective: il s'y rendit même si habile, qu'il en laissa un traité fort estimé. Alcibiade, dont l'humeur étoit pétulente, le retint longtemps par force chez lui, jusqu'à ce qu'il eût peint toute sa maison; mais, comme il n'étoit pas moins magnifique, il le combla ensuite de présents, quand l'ouvrage fut achevé. Plutarque dit, selon la version d'Amyot, que, *comme ce peintre se glorifioit de ce qu'il peignoit promptement & facilement des bêtes, Zeuxis, l'ayant entendu, répondit: & moi, au contraire, je me glorifie de demourer long-temps à les faire, pour ce qu'ordinairement la soudaineté & facilité ne peut donner une fermeté perdurable, ni une beauté parfaite à l'œuvre; mais la longueur du temps, adjoutée à l'assiduité du labeur en la manufacture d'un ouvrage, lui donne force & vigueur de longue durée.*

AGATHON, musicien Grec. Il étoit difficile de résister aux charmes de sa voix, une des plus belles dont les anciens aient fait mention. Il donna même lieu à un proverbe connu sous le nom de *Chansons d'Agathon;* mais cette maxime étoit employée pour

exprimer une choſe plus agréable qu'utile; ce qui caractériſe peut-être aſſez bien toute eſpece de muſique.

AGESANDER, Rhodien, célebre ſculpteur, s'aſſocia avec Polydore & Alexandre de Rhodes. Ils firent enſemble, dans le palais de l'empereur Veſpaſien, la ſtatue de Laocoon, ſacrificateur d'Apollon, & formerent d'une ſeule piece ce grouppe admirable, l'un des plus beaux morceaux qui nous ſoient reſtés de l'antiquité. Il eſt compoſé de Laocoon, de ſes deux enfants & de deux ſerpents. On doit peut-être trouver étrange que les artiſtes, dont nous parlons, aient manqué eſſentiellement à la décence convenable au grand prêtre d'Apollon, & qu'ils l'aient repréſenté ſans vêtements dans une cataſtrophe qu'il eſſuya au moment même où il offroit un ſacrifice à Neptune. Ne ſemble-t-il pas qu'ils aient autant manqué à cette bienſéance morale, à laquelle les païens même étoient aſſervis, qu'à cette convenance pittoreſque, étroitement ſoumiſe aux loix ſéveres du coſtume? Mais, pour juſtifier Ageſander & ſes confreres, il ſuffit de conſidérer que ces artiſtes immortels avoient eu bien moins en vue de retracer le prêtre d'Apollon, que l'homme affecté des plus cuiſantes douleurs. Ce n'eſt point le fait hiſtorique qu'ils ont ſculpté, puiſqu'il n'y a dans le grouppe ni autel, ni victime, ni inſtrument, ni aucun ſigne de ſacrifice: leur intention ſe borna ſans doute à exprimer, ſous les traits de leur ſçavant ciſeau, la nature en convulſion; un pere déchiré par ſes propres ſouffrances, autant que par celles de ſes fils, qu'il reſſentoit plus vivement qu'eux. Ce grouppe fut trouvé à Rome, ſur la fin du ſeizieme ſiécle, il eſt à préſent dans le palais Farneſe.

AGORACRITE, ſculpteur, né à Paros, vivoit environ l'an 448 avant Jeſus-Chriſt. Il devint, à l'école du célebre Phidias, un des plus grands ſculpteurs de ſon temps. Il fit, en concurrence d'Alcamene, une Vénus qui paſſoit pour un chef-d'œuvre; mais, piqué de la préférence que les Athéniens avoient donnée à celle de ſon rival, il vendit la ſienne, à condition qu'on ne la porteroit jamais à Athenes. Elle fut placée à Rham-

nus, bourg de l'Attique; & il la nomma *Némésis*, pour exprimer la vengeance qu'il prétendoit tirer de ce peuple, qui avoit fait plus d'état d'un citoyen ignorant que d'un habile étranger.

ALBANE, (*François*) peintre, né à Bologne en 1578, mort dans la même ville en 1660. Son pere, marchand de soie, voulut inutilement lui faire embrasser la même profession que la sienne : il fut obligé de le mettre, âgé de douze ans, chez un peintre nommé *Denis Calvart*, afin qu'il se livrât en entier au goût qu'il avoit pour la peinture. Le Guide étoit dans la même école; &, comme il étoit déja fort avancé, il se fit un plaisir d'apprendre à son camarade les principes du dessin. Il ne borna pas là les marques de son amitié; il l'attira dans l'école des Carrache, où il étoit entré lui-même; &, dans plusieurs voyages qu'ils firent ensemble à Rome, le Guide ne cessa jamais de faire l'éloge de son ami, & de lui procurer des occasions fréquentes de se distinguer. Les ouvrages que l'Albane fit dans cette ville, lui mériterent l'estime des grands artistes dont elle étoit alors remplie, & de tous les connoisseurs. Tels sont, entr'autres, ceux de la chapelle de San-Diego, dans l'église nationale des Espagnols, ceux de la galerie du marquis Justiniani, & ceux du palais Vérospi.

Quelque envie que l'Albane eût de se fixer à Rome, il ne put pas cependant résister aux vives sollicitations de son frere aîné, qui le pressoit de revenir à Bologne. A peine il y fut arrivé, qu'il épousa, en secondes noces, une femme d'une rare beauté, qui fit son bonheur par la douceur de son caractere, par sa complaisance, & par l'utilité dont elle lui fut, en lui offrant un modele des plus parfaits pour les corps des femmes qui exerçoient si souvent son pinceau. Il en eut douze enfants, qu'il avoit autant de plaisir à peindre, qu'elle en avoit à les tenir, ou dans ses mains, ou suspendus avec des bandeletes, selon les attitudes dont il avoit besoin. L'Algarde & François Flamand, célebres sculpteurs, profiterent aussi de leur beauté pour

leurs ouvrages. Cet avantage ſingulier de trouver dans ſa propre famille des modeles ſi parfaits, fut cauſe ſans doute que notre artiſte mit dans ſes tableaux tant de Vénus, d'Amours, de Nymphes & de Déeſſes, qu'il a repréſentés d'une maniere enchantereſſe. Mais on remarque que ſes figures ne ſont pas aſſez variées ; qu'elles ont preſque par-tout le même air & la même reſſemblance, parce qu'ayant toujours ſous les yeux les mêmes modeles, ſa tête en étoit remplie. Auſſi, comme il tomboit aiſément dans la répétition, ſurtout dans celle des airs de tête, qu'il rendoit fort gracieux, on peut dire que, de toutes les manieres, il n'en eſt point de plus facile à connoître que celle de l'Albane. Un auteur Italien rapporte que le grand amateur M. de Piles, paſſant à Florence, & admirant un tableau de ce peintre, aſſura qu'il pouvoit dire les avoir tous vus, étant toujours les mêmes. L'Albane avoit coutume de paſſer l'été à deux maiſons de campagne qui lui appartenoient, & qui étoient ornées de fontaines & de boſquets. C'eſt dans ces charmants ſéjours qu'il trouvoit les ſituations riantes, les beaux ſites qui ſe voient dans ſes ouvrages, dont les ſcenes ſe paſſent toujours dans des jardins ou dans des campagnes délicieuſes.

Quoique les ſujets de galanterie l'aient plus occupé que ceux de dévotion, on doit néanmoins dire, à ſa louange, qu'il en a écarté tout ce qui pouvoit bleſſer la pudeur. Il étoit même ſi réſervé ſur cet article, que, lorſque ſa femme fut hors d'âge de lui ſervir de modele, les femmes qu'il employoit n'étoient jamais entiérement nues. A l'exemple de Louis Carrache & du Guide, il ne leur découvroit que les bras, les jambes & la gorge. Il congédia même un de ſes diſciples, qui avoit percé le mur, pour regarder un modele de femme qu'il deſſinoit. Les peintres, qui traitoient des ſujets laſcifs, étoient l'objet de ſon mépris. Il s'étonnoit que des morceaux, qu'on ne pouvoit expoſer dans des endroits publics, puſſent trouver place dans les palais des grands. Ce qu'on trouvera peut-être d'extraordi-

naire, c'eſt qu'il ne faiſoit pas plus de cas des peintres qui travailloient en petit, & qui repréſentoient des ſujets bas, comme des tabagies, des bambochades, &c; ainſi il n'eſtimoit point Téniers, le Bourguignon, & autres qui n'avoient fait que relever leur peinture par des touches, quoique légeres & ſpirituelles. *La nature*, diſoit-il, *dont le peintre eſt imitateur, eſt très-finie, & l'on n'y voit point de touche ni de maniere.* Il vouloit qu'un artiſte rendit compte des moindres choſes qu'il met dans un tableau, & lui-même ne plaçoit aucune figure, qu'elle n'exposât ſes ſentiments au ſpectateur.

Sa politeſſe, ſa douceur, ſa probité, ſon déſintéreſſement, lui concilierent l'eſtime générale. Il aimoit ſes éleves, leur demandoit ſouvent leur avis ſur ſes propres ouvrages, & il retouchoit volontiers les leurs. Il porta la généroſité juſqu'à payer les dettes de ſon frere, qui avoit diſſipé tout ſon bien, & qui mourut inſolvable. Le ſoin de ſa famille l'obligea de travailler continuellement. Le grand âge auquel il parvint ne diminua pas ſon application. Il eſt vrai qu'il ſe contentoit alors de travailler plus à la hâte, & de retoucher bien ſouvent ſes propres tableaux, qu'il avoit fait copier. A l'exception des grands morceaux à freſque, qu'il a faits dans la ville & aux environs de Rome, & de quelques autres de ce genre, dont il a enrichi Bologne & Mantoue, on voit fort peu de grandes figures de ſa main. Le plus grand nombre de ſes ouvrages conſiſte en tableaux de chevalet. Mais, dans les uns & dans les autres, on admire un deſſin ſçavant, une touche facile, des attitudes & des draperies d'un bon choix, un fini ſingulier, une intelligence heureuſe du clair-obſcur, & ſur-tout des carnations admirables, qui ſont des teintes ſanguines. Les connoiſſeurs lui reprochent d'être incorrect, un peu froid & inégal dans la force de ſes couleurs. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt guere de peintres dont les ouvrages ſoient plus généralement eſtimés & recherchés. Son nom ſuffit pour réveiller à l'inſtant l'idée des Graces; elles reſ-

pirent dans tous ſes tableaux ; elles ſont repréſentées ſous les traits qui pénetrent & qui charment tous les hommes. Ajoutons que ſon imagination, remplie de la lecture des poëtes, lui a fourni des idées très-heureuſes, & des alluſions piquantes, qui rendent ſes ouvrages infiniment précieux aux perſonnes intelligentes. On voit quelques tableaux de ce grand artiſte dans la collection du roi, & dans celle de M. le duc d'Orléans. On a gravé d'après lui. Ses principaux éleves ſont Jean-Baptiſte & Pierre-François Mola, André Sacchi, le Cignani, Galli, &c.

ALBERT, ſurnommé le *Grand*, philoſophe & méchanicien. Ce ſurnom de *Grand* ne lui venoit point, comme le dit un écrivain célebre, parce qu'il naquit dans un ſiécle où les hommes étoient petits, mais parce que ſon nom de famille étoit *Groot*, qui ſignifie *grand* en allemand. Il naquit à Lawingen, en Suabe, en 1205, d'une famille illuſtre, & mourut en 1282. On ſçait qu'étant entré chez les Dominicains, il devint un des plus grands théologiens de ſon temps, & qu'il fut le maître de S. Thomas d'Aquin. Nous ne le conſidérons ici que comme méchanicien. On rapporte qu'il avoit fait une tête d'airain, qui répondoit ſans héſiter à toutes les queſtions. On a ſans doute exagéré le méchaniſme de cette tête artificielle; il eſt impoſſible qu'elle pût articuler beaucoup de paroles, & encore moins faire des raiſonnements ſuivis. Sans doute Albert n'aura réuſſi qu'à faire produire quelques ſons, qui avoient l'apparence d'une phraſe courte, & à laquelle les ſpectateurs s'imaginoient trouver une eſpece de ſens. On raconte encore qu'un jour des rois, Albert changea l'hiver en été, pour mieux accueillir Guillaume, comte de Hollande & roi des Romains, qu'il avoit invité à dîner. On peut réduire ce prodige à une ſimple opération ; c'eſt qu'il lui fit ſervir des fleurs & des fruits conſervés par artifice. On doit ſe défier beaucoup des éloges accordés à Albert le Grand dans un ſiécle ignorant, crédule & ſuperſtitieux. Tout le monde connoît ſon livre intitulé : *Secrets d'Albert le*

Grand, rempli d'opinions vaines & extravagantes; il eſt indigne de la célébrité de ſon auteur.

ALBERT DURER, peintre & graveur, né à Nuremberg en 1471, mort en 1528. Son nom eſt auſſi célebre dans l'hiſtoire de la gravure que dans celle de la peinture. Deſtiné d'abord à être orfevre comme ſon pere, il abandonna cette profeſſion, peut-être entraîné par le goût naturel qu'il avoit pour les arts, peut-être auſſi à cauſe du peu de profit qu'il auroit pu retirer dans la profeſſion de ſon pere; car il avoue lui-même avoir éprouvé l'indigence dans ſa premiere jeuneſſe. A quinze ans, il ſe mit ſous la diſcipline de Michel Wolgemut, peintre de Nuremberg, chez lequel il paſſa trois ans; enſuite il en employa quatre à voyager en Flandres, en Allemagne & à Veniſe. Avant que de donner aucun ouvrage au public, il crut devoir acquérir des connoiſſances dont il ſentoit l'importance; &, comme il avoit un génie vaſte & capable de s'appliquer à tout, il étudia la géométrie, la perſpective & l'architecture, dans leſquelles il fit de ſi grands progrès, que dans la ſuite il fut en état de compoſer ſur ces matieres des traités, dont la plûpart furent traduits en latin; ſans parler de quatre livres ſur la ſtructure & les proportions du corps humain.

Ce ne fut donc qu'après avoir fait des études profondes, qu'Albert Durer ſe mit à opérer. Il avoit vingt-ſept ans, quand il publia ſes premiers eſſais de gravure; les morceaux qu'il donna ſucceſſivement ne firent qu'augmenter ſa réputation. Les peintres Italiens eux-mêmes, ainſi que ceux de ſa nation, frappés de la correction de ſon deſſin, eurent ſouvent recours à ſes eſtampes, en déguiſant leur larcin. Il donna des ouvrages en peinture un peu plus tard; & on préſume qu'il n'en avoit point fait paroître, au moins de conſidérables, avant l'année 1504, c'eſt-à-dire, lorſqu'il étoit âgé de trente trois ans. Ces derniers ouvrages ne ſont pas auſſi nombreux que ceux qu'il a gravés; mais ils ne ſont pas moins eſtimables. On diſtingue

l'adoration des rois, Adam & Eve, le martyre de pluſieurs ſaints, un Chriſt en croix, où ſont repréſentés le pape, l'empereur, pluſieurs cardinaux, & lui-même tenant un rouleau ſur lequel eſt écrit: *Albertus Durer, Noricus, faciebat anno de Virginis partu 1511;* car il avoit la coutume de mettre à tout ce qu'il faiſoit, ſoit en peinture, ſoit en gravure, l'année où l'ouvrage avoit été terminé.

Albert Durer joignoit à un ſi grand nombre de talents, une pénétration, une capacité de génie étonnantes pour les affaires, une éloquence naturelle & perſuaſive, & les qualités du cœur encore plus précieuſes. Les habitants de Nuremberg, voulant honorer ſon mérite, l'élurent membre du conſeil de ville: il remplit cette place avec diſtinction. L'empereur Maximilien l'ennoblit, pour lui donner des preuves de l'eſtime qu'il faiſoit de ſes vertus & de ſon ſçavoir, & lui donna pour armoiries trois écuſſons, deux en chef, & un en pointe. Avec tous ces avantages, avec un caractere doux & affable, Albert Durer auroit dû paſſer ſes jours tranquillement; mais, pour ſon malheur, il avoit épouſé une femme dont l'humeur chagrine & acariâtre ne lui laiſſoit aucun repos. Quoiqu'il n'eût point d'enfants, & qu'il jouît d'une fortune conſidérable, elle le tourmentoit ſans ceſſe pour l'augmenter. La patience d'Albert fut pouſſée à bout; &; autant pour ſe ſéparer d'elle, que pour voir Lucas de Leyde, il entreprit le voyage des Pays-bas.

Ce fut alors que s'établit entre ces deux artiſtes une amitié ſi rare, & qu'ils ſcellerent en quelque ſorte, en ſe donnant mutuellement leurs portraits. Cependant la femme d'Albert Durer étoit dans la plus vive inquiétude: elle lui fit écrire par ſes amis, qu'elle répareroit, par ſa conduite, les chagrins qu'elle lui avoit cauſés. Touché de ſon repentir, Albert ſe laiſſa perſuader; mais à peine fut-il de retour, qu'elle reprit ſes anciennes habitudes; elle mit à toutes ſortes d'épreuves ſa prudence, ſa douceur, & le fit enfin mourir de chagrin, âgé de cinquante-ſept ans.

Nous croyons devoir placer ici quelques réflexions ſur Albert Durer, tirées des auteurs les plus inſtruits, qui ont écrit ſur les arts. Cet artiſte étoit né avec les plus heureuſes diſpoſitions; il avoit un génie univerſel : ſa veine étoit fertile, ſes compoſitions grandes; &, malgré le goût gothique qui régnoit dans les ouvrages de ſon temps, il fut d'un grand ſecours aux artiſtes de Flandres, & même à ceux d'Italie, qui l'alloient viſiter. Vaſari aſſure que *ſi cet homme rare avoit eu la Toſcane pour patrie, & qu'il eût eu la facilité de puiſer à Rome le goût & la connoiſſance de l'antique, il auroit été le plus célebre peintre de l'Italie.* Mais, ſervile imitateur des objets qu'il voyoit dans ſon pays, il n'a jamais connu l'élégance ni la grace : il a de même ignoré la néceſſité de faire un heureux choix, ſoit pour la nobleſſe des expreſſions, ſoit pour l'ordonnance de ſes ſujets; &, quoiqu'il ſçût la perſpective, il ne l'a pas pratiquée dans toute ſon étendue. Il a négligé celle qu'on appelle aérienne, s'attachant uniquement à bien deſſiner toutes les parties d'un tableau, & à le finir avec ſoin. Il n'a pas réfléchi non plus qu'en étudiant chacune des parties en particulier, elles doivent avoir entr'elles un accord, une harmonie qu'on trouve rarement dans ſes ouvrages. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'après avoir fait de bonnes réflexions dans ſon *Traité ſur les belles Proportions du Corps humain*, qu'il a donné au public, il s'en ſoit ſi peu ſervi dans ſes ouvrages : tant il eſt vrai qu'il y a loin de la théorie à la pratique! Il a de plus ſinguliérement péché contre le coſtume : il lui étoit aſſez ordinaire de repréſenter les Juifs comme les Allemands.

• Malgré ces défauts, on ne peut diſconvenir qu'il n'ait bien mérité des arts, & qu'il ne doive même être regardé comme un des plus beaux génies de l'école Allemande. On voit pluſieurs de ſes ouvrages à Nuremberg; on en voit auſſi quelques-uns au Palais-royal. Le roi poſſede trois tentures de tapiſſeries d'après ſes deſſins. Il a gravé au burin, à l'eau-forte, & en bois; mais, quoique ſes eſtampes au burin ſoient

les plus eſtimées, on remarque aiſément que, de ſon temps, cet art étoit loin de la perfection où il a été porté depuis. La ſéchereſſe de ſon burin eſt ſouvent rachetée par une grande préciſion, mais qui ne dédommage pas toujours du ſtyle froid & ſervile qu'il a employé. Le morceau capital de ce maître eſt Adam & Eve debout; celle-ci reçoit la pomme que lui préſente le ſerpent, entortillé autour d'une branche d'arbre. Une autre eſtampe, qu'on regarde encore comme une de ſes principales, eſt la mélancolie, repréſentée par une femme aſſiſe, ayant la tête appuyée ſur une main, & tenant de l'autre un compas; elle eſt vêtue, & porte des ailes aux épaules; auprès d'elle eſt un chien qui dort, & au-deſſus de ſa tête on voit des balances, une clochette & une horloge de ſable. Albert Durer eut pour éleve Aldégraf ou Aldégrever, de Soeſt en Weſtphalie, qui fut, comme lui, peintre & graveur.

ALBERTI-ARISTOTILE, autrement appellé *Ridolfo-Fioraventi*, architecte & méchanicien, né à Bologne, floriſſoit dans le ſeizieme ſiécle. On le regarde comme un des meilleurs méchaniciens de ſon temps, & l'on rapporte qu'il fit en ce genre des choſes étonnantes, qui le firent paſſer pour un de ces prodiges dont la nature eſt ſi avare. En effet, cet artiſte tranſporta à Bologne un clocher avec toutes ſes cloches, depuis l'égliſe ſainte Marie, juſqu'à trente-cinq pieds de diſtance; il en redreſſa un autre dans la ville de Cento, qui penchoit de cinq pieds. Appellé en Hongrie, il conſtruiſit un pont très-ingénieux, & fit beaucoup d'autres ouvrages, dont le ſouverain de ce pays fut ſi ſatisfait, qu'il le créa chevalier, lui permit de faire battre monnoie, & d'y mettre ſon empreinte. Sa réputation s'étendit juſques dans la Moſcovie, où, étant attiré par le grand-duc, il conſtruiſit pluſieurs égliſes.

ALBERTI, (*Léon-Baptiſte*) architecte, & chanoine de Florence, né dans cette ville, étoit de l'illuſtre famille

mille d'Alberti. On ignore l'année de ſa naiſſance & celle de ſa mort. On doit le regarder comme un des principaux reſtaurateurs de l'architecture, dont il poſſédoit également la théorie & la pratique. Il s'étoit donné des peines infinies pour acquérir des connoiſſances ſur cet art; il meſura lui-même pluſieurs anciens édifices, pour leſquels il fit différents voyages à Rome, & dans différents endroits de l'Italie. On a de lui un traité *de Re ædificatoriâ*, qui conſiſte en dix livres ſur l'architecture, & qui peut être très-inſtructif pour les jeunes architectes, en retranchant toutefois l'érudition inutile dont il eſt ſurchargé. Les édifices que ce grand homme a fait conſtruire, ornent différentes villes de l'Italie, entr'autres, Rome, Florence, Mantoue, &c. Mais on trouve que l'égliſe de S. François, à Rimini, eſt la plus belle de toutes celles dont il dirigea la conſtruction. En général, ſes édifices ont un ſtyle ſévere, & cet accord parfait du tout avec ſes parties; ce qui caractériſe le vrai beau en architecture. Ce n'eſt pas néanmoins qu'on n'y remarque quelques défauts, & même un mélange du goût gothique.

L'architecture n'étoit pas le ſeul des beaux-arts qu'Alberti poſſédât; il s'exerçoit également à la peinture & à la ſculpture; & il étoit encore verſé dans la philoſophie, les mathématiques, la poéſie, & la connoiſſance de l'antiquité. On peut trouver ſurprenant qu'il ait eu aſſez de temps pour embraſſer des genres ſi différents. Mais, cultivé de bonne heure, il avoit contracté l'habitude du travail. Tous les jours de ſa vie, il donnoit quelques heures à l'étude; & il les avoit ſi bien diſtribuées, qu'il ne lui en reſtoit aucune pour ſon amuſement & pour ſon repos. Les qualités de ſon ame n'étoient pas moins précieuſes que ſes talents. Généreux & poli à l'égard de tout le monde, il fut ſur-tout l'ami de tous les artiſtes.

ALCAMENE, ſculpteur Athénien, vivoit vers l'an 428 avant Jeſus-Chriſt. Il étoit diſciple de Phidias, & travailla, en concurrence d'Agoracrite, à une

Vénus qui fut préférée à celle de ſon rival. Cette victoire le rendit ſi fier, qu'il oſa même le diſputer à Phidias, ſi l'on en croit Tzetzès, qui pourroit bien avoir confondu ces deux combats. Les ouvrages d'Alcamene étoient très-célebres dans la Grece. On admiroit, entr'autres, une Vénus & un Vulcain à Athenes. On attribue à cet artiſte la Vénus qu'on voit dans la galerie de Verſailles.

ALCINOÜS, roi des Phéaciens, dans l'iſle de Corcyre, aujourd'hui Corfou. Il a été célébré par Homere, à cauſe de l'accueil qu'il fit à Ulyſſe, lorſque celui-ci fut jetté, par la tempête, ſur les côtes des Etats de ce prince, & ſur-tout à cauſe de ſes jardins, dont nous croyons devoir parler ici, pour faire connoître quel étoit le goût des peuples de l'antiquité dans cette partie de l'agriculture. Homere eſt le plus ancien auteur qui ait parlé nommément des jardins, & qui ſe ſoit plu à les décrire. Ses ouvrages peuvent donc nous inſtruire des eſpeces d'arbres & de plantes qu'on a connues & cultivées dans les premiers temps. Nous y trouvons auſſi la maniere dont les jardins étoient diſpoſés.

Ce poëte dit qu'il y avoit, dans les jardins d'Alcinoüs, des poiriers, des grenadiers, des figuiers & des oliviers. Il y auroit même lieu de ſoupçonner qu'il y avoit des citronniers. A l'égard des légumes, Homere n'entre dans aucun détail ſur cet article. On peut conjecturer ſeulement, qu'il y en avoit de pluſieurs eſpeces. Quant à la diſtribution & à l'arrangement de ces jardins, on y voit régner une ſorte de ſymétrie. Ils étoient partagés en trois parties; un verger contenant les arbres fruitiers, une vigne, & un potager. Les arbres ne ſemblent point plantés confuſément dans le verger; il paroît, au contraire, qu'on connoiſſoit dès-lors l'art de les alligner. La vigne pouvoit auſſi former des treilles. A l'égard du potager, Homere donne à entendre que les légumes y étoient rangés en différentes planches ou compartiments. On ſçavoit encore

ménager & distribuer des eaux courantes dans les jardins. Homere remarque que, dans ceux d'Alcinoüs, il y avoit deux fontaines: l'une, se partageant en différents canaux, arrosoit tout le jardin; l'autre, coulant le long des murs de la cour, avoit son issue à l'extérieur du palais, & fournissoit de l'eau à toute la ville. Convenons cependant que cette description ne donne pas une grande idée du goût qui régnoit alors dans les jardins. Ceux d'Alcinoüs ne sont, à proprement parler, que des clos, des vergers. On n'y voit que des arbres ou des plantes utiles. Nulle mention de l'ormeau, du hêtre, du platane, ni d'aucun de ces arbres qui, par la suite, ont fait l'ornement & l'agrément des jardins. Point d'allées couvertes, point de bosquets, point de terrasses. Il n'est pas même question de fleurs, & moins encore de parterres. Il n'y a rien, en un mot, dans cette description, qui présente ce qu'on peut appeller le dessin & l'ordonnance d'un jardin. Ceux de Midas étoient aussi fort renommés dans l'antiquité, mais il ne nous en est point resté de description.

ALDEGRAEF *ou* ALDEGREVER, (*Albert*) peintre & graveur, né à Soest en Westphalie, en 1502. Il fut éleve d'Albert Durer, & fit plusieurs tableaux, qui décorent les églises de sa patrie. On distingue, entr'autres, une Nativité dans laquelle il y a de grandes beautés; mais ses draperies, chargées d'une multitude de plis de mauvais goût, se ressentent beaucoup de la maniere gothique de son temps. Cependant les parties dans lesquelles il a le plus excellé, telles que le dessin & l'expression, font présumer qu'il étoit fait pour être un grand peintre, s'il eût vu l'Italie. Il s'attacha principalement à la gravure, où il réussit dans le genre du portrait. Son burin est pur, mais sec. On trouve, dans ses estampes, beaucoup de belles parties qui dédommagent de ces défauts. Les amateurs distinguent une Susane, les travaux d'Hercule, douze grands danseurs, & seize petits, ainsi que beaucoup de dessins

à la plume. Cet artiſte mourut pauvre à Soeſt, lieu de ſa naiſſance, où un peintre de Munſter lui fit dreſſer une épitaphe.

ALÉOTTI, (*Jean-Baptiſte*) architecte, né près de Ferrare, mort en 1630. La pauvreté dans laquelle il étoit né, l'obligea, pendant ſa jeuneſſe, à ſervir les maçons en qualité de manœuvre. Mais, comme il entendoit parler continuellement d'architecture, il apprit bientôt cet art pour lequel la nature lui avoit donné les plus heureuſes diſpoſitions. Il porta ſes vues plus haut; & il étudia la géométrie & les belles-lettres. Il fut même en état de publier des ouvrages ſur ces matieres, ainſi que ſur l'architecture & l'hydrologie; & il prit part à ces fameuſes diſputes ſur l'hydroſtatique, qui s'éleverent au ſujet des trois provinces de Ferrare, de Bologne & de la Romagne, leſquelles ſont très-expoſées aux inondations. Appellé par le pape Clément VII, il fit conſtruire à Ferrare une citadelle que ce pontife jugea propre à la défenſe de cette ville; &, dans la ſuite, il bâtit à Mantoue, à Modene, à Parme & à Veniſe, pluſieurs palais, des théâtres & autres édifices publics.

ALÉSIO, (*Mathieu-Perez de*) peintre & graveur, né à Rome, mort en Italie en 1600, dans un âge avancé. Il fut diſciple de Michel-Ange, dont il ſuivit la maniere. Célebre déja quand il ſe rendit en Eſpagne, il porta avec lui pluſieurs deſſins, en particulier celui de la mort de Moyſe, fait au lavis & en relief. Ce morceau étoit ſi parfait, que Jérôme Fernandez, ſculpteur renommé, l'ayant vu, dit que, s'il étoit réellement de la main d'Aléſio, il le prieroit de le mettre au nombre de ſes diſciples. Ce peintre donna des preuves non équivoques de ſon talent, en repréſentant à freſque S. Chriſtophe dans la grande égliſe de Séville. On ne trouve point ailleurs, dit un auteur Eſpagnol, un ouvrage ſemblable, ſoit pour les beautés de la figure, ſoit pour ſa grandeur extraordinaire.

Elle occupe la hauteur du mur, preſque depuis rez-terre, juſqu'à la corniche de la nef. Chaque mollet des jambes du ſaint a une aune de large : qu'on juge par-là des autres porportions du corps. Aléſio avoit fait auparavant le carton de cette figure, lequel étoit de la même grandeur, & qui fut long-temps expoſé dans une grande ſalle du palais de Séville, où il excitoit l'admiration des connoiſſeurs. Cependant les éloges qu'Aléſio mérita par ce chef-d'œuvre ſingulier, ne furent point capables de lui inſpirer de l'orgueil. Simple & modeſte, il rendoit le premier juſtice à ſes rivaux. Il dit un jour, en admirant la jambe en raccourci du tableau d'Adam & d'Eve, que Louis de Vargas venoit de peindre avec tant de ſuccès dans l'égliſe cathédrale de Séville : *Cette jambe vaut mieux que tout mon S. Chriſtophe.* Elle paſſe en effet pour un chef-d'œuvre. Aléſio ne ſe borna pas à cet aveu ſi honorable. Témoin de la grande habileté de Vargas, il prit le parti de lui céder la place, & de retourner en Italie, diſant qu'il n'étoit pas juſte que, pendant la vie de ce peintre, il pût lui diſputer, dans ſa patrie, une réputation qu'il s'étoit acquiſe à tant de titres.

ALESSI, (*Galéas*) architecte, né à Pérouſe en 1500, mort en 1572. Ses premieres études furent d'abord tournées vers les belles-lettres & les mathématiques; mais, ſon goût l'entraînant vers l'architecture, il apprit les éléments de cet art, dans lequel il s'eſt rendu véritablement recommandable. Pluſieurs villes de l'Italie ſont ornées des édifices qu'il a conſtruits; mais il n'en eſt aucune où l'on en trouve autant qu'à Gènes; & c'eſt ſans doute cette quantité conſidérable de palais, ou autres monuments magnifiques, qui a mérité à cette ville le nom de *Superbe.* C'eſt dommage ſeulement que le peu de largeur de chaque rue empêche d'en jouir. La réputation d'Aleſſi s'étendit dans preſque toute l'Europe. On lui demanda des plans en France, en Eſpagne, en Allemagne, non-ſeulement pour des palais & pour des égliſes, mais encore pour

des fontaines publiques, des ſalles de bains, où il montra la fécondité de ſon génie. Le plan qui lui fit le plus d'honneur, fut celui du monaſtere & de l'égliſe de l'Eſcurial, qui fut préféré à tous ceux que les plus habiles architectes de l'Europe avoient donnés. On dit que cet artiſte étoit très-ſçavant, & qu'il étoit très-capable de traiter les affaires les plus importantes. Sa famille a produit pluſieurs perſonnes de mérite.

ALESSIO, dit *Marchis*, peintre, né à Naples, mort depuis trente ou quarante ans. C'étoit un habile payſagiſte, dont on voit de bons morceaux dans la galerie de Véymar. Etant à Rome, il fut empriſonné pour quelque irrégularité dans les mœurs, ou pour avoir parlé trop indiſcrettement. Mais ſes talents, qui lui avoient procuré de grands protecteurs, le firent bientôt relâcher. On doit regretter que le Dominici ne nous ait point fait connoître cet artiſte dans ſes *Vies de Sculpteurs, Architectes & Peintres Napolitains.*

ALEXANDRE DE RHODES, ſculpteur. (*Voyez* AGESANDER.)

AL-FARABI, muſicien Arabe, vivoit dans le dixieme ſiécle. L'aventure qui lui arriva chez Seifeddoulet, ſultan de Syrie, mérite d'être rapportée. Al-Farabi revenoit du pélerinage de la Mecque, lorſqu'il paſſa par la Syrie. Il fut admis dans une aſſemblée de ſçavants qui s'étoient rendus chez le prince, pour conférer ſur les ſciences. Al-Farabi pouvoit jouer un grand rôle parmi eux. C'étoit un génie heureux, & l'un de ces hommes univerſels qui pénetrent dans toutes les ſciences avec une égale facilité. Il avoit approfondi les plus utiles & les plus intéreſſantes; & il paſſoit pour le plus grand philoſophe des Muſulmans. Quand on eut ouvert la conférence, Al-Farabi diſputa d'une maniere ſi éloquente & ſi forte, qu'il réduiſit tous les docteurs au ſilence. Le ſultan, pour récréer l'aſſemblée, fit venir des muſiciens; notre philoſophe ſe joignit à eux, & accompagna du luth avec tant de délicateſſe, qu'il attira ſur lui les yeux & l'ad-

miration de tous les ſpectateurs. Le ſultan l'ayant prié de donner quelque choſe de ſa compoſition, il tira de ſa poche une piece enjouée, la fit chanter, & l'accompagna avec tant de force & de vivacité, qu'il fit rire à l'excès tous ceux qui étoient préſents. Il fit chanter enſuite une autre piece ſi tendre & ſi touchante, qu'il les fit pleurer; &, par une troiſieme, il les endormit tous. Cette variété de talents porta le ſultan à l'engager de reſter auprès de lui; mais Al-Farabi s'en excuſa, partit, & fut tué par des voleurs dans un bois de la Syrie, l'an 343 de l'hégire, & 954 de Jeſus-Chriſt. On prétend que la plus grande partie de ſes ouvrages ſe trouve dans la bibliotheque de Leyde.

ALGARDE (*Alexandre*) ſculpteur & architecte, né à Bologne en 1602, mort à Rome en 1654. Son pere, marchand de ſoie, le fit élever avec ſoin, & lui fit apprendre les principes du deſſin dans l'école des Carrache. Un goût naturel l'entraînoit déja vers la ſculpture; &, ayant eu occaſion de connoître Jules-Céſar Conventi, aſſez bon ſculpteur de Bologne, il reçut de lui les premiers principes de cet art, & y fit des progrès rapides. A l'âge de vingt ans, il ſe rendit à Mantoue, où il travailla beaucoup à faire des modeles de pluſieurs figures antiques, & des ornements pour le palais du duc Ferdinand. Ce prince avoit reconnu le mérite du jeune artiſte; & il conſentit volontiers à le laiſſer aller à Rome, pour perfectionner ſes talents. Il voulut même l'entretenir à ſes dépens dans cette ville, à condition qu'il retourneroit à Mantoue, & qu'il ſeroit attaché à ſon ſervice. Mais la mort de ſon bienfaiteur, ſurvenue bientôt après, rompit tous ces engagements, & l'Algarde prit la réſolution de ſe fixer entiérement à Rome.

Pluſieurs années ſe paſſerent ſans qu'il pût faire éclater ſon mérite. Il s'en falloit bien que la ſculpture jouît de ſon temps des honneurs qu'on lui avoit autrefois accordés. Les artiſtes en ce genre étoient alors condamnés à faire des modeles d'enfants, de pe-

tites figures, des têtes, des crucifix, ou des ouvrages pareils; & les plus habiles étoient employés à reſtaurer les ſtatues antiques, qu'on tiroit journellement des fouilles & des ruines. L'Algarde ſe vit lui-même forcé de s'adonner à ce travail; & l'on ſçait qu'il répara ſurtout pluſieurs de ces ſtatues, que M. Mario Frangipani envoyoit en France. Ce ne fut qu'en 1640, c'eſt-à-dire lorſqu'il avoit déja trente-huit ans, qu'on le choiſit pour faire la Satue de S. Philippe de Néri, placée dans la ſacriſtie des peres de l'Oratoire de Rome. Ce morceau attira l'attention des connoiſſeurs, & fut la premiere époque de la réputation de notre artiſte: on l'avoit cru juſqu'alors incapable de pouvoir travailler le marbre. Ses ennemis même lui rendirent juſtice, en voyant ce chef-d'œuvre ſortir tout-à-coup de ſes mains.

Divers autres ouvrages de l'Algarde ajouterent tous les jours à ſa gloire: le détail nous meneroit trop loin; & il nous ſuffira, pour donner une idée de ſes talents, de citer le grouppe de S. Paul décollé dans l'égliſe des Barnabites de Bologne, & le bas relief-d'Attila dans S. Pierre de Rome. Voici ce que M. Dandré Bardon dit de ce dernier morceau: « Le ton propre, ce relief » vrai que la nature donne aux objets, s'y trouve » en oppoſition avec le ton local, c'eſt-à-dire avec » la dégradation raiſonnée, que les regles de la perſ- » pective leur aſſigne, à raiſon de leur plan. Le roi des » Huns, iſolé dans la partie ſupérieure, eſt ſoutenu » dans ſon ſaillant par un grouppe de figures ſi artiſte- » ment dégradées, qu'elles vont inſenſiblement ſe con- » fondre dans le fond. S. Léon paroît ſur le ſecond » ſite du bas-relief? Ces deux figures ſont liées par la » médiation d'un page qu'elles couvrent d'une large » demi-teinte, propre à relever leur éclat & leur ſail- » lant. S. Pierre & S. Paul planent dans les airs: ils ſont » traités d'un relief aſſorti à leur ſituation. Une douce » ſaillie leur prête tout à-la-fois la légéreté qui leur » convient, & la conſiſtance néceſſaire au ſoutien du » reſte de la compoſition, avec laquelle ils ſont group-

» pés par l'entremiſe des nuages. Les fineſſes & la » fierté des travaux ſont par-tout ménagées en propor- » tion du caractere & de la place des figures. Tout » y concourt à la vérité des effets, & à la peinture » énergique de la ſurpriſe d'Attila, menacé par S. Léon » de l'indignation de S. Pierre & de S. Paul, s'il exé- » cute le projet de venir ſaccager Rome. » Le pape fut ſi content de l'exécution de ce bas-relief admirable, qu'il en fit donner à l'Algarde dix mille écus romains.

On peut dire, en général, que cet artiſte avoit dans ſes ouvrages de ſculpture beaucoup d'invention, une exécution aiſée; qu'il ſçavoit rendre les différentes paſſions de l'ame avec énergie; mais que ſes draperies ſont tantôt maniérées & affectées, & tantôt ſimples & dans le ton de la nature. Ce n'eſt pas ſans doute une petite gloire pour lui d'avoir, en quelque ſorte, reſſuſcité la ſculpture trop négligée de ſon temps, & d'avoir formé, par ſes ſoins & par ſes leçons, une école d'où ſont ſortis d'excellents artiſtes. Quant à ſes ouvrages d'architecture, il conſtruiſit la fameuſe ville Pamphile, la plus agréable de toutes celles qui ſont aux environs de Rome. Il inventa en même temps toutes les fontaines, & diſtribua les jardins de la maniere la plus pittoreſque, ſelon les inégalités du terrain. De ſi grands avantages ont fait donner à cette maiſon de plaiſance le nom de *bel reſpiro*, c'eſt-à-dire, lieu où il eſt agréable de reſpirer. L'Algarde conſtruiſit encore la façade de l'égliſe de S. Ignace, dans laquelle on remarque des défauts; & le grand autel de l'égliſe de S. Nicolas Tolentin, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre. Innocent X décora l'Algarde de l'ordre de Chriſt, & lui fit préſent d'une belle chaîne d'or. L'académie de S. Luc s'honore de le compter parmi ſes membres. Cet artiſte ſe conduiſit toujours d'une maniere exemplaire; ſes mœurs étoient douces, & ſes reparties ſpirituelles. Il fut enterré dans l'égliſe des ſaints Jean & Pétronne de la nation Bolonnoiſe. On y voit ſon portrait en marbre, ſculpté par Dominique

Guidi, ſon éleve; & ſon épitaphe, dans laquelle on dit qu'il ne manque à ſes ouvrages que l'antiquité, pour être comparés à ceux des anciens artiſtes.

ALIMENIS, (*Mathieu Campan de*) horloger, né en Italie, vivoit dans le dix-ſeptieme ſiécle. On a de lui un ouvrage en latin, intitulé: *Horologium ſolo naturæ motu atque ingenio, dimetiens & numerans momenta temporis conſtantiſſimè æqualia.* Cet auteur, grand artiſte, qui avoit travaillé à une fameuſe horloge de nuit ſous le pontificat d'Alexandre VII, propoſe dans cet ouvrage une invention, qu'il croit un moyen sûr de remédier à l'irrégularité qui provient des altérations de l'air dans lequel ſe font les vibrations du pendule, & qui empêchent, comme l'on ſçait, la juſteſſe des horloges; & encore de remédier à l'inégalité de ces mêmes vibrations, qui proviennent tant d'elles-mêmes, étant plus ou moins courtes, qu'à raiſon de l'impulſion qu'elles reçoivent de diverſes cauſes inégales, comme eſt le reſſort. Ce moyen eſt de joindre enſemble deux pendules de même longueur, qui ſe meuvent tour-à-tour de quinze en quinze vibrations, & reçoivent l'impulſion de leur propre poids, qui eſt toujours le même; chaque pendule tombant, ſans aucune impulſion extrinſeque, de la même hauteur à laquelle l'une eſt élevée par le mouvement des roues, tandis que l'autre fait quinze vibrations; de maniere que, non-ſeulement le nombre total des quinze vibrations d'un pendule ſera égal au nombre des vibrations de l'autre; mais encore chacune des vibrations en particulier répondra à chacune des autres: la premiere à la premiere, la ſeconde à la ſeconde, & ainſi de ſuite.

Après cette invention, cet auteur rapporte le deſſin qu'il a d'une horloge dont les mouvements ſont cauſés par trois poids, deux deſquels forment deux leviers perpétuels, par le moyen deſquels le troiſieme poids eſt balancé. Ces deux leviers ſont appuyés ſur la roue de l'axe, & cet axe marque, par le moyen d'un ſeul index, les premieres minutes, les ſecondes,

& l'heure entiere. Mais, ce qu'il y a de particulier dans cette invention, c'eſt que ce qu'on appelle le temps de l'horloge n'eſt en celle-ci ni le temps ordinaire des autres, ni un pendule; mais une autre choſe qui a ſes mouvements égaux, & réglés comme un pendule, & qui pourra ſe mouvoir dans toutes les ſituations horizontales, perpendiculaires & obliques.

ALIPIUS, architecte, floriſſoit dans le quatrieme ſiecle. Il fut chargé par l'empereur Julien, en 363, de rebâtir le temple de Jéruſalem. Mais on rapporte que, lorſqu'on mit la main à l'œuvre pour creuſer les fondements, la terre vomit des flammes qui dévorerent les ouvriers. On a des témoignages ſi reſpectables ſur l'authenticité de ce fait, qu'on ne peut guere, ce ſemble, le révoquer en doute.

ALLEGRINI, muſicien Italien, eſt compoſiteur de ce beau *Miſerere* qu'on chante dans la chapelle du pape pendant la ſemaine ſainte. Il n'y a aucune ſorte d'inſtrument; toute la muſique y eſt vocale, & produit cependant le plus grand effet. On y compte huit baſſes, huit tenores ou baſſes-tailles, huit hautes-tailles, & huit hautes-contres : ce ſont-là les muſiciens ordinaires pendant tout le temps de la ſemaine ſainte, ſoutenus de trente-deux ſurnuméraires, qui remplacent ceux qui ſont obligés de s'abſenter. L'habit des chantres eſt une eſpece d'uniforme pourpre : leurs honoraires ſont moins que médiocres : ils ne ſont point encouragés; auſſi cette muſique décline-t-elle chaque jour. Quelques perſonnes croient qu'il eſt défendu, ſous peine d'excommunication, de donner des copies de ce *Miſerere*. Cependant M. Burney, auteur Anglois, dit dans ſon livre intitulé *De l'état actuel de la Muſique en France & en Italie*, que le cardinal Albani, premier bibliothécaire du Vatican, & préfet de la chapelle du pape, lui permit, non-ſeulement de prendre une copie du *Miſerere* en queſtion, mais encore de ſouiller dans tous les manuſcrits relatifs à la muſique.

Ce même M. Burney donne des détails fort curieux sur les *Conservatorio* : nous sommes persuadés que nos lecteurs feront charmés de les trouver ici. Tandis que ce voyageur étoit à Naples, il fit connoissance avec Piccini, célebre compositeur, d'autant plus en état de donner des instructions au sujet des *Conservatorio*, qu'il avoit été élevé dans l'un de ces établissements. Cet habile musicien lui apprit donc que les *Conservatorio* étoient fort anciens, comme l'on peut en juger par l'un de ces édifices, qui étoit prêt à tomber de vétusté ; qu'il y avoit quatre-vingt-dix éleves dans l'un, cent vingt dans un autre, & deux cents dans un troisieme ; que, dans chacun d'eux, il y avoit deux maîtres de chapelle, dont le premier corrige les compositions des éleves, & le second leur donne des leçons de chant. Il y a des maîtres pour le violon, le violoncelle, le clavecin, le hautbois, le cor de chasse, &c. On y reçoit les garçons à huit & à dix ans, & alors ils y restent huit ans ; mais, s'ils sont plus âgés lorsqu'ils se présentent, on les admet fort difficilement, à moins qu'ils n'aient fait des progrès très-considérables dans la musique théorique & pratique. Ceux des éleves qui, après quelque temps de soins & d'instructions, ne montrent point de talents, sont renvoyés pour faire place à d'autres. Il y en a que les parents y mettent en pension, & qui payent les maîtres. On garde quelques-uns de ces éleves, quoique leur cours soit fini ; & ceux-là instruisent les autres ; mais ils peuvent sortir quand ils veulent.

M. Burney eut la curiosité d'aller voir le *Conservatorio* de S. Onofrio de Naples, & de visiter toutes les chambres où les éleves couchent, mangent & étudient. Sur le premier perron, dit-il, étoit un jeune éleve, qui souffloit de toutes ses forces dans une trompette : sur le second, étoit un autre éleve qui donnoit du cor avec la même fureur. Dans la chambre commune, il y avoit sept à huit joueurs de clavecin, un plus grand nombre de violons, & une troupe de chanteurs, qui tous exécutoient en même temps des pieces

différentes, & ſur différentes clefs; d'autres écrivoient, compoſoient, chantoient; c'étoit un charivari des plus complets; encore même étoit-ce un jour de fête, & il manquoit le plus grand nombre des éleves, qui, ſans cela, y auroient tous été, chacun chantant ou compoſant ſa piece de muſique. Cet uſage de les mettre tous enſemble eſt très-bon. Il apprend aux éleves à n'être qu'à leur partie, & à acquérir une attention que rien ne peut diſtraire; il leur donne encore de la force, attendu qu'au milieu de ce charivari, ils ſont obligés de s'entendre. Il n'y a d'ailleurs qu'un inconvénient; c'eſt qu'il ne paroît pas poſſible que, dans cette cohue, ils puiſſent apprendre à jouer ou chanter avec goût. Les lits, qui ſont placés dans la même ſalle, ſervent de pieds aux clavecins, ou clavicordes. Les violoncelles ſont dans une autre chambre; & les hautbois, les flûtes, & les autres inſtruments à vent, dans une troiſieme. Les trompettes & les cors de chaſſe ſont relégués, ou ſur l'eſcalier, ou dans les greniers. Il n'y a que peu de jours de vacance dans ces écoles. En automne & pendant l'hiver, ils ſe levent deux heures avant le jour; & ils ſont toujours à l'exercice, ou à l'étude, juſqu'à huit heures du ſoir, à l'exception d'une heure & demie d'intervalle pour le dîner, le ſouper & la récréation.

Il y avoit dans ce *Conſervatorio* huit jeunes *Caſtrati*, qu'on faiſoit coucher au premier dans des chambres plus chaudes, de crainte que le froid ne leur fît perdre la voix qu'ils ont acquiſe à ſi grand prix. A l'occaſion de ces malheureuſes victimes, M. Burney dit qu'il s'eſt informé, dans toute l'Italie, quel étoit le lieu où l'on pratiquoit le plus fréquemment cette opération qui révolte ſi fort la nature; mais qu'il n'a pu rien apprendre de bien poſitif à ce ſujet. A Milan, on lui dit que c'étoit à Veniſe; à Veniſe, que c'étoit à Bologne: dans cette ville, l'on prétendit que c'étoit à Florence; les Florentins lui dirent que c'étoit à Rome; & à Rome, on lui apprit que ce n'étoit qu'à Naples que l'on pratiquoit cette méthode infernale.

Cependant cette opération eſt abſolument interdite dans les *Conſervatorio* de Naples, & l'on croit que les jeunes gens qui l'ont ſoufferte, ſont aſſez communément des environs de Lucques.

Ce qu'il y a de plus vrai, c'eſt que par-tout elle eſt rigoureuſement proſcrite par les loix, & que les Italiens en ſont ſi honteux, qu'ils n'en conviennent nulle part. Mais, malgré leur honte & la ſévérité des loix, elle n'en eſt pas moins d'uſage preſque également dans ces contrées, où l'on ſacrifie au plaiſir d'entendre des voix très-ſouvent glapiſſantes, l'eſpoir des générations futures. Avant que d'en venir à cet acte de barbarie, on préſente les enfants au *Conſervatorio*; &, s'ils paroiſſent avoir reçu de la nature le don funeſte de la voix, les parents les reprennent pour leur faire ſubir cette opération. La rigueur des loix eſt telle ſur cet article, qu'elles prononcent la peine de mort contre l'opérateur; & quiconque l'a aidé, ſoit de fait, ſoit de quelque maniere que ce puiſſe être, eſt excommunié; à moins, dit la loi, juſques-là ſi prudente, que ce ne ſoit à cauſe de maladie, & du conſentement du garçon opéré. On ſent bien que l'un de ces prétextes ne manque jamais à l'opérateur, ni aux parents de la victime; on ſéduit même ſi facilement les enfants, qu'il y en a qui, n'ayant aucune idée du mal qu'on leur prépare, demandent inſtamment à être opérés; & le plus léger deſir eſt, comme l'on s'en doute, rempli à l'inſtant même.

Du reſte, Naples n'eſt pas la ſeule ville de l'Italie où il y ait des *Conſervatorio*: on en trouve encore de très-célebres à Veniſe. Il ſeroit à deſirer que de pareils établiſſements ſe formaſſent dans tous les lieux où regne le goût de la muſique, & où l'on deſire de ſe procurer de bons muſiciens.

ALLORI, (*Alexandre*) peintre, né à Florence, mort en 1607, âgé de ſoixante-douze ans. Il étoit neveu & éleve de Bronzin. A l'âge de dix-ſept ans, il parut ſi habile, qu'on le choiſit pour peindre des

ouvrages publics, qui lui acquirent les suffrages de tout le monde. A mesure qu'il avança en âge, il perfectionna ses talents. Comme il avoit fait une étude particuliere de l'anatomie, il étoit très-versé dans le dessin; il entendoit bien le nu: son pinceau est gras & moëlleux; ses compositions sont gracieuses. Allori a traité avec un égal succès l'histoire & le portrait. On voit ses principaux ouvrages à Rome & à Florence. Il doit y en avoir quelques-uns en France, entr'autres, un tableau chez M. le prince de Condé, qui représente une Vénus couchée & un petit Amour.

ALLOUETTE, musicien, disciple de Lulli. Il devint un des plus habiles maîtres du siécle de Louis XIV. Ses talents lui firent obtenir la place de maître de musique de Notre-Dame de Paris. Il a composé plusieurs beaux motets, parmi lesquels son *De profundis* & son *Miserere* seront toujours connus & estimés. On a reproché à ce musicien d'être un peu froid dans ses compositions.

ALOPA, (*Laurent-François de*) Imprimeur Vénitien, dans le quinzieme siecle. Il fut également estimé pour les langues grecque & latine. Jean-André Lascaris, Grec, & d'une naissance illustre, critique & poëte célebre de ce temps, ayant formé le dessein de faire revivre & d'accréditer, autant qu'il lui étoit possible, l'étude de ces deux langues, & principalement de la grecque, fit choix de ce Laurent de Alopa pour être son imprimeur, & corrigea lui-même ses éditions. Il est à remarquer que les éditions grecques de cet imprimeur ont par-tout des lettres capitales fort belles; méthode inconnue jusqu'alors, si nous exceptons quatre ou cinq éditions, ou manuscrits anciens. M. Maittaire nous a donné une idée & un échantillon de la premiere de ces éditions curieuses, avec la préface de Lascaris, pareillement en lettres capitales, mêlées de mots grecs. Les figures & les lettres, aussi-bien que le nombre des mots dans chaque ligne, & le nombre des lignes en chaque page, répondent exactement à l'é-

dition dont il s'agit. Il y a ajouté des remarques que le lecteur curieux trouvera dans ſes *Annales typographiques*, depuis la page 267 juſqu'à la page 285. Nous avons de cet imprimeur cinq éditions, toutes grecques: la premiere & la ſeconde ſont datées de 1494 & 1496: les autres ſont ſans date.

AMERBACH, (*Jean*) imprimeur de la ville de Bâle, où il publia, en 1492, les ouvrages de S. Ambroiſe. Le docteur Jean de la Pierre, à qui nous devons l'établiſſement de l'imprimerie en France, joignit à cette édition une lettre où il rend publiquement témoignage de l'exacte correction des impreſſions d'Amerbach. Cet imprimeur avoit de la piété & de la religion; ce fut l'unique motif qui le porta à prendre le deſſein d'imprimer les ouvrages des ſaints Peres de l'Egliſe, & particuliérement ceux de S. Auguſtin; à quoi aucun imprimeur juſqu'à lui n'avoit pas même oſé penſer. Il l'acheva l'année 1506, en gothique, après y avoir apporté tout le ſoin & toute la diligence poſſibles pour faire une édition correcte; mais il n'eut pas les meilleurs manuſcrits, & ne fut pas aſſez ſecouru pour en faire un juſte diſcernement & une parfaite critique. Ce qu'il eut le plus à cœur, ce fut le S. Jérôme. Il ſçavoit qu'on n'en pouvoit faire l'impreſſion ſans le ſecours des langues grecque & hébraïque. Il avoit trois fils; il les fit tous étudier & apprendre ces langues, exprès pour parvenir à donner une édition de ce Pere; &, comme il ſe vit près de finir ſes jours, il leur fit promettre, avant de mourir, qu'ils entreprendroient cette impreſſion: ce qu'ils exécuterent en 1516. On ajoute que c'eſt à cet imprimeur qu'on doit la perfection des nouveaux caracteres de l'imprimerie dont on ſe ſert actuellement, bien préférables à l'italique alors en uſage, & au gothique qui défiguroit tous les livres.

AMMANATI, (*Barthelemi*) architecte & ſculpteur, né à Florence en 1511, mort en 1592. Le nombre & la qualité des édifices qu'il a fait bâtir, doivent le mettre

tre au nombre des meilleurs architectes. Le plus considérable est le college Romain, confié ci-devant aux Jésuites. Le plan qu'il en avoit donné ne fut pas exécuté dans son entier ; on n'en conserva que la cour & la façade ; le reste fut absolument changé. On convient que la façade de cet édifice est grande & imposante ; mais on trouve qu'elle est défectueuse dans ses détails : on y blâme la forme des fenêtres ; les portes sont d'une mauvaise proportion ; & les consoles, qui devroient les décorer, sont lourdes & de mauvais goût. Comme il avoit eu occasion de connoître particuliérement les Jésuites, il prit une si grande affection pour ces Peres, qu'étant de retour à Florence, il employa une partie des biens considérables qu'il avoit amassés, a bâtir l'église de *S. Giovannino*, dans laquelle il voulut être enterré.

Cet artiste avoit composé un ouvrage important, intitulé *la Citta*, ou la ville, dans lequel il avoit dessiné les plans de tous les édifices qui peuvent rendre une ville agréable & célebre. On ignore l'endroit où ce livre est aujourd'hui, & c'est une perte pour les arts. Ammanati se fit aussi une grande réputation par ses ouvrages de sculpture, qu'il avoit appriſe de Baccio Bandinelli. Lié avec tous les beaux-esprits qui florissoient de son temps en Italie, & sur-tout avec Annibal Caro, il avoit encore le bonheur de trouver dans une femme aimable le même goût qu'il avoit lui-même pour les belles-lettres. Cette femme fit des poésies italiennes très-estimées, qui furent imprimées en partie à Florence, en 1560.

AMONTONS, (*Guillaume*) méchanicien, né à Paris en 1663, mort en 1705, âgé de quarante-deux ans. Il étoit fils d'un avocat qui, ayant quitté la Normandie, d'où il étoit originaire, étoit venu s'établir à Paris. Il étudioit encore en troisieme, lorsqu'il lui resta, d'une maladie, une surdité assez considérable, qui le séquestra presqu'entiérement du commerce des hommes. N'étant plus qu'à lui-même, il commença dès-lors

à ſonger aux machines. Il entreprit d'abord la plus difficile de toutes, ou plutôt la ſeule impoſſible, c'eſt-à-dire, le mouvement perpétuel, dont il ne connoiſſoit ni l'impoſſibilité, ni la difficulté. En y travaillant, il s'apperçut qu'il devoit y avoir des principes dans cette matiere; &, qu'à moins de les ſçavoir, on y perdoit ſon temps & ſa peine. Il s'appliqua donc à la géométrie: il apprit encore le deſſin, l'arpentage, l'architecture, & fut employé dans pluſieurs ouvrages publics. Mais il ne fut pas long-temps ſans s'élever plus haut; & il joignit à cette méchanique qui produit nos arts, & n'eſt occupée que de nos beſoins, la connoiſſance de la ſublime méchanique qui a diſpoſé l'univers.

Les inſtruments, tels que les barometres, les thermometres & les hygrometres, deſtinés à meſurer des variations phyſiques, qui, avant un ſiecle, étoient ou abſolument inconnus, ou connus ſeulement par le rapport confus & incertain de nos ſens, ſont peut-être, de toutes les inventions utiles de la philoſophie moderne, celles où l'application de la méchanique à la phyſique eſt la plus délicate; & d'ailleurs, comme on s'étoit contenté du premier haſard ou de la premiere idée qui avoit fait naître ces inventions aſſez heureuſement, elles étoient demeurées ou défectueuſes en elles-mêmes, ou d'un uſage peu commode. M. Amontons les étudia avec beaucoup de ſoin; & en 1687, n'ayant encore que vingt-quatre ans, il préſenta à l'Académie royale des Sciences de Paris un nouvel hygrometre qui en fut fort approuvé. Il propoſa auſſi à M. Hubin, fameux émailleur, & fort habile en ces matieres, différentes idées qu'il avoit pour de nouveaux barometres & thermometres; mais Hubin l'avoit prévenu dans quelques-unes de ces penſées, & il fit peu d'attention aux autres, juſqu'à ce qu'il eût fait un voyage en Angleterre, où elles lui furent propoſées par quelques-uns des principaux membres de la Société Royale.

Peut-être ne prendra-t-on que pour un jeu d'eſprit, mais du moins très-ingénieux, un moyen qu'il inventa

de faire ſçavoir tout ce qu'on voudroit, à une très-grande diſtance, par exemple, de Paris à Rome, en très-peu de temps, comme en trois ou quatre heures, & même ſans que la nouvelle fût ſçue dans tout l'eſpace d'entre-deux. Cette propoſition, ſi paradoxale & ſi chimérique en apparence, fut exécutée dans une petite étendue de pays. Le ſecret conſiſtoit à diſpoſer, dans pluſieurs poſtes conſécutifs, des gens qui, par des lunettes de longue vue, ayant apperçu certains ſignaux du poſte précédent, les tranſmiſſent au ſuivant, & toujours ainſi de ſuite; & ces différents ſignaux étoient autant de lettres d'un alphabet dont on n'avoit le chiffre qu'à Paris & à Rome. La grande portée des lunettes faiſoit la diſtance des poſtes, dont le nombre devoit être le moindre qu'il fût poſſible; & comme le ſecond poſte faiſoit les ſignaux au troiſieme à meſure qu'il les voyoit faire au premier, la nouvelle ſe trouvoit portée de Paris à Rome preſqu'en auſſi peu de temps qu'il en falloit pour faire les ſignaux à Paris.

En 1695, Amontons donna le ſeul livre imprimé qui ait paru de lui, & le dédia à l'Académie des Sciences: il eſt intitulé *Remarques & Expériences phyſiques ſur la conſtruction d'une nouvelle Clepſydre, ſur les Barometres, Thermometres & Hygrometres.* Quoique les clepſydres, ou horloges à eau, ſi uſitées chez les anciens, aient été entiérement abolies parmi nous, par les horloges à roues infiniment plus juſtes & plus commodes, M. Amontons ne laiſſa pas de prendre beaucoup de peine à la conſtruction de ſa clepſydre, dans l'eſpérance qu'elle pourroit ſervir ſur mer; car de la maniere dont elle étoit faite, le mouvement le plus violent que pût avoir un vaiſſeau, ne la dérégloit point; au lieu qu'il déregle la plûpart des autres horloges. On peut voir dans le livre de M. Amontons avec combien d'art ſa clepſydre étoit conſtruite; & il n'y a guere d'apparence qu'il ſe ſoit rencontré avec aucun des anciens inventeurs. On lui doit encore l'invention d'un barometre ſans mercure, à l'uſage de ceux qui vont ſur mer. Il méditoit encore d'autres découvertes utiles

ſur l'imprimerie, ſur les vaiſſeaux & ſur la charrue, lorſqu'il fut ſurpris par la mort, ne laiſſant de ſon mariage qu'une fille âgée de deux mois.

AMOUREUX, (*l'*) ſculpteur, né à Lyon en 1674, fut un des éleves de Couſtou l'ainé. Il fit dans cette ville pluſieurs ouvrages remarquables ; entr'autres, deux excellents bas-reliefs ſous une des tribunes de la chapelle du Confalon, dont l'un repréſente Jeſus-Chriſt au milieu des docteurs, & l'autre le trépas de la ſainte Vierge. L'expreſſion & la compoſition en ſont fort eſtimées. Les deux figures de l'Annonciation, dans le retable de l'égliſe du Verbe Incarné, ſont de lui, ainſi que les ſculptures dorées du tabernacle de l'égliſe du premier monaſtere de la Viſitation de la même ville. Il mourut jeune : en retournant de Toſſey à Lyon dans la diligence d'eau, il tomba dans la Saône, & s'y noya.

AMPHION, muſicien, étoit fils de Jupiter & d'Antiope, reine de Thebes. Par les charmes de ſa lyre & de ſes vers, il ſçut ſi bien adoucir les mœurs ſauvages des hommes, qu'il les engagea à bâtir des villes pour y vivre en ſociété. Sur cela on a imaginé que les pierres, dociles à ſes accents, venoient à ſon gré ſe placer les unes ſur les autres, & qu'ainſi ſe formerent les murailles de Thebes en Béotie. Il devint, ajoute-t-on, ſi fier de ſes talents, qu'il oſa défier Apollon en termes peu reſpectueux pour Latone & pour Diane. Ces trois divinités firent périr à coup de fleches toute la famille de cet orgueilleux, qui ſe perça lui-même de ſon épée. On connoît encore deux artiſtes de ce nom, célebres dans l'antiquité, dont l'un fut un peintre Grec, qui étoit inimitable pour ce qu'on appelle la compoſition ; & l'autre un ſculpteur, auſſi Grec, qui avoit fait pluſieurs ſtatues fort eſtimées de ſon temps.

ANAXENOR, joueur de luth. Si l'on doit juger de ce muſicien par les honneurs qu'on lui rendit, il faut le regarder comme un des plus célebres qui aient

jamais exiſté. Les habitants de Tyanne le traiterent comme un ſouverain. Le triumvir Marc-Antoine lui donna des gardes, & le revenu de quatre villes : il eſt vrai qu'il en avoit fait autant pour ſon cuiſinier. Enfin on lui dreſſa une ſtatue. Mais peut-être tous ces honneurs étoient-ils plutôt une preuve de l'engouement qu'on a quelquefois pour certains artiſtes à la mode, que du mérite réel de la perſonne qui en étoit l'objet.

ANAXIMANDRE, fils de Praxiades, philoſophe & méchanicien, né vers l'an 620 avant Jeſus-Chriſt, & mort vers l'an 545 avant la même époque. Il fut diſciple & ſucceſſeur de Thalès. Nous dirons, en paſſant, qu'il enſeigna, ainſi que ſon maître, que la terre étoit ronde & placée au milieu, comme le centre ; qu'elle tournoit autour du ſoleil ; que la lune tiroit ſon éclat de cet aſtre, & qu'il étoit lui-même une maſſe enflammée. Mais l'objet principal ſous lequel nous devons conſidérer Anaximandre, regarde les méchaniques & des inventions remarquables. La premiere dont on lui fait honneur, eſt celle de la ſphere, ou de cet inſtrument ingénieux qui met ſous la vue les différents cercles que les aſtronomes conçoivent dans le ciel.

La ſeconde de ces inventions eſt celle du gnomon. Anaximandre en éleva un à Lacédémone, qui, à la vérité, étoit bien différent de ce qu'il eſt aujourd'hui. Il ne conſiſtoit qu'en un ſtyle élevé perpendiculairement, & qui, par l'ombre de ſon ſommet, marquoit la route du ſoleil ; au lieu qu'à préſent nous faiſons paſſer la lumiere de cet aſtre par un trou circulaire, dont le centre eſt cenſé le ſommet de l'inſtrument. Anaximandre s'en ſervit pour obſerver les ſolſtices ; & peut-être eſt-ce à cette obſervation encore groſſiere, telle enfin qu'on doit l'attendre de l'aſtronomie naiſſante, qu'eſt due l'évaluation que firent les aſtronomes Grecs de l'obliquité de l'écliptique. Mais Anaximandre avoit-il imaginé le premier le gnomon ? & n'eſt-il pas plus vraiſemblable qu'il le tenoit des Chaldéens ? (*Voyez* ACHAZ.)

Les cartes géographiques & les horloges ſolaires ſont encore deux inventions qu'on doit au ſucceſſeur de Thalès. Strabon & Diogene de Laërce s'accordent à dire que ce philoſophe expoſa aux yeux des Grecs un tableau de la Grece, des pays & des mers que fréquentoient les voyageurs de cette nation. Cependant Apollonius de Rhodes dit poſitivement que le fameux Séſoſtris avoit fait, bien plus anciennement, une repréſentation ſemblable des pays qu'il avoit ſubjugués. A l'égard des cadrans ſolaires, Diogene en fait honneur à Anaximandre, tandis que Pline le fait à Anaximene.

ANAXIMENE, philoſophe Grec, diſciple d'Anaximandre. Pline dit qu'il fit le premier un cadran ſolaire, & qu'il en fit l'expérience à Sparte. Sans doute la reſſemblance des noms d'Anaximene & d'Anaximandre a induit en erreur, ou Pline, ou Diogene de Laërce; & en vain voudroit-on démêler de quel côté eſt la vérité: on doit ſeulement en conclure que cette invention, ou du moins le premier eſſai qui en fut fait dans la Grece, eſt dû aux ſucceſſeurs immédiats de Thalès.

ANDRÉ DEL SARTÉ, peintre, né à Florence en 1488, mort dans la même ville en 1530. Il eut pour pere un tailleur d'habits, d'où lui eſt venu le nom *del Sarté*. On le mit d'abord chez un orfevre, où il demeura ſept ans; & pendant ce temps il s'attacha beaucoup plus à deſſiner, qu'à s'occuper de ſa profeſſion: enfin ſon inclination pour la peinture l'emporta, & il entra chez un peintre médiocre, nommé Jean Batile, qu'il quitta bientôt pour étudier ſous Pierre Coſimo. Son ardeur pour le travail, & ſon application conſtante à deſſiner d'après les bons maîtres, ſur-tout d'après Léonard de Vinci & Michel-Ange hâterent ſes progrès, & il ne fut pas long-temps ſans acquérir une grande réputation.

Son voyage à Rome ne lui procura pas tous les avantages qu'il auroit pu raiſonnablement en attendre. Timide, humble même, il crut ne jamais pouvoir

percer parmi les grands hommes qui ſe trouvoient alors dans cette ville. Ce même eſprit de timidité l'empêchoit de mettre à ſes ouvrages le prix qu'ils valoient ; & de-là vient qu'en travaillant beaucoup, il gagnoit très-peu. Cependant que de belles choſes n'a-t-il pas faites à Florence ou aux environs ? La vie de S. Jean-Baptiſte, celle du bienheureux Philippe Bénizzi, un S. Sebaſtien pour l'égliſe de S. Gal, qui eſt un de ſes meilleurs tableaux ; & tant d'autres qu'il ſeroit trop long de nommer.

Sa réputation parvint en France. Le roi François I, ce protecteur magnifique des arts & des ſciences, deſira de l'attirer auprès de ſa perſonne. André ſollicita lui-même avec empreſſement cet honneur, & il l'obtint. Dès qu'il fut arrivé, le roi lui donna des marques de ſa libéralité, un logement, des appointements conſidérables ; il ordonna qu'on ne le laiſsât manquer de rien, & ſouvent il le viſita dans ſon attelier. Cet artiſte fit dans cette cour pluſieurs ouvrages bien reçus & bien récompenſés ; entr'autres, une Charité, qu'on voit aujourd'hui dans une des ſalles du Luxembourg. Heureux, s'il eût ſçu ſe fixer ! Mais, dans le temps qu'il achevoit un S. Jérôme pour la reine, ayant reçu des lettres de ſa femme, il demanda auſſi-tôt un congé pour aller dans ſon pays, promettant avec ſerment qu'il reviendroit.

Le roi y conſentit, & lui fit même donner de l'argent pour acheter des tableaux des grands maîtres. André partit, ſe divertit en Italie avec ſes amis, mangea, non-ſeulement ce qu'il avoit gagné, mais encore l'argent des tableaux du roi, & n'oſa revenir. Il fut bien puni de ſa mauvaiſe conduite ; car, quoiqu'il continuât de travailler dans ſon pays, il tomba dans la miſere, & mourut de la peſte, à quarante-deux ans, abandonné de ſa femme & de ſes amis.

Le deſſin d'André del Sarté eſt correct, & dans la maniere de Michel-Ange ; ſes inventions ſont agréables, & ſes ordonnances pleines d'eſprit ; mais il n'a pas aſſez eu de cette chaleur & de ce beau feu ſi né-

ceſſaires aux peintres pour animer leurs figures, & pour leur donner cette fierté, cette force, cette nobleſſe, en un mot, cette variété d'expreſſions qui fait admirer les tableaux. Ses vierges, par exemple, manquent quelquefois par le caractere de nobleſſe propre à ce ſujet; mais il faut convenir qu'il entendoit parfaitement le nu, que ſes figures ſont bien diſpoſées, que ſon coloris eſt admirable & vigoureux, qu'il eſt gracieux dans ſes airs de tête de tous les ſexes & de tous les âges, & que ſes draperies ſont diſpoſées d'une maniere agréable.

Il faiſoit des copies ſi fidelles, que les plus habiles maîtres s'y trompoient. On rapporte que le duc de Mantoue, paſſant par Florence, vit le portrait de Léon X, peint par Raphaël, & qu'il le demanda au pape Clément VII, qui le lui accorda, & qui ordonna à Octavien de Médicis de l'envoyer à Mantoue. Celui-ci, ne voulant pas ſe priver d'un morceau qui paſſoit pour un chef-d'œuvre, le fit copier ſecrettement par André del Sarté, & envoya cette copie à Mantoue. Tout le monde la prit pour l'original; & Jules Romain lui-même, qui l'avoit vu travailler, & qui, ſous la conduite de Raphaël, avoit fait les habits, fut dans l'erreur comme les autres: il ne fut déſabuſé que lorſque Vaſari, qui étoit dans la confidence d'André, lui eut montré la toile par derriere, où l'on avoit mis des marques exprès. Qu'on juge, après cela, ſi les plus habiles connoiſſeurs ne peuvent pas ſe méprendre comme les ignorants, principalement lorſque les copies ſont faites dans le même temps des originaux, & par de grands artiſtes. On a beaucoup gravé d'après André del Sarté. Le Roi poſſede quelques-uns de ſes tableaux, de même que Mgr le duc d'Orléans. Pantorme, Vaſari, Salviati, Sandro, Squazella qui a travaillé en France, l'ont eu pour maître.

I. ANDRÉINI, (*François*) acteur & auteur, né à Piſtoye en Italie, vivoit ſur la fin du ſeizieme ſiecle & au commencement du dix-ſeptieme. Engagé dans la

troupe des comédiens appellés *Gélosi*, il débuta par les rôles d'amoureux, qu'il quitta pour prendre ceux de rodomont, dont il s'acquittoit assez bien : c'est ce qu'il nous apprend lui-même dans les ouvrages qu'il composa quand il renonça au théâtre, après la mort de sa femme. Ses ouvrages, qui ont eu beaucoup de vogue en Italie, roulent sur les sujets qui l'avoient exercé étant comédien, c'est-à-dire les rodomontades d'un capitan.

II. ANDRÉINI, (*Isabelle*) actrice, née à Padoue. Ses talents pour le théâtre auroient été seuls capables de l'illustrer. Douée d'une beauté singuliere, d'une taille noble, d'un organe enchanteur, elle chantoit & déclamoit supérieurement, & elle jouoit très-bien de plusieurs instruments. Mais, à ces talents si distingués par eux-mêmes, elle joignoit celui de la poésie, qui lui merita l'estime de toutes les personnes les plus distinguées de l'Italie, & qui la fit recevoir à l'académie des *Intenti* de Padoue, où elle prit le surnom d'*Accesa*. Dans un voyage qu'elle fit en France, elle s'attira la considération des seigneurs de la cour. Elle mourut d'une fausse couche à Lyon, en 1604, âgée de quarante-deux ans. Son mari fit, en son honneur, une épitaphe dans laquelle il loue sa piété & sa chasteté.

ANDRIAM, (*André*) graveur en bois, principalement en camaïeux, né à Mantoue, florissoit dans le seizieme siecle. Il a fait quantité d'ouvrages d'après Raphaël, le Titien, & autres fameux peintres de l'Italie. C'est lui qui grava en camaïeu le beau triomphe de Jules-César, peint par Manteigne ; & l'on peut dire que c'est un chef-d'œuvre de gravure.

ANDRONIC, architecte Grec, né à Céreste en Macédoine. On ignore dans quel siecle il a vécu. Il fut le premier, dit-on, qui étudia les vents, & qui les réduisit à huit, que les anciens regardoient comme les seuls vents principaux. Afin de rendre plus sensible ce qu'il vouloit enseigner, il fit construire à Athenes

une tour octogone de marbre, autour de laquelle on repréſenta dans des bas-reliefs l'emblême du vent qui ſouffloit du côté oppoſé. Au haut de la tour s'élevoit une petite coupole de marbre, ſur laquelle étoit un Triton de bronze mobile, qui, tenant une baguette à la main, la poſoit juſte ſur le vent qui ſouffloit. C'eſt d'après ce modele que l'on a inventé le coq qu'on place au haut des clochers, & qui toujours a la tête tournée contre le vent qui ſouffle.

Cette tour, qui tenoit lieu d'une grande bouſſole, ſervoit encore de cadran : car on en avoit mis en forme concave ſur chacune de ſes faces. Il eſt vrai qu'ils ne montroient en particulier qu'un petit nombre d'heures ; mais ils les indiquoient toutes ſucceſſivement, lorſque le ſoleil paroiſſoit ſur l'horizon. On voit encore, dit un auteur, ce monument parmi les ruines d'Athenes ; il porte le nom de *la Tour des Vents*. Cet édifice, qui eſt un des plus curieux de l'antiquité, ne brille pas cependant dans les détails. Les murs extérieurs ſont formés avec des blocs de marbre d'une grandeur conſidérable ; mais l'intérieur eſt obſcur & petit. Les profils ſont médiocres, & les ornements de ſculpture ſont d'un mauvais goût, & foiblement exécutés.

ANDRONICUS, (*Livius*) acteur & poëte Latin, floriſſoit ſous le conſulat de Claudius Centon, l'an 514 de la fondation de Rome, le 240 avant Jeſus-Chriſt. C'eſt l'époque préciſe où ſa premiere piece fut repréſentée. Dans les commencements de l'art du théâtre à Rome, le premier rôle étoit joué par les poëtes eux-mêmes, qui ne ſe contentoient pas d'avoir compoſé la piece, mais qui ſe faiſoient un devoir d'y repréſenter le principal perſonnage ; de-là vient qu'on leur donna des noms fort honorables, qui ſignifioient qu'ils peignoient très-vivement les mœurs, & qu'ils ſçavoient donner d'excellents préceptes de vertu. Un jour, Livius Andronicus charma tellement les ſpectateurs en déclamant ſes vers, qu'ils l'engagerent

par leurs applaudiſſements à réciter pluſieurs fois de ſuite le même morceau. Sa complaiſance, ou ſon reſpect pour le peuple, lui fit faire des efforts ; mais à la fin il s'enroua. Il demanda pour-lors la permiſſion de mettre à côté de lui un eſclave pour déclamer ſon rôle ; ce qu'on lui accorda. Livius Andronicus l'accompagna par des geſtes & par des attitudes. On obſerva que ſes actions furent beaucoup plus vives, n'étant pas obligé de parler ou de chanter. Cette nouveauté excita les plus vifs tranſports de plaiſir, & l'on conſerva cette double déclamation pour le même rôle, qui nous paroîtroit aujourd'hui fort bizarre, mais qui ne l'étoit pas pour les Romains, chez leſquels des acteurs avoient l'art de rendre par des geſtes le ſens des paroles. Du reſte, le ſtyle d'Andronicus, le plus ancien poëte comique Latin qu'il y ait eu, étoit groſſier, ainſi que ſon ſiecle ; & ce qui nous reſte de ſes pieces ne doit pas nous faire regretter ce qui en a été perdu.

ANDROUET DU CERCEAU, (*Jacques*) architecte, floriſſoit vers la fin du ſeizieme ſiecle. On croit qu'il naquit en France. Il fut architecte de Henri III, qui lui fit bâtir le Pont-neuf à Paris, un des plus beaux qu'il y ait en Europe. Ce pont fut commencé le 30 Mai 1578, mais il ne fut fini qu'en 1604, par Guillaume Marchand. Son ſol eſt de douze toiſes de large, y compris ſept pour les deux trotoirs ou banquettes. Il eſt ſoutenu par douze arches qui s'étendent ſur les deux bras de la riviere de Seine ; & il eſt décoré de têtes de Sylvains, de Dryades & de Satyres, ornés de fleurs & de feſtons dans le goût antique, qui ſoutiennent avec des conſoles une corniche qui regne des deux côtés.

Androuet, après avoir décoré Paris de pluſieurs hôtels, tels que ceux de Sully, de Mayenne, des Fermes générales, &c. donna le deſſin de la grande galerie que Henri IV fit ajouter à ſon palais du Louvre, & fut encore chargé des augmentations que ce prince fit faire au château des Thuilleries. Cet artiſte, qui

jouiſſoit d'une eſtime ſinguliere en France, ſacrifia tous les avantages qu'il y avoit, pour aller vivre en pays étranger, ne voulant pas être inquiété dans l'exercice de la religion Proteſtante, à laquelle il étoit ſincérement attaché. On ne ſçait en quelle année il eſt mort. Il fit imprimer pluſieurs ouvrages, dont les principaux ſont, *différentes Pieces & Morceaux d'Architecture; les plus excellents Bâtiments de France; Deſcription des Edifices des anciens Romains; un Traité de Perſpective*, auquel on a joint un recueil de compoſitions grecques.

ANGÉLIC, (*Jean*) Dominicain & peintre, né à Fiezolé, mort à Rome en 1455, âgé de ſoixante-huit ans. Ses talents pour la peinture engagerent le pape Nicolas V à le faire venir de Florence à Rome pour peindre ſa chapelle, & pour travailler à des ouvrages de miniature dans des livres d'égliſe. Le pape, pour le récompenſer, lui offrit l'archevêché de Florence, qu'Angélic refuſa par eſprit d'humilité. Il étoit tellement rempli de cet eſprit, qu'il laiſſoit toujours quelques fautes groſſieres dans ſes meilleures compoſitions, de peur que ſon amour-propre ne fût trop flatté des louanges qu'on lui auroit données. Il pouſſoit l'obſervation de ſa regle juſqu'à la ſimplicité. Un jour, que le pape l'arrêta pour dîner avec lui, il fit difficulté de manger de la viande, parce qu'il n'en avoit pas la permiſſion de ſon ſupérieur. Ce bon religieux ne ſongeoit pas alors à l'autorité ſuprême de celui qui lui faiſoit l'honneur de l'admettre à ſa table. On rapporte qu'il ne ſe mettoit jamais à l'ouvrage, qu'il n'eût rempli tous les devoirs impoſés par la regle; & quand il lui arrivoit de peindre un crucifix, il répandoit toujours un torrent de larmes. Ses tableaux ne furent que des ſujets de dévotion. Son habileté & ſa douceur lui firent beaucoup de diſciples. Il fut enterré à la Minerve, où l'on voit ſa ſépulture & ſon portrait.

ANGUIER, (*les freres*) ſculpteurs, nés à la ville d'Eu en Normandie. *François* étoit l'ainé, & mourut à Paris en 1699, âgé de quatre-vingt-quinze ans. *Mi-*

chel, le cadet, mourut dans la même ville en 1686, âgé de ſoixante-quatorze ans. Ils étoient fils d'un menuiſier. Dès qu'ils commencerent à faire uſage de leur raiſon, ils s'occuperent à faire de petites figures de bois ou de pierre avec leurs couteaux; en quoi ils réuſſirent ſi bien, qu'un honnête bourgeois de la ville, frappé de leurs talents, ſe chargea de leur éducation. Mais voyant que, pour ſe perfectionner, il leur falloit de meilleurs maîtres qu'on n'en pouvoit trouver dans la ville d'Eu, il engagea un Jéſuite, qui alloit à Paris, de les y conduire avec lui, & de les placer chez un bon ſculpteur; ce que ce religieux fit en effet. A peine eurent-ils commencé à modeler des figures, que leur maître s'apperçut bientôt qu'ils iroient fort loin un jour, s'ils continuoient à travailler. Il le connut encore mieux, lorſqu'ils eurent commencé à ſe ſervir du ciſeau ſur le bois & ſur la pierre.

Après s'être ainſi formés quelque temps à Paris, ils partirent pour Rome, & firent dans leur art des progrès qui les ont placés au rang des plus célebres ſculpteurs de leur ſiecle. La ville de Paris ſe glorifie de poſſéder pluſieurs morceaux excellents ſortis de leurs mains. Tout le monde convient que François Anguier eſt un des premiers, en France, qui ait ſçu donner du ſentiment au marbre: ſes figures ſont remarquables par la beauté & la vérité de l'expreſſion. On diſtingue ſur-tout le crucifix en marbre du maître-autel de la Sorbonne; le mauſolée du cardinal de Bérulle, dans l'égliſe de l'Oratoire, rue S. Honoré; celui de M. de Thou, à S. André-des-Arcs; celui du duc de Montmorenci, à Moulins; quatre figures au tombeau du duc de Longueville, dans l'égliſe des Céleſtins à Paris. Ces figures ont de la nobleſſe; celle de la Prudence ſe fait remarquer par les graces & la douceur, que l'on pourroit dire tenir du Correge. François Anguier a fait auſſi quelques figures d'après l'antique. Quant à Michel, ſon frere, on peut citer le tombeau du commandeur de Souvré, dans l'égliſe de S. Jean-de-Latran, une Amphytrite, figure en marbre, dans le parc de Ver-

ſailles ; les bas-reliefs & les figures de la porte S. Denis, qui ſont l'admiration des connoiſſeurs, & qui ſuffiroient ſeuls pour l'immortaliſer. Ces deux artiſtes furent enterrés à S. Roch, où l'on a gravé ſur leur tombe en marbre blanc une épitaphe en huit vers françois.

ANICH, (*Pierre*) aſtronome & méchanicien, né en 1723 à Oberperſuſſ, petit village à trois lieues d'Inſpruck, mort dans le même lieu en 1767. Juſqu'à l'âge d'environ vingt-cinq ans, Anich, inſtruit par ſon pere, apprit à labourer, & à tourner aſſez groſſiérement : il ne montra aucun goût pour le plaiſir, & ne ſongea point à ſe marier : il a conſervé cette indifférence, & a vécu célibataire. L'amour de l'aſtronomie lui tenoit lieu de tout. Souvent avant l'aurore il alloit aux champs, & il ne s'en retiroit que long-temps après le coucher du ſoleil, pour avoir le plaiſir de contempler les aſtres. Le deſir de connoître leur nature, leur arrangement & leur courſe réglée, le conduiſit à Inſpruck, où on lui avoit dit qu'il trouveroit des ſçavants qui non-ſeulement étoient inſtruits de toutes ces grandes choſes, mais qui les enſeignoient même à quiconque vouloit les apprendre. Il s'adreſſa au P. Hill, Jéſuite & profeſſeur d'aſtronomie, qui, découvrant en lui une ſagacité merveilleuſe, une juſteſſe rare, & la plus heureuſe mémoire, ſe chargea volontiers de lui donner des leçons. Son ardeur à en profiter étoit telle, que tous les jours de dimanche & de fête il alloit à Inſpruck s'inſtruire des principes de la géométrie-pratique & de la méchanique.

Le P. Hill lui ayant montré différents inſtruments de mathématiques, Anich entreprit tout de ſuite d'en faire de pareils ; & il y réuſſit, au point que ceux qu'il fit furent beaucoup plus parfaits que ceux du college d'Inſpruck. On fut ſur-tout étonné d'un globe céleſte qu'il fit à l'uſage de l'académie d'Inſpruck, & qu'il préſenta lui-même à cette académie en 1756. Les phyſiciens & les aſtronomes le trouverent ſi parfait, qu'ils crurent devoir le préſenter à l'Impératrice-Reine.

Anich avoit marqué par des points tous les aſtres ſur ce globe ; & il avoit aſſigné, quoique ſans deſſein, & ſuivant que ſa mémoire le lui dictoit, à chaque étoile la place qu'elle occupe dans la ſphere céleſte. Les Points qui déſignoient les étoiles étoient marqués ſur une lame d'acier poli & luiſant ; enſorte que par ce moyen il rendoit juſqu'à la ſcintillation des étoiles.

Telle étoit la ſagacité du génie d'Anich, qu'il devinoit ce qui étoit, quoiqu'il ne l'eût jamais vu. Pour ſe former une idée de ſa ſupériorité dans la méchanique, il ſuffit de connoître les additions qu'il fit à ſon globe céleſte, d'une montre qu'il adapta à l'horizon, & de huit petites roues qui, liées au cadran, indiquoient, au moyen de trois aiguilles, la diverſité du mouvement du ſoleil, de la lune & des étoiles fixes. Les plus ſçavants mathématiciens deſiroient beaucoup qu'il entreprît un globe terreſtre qui répondît à la ſphere céleſte. Il n'y avoit qu'une difficulté, c'eſt qu'Anich ſçavoit à peine écrire : il formoit les lettres ſi mal, qu'il avoit lui-même beaucoup de peine à déchiffrer ce qu'il avoit écrit. Cependant, ambitieux de répondre à la haute idée qu'on avoit de ſes talents, il s'exerça à la callégraphie ; & ſon aſſiduité fut telle, qu'au bout de neuf mois il écrivoit tout auſſi bien que les plus habiles maîtres.

Avant que de conſtruire un globe terreſtre, le P. Hill l'engagea à s'exercer dans un nouveau genre, & à faire pour eſſai une carte du théâtre de la derniere guerre entre l'Impératrice-Reine & le roi de Pruſſe, mais de maniere qu'on y diſtinguât les lieux conquis par ces puiſſances & par leurs alliés. Anich, dix-ſept jours après, apporta cette carte au P. Hill. Elle n'avoit que cinq pieds de longueur, ſur environ trois de largeur ; & cependant il n'y avoit pas un petit coin de toute cette étendue de terrain, qui n'y fût diſtinctement marqué.

Anich ſe mit enſuite à conſtruire un globe terreſtre, & ce chef-d'œuvre fut achevé en Avril 1739. Cette ſphere admirable & de la plus grande perfection, eſt

d'environ trois pieds de diametre, c'eſt-à-dire de la même grandeur que le globe dont nous avons parlé. Ils ſont tous deux d'un bois très-dur, très-artiſtement faits, quoiqu'Anich ne ſe ſoit ſervi que de ſon tour ordinaire. Ces ſpheres gardent leur équilibre avec tant d'exactitude, que, de quelque maniere qu'on les place, elles reſtent ſuſpendues & en repos; mais leur mobilité eſt telle, que le mouvement d'une montre ſuffit pour les tirer de repos, ſans que le mouvement de la montre en ſoit ſenſiblement retardé.

L'année précédente, en 1768, Anich avoit auſſi conſtruit deux globes, l'un céleſte, & l'autre terreſtre, dont il avoit lui-même gravé les planches; & ces planches ſont auſſi fines que les plus belles tailles douces. Il conſtruiſit également des ſpheres armillaires, des ſextans, des micrometres, des hémicycles, &c. On ne craint pas de dire que ſes talents pour la méchanique euſſent ſuffi ſeuls pour l'immortaliſer.

Mais l'eſprit épuiſa le corps: jeune encore, il eſſuya, pendant les dernieres années de ſa vie, les langueurs de la vieilleſſe & les infirmités de la caducité: il devint ſourd, & ſi peſant, qu'il avoit de la peine à marcher. Après d'autres accidents, il mourut enfin, âgé ſeulement de quarante-trois ans & ſix mois. Cet homme unique & extraordinaire paſſa ſa vie preſque dans l'indigence. Il étoit ſans prétention, & d'une modeſtie ſi rare, qu'il ne voulut jamais quitter les vêtements de payſan, ni la chaumiere où il étoit né, & dans laquelle il venoit ſe repoſer des fatigues qu'il avoit eſſuyées pendant les ſaiſons les plus rigoureuſes, ſoit pour tracer le carte du Tirol, ſoit pour travailler à d'autres ouvrages qui puſſent mériter l'eſtime de l'Impératrice-Reine.

Cette princeſſe lui fit préſent d'une médaille dor, & elle étoit dans l'intention de lui aſſurer une penſion de deux cents florins; mais la mort d'Anich arriva avant que cette penſion lui eût été accordée. Sa ſœur a éprouvé une partie de ce bienfait, en obtenant cinquante florins de rente viagere. On voit dans l'égliſe

du village d'Oberperſuſſ une très-belle épitaphe, gravée ſur le tombeau de ce ſçavant, dont les ouvrages ſeront à jamais l'admiration des aſtronomes, des geometres & des géographes.

ANICHINI, (*Louis*) graveur en pierres fines, né à Ferrare dans le ſeizieme ſiecle, vivoit à Veniſe. Il y travailloit aux médailles; &, lorſqu'il gravoit ſur les pierres fines, il mettoit dans ſa touche une extrême délicateſſe, & beaucoup de préciſion. Plus les ouvrages qui ſortoient de ſes mains étoient petits, plus il y avoit d'ame; c'étoient autant de chefs-d'œuvre inimitables. On fait beaucoup de cas de ſes médailles de Henri II, roi de France, & du pape Paul III. Ayant repréſenté d'un côté ce dernier d'une maniere tout-à-fait animée, il grava ſur le revers Alexandre le Grand étant à Jéruſalem, & ſe jettant aux pieds du grand-prêtre. Ces figures étoient ſi parfaites, que Michel-Ange, les conſidérant avec étonnement, dit que cet art étoit arrivé à la derniere perfection.

ANISSON, (*Jean*) imprimeur-libraire, étoit fils de Laurent Aniſſon, le premier de ſon nom qui ſe diſtingua dans la librairie à Lyon, où il fut échevin en 1670, & auquel on doit l'importante édition de la *Bibliotheque des Peres*, en 27 volumes in-folio. Jean Aniſſon étendit ſa réputation dans les pays étrangers. Son eſprit, ſon ſçavoir, ſon goût & ſa généroſité éclaterent dans toute ſa conduite. L'éloge qu'en fait Du Cange, dans la Préface de ſon Gloſſaire grec, mérite qu'on en faſſe ici mention. Après s'être plaint de ce que les libraires de Paris refuſoient d'imprimer ſon livre: *Dans le temps*, ajoute-t-il, *que je diſois avec Térentianus Morus, mon ouvrage reſtera caché chez moi, je trouvai heureuſement, dans la perſonne de Jean Aniſſon, un Lyonnois rempli de zele pour le progrès des ſciences, qui, marchant ſur les traces de ſon pere, & touché de faire revivre dans Lyon les Griphes, les de Tournes, les Rovilles & les autres célebres imprimeurs, ſe chargea de joindre aux belles éditions qu'il a déja données, celle de mon Gloſſaire.*

Les Libraires de Paris se justifierent de ce reproche; ils firent paroître un écrit de deux feuillets in-folio, intitulé : *Les Imprimeurs & Libraires de Paris, à Messieurs les gens de lettres*, dans lequel ils assurent le public qu'ils n'avoient jamais refusé d'entreprendre l'impression de ce livre. Voici leurs termes : « Le Glossaire grec de M. Du » Cange, dont on nous fait une pierre d'achopement, » n'a jamais été présenté à aucun de nous. Ce fut Bi- » laine, qui, après avoir imprimé le latin, exhorta son » auteur à lui donner celui-là; & André Cramoisy » & Gabriel Martin avoient ordre de faire fondre des » caracteres pour en imprimer chacun un volume, » lorsque Bilaine mourut. Mais Anisson, s'étant trouvé » dans le même temps à Paris, nous enleva cet ou- » vrage, &c.

Le Glossaire grec eut pour premier correcteur le fameux Jacques Spon, & pour dernier le P. de Colonia, Jésuite, qui avoue que Jean Anisson y travailloit, & qu'il entendoit le grec comme lui. En 1690, Jean Anisson fut fait directeur de l'imprimerie royale. En 1702, il obtint la permission de remettre cette place à Claude Rigaud, son beau-frere & son associé. Il devint député de la ville de Lyon à la chambre du commerce à Paris, & en fit les fonctions jusqu'à sa mort arrivée en 1721. Il eut un frere, nommé Jean, qui continua le commerce de la librairie à Lyon, & qui laissa deux fils, Louis-Laurent & Jacques. Louis-Laurent obtint, en 1723, la direction de l'imprimerie royale, que Claude Rigaud ne pouvoit plus exercer à cause de sa mauvaise santé. Il n'a point laissé de postérité. Jacques Anisson obtint, en 1733, la survivance de la direction de l'imprimerie royale, & remplit avec distinction la même carriere que ses prédécesseurs.

ANSHELMUS, (*Thomas*) habile imprimeur, natif de Bade. Il s'établit, en 1503, à Porcheim en Allemagne, où il publia le Livre *Rabani Mauri de laudibus sanctæ Crucis*, in-folio. Il passa ensuite à Tubinge, & de-là à Haguenaw. Jean Knoblouck, libraire, Jean

Reuchlin de Porcheim, & Koberger de Nuremberg, firent un grand uſage de ſes preſſes. Toutes ſes éditions étoient recherchées par les ſçavants de ſon temps.

ANTÉMIUS, architecte, ſculpteur & méchanicien, né à Tralles, ville de Lydie dans l'Aſie-Mineure, floriſſoit dans le ſixieme ſiecle. Il éleva avec Iſidore de Milet le fameux temple de Sainte-Sophie à Conſtantinople, par ordre de l'empereur Juſtinien. Ce vaſte édifice avoit d'abord été bâti par Conſtantin. Comme le toit n'étoit qu'en bois, il fut brûlé pluſieurs fois, & rétabli par les empereurs, ſur-tout par Théodoſe. Juſtinien ſe propoſa d'en faire un temple des plus magnifiques. Lorſqu'il le vit achevé, il s'écria tout tranſporté de joie : *Je t'ai ſurpaſſé, Salomon !* Comme nous avons cru que le lecteur ne ſeroit pas fâché de connoître en détail ce ſuperbe édifice, nous allons rapporter ce qu'on dit là-deſſus dans les *Vies des Architectes*, Tome I, page 127. Ce monument eſt dans la ſituation la plus avantageuſe, il occupe le ſommet d'une petite colline qui domine la ville de Conſtantinople du côté du ſerrail. Le plan de Sainte-Sophie eſt preſqu'un quarré parfait; car cette égliſe a deux cents cinquante-deux pieds de long, ſur deux cents vingt-huit de large. Elle eſt dans la direction de l'orient au couchant. On voit s'élever de ſon milieu une coupole hémiſphérique de cent huit pieds de diametre, dont la circonférence eſt percée de vingt-quatre fenêtres : on compte quatre-vingts pieds depuis le centre de cette coupole juſqu'au pavé. Elle eſt accompagnée de deux autres plus petites, qui ſont également hémiſphériques.

Dans le fond de ce temple, eſt une demi-coupole ſous laquelle étoit placé le ſeul autel qu'il eût. C'eſt aujourd'hui l'endroit où les Turcs conſervent l'Alcoran. La voûte de cette égliſe eſt en pierre, & l'intérieur de la coupole eſt orné de moſaïques : les murs ſont couverts de peintures. Il eſt ſurprenant que les Mahométans aient laiſſé ſubſiſter tant d'images de Je-

ſus-Chriſt, & de ſes ſaints ; ils ſe ſont contentés d'effacer les croix. Le pavé eſt compoſé de compartiments des marbres les plus choiſis, parmi leſquels le marbre rouge domine le plus.

Il y avoit au dehors un *atrium* ou veſtibule, c'eſt-à-dire une place quarrée, environnée de portiques qui n'exiſtent plus. On paſſe de-là dans un portique auſſi long que l'égliſe, qui a trente-ſix pieds de large : il eſt ſoutenu par des pilaſtres qui tiennent lieu de colonnes, & l'on voit au-deſſus un autre portique. On entre dans l'égliſe de Sainte-Sophie par neuf magnifiques portes de bronze ; les jambages qui les reçoivent ſont de marbre blanc. La porte du milieu eſt la plus conſidérable. L'albâtre, le ſerpentin, le porphire, la nacre de perle, les cornalines, ne ſont point épargnés, tant au dedans que dans les dehors de cette égliſe. On voyoit autrefois, dans le milieu de l'*atrium* ou de la place quarrée dont on a parlé, la ſtatue équeſtre coloſſale de l'empereur Juſtinien.

Lorſqu'on entre dans Sainte-Sophie, on eſt ſaiſi d'admiration, en voyant la grandeur de cette égliſe, & la beauté de l'enſemble. L'extérieur eſt lourd & maſſif ; on ne voit que des contreforts qui ſoutiennent la coupole, & la façade eſt d'un mauvais goût. Pour élever ce temple, Juſtinien ſe ſaiſit des revenus des profeſſeurs publics, impoſa des taxes, & prit, pour couvrir la coupole, le plomb des conduits des fontaines.

A peine cette égliſe fameuſe fut-elle achevée, qu'un tremblement de terre renverſa le dôme ; mais l'empereur Juſtinien le fit rebâtir auſſi-tôt. On prétend qu'on n'employa que des pierres ponces dans ſa conſtruction, pour le rendre plus léger. Depuis que les Turcs ont changé cette égliſe en moſquée, ils ont bâti devant la façade quelques tours de marbre, qui ſont des eſpeces de chapelles avec des dômes ; elles ſervent de ſépulture aux jeunes princes Muſulmans. Ils ont élevé, vis-à-vis les quatre angles de Sainte-Sophie, quatre minarets, c'eſt-à-dire quatre eſpeces de clochers iſolés, qui s'élevent très-haut. Ils ſont ſi déliés

vers leurs pointes, qu'on les prendroit pour les vergues d'un vaiſſeau, qui ſont debout. Comme les Turcs n'ont point l'uſage des cloches, de peur de troubler les ames des morts, ils montent à certaines heures au haut de ces minarets, & invitent le peuple par des cris à ſe rendre aux prieres. Sainte-Sophie a ſervi de modele à toutes les moſquées qui ont été faites dans la ſuite à Conſtantinople. Celle de Soliman eſt moins grande, mais ſes proportions ſont plus belles; ces moſquées ſont toutes iſolées au milieu d'une place, ou environnées de rues très-larges; avantage que l'on devroit procurer à nos égliſes.

Antémius fut non-ſeulement architecte, mais encore ſculpteur & habile méchanicien. Il exiſte un recueil de machines qu'on lui attribue. Cet artiſte trouva différentes manieres d'imiter les tremblements de terre, le tonnerre & les éclairs. Le rhéteur Zénon ayant fait quelque impoliteſſe à Antémius, celui-ci s'en vengea, en lui faiſant éprouver un tremblement de terre. Zénon tout effrayé s'enfuit de ſa maiſon. On prétend qu'il parvint à lui cauſer cette frayeur, en plaçant le long des murs de ſa maiſon des chaudieres d'eau bouillante, dont le bruit imitoit celui qui précede quelquefois les tremblements de terre. On dit encore qu'Antémius avoit fait un miroir ardent de pluſieurs miroirs plans. C'eſt ſans doute une de ces machines merveilleuſes décrites dans l'ouvrage d'Antémius, où l'on ſçait qu'il eſt queſtion de miroirs ardents.

ANTIER, (*Marie*) actrice de l'opéra, née à Lyon en 1687, morte à Paris en 1747. Sa voix la décida au parti qu'elle prit. Elle débuta à l'opéra en 1711, & charma d'abord tout le monde par la beauté & l'étendue de ſes ſons, quoiqu'elle ignorât abſolument la muſique. S'étant enſuite formée ſous la demoiſelle Rochois qui l'aimoit, & qui crut pouvoir en faire un grand ſujet, elle parvint à un degré de perfection qui la fit admirer pendant près de trente ans dans les rôles majeſtueux de divinité, de princeſſe & de magicienne.

Il eſt vrai que tout contribuoit à ſes ſuccès. A une voix admirable, elle joignoit une taille élevée & bien priſe, une phyſionomie noble, fiere & impoſante, telle qu'il convient dans les rôles dont elle étoit chargée.

Elle eut l'honneur de repréſenter les premiers rôles dans tous les ballets où Louis XV danſa à Paris dans ſon château des Thuileries, comme dans celui de *Cardénio*, au mois de Novembre 1720, des *Eléments*, le 22 Décembre 1722, &c. Cette actrice eut encore l'honneur de chanter dans des divertiſſements où le roi, les princeſſes, les dames & les ſeigneurs de la cour chantoient auſſi à Rambouillet, à l'occaſion des fêtes qui étoient données par le comte & la comteſſe de Toulouſe. La demoiſelle Antier reçut ſouvent des marques de diſtinction particulieres de la part du roi & de la reine, dont elle étoit penſionnaire de ſa muſique. Cette princeſſe la gratifia, à ſon mariage en 1726, d'une tabatiere d'or enrichie de diamants, avec le portrait de Sa Majeſté.

On rapporte que la premiere fois que le maréchal de Villars vint à l'opéra, après l'affaire de Dénain en 1712, la demoiſelle Antier, faiſant le rôle de la Gloire dans le prologue de l'opéra d'*Armide*, lui préſenta, dans les balcons du théâtre où il étoit, une couronne de laurier, & que le lendemain ce maréchal lui envoya une belle tabatiere d'or.

La même choſe ſe pratiqua pour le maréchal de Saxe, à ſon retour de la campagne de 1745. Ce général étant dans les balcons de l'opéra, la demoiſelle de Metz, niece de la demoiſelle Antier, repréſentant la Gloire dans le prologue du même opéra d'*Armide*, lui préſenta auſſi la couronne de laurier, que ſa modeſtie ne lui permit d'accepter qu'avec beaucoup de peine; & ce maréchal, auſſi généreux que grand guerrier, envoya le lendemain à la demoiſelle de Metz pour dix mille livres de diamants. La demoiſelle Antier quitta le théâtre en 1741, avec une penſion de quinze cents livres, & mourut au magaſin de l'opéra, rue Saint-Nicaiſe, où elle avoit un appartement.

ANTIGÉNIDE, muſicien, étoit de Thebes en Béotie, où le jeu de la flûte étoit fort en honneur. Il eut pour maître ſon pere Satyrus, & ſe perfectionna dans ſon art par les leçons que lui donna Philoxene, fameux poëte muſicien, & dont il devint le joueur de flûte ordinaire, c'eſt-à-dire, qu'il accompagnoit ſur cet inſtrument les airs de muſique compoſés par Philoxene ſur ſes propres poéſies. Inſtruit par un tel maître, il mérita d'avoir des diſciples du premier ordre, & de contribuer aux plaiſirs des hommes les plus diſtingués de ſon temps. Périclès, chargé de l'éducation d'Alcibiade ſon neveu, le mit entre les mains d'Antigénide pour la flûte. Mais un incident, raconté par Aulu-Gelle, dégoûta bientôt l'écolier; & cet incident lui fut commun avec Minerve même. Alcibiade ayant embouché la flûte, & s'étant vu au miroir en cet état, fut ſi honteux de la difformité de ſon viſage, qu'il jetta les flûtes, & les mit en pieces; ce qui décria beaucoup cet inſtrument parmi les Athéniens.

Ce fut Antigénide (ſelon Athénée) qui joua de la flûte aux noces d'Iphicrate, lorſque ce général Athénien épouſa la fille de Cotys, roi de Thrace; & Plutarque rapporte que, dans un repas, ce joueur de flûte exécutant ſur ſon inſtrument le *nome* ou l'air du *Char*, en préſence d'Alexandre, il le mit tellement hors de lui, que, ſe jettant ſur ſes armes, peu s'en fallut que ce prince ne chargeât les convives, juſtifiant par-là cette chanſon des Lacédémoniens, qui dit: *Un bon joueur de cithare fait affronter le fer même.*

Quelque bien établie que fût dans le public la réputation d'Antigénide, il ne ſe croyoit point à couvert des mauvais ſuccès, connoiſſant, comme il faiſoit, l'inconſtance & les travers de la multitude, dont il ſçavoit apprécier au juſte les ſuffrages. Il tâchoit d'inſpirer à ſes diſciples les mêmes ſentiments; & ce fut dans cette vue que, pour conſoler l'un d'entr'eux, qui, quoique très-habile, avoit été peu applaudi de l'auditoire, & pour l'engager à y reparoître avec toute la confiance néceſſaire, il lui dit: *Jouez pour moi & pour les Muſes.*

Antigénide étoit si persuadé du mauvais goût de la multitude, qu'un jour se trouvant à un spectacle, & entendant de loin le *brouhaa* du peuple, qui applaudissoit à un joueur de flûte : *Il faut*, dit-il, *que ce soit quelque chose de bien mauvais ; autrement, le peuple seroit moins prodigue de ses applaudissements.* Athénée allegue ce bon-mot, comme d'Asopodore de Phlionte, avouant néanmoins que d'autres le donnoient à Antigénide. Celui-ci disoit que, pour mieux faire sentir à ses disciples la perfection de l'art qu'il leur enseignoit, il ne trouvoit point de meilleur expédient, que de leur faire entendre de mauvais joueurs de flûte. On assure qu'Isménias en usoit de même ; & qu'après avoir fait entendre un bon & un mauvais joueur de flûte, il leur disoit, en parlant du premier : *Voilà comme il faut jouer ;* & en parlant du second : *Voilà comme il ne faut pas jouer.*

Antigénide introduisit dans la flûte plusieurs nouveautés. Il en multiplia les trous, & par conséquent les divers sons ; ce qui en rendit le jeu plus varié, plus flexible, plus délicat, & beaucoup plus susceptible d'agréments. Ce musicien avoit grand besoin de flûtes qui pussent obéir aisément aux différentes inflexions des sons, puisqu'il jouoit de cet instrument sur tous les modes, selon Apulée ; sur l'Eolien & l'Ionien, remarquables, l'un par sa simplicité, l'autre par sa variété ; sur le Lydien plaintif, sur le Phrygien consacré aux cérémonies religieuses, & sur le Dorien convenable aux guerriers.

Ce musicien, distingué, comme il l'étoit, par le choix qu'il sçavoit faire des meilleurs flûtes, & par son habileté à les toucher, n'aimoit point à être confondu avec ce qu'il y avoit de médiocre ou de mauvais dans ce genre de profession ; & il ne pouvoit souffrir que l'on honorât du nom de joueur de flûtes, ceux qui sonnoient du cornet aux enterrements. Les innovations d'Antigénide ne se bornerent pas au jeu de la flûte : elles s'étendirent aux ajustements du joueur ; & il fut le premier qui parut aux spectacles publics

avec la chauſſure Miléſienne ; & qui, dans la comédie de Philoxene, intitulée *Comaſtes*, ſe couvrit du manteau appellé *crocoton*.

ANTIPHILE, peintre, né en Egypte, vivoit dans le même temps qu'Apelle dont il étoit le rival. Il acquit une grande réputation par de très-beaux ouvrages. Mais celui qui lui fit le plus d'honneur, & dont Pline parle avec éloge, eſt un tableau dans lequel il avoit repréſenté un jeune garçon qui, en ſe baiſſant, ſouffloit le feu pour l'allumer. La lueur ſembloit augmenter à meſure qu'il ſouffloit ; une chambre très-bien ornée paroiſſoit acquérir peu à peu de la lumiere au milieu de la nuit, & la beauté du jeune homme ſe voyoit à découvert.

ANTOINE DE MESSINE, ville de Sicile, peintre, vivoit vers l'an 1430. Cet artiſte eſt moins recommandable par les ouvrages qu'il a faits, que par le ſecret de la peinture à l'huile qu'il communiqua aux Italiens ; auſſi leur reconnoiſſance n'a point tari ſur ſon compte. Ayant vu à Naples un tableau peint de cette maniere, que Jean de Bruges, qui en étoit l'inventeur, ou du moins le reſtaurateur, avoit fait préſenter au roi Alphonſe I, il abandonna ſur le champ toutes ſes autres affaires, & ſe rendit en Flandres pour tâcher de découvrir ce ſecret important : il fit ſi bien auprès de Jean de Bruges, par ſes inſtances & par ſon amitié, qu'il obtint de lui l'aveu de ſon invention. Pour ſe mettre plus au fait, il demeura en Flandres juſqu'à la mort de ſon nouveau maître ; &, étant allé enſuite à Veniſe, un peintre, nommé Dominique, l'obligea par ſes careſſes à lui faire également part du ſecret qu'il poſſédoit. D'autres racontent qu'Antoine faiſant valoir à Veniſe ſa découverte qui lui acquéroit beaucoup de réputation, Jean Bellin, qui n'étoit point connu de lui, alla le trouver avec tout l'éclat d'un homme de condition ; qu'il ſe fit peindre par Antoine, qui, ne ſe doutant point de ce ſtratagême, découvrit ainſi ſon ſecret, lequel bientôt après n'en fut plus un pour les peintres.

APELLE, peintre, floriſſoit ſous le regne d'Alexandre le Grand, c'eſt-à-dire trois cents ans environ avant Jeſus-Chriſt. Il naquit dans l'iſle de Cos, d'une famille qui devoit être noble, puiſqu'il fut inſtruit dans la peinture par Pamphile, qui ne prenoit que des perſonnes de cette condition, dont il retiroit des ſommes preſque incroyables. Apelle n'eut pas lieu de regretter ſon temps ni ſon argent : il fit des progrès ſi rapides, qu'il ſurpaſſa ſon maître, quelque habile qu'il fût, & qu'il laiſſa bien loin derriere lui tous ſes rivaux. On doit ajouter qu'il s'éleva même à ce point de perfection qui lui a mérité la gloire d'être regardé comme le plus grand peintre de l'antiquité. Ses ouvrages étoient accomplis. Né avec un génie heureux, il inventoit facilement, & il diſpoſoit avec goût : ſa touche étoit libre, noble & gracieuſe ; la nature ſembloit conduire ſon pinceau ; il en ſaiſiſſoit toutes les expreſſions, toute la fineſſe, & juſqu'aux moindres nuances. Quoiqu'à la maniere des anciens il ne ſe ſervît que de quatre couleurs, ſon coloris étoit bien entendu ; il étoit vrai, vif & brillant.

Mais ce qui dominoit le plus dans les ouvrages d'Apelle, c'étoit la grace & l'élégance. Il fut le premier & preſque le ſeul qui reçut du ciel cette grace, & ce je ne ſçais quoi de libre & de rare, ou, pour mieux dire, de divin, qui ne ſe peut enſeigner, & que les paroles mêmes ne ſont pas capables de bien exprimer. Il avoit coutume d'employer un certain vernis que perſonne n'a pu pénétrer. Ce vernis, dit Pline, avoit trois propriétés bien eſſentielles ; il rendoit les couleurs plus unies, plus moëlleuſes, plus tendres ; il ménageoit la vue du ſpectateur, & garantiſſoit l'ouvrage de la pouſſiere. On prétend que cet artiſte eſt le premier qui trouva le profil, pour cacher la difformité du prince Antigone qui n'avoit qu'un œil. Du reſte, il faiſoit les portraits avec tant de reſſemblance & de fidélité, qu'au rapport de Pline, les aſtrologues ne faiſoient pas difficulté de s'en ſervir pour tirer l'horoſcope des perſonnes qu'il avoit peintes.

Alexandre le Grand avoit la plus haute eſtime pour Apelle. Il prenoit plaiſir à le voir travailler dans ſon attelier, & à s'entretenir avec lui, parce que ſa converſation n'avoit pas moins de charmes que ſes ouvrages. Il lui fit faire pluſieurs fois ſon portrait, & il défendit même par un édit à tout autre peintre de l'entreprendre. On admiroit ſur-tout celui où ce héros tenoit un foudre à la main, & qui fut placé dans le temple d'Epheſe; il paſſoit pour une merveille de l'art. Ptolomée, roi d'Egypte, chez lequel Apelle s'étoit retiré après la mort d'Alexandre, ne lui fut pas ſi favorable. Des ennemis, jaloux de ſon mérite, l'accuſerent d'être entré dans un complot contre la vie de ce prince. Il eut le bonheur d'échapper au ſupplice; & il ſe retira à Epheſe, où il compoſa ce tableau admirable de la calomnie, dans la compoſition duquel il fut inſpiré par un eſprit de vengeance contre Ptolomée & contre ſes rivaux.

Modeſte, malgré ſes talents ſupérieurs, Apelle convenoit de bonne foi du mérite des autres célebres artiſtes, & les mettoit, pour certaines parties, au-deſſus de lui. Il reconnoiſſoit qu'Amphion le ſurpaſſoit dans l'ordonnance, & Aſclépiodore dans les proportions. Il rendit également juſtice à Protogene, dont il vanta ſi fort les ouvrages, qu'il les rendit eſtimables aux yeux des Rhodiens, qui en avoient été peu frappés juſqu'alors. Tout le monde ſçait de quelle maniere il ſe fit connoître à ce même Protogene. Ayant fait exprès le voyage de Rhodes pour le voir, & ne l'ayant pas trouvé dans ſa maiſon, il deſſina ſur une toile, ſans autre indication, quelques traits d'une extrême délicateſſe. Ces traits ſuffirent à Protogene pour ſçavoir qu'Apelle ſeul avoit pu les former.

Il n'eſt pas inutile de remarquer que ce grand homme donna lieu à des proverbes qui ſont encore en vogue. Il avoit pour maxime de ne laiſſer paſſer aucun jour ſans deſſiner; d'où vient ce premier proverbe: *Nulla dies ſine lineâ*, nul jour ſans tirer quelque ligne, c'eſt-à-dire ſans deſſiner. Le ſecond fut établi à l'occaſion

ſuivante. Apelle avoit coutume d'expoſer ſes ouvrages ſous les yeux du public, & il ſe tenoit caché derriere pour ſçavoir ſon jugement. Un jour, un cordonnier reprit avec liberté quelque défaut qu'il apperçut à une ſandale; ce défaut fut bientôt corrigé. Flatté de voir que ſa critique avoit eu ſon effet, cet artiſan s'aviſa le lendemain de cenſurer une jambe où il n'y avoit rien à dire. Apelle ſortit alors de derriere ſa toile, & lui dit que ſon jugement ne paſſoit pas la ſandale: *Nè ſutor ultrà crepidam.* On en fit tout de ſuite une maxime dont la juſteſſe eſt tous les jours reconnue. Les ouvrages d'Apelle étoient ſi eſtimés, qu'on en paya certains juſqu'à cent talents (cent mille écus), & quelques autres ſans compte & avec profuſion. On en voyoit encore beaucoup du temps de Pline, qui a fait la deſcription des plus beaux. Cet auteur ajoute que de ſon temps on avoit trois traités qu'Apelle avoit compoſés ſur les principaux ſecrets de ſon art.

APELLES, acteur tragique, vivoit ſous l'empereur Caligula. Il s'étoit mis en faveur, dit Bayle, par des voies très-infâmes; mais, lorſque la fleur de ſa jeuneſſe fut paſſée, il ſe fit comédien, & il ſe maintint de telle ſorte dans les bonnes graces de Caligula, que ce prince, qui le vouloit avoir toujours avec lui en public même, le mit au nombre de ſes conſeillers. Mais, un jour qu'il lui demanda, auprès de la ſtatue de Jupiter, *qui des deux te ſemble être le plus grand, Jupiter, ou moi?* il ſe mit ſi en colere de ce qu'Apelles ne répondoit pas aſſez tôt, qu'il le fit fouetter cruellement. Il dit même, par forme de plaiſanterie, qu'Apelles avoit la voix agréable, même dans le ton plaintif. Quelques-uns aſſurent qu'il le fit mettre aux fers, & qu'il donna ordre que de temps en temps on le fit tourner ſur une roue.

I. APOLLODORE, peintre Athénien, vivoit environ 439 ans avant Jeſus-Chriſt. Il fut le premier qui tranſporta dans ſes ouvrages des beautés négligées, mais néceſſaires. Les peintres qui l'avoient précédé, contents

de réuſſir dans la reſſemblance, abandonnoient les autres parties qui doivent conſtituer un tableau. Pour lui, il joignit à la correction du deſſin l'entente d'un coloris plein de grace, & un ſçavoir profond dans la diſtributiou des ombres & des lumieres. Zeuxis s'attacha particuliérement à cette belle maniere de peindre; & l'on rapporte qu'Apollodore, pour témoigner l'eſtime qu'il faiſoit de ce grand artiſte, compoſa des vers où il ſe plaignoit que l'art de la peinture lui avoit été dérobé, & que Zeuxis en étoit le raviſſeur.

II. APOLLODORE DE DAMAS, architecte, vivoit ſous l'empire de Trajan, & mourut vers l'an 130 de l'ere chrétienne. Il mérita par ſes talents la faveur de Trajan, qui fut le modele des ſouverains. Les ouvrages de cet architecte ont été regardés comme les plus parfaits de l'antiquité: il eſt malheureux pour nous d'en ignorer les détails. Apollodore fit conſtruire la grande place de Trajan, pour laquelle il fallut applanir une montagne, & diminuer ſa hauteur de 140 pieds. Ce fut au milieu de cette place que fut élevée cette fameuſe colonne, qui devoit non-ſeulement ſervir de tombeau au meilleur des empereurs, mais encore montrer par ſa hauteur la quantité de pieds dont on avoit diminué la hauteur de la montagne, comme on peut le voir par l'inſcription qui eſt ſur ſon piédeſtal. On voyoit au-deſſus de cette colonne la ſtatue de Trajan, qui tenoit un globe d'or dans ſa main droite. Quelques hiſtoriens prétendent que les cendres de cet empereur furent placées dans ce globe; & quelques autres aſſurent qu'il fut enſeveli ſous la colonne. On remarquoit, parmi les édifices ſuperbes qui environnoient la place de Trajan, un arc de triomphe que le peuple Romain avoit érigé pour perpétuer la mémoire des vertus de ce prince. On ne vit jamais une place auſſi magnifique; elle mériteroit d'être rétablie dans ſon ancienne ſplendeur.

Apollodore bâtit un college & un théâtre, ou plutôt une ſalle de concert; la baſilique Ulpiane; & une

bibliotheque fameuſe, dans le goût de celle que Domitien avoit fait bâtir ſur le mont Palatin. Il fit encore élever les thermes de Trajan & pluſieurs temples, conſtruire des aqueducs, ouvrir des chemins publics; enfin il bâtit un grand nombre d'édifices conſidérables, ſoit à Rome, ſoit dans les différentes provinces de l'empire Romain. On croit qu'Apollodore fut chargé des augmentations & des embelliſſements que l'empereur Trajan fit faire au grand cirque. Cet architecte eut part à preſque tous les édifices conſidérables qui furent conſtruits ſous le regne de ce prince.

Mais l'ouvrage le plus célebre de Trajan & d'Apollodore, eſt ſans contredit le pont qu'ils firent bâtir ſur le Danube. Il fut conſtruit dans la baſſe Hongrie, près de Zévérino, où ce fleuve eſt le plus étroit: on voit encore les veſtiges des piles. Si le Danube eſt reſſerré dans cet endroit, il y eſt en même temps ſi rapide & ſi profond, qu'il fallut jetter une quantité prodigieuſe de pierres pour former des maſſifs juſqu'à la hauteur de l'eau, pour y établir des piles. Elles étoient au nombre de vingt, & l'on comptoit vingt-une arches. Chaque pile avoit ſoixante pieds de large, & cent cinquante de haut: elles étoient à cent ſoixante pieds les unes des autres. Le pont avoit plus de trois cents pieds de haut, & ſa longueur étoit d'une demi-lieue. Les deux extrémités du pont étoient défendues par deux fortereſſes. Cet ouvrage immenſe étoit tout de pierres de taille; & l'Europe n'avoit jamais rien vu de ſi grand & de ſi hardi dans ce genre. Il fut cependant détruit peu de temps après avoir été achevé. Trajan l'avoit fait bâtir pour faciliter le paſſage des troupes qu'il envoyoit contre les Barbares; mais Adrien qui lui ſuccéda, craignant que ce même pont ne leur donnât envie d'entrer dans l'empire Romain, le fit détruire entiérement.

Apollodore termina malheureuſement ſa vie: au lieu de captiver les bonnes graces d'Adrien, qui devoit ſuccéder à Trajan, il eut l'imprudence de le railler de ce qu'il vouloit paroître exceller dans l'architecture,

Ce prince, étant devenu empereur, fit bâtir un temple dédié à Rome & à Vénus, d'après ſes propres deſſins. A peine cet édifice fut-il achevé, qu'il en envoya les plans à Apollodore, pour lui faire voir qu'on pouvoit conſtruire des édifices ſans ſon ſecours. Apollodore, qui n'étoit pas né courtiſan, ſe contenta de répondre que ſi les déeſſes & les ſtatues qui étoient aſſiſes dans le temple avoient envie de ſe lever, elles courroient le riſque de ſe caſſer la tête contre la voûte, tant elle lui paroiſſoit baſſe. Adrien vit que la faute étoit irréparable, & devint furieux, comme il arrive à ceux qui ont tort. Il abuſa de ſon pouvoir pour faire mourir Apollodore. *Article extrait de la Vie des Architectes.*

APOLLONIUS DE RHODES, ſculpteur, fit ce grouppe ſi célebre, connu ſous le nom de *taureau Farneſe*. Il eſt compoſé d'Amphion, de Zétès & d'Ircé, liés à un taureau; & le tout, juſqu'aux cordes, eſt du même bloc. Apollonius préſenta des merveilles de méchaniſme auſſi périlleuſes que la ſculpture puiſſe en haſarder; mais on voit qu'elles ne ſont point introduites à titre de difficultés, & que l'artiſte les a pratiquées, moins pour ſe ménager le mérite de ſurmonter les obſtacles qui s'y rencontent, que pour jetter dans ce chef-d'œuvre toutes les beautés convenables à la nature du ſujet. On ſent néanmoins que les ſtatuaires des premiers ſiecles n'ont porté qu'une bien légere attention à la combinaiſon raiſonnée des accidents de lumiere. Le *taureau Farneſe*, qui, par la liaiſon des objets dont il eſt formé, étoit ſuſceptible de préſenter des colonnes de lumiere, des chaînes de demi-teinte, enfin de ces maſſes d'ombres qui, même dans un ouvrage de ronde-boſſe, contribuent à l'illuſion, n'offre qu'une ſçavante diſtribution de figures élégantes, mais trop iſolées pour concourir à ces effets de lumiere d'où naiſſent le repos & le charme des yeux. On voit le grouppe dont il eſt ici queſtion dans le palais Farneſe, à Rome. On trouve dans l'*Anthologie*, liv. 4, chap. 18, une épigramme de Platon, où ce philoſophe parle d'un

ouvrage en ſculpture plus ſurprenant encore que ce taureau. Le vers grec a été rendu littéralement par le vers latin ſuivant :

Flagrum, currus, equi, frænum, juga, vir, lapis unus.

Le fouet, le char, les chevaux, le mords, le timon, l'homme, ſont faits de la même pierre. Cet ouvrage ne s'eſt point conſervé, & l'on ignore même le nom de l'artiſte.

AQUIN, (*Louis-Claude d'*) célebre organiſte, né à Paris au mois de Juillet 1694, mort le 15 Juin 1772. Il deſcendoit d'un ancien profeſſeur d'hébreu au college royal, & appartenoit à M. d'Aquin, conſeiller d'Etat, premier medecin de Louis XIV ; à M. Rouillé, miniſtre de la marine ; & à M. Geoffroy, de l'académie des ſciences, &c. Son pere, après avoir diſſipé une partie de ſon bien à faire des voyages, avoit perdu tous ſes titres & ſes papiers dans un naufrage près de Tunis. Il avoit heureuſement beaucoup de diſpoſitions pour la peinture ; & il étoit revenu à Paris vivre du produit de cet art, dont juſque-là il n'avoit jamais compté faire qu'un amuſement.

Le jeune d'Aquin montra, dès ſon enfance, beaucoup de goût pour la muſique, & n'eut preſque d'autre maître que ſon génie. A l'âge de ſix ans il fut mené à la cour, & toucha le clavecin devant Louis XIV, qui lui fit beaucoup d'accueil, & le récompenſa. Le grand-dauphin, qui étoit préſent, frappa ſur l'épaule de cet enfant extraordinaire, & lui dit : *Mon petit ami, vous ſerez un jour un de nos plus célebres artiſtes.* Cette prédiction s'eſt accomplie.

Quelques leçons de compoſition du fameux Bernier lui ſuffirent pour compoſer, à l'âge de huit ans, un *Beatus vir* à grand chœur & ſymphonie. Quand on l'exécuta, Bernier mit d'Aquin ſur une table pour qu'il battît la meſure, & fût mieux vu des ſpectateurs. Il n'avoit que douze ans lorſqu'il obtint l'orgue de MM. les chanoines réguliers de S. Antoine ; & l'on accouroit déja en foule pour l'entendre.

Quand

Quand l'âge eut achevé de mûrir & de perfectionner ſes talents, l'orgue de S. Paul vint à vaquer : c'étoit en 1727. Le concours fut annoncé, & Rameau s'y préſenta. Dès que d'Aquin eut entendu la fugue de Rameau, il s'apperçut qu'elle avoit été préparée, & ſe douta bien que le ſujet lui avoit été communiqué. Il ne laiſſa pas de jouer ſur le champ une fugue qui pouvoit le diſputer à celle de ſon rival ; mais les ſuffrages furent partagés. Les maîtres de muſique qu'on avoit pris pour arbitres, furent d'avis de demander à ces deux concurrents des morceaux à leur choix. D'Aquin remonta à l'orgue le premier, jetta avec dépit ſon épée dans la chambre aux ſoufflets ; &, arrachant le rideau qui le cachoit aux ſpectateurs, il leur cria : *C'eſt moi qui vais toucher.* Il étoit hors de lui, & enleva tous les auditeurs. Rameau, déja découragé, eſſaya inutilement de balancer les ſuffrages : d'Aquin eut la gloire de l'emporter ſur ce grand homme.

L'année d'après, Marchand, qui eſt regardé comme le plus grand organiſte qu'il y ait jamais eu, vint entendre le *Te Deum* de d'Aquin à S. Paul. D'Aquin toucha ſupérieurement ; & donna ſur-tout un *quinque* qui parut un chef-d'œuvre. Marchand, qui l'aimoit, fut ſurpris, & même un peu jaloux. *Monſieur*, lui dit-il en ſortant, *vous avez fait des miracles ; mais il y a encore un Marchand dans le monde. Venez m'entendre aux Cordeliers le jour de S. Bonaventure.* D'Aquin y alla ; & jamais peut-être Marchand n'a touché l'orgue avec plus de feu & de talent. Ce grand artiſte dit, avant que de mourir, qu'il ne connoiſſoit que d'Aquin qui pût le remplacer ; & d'Aquin lui ſuccéda en effet à l'orgue des Cordeliers.

En 1739, le roi l'honora d'une des charges d'organiſte de ſa chapelle. Ce fut là qu'il fit ſouvent admirer la fécondité inépuiſable de ſon génie. Dans les premiers temps de ſon exercice, il lui arriva de toucher l'orgue le jour de Pâques. Il donna, à l'offertoire, des variations de l'*O Filii.* Ce chant heureux étoit propre à faire briller les talents du muſicien ; mais la longueur

de l'offrande fit durer ce morceau plus long-temps qu'il ne s'y étoit attendu. Il pouſſa ſes variations à l'infini, ſe ſurpaſſa lui-même, & étonna toute la cour. Le roi eut la bonté de lui en témoigner ſa ſatisfaction dans la grande galerie; & M. le comte d'Eu lui dit qu'on en avoit parlé plus d'un quart d'heure dans la chambre de Sa Majeſté.

D'Aquin avoit enſeigné à feu M. le prince de Conti à toucher du claveſſin; mais il étoit d'un caractere trop vif & trop impatient pour s'aſſujettir à faire d'autres écoliers. La vivacité de ſon jeu ſur l'orgue, étoit une ſuite de ce caractere vif & bouillant. Ennemi de tout eſclavage, il préféroit à l'honneur d'approcher des grands qui le recherchoient, les ſociétés où il étoit libre & à ſon aiſe. Sa ſimplicité & ſa droiture le rendoient incapable de toute manœuvre. Jamais il ne demanda rien; jamais l'ambition ni l'intérêt, jamais ſa fortune ni celle de ſa famille ne l'occuperent un ſeul moment. Il aimoit ſon art pour lui-même. Il ſuivoit ſa carriere, parce qu'il étoit né pour elle; & il y rencontra la gloire, ſans l'avoir cherchée. Il s'intéreſſoit au ſuccès de ſes confreres: il inſtruiſoit les uns, il plaçoit les autres. Perſonne n'a jamais admiré avec plus de plaiſir & de meilleure foi les ouvrages des muſiciens ſupérieurs. Il fut ſi frappé du *Jubilate*, l'un des plus beaux motets de Mondonville, & y applaudit ſi vivement, que Mondonville, flatté de ce ſuffrage, a toujours appellé ce motet, depuis, *le motet de M. d'Aquin.*

Les plus grands artiſtes, de leur côté, ne pouvoient aſſez faire l'éloge de d'Aquin. Lorque Handel vint en France, il alla l'entendre à S. Paul, & fut ſi étonné de ſon jeu, que, malgré toutes les inſtances qu'on put lui faire, il fut impoſſible de l'engager à toucher l'orgue devant lui. Rameau lui-même diſoit un jour à M. Balbâtre: *La muſique ſe perd; on change de goût à tout moment. Je ſerois fort embarraſſé, ſi j'avois à travailler comme par le paſſé. Il n'y a que d'Aquin qui ait eu le courage de réſiſter à ce torrent: il a toujours con-*

ſervé à l'orgue la majeſté & les graces qui lui conviennent. Il ne tiendroit cependant qu'à lui de faire des folies ; & c'eſt en quoi je l'admire.

Il eſt vrai que les chants nobles & mélodieux de d'Aquin alloient au cœur. Il y joignoit une profonde ſcience de l'harmonie, & une préciſion inaltérable dans la plus grande rapidité du jeu. Ce qu'il a eu encore par-deſſus tous les virtuoſes, c'eſt l'égalité des deux mains. Il a prolongé juſqu'à l'âge de ſoixante-dix-huit ans cette carriere où il s'étoit diſtingué de ſi bonne heure, & il a conſervé juſqu'à la fin la même tête & des doigts auſſi brillants. Dix-huit jours avant que de mourir, il toucha l'orgue de S. Paul à la fête de l'Aſcenſion, & charma tous ſes auditeurs. Pendant ſa derniere maladie, qui n'a duré que huit jours, il penſoit encore à la fête de S. Paul qui approchoit : il diſoit qu'il vouloit s'y faire porter par quatre hommes, & mourir à ſon orgue.

Il a beaucoup ſouffert, dans les dernieres années de ſa vie, du dérangement de ſa fortune qu'il avoit trop négligée. Une jeune femme, que ſon fils avoit épouſée, voyant ſon beau-pere toujours aſſailli de créanciers, a eu la généroſité de ſacrifier elle-même preſque toute ſa dot pour payer ſes dettes, & lui procurer plus de tranquillité dans ſes derniers jours. Sans les libéralités qu'il a reçues au lit de la mort de M. le comte d'Eu, & les ſecours de M. Midor, curé de S. Paul, il ſeroit mort dans le beſoin. Ses mœurs étoient ſimples, ſa probité inaltérable. On peut mettre au nombre de ſes vertus une piété ſincere, & un attachement pour la religion qui ne s'eſt jamais démenti. Il a été enterré à S. Paul, avec un concours prodigieux d'artiſtes & d'amateurs. Les chanoines réguliers de S. Antoine, dont il avoit touché l'orgue pendant ſoixante-ſix ans, ont fait chanter un ſervice pour lui, & accordé une gratification à ſon fils.

Ses ouvrages gravés ſont, 1° un livre de pieces de claveſſin, qu'il publia en 1735, & qui ont eu le plus grand ſuccès ; 2° un livre de noëls, qui eſt fort eſtimé ;

3° une cantatille intitulée *la Roſe*. Il en a laiſſé pluſieurs autres manuſcrits.

ARAJA, muſicien de ce ſiecle, maître de la chapelle de la czarine Anne. Il fut le premier qui fit jouer un opéra italien de ſa compoſition, avec des intermedes & des ballets, à Pétersbourg. Peu de temps après, il fit jouer encore un opéra, en langue ruſſe, intitulé *Céphale & Procris*, dont les paroles etoient de Sumarokou, & la muſique de ſa compoſition. Les acteurs & les actrices étoient tous nationaux. Auparavant on les faiſoit venir de l'étranger, particuliérement de l'Italie: encore n'étoit-ce que depuis le regne de Pierre le Grand qu'on avoit en Ruſſie l'idée d'une muſique paſſable. Juſqu'à lui, des inſtruments barbares avoient fait les délices d'un peuple plus barbare encore par ſes mœurs & par ſes uſages, mais qui l'emporte peut-être aujourd'hui ſur bien des nations policées, par ſon goût pour les beaux-arts, & particuliérement pour celui de la muſique. On eſt étonné des progrès rapides qu'elle a faits chez les Ruſſes, dans l'eſpace de cinquante ans; ils ont ſur-tout une muſique compoſée de cors de chaſſe, qui produit le plus grand effet. (*Voyez* MARÆSC.)

ARCHILOQUE, né à Paros vers la vingt-neuvieme olympiade, la ſix cent ſoixante-quatrieme année avant Jeſus-Chriſt. Il eſt également célebre pour la poéſie & pour la muſique: nous ne le conſidérerons ici que ſous ce dernier rapport. On trouve dans Plutarque un paſſage remarquable qui le concerne. Ce philoſophe lui attribue *l'exécution muſicale des vers iambiques, dont les uns ne ſont que ſe prononcer pendant le jeu des inſtruments, au lieu que les autres ſe chantent.* Ce paſſage, dit M. Burette, nous apprend que dans la poéſie iambique, il y avoit des iambes qui n'étoient que *déclamatoires*, qui ne faiſoient que ſe réciter ou ſe prononcer; & qu'il y en avoit d'autres qui ſe chantoient. Mais ce que ce même paſſage offre peut-être de moins connu, c'eſt que ces iambes déclamatoires étoient accompagnés des

ſons de la cithare & des autres inſtruments à percuſſion ou à cordes. Il reſte à ſçavoir de quelle maniere s'exécutoit un tel accompagnement.

Selon toutes les apparences, le joueur de cithare ne ſe contentoit pas de donner au poëte, ou à l'acteur, le ton général de ſa déclamation, & de l'y ſoutenir par la monotonie de ſon jeu; mais, comme le ton du déclamateur varioit, ſuivant les divers accidents qui modifioient la prononciation de chaque mot, enſorte que cette déclamation pouvoit ſe noter, il falloit que l'inſtrument de muſique fît ſentir toutes ces modifications, & marquât exactement le rhythme ou la cadence de la poéſie qui lui ſervoit de guide, & qui, en vertu de cet accompagnement, quoique non chantée, en devenoit beaucoup plus expreſſive & plus affectueuſe. A l'égard de la poéſie *chantante*, l'inſtrument qui l'accompagnoit s'y conformoit ſervilement, & ne faiſoit entendre que les mêmes ſons entonnés par la voix du muſicien.

ARCHIMEDE, célebre mathématicien, né à Syracuſe vers l'an 287 avant Jeſus-Chriſt. Suivant le rapport de Plutarque, il étoit parent du roi Hiéron; mais, comme Archimede n'emprunte aucune partie de ſa célébrité d'être né d'un ſang diſtingué, nous ne nous arrêterons pas à éclaircir ce fait, non plus qu'à diſcuter la maniere dont Cicéron en a penſé lorſqu'il l'a appellé *humilis homo*. Quand il ſeroit vrai que l'orateur Romain, dans un de ces moments d'enthouſiaſme pour ſon art qui lui étoient aſſez fréquents, eût parlé d'Archimede avec quelque mépris, ce ſeroit une choſe aſſez indifférente, & peu capable de déterminer les juſtes appréciateurs des talents. Mais il témoigne, dans divers autres endroits, tant d'admiration pour ce grand géometre, que nous pouvons nous aſſurer qu'il n'a point voulu le déprimer par ces mots. S'il eût regardé Archimede comme un homme du commun, eût-il pris la peine de chercher ſon tombeau aux environs de Syracuſe? &, l'ayant trouvé, l'eût-il

montré, comme il fit, à ſes compatriotes, en leur reprochant leur oubli & leur indifférence pour un homme qui illuſtroit leur ville ?

Quoique toutes les parties des mathématiques aient occupé Archimede, la géométrie & la méchanique ſont néanmoins celles dans leſquelles éclata principalement ſon génie. Il étoit ſi paſſionné pour ces ſciences, qu'il en oublioit, dit-on, le ſoin de boire & de manger ; & ſes domeſtiques étoient obligés de l'en faire ſouvenir, & preſque de le forcer à ſatisfaire aux beſoins de l'humanité. Nous avons des exemples, quoique rares, de cette ſorte d'aliénation d'eſprit, occaſionnée par une forte application ſur un ſujet. Plutarque, au ſujet d'Archimede, en raconte pluſieurs autres traits que nous ſupprimons comme fabuleux, & plus propres à jetter du ridicule ſur ce grand homme, qu'à en rehauſſer la gloire. On doit avouer que la plûpart de ſes recherches ne tendoient qu'à une fin utile ; mais en même temps il faut convenir qu'il regarda toujours la pratique comme une vile eſclave de la théorie ; & toutes ces ingénieuſes machines, que la défenſe de ſa patrie ou d'autres circonſtances lui firent imaginer, n'étoient, ſelon lui, que des jeux de la géométrie, dont il dédaigna même de laiſſer la deſcription par écrit. C'eſt cette délicateſſe, dont nous ne pouvons lui ſçavoir gré, qui nous a privés d'une foule d'inventions dont il ne reſte plus aucune trace.

On peut cependant dire qu'il fut le créateur de la méchanique ; car, avant lui, rien n'étoit plus foible que cette partie des mathématiques. C'eſt à ſes profondes recherches qu'on doit les vrais principes de la ſtatique & de l'hydroſtatique, qu'il établit dans deux traités que nous avons encore. On peut conſulter celui qui roule ſur la ſtatique. Nous allons parler en détail de ce qui donna occaſion à ſes découvertes hydroſtatiques. Le roi Hiéron avoit fait remettre à un orfevre une certaine quantité d'or pour en faire une couronne ; mais l'artiſte infidele retint une partie de cet or, & lui ſubſtitua un égal poids d'argent. On ſoupçonna la

fraude ; &, comme on ne vouloit pas gâter un ouvrage qui étoit d'ailleurs d'un travail exquis, Archimede fut conſulté ſur le moyen de découvrir la quantité d'argent ſubſtituée à l'or. Il y ſongea ; & l'on dit qu'étant au bain la ſolution du problême ſe préſenta à lui tout-à-coup, & qu'il en ſortit tout tranſporté, en criant : *J'ai trouvé ! j'ai trouvé !* mot devenu célebre depuis ce temps. On ajoute qu'il traverſa les rues de Syracuſe ainſi nu, & en répétant ces paroles.

Le vulgaire, en admettant ces fables, ſemble vouloir ſe dédommager, par le ridicule qu'elles jettent ſur les grands hommes, de la ſupériorité qu'ils ont ſur lui ; mais les critiques judicieux n'admettent ni les événements trop merveilleux, ni les traits trop ridicules dans les hommes d'un certain ordre. Vitruve raconte qu'Archimede réſolut le problême dont nous parlons, en plongeant d'abord la couronne dans un vaſe plein d'eau, & enſuite deux maſſes, l'une d'or, & l'autre d'argent, auſſi peſantes qu'elle ; qu'il remarqua les rapports des quantités d'eau que chacune d'elles en chaſſoit, & que par-là il trouva le mélange de la premiere.

Cette méthode, il faut en convenir, ſeroit bonne, ſi l'on pouvoit connoître avec préciſion la quantité d'eau qui eſt chaſſée d'un vaſe plein ; mais cela, fût-il même facile, n'eſt en aucune maniere digne d'Archimede. On trouve dans ſon livre *de Inſidentibus in fluido*, les principes d'une ſolution plus ingénieuſe. Elle réſulte de cette propoſition, qui fut probablement celle qui excita les vifs tranſports de ce géometre, ſçavoir, que tout corps plongé dans un fluide y perd de ſon poids, autant que peſe un volume d'eau égal au ſien. Effectivement, en raiſonnant d'aprés cette découverte, on verra que l'or, comme le métal le plus compacte, perdra le moins de ſon poids, l'argent davantage, & une maſſe mêlée d'or & d'argent une quantité moindre que ſi elle eût été toute d'argent, & plus grande que ſi elle eût été d'or pur. Il ſuffiſoit donc à Archimede de peſer dans l'eau

& dans l'air la couronne & les deux maſſes d'or & d'argent, pour déterminer ce que chacune perdoit de ſon poids. Cette ſolution fit un tel honneur à Archimede dans l'eſprit du roi, qu'il témoigna être diſpoſé à croire poſſible tout ce qu'il lui diroit l'être.

Les anciens attribuent à Archimede quarante inventions méchaniques; mais on n'en trouve plus que quelques-unes indiquées obſcurement par les auteurs. Telle eſt, entr'autres, la vis inclinée, & dans laquelle la propenſion même du poids à tomber ſemble être employée à le faire monter; elle porte encore le nom d'Archimede. Il l'inventa, dit Diodore, étant en Egypte, pour procurer à ſes habitants le moyen de vuider avec plus de facilité l'eau qui ſéjournoit après l'inondation dans les lieux bas. Suivant Athénée, les navigateurs faiſoient auſſi honneur à Archimede de cette machine qu'ils employoient à vuider les ſentines des navires.

La vis ſans fin, la multiplication des poulies, paſſent auſſi pour des inventions d'Archimede; & peut-être fut-il le premier qui imagina la poulie mobile; car on ne trouve dans les méchaniques d'Ariſtote aucune diſpoſition ſemblable. Tout le monde ſçait ce que dit Archimede au roi Hiéron, étonné des merveilles qu'il produiſoit par ſes inventions méchaniques; que, s'il avoit une autre terre pour placer ſes machines, il leveroit celle-ci à ſon gré. C'étoit-là, ſuivant Pappus, la quarantieme de ſes inventions; il en donna, dit-on, un eſſai à Hiéron, lorſqu'à l'aide d'une machine de ſa compoſition, il mit ſeul à flot un vaiſſeau d'une grandeur immenſe. Mais on peut regarder ce fait comme fabuleux, ſi l'on ſçait combien les frottements abſorbent de puiſſance dans quelque machine que ce ſoit. D'ailleurs, c'eſt un principe de méchanique, qu'autant on gagne en force, autant on perd en temps ou en viteſſe. Une machine met-elle un homme en état de faire ce que cent ſeulement auroient pu exécuter avec leurs forces naturelles, il ne le ſera que cent fois plus lentement. En raiſonnant d'après ce principe, il eſt facile de voir qu'il auroit fallu à Archimede un temps

bien conſidérable, avant que de faire avancer ſenſiblement cet énorme fardeau.

La ſphere d'Archimede, inſtrument par lequel il repréſentoit les mouvements des aſtres, eſt des plus fameuſes ; elle a été chantée par pluſieurs poëtes. Cicéron en parle avec admiration, & il la regarde comme une des inventions les plus capables de faire honneur à l'eſprit humain. Cet ouvrage fut auſſi celui dont Archimede ſe ſçut le plus de gré ; car, ayant négligé de décrire ſes autres inventions, il laiſſa une deſcription de celle-ci, ſous le titre *de Spheropæïa*. Elle ne nous eſt point parvenue. Tertullien paroît attribuer à Archimede la conſtruction d'une orgue hydraulique, dont on fait ordinairement honneur à Ctéſibius. Mais doit-on beaucoup compter ſur le témoignage de ce pere de l'Egliſe, qui eſt très-reſpectable à d'autres égards, mais qui n'a pas le même poids dans ces matieres ?

Il nous reſte à repréſenter Archimede défendant ſa patrie, à l'aide de ſa méchanique : car ce fut principalement dans cette occaſion qu'il fit éclater la puiſſance de ſon génie & celle des mathématiques. Cet événement remarquable arriva l'an 212 avant Jeſus-Chriſt. Le ſucceſſeur d'Hiéron s'étant mal-à-propos brouillé avec les Romains, ceux-ci ſaiſirent cette occaſion de s'emparer de la Sicile, &, après divers avantages, mirent le ſiege devant Syracuſe. Ses habitants, conſternés de la rapidité & du nom des armes Romaines, auroient fait peu de réſiſtance ; mais Archimede leur releva le courage, & devint l'ame d'une des plus vigoureuſes défenſes dont l'hiſtoire ait fait mention. Diverſes machines, plus efficaces les unes que les autres, déconcerterent bientôt tous les projets des ingénieurs Romains. Le ſoldat, malgré ſon intrépidité, ne tenoit pas à la vue de ce qui annonçoit quelqu'une de ces machines ; &, pénétré d'épouvante, il reculoit ou refuſoit de marcher. Marcellus, déſeſpérant de prendre la place de vive force, convertit le ſiege en blocus. Ceux qui voudront voir une deſcrip-

tion des machines employées à ce ſiege, peuvent conſulter Polybe, Tite-Live, Plutarque, & le chevalier Folard, dans ſon Commentaire ſur le premier de ces écrivains.

C'eſt naturellement ici le lieu d'examiner l'hiſtoire célebre des miroirs ardents, avec leſquels Archimede brûla, dit-on, la flotte Romaine. Elle eſt fondée ſur le rapport de Zonaras & de Tzetzès : le premier s'appuie du témoignage de Dion ; & l'autre, de celui de Diodore, de Dion, & de pluſieurs autres. Cependant cette hiſtoire, examinée avec attention, paroît ſujette à tant de difficultés, qu'on ne doit point s'étonner que, malgré ces témoignages, les ſçavants aient été long-temps partagés à ce ſujet. En effet, il ne faut qu'une légere théorie de catoptrique, pour appercevoir qu'Archimede ne put produire cet effet par un ſeul miroir d'une courbure continue, ſoit ſphérique, ſoit parabolique. La diſtance à laquelle devoient être les vaiſſeaux Romains, n'euſſent-ils été qu'un peu au-delà de la portée du trait, ou même plus près, auroit exigé une portion de ſphere d'une prodigieuſe grandeur ; car le foyer d'un miroir ſphérique eſt au quart du diametre de la ſphere dont il fait partie.

Sur ces fondements, on commençoit à regarder l'hiſtoire des miroirs d'Archimede comme fabuleuſe, lorſque le pere Kircher entreprit d'en montrer la poſſibilité. Ce ſçavant, réfléchiſſant davantage ſur la deſcription que donne Tzetzès de la machine catoptrique d'Archimede, penſa, conformément au ſens de l'hiſtorien Grec, qu'un grand nombre de miroirs plans, réfléchiſſant la lumiere du ſoleil dans un même endroit, ſeroient capables d'y allumer du feu. Il en fit l'épreuve, qu'il pouſſa ſeulement juſqu'à produire une chaleur conſidérable. M. de Buffon a été plus loin. Il fit, il y a peu d'années, exécuter un miroir ſemblable. Il étoit compoſé d'environ quatre cents glaces planes d'un demi-pied en quarré ; & la réunion des rayons du ſoleil, réfléchis à un foyer commun, y produiſoit une chaleur aſſez conſidérable pour fondre du plomb

& de l'étain à environ cent quarante pieds de distance, & allumer du bois beaucoup plus loin.

Voilà donc l'histoire des miroirs d'Archimede démontrée possible. Il est constant qu'il a pu, par ce moyen, porter l'incendie dans la flotte Romaine; mais devons-nous en conclure que le fait soit arrivé? C'est une nouvelle question sur laquelle on peut encore être partagé. On peut faire valoir, d'un côté, le silence de Polybe, sçavant ingénieur & mathématicien; de Tite-Live & de Plutarque, qui, dans les descriptions qu'ils font de ce même siege, s'étendent avec une sorte de complaisance sur les exploits merveilleux d'Archimede, & néanmoins ne disent rien de ses miroirs. Ces deux derniers écrivains sur-tout auroient-ils oublié un fait si capable d'orner leurs écrits, s'il en étoit resté la moindre trace dans la mémoire des hommes? D'ailleurs, il y a bien des inconvénients dans une semblable invention. Il faudroit supposer que les vaisseaux Romains auxquels Archimede se seroit adressé lui eussent donné, par leur inaction, le temps d'arranger sa machine, fort longue à mettre en état. Au moindre mouvement de ces vaisseaux pour s'éloigner, il auroit fallu des heures entieres pour les atteindre dans leur nouveau poste. Enfin, Zonaras & Tzetzès écrivoient dans des temps si éloignés d'Archimede, qu'on est en droit de ne pas ajouter beaucoup de foi à leur rapport.

On sçait combien la renommée ajoute aux événements, combien elle les grossit & les défigure. Galien, plus voisin d'Archimede, parle à la vérité de l'embrasement des vaisseaux Romains; mais il ne dit rien des miroirs, & le terme de *pyria*, dont il se sert, semble désigner seulement une machine à feu, ou propre à lancer des matieres enflammées, dont l'effet auroit été bien plus certain que celui des miroirs en question. L'origine de cette opinion est peut-être qu'on voyoit, d'un côté, qu'Archimede avoit écrit sur les miroirs ardents, & d'un autre, qu'il avoit brûlé les vaisseaux Romains. En joignant les deux traits ensem-

ble, quelqu'un aura dit qu'il produiſit cet embraſement par ces miroirs; & tout ce qui eſt merveilleux eſt tellement aſſuré de l'accueil du vulgaire, qu'il n'en falloit pas davantage pour donner crédit à cette hiſtoire, & la faire voler de bouche en bouche.

Ce ſont-là les raiſons dont s'appuient ceux qui, convenant de la poſſibilité du fait dont il s'agit, refuſent d'en admettre la réalité; mais celles qu'on leur oppoſe ne paroiſſent pas moins puiſſantes. Ce n'eſt point ſur l'autorité directe de Zonaras & de Tzetzès qu'on ſe fonde; celle de Tzetzès ſeroit de peu de poids; mais c'eſt Dion, c'eſt Diodore de Sicile, Hiéron, Pappus, Anthémius, qu'on cite comme garants de ce fait. On voit par-là que Tzetzès fortifie ſon récit de pluſieurs autorités qu'il eſt difficile de récuſer. D'ailleurs, & ceci eſt important, il ne ſe borne pas à un ſimple rapport du fait; il donne une eſpece de deſcription de la forme du miroir d'Archimede; & elle eſt réellement l'unique avec laquelle il ait été poſſible d'opérer l'effet qu'on raconte. On ne peut, ce ſemble, deſirer des preuves plus concluantes, que ce point d'hiſtoire n'eſt point un ouvrage de l'imagination. Nous laiſſons au lecteur à peſer les raiſons alléguées de part & d'autre.

Nous avons dit que la réſiſtance des Syracuſains fut ſi vive, que Marcellus diſcontinua ſes attaques, & convertit le ſiege en blocus, en attendant quelque occaſion favorable de ſurprendre la place. La confiance des Syracuſains la lui fournit bientôt. Occupés un jour à célébrer une fête de Diane, & croyant les Romains trop abattus de leurs pertes pour ſonger à aucun mouvement, ils laiſſerent leurs murs dégarnis. Les Romains s'en apperçurent; &, préſentant bruſquement l'eſcalade, pour laquelle ils avoient tout préparé, ils pénétrerent dans la ville, qui fut priſe & ſaccagée.

On raconte qu'Archimede, inſenſible au bruit occaſionné par un pareil événement, ſe livroit à ſon étude favorite, lorſqu'un ſoldat Romain entra dans ſon appartement. Marcellus, pénétré d'eſtime pour cet homme extraordinaire, avoit commandé qu'on l'épar-

gnât; mais ſes ordres furent mal exécutés; &, ſoit que l'infortuné mathématicien, trop occupé dans ſa médiation, eût laſſé la patience du ſoldat, ſoit qu'il eût eu le malheur de l'éblouir par les richeſſes que ſembloit renfermer une caſſette qu'il emportoit, il fut tué, & ne ſurvécut pas à la ruine de ſa patrie. Cet événement arriva l'an 542 de Rome, & 212 avant l'ere Chrétienne. Marcellus témoigna, dit Valere Maxime, un regret extrême de la mort de ce grand homme. Ne pouvant le ſauver, ſa généroſité ſe tourna du côté de ceux qui lui appartenoient. Il combla de bienfaits ceux qui avoient échappé à la fureur du ſoldat: il leur rendit leurs biens, & le corps de ce grand homme pour lui dreſſer un tombeau. Archimede avoit deſiré qu'on y gravât une ſphere inſcrite dans un cylindre, en mémoire de ſa découverte ſur le rapport de ces corps. Cela fut exécuté; & c'eſt à ce ſigne que Cicéron, étant queſteur en Sicile, trouva ce monument au milieu des ronces & des épines qui le déroboient à la vue.

ARCHIMIME. C'étoit, ſelon quelques-uns, le chef ou le tribun des mimes. D'autres croient qu'il étoit ſeulement un des pantomimes tragiques qui danſoient aux enterrements devant le cercueil où le mort étoit porté avec des cérémonies religieuſes, & dans l'ordre des proceſſions. L'archimime contrefaiſoit, par ſes attitudes, la vie & les mœurs du défunt; ce qui produiſoit ſans doute un effet très-burleſque au milieu même de la pompe funebre, & de la triſteſſe des funérailles. Si l'on en croit les auteurs qui nous ont parlé des archimimes, ces derniers ſçavoient repréſenter ſi parfaitement les geſtes & les attitudes du défunt dont ils devançoient le cercueil, que l'on s'imaginoit voir le mort reſſuſcité. Ils ne ſe bornoient pas à exprimer ſes belles qualités, & à faire un panégyrique; ils en faiſoient auſſi la critique, & repréſentoient ſes défauts pour amuſer le peuple, & le faire rire aux dépens même du mort, ou de ſa famille qui

les payoit. Ainſi, l'on ne pouvoit pas dire de ces muettes oraiſons funebres, ce que l'on dit de toutes les autres, qu'elles ſont un amas puéril & ampoulé de flatteries, & même de menſonges.

ARCHITAS, géometre & méchanicien, floriſſoit l'an 408 avant Jeſus-Chriſt. On doit lui ſçavoir beaucoup de gré d'avoir rappellé la géométrie, de ſes ſpéculations abſtraites, à l'uſage de la ſociété. En effet, non-ſeulement il tâcha de fonder une théorie de la méchanique, en rendant raiſon de ſes effets, mais il excella même dans l'invention des machines. L'antiquité parle avec admiration d'une colombe artificielle qu'il fabriqua, & dont le méchaniſme étoit ſi ingénieuſement imaginé, qu'elle imitoit le vol des colombes naturelles.

Architas eſſuya, dit-on, des reproches de Platon, pour avoir appliqué la géométrie à la méchanique. Nous avons peine à croire que ce philoſophe ait pu déſapprouver un ſervice ſi eſſentiel, rendu aux arts & à la ſociété. Comme Diogene Laërce nous apprend qu'Architas employa, le premier, le mouvement dans les réſolutions & dans les deſcriptions géométriques, nous croirions volontiers que ces reproches regardoient l'application de la méchanique à la géométrie, ſi nous n'avions l'exemple de Platon lui-même, qui ſe contenta de réſoudre de cette maniere le problême des deux moyennes proportionnelles. Peut-être le dénouement de tout ceci ſeroit-il de dire que le chef du Lycée n'employa ce moyen que dans un cas déſeſpéré, & que le philoſophe Pythagoricien ſe donna trop de licence à cet égard, ou du moins qu'il propoſa des mouvements trop compliqués & trop difficiles à exécuter. On prétend qu'Architas fut l'inventeur de la vis & de la poulie. Ce philoſophe fut trouvé mort ſur les côtes de la Pouille, où un naufrage l'avoit jetté.

ARCHITECTURE, art de bâtir. On en diſtingue ordinairement de trois ſortes; la civile, qu'on appelle *Architecture* tout court, la militaire & la navale.

L'architecture civile eſt l'art de conſtruire les bâtiments qui ſervent à la commodité & aux différents uſages de la vie : on entend par-là les maiſons des particuliers, les palais des rois & des grands, les temples, les places publiques, les théâtres, les arcs de triomphe, les ponts, &c. Cette ſorte d'architecture eſt très-ancienne, ou, pour mieux dire, elle eſt auſſi ancienne que le monde. La néceſſité apprit d'abord aux hommes à conſtruire des huttes pour ſe mettre à l'abri des injures des ſaiſons. Dès qu'ils furent réunis en ſociété, ils parvinrent inſenſiblement à rendre leurs demeures plus régulieres; dans la ſuite, ils bâtirent des édifices ſymétriques & proportionnés; enfin ils éleverent des monuments dont l'hiſtoire parle avec admiration : tels furent les murs de Babylone, les pyramides & les obéliſques Egyptiens, les fameux labyrinthes de Crete & d'Egypte, le temple de Jéruſalem, &c.

Toutefois l'architecture, née, à ce qu'on croit, chez les Egyptiens, ne dut ſa véritable perfection qu'aux habitants de la Grece. Les premiers avoient regardé comme le ſublime de l'art, la grandeur & la ſolidité; les Grecs préférerent la régularité & le goût. Ils inventerent les trois ordres, Dorique, Ionique & Corinthien, dont on ſe ſert encore aujourd'hui; & ils ornerent leurs villes de pluſieurs édifices remarquables par la beauté de l'ordonnance, l'exactitude des proportions, la variété des ornements, & l'élégance de l'enſemble. Nous ne nous attacherons point à parler ici de ces ouvrages; ils ſont trop éloignés de nous; & d'ailleurs on peut conſulter les différents articles des architectes Grecs, où nous traitons de leurs productions dans un aſſez grand détail. Venons à un temps moins reculé.

L'architecture, négligée pendant long-temps chez les Romains, ne parut avec un certain éclat parmi eux que vers la fin de la république, lorſque, vainqueurs de l'Aſie & de la Grece, ils en rapporterent toutes les richeſſes avec le goût des arts. Mais, trop

fiers pour s'abaiſſer eux-mêmes à des profeſſions qu'ils regardoient comme le partage des eſclaves ou des affranchis, ils crurent ſagement devoir les abandonner aux Grecs, qui étoient les plus habiles artiſtes de l'univers, & qui travaillerent avec ſuccès à ſeconder le luxe & la magnificence du public & des particuliers. Ce fut alors qu'on vit s'élever dans la ville de Rome des édifices dignes d'elle-même, & du titre faſtueux qu'elle avoit d'être la capitale de l'univers. On les embellit de nouveaux ornements. On aſſocia aux trois ordres Grecs, l'ordre Toſcan, qui ſans doute avoit régné de tout temps en Italie; & l'on en inventa même un cinquieme, qui eſt l'ordre Compoſite, & qui n'eſt, comme l'on ſçait, qu'un mélange de l'Ionique & du Corinthien. Nous ne craignons pas d'aſſurer qu'alors l'architecture fleurit à Rome & dans tout l'empire, autant & peut-être plus qu'elle avoit fleuri dans la Grece elle-même. Il nous ſeroit facile, pour le prouver, de citer ici pluſieurs monuments qui ſubſiſtent encore, & qui excitent notre juſte admiration.

Mais à peine cet art fut-il parvenu à ſon plus haut degré de perfection ſous l'empire d'Auguſte, qu'il commença bientôt à ſe corrompre. Du temps de Trajan, il avoit ſenſiblement déchu; &, dès le troiſieme ſiecle de l'ere Chrétienne, il étoit preſque entiérement dégradé. La cauſe de cette décadence rapide fut l'amour de la nouveauté. On voulut ſe frayer des routes inconnues aux architectes précédents; & l'on ne s'apperçut pas qu'en abandonnant les bonnes regles qu'ils avoient établies, il falloit néceſſairement tomber dans des excès vicieux. Auſſi, dans tous les édifices qui furent alors conſtruits, on vit paroître des bizarreries & des caprices, fruits d'une imagination déréglée. Le beau, le ſimple fut ſacrifié à des ornements prodigués ſans goût & ſans meſure : les groteſques & les colifichets remplacerent le ſtyle mâle, noble & impoſant.

C'eſt donc à tort qu'on accuſe les nations barbares d'avoir

d'avoir corrompu l'architecture : elle l'étoit avant leurs incurſions dans l'empire Romain. D'ailleurs, on peut dire que leur goût pour l'architecture n'étoit ni bon, ni mauvais, puiſqu'elles ignoroient abſolument cet art. Elles ſortoient d'un pays où l'uſage de bâtir des murs étoit peu connu. Vitruve, Pline, Tacite, & quelques autres auteurs, nous les repréſentent comme habitant des demeures faites de bois ou de chaume, & couvertes de joncs. Ces peuples mépriſoient tous les arts, excepté celui de la guerre ; & ſi dans la ſuite leurs deſcendants les cultiverent, ce fut lorſque, devenus Romains en quelque ſorte par un long ſéjour dans le pays conquis, ils eurent contracté les mêmes goûts & les mêmes mœurs. Ainſi, l'on ne doit pas croire que l'architecture qu'on appelle *Gothique* vienne des Goths ; elle n'eut cette dénomination que dans les temps voiſins de ſon rétabliſſement ; & l'on ne ſe ſervit de ce mot que pour exprimer d'une maniere énergique les défauts introduits dans cet art, en ſuppoſant que des Barbares avoient été ſeuls capables de les imaginer.

On doit encore regarder comme un faux préjugé l'opinion généralement adoptée juſqu'à préſent, & qui attribue aux peuples ſortis du Nord la deſtruction des beaux monuments de l'empire Romain. M. l'abbé May détruit cette opinion, dans un excellent ouvrage qu'il a donné depuis peu au public, & qui eſt intitulé : *Eſſai ſur les Temples anciens & modernes*. Du moins cet auteur montre juſqu'à l'évidence, que ces Barbares n'ont pas été d'auſſi grands deſtructeurs que les conquérants qui ſont venus après eux, & qu'il s'eſt trouvé d'autres dévaſtateurs qui, même en pleine paix, aveuglés par l'ignorance, ou enflammés par la cupidité, ont exercé ſur les arts des ravages encore plus déplorables.

Cependant l'architecture ſe trouva réduite, pendant pluſieurs ſiecles, à un tel aviliſſement, que ceux qui la profeſſoient en vinrent juſqu'à négliger entiérement la juſteſſe des proportions, la convenance & la

correction du deſſin, dans leſquels conſiſte tout le mérite de cet art. Charlemagne entreprit de le rétablir. Les rois ſes ſucceſſeurs s'y appliquerent avec une eſpece de ſuccès; &, dès le douzieme ſiecle, on conſtruiſit des édifices ſacrés qui nous étonnent encore par leur grandeur, leur ſolidité & leur hardieſſe. Mais on trouve avec raiſon que cette architecture eſt trop légere; & l'on eſt fondé à blamer cette délicateſſe & cette profuſion d'ornements qui donnent à ces édifices un air de découpure, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme. Peut-être les architectes tomberent-ils dans cet excès, par oppoſition au goût peſant & lourd qui régnoit depuis long-temps, ou parce qu'ils voulurent imiter les Arabes & les Maures, qui apporterent ce genre en France des pays méridionaux.

Quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt guere que dans les deux derniers ſiecles que l'architecture a repris ſon ancienne & véritable ſplendeur. Le projet d'élever un temple plus beau que celui que Conſtantin avoit érigé à ſaint Pierre, engagea les artiſtes à puiſer dans les ſources du vrai beau; & ils les trouverent dans les modeles Grecs, & dans les reſtes des monuments Romains. La nouvelle baſilique de Saint-Pierre ſurpaſſa les plus beaux édifices de l'ancienne Rome. C'eſt ſur-tout à Michel-Ange que l'on eſt redevable de l'heureuſe révolution arrivée dans l'architecture. Pluſieurs Italiens marcherent ſur ſes traces avec ſuccès. François I en appella quelques-uns dans ſes Etats, & leur confia la conſtruction de certains édifices qui embellirent la capitale & ſes environs.

Les architectes François ſe piquerent d'émulation; ils firent des études profondes ſur leur art; & leurs progrès furent tels, que les deſſins qu'ils donnerent pour le Louvre & les Thuileries mériterent la préférence ſur ceux des Italiens. Leurs lumieres ſe tranſmirent à des ſucceſſeurs encore plus habiles, qui eurent une occaſion favorable d'exercer leurs talents dans les ſuperbes monuments élevés par les ordres de Catherine & de Marie de Médicis. Enfin arriverent

les beaux jours de Louis XIV. Sous ce regne, qui ſera à jamais l'époque la plus glorieuſe pour les beaux-arts, l'architecture fut conduite à ſa perfection. C'eſt alors que parurent les deux Manſard, Perrault, François Blondel, Le Nautre; génies ſublimes, qui étoient dignes de la confiance de leur maître, & capables d'exécuter ſes vaſtes projets. Heureux les architectes de nos jours, s'ils ſuivent les préceptes de ces grands hommes, s'ils ne s'écartent point des bons principes, s'ils ne ſacrifient point à un vain luxe d'ornements les beautés ſimples & majeſtueuſes de la nature; enfin ſi, par une malheureuſe envie de ſe ſignaler, ils ne ramenent point, comme on fit autrefois à Rome, la décadence d'un art, le plus utile à la ſociété!

L'architecture militaire eſt l'art de fortifier les places, en les garantiſſant, par de ſolides conſtructions, de l'inſulte des ennemis, de l'effort de la bombe, du boulet, &c; & c'eſt ce genre de conſtruction qu'on appelle *Fortification.* (*Voyez l'article* FORTIFICATION.)

L'architecture navale eſt celle qui a pour objet la conſtruction des vaiſſeaux, des galeres, & généralement de tous les bâtiments flottants, auſſi-bien que celle des ports, moles, jettées, corderies, magaſins, &c. érigés ſur le rivage de la mer ou ſur ſes bords. (*Voyez l'article* MARINE.)

ARÉTIN, (*Gui*) muſicien, natif d'Arezzo, ville de l'Italie, floriſſoit vers l'an 1028. Il entra dans l'ordre de S. Benoît, au monaſtere de Pompoſie près de Ravenne, & on aſſure qu'il en devint abbé. Cet homme ingénieux trouva les ſix notes de la muſique, *Ut*, *Re*, *Mi*, *Fa*, *Sol*, *La*, en chantant l'hymne de S. Jean, de cette maniere:

UT *queant laxis*	FA *muli tuorum*,
RE *ſonare fibris*	SOL *ve polluti*
MI *ra geſtorum*	LA *bii reatum.*

Les Grecs avoient employé les lettres de leur al-

phabet pour noter leur muſique. Les Latins, à leur exemple, employerent auſſi les lettres de l'alphabet. Il paroît que Boëce établit l'uſage de quinze lettres ſeulement; mais le pape S. Grégoire, conſidérant que les rapports des ſons ſont les mêmes dans chaque octave, réduiſit encore ces quinze notes aux premieres lettres de l'alphabet, que l'on répétoit en diverſes formes, d'une octave à l'autre. Arétin ne fit que ſubſtituer à ces lettres les ſyllabes *Ut*, *Re*, *Mi*, *Fa*, *Sol*, *La*, qui ont prévalu aujourd'hui, & dont on ſe ſert dans toute l'Europe, excepté en Allemagne, pour ſolfier, ou pour ce qu'on appelle la gamme.

Arétin introduiſit auſſi l'uſage des portées, c'eſt-à-dire les lignes de muſique, au nombre de cinq, que quelques auteurs cependant diſent avoir été au nombre de quatre, & que quelques autres font monter juſqu'à huit. Sur ces lignes, ou entre chacune d'elles, à la tête deſquelles une lettre ſervoit de clef, il marqua les notes en forme de points, déſignant par leur poſition l'élévation ou l'abaiſſement de la voix. Toutefois, Kircher prétend que cette invention eſt antérieure à Arétin; & en effet on ne voit pas, dans les écrits de ce moine, qu'il ſe l'attribue. Enfin cet homme, né pour la muſique, inventa différents inſtruments appellés *polyplectra*, tels que le claveſſin, l'épinette, la vielle, &c. Toutes ces inventions lui ſuſciterent des envieux. Il fut obligé de ſortir de ſon monaſtere, & ſe rendit à Rome, ſous le pape Jean XIX, qui le reçut très-favorablement, & qui admira ſa gamme comme une merveille. Elle dut le paroître, en effet, dans le ſiecle où il vivoit, puiſqu'elle apprenoit dans un an à un enfant, ce qu'un homme d'un âge avancé pouvoit à peine apprendre dans dix & dans vingt. Arétin revint dans ſon monaſtere de Pompoſie, où vraiſemblablement il mourut. Il laiſſa deux livres ſur la muſique.

ARFÉ, (*Joſeph de*) ſculpteur, né à Séville, mort dans la même ville en 1666, âgé de ſoixante-trois

ans. Après avoir fait un long ſéjour à Rome pour ſe perfectionner dans ſon art, il retourna dans ſa patrie, où il donna des preuves multipliées de ſon talent. Les ſtatues les plus remarquables de cet artiſte, ſont celles en argent qu'il fit pour le tabernacle de l'égliſe cathédrale de Séville. On y admire le bon goût du deſſin & l'élégance des draperies. Celles de marbre qui repréſentent les évangéliſtes & les docteurs, & qui ont vingt pieds de haut, ne ſont pas moins dignes d'admiration : elles ſont dans la chapelle du ſaint Sacrement de la même égliſe. Le nom de ce ſculpteur eſt très-célebre en Eſpagne.

ARION, joueur de luth & poëte, étoit de la ville de Methymnie, dans l'iſle de Lesbos. On dit qu'il fut l'inventeur du dithyrambe, appellé de ſon nom, & qu'il compoſa pluſieurs hymnes qu'on eſtimoit beaucoup. Voici ce qu'Aulugele rapporte, d'après Hérodote, ſur le compte d'Arion. Périandre, roi de Corinthe, le retint long-temps dans ſa cour. Le poëte-muſicien la quitta pour aller en Sicile & en Italie, dont il charma les habitants par la beauté de ſon chant & de ſes vers. Après avoir amaſſé de grandes richeſſes, il voulut retourner à Corinthe; &, s'étant embarqué ſur un vaiſſeau dont les matelots étoient de cette ville, ceux-ci abuſerent indignement de la confiance qu'il leur avoit témoignée; car à peine furent-ils en pleine mer, qu'ils prirent la réſolution de le tuer pour s'emparer de ſon argent. En vain il tâcha de les fléchir par ſes larmes & ſes prieres : il obtint ſeulement, avant que de ſe jetter lui-même dans la mer en leur préſence, de prendre ſes habits, ſa lyre, & de chanter quelques élégies. Monté ſur le haut de la pouppe, il chanta ſur le mode Pyrrien, qui étoit le plus propre à enflammer les cœurs, & dont on ſe ſervoit dans les combats.

Les matelots enchantés avoient ſuſpendu leur courſe : ils ne douterent point cependant qu'il ne dût périr, quand ils le virent ſe précipiter lui-même dans la mer,

à la fin de ſon chant funebre; mais un prodige, qui les frappa dans l'inſtant, les convainquit que le ciel avoit leur crime en horreur. Un dauphin, qui accourut à la douceur de l'harmonie d'Arion, le porta ſur ſon dos juſqu'au cap de Ténare, dans le Péloponeſe, (qu'on appelle aujourd'hui le cap de Matapan.) Enſuite Arion ſe rendit à Corinthe, & raconta ſon aventure au roi Périandre, qui, croyant d'abord qu'il lui en impoſoit, le fit mettre en priſon. Cependant, ayant mandé les matelots qui venoient de débarquer, il leur demanda s'ils n'avoient point entendu parler d'Arion dans le pays d'où ils arrivoient. Ceux-ci répondirent qu'ils l'avoient vu en Italie, qu'ils ſçavoient qu'il y étoit riche & heureux, & qu'il charmoit tout le monde par ſes talents. Mais leur impoſture fut bientôt dévoilée; Arion parut tout-à-coup à leurs yeux avec ſa lyre & les habits qu'il avoit lorſqu'il s'étoit jetté dans la mer. Quelques auteurs diſent que Périandre, alors convaincu, fit pendre ces malheureux. Hérodote, qui n'en dit rien, ajoute ſeulement que les Lesbiens & les Corinthiens racontoient ainſi cette hiſtoire, & que c'étoit la raiſon pour laquelle on voyoit encore de ſon temps à Ténare deux ſtatues d'airain, dont l'une repréſentoit un dauphin, & l'autre un homme porté ſur ſon dos. Du reſte, les dieux, voulant récompenſer l'amitié de ce dauphin & en éterniſer la mémoire, le placerent parmi les aſtres.

ARISTARQUE, philoſophe Grec, & méchanicien. Il étoit natif de Samos. On ne s'accorde pas ſur le temps auquel il a vécu: on ſçait ſeulement avec certitude, qu'il floriſſoit avant Archimede. Il inventa l'une des eſpeces d'horloge ſolaire. Il eſt un des premiers qui ait ſoutenu que la terre tourne ſur ſon centre, & qu'elle décrit tous les ans un cercle autour du ſoleil. Mais ce ſyſtême qui lui fit beaucoup d'honneur, fut ſur le point de lui devenir funeſte. Il fut accuſé d'irréligion par les prêtres, ſous prétexte qu'il avoit troublé le repos des dieux Lares de la terre. Il ne nous

reſte de ſes ouvrages qu'un traité *de la grandeur & de la diſtance du ſoleil & de la lune.*

ARISTIDE, peintre, né à Thebes dans la Grece, & contemporain d'Apellê. Quoique ſon coloris ne fût pas extrêmement agréable, & que ſa maniere fût un peu ſeche, il avoit néanmoins d'autres parties qui lui ont donné un rang diſtingué entre les artiſtes les plus célebres. Il entendoit ſupérieurement l'expreſſion; de ſorte qu'on ne pouvoit voir ſes tableaux ſans ſe ſentir vivement ému. Celui où il repréſenta le ſac d'une ville, lui fit une grande réputation; &, s'il faut s'en rapporter à la deſcription de Pline, il devoit être un chef-d'œuvre admirable. On y voyoit une femme expirante d'un coup de poignard reçu dans le ſein, & un enfant à côté d'elle ſe traînant à ſa mamelle pour chercher la vie entre les bras de ſa mere mourante. Le ſang qui l'inonde, le trait qui eſt encore dans ſon ſein, cet enfant que l'inſtinct de la nature jette entre ſes bras; l'inquiétude de cette femme ſur le ſort de ſon fils, qui vient, au lieu du lait, ſucer le ſang; ſon combat contre une mort cruelle; tous ces objets, repréſentés avec des touches hardies & avec la plus grande vérité, portoient le trouble dans le cœur des perſonnes les plus indifférentes. Ariſtide fit beaucoup d'autres tableaux excellents, qui furent dans la ſuite tranſportés à Rome, lorſque les Romains ſe rendirent maîtres de la Grece. On ſçait que ces fiers conquérants, ſenſibles pourtant aux beaux-arts, avoient coutume de s'enrichir des dépouilles des autres nations. Et quels peuples pouvoient offrir plus de tréſors en ce genre à leur rapacité, que les malheureux Grecs, eſclaves alors, & déchus de la gloire brillante de leurs prédéceſſeurs? Pour revenir à Ariſtide, on dit que le roi Attale paya cent talents (cent mille écus) un de ſes tableaux.

ARISTOXENE, muſicien, fils du muſicien Mnéſias, né à Tarente en Italie, vivoit ſous Alexandre le Grand & ſous ſes premiers ſucceſſeurs. Il cultiva la philoſophie & la muſique avec ſuccès. Suidas dit qu'il

avoit composé quatre cents cinquante-trois volumes, dont il n'est parvenu jusqu'à nous que ses *Elements harmoniques*, en trois livres. C'est le plus ancien traité de musique que nous ayions. Quoique disciple de Xénophile, philosophe Pythagoricien, Aristoxene attaqua le système musical de Pythagore : il soutint qu'aux regles de mathématiques & aux raisons de proportion que ce philosophe admettoit seulement pour juger de la musique, il falloit joindre le jugement de l'oreille, à laquelle appartient principalement de régler ce qui concerne la musique. Mais ce système, qui paroît au premier coup d'œil être d'une grande simplicité, n'en a dans le fond que l'apparence. Car en proposant, par exemple, de prendre la moitié d'un ton, que proposoit Aristoxene ? Rien, dit M. Rousseau de Geneve, sur quoi l'oreille pût porter un jugement fixe. Ou il ne sçavoit ce qu'il vouloit dire, ou il proposoit de trouver une moyenne proportionnelle entre 8 & 9. Or cette moyenne proportionnelle est la racine quarrée de 72 ; & cette racine quarrée est un nombre irrationnel. Il n'y avoit aucun autre moyen possible d'assigner cette moitié de ton, que par la géométrie ; & cette méthode géométrique n'étoit pas plus simple que les rapports de nombre à nombre calculés par les Pythagoriciens. (*Voyez* PYTHAGORE.) Du reste, le système d'Aristoxene eut beaucoup de partisans, qui furent appellés *Aristoxéniens*, du nom de leur maître, comme on appella *Pythagoriciens* ceux qui suivoient le système de Pythagore. Ces deux partis disputerent beaucoup sur la musique, & furent très-renommés dans l'antiquité.

ARLAUD, (*Jacques-Antoine*) peintre, né à Geneve en 1668, mort dans la même ville en 1743. C'étoit un de ces esprits faits pour réussir dans tout ce qu'ils entreprennent. Aidé d'une mémoire prodigieuse, l'étude des langues ne lui coûta presque rien. Deux mois lui suffirent pour se passer de maître en peinture : après ce temps, s'étant enfermé pendant trois ans pour

s'exercer dans cet art, il vint à Paris, & redoubla de ſoins pour arriver à la perfection. Son application conſtante & ſuivie lui acquit une facilité ſurprenante, qui, jointe à la correction du deſſin & à la vivacité de l'eſprit, le mit en état de faire un grand nombre de tableaux en miniature, genre qu'il avoit embraſſé. Ses tableaux étoient toujours reſſemblants, & poſés agréablement. Quelques-uns étant parvenus au duc d'Orléans, depuis régent, ce prince, frappé de leur beauté, choiſit Arlaud pour maître dans ce genre de peinture; &, afin d'être plus à portée de le voir travailler, de l'entendre parler de ſon art, & de profiter de ſes leçons, il lui donna un logement à Saint-Cloud. Arlaud, animé par une protection ſi brillante, ſe ſurpaſſa; auſſi mérita-t-il juſtement les éloges flatteurs de ce même prince, qui dit: *Juſqu'à préſent les peintres en miniature ont fait des images; c'eſt Arlaud qui leur a appris à faire des portraits: ſa miniature a toute la force de la peinture à l'huile.*

L'Angleterre rendit également hommage à ſes talents. Dans un voyage qu'il y fit en 1721, il fut comblé de préſents, de médailles d'or, & fut chanté par les poëtes. Mais ce qui lui fit le plus d'honneur ſans doute, c'eſt qu'il mérita l'eſtime & l'amitié du grand Newton, qui lui communiqua ſes idées ſur l'optique, qu'Arlaud rendit ſenſibles par les figures. De retour à Paris, il y fit ce chef-d'œuvre de miniature dont on parla beaucoup alors, & qu'il ſeroit injuſte de paſſer ſous ſilence. Un jour, en viſitant le cabinet de M. Cromelin, il y découvrit un bas-relief de marbre blanc, par Michel-Ange, qui repréſentoit Léda, & Jupiter changé en cygne. Ce morceau, qui avoit environ deux pieds de large, frappa tellement notre artiſte, qu'il demanda à le copier. On le lui permit. Il l'imita ſur du papier avec un ſoin extrême; &, l'ouvrage fini, tout Paris connoiſſeur fut frappé de l'illuſion. Cette ſuperficie plate devint en boſſe; la vue pouvoit à peine détromper les plus habiles artiſtes. Le vrai ton de couleur, les dégradations, les ombres portées, tout étoit

rendu, ainſi que la fineſſe du deſſin. On aſſure que le duc de la Force en avoit fait l'acquiſition pour 12000 livres, prix très-conſidérable; & que quelque changement dans la fortune de ce ſeigneur l'obligea de rendre la Léda au peintre, en lui donnant 3000 livres en dédommagement du temps qu'il l'avoit gardée.

Arlaud, après avoir vécu quarante ans à Paris, & amaſſé près de 40000 écus, retourna, en 1729, dans ſa patrie pour y finir ſes jours. Il emporta avec lui de beaux tableaux des meilleurs maîtres, dont il orna ſon cabinet: la Léda y tenoit la premiere place; mais, ſoit qu'il eût quelque ſcrupule ſur la nudité de cette figure, ou que peut-être ou lui en fit des reproches, ce joli tableau diſparut en 1738. On a ſçu depuis qu'il l'avoit coupé en morceaux, de façon néanmoins que les parties n'en ont point été gâtées. Un des principaux magiſtrats de Geneve poſſede la tête, une dame de Paris la main, & une dame Angloiſe le pied. Arlaud avoit une ſi grande vénération pour cette miniature, que, dans ſon portrait par Largillere, il eſt repréſenté travaillant à ce morceau. Il ſe peignit de même, avec la Léda, dans le portrait dont il enrichit la galerie de Florence: le Grand-Duc lui envoya en échange une médaille d'or. Arlaud ne fit plus rien depuis ſon retour de Paris, prétextant un coup qu'il avoit reçu à la tempe, qui l'empêchoit de travailler. Il paſſoit ſon temps à lire, ou à entretenir une correſpondance ſuivie avec les ſçavants de tous les pays & dans tous les genres. Varignon lui envoya, de la part de Newton, ſon Eſſai ſur l'Optique. Ce préſent étoit accompagné d'une lettre pleine d'amitié du ſçavant Anglois: diſtinction d'autant plus grande, que Newton dit lui-même qu'il écrivoit peu de lettres.

Après avoir été près de douze ans ſans ſe ſervir du pinceau, l'amour de la peinture ſe réveilla dans Arlaud, & lui reprocha cette inaction. Il eſſaya, & trouva heureuſement que la main obéiſſoit encore à la tête, & que la pratique, qu'il croyoit entiérement perdue, ne l'étoit point. Il alloit mettre la derniere main au

portrait d'un de ſes parents, lorſqu'il fut enlevé par une mort ſubite. Il laiſſa, par ſon teſtament, à la bibliotheque de Geneve, pluſieurs médailles d'or qu'il avoit reçues de différents princes & grands ſeigneurs; ſon cabinet de tableaux, parmi leſquels on voit deux miniatures en grand de ſa main: l'une eſt une ſainte Famille, & l'autre la Magdeleine pénitente. Il lui légua de plus ſa bibliotheque compoſée de livres rares, & une ample collection d'eſtampes. Franc avec ſes amis, ſimple dans ſes mœurs, décent dans ſes plaiſirs, Arlaud n'avoit qu'une foibleſſe, encore eſt-elle excuſable dans les artiſtes d'un mérite ſupérieur, c'étoit celle de l'amour-propre. Il ſe mettoit ſans façon au premier rang parmi les plus grands peintres.

ARMAND, (*François-Armand* HUGUET) acteur du théâtre François, né à Richelieu en Poitou, d'une famille honnête, en 1699, mort à Paris le 25 Décembre 1765. Il eut l'honneur d'être tenu ſur les fonts de baptême au nom de M. le duc, aujourd'hui maréchal de Richelieu, & fut élevé ſous le nom d'Armand, qu'il a porté toute ſa vie par un ſentiment de reſpect pour ſon parrain. Amené de bonne heure à Paris, ſon eſprit vif & tourné aux ſaillies plut à l'abbé Nadal, auteur de la tragédie de *Saül* & de quelques autres ouvrages, & qui voulut bien ſe charger de ſon éducation. Il le plaça enfant-de-chœur à la paroiſſe S. Paul; mais le maître de muſique le jugeant peu propre à faire des progrès dans cet art, l'abbé Nadal le fit entrer chez un notaire. C'eſt là qu'il donna des preuves de ſes talents ſupérieurs pour jouer les rôles comiques. Perſonne n'étoit plus habile à ſaiſir le ridicule; il faiſoit rire ceux mêmes qu'il contrefaiſoit, tant il imitoit originalement leur ton, leurs geſtes, leurs démarches. A peine eut-il vu la comédie, qu'elle devint pour lui plutôt un beſoin qu'un amuſement. Cédant enfin au goût qui l'entraînoit, il monta d'abord ſur le théâtre, en Languedoc; &, de retour à Paris, il débuta à la Comédie Françoiſe, le 2 Mars 1723, par le rôle de Paſquin dans *l'Homme*

à bonnes fortunes. Il fut reçu le 6 Mai 1724, avec l'applaudiſſement général du public.

La nature lui avoit donné le maſque le plus propre à caractériſer les talents d'un valet adroit & fourbe, tel que les Daves de l'antiquité. Il ſaiſiſſoit avec une préſence d'eſprit ſinguliere tout ce qui pouvoit plaire au public. Jouant le rôle de Paſquin dans *Attendez-moi ſous l'orme*, après ces mots: *Que dit-on d'intéreſſant? Vous avez reçu des nouvelles de Flandres*, il repliqua ſur le champ: *On dit que Port-Mahon eſt pris?* Ainſi le filleul eut le mérite d'annoncer la conquête de ſon parrain. Il a créé pluſieurs rôles, & il fut le reſtaurateur de ceux de Falaiſe dans *la Réconciliation Normande*, & de Glacinag dans *le Mariage fait & rompu.* Cet acteur contrefit avec tant de vérité le Pantalon des Italiens, dans la petite comédie de *la Françoiſe Italienne*, que celui-ci diſoit en le voyant: *Si je ne me ſentois au parterre, je me croirois au théâtre.* Son humeur gaie & facétieuſe ne le quitta jamais. A l'âge de ſoixante-ſix ans, il s'amuſoit des heures entieres à entendre debout, ſur les boulevards, les parades de Nicolet, & il y rioit d'auſſi bonne foi qu'un jeune écolier. Dans les affaires les plus ſérieuſes, il ne pouvoit ſe refuſer des plaiſanteries, & ſes meilleurs amis en étoient quelquefois la victime: mais la méchanceté du cœur n'en étoit point le principe; on aſſure qu'il l'avoit naturellement bon. Il ſe retira du théâtre le 5 Mars 1765, avec une penſion du roi, après quarante-deux ans de ſervice. Il étoit le doyen des Comédiens François. Sa mort arriva bientôt après; & il fut enterré à S. Sulpice, ſa paroiſſe.

ARNOLPHE DI LAPO, architecte & ſculpteur, né à Florence en 1232, mort en 1300. Il étoit contemporain de Cimabué, & rendit à l'architecture les mêmes ſervices que celui-ci rendit à la peinture. Ils furent tous les deux créateurs, ou du moins reſtaurateurs de l'art qu'ils exerçoient. Qu'on ne s'imagine pas cependant qu'Arnolphe ait porté l'architecture à un bien haut degré de perfection: c'eſt aſſez pour ſa gloire de

l'avoir retirée de la barbarie où elle étoit comme ensevelie depuis bien des siecles, & d'avoir mis dans ses ouvrages quelques traces de bon goût. Mais, s'il y laissa subsister encore le mélange d'arabe & de tudesque, on ne doit en accuser que la nature elle-même des choses. L'expérience ne nous apprend que trop que dans le monde physique, comme dans le monde moral, on n'arrive à la perfection que par des degrés insensibles. D'ailleurs, tous les édifices construits par Lapo sont marqués au coin de la solidité. On peut en juger par l'église de sainte Marie *del Fiore*, qui est la cathédrale de Florence. Cette église, que les Florentins avoient résolu de rendre la plus belle du monde, fut bâtie d'une maniere si solide, que Brunelleschi put élever au-dessus la grande coupole qui étonne tous les connoisseurs. Les autres ouvrages de Lapo sont les nouvelles murailles de Florence, qu'il flanqua de tours; la place que l'on nomme *Or Saint-Michel*; celle des Prieurs; l'abbaye & l'église de sainte Croix. On voit dans cette derniere le portrait de notre artiste, fait de la main de Giotto.

ARPINO, (*Joseph-César*) peintre. (*Voyez* JOSÉPIN.)

ARTÉMON, méchanicien, né à Clazomene, vivoit du temps de Périclès, environ quatre cents soixante ans avant Jesus-Christ. Il suivit ce général au siege de Samos; & il inventa le bélier, la tortue, & les autres machines de guerre dont les anciens se servoient pour attaquer les places. Ces machines ont été en usage jusqu'à l'invention de la poudre à canon.

ARTOIS, (*Jean van*) peintre, né à Bruxelles en 1613. On ignore l'année de sa mort, & chez quel maître il prit les leçons de son art: vraisemblablement il dut tout à son génie; & ce ne fut qu'en étudiant la nature, ses variétés, & les saisons différentes, qu'il parvint à être un des plus grands payságistes qui aient existé. Ses ouvrages sont d'une grande maniere: les ciels & les lointains sont légers & variés; les arbres

ont de belles formes, & paroiſſent en mouvement dans l'air. Il ornoit de plantes, de ronces, de joncs, de mouſſe, le devant de ſes tableaux, qu'il rendoit riches par tous ces détails. Tout dans ſes tableaux eſt diſtribué avec un art ſingulier. La touche de ſon feuillé eſt des plus agréables. Téniers a peint ou retouché les figures & les animaux de quelques-uns de ces payſages. Unis par l'amitié, ces deux peintres travaillerent ſouvent enſemble. Il n'a manqué peut-être à van Artois que de prendre de meilleures précautions pour conſerver ſon coloris; car pluſieurs de ſes tableaux ſont devenus noirâtres. On croit que ce défaut ne vient en partie que de ce qu'il glaçoit ſouvent trois ou quatre fois les endroits qu'il vouloit colorier. On a de lui des tableaux en grand, que l'on peut égaler à ceux des maîtres les plus vantés. On en a auſſi en petit, qui méritent d'être placés dans les meilleurs cabinets. Les richeſſes furent le fruit des travaux de cet artiſte. Heureux s'il avoit ſçu les ménager! Mais, entêté des grands, qui recherchoient ſa ſociété parce qu'il étoit homme d'eſprit, il eut la folie de les traiter bien ſouvent chez lui avec ſplendeur. Il ſe ruina, & mourut pauvre. Ses ouvrages ſe voient à Bruxelles, à Malines, à Gand, & dans la ſuperbe collection de l'Electeur Palatin à Duſſeldorp.

ARTUSÉ, (*Jean-Marie*) né à Bologne dans le ſeizieme ſiecle. Il fut chanoine régulier de la congrégation de S. Sauveur. Quoiqu'on ne nous diſe point qu'il ait fait de la muſique, nous croyons cependant devoir en faire mention, pour faire connoître un de ſes ouvrages qui peut être très-utile aux muſiciens. C'eſt un excellent traité ſur le *Contre-point*, en italien, imprimé à Veniſe en 1586. On aſſure qu'on trouve à s'inſtruire dans ce livre peu commun, malgré les progrès qu'on a faits depuis dans l'art agréable de la muſique. Artuſé ſçavoit les mathématiques, & s'étoit attaché particuliérement à la partie qui concerne l'harmonie.

ASCENSIUS-BADIUS, imprimeur. (*Voyez* BADIUS.)

ASCLÉPIODORE, contemporain d'Apelle, & peintre célebre. On eſtimoit beaucoup ſes ouvrages, à cauſe de la belle proportion qu'il ſçavoit donner à ſes figures. Les ſuffrages d'Apelle les faiſoient exrêmement rechercher. Aſclépiodore fit douze portraits des dieux, dont Mnaſon, roi d'Elate, lui donna trois cents mines d'argent pour chacun.

ASINELLI, freres & architectes célebres, étoient de Bologne, ou du moins vivoient dans cette ville vers l'an 1100. Ce fut à peu près dans ce temps-là qu'ils bâtirent la magnifique tour de Bologne, à laquelle on a donné leur nom, & qui paſſe pour la plus haute de toute l'Italie.

ASPEINDIUS, célebre joueur de lyre, prit ſon nom de la ville d'Aſpeude en Pamphylie, où il naquit: on ignore dans quel temps. Il ſe ſervoit ſeulement de la main gauche pour toucher les cordes; ce qu'il faiſoit avec une ſi grande délicateſſe, qu'il n'étoit preſque entendu que de lui ſeul. De-là vient qu'on diſoit de lui, *Mihi & fidibus cano.* Il donna naiſſance à un proverbe dont les Grecs ſe ſervoient pour déſigner plutôt les filous que les voleurs: ils les appelloient *joueurs Aſpeindiens*, parce qu'ils tâchent toujours de faire enſorte qu'on ne les entende pas, & qu'ils s'inſinuent ſans bruit.

ASSELEYN, (*Jean*) peintre, né en Hollande, mort à Amſterdam en 1660. Le deſir de s'inſtruire lui fit parcourir la France & l'Italie. Il eut le bonheur de connoître, dans ce dernier pays, Banboche, qui lui donna des conſeils utiles pour ſon art, & dont il imita la maniere. Les peintres Flamands qui étoient alors à Rome lui donnerent le ſobriquet de *Kabbeté*, parce qu'il avoit une main torſe & les doigts recourbés; ce qui lui faiſoit tenir ſa palette avec peine. Cependant, quand on voit ſes ouvrages, on ne peut pas croire qu'ils ſoient ſortis d'une main eſtropiée; rien n'y ſent la

contrainte ; une grande liberté, une franchiſe de touche admirable, une ſurprenante légéreté ſe remarquent par-tout. On trouve ſon coloris brillant, & ſon pinceau vrai. Cet artiſte a traité avec un égal ſuccès les batailles & les payſages, qu'il a ornés quelquefois de ſujets d'hiſtoire & d'animaux. On eſt étonné de la quantité de tableaux qu'il a laiſſés à Rome & à Veniſe. A ſon retour d'Italie, il s'arrêta quelque temps à Lyon, où il épouſa la fille d'un marchand d'Anvers, qu'il amena à Amſterdam. Ses ouvrages furent admirés par ſes compatriotes. Il réforma une maniere noire & trop rembrunie que les peintres de ſon pays avoient ſuivie juſqu'alors ; & ce fut lui qui leur apprit la maniere claire & fraîche de peindre le payſage, telle que celle de Claude le Lorrain. La Hollande poſſede beaucoup de tableaux d'Aſſeleyn. Perrelle a gravé, d'après lui, vingt-quatre payſages, & des ruines peintes en Italie.

ASTRAUDI, (*Roſalie*) actrice du théâtre Italien, ſur lequel elle débuta en 1744, par le rôle de Florine dans *l'Iſle des talents*. Elle fut reçue avec applaudiſſement, & le public la vit toujours avec plaiſir remplir les rôles d'amoureuſe & de ſoubrette, ſoit dans les comédies qui ſe jouoient aux Italiens, ſoit dans les parodies. A la clôture de 1755, elle quitta le théâtre ; & elle eſt morte depuis, après avoir épouſé le comte de..... Elle avoit une ſœur qui jouoit auſſi ſur le même théâtre.

ATHÉNÉE, méchanicien Grec. On ignore dans quel temps il a vécu. On dit qu'il fit une horloge très-ingénieuſe : c'étoit un ſifflement d'air qui marquoit les heures, & que l'impreſſion de l'eau pouſſoit par une ouverture fort étroite. Antiphile a conſacré le nom de l'inventeur par quelques diſtiques qui ſe trouvent dans le recueil des épigrammes grecques. Il ne faut pas le confondre avec un autre Athénée de Byſance, ingénieur ſous Gallien, qui fortifia pluſieurs villes de l'empire, & qui eſt auteur, à ce qu'on croit, d'un livre

ſur

ſur les machines de guerre, imprimé dans le recueil des ouvrages des anciens méchaniciens.

ATHÉNODORE, ſculpteur Grec, né dans l'Arcadie, eut pour maître le célebre Polyclete. Les ouvrages qu'il fit établirent ſa réputation juſtement méritée; mais, entr'autres talents, il poſſédoit parfaitement celui de bien repréſenter les femmes de qualité. On connoît un autre Athénodore, ſculpteur Rhodien, qui travailla, avec Ageſander & Polydore, au fameux grouppe de Laocoon. (*Voyez* AGESANDER.)

ATTALUS, TALUS, CALUS, *ou* PERDIX, (car les auteurs varient ſur ſon nom) étoit neveu de Dédale. Il eut, dit-on, la gloire de partager une partie de ſes inventions. La mere de ce jeune homme l'avoit confié à ſon oncle pour l'inſtruire des ſecrets de ſon art. Il avoit encore plus de génie & d'induſtrie que ſon maître. A l'âge de douze ans, ayant rencontré la mâchoire d'un ſerpent, & s'en étant ſervi avec ſuccès pour couper un petit morceau de bois, cette aventure lui donna l'idée de conſtruire un inſtrument qui imitât l'aſpérité des dents de cet animal. Il prit pour cet effet une lame de fer, & la découpa ſur le modele de ces petites dents courtes & ſerrées qu'il avoit remarquées dans le ſerpent. Ce fut ainſi qu'il trouva la ſcie. On lui attribue encore l'invention du compas, du tour, & de la roue à potier. Dédale, ajoute l'hiſtoire, ne fut pas exempt de la baſſe jalouſie qui, dans tous les temps, a été le vice des artiſtes, même de ceux qui font profeſſion des arts les plus nobles & les plus relevés. Appréhendant de ſe voir effacer un jour par ſon diſciple, il le fit périr.

AUDEN-AERT, (*Robert van*) peintre & graveur. La Flandre fut ſa patrie. Le deſir de ſe perfectionner lui fit entreprendre le voyage d'Italie, où Carle Maratte, qui le prit en ſinguliere affection, lui donna d'excellentes leçons ſur la peinture. Mais Auden-Aert ſe conſacra plus particuliérement à la gravure, & pro-

duiſit beaucoup d'ouvrages eſtimables, tant d'après Carle Maratte, que d'après Daniel de Volterre, Annibal Carrache, le Dominiquin, Pietre de Cortone, le cavalier Bernin, &c. Son ſtyle eſt large, moëlleux, intelligent & de bon goût. Il ſe retira à Gand, où il mourut dans un âge fort avancé, vers la fin du dernier ſiecle.

AUDRAN. Cette famille, féconde en artiſtes célebres, a produit :

I. AUDRAN, (*Charles* ou *Karle*) graveur, né à Paris en 1594, mort dans la même ville en 1674, ſans avoir été marié. Il étoit fils de Louis Audran, officier de louveterie ſous Henri IV. Il annonça, dès ſon enfance, beaucoup de goût & de diſpoſition pour la gravure ; ce qui lui fit entreprendre le voyage d'Italie pour ſe perfectionner dans ſon art. Il y fit beaucoup de progrès ; & à ſon retour il adopta le genre du burin dans lequel il a excellé. Ses premieres eſtampes étoient marquées d'un C ; mais ſon frere Claude Audran ayant adopté la même marque dans celles qu'il mit au jour, le premier ſe ſervit d'un K pour diſtinguer les ſiennes : ce qui l'a fait ſurnommer Karle, au lieu de Charles. L'abbé de Marolles, qui le cite toujours avec éloge, nomme, dans ſon *Catalogue d'eſtampes*, cent trente morceaux de ce graveur. Les plus célebres ſont, une Annonciation, d'après Annibal Carrache ; & une Aſſomption, d'après le Dominiquin.

II. AUDRAN, (*Claude*) graveur, né à Paris en 1597, mort à Lyon en 1677. Il étoit frere du précédent ; d'autres diſent ſon couſin germain ſeulement. Quoi qu'il en ſoit, après avoir appris de lui le deſſin & la gravure, il alla s'établir à Lyon. Ses ouvrages ſont d'un aſſez bon goût, mais inférieurs à ceux de Karle Audran. Il laiſſa d'une ſeconde femme, entre autres enfants, Germain, Claude II, & Girard, qui ſuivent.

III. AUDRAN, (*Germain*) graveur, né à Lyon en

1631, mort dans la même ville en 1710. Il vint à Paris auprès de ſon oncle Karle, qui lui apprit le deſſin & la gravure. De retour à Lyon, il publia des eſtampes qui lui firent beaucoup d'honneur. Ses talents lui méritèrent la place d'adjoint à profeſſeur de l'académie fondée dans cette ville à l'*inſtar* de celle de Paris. Il donna le jour à quatre artiſtes, dont il ſera fait mention enſuite, Claude III, Benoît, Jean, & Louis.

IV. AUDRAN, (*Claude II*) peintre, né à Lyon en 1639, mort à Paris en 1684. Son oncle Karle fut ſon maître dans le deſſin. Le goût qu'il avoit pour la peinture lui fit donner la préférence à cet art, dans lequel il ſe diſtingua. Une grande application, jointe à des réflexions profondes & à beaucoup de pratique, lui acquirent un bon goût de deſſin, & une grande facilité de pinceau. Ses premiers ouvrages lui méritèrent l'approbation de le Brun, qui l'employa aux ébauches des grands tableaux du paſſage du Granique & de la bataille d'Arbelles. Il entroit ſi bien dans le goût de ce maître, que ſes productions offroient le même ſtyle. Il peignit à freſque la chapelle du château de Sceaux, la galerie des Thuileries, le grand eſcalier de Verſailles, & pluſieurs bas-reliefs & trophées couleur de bronze dans la ſalle des Gardes, ſous la conduite du même le Brun. Le cardinal de Furſtemberg lui ordonna de grands tableaux de génie pour ſon ſallon de Saverne. L'académie le reçut en 1675, & le nomma profeſſeur en 1681. Il ne ſe maria point. Ses vertus le rendoient auſſi recommandable que ſes talents.

V. AUDRAN, (*Girard*) graveur, qu'on nomme mal-à-propos *Gerard*, né à Lyon en 1640, mort à Paris en 1703. Il apprit de ſon pere les premiers éléments du deſſin & de la gravure, & vint enſuite à Paris où il développa ſes talents. Sa réputation le fit connoître de le Brun, qui lui fit graver la bataille de Conſtantin, & ſon triomphe. Ces ouvrages lui méritèrent un logement aux Gobelins. Après avoir pro-

duit plusieurs autres ouvrages non moins estimables, il fut à Rome, où il demeura pendant trois ans, & fit plusieurs morceaux de la plus grande beauté, entr'autres le portrait de Clément IX. Le grand Colbert, frappé de son mérite, sollicita les ordres de Louis XIV qui le rappella en France, le nomma son graveur, lui accorda une pension, & le combla de bienfaits.

Cet artiste sublime, loin de croire qu'un servile arrangement de tailles, & une pureté de burin souvent froide & affectée, fussent essentiels à la gravure de l'histoire, fit valoir ses ouvrages par un mélange hardi de hâchures libres, & de points mis en apparence sans ordre, mais avec un goût inimitable, & laissa à la postérité des exemples admirables du vrai caractere dans lequel les grandes compositions doivent être traitées. Ses chefs-d'œuvre, qui n'offrent qu'un style peu flatteur aux yeux des ignorants, font l'admiration des vrais connoisseurs & des personnes de bon goût. Il avoit acquis de profondes lumieres sur son art, par les études constantes qu'il fit de la science du dessin, & par l'usage qu'il avoit de peindre d'après nature. Ce grand homme sçut toujours se pénétrer du génie de son auteur, souvent pour l'embellir, & quelquefois pour le surpasser.

Il est sans contredit le plus célebre graveur qui ait existé dans le genre de l'histoire. On connoît de lui quelques sujets qu'il a gravés d'après ses dessins, qui offrent autant de goût que de caractere & de facilité. Le Brun, qui se connoissoit en artistes, crut se faire honneur, en confiant aux talents de celui-ci le soin de rendre les batailles d'Alexandre qu'il venoit de terminer. Girard surpassa dans ces morceaux les espérances mêmes de ce grand peintre. Il en grava quatre; le cinquieme, qui a pour sujet la famille de Darius, fut gravé par le chevalier Edelinck. Girard entreprit encore de multiplier, par son burin, les chefs-d'œuvre du Poussin, de le Sueur, de Raphaël, des deux Courtois, de Stella, de Mignard, &c. La coupole du Val-de-Grace, d'après celui-ci, peut être citée, après les

batailles d'Alexandre, comme un de ſes plus beaux morceaux. Il avoit été nommé conſeiller de l'académie de peinture en 1681. Il ne laiſſa de ſon mariage aucun enfant mâle, & mourut âgé de ſoixante-un ans, conſidéré des grands, eſtimé de tous les ſçavants de ſon ſiecle, chéri & regretté de tous ceux qui l'avoient connu.

VI. AUDRAN, (*Claude III*) peintre, neveu du précédent, & fils de Germain Audran; né à Lyon en 1658, mort à Paris en 1734, au Palais du Luxembourg, où il occupoit depuis 29 ans une place honorable, celle de concierge de cette maiſon royale. Il a excellé dans le genre des groteſques & des arabeſques. On voit beaucoup de ſes ouvrages à Verſailles, Marly, Trianon, Meudon, & dans les principaux hôtels de Paris. Le roi le nomma ſon peintre & ſon deſſinateur. Il n'avoit point été marié. Le célebre Wateau fut ſon éleve.

VII. AUDRAN, (*Benoît*) graveur, fils de Germain; né à Lyon en 1661, mort à Paris en 1721. Après avoir appris de ſon pere les principes du deſſin & de la gravure, il vint à Paris, où les leçons de ſon oncle Girard le perfectionnerent à tel point, qu'on admire dans ſes ouvrages une partie des beautés qui ſe trouvent dans ceux de l'illuſtre Girard. Il mérita d'être nommé graveur du roi, & penſionnaire de Sa Majeſté. L'académie le reçut dans ſon ſein, & le nomma conſeiller en 1715. Il mourut garçon à Louzouer, dioceſe de Sens, dans une terre que lui avoient valu l'aſſiduité de ſon travail & la ſupériorité de ſes talents. Ses eſtampes les plus eſtimées ſont les ſept ſacrements, d'après Pouſſin; Alexandre malade, d'après le Sueur; le ſerpent d'airain, d'après le Brun; deux pieces, d'après Rubens, dans la galerie du Luxembourg, &c.

VIII. AUDRAN, (*Jean*) graveur, fils de Germain; né à Lyon en 1667, mort à Paris, aux Gobelins, en 1756. Il dut encore à ſon oncle Girard les

ſuccès brillants qu'il eut dans la gravure ; &, quoiqu'il ne l'ait pas égalé, il ne laiſſe pas d'être placé dans la claſſe des graveurs célebres, dont le nom & les ouvrages paſſeront à la poſtérité. Cet artiſte laborieux donna des preuves de ſa capacité dès l'âge de vingt ans, & il en avoit quatre-vingts lorſqu'il quitta le burin. Les bienfaits de la cour furent la juſte récompenſe de ſes talents. En 1707, le roi lui donna le titre de ſon graveur, une penſion & un logement aux Gobelins. L'année ſuivante, il fut reçu membre de l'académie de peinture. Il laiſſa trois fils, dont l'un, Benoît II, a gravé quelques pieces, entr'autres, les âges & les éléments, d'après Lencret ; & l'autre, nommé Michel, a été un des entrepreneurs des tapiſſeries de la couronne. Pour ſe former une idée de la délicateſſe du burin de Jean Audran, on n'a qu'à voir les batailles d'Alexandre réduites en petit ; l'Eſther, d'après Charles Coypel ; l'Athalie, d'après Antoine Coypel ; le couronnement de la reine Marie de Médicis. Comme il n'y a point eu de ſon temps de grandes entrepriſes où il ne ſoit entré, il a gravé pluſieurs morceaux de la galerie de M. Crozat, de la galerie du Luxembourg, & de celle de Verſailles. Le reſte de ſon œuvre, qui eſt très-conſidérable, & dans lequel on trouve quelques portraits fort bien exécutés, eſt d'après cinquante des meilleurs peintres.

IX. AUDRAN, (*Louis*) graveur, dernier fils de Germain ; né à Lyon en 1670, mort à Paris ſubitement en 1712, ſans avoir été marié. Il vint à Paris, comme ſes freres, pour ſe former à l'école de Girard, ſon oncle. La mort qui le ſurprit à la fleur de ſon âge ne lui permit pas de produire beaucoup d'ouvrages ; mais ceux qui nous reſtent prouvent qu'il avoit déja fait de grands progrès. On doit particuliérement diſtinguer ſes œuvres de miſéricorde, d'après Bourdon ; & le cadavre, d'après Houaſſe.

AVED, (*Jacques-André-Joſeph*) peintre du roi, né à Douai en 1702, mort à Paris en 1766, étoit fils

d'un docteur en médecine. Il reſta orphelin dès l'enfance. Un de ſes beaux-freres, capitaine dans les gardes Hollandoiſes, s'étant chargé de ſon éducation, le prit chez lui à Amſterdam; &, comme il le deſtinoit au métier des armes, il lui fit apprendre le deſſin, & lui donna pour maître le fameux Bernard Picard. Le jeune éleve ſurpaſſa bientôt les eſpérances de ce maître, & combla les vœux du capitaine, qui voulut l'envoyer à ſa deſtination plutôt qu'il n'eſpéroit lui-même; mais Aved avoit formé dès-lors d'autres projets. Entraîné par ſon goût pour la peinture, il parcourut la Flandre & la Hollande, non en militaire, qui ne compte pour rien les plus riants payſages, s'il n'y voit des ſituations propres à camper, à ranger une armée en bataille, ou à la faire marcher en colonnes; mais en obſervateur, qui étudie la nature pour l'imiter & pour l'embellir encore par ſon pinceau.

Après avoir admiré les excellents morceaux de l'école Flamande, il vint à Paris, en 1721, puiſer dans les leçons des meilleurs artiſtes les principes dont il avoit beſoin. Il entra chez le Bel, & eut pour amis Carle Vanloo, Boucher, Dumont le Romain, jeunes éleves comme lui, qui le devancerent & qui l'attirerent à l'académie. Agréé par cet illuſtre corps en 1729, il en devint enfin membre en 1734. Sa réputation ne fut pas long-temps à percer. Méhémet-Effendi, ambaſſadeur de la Porte, voulant offrir ſon portrait au roi, choiſit Aved, comme le meilleur peintre en ce genre. Ce portrait fut en effet admiré, & on l'a placé depuis au château de Choiſy, dans la ſalle des gardes. Le ſuccès qu'eut ce morceau procura bientôt après à notre artiſte l'honneur de peindre le roi lui-même, qui l'avoit fait appeller à la cour. Nous n'entrerons pas dans le détail de tous ſes autres ouvrages. Il nous ſuffira de remarquer qu'il avoit le ſecret de rendre dans ſes portraits, non-ſeulement la figure, mais encore le génie, le caractere, les talents, les habitudes des perſonnes qu'il peignoit. Il ne négligeoit rien de ce qui pouvoit concourir à la reſſemblance & à l'effet principal. La

poſition, la draperie, tous les acceſſoires, les plus petits détails même, devenoient eſſentiels pour lui. Enfin il ſçavoit mettre d'accord l'art & la nature. Quoiqu'il en ſçût autant que les plus habiles de ſes confreres, il ne ceſſa jamais d'étudier. Il n'y avoit pas de cabinet en France, dans la Hollande & dans la Flandre, qu'il n'eût vu ; point de peintre un peu célebre, dont il ne connût la maniere. Son cabinet étoit un des plus curieux de Paris, & ſa collection une des plus précieuſes. Les qualités de ſon ame égaloient au moins ſes talents. Franc, généreux, doux, complaiſant dans la ſociété, aimable dans la converſation, reſpectable dans ſon domeſtique, il mérita l'eſtime de tous ceux qui le connurent; & ſa mort, cauſée par une attaque d'apoplexie, excita leurs juſtes regrets.

AVELINE, (*Pierre*) graveur, mort à Paris vers l'an 1760, dans un âge avancé. Cet artiſte, d'un mérite diſtingué, a produit un grand nombre d'ouvrages d'un très-bon goût, entr'autres, la mort de Séneque, d'après Luc Jordan, pour le recueil de la ſuperbe galerie de Dreſde. Cette eſtampe eſt d'une grande beauté. Ses autres morceaux ſont d'après Berghem, Corneille Wiſcher, Jouvenet, Wateau, Boucher, &c. Il a donné au public quelques pieces d'après ſes deſſins. Il étoit de l'académie royale.

AUGEREAU, (*Jean*) imprimeur à Paris, dans le ſeizieme ſiecle. Il fut un des premiers qui tailla des poinçons pour les lettres romaines, les caracteres gothiques étant alors preſque les ſeuls en uſage. Il publia *Andreæ Naugerii Patricii orationes duæ*, in-4°, en 1533; *Euſebii Pamphili de præparatione Evang.* in-4°, en 1534, &c.

AUGUSTIN, imprimeur de Ferrare, dans le quinzieme ſiecle. Nous avons de lui quatre ouvrages imprimés depuis 1474 juſqu'à 1475, dont l'un eſt le Bocace : c'eſt le premier poëme imprimé en italien : il eſt ſans date, ſans nom de lieu ni d'imprimeur; mais par le caractere on reconnoît qu'il eſt d'*Auguſtin*.

AUGUSTIN ET ANGE DE SIENNE, freres, & architectes, vivoient dans le quinzieme ſiecle. Eleves de Jean de Piſe, ils acquirent de bonne heure une ſi grande réputation, que les habitants de Sienne leur confierent la ſurintendance de tous leurs édifices publics. Nous allons citer quelques bâtiments conſidérables qu'ils firent élever; la façade ſeptentrionale de la cathédrale, deux portes de la ville, la grande fontaine en face du palais de la Seigneurie, la ſalle du grand conſeil. Ils commencerent l'égliſe & le couvent de ſaint François, & acheverent la tour du palais public. Les villes d'Aſſiſe, d'Orviette & d'Arezzo, renferment pluſieurs édifices bâtis ſur leurs plans, & qu'ils ornerent de pluſieurs morceaux de ſculpture, ſelon la coutume des architectes de ce temps-là, qui étoient auſſi ſculpteurs.

AVILER, (*Auguſtin-Charles d'*) architecte, né à Paris en 1653 d'une famille originaire de Nancy, mort à Montpellier en 1700. Les progrès qu'il fit dans l'architecture le mirent en état, à l'âge de vingt ans, de concourir pour aller à Rome, & d'obtenir une place à l'académie que la France entretient dans cette ville. Il s'embarqua à Marſeille avec Deſgodet, architecte, & le célebre antiquaire Jean-Foi Vaillant. Malheureuſement leur vaiſſeau fut pris par des corſaires Algériens, & tout l'équipage fut fait eſclave. Pendant ſeize mois que dura leur captivité, d'Aviler ne diſcontinua pas de deſſiner; il donna même le plan d'une moſquée qui fut bâtie à Tunis, dans la grand'rue qui conduit à Babaluch. On prétend qu'elle eſt d'un très-bon goût d'architecture; & ſans doute c'eſt le meilleur édifice qui ſe trouve dans le pays. Notre artiſte ne profita de ſa liberté, obtenue en 1676 par les inſtances réitérées de Louis XIV, que pour ſe rendre à Rome, où, pendant cinq années de ſéjour, il examina avec la plus grande attention les plus beaux bâtiments anciens & modernes. De retour en France, il travailla ſous Hardouin Manſard, qui l'employa très-utilement dans pluſieurs édifices dont on

l'avoit chargé. Quoique fort occupé, d'Aviler trouva néanmoins le loiſir de traduire & d'orner de notes le ſixieme livre des ouvrages de Scamozzi, architecte Italien.

Mais le livre qui lui fit le plus d'honneur, fut ſon Commentaire ſur Vignole, d'après lequel il compoſa ſon Cours complet d'Architecture, avec un Dictionnaire de tous les termes d'architecture civile & hydraulique. Les définitions qu'il donna de ces termes furent trouvées ſi claires & ſi juſtes, que les meilleurs dictionnaires de la langue françoiſe n'ont pas fait difficulté de les adopter. Cependant d'Aviler, s'étant apperçu que Manſard ne lui fourniſſoit jamais l'occaſion de travailler d'après ſes propres idées, accepta la propoſition qu'on lui fit d'aller à Montpellier, pour y faire exécuter une porte en forme d'arc de triomphe, dont d'Orbay avoit donné le deſſin: elle ſe nomme la porte du *Peyrou*. La réputation que s'acquit d'Aviler dans cette occaſion, engagea M. de Bâville, intendant du Languedoc, à ſe déclarer ſon protecteur, & à l'employer dans différents ouvrages. Cet architecte en fit conſtruire un grand nombre à Carcaſſonne, à Béziers, à Nîmes, & à Toulouſe, où l'on voit le palais magnifique de l'archevêque, bâti ſur ſes deſſins. Tant de travaux ſi heureuſement exécutés engagerent les Etats, en 1693, à créer en ſa faveur un titre d'architecte de la province. Fixé par reconnoiſſance en Languedoc, d'Aviler ſe maria à Montpellier; mais à peine commençoit-il à jouir du fruit de ſes travaux, qu'il mourut, à l'âge de quarante-ſept ans.

AURÉLIUS, peintre, vivoit du temps d'Auguſte. Il s'étoit attaché particuliérement à peindre les déeſſes; mais comme, pour rendre leur beauté, il avoit beſoin de quelques images ſenſibles, il imagina de leur donner la reſſemblance des plus belles courtiſanes qu'il voyoit, & dont il étoit même quelquefois favoriſé. Il paroit que dans les principes du paganiſme il y avoit une eſpece d'impiété en offrant de pareilles reſ-

ſemblances ; auſſi les premiers Chrétiens, & ſur-tout S. Juſtin, martyr, en prenoient-ils occaſion de ſe railler des payens, qui adoroient les maîtreſſes de leurs peintres, ou les mignons de leurs ſculpteurs.

AUSSURD, (*Antoine*) imprimeur de Paris. Il ſe rendit recommandable par la beauté de ſes éditions & le choix des livres qu'il imprima. Il publia, ſur un ancien manuſcrit tiré de la bibliotheque du college de Liſieux, *Juſtin*, *Florus*, *Sextus-Rufus*, in-folio, en 1519 : *Joannis Raulin Sermones de Pœnitentiâ*, in-4°, en 1524.

AUTREAU, (*Jacques*) poëte par goût, & peintre par néceſſité, né à Paris, mort à l'hôpital des Incurables de la même ville en 1745, âgé de quatre-vingt-neuf ans. Né avec un caractere bizarre & ſingulier, qui le portoit à mépriſer ce que les autres eſtiment, il faiſoit peu de cas de l'eſpece de réputation que lui acquirent ſes ouvrages dramatiques & pittoreſques. On a de lui quelques tableaux aſſez eſtimés. Celui qui lui a fait le plus d'honneur, repréſente Fontenelle, La Mothe & Saurin, diſputant ſur un ouvrage d'eſprit. Tout le monde connoît ſon dernier morceau, où, dans une allégorie très-fine, il fait un bel éloge du cardinal de Fleury. On y voit un philoſophe vénérable, avec une lanterne à la main pour trouver cet homme que Diogene le Cynique chercha vainement de ſon temps. Le philoſophe l'a enfin trouvé, & le montre dans le portrait du cardinal de Fleury, peint dans un grand médaillon, d'après celui qu'en a fait le célebre Rigaud. Ce tableau a été fort bien gravé.

AUZOUT, (*Adrien*) méchanicien, né à Rouen, on ne ſçait en quelle année. Il fut un des premiers membres de l'académie royale des ſciences de Paris ; mais depuis l'année 1667 il n'en eſt plus fait mention dans l'hiſtoire de cette académie. Il fit le voyage de Rome en 1670, & il mourut en 1693. Ce ſçavant

publia plusieurs ouvrages, entr'autres, un *Traité du Micrometre*, & quelques *Remarques sur une machine de M. Hook*. On lui doit la perfection du micrometre, dont on attribue l'invention à Huyghens. Par ses efforts, il vint à bout de rendre cet instrument propre à des déterminations extrêmement délicates. On peut en voir la description dans la troisieme partie de l'optique de M. Smith.

B A A

BAAN, (*Jean de*) peintre, né à Harlem en 1633, mort à la Haye en 1702. Orphelin à l'âge de trois ans, il fut mis ſous la tutele d'un de ſes oncles, nommé Piemans, qui l'inſtruiſit dans l'art de la peinture. Ayant encore perdu cet oncle, en 1645, il ſe rendit à Amſterdam, où il continua de s'appliquer à ſon art ſous Bakker, qui, charmé de ſes talents, ſe déclara ſon protecteur, & ne négligea rien pour le faire connoître : il y réuſſit. La réputation de ſon éleve parvint chez les plus grands ſeigneurs de la Hollande, qui l'employerent beaucoup à cauſe de la perfection qu'il ſçavoit donner aux portraits, genre pour lequel il s'étoit décidé, en ſuivant le goût de Wandick. Quelques-uns de ſes ouvrages arrivés en Angleterre y furent trouvés ſi beaux, que le roi Charles II le fit venir à ſa cour pour faire ſon portrait, ceux de la reine & des plus grands ſeigneurs. De retour en Hollande, notre artiſte peignit le grand-duc de Toſcane, & fit préſent de ſon propre portrait à ce prince qui le plaça parmi les peintres célebres dans ſa galerie.

Lorſque Louis XIV eut fait, en 1672, la conquête d'une partie de la Hollande, ce grand roi fit demander Baan pour l'aller peindre à Utrecht; mais, quoique très-ſenſible à cet honneur, Baan repréſenta à Sa Majeſté les ſuites funeſtes que pourroit avoir cette démarche dans l'eſprit de ſes compatriotes; & ce refus, bien-loin de diminuer l'eſtime du roi pour le peintre, ne fit que l'augmenter, puiſqu'il donna ordre à ſon ambaſſadeur, M. d'Avaux, de le conſulter pour acheter les tableaux des meilleurs peintres Hollandois. On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit citer ici le nombre des portraits qu'a faits Baan; peu d'artiſtes ont eu l'honneur de peindre tant de perſonnages illuſtres.

Il gagna beaucoup de bien : il tenoit table ouverte

pour ſes amis, & ſur-tout pour ſes confreres. Il étoit eſtimable par ſa conduite, & rempli d'érudition. Une grande mémoire & de la vivacité, une converſation pleine d'agréments & de ſaillies, le faiſoient rechercher par les perſonnes les plus diſtinguées de ſon temps. Mais l'envie vint troubler ſon bonheur. On tâcha de noircir ſes mœurs; on fit plus, on attenta à ſes jours. Le premier peintre de la cour de Friſe, où Baan s'étoit rendu pour faire les portraits du prince & de la princeſſe, conçut une telle haine contre lui, qu'il réſolut de le tuer. Dans ce deſſein, il fit le voyage de la Haye, ſéjour ordinaire de notre artiſte; mais, comme il ne lui étoit pas poſſible d'exécuter ſon deſſein dans la rue, parce que Baan étoit toujours accompagné d'un gros chien, il alla le trouver dans ſa maiſon, le pria de lui faire voir ſes tableaux; &, pendant que Baan les lui montroit, il voulut le percer d'un coup de poignard. Heureuſement, un ami de Baan étant entré dans le moment que l'aſſaſſin levoit la main, ce meurtrier effrayé ne put exécuter ſon crime; il s'enfuit, & on ne put s'en ſaiſir. Baan eſt, dans ſon genre, un des bons peintres que la Hollande ait produits. Il y a peu de cours qui n'aient quelques portraits de ſa main. Il eut un fils, nommé Jacques, qui s'exerça auſſi dans la peinture avec ſuccès, & qui mourut âgé de vingt-ſept ans.

BACHELIER, (*Nicolas*) ſculpteur & architecte, né à Toulouſe, dans le ſeizieme ſiecle, d'une famille originaire de Lucques. Il apprit à Rome les principes de la ſculpture & de l'architecture ſous le célebre Michel-Ange. Muni de connoiſſances ſolides, il revint dans ſa patrie, en bannit la maniere gothique qui avoit dégradé les arts juſqu'alors, & fit régner à la place le bon goût. Il paroit cependant que ce bon goût ne s'établit que difficilement, & que même, après la mort de cet artiſte, quelques-uns de ſes concitoyens n'y étoient pas encore formés. Ils eurent la mal-adreſſe de faire dorer la plus grande partie de ſes

ouvrages de ſculpture ; ce qui leur a ôté cette grace & cette délicateſſe que cet habile homme leur avoit donnée. On les voit encore aujourd'hui dans pluſieurs égliſes de Toulouſe ; &, tels qu'ils ſont, ils ſont toujours l'admiration des connoiſſeurs.

BACICI, (*Jean-Baptiſte* GAULI, *ſurnommé le*) peintre, né à Genes en 1639, mort à Rome en 1709. Dans le temps qu'il étoit encore à l'école de Borgonzone, il apperçut un jour une galere prête à conduire à Rome l'envoyé de la république : il demanda au capitaine la permiſſion d'y entrer ; elle lui fut refuſée : il s'adreſſa à l'envoyé lui-même, qui le mit au nombre de ſes domeſtiques. Bacici pouvoit avoir alors quatorze ans. Dès qu'il fut arrivé à Rome, ſon bonheur voulut qu'il eût occaſion de faire connoiſſance avec le Bernin, chez un marchand de tableaux, qui l'avoit pris dans ſa maiſon. Ce grand artiſte, frappé des talents que le jeune homme annonçoit, eut ſoin de ſa fortune, & lui donna des conſeils pour ſon art. Bacici en profita avec avantage. Bientôt il acquit une grande réputation. On le chargea de pluſieurs grands ouvrages qui lui mériterent les ſuffrages publics : on peut mettre de ce nombre la coupole du Jeſus à Rome, qu'on ne ſçauroit aſſez admirer.

Ce peintre travailloit avec une facilité ſinguliere ; on auroit dit que ſa main ſuivoit l'impétuoſité de ſon génie. Des idées grandes, hardies, & peut-être bizarres, des figures qui ont un relief étonnant, un bon coloris, une grande intelligence dans les raccourcis, mais beaucoup d'incorrection dans le deſſin, & un mauvais goût dans les draperies ; tels ſont les caracteres diſtinctifs des ouvrages de Bacici, lorſque ſon imagination avoit le plus de force ; car les derniers qu'il a faits ne ſont pas ſi eſtimés. On convient cependant que ſes portraits ſont exempts de toutes ſortes de reproches. Il vint à bout de faire celui d'un homme mort depuis vingt ans. Après avoir crayonné d'abord un portrait d'imagination, il le réforma peu-à-peu,

ſuivant les avis de ceux qui avoient vu la perſonne vivante ; & il réuſſit enfin à le rendre très-reſſemblant.

Cet artiſte avoit droit d'aſpirer au bonheur. Recherché à cauſe de ſon talent, il l'étoit peut-être davantage à cauſe des graces qu'il ſçavoit répandre dans la converſation ; mais un trait funeſte, échappé à la vivacité de ſon caractere, troubla le repos de ſes jours. Il donna un ſoufflet à ſon fils en préſence de ſes camarades : outré de cet affront, le jeune homme alla ſe précipiter dans le Tibre. Cette perte rendit le pere inconſolable, au point que de quelque temps il lui fut impoſſible de s'occuper de ſon art. Le roi poſſede un de ſes tableaux, repréſentant la prédication de S. Jean. Il y en a un autre au Palais-Royal, dont le ſujet eſt un jeune homme jouant du luth. On voit quelques portraits gravés d'après ce maître. Jean Odazzi fut ſon éleve.

BACKER. On connoît pluſieurs peintres de ce nom, dont on trouve des notices dans l'ouvrage de M. Deſcamps. Nous ferons ſeulement mention de Jacques Backer, né à Harlingen, ville de Friſe dans les Provinces-Unies, en 1608, & mort, en 1641, à Amſterdam où il avoit preſque toujours demeuré. Le talent de ce peintre étoit pour le portrait. Il avoit une ſi grande facilité, qu'une femme étant venue de Harlem à Amſterdam, remporta ſon portrait fait juſqu'aux genoux dans la même journée. Cependant on a de lui quelques tableaux d'hiſtoire qui ſont eſtimés. On voit ſur-tout dans l'égliſe des Carmes, à Anvers, un tableau qui repréſente le jugement dernier, & qui eſt bien compoſé, bien deſſiné & bien colorié. Ce peintre deſſinoit parfaitement le corps des femmes ; auſſi ſes deſſins ſur du papier bleu, au crayon noir & blanc, ſont très-recherchés par les amateurs, & ſe vendent fort cher.

BACKHUYSEN, (*Louis*) peintre, né à Embden en 1631, mort à Amſterdam en 1709. Il étoit fils d'un ſecrétaire des Etats, & tint la plume ſous ſon pere juſqu'à l'âge de dix-huit ans. Il fit alors quelques eſſais de

de deſſin, & copia à la plume des vaiſſeaux, d'après ceux qu'il voyoit dans le port d'Amſterdam. Quoiqu'il n'eût jamais appris à deſſiner, il y réuſſit ſi bien, que dans peu il acquit une réputation aſſez grande, pour qu'on lui payât juſqu'à cent florins un de ſes deſſins. On lui conſeilla d'apprendre à peindre. A force de ſoins & d'applications, il apprit, ou plutôt il devina les ſecrets de la peinture, qu'il mit en pratique avec le plus grand ſuccès. Le genre qu'il avoit embraſſé étoit celui des marines & des tempêtes. Plus d'une fois il s'eſt expoſé à de grands dangers, pour mieux ſaiſir la nature. Lorſqu'il y avoit quelque orage ſur mer, il entroit dans une chaloupe; &, ſe faiſant conduire dans l'endroit où il pouvoit le mieux conſidérer les flots irrités, & les changements que les tempêtes produiſent dans l'air & dans l'eau, il faiſoit ſes eſquiſſes. A peine débarqué, il couroit à ſon attelier, ſans parler à perſonne & ſans ſe diſtraire; il peignoit tout de ſuite ce qu'il venoit de voir, & il le rendoit ſi vivement, que le ſpectateur en étoit ſaiſi de crainte.

On remarque dans ſes tableaux que ſa couleur eſt excellente, & ſa touche très-propre à imiter les eaux & leur agitation. Il ſçavoit à fond la conſtruction des vaiſſeaux & des manœuvres différentes. Ses ciels ſont légers & variés à l'infini. En un mot, c'eſt un peintre dont les ouvrages ſeront toujours eſtimés en tout temps, comme ils le furent pendant ſa vie. Ils eurent tant de vogue, que les princes les firent acheter fort cher; & les bourgue-maîtres d'Amſterdam, lui ayant fait peindre une grande marine qu'ils lui payerent treize cents florins, ſans compter une gratification conſidérable, trouverent ce tableau ſi parfait, qu'ils le jugerent propre à être envoyé en préſent à Louis XIV, qui en fut lui-même très-content, & qui le fit placer au Louvre. On ne conçoit pas comment Bachhuyſen a pu trouver le temps de faire un ſi grand nombre de tableaux: il étoit ſans ceſſe occupé à enſeigner l'art d'écrire, qu'il poſſédoit dans la plus haute perfection. On ajoute même qu'il eſt l'inventeur d'une nouvelle mé-

thode qui ſert encore de regle. Il a fait auſſi un aſſez grand nombre de planches gravées à l'eau-forte ; & comme il aimoit paſſionnément la poéſie, il étoit en relation avec les meilleurs poëtes de ſa nation.

M. Deſcamps rapporte un trait aſſez ſingulier du ſang-froid de cet artiſte. Un uſage, dit-il, aſſez établi à Amſterdam, eſt de préſenter un verre de vin à ceux qui ſont priés d'aſſiſter aux enterrements. Backhuyſen, peu avant que de mourir, avoit été chez ſon marchand de vin goûter du meilleur. Il en avoit fait mettre en bouteilles, qu'il ſcella de ſon cachet. Il preſcrivit, par ſon teſtament, qu'il fût conſervé, & que ce qui ſuit fût exécuté. Il avoit mis dans une bourſe autant de pieces de monnoie, de la valeur d'un florin, qu'il avoit vécu d'années ; il avoit encore fait une liſte des amis qu'il invitoit à ſon enterrement : il les prioit de dépenſer avec joie l'argent qu'il leur laiſſoit, & de boire ſon vin d'auſſi bon cœur qu'il le leur donnoit : c'étoit là ſa derniere volonté. Cette gaieté caractériſe une ame courageuſe ; & elle eſt d'autant plus ſurprenante, qu'il ſouffroit depuis long-temps des maux très-aigus de la gravelle & de la pierre, auxquels enfin il ſuccomba, âgé de ſoixante-dix-huit ans. On voit ſes principaux ouvrages dans les Pays-bas.

BACON, (*Roger*) célebre religieux Anglois, de l'ordre de S. François, né en 1214, mort à Oxford en 1292. Il fut lié avec tous les ſçavants de ſon temps, & il excelloit dans la chymie, dans la perſpective & dans les méchaniques. Il fit dans toutes ces ſciences un grand nombre de découvertes utiles. Le deſir de s'inſtruire le porta à apprendre le grec & l'arabe, & à lire quantité de livres écrits dans ces langues. Doué d'un génie digne d'un meilleur temps, il comprit bientôt qu'on avoit entiérement manqué la vraie route, pour faire quelques progrès dans la philoſophie naturelle. Il conſeilla fortement les mathématiques, ſeules capables, avec l'expérience, de porter le flambeau

dans la recherche des ſecrets de la nature. On le voit ſe plaindre, en divers endroits de ſes écrits, de l'oubli preſque général où elles étoient enſevelies.

On ſçait que Bacon avoit embraſſé, à un âge déja mûr, la regle de l'Obſervance, dans l'eſpérance qu'il pourroit ſe livrer plus librement à l'étude dans la tranquillité du cloître, qu'au milieu du monde, où ſon peu de fortune l'eût obligé à choiſir quelque profeſſion incompatible avec ſon goût. Mais il ſe trompa, & cette démarche empoiſonna ſa vie de beaucoup d'amertumes. Ariſtote, &, qui pis eſt, Ariſtote défiguré par les Arabes, enrichi des viſions creuſes de leurs commentateurs, régnoit ſeul deſpotiquement dans les écoles. Bacon, qui avoit goûté la vérité dans les mathématiques, déſapprouva hautement une maniere ſi déraiſonnable de philoſopher, & ſouleva par-là tous les eſprits contre lui. Les philoſophes de ſon ordre, le plus fertile de tous en ſubtiles dialecticiens, c'eſt-à-dire, en hommes habiles à diſputer pour ou contre ſans aucun avantage pour la vérité, ne purent ſouffrir ſa liberté à fronder leur méthode & leur philoſophie. Divers ſecrets naturels, à l'aide deſquels il opéroit des choſes extraordinaires, ſervirent de moyen pour le perdre. On le condamna dans un chapitre général, & on lui défendit d'écrire. On le renferma enfin dans une priſon, où on le détint long-temps à différentes repriſes. Il ne fut élargi que dans une extrême vieilleſſe, à la ſollicitation de quelques perſonnes puiſſantes.

Quelques auteurs ont prétendu, fondés ſur un paſſage de ſon livre intitulé *Opus majus*, qu'il étoit l'inventeur du téleſcope, ou des lunettes à longue vue; ils ont même voulu que ce ſoit le merveilleux de cet inſtrument qui l'ait fait paſſer pour magicien; mais d'autres, & M. Smith ſur-tout, prouvent que c'eſt légérement qu'on fait honneur de cette invention à Bacon. Tout ce qu'on peut lui accorder, ſelon eux, c'eſt qu'il a prévu que des milieux figurés d'une certaine maniere, & diſpoſés convenablement entre l'œil & l'objet, pourroient augmenter l'angle viſuel, & con-

ſéquemment l'apparence de cet objet. Mais dans aucun de ſes écrits on ne trouvera les ſolides principes de l'augmentation de grandeur que produiſent les téleſcopes.

On ſeroit un peu plus fondé à lui faire honneur de l'invention des verres lenticulaires ſimples ; cependant M. Smith la lui refuſe encore, ſur des raiſons qui paroiſſent également ſolides. Une connoiſſance qu'on peut attribuer à Bacon avec plus de fondement, eſt celle de la poudre à canon : il décrit bien nettement ſa compoſition, & le bruit qu'elle produit lorſqu'elle s'enflamme. Mais M. Plot donne à cette découverte une plus grande antiquité ; & il ſoupçonne que Bacon a tiré ce qu'il dit à ce ſujet d'un auteur Grec antérieur, nommé Marc, dont Méad poſſédoit l'ouvrage, intitulé *de Compoſitione ignium*. On ne ſçauroit en effet trouver aucune part la poudre à canon plus clairement décrite qu'elle l'eſt chez ce Grec. La doſe de chacun des ingrédients y eſt énoncée avec la même préciſion que dans nos formules d'ordonnances de médecine. On s'en ſervoit alors pour faire des fuſées volantes & des pétards, qu'on y voit auſſi clairement décrits.

On a encore attribué à Roger Bacon d'avoir fabriqué une tête d'airain qui répondoit aux queſtions qu'on lui faiſoit ; ce qui n'a pas peu contribué à le faire paſſer pour un magicien auprès du vulgaire. Mais les gens ſenſés ne verront en cela qu'un tour de ſubtilité, ou quelque automate ingénieux qui ſurprit les contemporains de Bacon, & qui a donné lieu à cette fable. Dans le langage de ces temps ignorants & ſi amateurs du merveilleux, avoir été ſorcier, ou avoir fait des figures volantes & parlantes, c'eſt avoir eu quelque ſecret naturel, ou avoir fait quelque machine fort étonnante pour lors, quoique peut-être elle ne nous ſurprît pas beaucoup aujourd'hui.

I. BADIUS-ASCENSIUS, (*Joſſe*) célebre imprimeur de Paris, dans le quinzieme ſiecle. Il étoit né au château d'Aſch dans le territoire de Bruxelles, d'où il tira ſon ſurnom d'*Aſcenſius*. Il étudia d'abord dans ſa jeu-

neſſe à Bruxelles, à Gand, & enfin dans l'univerſité de Ferrare ſous le célebre Baptiſte Guarini, & ſe rendit très-habile dans les langues grecque & latine. Il alla enſuite à Lyon, où il enſeigna publiquement ces deux langues. Il fut, dans cette ville, correcteur de l'imprimerie de Jean Trechſel, & mit au jour pluſieurs ouvrages, dont quelques-uns étoient de ſa compoſition, tels que *Sylva moralis contra vitia*, epigramm. lib. 1; *Navicula ſtultarum mulierum*; *Vita Thomæ à Kempis*, &c. Il publia auſſi différents Commentaires ſur la plûpart des auteurs claſſiques, & des autres auteurs latins, comme Horace, Juvénal, Martial, Lucrece, Séneque, Saluſte, Valere Maxime, Quintilien, Aulu-Gelle, &c. Il imprima lui-même tous ces commentaires *in-folio*, avec beaucoup d'élégance & d'exactitude.

Après la mort de Jean Trechſel, dont il avoit épouſé la fille, il vint à Paris, vers l'an 1499. Il y imprima le *Philobiblion* de Richard Bury, grand-chancelier d'Angleterre, évêque de Durham, fondateur de l'univerſité d'Oxford, vers le milieu du quatorzieme ſiecle, & grand protecteur des ſciences. Ce livre lui fut envoyé par le docteur Bureau, évêque de Siſteron, & confeſſeur du roi. C'eſt le premier ouvrage qui ſoit ſorti de ſes preſſes à Paris. Joſſe Badius commença d'imprimer ſeul & pour ſon compte vers l'an 1495, dans le même temps que le célebre Alde Manuce entroit dans la même carriere à Veniſe. Celui-ci s'attacha particuliérement à publier les auteurs grecs; & Badius, de ſon côté, ſe conſacra entiérement à l'édition des auteurs latins. On ne connoiſſoit point alors d'imprimeurs plus ſçavants & plus habiles dans leur art. Badius s'appliqua ſur-tout à donner des éditions correctes. En 1516, il publia le *Jean Major in quartum ſentent.* dont l'*errata* ne contenoit que cinq fautes. Sa deviſe étoit l'attirail d'une imprimerie, avec ces mots: *Prelum Aſcenſianum.*

Il maria ſes trois filles à trois des plus célebres imprimeurs de Paris; à Robert Etienne, Michel Vaſcoſan, & Jean de Roigny. Celui-ci prit la deviſe de ſon

beau-pere, & lui ſuccéda dans ſon imprimerie. De Roigny s'acquit beaucoup de réputation, & ſe diſtingua par l'élégance & l'exactitude d'un grand nombre d'éditions qui ſortirent de ſes preſſes. Badius mourut à Paris en 1535. On dit que c'eſt le premier imprimeur qui introduiſit en France l'uſage des caracteres ronds, vers l'an 1500, & que juſqu'alors on n'en avoit eu que de gothiques: c'eſt une erreur, puiſque les premiers livres, imprimés en Sorbonne par Ulric Géring, en 1469 & 1470, ſont en caracteres ronds.

II. BADIUS, (*Conrard*) fils du précédent. Il fut auſſi habile imprimeur, & homme de lettres. Il exerça d'abord ſa profeſſion à Paris, d'où il ſe retira enſuite à Geneve, pour y pratiquer avec plus de liberté la religion prétendue Réformée qu'il avoit embraſſée. Il y donna, avec Robert Etienne qui s'y retira auſſi trois ans après, pluſieurs éditions. Conrard n'avoit point dégénéré de ces premiers imprimeurs, qui allioient à leur art beaucoup d'érudition, & une parfaite connoiſſance des langues. Ce fut lui qui traduiſit l'*Alcoran des Cordeliers*, autrement intitulé: *Recueil des plus notables Bourdes & Blaſphêmes impudents de ceux qui ont oſé comparer S. François à Jeſus-Chriſt; tiré du grand livre des Conformités, jadis compoſé par frere Barthelemi de Piſe, Cordelier en ſon vivant: parti en deux livres. Nouvellement y a été adjoutée la figure d'un arbre contenant, par branches, la conférence de S. François à Jeſus-Chriſt: le tout nouveau, revu, & corrigé.* Conrard compoſa encore en vers françois *les Vertus de notre maître Noſtradamus*, ouvrage qu'il imprima lui-même en 1562; & en 1561 le *Nouveau Teſtament françois*, qui faiſoit la ſeconde partie de la bible françoiſe, imprimée à Geneve par Rebul. On ignore le temps précis de la mort de Conrard Badius: mais deux épitaphes, l'une grecque, & l'autre latine, dont Henri Etienne, ſon neveu, honora ſa mémoire en 1566, prouvent du moins qu'il ne vivoit plus alors. On ne ſçauroit dire poſitivement non plus s'il a été marié, ou non. Ce

qui pourroit déterminer pour l'affirmative avec assez de vraisemblance, c'est qu'on connoît un autre Conrard Badius, qui pourroit bien être son fils, vu l'usage assez ordinaire de donner aux fils ainés le nom de leurs peres. Ce dernier Badius étoit ministre des Réformés à Orléans en 1562, où il mourut, cette même année, de la peste, qui y fit alors de grands ravages.

BAÏF, (*Jean-Antoine*) musicien & poëte, né à Venise en 1532, mort à Paris en 1592. Il étoit fils naturel de Lazare Baïf, gentilhomme Angevin, ambassadeur de France à Venise, & d'une demoiselle Vénitienne. On sçait qu'il s'est rendu ridicule, en essayant d'introduire dans la poésie françoise la cadence & la mesure des vers grecs & latins. Mais il conçut un projet qui auroit été infiniment plus utile, s'il avoit eu lieu plus long-temps. Baïf joignoit à l'amour pour la poésie mesurée, celui de la musique: c'est ce qui lui fit naître la pensée d'établir à Paris une académie où l'on cultiveroit l'une & l'autre. Il en obtint les lettres-patentes; & cet établissement se fit dans une maison qu'il avoit au fauxbourg Saint-Marcel. C'est la premiere idée qu'on ait eue d'une académie de musique. On y faisoit des concerts qui y attiroient les personnes de la plus grande distinction. Charles IX, qui aimoit la musique, & qui chantoit bien, s'y rendoit une fois la semaine. Henri III les honora aussi de sa présence; mais les guerres civiles & la mort de Baïf mirent en déroute cette société académique, qui ne fut rétablie, ou, pour mieux dire, créée de nouveau & perfectionnée que sous le regne brillant de Louis XIV.

BAILLU, (*Pierre de*) graveur du dernier siecle, naquit à Anvers, où il apprit les éléments de son art. Il se rendit ensuite en Italie pour se perfectionner dans le dessin. Les estampes qu'il fit, tant dans ce pays qu'après son retour dans sa patrie, le font regarder comme l'un des meilleurs graveurs de son temps. On a de lui plusieurs estampes, & sur-tout

des portraits d'après Vandick, que l'on eſtime beaucoup.

BALDINI, (*Baccio*) orfevre & graveur, né à Florence, vivoit dans le quinzieme ſiecle. Il étoit contemporain de Maſſo Finiguera, qui trouva le ſecret des eſtampes en 1460. Dès qu'il eut vu les premieres, il ſe mit à graver à ſon tour, & en fit paroître qui étoient bien plus parfaites que celles de l'inventeur lui-même, parce qu'il ſe ſervoit des deſſins de Sandro Boticelli.

BALECHOU, (*Nicolas*) graveur, né à Arles en Provence, mort à Avignon en 1765. Ce célebre artiſte vint à Paris fort jeune, & ne tarda pas à ſe concilier l'eſtime des connoiſſeurs. Chargé de graver le portrait du roi de Pologne, pere de feue madame la dauphine, il s'étoit engagé à ne tirer aucune épreuve de cette planche qui eſt un de ſes chefs-d'œuvre; mais il manqua à ſa parole; car, non content de s'en réſerver quelques eſtampes pour diſtribuer gratuitement comme les artiſtes ſont dans l'uſage de faire, il en fit tirer un grand nombre, & il les vendit, avant même que la planche fût rendue à ſa deſtination. Il expia ſon infidélité par un exil de ſa patrie, prolongé pendant tout le cours de ſa vie. On a encore de lui pluſieurs eſtampes fort recherchées, où il a ſçu allier, avec tout l'art & l'intelligence poſſibles, la pureté du burin au pittoreſque de l'eau-forte.

Son burin, quoiqu'élégant, précis, correct, avoit toutefois un peu de dureté. Ce défaut paroît moins ſenſible dans la *Tempête* qu'il a gravée d'après le célebre M. Vernet, & que l'on regarde comme une de ſes plus riches compoſitions. Toute la vérité du tableau eſt rendue; c'eſt la nature ſaiſie & fixée. Il a gravé deux autres marines d'après le même peintre; elles ſont connues ſous le nom du *Calme* & des *Baigneuſes*. Les connoiſſeurs auroient deſiré que, dans ce dernier ſujet, l'auteur, moins eſclave de la pureté de ſon burin, eût rendu d'un ſtyle plus moëlleux le

coloris des chairs, qui paroît généralement un peu noir. Mais un ouvrage dans lequel diſparoît abſolument cette touche un peu dure que l'on reproche à Balechou, c'eſt la belle planche de ſainte Genevieve, qu'il a gravée d'après Carle Vanloo. Rien n'approche de la douceur & de l'élégance de cette production qui réunit tous les ſuffrages; c'eſt le dernier ouvrage de cet artiſte eſtimable.

I. BALETTI, (*Joſeph*) dit *Mario*, acteur né à Munich, mort en 1762, fut amené à Paris en 1716, lorſque M. le duc d'Orléans, régent, voulut rétablir la comédie Italienne dans cette capitale. Il y joua les rôles d'Amoureux avec intelligence. En 1720, il épouſa Jeanne-Roſe Bénozzi, connue ſous le nom de Silvia, qui ſuit.

II. BALETTI, (*Gianetta-Roſa* BÉNOZZI) dite *Silvia*, actrice, née à Toulouſe, de parents Italiens, morte à Paris en 1758. Elle vint fort jeune à Paris en 1716, & y épouſa Joſeph Baletti, dit *Mario*. Pendant quarante-deux ans, elle a joué ſur le théâtre Italien les rôles d'Amoureuſe avec des applaudiſſements & un ſuccès toujours ſoutenus. Formée par les graces, elle avoit un goût sûr, une déclamation aiſée, & une intelligence ſupérieure. Sa mort excita les regrets du public. Elle eut un frere, appellé Bonaventure Bénozzi, qui débuta par les rôles de Scaramouche, dans *Colombine Avocat pour & contre*, & qui fut reçu au théâtre Italien, ſur lequel il joua depuis le rôle de Docteur.

III. BALETTI, (*Louis*) acteur, fils des précédents, fut reçu à la comédie Italienne pour la déclamation, & pour la danſe dans laquelle il excelloit. Le jour qu'il débuta dans le *Petit-Maître amoureux*, où il faiſoit le rôle qui donne le titre à cette piece, la demoiſelle Silvia, ſa mere, fit au parterre un compliment ingénieux, qui fut fort applaudi. Le jeune acteur, auquel on trouva beaucoup de diſpoſitions, ne le fut pas moins, & il fut reçu en 1744. Il eſt mort depuis peu d'années.

BALLIN, (*Claude*) orfevre, né à Paris en 1625, mort dans la même ville en 1678. Cet artiſte, un des plus célebres de ſon ſiecle, étoit fils d'un riche orfevre dont il embraſſa la profeſſion. Il commença d'abord à étudier le deſſin, en copiant les tableaux du célebre Pouſſin, & en s'exerçant dans les académies que pluſieurs particuliers tenoient alors chez eux: car alors l'académie de peinture & de ſculpture, & la manufacture royale des Gobelins, n'étoient pas encore établies. Le jeune Ballin travailloit en même temps à des ouvrages d'orfévrerie. Il y acquit une ſi grande habileté, que, n'étant encore âgé que de dix-neuf ans, il fit quatre grands baſſins d'argent, de ſoixante marcs chacun, ſur leſquels étoient repréſentés les quatre âges du monde. Ces ſujets, qui fourniſſent par eux-mêmes de grandes idées, furent traités d'une maniere ſupérieure, & mis dans leur véritable jour. Toutes les beautés de l'art paroiſſent y être épuiſées. Ces quatre baſſins furent achetés par le cardinal de Richelieu, qui voulut avoir quatre vaſes à l'antique du même deſſin, pour les accompagner & pour rendre l'aſſortiment complet.

La réputation de Ballin, établie par tous les beaux ouvrages qui ſortirent de ſes mains, entr'autres, par des bas-reliefs d'argent, où il ciſela les ſonges de Pharaon, qui ſont d'une beauté admirable, lui mérita l'honneur de faire la premiere épée d'or émaillé & le premier hauſſe-col que Louis XIV ait portés. Il fit auſſi le chef de S. Remi, que ce prince donna à l'égliſe de Reims le jour de la cérémonie de ſon ſacre. On voit ſur le maître-autel de l'égliſe de Notre-Dame de Paris ſix chandeliers d'argent, la croix, & un ſoleil de cinq pieds & demi de haut, qui eſt le premier & le ſeul traité hiſtoriquement, ainſi qu'un lampadaire d'argent qui eſt devant la chapelle de la Vierge.

Nous ne finirions pas, ſi nous voulions citer ici tous les autres ouvrages de Ballin, qui ſe trouvent dans pluſieurs égliſes de Paris, dans l'abbaye de Saint-Denis, à Pontoiſe, &c. Ceux qu'il fit pour le roi ne ſub-

ſiſtent plus malheureuſement. Les tables d'argent, les guéridons, les candélabres, les vaſes, &c. furent ſacrifiés & fondus, pour fournir aux dépenſes de la guerre qui finit par la paix de Riſwick. Il ne nous reſte que les deſſins faits par Launai, orfevre & habile deſſinateur, avant qu'on fondît ces ouvrages. Pour récompenſer le mérite & les talents de Ballin, Louis XIV lui donna la direction du balancier des médailles & des jettons, vacante, en 1672, par la mort de Varin. Il montra dans ces petits ouvrages la même délicateſſe qu'il avoit fait paroître dans les grands. On peut dire qu'il a porté la beauté de ſon art à un degré de perfection où perſonne avant lui n'étoit peut-être jamais arrivé. Il avoit un diſcernement juſte pour prendre ce qu'il y a de plus beau dans l'antiquité, & un génie tout particulier pour y ajouter, de ſon invention, des graces & des beautés qu'on n'avoit pas encore reconnues.

BALTAZARINI, ſurnommé *Beaujoyeux*, muſicien, vint de l'Italie à Paris, ſa patrie, avec une bande de violons dont il étoit le chef. Ce fut le maréchal de Briſſac, gouverneur du Piémont, qui les envoya au roi Henri III. Baltazarini fut extrêmement goûté à la cour: on n'y avoit encore vu perſonne qui jouât auſſi bien du violon. Il ſe rendit auſſi recommandable par ſes inventions de ballets, de muſique, de feſtins & de repréſentations. Il compoſa, en 1581, le ballet des noces du duc de Joyeuſe avec mademoiſelle de Vaudemont, ſœur de la reine, qui fut repréſenté avec une pompe extraordinaire. On l'a imprimé ſous le titre de *Ballet comique de la Reine.* Cet artiſte obtint, en récompenſe de ſes talents, la charge de valet-de-chambre de la reine-mere & de Henri III. On doit ajouter qu'il ſe faiſoit aider pour la compoſition des chants, par Beaulieu & Salomon, maîtres de muſique du roi. La Chenaye, aumônier du prince, lui faiſoit des vers, & Patin, peintre, ſe mêloit des décorations. On voit que c'étoit une foible ébauche de nos opéra.

BALTEN, (*Pierre*) peintre d'hiſtoire & de payſage, né & mort à Anvers, floriſſoit vers le milieu du ſeizieme ſiecle. On dit que ſa maniere approchoit aſſez de celle de Pierre Breughel, qu'il touchoit avec beaucoup de goût les petites figures, & qu'il peignoit bien à gouaſſe. Dans l'une & l'autre maniere, on admire ſa grande facilité. Ayant été appellé à la cour de l'empereur, il reçut ordre de faire un tableau qui repréſentât une multitude de perſonnes aſſemblées au choix du peintre. Balten prit pour ſujet S. Jean prêchant dans le déſert; & il raſſembla ſur ſon tableau un grand nombre d'auditeurs qui paroiſſoient fort attentifs, & tous les yeux fixés ſur la figure principale. Ce tableau fut applaudi; l'empereur le trouva digne des talents de l'artiſte, auquel, par un caprice dont on ignore le motif, il ordonna d'effacer la figure de ſaint Jean, & de lui ſubſtituer un éléphant. Balten obéit; & cet éléphant peint produiſit l'effet le plus ſingulier; car ce changement imprima une toute autre eſpece de paſſion ſur le viſage des auditeurs, qui, au lieu de cette attention mêlée de reſpect, qu'ils paroiſſoient auparavant avoir pour le prédicateur, ne montroient plus qu'un étonnement ſtupide à l'aſpect de l'éléphant. Un artiſte éclairé, à qui nous avons communiqué cet article, nous a dit qu'il falloit d'abord nier le fait, ou convenir tout au plus que le tableau étoit mal exécuté; ce qui paroît effectivement très-vraiſemblable.

BAMBOCHE, (*Pierre* DE LAAR, *dit*) peintre & graveur, né en 1613, à Laar, village près de Narden en Hollande, mort à Harlem en 1675. Quoiqu'il n'ait peint qu'en petit, il s'eſt fait un nom très-célebre, & qui peut aller de pair avec les artiſtes du premier ordre. Il fit un long ſéjour à Rome; & ce fut là que ſon goût ſe perfectionna. Les Italiens l'appellerent *Bambozo*, *Bamboche* en francois, à cauſe de la difformité de ſa figure. Il avoit les jambes fort longues, le corps fort court, & la tête enfoncée dans les épaules. Mais il étoit bien dédommagé de ces défauts extérieurs, par

les qualités de ſon eſprit rempli de ſaillies, & ſur-tout par un fonds inépuiſable de gaieté. Il tiroit même parti de la conformation ridicule de ſon corps, pour divertir ſes meilleurs amis, le Pouſſin, Claude le Lorrain, Sandrart, &c. Il étoit d'ailleurs un des plus grands muſiciens de ſon temps. Il touchoit très-bien des inſtruments à corde.

On n'auroit jamais cru que cet homme ſi plaiſant, & bouffon même, dût finir ſes jours dans les accès de la mélancolie la plus noire. On raconte diverſement ce qui y donna lieu. Les uns diſent qu'il mourut de chagrin, pour avoir vu préférer les ouvrages de Wouwermans aux ſiens; les autres prétendent que, parvenu à l'âge de ſoixante ans, ſes infirmités augmenterent ſi conſidérablement, que l'on vit l'enjouement de ce peintre ſe changer en triſteſſe. Inſupportable à lui-même, il le devint à tout le monde. Sa mauvaiſe conſtitution fut cauſe d'une oppreſſion qui le conduiſit au tombeau. Enfin quelques auteurs, tels que Florent le Comte, diſent qu'il ſe précipita dans un puits, pourſuivi par l'idée d'un crime qu'il avoit commis à Rome. Il étoit, ajoutent-ils, avec quelques amis Hollandois dans une maiſon placée ſur le bord du Tibre; &, comme ces jeunes gens étoient Proteſtants, ils ne faiſoient point difficulté de manger de la viande en carême: mais un eccléſiaſtique les ayant ſurpris pluſieurs fois, & leur ayant fait des remontrances qui furent toujours inutiles, les menaça enfin de les déférer à l'inquiſition. Ces jeunes gens indignés, & échauffés par le vin, jetterent le prêtre dans la riviere.

Heureuſement pour Bamboche ce crime eſt ſuppoſé. Florent le Comte eſt le premier qui en ait fait mention, & il ne cite aucune autorité. On ſçait d'ailleurs que, peu exact ſur ce qu'il a écrit des peintres Flamands, il a ſouvent rapporté des hiſtoires fondées ſur des bruits vagues, & qui ne ſont rien moins que vrais: d'ailleurs, ce crime atroce répugnoit trop au caractere doux & honnête de notre artiſte. Sandrart, ſon contemporain, ſe contente de dire, en parlant de ſa

mort, que cet homme pieux & admirable fut tiré du trouble temporel pour paſſer à un *repos éternel*. Parleroit-on ainſi de la mort d'un homme qui ſe ſeroit jetté dans un puits par déſeſpoir?

Bamboche à donné ſon nom à un genre fort connu & fort eſtimé dans la peinture. On appelle *bambochades* ces tableaux agréables qui repréſentent des ſcenes gaies & champêtres, des foires, des tabagies, des jeux d'enfants, &c. Il a ſçu enrichir ſes tableaux de débris d'architecture. Un grand nombre de figures, de chevaux & d'autres animaux, s'y trouvent par-tout agréablement diſperſés: un deſſin fin & correct, une couleur vigoureuſe & naturelle, une variété ſinguliere, font le mérite rare de ſes ouvrages. Il avoit l'imagination ſi vive, qu'il lui ſuffiſoit d'avoir vu les objets une ſeule fois, pour les peindre comme s'il les avoit eus devant lui. Les Italiens diſoient qu'il avoit repréſenté plus ſouvent des vues de mémoire, que d'après le naturel. Lorſque Bamboche commençoit un tableau, il reſtoit quelque temps à penſer devant ſon chevalet, ou bien il jouoit quelques airs ſur ſon violon, ſans parler à perſonne; il prenoit enſuite ſon crayon; &, après quelques traits placés çà & là, il ſe mettoit à peindre avec tant de facilité, que ce tableau ſe trouvoit fait tout de ſuite. On doit à cet heureux talent de ſe tout repréſenter, la fécondité & l'exactitude de ſes tableaux: ce qu'il avoit ſur-tout d'admirable, étoit de ſçavoir rendre avec tant de préciſion & de jugement les différentes conſtitutions de l'air, & ce que les vapeurs qui s'y élevent ou ſe raréfient peuvent indiquer ſur le ſoleil levant, ſon couchant ou ſon midi, qu'on ne ſçauroit s'y méprendre. On voit, dans la collection du Roi & dans celle du Palais-Royal, pluſieurs tableaux de ce maître. On a beaucoup gravé d'après lui; & il a gravé lui-même à l'eau-forte.

BANDINELLI, (*Baccio*) peintre & ſculpteur, né à Florence en 1487, mort dans la même ville en 1559. Cet artiſte, fils d'un orfevre, étudia la peinture ſous

Jean-François Ruſtico, ami de Léonard de Vinci, & il parvint à être un très-grand deſſinateur dans le goût de Michel-Ange ; mais les défauts de ſon coloris rendirent ſes tableaux peu agréables. Dégoûté de cet art, il ſe livra tout entier à la ſculpture, dans laquelle il s'eſt fait une grande réputation. On a de lui des morceaux admirables, particuliérement une copie du fameux Laocoon : elle devoit être envoyée en France ; mais le Pape Clément VII, frappé de ſa beauté, envoya en échange des ſtatues antiques à François I, & fit mettre cette copie dans le jardin de Médicis à Florence, où elle n'eſt pas moins admirée que l'original qui eſt au *Belvédere* à Rome. On fait auſſi beaucoup de cas d'une deſcente de croix en demi-relief, que Bandinelli préſenta à Charles-Quint, à ſon paſſage à Genes. Cet empereur lui donna, pour le récompenſer, une commanderie de l'ordre de S. Jacques. Cet artiſte avoit beaucoup de préſomption. Ennemi de Michel-Ange, il ſe mettoit au-deſſus de lui, ou tout au moins à ſes côtés. Il eſt vrai que les ſuffrages des amateurs étoient bien capables d'entretenir ſon orgueil.

I. BARBOU, (*Jean*) imprimeur, vivoit à Lyon vers le milieu du ſeizieme ſiécle. Il donna, en 1539, les œuvres de Clément Marot, *in-8°* petit format. L'auteur préſida lui-même à cette édition très-correcte, qui eſt en lettres italiques. On la reconnoît aiſément par cette deviſe en tête, *Mort ni mord ;* & par la traduction françoiſe que la belle Aubella a faite d'une épigramme latine de Barbou.

II. BARBOU, (*Hugues*) imprimeur, étoit fils du précédent. On ignore les raiſons qui l'engagerent à quitter Lyon pour ſe retirer à Limoges, où, en 1580, il donna une très-belle édition, en caracteres italiques, des *Epîtres de Cicéron à Atticus*, avec les corrections & les notes de Siméon du Bos, lieutenant général de Limoges. Les connoiſſeurs font grand cas de cette édition. L'emblême des Barbou, eſt-il dit dans le *nou-*

veau Dictionnaire hiſtorique, qui nous ſert de guide pour ces deux articles que nous n'avons pu trouver ailleurs, étoit une main tenant une plume, & un épi d'orge ſurmonté d'un croiſſant.: leur deviſe étoit, *Meta laboris honor.* Leurs deſcendants, qui continuent encore aujourd'hui l'art de l'imprimerie avec beaucoup de ſuccès, & à Limoges, & à Paris, ont toujours conſervé l'un & l'autre. Les Barbou établis à Paris ornent depuis plus de vingt ans nos bibliotheques, par les magnifiques éditions qu'ils publient des anciens auteurs Latins, & de quelques poëtes modernes qui ont écrit, ſoit en latin, ſoit en françois : telle eſt, entr'autres, la belle édition de *Malherbe.* On admire encore *l'Anthologie françoiſe*, ou *Chanſons choiſies*, 1765, ouvrage remarquable par la beauté des caracteres, du papier, & par la muſique que le célebre Fournier le jeune a gravée.

BARENT, *ou* BARENTSEN, (*Thierry*) peintre, né à Amſterdam en 1534, mort dans la même ville en 1592. Il étoit fils de Barent *le Sourd*, qui lui donna les premiers principes de la peinture ; mais le jeune Barent ne parvint à la perfection de ſon art que par les leçons du célebre le Titien. Une figure aimable, les talents de la muſique & l'étude des belles-lettres, dans leſquelles il avoit fait de grands progrès, lui attirerent l'amitié de ce grand peintre, qui le reçut chez lui avec la tendreſſe d'un pere, & qui ſe plut à lui dévoiler les ſecrets de ſon art. Après ſept années de ſéjour en Italie, Barent revint à Amſterdam, & y épouſa une demoiſelle alliée aux principales maiſons de cette ville. Il s'adonna principalement au portrait, qu'il compoſoit d'une grande maniere & dans le goût du Titien. Il traita cependant les ſujets d'hiſtoire avec ſuccès. On voit, à Amſterdam, une Judith qu'on regarde comme ſon chef-d'œuvre : la légéreté de ſa touche s'y fait admirer. On voit auſſi, à Gouda, une naiſſance de Notre-Seigneur, compoſée & peinte dans le goût des grands maîtres d'Italie.

BARIER,

BARIER, (*François-Julien*) graveur ordinaire du Roi, en pierres fines, né à Paris en 1680, mort dans la même ville en 1746. Son pere ne penſoit à faire de lui qu'un orfevre & un peintre en émail, comme il l'étoit lui-même; mais le fils apprit de lui-même à graver en creux, ainſi qu'en relief, ſur les pierres fines; & il a fait, dans l'un & l'autre genre, des ouvrages qui ont aſſuré ſa réputation. On voit de lui des têtes, des figures, des animaux, des compoſitions travaillées avec grand ſoin. Il a auſſi gravé d'après nature quelques portraits qui ont été fort goûtés. Cet artiſte s'étoit tellement rendu maître de ſon outil, qu'on l'a vu graver des figures preſque imperceptibles, & cependant très-diſtinctes. Il en a quelquefois enrichi le corps de certains petits vaſes qu'il a gravés en creux ſur des cornalines, ou ſur d'autres pierres fines, avec une propreté & une délicateſſe qu'on pouvoit dire être à lui. Il ne lui a manqué qu'une plus parfaite connoiſſance du deſſin.

BAROCHE, *ou* BAROCCI, (*Frédéric*) peintre & graveur, né à Urbain en 1528, mort dans la même ville en 1612. Il apprit, de ſon pere qui étoit ſculpteur, à modeler; & de ſon oncle qui étoit architecte, la géométrie, l'architecture & la perſpective: mais il ne dut qu'à lui-même l'habileté qu'il acquit dans la peinture. Il n'eut point de maître dans cet art, & il forma ſon goût uniquement d'après les belles choſes qu'il voyoit à Rome, où il étoit venu étant encore fort jeune. Il y trouva, dans le cardinal de la Rovere, un généreux protecteur qui l'occupa beaucoup dans ſon palais; &, ſa réputation augmentant tous les jours, il fut chargé de pluſieurs ouvrages à freſque, dont il s'acquitta avec ſuccès. Les grands talents ne vont jamais ſans l'envie: il en devint la victime. Un peintre l'empoiſonna dans un repas. Les remedes qu'il prit auſſitôt lui ſauverent la vie; mais il fut toujours incommodé d'un vomiſſement & d'une foibleſſe d'eſtomac, qui ne lui permettoient pas de travailler plus de deux

heures par jour. Cet état de langueur, dans lequel il vécut cependant juſqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, lui fit refuſer des places très-honorables auprès de l'empereur Rodolphe II ; Philippe II, roi d'Eſpagne ; & le grand-duc de Toſcane.

Quoique Baroche ait fait quantité de portraits, & de tableaux d'hiſtoire, ſon génie étoit particuliérement tourné vers les ſujets de dévotion. Il avoit coutume de modeler d'abord en cire les figures qu'il vouloit peindre, ou bien il faiſoit mettre ſes éleves dans les attitudes propres à ſon ſujet. Il ſe ſervoit pour ſes têtes de Vierge, d'une ſœur qu'il avoit ; & pour le Jeſus, d'un enfant de cette même ſœur. Sa maniere eſt aſſez conforme à celle du Correge ; il l'a même ſurpaſſé du côté de la correction du deſſin ; mais ſes contours ne ſont ni d'un ſi grand goût, ni ſi naturels. Il prononce trop les parties du corps : les pieds d'un petit enfant, par exemple, ſont deſſinés du même caractere que ceux d'un homme. Du reſte, ſon coloris eſt frais : il a parfaitement entendu l'effet des lumieres : ſes airs de tête ſont riants & gracieux : enfin c'eſt un peintre judicieux & habile. Ses deſſins ſont au paſtel, à la plume, à la pierre noire & à la ſanguine. On voit pluſieurs de ſes tableaux au Palais-Royal. Il en a gravé lui-même quelques-uns à l'eau-forte ; & on a gravé d'après lui. Parmi ſes éleves, on diſtingue Vanius.

BARON, (*Michel*) acteur, mort à Paris en 1729, âgé de ſoixante-dix-huit ans. Il étoit fils d'un marchand d'iſſoudun, qui avoit dans un degré ſupérieur le talent de la déclamation, & dont le genre de mort eſt remarquable. En jouant don Diegue, dans le *Cid*, il laiſſa tomber ſon épée, comme la piece le demande ; &, la repouſſant du pied avec indignation, il en rencontra malheureuſement la pointe, dont il eut le petit doigt piqué. Cette bleſſure, d'abord légere, devint très-ſérieuſe, à cauſe de la gangrene qui s'y mit. On déclara qu'il falloit couper la jambe ; il ne voulut jamais le ſouffrir. *Non, non*, dit-il ; *un roi de théâtre ſe feroit*

huer avec une jambe de bois ; & il aima mieux attendre doucement la mort, qui arriva en 1655. Il s'appelloit Boyron, comme ſon fils ; mais Louis XIV ayant appellé celui-ci pluſieurs fois *Baron*, ce nom lui eſt reſté.

Il entra d'abord dans une petite troupe que la Raiſin avoit formée, ſous le titre de *Comédiens de M. le Dauphin.* Moliere, frappé des talents merveilleux du jeune Baron, l'attira dans celle dont il étoit le chef. Après avoir joué avec les plus grands applaudiſſements, juſqu'en 1691, Baron ſe retira avec une penſion du roi, de mille écus. Il paſſa trente ans dans une vie privée ; & reparut ſur la ſcene en 1720, âgé de ſoixante-huit ans. Il y fut auſſi applaudi que dans ſa premiere jeuneſſe. Il mérita d'être appellé le Roſcius de ſon ſiecle : il excelloit également dans le tragique & le comique. La nature ſembloit s'être épuiſée en le formant ; ſa taille étoit avantageuſe, ſa mine haute & fiere, ſa voix ſonore, forte, juſte & flexible, la prononciation nette & d'une grande préciſion, les tons énergiques & variés, les geſtes dans la paſſion ; ſon viſage, ſon regard, ſes attitudes, ſon ſilence même, tout étoit expreſſif dans lui. Son jeu étoit ſimple, mais d'une ſimplicité noble & majeſtueuſe. Enfin, il n'étoit point acteur ; il il étoit tout ce qu'il repréſentoit, Achille, Agamemnon, Pyrrhus, Cinna, &c. Auſſi diſoit-il lui-même dans ſes enthouſiaſmes d'amour-propre, que tous les cent ans on voyoit un Céſar ; mais qu'il en falloit deux mille pour produire un Baron.

Cet acteur étoit tellement enivré de ſon mérite, & ſi vain, qu'un jour ſon cocher & ſon laquais ayant été battus par ceux d'un très-grand ſeigneur, il lui dit : *Vos gens ont maltraité les miens, M. le Duc ; je vous en demande juſtice ;* &, comme il revenoit toujours à la charge avec les mêmes termes de *vos gens & les miens ;* ce ſeigneur, impatienté & choqué du parallele, lui répondit à la fin : *Hé, mon pauvre Baron ! de quoi diable auſſi t'aviſes-tu d'avoir des gens ?* Chacun effectivement peut avoir des domeſtiques ; mais il ſemble qu'il ne

convient pas à tout le monde d'avoir des gens. Une autre fois, ſe trouvant au jeu avec un prince du ſang qui daignoit l'admettre dans la plus étroite familiarité : *Va pour cinquante louis, M. de Conti*, dit-il.—*Tope à Britannicus*, répond le prince, en faiſant alluſion à ce même rôle que le comédien avoit joué la veille. On dit qu'il penſa refuſer la penſion du roi, parce que l'ordonnance portoit : *Payez au nommé Michel Boyron, dit Baron, la ſomme de, &c.*

On rapporte qu'il n'entroit jamais ſur la ſcene qu'après s'être mis dans l'eſprit & dans le mouvement de ſon rôle. Il y avoit telle piece où, au fond du théâtre & derriere les couliſſes, il ſe battoit, pour ainſi dire, les flancs pour ſe paſſionner. Il apoſtrophoit avec aigreur & injurieuſement tout ce qui ſe trouvoit ſous ſa main, les valets & même ſes camarades de l'un & de l'autre ſexe, juſqu'à ne point ménager les termes; & il appelloit cela *reſpecter le parterre*. Il ne ſe montroit en effet à lui qu'avec je ne ſçais quelle altération de ſes traits, & avec ces expreſſions muettes qui étoient comme l'ébauche du caractere de ſes différents perſonnages. On reprochoit à Baron, que, déclamant ſur le théâtre, il tournoit le dos au parterre; mais cela ne lui arrivoit que lorſqu'il entendoit parler haut derriere lui : alors il ſe tournoit vers les perſonnes, leur déclamoit les vers qu'il avoit à dire, & par-là leur impoſoit ſilence. Lorſqu'il vouloit faire honneur à des gens de diſtinction ou de mérite, il choiſiſſoit un des plus beaux endroits de la piece, & le déclamoit en les regardant.

On remarque, comme une choſe aſſez ſinguliere, que cet acteur finit ſa ſeconde carriere en 1729, comme la premiere, par la même tragédie de Rotrou dans le rôle de *Venceſlas*. La derniere fois qu'il parut, oppreſſé par ſon aſthme, il s'arrêta ſur ce vers : *Si proche du cercueil où je me vois deſcendre*. On a imprimé deux volumes de pieces de théâtre ſous le nom de cet auteur; mais on ne croit pas qu'elles ſoient toutes de lui. On attribue l'*Andrienne* au pere de la Rue, Jéſuite, ſon ami. Ses pieces conſervées au théâtre ſont, outre l'*Andrienne*,

l'Homme à bonnes fortunes, *la Coquette*, *l'Ecole des Peres*, *&c.* Il avoit épouſé Charlote le Noir, de laquelle il eut Etienne Baron, dont les talents commençoient à ſe perfectionner ſur le théâtre; mais un amour trop ardent pour le plaiſir en prive le public en 1711. Celui-ci laiſſa de ſon mariage deux filles, & un fils qui, après avoir joué pendant quatorze ou quinze ans ſur le théâtre François, s'eſt retiré.

BARONI, (*Leonora*) muſicienne d'Italie, vivoit dans le dix-ſeptieme ſiecle. Elle étoit fille d'Adriana Mantouana, une des plus belles perſonnes de ſon temps. Admirée univerſellement, elle reçut en particulier l'hommage des beaux-eſprits, qui la célébrerent dans des vers grecs, latins, italiens, françois, eſpagnols. Ces pieces ont été imprimées à Rome, ſous le titre d'*Applauſi Poetici alle glorie della ſignora Leonora Baroni*. Bayle rapporte dans ſon Dictionnaire un paſſage curieux, concernant cette muſicienne. Il l'a tiré d'un *Diſcours ſur la muſique Italienne*, imprimé en 1672. Nos lecteurs ne ſeront pas fâchés de le retrouver ici.

« Elle eſt douée d'un bel-eſprit: elle a le jugement » fort bon pour diſcerner la mauvaiſe d'avec la bonne » muſique; elle l'entend parfaitement bien, voire » même elle y compoſe: ce qui fait qu'elle poſſede » abſolument ce qu'elle chante, & qu'elle prononce » & exprime parfaitement bien le ſens des paroles. Elle » ne ſe pique pas d'être belle; mais elle n'eſt pas déſa- » gréable, ni coquette. Elle chante avec une pudeur » aſſurée, avec une généreuſe modeſtie, & avec une » douce gravité. Sa voix eſt d'une haute étendue, juſte, » ſonore, harmonieuſe; l'adouciſſant & la renforçant » ſans peine, & ſans faire aucunes grimaces. Ses élans » & ſes ſoupirs ne ſont point laſcifs; ſes regards n'ont » rien d'impudique, & ſes geſtes ſont de la bienſéance » d'une honnête fille. En paſſant d'un ton en l'autre, » elle fait quelquefois ſentir les diviſions des genres en- » harmonique & chromatique avec tant d'adreſſe & d'a- » grément, qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit ravi à cette

» belle & difficile méthode de chanter. Elle n'a pas » beſoin de mendier l'aide d'un thuorbe ou d'une viole, » ſans l'un deſquels ſon chant ſeroit imparfait ; car elle- » même touche les deux inſtruments parfaitement. » Enfin j'ai eu le bien de l'entendre chanter pluſieurs » fois plus de trente airs différents. avec des ſeconds » & troiſiemes couplets qu'elle compoſoit elle-même. » Il faut que je vous die, qu'un jour elle me fit une » grace particulie de chanter avec ſa mere & ſa ſœur, » ſa mere touchant la lyre, ſa ſœur la harpe, & elle » le thuorbe. Ce concert, compoſé de trois belles » voix & de trois iuſtruments différents, me ſurprit » ſi fort les ſens & me porta dans un tel raviſſement, » que j'oubliai ma condition mortelle, & crus être » déja parmi les anges, jouiſſant des contentements » des bienheureux. »

Bayle dit que ce diſcours fut fait par M. Maugars, prieur de Saint-Pierre de Mac, interprete du roi en langue angloiſe, & ſi fameux pour la viole, que le roi d'Eſpagne & pluſieurs ſouverains de l'Europe ſouhaiterent de l'entendre.

BARRE, (*Michel de la*) muſicien, né à Paris, mort dans la même ville en 1743 ou 1744. Il étoit fils d'un marchand de vin du quartier Saint-Paul. Il fut regardé comme le plus excellent joueur de flûte Allemande de ſon temps. On dit qu'il avoit le talent merveilleux d'attendrir, en jouant de cet inſtrument. Si cela eſt, la nature lui avoit accordé un don que l'art n'atteindra jamais. On ſe ſouvient encore de l'impreſſion qu'il faiſoit dans l'orcheſtre de l'opéra, auquel il fut long-temps attaché, & dont il eut une penſion à la fin de ſes jours. Il a fait la muſique du *Triomphe des Arts* & de la *Vénitienne*, & un prologue. Il a donné auſſi trois livres de trio pour la flûte, & treize ſuites à deux flûtes.

BARTHELEMI DE S. MARC, peintre, né en 1469, dans la terre de Savignagno, près Florence, mort en 1517. Après qu'il eut quitté l'école de Côme Roſelli,

il étudia la maniere de Léonard de Vinci, & il fit en peu de temps de ſi grands progrès, que Raphaël lui-même, ſon ami, crut devoir apprendre de lui les regles du coloris dans lequel il excelloit. Barthelemi apprit à ſon tour de ce grand homme les regles de la perſpective. On trouve ſes figures gracieuſes & ſon deſſin correct; mais il n'a jamais eu la réputation de ſçavoir bien deſſiner le nu; & l'on remarque qu'il n'a peint de cette maniere qu'un S. Sebaſtien. Peut-être eſt-ce par ſcrupule de conſcience, qu'il s'eſt abſtenu de repréſenter des nudités; car il étoit fort dévot, & même intime ami du célebre Savonarole, Dominicain, qui prêchoit avec tant de zele à Florence contre les mœurs licencieuſes de ſon ſiecle. Notre artiſte, ayant entendu un de ſes ſermons, brûla publiquement tous les livres qui traitoient de l'amour profane, avec les ſculptures, les peintures & les deſſins, tant de lui, que ceux qu'il poſſédoit des grands maîtres, dans leſquels il y avoit des nudités. Le péril qu'il courut, en voulant ſouſtraire Savonarole à la fureur du peuple, conjointement avec cinquante de ſes amis, lui fit promettre à Dieu de prendre l'habit de S. Dominique. Il accomplit ſon vœu peu de temps après, & ſe nomma frere Barthelemi. Il continua toujours de s'exercer à la peinture; & il fit alors le tableau de S. Sébaſtien, qui fut expoſé dans l'égliſe de Saint-Marc. On dit que ſes confreres, ayant reconnu que la vue de ce tableau faiſoit des impreſſions trop fortes ſur quelques femmes, le tranſporterent dans leur chapitre, d'où il paſſa bientôt en France. Louis XII l'acheta, avec un autre du même peintre, compoſé de pluſieurs figures. Barthelemi forma quelques éleves qui imiterent ſa maniere. On a gravé d'après lui.

BARTOLET FLAMÉEL, peintre, né à Liege en 1612, mort dans la même ville en 1675. Il fut éleve de Jacques Jordaans; & il vint enſuite à Paris, où ſon mérite le fit élire académicien & profeſſeur de peinture le même jour. Il a beaucoup travaillé dans cette grande ville. Il ſuffit d'indiquer quelques-uns de ſes

ouvrages, pour donner une idée de ſes talents : l'enlevement du prophete Elie repréſenté dans le dôme des Carmes déchauſſés, une adoration des rois dans la ſacriſtie des grands Auguſtins, & un beau plafond aux Thuileries. De retour à Liege, il fut fait chanoine de la collégiale de Saint-Paul.

I. BASSAN, (*Jacques* D'EL PONTÉ) peintre, né en 1510, dans la ville de Baſſano, ſituée dans les Etats de Veniſe, mort à Veniſe en 1592. François d'el Ponté ſon pere étoit peintre, & né à Vicence; mais, charmé de la belle ſituation de Baſſano, il quitta ſon pays pour y établir ſa demeure. Jacques, ſon fils, prit le nom de la ville où il étoit né. Son éducation fut très-ſoignée; ſon pere le fit inſtruire dans les belles-lettres, & il lui apprit lui-même les éléments de la peinture. Dès qu'il le vit un peu avancé, il l'envoya à Veniſe, où il le mit ſous la diſcipline d'un peintre nommé Boniface. Mais les ouvrages du Titien & du Parmeſan, & ſur-tout l'étude de la nature, contribuerent plus que toute autre choſe à développer ſes heureux talents. Il demeura long-temps dans cette ville : la mort de ſon pere le rappella dans ſon pays, & il réſolut d'y paſſer le reſte de ſes jours. C'eſt-là qu'il ſe plaiſoit à travailler au milieu d'une campagne délicieuſe, qui fortifioit en lui le penchant qu'il avoit à peindre le naturel. Auſſi peut-on dire qu'il a parfaitement réuſſi dans les payſages & dans les animaux.

Les ſujets d'hiſtoire qu'il a traités ne ſont pas tout-à-fait à l'abri de la cenſure. Comme il n'avoit pas fait une grande étude d'après l'antique, ni connu les peintures de Rome, il étoit obligé de ſe livrer à ſon génie, ou à l'imitation des tableaux qu'il ſe rappelloit d'avoir vus à Veniſe. De-là vient qu'on remarque dans ſes ouvrages des fautes ſingulieres contre le coſtume, qu'il manque ſouvent d'élévation & de nobleſſe dans ſes idées, que ſes draperies ne ſont pas d'un bon goût. Mais qui peut ſe flatter de l'avoir ſurpaſſé par la fraîcheur & la force de ſon coloris, par la juſte diſtri-

bution des lumieres & des heureuſes diſpoſitions qui font reſſortir les objets ? Ses carnations ſont vraies, ſes couleurs locales bien entendues, ſes touches franches & hardies, & ſon pinceau eſt ferme & pâteux. Il a repréſenté beaucoup de ſujets de nuit ; & l'habitude qu'il avoit priſe de faire des ombres fortes, peut avoir contribué à celles qu'il a employées quelquefois hors de propos dans des ſujets de jour. Il trouvoit tant de difficulté à peindre les mains & les pieds, que ces parties ſont ſouvent cachées dans ſes tableaux, mais ſans affectation.

Le Baſſan peut ſe flatter d'avoir trompé Annibal Carrache, comme Parraſius trompa Zeuxis. Voïci comment ce grand artiſte s'exprime lui-même dans des remarques qu'il a faites ſur les vies des peintres, par Vaſari. « Baſſan a été un peintre excellent, & digne » d'une plus grande louange que celle que Vaſari lui » donne, parce qu'outre les beaux tableaux qu'on voit » de lui, il a fait encore de ces miracles qu'on rap» porte des anciens Grecs, trompant par ſon art non» ſeulement les bêtes, mais les hommes; ce que je puis » témoigner, puiſqu'entrant un jour dans ſa chambre, » je fus trompé moi-même, avançant la main pour » prendre un livre que je croyois un vrai livre, & » qui ne l'étoit qu'en peinture. »

On rapporte que le Baſſan avoit mis dans ſon jardin des figures de ſerpents & d'animaux repréſentés avec tant d'art, qu'on les auroit crus réellement vivants. Cet artiſte partageoit ſes heures de délaſſement entre la lecture, la muſique & le jardinage. Il cherchoit à couler tranquillement ſes jours, & ſes vœux furent accomplis. Il parvint juſqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, aimé & conſidéré de tout le monde pour ſa douceur & ſa probité. Nous devons ajouter que Baſſan réuſſiſſoit admirablement à peindre les portraits ; il fit ceux de l'Arioſte, du Taſſe, & de pluſieurs autres gens de lettres de ſon temps. Il ſe peignit lui-même, tenant une palette & des pinceaux à la main. On voit de ſes tableaux dans toutes les parties de l'Europe. Comme

il étoit extrêmement laborieux, il en a fait un nombre conſidérable qu'il donnoit enſuite à des marchands pour les vendre. On en voit pluſieurs de lui dans le cabinet du Roi, au Palais-Royal & à l'hôtel de Toulouſe. Il laiſſa quatre fils, François, Léandre, Jean-Baptiſte & Jérome, qui cultiverent tous la peinture, & qui furent ſes éleves.

II. BASSAN, (*François*) peintre, étoit l'ainé des enfants de Jacques Baſſan, & ſurpaſſa ſes autres freres dans ſa profeſſion. Il mourut à Veniſe, où il avoit fixé ſa demeure, en 1594, âgé de quarante-quatre ans. Ses talents diſtingués le firent choiſir par la république pour travailler dans le palais de Saint-Marc, en concurrence avec Paul Véroneſe & le Tintoret. Il fit auſſi beaucoup d'ouvrages pour les égliſes & pour différents particuliers. Des marchands en répandirent pluſieurs dans les pays étrangers, & l'on dit que certains en firent faire des copies par les éleves de François Baſſan, qu'ils vendoient pour des originaux. Ce peintre étoit encore dans la fleur de ſon âge, lorſqu'une humeur mélancholique, qui lui étoit naturelle, & qui étoit encore augmentée par ſes études continuelles, lui troubla l'eſprit, de maniere qu'il s'imaginoit que des archers le cherchoient pour le prendre. Un jour qu'on frappa rudement à ſa porte, cette crainte le fit jetter par la fenêtre ; &, s'étant bleſſé dangereuſement à la tête, il mourut peu de jours après. Il doit y avoir quelque part à Paris un excellent tableau de cet artiſte, repréſentant le raviſſement des Sabines: il avoit appartenu au maréchal d'Ancre ; mais, comme les meubles de cette malheureuſe victime de la populace furent pillés, ce tableau eſt déchiré en quelques endroits.

III. BASSAN, (*Léandre*) peintre, mort à Veniſe en 1623, âgé de ſoixante-trois ans. Il acheva pluſieurs ouvrages que ſon frere François avoit laiſſés imparfaits. Mais, comme il ne réuſſiſſoit pas auſſi-bien que lui dans les tableaux, il s'attacha particuliérement au portrait. Celui qu'il fit du doge de Veniſe lui mérita le

collier de Saint-Marc : de-là vient qu'on le nomme quelquefois le chevalier Léandre, pour le diſtinguer de ſes freres & de ſon pere. Il reçut de l'empereur Rodolphe II ſon portrait en médaille d'or, pour lui ſervir de témoignage de la ſatisfaction qu'il avoit eue de pluſieurs de ſes ouvrages. Il étoit toujours vêtu fort proprement ; il aimoit la dépenſe, & fréquentoit la bonne compagnie ; mais il s'étoit mis ſottement dans la tête qu'on vouloit l'empoiſonner. Son goût pour la muſique, & le ſoin qu'il prit de ſe diſſiper, empêcherent qu'il ne fût entiérement dominé par ſon humeur ſombre & mélancholique. On dit que ces foibleſſes étoient naturelles à tous les quatre freres, parce que leur mere étoit ſujette à des accès de folie.

IV. BASSAN, (*Jean-Baptiſte* & *Jérôme*) peintres, le premier mort en 1613, âgé de ſoixante ans, & le ſecond en 1622, âgé de ſoixante-deux ans, s'appliquerent preſque uniquement à copier les tableaux de leur pere. Ils parvinrent ſi bien à ſaiſir ſa maniere aiſée & naturelle, que leurs copies ſont ſouvent priſes pour des originaux ; c'eſt ce qui fait que l'on voit tant de tableaux que l'on dit être de la main de Jacques Baſſan, & qui ne ſont que de ſes fils.

BASKERVILLE, (*Jean*) très-célebre imprimeur Anglois, mort, âgé d'environ ſoixante ans, le 18 Janvier 1775, à Birmingham, petite ville d'Angleterre dans la province de Warwick, remarquable par ſon commerce de fer, & qui eſt à vingt-ſept lieues nord par oueſt de Londres. La premiere profeſſion de Baskerville fut celle de maître d'école ; mais ſes talents le tirerent bientôt de cet état obſcur. On rapporte qu'il grava & qu'il fondit lui-même ſes caracteres, & qu'il fut l'inventeur d'une nouvelle maniere de fabriquer le papier, qu'on a vainement tâché d'imiter en France, Baskerville n'ayant jamais voulu communiquer ſon ſecret.

En général, tous les livres ſortis de ſes preſſes attachent agréablement les curieux des belles éditions par

l'élégance & l'*œil* des caracteres, par la perfection du *tirage*, par la couleur uniforme de l'encre, & ſur-tout par la beauté du papier, qui eſt ſi liſſe & d'un poli ſi parfait, qu'on le croiroit fait de ſoie plutôt que de chiffon. Content de la ſimplicité de l'art typographique, l'imprimeur Anglois n'a point eu beſoin d'emprunter le ſecours de la gravure; auſſi ne trouve-t-on, dans les éditions qu'il a d'abord publiées, & qui ſont les plus eſtimables, ni eſtampes, ni vignettes, ni culs-de-lampe, ni lettres griſes, ni enfin aucun de ces acceſſoires qui ſervent, pour ainſi dire, de paſſeport à ce ramas de rimailles françoiſes, qui, ſans cette utile précaution, ſubiroient la deſtinée qu'elles méritent, l'oubli. Point encore de lettres rouges dans les impreſſions de Baskerville, ni dans le titre, ni dans le corps du livre: cette bizarrerie, tout au plus recevable dans les livres d'égliſe, n'eſt propre qu'à gâter les yeux, & produit à la vue le plus mauvais effet. Les éditions de l'imprimeur Anglois ſont d'une élégante ſimplicité; &, ſi l'on excepte quelques-uns de ſes caracteres trop longs & trop maigres, cet artiſte a ſçu donner à ceux qui ſe ſervent de ſes belles éditions un plaiſir, une ſatisfaction qui, chez beaucoup de gens, contribue plus qu'on ne penſe à leur faire goûter un ouvrage.

Voici la liſte de quelques-unes de ſes éditions. 1° *Publii Virgilii Maronis Bucolica, Georgiça & Æneis*, 1757, *in-4°*. Ce volume, qui eſt un chef-d'œuvre de typographie, & qui ne ſe vendoit dans l'origine que 24 livres, eſt porté aujourd'hui juſqu'à quatre louis d'or. Il s'y trouve néanmoins quelques défauts: par exemple, dans le *titre courant*, les mots *Lib. I, II, III, &c.* ſont d'un corps trop gros, & qui n'eſt pas proportionné à celui des autres livres. 2° *Idem Virgilius*, 1766, *in-8°*. 3° *Q. Horatii Flacci Opera*, 1762, *in-12*. 4° *Idem Horatius*, 1770, *in-4°*, avec figures. 5° *Juvenalis & Perſii Satyræ*, 1761, *in-4°*, pas à beaucoup près auſſi beau que le Virgile & l'Horace *in-4°*. 6° *Bible Angloiſe*, imprimée aux dépens de l'univerſité de Cambridge, grand *in-folio*, magnifique pour l'exécution typogra-

phique : malheureuſement le papier eſt trop mince, & aſſez tranſparent pour que l'impreſſion du *verſo* des pages paroiſſe au *recto*, ce qui fatigue la vue. Malgré ce défaut, cette Bible & le Virgile *in-4°* ſont les deux plus beaux ouvrages de Baskerville.

La derniere de ſes productions typographiques a été l'*Orlando furioſo*, en italien, quatre volumes grand *in-8°*, dont les freres Molini, libraires, ont fait les avances. Cette édition, ornée de quarante-ſept eſtampes qui ont été exécutées par les plus habiles deſſinateurs & graveurs de Londres & de Paris, a paru en 1775. Ce livre ſe vend quatre louis d'or. On en a tiré un très-petit nombre d'exemplaires de format *in-4°*. Cet imprimeur célebre, que l'Angleterre peut oppoſer à tous ceux qui, depuis l'invention de la typographie, ſe ſont efforcés de porter ce bel art à ſa perfection, a laiſſé une fortune aſſez conſidérable, fruit de ſes travaux continuels. Il avoit épouſé la fille d'un réfugié François, laquelle lui ſurvit.

BATALE, *ou* BATALUS, muſicien Grec. On ne ſçait point dans quel temps il a vécu ; mais il étoit certainement antérieur à Démoſthene. Il jouoit très-bien de la flûte ; & l'on dit qu'il fut le premier qui ſe ſervit d'une chauſſure de femme ſur le théâtre. Les anciens lui reprocherent d'exercer ſon art avec molleſſe & diſſolution ; de-là vient qu'ils appelloient *Batales* les hommes laſcifs & efféminés. Démoſthene fut ainſi appellé par ſes ennemis. On trouve encore un autre Batale natif d'Epheſe, qui étoit poëte, & que quelques-uns font joueur d'inſtruments, & d'autres comédien. Peut-être eſt-ce le même que le précedent.

BATISTE, (*N....*) muſicien, mort depuis peu d'années, a été un des plus grands violons qui aient paru en France. Dans ſa jeuneſſe, il parcourut l'Allemagne, la Pologne & l'Italie. Le célebre Correlli lui accorda ſon amitié. Batiſte, qui aimoit par préférence les pieces de ce grand maître, en avoit ſi finement ſaiſi le goût, que, les ayant jouées à Rome devant lui, ce

muſicien l'embraſſa, & lui fit préſent de ſon archet. Il fut regardé en France comme un prodige pour l'exécution, & ſupérieur à tous les violons Italiens qui étoient venus à Paris. Il avoit ſur-tout au plus haut degré l'expreſſion, qui eſt ce que la muſique & la peinture ont de plus touchant; & le ſon qu'il tiroit de ſon inſtrument, étoit le plus beau dont l'oreille humaine pût être frappée. Quelques perſonnes ſoutiennent qu'il a été le premier qui a joué ſur le violon la double corde. Ses ennemis l'accuſoient de ne pas être muſicien. Il eſt vrai que ſes compoſitions ſont foibles. Il jouit, à la fin de ſes jours, d'une retraite honorable à la cour du roi de Pologne.

BATISTIN, (*Jean-Baptiſte* STRUCK, *dit*) muſicien, Allemand d'origine, né à Florence, mort vers 1740, vint en France, où ſes talens furent admirés. C'eſt lui qui le premier y fit connoître le violoncelle, inſtrument de baſſe dont il jouoit ſupérieurement. Il entendoit également bien la compoſition: on a de lui trois opéra qui eurent du ſuccès dans leur temps. Mais ſa réputation eſt principalement fondée ſur les cantates. Celle de *Démocrite & Héraclite* renferme des beautés du premier genre, & offre une muſique pittoreſque. Il obtint une penſion de cinq cents livres ſur l'opéra, pendant tout le temps qu'il demeureroit dans le royaume, en conſidération de ſes talents pour la muſique du théâtre.

BATYLE, danſeur, né à Alexandrie, floriſſoit ſous l'empire d'Auguſte. Il étoit eſclave de Mécene, dont il gagna ſi bien les bonnes graces, qu'il en fut affranchi, & que par ſon moyen il fut protégé d'une maniere ſpéciale par l'empereur lui-même. Lié depuis long-temps avec Pylade qu'il avoit connu en Sicile, il l'engagea à venir à Rome, pour former de concert un ſpectacle nouveau, compoſé de danſes & de geſtes. Ces deux hommes étoient très-propres à remplir parfaitement le plan qu'ils avoient conçu. Batyle imagina les ballets vifs, gais & légers; & Pylade les ballets ten-

dres, graves & pathétiques. Ils bâtirent d'abord un théâtre à frais communs, & repréſenterent concurremment des tragédies & des comédies, ſans autre ſecours que celui de la danſe & de la ſymphonie. Leurs compoſitions ne laiſſoient rien à deſirer aux ſpectateurs. Quoiqu'il ne fût queſtion que de pas, de mouvements, d'attitudes, de figures, de poſitions, il en réſultoit néanmoins une expreſſion ſi naturelle, des images ſi reſſemblantes, un pathétique ſi touchant, ou une plaiſanterie ſi agréable, qu'on croyoit entendre les actions qu'on voyoit. Les geſtes ſeuls ſuppléoient à la douceur de la voix, à l'énergie du diſcours, aux charmes de la poéſie.

Ce ſpectacle, formé par le génie, & adopté avec paſſion par les Romains, fut nommé *danſe italique*: elle renfermoit la danſe tragique, la comique & la ſatyrique; &, ſans être un mélange de ces genres, elle les exprimoit tous les trois, ſelon le ſujet qui étoit traité. On peut voir, à l'article PANTOMIME, cette queſtion plus amplement développée. Nous nous contenterons de dire ici que ce fut alors qu'on donna à ces acteurs le nom de *Pantomimes*, c'eſt-à-dire, *tout comédiens*, ſelon la traduction littérale du grec. Ce nom n'étoit qu'une expreſſion vive & point exagérée de la vérité de leur action.

Batyle & Pylade jouirent pendant quelque temps en commun de leur fortune & de leur gloire; mais la jalouſie altéra leur amitié, & rompit leur union. Ils ſe ſéparerent, & chacun éleva un théâtre de ſon côté. Dès-lors deux partis ſe formerent dans Rome qui ſe vit diviſée en *Batyliens* & en *Pyladiens*. C'eſt ce qu'avoit prévu Auguſte qui protégea ſi ouvertement la danſe italique, & qui fut le premier à la mettre à la mode. Les cabales du théâtre étoufferent toutes les autres. Il ne s'agiſſoit plus dans les cercles, dans les familles, dans tous les endroits publics, que des deux pantomimes. Chacun prenoit parti en faveur de celui dont les talents intéreſſoient plus ſon goût particulier; mais, comme perſonne n'étoit indifférent, ceux qui étoient

enchantés de Pylade écoutoient avec impatience les éloges extrêmes qu'on donnoit à Batyle, & les partiſans de celui-ci étoient outrés des ſuccès de celui-là. Une guerre ouverte ſe déclara entr'eux, & pluſieurs fois ils furent ſur le point d'en venir aux mains pour régler les rangs des deux pantomimes. Une imprudence de Pylade, qui obligea Auguſte de le chaſſer de Rome, fit triompher les Batyliens; mais ce triomphe fut de courte durée. Pylade revint; les factions recommencerent; &, à la mort de Batyle, qui arriva bientôt après, le champ de bataille reſta ſans contradiction aux Pyladiens.

Pour donner une idée des talents de Batyle, nous allons d'abord rapporter ce qu'en dit M. de Cahuſac, dans ſon excellent *Traité hiſtorique de la Danſe*. « Il » avoit, dit cet auteur, l'eſprit badin, gai, léger, plein » de feu & de jolies ſaillies. Telles devoient être ſes » compoſitions. Ce n'étoit dans tout ce qu'il exécutoit » qu'images vives & riantes, que tableaux peints par » la main légere des graces, deſſinés par l'amour, ani- » més par la volupté. Les traces qui en reſtoient dans » ſon imagination rendoient ſon humeur égale, ſa con- » verſation gaie, ſon commerce facile. Souple, com- » plaiſant, adroit, il faiſoit dans le même temps une » révérence profonde, diſoit un bon mot, & rioit » d'une plaiſanterie qu'on lui adreſſoit, quoiqu'il ſçût » très-bien qu'elle étoit mauvaiſe. Il mérita la faveur » de Mécene, parce qu'il avoit des talents, de la po- » liteſſe, de l'eſprit. Ce favori d'Auguſte ne ſe ſeroit » pas laiſſé ſéduire par de moindres avantages; mais, » pour s'acquérir la bienveillance de la foule des grands » ſeigneurs, Batyle avoit ſenti qu'il lui falloit d'autres » reſſources: il les trouva dans ſa ſoupleſſe, dans une » liberté effrénée de mœurs, dans une facilité extrême » à ſe prêter ſans difficulté aux parties de plaiſir les » plus libertines, dans les ſoins qu'on pouvoit exiger » de lui, ſans craindre de l'offenſer, pour négocier, » lier ou rompre les tendres commerces de Rome. » Avec ces ſecours, il ne pouvoit pas manquer de

» ſe

» ſe faire un nombre infini de partiſans, une foule » d'amis, & autant de protecteurs qu'il y avoit pour- » lors de grands ſeigneurs, mal élevés & ſans mœurs, » à la cour d'Auguſte. »

Tous les auteurs célebrent unanimement les talents ſinguliers de Batyle pour la danſe comique: elle s'accordoit parfaitement avec les intrigues galantes, & elle faiſoit ſur les ſpectateurs des impreſſions ſi fortes, que Bayle même n'oſe pas rendre en françois ce que Juvénal en dit:

Chironomon Ledam molli ſaltante Batyllo
Tuccia veſicæ non imperat, Apula gannit.
Sicut in amplexu; ſubitum & miſerabile
Longum attendit Thymele, Thymele tunc ruſtica diſcit.

Quelques ſçavants prétendent que Batyle, & Hilas, célebre pantomime, ne ſont que la même perſonne. Ils diſent que Batyle avoit été nommé Hilas par alluſion à un trait de la mythologie, & parce qu'il avoit été l'Hilas de l'Hercule repréſenté par Pylade. Ils s'imaginent qu'il y eut entre ces deux pantomimes une liaiſon qui paſſa les bornes de l'amitié, & que Batyle tenoit dans le cœur de Pylade le même rang qu'Hilas avoit eu dans celui d'Hercule. Mais il paroît plus vraiſemblable que Batyle & Hilas ont été deux pantomimes différents. (*Voyez l'article* HILAS.)

BAUR, (*Jean-Guillaume*) peintre & graveur, né à Strasbourg en 1610, mort à Vienne en 1640. Il étudia ſous Brendel, & fit enſuite le voyage de Rome. Il s'y attacha principalement à étudier le payſage dans la Vigne-Madame, & l'architecture dans les palais, tant de la ville que des environs. Il a excellé dans l'un & dans l'autre genre. Mais il eût été à deſirer qu'il ſe fût formé davantage d'après l'antique & le beau naturel; qu'il eût appris à mieux deſſiner le nu, & qu'il eût entiérement abandonné le mauvais goût qui régnoit encore dans ſon pays. Peut-être la vivacité de ſon imagination ne lui permit-elle pas de ſe livrer à

des études ſeches & ſérieuſes par elles-mêmes. On reconnoît toute l'étendue & la force de cette imagination dans ſes ouvrages. Ses expreſſions générales & ſes compoſitions ſont d'une beauté qui va ſouvent juſqu'au ſublime. Sa touche eſt légere & très-ſpirituelle. Ses figures ſont petites & un peu lourdes; mais elles paroiſſent être en mouvement, & ont une grande expreſſion. Les ſujets ordinaires de ſes tableaux ſont des vues, des proceſſions, des marches, des cavalcades, des combats, des tempêtes. Il ne peignoit qu'à gouache ſur vélin. Baur s'eſt également diſtingué dans la gravure. On eſtime principalement ſa ſuite des métamorphoſes d'Ovide qu'il a gravées à l'eau-forte, & pluſieurs ſujets de l'hiſtoire ſainte gravés d'après ſes deſſins. Il eut pour diſciple François Goubeau, qui a travaillé dans le goût de Jean Miel & de Bamboche.

BAURANS, (*N.*) muſicien & poëte, né à Toulouſe, mort dans la même ville en 1764, âgé de cinquante-quatre ans. Deſtiné d'abord au barreau qu'il ſuivoit avec aſſez de ſuccès, il fut obligé par des circonſtances de prendre une autre route à Paris, où l'état de ſes affaires le mit dans la néceſſité de ſe charger d'une éducation dans un college. Mais, comme il avoit aſſez de loiſir, il ſe livra ſans réſerve à ſes goûts naturels pour les beaux-arts. Son premier eſſai fut la *Servante-Maîtreſſe*, dont il compoſa les paroles françoiſes qu'il adopta à la muſique italienne de cet opéra, chef-d'œuvre de l'inimitable Pergoleſe. Sa timidité lui fit garder long-temps le ſecret: il ne communiqua ſon ouvrage qu'à quelques amis. L'excellente actrice (madame Favard) qui fut ſi ſouvent applaudie dans cette piece, le força de la lui communiquer, l'encouragea, & ſe chargea du ſuccès. Il fut complet; le public y courut en foule. Le nombre prodigieux de repréſentations qu'eut ce drame, l'éclat avec lequel il ſe ſoutint, annoncerent une révolution prochaine dans notre muſique. Malgré le préjugé qui ſubſiſtoit encore pour la muſique françoiſe, les ariettes de Pergoleſe

furent chantées à la cour & à la ville ; & ce fut une eſpece d'enthouſiaſme qui s'empara des François pour les airs de la *Servante-Maîtreſſe*.

Ceux du *Maître de Muſique*, autre drame en ce genre, & arrangé de même par cet auteur, n'eurent pas moins de ſuccès, & hâterent cette révolution en faveur du goût italien, qui, dans très-peu de temps, devint le goût univerſel & dominant. C'eſt un aſſez beau titre pour M. Baurans, que d'avoir délivré ſa nation d'un préjugé qui tenoit à de ſi anciennes & de ſi profondes racines ; d'avoir oſé, le premier, adapter le chant italien aux paroles françoiſes, & d'avoir fait aimer par ce moyen un genre proſcrit ſans le connoître. Au milieu des ſuccès & des applaudiſſements dont il jouiſſoit cependant avec modeſtie, rapportant la plus grande partie de ſa gloire à Pergoleſe, il eut une attaque d'apoplexie, qui rendit la moitié de ſon corps perclus. La voix de ſa patrie ſe fit entendre ; il voulut la revoir, & ſe fit tranſporter à Toulouſe, où il fut reçu par ſes anciens amis avec des tranſports de joie, troublés néanmoins par l'état dans lequel il étoit, & auquel il ſuccomba bientôt. Sa piété, la ſimplicité de ſes mœurs, la droiture & la bonté de ſon cœur, le rendirent cher à ſes amis : ſon goût & ſes talents doivent rendre ſa mémoire recommandable à tous les amateurs de la muſique.

I. BÉ, (*Guillaume le*) graveur & fondeur en caracteres d'imprimerie, né à Troyes en Champagne en 1525, mort à Paris en 1598. Etant âgé ſeulement de vingt ans, il grava à Veniſe pluſieurs caracteres hébraïques & rabbins pour diverſes perſonnes. De retour à Paris où il s'établit, il commença, vers 1552, la plus ancienne de toutes les fonderies particulieres qui exiſtent en France : il l'enrichit de ſes travaux & de ceux de ſes confreres ; car il acheta la plus grande partie des poinçons & matrices qui provenoient de la fonderie du célebre Gramond, à l'inventaire de laquelle il fut nommé arbitre en 1561. Guillaume le Bé, ſon

fils, l'augmenta auſſi par ſes ſoins & par ſes recherches. On doit dire, à la gloire des premiers maîtres de cette fonderie, qu'étant curieux & intelligents, ils ont raſſemblé & conſervé beaucoup de matrices des anciens caracteres dont on faiſoit uſage dans l'origine de l'imprimerie. Du reſte, cette fonderie ſubſiſte encore aujourd'hui dans la maiſon du ſieur Fournier, frere du célebre Fournier, auteur des *Modeles des Caracteres, &c.*

II. BÉ, (*Guillaume le*) habile fondeur de caracteres & imprimeur, ſuccéda à la réputation de ſes peres dans l'imprimerie. Outre ces talents, il poſſédoit encore les langues orientales. Il imprima pluſieurs livres dont voici les principaux: *Spes auguſta Ludovici XIII Chriſtian. regis Francorum & Navarræ*, in-fol. 1611; les *Figures de la ſainte Bible, accompagnées de briefs Diſcours compoſés par Jean le Clerc, libraire.* Il avoit épouſé la fille de ce le Clerc, & il en laiſſa un fils.

III. BÉ, (*Guillaume le*) libraire & fondeur de caracteres, comme tous les libraires de ſon nom. Il les ſurpaſſa tous dans cet art qu'il pouſſa à une grande perfection. Il ne ſe borna pas à ſa fonderie, qui fut une des plus belles de ſon temps: il fit auſſi imprimer un aſſez grand nombre de livres, comme l'*Abrégé de la Bible*, in-fol. avec figures en tailles de bois; le *Dictionnaire hiſtorique*, in-4°; *Traité du Deſſin*, par Jean Couſin, en 1640, &c.

BEAULIEU, (*Sébaſtien* DE PONTAULT *de*) ingénieur & maréchal de camp des armées du roi, né vers l'an 1612, mort le 10 Août 1674. Il eut, dès ſa premiere jeuneſſe, une ſi forte inclination pour les armes, qu'il entra au ſervice du roi à l'âge de quinze ans, & qu'il commença à ſe ſignaler au fameux ſiege de la Rochelle en 1628; ce qui lui valut une charge de commiſſaire d'artillerie, malgré le bas âge où il étoit. Il continua les fonctions de cette charge au ſiege de Privas, à celui de Pignerol en 1630, & à la bataille de Veillane, où il fut bleſſé d'une mouſquetade à l'épaule. Il fut fait enſuite contrôleur général d'artillerie de l'ar-

mée; il servit en cette qualité au siege de Hesdin en 1639, & à celui d'Arras en 1640, où il reçut un coup d'épée au travers du corps. Le roi lui donna alors la charge de contrôleur provincial d'artillerie dans le pays d'Artois. A peine étoit-il guéri de sa blessure, qu'il se distingua à la défense d'Aire & au siege de Perpignan en 1642, & servit ensuite auprès de M. le prince de Condé, à la bataille de Rocroy, au siege de Thionville & à celui de Philisbourg, où il eut le bras droit emporté d'un coup de canon, en conduisant la tranchée dans l'attaque de cette place; ce qui ne l'empêcha point de servir l'année suivante à la journée de Nordlingen, & en 1645 aux sieges de Courtray, de Bergues, de Furnes, de Mardick & de Dunkerque, dont il conduisoit seul les travaux de la tranchée. Ses fréquentes blessures & ses travaux continuels l'ayant mis hors d'état de servir, il imagina de faire dessiner & graver tous les sieges des villes, tous les combats, toutes les batailles & toutes les expéditions militaires sous le regne de Louis XIV, dont il forma un précieux recueil qui fait partie des estampes du cabinet du roi, sous le titre du *grand Beaulieu*. Il mourut décoré de l'ordre de S. Michel.

BEAUMAVIELLE, acteur de l'opéra, mort vers l'année 1688. Il fut un des premiers musiciens que Lully fit venir de Languedoc à Paris, lors de l'établissement de son opéra en 1672: c'étoit aussi le premier acteur de son temps. Il étoit d'une figure assez ordinaire; mais il avoit une basse-taille des plus parfaites, & jouoit tous les premiers rôles à la portée de sa voix. Le fameux Thevenard lui succéda, & à celui-ci, lorsqu'il quitta le théâtre après quarante années de service, M. Chassé, qui fait un des principaux ornements de notre scene lyrique.

BEAUVAIS, (*Nicolas* DAUPHIN *de*) graveur, né à Paris en 1668, mort dans la même ville en 1763. Ses heureuses dispositions ne tarderent pas à se développer dans l'école de l'immortel Girard Audran, sous

lequel il fit des progrès rapides dans la ſcience du deſſin, ainſi que dans la gravure. Après la mort de ſon maître, il fut beaucoup occupé dans les gravures pour le ſacre de Louis XV. Il fit dans la ſuite pluſieurs morceaux pour le recueil de Crozat, entr'autres, la Magdeleine, d'après Benedetto Lotty. Il a auſſi gravé pour la galerie de Dreſde la Vierge au ſaint George, (ainſi nommée, parce que ce ſaint eſt repréſenté avec pluſieurs autres au pied de la Vierge) d'après le Correge; & S. Jérôme, d'après Wandyck. On connoît de lui pluſieurs autres morceaux d'après le Pouſſin, le Brun, le Sueur, Carle Vanloo. Son burin eſt harmonieux, correct, varié avec intelligence; & ſa maniere expreſſive rend toujours le caractere des auteurs qu'il a traduits. Beauvais mourut ſans être de l'académie, quoiqu'il fût très-digne d'y être reçu, comme on peut en juger par les ouvrages que nous venons de citer.

BECCAFUMI, (*Dominique*) peintre, né aux environs de Sienne, mort à Genes en 1549, âgé de ſoixante-cinq ans. Il étoit fils d'un payſan dont il gardoit les moutons. Un bourgeois de Sienne, paſſant par haſard auprès de lui, le vit traçant avec ſon bâton des figures ſur le ſable d'un ruiſſeau. Il le prit à ſon ſervice, & l'envoya tous les jours chez un peintre pour ſe former dans un art où il montroit les diſpoſitions les plus heureuſes. Les progrès qu'il fit le mirent bientôt en état de copier avec ſuccès quelques tableaux de Pierre Pérugin. Mais, ayant entendu parler des chefs-d'œuvre que Michel-Ange & Raphaël exécutoient à Rome, il ſe rendit dans cette ville pour étudier leur maniere. A ſon départ de Sienne, il quitta le nom de *Mécarino* que ſon pere, appellé *Paccio*, lui avoit donné, & garda, avec celui de Dominique, le ſurnom de *Beccafumi*, qui étoit celui de ſon bienfaiteur, dans la famille duquel il s'allia même enſuite. Après avoir travaillé quelque temps à Rome avec l'applaudiſſement des connoiſſeurs, il revint à Sienne, où ſa réputation ne fit

encore que s'accroître ; car il acheva ce beau pavé de marbre de l'égliſe cathédrale, qu'un peintre, nommé Duccio, avoit commencé. Beccafumi en releva beaucoup l'éclat, en ajoutant au marbre blanc un autre marbre grisâtre qui fait paroître cet ouvrage comme s'il étoit peint de clair-obſcur. Il fit encore beaucoup de tableaux à l'huile & à détrempe. Ses talents ne ſe bornoient pas à la peinture ; il étoit graveur, ſculpteur, & ſçavoit couler les métaux. Il a laiſſé, dans la ville de Genes où il alla ſur la fin de ſes jours, des preuves de ſon induſtrie & de ſa capacité.

BÉCERRA, (*Gaſpard*) peintre, ſculpteur & architecte, né à Baeza en Andalouſie, mort à Madrid en 1570, âgé d'environ cinquante ans. Diſciple de Michel-Ange & de Raphaël, il acquit ſous ſes maîtres un goût excellent. Le meilleur ouvrage de ſculpture qu'il ait fait, eſt la ſtatue de la ſainte Vierge, par ordre de la reine Iſabelle de Valois : on la voit à Madrid, & on ne peut s'empêcher d'admirer la beauté, la douleur, la tendreſſe, la conſtance & la réſignation exprimées dans cette figure. Bécerra a peint auſſi à freſque pluſieurs grands morceaux qui ſe trouvent dans pluſieurs édifices de Madrid. D'autres villes d'Eſpagne poſſedent de ſes ouvrages.

BEEK, (*David*) peintre, né à Delft en 1621, mort à la Haye en 1656. Il étoit éleve de Vandick, & réuſſit très-bien à peindre le portrait. On en trouve de ſa main dans toutes les parties de l'Europe, & ſurtout dans les maiſons royales. Il fut attaché au ſervice de la reine Chriſtine, qui l'envoya dans toutes les cours pour faire les portraits des rois & des princes. Il avoit une ſi grande facilité, que Charles I, roi d'Angleterre, lui dit un jour en ſe faiſant peindre : *Parbleu ! Beek, je crois que vous peindriez un cheval qui courroit la poſte.* La maniere de cet artiſte eſt dans le goût de ſon maître, dont il a ſouvent fort approché.

BECKER, (*Philippe-Chriſtophe de*) graveur en pierres fines, né à Coblentz vers l'année 1675, mort de-

puis quelques années. Il travailloit ſeulement d'orfévrerie lorſqu'il ſe rendit à Vienne. Il y fit connoiſſance avec Seidlitz, bon graveur en creux, qui lui enſeigna ſon art, dont Becker fit depuis ſa principale occupation. Il fut graveur de médailles des empereurs Joſeph I & Charles VI: celui-ci lui accorda des lettres de nobleſſe. Il avoit déja reçu les plus grandes marques de diſtinction à la cour de Ruſſie, lorſqu'il s'y rendit pour graver le ſceau de Pierre le Grand, & rétablir la monnoie de ce prince, qui avoit été fort négligée; car, étant venu préſenter ſes ouvrages au Czar dans le temps qu'il étoit prêt à ſe mettre à table, ce prince ordonna qu'on mît un couvert pour Beker, & le fit manger avec lui. Cet artiſte a fait voir une dextérité ſinguliere, toutes les fois qu'il a eu à graver ſur des pierres fines des armoiries, & ſurtout celles des princes d'Allemagne, qui ſont toujours chargées d'un grand nombre de pieces de blazon, & qui ſont par conſéquent d'une très-difficile exécution. Le cachet du duc de Liria eſt, dit-on, le morceau d'honneur de cet artiſte, qui peche néanmoins un peu du côté du deſſin.

BÉGA, (*Corneille*) peintre & graveur, né à Harlem, mort en 1664. Cet artiſte s'eſt fait beaucoup d'honneur par ſes talents; mais ces mêmes talents ne peuvent que le dégrader aux yeux des perſonnes qui leur préferent les vertus. Brouillé avec ſon pere, ſculpteur, qui s'appelloit *Béguin*, il changea de nom pour le mortifier, & pour ne point l'illuſtrer par ſa propre gloire. Il ſeroit peut-être plus facile de le juſtifier ſur un autre article, quoiqu'il ſoit vrai de dire que ſa démarche eſt des plus outrées. Il étoit épris d'un violent amour pour une fille; il ne ceſſa point de la voir, quoiqu'elle fût attaquée de la peſte, & tous les deux périrent du même mal. Béga a fait beaucoup d'ouvrages d'après la maniere de van-Stade dont il étoit éleve: les curieux de Hollande les eſtiment beaucoup, & en ornent leurs cabinets. Il ne traitoit ordinairement que

des ſujets bas & des tavernes. On y remarque de la facilité, de l'agrément, & une touche moëlleuſe. Il a gravé conſidérablement à l'eau-forte : toutes ſes eſtampes ſont réunies, & forment un œuvre conſidérable. Chenu a donné une eſtampe d'après un de ſes tableaux, qu'on nomme *le Peintre*, ou *le Curieux*.

BÉGARELLI, (*Antoine*) ſurnommé *il Modona*, ſculpteur, né à Modene, mort dans la même ville en 1555. Quoiqu'il n'eût eu d'autre maître que la nature, il ne laiſſa pas de ſe diſtinguer par ſes ouvrages de ſculpture en terre cuite. On les voit encore dans pluſieurs égliſes de Modene. On eſt ſur-tout frappé de la diſpoſition & de la beauté des expreſſions d'un Chriſt dans le tombeau, qui ſe trouve dans l'égliſe de Sainte-Marguerite des Récollets. Ce qui doit nous donner une grande idée des talents de cet artiſte, c'eſt que le célebre Michel-Ange, ayant vu quelques-uns de ſes ouvrages, ne put s'empêcher de s'écrier : « Si cette » terre devenoit marbre, je craindrois pour les ſtatues » antiques. » *Si queſta terra diventaſſe marmo, guai alle ſtatue antiche.* On prétend que Bégarelli, ami du Correge, lui donna les deſſins pour peindre la fameuſe coupole de Parme.

BEGUE, (*le*) organiſte de S. Merri à Paris, & de la chapelle du roi, mort en 1700. On alloit en foule l'entendre ; ſon jeu étoit noble & d'une grande délicateſſe. Son exécution paroiſſoit quelquefois plus grande qu'elle ne l'étoit effectivement, parce qu'il trouvoit le moyen de ſe ſervir d'une troiſieme main d'un de ſes éleves pour l'aider dans des morceaux à quatre ou cinq parties d'une harmonie toujours ſuivie ; ce qui faiſoit un effet prodigieux. Il a laiſſé des ouvrages de ſa compoſition ; trois livres de pieces d'orgue, & des vêpres à deux chœurs.

BÉJART, (*Armande-Gréſinde-Claire-Elizabeth*) actrice, morte en 1700, épouſa en premieres noces Moliere, en ſecondes Guérin Détriché. Elle étoit très-aimable, jouoit ſupérieurement dans le comique no-

ble, chantoit avec des graces & un goût qui lui ont attiré dans ſon temps autant d'adorateurs que d'applaudiſſements. Elle quitta le théâtre en 1694. Tout le monde ſçait que Moliere en avoit été très-jaloux. Cette paſſion le rendit malheureux. En vain il faiſoit ſes efforts pour s'en débarraſſer; elle le tourmentoit ſans ceſſe. On prétend qu'il n'a rendu, dans ſes comédies, les maris jaloux ridicules, que pour s'étourdir lui-même le premier ſur ſa propre ſituation. D'autres ſoutiennent, au contraire, qu'après avoir employé tous les conſeils qui lui parurent néceſſaires pour retenir ſa femme dans ſes devoirs, & voyant qu'ils étoient inutiles, il ne ſe mit plus guere en peine de ſa conduite, & qu'il partagea ſon temps entre ſes occupations & ſes amis.

BEICH, (*Joachim-François*) peintre & graveur, né à Ravensbourg en Souabe en 1665, mort à Munich en 1748. Son pere géometre, qui s'amuſoit à peindre, lui donna quelques principes de cet art. Formé par une étude conſtante & par l'imitation de la nature, il fut bientôt en état d'exécuter de grands ouvrages. S'étant attaché à la cour de Munich, il peignit toutes les batailles de l'électeur Maximilien-Emmanuel, en Hongrie, avec la ſituation des lieux. Pendant l'abſence de ce prince, dans le temps de la guerre au ſujet de la ſucceſſion d'Eſpagne, le peintre prit ſon temps pour voir l'Italie. Il fit un aſſez long ſéjour à Naples, où il fréquenta beaucoup le fameux Solimene qui conçut une ſi grande eſtime pour notre artiſte, qu'ayant vu quelques-uns de ſes payſages, il ne dédaigna pas de les copier. La premiere maniere de Beich étoit un peu rembrunie; dans la ſuite, elle rapprocha de la nature. Sa derniere eſt la plus claire, mais moins ſoutenue que la ſeconde. Ses ſites ſont toujours pittoreſques, toujours piquants. Chaque touche eſt hardie, & placée de main de maître. Il y a du guaſpre & du ſalvator-roſa dans ſes compoſitions. Il a gravé à l'eau-forte à peu près dans le même goût. Les figures

ſont bien faites dans les planches qu'il a gravées; mais il ne faiſoit que les croquer dans la plûpart de ſes payſages. Ses portraits ſont aſſez eſtimés. Etant en Italie, il forma un éleve appellé Jean Hetzendorf, ou Ezendorf; mais il n'en forma point à Munich, parce que ſon humeur n'étoit pas faite pour ſe prêter à beaucoup de patience.

BELLE, (*Etienne de la*) graveur & peintre, né à Florence en 1610, mort dans la même ville en 1664. Il étoit fils d'un ſculpteur, & non d'un orfevre, comme on le dit ordinairement. Ayant perdu ſon pere à l'âge de deux ans & demi, il éprouva preſque toutes les horreurs de la pauvreté pendant ſon enfance; mais les diſpoſitions naturelles qu'il avoit pour le deſſin, ſes manieres douces & aimables, & ſa grande application à l'étude, le rendirent cher à pluſieurs artiſtes qui s'empreſſerent de ſeconder ſes efforts. Placé chez un orfevre, il s'occupa dans ſes moments de loiſir à copier les eſtampes de Jacques Callot; ce qu'il faiſoit avec un goût & une exactitude à pouvoir s'y tromper. Une choſe aſſez ſinguliere, & que l'on aura peine à croire, c'eſt qu'en deſſinant les petites figures dont il ornoit ſes compoſitions, ce jeune artiſte les commençoit toujours par les pieds, remontant enſuite juſqu'à la tête, ſans avoir premiérement mis enſemble toute ſa figure, ſuivant l'uſage ordinaire. Quand il l'avoit ainſi tracée, elle ſe trouvoit correcte étant achevée, & dans les proportions qu'elle devoit avoir. Perſonne ne put deviner la cauſe de cette bizarrerie, ni le détourner alors de cette façon de deſſiner, auſſi peu sûre que très-incommode.

Il s'adonna pendant quelque temps à la peinture; mais comme, étant chez ſon orfevre, il avoit contracté un penchant invincible pour la gravure, & que ceux qui s'adonnent à l'orfévrerie commencent toujours par apprendre à graver au burin un peu de lettre, & enſuite l'ornement ſoit en creux, ſoit en relief, il ſe livra entiérement à l'exercice de la gravure. Cependant il préféra la pratique de l'eau-forte, parce que cette

maniere étoit plus conforme à ſon génie inventif, & plus propre à repréſenter en peu d'eſpace une grande quantité de petites figures dans le goût des ouvrages de Callot, que notre jeune artiſte prit d'abord pour modele. Dans la ſuite, il négligea ce ſervile arrangement de tailles trop comptées; &, ſe livrant à ſon naturel qui le faiſoit incliner à une maniere plus moëlleuſe & plus peinte, il s'en forma une qui lui eſt particuliere, d'un meilleur goût & d'un ſi bel effet, que pluſieurs perſonnes, & ſur-tout les artiſtes, le mettent au-deſſus de Callot. Nous croyons cependant qu'il ſeroit téméraire de le comparer à ce grand homme du côté de l'imagination. Quoique la Belle en eût beaucoup, on ne peut pas dire qu'il eût le génie auſſi fécond que celui de Callot.

La réputation de la Belle s'étoit répandue dans toute l'Europe. Arrivé en France, il fut accueilli par tous les amateurs. Le cardinal de Richelieu le chargea de graver le ſiege d'Arras, & les autres ſieges mémorables du regne de Louis XIII. Ces ouvrages lui mériterent les bienfaits de ce miniſtre, après la mort duquel il continua de donner les deſſins des principales conquêtes de la France ſous la minorité de Louis XIV. Il travailla auſſi beaucoup pour le compte des marchands d'eſtampes, en particulier pour François Langlois, dit *Ciartres*, & pour Iſraël Henriet, qui ne laiſſa échapper que le moins qu'il put des ouvrages de la Belle. Cet Iſraël s'accommoda avec lui de ſes planches à meſure qu'il gravoit quelque ſuite, & profita long-temps du fruit de ſes veilles. Après dix ans de ſéjour à Paris, notre artiſte retourna dans ſa patrie, obtint une penſion du grand-duc de Toſcane, & fut choiſi pour montrer le deſſin à Côme II, fils de ce prince.

Cette homme illuſtre gagnoit toujours de plus en plus les bonnes graces des princes ſes protecteurs, ainſi que l'eſtime & la bienveillance des amateurs des beaux-arts, produiſant de temps en temps quelques nouveaux chefs-d'œuvre de ſon invention, lorſqu'il

fut assailli par une longue & redoutable infirmité, qui, outre les ravages étranges qu'elle fit sur son corps affoibli par des études & des travaux continuels, lui dérangea entiérement la tête, & bientôt après le conduisit au tombeau.

Cet artiste étoit d'une si grande modestie, qu'un auteur Italien, qui a écrit sa vie, la met au-dessus de celle d'une jeune demoiselle bien élevée. Honnête homme & d'une probité exacte, il ne donna jamais sujet à personne de se plaindre de lui. Sa maison fut ouverte à ses amis & à ses connoissances; c'étoit un asyle & un refuge assuré pour tous ceux qui se trouvoient dans le besoin. Quant à sa maniere de graver, voici le jugement qu'en porte M. Basan: « Personne » n'a surpassé cet excellent artiste pour la finesse & » la légéreté de la pointe: sa touche libre, facile, ſça- » vante & pittoresque, rend ses estampes si pleines » de goût, d'esprit & d'effet, qu'il doit être regardé » comme un modele de perfection pour la gravure en » petit; d'ailleurs ses têtes sont remplies de noblesse, » d'un beau caractere, & ses figures sont bien dessi- » nées. Il a gravé des sujets d'histoire, des batailles, des » chasses, des payſages, des marines, des animaux, » & des ornements d'un goût exquis. » Son œuvre consiste en plus de quatorze cents pieces dont on peut voir la description dans l'*Essai d'un Catalogue de l'Œuvre d'Etienne de la Belle, par le sieur Jombert, libraire à Paris.*

BELLIN, (*Gentil* & *Jean*) peintres, nés à Venise, morts dans la même ville, le premier en 1501, âgé de quatre-vingts ans, & le second en 1512, âgé de quatre-vingt-dix ans. Ils eurent pour maître dans la peinture Jacques Bellin leur pere, moins connu par ses ouvrages, que par la bonne éducation qu'il donna à ses enfants. Il ne cessoit de mettre devant leurs yeux l'exemple des peintres de la Toscane, qui portoient tous les jours leur art à un nouveau degré de perfection. Ses soins ne furent pas inutiles: il vit ses fils,

animés d'une noble émulation, faire des progrès rapides, & enrichir Veniſe des plus beaux tableaux qu'on y eût encore admirés. La république, frappée de leurs talents, crut devoir les employer à repréſenter, dans la ſalle du conſeil, ce que les Vénitiens avoient fait de plus glorieux dans la paix & dans la guerre. On leur aſſocia un certain Vivarino qui jouiſſoit alors d'une grande réputation, mais qui ne put achever que deux morceaux à cauſe de ſa mort arrivée dans ces circonſtances. Le ſujet qu'on leur donna fut ce qui ſe paſſa à Veniſe, lorſque le pape Alexandre III s'y retira pendant la diſpute qu'il eut avec l'empereur Barberouſſe. Il ſeroit trop long d'entrer dans le détail de tous ces tableaux. Il ſuffira de remarquer qu'ils méritoient les ſuffrages du public éclairé; il y en avoit un ſur-tout, de Jean Bellin, qui étoit plus beau que tous les autres, parce qu'il fut retouché, dit-on, par Titien ſon diſciple.

La réputation des deux freres s'étendit au loin. Mahomet, empereur des Turcs, ayant vu quelques ouvrages de Jean Bellin, dont un ambaſſadeur de Veniſe lui avoit fait préſent, en fut ſi enchanté, qu'il ne pouvoit comprendre comment un mortel étoit capable de les produire. Il deſira d'en voir l'auteur, & de le faire travailler auprès de ſa perſonne. Il écrivit pour cet effet à la république, & la pria de le lui envoyer. Jean s'étant excuſé ſur ſon grand âge, on fit partir Gentil, qui exécuta des ouvrages & particuliérement des portraits dont Sa Hauteſſe fut très-ſatisfaite. On rapporte que le peintre ayant repréſenté la décollation de S. Jean-Baptiſte, pour lequel les Turcs ont une grande vénération, le grand-ſeigneur remarqua que la peau du cou dont la tête venoit d'être ſéparée, n'étoit point ſuivant l'effet de la nature; &, pour prouver la juſteſſe de la critique, il appella un eſclave qu'il fit décapiter devant lui. Gentil, effrayé de ce ſpectacle, crut ne pas être en ſûreté dans un tel pays; il demanda ſon congé ſous quelque prétexte, & il l'obtint. Le grand-ſeigneur lui fit des préſents conſidérables, lui

mit une chaîne d'or au cou, & écrivit à la république des lettres de recommandation en ſa faveur ; ce qui fut cauſe que les ſénateurs lui aſſignerent une forte penſion, & le firent chevalier de Saint-Marc. La plûpart des ouvrages de Gentil Bellin ſont à détrempe. Jean fut un des premiers qui peignit à l'huile, ayant ſurpris ce ſecret à Antoine de Meſſine, comme on peut le voir dans ſon article.

Malgré la gloire que ces deux freres acquirent dans leur temps, il faut avouer qu'ils n'avoient pas encore atteint à cette tendreſſe & à cette belle façon de peindre, qui depuis a rendu le plus grand nombre des peintres de la Lombardie ſi recommandables. On regarde cependant ces deux freres comme les chefs de l'école de Veniſe ; & il eſt certain qu'ils ont contribué beaucoup à l'avancement de leur art. On voit dans le cabinet du Roi leurs portraits que Gentil fit lorſqu'ils étoient encore jeunes. On ne doit pas oublier une anecdote qui fait honneur à Titien. Il étoit diſciple, comme nous l'avons dit, de Jean Bellin. Il ſe chargea d'achever le dernier de ſes tableaux, repréſentant une Bacchanale, que ſa mort avoit interrompu ; il l'orna d'un très-beau payſage ; mais, pour en laiſſer la gloire à ſon maître, il écrivit au-deſſous ces mots : *Joannes Bellinus, M. CCCCCXIV.* Giorgion fut auſſi ſon éleve.

BENEDETTO MARCELLO, plus connu ſous le premier nom, muſicien célebre de ce ſiecle. Cet artiſte publia à Veniſe, il y a environ ſoixante ans, les cinquante premiers pſeaumes qu'il avoit mis en muſique. On ne craint pas de dire qu'il ſurpaſſe dans cet ouvrage les modernes, & qu'il nous y donne une véritable idée de cette noble ſimplicité qui étoit le caractere de la muſique ancienne. Dans le cinquantieme pſeaume ſur-tout, il ſemble avoir réuni toutes les reſſources de ſon vaſte génie ; il y a prodigué les traits les plus grands, les plus beaux & les plus pathétiques. Y a-t-il quelqu'un, dit le comte Algarotti, dont l'enthouſiaſme ſoit plus noble & plus régulier en même

temps que le ſien ? Dans les cantates de Timothée & de Caſſandre, dans la muſique ſi célebre des pſeaumes, il a rendu toutes les paſſions de l'ame, il a peint les ſentiments les plus délicats du cœur, il eſt venu même à bout de repréſenter à l'imagination des êtres inanimés, enfin il a ſçu réunir à la ſévérité de la muſique ancienne les beautés de la moderne; mais ce ſont des beautés fieres, majeſtueuſes, impoſantes, dignes ſeulement de charmer les ames capables de les ſentir.

BENEZET, (*Saint*) architecte, né à Alvilar dans le Vivarais en 1165, mort en 1194. On rapporte qu'étant âgé ſeulement de douze ans, & n'étant que berger, il alla à Avignon, & qu'il ſe dit inſpiré de Dieu pour bâtir le pont de cette ville; ce qu'il prouva, ajoute-t-on, par des actions merveilleuſes. Quoi qu'il en ſoit, il paroît que ce fut lui qui conduiſit cet ouvrage achevé dans onze années. Il fut enſeveli dans une chapelle pratiquée ſur un des éperons du pont. Mais cet édifice menaçant ruine, on tranſporta en 1674 le corps de S. Benezet dans l'égliſe des Céleſtins d'Avignon. Tous les monuments conſidérables qui frappent le vulgaire par leur maſſe ou par leur hardieſſe, lui en impoſent toujours, & lui font trouver du merveilleux là où les gens habiles ne découvrent que les reſſources de l'induſtrie. Tel eſt encore un certain Crisès, architecte d'Alexandrie dans le ſixieme ſiecle, qui éleva des digues à Dara, ville de la Perſe, pour contenir le fleuve d'Euripe dans ſon lit, & pour empêcher que le flux & le reflux n'incommodât pas davantage les habitants. On lit dans Procope, que l'invention de ces digues fut révélée à Crisès dans un ſonge, où il crut voir un homme d'une taille extraordinaire qui lui en traçoit le plan, & qui lui commanda d'en propoſer l'exécution à l'empereur. Ce prince, ſuivant le même auteur, avoit fait un ſonge pareil dans le même temps.

BENSI, (*Jules*) architecte & peintre, né à Genes, mort dans la même ville en 1668. Il fut éleve de Jean-

Jean-Baptiſte Paggi, & ne négligea aucun des moyens néceſſaires pour deſſiner le nu, les eſtampes, le relief : il deſſina auſſi d'invention, & fit ſur-tout des études profondes de la perſpective, fabriqua divers inſtruments pour réduire, & fit des modeles d'édifices & de machines. Dans la ſuite, il s'appliqua à la peinture avec ſuccès, & mérita les éloges de ſon maître. Des talents ſi variés lui procurerent la protection des maiſons les plus illuſtres de Genes, en particulier de celle de Doria. Dans un voyage qu'il fit en France, il compoſa beaucoup de tableaux qui lui avoient été demandés pour l'Allemagne. De retour dans ſa patrie, il continua ſes travaux, & fit admirer ſon génie dans les égliſes & les palais.

BENZI, (*Maximilien* SOLDANI) peintre & ſculpteur, né en 1658 à Florence, d'une famille noble. Le goût qu'il avoit pour le deſſin engagea ſes parents à le mettre ſous la diſcipline de Balthazar Franceſchini. Il avoit alors vingt ans. Les progrès qu'il fit mériterent l'attention de ſon ſouverain, Côme III, qui envoya, deux ans après, le jeune Benzi à Rome, pour puiſer les grands principes à l'école de Ciroferri, peintre, & d'Hercule Ferrata, ſculpteur. Il travailla pendant quatre ans, étudiant ſans ceſſe l'antique & le moderne. Il y fit, dit un auteur aſſez exact, cinq revers de médailles, le portrait en médaille de la reine Chriſtine de Suede, du pape Innocent XI, de pluſieurs cardinaux, & d'autres perſonnes illuſtres; des modeles de différents ſujets de ſon invention. Le grand-duc l'envoya à Paris pour ſe perfectionner dans l'étude des médailles ; il eut l'honneur de faire le portrait de Louis XIV, en médaille d'une grandeur extraordinaire. Lorſqu'il fut de retour dans ſa patrie, il fit celles du grand-duc & de la grande-ducheſſe, & des autres princes & perſonnes illuſtres, & gens de lettres. Il a fait pour ſes ſouverains différents ouvrages en or & en bronze, & pour les princes en deçà des Monts, des bas-reliefs, des ſtatues ; & par-tout il a eu beaucoup de réputation.

BERGHEM, (*Nicolas*) peintre payſagiſte & graveur, né à Harlem en 1624, mort dans la même ville en 1683. Son nom de famille étoit *van Haerlem ;* celui de Berghem lui vient de ce qu'étant un jour pourſuivi chez ſon maître, van Goyen, par ſon pere qui vouloit le maltraiter, van Goyen qui aimoit cet éleve arrêta ſon pere, & dit aux autres diſciples, *berghem*, ce qui ſignifie *cachez-le.* Ce nom lui reſta. Sa facilité pour la peinture étoit incroyable : il ſembloit ſe jouer en opérant. On l'a vu compoſer & peindre ſes tableaux en chantant, comme s'il ne lui en eût pas coûté la plus légere application. Cependant il a exécuté des chefs-d'œuvre qui auroient exigé des peines infinies des artiſtes les plus habiles. Sa maniere eſt excellente : heureux dans le choix de ſes compoſitions, il ſçavoit les varier à l'infini. On ne peut aller plus loin quant à la couleur, la touche & l'intelligence de la lumiere & des ombres : ce ſont par-tout de grandes maſſes où les détails n'interrompent point les accords. Il ne négligeoit rien ; un caillou étoit fini, comme les objets les plus intéreſſants. Avec une touche large & pétillante, il tiroit des tons de couleur dans les maſſes d'ombres qu'il reflétoit, ſoit par l'eau ou d'autres corps lumineux, qui rendent ſes tableaux clairs & tranſparents, quoique bruns en apparence. Ses figures & ſes animaux ſont d'un deſſin correct, coloriés & touchés avec une grande fineſſe. Enfin on ne voit rien de médiocre de ce peintre. Ses études & deſſins ſe ſentent de ſa grande facilité ; quelques-uns ne paroiſſent que ſoufflés, le crayon n'a que froiſſé légérement le papier. Il lavoit quelquefois ſur le crayon avec l'encre de la Chine, ou le biſtre. Il en a terminé qui ſont précieux, tels que le château de *Benthem*, qu'il a deſſiné & peint pluſieurs fois dans le temps qu'il y demeuroit.

Ses tableaux tiennent leur rang parmi les plus beaux dans les cabinets choiſis ; &, malgré leur grand nombre, ils deviennent auſſi rares & auſſi chers que s'ils n'étoient pas communs. La douceur de ſon caractere

devoit lui procurer le bonheur ; il s'en trouva toujours éloigné par l'avarice extrême de sa femme, qui l'enfermoit dans son attelier, se mettoit dans une chambre au-dessous de lui, & frappoit souvent au plancher pour l'animer au travail, & pour l'empêcher de dormir : elle s'emparoit de tout l'argent, & Berghem étoit obligé de se servir de supercheries pour s'en procurer, & pour acheter des dessins ou estampes pour lesquels il avoit une passion extrême. Le roi possede deux tableaux admirables de cet artiste. On en voit beaucoup d'autres dans les cabinets particuliers de Paris, sans compter ceux qui sont répandus dans les Pays-bas. On a beaucoup gravé d'après lui, & lui-même a gravé à l'eau-forte des payſages avec esprit & avec goût.

BERKEYDEN, (*Job* & *Gerard*) freres, & peintres du dix-septieme siecle, nés à Harlem. Job étoit l'ainé. Destiné par son pere à être relieur, il fut placé chez un homme de ce métier pour l'apprendre ; mais son application continuelle à la peinture fit connoître à ses parents qu'il étoit né pour un art bien supérieur à la profession à laquelle on vouloit l'employer. Les progrès qu'il fit dans la peinture donnerent de l'émulation à son frere Gerard, qui entreprit de l'imiter, & qui devint aussi un bon peintre. Job s'exerça à peindre des payſages, & à imiter la nature. Il fit aussi des portraits. Gerard peignit des villes, des perspectives, des palais, des égliſes, &c. Leurs principaux ouvrages sont en Hollande. Le cadet mourut en 1693 ; & l'ainé, qui avoit atteint l'âge de soixante-dix ans, étant tombé dans un canal, s'y noya en 1698.

BERNACCHI, muſicien Italien de ce siecle. Il fut le digne éleve du célebre Pistocco, & il a eu la gloire d'être regardé comme le premier chanteur de l'Italie. Cependant le comte Algarotti dit, dans son *Eſſai ſur l'Opéra*, que Bernacchi est l'auteur de la licence actuelle qui regne dans le chant, en portant, par son exemple, les acteurs à croire que toute l'habileté consiste dans

des éclats & des ſautillements de voix, & que le chant ſimple & naturel eſt moins brillant que le difficile & l'extraordinaire. Ce même auteur ajoute que Piſtocco diſoit à Bernacchi, en l'entendant chanter : *Quel déſagrément pour moi ! Je t'ai appris à chanter, & tu ne rends ou tu ne veux rendre que des ſons.*

I. BERNARD DE BRUXELLES, peintre du ſeizieme ſiecle : on ignore le lieu & le temps de ſa naiſſance. Le ſéjour qu'il faiſoit ordinairement à Bruxelles peut lui en avoir donné le nom. Il fit, pour l'empereur Charles-Quint, ces belles châſſes où le portrait de ce prince & ceux des ſeigneurs les plus conſidérables de ſa cour ſont repréſentés au naturel.

II. BERNARD, (*Salomon* ou *le petit*) peintre & graveur en bois, né à Lyon, floriſſoit au milieu du ſeizieme ſiecle. On croit que le ſurnom de *petit Bernard* lui fut donné à cauſe de ſa ſtature. Ses talents pour la gravure en bois ſe ſont remarquer dans les figures de la Bible, les Métamorphoſes d'Ovide, & quantité d'autres ouvrages. M. Papillon dit que ſa gravure eſt fort belle, excepté qu'elle manque de clair-obſcur, parce que les tailles ſont preſque toutes de la même teinte ; ce qui fait que les lointains ne fuient pas aſſez. C'eſt le ſeul défaut des ouvrages de cet artiſte.

III. BERNARD, (*Samuel*) peintre & graveur, mort à Paris en 1687, âgé de ſoixante & douze ans. Son mérite l'éleva à la charge de profeſſeur de l'académie de peinture. Il ſe diſtingua particuliérement par ſes ouvrages peints en miniature, & dans la maniere qu'on nomme *à gouache*. On a de lui un grand nombre de petits portraits & de tableaux d'hiſtoire, & des payſages qu'il copioit très-bien d'après les originaux des grands maîtres. Ses gravures ne ſont pas moins recherchées que ſes peintures. On fait ſur-tout beaucoup de cas de l'hiſtoire d'Attila d'après Raphaël. Le riche Samuel Bernard, mort en 1739, étoit fils de cet artiſte. Il aſſuroit que ſes ancêtres étoient peintres, & qu'il deſcendoit du petit Bernard.

BERNARDI DEL CASTEL BOLOGNÉSE, (*Jean*) graveur en pierres fines, né à Caſtel Bolognéſe, ville de la Romagne, mort à Faënza en 1555, à l'âge de ſoixante ans. Cet artiſte eſt le premier qui enſeigna aux graveurs modernes à ſe rendre dans leurs ouvrages dignes imitateurs de ceux des anciens. Après avoir paſſé quelques années auprès d'Alfonſe, duc de Ferrare, où il exécuta des morceaux qui commencerent ſa réputation, il ſe rendit à Rome. Il y fit pour le pape Clément VII pluſieurs médailles, dont la beauté arracha des louanges même à ſes rivaux. Attaché au cardinal Hippolyte de Médicis, il refuſa les avantages conſidérables que lui propoſa Charles-Quint, pour l'engager à le ſuivre en Eſpagne. Il ſeroit trop long de décrire tous les ouvrages de cet artiſte. On ſe contentera d'indiquer deux morceaux conſidérables, qui furent gravés ſur des cryſtaux pour le cardinal de Médicis. L'un repréſentoit Titius, auquel un vautour déchire le cœur; l'autre la chûte de Phaéton, tous deux d'après des deſſins qui avoient été faits par Michel-Ange. Il n'y eut qu'une voix ſur la perfection de ces deux gravures. Comblé de bienfaits par ſon protecteur, il paſſa tranquillement le reſte de ſes jours dans ſa retraite de Faënza, qu'il avoit meublée d'excellents tableaux dont il faiſoit ſes délices.

BERNAZZANO, peintre, né à Milan, vivoit dans le ſeizieme ſiecle. Il étoit, dit-on, aſſez bon payſagiſte, & il peignoit fort bien les animaux; mais, comme il ne ſçavoit point deſſiner les figures, il s'aſſocia avec un certain Céſar da Seſto, qui travailloit d'une maniere aſſez agréable. On rapporte que Bernazzano imitoit ſi bien les fruits, qu'ayant peint quelques payſages à freſque ſur une muraille où il avoit auſſi repréſenté des fraiſes, les unes mures, & les autres encore en fleurs, il y eut des paons qui, trompés par l'apparence de ces fruits, allerent ſi ſouvent les becqueter, qu'ils détruiſirent enfin l'enduit de ce mur. Si ce fait eſt vrai, voilà de quoi diminuer l'ad-

miration que l'on a pour les talents de Zeuxis ; car enfin Bernazzano étoit un peintre assez médiocre.

BERNIER, (*Nicolas*) musicien, né à Mante-sur-Seine en 1664, mort à Paris en 1734, fut maître de musique de la Sainte-Chapelle, & ensuite de la chapelle du roi. Ses ouvrages lui ont fait beaucoup d'honneur. On a de lui cinq livres de Cantates à une ou deux voix, dont les paroles sont en partie de Rousseau & de Fuselier. On convient qu'elles ne sont pas exemptes de défauts, mais qu'il y en a un grand nombre d'admirables. Les *Nymphes de Diane* passent surtout pour un chef-d'œuvre. Ses motets ne sont pas si bons. Il a fait aussi la musique de quelques divertissements appellés *les Nuits de Sceaux*, outre quelques airs sérieux ou à boire, dans lesquels il a développé beaucoup de science ; mais on lui reproche son affectation à faire passer le même tour de chant dans cinq ou six tons différents. On rapporte de lui une anecdote assez plaisante. M. le duc d'Orléans, régent du royaume, estimoit Bernier, & l'honoroit de ses bontés ; c'est à lui que ce prince s'adressa pour revoir son motet de *Lauda, Jerusalem, Dominum*, qu'il avoit composé à cinq parties, animé par l'empereur Léopold, qui lui avoit envoyé le même motet de sa composition. Un jour ce prince, impatient de sçavoir ce qu'on pensoit de sa musique, fut chez Bernier, monta avec précipitation dans son cabinet, où, au lieu de ce musicien, il trouva l'abbé de la Croix qui marquoit les endroits défectueux de son motet, & avec qui il causa quelque temps sur ses remarques ; puis il descendit dans une salle basse où Bernier étoit à table, se réjouissant avec plusieurs de ses amis. Le musicien fut fort interdit de l'arrivée du duc d'Orléans, qui lui fit de vifs reproches de ce qu'il ne se donnoit pas la peine d'examiner par lui-même l'ouvrage dont il l'avoit chargé.

I. BERNIN, (*Pierre*) peintre & sculpteur, né à Sesto en Toscane, en 1562, mort à Rome, âgé de

ſoixante-ſept ans. Après avoir appris les principes du deſſin ſous le chevalier Sirigati, il ſe rendit à Rome, & fut employé par le cardinal Farneſe à peindre ſon château de Caprarole, en ſociété avec Antoine Tempête. Quelques avantages qu'il pût ſe promettre dans la carriere brillante de la peinture, il les ſacrifia néanmoins pour ſe livrer entiérement à la ſculpture. Il eſt vrai que la nature l'avoit doué de qualités rares pour exceller dans cet art. Il manioit très-bien le ciſeau; & les morceaux qu'il a exécutés, ſoit à Naples dans un voyage qu'il y fit, ſoit à Rome, atteſtent ſa capacité. On admire ſur-tout, dans les grandes égliſes de cette derniere ville, les ouvrages dont il fut chargé par les papes Paul V & Urbain VIII.

II. BERNIN, *ou* BERNINI en italien, (*Jean-Laurent*, dit *le Chevalier*) ſculpteur, architecte & peintre, originaire de Toſcane, né à Naples en 1598, & mort à Rome en 1680. Les leçons que le jeune Bernin reçut de ſon pere aſſez bon ſculpteur, jointes à l'étude des chefs-d'œuvre anciens & modernes qui ſont à Rome, développerent bientôt ſes talents pour les arts. Il fit à l'âge de dix ans une tête de marbre, que l'on voit aujourd'hui dans l'égliſe de Sainte-Praxede, & qui mérita le ſuffrage de tous les connoiſſeurs. Paul V, qui voulut connoître un enfant d'un ſi rare mérite, lui demanda s'il ſçavoit faire une tête. Il répondit auſſi-tôt: *Quelle tête demande Votre Sainteté?* Si cela eſt, dit le pape, il les ſçait faire toutes. Il lui ordonna celle de S. Paul; le modele fut achevé en une demi-heure. Le pape, étonné de ce qu'il venoit de voir, eut ſoin de faire cultiver un talent qui annonçoit un ſecond Michel-Ange. Le jeune Bernin continua de s'appliquer avec ſuccès à la ſculpture. Il avoit à peine dix-ſept ans, qu'on voyoit déja dans Rome pluſieurs beaux ouvrages ſortis de ſes mains, parmi leſquels on compte le beau grouppe d'Apollon & de Daphné, qui eſt dans la *villa Pinciana*. Sa réputation fut dès-lors ſi bien établie, qu'on le regardoit déja comme un prodige,

& qu'on ſe le montroit lorſqu'il paſſoit dans les rues.

Cependant les louanges ne le corrompirent point : elles ne ſervirent, au contraire, qu'à exciter ſon zele & ſon émulation. Son génie vaſte embraſſa la peinture & l'architecture, en même temps qu'il faiſoit des chefs-d'œuvre de ſculpture. Nous n'entrerons pas dans le détail de tous ſes ouvrages, qui nous meneroit trop loin ; nous nous contenterons d'indiquer quelques-uns des principaux. La fontaine de la place Navone doit occuper le premier rang. On ne ſe laſſe point d'admirer l'élégance & la nobleſſe jointes au naturel rigoureuſement obſervé dans ce magnifique ouvrage. Le Bernin avoit abandonné à ſes éleves les quatre figures coloſſales qui repréſentent les quatre principaux fleuves de la terre, ſçavoir le Nil, le Danube, l'Euphrate & le Niger ; & il ſe réſerva pour lui le rocher qu'il regardoit comme le morceau le plus difficile.

La colonnade qui environne la place de Saint-Pierre n'eſt pas moins remarquable ; mais ce qui l'emporte peut-être eſt la fameuſe chaire de Saint-Pierre, qui eſt toute de bronze doré, & ſoutenue par quatre ſtatues coloſſales du même métal, qui repréſentent les quatre Peres de l'Egliſe, dont deux Grecs, ſçavoir S. Grégoire de Nazianze & S. Athanaſe ; & deux Latins, ſçavoir S. Auguſtin & S. Ambroiſe. On raconte que la chaire de Saint-Pierre étant placée dans l'endroit où elle eſt aujourd'hui, notre artiſte alla chez André Sacchi, peintre célebre, pour le prier de venir avec lui dans l'égliſe de Saint-Pierre, afin d'y examiner ſon ouvrage. Le peintre, qui étoit d'un caractere mélancolique & auſtere, ne vouloit point ſe donner cette peine ; mais il ne put réſiſter aux preſſantes ſollicitations de Bernin. Il monta en carroſſe comme il ſe trouva chez lui, c'eſt-à-dire en robe-de-chambre & en pantoufles. Etant entré dans l'égliſe de Saint-Pierre, il s'arrêta ſous la voûte, & dit à notre artiſte : *C'eſt d'ici que l'on doit voir votre ouvrage.* Bernin le ſupplia d'avancer un peu ; mais André Sacchi ne voulut point

faire un pas de plus. Après avoir conſidéré pendant quelque temps l'ouvrage de notre artiſte, il lui dit: *Ces figures devoient avoir une palme de plus;* & il s'en alla tout de ſuite. Le Bernin reconnut très-bien que la critique du peintre étoit juſte; mais il n'étoit plus temps de réparer ſa faute.

Parmi les autres monuments du génie de ce grand artiſte, on diſtingue les tombeaux d'Urbain VIII & d'Alexandre VII, la ſtatue équeſtre de Conſtantin, la ſtatue de ſainte Bibiane; celle de ſainte Théreſe; qui paſſe pour une des plus belles de Rome, & qu'on peut citer comme un chef-d'œuvre d'expreſſion; l'égliſe de Saint-André du noviciat des Jéſuites à Rome, qu'on regarde comme un bijou en fait d'architecture. Nous ſommes obligés de paſſer ſous ſilence, pour ne pas allonger cet article, bien d'autres ouvrages qui rendront la mémoire de Bernin immortelle. Nous allons parler plus en détail du voyage qu'il fit en France, parce que nous croyons que nos lecteurs y prendront plus d'intérêt. Louis XIV & Colbert avoient demandé à cet artiſte des deſſins pour la façade du Louvre. On en avoit été ſi ſatisfait, que le roi lui envoya ſon portrait enrichi de diamants, & qu'il lui écrivit la lettre ſuivante, pour qu'il vînt en France les faire exécuter lui-même.

MONSIEUR LE CHEVALIER BERNINI,

« J'ai une eſtime ſi particuliere pour votre mérite, » que je deſire avec empreſſement de voir & de con- » noître de plus près un artiſte auſſi célebre que vous, » pourvu que mes ſouhaits ne nuiſent point au ſervice » de Sa Sainteté, & qu'ils ne vous dérangent point. » Telles ſont les raiſons qui m'engagent à expédier ce » courier extraordinaire à Rome, pour vous inviter à » me procurer la ſatisfaction de vous voir en France. » J'eſpere que vous profiterez de l'occaſion favorable » que vous fournit le retour de mon couſin le duc de » Créqui, mon ambaſſadeur extraordinaire, qui vous » expliquera plus amplement les raiſons qui me font

» desirer de vous posséder, & celui de parler avec » vous sur les beaux dessins que vous m'avez envoyés » pour la construction du Louvre. Au reste, je m'en » rapporte à ce que mondit cousin vous fera enten- » dre, par rapport à mes bonnes intentions. Je prie » Dieu, Monsieur le chevalier Bernini, qu'il vous ait » en sa sainte garde. LOUIS.

A Lyon, ce 11 Avril 1665.

Le pape consentit au voyage de Bernin, qui partit pour la France en 1665. On peut donner le nom de marche triomphante à son voyage. Le roi fournit ses équipages à cet artiste. Le grand-duc de Toscane lui fit faire une entrée publique à Florence, & pria le marquis Ricardi de le traiter magnifiquement. Le Bernin reçut les mêmes honneurs à Turin. Tous les professeurs de dessin qui étoient à Lyon, & toutes les personnes de qualité vinrent le complimenter; on accouroit en foule de tous les côtés pour le voir, *comme s'il eût été un éléphant*, ainsi qu'il le disoit lui-même. Le nonce du pape sortit de Paris pour le recevoir, & le conduisit au Palais-Royal, comme un homme qui alloit honorer la France. Toute la cour & toute la noblesse s'empressèrent à lui procurer toutes sortes d'agréments. Le roi le reçut avec bonté, & lui donna des preuves de sa générosité & de sa bienveillance. Le Bernin, étant arrivé à Paris avec tant d'appareil, comme le seul homme digne de travailler pour Louis XIV, fut très-surpris de voir la façade du Louvre, du côté de Saint-Germain l'Auxerrois, dont Claude Perrault avoit donné le dessin. Lorsqu'il apperçut ce grand ouvrage, il dit publiquement qu'il étoit inutile de l'avoir fait venir en France, où il y avoit des architectes de la premiere classe. Cette sincérité fait plus d'honneur au chevalier Bernin, que ses talents supérieurs pour la sculpture & pour l'architecture.

Cependant il ne fit rien en France comme architecte, quoiqu'il fût parti uniquement pour donner de nouvelles preuves de son mérite dans ce genre; mais

il exécuta le buſte du roi en marbre. Un jour que Louis XIV lui donna une ſéance d'environ une heure, le Bernin s'écria : *Miracle ! miracle ! un roi ſi actif & François eſt reſté pendant une heure dans la même attitude.* Comme il deſſinoit une autre fois le portrait de ce prince, il éleva ſur la tête de Louis XIV une boucle de cheveux, en lui diſant : *Votre Majeſté peut montrer ſon front à tout l'univers.* Les courtiſans ajuſterent alors leurs cheveux comme le Bernin avoit arrangé ceux du roi. Cette mode fut appellée *à la Bernine.* Cet artiſte fit encore un compliment ſpirituel à la reine, qui louoit beaucoup le portrait du roi qu'il venoit de faire. *Votre Majeſté*, dit le Bernin, *loue ce portrait, parce qu'elle en chérit l'original.* Quelques dames lui demanderent quelles étoient les plus belles femmes, ou les Françoiſes, ou les Italiennes. *Toutes*, répondit-il ; *il n'y a d'autre différence que le ſang coule ſous la peau des Italiennes, & que l'on apperçoit le lait ſous celle des femmes Françoiſes.* Le Bernin eut cinq louis à dépenſer par jour, pendant les huit mois qu'il demeura en France ; à la fin un préſent de cinquante mille écus, avec une penſion annuelle de ſix mille livres, & une penſion de cinq cents écus pour ſon fils qu'il amena avec lui. De pareilles récompenſes honorent le monarque & les arts. On prétend cependant qu'elles annoncent plus de faſte que de diſcernement, parce que le Bernin avoit fait très-peu de choſes en France.

Cet artiſte, de retour à Rome, fit en reconnoiſſance de tant de bienfaits la ſtatue équeſtre de Louis XIV, qui eſt actuellement à Verſailles. Il avoit quatre-vingts ans lorſque, pour témoigner ſa reconnoiſſance à la reine Chriſtine, ſa protectrice la plus zélée, il commença à ſculpter avec le plus grand ſoin la ſtatue de Jeſus-Chriſt en marbre, en demi-figure, plus grande que nature. Elle fut parfaitement exécutée ; mais la reine ne voulut point l'accepter, parce qu'elle n'étoit plus en état de le récompenſer comme elle l'auroit deſiré. Le Bernin lui laiſſa cependant ce morceau par ſon teſtament. Cet artiſte mourut enfin à l'âge de qua-

tre-vingt-deux ans, & fut enterré à l'égliſe de Sainte-Marie-Majeure. On prétend que ſa ſucceſſion montoit à quatre cents mille écus Romains, c'eſt-à-dire à deux millions de livres de France. Elle parut une bagatelle aux yeux de la reine Chriſtine ; elle dit au prélat qui lui donna cette nouvelle : *S'il eût été attaché à mon ſervice, j'aurois honte qu'il eût laiſſé ſi peu.*

Le chevalier Bernin étoit plein de feu, colere, & avoit un air impoſant. Il étoit d'ailleurs bon Chrétien, très-charitable, & ennemi de la calomnie & de la médiſance. La vivacité de ſon eſprit tenoit du prodige. Il aimoit la comédie, & ſe plaiſoit à la jouer *impromptu*. Il réuſſiſſoit ſinguliérement dans pluſieurs rôles. On auroit dit qu'il poſſédoit par cœur Plaute & Térence, qu'il n'avoit toutefois jamais lus. Il inventa pluſieurs machines pour le théâtre ; entr'autres, un moyen très-ſingulier pour faire paroître le ſoleil ſur la ſcene, achevant ſon cours dans le ciel. Le roi de France en voulut avoir le deſſin. Des machines plus utiles encore, qui ſont également de ſon invention, ſe voient à la monnoie de Rome, où elles font l'office de balancier & de laminoir : elles ſont mues par le moyen de l'eau. Le talent de cet artiſte ne ſe manifeſta pas ſeulement dans la ſculpture & dans l'architecture ; il peignoit encore, quoique ce fût pour ſon amuſement. On compte cent cinquante tableaux de lui, qui ſont pour la plûpart au palais Barberin & au palais Chigi. On voit un grand tableau du même artiſte dans la chapelle du très-ſaint Sacrement dans l'égliſe de Saint-Pierre, qui repréſente un trait de la vie de S. Maurice.

Mais la ſculpture étoit la paſſion dominante de Bernin, puiſqu'il étoit capable de manier le ciſeau pendant ſept heures de ſuite. Il reſtoit quelquefois en extaſe ſur ſon échafaud, & ſe plongeoit ſouvent dans des méditations ſi profondes, qu'il falloit qu'il eût toujours une perſonne à côté de lui, de peur qu'il ne ſe laiſsât tomber dans ces moments de diſtraction ; il ne vouloit pas qu'on l'en détournât, & diſoit pour ſon excuſe : *Ne me touchez pas, car je ſuis amoureux.* Il ſe

mettoit quelquefois en colere contre ſon ouvrage, parce qu'il n'en étoit jamais content. Le caractere de cet artiſte dans la ſculpture eſt le gracieux & le tendre : ſon architecture eſt élégante, agréable & ſvelte. Ses édifices plaiſent au premier coup d'œil, même aux ignorants.

Le chevalier Bernin eut pluſieurs freres, dont l'un nommé Louis fut également ſculpteur, architecte théoricien, & très-habile dans les méchaniques. Ce fut lui qui inventa cette tour de bois de quatre-vingts pieds de haut, que l'on voit mouvoir dans l'égliſe de Saint-Pierre avec tant de facilité, pour en nettoyer les murs. Il imagina encore une balance pour peſer les bronzes de la chaire de Saint-Pierre, & les ſtatues coloſſales qui la ſupportent. Le fils du chevalier Bernin, appellé Paul, profeſſoit auſſi la ſculpture. Il a montré du talent dans les deux tombeaux qu'on voit à la chapelle de la Conception, dans l'égliſe de Saint-Iſidore, à Rome. On le trouve inſcrit au catalogue de l'académie Romaine, en 1672.

BERQUEN, (*Louis*) né à Bruges. C'eſt à lui que la taille du diamant doit ſon origine, & il eſt le premier qui l'ait miſe en pratique, il n'y a pas plus de trois cents ans, c'eſt-à-dire vers 1476. Berquen étoit un jeune homme qui alors ſortoit à peine des claſſes, & qui, né d'une famille noble, n'étoit nullement initié dans le travail des pierreries. Il avoit éprouvé que deux diamants s'entamoient, ſi on les frottoit un peu fortement l'un contre l'autre : c'en fut aſſez pour faire naître, dans un ſujet induſtrieux & capable de méditation, des idées plus étendues. Il prit deux diamants, les monta ſur du ciment, les égriſa l'un contre l'autre, & ramaſſa ſoigneuſement la poudre qui en provint. A l'aide enſuite de certaines roues de fer qu'il inventa, il parvint, par le moyen de cette poudre, à polir parfaitement les diamants, & à les tailler de la manière qu'il le jugeoit à propos.

BERRUGÉTE, (*Alonzo*) peintre, ſculpteur & ar-

chitecte, né à Paredes de Nava en Eſpagne, mort à Madrid en 1545. Après avoir pris les leçons de Michel-Ange à Florence, il ſe rendit à Rome pour étudier l'antique. Ses talents furent eſtimés en Eſpagne: Charles-Quint le nomma ſon peintre de cabinet: pluſieurs villes s'empreſſerent d'avoir de ſes ouvrages. On voit à Valladolid une ſtatue de marbre qui paſſe pour un chef-d'œuvre. Cet artiſte eſt le premier qui détruiſit, en Eſpagne, le goût barbare qui régnoit dans les beaux-arts.

BERTANO, (*Jean-Baptiſte*) architecte, né à Mantoue, vivoit dans le ſeizieme ſiecle. Après avoir fait une étude particuliere des anciens monuments de Rome, & avoir acquis des connoiſſances profondes, principalement ſur la perſpective, il revint dans ſa patrie, où le duc de Mantoue, Guillaume III de Gonzague, lui confia la direction de tous les édifices publics de ſes Etats. Bertano en fit élever quelques-uns qui lui firent le plus grand honneur, particuliérement la belle égliſe de ſainte Barbe, & ſon clocher décoré de quatre ordres d'architecture, & dans lequel on voit une inſcription à la gloire de cet architecte. Il étoit très-ſçavant, & publia différents ouvrages, dont les plus renommés ſont, une Lettre au Baſſi ſur les diſputes qui s'éleverent au ſujet de la cathédrale de Milan; & un autre ouvrage, dans lequel il éclaircit les endroits les plus obſcurs de Vitruve: on y trouve d'excellents principes ſur l'ordre Ionique.

BERTHIER, (*Jean*) ſculpteur, vivoit dans le dernier ſiecle. Il fut chargé de faire les plans en relief des principales villes fortifiées du royaume & de l'Europe, pour l'inſtruction des enfants de France, petits-fils de Louis XIV. Ces plans furent placés dans la grande galerie du Louvre.

BERTHOLDE, ſculpteur du ſeizieme ſiecle, naquit à Florence. Il apprit ſon art de Donato, & jetta en bronze, avec le plus grand ſuccès, beaucoup de morceaux de batailles, & pluſieurs autres ſujets, mais

tous en petit. Ces ouvrages plurent tant à Laurent de Médicis, qu'il le fit garde de ſon magnifique jardin de la place Saint-Marc, où ſe trouvoient les belles ſtatues & les antiques que ce prince avoit recueillis avec de grandes dépenſes. Bertholde fut enſuite nommé directeur de l'académie du deſſin; & il eut la gloire de former les éleves les plus célebres, tels que le Buonaroti, François Granaccio, le Torrigiano, &c.

I. BERTIN, muſicien, mort depuis environ trente ans, fut maître de claveſſin des princeſſes d'Orléans. Il a fait l'opéra de *Caſſandre*, avec Bouvard; & ſeul, la muſique de *Diomede*, d'*Ajax*, du *Jugement de Pâris*, & des *Plaiſirs de la campagne*.

II. BERTIN, (*Nicolas*) peintre, né à Paris en 1667, mort dans la même ville en 1736. Son pere étoit ſculpteur, & un de ſes freres ſuivit la même carriere. Pour lui, il ſe livra à la peinture, dont il apprit les principes ſous Vernanſal le pere, Jouvenet, & Boullogne l'ainé. Ses diſpoſitions étoient ſi heureuſes, & les progrès qu'il fit furent ſi rapides, que, n'étant âgé que de dix-huit ans, il gagna le premier prix de peinture. Il eut occaſion par-là de voyager en Italie, & d'y former ſon goût d'après les grands maîtres qui ont illuſtré Rome, Florence & la Lombardie. A ſon retour en France, l'académie ſe hâta de le recevoir dans ſon ſein. Il ſoutint la réputation qu'il s'étoit acquiſe, par des ouvrages où l'on remarque une maniere forte, agréable & finie. On peut en juger par ceux qu'on voit de lui dans l'égliſe de S. Leu, à l'abbaye de S. Germain-des-Prés, dans les ſalles de l'académie. Mais il réuſſiſſoit encore mieux dans les petits tableaux, dont la variété des ſujets coûtoit peu à ſon imagination féconde. Louis XIV & pluſieurs princes de l'Europe, pénétrés d'eſtime pour ſes talents, voulurent avoir de ſes productions. L'électeur de Baviere lui offrit des penſions conſidérables pour l'attirer à ſa cour; mais Bertin étoit trop attaché à Paris pour pouvoir ſe réſoudre à s'expatrier. Cette raiſon, & les ſuites qu'il craignoit pour

une aventure galante qu'il avoit eue autrefois à Rome, l'empêcherent d'accepter la place de directeur de l'académie de France établie en cette ville. Il a eu pour éleve Toqué, peintre célebre de portrait.

BERTRAND, (*Philippe*) ſculpteur, né à Paris, mort dans la même ville en 1724, âgé de ſoixante ans. Le grouppe en bronze de l'enlevement d'Hélene, qu'il fit pour ſa réception à l'académie, lui en ouvrit les portes avec applaudiſſement; & dans la ſuite, étant nommé profeſſeur, il remplit ce poſte avec un zele qui lui mérita l'affection & la reconnoiſſance de ſes éleves. Les morceaux qu'on a de lui ſont honneur à ſes talents: les plus remarquables ſont les figures de la Juſtice & de la Force, ſculptées dans les panneaux qui ſont au-deſſus des arcades du chœur à Notre-Dame, celle de S. Satyre aux Invalides, & celle qui repréſente l'Air, à Trianon. La figure du Chriſt, au château de la Samaritaine ſur le Pont-neuf, eſt auſſi de lui. Elle eſt du plus grand ſtyle; & ſi l'on pouvoit y trouver quelques défauts, c'eſt qu'elle eſt un peu maniérée. La belle porte ou l'arc-de-triomphe que l'on voit dans la ville de Montpellier, à la gloire de Louis XIV, eſt décoré par des bas-reliefs de cet artiſte. Il étoit doux, généreux, bienfaiſant. Attaqué de la gravelle, il ſouffrit avec conſtance les douleurs les plus vives & les plus aiguës, qui redoublerent à la fin de ſes jours, & qui le conduiſirent enfin au tombeau.

BESSON, (*Jacques*) ingénieur & mathématicien du roi de France, né en Dauphiné, vivoit dans le ſeizieme ſiecle. On a de lui un recueil de ſes machines, imprimé à Lyon par Barthelemi Vincent, 1582, ſous ce titre: *Théâtre des inſtruments mathématiques & méchaniques de Jacques Beſſon, Dauphinois, docte mathématicien, avec l'interprétation des figures d'icelui, par François Béroald.* On lit dans la préface, que « Beſſon » mépriſa pluſieurs incommodités, s'expoſa à beaucoup » de dangers, fit des voyages fâcheux & en divers » pays, employa toute ſa vie, & travailla en toutes » ſortes

» ſortes pour puiſer des ſources plus cachées des ma-
» thématiques & arts méchaniques, divers ſecrets gran-
» dement néceſſaires à toutes républiques, & ſuffiſants
» pour contenter les eſtudes des plus gentils eſprits....
» Entre les œuvres excellentes de ce perſonnage de
» grand & ingénieux eſprit, & où l'on peut voir de
» l'artifice admirable, voici un théâtre de labeur im-
» menſe rempli de machines & d'inſtruments plaiſants
» à conſidérer, & très-utiles à pratiquer..... Comme
» il étoit après à expliquer ce grand théâtre, auquel il
» vouloit adjouter quelques nouvelles inventions &
» pieces non moins excellentes, (à ſçavoir trois livres:
» le premier deſquels traitoit de l'invention des moyen-
» nes & continuellement proportionnelles: le ſecond,
» des éléments de convertir la courbe en droites di-
» menſions: & le troiſieme, des exercitations tant du
» premier que du ſecond, le tout inventé de tel eſprit
» que les plus doctes mathématiciens certifioyent n'y
» avoir eu jamais pareilles inventions mathématiques:)
» la mort l'emporta du monde, & oſta la vie à celui qui
» vivoit pour ſervir aux autres.» On peut conſulter cet ouvrage curieux, où l'on trouve la deſcription de plu-ſieurs machines très-utiles & très-curieuſes, dont on eſt redevable au génie inventif de Beſſon.

BIANCHI, (*Pierre*) peintre, né à Rome en 1694, mort dans la même ville en 1739. Ce peintre étoit univerſel; il a traité des ſujets d'hiſtoire, des payſages, des portraits, des marines, des animaux, & il a fait des ouvrages à l'huile, à freſque & à détrempe; par-tout on reconnoît une grande correction de deſſin & un coloris vigoureux. Que ne pouvoit-on pas attendre d'un artiſte auſſi laborieux, ſi la mort ne l'eût pas ſurpris à la fleur de ſon âge? Il forma un éleve, Gaëtano Sardi, qui s'eſt rendu célebre.

BIANCO, (*Barthelemi*) architecte, né dans le territoire de Côme. Le deſir de ſe diſtinguer ſur un théâtre digne de ſes talents le fit aller à Genes, où il fut bientôt employé. On le chargea de la conſtruction du

nouveau môle & de la nouvelle enceinte de la ville. Parmi les édifices qui lui font le plus d'honneur, on distingue trois palais qui appartiennent à la maison Balbi, & le collége occupé ci-devant par les Jésuites; sa magnificence est telle, qu'on l'appelloit leur palais.

I. BIBIÉNA, (*Ferdinand*) peintre & architecte, né à Bologne en 1657, mort dans la même ville en 1743. Son nom de famille étoit Galli; mais il prit celui de la terre de Bibiéna en Toscane, où son père étoit né. Cet artiste eut les plus grandes obligations à Cignani qui fut non-seulement son maître, mais qui se chargea de le faire valoir dans le monde. Bibiéna ne trompa point ses espérances: il réunissoit des talents qui devoient le faire rechercher de toutes parts. Il bâtit, entr'autres édifices, une maison de plaisance très-agréable à Colorno, pour le duc Ranuce Farnese. Ces différents édifices lui firent une si grande réputation, qu'il fut appellé à Barcelonne pour diriger les fêtes qui furent données à l'occasion du mariage de l'archiduc d'Autriche. Ce prince étant devenu empereur, notre artiste passa à Vienne, & donna le projet de plusieurs belles fêtes qu'il exécuta toujours avec succès: on fut sur-tout étonné des illuminations qu'il fit sur l'étang de la Favorite, nom d'une maison de plaisance de l'empereur. C'est ce qui engagea ce prince à le combler de bienfaits. Bibiéna excelloit particuliérement dans l'art de peindre les décorations du théâtre. On voit de ses ouvrages en ce genre dans les villes les plus considérables d'Italie. Il donna deux volumes sur l'architecture, & on a fait un recueil de toutes les perspectives & de toutes les décorations qu'il a peintes. Cet artiste mourut aveugle, & laissa trois fils qui avoient beaucoup de talents. Antoine passa au service de l'empereur Charles VI, & y remplit la place qu'occupoit son pere; Joseph mourut à Berlin en 1757; & Alexandre mourut au service de l'électeur Palatin.

II. BIBIÉNA (*François*) peintre & architecte, frere du précédent, né à Bologne en 1659, mort en

1739. Un des plus beaux édifices qu'il ait bâtis, eſt un théâtre à Véronne, ſous la direction du marquis Maffei. Celui qu'il conſtruiſit à Rome n'a pas la même perfection. François enſeigna dans l'académie de Bologne, avec beaucoup de zele, la géométrie, l'architecture, la perſpective, la méchanique & l'arpentage. La cour de Vienne l'occupa quelque temps, avant que ſon frere Ferdinand y allât. Il fut demandé à Londres & à Madrid; mais il refuſa de faire ces deux voyages. Ses talents pour les décorations théatrales n'étoient pas inférieurs à ceux de ſon frere; & il avoit de plus le mérite de très-bien peindre les figures.

BIENNÉ, (*Jean*) célebre imprimeur de Paris dans le ſeizieme ſiecle. Il épouſa la veuve de Guillaume Morel, qui lui apporta en dot l'imprimerie de ſon premier mari, dont il conſerva auſſi la deviſe. Il acheva l'impreſſion de pluſieurs ouvrages commencés par Guillaume Morel, & en imprima lui-même un très-grand nombre, entr'autres, le *Lucrece* de Lambin, in-4°, édition très-eſtimée des connoiſſeurs; le *Novum Teſtamentum ſyriace, græce, cum verſione interlineari latinâ*, in-4°, &c. Jean Bienné étoit inſtruit & avoit toutes les connoiſſances relatives à ſon art. Ses éditions ſont exactes & ſoignées, & les plus célebres gens de lettres de ſon temps étoient jaloux qu'il ſe chargeât de l'impreſſion de leurs ouvrages. Son épitaphe marque ſa mort au 15 Février 1588.

BILLAINE, (*Louis*) ſçavant imprimeur du dix-ſeptieme ſiecle, né à Paris. Il poſſédoit le grec, le latin, l'eſpagnol, l'italien & le flamand; & il ne le céda pas de beaucoup aux Etiennes en érudition. Il faiſoit un commerce conſidérable de livres dans les pays étrangers, où il avoit de grands magaſins; & le fonds de librairie qu'il a laiſſé à ſa mort fut un des plus riches qu'on eût encore vus. C'eſt lui qui a fait imprimer le *Gloſſaire* de Du Cange, les *Familles Byſantines*, du même auteur, & la *Diplomatique* du P. Mabillon. Baillet dit qu'on a regardé Billaine entre les ſçavants

imprimeurs, comme on a regardé Brutus & Caſſius parmi les Romains, c'eſt-à-dire comme le dernier des ſçavants de cette profeſſion. Billaine eſt mort à Paris le 25 Août 1681.

BION, ingénieur du roi pour les inſtruments de mathématiques, mort à Paris en 1733, avec la réputation d'un très-habile artiſte en ſon genre, On a de lui un excellent ouvrage, intitulé : *Traité de la conſtruction & des principaux uſages des inſtruments de mathématiques, avec les figures néceſſaires pour l'intelligence de ce traité.* Son portrait eſt à la tête de ce livre ; on lit au bas ce vers tiré des faſtes d'Ovide :

Admovet ille oculis diſtantia ſidera noſtris.

C'eſt feu M. Roy, un des meilleurs poëtes lyriques depuis Quinault, qui trouva cette heureuſe application. Il paraphraſa la penſée du poëte latin en quatre vers françois, qui ſont auſſi gravés ſous le portrait.

Par des ſecours nouveaux, ſa main & ſon génie
Nous ont développé les leçons d'Uranie,
Nous meſurent la terre, & les airs, & les cieux.
Les aſtres, par ſon art, s'approchent de nos yeux.

Cet artiſte publia encore un autre ouvrage fort eſtimé, qui a pour titre : *L'Uſage des Globes céleſte & terreſtre, & des Spheres ſuivant les différents ſyſtêmes du monde ; précédé d'un Traité de Coſmographie, où eſt expliqué avec ordre tout ce qu'il y a de plus curieux dans la deſcription de l'univers, ſuivant les mémoires & les obſervations des plus habiles Aſtronomes & Géographes ; accompagné des figures néceſſaires.*

BIRAGUE, (*Clément*) graveur en pierres fines, né à Milan, floriſſoit vers le milieu du ſeizieme ſiecle. Il vécut à la cour de Philippe II, roi d'Eſpagne. C'eſt à lui qu'eſt due l'invention de la gravure ſur le diamant. Il a oſé le premier tâter cette matiere qui paroiſſoit indomtable, & qui juſqu'alors avoit toujours réſiſté à toutes ſortes d'outils. Il l'a forcée de ſe

prêter à un travail dont on ne l'auroit pas crue ſuſceptible. Le premier ouvrage qu'il fit en ce genre fut le portrait de dom Carlos, infant d'Eſpagne; & ſur un autre diamant il exprima les armes d'Epagne, pour ſervir de cachet à ce prince. Mais, vu la qualité de la matiere, il n'étoit guere poſſible que le travail de ces deux figures fût bien parfait.

BISCHOP, (*Nicolas*) en latin *Epiſcopius*, célebre imprimeur de Baſle, beau-frere de Froben. Il n'étoit pas ſeulement habile imprimeur, mais il avoit encore quelque teinture des ſciences. Ce fut un titre à Geſner pour lui dédier le dernier livre de ſes Pandectes. Il avoit pour deviſe une croſſe épiſcopale ſur le haut de laquelle étoit une grue, ſymbole de la vigilance. Il laiſſa un fils qui lui ſuccéda dans ſon art.

BIZAS, ſculpteur grec de l'iſle de Naxos, vivoit vers l'an 560 avant Jeſus-Chriſt. Il inventa les petites pieces de marbre taillées en forme de tuile, pour couvrir les temples & autres ſuperbes édifices.

BLAMONT, (*François* COLIN *de*) muſicien, né à Verſailles en 1690, mort en 1760. Il fut de l'ordre de S. Michel, ſurintendant de la muſique du roi, & maître de celle de ſa chambre; il mérita ces diſtinctions par ſes talents. C'eſt lui qui a mis en muſique les *Fêtes Grecques & Romaines*, *Endymion*, la *Fête de Diane*, les *Caracteres de l'Amour*, le *Caprice d'Erato*, les *Amours du Printemps*, *Zéphire* & *Flore*, les *Fêtes de Thétis*, *& Jupiter vainqueur des Titans*; ce dernier avec M. Bury ſon neveu.

BLANC, (*Horace le*) peintre habile, né à Lyon, éleve du célebre chevalier Lanfranc. Son goût un peu hors des regles lui fit une maniere propre qui a plus de rapport avec celle d'un autre grand maître, le chevalier d'Arpin. Il peignit beaucoup de tableaux; mais il n'excella véritablement que dans les portraits qui étoient fort reſſemblants. Il peignoit à freſque comme à l'huile. La ville de Lyon, ſa patrie, le choiſit pour ſon peintre. La moitié du petit cloître des Chartreux de cette ville

eſt de lui ; François Perrier peignit le reſte. La chapelle de S. Irénée, dans l'égliſe des Feuillants, eſt auſſi de ſa compoſition. Il y a expoſé les principaux traits du martyre de ce ſaint évêque & des autres Chrétiens de Lyon. Le tableau du grand autel eſt encore de ſa façon ; mais une de ſes productions les plus eſtimables eſt un tableau cintré, placé à l'autel de la Vierge, au fond de l'aile droite de l'égliſe des Cordeliers. On y voit la mere de Dieu accompagnée d'une partie de la cour céleſte. Il a répété le même deſſin dans le tableau du grand autel de la Charité ; ces morceaux ſont dignes de l'attention des connoiſſeurs. Son chef-d'œuvre eſt la ſépulture du Sauveur, qu'on voit dans l'égliſe des Carmelites. Cet artiſte eſt mort dans un âge fort avancé.

BLANCHARD, (*Jacques*) peintre & graveur, né à Paris en 1600, mort dans la même ville en 1638. Nicolas Bolleri, ſon oncle maternel, fut ſon premier maître dans la peinture. A l'âge de vingt ans, Blanchard le quitta pour aller en Italie ; mais quelques ouvrages qu'il eut occaſion d'exécuter à Lyon, l'y retinrent pendant quatre ans. Il ſe rendit enſuite à Rome, où il paſſa dix-huit mois dans des études continuelles ; & de-là à Veniſe, où il reſta deux ans. Frappé des prodiges de couleur qui ſe trouvent dans cette ville, enchanté ſur-tout des tableaux du Titien, du Tintoret & de Paul Véroneſe, il réſolut d'en faire ſon unique & principale étude ; & ce fut avec tant de ſuccès, qu'un noble Vénitien le choiſit pour travailler dans une maiſon qu'il avoit à la campagne. Mais, ſe voyant mal récompenſé de ſes peines, il repartit pour la France. En paſſant par Turin, le duc de Savoie l'arrêta quelque temps pour avoir de ſes ouvrages. Etant enfin de retour à Paris, il ne tarda pas à ſe faire connoître avantageuſement. Les deux premiers de ſes tableaux qui fixerent l'attention des connoiſſeurs, furent un S. Jean dans l'iſle de Pathmos pour la communauté des peintres, & une Aſſomption de la Vierge pour les reli-

gieuſes de Cognac. Bientôt ce fut le peintre à la mode: il n'y eut point de curieux qui ne voulût avoir un morceau de ſa main: on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer la belle expreſſion qu'il ſçavoit donner à ſes figures, la force de ſon pinceau, la fécondité de ſon génie, le charme de ſon coloris. Quelques-uns n'ont pas craint de l'exalter au point qu'ils ont appellé Blanchard le *Titien de la France*.

Ce peintre fut trop occupé pour des particuliers. On peut juger qu'il ſe ſeroit diſtingué dans les grandes compoſitions, par les deux galeries qu'il peignit, dont l'une ſubſiſte encore à l'hôtel de Bullion, & ſur-tout par le tableau qu'il fit à Notre-Dame pour le premier jour de Mai, & qui repréſente la deſcente du Saint-Eſprit. Mais, comme Blanchard avoit un talent particulier pour peindre les Vierges, il étoit obligé de s'adonner à ce genre, pour ſatisfaire à l'empreſſement des perſonnes qui lui en demandoient. Il ſe plaiſoit lui-même beaucoup à peindre des femmes nues; & il avoit une ſi grande facilité, qu'on l'a vu repréſenter une figure entiere, grande comme nature, en deux ou trois heures de temps. Blanchard étoit à la fleur de ſon âge lorſqu'il fut emporté par une fievre & une fluxion de poitrine. Il fut marié deux fois, & eut de ſa premiere femme un fils qui, ayant embraſſé de bonne heure la même profeſſion, ſoutint avec honneur la réputation de ſon pere. On a gravé pluſieurs morceaux du pere, & il a gravé lui-même.

BLANCHET, (*Thomas*) peintre, né à Paris en 1617, mort à Lyon en 1689. Les chefs-d'œuvre de Rome, & les conſeils du Pouſſin & d'André Sacchi, lui devinrent extrêmement utiles pendant le ſéjour qu'il fit dans cette ville. Il a laiſſé des ouvrages qui doivent le placer au rang des plus grands artiſtes. On y reconnoît un deſſin correct, un ſtyle élevé, un beau coloris, une touche agréable & facile, des compoſitions riches, des expreſſions touchantes. Il réuſſiſſoit également dans les ſujets d'hiſtoire & dans le portrait.

Comme il paſſa la plus grande partie de ſa vie à Lyon, il enrichit cette ville de pluſieurs ouvrages, & ſurtout d'un beau plafond à l'hôtel-de-ville, qui a été malheureuſement détruit par un incendie; mais ce qui reſte encore en donne une grande idée. Il y fut mis à la tête d'une académie qui forma dans la ſuite d'excellents ſujets. Celle de Paris le réclama; elle le nomma profeſſeur, quoique abſent, & elle crut devoir paſſer en ſa faveur au-deſſus de ſes réglements. Le célebre le Brun offrit à l'académie ſon tableau de réception, repréſentant Cadmus qui tue un dragon. On voit quelques ouvrages de ce maître à Paris, particuliérement un tableau dans l'égliſe de Notre-Dame, & un autre dans les ſalles de l'académie. On a peu gravé d'après lui.

BLANKHOF, (*Antoine*) peintre, né à Alcmaer, au nord de la Hollande, en 1628, mort en 1670, à Amſterdam ſelon quelques-uns, & à Hambourg ſelon quelques autres. Son inconſtance le fit long-temps errer de pays en pays ſans pouvoir ſe fixer. Il fit trois voyages de ſuite de la Hollande à Rome. Enfin il s'embarqua ſur la flotte deſtinée pour Candie. Ce voyage, dit M. Deſcamps, fut pour lui plus profitable, puiſqu'il y deſſina des vaiſſeaux, des rivages, des vues de différents climats, des tempêtes, & la mer dans ſon calme. Il devint depuis le plus habile peintre de marine; rien ne lui échappa des agrêts des vaiſſeaux & de la manœuvre des matelots. Il obſerva les ciels orageux, les flots écumeux d'une mer en furie, & apprit à faire frémir d'une tempête & de ſes ſuites funeſtes. Ses tableaux ſont ſi bien coloriés, ſi bien entendus pour les effets, qu'on croit entendre ſiffler les vents & gronder la foudre au milieu des orages qu'il repréſente. On doit faire une diſtinction dans les tableaux de ce peintre. Quand il a voulu les finir avec trop de ſoin, il en a diminué le mérite; ils ont moins de feu; l'eſprit en eſt, pour ainſi dire, émouſſé.

BLAVET, célebre joueur de flûte. Il étoit né à

Beſançon en 1700, & dès 1718 on l'invitoit à quitter ſa province, & à venir jouir dans la capitale des ſuccès que ſes talents développés & connus ne manqueroient pas de lui procurer. Il ne ſe rendit pas d'abord aux exhortations de ſes amis, ſoit qu'il deſirât de ſe perfectionner encore, ſoit qu'il cédât à la force de ces liens délicieux, de ces douces habitudes qui nous retiennent au ſein de notre patrie.

Ce ne fut qu'en 1723 que le jeune Blavet ſe détermina à ſuivre à Paris M. le duc de Lévis, & il n'eut pas lieu de s'en repentir. Il fit la plus grande ſenſation dans cette ville, où une foule d'amateurs éclairés diſtinguerent & accueillirent ſes talents.

On n'avoit jamais entendu ſur la flûte traverſiere que de très-petits airs dénués d'expreſſion, qui ne demandoient qu'un peu de naturel & d'aiſance, que donne l'habitude; on ne ſoupçonnoit pas même la perfection dont cet inſtrument étoit ſuſceptible, & dont il fut redevable à Blavet. Cet illuſtre muſicien ſçut en tirer les accords les plus agréables dans ſes ſonates & dans ſes concerto, avec une exécution nette & rapide, exacte & brillante, dont perſonne encore n'avoit donné l'idée. En un mot, les ſons de la flûte traverſiere devinrent ſous ſes doigts l'imitation parfaite d'une belle voix, & le charme des oreilles ſenſibles.

Le public ſe ſouvient encore du plaiſir inexprimable que Blavet lui a fait éprouver pendant plus de trente ans au concert ſpirituel. A ſon entrée à l'opéra, on jouoit *Iſſé*. Le premier rôle de cette ingénieuſe paſtorale étoit rempli par mademoiſelle le Maure, & Blavet partagea les applaudiſſements que les ſpectateurs prodiguoient à cette célebre actrice. Blavet ne s'étoit pas borné à la flûte; il jouoit du baſſon d'une maniere auſſi ſupérieure. Mais, ſa poitrine s'étant affoiblie & échauffée au point de lui faire cracher le ſang, il ſe vit contraint de renoncer à ce dernier inſtrument.

Il a été pendant plus de trente ans ordinaire de la

muſique du roi. A ſon arrivée à Paris, M. le prince de Carignan ſe l'étoit attaché par un logement & une penſion. Il paſſa quelque temps après au ſervice de M. le comte de Clermont; & il a été juſqu'à ſa mort ſurintendant de la muſique de ce prince. Blavet réuniſſoit la pratique & la théorie de ſon art. Il en a donné des preuves dans la compoſition de pluſieurs morceaux de muſique vocale & inſtrumentale, très-bien accueillis du public, & ſur-tout des connoiſſeurs.

Il a ſouvent travaillé pour les fêtes que M. le comte de Clermont donnoit à Berni. C'eſt pour ces amuſements que Blavet a mis en muſique les *Jeux Olympiques*, ballet charmant dont les paroles ſont de M. le comte de Senneterre, ſi connu par les graces de ſon eſprit; & *la Fête de Cythere*, petit opéra de M. le chevalier de Laurès. Il a fait auſſi le récitatif italien & l'agréable muſique du vaudeville du *Jaloux corrigé*, très-joli intermede de M. Colé, qui fut joué dans le temps des bouffons. Ces différents ouvrages de Blavet reſpirent l'harmonie douce & tendre qu'il mettoit dans ſon exécution ſur la flûte traverſiere.

A des talents admirables, Blavet joignoit des vertus reſpectables. Ses mœurs étoient honnêtes, ſon caractere tranquille, ſa probité ſcrupuleuſe. Il s'étoit marié à dix-huit ans; &, ce qui eſt aſſez rare à cet âge, il eut le bonheur de bien choiſir. Lui & ſon épouſe ont été pendant plus de cinquante ans un modele d'union conjugale. Vers la fin de l'année 1765, la ſanté de Blavet s'étoit conſidérablement dérangée. On crut d'abord que le mal provenoit d'une obſtruction au foie. Les remedes, adminiſtrés en conſéquence, déclarerent qu'il avoit la pierre, ſans que l'on parvînt à fondre l'obſtruction.

Il eſpéra qu'au moyen du régime le plus exact, il vivroit en paix avec ces deux ennemis. Des douleurs exceſſives & continuelles le forcerent enfin à tenter le ſuccès de cette fameuſe opération que la chirurgie moderne a ſi heureuſement perfectionnée. Il s'y réſolut avec courage, & la ſoutint avec fermeté; mais

il étoit trop tard, l'opération ne ſervit qu'à lui ôter une cauſe qui étoit jointe à une complication de pluſieurs maladies mortelles. On ne peut trop louer la patience & la réſignation avec leſquelles il a vu ſa fin approcher. Il eſt mort en 1768, emportant avec lui l'eſtime & les regrets de tous ceux qui l'ont connu.

I. BLOCK, (*Benjamin*) peintre du ſeizieme ſiecle. Il étoit éleve de ſon pere, qui eut le malheur de perdre tout ſon bien dans un incendie. Les talens que la nature avoit donnés au fils lui ſervirent de reſſource. Etant en Italie, il fit le portrait du célebre P. Kirker, Jéſuite, d'une maniere ſi parfaite, que les principaux ſeigneurs voulurent avoir leurs portraits de la main de cet artiſte. En revenant dans ſa patrie, il paſſa par Nuremberg, où il épouſa la fille d'un peintre nommé Fiſcher. Cette femme aimable peignoit très-bien des fleurs à l'huile & en détrempe : ſes ouvrages ſont auſſi eſtimés que ceux de ſon mari. On les place l'un & l'autre, dit M. Deſcamps, au rang des grands maîtres.

II. BLOCK REUGERS, (*Jacques*) peintre & ingénieur, né à Bréda, floriſſoit vers la fin du ſeizieme & au commencement du dix-ſeptieme ſiecle. Il étoit en Italie, où ſon goût pour les ſciences & pour les arts l'avoit conduit, lorſque le grand Rubens qui voyageoit dans ce pays, lui ayant rendu viſite, dit tout haut ces paroles flatteuſes : *Je n'ai jamais connu parmi les Flamands un peintre plus ſçavant à repréſenter l'architecture & la perſpective.* Comme il ſçavoit les mathématiques, & qu'il entendoit très-bien l'architecture militaire, il eut d'abord la direction des fortifications en Pologne, & enſuite de celles des Pays-Bas. L'archiduc Léopold l'honora de ſon eſtime & de ſon amitié, & verſa des larmes ſinceres ſur ſa mort, occaſionnée par une chûte de cheval.

III. BLOCK. (*Joanne Koerten*) Cette femme illuſtre naquit à Amſterdam en 1650, & mourut dans la même ville en 1715. Après avoir appris rapidement la muſique, & s'être formée dans les autres talens convena-

bles à ſon ſexe, elle ſe mit à modeler en cire, & à mouler des figures & des fruits, qu'elle couloit enſuite & qu'elle colorioit. Elle parvint même à graver avec le diamant ſur le cryſtal & ſur le verre, d'une maniere très-délicate. Enfin elle ſe mit à peindre à gouache, en copiant des tableaux avec de la ſoie & des couleurs, qu'elle ſçut mêler ſi artiſtement, que l'on ne les diſtinguoit que très-difficilement. Mais elle abandonna, dit M. Deſcamps, ce talent fort ſingulier, pour en ſuivre un plus extraordinaire, & qui lui a mérité une place aſſez diſtinguée parmi les grands artiſtes de ſa nation. On eſt ſaiſi d'étonnement en voyant ſes découpures: tout ce que le graveur exprime avec le burin, elle l'a rendu avec ſes ciſeaux; elle exécutoit des payſages, des marines, des animaux & des fleurs. Elle ſurprit davantage, lorſqu'elle fit des portraits d'une reſſemblance parfaite. Cette nouvelle façon d'exprimer & d'imiter les objets ſur du papier blanc fit beaucoup de bruit, & excita même la curioſité de toutes les cours de l'Europe. Les artiſtes ne purent aſſez admirer ce nouveau genre, & cette ſurpriſe paſſa dans l'eſprit de tout le monde. Le même auteur ajoute que les ouvrages de cette dame ſont d'un goût de deſſin très-correct. On ne peut mieux les comparer, qu'à la maniere de graver de Mellan. En les collant ſur du papier noir, le vuide de ſa coupe repréſente les traits, comme ceux du burin & de la plume: ils ſont tous nets, décidés, hardis & ſans confuſion.

I. BLOEMAERT, (*Abraham*) peintre, né à Gorcum en 1567, mort à Utrecht en 1647. Son pere, qui étoit architecte, ingénieur & ſculpteur, le conduiſit à Utrecht, où il le mit à l'école de pluſieurs peintres médiocres qui lui apprirent peu de choſe: auſſi compta-t-il comme perdu le temps qu'il paſſa chez eux. On peut dire qu'*il ne dut qu'à lui ſeul toute ſa renommée.* Il étudia la nature; & par la force de ſon génie, il ſe fit une maniere d'opérer fort eſtimée. Il a traité tous les genres de peintures; mais ſes payſages l'emportent ſur

tout le reſte. Cet artiſte étoit facile, abondant & gracieux; il entendoit bien les draperies, poſſédoit le clair-obſcur, & l'on remarque que ſa touche eſt libre. Ses tableaux ſont ſouvent ornées de figures grandes comme nature & fort agréables. Si l'on avoit quelques reproches à lui faire, ce ſeroit de n'avoir pas aſſez conſulté le naturel, d'avoir peint quelquefois de pratique, & d'avoir conſervé un goût de deſſin qui tient trop de ſon pays. Preſque tous ſes ouvrages ſont reſtés dans l'Allemagne ou dans les Pays-Bas: on n'en voit qu'un ſeul chez M. le duc d'Orléans. Ce tableau repréſente la prédication de S. Jean. Abraham Bloemaert fut marié deux fois, & il laiſſa trois fils, dont Corneille Bloemaert, cet excellent graveur au burin, étoit le plus jeune. Ce peintre eut pour diſciple Corneille Ploemburg. On a beaucoup & très-bien gravé d'après lui, & il a gravé lui-même à l'eau-forte une Junon.

II. BLOEMAERT, (*Corneille*) très-habile graveur, né à Utrecht en 1603, & ſelon quelques-uns en 1606, mort en.... Il apprit de ſon pere les premiers éléments du deſſin & de la peinture; mais il abandonna bientôt cette derniere pour s'appliquer uniquement à la gravure, pour laquelle il avoit un goût & des diſpoſitions extraordinaires. Il travailla d'abord ſous Criſpin de Pas, & ſe rendit enſuite à Rome, où s'étant perfectionné, il trouva à propos de ſe fixer en cette ville. Il y mourut dans un âge fort avancé. On a de ce célebre artiſte un très-grand nombre d'eſtampes, où il a ſçu rendre avec autant de pureté que d'exactitude & d'agrément, le goût & la maniere des différents maîtres d'après leſquels il a gravé.

I. BLOEMEN (*Jean-François van*) peintre, né à Anvers en 1636, mort en 1740, à Rome où il avoit étudié ſon art, & où il a toujours vecu. Il eſt plus connu ſous le nom de *Horiſſon*. Il s'attacha d'abord à la maniere de Vander Kabel: il ſuivit enſuite celle de la nature. Les ſujets de ſes tableaux étoient des vues de

Tivoli & des environs, des chûtes d'eau, une vapeur d'eau bien repréſentée, un arc-en-ciel qui s'entrevoyoit au travers des brouillards & d'une pluie fine, le tout repréſenté d'une maniere à tromper, & avec un bon ton de couleur. Les étrangers, & principalement les Anglois, enleverent ſes ouvrages.

II. BLOEMEN, (*Pierre van*) peintre & frere du précédent, connu ſous le nom de *Standaert*. Après avoir demeuré long-temps en Italie, il revint à Anvers, où il fut reçu membre de l'académie des peintres, & nommé directeur en 1699. Ses tableaux repréſentent des batailles, des caravanes, des marchés aux chevaux, des fêtes de Rome, &c. Ils ſont compoſés avec abondance & richeſſe: le deſſin en eſt correct, & la couleur bonne; les habillements ſont compoſés de goût, & la plupart ſont à la maniere des Orientaux. Les ouvrages de ce peintre, dont quelques-uns ont le défaut de ſentir trop la palette, ſont néanmoins fort eſtimés, tant dans ſa patrie qu'en Hollande & en Angleterre. On en trouve quelques-uns en Allemagne & en France.

I. BLOND, ou plutôt LE BLON, (*Jacques-Chriſtophe le*) graveur en maniere noire, né à Francfort ſur le Mein en 1670, mort en 1741. Il fut élève de Carle Maratte, & paſſe pour avoir inventé la gravure en pluſieurs couleurs. On a de lui en ce genre, le portrait du roi Louis XV, en grand, celui du cardinal de Fleury, celui de Vandick, & quelques autres qui ſont fort bien rendus. Le Blond a donné ſur cette ſorte de gravure, un traité à la fin duquel il a ajouté quelques têtes imprimées en trois couleurs, qui ne doivent rien aux portraits dont on vient de parler, & qui, ainſi que ſon livre, peuvent être d'une grande utilité aux graveurs qui voudront s'appliquer à ce genre de travail. Mais quelques efforts qu'on faſſe pour le perfectionner, l'on ne pourra jamais produire ni les effets de la nature, ni même le local d'un tableau qu'on voudroit copier; les moindres connoiſſances dans l'art de peindre ſuffi-

sent pour démontrer l'impossibilité d'y réussir. Cette réflexion ne nous empêche pas néanmoins de convenir, qu'en mettant à part la science & la vérité du coloris, le Blond n'ait produit des ouvrages d'ailleurs fort estimables, & qui lui ont acquis une réputation justement méritée. Cet artiste passa en France en 1737, & y laissa un éleve nommé Robert, qui a suivi avec distinction les traces de son maître.

II. BLOND, (*Jean-Baptiste-Alexandre le*) architecte, né à Paris en 1679, mort en Russie en 1719. Le goût qu'il montra pour le dessin fut secondé par le célebre le Nautre, qui l'exhorta à s'attacher à l'architecture des jardins. Le jeune artiste ne tarda pas à se faire une réputation en ce genre, de même que dans la construction des édifices, entr'autres de l'hôtel de Vendôme, rue d'enfer. Il pouvoit se promettre de tirer les plus grands avantages de ses talens; mais sa mauvaise conduite ayant dérangé ses affaires, il se détermina en 1716 à passer en Russie, avec un grand nombre d'artistes de toutes sortes de professions que Pierre le Grand attiroit de toutes parts dans ses États. Comblé de biens, & nommé premier architecte du Czar, il excita l'envie de quelques architectes Italiens, qui trouverent moyen de corrompre les ouvriers qui travailloient d'après les dessins de le Blond, de sorte que les ouvrages se trouverent hors des proportions pour les places auxquelles ils étoient destinés. Le Czar, qui ignoroit toutes ces manœuvres, témoigna son mécontentement à le Blond avec tant de vivacité, que celui-ci en tomba malade, & mourut de chagrin. Mais le prince, qui venoit d'être instruit de la malignité des ennemis de cet architecte, voulut réhabiliter en quelque sorte sa mémoire, & récompenser ses talents: il lui fit faire des funérailles magnifiques qu'il honora de sa présence. On a de cet artiste la *Théorie & la Pratique du Jardinage*, ouvrage excellent, & des augmentations sur le *Cours* & le *Dictionnaire d'Architecture de Daviler*.

I. BLONDEL, (*François*) architecte, né à Paris en 1618, mort en 1688. Il professa les mathématiques & l'architecture au college royal; accompagna Louis de Loménie, comte de Brienne, en Suede, & publia la relation de son voyage en latin. François Blondel eut plusieurs places importantes, soit dans la marine, soit dans les troupes de terre, & fut chargé de plusieurs négociations dans les cours étrangeres. Il parvint aux grades de maréchal de camp & de conseiller d'Etat, & eut l'honneur d'enseigner les mathématiques au dauphin. Les portes de S. Denis & de S. Antoine, à Paris, ont été élevées d'après ses dessins. Cette derniere est d'une architecture des plus triviales & des plus défectueuses, & n'a de recommandable que quelques morceaux de sculpture. Quant à la porte S. Denis, c'est un arc de triomphe également majestueux par sa grande largeur, comme par son élévation: il est accompagné d'ornements d'un très-beau choix, & terminé par un entablement des plus riches & des plus mâles. On prétend qu'il surpasse tous les arcs de triomphe élevés par les Romains. François Blondel fit toutes les inscriptions latines pour ce monument, étant très-versé dans les belles-lettres, comme le prouve sa comparaison d'Horace & de Pindare. Il donna des dessins pour plusieurs embellissements qui ont été faits à Paris. Cet artiste célebre fut directeur de l'académie d'architecture, & membre de celle des sciences. Il mérita du public, par son *Traité d'Architecture* en trois vol. *in-folio*, de même que par son *Cours de Mathématiques*, par l'*Histoire du Calendrier Romain*, par l'*Art de jetter les Bombes*, & par la *nouvelle Maniere de fortifier les Places*. (Vies des Architectes.)

II. BLONDEL, (*Jacques-François*) architecte, né à Rouen en 1705, mort à Paris en 1774. Il annonça dès sa jeunesse les dispositions & les talents les plus heureux pour l'architecture. La réputation de son oncle, qui lui enseigna les premiers principes de cet art, loin de le décourager, ne servit qu'à

qu'à exciter la noble émulation de le surpasser. Convaincu qu'un architecte ne peut exceller dans son art que par le secours d'une théorie qui suppose la connoissance des belles-lettres, & sur-tout des mathématiques & du dessin, ce fut par l'etude de ces trois objets qu'il s'ouvrit la carriere. Il exécuta quelques ouvrages dans les environs de Paris, moins pour se faire connoître, que pour confirmer & réformer par la pratique les idées qu'il avoit conçues de l'architecture. Mais il crut rendre un plus grand service à ses concitoyens en leur communiquant ses vues, & en formant des architectes à sa patrie, qu'en cherchant à développer ses talents dans des monuments qui l'auroient embellie. Il n'avoit pas atteint la trente-cinquieme année, qu'il ouvrit une école publique, où il projetta non-seulement d'enseigner les élémens de l'architecture, mais d'en faire connoître l'esprit. Il fit toujours marcher de front la partie technique de son art, & la partie philosophique, ignorée de la plupart des artistes.

L'académie d'architecture se l'associa en 1755, & dès ce moment elle le destina à remplir la place de professeur. Il justifia par un nouveau zele le choix de ses confreres; soins, travaux, encouragements, assiduité, tout fut mis en usage pour former ses éleves. Il obtint du roi, par l'entremise de M. le marquis de Marigni, qu'on distribueroit des médailles d'argent chaque mois, à ceux qui les auroient méritées. Il en résulta pour ces éleves un surcroît d'émulation & de travail. Ces petits prix qu'il faut remporter pour avoir le droit de concourir au grand prix que l'académie distribue toutes les années, & qui procure au vainqueur l'avantage d'être envoyé aux dépens du roi à son académie de Rome, pour s'y perfectionner, triplerent le nombre des concurrents.

Parmi les ouvrages que Blondel a fait exécuter, on doit citer le palais archiépiscopal de Cambrai, le portail de la cathédrale de Metz, le palais épiscopal, les casernes, un hôtel-de-ville, & un plan général d'embellissement pour la même ville. Strasbourg lui doit

auſſi de beaux plans pour la ville en général, pour un hôtel-de-ville & pour le ſénat. C'eſt encore lui qui a décoré le chœur de la cathédrale de Châlons. Dans ces ouvrages il étoit reſſerré par les bornes qui lui étoient preſcrites; mais où ſon génie s'eſt déployé totalement, c'eſt dans ſes écrits, & ſur-tout dans ſon *Cours d'Architecture*, auquel ſa mort précipitée ne lui a pas permis de mettre la derniere main, mais que M. Patte s'eſt chargé de mettre en ordre & de finir. Blondel avoit épouſé la fille de la célebre Sylvia, héritiere de ſes talents, & recommandable par mille qualités aimables, dont il n'a eu qu'un fils encore très-jeune. La mort de cet homme célebre a excité les regrets de ſes amis, de ſes confreres & de ſes éleves. Il a été dignement remplacé dans la place de profeſſeur de l'académie par M. le Roy, connu par ſon magnifique ouvrage des *Ruines de la Grece*.

BLONDY, l'un des plus grands danſeurs qui aient paru à l'opéra, étoit neveu & éleve du fameux Beauchamps, compoſiteur des ballets de Louis XIV. Il ſuccéda à Pécourt pour la compoſition des ballets de l'opéra, & s'en eſt acquitté avec applaudiſſement juſqu'en 1747, qu'il mourut âgé d'environ ſoixante-dix ans.

BOBRUN, (*Henri* & *Charles*) peintres, le premier mort en 1677, âgé de.... & le ſecond en.... Ils étoient couſins, nés l'un & l'autre à Amboiſe, & éleves de Louis Bobrun, leur oncle. Le pere & l'aïeul de Henri avoient été toujours attachés au ſervice de Henri IV & de Louis XIII, l'un en qualité de valet-de-chambre, & l'autre en qualité de valet de la garde-robe. Le fils exerça cette derniere charge pendant pluſieurs années; mais les talents qu'il avoit pour la peinture, & ſur-tout pour le portrait, lui procurerent à la cour des diſtinctions bien plus flatteuſes. Il trouva dans ſon couſin un ami qui le ſeconda le plus heureuſement dans tous ſes ouvrages. On n'a peut-être jamais vu une conformité de mœurs & de ſentiments pareille à celle

qui régnoit entr'eux. On auroit dit qu'un même eſprit & une même volonté les animoient. Diſtingués également par leur probité & par des vertus aimables, l'académie crut ne pouvoir pas trouver des ſujets plus propres pour remplir la charge de tréſorier. Mais ce qui paroiſſoit véritablement extraordinaire, c'eſt que, dans leurs ouvrages, on reconnoiſſoit l'effet d'une même imagination, & des idées tout-à-fait ſemblables. Leur maniere étoit ſi parfaitement égale, qu'ils travailloient alternativement l'un & l'autre à faire le portrait d'une perſonne, qu'ils ſe ſervoient de la même palette & des mêmes pinceaux, & qu'il ne paroiſſoit point que deux mains différentes euſſent opéré.

Ces deux artiſtes furent long-temps à la mode à la cour. Ils eurent l'honneur de faire les portraits de Louis XIV, de la reine ſa mere, & des perſonnes les plus qualifiées: il n'y avoit guere même de dames qui ne vouluſſent être peintes par les Bobrun; car on ne les ſéparoit jamais l'un de l'autre. Il eſt vrai qu'en conſervant la reſſemblance, ils avoient l'art de flatter, & qu'ils ſçavoient rehauſſer la beauté par des attitudes & des airs avantageux, par des habits, des coëffures & d'autres ornements qui donnoient beaucoup de grace & de majeſté aux portraits. L'ennui qu'on éprouve ordinairement lorſqu'on ſe fait peindre, diſparoiſſoit devant ces deux habiles gens. Leur converſation étoit des plus amuſantes: auſſi leur attelier étoit-il le rendez-vous des perſonnes les plus belles & les plus ſpirituelles de la cour, qui paſſoient ſouvent des demi-journées à les voir travailler & à s'entretenir avec eux. Ils furent chargés de pluſieurs ouvrages conſidérables. Lorque la reine Marie-Thereſe d'Autriche fit ſon entrée à Paris en 1660, ils ornerent l'arc de triomphe que l'on dreſſa au bout du pont Notre-Dame; ils l'enrichirent de beaucoup de figures, & repréſenterent dans le tableau d'en haut Mars ſurmonté par l'Amour. On les employa encore pour les bals & les autres divertiſſements que le roi donnoit à toute ſa cour. Ils donnoient des deſſins pour les habits, des avis pour l'invention

des ſujets, & indiquoient les manieres les plus ingénieuſes de les compoſer : car ils entendoient également cette partie, pour laquelle une imagination vive & féconde en moyens les ſervoit à merveille. Ils faiſoient eux-mêmes des vers, & des comédies qu'ils jouoient avec leurs amis, ſans que néanmoins leur travail ordinaire en ſouffrît.

BOCCANERA, (*Marin*) architecte, né à Genes, vivoit dans le quatorzieme ſiecle. Nous ignorons ſi ſa famille étoit alors illuſtrée ; mais depuis elle a donné des doges, & pluſieurs hommes diſtingués, par leurs emplois, à la république. C'eſt à lui que la ville de Genes eſt redevable du commencement du grand mole : il en fit jetter les fondations, formées de blocs énormes de pierres arrachées des montagnes voiſines. Il acheva l'arſenal des galeres, qu'un autre architecte avoit commencé, & fit cette partie du baſſin dans lequel les vaiſſeaux ſe mettent à couvert. En 1300 il augmenta conſidérablement le port. Enfin il fit conſtruire pluſieurs aqueducs pour porter l'eau à la ville.

BOCKHORST, (*Jean van*) ſurnommé *Langhen Jan*, peintre, né à Munſter en 1710. On ignore l'année de ſa mort. Iſſu d'une bonne famille, il fut confié à Jacques Jordaens ; &, après quelques années d'étude, il mérita d'être égalé aux plus grands maîtres. Langhen Jan, dit M. Deſcamps, a beaucoup peint pour les égliſes. Il compoſoit & deſſinoit bien. Ses têtes de femme ſont gracieuſes ; ſes têtes d'homme ont beaucoup de caractere. Sa maniere de colorier tient tantôt de celle de Rubens, & plus ſouvent elle approche de celle de Vandyck : il fondoit ſes couleurs comme le dernier. Ses tableaux ſont vigoureux ; & dans tous ſes ouvrages on trouve une belle harmonie & une belle entente du clair-obſcur. Les portraits, qu'il a faits en grand nombre, peuvent être comparés à ceux de Vandyck ; éloge que les artiſtes lui ont accordé en tout temps, & qui fixe ſon mérite pour la poſtérité. Ses principaux ouvrages ſont à Anvers, à Lille, à Gand, à Loo, &c.

BOEL, (*Pierre*) peintre, né à Anvers en 1625. On ignore l'année de ſa mort & le nom de ſon maître. Le bon goût qu'il acquit en Italie ſe fait reconnoître dans ſes tableaux, qui repréſentent pour l'ordinaire des animaux, des fruits, des fleurs & des plantes. On les égale à ceux des plus habiles dans ſon genre. Cet artiſte peignoit en grand & en petit d'après nature. Il avoit une belle touche, une couleur vraie & vigoureuſe. On voit en Flandres quelques-uns de ſes ouvrages.

BOESEEL & OOLIAB, Iſraélites, architectes, ſculpteurs, graveurs, &c. Dieu, dit l'Ecriture, les remplit de *ſageſſe*, d'*intelligence* & de *ſcience* pour faire le tabernacle. Ils furent doués de ces rares qualités pour exécuter ce que l'art peut produire de plus parfait, en employant l'or, l'argent, le bronze, les marbres, les pierres précieuſes & les bois les plus rares. Les ouvriers qui devoient être employés à ce grand projet, eurent par inſpiration divine une portion ſuffiſante de ſageſſe, c'eſt-à-dire d'intelligence, pour exécuter les ordres de ces deux artiſtes; mais comme les Hébreux n'avoient guerre de diſpoſition pour les beaux-arts & pour les ſciences, ils ne profiterent point des conſeils & des inſtructions que leur donnerent Boeſeel & Ooliab; & l'on ne trouve point qu'ils aient rien fait de remarquable en ce genre, excepté le temple de Salomon, dont on parle à l'article HYRAM.

BOFFRAND, (*Germain de*) architecte, né à Nantes en 1667, mort à Paris en 1754. Il étoit fils d'un ſculpteur, & de la ſœur du célebre Quinault. Ses talents pour l'architecture, dit l'auteur des *Vies des Architectes*, s'étant manifeſtés de très-bonne heure, ſes parents l'envoyerent à Paris pour ſe perfectionner dans cette ſcience. Il fut éleve d'Hardouin Manſard, qui lui confioit ſes ouvrages le plus importants. Ses talents lui mériterent une place à l'académie d'architecture en 1709, & lui valurent la confiance de pluſieurs princes d'Allemagne, qui firent élever pluſieurs édifices conſi-

dérables d'après ses dessins. Quoique cet artiste n'eût jamais voyagé en Italie, il s'étoit attaché au goût de Palladio, & tâchoit de l'imiter dans tous les cas. On remarque en général beaucoup d'élégance dans tout ce qu'il a construit. On peut citer avec éloge une jolie maison de chasse à deux lieues de Bruxelles, au dessous du village de Bouchefort, qu'il commença à faire bâtir pour Maximilien-Emmanuel, duc de Baviere. Notre artiste donna quelque temps après le plan du palais de Nancy à son A. R. le duc Léopold, qui le nomma son premier architecte, & qui lui fit construire le palais de la Malgrange & le palais de Lunéville. L'hôtel de Montmorency, situé à Paris dans la rue S. Dominique, & celui d'Argenson, dans la rue des Bons-Enfants, sont encore bâtis sur les dessins de Boffrand.

Mais l'édifice qui lui fait le plus d'honneur, est sans contredit l'hôpital des Enfants-Trouvés, à Paris. Le style en est simple & noble tout-à-la-fois. On vante surtout l'entablement qui le termine. La chapelle est célebre par ses peintures, qui sont de M. Natoire, peintre du roi, & pendant long-temps directeur de son académie à Rome. Boffrand fit voir dans la construction du puits de Bicêtre toutes les ressources de son imagination. Cet ouvrage suffiroit pour l'immortaliser. On peut en voir la description dans le volume *in-folio* que cet artiste a publié, concernant ses ouvrages d'architecture: il est écrit en françois & en très-bon latin. Indépendamment de ce livre, il a publié un mémoire latin & françois, contenant dans le plus grand détail tout ce qui avoit été pratiqué pour fondre d'un seul jet la statue équestre de Louis XIV. Cette description a été de nos jours de la plus grande utilité. Lorsqu'il fut question de fondre la statue équestre de Louis XV pour la ville de Bordeaux, tous les fondeurs qui avoient travaillé à celle de Louis XIV n'existoient plus: ce mémoire servit de guide à M. Varin & à M. le Moine. Comme Boffrand étoit ingénieur en chef & inspecteur des ponts & chaussées de France: il fit construire beaucoup de canaux, d'écluses, de ponts, parmi lesquels on distingue

celui de Sens qui eſt en pierre, & celui de Monterau-Faut-Yonne qui eſt en bois. Il étoit à ſa mort doyen de l'académie d'architecture, penſionnaire du roi, premier ingénieur & adminiſtrateur de l'hôpital-général. Cet artiſte avoit une maniere de penſer noble & déſintéreſſée. Il étoit agréable dans la converſation; & ſon caractere étoit doux & facile.

BOL, (*Jean*) peintre, né à Malines en 1534, mort à Amſterdam en 1593. Ce peintre à preſque toujours travaillé en petit, ſoit à l'huile, ſoit en miniature, ſoit à détrempe. Il faiſoit fort bien le payſage. Les tapiſſiers de Bruxelles l'employoient ordinairement à faire les deſſins dont ils avoient beſoin. Sa réputation engagea l'Electeur Palatin à l'attirer auprès de lui pour travailler à Heildelberg, où il fut deux ans. Il paſſa delà à Mons, & enfin à Amſterdam. Il a laiſſé par-tout des ouvrages eſtimés. On voit beaucoup d'eſtampes gravées d'après lui. Golzius a gravé l'épitaphe de Bol, où il a mis le portrait de ce peintre. Jacques & Roland Savéri ont été ſes diſciples.

I. BOLOGNE, (*Jean de*) ſculpteur & architecte, né à Douai en 1524, mort à Florence vers 1606. Il fut éleve de Jacques de Beuch. Etant venu fort jeune en Italie pour apprendre le deſſin, il étudia long-temps à Rome d'après les plus beaux monuments anciens & modernes. Ayant formé le modele d'une figure en terre qu'il avoit finie avec beaucoup de ſoin, il fut la montrer à Michel-Ange qui la mit en pieces, & qui lui dit qu'il devoit apprendre a ébaucher avant que de finir un ouvrage. Cette réprimande l'enflamma tellement du deſir de ſurpaſſer, ou du moins d'égaler ce critique ſévere, qu'il ne ceſſa de travailler jour & nuit, juſqu'à ce qu'il ſe fût perfectionné dans ſon art. En effet ſes ouvrages, qu'on voit tant à Rome qu'à Florence où il avoit établi ſa demeure, peuvent ſe mettre en parallele avec les meilleurs que l'on voie en ſculpture. Les connoiſſeurs font ſur-tout un cas très-diſtingué d'un grouppe qui orne la place de Florence, & qui re-

préſente l'enlevement d'une Sabine, & de celui du Centaure terraſſé par Hercule; de la belle fontaine de Neptune à Bologne, &c. Il donna les deſſins de ces fameux eſclaves du port de Livourne, exécutés par ſes éleves. La plûpart des auteurs diſent que le cheval qui porte la figure de Henri IV, ſur le Pont-neuf à Paris, eſt un ouvrage de Jean de Bologne, mais on ſe trompe; il eſt de Tacca, ſon éleve. Le grouppe de Mercure & de Pſyché que l'on voit à Marly, & la figure d'Eſculape à Meudon, ſont des morceaux très-précieux de Jean de Bologne.

II. BOLOGNE (*Laurentin de*) peintre & graveur, mort en 1577, encore jeune. Ses talents lui meriterent la confiance du pape Grégoire XIII, qui le fit ſurintendant de la peinture, peintre de ſa cour, & le chargea de pluſieurs ouvrages pour la chapelle Pauline, la ſalle des ducs, la galerie, les loges, & la ſalle royale. Cet artiſte a laiſſé encore des monuments de ſon génie dans pluſieurs égliſes de Bologne. Ils faiſoient tant de plaiſir à Auguſtin Carrache, qu'il conſeilloit à ſes éleves d'aller les copier, pour y apprendre les beaux airs de tête, les attitudes, & la propreté d'une belle peinture. Parmi les eſtampes gravées par Laurentin, on diſtingue celle du tableau de S. Michel qui eſt chez les religieux Auguſtins de Bologne.

BOLOGNESE, (*Jean-François* GRIMALDI, ſurnommé *le*) peintre & graveur, né à Bologne en 1606, mort à Rome en 1680. Les vertus & les talents ſe trouvoient réunis dans cet illuſtre artiſte, & doivent rendre ſa mémoire précieuſe à tous ceux qui ſuivent la même carriere que lui. Formé par les Carrache dont il étoit parent, il vint à Rome, où il acquit une réputation brillante par des ouvrages à freſque, des tableaux d'hiſtoire, des portraits, & ſur-tout par des payſages qu'il entendoit ſupérieurement. Il fut honoré de la protection & de la bienveillance particuliere du pape Innocent X qui l'occupa quelque temps, & qui prenoit plaiſir à le voir travailler, & à cauſer familiére-

ment avec lui. Alexandre VII & Clément IX lui donnerent également des marques de bonté. Appellé en France par le cardinal Mazarin, il fut occupé pendant trois ans à orner le Louvre & le palais de ce miniſtre. On voit auſſi des ouvrages de ce peintre à Freſcati & à Bologne. Tous préſentent un pinceau moëlleux, un coloris agréable, mais dont le ton eſt peut-être trop verd, & de belles fabriques qui les embelliſſent pour l'ordinaire.

De retour à Rome, Bologneſe fut élu prince de l'académie de S. Luc. Il y finit ſes jours, chéri & eſtimé de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître, pour ſes mœurs douces & la nobleſſe de ſes ſentiments. Mais perſonne ſans doute ne dut être autant pénétré de ſa perte, qu'un gentilhomme Sicilien. Bologneſe, logé près de lui, apprit l'état miſérable où il étoit; il alla jetter pluſieurs fois en cachette de l'argent dans ſa chambre. Le gentilhomme voulut découvrir ſon bienfaiteur; il le guetta, le reconnut, & ſe jetta à ſes pieds pour lui exprimer ſon admiration & ſa reconnoiſſance. Le peintre ne borna pas là ſes bienfaits; il l'emmena dans ſa maiſon, & le traita toujours comme ſon meilleur ami. Les deſſins & les gravures de ce maître ſont en grande réputation parmi les connoiſſeurs.

I. BOLSWERT, (*Boëce à*) célebre graveur au burin, étoit contemporain de Rubens & originaire de Bolſwert en Friſe. Il s'établit à Anvers, où il grava un grand nombre de pieces, ſur-tout la cene d'après Rubens, dont les connoiſſeurs font grand cas, & qui prouve, par la beauté & par l'intelligence avec laquelle elle eſt exécutée, que cet artiſte égaloit quelquefois ſon frere Schelte dont nous allons parler.

II. BOLSWERT, (*Schelte à*) frere puîné du précédent, s'établit auſſi à Anvers, où il grava au burin pluſieurs planches fort eſtimées, d'après divers maîtres, principalement d'après Rubens. Il s'appliqua à rendre le goût & les grands effets des tableaux de ce grand peintre, & il y eut tout le ſuccès poſſible. La

liberté, dit M. Basan, avec laquelle cet excellent artiste a manié le burin, le désordre pittoresque de l'eau-forte, qu'il a sçu imiter à propos avec ce seul instrument, dans les sujets d'histoire qu'il a gravés; l'adresse qu'il a eue, ainsi que Vosterman, de rendre sensibles les différentes masses de couleurs, feront toujours l'admiration des connoisseurs, & le rendent digne d'être compris dans le petit nombre des graveurs célebres, dont les estampes doivent servir de modele à tous les graveurs d'histoire qui voudront rendre leurs ouvrages aussi utiles qu'agréables, & acquérir une réputation aussi durable que bien méritée.

BOMBERG, (*Daniel*) célebre imprimeur du seizieme siecle, né à Anvers. Il quitta sa patrie, & vint s'établir à Venise. Il y entreprit d'imprimer la *Bible* en hébreu. Sa premiere édition n'eut pas de succès; mais la seconde fut si exacte, si complette & si belle, qu'elle obtint même le suffrage des Juifs. Il imprima trois fois le *Talmud*, entreprise qui lui coûta trois cents mille écus. Nous lui devons aussi les éditions de plusieurs autres ouvrages des rabbins. Cet habile imprimeur étoit si curieux de la langue hébraïque, & si jaloux de donner en ce genre des éditions parfaites, qu'il entretint long-temps un grand nombre de Juifs, qu'il payoit libéralement pour travailler à fixer toutes les contestations au sujets des points voyelles. Ces frais allerent si loin, qu'il ruina son fonds qui étoit très-considérable. Si nous en croyons Scaliger, Bomberg a employé trois millions d'écus à l'impression des livres qu'il publia. Aussi le nom de cet imprimeur est-il très-célebre parmi les Chrétiens & les Juifs. Il mourut vers l'an 1550.

BONASIO, (*Barthelemi*) sculpteur, ingénieur, maître en marqueterie & en perspective, étoit de Modene. Nous ignorons dans quel siecle il a vécu. M. Roland de Virloys, qui cite cet artiste dans son *Dictionnaire d'Architecture*, se contente de dire que son nom sera connu tant que subsisteront les sieges du chœur des peres Augustins & Dominicains de Mo-

dene, dans leſquels il a introduit des animaux, des figures, de la perſpective, & des arabeſques d'un deſſin ſingulier.

BOON, (*Gertrude*) actrice, qu'on appelloit dans le monde la *belle Tourneuſe*, parut avec un ſuccès étonnant ſur le théâtre de la dame Baron. Tout aidoit aux louanges qu'elle s'attiroit des ſpectateurs. Elle étoit jeune, belle, avoit des graces toutes particulières en faiſant ſes exercices. Sa grande ſageſſe, vertu peu commune aux perſonnes de ſon état, la faiſoit admirer de tout le monde. Tant de qualités réunies dans la perſonne de la demoiſelle Boon, la rendirent l'objet des vœux d'un grand nombre de ſoupirants. Le ſieur Gervais, qui avoit fait une fortune très-conſidérable au jeu, parut le plus empreſſé; &, pour prouver à cette vertueuſe fille qu'il lui rendoit la juſtice qu'elle méritoit, il ajouta à l'offre de ſon cœur, celle de ſa main & de ſa fortune. La propoſition fut acceptée, mais avec toute la bienſéance d'une perſonne qui ſe rend plutôt aux ſentiments qu'elle inſpire, qu'aux appas d'une fortune brillante. Ce mariage, qui ſembloit promettre aux époux un bonheur complet, devint bientôt pour eux une chaîne peſante & inſupportable. Gervais voulut faire rompre ſon mariage; mais la validité en fut confirmée par un arrêt de la grand'chambre. Ce qui avoit fait donner à Gertrude Boon le nom de la belle Tourneuſe, c'eſt qu'après s'être piqué trois épées dans le coin de chaque œil, où elle les faiſoit tenir auſſi droites que ſi elles euſſent été piquées dans un poteau, elle prenoit ſon mouvement de la cadence des violons qui jouoient un air qui ſembloit exciter les vents; & elle tournoit d'une viteſſe ſi ſurprenante pendant un quart d'heure, que tous ceux qui la regardoient attentivement en demeuroient étourdis. (*Anecdotes dramatiques.*)

BORDE, (*Louis*) méchanicien, né à Lyon le 4 Novembre 1700. Il perdit de bonne heure ſon pere, tréſorier de France. La nature l'avoit formé pour les arts; il inventoit & il exécutoit avant que d'avoir eu

des maîtres. Son goût pour les mathématiques ne fut pas écouté d'abord. On y revint, & on ne put se refuser au penchant qui l'entraînoit vers ces sciences : on lui permit de s'y livrer. Il s'ouvrit dès-lors une carriere immense ; il la parcourut avec une facilité étonnante. Il ne travailloit pas pour trouver, il travailloit pour exécuter ce qu'il avoit trouvé. Il avoit des idées neuves sur toutes sortes de machines : il marquoit chaque année par quelque découverte. Son cabestan, qui est un des meilleurs que nous ayions, ses supports des grandes lunettes pour les observations astronomiques, son invention pour donner au tour des vis & des colonnes torses à droite & à gauche de tous les pas imaginables, son diviseur méchanique propre à diviser tous les instruments de mathématiques avec la précision géométrique, & dont on a tiré des secours pour la perfection de l'horlogerie ; son secteur universel pour prendre les hauteurs ; sa machine pour les verres & les miroirs, dont on se sert en optique ; ses découvertes sur l'inclinaison de l'aiguille aimantée, sont les principales productions que les méchaniques lui doivent. C'est à ses soins & à ses avances, même hasardées quand il les fit, qu'on doit l'exécution des moulins à éliſſe ou à queue, sur le Rhône, inventés par le sieur du Bos, qui préviennent les dangers de la navigation de ce fleuve dans les endroits où les moulins ordinaires sont placés, & qu'on a eu tant de peine à établir, quelque funeste que fût l'habitude de se servir des anciens moulins.

L'adresse de M. Borde à manier le fer, le cuivre, l'acier même, étoit aussi admirable que sa facilité à inventer. Il n'étoit encore qu'à la moitié de sa carriere lorsqu'une fievre continue l'enleva, le 22 Novembre 1747. Son zele & ses talents l'avoient rendu cher à sa patrie. Au ton de gaieté & de simplicité qu'il portoit dans la société, on auroit méconnu le géometre & le sçavant. Sa physionomie étoit heureuse, & son teint annonçoit une santé robuste. Il avoit épousé Marie-Catherine Sabot, dont il n'a point laissé d'en-

fants. Cette femme, auſſi diſtinguée par ſon eſprit que par ſes vertus, aidoit ſon mari dans ſes travaux; &, lorſque les héritiers de M. Borde réſolurent de donner à la ſociété royale des beaux-arts de Lyon les principales machines qu'il avoit faites, elle les fit raccommoder à ſes dépens, afin qu'il ne manquât rien à la perfection de ce préſent. Elle a voulu donner elle-même à cette ſociété qu'elle aimoit, des preuves de ſon zele pour le progrès des ſciences & des arts, en lui léguant une ſomme de deux mille livres. Elle étoit née en 1701, & mourut le 22 Septembre 1750.

BORDON, (*Pâris*) peintre. On ignore l'année de ſa naiſſance & celle de ſa mort : on ſçait ſeulement qu'il vivoit dans le ſeizieme ſiecle, & qu'il mourut à Veniſe, âgé de ſoixante-quinze ans. Son pere étoit un gentilhomme Tréviſan, & ſa mere Vénitienne. Dès ſa jeuneſſe, il fut inſtruit dans les ſciences, & il apprit la muſique & les autres exercices convenables aux perſonnes d'une naiſſance diſtinguée. Mais ſon goût pour la peinture engagea ſes parents à le mettre ſous la direction du Titien, dont il devint ſans contredit le meilleur éleve. Ses progrès rapides le mirent bientôt en vogue, & lui mériterent d'être employé à pluſieurs ouvrages, parmi leſquels le tableau qu'il fit pour les confreres de l'école de Saint-Marc, où il repréſenta ce qu'on appelle l'aventure du pêcheur, eſt regardé comme un des meilleurs qui ſoient ſortis de ſa main.

Cependant, malgré ſes travaux continuels, il voyoit avec chagrin que ſa fortune étoit toujours médiocre : il chercha l'occaſion de l'augmenter, & il la trouva heureuſement. Ayant été appellé en France, en 1538, pour travailler à la cour de François I, il fit les portraits du roi, de pluſieurs dames, & quantité d'autres ouvrages pour le duc de Guiſe & le cardinal de Lorraine, dont il fut très-libéralement payé. Au comble de ſes vœux, il retourna à Veniſe, où il paſſa une vie agréable, partageant ſes moments entre les belles-lettres, la muſique & la peinture. On voit au Palais-Royal une ſainte fa-

mille de ce maître. On trouve encore aujourd'hui plusieurs de ſes tableaux dans les cabinets des curieux.

BORROMINI, (*François*) architecte & ſculpteur, né à Biſſone dans le dioceſe de Côme, mort à Rome en 1667. Il alla d'abord à Milan, pour y apprendre la ſculpture, & fit le voyage de Rome à dix-ſept ans, pour s'y perfectionner. Il entra à l'école de Charles Maderno, ſon parent, qui lui enſeigna l'architecture, & l'envoya chez d'autres profeſſeurs pour y apprendre la géométrie. Charles Madeno le chargeoit de mettre tous ſes projets au net, & lui fit ſculpter, pour la façade de l'égliſe de Saint-Pierre, ces Chérubins qui ſont à côté des petites portes, avec des frontons & des guirlandes au-deſſus des arcs. Ce ſont les ſeuls morceaux de ſculpture de Borromini. Il s'amuſa encore à peindre, & fit pluſieurs bons tableaux, entr'autres, celui qui appartient aux Peres de la nouvelle Egliſe, *Chieſa nuova*, à Rome.

Charles Maderno étant mort, notre artiſte fut nommé pour le remplacer, comme architecte de Saint-Pierre. Il demeura quelque temps ſous la direction du chevalier Bernin. De rival qu'il étoit, il devint bientôt ſon ennemi, & ne négligea rien pour ſe procurer plus d'occupation que lui. En effet, le Borromini fut chargé d'un très-grand nombre d'édifices. Il crut ſurpaſſer le Bernin, en introduiſant des nouveautés dans l'architecture; il ſortit des bonnes regles, & fit les choſes les plus bizarres.

Il ſeroit trop long de rapporter tous les édifices conſtruits par cet architecte. Il ſuffira d'en nommer quelques-uns; une égliſe dans le college de la Sapience à Rome, l'égliſe de Saint-Charles aux quatre Fontaines, l'égliſe de la *Propagande*, la grande nef de Saint-Jean de Latran qu'il répara, & la façade de l'égliſe de Sainte-Agnès, qui eſt ſon meilleur ouvrage. Tous ces édifices, & un grand nombre de deſſins qu'il envoya dans les pays étrangers, augmenterent ſa réputation, & lui procurerent une fortune très-conſidérable. Il

fut créé chevalier de l'ordre de Chriſt par le pape Urbain VIII, qui lui donna trois mille écus romains, avec un de ces emplois nommé Vaccables en cour de Rome. Mais, comme il s'imagina que ſon nom n'étoit pas auſſi conſidérable que celui du chevalier Bernin, il en conçut tant de chagrin, qu'il devint ſombre & mélancolique. Il fit un voyage dans toute l'Italie pour ſe diſſiper.

De retour à Rome, il mena une vie ſolitaire, & ne s'occupa plus qu'à deſſiner tout ce que ſon imagination lui ſuggéroit. Lorſqu'il crut avoir fait un recueil aſſez conſidérable de ſes bizarres productions, il ſe détermina à les faire graver, pour que les connoiſſeurs puſſent juger de la force & de l'étendue de ſon génie. Un jour que cet artiſte préſidoit à l'impreſſion de ſon ouvrage, il lui prit un tel accès d'hypocondrie, qu'il maigrit prodigieuſement en très-peu de temps, & devint ſi difforme & ſi laid, qu'on ne le reconnoiſſoit plus. Le mal augmenta au point que, ſi l'on en juge par les mouvements qu'il faiſoit, & par les cris épouvantables qu'il pouſſoit, il devint abſolument fou. Son neveu crut, d'après le conſeil de quelques prêtres & des médecins, pouvoir le guérir en ne le laiſſant jamais ſeul, & en ne permettant pas qu'il s'appliquât.

Cette contrainte irrita ſa maladie, parce que cet artiſte, qui étoit accoutumé à travailler ſans ceſſe, ne pouvoit pas reſter un moment dans l'inaction. Il demandoit ſans ceſſe ſes inſtruments, & on les lui refuſoit toujours. La folie augmentoit pour-lors, & ſon hypocondrie ſe changea en aſthme, & en une frénéſie qui avoit cependant d'aſſez longs intervalles. Comme il ne pouvoit pas repoſer pendant une nuit de l'été, qui étoit très-chaude, il demanda pluſieurs fois une plume & du papier pour écrire, ſans qu'on voulût lui en donner. On l'entendit s'écrier qu'une pareille vie étoit inſupportable. Il s'élança de ſon lit, & ſe paſſa ſon épée au taavers du corps. Ses domeſtiques accoururent à ſes cris, & le trouverent baigné dans ſon ſang. Il eut aſſez de temps pour ſe repentir du ſuicide qu'il venoit de commettre.

Le Borromini a été l'un des plus grands hommes de ſon ſiecle, pour la fécondité de ſon génie & l'élévation de ſes idées; mais il a été en même temps le dernier par les abus qu'il en a faits. Il eut les plus grands ſuccès lorſqu'il ſe borna à imiter les grands maîtres. L'envie qu'il eut de ſurpaſſer le chevalier Bernin l'engagea à ne ſuivre que l'impulſion de ſon génie, qui ne tarda guere à l'égarer. Le Borromini crut marcher à la gloire, en introduiſant des nouveautés dans l'architecture. Il méconnut dès-lors la ſimplicité des formes, & n'employa plus que des contours bizarres & ridicules, des cartouches, des colonnes trop engagées, des frontons briſés, & autres extravagances. On remarque cependant, dans les grandes compoſitions de cet artiſte, une ſorte de majeſté qui annonce un talent ſupérieur. Il eſt aiſé de voir que ſi le Borromini eût médité davantage ſur ſes productions, & qu'il eût tâché d'éviter tous les défauts dans leſquels ſont tombés les plus grands hommes, en marchant ſur la même ligne, il ſe ſeroit fait un nom célebre. C'eſt alors qu'il auroit ſurpaſſé non-ſeulement le Bernin, mais tous les autres grands architectes, qui ont en vain tenté cette découverte. Le Borromini s'écarta de la bonne voie, & entraîna avec lui les architectes médiocres, qui ſe laiſſerent ſéduire par le brillant de ſes productions. Leurs erreurs ont été d'autant moins ſupportables, qu'ils avoient moins de génie. Tel a été le ſort de la ſecte de cet artiſte. (*Vies des Architectes, traduites de l'italien.*)

I. BORZONI, (*Luciano*) né à Genes en 1590; mort à Milan en 1645. Dès ſon enfance, il montra de l'inclination pour la peinture. Ses amuſements étoient de voir peindre, & de manier le crayon. A meſure qu'il avançoit en âge, il développoit des talents plus heureux; & des études ſérieuſes & réfléchies acheverent de les perfectionner. Il réuniſſoit, dans un dégré éminent, le double mérite de traiter le portrait & les ſujets hiſtoriques. Ses principaux ouvrages, qu'on voit à Genes & à Milan, prouvent que cet artiſte avoit un génie

génie vif & abondant, que ſon deſſin eſt précis & ſon pinceau moëlleux, que ſes compoſitions ſont d'une grande maniere, & qu'il ſçavoit donner de l'ame à ſes figures. Il laiſſa trois fils, auxquels il enſeigna lui-même les principes de la peinture.

II. BORZONI, (*Jean-Baptiſte* & *Carlo*) fils du précédent, nés à Genes, & morts dans la même ville vers l'an 1657. Ces deux artiſtes promettoient beaucoup par leurs talents & leur application; mais ils moururent trop jeunes pour laiſſer des ouvrages capables de les illuſtrer. On en voit cependant quelques-uns terminés par Jean-Baptiſte, & qui avoient été commencés par le pere, leſquels ne ſont pas indignes de la touche de ce dernier.

III. BORZONI, (*François-Marie*) né à Genes en 1625, mort dans la même ville en 1679. Le talent particulier de ce peintre étoit pour le payſage, les marines & les tempêtes. Que ne peut point l'amour de ſon art! diſons mieux, à quoi ne ſe porte-t-on pas pour ſatisfaire ces goûts, enfants du génie, mille fois plus preſſants encore que les paſſions les plus ſéduiſantes! Borzoni ne craignoit pas de s'expoſer ſouvent aux injures du temps, de braver la mer en fureur, & de mettre ſa vie en danger, pour contempler & faire paſſer dans ſes ouvrages les beaux accidents de la nature; il vouloit en quelque ſorte la prendre ſur le fait, & étudier ſes merveilles, mêlées de terreur & de majeſté. Sa maniere de peindre tenoit de celle du Lorrain & du Guaſpre. Cet artiſte vint à Paris, où il a laiſſé pluſieurs beaux ouvrages, dont les principaux ſont neuf grands payſages & des vues de mer dans les lambris du château de Vincennes. On eſtime beaucoup ſes deſſins lavés au biſtre ou à l'encre de la Chine. On voit pluſieurs eſtampes gravées par Jacques Coëlmans d'après ce maître.

BOS, (*Jérôme*) peintre, né à Bois-le-Duc, vivoit dans le quinzieme ſiecle. Il a été un des premiers pein-

tres à l'huile; mais on remarque que ſa maniere eſt moins dure, que ſes draperies ſont de meilleur goût, & que ſes plis ſont plus ſimples & moins répétés que ceux de ſes contemporains. Le génie de cet artiſte étoit très-ſingulier : il ſe plaiſoit à peindre de fantaiſie, & il ſe livroit à toutes les bizarreries de ſon imagination. Telle eſt la tentation de S. Antoine, où l'on voit des monſtres, des animaux, des chimeres, des dragons, & des oiſeaux de caprice qui épouvantent & cauſent tout à-la-fois de l'horreur & de l'admiration. Peut-être Callot avoit-il eu connoiſſance de ce tableau, quand il grava cette fameuſe eſtampe appellée vulgairement *les tentations de S. Antoine.* Bos aimoit ſur-tout à peindre l'enfer. C'eſt bien dommage qu'il n'ait jamais conçu que des idées monſtrueuſes & terribles. Ce qui ſurprend, c'eſt que ſes tableaux ſe ſoient vendus fort cher. A quel prix auroient-ils donc été, s'il avoit traité des ſujets riants? On voit pluſieurs de ſes ouvrages dans les égliſes de Bois-le-Duc. On en conſerve quelques-uns à l'Eſcurial en Eſpagne, avec autant de ſoin que ceux des plus grands peintres.

BOSCHAERTS, (*Thomas* VUILLEBOTS) peintre, né à Berg en 1613, mort en ..... Ses talents pour la peinture s'annoncerent d'une maniere ſurprenante. Il n'avoit encore que douze ans, il n'avoit point eu de maître, il n'étoit aidé par le ſecours de perſonne, & il vint cependant à bout de faire ſon portrait par la réflexion d'un miroir dont il ſe ſervit à cet effet. Que ne devoit-on pas attendre de lui? Auſſi, lorſqu'il eut été formé par les leçons d'un habile maître & par des études profondes, ſes ouvrages charmerent tous les connoiſſeurs. Il s'établit à Anvers où il travailla beaucoup. Le prince d'Orange fut tellement frappé de l'excellence de ſes tableaux, qu'il les enleva tous, & fit venir Boſchaerts à la Haye, pour orner ſon palais. Ce maître a réuni preſque toutes les qualités qu'on peut deſirer dans un grand artiſte, un génie élevé, des inventions heureuſes, des compoſitions brillantes, l'ex-

preſſion des figures, l'intelligence du coloris; de plus il poſſédoit parfaitement l'allégorie.

BOSSE, (*Abraham*) graveur, né à Tours, mort dans la même ville vers l'année 1660. Cet artiſte opéroit ſur le vernis dur. Il perfectionna tellement la gravure à l'eau-forte, dont il donna au public un traité en 1645, qu'il parvint à finir extrêmement ſes eſtampes, avec le ſeul ſecours des pointes & des échoppes de diverſes groſſeurs, dont il ſe ſervoit avec un art particulier, renflant & adouciſſant ſes tailles, comme ſi elles étoient rentrées & retouchées au burin. Son œuvre eſt des plus nombreux. On fait ſur-tout grand cas de beaucoup d'eſtampes très-agréables qu'il a gravées, tant de ſa propre invention, comme modes, habillements du temps, fêtes galantes & champêtres, arts & ſciences, &c., que d'après les plus habiles peintres. Cependant il réuſſiſſoit mieux dans les petits ſujets que dans ceux où les figures étoient d'une certaine grandeur, parce qu'ayant peu l'habitude de rentrer les feuilles ſur le vernis, il ne pouvoit profiter du goût pittoreſque particulier à ce genre de gravure, ni atteindre à la pureté du burin qu'il ſe propoſoit d'imiter; ce qui rendoit ſa maniere d'opérer froide & ſeche.

Reçu à l'académie, il fut le premier qui remplit la place de profeſſeur pour la perſpective, & perſonne n'étoit plus en état que lui de donner des leçons ſur cette matiere. Ses liaiſons intimes avec le célebre Deſargues, un des meilleurs géometres de ſon ſiecle, lui procurerent de grandes lumieres ſur les ſcience qui ont rapport au deſſin. On peut en juger par les ouvrages qu'il donna au public. On eſtime ſur-tout ſon *Traité ſur la maniere de deſſiner*, & un autre ſur l'*Art de la Gravure*, dont la meilleure édition eſt celle où ſe trouvent les additions & corrections de M. Cochin. Cet artiſte, dit M. Jombert, étoit d'un caractere extrêmement vif & turbulent: il s'attira pluſieurs ennemis redoutables, au ſujet des divers traités de perſpective de Deſargues qu'il mit au jour, dont il avoit adopté les idées, contre

le ſentiment de le Brun & des plus habiles académiciens. Cette conteſtation devint ſi conſidérable, par la chaleur & la vivacité avec laquelle Boſſe ſoutenoit ſon ſentiment, qu'on fut obligé de l'exclure des aſſemblées, & même de le bannir entiérement de l'académie, parce qu'il avoit publié quelques écrits injurieux contre ſes principaux membres. Quelque temps après Boſſe quitta Paris, & ſe retira à Tours où il mourut.

BOTICELLI, (*Sandro* ou *Alexandre*) peintre & graveur, né à Florence en 1437, mort en 1515. Eleve de Philippe Lippi, il peignit pluſieurs ouvrages pour Sixte IV & pour la ville de Florence. On dut ſans doute les trouver admirables, puiſqu'ils lui furent payés très-cher. Mais il ne ſçut point profiter de ſes richeſſes, & l'on nous apprend qu'il mourut de miſere. Parmi ſes ouvrages de gravure, on diſtingue les Prophetes & les Sybilles, & une édition de l'*Enfer* du Dante, qu'il publia à Florence en 1481, *in-fol.* Il ne grava cependant qu'une partie des figures dont il vouloit orner cette édition; & les endroits deſtinés pour les planches qui ne parurent point, reſterent en blanc dans le corps de l'ouvrage. Cet artiſte excelloit dans le deſſin, & fut par-là très-utile à Baccio Baldini. (*Voyez ſon article.*)

BOUCHARDON, (*Edme*) ſculpteur du roi, né à Chaumont en Baſſigni en 1698, mort à Paris en 1762. Après avoir été inſtruit dans les premiers principes de ſon art par ſon pere, qui profeſſoit avec ſuccès la ſculpture & l'architecture dans ſa patrie, il vint à Paris, & entra chez Couſtou le cadet. Il ne pouvoit être à une meilleure école: auſſi ſes progrès furent ſi rapides, qu'il remporta le grand prix en 1722. Il partit peu de temps après pour Rome; & ce fut là que, pendant un ſéjour de dix ans, livré avec ardeur à l'antique, aux grands maîtres modernes & à la nature, il ſçut en quelque façon s'approprier le talent des anciens, le retrouver ſur la nature, diſtinguer le beau choix, & ſe former enfin un goût ſûr & délicat.

Il fit à Rome plusieurs ouvrages: la plupart sont des portraits en buste de grandeur naturelle, & en marbre. On admire sur-tout ceux du cardinal de Rohan & du cardinal de Polignac, qui sont très-bien ordonnés, très-ressemblants & d'un travail admirable. Le dernier est frappant, par la qualité d'un marbre qui contribue à faire valoir la beauté du ciseau & l'expression des chairs: on ne peut s'empêcher de reconnoître avec quel plaisir & quel zele il a été travaillé. Les talents de notre artiste, reconnus dans un pays où la jalousie cherche à écarter les étrangers, lui méritèrent cependant la gloire d'être choisi pour exécuter le tombeau du pape Clément XI. Mais, rappellé par son souverain, il sacrifia les avantages qu'il pouvoit retirer d'un pareil ouvrage, & il revint à Paris vers la fin de l'année 1732. L'académie s'empressa d'admettre dans son sein un sujet capable de lui faire tant d'honneur: il fut agréé en 1733, reçu en 1744, adjoint à professeur en 1745, professeur en 1746.

Nous ne ferons qu'indiquer les principaux ouvrages qu'il a exécutés depuis son retour de l'Italie jusqu'à sa mort. Ils sont trop connus des artistes, & ils saisissent même trop l'admiration des moindres connoisseurs, pour qu'ils aient besoin de nos foibles éloges. 1°. Un grouppe en pierre, & grand comme nature, ordonné par M. le duc d'Antin, & dont le roi fit présent à M. Chauvelin, alors garde des sceaux. Ce grouppe, destiné pour l'ornement des jardins de Gros-Bois en Brie, représente un homme qui domte un ours.

2° Les figures du Christ, de la sainte Vierge & de six Apôtres, sur des consoles, au devant des pilastres du chœur, de la croisée & de la nef de l'église de S. Sulpice. Bouchardon s'étoit engagé à faire six autres Apôtres & huit autres Saints; mais la modicité du prix fit rompre le marché. Les huit figures exécutées en pierre de Tonnerre sont un peu plus fortes que nature: elles sont en pied; & leur variété agréable forme une belle totalité.

3° La ville de Paris voulant exécuter la fontaine

que l'on voit dans la rue de Grenelle au fauxbourg S. Germain, s'adreſſa à Bouchardon. A la réſerve de l'emplacement qu'il n'a pas choiſi, l'ouvrage entier eſt de lui, & même l'architecture. Cette fontaine eſt compoſée de ſept figures grandes comme nature, & de quatre bas-reliefs. La ville de Paris, repréſentée aſſiſe, comme l'ancienne ville de Rome, eſt de marbre; elle reçoit les hommages de la Seine & de la Marne, qui ſont de la même matiere: les génies des quatre Saiſons, placés debout dans un pareil nombre de niches, ſont exécutés en pierre de Tonnerre, ainſi que les bas-reliefs encaſtrés au deſſous des niches: ces bas-reliefs ſont compoſés d'enfants qui caractériſent chaque ſaiſon. La plupart de nos lecteurs ignorent ſans doute que l'inſcription latine en lettres unciales de bronze, qu'on voit à cette fontaine, eſt l'ouvrage du cardinal de Fleury; & que ce miniſtre, dont la modeſtie étoit auſſi éminente que la dignité, l'ayant envoyée à M. de Boſe, comme un ſimple canevas dont il le laiſſoit abſolument le maître, celui-ci n'y trouva pas un ſeul mot à changer. Du reſte, les prévôt des marchands & échevins de la ville de Paris voulant témoigner à Bouchardon leur ſatisfaction, après qu'il eut achevé cette belle fontaine, lui accorderent, par une délibération particuliere du 11 Février 1746, une penſion de 1500 livres, dans les termes les plus flatteurs & les plus honorables pour cet excellent ſculpteur, & les plus propres en même temps à donner de l'émulation aux artiſtes qui courent la même carriere.

4° Chargé depuis long-temps de faire une ſtatue pour le roi, & maître de choiſir le ſujet, il donna la préférence à celui de l'Amour adoleſcent, & tel que l'on peut imaginer l'amant de Pſyché, faiſant un arc de la maſſue d'Hercule. Cet ouvrage eſt un des plus agréables & des plus ſçavants qui ſoient ſortis des mains de Bouchardon.

5° On confia à cet artiſte le ſoin du plus grand & du plus riche monument que le ſiecle ait produit, c'eſt-à-dire de la ſtatue équeſtre de Louis XV, qui orne à

Paris la place connue ſous le nom de ce prince. Il travailla pendant plus de douze années conſécutives à l'exécution de ce bel ouvrage. Le nombre des études qu'il deſſina d'après nature pour le cheval ſeul, eſt infini. On ſera ſans doute charmé d'apprendre qu'il s'eſt mis pluſieurs fois entre les jambes d'un cheval vivant, pour deſſiner le ventre & toutes ſes parties. Il faut convenir auſſi, dit M. le comte de Caylus dans la vie qu'il a donnée de cet artiſte, que ce bel animal dont il diſpoſoit à toutes les heures du jour, par l'amitié de M. le baron de Thiers à qui il appartenoit, étoit, dans l'attelier, d'une douceur dont il ſera toujours rare de trouver des exemples, d'autant qu'il étoit vif dans tous ſes mouvements, & plein de feu quand il étoit monté. Il paroiſſoit ſe prêter aux intentions de l'artiſte, & regarder avec plaiſir le deſſin qu'il faiſoit d'après lui.

La mort empêcha Bouchardon d'achever ce grand ouvrage. Il n'a laiſſé que la figure équeſtre entiérement terminée, & réparée ſous ſes yeux. Le piédeſtal, orné de figures, de trophées, de bas-reliefs & d'ornements particuliers, eſt de M. Pigal, mais qui s'eſt fait une loi de ſuivre en tout les deſſins de ſon prédéceſſeur. Celui-ci, quoiqu'il ne fût nullement lié avec M. Pigal, mais plein d'eſtime pour ſes talents, écrivit quelques jours avant ſa mort à M. le prévôt des marchands, & à MM. du bureau de la ville de Paris, pour les prier de remettre ſon piédeſtal entre les mains de l'artiſte qu'il leur nommoit, & ſur lequel il ſe repoſoit du ſoin de terminer ce qu'il laiſſoit commencé, de faire en un mot tout ce qu'il auroit fait lui-même pour mettre ſon ouvrage en place. M. Pigal a juſtifié pleinement le choix honorable de Bouchardon.

Ce dernier avoit été chargé en 1736, par M. le comte de Maurepas, alors ſecrétaire d'état de la maiſon du roi, de l'emploi de deſſinateur de l'académie des belles-lettres. Il remplit cette fonction de maniere à faire honneur aux médailles que la France a frappées ſur ſes deſſins, & il s'en eſt acquitté juſqu'à ſa mort avec un égal ſuccès.

Modeſte dans ſes habits & dans ſon domeſtique; Bouchardon conſerva toujours des mœurs ſimples, & l'eſprit, non de ce ſiecle frivole, mais celui des ſiecles paſſés. Vivant retiré, il ne connut jamais l'intrigue : les grands ouvrages ſont venus, pour ainſi dire, le chercher. Il avoit le jugement excellent, & le ſens juſte, autant que le coup d'œil; il s'énonçoit avec clarté, & s'exprimoit avec chaleur. Sa vie étoit réglée & modérée. Ses délaſſements domeſtiques ne cauſoient aucun préjudice à la perfection du travail dont il étoit ſans ceſſe occupé. Il avoit fait faire un billard, & ce jeu devint pendant pluſieurs années ſon amuſement le plus ordinaire des fêtes & des dimanches. Mais la muſique étoit pour lui un délaſſement plus aſſuré que tous les autres. Il jouoit très-bien du violoncelle, & il avoit même compoſé des pieces dont la diſtribution & l'harmonie ont frappé pluſieurs grands muſiciens. Il laiſſa une fortune honnête qui fait honneur à ſa bonne conduite. Bouchardon avoit un frere cadet, qui ſuivoit également la profeſſion de ſculpteur. Les grands exemples qu'il avoit eus long-temps devant les yeux faiſoient eſpérer des ſuccès, quand la mort l'enleva à la fleur de ſon âge, en Suede, où il avoit été appellé pour les travaux de cette cour.

BOUCHER, (*François*) peintre, né à Paris en 1704, mort dans la même ville en 1770. Ses ſuccès rapides ſous le célebre le Moyne lui mériterent, à l'âge de dix-neuf ans, le premier prix de l'académie de peinture, & l'occaſion de faire le voyage d'Italie, dont il retira les fruits les plus précieux. De retour à Paris en 1731, il fut agréé par l'académie; & dès 1735 il entra dans les dignités de ce corps, qu'il parcourut toutes juſqu'à la mort de Carle Vanloo, auquel il ſuccéda dans la place de premier peintre du roi, ainſi que dans celle de directeur de l'académie. On peut dire que Boucher fut l'Albane de la France. Il poſſéda à un degré ſupérieur toutes les grandes parties de la peinture, & il put s'eſſayer & ſe diſtinguer facilement dans

tous les genres ; mais, né ſenſible, aimable & voluptueux, il ſe vit preſque toujours entraîné vers les Graces, dont il fut appellé le peintre par le public. Dans le nombre même des tableaux de dévotion qu'il a peints, la Nativité & les ſaintes Familles furent les objets qu'il choiſit de préférence, parce qu'ils ne l'éloignoient ni des graces, ni de la beauté qu'il aimoit à peindre, & qu'il retrouvoit aiſément dans la figure de la Vierge & dans celle de l'enfant Jeſus. Pour reconnoître encore mieux la conformité qu'il eut avec l'Albane, on doit ajouter qu'il poſſéda, comme lui, la facilité du travail, la correction, la légéreté d'une touche ſpirituelle & fine, une compoſition brillante & riche, des airs de tête d'un goût & d'une expreſſion ſupérieurs, & un ſoin précieux de terminer avec grace les mains & les pieds de ſes figures. Enfin, ayant eu, comme le célebre artiſte Italien, le bonheur de ſe choiſir une compagne qui pût ſans ceſſe lui retracer l'idée des Graces, il ſçut en faire le plus heureux uſage pour ſon art.

Ce ne fut qu'après avoir été attaché à la manufacture des tapiſſeries de Beauvais, que Boucher ſe livra plus fréquemment au genre de payſage, ſi propre aux tentures de nos appartements : mais, il faut en convenir, ce fut la nature embellie par l'imagination qu'il peignit preſque toujours, & non la nature telle qu'elle ſe préſente avec ſes détails dont les grands maîtres ont ſçu tirer un parti ſi avantageux. On eſt peut-être encore en droit de lui reprocher ſa couleur, qui ne fut pas toujours la même. Ses premiers ouvrages furent les plus heureux à cet égard : preſque tous les autres tirent ſur le pourpre ; &, dans ceux des derniers temps, on remarque que ſes carnations paroiſſent comme éprouver le reflet d'un rideau rouge. Ce qui doit paroître ſurprenant, c'eſt que le goût qu'il eut toujours pour le plaiſir ne l'empêcha pas d'être le plus abondant des peintres de ſon temps. Son imagination toujours active, & ſon amour pour ſon art, ne lui laiſſerent jamais perdre un jour pour ſa gloire. Sans

compter ſes tableaux qui ſont en très-grande quantité, il faiſoit monter lui-même le nombre de ſes deſſins ſi recherchés, & qu'a fait connoître encore plus l'heureuſe invention de graver de Démarteau, à plus de dix mille.

Boucher a fait peu de portraits; il entreprit cependant celui de madame la marquiſe de Pompadour; & on ne ſçauroit en donner une meilleure idée, qu'en diſant qu'il tint à cet égard la balance indéciſe entre le célebre la Tour & lui. Gai, naturel & franc, il fut toujours d'une ſociété aimable. L'envie ne le troubla jamais; & perſonne ne rendit juſtice avec moins de peine à ſes rivaux. Le manege & l'intrigue purent quelquefois lui nuire; mais il ne les connut pas plus que la baſſe avarice. Il étoit noble & déſintéreſſé au point d'enrichir ſes amis à ſes dépens, en leur abandonnant gratuitement ce qu'ils paroiſſoient deſirer de ſes ouvrages. De ſes deux filles, il maria l'ainée à Deshayes; & la ſeconde à Baudouin, habile peintre en miniature, plus connu encore par des gouaches ingénieuſes & piquantes, que le public a vues avec plaiſir dans les expoſitions du Louvre. Boucher eut la douleur de ſurvivre à ſes deux gendres, & de paſſer ſes dernieres années dans des ſouffrances occaſionnées par un aſthme dangereux, qui ne l'empêchoit pas cependant de travailler. Il avoit formé pluſieurs éleves dont il prenoit un ſoin particulier. Sa coutume étoit de ne point les ſurcharger de préceptes aſſez ſouvent inutiles. *Je ne ſçais conſeiller*, diſoit-il, *que le pinceau à la main;* & alors, prenant l'ouvrage du diſciple, il le corrigeoit en quatre coups, & y ajoutoit ces agrémens dont il avoit ſeul le ſecret.

BOUDOT, (*Jean*) imprimeur, né à Paris en 1685, mort dans la même ville en 1754, eut pour pere Jean Boudot, libraire célebre, imprimeur du roi & de l'académie des ſciences, mort en 1706, auteur de pluſieurs ouvrages de piété, de morale, mais ſur-tout connu par l'excellent petit Dictionnaire latin qui porte ſon

nom, & qu'il tira d'un grand Dictionnaire latin qu'il avoit, composé en quatorze volumes in-4°, & qui se conserve manuscrit. Jean Boudot son fils tenoit encore, du côté de sa mere, à une famille distinguée par ses talents dans l'imprimerie, & connue par les noms des belles éditions de Martin, de Cramoisy & de Morel. Il exerça long-temps la profession de libraire, & fut aussi imprimeur du roi & de l'académie des sciences. Il s'attacha à cet état, non en marchand mercenaire, mais en homme plus jaloux de s'instruire que de s'enrichir.

Boudot acquit dans la connoissance des livres des lumieres si étendues, qu'il a passé pour un des premiers hommes de son temps dans cette partie. Personne n'avoit plus manié de livres, plus examiné de bibliotheques, que lui. Il s'appliqua particuliérement à étudier l'ordre qu'on doit donner aux ouvrages de toutes les classes, & contribua beaucoup à établir des regles fixes pour ce genre de compositions qu'on appelle *Catalogues raisonnés*, & à perfectionner la forme dans laquelle on les voit aujourd'hui. On en conserve plusieurs dans des bibliotheques particulieres, qu'il avoit accompagnés de notes, servant à la connoissance de chaque ouvrage & de ses différentes éditions. Il avoit fait aussi un très-grand nombre de remarques bibliographiques, & ramassé d'excellents matériaux pour une bibliotheque choisie qu'il comptoit donner au public, précédée d'un plan universel pour l'arrangement de toute bibliotheque.

BOVERICK, horloger & méchanicien Anglois, vivoit dans le dernier siecle. Il fit une chaise d'ivoire à quatre roues, avec toutes ses appartenances, dans laquelle un homme étoit assis. Elle étoit si petite & si légere, qu'une mouche la traînoit. La chaise & la mouche ne pesoient qu'un grain. Le même ouvrier construisit une table à quadrille avec son tiroir, une table à manger, un buffet, un miroir, douze chaises à dossier, six plats, une douzaine de couteaux, autant de fourchettes

& de cuillers, deux ſalieres, avec un cavalier, une dame & un laquais ; & tout cela étoit ſi petit, qu'il entroit dans un noyeau de ceriſe. Voilà ce qu'on lit dans le *nouveau Dictionnaire hiſtorique*, où l'on ajoute que Baker, ſçavant reſpectable, rapporte, dans un ouvrage intitulé *Le Microſcope à la portée de tout le monde*, avoir vu ces ouvrages.

BOULANGER, (*Jean*) graveur, né en France, floriſſoit vers le milieu du dernier ſiecle. Les eſtampes qu'on a de lui ſont remarquables par les chairs qui ſont preſque entiérement pointillées; ce qui rend ces pieces moëlleuſes. Il a gravé d'après pluſieurs grands maîtres, tels que Léonard de Vinci, le Guide, Noël Coypel, &c. Il a fait auſſi pluſieurs portraits aſſez eſtimés, & diverſes pieces de ſa compoſition.

BOULE, (*André-Charles*) architecte, peintre, ſculpteur en moſaïque, artiſte ébéniſte, inventeur de chiffres, & graveur ordinaire des ſceaux royaux : telles ſont les qualités qui lui furent données dans un brevet qu'il obtint de Louis XIV, avec un logement aux galeries du Louvre. Il naquit à Paris en 1642. La nature l'avoit doué de toutes les diſpoſitions néceſſaires pour tous les arts & toutes les profeſſions. Il ſeroit devenu un très-grand peintre, ſi ſon pere, ouvrier ébéniſte, ne l'eût obligé d'embraſſer le même état que le ſien. Le fils l'ennoblit par le deſſin, par le goût & par une perfection ſupérieure à tous ceux qui l'avoient précédé dans la même carriere. Avec le choix varié des bois de l'Inde & du Bréſil, il imita dans ſes ouvrages, dit M. de Virloys, toutes les eſpeces de fleurs, de fruits & d'animaux. Il fit des tableaux de chaſſes, de batailles & de modes, accompagnés de décorations d'un goût infini, enrichies de bronze, pour orner des tables, des écritoires, des écrans, des armes, des chiffres, des pendules, &c. On admire à Verſailles ce qu'il fit dans le cabinet de monſeigneur le Dauphin, fils de Louis XIV, auſſi-bien que pour le Roi, les ſeigneurs & les particuliers, tant François qu'étrangers.

I. BOULLOGNE, (*Louis*) peintre, mort à Paris en 1674, âgé de ſoixante-cinq ans. Il étoit originaire d'une bonne famille de Picardie, d'où il vint pour s'établir à Paris : il s'y fit bientôt connoître par de bons ouvrages, dont on peut juger en partie, en voyant les trois tableaux de lui, qui ſont à Notre-Dame. Il excelloit particuliérement à copier les tableaux des anciens peintres. On peut citer, entr'autres, celui dont il fit la copie, dans lequel Périn del Vague avoit repréſenté un Parnaſſe avec Apollon & les neuf Muſes. Boullogne s'étudia ſi bien à choiſir un fonds de bois ancien & pareil à celui de l'original, & à donner à ſes couleurs des teintes qui euſſent un air antique, qu'il étoit preſque impoſſible de diſtinguer l'original d'avec la copie. Cet artiſte eſtimable contribua beaucoup, par ſes ſoins & par ſon zele, à jetter les fondements de l'académie de peinture, dans laquelle il exerça la charge de profeſſeur. Il laiſſa deux filles, Genevieve & Magdeleine Boullogne, qui cultiverent avec ſuccès la peinture, & qui l'aiderent même dans quelques-uns de ſes ouvrages. Ses deux fils, Bon & Louis, dont il fut le maître dans ce même art, porterent encore plus haut la gloire de leur nom : ils vont faire la matiere des deux articles ſuivants.

II. BOULLOGNE, (*Bon*) peintre, né à Paris en 1649, mort dans la même ville en 1717. Son pere le deſtina à la peinture, & il eut le bonheur de le voir répondre parfaitement à ſes intentions. Bon Boullogne, encore jeune, fit un tableau que ſon pere offrit à M. de Colbert, & qui lui valut une penſion du roi & l'occaſion de faire le voyage d'Italie. Ce voyage lui procura les plus grands avantages. Il étudia les grands maîtres qui ont illuſtré cette contrée, & il ſe forma ſur leur maniere, qu'il ſaiſit avec tant d'habileté, que les connoiſſeurs y étoient trompés eux-mêmes. On rapporte qu'ayant fait un tableau dans le goût du Guide, & que Monſieur, frere de Louis XIV, qui vouloit l'acheter, l'ayant auparavant donné à examiner à Mi-

gnard, ſon premier peintre, celui-ci décida qu'il étoit de ce grand maître Italien; que cependant le véritable auteur s'étant déclaré, alors Mignard, un peu déconcerté, dit pour toute excuſe, *qu'il faſſe toujours des Guides, & non pas des Boullognes.* Mais on peut voir à l'article LA FOSSE, qu'une pareille réponſe lui eſt également attribuée : peut-être l'un étoit-il le plagiaire de l'autre. Revenons à Bon Boullogne.

Sa facilité étoit prodigieuſe, & elle le ſervit à merveille dans une occaſion. Pendant ſon ſéjour en Italie, obſédé par un tailleur pour avoir le paiement d'un habit, il peignit de mémoire ſon portrait, le préſenta aux juges devant leſquels on l'avoit aſſigné, & demanda auſſi le paiement de ſon tableau. Le tailleur eut beau proteſter qu'il ne s'étoit point fait peindre; la reſſemblance étoit trop frappante pour qu'on le crût ſur ſa parole. Bon Boullogne n'imagina ce moyen plaiſant que pour gagner du temps; il ſatisfit enſuite pleinement l'ouvrier. Sa réputation précéda ſon retour en France. Il fut reçu membre de l'académie, & dans la ſuite il fut nommé profeſſeur. On le chargea de pluſieurs ouvrages importants, dans leſquels on remarque une grande correction de deſſin & un excellent coloris. Louis XIV le fit travailler long-temps à la décoration de pluſieurs de ſes palais, & l'on voit avec plaiſir des fruits de ſon génie dans la chapelle & les appartements à Verſailles. On trouve encore de ſes tableaux dans l'égliſe de Notre-Dame, aux Invalides, dans le chœur des Chartreux, au couvent des religieuſes de la Conception, à celui de l'Aſſomption, à l'égliſe des Petits-Peres de la place des Victoires, dans les ſalles de l'académie, &c.

Cet artiſte étoit fort laborieux; il travailloit ſouvent à la lueur d'une lampe qu'il portoit attachée à ſon chapeau. Il avoit un eſprit vif, gai & plein de ſaillies; mais ce qu'on ne ſçauroit aſſez louer, c'eſt l'amitié qu'il eut toujours pour ſon frere. Malgré les grands talents de ce frere qui couroit la même carriere que lui, malgré la réputation méritée dont il jouiſſoit, il ne conçut jamais contre lui la moindre jalouſie. « Leurs ſenti-

» ments, dit M. Watelet, étoient les mêmes, leur » maiſon fut commune. Leurs occupations, leur ar- » deur pour le travail, leurs biens, leurs ouvrages; » tout fut raſſemblé, tout fut ſi bien confondu & de » ſi bonne foi, que, lorſque le mariage de l'un d'eux, » (du cadet) les força de reconnoître ce qui leur ap- » partenoit, les difficultés qu'ils y trouverent les au- » roient contraints d'y renoncer, s'ils n'étoient con- » venus d'en appeller au ſort. L'un & l'autre préten- » doient n'avoir plus rien à ſoi, quoiqu'ils s'accordaſ- » ſent à avouer que le tout avoit été juſqu'alors à » chacun d'eux. Le haſard décida cette diſcuſſion rare. » Les meubles, les ouvrages auxquels ils avoient tra- » vaillé conjointement, & les éleves mêmes, ſubirent le » caprice du ſort. Il eſt vrai que ces derniers avoient » peu de riſque à courir dans un jeu où les avantages » étoient certains, de quelque façon que la fortune en » diſposât. Au reſte, la ſéparation des deux freres ne » mit aucune altération dans leurs ſentiments. Leur » amitié ſe ſoutint; & ce ſiecle qui avoit offert pour » modele aux poëtes la rivalité & l'union des Cor- » neille, offrit encore aux peintres l'émulation & l'a- » mitié des Boullogne. » Parmi les éleves célebres de Bon Boullogne, on diſtingue Santerre, Louis Silveſtre, Raoux, Bertin, Tourniere & Cazes.

III. BOULLOGNE, (*Louis*) peintre, né à Paris en 1654, mort dans la même ville en 1733. Son pere avoit quelque peine à le faire entrer dans la même carriere que Bon Boullogne ſon fils ainé, craignant que la concurrence & la jalouſie, inſéparables de l'émulation dans un même genre de travail, n'apportaſſent entr'eux quelque funeſte ſemence de diviſion qui s'oppoſeroit aux principes vertueux qu'il avoit cherché à leur inſpirer; mais Louis montra une inclination ſi forte pour la peinture, & de ſi grandes diſpoſitions pour cet art, que ſon pere crut ne pouvoir ou ne devoir pas s'oppoſer à ſon penchant. A dix-huit ans il remporta le premier des grands prix, dont le ſujet étoit le ſameux

paſſage du Rhin. M. de Colbert, attentif à encourager les talents, le fit partir pour l'Italie, en qualité de penſionnaire du roi, dans le temps que Bon Boullogne ſon frere en revenoit. Raphaël fut le premier peintre qui reçut ſes hommages. Il copia le tableau de l'école d'Athenes, & celui de la diſpute du S. Sacrement. Ces copies, de même grandeur que les originaux, lui avoient été demandées pour être exécutées en tapiſſeries des Gobelins.

Après qu'il eut acquis à Rome pendant cinq ans la correction du deſſin, il parcourut, jouiſſant toujours de la penſion du roi, les autres villes d'Italie, qu'il mit en quelque ſorte à contribution pour ſe perfectionner dans ſon art. Il puiſa les vrais principes du coloris dans la Lombardie & à Veniſe. De retour en France en 1680, M. de Colbert lui fit peindre quelques tableaux pour les appartements de Verſailles. Ils fixerent l'attention des connoiſſeurs; & ils furent des titres réels pour faire recevoir Louis Boullogne à l'académie en 1681. La quantité immenſe des ouvrages de cet illuſtre artiſte ne nous permet pas d'en faire l'entiere énumération. Nous nous contenterons d'indiquer ceux qui ſont dans l'égliſe de Notre-Dame, aux Chartreux, aux religieuſes de la Conception, dans les ſalles de l'académie, dans le réfectoire des Peres de la place des Victoires, à l'Hôtel-de-Ville, à Marly, à Meudon, à la Ménagerie & à Fontainebleau. On doit diſtinguer les tableaux qui ſe voient aux Invalides dans la chapelle de S. Auguſtin; & dans la chapelle de Verſailles, ceux qui ſont placés dans la tribune à gauche, où il a peint l'Annonciation de la Vierge dans le tableau de l'autel, & ſon Aſſomption dans le petit dôme. Ces morceaux paſſent pour des chefs-d'œuvre.

On peut dire, en général, que Louis Boullogne montroit beaucoup de génie & de raiſonnement dans ſes compoſitions; que ſa touche eſt ferme & gracieuſe; que ſes têtes ſont d'un beau caractere; que la nobleſſe eſt jointe à la beauté de l'expreſſion dans ſes figures; que ſon deſſin eſt correct, & ſon coloris frais & agréable.

agréable. Ce qui eſt plus remarquable, c'eſt que ce peintre, né avec une couleur fondue & careſſée, & avec la douceur du caractere fait pour mettre au jour la légéreté, la délicateſſe du pinceau & le beau fini, comme il l'a montré particuliérement dans les ſujets agréables & galants qu'il a traités au château de Chantilly, ait exécuté de grandes machines, telles que des plafonds qui demandent une maniere expéditive, une touche large, & des effets brillants. Voilà cependant ce qu'il a fait voir dans un grand plafond qu'il peignit pour M. le marquis de Luillier, dans ſa maiſon, rue des Jeûneurs, où l'on peut l'admirer encore, étant très-bien conſervé.

Des talents ſi marqués, & qui honorent, nous ne craignons pas de le dire, une nation, méritoient des récompenſes & des diſtinctions flatteuſes. Louis Boullogne les obtint avec l'applaudiſſement même de ſes confreres. Il fut élu ſucceſſivement dans ſon corps profeſſeur, adjoint à recteur, recteur tout d'une voix, & enfin directeur en 1722. Ce fut alors qu'il fut choiſi, par meſſieurs de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, pour faire les deſſins des médailles du roi, & qu'il obtint le privilege flatteur d'être reçu dans les ſéances de ce corps illuſtre. D'un autre côté, Louis XIV, qui lui avoit accordé, dès ſes premiers ſuccès, une penſion de cinq cents livres, l'augmenta, en 1714, de douze cents; & en 1722 il fut honoré par Louis XV du cordon de S. Michel. Ce même monarque lui accorda, en 1725, des lettres de nobleſſe pour lui & pour ſa poſtérité, & le nomma ſon premier peintre.

Parvenu au faîte des honneurs dans la carriere qu'il avoit embraſſée, il ne lui fut plus permis, à cauſe de ſon grand âge, que d'encourager ceux qui ſuivoient ſes traces; & avec quel ſuccès ne le faiſoit-il pas, par les vrais principes d'un art qu'il avoit ſi long-temps pratiqué? La douceur & la ſolidité de ſes préceptes devoient lui procurer des diſciples reconnoiſſants; & ils l'ont été en effet. Son caractere noble,

doux, liant, lui fit trouver des amis ſinceres juſques dans ſes rivaux. Son air étoit prévenant, affable, & toute ſa figure annonçoit les qualités de ſon ame. Il laiſſa quatre enfants, deux filles & deux garçons, dont l'ainé eſt mort ayant été contrôleur général des finances. Il y a environ vingt pieces gravées d'après ce maître.

BOURDON, (*Sébaſtien*) peintre & graveur, né à Montpellier en 1616, mort à Paris en 1671. Il apprit les premiers principes de ſon art de ſon pere qui peignoit ſur verre, & qui le mit à ſept ans chez un peintre à Paris. Il en avoit à peine quatorze, qu'il fut employé à peindre à freſque la voûte d'un château proche Bordeaux. Dépourvu d'ouvrage pendant quelque temps, il s'enrôla dans les troupes; mais, s'en étant bientôt retiré, il entreprit à dix-huit ans le voyage de Rome, où il fut trop peu de temps pour pouvoir étudier les grands maîtres avec utilité. Car ayant eu, bientôt après ſon arrivée, un différend avec un peintre nommé de Prieux, qui le menaçoit de le dénoncer à l'Inquiſition comme Proteſtant, il fut obligé de quitter promptement les Etats du pape, de crainte d'être arrêté. Il ne fit que paſſer par Veniſe, & il revint bientôt en France pour travailler en liberté. Ce fut peu de temps après, n'ayant que vingt-ſept ans, qu'il fit à Paris, pour le mai de l'égliſe de Notre-Dame, le fameux tableau du martyre de S. Pierre, un des plus beaux qu'il y ait dans cette égliſe, & le plus eſtimé de tous ceux de Bourdon.

Malheureuſement pour lui, le beſoin de pourvoir à ſa ſubſiſtance ne lui donna ni le temps, ni le moyen d'approfondir les regles de ſon art; &, comme il avoit d'ailleurs une facilité étonnante pour repréſenter toutes ſortes de ſujets, ſoit en hiſtoire, ſoit en payſages, ſoit en portraits, dont il étoit très-bien payé, il ne ſongeoit qu'à ſatisfaire les perſonnes qui acceptoient ſes tableaux, ou qui s'en contentoient volontiers, quelqu'imparfaits qu'ils puſſent être. Mais ce qui peut

& doit en effet paroître très-ſurprenant, c'eſt que les ouvrages qu'il finiſſoit le moins étoient ſouvent beaucoup meilleurs que ceux qu'il vouloit terminer davantage. Il n'eſt poſſible de trouver la raiſon de cette ſingularité que dans l'imagination vive & pétulante de ce peintre, qui ne lui permettoit pas de revenir ſur lui-même. Il jettoit d'abord tout ſon feu, & ſon premier objet étoit de plaire aux yeux ; mais, s'il falloit retoucher un ouvrage, & lui donner cette perfection qui ſeule a droit de ſatisfaire les vrais connoiſſeurs, c'étoit alors que ſon génie étoit éteint par le travail, & qu'il obſcurciſſoit plutôt les premieres idées, qu'il ne les rendoit claires & agréables.

Il ne faut donc pas être ſurpris s'il a ſouvent donné dans des bizarreries outrées, qui ſont peut-être piquantes, mais qui tombent dans le ſauvage pour peu qu'on les examine. On peut encore lui reprocher de n'avoir pas tâché de ſe faire une maniere arrêtée. Tantôt il cherchoit à ſuivre le coloris du Titien, tantôt la diſpoſition & les ornements de Pouſſin, tantôt la touche délicate de Benedette Caſtiglione, ſans faire choix d'un goût particulier, & prendre aſſez de ſoin pour ſe fortifier dans toutes les parties les plus eſſentielles de la peinture. Malgré ces défauts, les ouvrages de Bourdon étoient aſſez eſtimés parmi les curieux ; &, s'il n'a pas rempli tout ce qu'on attendoit de lui, il a du moins ſoutenu ſa réputation par des compoſitions extraordinaires & par des expreſſions vives. Il faut néanmoins excepter de cette cenſure générale les payſages qu'il faiſoit fort bien. J'en ai vu pluſieurs, dit M. de Piles, qui ſont de beaux effets de ſon imagination, & que la bizarrerie ne rend que plus agréables, parce qu'il y entre certains effets extraordinaires, qu'il a étudiés d'après le naturel, & qu'il a exécutés d'une main prompte & facile. Il eſt vrai que les ſites, qui en ſont peu communs, n'en ſont pas bien réguliers, & ne s'accordent pas ſouvent dans leur plan.

La facilité de ce peintre tenoit en quelque ſorte du prodige. Il paria qu'il peindroit en un jour douze têtes

d'après nature, de grandeur naturelle; & il gagna. Ces têtes ne ſont pas des moindres qui ſoient ſorties de ſon pinceau. L'ardeur qu'il avoit pour le travail le faiſoit ſouvent paſſer un mois entier dans un grenier où étoit ſon attelier ordinaire, & dont il ne ſortoit point. Pendant le temps des guerres civiles de la Fronde, qui ſuſpendirent les travaux des beaux-arts en France, Bourdon entreprit le voyage de Suede. L'accueil que la reine Chriſtine faiſoit aux perſonnes diſtinguées par leurs talents, lui donnoit l'eſpoir d'en être reçu favorablement. Il ne ſe trompa point; mais cette princeſſe ne l'ayant occupé qu'à peindre ſon portrait, il revint bientôt en France. Ses mœurs douces & honnêtes, jointes à ſes talents, lui procurerent l'eſtime générale. Il fut membre de l'académie, & il en devint recteur. Il travailloit pour le roi dans l'appartement bas des Thuileries, lorſque la mort le ſurprit âgé d'environ ſoixante ans. On voit pluſieurs de ſes ouvrages dans l'égliſe de S. André de Chartres, de S. Pierre à Montpellier; à Paris, dans celles de S. Gervais, de S. Benoît, des Peres de la Merci, des Chanoines rue Saint-Honoré, à l'hôtel de Toulouſe, à l'hôtel de Bretonvilliers. Ce maître a peint auſſi les ſept Œuvres de miſéricorde, qu'il a gravées lui-même. On a pareillement gravé d'après lui. Le roi poſſede deux de ſes tableaux.

BOURGEOIS, muſicien, né dans le Hainault, & mort à Paris au mois de Janvier 1750, âgé d'environ ſoixante-quinze ans, avoit une haute-contre très-agréable, qui le fit recevoir à l'opéra, pour lequel il compoſa la muſique du ballet des *Amours déguiſés*, & celle des *Plaiſirs de la paix*. Il a donné auſſi un livre de cantates, & mis en muſique un ballet pour le divertiſſement de M. le duc de Bourbon, étant ſurintendant de ſa muſique.

BOUSSEAU, (*Jacques*) ſculpteur, né en Poitou en 1681, mort à Madrid en 1740. Eleve de Couſtou l'aîné, il ne tarda pas, ſous cet habile maître, à ſe diſ-

tinguer dans un art qu'il avoit embraſſé par inclination. Son ardeur étoit ſecondée par un travail infatigable. Le premier morceau qui lui donna de la réputation fut celui qui repréſente Ulyſſe tendant ſon arc, qu'il fit pour ſa réception à l'académie, dont il devint membre, & dans laquelle il parvint au grade de profeſſeur. Le tombeau de M. d'Argenſon à la Magdeleine du Trenel, S. Louis, S. Maurice, & un bas-relief dans la chapelle de la maiſon de Noailles à Notre-Dame, mirent le comble à ſa gloire. Le roi d'Eſpagne, Philippe V, lui offrit la place de ſon ſculpteur en chef, que Bouſſeau accepta. Mais une mort précipitée le priva des avantages qu'il pouvoit eſpérer. Sa probité le fit autant eſtimer que ſes talents.

I. BOUSSET, (*Jean-Baptiſte de*) muſicien, né à Dijon, mort à Paris en 1725, âgé de ſoixante-trois ans, maître de muſique de la chapelle du Louvre, & de celles des académies françoiſe & des ſciences. Après que de Bouſſet ſe fut fortifié dans la muſique & dans la compoſition de cet art, il vint à Paris, où ſa maniere agréable de chanter, & la facilité avec laquelle il montroit le chant, fut fort goûtée; ce qui l'engagea à s'établir dans cette ville. Il avoit un génie heureux pour la compoſition des airs ſérieux & à boire, à une, deux & trois voix, où il joignoit une baſſe continue. Il a donné, pendant l'eſpace de trente-quatre ans, chaque année un livre de ſes airs, imprimé ou gravé, que le public a reçu toujours favorablement. On y trouve une expreſſion juſte des paroles, un chant noble, agréable & naturel; &, ce qui eſt ſurprenant, une grande variété dans le grand nombre qu'il en a donné.

Bouſſet ne ſe bornoit pas ſeulement à compoſer des airs détachés, tels que ceux dont on vient de parler; il étoit capable de ſatisfaire à des ouvrages où les muſiciens les plus renommés ſont voir l'étendue de leur génie & de leur ſçavoir, c'eſt-à-dire par la compoſition des *Motets à grands Chœurs*, en ayant fait

exécuter quelques-uns de ſa façon dans la chapelle du Louvre. Il accompagnoit auſſi très-bien du claveſſin. La nature avoit doué de Bouſſet d'un avantage qu'elle accorde bien rarement aux grands compoſiteurs de muſique; c'eſt qu'elle l'avoit favoriſé d'une voix des plus aimables, qu'il conduiſoit avec un goût merveilleux. Sa figure & ſa phyſionomie étoient auſſi très-agréables, ce qui augmentoit le plaiſir de l'entendre chanter. Il a laiſſé deux fils, dont un a hérité des heureux talents de ſon pere pour la muſique, & qui, dès l'âge de vingt-cinq ans, a fait graver deux livres d'airs de ſa façon, qui ont été très-bien reçus du public.

II. BOUSSET, (*René* DROUARD *du*) muſicien, né à Paris en 1703, mort dans la même ville en 1760. Il fut organiſte de Saint-André-des-Arcs. Cet artiſte, eſt-il dit dans les *Lettres ſur les Hommes célebres*, doit marcher immédiatement après les d'Aquins & les Calvieres. Habile compoſiteur, il donnoit tous les ans des preuves de ſon génie, par un motet qu'il faiſoit exécuter dans l'égliſe de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, pour meſſieurs de l'académie des ſciences.

BOUTEMONT, graveur en bois, mort vers l'année 1720, a laiſſé quelques ouvrages excellents, ſurtout une eſtampe des armes du roi, entourées d'attributs d'artillerie & de chaſſe : la gravure eſt chargée de contre-tailles très-hardiment coupées; ce morceau eſt bien exécuté. Il ſçavoit les mathématiques & aſſez bien deſſiner; mais, s'étant adonné à la chymie, & ayant trouvé le ſecret d'une nouvelle eſpece de poix pour goudronner les vaiſſeaux, il eut un emploi dans la marine, qui lui fit abandonner la gravure en bois.

BOTH, (*Jean* & *Henri*) peintres, le premier dit *Both d'Italie*, à cauſe de ſon ſéjour dans ce pays, né à Utrecht en 1610, mort dans la même ville en 1650; & le ſecond né à Utrecht, mort à Veniſe en 1650. Ces deux freres, diſciples de Bloëmaert, furent unis de l'amitié la plus tendre. Ils firent enſemble le voyage de Rome, où

Jean saisit la maniere de Claude le Lorrain, & Henri celle de Bamboche, son compatriote. S'étant accordés à travailler dans un même tableau, le premier faisoit les payſages, & le second les figures & les animaux ; mais chacun excelloit si bien dans sa partie, & leur touche paroissoit d'ailleurs si parfaitement égale, qu'on auroit cru que tout l'ouvrage étoit peint de la même main. Comme ils étoient l'un & l'autre extrêmement laborieux, & qu'ils avoient une grande facilité, ils faisoient un prompt débit de leurs tableaux qui étoient très-recherchés, & payés des sommes considérables. Ce qui les rendoit si précieux, étoit la chaleur de leur compoſition, le coloris frais & piquant, & les graces de la touche & du pinceau. La plûpart des auteurs racontent que ces deux freres périrent dans l'eau, éprouvant en quelque sorte la vengeance divine pour avoir été complices du crime de Bamboche, en jettant à Rome un prêtre dans le Tibre. Cependant, si l'on avoit consulté Sandrart, auteur contemporain, & de plus ami particulier de Jean Both, on auroit vu que celui-ci au moins étoit mort de maladie. Si son frere & celui de Bamboche ont eu le malheur de périr dans l'eau, cela ne prouve point la vengeance céleste pour un crime incertain & ignoré des auteurs contemporains. Il paroît que c'est Florent le Comte qui le premier a donné cours à cette fable du prêtre jetté dans l'eau (*voyez* BAMBOCHE); mais, comme il ne rapporte aucune autorité pour appuyer ce qu'il dit, nous préférons le témoignage de Sandrart, & nous nous faisons un plaisir de rétablir la mémoire de ces artistes célebres.

I. BOYER, (*Michel*) peintre, né au Puy-en-Velay, devint membre de l'académie royale en 1701, pensionnaire du roi, & professeur de cette académie. Nous ignorons l'année de sa naissance & celle de sa mort. On dit qu'il étoit très-habile peintre en architecture & en perspective; & que, pour se former une idée de ses talents, on n'a qu'à voir une perspective au bout

de la galerie de l'hôtel du premier préſident du parlement de Paris.

II. BOYER, (*Jean-Baptiſte*) ſeigneur d'Aiguilles, &c. conſeiller au parlement de Provence, mort en 1729, amateur diſtingué, & bon artiſte lui-même. L'inclination naturelle qu'il avoit pour la peinture ſe changea en paſſion, lorſqu'ayant fait le voyage d'Italie, la vue des merveilles qu'on rencontre dans ce pays eut achevé de former ſon goût & multiplié ſes connoiſſances. Il recueillit en même temps quantité de tableaux, il acheta des deſſins, & des morceaux de ſculpture qu'il apporta à Aix, & dont il orna un des plus magnifiques hôtels qui ſoient dans cette ville. Ami déclaré de tous les artiſtes, & ſur-tout du célebre Puget, il ſe vit non-ſeulement en état de porter un jugement ſain ſur les ouvrages; il put encore, la plume, le pinceau & le burin à la main, en produire lui-même, que des gens conſommés dans l'art n'auroient pas eu honte d'avouer. Il entreprit encore de faire graver les morceaux excellents qui compoſoient ſa collection; pour cet effet, il fit venir à ſes dépens, d'Anvers à Aix, Jacques Coëlmans, bon graveur. Ce recueil ne fut achevé qu'en 1709, & publié en 1745 en deux grands volumes *in-folio*, compoſés de cent dix-huit planches, dont pluſieurs occupent la feuille entiere. Le premier volume contient les écoles Italienne & Flamande en cinquante-huit planches, & le ſecond l'école Françoiſe en ſoixante planches : M. Boyer en avoit gravé lui-même quelques-unes. Les frontiſpices des deux volumes ſont de ſon invention.

BOYLE, (*Robert*) phyſicien-machiniſte, né à Limore en Irlande, le 25 Janvier 1626, de Richard Boyle, grand-comte de Cork. Il fit ſes premieres études chez ſon pere, & alla les finir à Leyde. Ses ſuccès furent ſi heureux, qu'il réſolut de cultiver pendant ſa vie les heureuſes diſpoſitions dont la nature l'avoit favoriſé. Il ſe procura d'abord les meilleurs ouvrages ſur les ſciences naturelles; mais, après avoir

connu par-là toutes les découvertes qu'on y avoit faites, il comprit qu'il falloit joindre à ces inſtructions celles qu'on gagne au commerce des ſçavants. Il alla donc les chercher dans les principales villes de l'Europe. Ses courſes finies, il ſe fixa à Oxford, & reprit le cours de ſes études. Il commença par faire bâtir un bel obſervatoire, qui lui coûta fort cher. Il fit enſuite conſtruire chez lui & ſous ſes yeux tous les inſtruments qu'il eſtima néceſſaires à de nouvelles expériences. Il chercha d'abord les propriétés de l'air; & les expériences qu'il fit pour les connoître, le conduiſirent à la découverte de la machine pneumatique.

Dans le même temps, Otto-Guérick, bourgmeſtre de Magdebourg, fit la même découverte; & il faut avouer que la date de ſon invention eſt antérieure à celle de notre phyſicien. Avec cette machine, il fit pluſieurs belles expériences qui ſervirent de baſe à une nouvelle phyſique. La machine pneumatique de Boyle eſt compoſée de quatre pieces, d'une pompe avec ſon piſton, d'un tuyau qui communique depuis la pompe juſqu'à la platine, d'un robinet qui paſſe dans le tuyau, & d'un vaſe de cryſtal qu'on met ſur la platine. Avant que de s'en ſervir, on poſe ſur la platine un cuir mouillé, qui a un trou auſſi grand que l'ouverture de la pompe, & on met le vaſe de cryſtal ou récipient ſur le cuir. Le piſton étant au haut de cette pompe contre la platine, on le baiſſe; & alors l'air contenu dans le récipient deſcend dans le corps de la pompe: dans l'inſtant, l'air extérieur agit ſur le récipient par ſon poids, & le comprime tellement contre la platine, qu'il y eſt comme collé.

Après cette expérience, Boyle voulut éprouver ce que produit la privation de l'air ſur les bêtes. Il mit divers animaux ſous le récipient, & pompa l'air auſſi exactement qu'il lui fut poſſible. En donnant pluſieurs coups de piſton, il trouva que les plus gros animaux moururent, & que les plus petits en étoient fort incommodés; d'où il conclut que l'air eſt néceſſaire à la

vie des animaux. Il mit auſſi des plantes ſous le récipient, & ſes expériences lui apprirent que quand elles étoient privées d'air elles ne croiſſoient plus. Une chandelle allumée, placée ſous le récipient, s'éteignit lorſqu'il en eut pompé l'air; & la ſumée, après avoir été ſuſpendue, tomba: des phoſphores naturels & artificiels y perdirent beaucoup de leur lumiere.

Voilà les découvertes que Boyle fit avec la machine pneumatique. Elles furent répétées par les phyſiciens qui lui ſuccéderent; &, comme on s'apperçut, dans ces opérations, que cette machine avoit pluſieurs défauts, on chercha à la perfectionner: c'eſt à quoi travaillerent ſur-tout Papin, s'Graveſande & Hauxbée. Ce dernier inventa une machine pneumatique compoſée, capable de produire les plus grands effets: elle eſt compoſée de deux corps de pompe, dans leſquels entrent deux piſtons, dont le manche eſt armé d'une crémaillere. Une roue à couteau engraine dans ces crémailleres, & cette roue ſe meut quand on tourne la manivelle, ce qui fait l'effet d'un cric. On a ainſi un grand avantage à faire deſcendre le piſton, & par conſéquent pour ôter tout-à-fait l'air du récipient.

C'eſt avec ces nouvelles machines, ou ſimples ou compoſées, qu'on a fait depuis Boyle de belles découvertes. D'abord on a vérifié que la toile, le linge brûlé, les charbons ardents s'éteignent dans le récipient. On a vu auſſi qu'un fuſil qui frappe ſur une pierre n'y donne point d'étincelles; que la poudre à canon qu'on laiſſe tomber ſur un fer ardent placé ſur la platine du récipient, s'y fond, & ne s'enflamme pas; mais qu'une demi-drachme de ſel de nitre de Glauber, mêlée avec autant d'huile de carvi, s'enflamme dans le vuide, & met en pieces la fiole qui contient ce mélange. Les expériences qu'on a faites ſur divers fruits & ſur des pois verds, ont appris que ces fruits & ces pois contiennent beaucoup d'air.

Une pomme ſe gonfle dans le vuide, & devient auſſi unie & auſſi pleine que ſi elle étoit unie. Un œuf percé d'un petit trou ſe revuide dans le récipient, &

le blanc & le jaune paſſent par ce trou. Enfin on a découvert que les corps tombent en même temps & parviennent enſemble au fond du récipient. On ſe ſert pour cette expérience d'un long récipient, & on ajuſte à ſa partie ſupérieure une plaque à laquelle ſont ſuſpendues, avec un reſſort, une piece de plomb & une petite plume. Quand le récipient eſt vuide d'air, on détend le reſſort par la plaque, & alors on voit le plomb & la plume ſe précipiter avec la même vîteſſe ſur la platine : ce qui prouve cette vérité reconnue par l'illuſtre Galilée, ſçavoir, que la vîteſſe des corps répond à la différence des milieux, & non à la différence des maſſes.

Tous les ſçavants d'Angleterre s'empreſſerent de profiter des lumieres de Boyle; mais, comme la communication des idées ſert beaucoup à les étendre, ce célebre phyſicien crut qu'il ſeroit plus avantageux pour le progrès des ſciences de les réunir. Il propoſa ce projet au roi d'Angleterre; &, à ſa conſidération, Sa Majeſté donna des lettres-patentes pour autoriſer ces ſçavants à tenir des aſſemblées ſous le titre de ſociété royale de Londres. Ce fut un puiſſant aiguillon pour ranimer ſon zele. Il vint à Londres, ſe logea chez la comteſſe de Ranelaug, ſa ſœur, qui l'aimoit tendrement; &, délivré ainſi de tous les embarras du ménage, il deſtina ſon temps, ſes connoiſſances & ſes grands biens à l'avancement des ſciences & à la gloire de la ſociété royale. Il parvint ainſi, par un travail aſſidu, à connoître la nature de l'air, les loix du mouvement des corps, & les vrais principes des ſciences naturelles. Boyle mourut le 30 Décembre 1691, âgé de ſoixante-quatre ans, & fut enterré le 7 Janvier 1692 à Weſtminſter.

II. BOYLE, (*Charles*) comte d'Orrery, & petit-neveu du précédent, eſt célebre parmi les ſçavants pour avoir inventé un inſtrument aſtronomique, appellé de ſon nom *Orrery*, lequel eſt très-utile afin de comprendre le ſyſtême ſolaire. On l'accuſa d'être

entré dans des complots contre l'Etat, & il fut mis à la tour de Londres en 1723; mais on ne put jamais lui prouver les griefs qu'on lui imputoit. Il mourut en 1731, d'une maladie de langueur qu'il avoit contractée dans sa prison.

BRAMANTÉ, (*Lazzari* D'URBIN) architecte, né en 1444 à Castel Duranté, ou à Fermignano, d'une famille pauvre, mais honnête; mort à Rome en 1514. On l'appliqua dès sa jeunesse au dessin & à la peinture; mais, se sentant un goût décidé pour l'architecture, il voyagea dans la Lombardie. Il partit pour Rome, où sa principale étude fut d'examiner & de mesurer les restes précieux de l'antiquité qui se trouvent dans cette ville & dans ses environs: il alla même jusqu'à Naples pour voir les anciens monuments. Quelques édifices qu'il fit construire étendirent beaucoup sa réputation, & c'étoit avec raison; car il avoit une si grande facilité à inventer & à faire exécuter ses idées, qu'on ne lui connoissoit point de rivaux. Ses talents auroient été inutiles, si Jules II n'eût eu autant de goût pour les grandes choses, que son architecte avoit de mérite pour les réaliser. Ce pape ayant eu le dessein de donner la forme rectangulaire à cet espace de terrain qui se trouve entre *le Belvédere* & l'ancien palais du Vatican, le Bramanté conçut un des plus beaux & des plus magnifiques projets, qu'il exécuta avec le plus grand succès. C'est dommage qu'on ait gâté dans la suite cet ouvrage par les changements qu'on y a faits.

La célérité avec laquelle le pape Jules II vouloit qu'on exécutât tous ses projets, étoit secondée par l'activité du Bramanté, qui faisoit travailler nuit & jour au Vatican. Ce zele mal entendu a été cause que la plûpart des murailles se sont fendues, & que plusieurs sont tombées, enfin, qu'on a été obligé de les réparer entiérement: on s'est même vu obligé, sous le pontificat de Benoît XIII, de renforcer les pilastres de la cour, & de les augmenter au point qu'ils paroissent aujourd'hui monstrueux. Comme les marches de l'es-

calier qui formoient l'amphithéâtre étoient abſolument dégradées, on a jugé à propos de les enlever, & d'applanir entiérement le terrain qu'elles occupoient. Le Bramanté fit encore conſtruire, dans le Belvédere du Vatican, des eſcaliers très-pittoreſques, ornés de trois ordres d'architecture. Jules II, à qui cet artiſte étoit cher, le récompenſa, en lui accordant l'office du plomb. Notre architecte imagina en conſéquence une machine pour ſceller les bulles, par le moyen d'une vis ou preſſe très-ingénieuſe.

Le Bramanté accompagna le pape dans le voyage qu'il fit à Bologne, pour incorporer cette ville à ſes Etats. Il fit encore les fonctions d'ingénieur dans la guerre de la Mirandole. Le joli petit temple rond, ſi bien proportionné, que l'on admire au milieu du cloître de Saint-Pierre *Montorio*, eſt un des ouvrages les plus eſtimés du Bramanté; il n'eſt cependant pas ſans défauts. Mais celui qui lui fait le plus d'honneur, & qui a rendu ſon nom immortel, eſt la baſilique de Saint-Pierre. Jules II conçut le vaſte projet de faire démolir l'ancienne égliſe, & d'en élever une nouvelle qui n'eût jamais ſon égale, ſoit à Rome, ſoit dans le reſte du monde. Le Bramanté lui donna pluſieurs plans, & travailla avec beaucoup de diligence à faire celui où l'on remarque deux clochers à côté de la façade: il a été gravé par le fameux Corodaſſo, ſur un des côtés des médailles qui furent frappées en l'honneur de cet architecte, ſous les pontificats de Jules II & de Léon X.

Ce plan ayant été adopté, le Bramanté fit démolir, avec la célérité qu'il apportoit dans tous ſes ouvrages, la moitié de l'ancienne égliſe; & l'on commença, en 1513, à jetter les fondements de la nouvelle. Elle fut élevée juſqu'à l'entablement avant la mort du pape & de l'architecte; & l'on fit avec une dililigence incroyable les quatre grands arcs qui naiſſent des maſſifs énormes de maçonnerie pour ſupporter le dôme. On conſtruiſit encore la principale chapelle vis-à-vis de la porte. Le Bramanté forma ſes voûtes d'un ſeul jet, en mettant dans

des moules de bois un mélange de chaux & de pouſſiere de marbre délayée dans de l'eau. Les roſaces ou grandes roſes, les caiſſons & les compartiments qui décorent ces voûtes, ſe firent dans l'inſtant par un moyen auſſi ſimple. C'eſt ainſi que notre architecte renouvella l'uſage du ſtuc, connu des anciens, mais qui étoit tombé dans l'oubli depuis un temps très-conſidérable.

Cependant l'égliſe de Saint-Pierre, dont cet artiſte avoit donné le vaſte projet, & dont il jetta les fondements avec tant de diligence, fut à peine exécutée ſur ſes deſſins. Les architectes ſes ſucceſſeurs y firent tant de changements, qu'à l'exception des quatre arcs qui portent la tour du grand dôme, il ne reſte plus rien du projet du Bramanté. Cet artiſte mourut à l'âge de ſoixante-dix ans. La cour du pape, & tous ceux qui cultivoient les beaux-arts, aſſiſterent aux funérailles magnifiques qui lui furent faites dans l'égliſe de Saint-Pierre, où il eſt enterré. Le Bramanté étoit d'une humeur gaie & d'un abord facile. Il obligeoit ſincérement ceux qui pouvoient avoir beſoin de ſes ſervices, ſur-tout les artiſtes d'un certain mérite. Ce fut lui qui amena à Rome & qui y entretint pendant quelque temps le fameux Raphaël d'Urbin, auquel il enſeigna l'architecture. Ce grand peintre, qui n'eut jamais ſon égal, fit le portrait du Bramanté ſon maître, qui eſt au Vatican dans l'*Ecole d'Athenes*, pour lui témoigner ſa reconnoiſſance: il paroît incliné près d'un pilier, & ſemble tracer avec un compas une figure de géométrie, que quelques jeunes gens regardent avec attention.

Le Bramanté vécut toujours honorablement, & en homme de bien. Il faiſoit ſon amuſement de la poéſie, & compoſoit des vers à l'*improviſto*, ainſi que des ſonnets où l'on trouve des maximes & de l'élégance, comme on peut s'en aſſurer en liſant ſes ouvrages qui ont été imprimés à Milan en 1756. Les qualités du cœur & de l'eſprit dont le Bramanté étoit doué, lui valurent l'eſtime univerſelle pendant ſa vie & après ſa mort. Son ſtyle en architecture fut d'abord très-ſec, mais il devint

dans la ſuite élégant & noble. Cet artiſte avoit un génie ſingulier, & une fécondité extraordinaire; mais il s'attacha peu à donner à ſes édifices la ſolidité convenable.

BRAMANTINO (*Barthelemi*) Milanois, floriſſoit vers le milieu du quinzieme ſiecle, & ſe rendit fameux dans la peinture & dans l'architecture. Après avoir peint différentes ſalles à Rome, & y avoir fait pluſieurs tableaux par ordre de Nicolas V, il meſura toutes les antiquités de la Lombardie, & en donna la deſcription au public. Cet artiſte bâtit un grand nombre d'égliſes dans le Milanez, parmi leſquelles on vante beaucoup celle de Saint-Satyre, qui eſt magnifique. Elle eſt ornée, en dedans & au dehors, de colonnes, de doubles corridors, & accompagnée d'une ſacriſtie remplie de ſtatues & d'une tribune célebre. On prétend que Bramantino fut un de ceux qui introduiſirent le goût de la bonne architecture dans le Milanez, & que le Bramanté profita beaucoup de ſes conſeils. Il ne s'agit point ici de Bramanté Lazzari, d'Urbin, dont il eſt queſtion dans l'article précédent; mais d'un autre artiſte de même nom, qui étoit né à Milan, & qui paſſoit alors pour un bon architecte.

BRAMER, (*Léonard*) peintre, né à Delft en 1596; on ignore l'année de ſa mort. Il ſe fit une grande réputation en Italie, principalement par deux tableaux, dont l'un eſt la réſurrection du Lazare, qui eſt d'une grande compoſition, & rempli de figures pleines d'expreſſions, d'un bon goût & d'une bonne couleur; l'autre repréſente un S. Pierre qui renie Notre-Seigneur. Il ſurpaſſoit ſes contemporains en Italie pour peindre des vaſes d'argent, d'or, de bronze ou de marbre. De retour dans les Pays-Bas, il fixa ſa demeure à Delft, où il compoſa pluſieurs ouvrages. Les connoiſſeurs eſtiment ſes tableaux en petit ſur cuivre, qui ſont ingénieuſement compoſés, & qui repréſentent pour l'ordinaire des nuits, des incendies, des cavernes & des ſouterrains éclairés au flambeau. On trouve

ſa couleur naturelle & vigoureuſe. Ce peintre ne fut point l'éleve de Rembrand, comme quelques-uns l'ont cru; il dut plutôt ſa maniere à l'étude de Baſſan & de la fameuſe *nuit* du Correge. Au reſte, il ne faut point confondre ce Bramer avec un autre aſſez bon peintre Hollandois, nommé Bramer ou Pramer, qui peignoit des *converſations*, & qui floriſſoit vers la fin du ſiecle paſſé. On ne le trouve point dans les livres qui traitent de l'hiſtoire des peintres Flamands.

BRAND, (*Chrétien* HULFGOTT) peintre, né à Francfort-ſur-l'Oder en 1695, mort depuis une vingtaine d'années. Eleve d'Agricola, peintre de Ratisbonne, il fit de tels progrès, que, s'étant établi à Vienne en 1720, il fut regardé comme un des meilleurs payſagiſtes de ſon temps. Ses ouvrages furent recherchés avec empreſſement; les étrangers mêmes exercerent ſon pinceau. Les premieres pieces de cet artiſte étoient un peu ſombres; mais il ſe raviſa bientôt. L'aménité & la fonte des couleurs caractériſent ſes derniers tableaux. Peu de payſagiſtes Allemands l'égalent pour repréſenter l'eau tranquille, & les vapeurs que le ſoleil diſſipe. Simple dans ſa compoſition, il mettoit de la variété dans les teintes & dans les accidents. Il faiſoit fort bien les figures, & les plaçoit avec intelligence.

BRANDI, (*Hyacinthe*) peintre, né à Poli aux environs de Rome en 1623, mort à Rome en 1691. Cet éleve de Lanfranc acquit bientôt une réputation méritée. On rechercha ſes ouvrages avec empreſſement; & ſon activité laborieuſe lui fourniſſoit des moyens pour ſatisfaire les deſirs des perſonnes qui vouloient l'occuper à décorer ou des égliſes, ou des palais. Mais ſa grande facilité lui devint nuiſible; car, comme il aimoit le plaiſir, & qu'il faiſoit une dépenſe conſidérable, il travailloit moins pour la gloire que pour l'argent. Auſſi reconnoît-on dans ſes ouvrages les marques d'un talent dont il n'a pas ſçu tirer tout le parti qu'il pouvoit. Avec une imagination vive, une belle ordonnance,

ordonnance, une grande fécondité, une touche facile, il a ſouvent un coloris foible & un deſſin incorrect. Il fut élu princé de l'académie de S. Luc, & créé chevalier de l'ordre de Chriſt. Sa réputation lui avoit attiré beaucoup d'éleves, dont il prenoit un ſoin particulier; mais le chagrin qu'il eut d'en voir un épouſer ſa fille malgré ſon conſentement, lui fit renvoyer tous ſes diſciples. On ne connoît qu'une piece gravée d'après ce maître.

BRANQUIER & *Ferdinand* DE MELIORI. Le grand Colbert fit venir de Florence ces deux artiſtes, pour travailler à des ouvrages de pierre de rapport, inconnus juſqu'alors en France. Leur travail, ſelon ce que dit M. Herbert, conſiſtoit dans l'aſſemblage des pierres précieuſes, d'agates différentes, de cornaline, de jade, de lapis-lazuli, de jaſpe, & autres ſortes, avec leſquelles ils formoient des payſages, des oiſeaux, des fleurs & des fruits, qui ſervoient à embellir des cabinets & des deſſus de table; travail que le Tellier leur éleve a continué, & qui demande un temps infini & une patience toute particuliere.

BRAUWER, (*Adrien*) peintre, né en 1608, à Harlem ſelon quelques-uns, & à Oudenarde ſelon quelques autres. Il étoit d'une famille très-pauvre qui ne pouvoit point lui donner une bonne éducation; mais la nature l'avoit fait peintre, & le haſard ſervit à lui faire cultiver ſes diſpoſitions. François Hals, peintre habile, paſſant un jour devant la boutique de la mere de Brauwer, vit ce jeune homme deſſiner avec tant de facilité & de goût, qu'il lui propoſa de lui apprendre à peindre. La propoſition fut acceptée volontiers; & l'éleve fit en peu de temps de tels progrès, que ſon maître l'ayant ſéparé de ſes camarades, & caché dans un grenier, l'occupa à peindre de petits tableaux qui prenoient la vogue, & qui lui procuroient beaucoup d'argent. Malgré les précautions dont il croyoit s'être aſſuré, il ne put empêcher que le jeune Brauwer ne fit, à la ſollicitation de ſes camarades, des morceaux

qui parurent excellents, entr'autres les cinq Sens de nature, & les douze Mois de l'année, qu'il repréſenta d'une maniere nouvelle & très-plaiſante. Il ne tarda pas cependant à être découvert par Hals & ſa femme, qui veillerent ſur lui plus attentivement que jamais; & comme ils étoient d'une avarice extrême, ils le laiſſoient mourir de faim & l'excédoient de travail; de ſorte que Brauwer s'échappa de chez eux, & s'en alla à Amſterdam où ſes talents furent bientôt connus.

Un amateur lui donna cent ducatons d'un tableau qui repréſentoit des joueurs de différentes conditions. Toutes les figures y étoient en mouvement & d'une exécution admirable. L'argent qu'il en retira fut bientôt diſſipé; car il étoit auſſi mépriſable par ſa vie crapuleuſe, qu'eſtimable dans la peinture. Il ne travailloit que lorſqu'il étoit dépourvu de toutes reſſources. Cette alternative de travail & de diſſipation fixa le plan de ſa conduite pour tout le reſte de ſa vie. Il peignoit ordinairement au cabaret; & les ſujets de ſes tableaux étoient des payſans, des ivrognes, des joueurs, des fumeurs, qu'il avoit continuellement ſous les yeux, & qu'il rendoit tels qu'il les voyoit. Nous ne ferons pas ici le détail de toutes les aventures qui lui ſont arrivées: nous nous contenterons de dire qu'étant allé à Anvers dans un temps de guerre, il fut mis en priſon comme un eſpion; mais qu'ayant demandé & obtenu ce qui lui étoit néceſſaire pour peindre, il repréſenta, d'après un grouppe de ſoldats Eſpagnols qui, devant ſa fenêtre, étoient occupés dans un corps-de-garde à une partie de jeu, leurs différentes attitudes, leurs paſſions, leurs querelles, & les peignit avec une vérité & un feu ſi ſurprenant, que le duc d'Aremberg, gouverneur de la ville, en fut étonné. Il fit voir le tableau au célebre Rubens qui s'écria: *Il eſt de Brauwer; lui ſeul peut peindre des ſujets en ce genre avec autant de force & de beauté*; & il en offrit ſix cents florins. Il employa en même temps tous ſes amis pour tirer le peintre de priſon; il le cautionna; & ayant obtenu ſa liberté, il l'emmena chez lui, lui donna ſa table, le logea, l'habilla, pour

tâcher de tirer de la crapule un ſi grand artiſte. Mais, incapable de répondre à des manieres ſi généreuſes, Brauwer le quitta précipitamment pour ſe replonger dans ſes débauches ordinaires. Ce fut alors qu'il ſe lia avec Joſeph Craesbeke, qui étoit un ſecond lui-même pour les inclinations baſſes & crapuleuſes, & qui de boulanger devint aſſez bon peintre. (*Voyez ſon article.*)

Enfin, après diverſes aventures, Brauwer mourut à l'hôpital d'Anvers en 1640, âgé de trente-deux ans. Il fut enterré avec les pauvres. Mais à peine Rubens eut-il appris ſa mort, qu'il fit retirer ſon corps du lieu où il avoit été inhumé, & lui fit faire dans l'égliſe des Carmes des obſeques honorables. Les tableaux de Brauwer ſont très-rares & très-chers, quoique petits: leur vive expreſſion, la grande intelligence des couleurs, une vérité, une fineſſe ſurprenantes, une touche large & ferme, & une union de toutes les parties, les font rechercher des connoiſſeurs. On les croit même plus coloriés & plus moëlleux que ceux de Téniers; mais ils ſont faits ſans choix ou avec peu d'élévation: ce ſont par-tout les mêmes ſujets, les mêmes attitudes, les mêmes airs de tête. Ses ouvrages ſont diſperſés dans toute l'Europe. On a beaucoup gravé d'après lui.

BREBIETTE, (*Pierre*) peintre du roi & graveur, né à Mantes ſur Seine, floriſſoit dans le dernier ſiecle. Il eſt plus connu par ſes ouvrages de gravure que par ceux de peinture. On a de lui divers morceaux à l'eau-forte, de ſon invention & remplis d'intelligence, tels que des friſes, des Bacchanales, des ſujets de dévotion, & quelques ſuites d'enfants qui imitent la maniere de la Belle. Il a auſſi beaucoup gravé d'après Paul Véroneſe, André del Sarté; Raphaël, dont il grava une ſainte Famille, dans un voyage qu'il fit à Rome; le jeune Palme, Claude Vignon, &c. Pluſieurs graveurs, comme Corneille Bloëmaert & autres, ont travaillé d'après ſes deſſins.

BRÉCOURT, (*Guillaume* MARCOUREAU, *ſieur de*) embraſſa de très-bonne-heure le parti de la comédie,

& la joua quelques années en province dans différentes troupes, & enfin dans celle de Moliere. Il ſuivit ce dernier à Paris, lorſqu'il s'y vint établir en 1658; mais Brécourt ayant eu le malheur de tuer un cocher ſur la route de Fontainebleau, fut obligé de ſe ſauver; & il ſe retira en Hollande, où il s'engagea dans une troupe Françoiſe qui appartenoit au prince d'Orange. Pendant le ſéjour de Brécourt en ce pays, le haſard voulut que la cour de France, pour certaines raiſons d'Etat, vouloit faire enlever un particulier qui s'étoit réfugié en Hollande. Brécourt, qui ne cherchoit que les occaſions qui pouvoient lui faciliter ſon retour dans ſa patrie, s'offrit & promit d'exécuter ce qu'on lui demandoit. Mais cette entrepriſe ayant manqué, Brécourt jugea bien que ſa vie n'étoit pas en ſûreté, & ſur le champ il revint en France. Le roi, informé de la bonne volonté dont il avoit donné des preuves, lui accorda ſa grace, & lui permit de rentrer dans la troupe de Moliere. Auteur & acteur du théâtre François, Brécourt repréſentoit avec plus de ſuccès qu'il ne compoſoit. Il excelloit dans les rôles de roi & de héros dans les tragédies, & dans ceux à manteau dans les pieces comiques. Son jeu étoit tellement animé, qu'il ſe rompit une veine en jouant dans ſa comédie de *Timon*, qu'il vouloit faire réuſſir au moins par l'action; & il mourut de cet accident en 1685. (*Anecdotes dramatiques.*)

BRÉENBERG, (*Bartholomé*) peintre & graveur, né à Utrecht vers l'an 1620, mort en 1660. Son ſéjour en Italie lui devint extrêmement utile par les deſſins qu'il y fit des magnifiques vues & des belles fabriques, qu'il tranſporta enſuite ſi heureuſement dans ſes payſages. Comme il connoiſſoit ſon talent, il ne s'eſt preſque jamais adonné qu'à peindre en petit. Il réuſſiſſoit également dans les animaux & dans les figures, dont on ne peut aſſez admirer l'élégance & la délicateſſe. On ne diroit jamais que certains de ſes ouvrages fuſſent ſortis de la même main qui en a produit

d'autres ſi charmants. Les premiers ſont d'une maniere noire & déſagréable, par l'emploi de mauvaiſes couleurs; les ſeconds ſont d'une maniere brillante & gracieuſe. On voit dans la collection du roi & dans celle de M. le duc d'Orléans quelques tableaux de ce maître. Il a gravé à l'eau-forte une ſuite de petits payſages qui ſont fort rares & eſtimés des connoiſſeurs, de même que ſes deſſins. On a beaucoup gravé d'après lui. Il a eu pour diſciple Goffredi, dont la touche eſt auſſi légere & ſpirituelle que la ſienne, mais dont le coloris eſt bien inférieur au ſien.

I. BREUGEL, (*Pierre*) ſurnommé *le Vieux*, peintre, étoit né à Breugel, village près de Bréda, & il vivoit dans le milieu du ſeizieme ſiecle, car on trouve qu'il ſe fit agréger en 1551 dans l'académie des peintres d'Anvers. Il étoit fils d'un payſan, & diſciple de Pierre Kouc, dont il épouſa la fille. Il paſſa enſuite à l'école de Jérome Kouc, dans la maniere duquel il travailla beaucoup: & pour ſe perfectionner il voyagea en France & en Italie. Il a traité toutes ſortes de ſujets; mais les plus ordinaires étoient des marches d'armées, des attaques de coches, & ſur-tout des jeux, des danſes, des noces ou d'autres aſſemblées de payſans, parmi leſquels il ſe mêloit ſouvent pour remarquer plus attentivement leurs actions, leurs manieres & leurs geſtes: auſſi perſonne n'a rien fait de mieux en ce genre. Il ornoit ſes tableaux de payſages gracieux qu'il avoit étudiés dans les montagnes du Frioul, & il ſçavoit donner beaucoup d'expreſſion à ſes figures. Cet artiſte étoit ſi laborieux, qu'il ne s'occupoit que des objets de ſa profeſſion & des progrès qu'il pouvoit y faire. On voit quelques-uns de ſes morceaux au Palais-royal. On a gravé d'après lui. Il eut deux fils, Jean & Pierre Breugel, qui ſe ſont auſſi diſtingués dans la peinture.

II. BREUGEL, (*Jean*) ſurnommé *Breugel de velours*, parce qu'il avoit coutume de s'habiller de cette étoffe, peintre, mort en 1642, âgé de ſoixante-ſept ans.

Eleve de ſon pere, il paſſa ſous un autre maître dont on ignore le nom, mais qui lui fut extrêmement utile. Il donna bientôt des preuves des progrès qu'il avoit faits dans preſque tous les genres. Il commença par peindre des fleurs & des fruits; enſuite il repréſenta des vues de mer, où il mit de petites figures & des payſages charmants, ornés de fleurs, de fruits, d'animaux & de voitures, qu'il a rendus avec beaucoup de goût. Ses talents étoient même admirés par ſes confreres, qui s'adreſſoient ſouvent à lui pour être aidés dans leurs ouvrages; & le célebre Rubens ne crut pas dégrader pluſieurs de ſes tableaux, en l'engageant à y peindre des payſages. Breugel s'eſt auſſi exercé dans l'hiſtoire, qu'il a traitée en petit. Ses ouvrages offrent beaucoup d'eſprit & de légéreté dans la touche, une grande correction dans les figures, & un fini merveilleux. Ses deſſins ſont très-eſtimés. On voit dans la collection du roi & dans celle de M. le duc d'Orléans, pluſieurs de ſes tableaux. On a gravé d'après lui.

III. BREUGEL, (*Pierre*) dit *le Jeune*, peintre, mort en ..... Il fut éleve de Coninghsloo, peintre de portraits. Il eſt à préſumer que cet artiſte devoit avoir l'imagination ſombre, ou tout au moins bizarre. Son plaiſir étoit de repréſenter des incendies, des feux, des ſieges, des tours de magiciens, & des diables. Il ſe fit une grande réputation dans ce genre de peinture; mais il lui valut le ſurnom de *Breugel d'enfer*.

BRICCI, (*Plautille*) née à Rome. Nous ignorons dans quel temps elle vivoit. Cette fille, ſelon la courte notice qu'on trouve ſur ſon compte, étoit ſçavante en architecture. Ce fut elle qui donna le deſſin de la chapelle de S. Benoît dans l'égliſe de S. Louis des François, & le plan de leur petit palais hors la porte Saint-Pancrace.

I. BRIL, (*Paul*) peintre & graveur, né à Anvers en 1554, mort à Rome en 1626. Les premiers ouvrages de ce peintre n'approchent pas de ceux qu'il fit après avoir vu l'Italie. Sorti de l'école de Daniel Vol-

telmans à l'âge de vingt ans, il paſſa en France, s'arrêta à Lyon, & joignit enfin Matthieu Bril ſon frere, que le pape Grégoire XIII occupoit à Rome dans le Vatican. Ce frere, & la vue des tableaux du Titien & d'Annibal Carrache, lui devinrent extrêmement utiles: il réforma ſa maniere, & il parvint ſur-tout à faire des payſages qui ſont admirables: on les diſtingue par des ſites & des lointains agréables, par un pinceau moëlleux, une touche légere, une maniere vraie; les arbres ſont particuliérement très-bien rendus. Quoique Paul Bril deſſinât bien les figures, il s'aſſocia avec d'autres peintres pour faire les payſages des tableaux d'hiſtoire, qu'ils repréſentoient à freſque; & Annibal Carrache même ne dedaigna pas d'entrer dans cette aſſociation. Dans ſa vieilleſſe, Bril s'amuſoit encore à peindre ſur cuivre des payſages. Ses tableaux jouiſſoient d'une ſi grande eſtime, qu'il les vendoit ce qu'il vouloit, ſoit à des particuliers pour en orner leus maiſons, ſoit à des marchands de ſon pays, qui les répandoient de tous côtés. On en voit quelques-uns dans le cabinet du roi & au Palais-Royal. Ses principaux ouvrages ſont à Rome, dans les loges & les galéries du Vatican, & dans le palais Borgheſe. Les amateurs font beaucoup de cas de ſes deſſins, remarquables par une touche ſpirituelle & gracieuſe. On a beaucoup gravé d'après cet habile maître, & il a gravé lui-même quelques payſages. Il eut pour éleve Auguſtin Taſſe de Bologne, qui s'eſt rendu célebre par des payſages, des tempêtes & des perſpectives.

II. BRIL, (*Matthieu*) peintre, mort à Rome en 1534, âgé de trente-quatre ans. Quand il n'auroit eu d'autre mérite que celui de former ſon frere, c'en ſeroit aſſez pour le rendre recommandable; mais il avoit des talents perſonnels qui le diſtinguent dans la peinture. Sans parler de ſes payſages où il réuſſiſſoit, Grégoire XIII le jugea digne de travailler au Vatican. Il ne trompa point l'attente qu'on avoit conçue de lui. Les ouvrages ſur-tout qu'il fit dans les loges eurent un ap-

plaudiſſement général. Le pape lui donna pour récompenſe une penſion, qui fut continuée après ſa mort à Paul Bril. Celui-ci fut encore chargé par Sixte V d'achever des ouvrages que Matthieu avoit commencés. Les curieux poſſedent quelques tableaux de ce peintre.

BRIOT, (*Nicolas*) tailleur général des monnoies, vivoit dans le dernier ſiecle. On eſt redevable du balancier à cet homme vraiment utile. Les Anglois adopterent avec empreſſement cette invention : elle eſſuya en France de grandes contradictions, & il fallut que le chancelier Séguier employât toute ſon autorité pour la faire recevoir.

BROCARIO, (*Arnoult-Guillaume de*) habile imprimeur dans l'univerſité d'Alcala en Eſpagne, vivoit au commencement du ſeizieme ſiecle. Il fut chargé d'imprimer la fameuſe *Bible Polyglotte* du cardinal Ximénès, archevêque de Tolede. Cette bible, appellée *Biblia Complutenſis*, & qui eſt l'ouvrage le plus conſidérable qui eût été publié juſqu'alors, conſiſte en ſix gros volumes *in-folio*. C'eſt la premiere & la plus rare de toutes. Son prix ſe ſoutient encore actuellement à la ſomme de 600 livres ; mais elle eſt plus recherchée à cauſe de ſa rareté, que par rapport à ſon utilité, puiſqu'elle eſt bien moins complette que celles qui ont paru ſucceſſivement depuis. Elle ne comprend que quatre langues ; l'hébreu, le chaldéen, le grec & le latin. Les trois derniers textes y ſont taxés d'altération, de ſorte que l'on prétend qu'il n'y a que l'hébreu qui ſoit demeuré dans ſa pureté. Chaque page du nouveau & de l'ancien Teſtament eſt partagée en trois colonnes : dans l'ancien, la premiere colonne contient le texte hébreu, celle du milieu la vulgate, & la troiſieme le grec des Septante : outre cela, le texte chaldéen eſt placé à la marge intérieure, avec la verſion latine vis-à-vis. La vulgate eſt en caracteres gothiques. Les quatre derniers volumes furent achevés le 10 Juillet 1517.

L'exécution de ce grand ouvrage dut coûter des ſommes immenſes au cardinal Ximénès. Alphonſe Za-

mora dit qu'il acheta quatre mille écus d'or ſept manuſcrits hébreux : on ignore ce que lui coûterent les manuſcrits grecs & latins. A l'égard des ſçavants qu'il fit venir de toutes les parties de l'Europe & de l'Aſie pour le ſeconder dans ſon entrepriſe, Malincrot dit qu'ils étoient en très-grand nombre. Parmi les Grecs on comptoit *Demetrius Cretenſis*, *Antonius Nebriſſenus*, *Lopes de Aſtuniga*, *Terdianus Pintianus*. Tous étoient profeſſeurs des langues grecque & latine, & célebres par leurs ouvrages. Au nombre des profeſſeurs de la langue hébraïque, étoient *Alphonſius Medicus*, natif d'Alcala, *Paulus Coronellus*, *Alphonſius Zamorali*, & *Joannes Vergera*. Ce dernier fut chargé de la traduction de pluſieurs livres, dans leſquels il reſtitua beaucoup d'endroits au texte, qui étoient abſolument inintelligibles dans la verſion vulgate. Tous ces ſçavants reçurent du cardinal Ximénès des récompenſes proportionnées à un travail de quinze années, c'eſt-à-dire depuis 1502 juſqu'en 1517. Peu de temps après le cardinal mourut, & ne put exécuter pluſieurs autres projets littéraires qu'il avoit encore formés.

BRONZINO, (*Agnolo*) peintre, appellé communément *le Bronzin*, né dans les Etats de Toſcane, & mort à Florence vers 1570, âgé de ſoixante-neuf ans. Il eut pour maître le Pantorme, dont il ſuivit ſi bien la maniere, qu'il l'aidoit ſouvent dans ſes tableaux, & qu'après ſa mort il termina la chapelle de S. Laurent, où tout paroît être de la même main. Il a fait pluſieurs portraits & quantité d'autres tableaux, qui font juger qu'il a été un des meilleurs peintres de l'école de Florence. Ses principaux ouvrages ſont dans cette ville & à Piſe. Il eut pour éleve Alexandre Allori, ſon neveu.

BROSSARD, (*Sébaſtien de*) muſicien, mort en 1730, âgé de plus de ſoixante-dix ans, maître de la muſique de la cathédrale de Strasbourg, enſuite de celle de Meaux, & chanoine de cette égliſe. Broſſard a été un des plus grands muſiciens que nous ayons eus, par la connoiſſance qu'il avoit des principes & des regles de

ſon art, & par la juſteſſe avec laquelle il en a parlé & écrit. Il étoit grand mathématicien; & il lui fut aiſé de connoître à fond la muſique, qui eſt un art dont les principes dépendent des mathématiques. Il nous a donné des livres qui traitent de la muſique par des raiſonnements juſtes & par des regles certaines, qui inſtruiſent infiniment ceux qui veulent s'appliquer à cet art. Les curieux y trouvent auſſi de quoi ſe ſatisfaire, en apprenant non-ſeulement tous les termes de la muſique, mais encore l'origine & tous les progrès de cet art, & les noms des hommes ſçavants qui en ont traité.

Les principaux livres que nous avons de lui ſont un *Dictionnaire de Muſique*, contenant une explication dogmatique des termes grecs, latins & italiens, relatifs à toute la muſique; & un catalogue des auteurs qui ont écrit ſur la muſique; une *Lettre en forme de diſſertation, à M. de Moz, ſur ſa nouvelle Méthode d'écrire le Plain-chant & la Muſique.* La théorie de la muſique n'étoit pas la ſeule choſe que poſſédât Broſſard, il ſçavoit y joindre la pratique, & a compoſé pluſieurs morceaux de muſique qui ſont eſtimés, entre leſquels on doit compter ſon *Prodromus muſicalis;* un livre de *Motets* à voix ſeule, avec la baſſe-continue; un ſecond livre de *Motets* à une, deux & trois parties avec inſtruments. Il a fait imprimer auſſi *neuf Leçons de Ténebres*, & un *Recueil d'Airs à chanter.* Broſſard avoit raſſemblé une belle & nombreuſe bibliotheque de muſique, qu'il donna à Louis XIV. Sa majeſté lui accorda une penſion de douze cents livres ſur un bénéfice, & une autre de même ſomme ſur le tréſor royal pour ſa niece.

BRUCK, (*Jacques de*) architecte & ſculpteur Flamand. On ignore ſi cet artiſte naquit préciſément à Mons ou à Saint-Omer; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que ces deux villes ſe diſputent la gloire de l'avoir vu naître. Jacques de Bruck ſe diſtingua dans l'architecture, & fut capable d'exécuter les plus grandes choſes. Ses idées étoient nobles, & l'on ne pouvoit

s'empêcher d'admirer ſes ouvrages. Il n'étoit pas moins heureux dans les détails. Ses diſtributions ſont très-commodes; & le goût qu'il avoit pour la décoration ne nuiſit jamais à la ſolidité de ſes edifices. Cet artiſte en bâtit pluſieurs très-conſidérables à Saint-Omer en 1621, & fit conſtruire à Mons, en 1634, le ſuperbe monaſtere des Bénédictins de S. Guillain. Jacques de Bruck faiſoit encore ſon amuſement de la ſculpture.

BRUN, (*Charles le*) peintre né à Paris en 1619, mort dans la même ville en 1690. C'eſt un de ces hommes rares & extraordinaires, nés pour faire honneur à leur art, à leur patrie, à leur ſiecle & à l'eſprit humain. Iſſu d'une famille originaire d'Ecoſſe, qui avoit été obligée de paſſer en France à cauſe de ſon attachement à l'infortunée Marie Stuard, Charles le Brun étoit né dans une fortune médiocre. Les travaux de ſon pere, qui étoit ſculpteur demeurant à la place Maubert, n'étoient pas fort capables de l'augmenter; mais il eut le bon eſprit de cultiver les diſpoſitions naiſſantes de ſon fils pour la peinture; &, quoiqu'il eût eu d'abord l'envie d'en faire un ſculpteur, il lui laiſſa volontiers ſuivre ſon inclination ſurprenante; car on rapporte que le Brun, à peine âgé de quatre ans, tiroit les charbons du feu pour deſſiner ſur le plancher. Le haſard lui procura des occaſions favorables qui développerent les talents précieux qu'il avoit reçus du ciel. Son pere, employé à quelque ouvrage dans le jardin de l'hôtel Séguier, avoit coutume de l'y mener avec lui, & de lui faire copier quelques deſſins ſous ſes yeux. M. le chancelier, protecteur éclairé de toute ſorte de mérite, découvrit bientôt dans le jeune deſſinateur, dont la figure lui plut, un génie avancé & des diſpoſitions ſingulieres qui méritoient d'être cultivées: il le mit, âgé de onze ans, ſous la diſcipline de Vouet, le peintre le plus habile de ſon temps.

Les progrès rapides que fit le jeune le Brun, devinrent pour lui une nouvelle ſource de bienfaits de la part du chancelier Séguier, qui le logea dans ſon hôtel,

& ſe chargea dès-lors du ſoin de ſa fortune. Animé par des récompenſes & par cette protection glorieuſe, notre artiſte redoubla ſon application pour s'en rendre digne de plus en plus. On peut dire qu'il n'eut point d'enfance; ou plutôt il ne fit rien qui reſſentît un éleve; tous ſes ouvrages annonçoient déja un grand maître. A douze ans il fit le portrait de ſon aïeul, tableau eſtimé; & peu d'années après il ſurprit bien davantage les gens de l'art & les amateurs, par des tableaux d'hiſtoire, entr'autres par celui d'Hercule aſſommant les chevaux de Diomede, qu'on conſerve au Palais-Royal, & qui ſe ſoutient auprès des morceaux des grands maîtres. Le Pouſſin qui le vit, prédit dès-lors que l'auteur ſeroit un des grands peintres de ſon ſiecle.

Il ne lui manquoit plus pour atteindre à la perfection, que de voir l'Italie, cette région heureuſe qui poſſede des chefs-d'œuvre en tout genre, dont l'étude eſt néceſſaire à tous les artiſtes. Le chancelier Séguier ſe chargea du ſoin de l'y entretenir, moyennant une penſion conſidérable qu'il lui aſſigna, & il lui donna lui-même des lettres de recommandation pour les perſonnes les plus qualifiées de Rome. En paſſant à Lyon il fit connoiſſance avec le Pouſſin qui, ſenſible à des talents ſi marqués, ne lui cacha rien des myſteres de ſon art. Arrivé à Rome, le Brun acquit, par des études continuelles & réfléchies, de nouvelles richeſſes dont il embellit ſes ouvrages. On croit cependant reconnoître que la maniere des Carraches eſt celle à laquelle il donna la préférence. Peut-être lui a-t-il manqué, ſelon la remarque de M. de Piles, d'aller à Veniſe, pour profiter des ouvrages du Titien & de Paul Véroneſe: on ne ſçait pas pourquoi il n'eut point cette curioſité.

Son retour en France en 1646, fut marqué par des tableaux qui le placerent au premier rang. Il ſembla d'abord avoir conſacré ſon pinceau à des ſujets de dévotion: on en voit un grand nombre de ſa main dans pluſieurs égliſes de Paris, à Notre-Dame, à la chapelle du Séminaire de S. Sulpice, à S. Germain l'Auxerrois,

à S. Paul, aux Capucins du fauxbourg S. Jacques, aux Carmélites du même fauxbourg. Peut-on parler de cette derniere égliſe, ſans ſe rappeller le tableau de la Magdeleine convertie, que pluſieurs regardent comme un des plus parfaits de l'auteur? Quelle correction de deſſin! quelle expreſſion noble & pathétique de la belle pénitente! quelle beauté des draperies jettées avec art & de grand goût! quelle douce harmonie! & quels effets prodigieux dans tout l'enſemble! Tous ces ſujets de dévotion, & bien d'autres qu'il ſeroit trop long de rapporter, firent croire d'abord que c'étoit le genre favori de le Brun; mais il prouva bientôt que tous les genres étoient de ſon reſſort, & que les ſujets les plus oppoſés n'étonnoient point la vaſte étendue de ſon génie & l'univerſalité de ſes talents.

N'oublions pas cependant de citer encore un autre tableau de dévotion qu'il fit pour la reine mere de Louis XIV. Cette pieuſe princeſſe lui raconta un jour que s'étant endormie à la ſuite d'une méditation, elle avoit vu en ſonge un Chriſt expirant ſur la croix, au milieu d'une multitude innombrable d'anges qui l'adoroient. L'habile artiſte ſaiſit cette belle idée, & fit le tableau qu'on appelle le *Crucifix aux Anges*, dans lequel on voit une variété infinie d'expreſſions de douleur, de tendreſſe & de reſpect, convenables à ces eſprits bienheureux, à la vue d'un ſpectacle ſi grand & ſi touchant. La reine, enchantée de voir l'idée qu'elle avoit donnée ſi bien rendue, fit un préſent conſidérable à le Brun, & plaça le tableau dans ſon oratoire, avec pluſieurs autres de la même main. Ce morceau a été ſupérieurement gravé par le fameux Edelink.

La réputation de le Brun étoit alors à ſon comble: il ſe trouvoit même ſans rival redoutable; car le Sueur, qui pouvoit ſeul le lui diſputer, venoit de mourir à l'âge de trente-huit ans. On lit dans les *Mélanges* de Vigneul-Marville, que cet artiſte étant malade, le Brun, qui l'eſtimoit infiniment & qui le craignoit peut-être, alloit le viſiter pluſieurs fois, & que le voyant expirer, il ne put s'empêcher de dire que la mort venoit de lui tirer

une groſſe épine du pied. Le roi voulut faire travailler le Brun, pour juger par lui-même de ſes talents : il le manda en 1661 à Fontainebleau où il étoit, & lui demanda un tableau tel qu'il voudroit le faire, lui laiſſant entiérement le choix du ſujet. On lui donna dans le château même un appartement près de celui du roi, qui venoit preſque tous les jours le voir travailler, & qui ne fut pas moins ſatisfait de l'eſprit, des manieres & de la converſation du peintre, que des productions de ſon génie. C'eſt ainſi que le Brun fit, pour ainſi dire ſous les yeux de ſa majeſté, le fameux tableau de la Famille de Darius, qu'Edelink a encore ſi bien gravé.

Cette belle piece acheva de déterminer le roi déja prévenu en ſa faveur ; & dans le deſſin où il étoit de faire fleurir dans ſon royaume les arts auſſi bien que les ſciences, il regarda le Brun comme l'homme le plus capable de conduire les vaſtes projets que ſa majeſté commençoit à former pour l'embelliſſement des maiſons royales. Ce monarque l'ennoblit, lui accorda des armes diſtinguées, avec ſon portrait enrichi de diamants d'un grand prix, & le nomma enfin ſon premier peintre en 1662, avec douze mille livres de penſion. On lui donna de plus la direction générale de tous les ouvrages qui ſe faiſoient chez le roi, & ſur-tout de la manufacture royale des Gobelins où il avoit ſon logement. Il fut auſſi choiſi pour être directeur, chancelier & recteur de l'académie royale de Paris, & prince, deux ans de ſuite, de celle de S. Luc à Rome, malgré les réglements qui défendent de nommer des étrangers ou des abſents.

Diſons en paſſant, à la gloire de le Brun, qu'on ne pouvoit montrer plus de zele pour la perfection de ſon art. Dès 1647 il avoit projetté l'établiſſement d'une académie ſemblable à celle de Rome ; & il s'étoit ſervi très-efficacement du crédit qu'il avoit auprès du chancelier Séguier, pour obtenir au commencement de 1648, des lettres-patentes qui aſſuroient l'aſſociation des plus habiles artiſtes de ce temps-là. Il avoit tou-

jours pris le plus vif intérêt à ce nouveau corps ; & quelques légers mécontentements n'avoient pas été capables de l'affoiblir.

Dès qu'il fut parvenu au premier rang, il n'employa la faveur dont il jouiſſoit, que pour attirer ſur l'académie les bienfaits du roi, dans la perſuaſion où il étoit qu'il aſſuroit par-là l'exiſtence des arts en France. Il porta même ſes vues plus loin, pour procurer ſans ceſſe à des ſujets choiſis les ſeuls & vrais moyens de ſe former : il préſenta des mémoires, il ſollicita vivement pour établir une nouvelle académie à Rome, où les jeunes artiſtes, après avoir obtenu des prix, ſeroient entretenus aux dépens du roi ; & il eut le bonheur d'y réuſſir.

Nous ne finirions pas, ſi nous voulions rapporter ici en détail tous les ouvrages que le Brun fit, depuis qu'il eut mérité l'entiere confiance de Louis XIV. Les honneurs auxquels il étoit parvenu ne furent pas de vains titres pour lui, & ne lui ſervirent pas d'excuſe pour dédaigner le travail ; ils devinrent au contraire un nouvel aiguillon pour avoir occaſion de témoigner ſa reconnoiſſance au plus généreux de tous les monarques. L'on peut dire que l'hiſtoire de le Brun eſt liée à celle des immenſes travaux conçus & exécutés ſous un des plus beaux regnes qui aient jamais été. Tout alors ſembloit concourir à ſes nobles efforts. Un miniſtre digne de ſeconder les vaſtes idées de ſon maître, le grand Colbert, nommé ſurintendant des bâtiments, avoit reconnu tout le mérite du premier peintre ; il l'admit dans ſon conſeil ; & ſe repoſant ſur lui de la conduite de ſes entrepriſes, il lui donna l'intendance univerſelle des ouvrages de peinture & de ſculpture, & de tous les arts qui dépendent du deſſin, ſans aucune exception.

Ce fut dans ces circonſtances favorables qu'on vit naître à Verſailles ces chefs-d'œuvre qui raviront les hommages de la poſtérité. Tout, dans ce palais ſuperbe, retentit du nom de le Brun : on y voit de toutes parts les traces de ſon génie. En même temps

qu'il dirigeoit les ornements pittoresques de l'intérieur, il donnoit les dessins de la plûpart des bosquets & des fontaines, de la plus grande partie des statues & des vases, de l'architecture de la galerie & des appartements, & même de la menuiserie & des serrures. Il sembloit animer de ses talents les peintres & les sculpteurs qui travailloient sous ses ordres. On sçait qu'il a peint lui-même deux galeries, dans l'une desquelles on remarque sur-tout les Batailles d'Alexandre, qui ont été gravées par Audran.

Ces superbes morceaux, dit un auteur, lui auroient mérité des autels dans l'antiquité payenne. Ils furent cependant pour lui la source de mille chagrins; ou, si l'on veut, ils devinrent le prétexte dont l'envie se servit pour se déchaîner contre lui. On attaqua particuliérement la grande galerie, la plus sublime production de poésie pittoresque qu'il y ait peut-être dans l'univers, comme une suite d'énigmes difficiles à deviner; on censura ces peintures allégoriques des principaux événements de Louis XIV; & l'on trouva que les inscriptions, que l'obscurité avoit forcé de mettre au bas, ne suffisoient pas encore pour les entendre.

C'étoient les partisans de Pierre Mignard qui excitoient toutes ces clameurs. Ce peintre, célebre dans sa profession, voyoit avec chagrin un rival, & un rival plus riche que lui, dans le Brun. Dévoré d'ambition, mais adroit, il se contentoit de former une cabale puissante en sa faveur, & d'en diriger secrettement les coups contre le premier peintre. Il devint plus hardi à la mort de Colbert, arrivée en 1683. M. de Louvois, qui lui succéda dans la surintendance des bâtiments, avoit été toujours jaloux de ce grand ministre pendant sa vie; il sembloit encore l'être après sa mort; &, souvent par contradiction, il affectoit de défaire ce qu'avoit fait son prédécesseur. Ce fut assez pour lui que celui-ci eût donné sa confiance à le Brun, pour la lui ôter, & pour l'accorder à son concurrent. Il ne laissa échapper aucune occasion de mortifier l'un, & de produire l'autre à la cour; il engagea même Louis

XIV

XIV à confier à Mignard le ſoin de peindre la petite galerie : le Brun n'eut alors pour défenſeurs que ſon propre mérite, & le roi lui-même.

Ce prince, doué d'un ſens exquis, ſçavoit apprécier le beau : il eſtimoit ſans doute Mignard ; mais il ſouffroit avec impatience qu'on voulût l'égaler à ſon premier peintre. S'il laiſſoit agir ſon miniſtre, ſans s'oppoſer à la cabale, il faiſoit toujours à le Brun un accueil marqué & des plus obligeants, & il vantoit plus que jamais ſes nouvelles productions. Ayant avancé un jour que les beaux tableaux ſembloient devenir plus admirables après la mort de leur auteur : *Quoi qu'on en diſe*, ajouta-t-il en ſe tournant du côté de le Brun, *ne vous preſſez pas de mourir ; je vous eſtime à préſent autant que pourra faire la poſtérité.* On peut ajouter ces paroles pleines de bonté, à tant d'autres traits qui font connoître le caractere aimable de ce monarque, dans le cours de ſa vie privée.

Malgré cette faveur ſignalée, le Brun n'alloit plus guere à la cour, ſans recevoir quelques nouveaux dégoûts, bien capables de l'en éloigner ; d'ailleurs ſa ſanté s'affoibliſſoit tous les jours. Il eut une maladie longue & languiſſante, pendant laquelle il travailla néanmoins à une Nativité qui eſt ſon dernier ouvrage, & où l'on ne voit pas de traces de décadence. Mais enfin, étant tombé de nouveau malade à ſa maiſon de Montmorenci, & s'étant fait tranſporter à Paris où ſa maladie empira, il mourut dans ſon logement des Gobelins, âgé de ſoixante-onze ans, pénétré des ſentiments de la religion, dont il avoit repréſenté les myſteres avec tant de ſageſſe & d'onction, & généralement regretté de tous les gens de bien, des gens de l'art, & des amateurs. Il fut enterré à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où il avoit acquis une chapelle, dans laquelle il avoit fait ériger uniquement pour ſa mere un mauſolée d'une beauté ſinguliere. Sa veuve lui en fit ériger un particulier tout auprès, qui n'eſt pas moins remarquable. Le Brun ne laiſſa pas d'enfants de ſon mariage avec Suzanne Butay, qu'il avoit épouſée en 1647,

& avec laquelle il vécut toujours dans une union parfaite & inaltérable.

« Cet admirable artiſte, dit M. Deſportes, indépendamment de ſon art, étoit doué de bien des qualités eſtimables. Il avoit l'ame grande, beaucoup de probité & de nobleſſe dans les ſentiments (*a*); l'eſprit vif & univerſel, extrêmement cultivé par la lecture (*b*); l'uſage du monde & de la cour, le commerce des ſçavants & des écrivains du premier ordre, comme les Boſſuets, les Deſpréaux, les Racines, & pluſieurs autres avec leſquels il étoit en liaiſon..... Sa figure étoit noble, ainſi que toutes ſes manieres; ſa phyſionomie ouverte & ſpirituelle annonçoit un caractere auſſi bon qu'aimable, & ne trompoit point. Il ne reſte plus qu'à conſidérer ce grand homme par rapport à l'art, ou, pour mieux dire, aux arts qu'il poſſédoit ſans conteſtation dans un degré éminent.

» Pour commencer par la compoſition, on peut dire, ſans rien exagérer, que, du côté de l'invention, il a certainement égalé, par la beauté & la fécondité du génie, comme par la multitude & la variété de ſes productions, les plus grands compoſiteurs qui l'avoient précédé. Il joignoit à l'imagination la plus vive & la plus inépuiſable, le jugement le plus mûr & le plus ſolide; n'introduiſant jamais dans ſes ouvrages aucun objet ſans conſulter l'antiquité, les livres & les ſçavants, pour n'y rien omettre de néceſſaire, & n'y rien laiſſer de ſuperflu. On voit briller dans tout ce qu'il a fait une érudition choiſie, un eſprit poétique; & perſonne n'a plus exactement obſervé ce qu'on appelle le coſtume.

» Ses diſpoſitions ſont judicieuſes & animées; les objets y ſont diſtribués avec art, mais ſans affectation; ſes grouppes agréablement diverſifiés, ſes at-

(*a*) Le Brun eût conſtamment pour Pierre Mignard, ſon rival & ſon ennemi, les procédés les plus honnêtes.

(*b*) Il nous a laiſſé deux traités très-eſtimés, l'un ſur la phyſionomie, & l'autre ſur les caracteres des paſſions, leſquels prouvent les réflexions qu'il avoit faites ſur cette matiere.

» titudes d'un beau choix, nobles, expreſſives & bien » contraſtées ſans être forcées. Ses draperies ſont bien » jettées, dans un bel ordre de plis, marquant fine- » ment le nu; elles ont un air de grandeur qui les » diſtingue, & pourroient peut-être ſervir de mode- » les. Quoiqu'il eût toujours fort eſtimé le goût de » deſſin de Raphaël & de l'école Romaine, il ſem- » ble avoir plutôt ſuivi celui des Carraches, au moins » dans ſes premiers ouvrages, où ſon deſſin paroiſſoit » plus fier, plus mâle & plus ſçavant. Dans la ſuite, » il devint moins recherché, plus coulant, toujours » gracieux, &, malgré ſa facilité ſurprenante, ne s'é- » cartant preſque jamais de la correction. » Il n'a manqué à le Brun, pour arriver à la perfection, que d'avoir un coloris plus vigoureux & plus varié, & d'avoir évité peut-être une trop grande uniformité dans ſes airs de tête. Il eut pour éleves, ſon frere Gabriel, Claude Audran, Verdier, Houaſſe, la Foſſe, Viviani, le Févre & beaucoup d'autres. Il a gravé lui-même pluſieurs morceaux. Les plus habiles graveurs ſe ſont empreſſés de travailler d'après lui.

BRUNELLI, (*Gabriel*) ſculpteur, né à Bologne dans le dernier ſiecle, fut éleve de l'Algarde. On voit de ſes ouvrages à Padoue, à Ravenne, à Véronne, à Naples, à Mantoue, à Modene & à Bologne. Ils conſiſtent en ſtatues, en bas-reliefs, en tombeaux, en bains, & en fontaines publiques, avec des figures giganteſques bien mouvantes, & terminées dans une ſinguliere perfection. La ville où il eſt né poſſede ſeule quarante-quatre ouvrages de marbre, de ſa main.

BRUNELLESCHI, (*Philippe*) architecte & ſculpteur, né à Florence en 1377, mort en 1440. Selon l'auteur des *Vies des Architectes*, la nature avoit refuſé les perfections du corps à ce fameux reſtaurateur de l'architecture; mais elle le doua abondamment de celles de l'eſprit. Son pere, voyant qu'il ne pouvoit l'engager à prendre le parti des ſciences, lui laiſſa ſuivre ſon inclination pour les arts. Il le plaça chez un orfevre

pour apprendre cette profeſſion. Il fit pendant ſon apprentiſſage, à Piſtoïe, quelques ſtatues d'argent pour une égliſe, précieuſes par leur travail; il s'adonna enſuite à la perſpective qui étoit alors preſque entiérement négligée, & s'appliqua à la ſculpture, dans laquelle il donna des preuves de ſes talents, en faiſant avec ſon ami Donnato ces portes de bronze & ce baptiſtere qui décorent l'égliſe de Saint-Jean. Brunelleſchi étudia auſſi la géométrie, & s'attacha en même temps à la lecture de la Bible & des ouvrages du Dante, dans leſquels il diſoit trouver tout ce qui pouvoit le contenter pour le ciel & pour la terre. Quelques tracaſſeries qu'il éprouva à Florence l'engagerent à faire le voyage de Rome. Ce fut-là qu'à l'aſpect de ces anciens monuments des débris de la ſplendeur Romaine, il conçut le noble projet de tirer l'architecture des ténebres où elle étoit enſevelie depuis ſi long-temps. C'eſt ce qui le porta à étudier continuellement les ruines du coliſée, de l'amphithéâtre & des palais, & à les deſſiner avec ſoin.

On lui attribue la gloire d'avoir diſtingué le premier les trois ordres Grecs qui ſont les plus anciens, ſçavoir, le Dorique, l'Ionique & le Corinthien. L'application qu'il apporta à ce travail lui cauſa une maladie qui l'obligea d'aller prendre l'air de Florence. Il y eut à peine recouvré ſa ſanté, qu'on le conſulta ſur le bâtiment de la coupole, qu'on vouloit élever au-deſſus de l'égliſe de Sainte-Marie *del Fiore*. Il en donna un deſſin qui ſurpaſſa tout ce que les autres architectes de l'Italie avoient tenté pour le même ſujet. Ceux-ci, ſouffrant avec impatience de ſe voir vaincus par un rival qu'ils avoient mépriſé juſqu'alors, tâcherent de le décréditer, & repréſenterent au ſénat que ſon entrepriſe téméraire étoit impoſſible, parce qu'effectivement elle étoit au-deſſus de leur capacité. Piqué de leurs mauvais procédés, Brunelleſchi préſenta un écrit au ſénat, où il fit voir l'ignorance de ſes compétiteurs & la facilité de ſa propoſition: il la ſoumit même aux jugements de quelques architectes étrangers, qui, re-

gardant ſon plan ſans paſſion, en admirerent la nobleſſe, & lui donnerent la préférence; de ſorte que, par les ſuffrages de tout le peuple, on adjugea la victoire à cet excellent architecte, qui eut toute la conduite & toute la gloire de ce grand ouvrage, puiſque Laurent Ghiberti, qu'on lui avoit donné pour ſecond, ne fit que l'aider dans l'exécution.

Brunelleſchi acheva heureuſement cette coupole prodigieuſe; ce que les anciens n'auroient jamais oſé exécuter à une pareille hauteur, car elle a deux cents deux braſſes depuis le pavé de l'égliſe juſqu'à l'extrémité de la croix. Il n'y eut que la lanterne qui reſta imparfaite; mais l'architecte en laiſſa les plans & le modele. La conſtruction de cet ouvrage fit éclater le nom de Brunelleſchi dans toute l'Italie. Le duc de Milan l'appella auprès de lui, pour lui faire tracer le plan de la citadelle de cette ville. Cet artiſte donna auſſi le plan de la fortereſſe de Vicopiſano, & celui des deux citadelles de la ville de Piſe. Il fit auſſi beaucoup d'autres ouvrages, en particulier pour Côme de Médicis. Pluſieurs demeurerent imparfaits, à cauſe de la malice de ſes ennemis qui le traverſerent toujours. Cependant ſa réputation étoit telle, que tout le monde s'empreſſoit d'avoir de ſes deſſins. Le marquis de Mantoue lui fit faire des digues pour contenir le Pô dans ſon lit, & pluſieurs autres ouvrages. Ce prince avoit coutume de dire que Florence étoit autant digne d'avoir un artiſte auſſi célebre que Brunelleſchi parmi ſes concitoyens, que celui-ci méritoit de naître dans une ville auſſi belle & auſſi agréable.

Le pape Eugene IV ayant demandé un architecte à Côme de Médicis, pour le charger de la conſtruction d'un édifice dont on ignore le nom, ce prince lui envoya Brunelleſchi, avec une lettre conçue en ces termes: « J'envoye à Votre Sainteté un homme dont » les talents ſont ſi grands, qu'il ſeroit capable de re» tourner le monde. » Lorſque le pape vit cet artiſte qui étoit petit, laid, & ſimple dans ſes habits, il lui dit, après avoir lu la lettre de ſon protecteur: *Vous*

êtes donc cet homme qui pourroit faire mouvoir l'univers ? Brunelleſchi lui répondit : *Que Votre Sainteté me donne un endroit où je puiſſe appuyer la manivelle, elle verra pour-lors tout ce que je puis faire.* On ignore quels furent les travaux qu'on lui fit faire à Rome ; mais on ſçait que le pape le renvoya à Florence, comblé d'honneurs & de préſents. Brunelleſchi avoit un génie ſupérieur, & une façon de penſer noble & élevée. Il ſe fit une grande réputation, même dans ſa patrie, où il fut élu magiſtrat. On reconnut encore plus ſon mérite après ſa mort. Il fut regretté de tout le monde, & on lui fit de magnifiques funérailles dans l'égliſe de Sainte-Marie *del Fiore*, où il eſt enterré. La poſtérité lui a rendu la juſtice qu'il méritoit, puiſqu'on lui fait honneur du rétabliſſement de la bonne architecture.

I. BRUYN, (*Nicolas de*) deſſinateur & graveur, né à Anvers, vivoit à Antorff à la fin du quinzieme ſiecle, & au commencement du ſeizième. Sa maniere approche beaucoup de celle de Lucas de Leyde, c'eſt-à-dire un peu ſeche & maigre. Son deſſin eſt abſolument dans le goût gothique ; on ne laiſſe pas cependant d'admirer ſes inventions & gravures, parmi leſquelles on remarque des oiſeaux étrangers, & quantité de grands morceaux qui ſont d'un travail immenſe, & finis avec ſoin.

II. BRUYN, (*Abraham de*) deſſinateur & graveur, natif d'Anvers, vivoit vers la fin du ſeizieme ſiecle. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, tant à Anvers qu'à Cologne, on doit diſtinguer cinquante-deux planches qu'il a deſſinées & gravées dans un livre de ſa compoſition, intitulé : *Diverſarum gentium armatura equeſtris*, in-4°, en latin & en allemand. Il a auſſi gravé pluſieurs portraits.

BRY, (*Théodore de*) graveur, né à Liege, mort à Francfort, où il s'étoit établi vers 1570. Quoique l'on mette cet artiſte au rang des petits maîtres, & que d'ailleurs ſon burin ſoit un peu ſec, il a cependant gravé pluſieurs morceaux d'hiſtoire & d'ornements,

que les amateurs recherchent avec raiſon. Les eſtampes qu'il a copiées d'après d'autres eſtampes, & qu'il a réduites en petit, ſont ſouvent plus eſtimées que les originaux. On a encore de lui pluſieurs portraits, tant de ſa compoſition que d'après divers maîtres.

BRYLINGER, (*Nicolas*) imprimeur de Bâle, dans le ſeizieme ſiecle. Il ſe rendit aſſez célebre dans ſon art: ſa deviſe étoit un vieux lion au milieu de deux autres plus vigoureux, ſe tenant ſur les pieds de derriere, le reſte du corps élevé. Celui de ces animaux qui eſt à droite porte avec ſa patte gauche une horloge. Brylinger conſacra preſque uniquement ſa preſſe à la poéſie; car il n'imprima guere que des poëtes latins. Geſner lui dédia le quatrieme livre de ſes *Pandectes* ſur la poétique. Après lui avoir donné de grands éloges en le comparant aux Etiennes, aux de Colines, &c. il l'exhorte à ne point imprimer les anciens poëtes en entier, pour ne pas occaſionner la corruption des mœurs dans la jeuneſſe. Ce fut par cette raiſon que ce ſçavant s'appliqua à purger les auteurs latins des obſcénités qu'il eſt toujours dangereux d'expoſer à des yeux, malheureuſement trop avides de ces ſortes de choſes. Il fut le premier que le zele des mœurs engagea dans ce travail, comme Maximus Planudes l'avoit fait à l'égard de quelques poëtes grecs.

BUFALMACO BUONAMICO, peintre, natif de Florence, mort en 1340, âgé de.... C'eſt le même dont Bocace fait des contes ſi plaiſants. On rapporte qu'il étoit ingénieux dans ſes compoſitions; mais ſes bons mots & ſes ſaillies l'ont encore rendu plus célebre. Chargé de peindre la vie de Jeſus-Chriſt dans un couvent de filles, il y entra un jour aſſez mal habillé. Les religieuſes lui demanderent pourquoi le maître n'étoit pas venu travailler lui-même. Bufalmaco répondit qu'il arriveroit bientôt. Sur ces entrefaites les religieuſes ſe retirerent. Profitant de leur abſence, le peintre forme une figure qu'il compoſe de deux chaiſes & d'un pot qu'il met au-deſſus, les cou-

vre d'un manteau & d'un chapeau, & tourne cette figure du côté de l'ouvrage. Quel fut l'étonnement de ces religieuſes à leur retour, de voir ce nouvel ouvrier qui leur dit que c'étoit-là le maître! Cette plaiſanterie les amuſa beaucoup; mais elles apprirent en même temps qu'il ne faut jamais juger d'un homme par ſon extérieur.

Ce même Bufalmaco fut appellé par l'évêque d'Arezzo pour faire quelque ouvrage: toutes les fois qu'il retournoit au travail, il trouvoit ſes pinceaux en déſordre & ſes peintures toutes barbouillées. Outré de colere, il accuſa les domeſtiques qui s'en diſculperent tous. Ne les croyant pas cependant ſur leur parole, & voulant ſurprendre celui qui lui jouoit ce tour, il ſe mit en embuſcade; à peine il y fut, qu'il vit un ſinge prendre les pinceaux, dont il alloit gâter ce qui venoit d'être fait, ſi le peintre ne l'en eût empêché.

Quelque temps après, Bufalmaco étant allé à Piſe pour travailler dans l'abbaye de S. Paul, un certain Bruno qui lui étoit adjoint, & qui ne pouvoit venir à bout de donner à ſes figures une expreſſion aſſez forte ni un coloris aſſez vif, le conſulta pour en tirer quelque ſecours. Celui-ci voulut bien d'abord lui enſeigner la maniere de donner plus d'agrément à ſon coloris; mais, ſaiſiſſant en même temps l'occaſion de ſe divertir à ſes dépens, il lui conſeilla, pour donner à ſes figures plus d'expreſſion, de leur faire ſortir les paroles de la bouche par des rouleaux où elles ſeroient écrites. Le crédule Bruno profita de cet avis avec reconnoiſſance; &, comme il étoit alors occupé à repréſenter une ſainte Urſule avec une femme à ſes pieds, il ne manqua pas de leur faire ſortir de la bouche des écriteaux qui montroient les demandes & les réponſes que ces deux figures ſe faiſoient l'une à l'autre. On ne doit pas être ſurpris que Bruno & d'autres peintres ignorants aient trouvé cette maniere admirable; mais on doit l'être quand on ſçait que des peintres, d'ailleurs aſſez habiles, s'en ſont ſervi pendant ſi long-temps.

BUGLIONI, (*François*) ſculpteur, né à Florence, mort dans la même ville en 1520, âgé de cinquante-huit ans. Son érudition, ſon goût pour la muſique, & ſes talents diſtingués pour la ſculpture, lui acquirent la bienveillance de Léon X. On voit le portrait de cet artiſte, en bas-relief, ſur ſon tombeau, dans l'égliſe de S. Omfroy. On connoît un autre Buglioni, modeleur, qui vivoit vers l'an 1500, & qui fut très-habile pour modeler les ſtatues en terre. Il les couvroit, dit-on, d'un certain vernis dont il avoit le ſecret, & qui réſiſtoit aux injures de l'air. La quantité d'ouvrages qu'il a exécutés dans ſa patrie, l'a fait connoître avantageuſement.

BUISTER, (*Philippe*) ſculpteur, né à Bruxelles, mort à Paris en 1688, âgé de quatre-vingt-treize ans. Il quitta ſa patrie vers le milieu du dernier ſiecle, & vint s'établir dans la capitale. On ne peut faire un plus grand éloge de cet artiſte, qu'en citant quelques-uns de ſes ouvrages : le plus conſidérable eſt le tombeau du cardinal de la Rocheſoucault, placé dans une chapelle de ſainte Genevieve à Paris; ce morceau eſt très-eſtimé. On voit encore de lui, dans le parc de Verſailles, le grouppe de deux ſatyres, le joueur du tambour de baſque, avec un petit ſatyre à côté; le poëme ſatyrique, & la déeſſe Flore. Tous ces ouvrages ſont des preuves de la capacité de Buiſter. Les connoiſſeurs lui reprochent néanmoins d'être un peu maniéré. Les draperies n'ont point cette ſimplicité, ce goût vrai de la nature qui vous charme, qui vous ſéduit. C'eſt peut-être le ſeul reproche qu'on puiſſe faire à cet artiſte.

BULLET, (*Pierre*) architecte, né vers le milieu du ſiecle dernier, mort au commencement de celui-ci. Formé à l'école de François Blondel, il conduiſit, en qualité de ſon appareilleur, la main-d'œuvre de la porte Saint-Denis, lors de ſa conſtruction, & d'autres travaux publics que Blondel avoit entrepris pour la ville de Paris. La conduite de ces divers travaux donna à Bullet beaucoup d'expérience dans la pratique de la conſtruction, à laquelle il joignoit une excellente théo-

rie. Les progrès qu'il fit dans ſon art lui mériterent une place à l'académie d'Architecture, dont il devint un des principaux membres. Parmi ſes édifices on diſtingue la porte Saint-Martin, qui n'approche pas cependant de celle de Saint-Denis, & l'égliſe des Jacobins du fauxbourg Saint-Germain. On a de lui un petit ouvrage intitulé *Architecture pratique*, dont les différentes réimpreſſions prouvent ſon extrême utilité pour l'inſtruction des toiſeurs, des maçons praticiens, & des entrepreneurs d'ouvrages dans les bâtiments. On voit dans le *Répertoire des Artiſtes* ſix deſſins de cheminées par cet architecte: elles ſont les premieres à la moderne où l'on ait commencé à employer des glaces ſuivant la nouvelle maniere de François Manſard qui en étoit l'inventeur.

BUNEL, (*Jacob*) peintre, né à Blois en 1558, mort ſous le regne de Henri IV. Il fut honoré du titre de peintre du Roi, ainſi que Du Breuil qui vivoit en même temps que lui. Ces deux artiſtes furent chargés, après la mort du Primatice, des ouvrages de peinture les plus conſidérables. Ils peignirent enſemble la voûte de la petite galerie du Louvre, qui fut brûlée en 1660. On a de Bunel un grand tableau de la deſcente du Saint-Eſprit, qui eſt à Paris dans l'égliſe des grands Auguſtins; & l'on voit aux Feuillants de la rue S. Honoré un autre tableau du même, repréſentant l'Aſſomption de la Vierge. Du Breuil peignit à Fontainebleau quatorze tableaux à freſque dans une des chambres qu'on appelle des poëles; il mourut ſous le regne de Henri IV.

BUONAROTI, (*Michel-Ange*) peintre. *Voyez* MICHEL-ANGE.

I. BUONO, architecte & ſculpteur du douzieme ſiecle. Il fut employé en 1154 par Dominique Motoſini, doge de Veniſe, qui étoit verſé dans l'architecture, pour conſtruire la fameuſe tour de S. Marc, qui a trois cents trente pieds de hauteur. Il bâtit encore un grand nombre d'édifices dans différentes parties de l'Italie, entr'autres le château de l'Œuf à Naples. On

remarque que les ouvrages de cet architecte ſe reſſentent moins du goût Arabe qui régnoit alors. Nous croyons devoir ajouter ici qu'en 1178 le doge Sébaſtien Ziani fit venir à Veniſe deux architectes, dont les noms ſont aujourd'hui inconnus. L'un étoit né en Lombardie, & l'autre à Conſtantinople. L'architecte Lombard fit tranſporter de la Grece à Veniſe deux colonnes de marbre d'une hauteur prodigieuſe, qu'il fit élever ſur la place de S. Marc, & entre leſquelles on fait les exécutions. Il fit enſuite conſtruire un pont de bois à Rialto, & fit un grand nombre d'ouvrages ſi utiles aux Vénitiens, que la république lui aſſigna une penſion conſidérable pendant ſa vie.

L'architecte de Conſtantinople rebâtit l'égliſe de S. Marc, que l'on eſtime plus pour la richeſſe des matériaux & la délicateſſe de ſes ornements, que pour ſa grandeur : elle fut nommée le *Temple doré*. On voit ſous le portique une grande quantité de figures qui repréſentent les principaux ouvriers qui travaillerent à cet édifice. On remarque parmi elles la ſtatue d'un vieillard, qui tient un doigt ſur ſes levres. Si l'on en croit les Vénitiens, elle repréſente l'architecte de Conſtantinople, qui eut l'imprudence de dire au doge que, quelque magnifique que parût cette égliſe, elle n'étoit rien au prix de ce qu'il étoit en état de faire. On voit au-deſſus de ce portique une galerie ſur laquelle ſont placés les quatre fameux chevaux de métal de Corinthe, qui étoient autrefois à l'arc de triomphe de Néron, & qui furent tranſportés de Conſtantinople par les Vénitiens, après la priſe de cette ville. On compte plus de cinq cents colonnes de marbre qui décorent l'égliſe de S. Marc, ſoit extérieurement, ſoit dans l'intérieur.

II. BUONO, (*Paul del*) machiniſte, né à Florence d'une famille diſtinguée, en 1625, mort à Vienne en Autriche à l'âge de trente-ſept ans. Diſciple de Galilée qui lui apprit les mathématiques, il s'eſt rendu célebre par ſon génie inventif. C'eſt à lui qu'on eſt redevable

de l'inſtrument que les phyſiciens ont adopté pour prouver que l'eau eſt incompreſſible. Appellé à Vienne par l'empereur, pour être préſident de la monnoie, il eſſaya de faire éclore les œufs par le moyen d'un fourneau échauffé à la maniere des Egyptiens, & il y réuſſit. Il eut un frere, Candido del Buono, né en 1618, mort en 1670, qui fut curé de S. Etienne de Campolli, & qui inventa deux inſtruments, dont l'un ſert à comparer les peſanteurs des fluides, & l'autre à meſurer les vapeurs qui s'en élevent. Ces deux freres étoient de l'académie de l'Expérience établie à Florence, & ils l'illuſtrerent par leurs découvertes.

BUONTALENTI, (*Bernard*) architecte & machiniſte, né à Florence en 1535, mort en 1608. Il étoit encore enfant lorſque la maiſon de ſon pere, ſituée ſur les bords de l'Arno, vint à s'écrouler, & écraſa tous ceux qui l'habitoient. Echappé ſeul à ce funeſte accident, à la faveur d'une voûte ſous laquelle il ſe trouva par haſard, il fut protégé par le grand-duc Côme de de Médicis, qui prit ſoin de ſon éducation. Comme la nature l'avoit doué de beaucoup de vivacité & de diſpoſition pour les arts, il y fit des progrès étonnants. Il apprit la ſculpture & l'architecture civile & militaire ſous Michel-Ange & ſous le Vaſari. On compte en Toſcane pluſieurs places qu'il fortifia, & des édifices ſuperbes bâtis ſur ſes deſſins, entr'autres la maiſon de campagne de Pratolino pour le ſouverain. Le plan, dit-on, eſt ſi ingénieux, que, ſans y avoir de cour & de galerie, ni autres eſpaces vuides par le moyen deſquels un architecte peut éclairer facilement ſes appartements, l'édifice dont on parle eſt cependant très-bien éclairé. Les machines qui ont été conſtruites dans cette maiſon de plaiſance pour y amener & élever les eaux, méritent l'attention des connoiſſeurs. Il en eſt de même des autres machines hydrauliques, telles que des orgues mues par l'eau, qui ont ſervi depuis de modele à tout ce qui a été fait en ce genre dans tout le reſte de l'Europe.

Buontalenti avoit un talent ſingulier pour les méchaniques. Il entendoit ſi bien la conſtruction des feux d'artifice, qu'il en eut le ſurnom de Bernard *delle girandole*, c'eſt-à-dire *des fuſées*. Mais ce fut ſur-tout dans les décorations de théâtre & dans les fêtes publiques qu'il fit briller ſon goût & ſon génie pour les grandes choſes. Il trouva auſſi le moyen de conſerver la glace & la neige. Le grand-duc, pour lui en témoigner ſa reconnoiſſance, lui donna à perpétuité le produit de l'impoſition qu'on mit ſur cette marchandiſe. Au milieu de toutes ſes occupations, cet artiſte avoit encore le temps de s'exercer dans la peinture: il ſe diſtingua particulierement dans un genre qui paroiſſoit peu fait pour ſa vivacité; c'étoit la miniature. Quoique les Toſcans faſſent beaucoup de cas des ouvrages de cet artiſte en architecture, ces ouvrages ne ſont pas néanmoins exempts de critique. Mais ce qui lui aſſure des éloges qui ne ſeront contredits par perſonne, c'eſt que ſes vertus égaloient au moins ſes talents. Malgré cela les envieux empoiſonnerent le cours de ſa vie; il fut perſécuté de différentes manieres, & ſa vieilleſſe fut des plus triſtes.

BUPALE & ANTHERMUS, ſculpteurs. Ils vivoient dans la quarantieme olympiade, c'eſt-à-dire 535 ans avant Jeſus-Chriſt. Les talents pour la ſculpture étoient héréditaires dans leur famille: leur biſaïeul appellé *Malas*, leur aïeul *Micciade*, & leur pere *Antherme*, né dans l'iſle de Chio, avoient exercé cet art. Ceux dont il s'agit dans cet article étoient contemporains d'Hipponax, connu par ſes vers ſatyriques & par la laideur de ſon viſage. Ils eurent l'imprudence de le repréſenter tel qu'il étoit, de lui prêter peut-être des défauts, & d'expoſer ſon portrait en public pour exciter les plaiſanteries des paſſants. Hipponax indigné ſe vengea cruellement. Il fit contr'eux une ſatyre ſi violente, qu'ils ſe pendirent de déſeſpoir, ſelon le rapport de quelques auteurs. Horace paroît être de ce ſentiment, puiſqu'il dit dans ſes *Epodes* qu'Hipponax

ſut un ennemi redoutable pour Bupale : *Hipponax acer hoſtis Bupalo.*

Pline, au contraire, aſſure poſitivement que ces deux freres n'en vinrent point à de ſi fâcheuſes extrémités : car ils firent, ajoute-t-il, pluſieurs ſtatues dans les iſles voiſines de Chio, & dans celle de Délos ſurtout. Ils graverent ſur un de ces ouvrages une inſcription, qui portoit que l'iſle de Chio n'étoit pas ſeulement recommandable par ſes vins, mais encore par les ouvrages des fils d'Anthermus. Les habitants de Jaſus, ville de la Carie, poſſédoient une ſtatue de Diane faite par ces deux artiſtes. On voyoit auſſi dans l'iſle de Chio une ſtatue de Diane, ouvrage de leurs mains, laquelle avoit cela de remarquable, que, placée dans un lieu élevé, le viſage de la déeſſe paroiſſoit triſte à ceux qui entroient, & gai quand ils ſortoient. L'empereur Auguſte fit mettre des ouvrages de ces artiſtes dans preſque tous les temples qu'il fit bâtir, ſurtout dans celui qu'il dédia à Apollon ſur le mont Palatin.

BUSI, (*Nicolas*) ſculpteur Italien, mort à Valence en Eſpagne en 1709, dans un âge avancé. Il paſſa la plus grande partie de ſa vie à Murcie, où il faiſoit des ouvrages qu'il vendoit à un prix exceſſif. L'auteur Eſpagnol qui nous ſert de guide, dit que les yeux ne peuvent ſuffire pour les admirer, ni les paroles pour les louer. Buſi fut ſculpteur du roi Philippe IV, qu'il repréſenta en buſte, de même que la reine ſa mere. Cet artiſte étoit fort lié avec Laurent Vila qui s'étoit établi à Murcie, & dont les ouvrages en peinture lui ont fait aſſez d'honneur : ils ſont même plus eſtimés que ceux de ſon pere, qui jouiſſent pourtant d'une aſſez grande réputation en Eſpagne.

BUSQUETTO *de Dulichio*, architecte, Grec d'origine, vivoit dans le onzieme ſiecle. Il ſe fit une grande réputation dans l'architecture. On le chargea en 1016 de bâtir la cathédrale de Piſe, l'une des plus belles & des plus riches de ce temps. Quoique les ornements de cette égliſe ſoient ridicules, l'architec-

ture n'eſt pas abſolument auſſi mauvaiſe que celle qu'on nomme *le gothique moderne* : les proportions générales ſont aſſez bonnes, & l'enſemble de l'édifice a un caractere de ſolidité. Buſquetto mourut à Piſe, où il a ſon tombeau, avec une inſcription qui nous apprend qu'il avoit des connoiſſances ſupérieures dans la méchanique, & qu'il ſçavoit faire mouvoir de très-grands fardeaux avec très-peu de forces. On y lit entr'autres que dix filles élevoient, par ſon moyen, des poids que mille bœufs accouplés n'auroient pu remuer, & qu'un vaiſſeau de charge n'auroit pu porter en pleine mer. Il eſt aſſez vraiſemblable que c'eſt une hyperbole dictée par l'ignorance qui régnoit dans ce ſiecle.

BUTERFIELD, ingénieur du roi pour les inſtruments de mathématiques, eſt mort à Paris en 1724. Ceux qu'il a conſtruits ſont remarquables par leur juſteſſe. On fait ſur-tout une eſtime ſinguliere de ſes grands quarts de cercle.

BUYER, (*Barthelemi*) imprimeur de Lyon & conſeiller de ville en 1482. Il paroît être le premier qui ait exercé l'art de l'imprimerie à Lyon. On croit que le premier livre imprimé dans cette ville eſt le rare exemplaire de la *Légende dorée*, à deux colonnes, en caractere gothique, ayant les lettres initiales peintes à la main, & ſans aucun chiffre aux pages. On lit ces mots à la fin : *Cy finit la Légende dorée, dicte la Vie des Saints, en françois ; revue & diligemment corrigée auprès du latin, & ſelon le vrai ſens de la lettre, comm'il pourra apparoître par ceux qui diligemment mettront la peine à lire & bien entendre, par notable & révérend docteur maître Jehan Battalier, docteur en la ſainte Théologie à Paris, religieux de l'ordre des Prêcheurs de la ville de Lyon ſur le Rhône, & imprimée en ladite ville de Lyon, par Barthelemi Buyer, citoyen dudit Lyon, le 18 Avril 1476.*

Il eſt fait mention dans le Catalogue de M. de Boze, page 72, n° 330, du livre intitulé : *Speculum Vitæ humanæ, in quo agitur de quolibet genere ſtatûs hominum. Lugd. Guillel. Regis, 1477, in-4°.* Au deſſous de ce

titre eſt cette note de M. de Boze : *Ce livre eſt le premier qui ait été imprimé à Lyon, &c.* Enſuite quelques vers latins, & au deſſous ce qui ſuit : *Hoc opus fuit completum & finitum in civitate Luduni ſuprà Rhodanum, per magiſtrum Guillelmum Regis dicte vite, Luduni habitatoris in domo honorabilis viri Bartholomæi Burii, Burgenſis dicti. Luduni, die 7 menſis Januarii anno Domini 1477. Deo gratias.*

M. de Boze, tout éclairé qu'il étoit dans la connoiſſance des éditions qui remontent à l'origine de l'imprimerie, n'a pas connu l'édition de la *Légende dorée* de 1476, & date d'une année plus tard l'établiſſement de l'imprimerie de Lyon. Il paroît, par l'énoncé qui eſt à la fin du *Speculum* tranſcrit tout au long, que ce Guillaume Regis demeuroit chez Barthelemi Buyer, comme on le voit par ces mots: *In domo honorabilis viri Bartholomæi Burii;* ce qui paroît être une nouvelle preuve que celui-ci doit paſſer pour le premier imprimeur de Lyon.

Le même Buyer imprima le nouveau Teſtament de la verſion de Guyars des Moulins, revue par Julien Macho & Pierre Farget. Gabriel Martin a fixé la date de cette impreſſion à l'an 1477, dans ſon Catalogue de la bibliotheque de feu M. du Fay. Buyer mit encore ſous la preſſe la *Pratique en Chirurgie de Gui de Chauliac, tranſlatée du latin par Nicolas Panis, médecin, natif de Careman en baſſe Normandie, & habitant de Lyon; in-fol. 1478.* On ne ſçait ſi c'eſt lui qui imprima, en 1478, les *Pandectes en Médecine de Matthæus Sylvaticus*, que Gabriel Naudé a cru être le premier livre imprimé à Lyon.

BYRGE, (*Juſte*) artiſte & aſtronome du quinzieme ſiecle. Il excelloit dans l'art de fabriquer les inſtruments aſtronomiques, & ſe rendit cher par ce talent au célebre landgrave de Heſſe-Caſſel, Guillaume IV. Il étoit également verſé dans la théorie & la pratique de l'aſtronomie; & ce fut lui qui, après la mort du landgrave, continua d'obſerver à Caſſel juſqu'en 1597. Il

paſſa

paſſa de-là au ſervice de l'empereur, dont il fut mathématicien. Képler nous le repréſente comme doué de beaucoup de génie, mais penſant ſi modeſtement de ſes inventions, ou ſi indifférent pour elles, qu'il les laiſſoit enfouies dans la pouſſiere de ſon cabinet. C'eſt par cette raiſon que, quoiqu'il fût fort laborieux, il ne donna jamais rien au public par la voie de l'impreſſion.

Byrge eſt l'inventeur du compas de proportion, inſtrument fort connu de ceux qui pratiquent la géométrie élémentaire. *Levinus Hulſius* le lui attribue dans un ouvrage imprimé en 1603, ſous le titre de *Tractatus tres ad Geodeſiam ſpectantes*. Un de ces traités concerne le compas de proportion; on l'y voit à la tête, fait en forme de compas à groſſes branches applaniés & quarrées, qui ſe terminent par deux pointes, comme les compas ordinaires. C'eſt de-là que lui eſt venu le nom de compas de proportion; car, fait de cette maniere, il ſervoit en même temps de compas & de regle à exécuter diverſes opérations. Cet inſtrument a été dans la ſuite le ſujet d'une querelle entre Galilée & un certain Balthazar Capra, qui fut pouſſée vivement par divers écrits pendant pluſieurs années. Cette invention ne méritoit pas d'être revendiquée avec autant de chaleur qu'elle le fut par ce grand homme. Il n'y a pas de quoi illuſtrer un mathématicien, d'avoir eu l'idée de tranſporter ſur deux regles de cuivre mobiles angulairement, quelques échelles de parties égales, de polygones, &c.

Si nous en croyons Béker, Byrge eut auſſi l'heureuſe idée d'appliquer le pendule à la meſure du temps. Beker dit le tenir d'un mathématicien de l'électeur de Mayence, qui le lui avoit dit en 1678: mais il y a trop loin de Byrge à ce premier témoin de ſa découverte, & nous connoiſſons trop peu quel degré de croyance nous lui devons, pour dépouiller Galilée & Huyghens de l'honneur de cette ingénieuſe & utile invention.

CAF

CAFFA, (*Melchior*) ſculpteur. Il eſt plus connu ſous le nom de *Maltois*, du nom de ſa patrie, où il naquit en 1631 : il mourut à Rome en 1687. Eleve du cavalier Bernin, il fit de ſi grands progrès dans ſon art, que quelques-uns ne ſont pas difficulté de dire qu'il égala ſon maître. Pluſieurs égliſes de Rome poſſedent des morceaux de ſculpture, qui ſont autant de preuves de ſa grande habileté. On admire ſur-tout un de ſes meilleures ouvrages dans l'égliſe des Auguſtins de cette ville : c'eſt le grouppe de S. Thomas de Villeneuve. Surpris par la mort, il n'eut pas le temps d'y mettre la derniere main : ce fut Hercule Ferrata qui le finit. Les connoiſſeurs s'accordent à dire que le Maltois avoit un génie des plus féconds, & qu'il étoit excellent deſſinateur.

I. CAFFIÉRI, (*Philippe*) ſculpteur, né à Rome en 1634, mort en 1716. Ses ancêtres, originaires de Naples & alliés aux meilleures maiſons de l'Italie, s'étoient rendus recommandables par leurs ſervices militaires ſous l'empereur Charles-Quint, & ſous Philippe II, roi d'Eſpagne. Le pere de notre artiſte fut ingénieur du pape Urbain VIII, & fut tué au ſiege d'une place en 1640, âgé ſeulement de trente-ſix ans. Philippe Caffiéri, ſon fils, appellé en France par le cardinal Mazarin, qui l'avoit demandé au pape Alexandre VII, arriva à Paris en 1660. M. de Colbert ayant connu ſon mérite, lui donna un logement aux Gobelins, & l'employa dans divers travaux pour les maiſons royales. Dans la ſuite M. de Seignelai le fit nommer ſculpteur, ingénieur, deſſinateur des vaiſſeaux du roi, & inſpecteur de la marine à Dunkerque. Cet habile homme eut de ſon mariage avec Françoiſe Renault de Beauvallon, couſine germaine du célebre

Charles le Brun, quatre garçons & trois filles. L'ainé, François-Charles, eut en 1695, ſur la démiſſion de ſon pere, la place de ſculpteur des vaiſſeaux du roi à Breſt, place que ſes deſcendants occupent encore. Philippe fut directeur des poſtes à Calais, où ſes fils exercent le même emploi. François mourut à Londres; & Jacques, qui ſuit, s'eſt fait un nom diſtingué dans les arts.

II. CAFFIÉRI, (*Jacques*) ſculpteur & fondeur, né à Paris aux Gobelins en 1678, mort ſubitement dans la même ville en 1755. Il travailla beaucoup pour les maiſons royales. On a de lui pluſieurs buſtes en bronze, parmi leſquels on remarque celui de M. le baron de Bezenval, colonel du régiment des Gardes Suiſſes, que M. ſon fils conſerve très-précieuſement dans ſon cabinet, & qui mérite en effet cette diſtinction par la beauté de l'exécution. Cet artiſte joignoit à ſes talents une douceur de caractere & une affabilité qui lui procurerent l'eſtime & l'amitié de tous ceux dont il fut connu. Il eut deux fils, dont l'aîné, nommé Philippe, né en 1714, mort en 1774, a ſuivi avec honneur la même carriere que celle de ſon pere. Il a fait de concert avec lui pluſieurs ouvrages. Nous trouvons dans les *Etrennes chromométriques*, par M. le Roi l'ainé, horloger du roi, que ces deux artiſtes ont compoſé & exécuté la boîte en bronze qui renferme la fameuſe ſphere de paſſement, dont la hauteur eſt de ſept pieds. Le ſecond fils de Jacques Caffiéri, eſt M. Jean-Jacques Caffiéri, ſculpteur du roi, & profeſſeur de l'académie de peinture, qui a bien voulu nous communiquer des notices pour les articles qu'on vient de lire. Si nous ne nous étions pas fait une loi de ne point parler des artiſtes vivants, nous dirions qu'il marche glorieuſement ſur les traces de ſes peres, & qu'il l'emporte même ſur eux par des ouvrages où le génie ſe fait plus remarquer. Le public connoiſſeur a admiré ſes talents dans le buſte de Piron, qui a fait un des principaux ornements du ſallon de 1775, & qui eſt deſtiné pour le foyer de la comédie Françoiſe. C'eſt un mo-

nument que l'amitié lui a fait ériger, pour laiſſer à la poſtérité l'image d'un poëte qui ſera toujours cher à la république des lettres, tant par ſes rares talents, que par ſes bonnes mœurs : ce ſont les expreſſions de M. Caffiéri. Nous omettons à regret pluſieurs autres de ſes ouvrages, tels que la figure de ſainte Sylvie en marbre, aux Invalides; les buſtes de Quinault, Lully, Rameau, au foyer de l'Opéra; & celui de M. Helvétius, mort en 1771, &c.

CAGNACCI, (*Guido* CAULASSI) peintre, né à Caſtel-Duranté, mort à Vienne âgé de quatre-vingts ans. Il fut ſurnommé *Cagnacci* à cauſe de la difformité de ſon corps. Eleve du Guide, il acquit une maniere qui rendoit ſes ouvrages précieux; les derniers qu'il fit le ſeroient encore bien davantage s'il n'avoit pas erré du côté du coloris : il voulut en prendre un plus vigoureux, & il éprouva combien il eſt quelquefois fâcheux de ſortir de ſon genre. M. le duc d'Orléans poſſede un tableau de ce maître, repréſentant une martyre.

CAIUS POSTUMIUS & COCCÉIUS AUCTUS, vivoient ſous le regne d'Auguſte. Ils étoient affranchis, & ſe firent un grand nom dans l'architecture. Agrippa, chargé des ouvrages qu'Auguſte fit faire dans les environs de Naples, employa Coccéius qui étoit éleve de Caïus. Coccéius perça cette montagne pour aller à Pouzzoles, que l'on nomme aujourd'hui la grotte de Pauſillippe.

CALABROIS, (*Matthias* PRÉTI, ſurnommé le) peintre, né en 1643 dans la terre de la Taverne, ſituée dans la Calabre, mort à Malthe en 1699. Ce peintre excelloit dans les grandes machines; & le goût naturel qu'il avoit pour les traiter, fut très-heureuſement développé par Lanfranc, un des plus grands maîtres en ce genre. Le Calabrois donna des preuves de ſon talent par les ouvrages qu'il fit à Malthe, dans l'égliſe cathédrale de S. Jean. Il repréſenta dans le plafond la vie de S. Jean avec un tel ſuccès, que l'Ordre, pour

le récompenſer, le nomma chevalier de grace, lui donna la commanderie de Syracuſe, & y joignit une penſion conſidérable. Il faut avouer que cet artiſte étoit digne de ces bienfaits. On ne peut s'empêcher d'admirer la variété de ſes inventions, la richeſſe de ſes ordonnances, & l'art avec lequel il diſpoſoit ſes ajuſtements. On trouve encore que ſon coloris eſt vigoureux, que ſes figures ont un relief étonnant, & que ſes tableaux font un effet admirable ; mais on deſireroit peut-être que ſa touche fut moins dure, que les couleurs fuſſent moins noires, qu'il y eût moins d'incorrections dans le deſſin, & en général plus de grace & plus de choix. Les connoiſſeurs préferent ſes freſques à ſes tableaux de chevalet. On voit ſes principaux ouvrages à Modene, à Naples & à Malthe. M. le duc d'Orléans poſſede un tableau de ce maître, repréſentant le martyre de S. Pierre, de grandeur naturelle. Louis Deſplaces a gravé ce morceau.

CALAMIS, ciſeleur & ſculpteur, né à Athenes. Ses ouvrages étoient inférieurs à ceux de Praxitele & de Myron ; c'eſt du moins le jugement qu'en porte Cicéron ; mais ils ne laiſſoient pas cependant d'être fort eſtimés. Pauſanias dit, dans ſon premier livre de la Deſcription de la Grece, que l'on voyoit encore de ſon temps, devant la grande porte d'un temple de l'Attique, une ſtatue d'Apollon faite par Calamis, ſous le titre de *Libérateur*. Cet auteur ajoute qu'on croyoit que ce titre lui avoit été donné par les Athéniens, en reconnoiſſance de ce qu'ils avoient été délivrés de la peſte par ce dieu, qui leur rendit un oracle célebre à Delphes. Calamis exécuta encore à Athenes le coloſſe d'Apollon, que M. Lucullus fit depuis tranſporter à Rome dans les jardins de Servilius. Il jetta en bronze un char à quatre chevaux, avec ſon conducteur, pluſieurs autres chevaux & des figures d'Eſculape. On rapporte auſſi qu'il jetta en or des figures repréſentant des ambaſſadeurs.

CALANDRA, (*Jean-Baptiſte*) peintre en moſaï-

que, né à Verceil, floriſſoit dans le dernier ſiecle. Il a exécuté en moſaïque, dans Saint-Pierre de Rome, les quatre docteurs de l'Egliſe, ſur les deſſins de Lanfranc & de Sacchi; & ſur les cartons de Charles Pellegrini & de Romanelli, S. Bernard & S. Grégoire. Le morceau qui fait le plus d'honneur à cet artiſte, eſt la figure de S. Michel, d'après le cavalier d'Arpino: elle ne paroît pas être un ouvrage de moſaïque, mais une excellente peinture.

CALCAGNI, (*Tiberio*) ſculpteur, né à Florence, vivoit dans le ſeizieme ſiecle. Lorſque Michel Ange fut devenu vieux, & qu'il ne put plus deſſiner avec fermeté, il ſe ſervit de la main de Calcagni pour terminer pluſieurs morceaux de ſculpture que ce grand homme avoit commencés. Ce choix honore cet artiſte, & prouve qu'il devoit avoir pour ſon art des talents diſtingués. On connoît encore un autre ſculpteur de ce nom, ſurnommé le *Ferrarois*, qui mourut en 1593, âgé de cinquante-ſept ans, & qui étoit éleve de Jérôme Lombardi. Il a jetté en moule pluſieurs ſtatues des papes; & a fait en argent, dans la *ſanta Caſa* de Lorette, les douze apôtres.

CALCAR *ou* CALKAER, (*Jean de*) peintre, né à Calcar, dans le duché de Cleves, mort à Naples en 1546. Il ſe mit en 1536 ſous la diſcipline du Titien, & il y fit de ſi grands progrès, que d'habiles connoiſſeurs prennent pluſieurs de ſes tableaux & de ſes deſſins à la plume, pour ceux du Titien même. Au ſortir de cette école il ſe rendit à Rome, où il ſaiſit également la maniere de Raphaël. Cet artiſte donnoit les plus grandes eſpérances, lorſqu'une mort inopinée l'enleva dans la fleur de ſon âge, à Naples. C'eſt lui qui a deſſiné les figures anatomiques du livre de Véſal, & les portraits des peintres qui ſont à la tête des vies que Vaſari en a écrites. Indépendamment de ces deux ouvrages, qui prouvent ſon mérite, il a fait quelques tableaux parmi leſquels il en eſt un admirable. C'eſt une Nativité, accompagnée d'anges, où

la lumiere vient du petit Chriſt. Rubens, auquel il appartenoit, en étoit ſi jaloux qu'il ne voulut jamais s'en deſſaiſir. Après ſa mort Sandrart l'acheta, & le revendit à l'empereur Ferdinand qui en faiſoit un cas particulier.

CALDARA, (*Polidore de*) *ou* CARAVAGE, peintre. *Voyez* POLIDORE.

CALCONDILLE, (*Démétrius*) natif de Candie, célebre imprimeur du quinzieme ſiecle. Cet artiſte étoit très-verſé dans les langues grecque & latine. Il fut d'abord correcteur d'imprimerie : il devint enſuite imprimeur, d'abord à Florence, & puis à Milan en 1499. Le ſeul ouvrage que nous ſçachions avoir été imprimé par lui à Florence, eſt un Homere in-fol. dont l'édition eſt magnifique. Il eſt imprimé en beaux caracteres & avec de belles marges. Comme c'eſt le premier livre grec imprimé, il eſt très-curieux & d'un grand prix. Il eſt ainſi intitulé : *Homeri Opera omnia cum textu græco, labore & induſtriâ Demetrius Mediolanenſis Cretenſis ; ſumptibus Bernardi Neriſii & Nerii Tenaidis, Florentinorum. Fol. id. Jan. Florentiæ, 1488.*

CALENDARIO, (*Philippe*) ſculpteur & architecte, floriſſoit à Veniſe en 1354. Ce fut lui qui fit, dans la place de Saint-Marc, ces beaux portiques ſoutenus par des colonnes de marbre, qui font le circuit de cette place, & au-deſſus deſquels on voit de ſuperbes bâtiments, ornés de bas-reliefs & de riches peintures. Cet ouvrage qui fut généralement admiré, lui attira de grandes récompenſes de la part de la république, & le doge même l'honora de ſon alliance.

I. CALIARI, (*Paul* VÉRONESE) peintre. *Voyez* VÉRONESE.

II. CALIARI, (*Benoît*) peintre, mort en 1598, âgé de ſoixante ans. Il étoit frere du célebre Paul Véroneſe, qu'il aidoit conſidérablement dans ſes ouvrages : car c'eſt lui qui ſe chargeoit pour l'ordinaire d'y repréſenter l'architecture, qu'il entendoit très-bien ; & l'on croit que les belles fabriques qui ornent le fond de

certains tableaux de Paul Véroneſe, ſont de la main de Caliari. Au reſte ſa maniere, ſemblable à celle de ſon frere, faiſoit ſouvent confondre leurs ouvrages. Mais comme il étoit éloigné de toute ambition, il le laiſſoit jouir en entier d'une gloire qu'il auroit pu du moins partager, s'il s'étoit déclaré l'auteur de certains morceaux. Il réuniſſoit le talent de la ſculpture à celui de la peinture.

III. CALIARI, (*Charles*) peintre, fils de Paul Véroneſe, mort en 1596, âgé de vingt-ſix ans. Il annonçoit les plus grands talents pour la peinture, & dès l'âge de dix-huit ans il avoit fait de très-beaux ouvrages. On croit qu'il auroit ſurpaſſé même ſon pere, ſi ſa trop grande application au travail, jointe à une ſanté extrêmement délicate, n'eût avancé la fin de ſes jours.

IV. CALIARI, (*Gabriel*) peintre, autre fils de Paul Véroneſe, mort de la peſte en 1631, âgé de ſoixante-trois ans. Les diſpoſitions médiocres qu'il avoit pour la peinture, l'engagerent prudemment à quitter cette profeſſion pour ſe jetter dans le commerce. Il peignit cependant par intervalles pour ſon amuſement, & il finit pluſieurs tableaux de ſon pere, aidé par Benoît Caliari, ſon oncle.

CALLICLÈS, ſculpteur Grec, né à Mégare. Les talents pour la ſculpture étoient héréditaires dans ſa famille. Son pere, nommé *Thiocoſme*, avoit fait cette belle ſtatue de Jupiter, qui étoit un des plus beaux ornements de la ville de Mégare. Celle que Calliclès fit de Diagoras qui avoit remporté la palme au combat du ceſte, n'étoit pas moins remarquable: elle excitoit l'admiration de tous ceux qui la voyoient. Pauſanias, bon juge en cette matiere, en parle avec éloge dans ſa Deſcription de la Grece.

CALLICRATE, ſculpteur Grec. On ignore dans quel temps il a vécu. Au rapport de Pline, d'Elien & de Plutarque, cet artiſte ingénieux fit des ouvrages d'une délicateſſe extrême. Il grava pluſieurs vers d'Ho-

mere ſur un grain de millet, fit un chariot d'ivoire qu'on pouvoit cacher ſous l'aile d'une mouche, & des fourmis de la même matiere, dont on pouvoit diſtinguer les membres. Ce ſculpteur mettoit du poil ou des ſoies noires auprès de ſes ouvrages, pour faire reſſortir davantage la blancheur de l'ivoire & la délicateſſe du travail. Quoique ces ouvrages duſſent être bien frivoles, & qu'on pût dire d'eux que c'étoient des bagatelles difficiles, ils ſuppoſent néanmoins une grande adreſſe dans l'artiſte, & ils frappent toujours par leur ſingularité.

CALLIMAQUE, Corinthien, vivoit environ cinq cents quarante ans avant Jeſus-Chriſt. Il réuſſiſſoit dans l'architecture, la ſculpture & la peinture. Les Athéniens le ſurnommerent *Catalechos*, c'eſt-à-dire premier artiſte dans ſon genre. Ce fut lui qui inventa le chapiteau corinthien, à l'occaſion ſuivante. Une jeune fille, prête à marier, étant morte à Corinthe, ſa nourrice porta ſur ſon tombeau, ſuivant l'uſage bizarre de ce temps-là, un panier rempli de vivres & de bagatelles qui avoient ſervi à amuſer cette jeune perſonne pendant ſa vie; elle couvrit le panier avec une grande brique, afin que tout ce qu'il contenoit ſe conſervât plus long-temps. Ce panier fut mis par haſard ſur la racine d'une plante que les Grecs nomment *achante*, eſpece de chardon que les Italiens appellent *branca urſina*, branc-ourſine. Les rejetons de cette racine couvrirent, au printemps ſuivant, les côtés du panier d'une maniere ſi élégante, que Callimaque, qui vint à paſſer dans cet endroit, en reſta ſurpris. La nouveauté & la ſingularité de cette forme lui plurent tellement, qu'il en fit le chapiteau corinthien. Il en détermina non-ſeulement les proportions, mais encore celles de l'ordre entier. Cet artiſte fit une lampe d'or pour le temple de Minerve à Athenes: la meche étoit compoſée de fil d'amiante, & brûloit nuit & jour pendant un an entier, ſans qu'il fût néceſſaire d'y mettre de l'huile. Un ſecret auſſi avantageux pour la ſociété n'auroit jamais dû ſe perdre. Tel eſt le récit que fait l'auteur des *Vies des Architectes anciens & mo-*

dernes. Nous croyons devoir ajouter que Callimaque, toujours mécontent de ſes ouvrages en peinture & en ſculpture, quoique les connoiſſeurs les trouvaſſent parfaits, étoit ſans ceſſe occupé à les retoucher. Il fut le premier, dit-on, qui trépana le marbre pour creuſer les plis & les fonds.

CALLINIQUE, *ou CALLINICUS*, né à Héliopolis en Syrie, vivoit dans le ſeptieme ſiecle de l'ere chrétienne. Il inventa, en 670, cette ſorte de feu qu'on nomme ordinairement le *feu grec* ou *grégeois*. L'empereur Conſtantin Pogonat, ou le Barbu, l'employa alors avec le plus grand ſuccès, pour brûler la flotte des Sarraſins. Tout le monde connoît la propriété de ce feu, que l'eau, bien loin d'éteindre, enflammoit davantage, & qui faiſoit ſouffrir les douleurs les plus cruelles à ceux contre leſquels il s'attachoit. On peut conſulter Valturius, qui enſeigne la maniere de le compoſer: mais il ſeroit à ſouhaiter que cette maniere eût été enſevelie dans le plus profond oubli.

CALLOT, (*Jacques*) deſſinateur & graveur, né à Nancy d'un hérault d'armes de Lorraine, en 1573, mort dans la même ville en 1635. Le goût extrême qu'il montra pour le deſſin & la gravure dès ſon enfance, lui fit entreprendre le voyage d'Italie à l'âge de douze ans, afin d'acquérir dans ce pays les connoiſſances néceſſaires pour ſe perfectionner. Il quitta ſecrettement la maiſon de ſon pere. Le peu d'argent qu'il avoit fut bientôt dépenſé; de maniere qu'il ſe vit forcé de s'aſſocier avec une troupe de Bohémiens qui alloient également en Italie. Il les quitta lorſqu'ils furent arrivés à Florence. Accueilli par un officier du grand-duc, qui l'envoya deſſiner chez Canta-Gallina, il copia ſous ce maître les ouvrages des plus grands peintres; & dans peu de temps il ſe forma un bon goût de deſſin. De Florence il ſe rendit à Rome, où il fut à peine arrivé, qu'il rencontra des marchands de Nancy qui le ramenerent chez ſes parents. Il s'échappa une ſeconde fois; & étant arrivé à Turin, il rencontra

ſon frere ainé, qui l'obligea de retourner encore dans ſa patrie. Enfin il fit tant d'inſtances auprès de ſon pere, que celui-ci lui permit de ſatisfaire ſon inclination.

Callot ſe rendit à Rome, & ſe mit chez Philippe Thomaſſin, où il commença à graver au burin. Les premiers ouvrages qu'il fit ne ſont pas bien excellents; mais l'on y découvre ſon goût naiſſant & les progrès qu'il faiſoit dans la gravure. Peu de temps après il ſe rendit à Florence, où le grand-duc Côme II l'attacha à ſon ſervice. Ce fut alors qu'à l'exemple d'Alphonſe Parigi & de Canta-Gallina, il commença à deſſiner en petit & à graver à l'eau-forte, préférant cette derniere maniere qui, beaucoup plus pittoreſque & plus expéditive, étoit par conſéquent plus convenable à ſon génie fécond & plein de feu. Entre les pieces qu'il fit en petit, on admire le Martyre des Innocents, à cauſe de la quantité de figures, & de la touche ſpirituelle & expreſſive. Mais une de celles que l'on eſtime davantage, c'eſt la grande Foire qui ſe tient tous les ans à la Madone de l'Imprunetta, à ſept milles de Florence. Callot n'avoit qu'environ vingt-ſept ans lorſqu'il en fit le deſſin. Il repréſenta avec une fécondité de génie étonnante toutes les ſcenes qui ſe paſſent à cette foire. Son retour à Nancy lui procura des bienfaits conſidérables du duc de Lorraine, qui ſe l'attacha par une penſion. Cet artiſte ſe maria pour lors, étant âgé de trente-deux ans; mais il n'eut point d'enfants de ſon mariage.

Les premiers ouvrages qu'il fit après ſon établiſſement à Nancy, furent une ſuite de Caprices qui repréſentent des Pantalons, des Comédiens, des Gueux contrefaits. On a donné le nom de *Poſtures de Callot* à toutes celles que l'on voit repréſentées dans ces ſortes d'eſtampes, qu'on nomme auſſi *les Gueux de Callot*. C'étoit dans le temps qu'il vouloit ſe délaſſer, & ſouvent à la lumiere de la lampe, qu'il travailloit à ces différentes fantaiſies, choiſiſſant des ſujets extraordinaires & ridicules pour ſe divertir. Mais ſi l'on veut avoir une idée de la fertilité de ſon génie, & de l'art

admirable qu'il avoit à repréſenter en petit des ſujets très-grands & très-compliqués, on doit conſidérer ce qu'il a gravé dans de petits ronds, concernant la vie de la ſainte Vierge & la paſſion de Notre-Seigneur, le Carrouſel qui ſe fit à Nancy, & qu'il grava en dix pieces, & la grande rue où ce carrouſel s'exécuta. Ce dernier ouvrage eſt un des plus beaux qui ſoient ſortis de ſa main. En 1628 Louis XIII le fit venir en France pour graver les ſieges de la Rochelle & de l'iſle de Rhé, en ſix planches pour chaque ſiege. Pendant qu'il s'occupoit à ce grand ouvrage, il s'exerçoit à d'autres plus petits en forme de délaſſement; & c'eſt ainſi qu'il deſſina deux vues du Pont-neuf.

Comblé de bienfaits par le roi de France, il retourna à Nancy, où il travailla plus qu'auparavant. Parmi les ouvrages qu'il fit alors, on diſtingue la Tentation de S. Antoine, différente de celle qu'il avoit faite à Florence; c'eſt un chef-d'œuvre dans le goût burleſque. Louis XIII, ayant pris la ville de Nancy en 1631, manda Callot, & lui propoſa de repréſenter ce ſiege, comme il avoit fait celui de la Rochelle: mais l'artiſte pria ſa majeſté de vouloir l'en diſpenſer, parce qu'il étoit Lorrain, & qu'il croyoit ne devoir rien faire contre l'honneur de ſon prince & contre ſon pays. Quelques courtiſans le menaçant, & diſant qu'il falloit l'obliger d'obéir, Callot répondit avec courage: *Je me couperois plutôt la main, que de faire quelque choſe contre mon honneur.* Le roi, pénétré de la beauté de ces ſentiments, dit que le duc de Lorraine étoit bien heureux d'avoir des ſujets ſi fideles, & offrit à Callot une penſion de trois mille livres, s'il vouloit s'attacher à ſon ſervice. Cet artiſte ne voulut point accepter ces avantages.

Il mourut âgé ſeulement de quarante-trois ans, des ſuites d'un travail opiniâtre qui avoit dérangé ſa ſanté. L'œuvre de ce maître contient environ ſeize cents pieces, dont les plus remarquables, avec celles dont nous avons parlé, ſont ſes Supplices, ſes Miſeres de la Guerre, ſon Parterre & ſon Eventail. Les mor-

ceaux qu'il a gravés à l'eau-forte ſont les plus eſtimés. Mais on voit de lui de fort beaux portraits en grand, qui préſentent la pureté du burin le plus ſéduiſant. Les éloges qu'on pourroit faire de ce grand artiſte ſeront toujours au deſſous de lui. Il a ſçu rendre les plus petites choſes intéreſſantes par le choix des ſujets, la variété & la diſtribution des grouppes, le contraſte & l'expreſſion des figures, la facilité du travail, le feu & l'abondance de ſon génie. Ses ouvrages ſeront dans tous les temps les délices & l'étonnement des amateurs.

CALVART, (*Denis*) peintre, né à Anvers en 1552, mort à Bologne en 1619. Cette derniere ville lui offrit tant d'agréments, qu'il réſolut de s'y établir; il profita de l'amitié que lui témoignerent Proſpero Fontana & Lorenzo Sabbatini, pour s'inſtruire à fond dans ſon art. Ses ſoins ne furent pas infructueux. Il ſe fit admirer par une belle diſpoſition des grouppes, une magnifique ordonnance, des penſées d'une noble ſimplicité, des figures animées, un bon ton de couleur & une touche élégante. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il copia les ſtatues & les meilleurs morceaux de peinture. De retour à Bologne, il ouvrit une école qui devint célebre; & il compta d'abord parmi ſes diſciples le Guide, l'Albane, le Dominiquin, &c. Comme il étoit très-ſçavant dans l'architecture, la perſpective & l'anatomie, il les enſeignoit à ſes éleves, regardant ces connoiſſances comme utiles & même néceſſaires à un peintre. Cependant l'école des Carraches ſupplanta la ſienne, & il ne put s'empêcher, dans pluſieurs circonſtances, d'en témoigner une jalouſie marquée, juſqu'au point de battre les jeunes gens qui prenoient ſes leçons, & qui montroient quelque eſtime pour celles de ſes rivaux. (*Voyez* DOMINIQUIN.) Les principaux ouvrages de Calvart ſont à Bologne, à Rome, à Reggio. Quelques-uns ont été gravés par Giles Sadaler & par Auguſtin Carrache. Les deſſins de ce maître ſont, les uns à la ſanguine, lavés au biſtre ou à l'encre de la Chine; d'autres à la pierre noire.

CAMARGO, (*Marie-Anne* CUPPI) célebre danſeuſe, née à Bruxelles le 15 Avril 1710, morte le 28 Avril 1770. Elle étoit, du côté paternel, d'une noble famille Romaine, qui a donné à l'Egliſe des cardinaux attachés au ſervice de la maiſon d'Autriche, & du côté maternel de la noble famille de Camargo en Eſpagne, dont le grand-pere de Marie-Anne Cuppi avoit épouſé une fille. Dès ſa plus tendre enfance, elle n'avoit laiſſé aucune incertitude ſur l'eſpece de talents qu'on devoit lui donner. Elle n'avoit jamais pu entendre les ſons du violon de ſon pere, ſans être animée preſque involontairement par des mouvements ſi vifs, ſi légers & ſi bien meſurés, qu'elle fut regardée comme un prodige, même avant d'avoir eu les premiers principes de l'art de la danſe.

A l'âge de dix à onze ans ſes progrès étoient déja ſi grands, que madame la princeſſe de Lignes & pluſieurs autres dames de la cour de Bruxelles l'envoyerent à Paris avec ſon pere, pour s'y perfectionner par les leçons de la fameuſe mademoiſelle Prévoſt, dont les graces, la vivacité & l'oreille faiſoient alors les délices de nos ballets. Trois mois de leçons ſuffirent à mademoiſelle Camargo, qui prit dès-lors le nom de ſon aïeule, pour venir étonner Bruxelles par ſes talents; mais elle reſta peu dans cette ville, où le ſieur Péliſſier, entrepreneur de l'opéra de Rouen, vint faire à ſon pere des propoſitions aſſez conſidérables pour le déterminer à engager ſa fille avec lui.

Le bruit que fit à Rouen la jeune danſeuſe étoit trop voiſin de Paris, pour qu'on ne cherchât pas bientôt à l'y attirer: & en effet le ſieur Francine fit un voyage exprès à Rouen, où la chûte prochaine de cet opéra de province le mit heureuſement dans le cas d'emmener avec lui, non-ſeulement la demoiſelle Camargo qu'il avoit été chercher, mais les demoiſelles Péliſſier & Petit-Pas, qui, comme la premiere, étoient faites pour briller ſur un plus grand théâtre. Mademoiſelle Camargo débuta à Paris par les *Caracteres de la Danſe*; & ſon ſuccès fut ſi grand, qu'elle fit l'entretien général

de cette ville, au point que les modes nouvelles prisent ſon nom. On ſe ſouvient que, dans ce temps-là, l'illuſtre maréchal de Villars, à la ſortie de l'opéra, l'ayant abordée près du baſſin des Thuileries, ce jardin immenſe avoit retenti des applaudiſſements que le public avoit donnés à l'hommage que le héros venoit de rendre aux talents agréables de la débutante.

De ſi glorieux ſuffrages altérerent l'amitié qu'avoit la demoiſelle Prévoſt pour ſon éleve, qui fut reléguée dans les ballets: mais elle en ſortit bientôt, par une circonſtance heureuſe, qui redonna à ſes talents tout l'éclat dont la jalouſie cherchoit à les priver. Elle figuroit modeſtement dans un ballet infernal, où Dumoulin, ſurnommé *le Diable*, devoit danſer une entrée ſeul. Son air s'annonce; il ne paroît point: auſſi-tôt la demoiſelle Camargo, inſpirée par le génie de ſon art, s'élance de ſa place, & remplit, de caprice, le pas entier du danſeur abſent, avec un ſuccès incroyable.

Le public connoiſſeur s'étoit apperçu du prodige, & ſon raviſſement avoit éclaté par les applaudiſſements réitérés qui comblerent de gloire la rivale de mademoiſelle Prévoſt. Ce dernier trait acheva de brouiller & la maîtreſſe & l'éleve, à qui les célebres Pécour & Blondi, au refus de la demoiſelle Prévoſt, ſe chargerent de deſſiner & de faire répéter les différentes entrées qu'elle eut à danſer.

C'eſt par les leçons du dernier de ces maîtres qu'elle régla le feu de ſon exécution, & qu'elle joignit la nobleſſe aux graces, à la légéreté, à la ſéduiſante gaieté qu'elle eut toujours ſur le théâtre. Ce dernier caractere y paroiſſoit ſi naturel & ſi bien prononcé, qu'elle l'inſpiroit aux gens même qui en étoient le moins ſuſceptibles. Effort heureux de ſon amour pour ſon talent; car elle n'étoit point gaie hors de la danſe: ces étincelles de joie qui brilloient dans les yeux & dans tous les mouvements de la danſeuſe, ſembloient s'éteindre dès qu'elle rentroit dans la couliſſe.

Au milieu de tant de ſuccès, l'opéra la perdit en 1734; mais le goût vif qu'elle avoit toujours conſervé

pour ſon talent, l'y fit rentrer en 1740, dans le prologue des *Fêtes Grecques & Romaines*, ſans qu'il parût qu'elle eût diſcontinué la danſe pendant ſix années entieres. Elle demanda ſa retraite en 1751, qu'elle obtint avec une penſion de mille cinq cents livres, quoique la premiere danſeuſe n'ait droit de prétendre qu'à cent piſtoles ; diſtinction accordée, ſuivant les termes du brevet, au mérite ſupérieur de la demoiſelle Camargo. Depuis cette derniere retraite juſqu'au 28 Avril 1770, que ſes amis l'ont perdue, elle a vécu en citoyenne honnête, paiſible & vertueuſe, & s'eſt fait regretter de tous ceux qui la connoiſſoient.

CAMBERT, muſicien François, mort à Londres en 1677. Le talent de toucher l'orgue lui fit d'abord une grande réputation, & ſon mérite lui procura la place de ſurintendant de la muſique de la reine-mere Anne d'Autriche. Aſſocié, par l'abbé Perrin, au privilege que le roi lui avoit donné, en 1669, pour former le théâtre de l'Opéra, il a été le premier en France qui ait mis en muſique des pieces pour être repréſentées ſur ce théâtre : telles furent deux paſtorales, dont l'une eſt intitulée *Pomone ;* & deux opéra, ſçavoir, *Ariane*, & *les Peines & les Plaiſirs de l'Amour*, outre quelques divertiſſements, & des petits morceaux de muſique. Ce nouveau genre fut extrêmement goûté du public. Mais Lully, ayant obtenu, en 1672, le privilege de l'opéra, ſe fit une réputation bien ſupérieure à celle de Cambert, & l'éclipſa totalement ; ce qui détermina celui-ci à paſſer en Angleterre, où le roi Charles II lui donna la charge de ſurintendant de ſa muſique.

CAMBIASI *ou* CANGIAGE, (*Lucas*) peintre, né à Monéglia dans les Etats de Genes, en 1527, mort à l'Eſcurial en Eſpagne, en 1585. La nature l'avoit fait peintre ; & ſon pere, qui fut ſon maître, hâta ſes progrès par une ſévérité exceſſive, & peut-être ridicule ; car il ne l'habilloit qu'à moitié pour l'empêcher de ſortir. A l'âge de quinze ans, Cambiaſi fit des tableaux

bleaux de ſa compoſition ; &, à dix-ſept, il fut employé à de grands ouvrages publics. Doué d'une facilité ſurprenante, il expédioit lui ſeul plus d'ouvrages, que n'auroient pu faire pluſieurs peintres enſemble ; il travailloit des deux mains. Auſſi ſes tableaux, ſes deſſins ſur-tout, ſe trouvent encore en grand nombre, quoique ſa femme & ſa ſervante ſe ſerviſſent de beaucoup de ces derniers pour allumer le feu. Lui-même ne prenoit aucun ſoin de ſes productions, & il ſe laiſſoit voler impunément. On doit cependant en regretter la perte. Cet artiſte avoit l'imagination vive, & ſon talent ſe manifeſtoit particuliérement dans les raccourcis. Peut-être quelques-uns de ſes ouvrages manquent-ils de graces dans la compoſition, de légéreté dans la touche, & d'un beau choix. Quoi qu'il en ſoit, on diſtingue dans Cambiaſi trois manieres bien différentes l'une de l'autre ; la premiere étoit giganteſque ; la ſeconde tenoit de la nature, qu'il conſultoit ; & la troiſieme étoit expéditive & maniérée.

On rapporte qu'après la mort de ſa femme, il devint paſſionnément amoureux de ſa belle-ſœur, qu'il vouloit épouſer. Dans le deſſein d'obtenir la diſpenſe néceſſaire, il préſenta deux tableaux & un placet à Grégoire XIII, qui rejetta ſa requête. Une circonſtance qu'il crut favorable vint relever ſes eſpérances. Philippe II, roi d'Eſpagne, ayant témoigné le deſir d'avoir ce peintre à ſa cour, Cambiaſi s'y rendit avec empreſſement, perſuadé que ce prince voudroit bien s'intéreſſer en ſa faveur auprès du pape ; mais on lui fit entendre que ſa demande déplairoit au roi. Il fut alors ſi peu maître de ſa douleur & de ſon déſeſpoir, qu'il tomba dans un eſpece de délire, & mourut peu de temps après. Ses principaux ouvrages ſont à Genes & à l'Eſcurial. On voit trois de ſes tableaux au Palais-Royal. Le Guide & pluſieurs autres maîtres ont gravé d'après lui, entr'autres, quelques clairs-obſcurs. Il eut pour diſciples Gio-Baptiſta Paggi, & Horatio Cambiaſi ſon fils, qui revint d'Eſpagne à Genes, où il ouvrit une école.

CAMILLIANI, (*François*) ſculpteur, né à Florence, vivoit dans le ſeizieme ſiecle. Il fut éleve de Baccio Bandinelli, ſous lequel il fit de ſi grands progrès, qu'il ſe rendit capable d'exécuter les plus beaux ouvrages. Il paſſa quinze ans à travailler pour les jardins que D. Louis de Tolede avoit à Florence; & il les embellit de ſtatues, d'animaux, de fontaines, de figures de fleuves, entre leſquelles celles de l'Arno & du Mugnon peuvent être comptées pour des chefs-d'œuvre.

CAMILLE, (*Jacoma-Antonia* VÉRONESE, plus connue ſous le nom de) célebre danſeuſe & comédienne. Elle étoit née à Veniſe en 1735, & mourut à Paris en 1768. Son pere *Carlo-Antonio* Véroneſe vint à Paris en 1744, pour jouer à la comédie Italienne les rôles de *Pantalon*; &, dès la même année, la petite Camille, à peine âgée de neuf ans, débuta dans un pas de deux du divertiſſement de Coraline *Eſprit-Follet*. Sa danſe légere & gracieuſe étonna & charma le public. Elle ſe perfectionna de jour en jour, & parut très-avantageuſement dans tous les ballets de la comédie Italienne, ſur-tout dans celui des *Enfants Vendangeurs*, dont elle fit le ſuccès avec le jeune *Dubois*.

La nature avoit donné à mademoiſelle Camille des talents encore plus recommandables; ſon pere ſçut les diſtinguer, & crut avec raiſon que, d'une danſeuſe aimable, elle pouvoit devenir une excellente actrice. Sa ſœur Coraline avoit paru déja ſur la ſcene avec beaucoup de ſuccès. Véroneſe, qui compoſoit aſſez facilement des farces Italiennes très-plaiſantes, fit exprès, pour le début de ſa ſeconde fille, un canevas intitulé: *Les Sœurs rivales*. C'eſt dans cette piece, dont mademoiſelle Camille fit le ſuccès, qu'elle déploya, pour la premiere fois & à l'âge de douze ans, ces talents qui depuis l'ont rendue ſi chere au public. La comédie des *Tableaux* de Pannard lui offrit bientôt une nouvelle occaſion de ſe diſtinguer comme comédienne & comme danſeuſe. Mais c'eſt depuis la retraite de ſa ſœur, que mademoiſelle Camille a réuni

tous les ſuffrages, & qu'elle a fait le plus bel ornement de la ſcene Italienne. Elle ſembloit tenir de la ſeule nature tout ce qui caractériſe une actrice ſupérieure. Son jeu ſimple & ſpirituel ne ſentoit jamais les efforts pénibles de l'art. C'étoit la voix du ſentiment; c'étoit l'expreſſion de la vérité.

On a dit, avec raiſon, que le caractere de mademoiſelle Camille ſe peignoit ſur ſa figure. Une phyſionomie noble, franche & d'une ingénuité piquante, annonçoit les qualités de ſon ame. Elle étoit ſupérieure à toutes ces petites querelles, à ces baſſes jalouſies de métier, qui regnent trop communément parmi les perſonnes de ſon état. Mademoiſelle Camille eut dans ſes ſuccès une modeſtie qui l'en rendoit plus digne encore.

CAMILLO, (*François*) peintre, né à Madrid d'un pere Florentin, mort dans la même ville en 1671. On le regarde comme un peintre excellent, dont le coloris eſt ſur-tout admirable par ſa fraîcheur. Il réuſſiſſoit dans les ſujets de dévotion; & il avoit ſi bien ſaiſi ce genre, que, quand il traitoit des ſujets profanes, il donnoit la même reſſemblance aux dieux & aux déeſſes de l'antiquité, qu'aux héros du Chriſtianiſme. Ainſi Jupiter reſſembloit à Jeſus-Chriſt, & Junon à la ſainte Vierge. C'eſt ſans doute un défaut qu'un auteur Eſpagnol veut en vain juſtifier. La plûpart des ouvrages de ce peintre, répandus dans pluſieurs égliſes de Madrid, & dans d'autres villes d'Eſpagne, ſont l'admiration des connoiſſeurs. On cite particuliérement le tableau de ſainte Marie Egyptienne dans l'égliſe des Capucins d'Alcala de Hénarès; on y remarque des figures admirables, & ſur-tout celle de la ſainte Vierge, ſi belle & ſi bien ornée, qu'on voit très-bien qu'elle eſt la reine des anges. Celui où l'abbé Zozime donne la communion à la même ſainte Marie Egyptienne, mérite encore de grands éloges. Il laiſſa un éleve appellé André de Vargas, dont la maniere approche ſi fort de celle de ſon maître, qu'on ne ſçait point ſouvent diſtinguer leurs ouvrages.

CAMPANI, (*Matthieu*) méchanicien, né dans le dioceſe de Spolette au dix-ſeptieme ſiecle, fut curé à Rome. Il inventa *la Pendule muette*, ainſi nommée, parce que ſon mouvement ne fait aucun bruit. Il y ajouta cette lanterne connue depuis ſous le nom de *Lanterne magique*, par le moyen de laquelle, ſans jetter les yeux ſur le cadran, où l'on ne peut rien obſerver pendant la nuit, l'heure paroît diſtinctement peinte ſur un drap. Il inventa auſſi une pendule double, par le moyen de laquelle il corrigea cette inégalité de vibrations, à laquelle M. Huyghens avoit déja remédié en partie par la cycloïde qu'il leur faiſoit décrire. Mais ce qui rendit particuliérement célebre Matthieu Campani, ce fut ſon adreſſe à travailler des verres de lunettes, & à conſtruire d'excellents téleſcopes. Ce furent ceux de cet artiſte qui montrerent pour la premiere fois à M. Caſſini les deux lunes les plus voiſines de Saturne. Ils furent faits par ordre de Louis XIV; & il y en avoit un de cent trente, un de cent cinquante, & un troiſieme de deux cents cinq palmes de foyer; ce qui revient à environ quatre-vingt-ſix, cent & cent trente-ſix de nos pieds. Campani en fit peu à la vérité de cette longueur; mais les aſtronomes emploient tous les jours de moindres objectifs de ce célebre artiſte, qui ſont dans une très-grande eſtime. Il avoit un frere, Joſeph Campani, qui étoit ſon éleve, & qui exécutoit ce que Matthieu imaginoit. L'un & l'autre vivoient encore en 1678.

CAMPEN, (*Jacques van*) architecte, né à Harlem, mort en 1638. Il étoit d'une famille illuſtre, & fut ſeigneur de Rambrock. A ſon retour de Rome, il rebâtit, dans un goût très-noble & très-majeſtueux, l'hôtel-de-ville d'Amſterdam, qui avoit été entiérement conſumé par les flammes. C'eſt le plus bel édifice de toute la Hollande. On prétend qu'il a coûté ſoixante-dix-huit millions. Cet artiſte bâtit pluſieurs autres édifices dans la même ville d'Amſterdam. Il faiſoit préſent, de la maniere la plus généreuſe, de ſes deſſins

& de ſes peintures, où il s'exerçoit pour ſon amuſement.

CAMPRA, (*André*) muſicien, né à Aix en 1660, mort à Verſailles en 1744. Jamais homme ne fut plus tardif que lui. Juſqu'à l'âge de ſeize ans, il n'avoit pu rien apprendre, pas même à lire. Son eſprit ſe développa tout-à-coup. Dans l'eſpace d'un an, il apprit non-ſeulement à lire & à écrire, mais auſſi la muſique & toutes les regles de l'harmonie ſi parfaitement, qu'il compoſa à dix-ſept ans ſon *Deus noſter refugium* à grand chœur, qui eſt encore fort eſtimé. Il vint à Paris fort jeune, & ſe fit connoître d'abord par des motets qu'il fit exécuter dans les égliſes & dans les concerts particuliers. Ces productions agréables lui valurent la place de maître de muſique de la maiſon profeſſe des Jéſuites à Paris, & bientôt après la maîtriſe de Notre-Dame.

Il occupoit cette derniere place depuis peu de temps, lorſqu'il ſe chargea de mettre en muſique l'opéra de l'*Europe galante*. Il s'endormit un jour pendant les vêpres en rêvant à cet opéra. Ayant été ſalué ſelon la coutume par un ſous-chantre qui lui entonna un demi-verſet de l'antienne, il ſe réveilla en ſurſaut; &, la tête remplie de ſon opéra, il répondit en chantant ces paroles franques qui terminent la piece: *Vivir! vivir! gran Sultana, &c.* On ne lui en fit point de crime. Mais il mit cet opéra ſous le nom de ſon frere, pour ne pas s'expoſer à perdre ſa place à Notre-Dame. Cependant, ſe trouvant à une des répétitions où il y avoit un paſſage qui n'alloit pas à ſon gré, ſa vivacité naturelle l'emporta; il ſauta ſur le théâtre, en diſant qu'il n'avoit pas fait ce morceau pour être exécuté de la ſorte. Cette avenure fit du bruit, & l'obligea de quitter l'état eccléſiaſtique. Le ſuccès prodigieux de cet opéra le dédommagea bien amplement de la perte de ſa place, & le fit connoître comme un des plus grands compoſiteurs de ſon temps.

Sa réputation ſe ſoutint dans pluſieurs autres opéra, dans les cantates, & ſur-tout dans les motets qu'il

continua à faire exécuter dans l'égliſe de la maiſon profeſſe, & dans la chapelle du roi à Verſailles. Son mérite l'y avoit fait appeller en qualité de maître de muſique. On admire dans ſes compoſitions une imagination brillante, vive & féconde, un chant gracieux, un art admirable à exprimer le ſens des paroles, une variété piquante, & ce que les connoiſſeurs appellent un beau langage. Rival heureux de Lully, il le ſurpaſſa même quelquefois; & ſes ouvrages ſont encore aujourd'hui les délices des amateurs.

CAMUSAT, (*Jean*) célebre imprimeur du dernier ſiecle. Il avoit pour deviſe la Toiſon d'Or avec ces mots: *Tegit, & quos tangit inaurat.* Il étoit très-habile dans ſon art, & il n'imprimoit jamais que de bons livres; de ſorte que c'étoit un titre de mérite pour un auteur, lorſque Camuſat ſe chargeoit de ſon manuſcrit. C'eſt ce qui engagea l'académie Françoiſe à le choiſir pour ſon imprimeur, quoiqu'elle n'eût pas beſoin alors d'un imprimeur dont le nom marquât, pour ainſi dire, ſes ouvrages au bon coin. Il eſt à préſumer qu'elle eut plutôt en vue le mérite de Camuſat, que la célébrité que ſa preſſe donnoit aux auteurs. En effet, cet imprimeur, chez qui les académiciens s'aſſembloient avant d'être reçus au Louvre, s'acquittoit avec beaucoup d'eſprit de la commiſſion que l'académie lui donnoit quelquefois de faire des remercîments & des compliments pour elle. C'eſt le ſeul imprimeur par l'organe de qui ce corps célebre a cru pouvoir s'expliquer dignement, lorſqu'il ne le faiſoit pas par lui-même. Il ſeroit beaucoup trop long de rapporter tous les livres que Camuſat a imprimés: d'ailleurs ils ſont trop connus pour être ignorés des bibliophiles.

CANDITO, (*Pierre*) peintre, né à Munich, vivoit à la fin du quinzieme ou au commencement du ſeizieme ſiecle. Ses talents engagerent Maximilien, duc de Baviere, à le prendre à ſon ſervice; & ce prince le chargea des ornements de ſon palais, qui ſont preſque

Digitized by Google

tous de la main de Candito. Raphaël & Jean Sadeler ont beaucoup gravé d'après lui, entr'autres, les deſſins des hermites de Baviere. On voit encore de cet artiſte quatre docteurs de l'Egliſe, gravés par Gilles Sadeler.

I. CANINI, (*Jean-Ange*) peintre & graveur, né à Rome, mort dans la même ville vers 1665. Cet éleve du Dominiquin profita peu ſous un ſi habile maître. Il fut toujours un aſſez mauvais peintre; mais il ſe diſtingua dans le deſſin des pierres gravées, qu'il touchoit avec eſprit & légéreté. Il avoit ſur-tout l'art de conſerver la fineſſe des airs de tête. Attaché au cardinal Chigi, légat du ſaint ſiege, il le ſuivit en France, & fit part à M. de Colbert d'un plan d'ouvrage qu'il avoit commencé, & qui étoit intitulé: *Les images des Héros & des grands Hommes de l'antiquité, deſſinées ſur des médailles, des pierres antiques & autres anciens monuments.* Ce grand miniſtre, qui ne négligeoit aucune occaſion de favoriſer les arts & les ſciences, applaudit au projet de Canini; &, pour l'animer à exécuter ſon ouvrage, il l'engagea à l'offrir au roi. Cet artiſte, de retour à Rome, ne ſongeoit qu'à remplir avec ardeur ſes engagements, lorſqu'il fut ſurpris par la mort; mais ſon ouvrage fut achevé par ſon frere qui ſuit.

II. CANINI, (*Marc-Antoine*) ſculpteur. Quoiqu'habile dans l'art qu'il avoit d'abord embraſſé, il ſe fit connoître encore avantageuſement, en ſe chargeant de ce qui reſtoit à faire à l'ouvrage de ſon frere. Il le publia en italien en 1669. Les figures, au nombre de cinq cents, furent gravées par Etienne Picart le Romain, & Guillaume Valet, qui étoit alors à Rome: elles ſont accompagnées d'une explication curieuſe, & qui prouve combien les deux freres Canini étoient verſés dans l'Hiſtoire & dans la Mythologie. On a réimprimé cet ouvrage en françois & en italien, à Amſterdam, en 1731.

CANO, (*Allonzo*) peintre, ſculpteur & architecte,

né à Grenade en 1600, mort dans la même ville en 1676. Il apprit de ſon pere, Michel Cano, les éléments de l'architecture; de François Pachéco, ceux de la peinture; & de Herrera le Vieux, ceux de la ſculpture. A l'âge de vingt-quatre ans, il fit pour la cathédrale de Nébrija trois ſtatues, l'une de la Vierge avec ſon fils entre les bras, & les autres deux de S. Pierre & S. Paul; elles ſont toutes plus grandes que nature, & ſi bien exécutées, que dès ce moment la réputation de cet artiſte fut établie. On dit que des ſculpteurs de Flandres firent le voyage d'Eſpagne pour les copier, ſur-tout celle de la Vierge. Le duc d'Olivarès accorda ſa protection à Cano; il le fit venir à Madrid, & lui fit obtenir, en 1638, la place de directeur général des ouvrages royaux. On le choiſit de préférence à tous les autres peintres, pour enſeigner le deſſin au prince des Aſturies. Il ſeroit trop long de nommer tous ſes ouvrages de ſculpture, de peinture & d'architecture. Nous nous contenterons de citer une ſtatue de la Conception de la ſainte Vierge, qu'on voit dans le grand autel de l'égliſe cathédrale de Grenade. Un gentilhomme de Genes, frappé de ſa beauté, en offrit à différentes repriſes huit mille piſtoles, ſans qu'on voulût jamais la lui donner. Cano joignoit à ſes talents une connoiſſance profonde des mathématiques. Il eut pluſieurs diſciples dans les arts qu'il poſſédoit ſi ſupérieurement.

CANTA-GALLINA, (*Remi*) graveur, peintre & ingénieur, mort à Florence en 1624. Callot apprit chez lui les premiers éléments du deſſin. Ce ſeroit aſſez pour rendre cet artiſte recommandable que d'avoir formé un tel éleve; mais il a droit lui-même à la gloire par ſes propres ouvrages. Il deſſinoit à la plume de très-beaux payſages; & il a gravé, tant d'après ſes propres compoſitions que d'après Jules Parigi, une grande quantité de vues, payſages, fêtes & décorations théatrales, &c.

CANTARINI, (*Simon*) peintre & graveur, fur-

nommé le *Péſareſe*, parce qu'il étoit de Péſaro, né en 1612, mort à Véronne en 1648. Eleve du Guide, il ſaiſit ſa maniere & mérita ſon eſtime. Ce grand peintre retrouvoit en effet dans les tableaux du Péſareſe ce goût de nature & ces ſentiments de chair qui donnoient tant de prix à ſes propres ouvrages; peut-être même le diſciple auroit-il ſurpaſſé le maître, s'il n'eût été enlevé à la fleur de ſon âge par une mort inopinée. Le Péſareſe a gravé beaucoup de ſujets qu'il avoit peints lui-même.

CARAGLIO *ou* CARALIUS, (*Jean-Jacques*) graveur au burin & en pierres fines, né à Véronne, floriſſoit vers le milieu du ſeizieme ſiecle. Les eſtampes qu'il donna au public, d'après les plus grands maîtres, furent très-eſtimées, & elles ſont encore fort recherchées. Il ſe dégoûta cependant de ce travail; & il crut qu'il s'attireroit plus de conſidération, s'il s'occupoit à graver des camées, ou à graver en creux ſur des pierres fines. Il s'y exerça & y réuſſit; il fit des médailles avec un égal ſuccès. Il ſe donna auſſi pour architecte; & Sigiſmond I, roi de Pologne, le demanda & le combla de bienfaits.

CARAVAGE, (*Michel-Ange*) peintre. *Voyez* MICHEL-ANGE DE CARAVAGE.

CARDUCHO, (*Vincent*) gentilhomme Florentin, frere & diſciple de Barthelemi de Carducho, fut peintre des rois Philippe III & Philippe IV. Son eſprit étoit orné des connoiſſances des belles-lettres, comme on peut en juger dans un traité qu'il mit au jour en 1633, en forme de dialogues entre un maître & ſon diſciple, ſur l'excellence de la peinture & du deſſin. Il n'y a point eu en Eſpagne de peintre qui ait fait plus de tableaux que lui; & preſque tous, dit-on, ſont fort bons. On trouve les principaux dans le château du Pardo, où il a peint les galeries, la chapelle, & pluſieurs appartements. Les ouvrages qu'il fit dans ce palais lui valurent plus de vingt mille ducats. Il retira encore beaucoup d'argent de ceux qu'il

fit pour preſque toutes les égliſes de Madrid, & pour bien d'autres endroits de l'Eſpagne. De ſon temps on voulut renouveller l'impôt ſur les beaux arts; (*voyez* l'article DOMINIQUE, *dit* le Grec.) il en prit ſi bien la défenſe avec Nardi, qu'il en obtint la franchiſe, ſur-tout en faveur de la peinture. Il mourut à Madrid en 1638, âgé de ſoixante-dix ans. Il forma beaucoup d'éleves, dont les plus célebres ſont, François Fernandez, Caſtello, Obregon, Roman, François Rizi, &c.

I. CARLONE, (*Jean*) peintre, né à Genes en 1590, mort à Milan en 1630. Il peignoit parfaitement le raccourci. Tout ce qui ſortoit de ſon pinceau avoit de la grandeur, de la force & de la correction. Son coloris eſt aſſez vigoureux. Le plafond de l'égliſe de l'Annonciade à Genes, ſur lequel il a repréſenté l'hiſtoire de la Vierge, eſt admiré par les connoiſſeurs.

II. CARLONE, (*Jean-Baptiſte*) peintre, frere du précédent. Chargé de finir un ouvrage que Jean Carlone avoit laiſſé imparfait dans l'egliſe de S. Antoine à Milan, il montra que ſes talents n'étoient pas inférieurs à ceux de ſon frere. Il fit beaucoup d'autres ouvrages, & ſur-tout des freſques qu'on voit dans certaines égliſes de Genes. La famille de Carlone à produit pluſieurs autres peintres & des ſculpteurs.

CAROUAGIUS, (*Bernardin*) horloger, vivoit dans le ſeizieme ſiecle. La nature l'avoit dédommagé des défauts du corps par les qualités ſupérieures de l'eſprit, & ſur-tout par une adreſſe ſinguliere. Etant à Paris, il apprit l'art de l'horlogerie; &, pour complaire au ſçavant juriſconſulte Alciat, il fit une horloge qui a mérité qu'on nous en laiſſât la deſcription. Voici en peu de mots quel en étoit le méchaniſme. Non-ſeulement cette horloge marquoit les heures; mais elle étoit diſpoſée de maniere que le marteau frappant contre la cloche, faiſoit ſortir d'une pierre qu'il touchoit une étincelle de feu, laquelle venant à tomber ſur du ſoufre ou d'autres matieres inflammables, mettoit le feu à une meche, qui enſuite allumoit une lampe. Il

arrivoit par-là que le poſſeſſeur de cette horloge ſçavoit pendant la nuit quelle heure il étoit, & avoit en même temps de la lumiere.

CARPENTIER, (*Antoine-Matthieu*) architecte, né à Rouen en 1709, mort à Paris en 1772. Son goût pour les arts ſe manifeſta dès l'enfance; ſes parents ſeconderent ce penchant. Il s'appliqua d'abord au deſſin, enſuite à la ſculpture, avec l'ardeur & les ſuccès qu'inſpirent & qu'aſſurent le génie, quand on ſuit les impreſſions qu'il a données. Rouen devint bientôt un théâtre trop étroit pour les talents du jeune Carpentier; il arriva à Paris en 1728, & ſe livra à l'étude de l'architecture. Parmi les édifices qu'il a élevés, on doit ſur-tout remarquer les châteaux de Courteille & de la Ferté dans le Perche, celui de Balinvilliers ſur la route d'Orléans, les bâtiments de l'arſenal, les intérieurs de l'hôtel de Beuvron, &c. Le palais Bourbon ne peut donner qu'une idée imparfaite du génie & du goût de Carpentier, parce qu'il a été obligé de ſe plier au genre du bâtiment anciennement fait, & de s'aſſervir aux nouveaux plans de l'architecte qui l'avoit précédé. Malgré ces aſſujettiſſements, il a ſçu lier les anciens hôtels de Bourbon & de Laſſay, entrer dans les idées de ſon prédéceſſeur, les embellir, & faire de ces parties diverſes un tout agréable & magnifique. On y admire ſur-tout les diſtributions & la décoration intérieure.

On trouvera, ſinon des développements en grand, au moins des traces du goût & du génie de Carpentier, dans pluſieurs autres édifices qu'il ſeroit trop long de nommer ici; mais ce qui le rendoit plus recommandable encore, c'étoit une probité, une droiture à toute épreuve, un cœur ſenſible, une ame forte, un grand déſintéreſſement. *Je n'ai jamais pris mon crayon*, diſoit-il, *dans la penſée qu'il m'en reviendroit de l'argent.* Il faiſoit cependant cas de la fortune; mais c'étoit quand elle ſervoit à la généroſité de ſon cœur. Ce qu'il a donné eſt immenſe, relativement à ſes fa-

cultés. Fidele & conſtant à l'amitié, il jouiſſoit de toutes ſes douceurs. Il a emporté en mourant les regrets de ſes amis, des arts & de toutes les perſonnes qui l'ont connu. Il étoit de l'académie royale d'architecture, architecte de l'arſenal, des domaines & des fermes générales du roi.

CARPI, (*Hugues*) peintre & graveur Italien, vivoit en 1500. Il fut un des premiers inventeurs des gravures en bois à trois planches. La premiere ſervoit de profil ou de trait; la ſeconde de détrempe & d'ombre; la troiſieme d'ombre. Le Parmeſan, Antoine de Trento & Balthazar Perruzzi, charmés de cette invention, l'adopterent & firent beaucoup d'ouvrages dans ce genre. On a de Hugues Carpi pluſieurs eſtampes, pour leſquelles il ſe ſervoit ordinairement de papier gris, afin que les *rehauts*, c'eſt-à-dire les extrémités des clairs, fuſſent d'une teinte plus légere. Un auteur dit que cet artiſte peignit auſſi à l'huile ſans pinceau.

CARPIONI, (*Jules*) peintre & graveur, né à Veniſe en 1611, mort à Véronne en 1674. Les ſoins de ſon maître Alexandre Varotari, dit le Padouan, le rendirent bientôt un peintre d'une grande réputation. On admiroit ſon invention, ſon deſſin & la *vagueſſe* de ſon coloris. Il avoit ſur-tout un talent des plus diſtingués pour des ſujets de caprice qu'il exécutoit en petit, tels que des ſonges, des ſacrifices, des Bacchanales, des triomphes, des danſes d'enfants, dans leſquels il mit plus de beautés que n'avoit fait jamais aucun peintre. Dégoûté de ſa patrie, il ſe rendit à Vicence, & parcourut pluſieurs autres villes de l'Italie; par-tout les curieux s'empreſſerent de voir ſes ouvrages qu'ils trouvoient dignes de leurs éloges. Enfin il termina ſes courſes à Véronne, & remplit de ſes caprices les galeries des amateurs. Il a gravé à l'eau-forte quelques pieces de ſa compoſition.

I. CARRACHE, (*Louis*) peintre & graveur, né à Bologne en 1555, mort dans la même ville en 1619.

Il ne montra pas d'abord tout ce qu'il fut dans la ſuite. Son génie ne ſe développa que lentement ; & cet homme qui ſurpaſſa tous les peintres de ſon temps, auroit abandonné la peinture s'il eût ſuivi les conſeils de ſon maître Proſpero Fontana, qui, ne le croyant pas propre à cet art, le rebuta de maniere que Louis quitta ſon école. Livré cependant à lui-même, il s'opiniâtra dans le travail, & il prit dès-lors la réſolution de n'avoir d'autres maîtres que les ouvrages des grands peintres. Il parcourut donc les villes d'Italie qui poſſedent leurs chefs-d'œuvre. A Veniſe il étudia ſoigneuſement le Titien, Paul Véroneſe & le Tintoret, qui l'anima par ſes éloges ; à Florence, André del Sarté & le Paſſignant ; à Mantoue, Jules Romain ; à Parme, le Parmeſan & le Correge, qu'il goûta le plus, puiſqu'il ſuivit toujours depuis ſa maniere.

De retour à Bologne, il s'annonça par des ouvrages admirables. Il avoit un eſprit fécond dans ſes compoſitions, un goût de deſſin grand & noble, une touche délicate, une ſimplicité gracieuſe. Il joignit les beautés de l'antique à la fraîcheur du moderne, & oppoſa les graces de la nature aux afféteries du goût qui dominoit de ſon temps dans l'Italie. L'hiſtoire de S. Benoît & celle de ſainte Cécile, que Louis Carrache peignit dans le cloître de S. Michel *in Boſco* à Bologne, ſont la preuve de ce que nous venons d'avancer ; & nous ne craignons pas d'ajouter qu'elles forment une des plus belles ſuites qui ſoient ſorties de la main des hommes. Cet artiſte a gravé quelques ſujets de dévotion à l'eau-forte ; on a auſſi gravé d'après lui. On voit dans le Cabinet du Roi & au Palais-Royal pluſieurs de ſes tableaux. Ce fut par ſes conſeils qu'on établit à Bologne une académie de peinture, dont il devint le chef. Nous en parlerons à la fin de l'article d'*Annibal* CARRACHE.

II. CARRACHE, (*Auguſtin*) peintre & célebre graveur, né à Bologne en 1558, mort à Parme en 1602. Il étoit frere aîné d'Annibal & couſin de Louis.

Son pere, tailleur d'habits, tâcha de le faire élever avec ſoin. Lui connoiſſant des diſpoſitions pour les ſciences, il le fit d'abord étudier ; mais le génie du jeune homme paroiſſant ſe tourner avec plus de force du côté des arts, il le mit chez un orfevre, qu'Auguſtin quitta bientôt pour retourner chez ſon pere. Là il ſuivit le goût qui le portoit indiſtinctement à pluſieurs objets. La poéſie, la muſique, la danſe, les mathématiques, la peinture, la gravure, entrerent dans ſon plan d'occupations, & il s'y rendit habile ; mais bientôt après il s'attacha principalement à la gravure & à la peinture. Il apprit la premiere de Corneille Cort, & la ſeconde de Proſpero Fontana, de Bartholoméo Paſſeroti, & de Louis Carrache, qui lui dévoila ſur-tout les myſteres de cet art ſi difficile. On fut étonné, quand on vit ſes premiers ouvrages en ce genre. L'étude qu'il avoit faite des belles-lettres, ſervoit à lui fournir de grandes & belles idées. Son deſſin eſt d'une correction achevée, ſa compoſition ſçavante, ſa touche libre & ſpirituelle : ſes figures ont un beau caractere ; mais ſes têtes ſont moins fieres que celles d'Annibal.

On doit regretter qu'il ne ſe ſoit pas adonné tout entier à la peinture, pour laquelle il avoit des talents tout particuliers. Il eſt vrai qu'il n'a pas laiſſé de ſe faire un nom peut-être auſſi grand dans l'art de la gravure, qu'il avoit choiſi de préférence. Son habileté dans le deſſin lui faiſoit ſouvent retoucher ce qu'il y avoit de défectueux dans les tableaux qu'il entreprenoit de graver. Pluſieurs peintres, tels que le Tintoret & Paul Véroneſe, lui en ſçurent bon gré ; d'autres lui en firent un crime. Auguſtin étant allé joindre à Rome Annibal ſon frere, qui peignoit la galerie du palais Farneſe, lui fut d'abord d'un merveilleux ſecours pour l'ordonnance & pour l'exécution. Mais, comme ces deux freres, qui ne pouvoient vivre ſéparés l'un de l'autre, devenoient ennemis lorſqu'ils étoient enſemble, ils ſe brouillerent bientôt. Annibal ne voulut jamais ſouffrir qu'Auguſtin

continuât de travailler, quelques offres & quelques soumissions que celui-ci fit pour l'adoucir.

Cette mésintelligence fut cause que le cardinal Farnese envoya Augustin à Parme, dans le dessein de le faire travailler pour le duc Ranuccio son frere. Il y peignit dans la voûte d'une chambre plusieurs sujets qui avoient rapport à l'amour de la vertu, à l'amour déshonnête, & à l'amour d'intérêt. Il traita ces sujets poétiquement & sous différentes fables; mais on lui suscita tant de chagrin pendant qu'il travailloit à cet ouvrage, qu'il le laissa imparfait, & qu'il se retira dans un couvent de Capucins, pour se préparer à la mort qu'il sentoit prochaine. C'est là qu'il fit le tableau de S. Pierre qui pleure son péché après avoir renié son Maître, & qu'il entreprit de peindre le jugement universel, dont il fit seulement l'ébauche, parce que son mal ayant augmenté, il mourut âgé de quarante-trois ans. Cependant le duc de Parme ne voulut pas permettre qu'aucun peintre achevât ce qu'Augustin avoit commencé dans son palais; & il ordonna qu'on remplit la place d'un tableau qui étoit demeuré vuide, par l'éloge de cet illustre artiste. Achillini, homme très-sçavant, le composa en ces termes:

AUGUSTINUS CARRACCIUS,
Dùm extremos immortalis sui penniculi tractus
In hoc semipicto fornice moliretur,
Ab officiis pingendi & vivendi
Sub umbrâ liliorum gloriosè vacavit.
Tu, spectator,
Inter has dulces picturæ acerbitates
Pasce oculos,
Et fatebere decuisse potiùs intactas spectari,
Quàm alieni manu tractatas maturari.

Outre les ouvrages d'Augustin Carrache, qui se trouvent à Rome & à Parme, on en voit à Bologne. Les Chartreux de cette ville possedent, entr'autres, un de ses tableaux, qui représente S. Jérôme recevant la

communion. C'eſt un des plus beaux & des plus conſidérables qu'il ait faits. Quelques-uns ont dit qu'il n'y travailla pas ſeul, & que Louis & Annibal y mirent la main. Il y a auſſi au Palais-Royal un excellent tableau de ce maître. On ne connoît qu'une piece gravée d'après lui par Farjat. Auguſtin laiſſa un fils naturel, nommé Antoine Carrache, qu'il recommanda inſtamment à ſon frere Annibal. Celui-ci en prit un ſoin extrême, le fit inſtruire dans les ſciences, & ſe chargea d'être ſon maître dans la peinture. Antoine y fit des progrès qui lui mériterent l'affection du cardinal Tonti. Par ſes ordres il peignit à freſque trois chapelles à S. Barthelemi dans l'iſle; c'eſt une égliſe de Rome. La derniere des chapelles à laquelle il travailla, eſt dédiée à S. Charles. Parmi les tableaux qui repréſentent l'hiſtoire de ce ſaint, celui de l'autel eſt excellent, & le payſage d'un goût très-exquis. Si ce peintre eût vécu long-temps, il ſeroit arrivé ſans doute à la perfection; & bien des gens croyoient qu'il égaloit déja ſon oncle, s'il ne le ſurpaſſoit même: mais il mourut âgé ſeulement de trente-cinq ans, en 1618. On voit de lui dans le Cabinet du Roi un tableau où eſt repréſenté le déluge.

III. CARRACHE, (*Annibal*) peintre & graveur, né à Bologne en 1560, mort à Rome en 1609. Deſtiné d'abord par ſon pere à la profeſſion de tailleur d'habits, il fut mis bientôt après chez un orfevre. Louis Carrache, ſon couſin, qui s'étoit chargé de lui montrer à deſſiner, pour le rendre meilleur ouvrier en orfévrerie, lui reconnut des talents particuliers pour la peinture; & il conſacra volontiers ſes ſoins à les cultiver. Les progrès rapides de l'éleve ſurpaſſerent les eſpérances du maître. Celui-ci lui conſeilla, pour ſe former davantage, d'aller voir les villes de la Lombardie, célebres par les ouvrages des grands peintres. Arrivé à Parme, Annibal étudia ſur-tout la maniere du Correge, & fit dans ce goût le tableau du grand autel des Capucins de la même ville. Cet eſſai d'un jeune homme

homme montra ce qu'on devoit attendre de lui dans la ſuite. Pendant ſon ſéjour à Veniſe il contracta une étroite amitié avec Paul Véroneſe, le Tintoret & Jacques Baſſan; il n'eut rien de plus à cœur que d'étudier les ouvrages de ces grands hommes, & de recueillir leurs maximes. Son retour à Bologne fut marqué par des productions admirables. Les premieres qui ſortirent de ſes mains firent une telle impreſſion ſur Louis Carrache, qu'il quitta dès ce moment la maniere de Camille Procaccino, ſon premier maître, qu'il avoit conſervée juſqu'alors; &, au lieu que peu auparavant il enſeignoit Annibal, il devint ſon diſciple, & s'efforça de l'imiter. Parmi les tableaux que notre artiſte fit à Bologne, il ne faut pas manquer de citer celui de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, qu'on regarde comme un des plus beaux, ni celui qu'il peignit dans la ville de Reggio, où S. Roch eſt repréſenté donnant l'aumône. Ce morceau magnifique a été gravé par le Guide, à l'eau-forte.

Cependant le deſir de voir Rome occupoit Annibal depuis long-temps. Il vouloit conſidérer avec attention les ouvrages de Raphaël, & ces reſtes antiques qui, tout mutilés qu'ils ſont, attirent encore l'admiration des connoiſſeurs. Ses vœux furent remplis; le duc de Parme, dont il avoit gagné les bonnes graces, lui donna des lettres de recommandation pour le cardinal Farneſe ſon frere, qui le reçut favorablement, & qui le fit traiter chez lui comme un de ſes gentilshommes. Il ſeroit difficile de dire avec quel enthouſiaſme Annibal parcourut les différents monuments de Rome, quelles études profondes il en fit, & quel profit il en retira: un ſeul trait ſuffira pour en donner une légere idée. Auguſtin Carrache étoit arrivé depuis peu dans cette ville. La vue des ouvrages antiques l'avoit frappé, & il ne pouvoit ſur-tout ſe laſſer de faire l'éloge du Laocoon. Un jour qu'il exaltoit encore plus ce morceau en préſence de beaucoup de perſonnes, il s'apperçut que ſon frere ne diſoit rien, & qu'il ſembloit donner peu d'attention à ſes diſcours;

il s'en plaignit, comme s'il n'eût pas fait assez de cas d'un ouvrage si admirable. Pendant ce temps, Annibal s'approcha d'une muraille, contre laquelle il dessina le Laocoon & ses enfants aussi exactement que s'il les eût eus devant lui pour les imiter. Tous les assistants furent dans le plus grand étonnement; & Augustin lui-même fut obligé d'avouer que son frere avoit sçu bien mieux que lui représenter les beautés dont il parloit. Annibal sortit aussi-tôt en souriant, & dit seulement que les poëtes peignoient avec les paroles, & que les peintres parloient avec le pinceau; ce qui regardoit Augustin, qui se piquoit de passer pour bon poëte.

Le résultat des nouvelles études qu'Annibal venoit de faire, fut de le convaincre que la véritable base & le principal fondement de la peinture est le dessin, & qu'il devoit quitter sa premiere maniere, c'est-à-dire la partie du coloris dans laquelle il avoit si fort excellé jusques-là, pour suivre la belle nature sur le goût de l'antique. Ce fut avec ces principes qu'il entreprit & qu'il exécuta la fameuse galerie du palais Farnese, chef-d'œuvre admirable qui fera passer son nom à la postérité la plus reculée. Peut-être desireroit-on qu'il n'eût pas sacrifié si rigoureusement le coloris, dans lequel il a diminué à mesure qu'il a voulu s'élever dans le goût du dessin : aussi les connoisseurs remarquent-ils que ses derniers ouvrages sont d'un dessin plus prononcé, mais d'un pinceau moins tendre, moins fondu & moins agréable. Quoi qu'il en soit, cette galerie qui lui coûta huit années du travail le plus assidu, dans laquelle il fut aidé, il est vrai, par Augustin son frere, dont il eut lieu de regretter l'éloignement qu'il avoit causé; par Louis son cousin; par Arucchi, homme de lettres, qui suppléoit aux médiocres connoissances qu'il avoit de la poétique de son art; & par des éleves déja célebres, mais en subordonnant toujours les lumieres de toutes ces personnes à celles de son génie : cette galerie, dis-je, pour laquelle il n'avoit que dix écus par mois, fut encore plus mal récompensée quand elle fut achevée.

Un Eſpagnol, nommé dom Juan de Caſtro, qui gouvernoit l'eſprit du cardinal Farneſe, lui perſuada que, ſelon la ſupputation qu'il avoit faite, Annibal ſeroit bien payé de la ſomme de cinq cents écus d'or. Lorſqu'on les lui porta, il ne put proférer aucune parole : cette eſpece de mépris le pénétra de douleur. Ce n'eſt pas qu'il eût l'ame intéreſſée ; la modicité de ſa fortune prouvoit aſſez qu'il n'avoit guere été occupé de ſes intérêts particuliers : mais il étoit ſans doute bien dur pour lui de ſe voir trompé dans le juſte eſpoir qu'il avoit conçu de recevoir une récompenſe qui fût un témoignage glorieux de l'eſtime qu'on devoit avoir pour ſon ouvrage. La mélancolie, à laquelle il étoit naturellement enclin, lui fit encore plus ſentir l'injuſtice de ce procédé. Il tomba bientôt dans un état de langueur, qui le rendit incapable de s'occuper. Si-tôt qu'il vouloit ſe mettre à peindre, il étoit contraint de quitter la palette & les pinceaux, que le ſouvenir de ſon chagrin lui arrachoit des mains. Les médecins lui conſeillerent d'aller à Naples pour rétablir ſa ſanté. Il n'y fut pas long-temps. Dans l'impatience qu'il avoit de retourner à Rome, il ſe mit en route pendant les grandes chaleurs de l'été, dangereuſes pour les voyageurs. Tous ces accidents réunis aux ſuites de quelques débauches avec les femmes, lui cauſerent la mort à l'âge de quarante-neuf ans. Il fut univerſellement regretté. Non-ſeulement ſes éleves & ſes amis aſſiſterent à ſes funérailles, qu'on fit avec pompe dans l'égliſe de la Rotonde ; le peuple même y accourut en foule ; & il n'y eut perſonne qui ne verſât des larmes ſur la mort d'un artiſte dont les talents lui ont fait un honneur immortel.

Annibal étoit adonné uniquement à la peinture ; il avoit coutume de l'appeller ſa maîtreſſe ; & il regardoit comme les heures les plus douces de ſa vie, celles qu'il paſſoit avec elle. Simple, modeſte, il ne ſe plaiſoit qu'à la compagnie des gens ſçavants & ſans ambition, ou de ſes éleves dont il prenoit un ſoin tout particulier, juſqu'à quitter ſon ouvrage pour les voir tra-

vailler & pour les corriger. La conduite de ſon frere qui aimoit le faſte, & qui recherchoit avec empreſſement les faveurs des grands, lui cauſoit un véritable déplaiſir. Il l'apperçut un jour qu'il ſe promenoit avec des perſonnes de qualité. Feignant d'avoir quelque choſe à lui communiquer, il le prit à l'écart, & lui dit: *Auguſtin, ſouvenez-vous que vous êtes fils d'un tailleur.* S'étant enſuite retiré dans ſa chambre, il deſſina, ſur une feuille de papier, ſon pere avec des lunettes ſur ſon nez, qui enfiloit une aiguille, & au-deſſus ſon propre nom d'Antoine. A côté du même portrait il repréſenta ſa mere qui tenoit des ciſeaux à la main. Il fit parvenir ce deſſin à ſon frere, qui ne put point lui pardonner d'avoir humilié ſon orgueil.

Annibal agit à peu près de la même ſorte à l'égard de Joſépin. C'étoit un de ces hommes qui, parvenus par leurs talents à s'enrichir, prennent des airs de hauteur, ne veulent vivre qu'avec les grands, & mépriſent les autres artiſtes dont la modération eſt convenable à leur profeſſion. Il apprit un jour qu'Annibal avoit mal parlé d'un de ſes ouvrages: l'ayant rencontré, il voulut mettre l'épée à la main pour ſe battre contre lui; mais Annibal, ſans ſe déconcerter, prit un pinceau, & le lui montrant: *C'eſt avec ces armes*, lui dit-il, *que je vous défie & que je veux avoir à faire à vous.* Il étoit bien aſſuré de remporter l'avantage ſur ſon ennemi. Pour ſe former une idée des talents de ce grand peintre, il nous ſuffira de rapporter le ſentiment de M. de Piles, excellent juge en cette matiere.

« Louis Carrache, dit-il, avoit moins de feu, plus » de grandeur, plus de grace & plus d'onction; Au- » guſtin, plus de gentilleſſe; & Annibal, plus de fierté » & de ſingularité dans les penſées, plus de profon- » deur dans le deſſin, plus de vivacité dans les ex- » preſſions, & plus de fermeté dans l'exécution. Quoi- » que le caractere d'Annibal, ajoute-t-il, ait été plutôt » pour des ſujets profanes que pour ceux de dévo- » tion, il a traité néanmoins quelques-uns de ces der- » niers fort pathétiquement, & ſur-tout l'hiſtoire de

» S. François..... Annibal a eu un excellent goût » pour le payſage : ſes arbres ſont d'une forme ex- » quiſe & d'une touche très-légere. Les deſſins qu'il a » faits à la plume ont un caractere & un eſprit mer- » veilleux. Ses touches ſont choiſies, & elles conſiſ- » tent en peu de traits, mais elles expriment beau- » coup ; & ce que je dis de ſes payſages, convient en- » core à tous ſes autres deſſins. Dans tous les objets » viſibles de la nature, il y a un caractere qui les ſpé- » cifie, & qui les fait paroître plus ſenſiblement ce » qu'ils ſont : Annibal a ſçu prendre ce caractere, & » s'en eſt ſervi dans ſes deſſins avec beaucoup d'eſprit » & de juſteſſe. Malgré l'eſtime qu'il avoit pour les » ouvrages du Titien & du Correge, ſon coloris » n'eſt gueré ſorti de la voie commune : il n'a pas pé- » nétré dans l'artifice du clair-obſcur, & ſes couleurs » locales ne ſont pas bien précieuſes. Ainſi ce qui ſe » trouve dans ſes tableaux touchant le coloris, n'eſt » pas tant l'effet des principes de l'art, que des bons » moments de ſon génie, ou des réminiſcences du » Titien & du Correge. Cependant nous ne voyons » point de peintre qui ait été plus univerſel, plus fa- » cile, plus aſſuré dans tout ce qu'il faiſoit, ni qui ait » eu une approbation plus générale qu'Annibal. »

Cet artiſte avoit le talent ſingulier de ſaiſir au premier coup-d'œil la figure d'une perſonne, & d'en donner avec quelques coups de crayon la reſſemblance ſi parfaite, qu'on ne pouvoit la méconnoître. Ayant été volé un jour dans un grand chemin avec ſon pere, il alla porter ſa plainte chez le juge, qui fit arrêter les voleurs ſur les portraits qu'il traça tout de ſuite. Il ne réuſſiſſoit pas moins à deſſiner les caricatures, c'eſt-à-dire les portraits qu'on charge de mille ridicules, en conſervant pourtant la reſſemblance des perſonnes dont on veut ou s'amuſer ou ſe venger. Annibal employoit aſſez ſouvent cette maniere pour remplir ces deux objets : il s'en ſervoit auſſi quelquefois pour donner des avis. Voulant corriger un de ſes éleves plus occupé de ſa parure que de ſon art, il lui fit préſent

de ſon portrait, mais chargé d'un ſi grand ridicule, que le jeune homme perdit depuis le goût des ajuſtements. Il exiſte un livre rempli de ces ſortes de deſſins faits par Annibal. La plûpart ſont très-plaiſants à voir & très-ingénieux: quelques-uns ſurprennent par l'art avec lequel il a ſçu donner aux animaux, & même à des vaſes, la figure humaine. Les grands morceaux de peinture de cet artiſte ſont à Rome, à Parme, à Bologne. Le roi poſſede pluſieurs de ſes beaux tableaux. Il y en a auſſi une belle collection au Palais-Royal. On a beaucoup gravé d'après lui. Il a gravé lui-même à l'eau-forte, avec eſprit & avec goût.

Il ne reſte plus à parler que de cette fameuſe académie connue ſous le nom des *Carraches*. Il ſemble que le ciel fit naître ces trois peintres dans le même temps, & leur inſpira les mêmes ſentiments, pour ſoutenir la peinture qui déja commençoit à décheoir conſidérablement dans toutes les écoles. On n'y faiſoit plus, dit Félibien, une étude exacte de tout ce qui eſt néceſſaire à la perfection d'un ouvrage: chacun ſuivoit ſon caprice; & dans Rome il s'étoit élevé comme deux différents partis qui partageoient toute la jeuneſſe. Les uns s'attachoient particuliérement à imiter la nature telle qu'ils la trouvoient; & les autres, ſans examiner le naturel, ſe laiſſant conduire par la force de leur imagination, & ſans autre modele que leurs ſeules idées, travailloient d'après les images qu'ils ſe formoient dans l'eſprit. Le Caravage fut le chef du premier parti, qui eut ſes ſectateurs. Joſépin étoit à la tête du ſecond; & par la hardieſſe de ſes entrepriſes, & l'éclat qui paroiſſoit dans ſes compoſitions, il trouvoit un grand nombre de gens qui le ſuivoient. Ces deux différents partis, qui s'éloignoient l'un & l'autre de l'exacte & rigoureuſe diſcipline des premiers maîtres, jettoient tous les peintres dans des excès également vicieux. Ce fut dans ce temps que les Carraches ſe réunirent pour établir à Bologne leur académie, après le retour d'Auguſtin & d'Annibal de leur voyage en Lombardie. Tous les jeunes gens qui donnoient de grandes eſpérances vin-

rent y prendre assidument des leçons ; & de-là vient qu'elle fut d'abord appellée l'*Académia de gli Desiderosi*, à cause du grand desir que ceux qui la fréquentoient avoient d'apprendre tout ce qui concerne la peinture.

Les Carraches se firent un plaisir d'enseigner libéralement les choses qui étoient proportionnées à la capacité de leurs disciples. Ils y établirent des modeles bien choisis d'hommes & de femmes. Louis eut le soin d'y faire apporter des statues & des bas-reliefs antiques. Il y avoit des dessins des meilleurs maîtres, & des livres curieux sur toutes sortes de matieres. Un certain Antoine de la Tour, grand anatomiste, y enseignoit ce qui regarde la liaison & le mouvement des muscles par rapport à la peinture. On y faisoit souvent des conférences ; & non-seulement les peintres, mais les sçavants, y proposoient des difficultés : les doutes qui en résultoient étoient toujours éclaircis par les décisions de Louis, à qui on avoit recours comme à l'oracle. Tout le monde y étoit bien reçu ; & les jeunes gens y étant excités par l'émulation, passoient les jours & les nuits à étudier : car, quoique les heures y fussent réglées pour les différentes matieres qu'on y traitoit, l'on pouvoit néanmoins profiter en tout temps des antiques & des dessins que l'on y voyoit. Le comte Malvesi a dit que ce qui a soutenu cette académie, ce sont les principes de Louis, les soins d'Augustin, & le zele d'Annibal. Les éleves les plus célbres qui en sortirent, furent le Guide, le Dominiquin, Lanfranc, l'Albane, le Guerchin, &c. &c. C'est faire l'éloge le plus complet des maîtres, que de nommer de tels disciples.

CARREY, (*Jacques*) peintre, né à Troyes en 1646, mort dans la même ville en 1726. Il fit sous le célebre le Brun des progrès considérables dans la peinture ; de sorte que son maître le jugea propre à remplir les vues de M. Ollier de Nointel, nommé à l'ambassade de Constantinople, qui lui avoit demandé un habile dessinateur pour l'accompagner. La premiere occasion qui se présenta à lui d'exercer son pinceau en arrivant à

Conſtantinople, fut l'audience de M. de Nointel chez le grand-viſir. On voit aujourd'hui ce tableau dans le ſallon de Bercy proche Paris. On y en voit encore deux autres qu'il peignit à Jéruſalem: l'un repréſente l'entrée de l'ambaſſadeur François dans cette ville; & l'autre la cérémonie du Feu ſacré, que les ſchiſmatiques Grecs font d'une maniere fort tumultueuſe dans l'égliſe du ſaint Sépulcre de la même ville. Habile obſervateur, Carrey puiſa dans les débris de l'ancienne Grece la connoiſſance de toutes les beautés & de toutes les fineſſes de ſon art. Il leva les deſſins des ſtatues, des bas-reliefs, & des autres monuments que le temps avoit épargnés, dans tous les voyages qu'il fit à la ſuite de M. de Nointel à Athenes, dans les iſles de l'Archipel & dans la Paleſtine. Ces deſſins, qu'il avoit laiſſés à Conſtantinople, ont été malheureuſement perdus. A ſon retour en France, le Brun lui fit avoir une penſion, avec un appartement à Verſailles & un aux Gobelins. Il employa ſes talents pour des ouvrages qui aſſurerent de plus en plus ſa réputation. Sans compter pluſieurs deſſins que Carrey fit pour des ornements de ſculpture & pour des pieces d'orfévrerie qui furent exécutées, il travailla à la galerie de Verſailles, deſſina les morceaux les plus curieux du cabinet du roi, & fit d'autres ouvrages pour ſa majeſté juſqu'à la mort de le Brun, arrivée en 1690. Il retourna pour lors dans ſa patrie, où il a laiſſé un grand nombre d'ouvrages, dont le plus conſidérable eſt la Vie de S. Pantaléon, en ſix grands tableaux, pour la paroiſſe qui eſt ſous l'invocation de ce Saint.

CARRIERA, (*Roſa-Alba*) née à Veniſe en 1672, morte dans la même ville en 1757, âgée de quatre-vingt-cinq ans. La nature l'avoit deſtinée pour la peinture. Dès ſon enfance elle donna des preuves du talent le plus rare pour cet art ſi difficile. Secondée par des circonſtances heureuſes, & ſur-tout par les leçons du cavalier Diamantino, qui ſe diſtinguoit à Veniſe par la fraîcheur de ſon pinceau, elle fut en état, en peu de

temps, de copier à l'huile de grands morceaux, & de s'en bien acquitter: mais une de ſes amies lui conſeilla de s'attacher à la miniature, comme plus convenable aux perſonnes de ſon ſexe. Elle ſuivit ce conſeil, & ſe mit à peindre de cette maniere des portraits & des demi-figures d'invention au paſtel, dont l'excellence fut reconnue par toute l'Italie. Toutes les académies de peinture s'empreſſerent de la recevoir dans leur ſein, entr'autres celles de Rome, de Florence, & l'académie Clémentine de Bologne. Elle envoya à toutes ces compagnies des morceaux admirables de ſa main, tant en miniature qu'en paſtel. Dans un voyage qu'elle fit avec ſon beau-frere Pellegrini, en 1720, à Paris, où elle fut logée & défrayée un an entier chez le célebre amateur M. Crozat, elle fut reçue à l'académie royale de peinture. Son morceau de réception étoit une Muſe en paſtel, de moyenne grandeur & d'une beauté parfaite.

Ses portraits, outre le mérite de la reſſemblance, ont une fineſſe de touche, une légéreté ſurprenantes, une grace particuliere, & des paſſages de couleur & de ſang ſi admirables, qu'ils expriment le ſentiment. Comblée de biens & d'honneurs à Paris & à Vienne en Autriche, elle revint à Veniſe, où elle a toujours vécu avec diſtinction. Le grand-duc de Toſcane lui fit l'honneur de mettre ſon portrait dans ſa galerie: elle y eſt peinte en paſtel, avec une de ſes ſœurs qui s'exerçoit dans le même genre. Roſa-Alba étoit dédommagée de la beauté qui lui manquoit, par les qualités de ſon ame & par des talents ſupérieurs. Elle touchoit bien du claveſſin; & avec ſes deux ſœurs, dont l'une chantoit & l'autre jouoit du violon, elles formoient de ces concerts que les Italiens nomment *converſations*. A la fin de ſes jours elle devint aveugle, & elle ſoutint cette diſgrace avec une force d'eſprit qui étonna tout le monde. Elle laiſſa en mourant des biens aſſez conſidérables. On a peu gravé d'après elle.

CARS, (*Laurent*) graveur célebre, fils de Jean-François Cars, auſſi graveur, naquit à Lyon en 1701.

Il vint à Paris fort jeune ; & après avoir fait ſes humanités, ſon pere, qui le deſtinoit à la peinture, le mit chez Chriſtophe, peintre du roi. Le jeune Cars fit des progrès rapides dans le deſſin. Ses premiers tableaux firent eſpérer les plus grands ſuccès dans cette carriere ; mais le goût dominant qu'il eut pour la gravure, dont il avoit, pour ainſi dire, reçu les premiers éléments avec le lait, dirigea ſon génie vers l'étude de cet art. Ce fut ſous la conduite & ſous les yeux même de François le Moine qu'il exécuta ſes premieres gravures, d'après les tableaux de ce peintre. Ses débuts furent des chefs-d'œuvre qui étonnerent, par l'intelligence & la noble hardieſſe avec leſquelles ils ſont traités. Il conſacra ſes veilles à graver une grande partie des ouvrages de le Moine. C'eſt un avantage que peu de peintres ont eu, de voir leurs productions traduites avec autant de vérité, de chaleur & d'expreſſion. Cars fut reçu à l'académie royale à l'âge de trente-deux ans, en 1733. Il parvint au grade de conſeiller en 1757, & mourut en 1771, regretté de ſes amis & des plus célebres artiſtes, dont il faiſoit les délices par l'eſprit & l'agrément de ſa converſation.

Ses ouvrages portent tous l'empreinte du génie ; ſon ſtyle eſt mâle, fier & hardi ; ſa touche large, moëlleuſe & expreſſive ; ſon deſſin correct & ſçavant. C'eſt à cette partie eſſentielle de l'art qu'il dut la réputation brillante dont il jouit : l'anecdote que nous allons rapporter peut en donner la preuve. Etant jeune, il deſſina d'après nature à l'académie de S. Luc, ſe mit ſur le rang chaque fois qu'il y eut concours pour les médailles, & remporta la premiere : mais pluſieurs années s'étant écoulées ſans qu'on en diſtribuât aucune, & cette académie ayant un trop grand nombre de couronnes à décerner, décida que tous ceux qui avoient gagné le premier prix concourroient enſemble, & qu'un ſeul vainqueur le remporteroit. Cars rentra dans la lice, & triompha de ſes rivaux.

Parmi le grand nombre d'eſtampes qu'a produit cet illuſtre artiſte, on diſtingue principalement l'Annoncia-

tion, Hercule filant auprès d'Omphale, Perſée qui délivre Andromede, l'Allégorie ſur la fécondité de la reine, la Theſe de l'abbé de Ventadour, l'Enlevement d'Europe, Céphale & l'Aurore, le Temps qui enleve la Vérité, la Baigneuſe, le Sacrifice d'Iphigénie, Cacus, &c. Tous ces morceaux ſont gravés d'après le Moine, & ſont autant d'excellents modeles dans le genre de l'hiſtoire: enfin c'eſt un des artiſtes qui a le plus approché de l'immortel Girard Audran.

CASTAGNO, (*André del*) peintre, vivoit vers la fin du quinzieme ſiecle. Il travailla beaucoup à Florence, ſa patrie; & il fut le premier des peintres de la Toſcane qui connut la maniere de peindre à l'huile. Un certain Dominique, Vénitien, qui avoit appris ce ſecret d'Antoine de Meſſine, s'étant établi à Florence, Caſtagno ne négligea rien pour obtenir de lui qu'il l'inſtruisît du même ſecret. Ses vœux furent remplis: mais, jaloux de l'eſtime que les Florentins témoignoient à Dominique, il conçut le projet de l'aſſaſſiner; & il n'eut pas horreur de commettre ce crime, un ſoir que ſon bienfaiteur ſe promenoit tranquillement dans les rues, en jouant de la guittarre. Comme il avoit pris de juſtes meſures pour ne pas être découvert, Dominique ne le reconnut point; & il ſe fit tranſporter chez ce faux ami, qui recueillit même ſes derniers ſoupirs en affectant la plus vive douleur.

Débarraſſé de ſon rival, Caſtagno jouit ſeul de la gloire qu'il méritoit d'ailleurs à juſte titre. Il fut chargé de repréſenter, dans le palais de Podeſta, la conjuration formée en 1478 contre Laurent & Julien de Médicis. Il rendit au naturel tous les conjurés, au nombre de plus de trois cents, qui étoient devenus les victimes de leur entrepriſe, & qui avoient été étranglés ſur la place, ou pendus aux fenêtres du palais. Quoique la vue de ce tableau fût très-déſagréable, puiſqu'on n'y appercevoit que des gens maſſacrés ou pendus, cependant, comme il l'avoit travaillé avec plaiſir, étant créature des Médicis, les connoiſſeurs y trouverent les

traces d'un grand talent. Mais cet ouvrage qui lui coûta des ſoins infinis, ne ſervit qu'à lui faire donner un ſobriquet aſſez odieux par le peuple, qui ne l'appella plus *Andrea del Caſtagno*, mais *Andrea de gl'impiccati*, c'eſt-à-dire *André des pendus*. Etant à l'article de la mort, les remords dont il étoit accablé le forcerent de déclarer qu'il avoit aſſaſſiné ſon ami. Il fut enterré avec la haine & l'indignation publique.

CASTAING, ingénieur, mourut à Paris au commencement de ce ſiecle. C'eſt à lui qu'on eſt redevable de la machine à monnoyer, qui fut miſe en œuvre, vers 1680, dans toutes les monnoies du royaume. Louis XIV, qui ne laiſſoit échapper aucune occaſion de récompenſer le mérite, combla de bienfaits l'inventeur d'une machine ſi utile.

CASTEL, (*Louis-Bertrand*) Jéſuite mathématicien, né à Montpellier en 1688, mort à Paris, au college de Louis le Grand, en 1757. Nous ne le conſidérerons que comme machiniſte, & particuliérement comme auteur du claveſſin oculaire. Ce que nous en allons dire eſt tiré de ſon éloge inſéré dans les Mémoires de Trevoux, Avril 1757. Le pere Caſtel annonça le projet du claveſſin oculaire dès l'année 1725, dans le Mercure de Novembre; & il en développa toute la théorie à M. le préſident de Monteſquieu, dans les ſix derniers volumes des Mémoires de Trevoux 1735. Son premier deſſein ne fut pas de réaliſer ce ſyſtême; il ne voulut que le propoſer, & faire naître à quelque amateur le deſir de l'exécuter. C'eſt le point précis auquel il devoit s'en tenir: démontrer l'analogie des ſons & des couleurs, c'étoit l'affaire d'un géometre; dreſſer la machine du claveſſin chromatique, ce devoit être l'entrepriſe de quelque vieux millionnaire. Le pere Caſtel ſe chargea de tout; & la meilleure partie de ſes jours s'eſt écoulée dans l'exercice preſque méchanique de cette conſtruction qui n'a point réuſſi. Ce n'eſt pas qu'en prenant la théorie des couleurs dans tous les ſens, il ne ſoit parvenu à des découvertes importantes,

dont les arts pourroient profiter : mais ce claveſſin pour les yeux, fabriqué à pluſieurs repriſes, & même à grands frais, n'a ni rempli le deſir de l'auteur, ni ſatisfait l'attente du public. La choſe au fond eſt-elle poſſible? & de ce qu'on démontre qu'il y a entre les couleurs des proportions analogues à celles des ſons, s'enſuit-il que le claveſſin oculaire puiſſe affecter l'organe de la vue, comme le claveſſin acouſtique affecte l'ouïe, enſorte que l'ame éprouve des deux côtés une ſenſation à peu près égale?

Cependant le ſyſtême du claveſſin oculaire ſuppoſe tant d'eſprit & de connoiſſances dans l'inventeur, qu'on doit encore admirer cette hypotheſe, & profiter du plan qu'en a tracé le pere Caſtel. Dans les ébauches d'exécution qu'on a pu voir de ce claveſſin, les couleurs variées juſqu'à l'infini, combinées ſçavamment, jointes à l'éclat des miroirs & à l'effet des bougies, faiſoient un ſpectacle au moins extraordinaire, & qui mériteroit d'être exécuté en grand. Qui ſçait ſi quelque jour cette magie faite pour les yeux, ne pourroit pas égaler en ſon genre la magnificence des plus beaux concerts de muſique? Si ce phénomene arrive jamais, on en aura toujours le prinicpe, la clé & la raiſon dans les ſçavantes expoſitions du pere Caſtel.

Ce ſçavant avoit dans l'eſprit le feu & la vivacité de ſa province. On doit le regarder comme un des hommes de ce ſiecle qui a eu le plus de vues & le plus d'écarts. Cet eſprit naturellement facile, fécond & inventeur, étoit ſans ceſſe ſollicité par l'imagination. Quand le pere Caſtel a pu tenir ſous les loix de la raiſon cette puiſſance de tout imaginer, qui étoit en lui au degré le plus éminent, il n'a dit que du vrai; &, ce qui eſt très-digne de remarque, il l'a dit du ſtyle le plus attrayant & le plus convenable. Mais cette imagination lui a ſouvent fait paſſer la ligne que lui traçoit la géométrie, tant pour le fond des choſes que pour la maniere de les dire. Aſſez répandu d'abord dans quelques ſociétés où il étoit eſtimé & chéri, il ſe renferma enſuite dans le cercle de ſes occupations.

On alloit le voir comme Archimede, qui avoit toujours quelque nouvelle invention à montrer. Il paroiſſoit auſſi ſimple que cet ancien géometre, & auſſi peu attentif aux commodités de la vie. Sa perſonne, ſes livres, ſes écrits ſans nombre, ſon attelier pour le claveſſin oculaire, habitoient le même réduit; & il falloit avoir, comme lui, l'eſprit de calcul, pour diſtinguer quelque choſe dans cet amas prodigieux de pieces de toute valeur qui compoſoient ſon tréſor phyſique & mathématique. Le pere Caſtel étoit de la ſociété royale de Londres, de l'académie de Bordeaux & de celle de Rouen. Il a beaucoup écrit ſur les arts, en particulier ſur la peinture, la muſique & la tactique. Il prit le parti de la muſique françoiſe contre M. Rouſſeau de Geneve, dans deux ouvrages, dont l'un eſt intitulé: *Lettres d'un Académicien de Bordeaux, ſur le fond de la Muſique, à l'occaſion de la Lettre de M. Rouſſeau contre la Muſique françoiſe;* & l'autre: *Réponſe critique d'un Académicien de Rouen à l'Académicien de Bordeaux, ſur le plus profond de la Muſique.*

I. CASTELLI, (*Bernard*) peintre, né à Genes en 1557, mort dans la même ville en 1629. Eleve d'André Sémino, il montra dans ſes ouvrages beaucoup de génie, un grand goût de deſſin, un excellent coloris, mais trop peu de naturel. Il fit un tableau pour l'égliſe de Saint-Pierre de Rome, privilege qu'on n'accordoit qu'aux plus célebres artiſtes. Ce peintre réuſſiſſoit encore dans le portrait. Il peignit les grands poëtes de ſon temps, & fut chanté par eux. Il grava les figures de la *Jéruſalem délivrée* du Taſſe, ſon ami intime. On voit pluſieurs de ſes ouvrages à Genes, à Rome, à Turin. On a gravé d'après ce maître.

II. CASTELLI, (*Valerio*) peintre, fils du précédent, né à Genes en 1625, mort dans la même ville en 1659. Il perdit ſon pere trop jeune pour pouvoir profiter de ſes leçons; mais l'application ſuppléa à ce qu'il auroit pu apprendre ſous un tel maître, & il vint même à bout de le ſurpaſſer. Il excella dans les batail-

les. Ses ouvrages ſont recommandables par le génie, le goût, le coloris & le deſſin : les principaux ſont à Genes. On voit auſſi en Angleterre beaucoup de ſes tableaux de chevalet, qui ſont très-eſtimés. On n'a gravé d'après ce maître qu'une ſeule piece qui repréſente une ſainte Famille. Barthelemi Biſcaino, bon peintre & excellent graveur, mort en 1657, âgé de vingt-cinq ans, a été l'éleve de Valeriano.

CASTIGLIONE, (*Jean-Benoît*) peintre & graveur, né à Genes en 1616, mort à Mantoue en 1679. On le nomme ordinairement le *Bénédette* ou le *Génoveſe*. Il apprit les principes de la peinture de Jean-Baptiſte Paggi, & enſuite il ſuivit les enſeignements de Ferrari & de Vandyck qui travailloient alors à Genes. Ce peintre mena d'abord une vie errante, conforme à ſon goût, mais utile à ſes vues pour ſe perfectionner dans ſa profeſſion. Il vit Rome, Naples, Florence, Parme, Veniſe, étudia les ouvrages des grands hommes qui ont embelli ces villes, laiſſa par-tout des preuves de ſes talents, & ſe fixa enfin à Mantoue, où le duc lui entretenoit un carroſſe & lui faiſoit une penſion conſidérable. Sa maniere, dit Félibien, eſt aſſez particuliere, & ſon coloris a quelque choſe de pétillant qui touche les yeux. Cet auteur devoit ajouter que ſon deſſin eſt élégant, ſa touche délicate, & ſon clair-obſcur ſur-tout très-bien entendu. Les talents de Bénédette étoient univerſels : il réuſſiſſoit également dans l'hiſtoire, le payſage, le portrait; mais ſon goût le portoit à traiter des paſtorales, des marchés, des animaux; & perſonne ne l'a ſurpaſſé en ce genre. Ses deſſins très-eſtimés par les connoiſſeurs ſont ordinairement coloriés à l'huile ſur de gros papier. Le Roi & M. le duc d'Orléans poſſedent quelques-uns de ſes tableaux. Il eut pour diſciples un fils nommé François, & un frere appellé Salvator, mais bien inférieurs à leur maître. On a beaucoup gravé d'après lui, & il a gravé lui-même, à l'eau-forte, pluſieurs pieces avec goût & avec eſprit.

CASTILLO-Y-SAABÉDRA, (*Antoine del*) peintre, né à Cordoue en Eſpagne, mort dans la même ville en 1667, âgé de ſoixante-quatre ans. Il fut diſciple d'Auguſtin Caſtillo, ſon pere, après la mort duquel il ſe rendit à Séville pour ſe perfectionner dans l'école de François Zurbaran. De retour dans ſa patrie, il mérita l'eſtime de ſes compatriotes par de très-bons ouvrages. Sa réputation s'y eſt même tellement conſervée juſqu'à préſent, que ſi l'on ne poſſede aucun morceau de cet artiſte, on ne paſſe pas pour homme de goût; ce qui ſuppoſe qu'il étoit extrêmement laborieux. Il a traité avec un égal ſuccès l'hiſtoire, le payſage, le portrait. Son deſſin eſt excellent, mais ſon coloris manque de grace & de bon goût. On rapporte qu'ayant fait en 1666 un voyage à Séville, où il n'étoit point allé depuis ſa jeuneſſe, il fut ſi frappé de la fraîcheur & de la beauté du coloris de Murillo, qui étoit alors dans la fleur de ſon âge, qu'il s'écria dans un tranſport de jalouſie: *C'eſt fait de moi, Caſtillo.* En effet le chagrin s'empara de lui, & il mourut peu après ſon retour à Cordoue. Ses principaux ouvrages, dont quelques-uns à freſque, ſe trouvent dans cette ville: on en voit auſſi à Madrid.

CAVALLI, muſicien Italien du dernier ſiecle, que le cardinal Mazarin fit venir en 1660 à Paris, pour mettre en muſique l'opéra de *Xerxès* en cinq actes, qui fut repréſenté en italien dans la grande galerie du Louvre. Cet opéra eut peu de ſuccès, parce que très-peu de gens entendoient l'italien, que preſque perſonne ne ſçavoit la muſique, & que tout le monde haïſſoit le cardinal. Quelques années auparavant, en 1647, la tragi-comédie d'*Orphée*, en vers italiens & en muſique, n'eut pas un ſuccès plus heureux. En vain Mazarin avoit fait venir, pour la premiere fois, une troupe entiere de muſiciens Italiens, des décorateurs & un orcheſtre: cette fête, qui coûta beaucoup d'argent, fut ſifflée; & bientôt après les plaiſants de ce temps-là firent *le grand Ballet & le branle de la fuite de Mazarin*,

Mazarin, danſé ſur le théâtre de la France par lui-même & par ſes adhérents. Voilà toute la récompenſe qu'il eut d'avoir voulu plaire à la nation. Ce ne fut qu'en 1672 que les François eurent un véritable ſpectacle de l'Opéra; car on doit compter preſque pour rien les eſſais en ce genre, tentés par l'abbé Perrin qui faiſoit les vers de quelques paſtorales repréſentées dans le jeu de paume du Bel-air, & par Lambert qui les mettoit en muſique. *Voyez* l'article de ce dernier, & celui de LULLY.

CAVALLINI, (*Pierre*) peintre, né à Rome, mort dans la même ville, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il vivoit dans le quatorzieme ſiecle. Le fameux Giotto fut ſon maître. Outre pluſieurs ouvrages de moſaïque que Cavallini a faits dans l'égliſe de Saint-Paul de Rome, le crucifix qui eſt dans la même égliſe, & qui, ſi l'on en croit le peuple, a parlé à ſainte Brigitte, eſt de la main de ce peintre. Le deſſin n'en eſt pas bien exquis; mais il y a quelque choſe d'aſſez hardi dans la diſpoſition du corps: la tête du Chriſt eſt tournée d'une certaine maniere fiere, & toute la figure eſt dans une attitude extraordinaire. Cet artiſte ſe rendit recommandable par ſon humilité & par ſa piété: on le regardoit comme un ſaint. Il travailloit auſſi en ſculpture.

CAVEDONE, (*Jacques*) peintre, né a Saſſuolo, dans le Modénois, en 1580, mort à Bologne en 1660. Eleve d'Annibal Carrache, il prit ſi bien ſa maniere, que les connoiſſeurs confondent ſouvent leurs tableaux. Il excelloit à deſſiner le nu, & il manioit le pinceau avec une facilité merveilleuſe. Le Guide & pluſieurs peintres célebres voulurent le voir opérer; ils ne purent lui refuſer leurs éloges. Des talents ſi marqués devoient lui faire eſpérer une fortune brillante; mais les malheurs de ſa famille affoiblirent ſon eſprit, & le réduiſirent au point de ne pouvoir peindre que des *ex voto*. Encore cette reſſource n'étoit-elle pas ſuffiſante pour ſes beſoins: il demanda publiquement l'aumône; &, s'étant un jour trouvé mal, on le traîna

dans une écurie voiſine, où il mourut accablé de vieilleſſe & d'infirmités. Ses principaux ouvrages ſont à Bologne. M. le duc d'Orléans poſſede deux tableaux de ce peintre. On ne connoît qu'une pièce gravée d'après lui.

CAURROY, (*Euſtache*) muſicien, l'un des ſous-maîtres de la chapelle des rois Charles IX, Henri III & Henri IV. Parmi tous les compoſiteurs qui ont été attachés à la chapelle du Roi, depuis la création de la muſique par François I, c'eſt le plus ancien dont la réputation ait paſſé juſqu'à nous. Il ne nous reſte de tous ſes ouvrages qu'une Meſſe des Trépaſſés, à quatre parties ſeulement, ſans ſymphonie, & ſur laquelle on ne ſçauroit avoir une connoiſſance exacte du vrai mérite de l'auteur, parce que ce n'eſt qu'une eſpece de contrepoint perpétuel, & compoſé de notes quarrées, ſemblables à celles dont on ſe ſert dans le plainchant. On doit donc s'en rapporter à l'éloge qu'en font pluſieurs hiſtoriens de ſon temps, qui en parlent comme du plus grand muſicien qu'il y eut en Europe. Piganiol de la Force dit, dans ſa Deſcription de la ville de Paris, que c'eſt une tradition aſſez généralement répandue parmi ceux qui ſont au fait de l'hiſtoire de notre muſique, que les noëls que l'on chante ſont des gavottes & des menuets d'un ballet que du Caurroy avoit compoſé pour un divertiſſement de Charles IX. Tout cela prouve aſſez que le talent de cet artiſte n'étoit point borné au ſeul contrepoint & aux notes quarrées. Enfin la magnifique épitaphe qui fut faite en ſon honneur par Formé, ſon ſucceſſeur dans la place de ſous-maître, & qui, au rapport de l'Etoile, *étoit auſſi très-docte en muſique*, ne laiſſe aucun doute ſur le mérite de cette illuſtre muſicien. On voit encore aujourd'hui cet épitaphe dans l'égliſe des grands Auguſtins à Paris, où du Caurroy fut enterré le 8 Août 1609.

CAXES, (*Patrice*) peintre & architecte, noble Florentin, fut attaché à Philippe II & Philippe III, rois

d'Eſpagne. Il peignit à freſque, dans une des galeries du palais du Pardo, l'hiſtoire de Joſeph. On admire ſur-tout le tableau où la femme de Putiphar oublie toutes les loix de la décence & de l'honnêteté. Les Eſpagnols ſont redevables à cet artiſte de la traduction, en leur langue, du Traité d'Architecture par Vignole. Il mourut à Madrid dans un âge fort avancé, & laiſſa un fils appellé Eugene, ſon éleve, qui fut peintre de Philippe IV. Les ouvrages de celui-ci lui firent une grande réputation. On ne peut ſe laſſer ſurtout d'admirer un tableau qui eſt dans l'égliſe de Saint-Bernard à Madrid, dans lequel il a repréſenté S. Joachim & ſainte Anne, avec la ſainte Vierge leur fille, & deux petits anges qui ſoulevent ſa mantille: au-deſſus eſt le Saint-Eſprit. Les graces répandues dans cet ouvrage, la fraîcheur du coloris & la correction du deſſin peuvent le faire aller de pair avec ceux des plus grands maîtres de l'Italie. Cet artiſte mourut à Madrid en 1642, âgé de ſoixante-cinq ans. Il eut pour éleve Louis Fernandez, qui peignit beaucoup à freſque dans Madrid.

CAYLUS, (*Anne-Claude-Philippe* DE TUBIERES, comte de) né à Paris en 1692, mort dans la même ville en 1763. Non-ſeulement M. le comte de Caylus eſt un des hommes qui ſe ſont le plus diſtingués dans la claſſe de ceux qu'on appelle *amateurs*, mais il a même cultivé les arts avec ſuccès. Iſſu d'une des plus grandes maiſons du royaume, il ſuivit d'abord la carriere de ſes ancêtres. Il entra dans le ſervice de bonne heure, & s'y diſtingua dans la Catalogne & au ſiege de Fribourg. La paix de Raſtad fut le terme de ſes travaux guerriers. Sa vivacité ne s'accommodant pas de l'inaction, il ſe livra dès-lors tout entier à la paſſion qu'il conſervoit pour les arts depuis ſon enfance. Mais il crut que pour y faire des progrès, il falloit les connoître, & qu'on ne pouvoit bien les connoître qu'en comparant les productions d'un ſiecle à celles d'un autre ſiecle, celles des temps modernes à celles des temps les plus reculés. Il alla conſulter les arts ſur leurs rui-

nes. Il parcourut l'Italie & la Grece, Epheſe, Colophon, & les champs où fut Troie. La diſtance des lieux, les fatigues du voyage, les brigands ni la peſte ne l'effrayerent point. De retour en France en 1717, il fit encore quelques voyages hors du royaume: il alla deux fois à Londres en différents temps.

Devenu ſédentaire, il n'en fut pas moins actif. Il s'occupa de muſique, de deſſin & de peinture; il écrivit, il grava. C'eſt ſur-tout à ce goût pour la gravure que nous devons le recueil des pierres gravées du Cabinet du Roi, auquel ont auſſi contribué le célebre Bouchardon pour le deſſin, & M. Mariette pour l'explication des ſujets. Admis à l'académie royale de peinture & de ſculpture en qualité d'honoraire amateur en 1731, il tâcha de ſe rendre utile de toutes les manieres aux artiſtes, dont il devenoit, en quelque ſorte, le confrere. Pour exciter leur émulation, il compoſa la vie des plus fameux peintres & ſculpteurs de cette compagnie, qu'il leur propoſa comme les meilleurs modeles à ſuivre. Il ouvrit de nouvelles routes à leurs talents, ou il en étendit au moins la ſphere, en recueillant dans trois excellents ouvrages, de nouveaux ſujets de tableaux qu'il avoit rencontrés dans la lecture des anciens. Enfin il fonda un prix pour les jeunes éleves, & voulut qu'il fût deſtiné *à celui qui deſſineroit ou modéleroit le mieux une tête d'après nature, & exprimeroit avec plus d'énergie la paſſion donnée.* Les deſſins coloriés qu'avoit faits à Rome Pietro-Santo Bartoli, d'après les peintures antiques, lui étant tombés entre les mains, il les fit graver à ſes dépens, & en fit faire une édition, dont on ne connoît que trente exemplaires. C'eſt peut-être le livre d'antiquités le plus ſingulier qui paroîtra jamais: tous les morceaux en ſont peints avec une préciſion & une pureté inimitables.

La réception de M. le comte de Caylus à l'académie des inſcriptions en 1742, ſous le titre d'honoraire, ne ralentit point ſon goût pour les arts. On peut même dire que l'étude qu'il fit de la littérature fut uniquement dirigée à leurs progrès. En liſant Pline, il trouva

un paſſage où il étoit queſtion de la peinture encauſtique des anciens. On avoit regardé juſqu'alors ce paſſage comme une énigme, & ce ſecret avoit été impénétrale pour tous les ſçavants. M. le comte de Caylus chercha à l'expliquer par l'expérience: il s'aſſocia pour ce travail un habile chymiſte; & enfin il réuſſit à découvrir ce qu'il étoit impoſſible d'expliquer. Il unit la cire avec les couleurs, & la rendit aſſez fluide pour pouvoir la ſubſtituer à l'huile, & rendre par ce moyen la peinture inaltérable. Il inventa encore le moyen d'incorporer les couleurs dans le marbre.

Toutes ces découvertes & une infinité d'autres, que les bornes que nous nous ſommes preſcrites ne nous permettent pas de rapporter ici, ſe trouvent conſignées dans plus de quarante diſſertations dont il a enrichi les Mémoires de l'académie des belles-lettres, & dans le *Recueil d'antiquités Egyptiennes, Etruſques, Grecques, Romaines & Gauloiſes*, en 7 vol. in-4°, ouvrage précieux, où il a accompagné d'obſervations ſçavantes & judicieuſes, les deſſins & gravures des antiquités de toute eſpece qu'il avoit raſſemblées de toutes parts. Le mérite littéraire du comte de Caylus étoit ſoutenu par toutes les qualités qui honorent le plus l'humanité. Il avoit un fonds inépuiſable de bonté naturelle, une tendreſſe courageuſe pour ſes amis, une politeſſe vraie & ſans apprêt, une probité rigoureuſe, une haine généreuſe des fanfarons & des flatteurs. Son indifférence pour les honneurs étoit ſinguliere. La ſimplicité noble de ſon caractere paſſoit peut-être un peu trop juſques dans ſon extérieur; mais ſa libéralité faiſoit tout ſon luxe. Il encourageoit les talents par des récompenſes, & il prévenoit les beſoins des artiſtes indigents par des bienfaits.

CAYOT, (*Auguſtin*) ſculpteur, né à Paris dans le dernier ſiecle. Il s'attacha d'abord à la peinture, dont il apprit les regles ſous le célebre Jouvenet; mais, entraîné par ſon goût pour la ſculpture, il y fit de ſi grands progrès, ſous Etienne le Hongre, qu'il gagna

le prix de l'académie deux fois de ſuite, & qu'il fut envoyé à Rome en qualité de penſionnaire du roi. De retour en France, il s'attacha à Corneille van-Cleve, travailla avec lui pendant quatorze ans avec diſtinction, & fit beaucoup d'ouvrages pour le roi. Parmi ceux qui lui font le plus d'honneur, on remarque les deux anges adorateurs du maître-autel de Notre-Dame de Paris, exécutés en bronze; & une des compagnes de Diane, en marbre, dans le jardin des Thuileries. Il fut reçu membre de l'académie en 1711.

CAZALI, (frere *Jean-Vincent*) architecte & ſculpteur Florentin, mort en 1593. Il étoit fils d'un teinturier. Il apprit la ſculpture du frere Jean-Ange, Florentin, qui s'étoit fait une grande réputation, & entra dans l'ordre des ſerviteurs de Marie. Il fit pluſieurs ſtatues dans différents pays. Le grand autel de marbre que l'on voit dans l'égliſe des Servites de Luques, & dont on admire la forme & les ſtatues qui le décorent, eſt du frere Cazali. Cet artiſte fut appellé à Naples par le duc d'Oſſone, qui en étoit alors vice-roi, pour qu'il trouvât les moyens de faire écouler les eaux qui croupiſſoient dans le territoire de ce pays & qui en infectoient l'air. Ces travaux, quoique d'une nature bien différente que la combinaiſon des différents ordres d'architecture, lui réuſſirent complettement, & lui valurent le titre d'architecte du roi. Il fit conſtruire la darſenne de Naples, dans un endroit que perſonne, avant lui, n'avoit pu deſſécher, ſelon la tradition. Vincent Cazali fit encore bâtir dans la même ville, hors de la porte de Tolede, que l'on nomme aujourd'hui la porte du Saint-Eſprit, un beau manege. Le duc d'Oſſone le mena en Eſpagne, où Philippe II le combla d'honneurs. Ce prince le chargea d'examiner & de réparer les fortereſſes de Portugal. Vincent Cazali mourut comme il ſe diſpoſoit à exécuter cette importante commiſſion.

CAZES, (*Pierre-Jacques*) peintre, né à Paris en 1676, d'un pere qui étoit du dioceſe d'Auſch, mort

dans la capitale en 1754. Cet éleve cheri de Bon Boullogne, & qu'on a regardé comme le meilleur de tous, a bien montré, par ſes grands ouvrages, que le voyage d'Italie n'eſt pas d'une néceſſité indiſpenſable pour former les jeunes peintres. Quoiqu'il eût remporté pluſieurs prix à l'académie, & que ſon mérite l'eût fait nommer penſionnaire du Roi pour aller à Rome, il ſe vit toutefois obligé de ſuſpendre ſon voyage, à cauſe des changements arrivés dans le miniſtere; & l'occaſion de partir ne ſe trouvant plus, ſon maître fut le premier à lui conſeiller de n'y plus ſonger, & le fit recevoir à l'académie en 1703. Quelques années après, ce corps, ſe faiſant toujours gloire de rendre juſtice aux vrais talents, le nomma adjoint à profeſſeur en 1715, profeſſeur en 1718, recteur & directeur en 1744, enfin chancelier en 1746. Pluſieurs égliſes de Paris poſſedent des ouvrages de Cazes. On en voit onze dans celle de Saint-Germain-des-Prés. Dans la province, entr'autres à Abbeville & à Amiens, on admire de fort bons tableaux ſortis de ſes mains.

Les compoſitions de cet artiſte, eſt-il dit dans l'Abrégé de la Vie des plus fameux Peintres, ſont grandes & bien penſées: on y remarque un génie heureux, des idées élevées, des draperies larges & bien jettées, un deſſin fort correct, & un bon ton de couleur. S'il s'agiſſoit d'un tableau de dévotion, un ſtyle mâle & majeſtueux étoit répandu par-tout: dans un ſujet de métamorphoſe, on y trouvoit les têtes les plus aimables; & les Graces ſe chargeoient du reſte. Ses chairs étoient naturelles, & les enfants douillets & coëffés de grand goût. Il a peint des portraits très-vivants; mais en petite quantité. L'hiſtoire l'occupoit entiérement, & ſur-tout les tableaux d'autel. Egalement propre aux tableaux de chevalet, il a poſſédé le talent de peindre en grand & en petit; choſe aſſez rare dans un même homme. On peut dire cependant qu'il a plus donné à l'ordonnance du tableau & à la correction du deſſin, qu'à la force de l'expreſſion, & à un certain feu qui met tout en mouvement.

Les éleves de Cazes ſont, outre ſes deux fils, Pierre-Antoine Robert, Charles Parrocel, Lungberk, Suédois renommé pour le paſtel; M. Chardin. Ses deſſins très-eſtimés ſont ordinairement faits au trait ſeul de pierre noire, lavé à l'encre de la Chine. On a gravé d'après lui.

CELER & SÉVERE, architectes, vivoient ſous Néron, qui ſe ſervit d'eux pour conſtruire ſa *Maiſon dorée*. Pluſieurs auteurs ont donné la deſcription de ce magnifique palais; il ſeroit trop long de la rapporter ici. Il ſuffit de ſçavoir que le coloſſe de ce prince inhumain, haut de cent vingt pieds, étoit au milieu d'une vaſte cour, qui étoit environnée d'un portique formé de trois files de colonnes très-hautes, & qui avoit un mille ou un tiers de lieue de long. Les jardins, qui étoient d'une étendue prodigieuſe, renfermoient des vignobles, des prairies, & des bois pleins de toutes ſortes d'animaux ſauvages & domeſtiques. On voyoit au milieu de cet eſpace immenſe de terrain un étang très-conſidérable, qui étoit environné d'un ſi grand nombre de maiſons, qu'on les auroit priſes pour une ville. Les marbres les plus rares & les pierres précieuſes étoient prodigués de toutes parts: l'or s'y trouvoit en ſi grande quantité, ſoit extérieurement, ſoit dans l'intérieur, que ce vaſte palais fut appellé la *Maiſon dorée*; on prétend même que les toits étoient couverts de lames d'or. Les parfums qui brûloient ſans ceſſe, & les eaux de ſenteur qu'on répandoit avec profuſion dans ces endroits, prouvoient la corruption des mœurs de Néron, qui avoit enlevé la fortune de tant de citoyens, pour exécuter ces vaſtes projets. Parmi les ſingularités de ce palais, on remarquoit une ſalle à manger circulaire, dont la voûte repréſentoit le firmament, & tournoit nuit & jour, pour imiter le mouvement des aſtres. C'eſt de cette même voûte que tomboit à volonté une pluie d'eau de ſenteur ſur les convives.

CELLINI, (*Bénévenuto*) orfevre & ſculpteur, né

à Florence en 1500, mort dans la même ville en 1570. Cet artiſte excella dans l'orfévrerie. Nous tenons d'un amateur, qu'un Anglois voyageant en 1774, en Italie, y a acheté une taſſe d'argent ciſelée par Celſini, laquelle lui a coûté huit cents louis d'or. L'habileté de cet artiſte lui procura la protection du pape Clément VII, qui lui confia la défenſe du château Saint-Ange, aſſiégé par le connétable de Bourbon. Quoiqu'il n'eût point été élevé dans le métier des armes, il ſe conduiſit avec beaucoup de prudence & de bravoure. Il rapporte dans l'hiſtoire de ſa vie, écrite par lui-même, qu'il tua d'un coup de fauconneau le connétable de Bourbon. Nous n'avons pu nous procurer cet ouvrage; mais un homme de lettres nous a aſſuré ce fait. Dans la ſuite Cellini s'étant brouillé avec le pape, fut mis en priſon par ſes ordres.

Dès qu'il eut recouvré ſa liberté, il vint en France, où il acquit l'eſtime du roi François I: mais il eut un ennemi redoutable dans le célebre Primatice, qui étoit protégé par la ducheſſe d'Etampes, maîtreſſe de ce prince. Cellini eut le malheur de déplaire à cette dame, en négligeant de lui montrer le modele d'un coloſſe pour une fontaine que le roi lui avoit ordonné. Piquée juſqu'au vif, la ducheſſe empêcha François I de venir voir pendant le jour, dans la galerie de Fontainebleau, un Jupiter de la main de cet artiſte, qu'elle avoit fait placer exprès à côté des belles figures antiques qui venoient de Rome. Le ſculpteur, qui s'apperçut de l'artifice, trouva moyen de ſi bien éclairer ſa figure, que, contre l'intention de la ducheſſe & du Primatice, le roi & toute la cour lui prodiguerent les plus grands éloges. La haine ne fut que plus ardente à le pourſuivre: on trouva bientôt l'occaſion de le faire congédier.

De retour à Florence, il donna, en 1568, deux traités italiens ſur la maniere de travailler en or & en ſculpture. Le titre de cet ouvrage eſt : *Due Trattati, uno intirno alle otto principali arte dell' orificeria, l'altro in materia dell' arte della ſcoltura, dove ſi veggono*

infiniti ſegreti nel lavorar le figure di marmo, e nel gettarle di bronzo, compoſiti de Benevenuto Cellini, ſcultore Fiorentino; in Firenze, per Valente Panizzi, 1758, in-4°. Nous trouvons dans l'ouvrage d'un auteur moderne, que Cellini n'eut point d'égal pour monter les pierres précieuſes, pour jetter en fonte les médailles, pour faire des figures de ronde-boſſe & des bas-reliefs, & pour toutes les autres choſes de ſa profeſſion. Il travailla en or, en argent, en métal, en médailles, & en coins de la monnoie de Rome. Depuis il s'adonna à la ſculpture en marbre, & à jetter en fonte des figures : parmi ces dernieres on admire Perſée qui coupe la tête de Méduſe, accompagné de figurines, qu'on voit à Florence dans la place du grand-duc. On admire encore un crucifix de marbre, pour la chapelle du palais Pitti, & autres ouvrages qui exciterent l'envie des meilleurs ſculpteurs de ſon temps.

CENNINI. (*Bernard*) Ce fut le premier qui introduiſit l'imprimerie dans Florence. Nous ne trouvons point qu'il ſe ſoit tranſporté dans aucune autre ville pour apprendre cet art ; mais, comme il étoit excellent orfevre, & qu'il avoit deux fils, Dominique & Pierre tous deux ouvriers habiles, & dont le dernier même étoit homme de lettres, ils ſe mirent tous à fabriquer des poinçons, à former des matrices, & enfin à préparer tout ce qui eſt néceſſaire à une imprimerie qu'ils établirent dans leur maiſon ; enſorte qu'ils étoient en état d'imprimer avant l'an 1471. Le premier livre qu'ils imprimerent eſt le ſeul qui nous reſte d'eux ; ce qui fait qu'il a été inconnu à tous ceux qui ont écrit ſur l'imprimerie avant le P. Orlandi. Ce livre eſt les Œuvres de Virgile avec les Commentaires de Servius, commencé à imprimer vers le 7 de Novembre 1471, & achevé le 5 Octobre 1472. La préface & l'apoſtille qui ſe trouvent à la fin du livre, font voir l'ingénuité & la diligence de ces ouvriers. Le livre eſt imprimé au nom du pere & de ſon fils Dominique, & Pierre ſon autre fils en avoit été le correcteur. Voici

le titre de l'ouvrage : *Virgilii Opera omnia, cum Comm. Servii, & in fine Æneid. ejuſdem Servii de naturâ ſyllabarum Libellus ad Aquilinum. fol. Florentiæ, 1471.*

Après la préface, qui eſt à la fin de l'édition, on lit ces paroles : « A Florence, le 7 des Ides de Novembre 1471. Bernard Cenninus, excellent orfevre, de » l'aveu de tout le monde, & Dominique ſon fils, » jeune homme d'un talent ſingulier, ayant d'abord » taillé leurs pinçons, enſuite fondu leurs caracteres, » ont imprimé ce livre, qui eſt leur premier ouvrage. » Pierre Cenninus, autre fils de Bernard, a mis tous » ſes ſoins à le corriger, comme vous le voyez.

» *Rien n'eſt difficile aux eſprits de Florence.* » *Finis.* Et enſuite on lit cette apoſtille : « Bernard Cennini, » &c... & Dominique ſon fils, &c.... ont imprimé » ce livre. Pierre, fils dudit Bernard, l'a corrigé, après » l'avoir comparé avec les anciens manuſcripts. Son » premier ſoin a été de ne laiſſer rien paſſer ſous le » nom de Servius qui ne fût vraiment de ce commentateur, & de faire enſorte auſſi que tout ce qui eſt » prouvé être de lui ne fût omis ou altéré ; mais, » parce que pluſieurs perſonnes ſe plaiſent à écrire » les citations grecques, & comme il leur plaît, & de » leur propre main, & qu'il s'en rencontre fort peu » dans les anciens manuſcripts, & qu'il eſt difficile » de marquer les accents dans un imprimé, il a jugé » à propos de laiſſer pour cela des eſpaces. Comme » il n'y a rien de parfait parmi les hommes, nous » ſerons ſatisfaits ſi, comme nous le deſirons avec » ardeur, ces livres ſont trouvés plus corrects que » tous les autres. » L'ouvrage a été achevé le 5 d'Octobre 1472, à Florence.

CERONI, (*Jean-Antoine*) ſculpteur Milanois, mort à Madrid en 1640, à l'âge de ſoixante-un ans. Il fut appellé en Eſpagne, à cauſe de ſa grande réputation, par le roi Philippe IV. Il y fit ces beaux anges de bronze qu'on ne ſe laſſe point d'admirer, & qui ſont un des principaux ornements du nouveau Panthéon

de l'Eſcurial. C'eſt de lui auſſi qu'eſt la célebre façade de l'égliſe de S. Etienne à Salamanque.

CERQUOZZI, (*Michel-Ange*) peintre. *Voyez* MICHEL-ANGE DES BATAILLES.

I. CÉSARI, (*Alexandre*) graveur en pierres fines, ſurnommé *le Grec*, ſans doute parce qu'il étoit né en Grece, vivoit dans le ſeizieme ſiecle. Il joignoit à la beauté de l'exécution, les graces & la nobleſſe du deſſin. Il fut pendant long-temps employé dans Rome, non-ſeulement à graver toutes ſortes de ſujets ſur des pierres fines, mais encore aux coins des médailles des papes. Michel-Ange ayant vu celle qu'il avoit faite du pape Paul III, dont le revers repréſente Alexandre le Grand proſterné aux pieds du ſouverain pontife des Juifs, s'écria que l'art ne pouvoit aller plus loin, & qu'il étoit même à craindre qu'il ne rétrogadât. Si ce grand homme eût vu l'admirable portrait de Henri II, roi de France, gravé en baſſe taille ſur une cornaline, il auroit avoué ſans doute que l'antique ne fournit rien de plus accompli. Quel art n'a-t-il pas fallu pour faire paroître ſaillant, un ouvrage qui par lui-même eſt extrêmement plat? Le chef-d'œuvre de cet artiſte eſt, au rapport de Vaſari, un camée repréſentant la tête de Phocion l'Athénien. On ne peut rien voir de plus exquis & de mieux travaillé.

II. CÉSARI, (*Joſeph* D'ARPINO) dit *Joſépin*, peintre. *Voyez* JOSÉPIN.

ÇESPEDES, (*Paul*) peintre, né à Cordoue, mort dans la même ville en 1608, âgé de plus de ſoixante-dix ans. Il fut peintre, philoſophe, antiquaire, ſculpteur, architecte, très-ſçavant dans les langues hébraïque, grecque, latine, arabe & italienne, grand poëte & fécond écrivain: que de titres pour arriver à l'immortalité! Peut-être faut-il ſe méfier ici de l'exagération ordinaire aux auteurs Eſpagnols. Quoi qu'il en ſoit, Ceſpedes fit deux fois le voyage de Rome. Il s'attacha de préférence aux ouvrages de Michel-Ange

qu'il prit pour modele, non-ſeulement dans la peinture, mais encore dans la ſculpture & l'architecture. On rapporte que, voyant la ſtatue de Séneque le philoſophe ſans tête, il en fit une de marbre, qu'il expoſa un jour aux regards du public : elle lui mérita les plus grands éloges. Il ſe lia d'une étroite amitié avec Frédéric Zuccaro. Son retour en Eſpagne fut ſignalé par de magnifiques ouvrages ; il en embellit pluſieurs villes de l'Andalouſie, particuliérement Cordoue. C'eſt là qu'on voit, dans l'égliſe cathédrale, ce fameux tableau de la Cene, où chaque apôtre préſente un caractere différent de reſpect, d'amour & de ſainteté : le Chriſt eſt diſtingué par un air de grandeur & de bonté en même temps, & Judas par un air chagrin & faux. La réputation de cet artiſte franchit les bornes de ſa patrie ; en Italie même on fit grand cas de ſes ouvrages : il eſt vrai qu'ils ſont remarquables par un deſſin exact, une expreſſion forte, une grande intelligence du clair-obſcur, de la perſpective & de l'anatomie, par des airs de tête gracieux, & un excellent coloris. La maniere de ce peintre approche beaucoup de celle du Correge.

CHABRY, (*Marc*) peintre & ſculpteur, né à Barbentane en 1660. Il ſe maria à Lyon en 1684, & embellit cette ville de ſes productions. On lui doit la peinture & la ſculpture du maître-autel de S. Antoine de Lyon ; le bas-relief au-deſſus de l'entrée de l'hôtel-de-ville, repréſentant Louis XIV ; & le piédeſtal de la figure de ce prince, à la Place-Royale de cette même ville. Une figure d'Hercule, & une de la ſainte Vierge, qu'il fit préſenter au roi, lui valurent le titre de ſculpteur du roi à Lyon. M. le maréchal de Villeroi lui donna ſix mille livres d'une figure de l'Hiver, qu'il avoit faite. On eſtima deux mille livres un Chriſt de buis de ſa compoſition ; & M. de Bargues, négociant de Lyon, les lui donna. Les connoiſſeurs l'avoient pris plus d'une fois pour être du fameux Puget, ſon maître.

Le grand-pere de l'impératrice régnante avoit appellé cet artiſte auprès de lui : la mort de ce prince l'obligea de revenir à Lyon. Il fit en paſſant à Mayence le portrait de l'électeur. Ce déplacement, qui avoit nui à ſa fortune, le rendit ſourd aux propoſitions qu'on lui fit d'aller en Eſpagne. Il eſt mort à Lyon le 4 Août 1727.

L'égliſe du college de la Trinité, & celle de la Congrégation de ce college, renferment beaucoup d'ouvrages de cet artiſte. Il a laiſſé un fils, appellé Marc comme lui, qui a ſuivi la même profeſſion. On doit à ſes talents la chaire des Carmes Déchauſſés, les quatre Evangéliſtes & les deux apôtres S. Pierre & S. Paul qui décorent leur égliſe, quelques ſtatues de l'égliſe des Chartreux, & les baſſins de la Place-Royale.

CHAMBONIERES, muſicien François, mort vers l'an 1670. Il excelloit particuliérement dans le claveſſin. Ses pieces, compoſées avec goût, lui firent une grande réputation ; & elle paroiſſoient ſur-tout admirables, lorſqu'il les exécutoit lui-même. On a deux livres de ſes ouvrages, parmi leſquels on eſtime ſinguliérement deux pieces, dont l'une eſt intitulée la *Courante*, & l'autre la *Marche du Marié & de la Mariée*.

I. CHAMPAGNE, (*Philippe de*) peintre, né à Bruxelles en 1602, mort à Paris en 1674. Dès ſon enfance il témoigna une inclination extrême pour la peinture. Il avoit à peine neuf ans, qu'il copioit toutes les eſtampes & tous les tableaux qui lui tomboient ſous la main ; ce qui détermina ſon pere à lui laiſſer ſuivre le goût qu'il avoit pour cet art, quoiqu'il eût d'autres vues ſur lui, & qu'il eût marqué juſqu'alors de la répugnance à le voir engagé dans une profeſſion où peu de perſonnes réuſſiſſent. Il le mit donc chez différents maîtres, dont les leçons ne furent pas fort utiles à leur jeune éleve, à cauſe de leur incapacité ; il n'y eut que Fouquiere, un des plus habiles payſagiſtes de ce temps-là, qui lui apprit à faire du payſage. Il eſt vrai qu'il exiſtoit alors

dans les Pays-Bas un peintre célebre, le grand Rubens, qui auroit pu lui dévoiler tous les ſecrets de ſon art; mais comme il falloit payer une penſion conſidérable pour travailler ſous lui, Champagne ne voulut pas occaſionner cette dépenſe à ſon pere. Son deſſein d'ailleurs étoit d'aller en Italie; & il partit en effet de Bruxelles à l'âge de dix-neuf ans, en dirigeant ſa route par la France, où ſon intention étoit de s'arrêter autant qu'il le jugeroit à propos, ſelon l'occaſion. Arrivé à Paris, il ſe mit d'abord chez un certain l'Allemand, peintre Lorrain, qui travailloit plus de pratique que ſelon les regles dirigées par de bonnes études. Auſſi Champagne le quitta-t-il bientôt. Il fit en ſon particulier des portraits, parmi leſquels on remarqua celui du général Mansfeld.

Il s'étoit logé au college de Laon, où le Pouſſin demeuroit auſſi, après que celui-ci fut revenu d'Italie pour la premiere fois. Ils ſe lierent d'amitié. Bientôt après, ces deux artiſtes furent employés par Ducheſne, qui conduiſoit les ouvrages de peinture du palais du Luxembourg, & qui avoit beſoin de quelques perſonnes ſçavantes pour ſuppléer à la ſtérilité de ſon génie. Le Pouſſin fut chargé de quelques petits ouvrages dans les lambris, & Champagne de quelques tableaux dans l'appartement de la reine. L'approbation qu'en témoigna cette princeſſe excita la jalouſie de Ducheſne, au point que Champagne, qui aimoit la paix, crut devoir ſe retirer, & prit occaſion de s'en retourner à Bruxelles pour voir ſon frere, & de-là faire le voyage de l'Italie par l'Allemagne. Il étoit à peine arrivé dans ſa patrie, que Maugis, abbé de S. Ambroiſe & ſurintendant des bâtiments, lui fit ſçavoir la mort de Ducheſne, & l'engagea à revenir en France. On lui donna le titre de premier peintre de la reine-mere, douze cents livres d'appointements, & un logement au Luxembourg. Ce fut alors, c'eſt-à-dire en 1628, qu'il épouſa la fille de Ducheſne même, & qu'il fut chargé de pluſieurs ouvrages importants qui lui firent beaucoup d'honneur.

Le cardinal de Richelieu l'employa pour l'embelliſſement de ſes maiſons, au Bois-le-Vicomte, à Richelieu & en d'autres endroits: il voulut même l'attacher à ſa perſonne, & lui fit offrir les conditions les plus avantageuſes; mais Champagne, jaloux de ſa liberté, & fidele au ſervice de Marie de Médicis, pour laquelle il conſervoit la plus vive reconnoiſſance, ne voulut jamais les accepter. Il répondit au valet-de-chambre du cardinal, qui étoit venu lui annoncer ces propoſitions, que *ſi ſon éminence pouvoit le rendre plus habile peintre qu'il n'étoit, ce ſeroit la ſeule choſe qu'il auroit à lui demander; mais comme cela n'étoit pas poſſible, il ne deſiroit que l'honneur de ſes bonnes graces.* Ce déſintéreſſement, bien loin de déplaire à ce miniſtre, accoutumé cependant à voir reſpecter ſes volontés, ne ſervit qu'à lui donner encore une plus grande idée de Champagne. Il ſe fit peindre par lui pluſieurs fois; & le dernier portrait, exécuté en 1640, fut trouvé ſur-tout ſi beau, que cet artiſte eut ordre de retoucher tous les autres ſur celui-là. Le talent qu'il avoit pour ce genre de peinture, lui procura l'honneur de faire auſſi, en 1641, les portraits du roi, de la reine, & du dauphin qui fut depuis Louis XIV.

Ses autres ouvrages ſont répandus à Paris. Les principaux ſe voient aux Carmélites du fauxbourg Saint-Jacques, où il travailla par ordre de Marie de Médicis; aux Carmélites de la rue Chapon, au Calvaire du fauxbourg Saint-Germain, à Port-Royal, aux grands Auguſtins, à S. Gervais, dans l'égliſe de la Sorbonne, dans pluſieurs maiſons royales. Le Crucifix qui eſt repréſenté dans la voûte de l'égliſe des Carmélites du fauxbourg Saint-Jacques, eſt particuliérement eſtimé. On le regarde comme un chef-d'œuvre de perſpective. Les productions de Champagne ne doivent pas être comparées à celles des grands maîtres. Il avoit de l'invention; mais ſon génie étoit froid, & tenoit beaucoup du goût de ſon pays. Servile imitateur de la nature, il ne ſçavoit point diſpoſer ſes compoſitions d'une façon à leur donner de la vie & du mouvement. L'indo-

lence

lence du naturel, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme, eſt trop marqué dans ſes ouvrages, & rien de piquant ne réveille l'attention des ſpectateurs. Du reſte ſon deſſin eſt correct. On voit, dans quelques-uns de ſes tableaux, beaucoup de bonnes choſes pour les couleurs locales, & des têtes bien imitées & fortes de couleur. Il touchoit bien le payſage. Comme il n'aimoit point à traiter des ſujets profanes, il a évité autant qu'il a pu les nudités.

Cette réſerve venoit de la régularité de ſes mœurs. Son caractere étoit doux; mais il étoit d'un maintien ſérieux & grave, & d'une conſcience extrêmement timorée. Malgré les liaiſons qu'il avoit avec M. Poncet, conſeiller à la cour des aides, il ne voulut jamais travailler un dimanche au portrait de ſa fille, qui devoit faire profeſſion le lendemain aux Carmélites, & qui n'avoit plus que ce jour-là pour ſe faire voir. Ses vertus & ſes talents lui firent beaucoup d'amis. Il vit ſans jalouſie le célebre le Brun lui enlever la place de premier peintre du roi, qu'il devoit avoir lui-même. Quand on établit l'académie, il ſe fit plaiſir d'entrer dans un corps qu'il jugeoit devoir être d'une grande utilité. Elu recteur, il fit paroître dans cette charge une conduite & un déſintéreſſement bien rares; il n'en recevoit les émoluments que pour les diſtribuer à ceux qui pouvoient en avoir beſoin. De trois enfants qu'il eut, un fils & deux filles, il ne lui reſta qu'une fille qui ſe fit religieuſe à Port-Royal; ce qui donna au pere beaucoup d'attachement pour ce couvent, & pour les perſonnes qui y avoient des relations. On a gravé pluſieurs morceaux d'après ce maître.

II. CHAMPAGNE, (*Jean-Baptiſte de*) peintre, né à Bruxelles en 1643, mort à Paris en 1688. Après que Philippe de Champagne eut perdu ſon fils unique, qui mourut d'une chûte à la tête, il écrivit à ſon frere ainé de lui envoyer un de ſes fils: le plus jeune, âgé de dix ans, fut celui qu'on choiſit. Son caractere doux & facile n'eut pas de peine à ſe plier aux volontés de ſon

oncle. Il reçut de lui tous les enſeignements néceſſaires à la connoiſſance de la peinture, & il le prit pour modele, non-ſeulement dans ſa maniere de peindre, mais encore dans ſa conduite. Ses ouvrages n'ont pas cependant autant de force, ni autant de vérité. On trouve les principaux à Vincennes, aux appartements bas des Thuileries & dans pluſieurs égliſes. Un voyage qu'il fit en Italie, & qui ne dura que quinze mois, ne changea point l'habitude qu'il s'étoit formée; &, malgré ſes efforts pour imiter les grands maîtres de ce pays, ſes figures avoient toujours un air Flamand. Il mourut profeſſeur de l'académie.

CHAMPMESLÉ, (*Marie* DESMARES, femme de *Charles* CHEVILLET, ſieur de) actrice, née à Rouen en 1644, morte à Auteuil près Paris en 1698. Elle étoit petite-fille d'un préſident au parlement de Rouen, qui avoit déshérité ſon fils, parce qu'il avoit fait un mariage oppoſé à ſa volonté. Après avoir été comédienne de province, elle débuta à Paris au théâtre du Marais, en 1669, avec un grand ſuccès. Elle paſſa à celui de Bourgogne avec ſon mari en 1670; elle le ſuivit, en 1679, au théâtre de Guénégaud, & fut conſervée à la réunion en 1680. Racine, dont elle étoit la maîtreſſe, ſuivant quelques mémoires, la forma à la déclamation, en lui expliquant le ſens des vers qu'elle avoit à réciter, en lui montrant les geſtes, en lui dictant les tons, & en les lui notant même quelquefois. Elle profita ſi bien de ſes leçons, qu'elle effaça toutes ſes rivales. On étoit forcé de verſer des larmes quand elle déclamoit quelques morceaux touchants, malgré les violences qu'on ſe faiſoit ſur ſoi-même. C'étoit un plaiſir de voir les femmes ſoupirer & s'eſſuyer les yeux, & les hommes s'en moquer, tandis qu'eux-mêmes faiſoient tous leurs efforts pour ne point pleurer.

Cette actrice avoit la voix belle & des plus ſonores. Quoiqu'elle ne fût pas douée d'un eſprit ſupérieur, cependant un grand uſage du monde, beaucoup de douceur dans la converſation, & une certaine

naïveté aimable dans ſa façon de s'exprimer, lui tenoit lieu d'un génie plus brillant. Sa maiſon étoit le rendez-vous de pluſieurs perſonnes de diſtinction de la cour & de la ville, auſſi bien que des plus célebres auteurs de ſon temps, tels que Deſpréaux, Racine, la Chapelle, Valincour, &c. La Fontaine, admirateur des talents de cette actrice, & peut-être auſſi des graces de ſa perſonne, lui adreſſa le conte de *Belphégor*. La Champmeſlé ſacrifia Racine au comte de Clermont Tonnerre; on fit là-deſſus le quatrain ſuivant:

A la plus tendre amour elle fut deſtinée,
Qui prit long-temps Racine dans ſon cœur;
Mais, par un inſigne malheur,
Le Tonnerre eſt venu, qui l'a dé-Racinée.

Cette actrice mourut peu de temps après avoir quitté le théâtre. Son mari étoit un aſſez bon acteur, & réuſſiſſoit mieux qu'elle dans le comique. Il jouoit le rôle des Rois dans la tragédie. Aux talents d'acteur il joignoit ceux d'auteur. On a de lui des comédies, dont quelques-unes ſont certainement de lui; il n'étoit que le prête-nom de quelques autres, & il en a fait pluſieurs en ſociété. Il mourut en ſortant des Cordeliers, d'où il venoit de faire dire deux meſſes de *Requiem*, l'une pour ſa mere, & l'autre pour ſa femme. Ayant donné une piece de trente ſous au ſacriſtain pour le paiement des deux meſſes, le moine voulut lui en rendre dix; Champmeſlé lui dit: *La troiſieme ſera pour moi; je vais l'entendre.* Au ſortir de l'égliſe, il alla s'aſſeoir ſur un banc de la porte de l'Alliance, cabaret proche la comédie, où il cauſa quelque temps avec ſes camarades; &, en diſant à l'un, *Nous dînerons enſemble aujourd'hui*, il mourut.

CHARES, ſculpteur Grec, né dans la Lydie, fut diſciple du fameux Lyſippe, & vivoit ſous les premiers ſucceſſeurs d'Alexandre le Grand. Ce fut lui qui fit ce fameux coloſſe de Rhodes, que l'on a regardé comme une des ſept merveilles du monde. Il employa douze ans à fabriquer ce coloſſe, qui étoit une ſtatue d'airain

représentant Apollon. Elle fut placée au port de Rhodes, & elle étoit haute de soixante-dix coudées; de sorte que les navires passoient à pleines voiles entre ses jambes. On dit que peu de personnes pouvoient embrasser son pouce. Après que ce colosse eut demeuré quarante-six ans debout, il fut renversé par un tremblement de terre. Quelques auteurs assurent qu'il fut relevé sous le septieme consulat de Vespasien; mais leur sentiment n'est pas unanimement adopté. Quoi qu'il en soit, lorsque les Sarasins se rendirent maîtres de Rhodes, l'an de Jesus-Christ 667, on chargea neuf cents chameaux du cuivre dont ce colosse étoit formé.

CHARPENTIER, (*Marc-Antoine*) musicien, né à Paris en 1634, mort dans la même ville en 1702. A l'âge de quinze ans, il fit le voyage de Rome pour étudier la peinture; mais, étant entré dans une église où il entendit un motet de la composition de Carissimi, il en fut tellement enchanté, qu'il prit la résolution de se faire musicien. Eleve de ce même Carissimi, il fit de tels progrès, qu'il passa pour le plus habile de son siecle, & qu'il mérita d'être appellé le phénix de la France. A son retour d'Italie, il composa des morceaux d'un goût excellent. Mais ensuite, piqué contre Lully, il changea son goût de musique naturelle pour ne point lui ressembler. Il ne s'attacha qu'à faire de la musique très-difficile, mais en même temps d'une harmonie & d'une science jusqu'alors inconnue aux François; ce qui lui attira, par les ignorants, le titre de compositeur dur & barbare. M. le duc d'Orléans, depuis régent, qui avoit du goût pour toutes les sciences, apprit la composition de lui, & le fit intendant de sa musique. On prétend que ce prince eut quelque part à l'opéra de *Philomele* qui fut représenté trois fois au Palais-Royal, & qu'il ne voulut jamais permettre qu'on l'imprimât. Mais l'opéra qui fit le plus d'honneur à Charpentier fut celui de *Médée*, qui eut un succès prodigieux. Dans la suite, il abandonna entiérement le françois pour composer en latin. Il fut maître

de muſique du college, enſuite de la maiſon profeſſe des Jéſuites, & enfin de la Sainte-Chapelle. Tous les amateurs alloient en foule pour l'entendre. Il avoit coutume de dire qu'il ne connoiſſoit pour ſon égal que la Louette, maître de la muſique de Notre-Dame. Quand un homme vouloit devenir compoſiteur, il diſoit: *Allez en Italie; c'eſt la véritable ſource. Cependant je ne déſeſpere pas que quelque jour les Italiens ne viennent apprendre chez nous; mais je n'y ſerai plus.*

CHATEAU, (*Guillaume*) graveur, né à Orléans, mort à Paris en 1683, âgé de cinquante ans, & membre de l'académie. Il devint graveur comme par haſard. La connoiſſance fortuite d'un habile artiſte en ce genre, lui inſinua le goût de la gravure en Italie, où la curioſité ſeule l'avoit attiré; il y grava pluſieurs portraits des papes. Après avoir parcouru une grande partie de ce pays pour examiner les chefs-d'œuvre de peinture, il vint à Paris, où ſes talents lui mériterent la protection & les bienfaits du grand Colbert. On diſtingue parmi ſes eſtampes la Manne dans le Déſert, d'après le Pouſſin; l'Aveugle-né, d'après le même; l'Aſſomption de la Vierge, d'après Annibal Carrache, &c.

I. CHATILLON, (*Nicolas de*) célebre ingénieur, né à Châlons en Champagne, mort en 1616. Attaché à Henri IV & à Louis XIII, il mérita, par ſes ſervices, la confiance de ces princes. Il donna les deſſins de la Place-Royale à Paris; & il conduiſit auſſi les travaux du Pont-Neuf, qui avoient été commencés ſous Henri III.

II. CHATILLON, (*Louis de*) peintre en émail, graveur & deſſinateur de l'académie des ſciences, né à Sainte-Menehould en Champagne, mort en 1734, âgé de quatre-vingt-quinze ans. Il peignit, par ordre du roi, différents portraits en émail, dont la perfection juſtifia toujours le choix qu'on avoit fait de lui. Ses principales gravures ſont les Parques filant la deſtinée de Marie de Médicis, d'après Rubens; une partie des Conquêtes de Louis XIV, d'après le Clerc;

quelques payſages hiſtoriés, & différentes fontaines, à l'eau-forte, d'après le Brun.

CHAULNES, (*Michel-Ferdinand* D'ALBERT-D'AILLY, duc de) pair de France, chevalier des ordres du Roi, lieutenant-général de ſes armées, gouverneur & lieutenant-général pour Sa Majeſté en la province de Picardie, & pays reconquis, d'Artois &c. né à Paris en 1714. Nous ne conſidérerons ici M. le duc de Chaulnes que relativement aux arts qu'il a cultivés avec tant de ſuccès; & les principaux traits que nous allons rapporter, nous les tirerons de l'éloge élégant que M. de Fouchi a fait de ce ſeigneur, un des membres des plus diſtingués de l'académie des ſciences.

Rendu à lui-même après une longue ſuite de travaux militaires, qui lui avoient mérité des récompenſes honorables de la part d'un monarque juſte & bienfaiſant, M. le duc de Chaulnes conſacra tous ſes loiſirs à la culture des ſciences & des arts, étude pour laquelle il ſe ſentoit un attrait & des talents particuliers. Il s'étoit procuré une nombreuſe bibliotheque de livres ſur les ſciences; il avoit formé un cabinet très-curieux de phyſique, de méchanique & d'hiſtoire naturelle, & il avoit établi un laboratoire deſtiné à l'augmenter d'un grand nombre de pieces qu'il imaginoit tous les jours. Il s'étoit particuliérement fort appliqué à la dioptrique, & à l'art de perfectionner les inſtruments de mathématiques, & ſur-tout ceux qui ſervent à l'aſtronomie. En 1755, il publia un mémoire qui contient les expériences relatives à un article qui fait le commencement du quatrieme livre de l'optique de Newton.

Le phyſicien Anglois avoit remarqué que ſi, dans une chambre obſcure, on reçoit un rayon de ſoleil dans l'axe d'un verre concave d'un côté & convexe de l'autre, étamé par le côté convexe, ce rayon étoit néceſſairement réfléchi ſur lui-même; mais que, ſi on oppoſoit au rayon réfléchi un carton blanc, percé dans ſon milieu pour laiſſer paſſer le rayon direct, l'ouver-

ture du carton ſe trouvoit entourée de quatre ou cinq anneaux colorés. M. de Chaulnes répétant cette expérience, un heureux haſard lui fit remarquer que, lorſqu'on terniſſoit la ſurface antérieure du verre en ſoufflant deſſus, les anneaux, bien-loin de perdre leur éclat, en devenoient plus vifs & plus diſtincts. Il n'en fallut pas davantage pour piquer ſa curioſité. Il imagina d'abord de rendre cet effet permanent, en ſubſtituant au ſouffle, de l'eau mêlée d'un peu de lait pour tenir le verre; & il ſçut varier l'expérience en tant de manieres, qu'il découvrit à la fin la raiſon de ce ſingulier phénomene: il tient à la diffraction, c'eſt-à-dire à la propriété qu'ont les rayons de lumiere de ſe plier à l'approche des corps ſolides. Il trouva que le ſouffle, & l'eau chargée de lait, formoient une eſpece de réſeau à mailles rondes, qui produiſoit l'apparence d'anneaux colorés; qu'en ſubſtituant à cette eſpece d'enduit une mouſſeline claire, on obtenoit, au lieu d'anneaux, des carreaux colorés; que des fils paralleles ne donnoient que des bandes; en un mot, il ſçut ſi bien tirer parti de ce préſent du haſard, que l'expérience de Newton devint entre ſes mains un objet tout nouveau, & bien plus intéreſſant qu'il n'avoit été juſques-là.

Pendant que M. le duc de Chaulnes travailloit à ſes ouvrages de dioptrique, il s'occupoit encore d'un autre objet également important, c'étoit la perfection des inſtruments d'aſtronomie, &, pour propoſer le problême dans toute ſon étendue, l'art de procurer aux inſtruments d'un très-petit rayon, une préciſion au moins égale à celle dont jouiſſent ceux d'un rayon conſidérable, tels qu'on les a employés juſqu'ici. Ce problême pouvoit, par ſa difficulté, être mis preſque au rang de ceux de la triſection de l'angle & de la quadrature du cercle, ſi l'expérience n'avoit fait voir qu'il l'avoit parfaitement réſolu.

M. le duc de Chaulnes donna, en 1755, un mémoire qui contenoit les principes de ce travail. Il avoit d'abord imaginé d'employer le mouvement d'une vis

ſans fin, pour obtenir ces diviſions. La vis, faite d'acier, auroit elle-même marqué ſes pas ſur l'épaiſſeur de l'arc de cercle à diviſer; & ces pas qui devoient être parfaitement égaux, & dont on pouvoit avoir, au moyen d'un *index*, les plus petites parties, devenoient, à ce qu'il croyoit, un moyen aſſuré d'obtenir des diviſions très-fines & très-égales.

Qui n'auroit cru, comme lui, qu'une diviſion faite de cette maniere ſeroit exacte? Et pouvoit-on ſoupçonner de l'inégalité dans un petit nombre de pas d'une vis faite avec ſoin, & dans ceux de cette eſpece d'écrou, tous marqués avec la même vis? L'expérience fit cependant voir à M. le duc de Chaulnes qu'on ne pouvoit, en aucune maniere, compter ſur l'exactitude de cette méthode: l'inégale dureté des parties de l'acier de la vis & de celles du cuivre de l'inſtrument, rend les pas de l'une & de l'autre très-inégaux; d'où il ſuit que non-ſeulement on ne doit pas employer cette maniere de diviſer les inſtruments, mais qu'on doit déterminer, par obſervation, la valeur de chaque partie d'un micrometre, & ne pas ſe contenter de meſurer la totalité ou une grande partie de ſa courſe, en comptant, pour les diviſions intermédiaires, ſur l'égalité des pas de la vis, comme on le faiſoit ordinairement; nouvelle ſource d'erreur, dont la découverte eſt due à M. le duc de Chaulnes, & qui pouvoit altérer les obſervations les plus importantes & les mieux faites.

Il fallut donc employer un autre moyen. M. le duc de Chaulnes s'étoit apperçu depuis long-temps qu'en appliquant le micrometre au microſcope, on pouvoit exactement meſurer juſqu'à la quatre millieme partie d'une ligne: ce fut par ce moyen qu'il entreprit de donner à la diviſion des inſtruments une préciſion juſqu'alors inconnue. Nous ne pouvons le ſuivre ici dans l'ingénieuſe application qu'il en fit; tout ce que nous en pouvons dire, eſt que jamais principe n'a été manié avec plus d'adreſſe, & qu'on eſt étonné, en liſant cet ouvrage, des reſſources que ſon gé-

nie lui a fournies, & de la ſagacité avec laquelle il met à profit une infinité de circonſtances qui auroient probablement échappé à tout autre. Le fruit de tant de travaux fut un inſtrument de onze pouces de rayons, garni de lunettes achromatiques, & dont l'exactitude étoit ſi grande, qu'ayant été employé, concurremment avec deux excellents quarts de cercle de ſix pieds de rayon, à meſurer les hauteurs méridiennes ſolſticiales du ſoleil & celles d'*arcturus*, il les a données avec la même préciſion qu'eux; épreuve certainement la plus forte à laquelle on pût le ſoumettre.

Non-ſeulement il étoit parvenu à donner à ſon inſtrument le degré d'exactitude dont nous venons de parler; mais il avoit encore imaginé la maniere de le communiquer à tous ceux qu'on voudroit faire dans la ſuite, au moyen d'une très-grande plate-forme qu'il avoit propoſé de conſtruire ſur ce principe, & qui tiendroit lieu, pour ainſi dire, d'un artiſte habile & immortel. Nous laiſſons au public à juger ſi M. le duc de Chaulnes avoit bien rempli toutes les conditions du problême, & à apprécier le degré de reconnoiſſance qui lui eſt dû pour le préſent qu'il a fait à tout le monde mathématicien. Cet art abſolument nouveau, dont il avoit donné, comme nous venons de le dire, les principes en 1765, fut depuis donné dans un plus grand détail en 1768, dans la deſcription des arts, publiée par l'académie.

Tout le travail qu'avoit fait M. le duc de Chaulnes ſur la conſtruction des inſtruments de mathématiques, lui avoit fait ſentir le degré d'utilité dont pouvoient être ſuſceptibles en cette partie les lunettes achromatiques; ç'en fut aſſez pour l'engager à travailler à leur perfection. Il a donné au public le Mémoire dans lequel il développe ſes vues ſur ce ſujet.

On ſera étonné, en liſant cet ouvrage, des reſſources qu'il a ſçu ſe procurer pour déterminer avec exactitude des quantités qui ſembloient ne donner aucune priſe à l'obſervateur; les mêmes microſcopes, dont il s'étoit déja ſervi pour la diviſion des inſtruments, ſe

retrouvent encore ici, mais employés d'une maniere abſolument différente, & montés ſur des eſpeces de micrometres, qui meſurent juſqu'à un quatre centieme de ligne la courſe de l'inſtrument ou du porte-objet. C'eſt à l'aide de ces microſcopes, & de pluſieurs autres inſtruments ingénieux inventés pour cet objet, qu'il parvint à meſurer exactement le degré de réfringence des différentes ſortes de verres; les courbures convexes & concaves de toutes les pieces d'un objectif compoſé, ſans les ſéparer les unes des autres: problême ſingulier, & qui ſembleroit, au premier coup d'œil, impoſſible à réſoudre & à déterminer enfin avec préciſion, ſi la courbure du verre de cryſtal d'Angleterre, qui doit corriger l'aberration de réfrangibilité & détruire les couleurs, eſt telle qu'elle doit être; ce qu'on n'avoit pu parvenir à connoître juſqu'ici.

Toutes ces recherches ſont ſuivies de l'invention d'une nouvelle machine parallactique, plus ſolide & plus commode que celles qui ſont en uſage; de pluſieurs réflexions ſur la maniere d'appliquer le micrometre à ces lunettes, & de meſurer exactement la valeur des parties de cet inſtrument; il emploie pour cela une mire qui, pour être vue de loin, a la ſinguliere propriété d'offrir à l'obſervateur des traits très-gros, au moyen deſquels il peut meſurer des intervalles très-petits. Ce Mémoire brille par-tout du génie de l'inventeur; & on ne peut le lire ſans admirer les reſſources qu'il a ſçu ſe procurer pour éviter des difficultés qui, au premier coup d'œil, paroiſſent inſurmontables. C'eſt le dernier ouvrage qu'on ait de lui; & il eſt bien propre à faire regretter ceux qu'il ſe propoſoit encore ſur ce ſujet, & que la mort l'a empêché d'exécuter.

M. le duc de Chaulnes étoit du caractere le plus aimable: la douceur qui en faiſoit la baſe étoit ornée de la politeſſe du grand monde & de la cour; auſſi ne comptoit-il preſque que des amis dans tous ceux avec leſquels il vivoit; le roi même, qui connoiſſoit ſon zele & ſon mérite, lui donnoit ſouvent de ces marques de

bonté qui ſont la ſatisfaction du bon ſujet & la félicité de l'homme de cour. Dans la ſituation où il ſe trouvoit, il ſembloit être à l'abri des revers & des chagrins ; il en eſſuya cependant de vifs & de longs. Il y oppoſa la conſtance que preſcrit la philoſophie & la patience qu'inſpire la religion. Mais on ne lutte pas impunément contre de tels ennemis; & ſon tempérament, quoique fort, y ſuccomba.

Il mourut le 23 Septembre 1769, en moins de cinq heures, d'une mort qu'on pourroit peut-être nommer ſubite, mais qui n'étoit certainement pas imprévue, ayant mis ordre quelques jours auparavant à ſes affaires temporelles, & reçu les derniers ſacrements avec les ſentiments les plus marqués de la piété & de la religion qui avoient toujours été la regle de ſa conduite.

I. CHAUVEAU, (*François*) graveur & deſſinateur, né à Paris, mort dans la même ville en 1676. Il travailla long-temps ſous Laurent de la Hire pour apprendre le deſſin. Il commença d'abord à graver au burin; mais il préféra bientôt la facilité d'opérer à l'eau-forte, parce qu'il trouvoit dans cette gravure un moyen aiſé pour ſe contenter lui-même, & pour mettre au jour en peu de temps une grande quantité d'ouvrages. Sa fécondité étoit prodigieuſe. On fait monter à trois mille les eſtampes ſorties de ſa main. Il ne lui en coûtoit rien pour inventer & pour diſpoſer les ſujets en autant de manieres qu'on pouvoit deſirer. Une imagination vive & une grande mémoire le ſervoient merveilleuſement. Quoique ſont deſſin fût correct, & qu'il ſçût exprimer parfaitement tous les mouvements du corps & de l'ame, ſa maniere avoit quelquefois de la dureté & de la ſéchereſſe, & l'on pouvoit s'appercevoir qu'il n'avoit jamais été en Italie pour y prendre un meilleur goût. Malgré cela on ne peut s'empêcher de reconnoître dans ſes compoſitions le feu, la force, la vérité & la variété. Les principales gravures de ſa compoſition ſont des morceaux de l'ancien Teſtament, de l'hiſtoire Grecque, les Métamorphoſes de Benſe-

rade, les Fables de la Fontaine, &c. Peu de temps avant ſa mort, il grava une partie de la vie de ſaint Bruno, d'après les tableaux de le Sueur, qui ſe voient dans le cloître des Chartreux de Paris. Le reſte eſt de Sébaſtien le Clerc. Chauveau, membre de l'académie, y parvint à la charge de conſeiller. Il eut cinq fils, dont le plus jeune s'eſt fait un nom dans les arts, & qui ſuit.

II. CHAUVEAU, (*René*) ſculpteur, né à Paris en 1663, mort dans la même ville en 1722. Il marcha ſur les traces de ſon illuſtre pere; &, ſuivant la remarque de Perrault, il avoit la même fécondité de génie, & comme lui une vaſte imagination & un grand feu dans ſes compoſitions. Avantageuſement connu par M. Colbert, lorſqu'il étoit chez Caffiéri, ſculpteur, il obtint un logement aux Gobelins; & dès l'âge de vingt-cinq à vingt-ſix ans il ſe vit, en quelque ſorte, le premier de tous les ſculpteurs pour faire tous les projets & eſquiſſes. Il eſt vrai qu'il avoit une promptitude & une dextérité ſingulieres: en peu de temps il compoſoit de très-bons modeles. Etant aux Gobelins il épouſa la fille ainée de Cuuccy, artiſte Italien. Mais ſe trouvant ſurchargé d'ouvrage, parce qu'outre ſes propres entrepriſes, il avoit encore à conduire l'attelier de ſon beau-pere, il demanda & obtint un logement au Louvre. Cuuccy comprit le tort que lui faiſoit ſon éloignement, & ſur ſes remontrances on obligea Chauveau de retourner chez ſon beau-pere. Mais, piqué de cette eſpece d'affront, il accepta la propoſition qu'on lui fit d'aller en Suede, où on lui promettoit un ſort avantageux.

Il reſta ſept ans dans ce pays, & y fit des ouvrages qui le rendirent célèbre. On peut en voir le détail dans un éloge fort long de cet artiſte, fait par M. Papillon. De retour en France, il fut chargé de pluſieurs ouvrages pour les maiſons royales. On en voit ſur-tout à Verſailles qui ſont autant de preuves de ſon génie fécond & de ſon habileté. Nous nous contenterons de dire qu'en 1709, Louis XIV l'ayant fait venir dans ſon

cabinet pour lui commander de faire une bordure disposéee de telle façon qu'elle pût renfermer quatre petits tableaux ronds, chacun d'environ deux à trois pouces de diametre, représentant les quatre Saisons; Chauveau imagina tout de suite un dessin qu'il exécuta parfaitement. Il prit pour sujet principal le soleil, devise de Louis XIV. Le soleil, sous la figure d'Apollon, est placé au milieu des quatre Saisons ou tableaux, comme présidant sur elles : chaque tableau est entouré d'ornements & attributs convenables, avec un art & une délicatesse admirables. Cette bordure a été moulée & jettée en bronze, réparée par une habile ciseleur, & dorée d'or moulu.

Chauveau travailla long-temps pour le duc de Coaslin, évêque de Metz, & fit reconstruire le château de Frescati. Il travailla aussi au grand sallon de Saverne, pour le cardinal de Rohan. Le dernier seigneur qui l'employa fut le comte de Torcy, dans son château de Sablé. Ce seigneur lui ayant demandé, par deux fois différentes, combien il vouloit gagner par jour, l'habile sculpteur, piqué d'une question qui répondoit si peu à son mérite, quitta brusquement l'ouvrage & le château. Il vint tout de suite à Paris, & y mourut de la fatigue du voyage qu'il avoit fait à pied, & du chagrin que lui donnoit la perte de son argent comptant qu'il avoit converti en billets de banque.

CHEDEL, (*Pierre* CANTIN) graveur, né à Châlons en Champagne vers l'an 1700, mort dans la même ville en 1762. Après avoir appris les premiers éléments du dessin sous le célebre le Moine, premier peintre du roi, il se tourna du côté de la gravure, & entra chez Laurent Cars, excellent graveur d'histoire; mais comme il ne se sentoit pas les dispositions nécessaires pour réussir dans ce genre de gravure, il suivit son penchant qui le portoit à dessiner & à graver en petit. Il y réussit parfaitement : ses compositions sont pleines de feu & d'invention, & touchées avec tout l'esprit & le goût possible. On peut en juger sur-tout par plusieurs petits livrets,

ſuites de payſages, expéditions militaires & autres ſujets groteſques, qu'il a inventés & gravés, & qui ſont autant de chefs-d'œuvre pour la gentilleſſe & la légéreté de la pointe. On lit dans le Répertoire des Artiſtes, publié par le ſieur Jombert, que Chedel étoit d'une complexion fort délicate, & menoit une vie très-ſobre & retirée : la douceur de ſes mœurs & l'égalité de ſon caractere, jointes à ſa candeur & à ſa probité, lui acquirent l'eſtime & l'amitié des perſonnes avec leſquelles il vivoit. Sa trop grande aſſiduité au travail, & la vie trop ſédentaire qu'il menoit, lui occaſionnerent pluſieurs maladies qui le rendirent, ſur la fin de ſes jours, un peu ſombre & mélancholique, quoiqu'il fût naturellement fort gai. Sentant ſes infirmités s'augmenter, & ſa vue s'affoibliſſant de jour en jour, il prit le parti de ſe retirer dans ſon pays natal, où il mourut quelques années après ſon départ de Paris, regretté généralement de tous ſes amis & de tous les honnêtes gens qui le connoiſſoient.

CHEREAU, (*François*) graveur, né à Blois, & mort à Paris en 1729, âgé de quarante-huit ans. Il annonça de bonne heure les plus heureuſes diſpoſitions pour la gravure, qui ſe développerent avec ſuccès ſous la conduite de Pierre Drevet le pere, dont il fut l'éleve. Son burin eſt pur & harmonieux, ſçavant & hardi. On remarque dans les portraits qu'il a gravés de l'élégance, de la vérité, de l'expreſſion & du caractere. Ses talents furent couronnés par l'académie royale, qui le reçut au nombre de ſes membres : il fut nommé enſuite graveur ordinaire du Cabinet du Roi, & mourut au milieu d'une carriere brillante. Entre pluſieurs morceaux qui lui ont mérité une réputation diſtinguée, on remarque particuliérement un S. Jean dans le déſert, d'après Raphaël ; & le portrait du cardinal de Polignac, d'après Rigaud.

I. CHERON, (*Eliſabeth-Sophie*) ou Madame Le Hay, du nom de ſon mari, née à Paris en 1648, de Henri Cheron, peintre en émail de la ville de Meaux,

morte en 1711, & enterrée à Saint-Sulpice. Cette dame, l'honneur de ſon ſexe, a réuni dans un degré ſupérieur pluſieurs talents, dont un ſeul auroit pu l'immortaliſer : elle réuſſiſſoit dans la poéſie, au point qu'elle a mérité l'eſtime du grand Rouſſeau. Elle excelloit auſſi, dit-on, dans la muſique; mais elle s'eſt encore plus diſtinguée dans la peinture & dans la gravure. Son mérite ſe fit connoître par des portraits qu'elle fit preſque dès ſon enfance, & dont la parfaite reſſemblance étoit la moindre qualité. Dans la ſuite elle fit beaucoup de tableaux d'hiſtoire, qui peuvent la mettre au rang des plus célebres peintres. Ses ouvrages ont un bon ton de couleur, un deſſin correct & de bon goût, une entente de l'harmonie, des draperies bien jettées, jointes à une grande facilité de pinceau. On rapporte qu'elle faiſoit de mémoire des portraits qui n'étoient pas moins remarquables par la reſſemblance que par la perfection du travail. Son goût la portoit à deſſiner d'après l'antique, & ſur-tout d'après les pierres gravées; peu de perſonnes y ont auſſi-bien réuſſi. On a encore d'elle une ſuite de cornalines gravées ſur ſes deſſins, dont trois ſont de ſa main. Elle a de même gravé une deſcente de croix d'après un morceau de ſculpture en cire coloriée, exécuté par un Sicilien nommé l'abbé Zumbo, & un livre à deſſiner en trente-ſix feuilles.

Tant de talents réunis lui acquirent des diſtinctions qu'elle méritoit autant que les hommes les plus célebres. Elle fut reçue à l'académie de peinture en 1676. Son portrait, peint de ſa main, fut ſon tableau de réception, préſenté par l'illuſtre le Brun. L'académie des Ricovrati de Padoue l'admit dans ſon ſein en 1699, ſous le nom de la Muſe Erato. Louis XIV lui donna une penſion de cinq cents livres. Elevée par ſon pere dans le Calviniſme, elle ſe convertit à la religion Catholique; elle en pratiqua les devoirs d'une maniere exemplaire. Ses vertus n'étoient pas moins admirables que ſes talents. Sa modeſtie paroiſſoit juſques dans ſes habits, & ſa charité étoit ſur-tout ſans bor-

nes. M. d'Argenville, qui l'avoit connue, dit, en parlant d'elle & de madame Dacier, *qu'on voyoit pour ainſi dire dans ces deux illuſtres femmes, les traits de deux grands hommes.* Elle ſe maria à l'âge de ſoixante ans au ſieur le Hay, ingénieur du roi, qui n'étoit guere plus jeune qu'elle. Ce mariage philoſophique n'avoit d'autre but que d'avantager ſon mari qu'elle eſtimoit depuis long-temps. Ses deux nieces *de la Croix* ont éte ſes éleves.

II. CHERON, (*Louis*) peintre & graveur, frere de la précédente, né à Paris en 1660, mort à Londres en 1723. Son voyage en Italie lui fournit l'occaſion de faire des études réfléchies d'après Raphaël & Jules Romain. Il en recueillit de précieux avantages, un grand goût pour le deſſin, & un beau caractere. De retour en France, il s'annonça par des ouvrages eſtimables, qui auroient pu ſans doute contribuer à une fortune brillante, ſi ſon attachement au Calviniſme ne l'eût obligé de paſſer en Angleterre. Il travailla beaucoup dans ce pays, principalement dans le château de Boulgton. On voit deux tableaux de cet artiſte dans l'égliſe de Notre-Dame à Paris. On a gravé d'après lui, & il a gravé lui-même pluſieurs eſtampes. Il a enrichi de figures un ouvrage de poéſie de ſa ſœur, intitulé : *Eſſai des Pſeaumes & Cantiques mis en vers.*

CHIARI, (*Joſeph*) peintre, né à Rome, mort d'apoplexie dans la même ville en 1727, âgé de ſoixante-treize ans. On voit de lui, dans pluſieurs égliſes & dans pluſieurs palais de Rome, des tableaux qui lui ont fait un nom illuſtre parmi le petit nombre de peintres d'un certain mérite, qui deviennent de plus en plus rares en Italie.

CHIRAM, ſculpteur, floriſſoit environ 1032 ans avant Jeſus-Chriſt. Son pere, nommé Ur, étoit Tyrien ; mais ſa mere étoit de la tribu de Nephtali. Comme il excelloit pour toutes ſortes d'ouvrages d'or, d'argent & de cuivre, il fut choiſi par Salomon pour travailler

travailler aux chérubins & autres ornements du temple. Cet artiſte fit encore deux colonnes de cuivre, qui avoient dix-huit coudées de haut & douze de tour, au deſſus deſquelles étoient des corniches de fonte, en forme de lis, de cinq coudées de hauteur : à l'entour de ces colonnes étoient des feuillages d'or qui couvroient ces lis; & on y voyoit pendre en deux rangs deux cents grenades de cuivre.

CHRISTIAN, (*Charles*) appellé par de Wit, qui a gravé ſon portrait en maniere noire, *Charles-Chrétien* REISEN, graveur en pierres fines, mort à Londres vers l'année 1725, âgé d'environ quarante ans. C'eſt le ſeul artiſte en ce genre, dont l'Angleterre puiſſe ſe faire honneur. Son pere, Danois, & graveur aſſez eſtimé, étant paſſé à Londres à la ſuite du roi Guillaume, s'établit dans cette ville, & enſeigna ſon art à ſon fils. Celui-ci l'a beaucoup ſurpaſſé. Quoique mort à la fleur de ſon âge, il a laiſſé beaucoup d'ouvrages, parce qu'il avoit une facilité ſurprenante. Tous ces ouvrages ſont remarquables par la propreté du travail. Peut-être ſont-ils dépourvus d'un certain goût & d'une certaine fineſſe de touche, dont manqueront toujours ceux qui ſeront faits trop à la hâte. Parmi ſes éleves on diſtingue un nommé Claus, mort fou en 1739; Smart, auquel un ſeul jour ſuffiſoit pour graver pluſieurs têtes qui ne paroiſſoient pas trop négligées; & Scaton, Ecoſſois, qui s'eſt attaché à mettre dans ſes figures un grand fini. Il a fait le portrait de Pope, d'Inigo Jones, & du chevalier Jean Newton.

CIBBER, (*Gabriel*) habile ſculpteur, pere du célebre comédien de ce nom. Il étoit Allemand, & a travaillé en Angleterre avec beaucoup de réputation. Ce Gabriel Cibber, que, ſelon M. l'Abbé le Blanc, les Anglois regardent comme un ſecond Praxitele, n'étoit point, ainſi qu'il le prétend, un ignorant qui ne méritoit pas ſeulement le nom de ſculpteur. Les bas-reliefs qu'on voit de lui au piédeſtal d'un monu-

ment dans l'abbaye de Weſtminſter, pourroient n'être pas bons ; mais, comme on ne doit juger du mérite d'un artiſte que ſur ce qu'il a fait de mieux, la réputation de celui-ci ſe trouvera aſſez glorieuſement établie, par deux belles figures de ronde-boſſe, couchées ſur le fronton de la porte de l'hôpital des fous. Elles ont, dans un degré éminent, toutes les parties qui peuvent faire admirer un ouvrage de ſculpture.

CIEZAR, (*Joſeph*) peintre, né à Grenade, mort à Madrid en 1699, âgé de quarante ans. Il étoit fils & diſciple de Michel-Jérôme Ciezar. Il excelloit à peindre les payſages & les fleurs. Ces dernieres ſont repréſentées avec tant de délicateſſe, qu'on diroit que l'air va les faire mouvoir. On voit encore de lui dans Madrid pluſieurs grandes compoſitions, entr'autres deux bons tableaux qui ſont dans l'égliſe de S. François de Paule.

CIGNANI, (*Charles*) peintre, né à Bologne en 1628, mort à Forli en 1719. Ses progrès rapides dans la peinture engagerent l'Albane, ſon maître, à l'employer ſouvent dans ſes propres ouvrages. La réputation de Cignani s'étendit bientôt. Des princes ſouverains le firent travailler ; & le ſuccès avec lequel il s'en acquitta, lui mérita des honneurs & des bienfaits de leur part. Le pape Clément XI, pénétré d'une eſtime particuliere pour lui, le nomma prince de l'académie de Bologne, appellée encore aujourd'hui l'*Académie Clémentine*. La coupole della Madona del Fuoco de la ville de Forli, où cet artiſte a repréſenté le Paradis, atteſte ſon génie & ſes talents. Ses autres ouvrages, dont on voit les principaux à Rome & à Bologne, ſont également recommandables par un deſſin correct, un coloris gracieux, une compoſition élégante, une grande facilité, une draperie de bon goût, une expreſſion forte des paſſions de l'ame.

Le ſeul reproche qu'on puiſſe lui faire, eſt de n'avoir pas aſſez mis de feu dans ſes tableaux, parce qu'il s'attachoit trop à les finir : du reſte il excelloit à peindre les

vierges & les demi-figures. L'envie traverſa ce grand peintre : mais, telle étoit la douceur de ſes mœurs, qu'il parloit toujours avec éloge de ſes plus cruels ennemis. Les pauvres & les infortunés étoient aſſurés de trouver en lui des ſecours. Ainſi les qualités du cœur ne le rendoient pas moins eſtimable que les talents de l'eſprit. Il eut dix-huit enfants, dont un ſeul lui ſurvécut, & mourut peu de temps après lui. On trouve dans le Cabinet du Roi deux tableaux de ce maître, une Deſcente de Croix, & Notre-Seigneur qui apparoît en jardinier à Magdeleine. M. le duc d'Orléans poſſede auſſi un morceau excellent de Cignani : c'eſt un *Noli me tangere*. On a peu gravé d'après lui.

CIMABUÉ, peintre, né à Florence d'une famille noble en 1240, mort en 1300. On peut l'appeller le pere, ou du moins le reſtaurateur de la peinture en Europe, depuis que les Barbares avoient détruit ce bel art par leurs invaſions. Les diſpoſitions que la nature lui avoit données s'annoncerent dès ſon enfance il rempliſſoit de barbouillages les livres qu'on lui avoit mis entre les mains pour le faire élever dans les ſciences. A meſure qu'il avançoit en âge, il acquéroit plus de facilité dans le deſſin ; & telle étoit ſon ardeur pour s'y perfectionner, qu'il s'échappoit d'auprès de ſes maîtres, afin d'aller voir travailler certains peintres que le ſénat de Florence avoit fait venir de la Grece. Ses parents lui ayant enfin permis de ſuivre ſon inclination, il donna des ouvrages qui, quoique très-imparfaits, parurent merveilleux, en comparaiſon de ceux qu'on avoit vus juſqu'alors. Son deſſin étoit un peu plus correct, ſes figures avoient plus de force & d'expreſſion que celles de ces peintures gothiques qui ne ſont recommandables que par leur antiquité.

Il acquit une ſi grande réputation, que Charles I, roi de Naples, paſſant par Florence, l'honora de ſa viſite, & lui prodigua les éloges les plus flatteurs à la vue de ſes ouvrages. Ce peintre ayant achevé un tableau de la Vierge, tout le peuple le conduiſit, au

bruit des trompettes, jusqu'à l'église de *Sainte-Marie-la-Nouvelle*, où il devoit être placé. Ces démonstrations publiques de joie prouvent l'idée qu'on avoit des talents de Cimabué : il méritoit ces applaudissements, pour avoir tiré du tombeau un art qui lui aura des obligations éternelles. On voit à Florence quelques restes de ses peintures, qui sont à fresque & à détrempe, parce que celle qu'on nomme à l'huile n'étoit pas encore pratiquée. On y remarque du génie & du talent naturel ; mais le goût y manque : on ne doit pas en être surpris ; il ne s'acquiert que par l'expérience & l'étude des bons ouvrages. Cimabué sçavoit aussi l'architecture. Il eut pour disciple Giotto.

CIMON, peintre Grec, natif de Cléone. Il fut éleve d'Eumarus, qui peignit les hommes & les femmes d'une maniere différente ; ce qui prouve que la peinture avoit été jusqu'alors dans son enfance. Le disciple surpassa le maître. Il peignit le premier les figures en raccourci, & il en varia les attitudes pour leur donner plus d'action : il fut aussi le premier qui représenta les jointures des membres, les veines du corps, & qui sçut imiter les différents plis des draperies.

CIRANI, (*Elizabeth*) née à Bologne, se distingua par son talent pour la peinture. L'étude qu'elle fit des ouvrages des grands maîtres, développa en elle de belles idées qu'elle rendoit très-heureusement. Son coloris est frais & gracieux ; il ne lui a manqué que d'avoir une maniere plus ferme & plus décidée : ce qui se fait remarquer principalement dans les sujets terribles qu'elle aimoit à traiter de préférence aux sujets tendres ou simples, pour lesquels elle avoit plus de dispositions.

CIROFERRI, peintre & architecte, né à Rome en 1634, mort dans la même ville en 1689. Il embrassa par goût la peinture ; car il étoit né dans l'opulence. Il voulut cependant que cet art servît à sa dépense qui étoit fort considérable : aussi mettoit-il ses ouvrages à un très-haut prix. On les payoit ce qu'il en deman-

doit, parce qu'une grande maniere, une belle compoſition, un beau génie, les rendoient précieux. C'étoit à l'école de Pierre de Cortone qu'il avoit formé ſes talents. On trouve même qu'il n'eſt pas inférieur à ce grand artiſte dans des ouvrages que celui-ci avoit laiſſés imparfaits, & que Ciroferri fut chargé d'achever par le grand-duc de Toſcane : il paroît que tout eſt du même pinceau. Un mérite ſi extraordinaire lui valut des bienfaits de ce prince, & des papes ſous leſquels il vécut. Peut-être ne lui a-t-il manqué, pour être mis au rang des plus grands peintres, que d'avoir ſçu animer & varier davantage ſes figures. On prétend que ſa mort fut cauſée par la jalouſie qu'il conçut contre Bacici. Ses principaux ouvrages ſont à Florence & à Rome. Cette derniere ville renferme pluſieurs grands palais bâtis ſur ſes plans. Il poſſédoit l'architecture à un auſſi haut degré que la peinture. On voit, dans le Cabinet du Roi, un tableau de lui, qui eſt une allégorie à la gloire de Louis XIV. On a gravé d'après ce maître.

CITTADINI, (*Pierre-François*) appellé communément le MILANOIS, peintre, né à Milan, mort à Bologne en 1682, âgé de ſoixante-ſept ans. Les bons principes qu'il avoit d'abord puiſés à Rome, furent perfectionnés à Bologne par les leçons du célebre le Guide. Fixé dans cette derniere ville, il ſe fit connoître, diſent les Italiens, pour un génie ſublime, & pour un peintre en tous genres. Il traitoit également bien l'hiſtoire, les fruits, les animaux, les payſages, les danſes, les ſpectacles, les marchés des villes & des villages : il peignoit tout avec fraîcheur & d'une belle touche. On voit pluſieurs de ſes ouvrages dans les égliſes & les palais de Bologne. Trois fils qu'il laiſſa s'exercerent auſſi dans la peinture avec ſuccès, de même qu'un de ſes freres qui travailla dans la maniere du Guide, dont il étoit éleve.

CIVITALI, (*Matthieu*) ſculpteur, né à Luques, vivoit vers la fin du quinzieme ſiecle. C'eſt un de ces

hommes rares qui étonnent par la ſingularité des talents dont la nature les a favoriſés. Il avoit été barbier juſqu'à l'âge de quarante ans ; &, à cette époque où il eſt preſque impoſſible d'exercer une profeſſion différente de celle qu'on a ſuivie juſqu'alors, il s'adonna à la ſculpture avec un tel ſuccès, qu'il ſurpaſſa tous les artiſtes en ce genre, qui vivoient de ſon temps, & que, ſelon certains connoiſſeurs, il égala même le grand Michel-Ange. Quelques leçons de Jacques della Ruercia, ſculpteur de Sienne, lui ſuffirent pour rendre le marbre parlant, en quelque ſorte, par la perfection, le beau fini & la tendreſſe des ſtatues qui ſortirent de ſes mains. On peut citer, en témoignage, celles d'Adam & d'Eve, de S. Zacharie, de ſainte Elizabeth, & de deux prophetes qui ornent la chapelle de S. Jean, dans la cathédrale de Genes. Il ne s'eſt pas rendu moins recommandable à Luques par les ſtatues de l'autel de S. Régulus, & par celles de l'intérieur & de l'extérieur de l'égliſe de S. Michel.

CIVOLI *ou* CIGOLI, (*Louis*) peintre & architecte, né en 1559 dans l'ancien château de Cigoli, territoire de Toſcane ; mort à Rome en 1613. Son nom de famille étoit *Cardi*. Il ſe mit ſous la diſcipline d'Alexandre Allori ; mais il ne la ſuivit pas ſi ſcrupuleuſement, qu'il ne tâchât dès-lors de ſuivre la maniere de Michel-Ange, du Correge, d'André del Sarté, du Pantorme & de Barocché. L'étude qu'il fit ſous Allori de l'anatomie, & le ſoin qu'on lui avoit confié de modeler en cire des cadavres diſſéqués, lui dérangerent l'eſprit, au point qu'il perdit la mémoire, & qu'il devint ſujet à une eſpece d'épilepſie. Obligé d'avoir recours à ſon air natal, ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'il ſe remit, & qu'il revint à ſes premiers travaux. Il voyagea d'abord en Lombardie, où il fit des progrès ſurprenants. L'académie de peinture de Florence s'empreſſa de le recevoir dans ſon ſein, & ſon talent pour la poéſie lui mérita le même honneur de la part de l'académie de la *Cruſca*. Il s'occupoit auſſi

de la muſique. Mais un de ſes confreres lui ayant reproché qu'il aimoit mieux jouer du luth que de finir ſes tableaux, il briſa cet inſtrument, pour ſe conſacrer tout entier à la peinture.

C'eſt alors qu'on vit ſortir de ſon pinceau de véritables chefs-d'œuvre. Ayant fait, en concurrence avec le Paſſignan & Michel-Ange de Caravage, un *Ecce Homo*, ſon tableau fut reconnu ſupérieur à ceux de ces deux grands artiſtes. Le grand-duc de Toſcane, frappé de ſa beauté, le fit placer par diſtinction dans ſa chambre à coucher. Ce prince, ſatisfait de plus en plus des ouvrages de Civoli, ne ceſſa point dès ce moment de lui donner des preuves de ſa protection, & de la conſidération même qu'il avoit pour ſes talents. Il le chargea des arcs de triomphe & des décorations de théâtre pour les fêtes publiques du mariage de Marie de Médicis avec Henri IV. Il exigea de lui le deſſin du palais Médicis dans la place *Madama ;* enfin, l'ayant fait nommer pour peindre un des grands tableaux de S. Pierre, (honneur réſervé ſeulement aux premiers artiſtes de ſon temps), il lui donna une chaîne d'or pour faire le voyage de Rome, le logea dans ſon palais de la Trinité du Mont, &, pour ſe l'attacher entiérement, lui propoſa une penſion conſidérable, que Civoli refuſa cependant par amour pour la liberté.

De ſi grandes marques de faveur, jointes à un mérite réel, exciterent l'envie contre cet artiſte. Un de ſes ennemis, s'étant gliſſé furtivement dans l'attelier qu'il avoit conſtruit pour peindre le tableau de l'égliſe de S. Pierre, en ſaiſit la penſée, qu'il grava auſſi-tôt ; & il publia que Civoli avoit copié ſon tableau d'après Martin Hemskerck, peintre des Pays-Bas. Mais notre artiſte confondit bientôt la calomnie, en ouvrant l'échafaud, & en peignant un nouveau tableau devant tout le monde. Il ferma même dans cette occaſion la bouche à ſes envieux par la fécondité de ſon génie, & la facilité de ſon pinceau. Le pape Paul V le fit travailler à pluſieurs grands ouvrages. Civoli, peu content de celui qu'il avoit exécuté dans la chapelle

papale à Sainte-Marie-Majeure, vouloit l'effacer entiérement pour en commencer un nouveau. Paul V le lui défendit expreſſément. Le peintre en eut un ſi grand chagrin, qu'il tomba dangereuſement malade. Dans cet état, le pape lui envoya un bref qui fut accepté à Malthe, pour le faire recevoir chevalier ſervant. Mais la mort l'empêcha de jouir de cet honneur.

Civoli deſſinoit bien; ſa maniere étoit grande & élevée, ſon pinceau ferme & vigoureux. On reconnoît le goût de l'école de Florence dans les cheveux de ſes têtes, & dans la quantité de plis de ſes draperies. Malheureux, envié, perſécuté & mal récompenſé, il ne recommandoit rien avec plus d'attention à ſes diſciples, que l'union & l'accord entr'eux. Dominique Féti a été un des plus célebres. Ses principaux ouvrages ſont à Rome, à Livourne, à Bologne, à Milan, à Florence, dans la galerie du grand-duc. Les tableaux qui lui ont fait le plus d'honneur ſont les ſtygmates de S. François à Foligno, & le martyre de S. Etienne: ce dernier le fit nommer le *Correge Florentin*. C'eſt lui qui donna le deſſin du piédeſtal du cheval de bronze qui porte la figure de Henri IV, placée ſur le Pont-Neuf à Paris. On a gravé d'après lui.

CLAIR, (*Jean-Marie* LE) muſicien, né à Lyon en 1697, mort à Paris en 1764. La premiere anecdote de ſa vie n'eſt pas la moins intéreſſante, pour prouver que la nature eſt ſouvent contrariée dans ſes diſpoſitions par le haſard ou par le caprice des parents. En effet, ſoit obéiſſance, ſoit inclination, le Clair parut d'abord pencher vers la danſe, & ce fut à Rouen qu'il fit ſes premiers eſſais en ce genre: Dupré y étoit; &, par une circonſtance non moins bizarre, il ſe trouva jouer du violon pour faire danſer le Clair. Ils furent réciproquement très-peu ſatisfaits, & tous deux ſe rendirent juſtice ſans l'attendre des autres. Dès le même inſtant, ils réſolurent de changer de place. Dupré quitta l'orcheſtre pour amener au théâtre cette nobleſſe élégante, cette préciſion, ces graces qui ont ſi

long-temps charmé les yeux, & dont l'heureux enſemble ne s'eſt retrouvé depuis que dans le ſieur Veſtris, ſon éleve, qui a conſervé l'honneur d'un genre qui appartient purement à la nation : le Clair quitta, de ſon côté, le théâtre pour l'orcheſtre, & ouvrit bientôt à l'harmonie une nouvelle carriere. Il fut bientôt appellé à la place de premier ſymphoniſte du roi. Sa Majeſté daigna même ajouter des graces particulieres au choix dont elle venoit de l'honorer; & feu M. le duc de Geſvres, toujours attentif à rapprocher les talents du trône qui doit les encourager, confirma les bontés du roi par un brevet ſigné de ſa main.

Cette récompenſe flatteuſe engageoit le Clair à de nouveaux efforts; il ſentit, par ſes propres lumieres, qu'il étoit encore fort loin de cette perfection qu'il cherchoit, & à laquelle il eſſaya d'atteindre par le travail le plus aſſidu. Il réuſſit d'abord à ſimplifier les regles, à rendre les beautés de l'art plus ſenſibles, à ſurmonter les difficultés qu'il s'impoſoit lui-même par une théorie bien plus profonde que celle qu'il trouvoit établie, & qui, par conſéquent, exigeoit une pratique bien plus ſçavante; mais ce n'étoit point encore aſſez pour vaincre deux rivaux qu'il avoit à combattre.

Baptiſte jouiſſoit depuis long-temps d'une juſte réputation pour la *perfectibilité* du ſon. Guignon avoit rapporté d'Italie une exécution brillante qui charmoit les oreilles, quoique peut-être elle n'allât pas aſſez juſqu'à l'ame. Une nouvelle découverte dans l'art pouvoit donc ſeule fixer l'attention du public, &, ſans diminuer le mérite des autres, attirer à le Clair une conſidération perſonnelle: il fut aſſez heureux pour la faire. La pratique de la double corde, juſqu'alors inconnue, & dont il fit le premier uſage en France, fut, à juſte titre, l'époque de ſa réputation : c'eſt à cette nouveauté intéreſſante que l'harmonie en général doit une partie de ſes progrès; & c'eſt auſſi par elle que le violon eſt devenu un des inſtruments les plus riches, ſoit qu'il s'exprime ſeul, ſoit qu'uni avec d'autres, il ajoute à la magie de l'effet.

Le Clair étoit cependant né avec des diſpoſitions aſſez ingrates, qu'il ne put changer qu'à force de travailler. Ses connoiſſances acquiſes dans l'art de la compoſition, n'excitoient en lui que l'émulation d'en acquérir de nouvelles. C'eſt dans ce deſſein qu'il fit un voyage en Hollande, où il s'occupa moins de ſes ſuccès, & de l'accueil honorable que lui fit la princeſſe d'Orange, que du plaiſir d'entendre le célebre Locatelli. Il profita avidement des lumieres qu'il daigna lui communiquer ſur les profondeurs de l'harmonie: on s'en apperçut bientôt à ſon retour en France; & ce fut avec admiration que l'on reconnut la grande maniere du maître dans les chefs-d'œuvre de l'écolier. C'eſt ſurtout dans le troiſieme livre de ſes Sonates où ce progrès paroît ſenſible: le premier n'a que le mérite d'une mélodie ſimple & facile; il avoit déja déployé dans le ſecond toutes les richeſſes dont il étoit redevable à la pratique de la double corde.

A l'égard de ſes grands concerts, il ſemble qu'ils ne doivent ſervir de modele que pour l'arrangement des parties; ils ſont d'ailleurs d'un effet aſſez médiocre, & paroiſſent prouver qu'avec le plus grand mérite dans la partie thecnique de ſon art, il manqua toujours à le Clair cette portion de génie qui ſert à cacher l'art lui-même, de maniere qu'il devienne preſque inſenſible dans la jouiſſance de l'effet. On peut porter le même jugement de la plupart de ſes opéra; ils ſont fort au-deſſous de ſes modeles, quant à la partie du chant, & non moins inférieurs à ſes contemporains, dans la partie inſtrumentale. Le Clair avoit dans les mœurs cette ſimplicité preſque toujours compagne d'un eſprit ſérieux & réfléchi. Il haïſſoit les applaudiſſements tumultueux: cependant il n'avoit ni cette modeſtie apprêtée qui ſemble mendier les éloges, ni cette vanité préſomptueuſe qui en rend indigne. Un homme d'un pareil caractere ſembloit ne devoir pas finir d'une maniere auſſi funeſte. La nuit du 22 Octobre 1764 il fut aſſaſſiné comme il rentroit chez lui, & mourut ſans ſecours. Il devoit être à l'abri

d'un pareil malheur par la médiocrité de ſa fortune, qui ne pouvoit tenter l'avarice de ſes aſſaſſins.

CLAIREMBAUT, (*Louis-Nicolas*) muſicien, né à Paris en 1676, mort dans la même ville en 1749. Sa famille étoit attachée au ſervice du roi ſans interruption depuis Louis XI. Dès ſon enfance il montra un génie ſupérieur pour ſon art, & fit exécuter, à l'âge de treize ans, un motet à grand cœur de ſa compoſition. Agé ſeulement de vingt ans, il fut choiſi pour être organiſte des grands Jacobins, & obtint depuis l'orgue de Saint-Cyr. On peut dire qu'il a mérité la palme dans les cantates. Celle d'*Orphée*, qu'il publia la premiere, eſt un chef-d'œuvre. Il a mis auſſi de grands traits & une expreſſion ſinguliere dans celles de *Médée*, de *Léandre & Héro*. Ce célebre muſicien ſe ſoutient parfaitement dans ſes autres ouvrages, qui conſiſtent en pluſieurs motets, & des morceaux de muſique compoſés pour des fêtes particulieres. Il n'a fait pour l'opéra qu'un divertiſſement allégorique, intitulé *Le Soleil vainqueur des Nuages*. Louis XIV charmé de ſes talents, & qui ſe plaiſoit à lui entendre jouer de petites pieces de claveſſin, le nomma ſon organiſte, & ſurintendant des concerts particuliers de madame de Maintenon.

CLAUDE, peintre ſur verre, né en France dans le quinzieme ſiecle. Il vivoit à Rome ſous le pontificat de Jules II. Cet habile homme étoit à la tête des ouvrages de peinture ſur verre qui ſe faiſoient aux égliſes & au palais papal. Le Bramanté, qui avoit entendu parler de l'habileté dans cet art, d'un religieux Dominicain de Marſeille, nommé frere *Guillaume*, engagea maître Claude à le mander auprès de lui, avec promeſſe d'une forte penſion de la part du pape. Ce religieux, ſupérieur en talent à maître Claude, muni de l'obédience de ſes ſupérieurs, ſe rendit à Rame, où il peignit ſur verre, en concurrence avec lui, les grandes vitres de la ſalle près la chapelle du pape (qui dans la ſuite ont été fort endommagées par des coups

d'arquebuſade lors du ſac de Rome.) *Guillaume*, que Vaſari appelle *de Mareilly*, ſurvéquit à maître Claude; car celui-ci, ſuivant Félibien, mourut peu de temps après l'arrivée de frere Guillaume en cette ville. Guillaume y fit ſeul pluſieurs morceaux de peinture ſur verre pour les appartements du Vatican, & pour les égliſes de Sainte-Marie *del Popolo* & *del l'Amina*.

Le cardinal de Cortone, qui connoiſſoit l'étendue du talent de ce religieux dans l'invention de ſes ſujets, & dans l'admirable variété de ſes compoſitions, le conduiſit dans ſa ville de Cortone, où il peignit, tant ſur le verre qu'à freſque, pluſieurs morceaux qui furent fort eſtimés. De Cortone il paſſa à Arezzo, où, vivant doucement des revenus d'un prieuré que le pape lui avoit donné, il s'appliqua particuliérement à ſe perfectionner dans le deſſin. Il ſe mit par ce moyen en état de faire de plus belles choſes que celles qu'il avoit faites à Rome. Il y peignit pour la cathédrale les vitres des grandes fenêtres de la chapelle des Albergotis. Vaſari, qui fut ſon éleve, ne craint point de dire que ces peintures ſur verre étoient ſi bien traitées, qu'il y avoit quelque choſe de divin dans les belles expreſſions des figures, & ſur-tout dans celle de Jeſus-Chriſt, à la vitre où eſt repréſentée la vocation de S. Matthieu. Il ajoute que l'architecture & les ſites champêtres qui entroient dans la compoſition de ces vitreaux, étoient d'un goût & d'une exécution admirables. Ce religieux, peintre ſur verre, mourut à Arezzo en 1537, âgé de ſoixante-deux ans.

CLAUDIN, muſicien, vivoit ſous Henri III. D'Aubigny rapporte que cet homme, jouant aux noces du duc de Joyeuſe ſur le mode phrygien, anima tellement un courtiſan, qu'il oſa mettre la main aux armes en préſence de ſon ſouverain; mais que le muſicien ſe hâta de le calmer en prenant le mode hypo-phrygien. Il ſemble cependant que le muſicien Claudin ne pouvoit pas trop produire ces effets, lui qui ignoroit certainement en quoi conſiſtoient le mode phrygien & le mode hypo-phrygien. On peut également trai-

ter de fable ce qu'on rapporte d'Erric, roi de Danemarck, que la muſique mettoit dans une telle fureur, qu'il tuoit ſes meilleurs domeſtiques. Sans doute ces malheureux étoient moins ſenſibles que leur prince à la muſique; autrement il eût pu courir la moitié du danger. Ce n'eſt pas qu'on doute du pouvoir de la muſique ſur les affections de l'ame, & qu'elle ne ſoit même capable d'agir phyſiquement ſur les corps : les auteurs anciens nous en rapportent des exemples qu'on ne peut récuſer raiſonnablement. *Voyez* THIMOTÉE.

Tout le monde ſçait que les piquures de la tarentule ne ſe guériſſent qu'au ſon des inſtruments. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris*, qu'un muſicien fut guéri d'une fievre violente par un concert qu'on fit dans ſa chambre. On peut encore citer le célebre *Rans des Vaches*, cet air ſi chéri des Suiſſes, qu'il fut défendu, ſous peine de mort, de le jouer dans leurs troupes, parce qu'il faiſoit fondre en larmes, déſerter ou mourir ceux qui l'entendoient; tant il excitoit en eux l'ardent deſir de revoir leur pays. Il ſeroit facile de rapporter d'autres traits qui prouvent que la muſique produit des effets différents. Le docte Juſte-Lipſe, par exemple, ne pouvoit en entendre ſans éprouver un ennui inſupportable, qui finiſſoit quelquefois par un torrent de larmes. D'autres perſonnes bâillent, d'autres ont des vapeurs, &c; mais tout cela tient à une organiſation particuliere, & ceux qui connoiſſent la phyſiologie ne doivent point en être ſurpris.

I. CLÉEF, (*Joſeph van*) ſurnommé *le Fou*, peintre, né à Anvers. On ignore le temps de ſa naiſſance & celui de ſa mort; mais on croit qu'il fut reçu à l'académie d'Anvers en 1511. Il avoit une fort belle maniere de peindre: on le regarde comme le meilleur coloriſte de ſon temps. Souvent ſes ouvrages furent égalés à ceux des plus fameux peintres d'Italie. Le principe de ſa folie, dit M. Deſcamps, ne lui venoit que d'amour-propre. Il avoit une ſi grande opinion de lui-même, qu'en Eſpagne, ayant été préſenté au roi par

ſon peintre Antoine Moro, il ſouffroit de voir qu'on préféroit les ouvrages du Titien aux ſiens; il devint furieux, & dit tant d'injures à Moro, qu'à la fin ce peintre l'abandonna. Sa folie augmenta toujours, & on le vit courir dans les rues avec un habit vernis de térébenthine, fort luiſant. Il fit encore d'autres extravagances; mais les plus fâcheuſes furent qu'à meſure qu'il put retrouver de ſes tableaux, il les mit en pieces ou les gâta. Il peignoit ſes panneaux des deux côtés, afin qu'en retournant les tableaux on ne vît rien de déſagréable. Sa famille le fit enfermer. Il eut un fils qui l'a égalé, mais qui, heureuſement pour lui, ne fut pas fou.

II. CLÉEF, (*Henri* & *Martin van*) peintres & freres, nés à Anvers, vivoient dans le ſeizieme ſiecle. Henri demeura long-temps en Italie, où les études qu'il fit, lui ſervirent enſuite dans la compoſition de ſes tableaux. Il travailla les fonds des tableaux de Franc-Flore avec tant d'intelligence, qu'ils paroiſſoient être de la même main. Il peignoit très-bien le payſage. Une touche légere, jointe à une belle harmonie de couleur, faiſoit le mérite de ſes ouvrages. Martin ſon frere, éleve de Franc-Flore, peignoit en petit, & il a bien entendu ce genre. Continuellement tourmenté de la goutte, il mourut à l'âge de cinquante ans. Il laiſſa quatre fils, tous bons peintres. Les tableaux de Gilles, qui étoit l'ainé, ſont en petit, comme ceux de ſon pere; & les connoiſſeurs les eſtiment beaucoup.

CLÉOMENE, Athénien, fils d'Apollodore, ſculpteur de l'antiquité. Pline, (*Livre 36*) parle de cet artiſte avec éloge, & ajoute qu'il avoit fait les ſtatues des neuf Muſes habillées à la maniere des femmes de la ville de Teſpis, que les anciens nommoint Teſpiades. Quelques auteurs ont cru, d'après le témoignage de Miſſon, que la célebre Vénus de Médicis, qu'on voit à Florence, étoit de Cléomenes; cela paroît même indiqué par l'inſcription grecque, qui ſignifie en françois : *Cléomene, Athénien, fils d'Apollodore, l'a*

faite : mais il eſt aiſé de reconnoître que ces mots ont été écrits après coup ſur un morceau de marbre qu'on a rapporté à la baſe de la figure en la reſtaurant. M. de la Lande, dans ſon *Voyage en Italie*, prouve évidemment, ce ſemble, qu'il eſt impoſſible de décider de qui eſt cette figure, le chef-d'œuvre de l'art, & qu'on ne ſçauroit ni aſſez voir, ni aſſez louer. Nous croyons devoir rapporter ici, en faveur des lecteurs qui en ont une idée ſuperficielle, une deſcription tirée de cet auteur.

« La Vénus de Médicis a un peu plus de cinq pieds » de haut : il y a deux Amours en avant, & un Dau- » phin ſur le côté ; ce qui l'a fait nommer auſſi Vénus » maritime. Elle eſt toute nue : ſa tête eſt tournée ſur » l'épaule gauche : elle porte la main droite au-devant » de ſon ſein ſans y toucher ; & de la gauche elle cou- » vre, d'une certaine diſtance, ce que la pudeur ne » permet pas de laiſſer voir. On ne peut imaginer ni une » plus heureuſe attitude, ni un plus beau choix de » nature. Tout ce qui eſt antique dans cette ſtatue eſt » bien reſtauré. Les bras ſont modernes, quoiqu'on » aſſure à Florence qu'ils ſont antiques : ils ſont faits, » il eſt vrai, avec ſoin ; mais ils ne répondent point à » la beauté du reſte de la figure. On a été conduit à » les mettre dans le mouvement où ils ſont, par les » copies antiques que l'on en avoit recouvrées aupara- » vant. Cette belle figure fut trouvée à Tivoli, dans » la ville Adriani, de même qu'un grand nombre de » ſtatues du plus beau travail des Grecs ; mais elle » étoit caſſée en cinq endroits, ſçavoir au cou, aux » cuiſſes, au-deſſus des jambes, au milieu des jambes, » & au-deſſus des pieds. »

CLÉOPHANTE, peintre Grec, natif de Corinthe. Il fut le premier, dit-on, qui ſe ſervit d'une couleur pour peindre, car juſqu'alors on avoit deſſiné ſans couleur, & ſeulement avec du charbon. La découverte que fit Cléophante, lui procura le ſurnom de *Monocromatos*. On ajoute qu'il fit connoître la pein-

ture en Italie, lorſqu'il y vint avec le pere du premier Tarquin, pour éviter la perſécution de Cipſelle, roi de Corinthe. Cependant quelques auteurs penſent, avec raiſon, que la peinture étoit dès-lors même en aſſez grand honneur dans toute l'Italie, puiſqu'on voyoit dans la ville d'Ardée des tableaux peints ſur les murailles d'un temple qui étoit fait long-temps avant que Rome fût bâtie, & dont les couleurs s'étoient pourtant ſi bien conſervées, qu'ils ſembloient être fraîchement finis. Ainſi l'on peut conclure aſſez raiſonnablement, ou que Cléophante n'eſt point l'inventeur des couleurs, ou que les habitants de l'Italie connoiſſoient la peinture long-temps avant les Grecs, ce qui n'eſt guere vraiſemblable.

CLERC, (*Sébaſtien* LE) deſſinateur & graveur, né à Metz en 1637, mort à Paris en 1714. Il étoit fils d'un orfevre qui, s'étant rendu fort habile dans ſa profeſſion, lui apprit de bonne heure à deſſiner. Avec les heureuſes diſpoſitions que Sébaſtien avoit, il fit en peu de temps des progrès ſi rapides, qu'on croit qu'il commença à graver dès l'âge de ſept ans, & qu'à douze il donnoit déja des leçons de deſſin. Mais il ne ſe borna pas à la ſeule pratique du deſſin & de la gravure. Comme il avoit l'eſprit vaſte & curieux d'apprendre, il s'appliqua à l'étude de la phyſique, de la géométrie, de la perſpective, de l'architecture civile & militaire. Il mérita d'être choiſi pour ingénieur & géometre du maréchal de la Ferté. Il leva le plan de pluſieurs places, & ſur-tout celui de Marſal, dont on ſe propoſoit alors de démolir les fortifications. Mais le Clerc ayant appris qu'on avoit envoyé ce plan à la cour ſous le nom d'un autre ingénieur, & n'ayant pu tirer raiſon de cette injuſtice, il ſe détermina à abandonner ſon emploi. Au milieu de ſes occupations, il ne laiſſoit pas cependant de s'exercer à la gravure, dans laquelle il faiſoit de jour en jour de nouveaux progrès; &, lorſqu'il vint à Paris en 1665, il s'occupa uniquement de cet art, déterminé par les conſeils du célebre le Brun.

Dès

Dès 1668, il donna au public ſa petite géométrie pratique, en quatre-vingts morceaux, qui eut un applaudiſſement général, & qui lui mérita la protection du grand Colbert, un logement aux Gobelins, & une penſion de ſix cents écus, à laquelle il renonça néanmoins quelques années après, afin d'être plus libre de travailler pour les particuliers qui deſiroient avoir de ſes gravures. L'eſtampe qu'il fit du mauſolée que l'académie de peinture avoit fait ériger dans l'égliſe des prêtres de l'Oratoire Saint-Honoré, pour le chancelier Séguier, lui valut une place à cette même académie, où il fut reçu en qualité de profeſſeur de géométrie & de perſpective, avec une penſion de cent écus. Il exerça cet emploi pendant trente années avec l'applaudiſſement général.

On ne peut mieux prouver l'univerſalité des talents de le Clerc, & combien il poſſédoit toutes les parties du deſſin, qu'en citant ſon eſtampe de la Multiplication des pains dans le déſert; c'eſt un morceau capital de ce maître. Mais ſon chef-d'œuvre eſt ſans contredit ſa belle eſtampe de l'Académie des Sciences & des Arts, qu'il dédia au roi en 1698. La compoſition eſt auſſi grande que le ſujet eſt noble. Les grouppes des figures y ſont ſçavamment diſtribués, & l'intelligence du clair-obſcur y eſt obſervée avec tout l'art poſſible. Le fond eſt rempli par une architecture élégante, qui offre l'idée d'un lycée riche & ſomptueux. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que, pour repréſenter le nombreux aſſemblage de machines propres à chaque ſcience ou art, que l'on voit dans cette eſtampe, le Clerc ne fut point obligé de ſortir de ſon cabinet, qui étoit orné des modeles des machines qu'il avoit inventées ou exécutées lui-même, & dont le nombre étoit étonnant. Le pendant de cette magnifique eſtampe eſt l'entrée d'Alexandre le Grand dans Babylone. Quand le Clerc préſenta ce dernier morceau à Louis XIV, ce prince, qui avoit un goût ſingulier pour tous les arts, lui fit remarquer que le viſage du conquérant devoit être vu de face, & non de profil, tel qu'il l'avoit repréſenté.

L'obſervation étoit juſte: auſſi le Clerc ſe mit-il à corriger tout de ſuite cette tête; & il préſenta le lendemain une nouvelle épreuve au lever du roi, qui fut flatté de l'attention de l'artiſte à profiter de ſes remarques.

Nous paſſerions les bornes que nous nous ſommes preſcrites, ſi nous voulions faire ici l'éloge de toutes les eſtampes de ce célebre artiſte. Voici le jugement que M. Baſan porte de le Clerc dans ſon *Dictionnaire des Graveurs*. « Cet excellent homme, qui traitoit éga» lement l'hiſtoire, le payſage & les animaux, avoit » l'imagination vive & brillante, mais ſage & réglée; » ſes compoſitions ſont ſçavantes & très-variées, ſon » deſſin correct, ſes expreſſions naturelles & pleines » de nobleſſe. Sa gravure eſt nette, ſa touche facile & » gracieuſe; en un mot, tout concourt dans ſes ouvra» ges à les rendre dignes de l'admiration des connoiſ» ſeurs. » Louis XIV l'honora, en 1693, du brevet de ſon graveur ordinaire; & le pape Clément XI lui accorda le titre de chevalier Romain. Dans ſes moments perdus, cet homme infatigable, & qui a travaillé plus de ſoixante ans, a compoſé & donné au public un grand Traité de géométrie, un nouveau Syſtême du monde, un Syſtême de la viſion, & un Traité d'architecture. On a de lui plus de trois mille pieces gravées, preſque toutes de ſon invention, & plus de ſix mille deſſins. Il laiſſa un fils nommé Sébaſtien, comme lui, qui fut un bon peintre d'hiſtoire, & dont on voit quelques ouvrages à l'Abbaye de Saint-Germain, & au Séminaire de Saint-Sulpice. Il fut reçu à l'académie en 1704, & devint profeſſeur en perſpective, dans laquelle il excelloit, de même que dans la géométrie. Il eſt mort en 1763, âgé de quatre-vingt-ſept ans.

CLÉSIDES, Grec de nation, vivoit vers l'an 3700. Il fut célebre par la perfection de ſes ouvrages, & par les preuves qu'il donna d'un reſſentiment trop hardi. La reine Stratonice, femme d'Antiochus, ne l'ayant point reçu avec tous les témoignages d'eſtime

qu'il croyoit mériter, il fit, pour se venger, un tableau dans lequel il représenta cette princesse dans une attitude indécente, & il l'exposa aux regards du public, prenant cependant la précaution de se sauver sur un vaisseau prêt à faire voile. Ce tableau fut trouvé si admirable, la reine elle-même s'y trouva si belle & si bien peinte, que, quoiqu'il fût injurieux à sa réputation, elle ordonna qu'il restât toujours dans la même place. Peut-être le peintre auroit-il mieux réussi dans sa vengeance, s'il avoit prêté la laideur à Stratonice. Il est bien rare que les femmes ne pardonnent pas toutes les autres injures, quand on sçait flatter leur beauté.

CLIQUET (*Paul*) vivoit à la fin du dix-septieme siecle. Quoiqu'il ait été charpentier, il mérite néanmoins de trouver place ici à cause des machines qu'il inventa & qu'il construisit pour amener les cymaises du fronton du péristyle du Louvre, & pour les monter & les mettre en place.

CLOVIO, (*Julio*) peintre, originaire de l'Esclavonie, mort à Rome en 1578, âgé de quatre-vingts ans. Il apprit à dessiner sous Jules Romain. Des leçons si sçavantes, jointes à ses dispositions naturelles, en firent un des meilleurs peintres en miniature qu'il y ait eu. On a de lui des figures admirables en ce genre, qu'on conserve au palais Farnese, dans un Office de la Vierge écrit à la main. Il les fit dans le temps qu'il demeuroit chez le cardinal Farnese, dont la protection fut si avantageuse aux grands artistes de son siecle.

COCCOPANI, (*Jean*) méchanicien, architecte, peintre, &c. né à Florence en 1582, d'une famille illustre, originaire de la Lombardie, mort en 1649. Ses connoissances variées le firent appeller à Vienne en 1622, où l'empereur l'employa en qualité d'ingénieur dans différentes guerres. Il se comporta avec tant de prudence, qu'il obtint plusieurs fiefs pour récompense de ses travaux. De retour à Florence, il bâtit pour le grand-duc le beau palais de *Villa Imperiale*, & le couvent des religieuses de sainte Thérese, où l'on voit

dans l'égliſe une coupole bien proportionnée. Le grand-duc, ayant voulu établir à Florence une chaire de mathématiques, choiſit Coccopani pour la remplir. Cet artiſte répondit à l'intention de ce prince, en enſeignant aux jeunes gens, non-ſeulement la géométrie & l'arithmétique, mais encore toutes les autres parties des mathématiques, telles que la perſpective, la fortification, l'architecture civile, &c. Le pere Caſtelli étant mort à Rome, Coccopani fut invité à y aller occuper la chaire de mathématiques; mais il ne voulut point quitter la ville de Florence. Cet architecte avoit un goût décidé pour les méchaniques: on trouva chez lui, après ſa mort, le modele d'une machine qui étoit telle, qu'en verſant environ ſoixante pintes d'eau dans certains caiſſons, elle pouvoit moudre du grain, & imprimer quelques deſſins dans du cuivre. Sigiſmond Coccopani, frere de l'artiſte dont nous venons de parler, étoit encore très-ſçavant; il étoit peintre & architecte en même temps: le célebre Galilée en faiſoit beaucoup de cas; mais il y a grande apparence qu'il s'attacha plus à la théorie qu'à la pratique.

I. COCHIN. On trouve pluſieurs artiſtes de ce nom. Au milieu du dernier ſiecle floriſſoit Nicolas Cochin, deſſinateur & graveur, natif de Troyes en Champagne, lequel a travaillé d'après Vandermeulen & d'autres peintres: il a pareillement beaucoup gravé d'après Callot & la Belle, & il a fait auſſi beaucoup de choſes de ſon invention. Vers le même temps exiſtoit un Noël Cochin, qui a gravé une grande partie des plans & profils des ſieges qui entrent dans la collection du grand Beaulieu; d'où il ſuit qu'il y a eu pluſieurs artiſtes de ce nom ſous les regnes de Louis XIII & Louis XIV; remarque qui avoit échappé à la plupart des auteurs, qui ne parlent que d'un ſeul artiſte de ce nom, ſçavoir Nicolas Cochin. De ces anciens Cochins deſcendoit:

II. COCHIN, (*Charles-Nicolas*) graveur, né à Paris, mort en 1754, âgé de ſoixante-ſix ans, membre de

l'académie royale de peinture. Il s'occupa juſqu'à l'âge de vingt-deux ans à la peinture, ce qui lui donna beaucoup de facilité pour le talent de graver. On trouve dans ſes ouvrages cet eſprit, cette pâte, cette harmonie & cette exactitude qui conſtituent l'excellence de la gravure. Ses principales eſtampes ſont, Rébecca, la Rencontre de Jacob & d'Eſaü, d'après le Moine; Jacob & Laban, d'après Reſtout; la Noce du village, d'après Wateau; & le recueil de toutes les peintures & ſculptures de l'égliſe des Invalides, d'après ſes propres deſſins. M. Charles-Nicolas Cochin, ſon fils, chevalier de Saint-Michel, garde des deſſins du roi, & ſecrétaire de l'académie royale de peinture, ſoutient avec diſtinction un nom ſi cher aux arts. Auſſi ſçavant deſſinateur que graveur habile, il a réuni dans un degré éminent ces deux talents, qui obligent ordinairement de recourir à deux artiſtes. La correction & l'élégance du deſſin, la facilité & la nobleſſe de la compoſition, une force d'expreſſion & une intelligence particuliere pour bien exprimer les allégories, un génie poétique pour rendre ſenſibles aux yeux les idées les plus abſtraites & les plus métaphyſiques; voilà ce qui caractériſe les productions de cet artiſte célebre..... Tel eſt l'éloge que lui donne M. Jombert, & qui eſt unanimement confirmé par les ſçavants, les artiſtes & les amateurs éclairés, qui s'empreſſent de rendre hommage aux talents ſupérieurs de M. Cochin.

COEHORN, (Minno, baron de) étoit tout à la fois général de l'artillerie, lieutenant général de l'infanterie, directeur général des fortifications des Provinces-Unies, gouverneur de la Flandre & des forteresſes ſur l'Eſcaut. On peut l'appeller le *Vauban* des Hollandois, il naquit en 1632. Son génie pour la guerre & pour les fortifications ſe développa de bonne heure. Il fortifia & défendit la plupart des places de ſa patrie. Ce fut un beau ſpectacle, dit le préſident Hénault, de voir, en 1692, au ſiege de Namur, Vauban aſſieger le fort Coehorn, défendu par Coehorn

lui-même. Il ne se rendit qu'après avoir reçu une blessure jugée mortelle, & qui ne le fut pourtant pas. Ce sçavant homme s'étant apperçu que, quelque dépense que l'on fît pour revêtir une place de guerre, le canon avoit bientôt tout réduit, imagina trois différents systêmes qui cachent entiérement les murailles aux batteries, & où il met tant de chicanes à chaque pas, qu'il prétend, non pas, à la vérité, rendre les places imprenables, mais du moins en vendre bien cher la conquête à ceux qui oseront les attaquer. La seule inspection de ses plans frappe d'abord, & donne la curiosité de voir son livre; mais à peine s'est-on engagé dans cette lecture, qu'on n'a, à cause des obscurités qui s'y trouvent, ni la patience, ni le courage de parcourir cet ouvrage jusqu'au bout. Coehorn mourut à la Haye en 1704. Parmi les places qu'il a fortifiées avec soin, il regardoit Ber-op-Zoom comme son chef-d'œuvre. Quoiqu'on jugeât cette place imprenable, elle fut néanmoins prise, en 1747, par le maréchal de Lowendal.

COELLO, (*Alonso-Sanches*) peintre, mort en 1590, âgé de soixante-quinze ans. Il étoit Portugais de nation. Son maître fut d'abord Raphaël à Rome, & ensuite Antoine Moro en Espagne. Les grands talents qu'il possédoit le firent nommer le *Titien Portugais*, & lui méritèrent d'être peintre de Philippe II, qui le combla de bienfaits. Comme il réussissoit également dans le portrait & dans l'histoire, il eut l'honneur de peindre plusieurs fois ce monarque, & dix-sept personnes de la famille royale. Ses ouvrages eurent l'approbation des meilleurs artistes de son temps. On voit les principaux à l'Escurial, & à Madrid dans l'église de S. Jérôme, où se trouve un excellent tableau de ce peintre. Il amassa des biens considérables; on les estimoit 55000 ducats, somme prodigieuse dans le siecle où il vivoit.

COELMANS, (*Jacques*) graveur, né à Anvers vers l'année 1670. Eleve de Corneille Vermeulen, il s'étoit fait un nom dans un âge peu avancé. M. Boyer

d'Aiguilles, conseiller au parlement de Provence, le fit venir d'Anvers à Aix, pour graver les tableaux des grands maîtres qui formoient sa riche collection. C'est l'ouvrage le plus considérable de Coelmans. On peut y reconnoître que sa maniere de graver tenoit beaucoup de celle de son maître : elle n'avoit pas toute la pureté de certains burins ; mais elle étoit fondue, & propre à faire de l'effet, sur-tout lorsque les tableaux qu'elle avoit à rendre étoient bien colorés, ou entendus de clair-obscur.

COIGNARD, (*Jean-Baptiste*) imprimeur de l'académie Françoise dans le dernier siecle. Il s'est rendu célebre par le choix judicieux qu'il faisoit des livres qu'il imprimoit, par ses soins à revoir lui-même les épreuves, & par la beauté des caracteres. C'est lui qui a imprimé le *Saint Ambroise* des Bénédictins, 2 vol. *in-fol.* & une infinité d'excellents livres.

COLASSE, (*Pascal*) musicien, né à Paris en 1636, mort à Versailles en 1709. Il apprit la musique du célebre Lully, qui parut faire assez grand cas de lui, puisqu'il le chargea souvent de remplir les parties du milieu de ses chœurs de voix & de quelques-unes de ses symphonies. Animé de l'esprit de ce grand musicien, Colasse le prit pour modele dans toutes ses compositions, mais il l'imita trop servilement. Le poëte Rousseau fait sortir du tombeau l'ombre de Lully pour invectiver Colasse, qui avoit le malheur, comme bien d'autres, d'être plagiaire, unique ressource des hommes sans génie. Cependant, soit qu'il copiât, ou non, son opéra de *Thétis & Pélée* sera toujours regardé comme un beau morceau. Il en composa plusieurs autres, de même que des motets. Il a mis aussi en chant des cantiques, des stances, & d'autres morceaux de poésie. Son mérite le fit nommer maître de musique du roi. Malheureusement il avoit la passion de chercher la pierre philosophale. Tout le fruit qu'il en retira fut de ruiner sa bourse & d'affoiblir sa santé.

COLDORÉ, graveur en pierres fines, florissoit en

France ſur la fin du ſeizieme ſiecle, & a vécu juſques ſous le regne de Louis XIII. Honoré d'une protection ſinguliere par Henri IV, il travailla beaucoup pour ce prince, dont il grava le portrait une infinité de fois, tantôt en creux, tantôt en relief, toujours avec une fineſſe d'outil ſans égale, & toujours avec le même ſuccès pour la reſſemblance. On trouve peu d'autres ouvrages de cet artiſte, qui doit cependant en avoir fait beaucoup : c'eſt une perte pour les curieux. On croit que ſa réputation le fit appeller en Angleterre par la reine Elizabeth. Il y a très-grande apparence que Coldoré eſt le même que Julien de Fontenay, que Henri IV qualifie, dans ſes lettres-patentes du 22 Décembre 1608, de ſon valet-de-chambre, & de ſon graveur en pierres fines. On préſume que Coldoré étoit un ſobriquet donné peut-être à cauſe des chaînes d'or qui le décoroient, & qu'il portoit pendues à ſon cou. Car, du temps de Henri III & de Henri IV, ces chaînes d'or étoient les préſents ou la récompenſe la plus ordinaire des artiſtes & des gens à talent.

I. COLIGNON, (*François*) graveur, naquit à Nancy au commencement du dix-ſeptieme ſiecle. Il apprit ſon art de Jacques Callot, & il a beaucoup travaillé dans ſa maniere & d'après ſes deſſins : il a pareillement beaucoup inventé. Etant venu à Paris, il y demeura pluſieurs années ; & il y grava, vers l'an 1643, la bataille de Rocroy, en quatre grandes feuilles, & pluſieurs autres pieces, ſur les deſſins d'Etienne de la Belle. Il fut enſuite à Rome, où il s'établit graveur & marchand d'eſtampes, & où il mourut. Il a gravé, entr'autres choſes, dans cette ville, un livre de principes du deſſin, en dix-neuf pieces, au ſimple trait, d'après *il Valeſio*, peintre de l'école des Carraches.

II. COLIGNON, ſculpteur François, vivoit à la fin du dernier ſiecle. Parmi ſes ouvrages, on diſtingue, à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, la figure en marbre de la mere de le Brun, ſortant du tombeau, & un ange ſonnant de la trompette, d'après les deſſins de le

Brun. Cet artiſte a fait encore le tombeau de Lully, qui eſt eſtimé des connoiſſeurs. On le voit dans une des chapelles de l'égliſe des Petits-Peres à la place des Victoires.

COLINES, (*Simon de*) célebre imprimeur François. On ignore la date de ſa naiſſance. Il fut le ſucceſſeur d'Henri Etienne, dont il épouſa la veuve. Il logea d'abord dans la maiſon de Henri, vis-à-vis les écoles de droit; il la céda enſuite à ſon beau-fils Robert Etienne, lorſqu'il fut en état d'exercer l'art de l'imprimerie, & en prit une autre, vis-à-vis le college de Beauvais, à l'enſeigne du ſoleil d'or. Ces premiers imprimeurs ne ſe bornoient pas, comme on le fait aujourd'hui, à mettre au frontiſpice des livres qu'ils imprimoient l'enſeigne de la maiſon où ils demeuroient; ils prenoient encore d'autres deviſes, comme les armes de leur famille, les chiffres de leur nom, ou les deviſes des imprimeurs qui étoient leurs parents ou leurs aſſociés. C'eſt ce qui fait qu'on voit à la tête de pluſieurs livres imprimés par de Colines, tantôt un ſoleil d'or, tantôt le temps armé d'une faulx, & d'autres deviſes qu'il ſeroit trop long de rapporter.

Quoique nous ne voyons aucun livre qui paroiſſe imprimé ſous le nom de de Colines avant 1520, il eſt néanmoins certain qu'ayant appris long-temps auparavant l'art de l'imprimerie chez Henri Etienne, il l'avoit exercé conjointement avec cet illuſtre imprimeur avant cette année. Le nom de de Colines ſe répandit bientôt dans toute l'Europe; & l'on peut dire que c'eſt à cet habile imprimeur que les hommes célebres de ce temps-là doivent la plus grande partie de leur réputation: ils étoient jaloux qu'il imprimât leurs ouvrages: il n'y eut pas juſqu'à Sépulveda, l'Eſpagnol le plus glorieux, au rapport d'Eraſme, & que ſa morgue rendoit miſanthrope, qui ne fût flatté de voir ſortir ſes œuvres de deſſous la preſſe de de Colines. Elle n'étoit pas ſeulement occupée par des auteurs de notre nation, mais encore par des écrivains étrangers.

C'eſt lui qui a imprimé tous les ouvrages de Thomas Linacer, Anglois, de qui nous avons d'excellentes traductions de pluſieurs livres de Galien.

De Colines a bien mérité les éloges qui lui ont été donnés par pluſieurs écrivains célebres. Il n'oublioit rien de ce qui pouvoit contribuer à la beauté de ſes éditions : il choiſiſſoit avec grand ſoin les caracteres dont il ſe ſervoit, comme il eſt aiſé de le voir par la netteté des livres françois, latins, grecs & hébreux que nous avons de lui. Les premieres éditions grecques qu'il donna au public en 1521, ne ſont, à la vérité, ni ſi belles, ni ſi correctes qu'on pourroit le ſouhaiter; mais il répara bientôt cette négligence, & meubla ſon imprimerie de caracteres grecs qui lui manquoient. Il ſe ſervoit d'abord des caracteres latins, qu'il trouva dans le fonds de Henri Etienne; mais, curieux de perfectionner ſon art, il enchérit bientôt ſur ſon prédéceſſeur; & il en acheta qui approchoient de la fineſſe de ceux d'Alde Manuce. Il étoit non-ſeulement zélé pour l'avancement des lettres par le moyen de l'imprimerie; mais il contribua encore par ſon travail à applanir les petites difficultés qui rebutent les enfants dans les commencements. Son but étoit auſſi de leur faire éviter une prononciation vicieuſe. Dans ce deſſein, il donna au public, en 1533, un livre intitulé *Grammatographia*, ouvrage rare aujourd'hui, dans lequel il y avoit des tables ou des cartes ſur leſquelles les lettres étoient en gros caracteres, pour les graver plus profondément dans la mémoire des enfants. L'auteur dit, dans la préface de ſon livre, que cette méthode avoit été pratiquée avec ſuccès par la princeſſe Magdeleine, fille de François I, roi de France, & qu'il étoit bien aiſe d'en faire part au public.

On croit, avec aſſez de fondement, que c'eſt de Colines qui s'eſt ſervi le premier des caracteres italiques dans l'impreſſion des livres françois; du moins on ne voit pas que perſonne l'ait fait avant lui. On ſe ſervoit auparavant de caracteres aſſez approchants de la forme gothique, tels que ceux de pluſieurs livres im-

primés par Verard, & de quelques préfaces de de Colines lui-même. Pour ce qui concerne la forme intérieure des livres, ou la diſpoſition des lignes, on y laiſſoit alors, ſur-tout dans les ouvrages théologiques & de droit, un eſpace entre les lignes, afin que les étudiants puſſent écrire entre deux l'explication des maîtres. Cette maniere d'imprimer étoit déja en uſage avant l'an 1500. Son utilité fut cauſe qu'on s'en ſervit auſſi dans l'impreſſion des auteurs claſſiques des premieres études. Grauninger imprima à Strasbourg Horace en 1496, & Térence en 1498, dans cette forme; mais depuis on a préféré la maniere ordinaire, qui contribue à rendre les livres plus beaux, le texte & le commentaire étant moins confondus lorſqu'ils ſont tout-à-fait ſéparés.

Outre la beauté de l'impreſſion, on remarque, dans les livres de de Colines, une correction admirable. Il avoit chargé Robert Etienne, ſon beau-fils, d'avoir l'œil ſur ſon imprimerie, afin de prendre garde qu'il ne ſe gliſsât des fautes dans les livres, par l'ignorance des ouvriers. Il y a toute apparence qu'il prit un autre correcteur lorſque Robert ſe fut ſéparé d'avec lui: mais, quand tous ces ſoins avoient été inutiles, il réparoit cette négligence en mettant des *Errata* à la fin des volumes. Nous avons obligation à cet imprimeur de l'impreſſion d'un grand nombre de livres, mais ſurtout d'un nouveau Teſtament grec, qui, par ſa ſingularité, a beaucoup excité l'attention des ſçavants. De Colines avoit commencé à exercer l'art de l'imprimerie dans la ville de Meaux, & ce fut-là qu'il imprima, en 1521, les Commentaires latins de Jacques le Fevre ſur les quatre Evangiles. Il imprima la même année, à Paris, l'ouvrage latin des *Femmes illuſtres & mémorables*, in-fol. & en 1541, la Bible latine, auſſi *in-fol.* pour Galiot Dupré. Il ſeroit trop long de rapporter tous les livres qui ſont ſortis de deſſous la preſſe de cet habile imprimeur. On peut conſulter à ce ſujet les Annales Typographiques de Maittaire. Il mourut en 1547. Il étoit libraire juré en l'univerſité de Paris, où

il a exercé l'art de l'imprimerie pendant vingt-ſix ans ſous ſon nom. Il n'imprima que juſqu'en 1546, & les derniers livres qu'il a imprimés ſont de cette année. On n'en voit plus de lui après ce temps-là.

COLLIN DE VERMONT, (*Hyacinthe*) peintre d'hiſtoire, né à Verſailles, mort en 1761. Il étoit filleul & éleve de Rigaud, ſous lequel il fit de ſi bonnes études, qu'il remporta le premier prix de peinture, & qu'il fut envoyé à Rome, où il acquit un excellent goût de deſſin, de l'élégance & de la pureté. A ſon retour en France, il fut reçu membre de l'académie royale, & dans la ſuite nommé profeſſeur. Il poſoit ſupérieurement le modele, & le deſſinoit correctement. Ses ouvrages ſe font diſtinguer par la douceur & la vérité du pinceau. On voit les principaux à la paroiſſe de Saint-Louis à Verſailles, dans la nef des Capucins du Marais, à Saint-Méderic, à Saint-Jean-en-Greve. Il a laiſſé une ſuite conſidérable d'eſquiſſes terminées, dont il avoit pris les ſujets dans l'hiſtoire de Cyrus.

COLOMBEL, (*Nicolas*) peintre, né à Sotteville, près de Rouen, en 1646, mort à Paris en 1717. Envoyé de bonne heure à Paris, il étudia ſous le Sueur pendant long-temps. Il puiſa dans cette école la maniere & le goût des grands maîtres d'Italie, qu'il eut occaſion d'obſerver de plus près dans un voyage qu'il fit à Rome. Il chercha principalement à ſe former ſur Raphaël & le Pouſſin. Mais il ne put jamais arriver ni à la ſublimité de leurs penſées & de leur expreſſion, ni à la variété & à la grandeur de ce caractere qu'ils ſçavoient donner à leurs belles figures. Colombel avoit cependant la vanité de ſe croire égal à ces deux grands hommes, & il ne craignoit pas de critiquer les ouvrages les plus corrects; il en vouloit ſur-tout aux copiſtes de profeſſion, qu'il comparoit aux eunuques, comme étant les uns & les autres incapables d'aucune production. Ce ton critique lui fit peu d'amis; auſſi ne faiſoit-on point de graces à ſes ouvrages. On trouvoit

que ſon ton de couleur étoit trop dur, & que ſes têtes, très-communes, ſe reſſembloient toutes. La juſtice qu'on lui doit oblige néanmoins d'avouer qu'il ne manquoit pas de génie, que ſon deſſin eſt correct, que ſes compoſitions ſont riches, accompagnées de beaux fonds d'architecture qu'il entendoit bien, de même que la perſpective. Sans doute il ſe ſeroit plus diſtingué dans ſon art, s'il n'avoit pas marché ſi ſcrupuleuſement ſur les traces de Raphaël & du Pouſſin. Il fut reçu à l'académie de Saint-Luc à Rome, devint membre de celle de Paris en 1694, & profeſſeur en 1705. On voit de ſes ouvrages à la Ménagerie, à Meudon, & dans l'égliſe des Jacobins, rue Saint-Honoré. On a gravé d'après lui.

COLONNA, (*Ange-Michel*) peintre, né à Ravenne en 1600, mort à Bologne en 1687. Son premier maître fut Gabriel Ferranti, qui lui fit peindre pendant trois ans des armes, des enſeignes & des banquettes. Il paſſa enſuite à l'école de Curti, excellent peintre d'architecture, ſous lequel il fit des progrès étonnants, qui lui procurerent une grande réputation. Il avoit déja commencé quelque ouvrage dans le palais du duc de Modene, lorſqu'il tomba dangereuſement malade. Le prince vint le voir tous les jours, & le fit ſoigner avec l'attention la plus marquée; il ordonna même que ſes gens le menaſſent en litiere dans le lieu de ſa naiſſance, où il fut pluſieurs années à ſe rétablir. La reconnoiſſance dont il étoit pénétré le reconduiſit à Modene, où il acheva ce qu'il avoit entrepris, & où il travailla même à la galerie & à pluſieurs fêtes données par le duc. Ce fut alors qu'il s'aſſocia Auguſtin Mételli, & qu'il fit avec lui le voyage d'Eſpagne, pour lequel Philippe IV leur envoya une ſomme conſidérable. Colonna y donna des preuves de ſa facilité, en exécutant dans quarante jours cinquante figures pour l'hiſtoire de Pandore.

Cependant, malgré les bienfaits du roi, le caractere jaloux & difficultueux des Eſpagnols, & le chagrin

qu'il eut de la mort de Mételli, l'engagerent à revenir en Italie. La France fut auſſi jalouſe de le poſſéder. M. de Lionne, miniſtre d'Etat, l'appella en 1671, pour peindre à freſque le grand ſallon de ſon hôtel à Paris. Le ſujet en eſt allégorique, & la compoſition fort belle. Deux années s'écoulerent dans ces travaux, après leſquels Colonna s'en retourna à Bologne, où il fit encore pluſieurs ouvrages. On en voit quelques-uns de ſa main à Parme & à Florence. Il laiſſa en mourant des biens conſidérables à ſes héritiers. Il ne paroît pas qu'on ait rien gravé d'après lui. On connoît un autre Colonna, ſurnommé *Jacques*, qui étoit ſculpteur, & qui vivoit en 1500. Il fut éleve de Sanſovino, & fit, entr'autres, les deux belles ſtatues qui ſont ſous l'orgue de l'égliſe Saint-Sauveur à Veniſe.

COLSON, (*Jean-Baptiſte* GILLE, connu ſous le nom de) peintre en miniature & en paſtel, de l'académie de S. Luc, né à Verdun en 1686, mort à Paris en 1762. Cet artiſte étoit parent de M. le maréchal de Vauban, qui lui conſeilla de s'appliquer de bonne heure au deſſin, étude néceſſaire pour faire quelques progrès dans le génie, dans lequel il ſe propoſoit de l'avancer. Mais ſon pere, qui n'avoit que lui de fils, redoutant les événements d'un état ſi expoſé, s'y oppoſa toujours ſous différents prétextes. Le jeune Colſon avoit d'ailleurs un oncle qui poſſédoit une cure, & qui auroit deſiré que ſon neveu eût embraſſé l'état eccléſiaſtique, pour pouvoir lui laiſſer un jour ſon bénéfice. Il ſe chargea de lui enſeigner le latin, & n'omit rien pour le diſtraire du goût & du penchant ſecret qu'il avoit à ſuivre les conſeils de M. de Vauban. Mais toutes les fois qu'il le pouvoit, le jeune homme s'enfermoit dans ſa chambre, oubliant les heures des repas & celles du repos, pour copier des deſſins & des eſtampes; cependant, ſans maître & ſans principes, il ne put acquérir que la facilité de copier.

Libre enfin, à vingt-quatre ans, de ſuivre ſon inclination, il vint à Paris, où il ſe rangea parmi les éle-

ves de Chriſtophe, qui l'engagea à changer de nom, à cauſe d'une affaire qu'il eut relativement à une mauvaiſe plaiſanterie qui lui fut faite ſur ſon nom de *Gille*; il prit alors le nom de ſa mere, qui étoit Irlandoiſe d'origine, & il ne fut connu depuis que ſous le nom de *Colſon*. Il ne put faire de longues études dans un art qui en demande beaucoup. Ayant embraſſé un état auquel ſon pere & ſon oncle ne donnoient pas leur conſentement, il ſe vit bientôt obligé de travailler pour ſubſiſter, & de ſuſpendre ſes études. La carriere l'effraya; il ſe borna à une ſimple tête, & négligea un peu l'étude des autres parties néceſſaires à un peintre de portraits. Il imita, pour l'ajuſtement des ſiens, les portraits les plus à la mode de ſon temps; & il n'en fit preſque jamais de ſa compoſition, ni même d'après nature: il en avoit pluſieurs qu'il répétoit, & qu'il s'étoit fait deſſiner par quelques-uns de ſes amis, artiſtes habiles, au nombre deſquels étoient Vanloo pere, Parocel des Batailles, Grimoult, Nicolas Coypel. Ce fut lui qui engagea Parocel, lorſqu'il fut chargé de faire le portrait du roi à cheval, d'en confier la tête à Vanloo, ſon ami, quoique celui-ci fût à peine connu de Parocel, parce qu'il y avoit très-peu de temps qu'il étoit revenu de Rome. Colſon les lia tellement enſemble, que leur amitié ne s'eſt point démentie depuis. Vanloo retira le plus grand avantage de cet événement; car toutes les copies du portrait du roi lui échurent en partage, & ce fut l'époque de ſa fortune.

Le duc d'Orléans, régent, avoit beaucoup d'amitié pour Colſon, & s'entretenoit ſouvent avec lui, en ſe promenant dans la galerie de ſes tableaux; il aimoit ſur-tout ſa franchiſe & ſon jugement. Mais cet artiſte eut le malheur de perdre ce prince dans le temps où il l'honoroit d'une eſtime plus particuliere, & lorſqu'il ſe propoſoit d'avancer ſa fortune. Colſon s'attacha dès-lors à la miniature, & peignit beaucoup de ſujets pour les tabatieres, à l'encre de la Chine & au carmin. Chinchtel diſtribua, ſous ſon nom, un grand nombre de ces petits morceaux, quoiqu'ils euſſent été peints par Colſon.

M. le duc de Trêmes employa notre artiſte pour les portraits en miniature, que le roi envoyoit dans les cours étrangeres; mais les retards fréquents qu'il eut à eſſuyer pour ſes paiements, dérangerent conſidérablement ſes affaires. D'ailleurs, ayant fait le portrait du roi pour être mis à une bague de la reine, le cardinal de Fleuri le tracaſſa meſquinement ſur le prix, quoique ce portrait eût été généralement applaudi. Colſon, uſant de ſa franchiſe ordinaire, lui en témoigna ſon reſſentiment, & lui dit que ſi M. de Colbert eût vécu, il en eût été récompenſé avec plus de nobleſſe & de généroſité. Le cardinal, piqué du propos & du parallele, fit perdre à Colſon les portraits des cours étrangeres; ce qui l'obligea de ſe retirer en province, ne poſſédant pas aſſez le génie de l'intrigue pour s'ouvrir à Paris ou à la cour une nouvelle route à la fortune. Il eſſaya dès-lors de peindre en paſtel, pour moins fatiguer ſon modele, & avoir le temps d'achever ſes miniatures; car ſa maniere étoit longue & extrêmement finie.

Colſon fit en province peu de miniatures, ſi l'on en excepte quelques têtes à l'encre de la Chine & au carmin, & quelques miniatures en paſtel, qu'il étoit parvenu à rendre auſſi précieuſes que la miniature ordinaire. Aucun peintre n'a fait plus de portraits en paſtel. D'après la liſte qu'il en avoit tenue, pendant vingt-quatre années de courſes & de voyages dans les provinces méridionales de la France, il en comptoit plus de quatre mille. Il mettoit une ſi grande célérité dans ſon travail, qu'il n'employa jamais plus de deux heures à une tête; &, pendant cet intervalle de temps, il ſe repoſoit ordinairement trois fois, & fumoit une pipe à chaque pauſe pour ſe diſtraire: il étoit dans l'uſage de compter ſa premiere, ſeconde, troiſieme ou derniere ſéance, d'après le nombre de pipes qu'il avoit fumées. Ses têtes étoient d'une reſſemblance parfaite; elles étoient gracieuſes, & ne ſentoient nullement le travail & la peine.

Colſon avoit épouſé une des filles de Duchange, graveur

graveur du roi, artiſte célebre, & auſſi reſpecté pour ſes vertus que pour ſes talents. Il eut pluſieurs enfants de ce mariage. Il fut toujours lié d'amitié avec tous les peintres qu'il rencontra dans les provinces; & la conduite qu'il tint à leur égard l'en fit toujours eſtimer. Il étoit franc & libéral: ſon cabinet étoit ouvert à tout le monde, & toujours rempli de curieux. Ce concours ne l'empêchoit pas de travailler; il parloit avec facilité, racontoit avec intérêt, & faiſoit paſſer des heures agréables à ſes modeles. Sa maiſon étoit le rendez-vous de tous les honnêtes gens: on étoit sûr d'y trouver en tout temps nombreuſe compagnie, & ſa porte étoit continuellement aſſiégée de carroſſes dans toutes les villes conſidérables où il ſéjournoit. Il ne peignoit jamais hors de chez lui, & l'on retenoit ſon heure un mois d'avance. Sa vie étoit ſédentaire: il aimoit à recevoir ſes amis; &, dans d'agréables orgies, il étoit le premier à leur donner l'exemple de la joie. A Lyon, il fut fort lié d'amitié avec Sarabat & Tremoliere: il procura à ce dernier, qu'il logea chez lui, un grand nombre de portraits à l'huile; ce qui lui fut d'une grande reſſource à ſon retour de Rome, & lui donna le temps de ſe faire connoître aſſez, pour qu'on lui confiât les grands tableaux dont il a orné la ville de Lyon. Il ne fut pas moins uni avec Nonnotte, membre de l'académie royale de peinture, & de celle des ſciences, belles-lettres & arts de Lyon, qui eut la complaiſance de donner des leçons à un de ſes fils. A Avignon, il eut pour amis Parocel, Laurent, & le frere Imbert, Chartreux; & à Toulouſe, Deſpax & la Barthe, tous artiſtes d'une grande réputation.

Colſon étoit d'un caractere doux, d'un eſprit vif, pénétrant & très-juſte. Il mourut à Paris, dans le ſein de ſa famille, au mois de Juillet 1762, âgé de ſoixante-quinze ou ſoixante-dix-ſept ans. Il emporta les regrets de tous ceux qui l'avoient connu. Accoutumé à une vie fort occupée, l'oiſiveté des dernieres années de ſa vie, le rendit triſte, & amena ſa fin plus promptement. Il étoit d'une grande & belle taille, &

d'une force prodigieuſe. Il faiſoit avec grace tous les exercices du corps, ſans les avoir beaucoup cultivés. (*Cet article nous a été fourni par M. Colſon, peintre de portrait, fils du précédent. Quelque long qu'il ſoit, nous ſommes perſuadés que nos lecteurs ſeront charmés de voir cet hommage de la piété filiale.*)

COMMELIN, (*Jérôme*) natif de Douay, habile imprimeur du ſeizieme ſiecle. Il avoit pour deviſe la Vérité aſſiſe ſur ſon imprimerie. Il étoit fort eſtimé de l'électeur Palatin, qui lui avoit confié le ſoin de ſa Bibliotheque à Heydelberg, où cet imprimeur s'étoit établi. Il a donné un grand nombre d'éditions des bons auteurs, & entr'autres des ſaints Peres, comme celles de S. Athanaſe & de S. Jérôme, qui lui font plus d'honneur que tout le reſte. Le ſçavant Caſaubon en faiſoit une eſtime ſi ſinguliere, qu'il achetoit toutes celles qui lui tomboient ſous la main. En effet, elles ſont ſi belles & ſi correctes, qu'on peut les comparer aux meilleures éditions des plus célebres imprimeurs. Il n'étoit pas ſeulement habile dans ſon art, il ſçavoit encore le grec & le latin. Après avoir enrichi le public des fruits de ſon travail, il mourut en 1598, avec l'eſtime de tous les gens de lettres.

COMTE, (*Louis* LE) ſculpteur, né à Boulogne près Paris, en 1643, mort en 1605. Non-ſeulement la maiſon de Sorbonne offre des preuves de la capacité de cet artiſte, mais encore Verſailles, il a donné des marques de l'étendue de ſon goût & de la perfection de ſon talent, par les grouppes qui ſont à la porte des écuries, par ceux de Vénus & d'Adonis, de Zéphire & de Flore, & par d'autres morceaux répandus dans ce beau château & ailleurs.

CONCHILLOS, (*Jean*) né à Valence en Eſpagne, mort dans la même ville en 1711, âgé de ſoixante-dix ans. Les leçons d'Etienne Marc, peintre célebre principalement en batailles, développerent ſes talents naturels, & formerent ſon goût dans le deſſin. Le voyage de Madrid ne lui fut pas moins utile. Il eut

occaſion d'étudier les ouvrages des grands peintres qui embelliſſent cette capitale, & de ſe lier avec les artiſtes qui ſoutenoient encore, par leurs talents, la gloire de leur profeſſion. Il ſe perfectionna, par ce moyen, dans le coloris. De retour à Valence, il fit pluſieurs ouvrages qui le mirent en grand crédit auprès de ſes compatriotes. Mais ce qui doit leur rendre aujourd'hui ſa mémoire plus précieuſe, eſt l'académie qu'il établit dans cette ville, & dont les aſſemblées ſe tenoient d'abord dans ſa maiſon. Le roi d'Eſpagne, actuellement régnant, a doté magnifiquement cette académie qui embraſſe les trois arts de peinture, de ſculpture & d'architecture, ſous le titre de *S. Charles*. Ses ſtatuts ont été confirmés, & tous les académiciens jouiſſent des prérogatives les plus flatteuſes. On n'avance rien de trop, lorſquon aſſure que c'eſt à cette école que Valence eſt redevable du bon goût qui regne dans tous les ouvrages qui ſortent de ſes ateliers & de ſes fabriques. Quelle reconnoiſſance ne doit-on pas par conſéquent à Conchillos, premier auteur de cet établiſſement, qui paroît exciter aujourd'hui l'émulation des deux ſexes ? On lit, dans l'*Eſpagne littéraire*, *Tome III*, que mademoiſelle Ferrer, âgée de dix-neuf ans, ayant envoyé à l'académie de Valence ſes deſſins & ſes peintures à l'huile, cette compagnie l'a nommée académicienne ſurnuméraire, avec promeſſe de lui accorder de nouvelles diſtinctions à meſure qu'elle manifeſteroit de nouveaux progrès.

CONTUCCI, (*André*) du Mont Sanſovino, architecte & ſculpteur, né en 1460, mort en 1529. Cet artiſte fut un des premiers ſculpteurs de ſon temps, comme on peut le voir par ſes ſtatues qui ſont en grand nombre à Florence, à Genes & dans pluſieurs autres villes de l'Italie, ſur-tout par celles qui ſe trouvent à Rome dans le chœur de Notre-Dame du peuple, & par le grouppe de ſainte Anne, de Jeſus-Chriſt & de la Vierge, qui ſe voit dans l'égliſe de S. Auguſtin de la même ville. Contucci devint auſſi célebre dans

l'architecture. Sa réputation le fit demander par le roi de Portugal : il paſſa neuf ans dans ce pays, y bâtit pluſieurs édifices, & revint en Italie comblé d'honneurs & de préſents. Il fut envoyé par Léon X à Lorette, où il exécuta ces bas-reliefs qui décorent l'extérieur de la *Santa Caſa*, ou maiſon de la Vierge : il acheva le logement des chanoines, commencé par le Bramanté, & fit fortifier cette ville. André Contucci, dit le *Sanſovin*, fut admiré pour ſa prudence & pour la ſageſſe de ſa conduite. Il étoit très-lié avec les gens de lettres & les artiſtes les plus célebres de ſon temps. Il a laiſſé quelques deſſins, & un traité de perſpective ſur l'art de faire les décorations de théâtre. On connoît encore de cet artiſte une diſſertation manuſcrite ſur les meſures des anciens, & ſur les proportions en architecture.

COONINXLOO, (*Gilles van*) peintre, né à Anvers en 1544. On ignore l'année de ſa mort; mais on ſçait qu'il vivoit encore en 1604. Cet artiſte, éleve de Léonard Koés, fut regardé comme le plus grand payſagiſte de ſon temps; les meilleurs peintres tâcherent de l'imiter. Ses payſages ſont, en général, d'une couleur agréable & d'une touche légere; ſes fonds toujours variés montrent la fécondité de ſon génie. Les ouvrages de Cooninxloo furent diſperſés de toutes parts. On connoît de lui un grand tableau qu'il fit pour le roi d'Eſpagne, & quelques autres pour l'empereur.

COQUES, (*Gonzales*) né à Anvers en 1618, mort dans la même ville en 1684. Eleve de David Ryckaert le vieux, il cultiva ſans relâche ſes diſpoſitions pour la peinture. L'étude du naturel & des ouvrages de Rubens & de Vandick, le conduiſirent à la perfection. Il peignit, comme Téniers, Oſtade & Ryckaert, des ſujets de fantaiſie; mais il ſçut les rendre plus intéreſſants. Ce fut ſur-tout dans le portrait qu'il acquit une gloire qui lui mérita le ſurnom de *petit Vandick*. Il eſt certain qu'il a égalé ce maître dans les petits portraits. On en cite un du duc d'Havré, dont la tête, de la

grandeur d'une piece de vingt-quatre ſous, étoit d'une touche & d'une vérité ſurprenante. Sa réputation en ce genre fut cauſe que les particuliers ne purent preſque plus prétendre à exercer ſon pinceau : il fut réſervé ſeulement pour les princes de l'Europe, le roi d'Angleterre, l'électeur de Brandebourg, l'archiduc Léopold, dom Juan, le prince d'Orange. Ce dernier lui fit préſent de ſon portrait en médaille, avec une chaîne d'or.

La reconnoiſſance dont Coques étoit pénétré pour ſon maître, l'avoit engagé à demander ſa fille en mariage, afin de partager ſa fortune conſidérable avec elle. Il en eut un fils, & une fille qui fut mariée à un des hommes les plus riches d'Anvers. Mais la mort de cette fille chérie, de ſon fils & de ſa femme, le plongerent dans la plus vive douleur. Pour l'empêcher d'y ſuccomber, on lui conſeilla de prendre une ſeconde femme avec laquelle il vécut encore dix ans. Il n'eſt donc pas vrai, comme quelques-uns l'ont dit, qu'il avoit conçu la plus vive paſſion pour une jeune Flamande, & qu'il s'étoit ſauvé avec elle, quoique marié, ſans qu'on ait ſçu depuis ce qu'il étoit devenu. On ſçait au contraire très-poſitivement, qu'il mourut à Anvers le 18 Avril 1684, & qu'il fut enterré ſous la tombe qu'il avoit achetée pour ſa famille dans la chapelle de la Vierge en l'égliſe de S. Jacques. Coques eut un pinceau précieux, large & facile : ſes portraits ſont bien deſſinés. Il colorioit avec une fraîcheur ſurprenante les têtés & les mains ; il avoit une touche peu commune dans les petits ouvrages. Ses tableaux ſont encore rares en France, mais très-répandus parmi les curieux des Pays-Bas. Il a ſouvent fait ſon portrait gravé par Paul Pontius.

CORELLI, muſicien Italien, mort à Rome en 1733. Il eſt très-renommé pour ſes ſymphonies. On peut l'appeller à cet égard le *Lully de l'Italie*. Ses chants ſont admirables, & ſon harmonie eſt pure & ſçavante. Tout ce que l'on a fait depuis en ce genre, ſi l'on ex-

cepte *les Saiſons* de Vivaldi, ne mérite pas d'être comparé aux ouvrages de cet homme célebre. Bien des perſonnes prétendent même que les muſiciens Italiens qui ont travaillé depuis, ayant voulu ſurpaſſer Corelli, ont fait, à la verité, de la muſique plus bizarre & plus extravagante, mais qu'ils n'ont pu ſaiſir ni ſon goût, ni ſa ſenſibilité. Ses ſonates ont été les premieres qu'on ait entendues en France. Les amateurs de l'une & de l'autre nation en furent enchantés; ce qui eſt la preuve la plus victorieuſe des talents de Corelli, puiſqu'il a ſçu réunir des ſuffrages preſque toujours oppoſés en matiere de muſique. Cet habile homme n'avoit pas pour la muſique Françoiſe le mépris qu'affectent aujourd'hui les virtuoſes Italiens, & qui n'eſt que trop à la mode parmi pluſieurs François eux-mêmes. Comblé d'éloges par le cardinal d'Etrées ſur la compoſition de ſes belles ſonates, il eut la modeſtie de lui répondre : *C'eſt, Monſeigneur, que j'ai étudié Lully.*

CORIOLAN, (*Barthelemi*) graveur en bois, de Bologne en Italie, gentilhomme & chevalier Romain, qui ſe diſoit deſcendu de C. M. Coriolanus. Après avoir appris le deſſin dans l'école des Carraches, il s'attacha à graver en camaïeux d'après le Guide. On eſtime ſur-tout un morceau repréſentant la chûte des géants foudroyés par Jupiter: c'eſt un chef-d'œuvre de gravure en camaïeux. En général, ſes ouvrages ſont remarquables par une grande correction; les rentrées y ſont d'une juſteſſe parfaite. Il eut un fils ou parent, appellé Jean-Baptiſte Coriolan, qui a beaucoup gravé en bois d'après ſes propres deſſins.

CORNARO, ingénieur, natif de Candie, vivoit dans le dernier ſiecle. Il eſt le premier qui ait appris aux Turcs la maniere de conſtruire les défenſes, de pouſſer les travaux, & de revêtir les ouvrages. Il eut ſous ſon commandement pluſieurs Grecs & Arméniens fort entendus, qui ont fait beaucoup travailler ſelon les préceptes qu'il leur avoit laiſſés. Juſqu'alors

les Turcs n'avoient eu d'autre maniere de fortifier, que celle qu'ils trouverent établie dans la Natolie lorſqu'ils ſe rendirent maîtres de ce pays, où étoient tant de places conſtruites par les empereurs de Conſtantinople, & flanquées de tours rondes ou quarrées. C'eſt ſur ce modele que le grand-viſir Kiuperly fit bâtir les nouveaux châteaux des Dardanelles, pour couvrir les vieux, qui coururent un grand riſque d'être pris à la ſuite d'une victoire remportée par l'armée navale des Vénitiens. Les forts que les Turcs ont fait conſtruire dans les iſles du Boriſthene, après la conquête & la démolition de Zégrin, pour empêcher les courſes des Coſaques ſur la Mer-Noire, ſont quarrées; & ils ont les angles flanqués de tourillons à pluſieurs faces. Les Turcs obſervent encore, dans les lieux marécageux, de mettre des paliſſades liées avec des faſcines, de la terre, & des poutres en travers. Tout cela eſt aſſez fort pour que le canon n'y faſſe que difficilement une bonne breche. Cette maniere eſt unique aux Turcs, quoique pluſieurs aſſurent qu'ils la tiennent des Bulgares, & d'autres des Hongrois.

I. CORNEILLE, (*Claude*) peintre, né à Lyon. Cet artiſte a peint beaucoup de portraits ſous les regnes de François I, Henri II, François II & Charles IX. Il réuſſiſſoit à ſaiſir les reſſemblances. La force du coloris faiſoit ſon mérite particulier. Brantome, dans ſes Mémoires, parle avec eſtime d'un tableau dans lequel Corneille avoit peint Catherine de Médicis avec ſes deux filles : il dit que cette reine prit grand plaiſir à regarder ce tableau ; qu'elle fit même au peintre l'honneur d'aller voir chez lui les portraits de tous les grands ſeigneurs & dames de la cour, dont il avoit un appartement rempli.

II. CORNEILLE, (*Michel*) peintre & graveur, né à Paris en 1642, mort dans la même ville en 1708. Son pere, un des douze anciens de l'académie, fut ſon maître. Un prix de peinture que le jeune homme remporta le fit nommer auſſi-tôt penſionnaire du roi

à Rome, où il fit des remarques ſur tout, & ſe forma un goût de deſſin qui approchoit de celui des Carraches : c'étoient leurs ouvrages qu'il étudioit avec le plus de ſoin. A ſon retour en France, il fut reçu membre de l'académie, & il en devint enſuite profeſſeur. Il donna pour ſa réception l'eſquiſſe de ſon tableau qui eſt à Notre-Dame, & qui repréſente la vocation de S. Pierre & de S. André. En conſidération de Mignard qui lui avoit promis ſa fille en mariage, il fit la griſaille du plafond du Val-de-Grace, qui eſt très-finie, & que l'on voit dans une des ſalles de l'académie. Ce peintre étoit paſſionné pour ſon art. Occupé ſans ceſſe à copier les tableaux & les deſſins des grands maîtres, il y découvroit de nouvelles beautés qui le raviſſoient. Ce travail lui acquit une facilité pour deſſiner, dans laquelle peu de perſonnes l'ont ſurpaſſé. Louis XIV l'employa pour l'embelliſſement de ſes palais, à Verſailles, à Trianon, à Meudon, à Fontainebleau. Monſeigneur le Dauphin, plein d'eſtime pour Michel Corneille, ayant ſçu qu'il n'étoit pas du nombre des peintres qui devoient travailler aux Invalides, lui fit donner une chapelle dans cette égliſe. Malgré les douleurs de la pierre dont il étoit accablé, & quoiqu'il eût ſouffert l'opération de la taille, il entreprit cet ouvrage, & peignit à freſque, d'une maniere à ſe diſtinguer, la chapelle de S. Grégoire.

On voit encore de ſes tableaux dans le chœur des Capucins du Marais, aux Feuillants, à Saint-Roch, aux Innocents, & à Lyon dans la chapelle des Pénitents blancs de Gonfalon. C'eſt auſſi lui qui a peint, dans la galerie du petit château de Chantilli, un grand tableau où il a repréſenté la muſe de l'Hiſtoire arrachant quelques feuillets de la vie du grand Condé; faiſant alluſion au temps qu'il avoit porté les armes contre la France. Cette compoſition eſt des plus riches; & ce tableau, par cette allégorie, eſt devenu très-remarquable. Il eſt écrit ſur le drapeau que tient la Renommée : *Quantùm pœnituit!* Michel Corneille entendoit fort bien le clair-obſcur, la perſpective & le

payſage ; il deſſinoit correctement, & ſes airs de tête ſont nobles & gracieux. A force de copier les Carraches, dont les tableaux ont été noircis par le temps, il avoit contracté une maniere noire qui tiroit ſouvent ſur le violet, & les extrémités de ſes figures étoient trop peſantes. On doit ajouter à ſon éloge, que la douceur de ſon caractere étoit peinte ſur ſon viſage, & que ceux qui le connoiſſoient ne pouvoient lui refuſer leur eſtime. Le roi lui avoit donné un logement aux Gobelins, où il paſſa ſes dernieres années, & où il mourut. Il a gravé pluſieurs planches à l'eau-forte, & on a gravé d'après lui.

III. CORNEILLE, (*Jean-Baptiſte*) frere du précédent, né à Paris en 1646, mort dans la même ville en 1695. Après avoir pris de ſon pere les premieres leçons de la peinture, il ſe fit connoître par des ouvrages qui lui mériterent l'avantage d'être reçu à l'académie, âgé ſeulement de vingt-neuf ans. Le ſéjour de Rome acheva de lui former le goût ; &, de retour à Paris, il fut nommé profeſſeur. Les égliſes de Notre-Dame, des Carmes déchauſſés & des Chartreux, offrent quelques morceaux eſtimables de cet artiſte.

CORNILLE-CORNÉLIS, peintre, né à Harlem en 1562, mort dans la même ville en 1638. Il fit des progrès ſi rapides ſous ſon premier maître, Pierre le Long, le jeune, qu'il fut dès-lors ſurnommé *Cornille le Peintre*, nom qu'il a toujours conſervé. La réputation des peintres d'Anvers l'ayant attiré dans cette ville, il entra chez Probus, & enſuite chez Coignet, où il reſta un an. A ſon départ, il laiſſa quelques ouvrages à ce dernier maître, particuliérement un pot de fleurs, ſi artiſtement touché & d'un ſi beau fini, que Coignet ne put jamais ſe déterminer à le vendre, tant il eſtimoit ces fleurs peintes d'après nature. De retour à Harlem, Cornille s'annonça par des ouvrages de la plus grande beauté. On eſtime ſinguliérement le tableau qu'il fit à l'âge de vingt-un ans, pour les butes (corps ou aſſociation) des arquebuſiers. Il y avoit

placé les portraits des principaux de cette compagnie. Ce chef-d'œuvre eſt remarquable par des couleurs excellentes, par une belle ordonnance, par des mains d'un beau deſſin, & par des expreſſions nobles. Le nombre des productions de ce peintre eſt conſidérable, en grand & en petit. On rapporte qu'il refuſa ſoixante florins d'un pied ſi bien repréſenté dans un de ſes tableaux, qu'on peut juger que l'ouvrage en entier devoit être ſans prix, ſi tout y égaloit la beauté de ce pied. Il ſe diſtinguoit également dans le portrait, quoiqu'il n'aimât pas ce genre. Peu de peintres ont été plus loués, & peu ont mérité de l'être autant que lui. On trouve difficilement ſes tableaux, quelque nombreux qu'ils ſoient, par le cas que les connoiſſeurs en font, ſur-tout les Flamands. Il forma pluſieurs éleves célebres.

CORNILLEAU, (*Jean*) habile imprimeur de Paris dans le ſeizieme ſiecle. Il ſe faiſoit gloire d'exceller dans ſon art, & on lit en tête de tous les livres qu'il a imprimés ces mots latins: *Impreſſoriæ artis diligentiſſimus optimuſque opifex.* Il étoit très-verſé dans la connoiſſance des langues grecque & latine, & il nous a laiſſé de belles éditions, entr'autres, *De rebus geſtis Francorum*, par Robert Gaguin, in-4°, 1521; *Concilia generalia ex editione Jacobi Merlini*, deux volumes in-folio, en 1524. Il n'eſt pas inutile de remarquer que cette édition des Conciles généraux eſt la premiere qui ait été imprimée à Paris: il y en a un exemplaire en vélin dans la bibliotheque du college de Navarre. Cornilleau imprima encore, en 1525, le *Dictionnaire de Calepin*, in-folio.

CORREGE, (*Antoine*) peintre, né en 1494, à Correge dans le Modénois, mort dans la même ville en 1534. Son véritable nom étoit *de Allegris*. Les uns diſent qu'il étoit iſſu d'une famille noble, & les autres, que ſon pere étoit laboureur, & qu'il étoit né dans l'indigence. Quoi qu'il en ſoit, le Correge ne doit ſa gloire qu'à lui-même. La nature l'avoit fait peintre; & ce fut plutôt par ſon génie que par l'étude des

grands maîtres, qu'il fit des progrès étonnants dans ſon art. On ſçait qu'ayant ſous les yeux un tableau de Raphaël, il le conſidéra long-temps dans un profond ſilence, & qu'il l'interrompit enfin par cette exclamation que l'enthouſiaſme & le ſentiment de ſes forces lui arracherent : *Anchio ſon pittore!* Et moi auſſi, je ſuis peintre! Ses ouvrages en furent la preuve. Quelle fraîcheur! dit un écrivain, quelle force de coloris! quelle vérité, & quelle excellente maniere d'empâter les couleurs! On ne peut rien voir de plus moëlleux; tout y paroît tendre & fait avec le ſouffle, ſans aucune crudité de contours. Quant à ſes idées, elles ſont grandes & extraordinaires; ſes compoſitions raiſonnées, les airs de tête de ſes figures inimitables, des bouches riantes, des cheveux dorés, les plis de ſes draperies coulants, une fineſſe d'expreſſion ſurprenante, un beau fini qui fait ſon effet de loin; un relief, une rondeur, un accord & une union parfaite regnent dans tout ce qu'il a fait. Ses ouvrages ont étonné tous les peintres de ſon temps, ainſi que ceux qui les ont ſuivis. Jules Romain diſoit que les carnations du Correge étoient ſi fraîches, que ce n'étoit point de la peinture, mais de la chair; auſſi peignoit-il d'après nature, ſans ſouvent faire de deſſin. Il diſoit que ſa penſée étoit au bout de ſes pinceaux.

Si l'on pouvoit lui reprocher quelques défauts, ce ſeroit un peu d'incorrection dans ſes contours, & quelquefois un peu de bizarrerie dans ſes airs de tête, ſes attitudes & ſes contraſtes. Mais les graces répandues dans tous ſes ouvrages, éclipſent bien ces taches légeres. Pour donner une idée de ſon intelligence dans le clair-obſcur, il ſuffit de citer le tableau de la Nativité, connu ſous le nom de la *Nuit du Correge*. Au lieu de ſuivre la route ordinaire des peintres, en éclairant un ſujet des lumieres du jour, il l'a repréſenté de nuit; ce qui le privoit de tous les ſecours brillants des couleurs; mais il a fait ſortir de l'Enfant Jeſus une lumiere auſſi vive que celle du ſoleil; &, par des oppoſitions d'ombre & de lumiere, il a ré-

pandu ſur ſa compoſition un effet auſſi piquant que nouveau. Enfin, quoique le Correge fût, en général, plus coloriſte que deſſinateur, il avoit néanmoins un grand goût de deſſin, & un heureux choix du beau. C'eſt lui qui le premier a repréſenté des figures en l'air, & qui a le mieux entendu l'art des raccourcis & la magie des plafonds. On doit cependant remarquer que cet artiſte s'eſt élevé à un ſi haut degré de perfection ſans être ſorti de ſon pays, ſans avoir vu Rome ni Veniſe, & ſans avoir conſulté les figures antiques : il a été créateur de ſa maniere.

Peu favoriſé de la fortune, il étoit modeſte dans ſes manieres : il ſe contentoit de peu ; &, comme s'il eût ignoré ſes grands talents, il mettoit un prix très-modique à ſes ouvrages, qu'il travailloit d'ailleurs avec beaucoup de ſoin & de temps. Il aimoit à aſſiſter les pauvres, dont la triſte deſtinée approchoit aſſez de la ſienne. Preſque perſonne n'ignore la cauſe de ſa mort. Il étoit allé à Parme recevoir un paiement de deux cents livres, qu'on lui fit tout en monnoie de cuivre, appellée des quadrins. La joie qu'il avoit de porter cet argent à ſa famille l'empêcha de faire attention au poids dont il ſe chargeoit dans un temps de chaleur extrême, & pendant quatre lieues de chemin qu'il fit à pied. Il arriva chez lui très-fatigué, & il fut ſaiſi d'une fievre violente, dont il mourut âgé ſeulement de quarante ans. Les principaux ouvrages du Correge ſont à Parme & à Modene. Ses tableaux de chevalet ſont rares ; on en voit cependant huit chez le Roi, & un plus grand nombre au Palais-Royal. Pluſieurs graveurs ont travaillé d'après lui.

CORROZET, (*Gilles*) habile imprimeur de Paris dans le ſeizieme ſiecle. Il s'eſt rendu non-ſeulement célebre dans ſa profeſſion, mais encore dans la belle littérature. Il ſçavoit pluſieurs langues, comme le latin, l'eſpagnol, l'italien, outre ſa langue maternelle qu'il poſſédoit parfaitement. Il faiſoit auſſi des vers, comme on peut le voir par ſes ouvrages. Avant de parler des

livres qu'il a imprimés, nous allons faire mention de ceux qu'il a composés ou traduits. Il donna au public, en 1533, *la Fleur des Antiquités & Singularités de Paris*, imprimée à Paris par Guillaume Bossozel; mais, n'ayant pas trouvé cette premiere édition assez ample, il en donna quelque temps après une plus considérable. En 1536, il composa des épitaphes *sur le Trépas de Robert de la Marche*, maréchal de France, & les imprima en société avec Jean André. Deux ans après, il publia le Catalogue *des Villes & Cités de France & des Gaules*, qu'il fit imprimer à Paris chez Janot, qui le réimprima en 1540. Nous avons encore de ce sçavant imprimeur plusieurs autres ouvrages, tels que *Hecatongraphie, ou cent Figures contenant plusieurs Sentences & Proverbes, tant des anciens que des modernes. A Paris, chez Denys Janot*, 1543. Chez le même imprimeur, & dans la même année, *le Tableau de Cebes, traduit par Corrozet en vers françois.*

Deux bibliographes célebres ne sont pas d'accord sur le nom de l'imprimeur de ce livre : le premier, qui est la Croix du Maine, l'appelle *Loys Janot;* le second, qui est du Verdier, le nomme *Denys Janot.* Les autres ouvrages de Corrozet sont *le Conte du Rossignol*, dont il y a eu deux éditions, l'une à Paris, chez Corrozet lui-même, en 1546; & l'autre à Lyon, chez Jean de Tournes, en 1547. Le premier & le second livre des *Fables d'Esope*, en vers françois avec leurs arguments, in-16, à Paris, chez Etienne Groulleau, 1548. *Le Conseil des sept Sages, tant en prose qu'en vers*, à Lyon, chez Jean de Tournes, 1540; *les exemples des Œuvres de Dieu & des Hommes, prises du livre de la Genese, avec la Doctrine de la Vérité extraite de Salomon;* des vers moraux, in-8°, chez Corrozet lui-même; *les autorités de plusieurs Princes & Philosophes Grecs & Latins, en italien & françois, recueillies en latin par Nicolo-Libraïo, & mises d'italien en prose françoise par Gilles Corrozet*, in-16, à Lyon, chez Jean Temporal, 1551; *Epitome des Histoires des Rois d'Espagne, Castille, Arragon, Bohême, Hongrie, &c*, in-8°,

à Paris, chez Corrozet lui-même. *Les divers & mémorables Propos des nobles Hommes de la Chrétienté.* Il y a eu cinq éditions de cet ouvrage, tant à Paris qu'à Lyon.

Il seroit trop long de rapporter les autres ouvrages de Corrozet: les curieux pourront consulter à ce sujet la Croix du Maine, où l'on en trouvera une liste exacte. Corrozet a imprimé plusieurs livres, & entr'autres, *Petri Bellonii de operum & rerum suspiciendarum præstantiâ, lib. tres, & de arboribus Coniferis, liber unus*, in-4°, 1567. Nous avons vu qu'il a aussi imprimé la plupart de ses ouvrages. Il prenoit pour devise un cœur au milieu duquel étoit une rose, avec ces paroles du quatorzieme chapitre des Proverbes: *In corde prudentis revirescit sapientia.* Il est aisé de s'appercevoir que ce cœur & cette rose étoit une devise parlante, qui exprimoit le nom de Corrozet. Il mourut à Paris, le 4 Juillet 1568, âgé d'environ cinquante ans. On voit encore son épitaphe dans l'église des Carmes de la place Maubert, où il est enterré.

II. CORROZET, (*Jean*) petit-fils de Gilles. Il marcha avec ardeur sur les traces de son aïeul, tant dans l'imprimerie que dans la littérature. Il augmenta même assez considérablement le trésor des histoires de France, composé par Gilles Corrozet, & l'imprima en 1628, avec ses additions. Il avoit fait imprimer, treize ans auparavant, le *Traité des Anges & des Démons, par Maldonat*, & le *Traité de l'apparition des Esprits, par François Taillepied*, en 1627, &c.

CORSI, (*Jacques*) gentilhomme Florentin, & musicien, florissoit vers la fin du seizieme ou au commencement du dix-septieme siecle. Contemporain d'Ottavio Rinuccini, poëte natif de Florence, qu'on peut avec raison appeller l'inventeur de l'opéra, il concerta avec lui une piece intitulée *Les Amours d'Apollon & de Daphné*, qu'il mit lui-même en musique, & qu'il fit représenter dans sa maison, en présence du grand-duc, de la grande-duchesse, & des cardi-

naux Monti & Montalto. Elle eut beaucoup de ſuccès, & elle ſervit de modele à l'*Euridice* que l'on repréſenta peu après dans le même lieu. C'eſt à ces premieres pieces que l'on doit rapporter l'origine de l'opéra : car il ne faut pas, ce me ſemble, appeller de ce nom le *Poëme d'Orphée*, par Politien, qui fut accompagné de ſymphonie; ni cette fête mêlée de ballets & de muſique, faite autrefois pour un duc de Milan, à Tortone, par Bergoneſe Botta; ni d'une eſpece de drame fait à Veniſe pour Henri III, roi de France, & qui fut mis en muſique par le fameux Zarlin. Ces ſortes de compoſitions furent regardées comme les autres pieces de muſique qui ſe chantoient à divers chœurs, ou par récits. Mais Ottavio Rinuccini imagina de ramener ſur le théâtre la tragédie Grecque, & d'y introduire *Melpomene* accompagnée de la muſique, de la danſe, & de toute cette pompe qui lui ſervoit de cortege dans les temps de Sophocle & d'Euripide. Il y joignit tous les agréments des ſpectacles, les changements des ſcenes, les machines, les habits, la ſymphonie, en obſervant toutefois que toutes les parties s'acordaſſent enſemble, & qu'elles ſerviſſent à former une action grande & extraordinaire.

On peut ſe figurer aiſément l'impreſſion que toutes ces choſes, parfaitement exécutées, devoient produire ſur les ſpectateurs. Auſſi les auteurs du temps nous diſent-ils qu'elles les jettoient dans une eſpece d'ivreſſe & d'enchantement. Cependant on lit dans le Ménagiana, qu'Ottavio Rinuccini étant venu en France, & y ayant fait repréſenter quelques opéra, y fut regardé comme un fou, & que les railleries piquantes qu'on fit de lui l'obligerent enfin de retourner en Italie; ce qui prouve, ou que ce ſpectacle n'étoit pas alors auſſi parfait qu'on voudroit nous le faire croire, ou que le peu de moyens que l'on avoit en France pour y réuſſir, empêcherent de le goûter autant qu'il méritoit de l'être. De-là vint ſans doute le ridicule dont on chercha pour-lors à couvrir le théâtre de l'opéra, & qui n'eſt pas encore aujourd'hui effacé dans l'eſprit de certaines perſonnes.

CORT, (*Corneille*), deſſinateur & graveur, né à Hornes en Hollande, en 1536, mort à Rome en 1678. Il ſe fixa dans cette ville où il étoit venu pour perfectionner ſes talents. Une grande correction de deſſin, un goût exquis, de l'expreſſion, de l'intelligence, de la variété dans ſes compoſitions : telles ſont les qualités de cet habile artiſte. Il fut le maître d'Auguſtin Carrache, qui le prit pour un des meilleurs modeles qu'il eût à ſuivre. Parmi ſes ouvrages gravés d'après les plus grands peintres, on diſtingue l'Académie des Beaux-Arts, d'après Jacques Strada.

CORTONE, (*Pierre de*) peintre & architecte, né à Cortone dans la Toſcane en 1596, mort à Rome en 1669. Son nom de famille eſt *Pierre Berretini.* Il vint à Rome jeune, & il ſe mit ſous la direction de Baccio Ciarpi. Il paroiſſoit d'abord annoncer peu de diſpoſitions pour la peinture. Ses camarades l'appelloient tête d'âne, à cauſe de la maniere lourde avec laquelle il deſſinoit. Mais ſes talents ſe développerent tout-à-coup, & il étonna tout le monde par la force de ſon génie. Les remarques qu'il fit ſur les belles figures antiques, & ſes études d'après Raphaël, Michel-Ange & Polidore, acheverent de lui former le goût. Le marquis Sachetti, charmé de ſes premiers eſſais, le prit dans ſon palais; & ce fut là qu'ayant peint, encore jeune, l'enlevement des Sabines & une bataille d'Alexandre, Cortone acquit une réputation qu'il augmenta encore par les ouvrages qu'il fit depuis, & ſur-tout par les peintures du palais Barberin, qu'on regarde comme une des merveilles de Rome. Le deſir d'étendre ſes connoiſſances lui fit entreprendre le voyage de la Lombardie & de Veniſe. Comme il paſſoit à Florence pour revenir à Rome, le grand-duc Ferdinand II le chargea de peindre ſon ſallon, & quatre chambres de ſuite du palais Pitti. Ce prince alloit ſouvent le voir travailler. Il ne pouvoit ſe laſſer d'admirer un enfant que le peintre avoit repréſenté pleurant. *Voulez-vous, prince*, dit Cortone, *voir dans le moment*

moment avec quelle facilité les enfants pleurent & rient? Il ne fit que donner un coup de pinceau, & l'enfant parut rire ; il remit enſuite la bouche dans l'état où elle étoit auparavant, & l'enfant parut pleurer.

Le mérite de cet artiſte bleſſa l'envie des peintres Florentins ; ils perſuaderent au cardinal de Médicis, qui lui avoit acheté quelques tableaux des plus fameux peintres qu'il avoit apportés de Veniſe, que c'étoient des copies. Irrité contre Cortone, ce cardinal lui fit de vives réprimandes ; ce qui fut cauſe que ce peintre, après avoir terminé quelques morceaux, laiſſa le reſte imparfait, demanda à ſe retirer, & ne voulut plus revenir, quelque inſtance qu'on lui fit dans la ſuite. De retour à Rome, il fit encore pluſieurs ouvrages, ſurtout en architecture dans laquelle il ſe diſtingua d'une maniere éclatante. On voit dans cette ville de magnifiques édifices bâtis ſur ſes plans. Alexandre VII fut ſi content du portique de l'égliſe de la Paix, qui paſſe pour être exempt de défauts, qu'il créa Cortone chevalier de l'Eperon d'or, & lui donna la croix attachée à une belle chaîne d'or. Celui-ci marqua ſa reconnoiſſance par deux tableaux faits de ſa main qu'il fit accepter à Sa Sainteté. Cortone étoit extrêmement laborieux, juſques-là que la goutte dont il étoit fort incommodé, ne l'empêchoit pas de travailler : mais la vie trop ſédentaire & l'excès de ſon application augmentant ce mal inſenſiblement, lui procurerent la mort à l'âge de ſoixante ans. Il étoit bien fait, avoit l'eſprit vif & agréable, un caractere doux, des mœurs integres. Charitable, officieux, bon ami, il diſoit du bien de tout le monde. Les richeſſes immenſes qu'il avoit acquiſes ne le changerent point. Il laiſſa à l'égliſe de Sainte-Martine, bâtie ſur ſes deſſins, un fonds de cent mille écus, pour conſtruire un maître-autel de bronze, & pour y élever ſon tombeau, qui a été exécuté avec de magnifiques épitaphes.

Les ouvrages qui reſtent de lui feront paſſer plus ſûrement ſon nom à la poſtérité que ces vains ornements. Quoiqu'il fût peu correct dans le deſſin, peu

expreſſif dnns les paſſions, peu régulier dans les plis de ſes draperies maniérées, que ſes figures ſoient trop courtes & fort lourdes, & que ſes têtes ſe reſſemblent; il avoit cependant de la grandeur, de la nobleſſe & de la grace. Rien n'eſt ſi beau que la forme, l'arrangement de ſes grouppes, & les effets du clair-obſcur répandus dans ſes ouvrages. Son coloris eſt frais & brillant; peut-être un peu foible dans les carnations, mais excellent dans la freſque, qu'il a mieux entendue que tous ceux qui l'ont pratiquée avant lui. Ses plafonds ſe trouvent remplis d'ornements & de payſages ſi bien touchés, qu'ils raviſſent le ſpectateur. Le génie particulier de ce peintre étoit pour les grands ouvrages. Son imagination vive ne s'accommodoit pas de même des petits tableaux, qui demandent à être plus finis. Il avoit de la peine à retourner ſur lui-même, & à deſcendre dans le détail de chaque choſe. Ses principaux ouvrages ſont à Rome & à Florence. On voit ſix tableaux de lui dans le Cabinet du Roi, deux au Palais-Royal, entr'autres, un beau payſage avec des gens qui conduiſent des charriots; trois à l'hôtel de Toulouſe. On a gravé d'après lui. Parmi ſes éleves, on diſtingue Ciroferri & Guillaume Courtois.

COSIMO, (*Pierre de*) peintre, né en Toſcane; mort à Florence en 1521, âgé de quatre-vingts ans. Il fut éleve de Coſimo Roſſelli, avec lequel il travailla long-temps, particuliérement au Vatican, ſous le pontificat de Sixte IV. On y remarque que la peinture du diſciple eſt au deſſus de celle du maître. Jamais peut-être il n'a exiſté de peintre qui ait eu l'imagination auſſi bizarre que la ſienne. Il repréſentoit ordinairement des Bacchanales, afin d'avoir la liberté, en peignant des Faunes & des Satyres, de faire voir des figures & des actions extraordinaires. On le voyoit ſouvent arrêté à conſidérer dans les animaux, dans les plantes & dans une infinité d'autres objets, ce qu'il y a de plus particulier, & ce qu'on appelle les jeux de

la nature. D'autres fois il paſſoit des heures entieres à regarder des murailles, principalement celles que le temps a rendues pleines de taches ou d'ordures, y cherchant, comme dans des nuages, ce que le haſard y repréſente de plus bizarre. Il triomphoit ſur-tout quand il pouvoit deſſiner des monſtres. Il n'eſt pas ſurprenant que ſon eſprit, toujours rempli de mille extravagances, pût lui fournir une infinité de ſujets de ballets & de maſcarades que tous les jeunes gens de ce temps-là lui demandoient pour leurs plaiſirs. Auſſi varia-t-il de pluſieurs manieres les chars de triomphe qui déja étoient en uſage à Florence pendant les jours de carnaval. Sa vie & ſes actions répondoient parfaitement aux caprices de ſon imagination. Il aimoit la ſolitude, & il oublioit quelquefois le boire & le manger par ſon extrême application. Le tonnerre l'épouvantoit ſi fort, que, long-temps après qu'il étoit paſſé, on le trouvoit en quelque coin enveloppé de ſon manteau. Rien ne lui donnoit plus d'inquiétude que le cri des petits enfants, la toux fréquente des enrhumés, le bruit des cloches & le chant des moines : la pluie étoit, au contraire, un de ſes plus grands plaiſirs. Il mourut dans le délire, ſuite d'une paralyſie. Il eut beaucoup de diſciples, entr'autres, André del Sarté & François de Sangallo.

COSTE, (*Nicolas de la*) imprimeur, aſſocié de Jean de la Coſte ſon frere. Il avoit deux deviſes différentes ; tantôt il prenoit deux cœurs avec ces mots : *Nos connectit amor ;* tantôt le roi Janus avec ces mots : *Ditat concordia fratres.* Nicolas, outre ſont art qu'il entendoit aſſez bien, ſçavoit le latin & l'eſpagnol. Il traduiſit de cette derniere langue les Voyages d'Herrera, & les imprima en 3 vol. in-4°. Les deux freres imprimerent enſemble pluſieurs livres, entr'autres, l'*Hiſtoire des Papes, par M. Ducheſne*, 2 vol. in-fol. Jean laiſſa un fils qui alla s'établir à Lisbonne. Son pere alla le joindre, & y mourut en 1671.

COSTER, (*Laurent-Jean*) vivoit à Harlem vers l'an 1440. Les Hollandois lui attribuent l'invention de

l'imprimerie, & la diſputent aux Allemands qui ſont plus fondés cependant à ſe l'attribuer. Un certain Adrien Junius, citoyen de Harlem, jaloux de la gloire de ſa patrie, a ſoutenu cette cauſe avec une chaleur preſque ridicule. Il accable d'injures ceux qui ne ſont pas de ſon ſentiment, & particuliérement ceux qui veulent honorer la ville de Mayence de la découverte de l'imprimerie. Il dit que Coſter, ſe promenant un jour dans un petit bois voiſin de la ville, s'amuſa à former des caracteres avec l'écorce d'un hêtre, & que, les imprimant l'un après l'autre ſur du papier, il en fit une ligne ou deux pour ſervir d'exemple à ſes petits-fils; que bientôt après, voulant conduire ſes premiers eſſais à une plus grande perfection, il ſe ſervit, au lieu de lettres de bois, de caracteres de plomb & d'étain, afin que la matiere en fût plus ſolide & plus durable, & que de cette ſorte il imprima pluſieurs ouvrages. Cet auteur ajoute que Coſter ſe trouvant obligé de prendre un grand nombre d'ouvriers, l'un d'eux, qu'on ſoupçonne avoir été Jean Fuſt, après avoir appris le ſecret d'aſſembler les lettres & de fondre les caracteres, enleva, la nuit de Noël pendant le temps que l'on étoit à l'office, tous les caracteres & tous les inſtruments de ſon maître; qu'il alla d'abord à Amſterdam, puis à Cologne, enfin à Mayence; & que, ſe voyant en ſûreté dans cette derniere ville, il imprima, vers l'an 1442, un ouvrage de grammaire.

Les autorités ſur leſquelles Adrien Junius ſe fonde pour ſoutenir ſon ſentiment, ſont des ouï-dire appuyés ſur d'autres ouï-dire, des témoignages de vieillards qui l'avoient appris d'autres vieillards. Ces raiſons ne ſont pas, comme il eſt aiſé d'en juger, des plus convaincantes. On peut voir aux articles de GUTTEMBERG, de FUST & de SCHOIFFER, que l'invention de l'imprimerie ne ſçauroit leur être conteſtée. Quant au vol des caracteres dont il vient d'être fait mention, il eſt plus vraiſemblable qu'un certain Caxton, Anglois, en fut l'auteur. On a cependant gravé ſur la porte de la maiſon où demeuroit Coſter, quatre vers latins

de Schrivérius, leſquels ſignifient que Mayence ne peut pas diſputer à Harlem la découverte de l'imprimerie, & que nier que Coſter en eſt l'inventeur, c'eſt nier l'exiſtence de Dieu même.

Vana quid archetypos & prælа, Moguntia, jactas?
Harlemi archetypos prælaque natâ ſcias.
Extulit hic, monſtrante Deo, Laurentius artem;
Diſſimulare virum hunc, diſſimulare Deum eſt.

On voit auſſi dans l'hôtel-de-ville de Harlem la ſtatue de Coſter; & l'on y conſerve, ſous une enveloppe de ſoie dans un coffret d'argent, le premier livre qui a été imprimé, ſuivant le ſentiment des Hollandois, & qu'on appelle communément le *Speculum ſalutis*. Mais il s'en faut bien qu'on ait démontré que ce livre a été d'abord imprimé par Coſter.

COTTARD, architecte du dernier ſiecle: il étoit aſſez célebre dans ſon temps. Tout ce que l'on ſçait de lui, c'eſt qu'il bâtit pour M. le marquis de Villacerf, fils du grand Colbert, un magnifique château à Villacerf, à trois lieues de Troies en Champagne. La penſée & l'exécution paroiſſent des plus ingénieuſes. Il eſt ſitué ſur un des bras de la riviere de Seine, dont il occupe toute la largeur, enſorte que cette riviere tourne autour du château, & en forme les foſſés. Cet architecte bâtit auſſi un aſſez bel hôtel, vieille rue du Temple, lequel a porté pendant long-temps le nom de Hollande, parce qu'il a été occupé par l'ambaſſadeur de cette république. Cet édifice étoit un des plus beaux & des mieux ornés qu'il y eût alors. On y reconnoît, malgré le goût un peu ancien, des formes heureuſes dans la diſtribution, & des beautés dans les lambris & les plafonds. Cottart eut le titre d'architecte du roi. On peut voir dans le Répertoire des Artiſtes, par le ſieur Jombert, libraire, pluſieurs planches des deſſins de Cottart.

COTTE, (*Robert* DE) architecte, né à Paris en 1657, mort en 1735. Il étoit petit-fils de Fremin de

Cotte, qui ſervit, en qualité d'ingénieur, au fameux ſiege de la Rochelle, & qui étoit architecte ordinaire de Louis XIII. Robert de Cotte, dont nous allons parler, ſe rendit célebre par le beau périſtyle, ou la colonade Ionique du palais de Trianon, & par les augmentations qu'il fit à cette maiſon royale. Il donna le deſſin du vœu de Louis XIII, & en conduiſit l'exécution dans la cathédrale de Paris. La fontaine qui eſt en face du Palais-Royal, le portail de l'égliſe de Saint-Roch, celui des Peres de la Charité, & un grand nombre d'hôtels à Paris, ont été bâtis ſur les deſſins de cet artiſte. Il donna encore le plan de place de Bellecour à Lyon, & celui des grands bâtiments qui décorent les deux petits côtés. Le palais épiſcopal de Verdun, le château de Freſcati, belle maiſon de plaiſance de l'évêque de Metz, le palais épiſcopal de Strasbourg, & pluſieurs autres édifices conſidérables, ont été bâtis ſur ſes plans. Robert de Cotte fut nommé directeur de l'académie d'architecture, & vice-protecteur de celle de ſculpture & de peinture. Il remplaça Hardouin Manſard dans la place de premier architecte du roi à la mort de cet artiſte, & fut nommé comme lui ſurintendant des bâtiments, jardins, arts & manufactures royales. Louis XIV, qui avoit pour lui beaucoup d'eſtime, & qui l'honoroit de ſa familiarité, le décora du cordon de Saint-Michel. Cet artiſte étoit doué d'une imagination très-vive, qui étoit réglée par un jugement ſain, & par un travail continuel. Il compoſoit avec beaucoup de facilité. Ces belles qualités étoient relevées par la ſimplicité de ſes mœurs, & par un extérieur modeſte. Il étoit d'un caractere obligeant & très-vertueux. Les électeurs de Baviere & de Cologne, le comte d'Hanau, l'évêque de Wurtzbourg, voulurent que cet architecte leur donnât des plans pour leurs palais. C'eſt à Robert de Cotte que l'on doit l'invention d'orner les cheminées avec des miroirs.

COUPERIN, (*François*) muſicien, mort à Paris

en 1733, à ſoixante-cinq ans. Il étoit d'une famille fertile en muſiciens. Son pere, ſes oncles, & une de ſes couſines, qui avoit une place dans la muſique du roi, s'étoient diſtingués dans leurs temps. Le jeune François, ayant perdu ſon pere de bonne heure, ne laiſſa pas de cultiver les talents que la nature lui avoit donnés. A force d'étude & de ſoins il devint un des premiers claveſſiniſtes & organiſtes de Paris; il le diſputa même au célebre Marchand. Moins brillant, moins égal, moins favoriſé de la nature que lui, il avoit plus d'art, il étoit plus profond, & quelquefois même il s'élevoit au-deſſus de ſon rival qu'il avoit formé. Ses compoſitions ont été applaudies, non-ſeulement en France, mais encore par les étrangers qui aiment la bonne muſique. On entend toujours avec plaiſir les Idées heureuſes, les Ondes, la Voluptueuſe, les Bergeries. Il eſt vrai que Marchand prétendoit être l'auteur de cette derniere piece, dont il avoit grand ſoin cependant d'ôter le dernier couplet, qu'il regardoit comme très-foible, & qu'il ne diſputoit point à Couperin. Les autres pieces de claveſſin de ce dernier offrent également une excellente harmonie, jointe à un chant auſſi noble que gracieux, & auſſi naturel qu'original. Il en eſt de même de ſes divertiſſements intitulés *Les Goûts réunis*, ou *l'Apothéoſe de Lully & de Corelli*. Louis XIV le fit organiſte de ſa chapelle, & claveſſiniſte de ſa chambre.

COUPLET, (*Claude-Antoine*) méchanicien, né à Paris le 20 Avril 1642, mort le 25 Juillet 1722, âgé de quatre-vingt-un ans. Son pere le deſtina au barreau, ſans conſulter & apparemment ſans connoître ſes talents & ſon goût, qui le portoient aux mathématiques, & principalement aux méchaniques. Elles lui cauſerent beaucoup de diſtraction dans ſes études; cependant il fut reçu avocat; mais il quitta bientôt cette profeſſion forcée, & ſe donna entierement à celle que la nature lui avoit choiſie. Il chercha de l'inſtruction & du ſecours dans le commerce de M. Buhot, coſmographe

& ingénieur du roi, qui, après avoir reconnu ſes diſpoſitions, ſe fit un plaiſir de les cultiver : il voulut même ſerrer par une alliance la liaiſon que la ſcience avoit commencée entr'eux, & en 1666 il fit épouſer ſa belle-fille à ſon éleve, alors âgé de vingt-quatre ans.

L'académie des ſciences de Paris ayant été formée en 1666, M. Buhot fut choiſi par M. Colbert pour en être, & quelque temps après M. Couplet y entra; on lui donna un logement à l'Obſervatoire, & la garde du cabinet des machines. En 1670, M. Couplet acheta de M. Buhot la charge de profeſſeur de mathématiques de la grande écurie. Il étoit obligé d'aller fort ſouvent à Verſailles; & dans ces temps-là Louis XIV y faiſoit faire ces grandes conduites d'eau qui l'ont tant embelli. La ſcience des eaux & des nivellements fut perfectionnée au point qu'elle en devint preſque toute nouvelle; & M. Couplet, qui ne demandoit qu'à s'inſtruire & à s'exercer, en trouva aiſément l'occaſion. Il s'étoit conſtruit un niveau qu'il s'étoit en quelque maniere rendu propre, & dont l'uſage étoit beaucoup plus facile & plus sûr que celui des niveaux ordinaires. Employé ſouvent à des ouvrages de particuliers, il s'y conduiſit toujours d'une maniere dont ſa famille ſeule pouvoit ſe plaindre : il ne vouloit que réuſſir, & il mettoit de ſon argent pour hâter ou pour perfectionner les travaux : loin de faire valoir ſes ſoins & ſes peines, il en parloit avec une modeſtie qui enhardiſſoit à le récompenſer mal, & ce n'étoit jamais un tort avec lui que le peu de reconnoiſſance.

Ce qu'il a fait de plus conſidérable a été à Coulanges-la-Vineuſe, petite ville de Bourgogne, à trois lieues d'Auxerre. Coulanges eſt riche en vins, & de-là vient ſon épithete, qui lui convient d'autant mieux, qu'elle n'avoit que du vin & point d'eau. Les habitants étoient réduits à des mares; &, comme elles étoient ſouvent à ſec, ils alloient fort loin chercher un puits qui tariſſoit auſſi, & les renvoyoit à une fontaine éloignée de-là d'une lieue. Afin que l'on ne man-

quât pas d'eau dans les incendies, chaque habitant étoit obligé, par ordonnance de police, d'avoir à ſa porte un tonneau toujours plein; &, malgré cette précaution, la ville avoit eſſuyé en trente ans trois incendies, à l'un deſquels on avoit été obligé de jetter du vin ſur le feu. Ils avoient obtenu un Arrêt du Conſeil qui leur permettoit de lever ſur chaque piece de vin qui ſortiroit de leur territoire, un impôt dont le produit ſeroit employé à chercher de l'eau, & à fournir à toutes les dépenſes néceſſaires pour ſe la procurer; mais tous les ingénieurs qui avoient tenté cette entrepriſe, l'avoient fait ſans ſuccès, quoique vivement animés & par l'intérêt & par la gloire. M. d'Agueſſeau, alors procureur général, ayant acquis le domaine de cette ville, voulut faire encore un effort, ne fût-ce que pour s'aſſurer qu'il n'en falloit plus faire; & en 1705 il s'adreſſa à M. Couplet, qui partit pour Coulanges au mois de Septembre. Ce mois eſt ordinairement un des plus ſecs de tous: l'année 1705 fut fort ſeche; & ſi l'on pouvoit alors trouver de l'eau, il n'étoit pas à craindre qu'on en manquât jamais.

M. Couplet, arrivé à quelque diſtance de Coulanges, mais ſans la voir encore, & s'étant ſeulement fait montrer vers quel endroit elle étoit, mit toutes ſes connoiſſances en uſage, & enfin promit hardiment cette eau ſi deſirée, & qui s'étoit dérobée à tant d'autres ingénieurs. Il marchoit ſon niveau à la main; & dès qu'il put voir les maiſons de la ville, il aſſura que l'eau ſeroit plus haute. Quelques-uns des principaux habitants, qui, par impatience ou par curioſité, étoient allés au devant de lui, coururent porter cette nouvelle à leurs concitoyens, ou pour leur en avancer la joie, ou pour ſe donner une eſpece de part à la gloire de la découverte. Cependant M. Couplet continuoit ſon chemin, en marquant avec des piquets les endroits où il falloit fouiller, & en prédiſant dans le même temps à quelle profondeur préciſément on trouveroit l'eau; &, au lieu qu'un autre eût pu prendre un

air impoſant de divination, il expliquoit naïvement les principes de ſon art, & ſe privoit de toute apparence de merveilleux. Il entra dans Coulanges, où il ne vit rien qui traversât les idées qu'il avoit priſes; & il repartit pour Paris, après avoir laiſſé les inſtructions néceſſaires pour les travaux qui ſe devoient faire en ſon abſence. Il reſtoit à conduire l'eau dans la ville par des tranchées & par des canaux, à lui ménager des canaux de décharge en cas de beſoin; & tout cela emportoit mille détails de pratique, ſur leſquels il ne laiſſa rien à deſirer. Il promit de revenir au mois de Décembre pour mettre à tout la derniere main.

Il revint en effet. Enfin le 21 Décembre l'eau arriva dans la ville. Jamais la plus heureuſe vendange n'y avoit répandu tant de joie. Hommes, femmes, enfants, tous couroient à cette eau pour en boire, & ils euſſent voulu s'y pouvoir baigner. Le premier juge de la ville, devenu aveugle, n'en crut que le rapport de ſes mains qu'il y plongea pluſieurs fois. On chanta un *Te Deum*, où les cloches furent ſonnées avec tant d'emportement, que la plus groſſe fut démontée; l'alégreſſe publique fit cent folies. La ville, auparavant toute défigurée par des maiſons brûlées qu'on ne réparoit point, reprit une face nouvelle: on y bâtit, on vint même s'y établir, au lieu qu'on l'abandonnoit peu à peu: & pour tout cela M. Couplet ne fit pas pour trois mille livres de dépenſe. Auſſi la ville crut-elle lui devoir une inſcription & une deviſe. L'inſcription eſt ce diſtique latin:

Non erat ante fluens populis ſitientibus unda,
Aſt dedit æternas arte Cupletus aquas.

La deviſe repréſente un Moyſe qui tire de l'eau d'un rocher entouré de ceps de vignes, avec ces mots *Utile dulci*. Auxerre & Courſon, qui ſont dans le voiſinage de Coulanges, ſe ſentirent auſſi de ſon voyage; il donna à Auxerre les moyens d'avoir de meilleure eau, & à Courſon ceux de retrouver une ſource perdue. C'eſt dans ces ſortes de fonctions, & dans cel-

les qu'il devoit à ſa charge, que M. Couplet a paſſé une vie toujours occupée & toujours laborieuſe. Une complexion d'une force ſinguliere le ſoutenoit dans ſes fatigues. Enfin âgé de ſoixante-dix-neuf ans, il eut une premiere attaque d'apoplexie, & quelque temps après une ſeconde, auxquelles ſuccéda une paralyſie qui tomba particuliérement ſur la langue & ſur l'œſophage, de ſorte qu'il ne pouvoit ni parler ni avaler ſans beaucoup de peine. Il fut deux ans à languir, mais avec courage; & il employa toujours à des prieres & à des diſcours édifiants le peu qui lui reſtoit d'uſage de la parole. Il laiſſa un fils, nommé Pierre Couplet des Tartreaux, qui fut reçu à l'académie des ſciences en qualité de méchanicien, qui fut profeſſeur de mathématiques des pages de la grande écurie, & qui ſuccéda à ſon pere dans l'emploi de tréſorier de l'académie. Il mourut dans un âge avancé en 1744. (*Fontenelle, Eloge des Académ.*)

COVEY, (*Robert* DE) architecte, mort en 1311. Il fut chargé d'achever l'égliſe de Saint-Nicaiſe de Reims, qui eſt eſtimée des connoiſſeurs pour la délicateſſe de ſes ornements & la beauté de ſes proportions, malgré ſa petiteſſe. Cet architecte eut encore la conduite de tous les travaux qu'entraîna la réparation de l'égliſe cathédrale de cette même ville, qui ſouffrit beaucoup d'un incendie en 1210. Cette égliſe a quatre cents vingt pieds de long, cent cinquante de large, & cent huit de haut: elle eſt accompagnée de deux tours quarrées, élevées de deux cents ſoixante-deux pieds, & ornée d'une quantité prodigieuſe de colonnes, de figures & d'ornements, ſur-tout la principale façade.

I. COURTOIS, (*Guillaume*) peintre, né en 1628, dans la paroiſſe de Saint-Hyppolite, à quelques lieues de Beſançon, mort en 1679. Il étoit fils d'un peintre qui lui donna les premieres leçons de ſon art. Arrivé à Rome, il ſe mit ſous la direction de Pietre de Cortone, qui lui dévoila tous les ſecrets de ſon art. Bien-

tôt ſes ouvrages le mirent en grand crédit; & malgré l'envie de ſes ennemis qui le décrioient, on l'occupa de toutes parts pour orner les palais & les égliſes de Rome. Peu de peintres ont auſſi bien traité l'hiſtoire que lui. Pietre de Cortone n'ayant pu ſe charger, à cauſe de ſes occupations, de quelques tableaux qu'un ambaſſadeur de Veniſe lui demandoit pour l'égliſe de S. Marc, propoſa le Courtois, qui s'en acquitta ſi parfaitement, qu'après avoir vu ces tableaux, Pietre dit à l'ambaſſadeur: *Guillaume eſt mon éleve; mais dans ces tableaux il a fait ce que ſon maître eût eu de la peine à exécuter.* Le pape Alexandre VII lui fit repréſenter, dans la galerie de Montécavallo, la fameuſe bataille de Joſué: ſatisfait de cet ouvrage, il lui donna une chaîne d'or avec ſon portrait. Cet artiſte avoit une mauvaiſe ſanté, qui ne l'empêchoit pas néanmoins de travailler. Sa modeſtie & ſes mœurs integres lui firent beaucoup d'amis, parmi leſquels il faut compter le célebre Carle Maratte qui l'eſtimoit beaucoup, & qui faiſoit plus de cas de ſes productions, que de celles de ſon maître Pietre de Cortone.

Le Courtois avoit en effet un goût de deſſin plus correct que le ſien; mais il ne mettoit pas tant de feu dans ſes compoſitions, peut-être à cauſe de ſon tempérament mélancolique. Il étoit ſujet à la goutte: une attaque violente qu'il en reſſentit l'engagea à prendre un remede qui lui fut donné par un charlatan; elle remonta, & le conduiſit au tombeau. Il laiſſa une fille avec de grands biens, & preſque point d'éleves, parce qu'il craignoit de perdre ſon temps à les former. Ses ouvrages ſont à Rome. On a gravé d'après lui, & il a gravé lui-même un Tobie donnant la ſépulture aux morts. Du reſte il a ſouvent aidé le Bourguignon, ſon frere, dans ſes grandes entrepriſes.

II. COURTOIS, (*Jacques*) ſurnommé *le Bourguignon*, peintre, né à Saint-Hyppolite, près de Beſançon, en 1621, mort à Rome en 1676, frere du précédent. Inſtruit par ſon pere des premiers principes de

la peinture, il vint à Milan âgé de quinze ans, y fit connoiſſance avec un officier François, ſuivit l'armée pendant trois ans, & deſſina les marches, les ſieges, les eſcarmouches, les batailles dont il put être témoin. Ce fut ainſi qu'il s'exerça dans le genre pour lequel il avoit le plus de diſpoſition. Pouvoit-il être à une meilleure école? Il ne lui manquoit plus que de trouver un maître habile qui lui dévoilât tous les myſteres de l'art. Il fut aſſez heureux pour le rencontrer dans le Guide, qui, ayant vu un de ſes payſages, deſira d'en connoître l'auteur, & l'amena chez lui à Bologne, où le Bourguignon ſe lia encore d'amitié avec l'Albane.

L'envie de s'inſtruire de plus en plus le conduiſit à Florence & à Rome. Il ne fut pas long-temps dans cette derniere ville ſans ſe faire connoître des artiſtes célebres qui vivoient alors, Pietre de Cortone, Bamboche, Michel-Ange des Batailles. Celui-ci l'étant venu voir travailler, ſans lui dire ſon nom, admira ſes talents, & les publia par-tout, quoiqu'il fût ſon rival. Les amateurs s'empreſſerent alors d'exercer ſon pinceau, & il juſtifia par ſes ouvrages l'idée favorable qu'on avoit conçue de lui. Appellé par le prince Matthias de Médicis, il travailla beaucoup dans ſa belle maiſon de Lappeggio, épouſa la fille d'un peintre Florentin, voyagea avec elle dans ſa patrie & les cantons Suiſſes, & s'arrêta pendant un an à Veniſe, où le procurateur Sagrédo lui fit repréſenter, dans une galerie, les batailles les plus ſanglantes de l'Ecriture ſainte. Sept ans s'étoient écoulés depuis ſon mariage, lorſque ſa femme mourut ſans lui laiſſer d'enfants : on le ſoupçonna de l'avoir empoiſonnée, parce qu'il en étoit extrêmement jaloux. Il eſt à préſumer que ces bruits qui couroient ſur ſon compte, étoient uniquement la ſuite de la malice de ſes ennemis & de ſes envieux.

Cependant, pour ſe mettre à l'abri de toutes ſortes de pourſuites, il prit l'habit de Jéſuite en qualité de frere lai. Bientôt après il revint à Rome, où ſa réputation l'avoit devancé, & qu'il ſoutint par de magnifiques ouvrages, ſur-tout dans les maiſons des Jé-

ſuites, juſqu'à ſa mort, occaſionnée par une attaque d'apoplexie. On remarque dans les ouvrages du Bourguignon une action & une intelligence étonnantes, qu'on ne trouve point dans les autres peintres de batailles. Ses compoſitions, pleines de force & de hardieſſe, ſont ſoutenues par un coloris frais & éclatant. Il faiſoit rarement des eſquiſſes & des deſſins: la hante de ſon pinceau, qu'il aiguiſoit, lui ſervoit à tracer ſa penſée ſur la toile, & il peignoit enſuite le tableau ſans le quitter. Ses principaux ouvrages ſont à Rome. Le roi poſſede deux de ſes tableaux peints ſur bois. On a gravé d'après lui. Ce maître n'a formé qu'un ſeul éleve; Parrocel le pere.

COURTONNE, (*Jean*) architecte, né à Paris vers l'an 1670, mort dans la même ville, de 1735 à 1740. On ne connoît de lui que deux hôtels qu'il a bâtis, mais qui peuvent tenir place parmi les plus beaux de Paris; l'un eſt dans la rue de Grenelle, fauxbourg Saint-Germain, conſtruit, en 1720, pour M. le duc de Noirmoutier. Il eſt un des plus conſidérables de ce quartier, tant pour l'étendue du terrain qu'il occupe, que pour la commodité de ſes diſtributions & la richeſſe intérieure de ſes appartements. L'autre eſt le magnifique hôtel de Matignon, rue de Varennes. Courtonne mit au jour, en 1725, un *Traité de Perſpective pratique*, qui donne une grande idée de ſes connoiſſances. Il eut le titre d'architecte du roi, & fut profeſſeur de l'académie d'architecture.

COUSIN, (*Jean*) peintre & ſculpteur, né à Souci près de Sens. On ignore l'année de ſa naiſſance & celle de ſa mort. On ſçait ſeulement qu'il vivoit en 1589, mais qu'il étoit alors fort avancé en âge. Il s'appliqua dès ſa jeuneſſe à l'étude des beaux arts, & il devint aſſez bon ſculpteur, excellent peintre, & par-deſſus tout grand géometre. La nature & l'étude contribuerent également à le rendre habile: il en a donné des preuves dans des livres très-ſçavants, où il trace des regles pour apprendre la géométrie, la perſpective & le rac-

courci des figures. L'empreſſement avec lequel les artiſtes recherchent encore ces ouvrages, démontre leur utilité. Jean Couſin s'eſt particuliérement diſtingué dans la peinture ſur verre, fort à la mode de ſon temps. On en voit pluſieurs morceaux à Paris, entr'autres dans l'égliſe de S. Gervais, où il a peint ſur les vitres du chœur le martyre de S. Laurent, la Samaritaine & l'hiſtoire du Paralytique. On en trouve encore dans quelques égliſes de Sens, où Jean Couſin paſſoit une partie de l'année, depuis ſon mariage avec la fille du lieutenant-général de cette ville.

Ce peintre doit être regardé comme le premier en France qui ſe ſoit diſtingué dans le genre de l'hiſtoire; il deſſinoit bien, mettoit beaucoup d'expreſſion dans ſes têtes, beaucoup de nobleſſe dans ſes penſées, & le tour de ſes figures tient du Parmeſan. Son plus fameux ouvrage eſt le Jugement univerſel, placé chez les Minimes de Vincennes. On voit ſon portrait dans un des coins du tableau. Un voleur en avoit déja coupé la toile, & étoit près de l'emporter; mais un religieux qui ſurvint empêcha le vol. On fit recoudre le tableau, & pour plus de ſûreté on le tranſporta, de l'égliſe où il étoit, dans la ſacriſtie. Il a été gravé par Pierre de Jode, Flamand, célebre deſſinateur. Jean Couſin a laiſſé un monument de ſon habileté dans la ſculpture; c'eſt le tombeau de l'amiral Chabot, qui eſt aux Céleſtins de Paris, dans la chapelle d'Orléans. Ce grand artiſte joignoit à des talents ſi variés, l'art de plaire à la cour où il étoit aimé & conſidéré; il y paſſa une partie de ſes jours auprès de Henri II, de François II, de Charles IX & de Henri III.

I. COUSTOU, (*Nicolas*) ſculpteur, né à Lyon en 1658, mort à Paris en 1733. Inſtruit d'abord par ſon pere, ſculpteur en bois, il développa ſes rares talents ſous le célebre Coyſevox, ſon oncle, & les perfectionna en Italie, où il avoit été envoyé en qualité de penſionnaire du roi, après avoir remporté le premier prix de ſculpture. Pendant ſon ſéjour à Rome, il fit,

d'après l'antique, la belle ſtatue de l'empereur Commode repréſenté en Hercule : on la voit dans les jardins de Verſailles, & les connoiſſeurs s'accordent à dire qu'elle eſt plus parfaite que l'original. De retour à Paris, Nicolas Couſtou exécuta beaucoup d'ouvrages qui le firent regarder comme un des premiers ſculpteurs de ſon ſiecle. Le détail en ſeroit trop long; contentons-nous d'indiquer les plus célebres, en ſuivant une eſpece d'ordre chronologique qui montrera la gradation du mérite de cet artiſte par ſes plus brillantes productions. 1° Les Chaſſeurs de la grande caſcade de Marly, excellent morceau. 2° A Marly encore, un petit Apollon qui court après Daphné, ce qu'on appelle *les Courſes :* cet ouvrage eſt noble, deſſiné & fini comme le bel antique. 3° Le grouppe de la Loire & de la Marne, dans le jardin des Thuileries : il eſt remarquable par ſes graces, par la grande maniere, & par la repréſentation naturelle des hommes, des femmes & des enfants : il eſt d'ailleurs bien contraſté, & l'on y voit de beaux acceſſoires. 4° Le Berger de la terraſſe des Thuileries : c'eſt le plus beau choix de nature dans l'âge de l'homme le plus favorable, c'eſt-à-dire de trente ans : ce morceau tient au caractere & à la proportion du fameux gladiateur Grec. 5° Les deux Nymphes placées à la ſuite du Berger, ſur la même terraſſe, ſe font diſtinguer par leurs graces. 6° La deſcente de croix placée au fond du chœur de Notre-Dame, & qu'on appelle communément le *Vœu de Louis XIII :* c'eſt un chef-d'œuvre qui renferme ce que le grand caractere de deſſin & le majeſtueux pathétique de l'expreſſion ont de plus intéreſſant : le Chriſt eſt d'un grand ſtyle. La figure de Louis XIII, à droite, qui offre ſon ſceptre & ſa couronne au Sauveur, eſt de Guillaume Couſtou ; & celle de Louis XIV, à gauche, qui accomplit le vœu du roi ſon pere, eſt de Coyſevox. 7° Le S. Denis à l'égliſe Notre-Dame eſt impoſant par la fierté du deſſin & la nobleſſe de la figure. 8° Jules Céſar aux Thuileries : l'attitude eſt belle, les draperies bien jettées, & la tête a de la nobleſſe.

nobleſſe. Nicolas Couſtou avoit fait pluſieurs deſſins pour cette figure : aucun ne plaiſoit à Girardon, qui, après la mort de le Brun, ayant été nommé directeur de tous les ouvrages en ſculpture, vouloit s'arroger une eſpece d'autorité ſur les artiſtes. Couſtou étoit bien loin de la reconnoître, ainſi que pluſieurs de ſes illuſtres confreres. Se croyant au moins l'égal de Girardon, il n'écouta point ſes avis ſur les deſſins en queſtion, mais il les porta directement à Louis XIV lui-même, qui choiſit celui que l'artiſte a ſi heureuſement exécuté en marbre. Il a fait encore beaucoup d'autres ouvrages, tels que la figure de la Saône en bronze, au bas du piédeſtal de la ſtatue équeſtre de Louis XIV à Lyon, des bas-reliefs agréables à la chapelle de Verſailles, & de beaux buſtes en marbre, notamment celui de Louvois à l'académie de peinture & de ſculpture. Louis XIV honora Nicolas Couſtou de ſon eſtime, & le combla de bienfaits. Il le gratifia d'une penſion de deux mille livres; & en 1720, Couſtou jouit d'une autre de quatre mille, qu'avoit eue Coyſevox ſon oncle. La ville de Lyon lui en accorda auſſi une de cinq cents livres. Ses productions feront toujours les délices des connoiſſeurs par le génie élevé, le beau choix, le deſſin correct, les attitudes vraies & nobles, les draperies élégantes & moëlleuſes qui les caractériſent. L'académie s'honore de le compter parmi ſes membres.

II. COUSTOU, (*Guillaume*) ſculpteur, frere du précédent, né à Lyon, mort à Paris en 1746, âgé de ſoixante-neuf ans. C'eſt un artiſte célebre, à qui la facilité du génie & de la main a fait produire beaucoup d'ouvrages excellents. Nous ne parlerons que des plus diſtingués. 1° Son morceau ou chef-d'œuvre académique, eſt un Hercule ſur le bûcher, d'une grande maniere. 2° On voit ſur la porte principale de l'hôtel de Soubiſe un Hercule & une Pallas d'une hardieſſe ſinguliere d'exécution. 3° Dans l'égliſe de Notre-Dame, la figure de Louis XIII préſentant ſa couronne à la

Vierge; elle eſt d'un grand caractere & très-expreſſive. 4° A Marly, la charmante ſtatue d'Hypomene, en pendant avec le fameux Apollon de Nicolas Couſtou, ſon frere : c'eſt ce qu'on appelle *les Courſes.* 5° Dans le même jardin de Marly, ces chevaux ſi renommés, & qui ſont domtés par des écuyers: ils défient, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme, ceux de *Monte-Cavallo.* L'artiſte leur a imprimé non-ſeulement le caractere extérieur des formes, il leur a même prêté les divers ſentiments de nobleſſe & de fierté. Les palefreniers qui retiennent avec vigueur ces chevaux fougueux, ſont d'un grand caractere de deſſin, ainſi que les chevaux eux-mêmes; ce qui montre un grand ſçavoir & une grande hardieſſe de travail. 6° Une figure en bronze pour la ville de Lyon, repréſentant le fleuve du Rhône : elle eſt d'une belle attitude & d'une grande maniere. 7° Le mauſolée du cardinal Dubois dans l'égliſe de S. Honoré, qui eſt d'une vérité frappante. 8° Toute la décoration du portique de l'entrée de la cour royale des Invalides, conſiſtant d'abord dans le ceintre du fronton, qui fait le couronnement de la porte. Louis XIV y eſt repréſenté à cheval avec une grande dignité. Aux deux angles du piédeſtal ſont deux vertus aſſiſes : l'une eſt la Force & l'autre la Prudence; morceaux excellents, ainſi que les ſtatues de Mars & de Minerve, figures coloſſales ſur des piédeſtaux de chaque côté de la porte d'entrée. 9° Dans l'égliſe des Jéſuites de la rue Saint-Antoine, deux anges faiſant le ſupport du cœur de Louis XIV : ces figures, moitié argent & moitié bronze, ſont très-bien travaillées. Enfin, bien d'autres ouvrages pour Petit-Bourg, pour des égliſes, pour la décoration du piédeſtal de la ſtatue de Louis XIV, à la place Vendôme. Il a fait auſſi beaucoup de buſtes, dont les plus remarquables ſont ceux de Louis XV & du cardinal de Rohan. Cet artiſte fut nommé directeur de l'académie de peinture & de ſculpture. Il a laiſſé deux fils, dont l'un, par ſes talents, occupe un rang diſtingué dans la ſculpture, & ſoutient un nom ſi cher aux arts.

COUVREUR, (*Andrienne* LE) actrice, fille d'un chapelier de Fiſme en Champagne, naquit en 1695. Etant venue à Paris, le comédien le Grand lui donna les premieres leçons de la déclamation, & lui fit repréſenter quelques pieces dans des maiſons particulieres; enſuite elle alla jouer la comédie à Strasbourg. Revenue à Paris, elle y débuta par le rôle de Monime, dans *Mithridate*, fut reçue en 1717, & mourut en 1730, âgée de trente-ſept ans. Mademoiſelle le Couvreur fut une des plus célebres actrices tragiques qui aient paru ſur le théâtre. Elle étoit médiocre & très-médiocre dans le haut-comique. Elle voulut eſſayer de jouer le rôle de Célimene dans le *Miſanthrope*, & elle fut obligée d'y renoncer. Dans *Bazile & Quitterie*, elle manqua celui de Quitterie. Ce n'eſt point qu'elle eût une déclamation chantante; au contraire, elle récitoit comme l'on parle; & lorſqu'elle étoit en ſcene avec le fameux Baron, ils y mettoient l'un & l'autre le ton familier de la converſation, ſans jamais trop l'élever; & ils avoient tout le naturel qu'il eſt poſſible de conſerver, en gardant toute la nobleſſe & la dignité convenables à leurs rôles.

Mademoiſelle le Couvreur avoit toute l'intelligence, la fineſſe & l'art que nous avons admirés dans mademoiſelle Clairon, mais elle avoit infiniment plus de ſenſibilité & d'entrailles. Elle rompoit d'ailleurs davantage la meſure des vers; ce qui donnoit un air beaucoup plus naturel à ſon débit, & augmentoit l'illuſion de la repréſentation. Cette actrice fut attachée juſqu'à ſa mort à M. le comte depuis maréchal de Saxe, qu'elle enleva, dit-on, à une très-grande dame. L'on a fait des contes ſur la façon dont elle mourut. Quoi qu'il en ſoit, elle a vécu long-temps avec ce héros de la France, lorſqu'il étoit dans ſa premiere jeuneſſe, & qu'il n'étoit encore héros qu'en amour; & il l'étoit. Le comte de Saxe écrivit de Courlande à mademoiſelle le Couvreur de lui chercher un ſecours d'argent; cette fameuſe actrice vendit ſa vaiſſelle & ſes bijoux, & lui fit une ſomme de quarante mille livres. (*Anecdotes Dramatiques.*)

I. COYPEL, (*Noël*) peintre & graveur, né à Paris en 1629, mort dans la même ville en 1707. Son pere, Guyon Coypel, cadet de Normandie, le mit à Orléans ſous la diſcipline d'un nommé Poncet, éleve de Vouet. Ce peintre infirme & incommodé de la goutte, ne pouvant vaquer à ſes affaires, en donnoit le ſoin au jeune Coypel, en qui il avoit remarqué du jugement & de l'eſprit. Ces occupations détournoient beaucoup Noël, avide d'acquérir les connoiſſances de ſon art : il tâchoit de réparer pendant la nuit, le temps qu'il perdoit pendant le jour. Enfin, laſſé de cet aſſujettiſſement, il quitta ſon maître, & revint à Paris à l'âge de quatorze ans. Le haſard le conduiſit un jour dans l'égliſe des Jacobins, rue Saint-Honoré, ou Quillerier peignoit la chapelle de S. Hyacinthe. L'enfant s'approche, & examine l'ouvrage : ſon attention frappe le peintre, qui le queſtionne, lui préſente un pinceau, &, autant ſurpris que ſatisfait de ſes talents prématurés, l'occupe pendant quelque temps. Bientôt après Coypel eut occaſion de ſe faire connoître d'une maniere également avantageuſe à Charles Errard, chargé des peintures qu'on faiſoit au Louvre. Il reçut une paye auſſi forte que les plus habiles de l'attelier; & comme M. Ratabon, ſurintendant des bâtiments, en paroiſſoit étonné, Errard lui dit *qu'il ne falloit pas payer ſelon l'âge, mais ſelon le mérite.*

Dès ce moment la réputation de Coypel fut établie, & il ne travailla plus que pour le roi. Le palais des Thuileries eſt ſur-tout embelli de ſes ouvrages. Il peignit auſſi le grand ſallon de compagnie, qui ſert préſentement de ſalle des gardes au Palais-Royal. On y voit dans le plafond des figures d'une correction de deſſin, que l'on admireroit dans les plus grands maîtres. Les tableaux qu'il fit pour orner la grand'chambre du parlement de Bretagne, mirent le ſceau, pour ainſi dire, à ſa réputation, & lui mériterent l'eſtime des connoiſſeurs. Ses talents lui avoient procuré l'entrée de l'académie en 1663, & une place de profeſſeur en 1664. Louis XIV, toujours empreſſé à récom-

penſer le mérite, lui donna, en 1672, un logement aux galeries du Louvre, & le nomma directeur de l'académie à Rome. Coypel prit poſſeſſion de cette place avec un éclat & une pompe qui firent honneur à la nation Françoiſe; il logea l'académie dans un grand palais, où il fit mettre au-deſſus de la porte les armes de France. Occupé tous les ſoirs à deſſiner, il encourageoit, par ſon exemple, la jeuneſſe, & il corrigeoit les deſſins des penſionnaires. Les avis qu'il leur donnoit, étoient autant de préceptes lumineux ſur la pratique & la théorie de l'art.

Le cavalier Bernin, Carle Maratte, & tous les amateurs de Rome admirerent ſa capacité pendant trois ans qu'il demeura dans cette ville. Son fils, Antoine Coypel, qu'il avoit amené avec lui quoiqu'il n'eût que onze ans, ne les ſurprit pas moins par ſes progrès conſidérables : il donna dès-lors les grandes eſpérances qu'il a ſi bien remplies dans la ſuite. Ce fils étoit l'unique fruit du mariage de Noël Coypel avec Magdeleine Hérault, qui joignoit à beaucoup de vertus le talent de la peinture, & qui réuſſiſſoit ſur-tout dans le portrait, genre auquel ſon mari s'étoit appliqué avec ſuccès. Il eut le malheur de la perdre peu après ſon retour en France. De nouveaux liens avec Anne Perrin lui firent éprouver quelques inquiétudes ſur le ſort des nombreux enfants qu'elle lui donna. Son déſintéreſſement & ſon application extrême l'avoient empêché juſques-là de veiller beaucoup à ſes affaires; il reconnut pour-lors que la fortune cherche rarement les perſonnes qui ne vont pas au devant d'elle. Mais les bienfaits du Roi purent ſervir à diminuer ſes peines; il fut gratifié d'une penſion de mille écus, & nommé directeur de l'académie de peinture après la mort de Mignard.

Ce fut dans ce temps-là qu'il entreprit, à l'âge de ſoixante-dix-huit ans, les peintures à freſque qui ſont au deſſus du maître-autel de l'égliſe des Invalides; morceaux admirables, & qui prouveront à jamais ſon habileté. On peut dire en général que ſes ouvrages

ſont remarquables par des compoſitions heureuſes, une belle expreſſion, un bon goût de deſſin & un coloris agréable ; mais on doit ajouter que le Sueur lui revenoit dans toutes ſes idées. Une de ſes maximes étoit qu'il étoit plus avantageux à un grand peintre de traiter un ſujet ſtérile, que ſon eſprit fécond & ingénieux enrichit toujours, que d'avoir à peindre une hiſtoire ample, où l'on eſt accablé de l'abondance de la matiere, & dont il faut plutôt retrancher quelque choſe d'eſſentiel, qu'y ajouter du ſien. Outre les ouvrages dont on a parlé, on en trouve pluſieurs à Verſailles, à Trianon, au vieux Louvre, dans l'égliſe des Chartreux. L'égliſe de Notre-Dame poſſede un excellent tableau de lui, qui repréſente le martyre de S. Jacques. Il a gravé trois planches à l'eau-forte, & il y en a une vingtaine gravées d'après lui. Il a eu pour éleves ſes deux fils, Antoine & Noël-Nicolas Coypel, & Charles Pocrion ſon parent.

II. COYPEL, (*Antoine*) peintre & graveur, né à Paris en 1661, mort dans la même ville en 1722. Cet artiſte célebre eut le bonheur de trouver dans ſon pere un maître habile qui cultiva les diſpoſitions qu'il montra pour la peinture dès ſon enfance. Dans le temps qu'il faiſoit ſes études au college d'Harcourt, il alloit, les jours de congé, deſſiner à l'académie, où il remporta même quelques petits prix de deſſin. M. Colbert, frappé de ſes premiers eſſais, engagea Noël Coypel, ſon pere, nommé directeur de l'académie à Rome, d'emmener ſon fils avec lui, quoiqu'il n'eût que onze ans. La maniere dont ce jeune homme étudia les ouvrages de Raphaël, de Michel-Ange, des Carraches, & les belles ſtatues antiques, fit comprendre à quel point ſon goût étoit déja formé. Il remporta un prix à l'académie de Saint-Luc, n'ayant que douze ans & demi. Ses progrès ſurprenants lui attirerent l'eſtime & l'amitié de Carle Maratte, pour lequel ſa reconnoiſſance fut extrême, & du cavalier Bernin, qui préſagea dès-lors ce qu'il ſeroit un jour. Après trois ans de ſéjour à

Rome, on lui conſeilla d'aller en Lombardie pour étudier les chefs-d'œuvre du Correge, du Titien & de Paul Véroneſe.

De retour en France, il ſe fit bientôt connoître par des ouvrages qui prouverent avec quelle utilité il avoit employé ſon temps en Italie. Agé ſeulement de vingt ans, il fut reçu avec applaudiſſement à l'académie en 1681, & dans la même année il fut nommé premier peintre de Monſieur, frere unique de Louis XIV. Cette place lui procura l'amitié de monſeigneur le duc de Chartres, depuis régent du royaume. Ce prince venoit ſouvent le voir travailler, &, prenant du goût pour la peinture, voulut être ſon diſciple. Perſonne n'ignore les progrès ſurprenants que cet illuſtre éleve fit ſous un maître qui regarda ſes premiers ouvrages comme les productions d'un rival qu'il falloit ſurpaſſer. Antoine Coypel n'étoit point encore occupé à ces grands ouvrages qui mirent dans la ſuite le ſceau à ſa réputation; mais il fit pluſieurs tableaux de chevalet, qui attiroient dans ſon cabinet une foule d'amateurs, auſſi-tôt qu'ils étoient terminés. Le célebre Santeuil, voyant ſon tableau du ſacrifice de Jephté, où cette innocente fille eſt repréſentée recevant les derniers adieux de ſes compagnes déſeſpérées, dit avec cet enthouſiaſme qui lui étoit familier: *Quot victimæ in unâ!* & frappé, dans un autre, de la douleur noble & ſoumiſe dont la Vierge paroît pénétrée au pied de la croix, il s'écria: *Crux altera, Mater!*

L'envie que tous ces beaux morceaux exciterent, put cauſer quelques dégoûts à Coypel; mais elle ne ſervit enfin qu'à mettre ſon mérite dans un plus grand jour. On lui faiſoit les offres les plus avantageuſes en Angleterre, où ſon nom étoit déja fort connu. Un jour qu'il s'entretenoit avec ſa femme, diſtinguée par ſes vertus, des chagrins qu'il éprouvoit en France, & de la ſituation heureuſe qu'on lui promettoit chez l'étranger, on vint l'avertir qu'un de ſes amis le prioit de deſcendre à un fiacre arrêté devant ſa porte. Quelle fut ſa ſurpriſe de reconnoître monſeigneur le duc de Char-

tres, qui l'emmene avec lui aux Champs Eliſées, & qui emploie les raiſonnements les plus forts pour l'empêcher de quitter ſa patrie ! Ils n'étoient plus néceſſaires : la reconnoiſſance avoit déja parlé au cœur de notre artiſte, trop flatté des bontés d'un ſi grand prince. Pénétré de ces ſentiments, il lui voua pour ainſi dire ſon pinceau ; & lorſque, dans l'eſpace de deux ans, il termina cette ſuperbe galerie du Palais-Royal, où il a repréſenté l'Hiſtoire d'Enée, ſon ardeur ſans doute lui prêta des forces extraordinaires, pour achever une entrepriſe ſi difficile dans un temps ſi limité.

Cet ouvrage, généralement applaudi, lui procura l'honneur de travailler pour le roi dans la chapelle de Verſailles. Il y peignit la Gloire qui en occupe le plafond. Lorſque Louis XIV le vit pour la premiere fois de ſa tribune, il fut frappé d'une ordonnance ſi noble, ſi riche & ſi impoſante ; mais il trouva les figures d'une proportion trop grande. Ayant cependant apperçu le lendemain Coypel à ſon petit couvert, il l'appella, & lui dit : *Les figures de votre beau plafond m'avoient paru trop fortes ; mais ma critique n'étoit pas juſte : vous avez dû travailler pour deux points de vue. J'ai examiné votre ouvrage du bas de ma chapelle, & je ſuis convenu que vous euſſiez mal fait de tenir ces figures plus petites. Ce morceau eſt beau ; & plus on le regarde attentivement, plus il vous fait honneur. Déſormais j'aurai ſoin de vous.* En effet, ce prince lui donna la place de directeur des tableaux & deſſins de la Couronne, & confirma volontiers ſon élection pour la place de directeur de l'académie en 1714. Il n'avoit plus qu'un pas à faire pour arriver au faîte des honneurs, & les circonſtances l'y conduiſirent.

Après la mort de Louis XIV, qui depuis Mignard n'avoit point voulu nommer de premier peintre, le duc d'Orléans, devenu régent du royaume, fit nommer Coypel premier peintre de Louis XV en 1716, & ennoblir l'année ſuivante. Alors il partagea ſon temps entre les grands ouvrages qui lui reſtoient à faire pour la galerie du Palais-Royal, & une nouvelle

ſuite de tableaux des principaux ſujets de l'Iliade, deſtinée à ſervir de modele pour les tapiſſeries; mais l'épuiſement où l'avoient jetté tous ſes travaux le fit tomber dans une langueur qui lui cauſa la mort, âgé de ſoixante-un ans. Il fut inhumé à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Antoine Coypel avoit de la nobleſſe dans les ſentiments. Il ne concevoit pas que, dans une ſituation aiſée, un peintre pût accepter aucun préſent des jeunes éleves. Auſſi-tôt que les ſiens étoient en état de lui rendre quelques ſervices, il ſe croyoit obligé de les reconnoître par ſes dons. A la mort de ſon pere, qui laiſſoit en bas âge une famille nombreuſe, il ſe déshérita en faveur de ſes freres & ſœurs, pour les ſoutenir & les faire élever; & ſa femme fut la premiere à le féliciter ſur une action ſi généreuſe & ſi ſenſée. Son génie ne ſe bornoit pas ſeulement au maniement du pinceau; il a compoſé ſur la peinture un ouvrage en forme de conférences, & une Epître en vers ſur le même ſujet, adreſſée à ſon fils, que Boileau ſon ami le preſſa de donner au public. On y reconnoît qu'il écrivoit avec beaucoup d'élégance & de pureté. Quant à ſes ouvrages de peinture, ils portent l'empreinte d'une invention facile, d'une compoſition noble & majeſtueuſe, d'un coloris gracieux, d'une expreſſion forte des paſſions, des airs de tête agréables, & d'un talent ſingulier pour peindre les enfants. Ses dernieres productions ſe reſſentent peut-être un peu de la mélancolie à laquelle il avoit été toujours ſujet, & qui redoubla vers la fin de ſes jours. On n'y voit plus le brillant & la même légéreté de pinceau, comme dans celles de ſon bon temps.

Il ſuffit d'indiquer quelques-unes de ces productions; elles ſe trouvent dans l'égliſe de Notre-Dame, dans le chœur des Chartreux, aux religieuſes de l'Aſſomption, dans l'ancienne paroiſſe de Verſailles, à Meudon, à Marly, &c. Mais il faut ajouter que, dans l'Hiſtoire d'Enée, il a repréſenté les dames de la cour les plus célebres alors par leur beauté; qu'on y voit un Mer-

cure en raccourci, avec la Diſcorde fendant la nue; dont l'optique ſe fait admirer des connoiſſeurs ; & qu'on y remarque encore un Neptune qui calme la fureur des vents, connu dans Virgile par ces mots: *Quos ego.* Cet artiſte a fait une grande partie des deſſins pour les médailles de Louis XIV, dont l'académie des inſcriptions étoit chargée, & dans laquelle il prit ſéance en 1701, en qualité d'aſſocié. Par reconnoiſſance, il orna la ſalle où ſe tiennent les aſſemblées, de cinq tableaux allégoriques. On a gravé conſidérablement d'après ce maître, & il a gravé lui-même quelques pieces à l'eau forte.

III. COYPEL, (*Noël-Nicolas*) peintre & graveur, né à Paris en 1692, mort dans la même ville en 1735. Il étoit fils de Noël, & frere d'Antoine Coypel. On l'appelle ordinairement Coypel l'oncle. Il eut le malheur, à l'âge de quinze ans, de perdre ſon pere qui avoit été ſon maître. Mais ſes talents & un travail aſſidu contribuerent à le perfectionner. Pluſieurs prix remportés à l'académie devoient lui mériter la penſion du roi, & lui procurer l'occaſion d'aller à Rome; une faction de jaloux ſe mit à la traverſe, & l'empêcha de faire ce voyage qui formoit ſon plus grand deſir. Il tâcha de ſuppléer aux connoiſſances qu'il auroit pu acquérir en étudiant les grands maîtres de l'Italie, par les belles collections de gravures que nous en poſſédons; & il n'en devint pas moins habile. Reçu à l'académie en 1720, ſon mérite ne fut néanmoins bien reconnu qu'après la mort de ſon frere. Soit timidité de ſa part, ſoit que le rang de premier peintre eût effrayé un jeune homme qui n'avoit que lui-même pour appui, (car la diſproportion d'âge entre les deux freres, & peut-être un peu de jalouſie de métier, ne les avoient pas unis d'une étroite amitié,) il eſt certain que Noël-Nicolas avoit été comme ignoré juſqu'alors.

A cette époque, on commença à lui rendre plus de juſtice; &, lorſqu'en 1727 le roi, pour encourager les peintres de ſon académie, ordonna un concours

en accordant un prix de cinq mille livres, ſans compter quinze cents livres pour le tableau victorieux, le public n'héſita pas à donner la préférence à celui de Coypel ſur douze autres de la même grandeur. Il repréſentoit le Triomphe d'Amphytrite ; & tout le monde en admira l'ordonnance, & le coloris frais & ſuave. Le prix fut cependant partagé entre deux peintres qui avoient plus de crédit que lui. M. le comte de Morville, ſecrétaire d'Etat, dont l'amour pour les beaux-arts égaloit les connoiſſances, le dédommagea de cette injuſtice ; il lui donna la ſomme de quinze cents livres promiſe au tableau gagnant. Il étoit de la deſtinée de cet artiſte d'être traverſé toute ſa vie. S'étant accordé avec les marguilliers de l'égliſe de Saint-Sauveur, pour décorer la chapelle de la Vierge, ſans aucun intérêt pour lui-même, & à condition ſeulement qu'ils payeroient le débourſé des couleurs & des échafauds, il exécuta ce nouvel ouvrage avec un applaudiſſement général : ſa compoſition, ſon coloris, l'art avec lequel il a diſtribué les clairs & les ombres, la légéreté des draperies, une vapeur qui ſemble envelopper toutes les figures, l'artifice du plafond qui paroît d'en bas un plein cintre, quoiqu'il ſoit effectivement plat, tout fut un ſujet d'admiration pour les connoiſſeurs.

Mais le mérite de ce morceau échappa aux yeux des marguilliers. Ne s'attendant pas que le mémoire des débourſés monteroit ſi haut, ils refuſerent de le payer : il fallut plaider. Coypel demanda des arbitres pour eſtimer ſon ouvrage, & ils lui adjugerent ſa demande. Dans l'embarras que lui donna ce procès, il s'échauffa beaucoup ; &, s'étant bleſſé à la tête en paſſant bruſquement par une porte, il ſe plaignit long-temps de grands maux de tête, dont il mourut, âgé de quarante-trois ans, lorſque ſa réputation devenoit de jour en jour plus brillante.

Sur la fin de ſa vie, il s'étoit attaché avec beaucoup de ſuccès à peindre le portrait, tant à l'huile qu'au paſtel. On y trouve la fraîcheur de la chair, un maniement de paſtel admirable, une légéreté de main

ſurprenante ; la vérité, la vie, l'eſprit, y ſont exprimés. Ses autres ouvrages ſont remarquables par beaucoup d'élégance & de correction dans le deſſin, par un pinceau frais & moëlleux, par une touche légere & ſpirituelle, par des airs de tête gracieux, & des compoſitions riches & piquantes, dans leſquelles la nature étoit toujours conſultée. On voit quelques-uns de ces ouvrages dans la ſacriſtie des Minimes de la Place-Royale, dans l'égliſe de la Sorbonne, dans les ſalles de l'académie, dont il avoit été nommé profeſſeur en 1733. Il a gravé à l'eau-forte quatre morceaux de ſa main, & on en a gravé treize d'après lui, entr'autres, l'Alliance de Bacchus & de Vénus.

IV. COYPEL, (*Charles*) peintre & graveur, né à Paris, mort dans la même ville en 1753, âgé de cinquante-huit ans. Il étoit fils & éleve d'Antoine Coypel. Il dit lui-même, dans la vie qu'il nous a laiſſée de ſon pere, écrite avec beaucoup d'élégance, qu'il apprit à manier le crayon, en copiant ſous ſes yeux des ouvrages du Carrache, de Raphaël, & de pluſieurs autres grands maîtres ; & que ce pere ſouffroit avec impatience qu'il prît les ſiens pour modele. Il ajoute qu'il l'exhortoit à voir ſouvent meſſieurs de Troy, l'Argilliere & Rigaud, avec leſquels il étoit très-lié, & à ne rien négliger pour mériter d'en être aimé ; & qu'en effet, après la mort de ce pere ſi propre à le guider, & qui lui laiſſoit à faire un chemin long & difficile, il trouva, dans ces trois reſpectables maîtres, trois amis expérimentés prêts à l'écouter en tout temps, & prompts à lui faire part avec tendreſſe de leurs ſçavantes réflexions. Charles Coypel en retira le plus grand profit ; il acquit une réputation brillante & méritée. Reçu à l'académie à l'âge de vingt-un ans, il en devint dans la ſuite profeſſeur, recteur & directeur, & fut nommé premier peintre du roi, en 1747.

Ses talents ne ſe bornoient pas ſeulement à la peinture. Doué de beaucoup d'eſprit, & plus inſtruit dans les belles-lettres que ne le ſont communément les ar-

tiſtes, il écrivoit très-bien. Les diſcours qu'il liſoit aux aſſemblées publiques de l'académie, & qu'on trouve preſque tous imprimés dans le Mercure, renferment les charmes de la diction, la fineſſe des obſervations & l'importance des préceptes. Il compoſa pluſieurs pieces de théâtre, dont quelques-unes furent jouées à la cour. On voit de ſes ouvrages pittoreſques à Saint-Germain-l'Auxerrois, à Saint-Méry, &c. Ils ſont la plupart d'une belle compoſition, d'une touche facile, & d'un coloris brillant. On a gravé d'après lui, & il a gravé lui-même.

COYSEVOX, (*Antoine*) ſculpteur, né à Lyon en 1640, mort à Paris en 1720. Cet artiſte, iſſu d'une famille Eſpagnole, montra dans ſon enfance des talents ſinguliers qui annonçoient ce qu'il devoit être un jour. Il n'avoit encore que vingt-ſept ans, lorſque le cardinal de Furſtemberg le fit venir en Alſace pour décorer ſon magnifique palais de Saverne. Coyſevox exécuta, pendant quatre ans qu'il demeura dans ce pays, des ouvrages qui firent autant d'honneur à ſa facilité qu'à l'excellence de ſes talents. A ſon retour d'Allemagne, Paris devint le théâtre de ſa gloire. On ſe bornera à citer quelques-uns de ſes ouvrages les plus remarquables. 1° Le mauſolée du grand Colbert, dans l'égliſe de S. Euſtache. On ne ſçauroit trop admirer la ſtatue de la Religion, placée à ce tombeau; elle eſt drapée dans un ſtyle parfait, & conforme au goût ſévere des draperies antiques.

1° Les magnifiques grouppes placés proche le pont tournant aux Thuileries, dont l'un repréſente la Renommée ſur un cheval ailé, l'autre Mercure ſur Pégaſe. Les ajuſtements des deux figures ſont rendus avec un art infini. Les portions de leurs draperies, qui ſont expoſées à l'agitation de l'air, en ſuivent les impreſſions avec une légéreté qui ſemble contredire le marbre. Un ciſeau délicat en a ſupprimé toutes ces caſſures inutiles, qui, loin d'enrichir l'étoffe, lui donnent un air de rocher. L'auteur en a fait ſervir les plis à ſoutenir les membres iſolés des figures, à étendre

leurs maſſes, & à leur aſſocier des fonds avantageux, qui concourent au repos & aux graces du tout enſemble.

3° Le Faune jouant de la flûte au même jardin des Thuileries. Ce morceau réunit l'excellence du deſſin, la nobleſſe des formes & la préciſion des contours. Les Nymphes que l'on voit à côté ſont auſſi de cet artiſte. 4° Pluſieurs ouvrages qui ornent les jardins de Verſailles & de Marly. On trouve au bas de la grande caſcade du dernier jardin, deux excellents grouppes en marbre, dont l'un repréſente Neptune & l'autre Amphytrite. 5° Une ſtatue de Louis XIV en bronze, qui eſt en pied dans la cour de l'hôtel-de-ville de Paris. Enfin, les buſtes de pluſieurs hommes célebres. Celui de le Brun, qu'il fit pour ſa réception à l'académie, eſt un chef-d'œuvre de pâte & de hardieſſe, ainſi que le buſte du fameux maréchal de Vauban; ce ſont des têtes que l'on peut nommer des *Vandyck* en ſculpture.

Coyſevox a été l'un des plus hardis travailleurs de marbre qui aient exiſté : il joignoit à la fécondité du génie l'habileté de l'exécution. Ses figures ont le caractere qui leur convient. La naïveté, la nobleſſe, la force & la grace ſont toujours également bien exprimées. Les talents de ce grand homme étoient relevés par des vertus qui les rendoient encore plus admirables. Compatiſſant pour les pauvres, aſſidu aux exercices de la religion, exact à en remplir les devoirs, il avoit des dehors ſimples & une modeſtie des plus aimables. Quelqu'un le félicitant, à la fin de ſa vie, ſur ſon habileté. *Si j'en ai eu*, répondit-il, *c'eſt par quelques lumieres qu'il a plu à l'Auteur de la nature de m'accorder, pour m'en ſervir comme de moyen pour ma ſubſiſtance; ce vain fantôme eſt prêt à diſparoître auſſi bien que ma vie, & à ſe diſſiper comme une fumée.* Éloigné de toute intrigue, ſon mérite fut le ſeul titre, auprès de Louis XIV, pour obtenir une penſion de quatre mille livres. Il fut élevé à la dignité de chancelier de l'académie, dont il étoit membre depuis 1676.

COXCIE, (*Michel*) peintre, né à Malines en 1497, mort à Anvers en 1592. Après avoir pris les leçons de Vanorley de Bruxelles, il ſe rendit à Rome, où il reſta long-temps, tâchant d'imiter les ouvrages de Raphaël; il peignit même ſous lui dans l'égliſe de l'*Anima*. Son retour dans ſa patrie fut ſignalé par des tableaux qui parurent extrêmement agréables, & qui lui firent une grande réputation. Il eſt vrai qu'il uſoit d'un peu de ſupercherie : comme il étoit peu fertile en inventions, il employoit les deſſins qu'il avoit faits en Italie d'après les plus grands maîtres, & qui n'étoient pas encore connus dans les Pays-Bas. Malheureuſement pour lui, Jérôme Coeck, étant arrivé de Rome, publia l'Ecole d'Athenes par Raphaël, & pluſieurs autres deſſins; on découvrit alors les plagiats de Coxcie. Malgré cela, on eſt obligé de convenir que ce peintre eſt un des premiers de ſon pays, qui montra un goût plus épuré, & dont les ouvrages ſoient les plus eſtimables. Il devint fort riche, & fit bâtir à Malines trois maiſons ou hôtels, qu'il enrichit de ſes tableaux fort recherchés, mais difficiles à trouver. Il ſçavoit donner, ainſi que Raphaël, beaucoup de graces à ſes femmes, & il imitoit ſa maniere pure & ſuave de peindre. Appellé à Anvers pour orner la maiſon de ville, il ſe laiſſa tomber du haut de l'échafaud ſur lequel il travailloit, dans l'eſcalier. Il mourut peu de jours après, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

CRAESBEKE, (*Joſeph van*) peintre, né à Bruxelles en 1608; on ignore l'année de ſa mort. Sa premiere profeſſion étoit celle de boulanger, qu'il alla exercer à Anvers. La conformité de ſes mœurs baſſes & crapuleuſes le lia avec Brauwer. A peine avoit-il vuidé ſon four, qu'il ſe rendoit chez ſon ami, où il examinoit ſa maniere d'ébaucher & de finir ſes ouvrages. Il ſe ſentit animé du deſir de l'imiter : il peignit à ſon tour; &, aidé des leçons de Brauwer, il vint preſqu'à bout de l'égaler dans ſon art. M. Deſcamps rapporte que Craesbeke avoit une femme jolie, dont il

devint jaloux ; & que, voulant s'assurer si elle l'aimoit ; il s'avisa d'un moyen qui ne pouvoit partir que d'une tête comme la sienne. Il se peignit sur la poitrine une plaie considérable, & parut avoir une chemise toute ensanglantée. Il mit auprès de lui son couteau de palette, aussi rougi. Alors il fit des cris épouvantables qui appellerent sa femme en haut : elle lui donna des marques si peu équivoques de sa douleur, qu'elle le guérit de sa jalousie. Après avoir embrassé sa femme, il la consola, & lui avoua la supercherie que sa passion pour elle lui avoit suggérée.

Craesbeke a peint des sujets bas & dégoûtants. Il étudioit ses grimaces devant son miroir. Souvent il se mettoit un emplâtre sur l'œil en ouvrant une bouche effroyable ; & c'est ainsi qu'il a fait plusieurs fois son portrait. Ses tableaux représentoient des tabagies, des corps-de-garde, des querelles de gens ivres. S'il n'a pas la finesse & la touche aussi large que Brauwer, c'est du moins celui qui en a le plus approché. On voit à Anvers un de ses tableaux sur bois, des plus corrects qu'il ait faits : il représente les portraits des principaux confreres de la confrérie des maîtres en fait d'armes, & leurs différents exercices.

I. CRAMOISY, (*Sébastien*) célebre imprimeur de Paris dans le dernier siecle. Le mérite réunit sur sa tête toutes les récompenses dues à la droiture & à la probité, telles que la dignité d'échevin, la premiere place de la juriſdiction consulaire, l'administration des hôpitaux, & enfin la direction de cette imprimerie célebre qui fut établie de son temps au Louvre, par l'un des plus grands ministres que la France ait eus. Dès qu'il eut été reçu imprimeur, il travailla avec ardeur à mériter la grande réputation que l'Europe entiere lui accorda bientôt dans son art. En effet, il ne négligea rien pour surpasser ses prédécesseurs. Cependant, quelques efforts qu'il put faire, il n'égala jamais, par la beauté des caracteres & par l'exactitude, les Etiennes, les Manuces, les Frobens, &c.

Il a imprimé beaucoup de livres en ſon particulier, avant d'être directeur de l'imprimerie royale, & entr'autres l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique grecque & latine de Nicéphore*, 2 vol. in-fol. *Saint Chryſoſtôme*, en 9 vol. in-fol. grec & latin, en 1636. *Hiſtoriæ Francorum ſcriptores And. Ducheſne*, 5 vol. in-fol. *Caroli à ſancto Paulo Geographia ſacra, ſive notitia epiſcopatium Eccleſiæ univerſæ*, in-fol. 1641, livre rare & eſtimé; les ouvrages du P. Sirmond, du P. Petau, & pluſieurs autres qu'il a imprimés au Louvre, & qu'il ſeroit beaucoup trop long de rapporter.

II. CRAMOISY, (*Claude*) frere du précédent, a imprimé un grand nombre de livres. Son frere ſe ſervit de lui pour diriger en ſecond l'imprimerie royale, dont il étoit directeur.

III. CRAMOISY, (*Gabriel*) autre frere du célebre Sébaſtien. Il a imprimé pluſieurs livres : le plus conſidérable eſt le *Traité des Droits des libertés de l'Egliſe Gallicane, & des preuves des libertés de cette même Egliſe*, 4 vol. in-fol. Cette édition penſa ſuſciter des affaires à Gabriel. Quelques prélats s'aſſemblerent à ſainte Genevieve, & dreſſerent un écrit contre cet imprimeur; mais heureuſement ils n'avoient aucun ordre du Roi ni aucune miſſion du clergé. Néanmoins Gabriel, voulant ſe mettre à couvert de tout reproche, réimprima les preuves à part, avec privilege du roi, après qu'elles eurent été augmentées. Il diviſa cette réimpreſſion en 2 vol. in-4°. Elle fut faite en 1651. Il imprima encore, & toujours en ſociété avec Sébaſtien ſon frere, *Theodoreti Opera græco-lat.* en 4 vol. in-fol. en 1642, & le *Commentaire* de M. Dupuis *ſur le Traité des libertés de l'Egliſe Gallicane de Pierre Pithou.*

CRANTZ, (*Martin*) *Ulric* GÉRINC, & *Michel* FRIBURGER, tous trois Allemands & imprimeurs habiles, furent attirés à Paris par les docteurs de la maiſon de Sorbonne, vers l'an 1470. Il paroît que Géring reſta le maître des imprimeries de la Sorbonne. Il employa les grandes richeſſes qu'il avoit acquiſes

dans ſon art, à des fondations conſidérables en faveur des colleges de Sorbonne & de Montaigu. Mais s'il étoit bon imprimeur, il n'étoit pas littérateur de goût. Le premier livre qui ſortit de la preſſe de Sorbonne ſont les *Epîtres de Gaſparinus Pergamenſis.* Ce choix ſeul prouve la barbarie dans laquelle nous étions alors plongés.

CRAPONE, (*Adam* DE) ingénieur, né à Salon en Provence, d'une famille noble, originaire de Piſe en Italie, qui fut fondue dans celle des Grignans. Ce gentilhomme, célebre par ſon eſprit & par ſes ouvrages, floriſſoit dans le ſeizieme ſiecle. Il commença en 1568 à travailler au canal appellé de ſon nom *Crapone*, qui eſt tiré de la riviere de la Durance juſqu'à Arles, & qui porte l'abondance dans les campagnes ſtériles. Il avoit auſſi entrepris de joindre les deux mers en France; ouvrage projetté par les Romains, & dont l'exécution étoit réſervée au ſiecle à jamais mémorable de Louis XIV. (*Voyez* RIQUET.) Les malheurs des temps empêcherent ſans doute la continuation des travaux que Caprone avoit commencés par ordre du roi Henri II. Ce prince avoit pour lui la plus grande eſtime, & il le préféroit aux étrangers que la reine Catherine de Médicis, ſa femme, ptotégeoit en France. La ville de Fréjus eſt redevable à ce gentilhomme de l'écoulement des eaux croupiſſantes qui rendoient l'air très-mal ſain. Il fit auſſi à Nice pluſieurs ouvrages très-utiles. Ses talents exciterent l'envie de ſes enenmis, & il en devint la triſte victime. Envoyé par Henri II à Nantes pour y démolir les travaux d'une citadelle qu'on avoit commencée ſur un très-mauvais terrain, il fut empoiſonné par les premiers entrepreneurs, & mourut dans la quarantieme année de ſon âge.

CRAYER, (*Gaſpard*) peintre, né à Anvers en 1582, mort à Gand en 1669. Les progrès qu'il fit ſous Coxcie, à Bruxelles, le mirent au-deſſus de ſon maître avant même qu'il le quittât. Son génie devoit être des plus heureux, puiſque, ſans ſortir de cette ville,

& n'ayant que la ſeule nature pour guide, il vint à bout de ſe former une belle maniere. Sa réputation s'étendit juſqu'en Eſpagne, & le roi lui envoya une chaîne & une médaille d'or, avec une forte penſion. Cette diſtinction, quelque flatteuſe qu'elle fût, n'excita pas ſans doute autant de ſenſibilité dans Crayer que l'éloge de Rubens, qui fit exprès le voyage d'Anvers pour le connoître, & qui, le voyant travailler à ce beau tableau du réfectoire de l'abbaye d'Affleghem, s'écria tout haut: *Crayer, Crayer, perſonne ne vous ſurpaſſera.* La ville de Bruxelles, ſe croyant honorée de poſſéder un auſſi grand artiſte, voulut le fixer pour toujours dans ſon ſein, & le décora d'une charge diſtinguée. Mais l'ambition n'avoit aucun pouvoir ſur ſon ame: il ne vouloit devoir ſa gloire qu'à ſes talents; & pour les perfectionner, ou s'y conſacrer en entier, il abandonna la cour & l'emploi dont on l'avoit gratifié, & ſe retira à Gand, où il trouvoit, diſoit-il, dans le repos un bonheur qu'il n'avoit pas goûté depuis long-temps.

Ses travaux y furent prodigieux. Il fit tout de ſuite vingt-un grands tableaux d'autel pour la ville de Gand: celle de Bruxelles lui en demanda beaucoup, & toutes celles de la Flandre & du Brabant exercerent ſon pinceau. Dans le temps qu'il ſe livroit à des occupations ſi importantes, Vandick, ſon ami, paſſa par Gand, & s'empreſſa de l'aller voir: il étoit encore grand matin, & le domeſtique faiſoit difficulté de le laiſſer entrer, ſous prétexte que ſon maître étoit au lit. Vandick inſiſte, & le force de dire à Crayer que Vandick étoit à Gand, & qu'il l'attendoit à ſa porte. Ce nom frappe notre peintre, qui ſe leve en ſurſaut, paſſe uniquement un bras dans ſa robe de chambre, & court au-devant de ſon ami. Celui-ci ne peut s'empêcher d'éclater de rire en le voyant dans un déshabillé ſi plaiſant. *Je veux*, lui dit-il, *vous peindre dans ce déſordre ſi convenable aux artiſtes, quand il eſt arrangé avec goût.* Il lui tint effectivement parole; & le portrait qu'il en fit occupe un rang diſtingué parmi ceux des

grands artiſtes qu'il a immortaliſés par ſon pinceau.

Crayer parvint juſqu'à une longue vieilleſſe, ſuite de ſa vie réglée : il déploya même à cet âge avancé toute la force de l'art qu'il avoit montrée dans ſon âge le plus floriſſant. On croit qu'il a toujours vécu dans le célibat. Son talent peut aller de pair avec celui des peintres Flamands les plus habiles. Il avoit moins de feu que Rubens ; mais ſon deſſin eſt quelquefois plus correct. Ses compoſitions ſont ſages, & d'un petit nombre de figures qu'il grouppoit avec art. On remarque toute la vérité de la nature dans ſes expreſſions, & beaucoup de ſimplicité dans ſes draperies. Son coloris eſt excellent : il avoit ſur-tout une fonte de couleurs admirable. C'eſt le peintre des Pays-Bas qui a le plus approché de Vandick ; on a quelquefois de la peine à diſtinguer ces deux maîtres dans certains portraits ſortis de la main de Crayer.

CRESPI, (*Joſeph-Marie*) peintre & graveur, né à Bologne en 1665, mort dans la même ville en 1747. Il fut ſurnommé *il Spagnuolo*, l'Eſpagnol, parce que dans ſa jeuneſſe il portoit un habillement qui approchoit de celui des Eſpagnols. Il eſt autant renommé par ſes ſaillies & ſes bons-mots, que par ſes talents dans la peinture. Après avoir été chez différents maîtres, il ſe mit à l'école de Cignani, chez lequel il reſta deux ans ; & enſuite à celle de Barini, où, après deux autres années d'une étude profonde, il peignit un S. Pétrone qui fut l'époque de ſa réputation. L'envie de s'inſtruire & les conſeils d'un ami l'engagerent à voyager. Il alla d'abord à Péſaro, afin d'y voir & d'y copier les ouvrages de Baroche, pour lequel il avoit un goût particulier. Il fit enſuite le voyage de Veniſe, où il fortifia extrêmement ſon coloris. De-là il ſe rendit à Piſtoie & à Florence. Le grand-duc le nomma ſon peintre ordinaire avec une penſion, & daigna tenir un de ſes enfants avec la princeſſe Violante, qui donna à la femme du peintre une belle croix de diamants.

Creſpi avoit le talent de faire paſſer dans ſes ouvra-

ges toute la gaieté de ſon caractere. Auſſi eut-il le bonheur de plaire aux perſonnes de la plus haute naiſſance, particuliérement au prince Eugene. Il peignit pour le cardinal Ottoboni le tableau de la Pénitence, à l'occaſion d'un rayon de ſoleil qu'il vit tomber ſur la tête & ſur les épaules d'un homme qui ſe confeſſoit dans une égliſe. Cette éminence, charmée du clair-obſcur de ce tableau, lui fit traiter dans ce goût les ſix autres ſacrements. Le Mariage fut repréſenté par un époux de quatre-vingts ans avec une jeune perſonne de quatorze: le prêtre, les deux témoins & les aſſiſtants ſe regardoient tous, & ſe moquoient d'une telle union. Rien n'étoit plus agréable à Creſpi, que lorſqu'on lui procuroit l'occaſion d'exercer ſon génie facétieux. Il excelloit auſſi dans les caricatures: mais il éprouva que la ſatyre eſt quelquefois dangereuſe à ceux qui s'en ſervent; car, ayant repréſenté le comte Malvaſia ſous la forme d'un chapon mort, il fut chaſſé par ce ſénateur de Bologne, qui le logeoit alors chez lui, & obligé même pendant quelque temps de s'abſenter de la ville.

Le pape Benoît XIV le nomma ſon peintre, & chevalier de l'Eperon-dor, avec le titre de comte Palatin. Cet artiſte étoit toujours mal habillé, vivoit, parloit d'une façon ſinguliere, s'embarraſſoit peu de certains égards, parce qu'il croyoit que l'état d'un peintre ne demandoit point de ſujétion. Il ſortoit rarement; &, quoiqu'il fût de l'académie de Bologne, il n'y alloit jamais, ſous prétexte qu'elle étoit, ſelon lui, compoſée de gens qui ne connoiſſoient pas le vrai mérite. Il racontoit ſes aventures d'une maniere ſi plaiſante, qu'on ne pouvoit s'empêcher de rire. Deux ans avant ſa mort il perdit la vue, & ne voulut voir aucun médecin ni faire aucun remede. Ses ouvrages, dont on voit les principaux à Bologne, à Parme, à Mantoue, à Ferrare, à Modene, à Bergame, à Luques & à Florence, offrent un deſſin correct, des caracteres frappants & variés, des figures qui, quoique peintes ordinairement ſur des fonds obſcurs, ſont néanmoins ſail-

lantes & lumineuſes. Il ſe ſervoit pour cela du ſoleil, ou d'un flambeau élevé, ou de la chambre obſcure. On remarque qu'il a ſouvent changé de ſtyle dans les petits tableaux. On a de lui des deſſins eſtimés, à la ſanguine, d'autres à l'encre de la Chine, dont quelques-uns ſont gravés. Il a gravé lui-même les aventures de Bertoldo & de Bertoldino, une réſurrection de Notre-Seigneur, & quelques petits morceaux. Il laiſſa pluſieurs enfants, ſes éleves.

CRISPIN, (*Jean*) ſçavant imprimeur, natif d'Arras, vivoit dans le ſeizieme ſiecle. Ayant fait ſes études à Louvain, il vint en France, où il enſeigna les belles-lettres avec ſuccès. Il s'adonna enſuite à l'imprimerie, & donna des éditions très-correctes, auxquelles il voulut avoir part du moins par quelque endroit; car il ne ſortoit preſque pas un livre de ſon imprimerie qu'il n'y ajoutât des notes, ou qu'il n'y mît une préface de ſa façon. Il a imprimé l'Iliade & l'Odyſſée d'Homere en 1570, & Théocrite en grec & en latin dans la même année. Enſuite, ayant pris le parti de ſe retirer à Geneve, à cauſe de la réforme, il compoſa dans cette ville ſon *Lexicon*, qu'il a imprimé *in-fol.* & *in-4°*, ſous le titre de *Lexicon Criſpini.* Il imprima auſſi, en ſociété avec ſon fils Samuel, les notes qu'il avoit faites ſur les quatre Livres de Juſtinien, & pluſieurs ouvrages de Caſaubon, avec qui il étoit en commerce d'amitié. Criſpin avoit pour deviſe deux mains tenant une ancre, autour de laquelle on voit un ſerpent replié.

CTÉSIBIUS, d'Alexandrie, s'illuſtra par ſon habileté dans les méchaniques. Il vivoit ſous le regne de Ptolomée Evergete II, ou au milieu du ſecond ſiecle avant l'ere chétienne. Né dans un état qui l'éloignoit des ſciences (car il étoit fils d'un barbier d'Alexandrie) il dut tout à ſon génie. Un jour, étant dans la boutique de ſon pere, il remarqua qu'en abaiſſant un miroir, le poids qui le contrebalançoit, & qui étoit renfermé dans une couliſſe cylindrique, formoit un ſon par le froiſſement de l'air pouſſé avec violence dans l'eſpace

étroit qui lui ſervoit de jeu. Ctéſibius, doué de l'eſprit d'obſervation, en conçut l'idée d'une orgue hydraulique par le moyen de l'air & de l'eau. Il y réuſſit, & il appliqua cette ingénieuſe invention à des clepſydres ſur leſquels il travailla beaucoup. Vitruve, à qui nous devons ce trait hiſtorique ſur Ctéſibius, décrit au long pluſieurs de ſes machines. Il fut, dit-on, l'inventeur des pompes; & nous en avons effectivement une fort ingénieuſe qui porte ſon nom: elle eſt compoſée de deux corps de pompe qui vont alternativement, de ſorte que tandis que l'un des piſtons monte & aſpire, l'autre deſcend, & refoulant l'eau, la fait monter dans un tuyau commun. Le chevalier Morland s'eſt beaucoup appliqué à perfectionner cette pompe, à laquelle il a trouvé de grands avantages, & qui en a réellement.

CTÉSIPHON & MÉTAGENES, architectes, vivoient 550 ans avant Jeſus-Chriſt. Ctéſiphon étoit de l'iſle de Crete, & ſe rendit célebre par le plan qu'il donna du fameux temple de Diane à Epheſe, qu'il commença d'élever. Son fils Métagenes l'acheva, & donna tous les détails de la conſtruction, & fit ſur-tout la deſcription des machines qu'il avoit inventées pour tranſporter les blocs de marbre d'une groſſeur énorme dont il avoit eu beſoin. Cet édifice ſuperbe fut terminé par Démétrius ſurnommé l'*Eſclave de Diane*, & par Panonius d'Epheſe, après deux cents ans d'un travail continu: bientôt après il fut brûlé par Eroſtrate, qui voulut immortaliſer ſon nom par ce moyen inſenſé. Les Ephéſiens défendirent qu'on le prononçât: c'étoit lui aſſurer encore mieux l'immortalité. Ce temple fut rebâti avec plus de magnificence ſous la conduite de Chiromocrate, ou plutôt de Dinocrate. Grand nombre de rois & de républiques y contribuerent. Il fut enfin détruit par le temps & par les Barbares, dans les troiſieme & quatrieme ſiecles de l'ere vulgaire. On en voit encore aujourd'hui les ruines; mais on n'en peut rien conclure pour ſa forme générale. On nous en a

laiſſé pourtant la deſcription : la meilleure eſt celle que le marquis Soleni a inſérée dans les Eſſais de l'académie de Cortone. Il ſuffit de ſavoir que ce temple étoit un diptere octaſtyle, c'eſt-à-dire qu'il régnoit tout au tour un double portique ſoutenu par des colonnes, dont on en voyoit huit à la facade. La longueur du portique étoit de trois cents quatre-vingt-dix-huit pieds, & ſa largeur de cent quatre-vingt-treize. Les entre-colonnes étoient de deux diametres & un quart. La *cella*, ou chapelle intérieure, avoit deux cents quarante-cinq pieds de long & cinquante-trois de large.

CURADI, (*Dominique*) dit GHIRLANDAIO, orfevre & peintre, né à Florence, mort en 1493, âgée de 44 ans. Le ſurnom de *Ghirlandaïo* lui fut donné, parce qu'il ſurpaſſoit tous les autres orfevres dans l'art de faire des guirlandes. La perfection avec laquelle il deſſinoit, lui donna pour la peinture un goût qui lui fit enfin abandonner l'orfévrerie. Il n'eut pas lieu de ſe repentir d'avoir embraſſé cette nouvelle profeſſion. Il peignoit très-bien pour le temps dans lequel il vivoit. On le célebre particuliérement pour avoir ſçu copier & peindre parfaitement l'architecture ſans équerre & ſans compas. Il inventa même une ſorte de moſaïque qui produiſoit un très-bel effet. Le pape Sixte IV l'appella à Rome pour les peintures de la chapelle pontificale. Parmi ſes éleves, on compte Rodolphe ſon fils, David & Benoît Curadi ſes freres, mais qui ne ſont pas auſſi connus que lui. On fait encore mention de quelques autres artiſtes de ce nom, en particulier de Thadée Curadi, dit *il Battirolo*, qui fut grand mathématicien & habile ſculpteur. Il faiſoit de ſi beaux crucifix, que le fameux Jean de Boulogne diſoit qu'il n'avoit point d'égaux.

CURSINET, fourbiſſeur de Paris, vivoit vers l'an 1660. Nous croyons devoir inſérer ici l'article de cet homme célebre pour les ouvrages de damaſquinerie. Félibien, qui nous ſert de guide, dit que cette ſorte de travail a pris ſon nom de la ville de

Damas en Syrie, & que les anciens s'y ſont fort adonnés. Il conſiſte dans un aſſemblage de filets d'or & d'argent, appliqués dans des hachures ou creux taillés ſur le fer, pour y faire des ornements arabeſques, moreſques ou groteſques. Ces ouvrages ſont plats ou de bas-reliefs. Dans ceux qui ſortoient des mains de Curſinet, on étoit également frappé de ſon bon goût de deſſin, & de ſa belle maniere d'appliquer l'or & de ciſeler de relief par-deſſus.

CUSSON, (*Jean*) avocat au parlement, quitta le barreau pour prendre la profeſſion de ſon pere; &, s'étant fait recevoir imprimeur en 1659, il travailla avec ardeur dans l'art de l'imprimerie. C'eſt lui qui a dirigé les Mémoires de Nevers, & qui les a rangés dans l'ordre où nous les voyons aujourd'hui. Il revoyoit lui-même ſes épreuves, ſans vouloir s'en rapporter à des correcteurs négligents pour la plupart. Il ſçavoit aſſez bien les langues grecque & latine: nous avons même de lui une traduction de l'*Imitation de Jeſus-Chriſt.*

DAM

DACH, (*Jean*) peintre, né à Cologne en 1556, mort fort âgé à la cour impériale. Il étudia les premiers principes de ſon art ſous Sparanger, & enſuite alla en Italie pour s'y perfectionner. En revenant dans ſa patrie, il traverſa l'Allemagne, où l'empereur Rodolphe II, le protecteur & l'ami des talents, conçut une eſtime particuliere pour lui. Il le renvoya en Italie pour y deſſiner les plus belles antiques, & le fit, à ſon retour, travailler à beaucoup d'ouvrages qui mériterent à Dach la réputation d'un des plus habiles peintres de ſon temps. On voit de ſes deſſins en Angleterre : les contours en ſont fermes & élégants, & le crayon artiſtement manié. Ayant acquis des richeſſes & des honneurs à la cour de Vienne, il ne ſe ſervit du grand crédit qu'il avoit, que pour obliger les perſonnes de mérite.

DAMINO, (*Pierre*) *ou* DAMINI, peintre, né à Caſtel-Franco, dans l'Etat de Veniſe, en 1592, mort de la peſte en 1631. Il n'eut pas beſoin de maître pour apprendre à deſſiner; il s'y forma en copiant des eſtampes & des tableaux. Les ouvrages de Lommazzo & d'Albert Durer lui ſuffirent pour connoître les proportions du corps humain. En liſant les livres d'hiſtoire & de poéſie, il orna ſon eſprit pour inventer & compoſer facilement & d'une belle maniere. Ainſi tout ſon talent dans la peinture lui appartenoit en propre; il eut ſeulement recours à Jean-Baptiſte Nocello pour apprendre le mélange & le maniement des couleurs. On voit de ſes ouvrages à Padoue, à Vicence, à Crême & ailleurs. Il eut un frere, nommé George Damini, mort en 1648, qui peignoit très-bien le portrait en petit; & une ſœur qui avoit auſſi beaucoup de talents pour les portraits en petit & en grand.

DAMON, muſicien de l'antiquité, étoit originaire

d'Oa, bourg de l'Attique. Il excelloit ſi fort dans ſon art, qu'il devint chef d'une ſecte à laquelle on donna ſon nom. Mais rien, en ce genre, ne l'illuſtra plus que les ſuffrages des deux grands hommes, tels que Périclès & Socrate, qui ſe firent ſes diſciples, & que le dernier même appelle ſon ami. Il avoit principalement cultivé cette partie de la muſique où il eſt queſtion de l'uſage qu'on doit faire du rhythme ou de la cadence; & c'eſt un détail ſur lequel Platon renvoie à ce muſicien, comme à un grand maître. Celui-ci fit voir, ſuivant le témoignage d'Ariſtide Quintilien, en cela d'accord avec Platon, que les ſons, en vertu d'un certain rapport ou d'une certaine reſſemblance qu'ils acquéroient avec les qualités morales par un chant ſuivi & continu, pouvoient former dans la jeuneſſe, & même dans des ſujets plus âgés, des mœurs qui n'y exiſtoient point auparavant, ou qui n'étoient point encore développés. En effet, dans les airs qui nous viennent de ce muſicien, continue Ariſtide, on trouve que ſa *Mélopée* emploie plus ou moins fréquemment les différents ſons, tant mâles qu'efféminés, & que quelquefois elle ne met en œuvre que les uns ou les autres. D'où il paroît que l'harmonie ou les chants peuvent s'accommoder aux divers caracteres qu'on veut inſpirer aux auditeurs.

Cela ſe confirme par un paſſage de Galien, où il interroge les Stoïciens en ces termes. « Comment ſe » pouvoit-il faire, dit-il, que le muſicien Damon, » voyant de jeunes gens que les vapeurs du vin, & » un air de flûte joué ſur le ton phrygien, avoient » rendus extravagants, les ramenât tout d'un coup à » un état de tranquillité, en faiſant jouer un air ſur » le ton dorien? Cela n'arrivoit-il pas, répond le mé- » decin, parce que l'ame ſenſitive, qui eſt le ſiege des » paſſions, & qui eſt privée de raiſon, peut être agi- » tée ou calmée par des mouvements qui n'ont rien » de raiſonnable; au lieu que cette faculté de l'ame » qui raiſonne, ne change point ſes opinions au gré » d'un joueur de flûte, qui exécute des airs ſur diffé- » rents modes? »

C'eſt ſans doute de ce Damon que Platon parle dans ſa République, & auquel il attribue ce ſentiment, que *les innovations & les changements dans la muſique s'étendoient juſqu'aux loix les plus importantes, & y donnoient de dangereuſes atteintes.* Cela ne s'accorderoit gueres avec l'invention ou l'introduction d'un mode auſſi efféminé que l'hypo-lydien, que l'on met ſur ſon compte. Mais il n'eſt pas rare, ajoute M. Burette, de voir les hommes déroger, dans la pratique, à la ſageſſe de leurs maximes ſpéculatives. La vérité de cette réflexion ne s'eſt peut-être jamais mieux fait ſentir que de nos jours. Damon étoit très-intelligent, ſelon Plutarque, en matiere de politique; &, ſous le nom de muſicien, il prétendoit cacher à la multitude ſa profonde capacité. Il ſe lia intimement avec Périclès pour le former au gouvernement; mais il ne put tellement ſe déguiſer, que l'on ne reconnût enfin que ſa lyre n'étoit qu'un prétexte; & on le bannit du ban de l'oſtraciſme, comme ſe mêlant de trop d'intrigues & favoriſant la tyrannie.

DANCOURT, (*Florent* CARTON, ſieur) naquit à Fontainebleau en 1661, le même jour que le Grand Dauphin. Le Pere de la Rue, Jéſuite, ſous lequel il fit ſes études, voulut procurer à la ſociété un jeune homme, dont la vivacité & la pénétration promettoient beaucoup; mais l'éloignement du diſciple pour le cloître, rendit inutiles tous les ſoins du maître: Dancourt aima mieux ſe livrer au barreau, qu'il abandonna bientôt pour le théâtre. Il fut non-ſeulement grand acteur, ſur-tout dans les rôles de jaloux, de financier, d'hypocrite, de miſanthrope, mais encore auteur diſtingué. Les talents d'acteur & d'auteur avoient mis Dancourt à la tête de la comédie Françoiſe. Les jeunes gens qui s'eſſayoient dans le genre dramatique, s'adreſſoient à lui pour être joués. Il ſe faiſoit laiſſer les manuſcrits, les copioit; & huit jours après il les rendoit en diſant toujours que la piece n'étoit pas jouable. L'année d'enſuite il faiſoit paroître cette même piece, dont il avoit déguiſé le fonds de ſon mieux, & de laquelle il avoit

écrit les détails. C'eſt ce que d'honnêtes gens de lettres, ſes contemporains, ont aſſuré lui être arrivé fréquemment.

Dancourt étoit d'une moyenne grandeur, & avoit la taille bien priſe, avant que l'âge lui eût donné de l'embonpoint. Il avoit les cheveux & les ſourcils bruns, de beaux yeux, le viſage agréable, & la phyſionomie noble & ſpirituelle. Son principal talent pour le théâtre, étoit les rôles de haut comique, à manteau & raiſonnés. A l'égard du tragique, il y étoit froid & monotone; auſſi jouoit-il le moins qu'il pouvoit dans ce dernier genre. Au reſte, il poſſédoit l'art de lire au mieux, non-ſeulement ſes ouvrages, mais auſſi ceux des auteurs qui lui confioient leurs productions, & cependant ſans s'y préparer par aucune lecture, lorſqu'il apportoit l'ouvrage à l'aſſemblée. On diſoit de Dancourt qu'il jouoit noblement dans la comédie, & bourgeoiſement dans le tragique. Racine ayant entendu le libraire Brunet, qui crioit : *Meſſieurs, voilà le Théâtre de M. Dancourt;..... Dis ſon échafaud*, lui dit-il, *dis ſon échafaud.*

Louis XIV honoroit Dancourt d'une bienveillance particuliere. Ce comédien alloit lui lire ſes ouvrages dans ſon cabinet. On raconte qu'un jour, s'y étant trouvé mal, à cauſe du grand feu qu'il y avoit, le roi prit lui-même la peine d'aller ouvrir une fenêtre pour lui faire prendre l'air. Une autre fois Dancourt ayant l'honneur de lui parler, comme il ſortoit de la meſſe, pour quelques affaires qui regardoient la troupe des comédiens François; & marchant toujours à reculons, juſqu'au bord d'un eſcalier qu'il ne voyoit pas, le Roi le retint par le bras, en lui diſant: *Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber;* &, ſe retournant enſuite vers les ſeigneurs qui l'environnoient: *Il faut convenir*, leur dit-il, *que cet homme parle bien;* & il lui accorda ce qu'il demandoit. Lorſque Dancourt ſe ſentit malade, & proche de ſa fin, il fit faire ſon tombeau, & l'alla voir avec la même tranquillité que s'il eût été deſtiné pour un autre.

Ce comédien avoit été chargé, par ſes confreres, de porter aux adminiſtrateurs de l'hôpital le quart des pauvres. Il s'acquitta de cette commiſſion, & fit aux adminiſtrateurs un très-beau diſcours. L'archevêque de Paris & le préſident de Harlai étoient à la tête du bureau. Dancourt s'efforça de prouver que les comédiens, par les ſecours qu'ils procuroient à l'hôpital, méritoient d'être à l'abri de l'excommunication. Son éloquence ne fut pas heureuſe. M. de Harlai lui répondit : *Dancourt, nous avons des oreilles pour vous entendre, des mains pour recevoir les aumônes que vous faites aux pauvres ; mais nous n'avons pas de langue pour vous répondre.* Le pere de la Rue, ſermonant ſon ancien diſciple, ſur ce qu'il avoit embraſſé la profeſſion de comédien : *Ma foi, mon Pere*, lui dit Dancourt, *je ne vois point que vous deviez tant blâmer l'état que j'ai pris. Je ſuis comédien du roi ; vous êtes comédien du pape. Il n'y a pas tant de différence de votre état au mien.* (Anecdotes Dramatiques.)

DANKERS, (*Cornélis* DE KY) architecte, né à Amſterdam en 1561, mort en 1634. Après la mort de ſon pere, qui avoit long-temps exercé la profeſſion d'architecte, il remplit ſa place pendant quarante ans. Il bâtit dans ſa patrie beaucoup d'édifices recommandables par leur décoration & par la commodité de leur diſtribution. La Bourſe d'Amſterdam eſt ſans contredit celui qui lui fait le plus d'honneur. Elle fut commencée en 1608, & finie en 1613. Cet artiſte fut le premier qui trouva le moyen de bâtir des ponts de pierre ſur les grandes rivieres, ſans gêner le cours de l'eau ; il en fit l'épreuve ſur le Amſtel qui a deux cents pieds de large.

DANSE, (*la*) eſt un mouvement du corps en cadence, à pas meſurés, au ſon de la voix & des inſtruments ; ou, ſelon les philoſophes qui l'ont le mieux connue, *l'art des geſtes*, c'eſt-à-dire l'art de les faire avec grace & meſure, relativement aux affections

qu'ils doivent exprimer. La nature a fourni les poſitions; l'expérience a donné les regles.

Si l'on s'en rapporte au témoignage de ceux qui cherchent à découvrir l'origine des choſes, on trouvera que la danſe eſt née dans ce jardin de délices, où l'homme frappé, au moment de ſa création, des merveilles de la nature, ſe mit à ſauter pour remercier l'Auteur de tant de bienfaits, & pour lui rendre hommage. Mais ſi ces graves auteurs avoient voulu faire attention que des pas imparfaits & des ébranlements involontaires ne conſtituent point la danſe, ils ſe ſeroient bien donné de garde d'avancer de pareilles abſurdités. La danſe, en effet, ne peut & ne doit être conſidérée que comme un art appuyé ſur des principes qui ont exigé d'aſſez longues combinaiſons. Les premiers chez qui on en découvre des veſtiges certains, ſont les Juifs. L'Ecriture rapporte qu'après le paſſage de la mer Rouge, Moyſe leur fit exécuter un ballet ſolemnel pour conſacrer ce miracle. Dès qu'ils eurent conſtruit le veau d'or dans le déſert, ils danſerent autour. Dans la ſuite, ils inſtituerent des fêtes, dont la danſe fut toujours la partie principale. On ſçait que David ſe joignit aux miniſtres des autels, compoſés de ſept chœurs de danſeurs, & qu'il danſa devant l'arche en préſence de tout le peuple, depuis la maiſon d'Obédedon juſqu'à la ville de Bethléem.

Il eſt aſſez vraiſemblable que les Hébreux, qui avoient fait un long ſéjour en Egypte, prirent pour modeles les danſes des Egyptiens. Tout étoit myſtere dans la religion de ceux-ci. Leurs prêtres avoient tâché de l'envelopper d'un voile ſombre, parce qu'ils croyoient, peut-être avec aſſez de fondement, que les emblêmes & les allégories lui donnoient un air reſpectable qui favoriſoit leur ambition. C'eſt dans cet eſprit qu'ils établirent la danſe comme un des points fondamentaux de leur culte. Ils en avoient une qu'ils nommerent *aſtronomique*, dans laquelle ils prétendoient exprimer les divers mouvements des aſtres. Peut-être

étoit-ce la danſe du menuet, que nous avons encore ? on pourroit du moins former cette conjecture, d'après ce que dit M. Cour de Gibelin dans ſon *Monde primitif.*

Les Grecs, imitateurs en tout des Egyptiens, ne furent pas long-temps à les ſurpaſſer dans l'exercice de la danſe. Ils l'adopterent avec une eſpece d'enthouſiaſme ; ils la firent entrer dans les cérémonies religieuſes, dans la légiſlation, dans les divertiſſements publics & particuliers. Ils l'introduiſirent ſur le théâtre, à la guerre même. Pluſieurs d'entr'eux n'alloient à l'ennemi qu'en danſant. C'étoit, dans leurs mœurs, une preuve de mauvaiſe éducation que d'ignorer cet art. Socrate, le ſage Socrate, voulut s'y faire inſtruire à la fin de ſes jours. Tous les philoſophes en font après lui les plus grands éloges ; & Platon, quelque ſévere qu'il fût dans les loix qu'il établiſſoit pour ſa république, ne fait pas difficulté d'admettre la danſe, pourvu qu'elle ſoit purgée de tous les attraits de la volupté.

Cette eſtime profonde pour un art ſi frivole en apparence, & les diſpoſitions heureuſes des habitants de la Grece, le peuple de la terre le plus gai, le plus vif & le plus aimable qu'il y ait jamais eu, contribuerent à faire naître parmi eux des danſeurs qui excellerent dans leur profeſſion. On eſt étonné & de la variété des danſes qu'ils imaginerent, dont chacune avoit un caractere particulier pour les diverſes circonſtances où elles étoient employées, & des figures multipliées qu'ils y ajouterent, & de l'expreſſion qu'ils ſçurent leur donner, & de l'imitation pittoreſque de leurs pas & de leurs mouvements, qui rendoient ſenſibles les objets même inanimés.

Cependant ce ne fut qu'à Rome que la danſe parut dans ſon plus grand triomphe. On doit trouver aſſez extraordinaire que les Romains, ſi graves & ſi éloignés des plaiſirs pendant pluſieurs ſiecles, aient enſuite, ſous leurs empereurs, pouſſé la fureur pour cet exercice juſqu'à ſe diviſer, à ſe haïr, à former des partis dangereux & redoutables, à donner plus d'importance

aux

aux talents d'un danſeur, qu'aux affaires les plus ſérieuſes de l'Etat, & à finir même par s'entr'égorger. (*Voyez l'article* PANTOMIMES.)

Ce n'eſt pas que cette nation n'eût, dans le temps de ſa gloire, conſacré quelques moments de loiſir à la danſe. Numa avoit inſtitué un college de prêtres nommés *Saliens*, dont le principal emploi conſiſtoit à former des danſes guerrieres autour de l'autel de Mars. L'auſtere Caton ne fit pas difficulté de danſer à l'âge de ſoixante ans. Séneque rapporte que Scipion l'Africain exécutoit quelquefois de ces danſes mâles & animées qui étoient en uſage chez les anciens, & que leurs ennemis même auroient pu voir ſans rien rabattre de l'eſtime & de la vénération qu'ils avoient conçues pour leur vertu.

Telles étoient les danſes des premiers Chrétiens. Ils les enviſagerent ſous un point de vue bien différent des Payens, ou plutôt ils les ramenerent à leur vraie deſtination, qui étoit un ſigne d'adoration, une démonſtration extérieure de la dépendance des créatures, une expreſſion primitive de reconnoiſſance. Ils crurent donc devoir les employer pour animer leurs fêtes, embellir leurs cérémonies, & rendre leur culte plus impoſant. On voyoit alors les prêtres, les laïques, tous les fideles danſer avec la plus grande ferveur pour honorer la Divinité. Si l'on en croit même Scaliger, les premiers évêques ne furent appellés *Præſules* dans la langue latine, *à præſiliendo*, que parce qu'ils commençoient & menoient la danſe dans les grandes fêtes. De-là les uſages qui ſubſiſtent encore dans quelques pays Catholiques, où la danſe fait partie des cérémonies de l'Egliſe. « En Portugal, en Eſ-» pagne, dans le Rouſſillon, dit M. de Cahuſac, on » exécute des danſes ſolennelles en repréſentation de » nos myſteres, & à l'honneur de quelques ſaints. Le » cardinal Ximénès rétablit, dans la cathédrale de To-» lede, l'ancien uſage des meſſes des *Muſarabes*, pen-» dant leſquelles on danſe dans le chœur & dans la » nef. En France même, au milieu du dernier ſiecle,

» on voyoit encore les prêtres & le peuple de Limo-
» ges danſer en rond dans le chœur de Saint-Léonard.
» A la fin de chaque pſeaume, ils ſubſtituoient au *Glo-*
» *ria Patri*, ce verſet qu'ils chantoient avec les plus
» vifs tranſports de zele & de joie: *San Marceau, pré-*
» *gas per nous, & nous eſpingaren per bous.* Le pere Mé-
» nétrier, Jéſuite, dit avoir vu de ſon temps, dans quel-
» ques égliſes, les chanoines & les enfants de chœur
» qui, le jour de Pâques, ſe prenoient tout bonne-
» ment par la main, & danſoient en chantant des hym-
» nes de réjouiſſance. »

Que nos mœurs ſont aujourd'hui différentes! & qu'avons-nous gagné en dédommagement de cette joie ſimple & naïve? un peu d'eſprit peut-être, & certainement beaucoup de corruption. La puiſſance civile & la puiſſance eccléſiaſtique ſe ſont réunies pour abolir ces ſortes de danſes, ſous prétexte des abus & des indécences qui en étoient la ſuite. Nous applaudiſſons certainement à ces motifs. Mais on a plus fait encore: on en eſt venu juſqu'à empêcher le peuple de danſer. La plupart des eccléſiaſtiques de nos jours ne ceſſent de s'élever contre ce plaiſir bien innocent en lui-même; &, comme s'ils avoient hérité de l'éloquence des ſaints Peres, ils tonnent, à leur exemple, contre ce qu'ils appellent *les danſes profanes.* S'ils vouloient cependant faire attention qu'on doit mettre de la différence entre un divertiſſement honnête & la licence qui s'y introduit, & qu'il eſt abſurde de détruire une choſe, parce qu'on y découvre quelques inconvénients auxquels il faut ſeulement obvier, ils mettroient peut-être un peu moins de vivacité dans leur zele.

Nous convenons ſans doute que les danſes des anciens méritoient la juſte cenſure, non-ſeulement des Peres de l'Egliſe, mais encore de tous ceux qui avoient quelque idée de décence. Des attitudes voluptueuſes, des imitations qui faiſoient rougir la pudeur, des aſſemblées nocturnes, où les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe trouvoient des occaſions trop dangereuſes, &

plus que tout cela, la corruption générale des mœurs, qui profitoit de tout pour ſe permettre les excès les plus révoltants, avoient bien fait dégénérer ces danſes de ce qu'elles étoient dans leur origine. L'invaſion des Barbares qui détruiſoient tout, fit au moins ceſſer ce ſcandale. Bientôt l'art de la ſaltation fut ignoré dans l'Europe; & plus de mille ans s'écoulerent ſans qu'on en eût preſque d'autres notions, ſinon celles qui conviennent à des hordes de Sauvages, c'eſt-à-dire des pas ſans meſure, des mouvements vifs & rapides ſans juſteſſe, de l'agilité ſans aiſance, nul liant dans les membres, nulles graces dans l'exécution, nulles figures, nulle expreſſion.

Enfin les Italiens, dont on ne ſçauroit trop exalter les ſervices qu'ils ont rendus aux arts, donnerent à celui de la danſe une ſeconde exiſtence. Dès le quinzieme ſiecle, on vit éclore chez eux les carouſels, les grands ballets, tous les ſpectacles à machines; &, ce qui paroîtra ſurprenant à ceux qui s'imaginent qu'il n'eſt pas poſſible de danſer ſans crime, on y vit des cardinaux & d'autres perſonnes graves, figurer eux-mêmes dans de très-jolis ballets, dont quelques-uns étoient de leur compoſition.

« Mais il faut laiſſer aux François, dit le comte Algarotti, dans ſon *Eſſai ſur l'Opéra*, le talent de la danſe; » aucune nation ne peut le leur diſputer, ni même les » égaler; aucune n'a mis autant de ſoin pour s'y perfectionner. Il faut auſſi convenir que la nature les y » a rendus propres, comme les Italiens à la muſique. » Henri IV faiſoit ſon délaſſement favori de cet exercice. Peut-être eſt-ce durant le regne de ce monarque, ſelon la remarque de M. de Cahuſac, que les François ont le plus danſé, & ſe ſont le mieux battus. Le cardinal de Richelieu aimoit auſſi la danſe, & la protégeoit avec cette magnificence qui lui étoit ordinaire. De ſon temps, on exécuta de grands ballets qui lui coûterent des ſommes immenſes; mais le goût manquoit entiérement dans ces ballets allégoriques qu'on imagina pour-lors. Quoi de plus ridicule, par exemple,

que de vouloir perſonnifier le Monde, & de lui donner pour coiffure le mont Olympe, & pour vêtement une carte de géographie, où l'on écrivoit *France* ſur l'eſtomac, *Allemagne* ſur le ventre, *Italie* ſur un bras, *Eſpagne* ſur une jambe, & ſur le dos *Terre auſtrale* ou *Terre inconnue!*

Sous le regne de Louis XIV, la danſe ne parut point avec cet éclat qui environna tous les autres arts. Quoique ce monarque eût danſé lui-même dans ces fêtes ſuperbes qui attiroient à Paris des étrangers de toutes les parties de l'Europe, & qu'il y eût étalé des graces qui n'étoient qu'à lui ſeul, on étoit encore bien éloigné d'avoir des notions préciſes ſur la chorégraphie. Le fameux Dupré fut le premier qui développa dans cette partie des talents ſupérieurs. Des ſujets habiles le ſeconderent, tels que les demoiſelles Sallé & Camargo; mais on oſe dire qu'on n'avoit pas encore le degré de vîteſſe & de préciſion où l'on eſt parvenu dans la ſuite. C'eſt à Rameau que nous ſommes redevables du progrès de la danſe moderne; il créa les artiſtes, & accoutuma leurs pieds à exécuter ſes airs, quelque difficiles qu'ils paruſſent d'abord. Depuis cette époque, quels prodiges n'a-t-on pas vus ſe produire ſur le théâtre de l'opéra! quels ballets enchanteurs, & quels danſeurs pour les exécuter! Il ſuffit de nommer meſſieurs Lani, Veſtris, d'Auberval, & les demoiſelles Guimard, Lani, Heinel, Allard. Seroit-il téméraire d'avancer que l'on touche à la perfection, & que le temps n'eſt peut-être pas éloigné de voir ſe renouveller parmi nous les effets de la danſe, ſi vantés par les Grecs & par les Romains?

DANSEURS DE CORDE. (*Cherchez* ACROBATES & SCHŒNOBATES.)

I. DANTE, (*Jean-Baptiſte*) méchanicien, né à Pérouſe dans le quinzieme ſiecle, mort à Veniſe âgé de quarante ans. On ne connoît point ſa famille. Semblable à Dédale dont il acquit le nom, il ſe fit des ailes artificielles pour voler dans les airs. On prétend qu'il en fit

plusieurs expériences sur le lac de Trasimene, & qu'il dirigeoit toujours son vol par-tout où il vouloit avec la plus grande agilité. Nous croyons que ces tentatives ne peuvent jamais être heureuses. Tous ceux qui les ont essayées en ont été les tristes victimes; &, sans aller chercher des exemples bien loin, celui dont il s'agit dans cet article ayant un jour voulu prouver à toute la ville de Pérouse qu'il pouvoit voler, une des machines de fer qui servoient à diriger les ailes se cassa; il tomba sur une église, & se fracassa la cuisse. Cette chûte lui fit alors donner le surnom d'*Icare*. Guéri de sa blessure, il enseigna les mathématiques à Venise.

II. DANTE, (*Pierre-Vincent*) méchanicien & architecte, né à Pérouse, mort fort âgé en 1512, dans la même ville. Il étoit de la famille des Rainaldi: on l'appella *Dante*, à cause qu'il surpassoit, ou que du moins il égaloit, par la délicatesse de ses vers, le fameux poëte de ce nom. On lui est redevable de plusieurs machines très-utiles, & d'un fort beau commentaire sur la Sphere de Sacrobosco. Il laissa un fils, nommé *Jules Dante*, mort en 1575, qui fut très-habile dans l'architecture & dans les mathématiques, & qui composa un livre *de Alluvione Tyberis*, & des notes *in ornamenta Architecturæ*. Pierre-Vincent eut encore une fille appellée *Théodora Dante*, morte en 1573, agée de soixante-quinze ans. Elle apprit la peinture de Pierre Pérugin, qu'elle imita assez bien. Mais ce qui l'a rendue plus recommandable, c'est son habileté dans les mathématiques, dont elle composa plusieurs ouvrages. De Jules Dante naquirent:

III. DANTE, (*Jérôme*) peintre, né à Pérouse, mort âgé de trente-trois ans. Il peignit avec ses deux freres beaucoup d'ouvrages à fresque dans la ville de Rome. Il fut un bon dessinateur & un excellent coloriste.

IV. DANTE, (*Ignace*) religieux de l'ordre de saint Dominique, au couvent de Pérouse, habile théologien, bon philosophe, très-versé dans les mathémati-

ques, donna la traduction de la Sphere de Procole Lycée, enrichie de notes, peignit la galerie papale, par ordre de Grégoire XIII, écrivit la vie de Vignole, & traduiſit ſes Regles d'Architecture. Il fut fait évêque d'Alatri, petite ville de la Campagne de Rome, & mourut en 1586, âgé de quarante-neuf ans.

V. DANTE, (*Vincent*) ſçavant mathématicien, & très-habile architecte, ſculpteur & peintre, né en 1530, mort en 1576. Dès ſon enfance il annonça un eſprit éminent. Il cultiva l'art de l'orfévrerie, & y fit des choſes ſurprenantes. A l'âge de vingt ans il jetta en fonte la ſtatue du pape Jules III, qu'on voit à la place de Pérouſe, & qui paſſe pour un chef-d'œuvre. Ses progrès dans l'architecture lui procurerent la place d'architecte du grand-duc de Toſcane, pour lequel il fit encore différents ouvrages en bronze & en marbre. Philippe II, roi d'Eſpagne, voulut l'attirer dans ſes Etats; mais ſa ſanté foible ne lui permit pas d'entreprendre ce voyage. Il répara avec beaucoup d'art la grande fontaine de Pérouſe, & conduiſit pluſieurs autres travaux. Ses compoſitions étoient ingénieuſes, ſans être bizarres. Il compoſa quelques ouvrages, entr'autres, la vie de ceux qui ont excellé dans le deſſin des ſtatues.

DARET, (*Pierre*) graveur, né à Paris, mort dans un âge fort avancé. Il floriſſoit vers le milieu du dix-ſeptieme ſiecle. L'amour de ſon art le conduiſit en Italie, où il travailla beaucoup, tant dans le deſſin que dans la gravure. De retour dans ſa patrie, il ſe rendit recommandable par pluſieurs eſtampes au burin, d'après pluſieurs peintres célebres, & par quelques autres de ſa compoſition. Il fut le maître de François Poilly.

DAULLÉ, (*Jean*) graveur, né à Abbeville en 1707. Il eſt des hommes privilégiés pour leſquels la nature ſemble applanir toutes les difficultés de l'art; à peine on les voit former les premiers pas dans la carriere, que déja ils ont atteint le but: tel fut le célebre Daullé. Brûlant de cultiver les heureuſes diſpoſitions qu'il

avoit pour la gravure, mais privé des ſecours qu'il eût trouvé dans la capitale, un religieux de l'ordre de Clugny lui donna les premiers élements de l'art. Il vint enſuite à Paris, & ſe mit ſous la direction de Robert Hecquet, graveur & ſon compatriote, qui lui fit faire quelques études d'après les ouvrages du chevalier Edelinck; mais bientôt, volant de ſes propres ailes, il ſe fit connoître par le portrait de la comteſſe de Feuquiere, fille de Mignard, repréſentée tenant le portrait de ſon pere. Ce fut ſon premier morceau d'après le tableau, & ce morceau eſt un chef-d'œuvre: la reſſemblance des têtes, l'expreſſion du ſujet, la pureté, la ſoupleſſe, l'harmonie du burin, tout en eſt admirable. Rigault s'empreſſa d'employer les talents de ce jeune artiſte; il grava d'après ce peintre pluſieurs portraits avec un égal ſuccès. L'on cite encore, parmi les plus beaux ouvrages de Daullé, la Magdeleine au déſert, d'après le Correge; le *Quos Ego*, d'après Rubens, ainſi que les deux fils de ce grand peintre; l'Amour, d'après Vandick; le portrait de Maupertuis, d'après Tourniere; & divers ſujets, d'après l'Eſpagnolet, Coypel, Boucher & autres maîtres.

Les talents ſupérieurs de Daullé lui acquirent une réputation diſtinguée dans le genre du portrait: ſes ſujets d'hiſtoire ne ſont pas autant eſtimés. Il fut reçu de l'académie royale de peinture, & mourut à Paris en 1763, âgé de cinquante-ſix ans.

DAVID, roi d'Iſraël, vivoit 1058 ans avant Jeſus-Chriſt. Tout le monde ſçait que ce prince étoit poëte & muſicien. Nous allons extraire un morceau curieux qui ſe trouve dans l'Hiſtoire de l'Opéra, & qui fait connoître l'état où étoit la muſique chez les Juifs. « David Kimhi, l'un des plus ſçavants rabbins, expli» quant le pſeaume 4 & le chapitre 15 du premier livre » des Cantiques, nous apprend qu'il y avoit du temps » de David, d'excellents maîtres de muſique & d'ex» cellents joueurs d'inſtruments, que ce roi avoit » établis pour chanter les louanges du Seigneur par

» ſes pſeaumes, qui ſont autant de poéſies, & qu'il » accompagnoit avec ſa harpe en chantant.... Le ſça- » vant rabbin que nous venons de citer, fait un long » détail des muſiciens du roi David, & des inſtru- » ments dont ils ſe ſervoient aux fêtes & aux ſacrifices » ſolemnels, où l'on employoit juſqu'à quatre mille » muſiciens. Dans la deſcription du fameux temple de » Salomon, fils de David, il eſt fait mention de quatre » chambres ſouterraines qui ſervoient aux concerts » des Lévites, dont le nombre étoit de vingt-quatre » mille pour le ſervice du temple. Il y avoit dans ces » chambres ſouterraines cent mille crochets pour ſuſ- » pendre les inſtruments qui y reſtoient toujours, » crainte que la chaleur ne les corrompît. On y trou- » voit juſqu'à quarante mille harpes, autant de ciſtres » d'or à vingt karats, & quantité d'autres inſtruments » de muſique ; deux cents mille trompettes d'ar- » gent, faites d'une maniere particuliere, ordonnée par » Moyſe, dont l'uſage n'étoit permis qu'aux prêtres ; » un ſurintendant pour le gouvernement de ces inſ- » truments, un autre pour les orgues, & un grand- » maître de la muſique, qui avoit l'inſpection des chan- » tres au nombre de dix mille, & la direction ſur deux » cents quatre-vingt-huit maîtres de muſique. » On trouve la deſcription & les figures de tous les inſtru- ments de muſique qui étoient en uſage chez les Juifs, dans le premier tome des *Commentaires de la Bible* du P. Calmet, Bénédictin.

Il paroît que la muſique étoit fort ancienne chez les Hébreux. On ſçait qu'après le paſſage de la mer Rouge Moyſe & ſa ſœur raſſemblerent deux grands chœurs de muſique, l'un compoſé d'hommes, & l'autre de femmes. Moyſe ſe mit à la tête du premier ; Marie précédoit le ſecond. Ils avoient tous à la main des tambours, & ils chanterent en danſant, avec les plus vifs tranſports de reconnoiſſance, ce beau Cantique qu'on lit dans l'*Exode*.

DÉDALE, Athénien, vivoit, à ce que l'on croit,

un peu avant le dernier ſiege de Troye. Plutarque dit qu'il étoit couſin-germain de Théſée ; d'autres auteurs penſent qu'il étoit fils d'un certain Euphémius, ou Epalamius. Quoi qu'il en ſoit, c'étoit un homme très-habile ; il entendoit le deſſin, la ſculpture, l'architecture, la méchanique, & il inventa divers inſtruments. Les poëtes ont débité beaucoup de fables ſur ſon compte ; ils diſent qu'il avoit reçu de Minerve la ſcience en préſent ; & ils ajoutent qu'après avoir tué Calus ou Talus, ſon neveu, dont il étoit baſſement jaloux, parce que ce jeune homme paroiſſoit avoir plus de génie pour les arts que lui-même, il s'enfuit en Crete avec ſon fils Icare, auprès du roi Minos. C'eſt là qu'il bâtit ce fameux labyrinthe, où il fut renfermé, ſous prétexte qu'Icare favoriſoit les amours de Paſiphaé. Mais ſon habileté ſervit à le tirer lui & ſon fils de leur captivité ; car l'un & l'autre s'étant attaché des ailes, ils s'envolerent. Malheureuſement Icare, n'ayant pas ſuivi exactement les conſeils de ſon pere, tomba dans cette partie de la mer Méditerranée à laquelle il donna ſon nom.

Il eſt aiſé de voir que ces ailes ne ſont autre choſe que les voiles que Dédale mit ſur ſon navire, afin d'échapper plus ſûrement à la colere du roi Minos qui le pourſuivoit dans des vaiſſeaux qui alloit ſeulement à force de rames, & qu'Icare périt ſur ſon navire, faute de ſçavoir le gouverner. Selon les monuments hiſtoriques auxquels il eſt permis d'ajouter foi, il paroît que Dédale fit ſes plus beaux ouvrages à Memphis en Egypte, & que les habitants en furent ſi ſatisfaits, qu'ils lui permirent de s'ériger une ſtatue, dans le temple de leur dieu Vulcain, où ils lui rendirent des honneurs divins. Il eſt aſſez vraiſemblable que Dédale finit ſes jours en Sicile. On ignore le temps & le genre de ſa mort.

DELAMOTTE, (*Marie-Hélene* DESMOTTES, connue ſous le nom de) actrice de la comédie Françoiſe, née à Colmar en 1704, morte à Paris ſur la fin

de 1769. Elle avoit débuté au théâtre François le premier octobre 1722, par le rôle de Cléopâtre dans la tragédie de *Rodogune*, & fut reçue le 21 Novembre ſuivant: mais, quelque temps après, elle renonça à la tragédie, pour laquelle elle ſe ſentoit peu de talents naturels, & ſe livra aux ſeuls rôles comiques. Son emploi dans la troupe a été long-temps celui que Paris avoit vu remplir, même du temps de Moliere, par un acteur traveſti. Les rôles de Mad. Pernelle, de Mad. Jourdain, de Mad. de Sottenville, de la comteſſe d'Eſcarbagnas, de la Devinereſſe, &c. avoient été faits par André Hubert, excellent comédien pour ces charges, & qui mourut en 1700. Ce fut dans cet emploi comique, & qu'on appelle en termes de l'art l'*emploi des ridicules*, que mademoiſelle Delamotte fit, juſqu'à ſa retraite en 1759, les délices de la ſcene.

DELMONT, (*Déodaet*) peintre, né à Saint-Tron en 1581, mort à Anvers en 1634. Il reçut une éducation conforme à la nobleſſe de ſa famille. Sçavant dans les langues, il poſſédoit encore l'aſtronomie & la géométrie. La cour d'Eſpagne l'employa, pendant qu'il étoit jeune, en qualité d'ingénieur; & il en reçut pluſieurs récompenſes honorables, ainſi que du duc de Neubourg, chez lequel il demeura long-temps. Ses talents pour la peinture lui procurerent l'amitié de Rubens, dont il avoit été l'éleve: il fut ſon compagnon de voyage dans toute l'Italie. La vue des magnifiques ouvrages que ce pays renferme, les remarques & les conſeils de ſon maître, & ſes diſpoſitions naturelles, devoient néceſſairement l'élever à un haut degré de perfection: auſſi en a-t-il donné des preuves dans quelques tableaux que l'on voit de lui à Anvers. On remarque que ſa compoſition eſt noble & élevée, ſon deſſin correct, ſa couleur & ſa touche fort belles.

DÉMÉTRIUS, premier de ce nom, roi de Macédoine, ſurnommé *Poliocertes*, c'eſt-à-dire le *Preneur de villes*, eſt célebre dans l'antiquité par les machines dont il fut l'inventeur. Il étoit fils d'Antigone, un des

capitaines qui ſe rendirent illuſtres ſous Alexandre le Grand, & qui partagerent ſes dépouilles. « Quoiqu'il » fuſt, dit Plutarque, (ſelon la verſion d'Amyot) de » belle & grande taille, ſi n'eſtoit-il pas de ſi haute » ſtature que ſon pere; mais d'un air & d'une beauté » de viſage ſi merveilleuſe & ſi excellente, qu'il n'y » avoit ni peintre, ni imageur qui peuſt advenir à le » bien tirer & contrefaire naïvement après le vif: car » on voyoit en ſa face une douceur conjointe avec » une gravité, une révérence avec une grace, & y » reluiſoit une héroïque apparence de majeſté royale » très-difficile à repréſenter, accompagnée d'une viva- » cité & gayeté de jeuneſſe: meſme ſon naturel & ſes » mœurs eſtoyent compoſées de telle ſorte, qu'elles » eſtonnoient & délectoient tout enſemble ceux qui » hantoient & fréquentoient avec lui; car, quoiqu'il » fuſt gay & récréatif en compagnie, quand il eſtoit » de loiſir, & le plus ſuperflu en feſtoyements, délicat » en ſon vivre, & diſſolu en toutes manieres de vo- » luptés & de délices que fuſt onques roy, ce nonobſ- » tant, il avoit une activité très-véhémente, un ſoin » preſſant & diligence continuelle aux affaires....

» Spécialement eſtoit-il inſatiable quant à baſtir & à » conſtruire magnifiquement navires & toutes ſortes de » machines & engins de batterie, meſmement pour le » plaiſir qu'il prenoit à les inventer & deviſer: car ayant » bon eſprit, & eſtant naturellement ingénieux à projet- » ter & imaginer tels ouvrages qui ſe font de l'entende- » ment & de la main, il n'appliquoit point ſon eſprit, » ne l'affection qu'il avoit aux arts méchaniques, à jeux » & paſſe-temps inutiles, comme certains autres roys » qui ſe ſont amuſés les uns à jouer des fluſtes, les au- » tres à peindre & à pourtraire, aucuns à beſogner » du tour.... mais de Démétrius les œuvres mécha- » niques meſmes ſentoient incontinent leur roy: & ſa » façon & maniere de beſogner avoit en ſoi une cer- » taine grandeur, laquelle, parmi l'ingénieuſe ſubtilité » & artifice des ouvrages, monſtroit la hauteſſe de » courage & la magnanimité de l'ouvrier, tellement

» qu'ils apparoiſſoient dignes non-ſeulement d'un en-
» tendement & d'une opulence royale, mais auſſi d'a-
» voir eſté bâtis de la main propre d'un grand roi : car
» la grandeur en eſtonnoit ſes amis mêmes, & la beauté
» délectoit juſques à ſes ennemis ; ce qui eſt encore plus
» véritable qu'il n'eſt beau à dire, pource que ſes enne-
» mis s'esbahiſſoient grandement quand ils voyoient
» voguer le long de leurs coſtes ſes galeres à quinze
» & ſeize rangs de rames; & ſes machines de batterie
» qu'on appelloit *elepolis*, c'eſt-à-dire *engins à prendre*
» *villes*, eſtoient un ſpectacle de grande admiration à
» ceux meſmes qu'il tenoit aſſiégés, comme les évé-
» nements le témoignent. »

Ceux qui voudront connoître plus particuliérement Démétrius, pourront lire la vie qu'en a faite Plutarque. Ce prince mourut de trop d'embonpoint, la deux cents quatre-vingt-ſixieme année avant Jeſus-Chriſt, après trois ans de priſon. Il y a eu auſſi du même nom de *Démétrius*, dans l'antiquité, un orfevre, un architecte du temple de Diane, un peintre qui tint une école célebre, & qui paſſoit pour être un des plus beaux parleurs de ſon temps ; & un ſculpteur qui fit la ſtatue de la prêtreſſe Lyſimache.

DÉMON, Athénien, peintre contemporain de Parrhaſius & Timanthe, ſe rendit célebre par pluſieurs ouvrages. Il fit ſur-tout une Cybele qui étoit fort eſtimée, & qu'un amateur paya très-cher pour en orner ſon cabinet. Cet artiſte avoit tant de vanité, qu'il ſe diſoit peintre délicat, prince de la peinture, & deſcendant d'Apollon.

DENNER, (*Balthazar*) peintre, né à Hambourg en 1685, mort dans la même ville en 1747. Ce peintre ne s'eſt gueres exercé que dans le portrait ; mais on peut dire que perſonne ne l'a ſurpaſſé dans l'imitation de la nature & l'extrême fini de ſes têtes. Son enfance languiſſante, à cauſe des ſuites d'une chûte, n'annonçoit pas qu'il dût être en état un jour de faire des voyages très-longs & très-pénibles, pour peindre les princes

& les princeſſes du Nord. L'Angleterre, la Hollande, le Danemarck, les différentes cours de l'Allemagne, étoient tour-à-tour l'objet de ſes courſes. Il acquit une fortune aſſez conſidérable, qu'il auroit augmentée beaucoup plus s'il eût pu ſe réſoudre à ſe rendre à Pétersbourg, où l'impératrice de Ruſſie le demandoit, en offrant de le défrayer de ſon voyage, & de lui donner en outre mille ducats pour ſon portrait; mais il commençoit alors à deſirer le repos, & un voyage auſſi long l'effraya. Long-temps auparavant il avoit fait une tête de vieille, qu'il porta à Londres, & qui excita l'admiration de tout le monde: il en refuſa cinq cents guinées. L'empereur Charles VI en donna depuis cinq mille huit cents ſoixante-quinze florins. Celui qui fut chargé de la lui préſenter, eut l'honneur de baiſer la main de ce prince, qui garda ſi ſoigneuſement ce tableau, que lui ſeul avoit la clef de l'endroit où il étoit placé. Denner fit dans la ſuite, pour le même prix, le pendant de cette vieille: c'eſt une tête de vieillard, dans laquelle eſt raſſemblé tout ce que la vieilleſſe peut offrir de remarquable. Ces deux morceaux ſont des chefs-d'œuvre. Cet artiſte avoit une expreſſion vive & naturelle, une couleur & une touche ſans maniere, ſans gêne, ſans roideur; mais il étoit médiocre deſſinateur en tout, excepté ſes têtes, qui ſont peintes avec le plus grand fini. Il compoſoit ſans goût, ſans principes. Ses draperies ſont médiocres, ſans forme de plis & ſans vérité. Il a cependant fait dans la maniere de Rembrant, des portraits à s'y méprendre, tels que le ſien & celui de ſa femme: l'on croit y voir le ſang circuler, & l'on apperçoit juſqu'aux pores de la peau. Malgré cela, on ne doit pas le prendre pour modele.

I. DENYS D'HALICARNASSE, qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur des *Antiquites Romaines*, mais dont il étoit néanmoins deſcendant, vivoit ſous l'empire d'Adrien, vers l'an 120 de Jeſus-Chriſt, & eut le ſurnom de *Muſicien*, parce que ſon principal talent étoit la muſique. Il compoſa l'*Hiſtoire de la Muſique*

en trente-ſix livres, les *Commentaires de la Muſique* en vingt-quatre livres, & les *Inſtitutions de la Muſique* en vingt-deux livres. Il avoit auſſi compoſé quelques autres ouvrages ſur cet art, dans leſquels il parloit de la muſique telle que Platon l'entendoit, des joueurs de flûte, des joueurs de guitarre, & de toutes ſortes de poëtes. Il y a eu dans l'antiquité pluſieurs autres artiſtes de ce nom: Denys de Rhodes, peintre, dit *le Fier*, à cauſe de la dureté de ſa voix, & qui fut éleve d'Ariſtarque; Denys dit l'*Anthropophage*, parce qu'il ne peignoit que des hommes; Denys, fils de Timarchis, ſculpteur, qui fit la ſtatue de la déeſſe Junon, qu'on voyoit à Rome ſous les portiques d'Octavie.

II. DENYS, (*Jacques*) peintre, né à Anvers vers le milieu du ſiecle dernier, mort dans la même ville. On ignore l'année de ſa naiſſance, celle de ſa mort, & le nom de ſon maître. Tout ce qu'on a pu ſçavoir, c'eſt qu'ayant fait, étant très-jeune, le voyage d'Italie, il étudia les grands maîtres, copia leurs ouvrages, & en produiſit lui-même pluſieurs qui, de l'aveu des Italiens, le placerent à côté des peintres les plus habiles de ſon temps. Attaché au duc de Mantoue, il fut demandé pour quelque temps par le grand-duc de Toſcane, qui le récompenſa libéralement de ſon portrait qu'il avoit fait. Comme Denys excelloit dans ce genre, il trouva beaucoup d'occupation dans la cour de Florence; mais obligé de retourner à Mantoue, il ne ſongea plus qu'à terminer les tableaux d'hiſtoire qu'il avoit entrepris pour orner le palais du duc. Enfin, après quatorze ans de ſéjour en Italie, il revint dans ſa patrie, comblé d'honneurs & de richeſſes. Les artiſtes & les amateurs d'Anvers allerent au-devant de lui en grand nombre, & lui firent un cortege honorable juſques dans ſa maiſon. La mort l'empêcha de jouir long-temps du bonheur qu'il avoit lieu d'attendre. On trouve peu de ſes ouvrages dans ſon pays natal; la plupart ſont en Italie. On peut dire en général que

ſon deſſin eſt fin & correct, & ſa couleur pâteuſe & fiere. Sa maniere tient plus de l'école de Rome, que de celle de Hollande.

III. DENYS, (*Pierre*) célebre artiſte de ce ſiecle, étoit de Mons en Hainault, où il naquit en 1658. Son goût pour les arts, & en particulier pour le travail du fer, ſe déclara dès ſa jeuneſſe. Cette inclination lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Il s'arrêta à Rome, où, pendant deux ans, il travailla ſous les meilleurs maîtres. Venu à Paris, il y acheva de ſe perfectionner pendant un travail de ſix années de ſuite. En 1690 il quitta le monde, pour s'attacher à l'ordre de Saint-Benoît en qualité de commis. (C'eſt ainſi qu'on nomme les laïques qui ſe donnent à la religion, & s'engagent par un contrat civil à garder certaines regles, & à s'occuper, ſelon l'ordre des ſupérieurs, dans les arts & métiers dont ils ſont capables.) Il entra dans l'abbaye de Saint-Denys en France; &, après ſes deux années de probation, il fit ſon contrat de ſtabilité en 1692. Il a vécu dans cette maiſon pendant quarante-trois ans avec édification, & il y eſt mort le 20 Mars 1733, dans la ſoixantieme-quinzieme année de ſon âge.

C'eſt lui qui a fait cette belle grille, la ſuſpenſion des lampes du chœur, la baluſtrade & les rampes du grand eſcalier, la chaire du lecteur qui eſt dans le réfectoire, & pluſieurs autres ouvrages en fer, que l'on voit tant dans l'égliſe que dans l'abbaye de Saint-Denys, & qui ſont ſi généralement eſtimés des connoiſſeurs, & admirés même de ceux qui n'en connoiſſent pas tout le prix. Il a fait auſſi, par ordre de Madame d'Orleans, abbeſſe de Chelles, la belle grille du chœur des religieuſes. Il a travaillé de même aux grilles de l'égliſe cathédrale de Meaux, & a donné les deſſins de la porte du chœur de Notre-Dame de Paris, &c. Il eſt certain qu'il a été le plus habile ouvrier en fer qu'il y ait eu en Europe, & que perſonne n'a encore approché de la délicateſſe, de la beauté & de la perfection de ſes ouvrages. (*Extrait du Mercure de*

France, mois de Mai 1733, rapporté dans le Dictionnaire de Moréri.)

DEPARCIEUX, (*Antoine*) géometre & mechanicien, des académies royales des ſciences de France, de Suede, de Pruſſe, de Montpellier, de Lyon, de Metz & d'Amiens, né au Clotet de Ceſſoux, ſur le Gardon, dans le dioceſe d'Uzès, le 28 Octobre 1703, mort à Paris le 2 Septembre 1768. M. Deparcieux étoit un méchanicien diſtingué, reconnu pour tel, & conſulté avec autant d'empreſſement que de fruit par tous ceux qui travailloient dans ce genre. Il avoit ſoigneuſement obſervé toutes les machines des environs de Paris, & ajoutoit ainſi l'expérience des autres à la ſienne propre. On pourroit citer de lui pluſieurs chefs-d'œuvre de méchanique, tels que ceux qu'il a imaginés pour les eaux de Crecy, terre cédée à M. le duc de Penthievre par madame de Pompadour; la pompe ingénieuſe qu'il fit exécuter dans un château de M. de Machault, & ſur-tout cette preſſe ſi avantageuſe pour les fabriques du tabac, qui lui avoit été demandée par les fermiers-généraux, & qui ſurpaſſa leurs eſpérances.

Les Pariſiens doivent conſerver pour la mémoire de cet habile méchanicien une vénération particuliere. Sans aucunes vues ambitieuſes, ſans autre guide que ſon déſintéreſſement, il dirigeoit ſes recherches & ſes expériences vers tout ce qui pouvoit intéreſſer les habitants de cette capitale. Il publia un Mémoire ſur les inondations de la Seine, & un autre dans lequel il propoſe de prévenir les accidents cauſés par les débacles, en barrant la Seine au-deſſus de Paris par une eſpece d'eſtacade, en partie fixe & en partie mobile. On ne ſçauroit donner trop d'éloges à ſon beau projet d'amener à Paris les eaux de la riviere d'Yrette. On ne pouvoit mieux remédier à la diſette d'eau qu'on éprouve dans cette ville, eu égard à ſa grandeur & au nombre de ſes habitants, que par la magnifique entrepriſe dont M. Deparcieux a donné l'idée,

dée. Ce qui n'eſt pas moins admirable, ce ſont les pénibles & longues précautions qu'il avoit priſes pour s'aſſurer de la poſſibilité de ſon projet, & pour en démontrer les avantages. Les meſures, les devis, les calculs, les nivellements de terrain, rien ne l'a arrêté. Il a prouvé, comme le dit M. de Voltaire, *qu'on pouvoit nous ſauver de l'opprobre & du ridicule d'entendre toujours crier* à l'eau, *& de voir des femmes enfermées dans des cerceaux oblongs, porter deux ſeaux, peſant enſemble trente livres, à un quatrieme étage.*

DERRAND, (*François*) Jéſuite, mathématicien & architecte, né en 1588 dans le pays Meſſin, mort à Agde en 1644. Habile dans les mathématiques, qu'il enſeigna avec ſuccès, il s'attacha plus particuliérement à l'architecture, où il paſſa de la théorie à la pratique. Mais il eſt aiſé de voir, par le portail de l'égliſe de la maiſon Profeſſe, rue Saint-Antoine à Paris, que ce pere n'étoit pas un bon architecte; il l'a ſurchargé de ſculpture, & les axes des colonnes n'y ſont point à plomb, enſorte qu'il ne faut le regarder que de face pour le trouver paſſable. Le frere Martel-Ange, auſſi Jéſuite, avoit également donné un deſſin général pour cette égliſe. Il étoit très-habile architecte, dit Piganiol de la Force, dans ſa *Deſcription de Paris*; & il s'étoit propoſé, dans ſon deſſin, d'imiter l'égliſe de Jeſus de Rome, qui a été bâtie par le fameux Vignole. Le P. Derrand, au contraire, n'avoit copié que lui-même; & malheureuſement les Jéſuites préférerent ſon deſſin à celui de Martel-Ange.

Le P. Derrand mit au jour, en 1643, un vol. *in-fol.* ſous ce titre: *L'Architecture des Voûtes, ou l'Art des Traits & Coupe des Pierres: Traité très-utile, voire néceſſaire à tous les Architectes, maîtres Maçons, Appareilleurs, Tailleurs de pierre, & généralement à tous ceux qui ſe mêlent de l'Architecture, même militaire.* Cet auteur eſt le premier qui ait recueilli ce que Philibert de Lorme, Mathurin Jouſſe, & quelques autres avoient écrit ſur cette matiere. La Rue, architecte de l'acadé-

mie royale, donna, en 1728, une nouvelle édition de cet ouvrage, avec des augmentations conſidérables.

DESCHAMPS, (*Gérard* MORRHY) imprimeur. Il commença en 1530 à exercer l'imprimerie dans le college de Sorbonne. Il étoit lié d'une amitié très-étroite avec Eraſme, dont il ſoutenoit les intérêts au milieu des docteurs, avec leſquels il demeuroit. Deſchamps imprima en 1530 un Dictionnaire grec & latin, plus ample & plus correct que tous ceux qui avoient paru juſqu'alors. Il avoit pour deviſe un ſphinx avec ces paroles : *Nocet empta dolore voluptas.*

DESGODETS, (*Antoine*) architecte François, né en 1653, mort en 1728. Cet artiſte demeura à Rome pendant trois ans, après avoir été ſeize mois en eſclavage avec d'Aviler. (*Voyez* D'AVILER.) Il compoſa dans cette ville ſon Traité des édifices antiques de Rome, qui eſt ſi eſtimé des artiſtes, ſoit par l'exactitude des meſures, ſoit pour la juſteſſe des raiſonnements. Il eſt aujourd'hui ſi rare, qu'il mériteroit qu'on en fît une nouvelle édition. De retour dans ſa patrie, il ſe maria, fut nommé architecte du roi, & ſuccéda, en 1619, à M. de la Hire, en qualité de profeſſeur d'architecture. Il commença alors ſes leçons, qu'il continua juſqu'à ſa mort. Lorſqu'il entra à l'académie, il préſenta au roi un Traité des cinq ordres d'architecture; & l'on trouva parmi ſes papiers différents traités ſur l'ordre françois, ſur les coupoles, ſur la coupe des pierres, ſur la maniere de conſtruire les égliſes & les autres édifices publics. Cet artiſte joignit aux connoiſſances profondes qu'il avoit ſur la théorie de l'architecture, toutes les vertus morales.

DESHAYES, (*Jean-Baptiſte*) peintre, né à Rouen en 1729, mort à Paris en 1765. Les diſpoſitions naturelles du jeune Deshayes pour le deſſin, n'attendoient que les ſoins d'une heureuſe culture. Il les trouva dans le célebre Reſtout. Inſtruit par les préceptes de ce grand maître, & marchant ſur ſes traces, il remporta ſucceſſivement pluſieurs médailles de l'académie.

En 1751 il mérita le premier prix de peinture, & fut reçu en conséquence au nombre des éleves protégés par le roi. Carle Vanloo devint alors son maître; il reçut ses leçons durant l'espace de trois ans. Il composa dans cette école les tableaux que les éleves sont obligés de montrer chaque année pour constater leurs progrès. Le premier étoit Loth & ses filles; le second, Psyché évanouie; le troisieme, Céphale enlevé par l'Aurore. Ses deux tableaux, dont l'un représente l'Annonciation & l'autre la Visitation, furent composés dans le même intervalle. La ville de Rouen, qu'il enrichit de ces deux ouvrages, en fut si satisfaite, qu'elle jugea à propos de lui confier les tableaux de son église de S. André.

Enfin Deshayes partit pour Rome. Il desiroit de voir cette ville célebre, où les talents sont, pour ainsi dire, obligés d'aller faire une sorte de retraite avant que de s'élancer dans la carriere. Mais l'ennui, les dégoûts l'y suivirent. L'attachement pour le lieu de sa naissance, cette premiere passion de l'ame, l'occupoit sans cesse d'un souvenir affligeant. La foule des beaux-arts qui s'offroient à ses yeux, eut peine à le distraire. Ce chagrin naturel aux ames sensibles, altéra tellement sa santé, qu'il sollicita son retour. Cependant l'amour de son art l'emporta à la fin sur ses dégoûts. Deshayes, devenu plus indifférent, se remit au travail avec un nouveau zele, & ses progrès recommencerent. De retour à Paris, M. Boucher lui témoigna l'estime qu'il faisoit de ses talents, en lui donnant sa fille aînée en mariage. Bientôt après Deshayes se présenta à l'académie, où il fut reçu le 30 Septembre 1758, avec un suffrage universel. Son tableau de réception, représentant Hector traîné par Achille autour des murailles de Troye, fut jugé digne des plus grands maîtres. On reconnut que son pinceau mâle, & plein d'expression, étoit capable d'atteindre aux effets de l'art les plus sublimes. Cette opinion fut justifiée par les ouvrages qu'il exposa au Louvre tous les ans.

Malheureusement la mort vint l'arrêter au milieu

de ſa brillante carriere. Il fut généralement regretté. La rapidité de ſes progrès dans un art ſi difficile, a étonné tous ceux qui le connoiſſoient. Tout le monde admire ſon tableau de S. Benoît mourant. Il s'agiſſoit d'offrir cette perſpective effrayante, vers laquelle nous avançons tous en détournant les yeux. Avec quelle vérité il a ſaiſi ce moment terrible où l'homme ſe diſſout! Avec quelles couleurs il a ſçu peindre ce ſaint entre les bras de la mort, ſe ranimant, s'efforçant de recuillir un ſouffle qui s'échappe, & ſoulevant ſa tête pour recevoir l'hoſtie, où la foi lui préſente un Dieu qui deſcend juſqu'à lui! Ses tableaux repréſentant l'Étude, Jupiter & Antiope, le comte de Comminges, & pluſieurs autres dont la plupart ſont admirés, faiſoient eſpérer de lui les ouvrages les plus parfaits, ſi la vie de ce jeune peintre n'eût pas été bornée.

DESJARDINS, (*Martin*) ſculpteur, né à Bréda en Hollande, mort à Paris en 1694, âgé de ſoixante-deux ans. Cet artiſte eſt principalement connu par le monument de la place des Victoires, que le duc de la Feuillade fit ériger à la gloire de Louis XIV. La capitale fut ornée alors pour la premiere fois d'un ouvrage en bronze, qui eût un volume auſſi conſidérable. La ſtatue du Roi & celle de la Renommée furent fondues d'un ſeul jet, ſous la direction du même Deſjardins. On doit ſans doute mettre au rang des plus belles productions en ſculpture, ce trophée où le monarque eſt repréſenté dans l'attitude la plus majeſtueuſe. Quoique les eſclaves placés à ſes pieds ſoient infiniment plus forts que le naturel, cependant ils ſont dans la plus grande proportion, & l'œil n'en eſt point bleſſé, parce que le rapport eſt exact entre ces figures & tous les acceſſoires qui accompagnent la ſtatue du héros. D'ailleurs le faire en eſt ſçavant & gracieux, ainſi que dans tout le reſte de ce magnifique monument.

Les autres ouvrages de cet artiſte ſont encore une preuve de ſes talents rares & diſtingués. On voit de lui, dans l'égliſe de la Sorbonne, une Vierge qui eſt

belle, & dans l'égliſe de ſainte Catherine les quatre Vertus cardinales, avec autant de bas-reliefs. Nous ne parlerons pas ici d'une infinité de ſes productions : les maiſons royales & les villes de province en poſſedent qui font le plus grand honneur à ſes talents; mais nous ne pouvons nous diſpenſer de citer la figure repréſentant le Soir, qui eſt dans le parc de Verſailles; deux portraits du célebre Mignard, dont l'un eſt dans les ſalles de l'académie de peinture & de ſculpture, que Desjardins fit pour ſa réception, & l'autre eſt au tombeau que la comteſſe de Feuquieres, fille de Mignard, lui a fait ériger aux Jacobins rue Saint-Honoré. Au reſte, ce tombeau, qui mérite les ſuffrages des connoiſſeurs, eſt du célebre M. le Moyne. On ne doit pas non plus oublier de citer un autre ouvrage de Desjardins, qui eſt admirable : c'eſt la ſtatue équeſtre de Louis XIV, à Lyon.

DESMARES, (*Chriſtine-Antoinette-Charlotte*) une des plus célebres actrices du théâtre François, morte à Saint-Germain-en-Laye en 1753, âgée de ſoixante-onze ans. Sa naiſſance ne ſembloit pas la deſtiner au théâtre; ſon grand-pere, qui étoit préſident au parlement de Rouen, deshérita ſon fils, parce qu'il s'étoit marié ſans ſon conſentement. De ce mariage ſortirent Deſmares & mademoiſelle Champmeſlé, qui, ſe trouvant ſans fortune, prirent le parti de la comédie. Deſmares & ſa femme allerent à Copenhague, où ils furent reçus dans la troupe des comédiens François du roi de Danemarck. Ils plurent tant à cette cour, que le roi & la reine tinrent ſur les fonts de baptême mademoiſelle Deſmares, qui y naquit en 1682. Mademoiſelle Champmeſlé, qui étoit reſtée à Paris, où elle faiſoit les délices du théâtre, & qui aimoit beaucoup ſon frere, le rappella de Copenhague, & obtint de Louis XIV qu'il fût reçu ſans début dans la troupe dont elle faiſoit l'ornement. Deſmares avoit beaucoup de talent pour les rôles de payſan, & c'eſt pour lui que Dancourt a fait le *Mari retrouvé*, De-

lorme dans les *Trois Couſines*, Thibaud dans les *Vendanges de Sureſne*, &c.

Mademoiſelle Champmeſlé ayant quitté le théâtre en 1698, mademoiſelle Deſmares la remplaça; & elle eut le courage de débuter par le rôle où ſa tante avoit joué pour la derniere fois avec tant d'éclat, c'eſt-à-dire dans celui d'Iphigénie en Tauride de la tragédie d'*Oreſte & Pilade*, par M. de la Grange. Elle y réuſſit au-delà de ſes eſpérances, ainſi que dans ceux d'Emilie & d'Hermione. On la chargea enſuite de quelques rôles d'amoureuſes dans le comique, & elle joua d'original Rodope dans *Eſope à la Cour*, avec un grand ſuccès. Mais ce qui mit le comble à ſa réputation, ce fut le rôle de Pſiché, à la brillante remiſe qui en fut faite au mois de Mai 1713. Elle ne fut pas moins goûtée dans le rôle de Thereſe de la comédie du *Double Veuvage*, & elle y mit tant de gaieté & de vérité, qu'on la crut ſeule capable de remplacer, dans les ſoubrettes, mademoiſelle Beauval qui commençoit à vieillir. Elle reçut un ordre de la cour d'apprendre les rôles de cet emploi: non-ſeulement elle y ſurpaſſa mademoiſelle Beauval, mais elle devint un modele en ce genre.

Elle n'abandonna pas pour cela les rôles tragiques; c'eſt elle qui a joué d'original les rôles d'Athalie, d'Ino, d'Electre, & de Jocaſte dans l'*Œdipe* de M. de Voltaire. Elle reſta au théâtre juſqu'à Pâques de l'année 1721; & ſon dernier rôle fut celui d'Antigone dans la tragédie des *Macchabées*, de la Mothe. Madmoiſelle Deſmares a laiſſé encore une plus grande réputation dans le comique que dans le tragique. Elle avoit une figure & une voix charmantes, beaucoup d'intelligence, de feu, de volubilité, de gaieté & de naturel. On lui a l'obligation d'avoir pais plaiſir à former mademoiſelle Dangeville, ſa niece, qui a réuni au ſouverain degré toutes les graces & tous les genres de comique. Indépendamment des talents de mademoiſelle Deſmares pour le théâtre, elle joignoit au don de plaire dans la ſociété, un caractere aimable & un cœur

excellent; elle a même fait des actions d'une généroſité héroïque.

DESMARETS, (*Henri*) muſicien, né à Paris en 1662, mort à Lunéville en 1741. Il avoit été page de la muſique du roi; & à l'âge de vingt ans il concourut pour une des quatre places de la muſique de la chapelle. Le motet qu'il fit chanter devant le roi parut un des plus beaux, mais l'auteur fut trouvé trop jeune pour remplir la place qu'il demandoit, & on lui donna une penſion. Deſmarets faiſoit ſecrettement la beſogne de l'abbé Goupillet, un des quatre maîtres de la chapelle. Ses motets, dont on le croyoit l'auteur, lui faiſoient donner beaucoup d'éloges; mais le roi ayant appris qu'ils n'étoient pas de lui, le renvoya avec un canonicat & une penſion de neuf cents livres. Dans un voyage que Deſmarets fit à Senlis, il épouſa en ſecret la fille du préſident de l'élection. Celui-ci le pourſuivit comme l'ayant enlevée & ſéduite, & le fit condamner à mort par ſentence du Châtelet. Le muſicien eut ſeulement le temps de ſe ſauver à Bruxelles; de-là il paſſa en Eſpagne, où le roi lui donna la place de ſurintendant de ſa muſique, qu'il exerça pendant quatorze ans. Il alla enſuite en Lorraine, où il fut directeur de la muſique du duc.

Pendant ſon abſence, Matho, ſon ami, fit exécuter à Rambouillet, devant Louis XIV, des motets de Deſmarets, ſans en avertir Sa Majeſté. Quoiqu'il y eût près de vingt ans que ce prince ne les eût entendus, il les reconnut, & en fit l'éloge. Les princes & ſeigneurs ſaiſirent cette occaſion pour demander au roi la grace de Deſmarets. Il leur répondit que perſonne n'y perdoit plus que lui; mais qu'il avoit juré de ne point accorder de grace pour le crime dont il s'agiſſoit, & les refuſa. Dans la ſuite on examina au parlement l'affaire qui avoit obligé le muſicien de quitter le royaume; il y gagna ſon procès, & ſon mariage fut déclaré valable. Son opéra d'*Iphigénie*, que le célebre Campra a retouché, eſt un chef-d'œuvre. On a

encore de lui plusieurs autres opéra, & une idylle sur la naissance du duc de Bourgogne, pere du feu roi Louis XV.

DESMOLES, (*Arnaud*) peintre François sur verre, travailla, vers le seizieme siecle, aux vitres peintes de la cathédrale de la ville d'Ausch, capitale de la Gascogne. Nous ne connoissons ni le nom de sa patrie, ni celui de ses maîtres, ni le temps de sa mort. François-Guillaume de Lodeve, cardinal-archevêque d'Ausch, que sa magnificence envers sa cathédrale rendra toujours cher à ses diocésains, chargea ce peintre sur verre de l'exécution de ces belles vitres, qui, depuis deux siecles & demi, ont fait, & feront toujours à juste titre, le sujet de l'étonnement & de l'admiration des connoisseurs. Ces vitreaux, dont le dessin se trouve répété en sculptures d'un très-bon goût sur les dossiers des stalles des chanoines de cette église, sont au nombre de vingt, de quarante-cinq pieds de hauteur sur quinze de largeur. La plupart des figures qui y sont peintes sont de grandeur naturelle, & les principaux sujets qui y sont traités sont pris dans les histoires de l'ancien & du nouveau Testament. La premiere de ces grandes vitres commence par la création d'Adam, & la derniere finit à l'apparition de Jesus-Christ à ses apôtres, qui le reconnurent à la fraction du pain. La correction du dessin, la vivacité du coloris y sont également répandues. Une inscription peinte sur verre dans le dernier de ces vitreaux, indique l'année dans laquelle ils furent finis. Elle est en patois gascon, en ces termes: *Acabades sont las presentes berprines à l'aunour de Diou & de Nostre-Dame, lou vingt & cinq Jouin 1509, Arnaud Desmoles* : c'est-à-dire, les présents vitreaux, faits en l'honneur de Dieu & de Notre-Dame, furent achevés le 25 Juin 1509, par Arnaud Desmoles. S'il est surprenant que nous ne trouvions pas dans l'histoire d'autres traces de cet habile peintre, il est très-glorieux pour le chapitre de cette cathédrale d'avoir apporté des précautions infinies pour conserver ce monument à la postérité.

DESŒILLETS, (*Mademoiſelle*) excellente comédienne, qui a rempli, pendant pluſieurs années, les premiers rôles à l'hôtel de Bourgogne. On prétend qu'elle joua d'original celui d'Hermione dans l'*Andromaque* de Racine, que la Champmeſlé joua enſuite en concurrence. Sur quoi on fait dire à Louis XIV, que, pour remplir ce rôle parfaitement, il faudroit que la Deſœillets jouât les deux premiers actes, & la Champmeſlé les deux autres; voulant faire entendre par-là que celle-ci avoit plus de feu pour rendre les emportements qui ſe trouvent dans les derniers actes de cette piece, & l'autre plus de délicateſſe & de fineſſe.

DESPLACES, (*Louis*) graveur, né à Paris, mort dans la même ville en 1739, âgé de cinquante-ſept ans. Deſſinateur ſçavant & correct, il dut ſes connoiſſances à l'étude journaliere du modele; ſon ſtyle eſt moelleux, large & d'un bon goût. Il a ſupérieurement gravé le morceau de la galerie de Verſailles, appellé *le Faſte des Puiſſances voiſines de la France*, d'après le Brun; le Feu & l'Eau, d'après Louis Boullogne; le portrait de mademoiſelle Duclos, célebre actrice, d'après l'Argilliere; & pluſieurs autres eſtampes, d'après divers grands maîtres.

DESPORTES, (*François*) peintre, né en 1661 au village de Champagneul, en Champagne, mort à Paris en 1743. Fils d'un laboureur, il fut envoyé à l'âge de douze ans chez un de ſes oncles établi à Paris. Il y étoit à peine arrivé, qu'il eut une maladie pendant laquelle on lui donna, pour le diſtraire, une mauvaiſe eſtampe qu'il s'amuſa à deſſiner. Cet eſſai fit connoître ſon génie pour le deſſin; & on le mit ſous la diſcipline de Nicaſius, peintre Flamand, lequel étant mort peu de temps après, laiſſa Deſportes livré à lui-même: il n'en eut que plus d'ardeur pour le travail, &, conſultant la nature & l'antique, il réuſſit à ſe perfectionner. Bientôt ſes ouvrages en toutes ſortes de genres lui firent de la réputation. Mais il ſe fixa enfin

à celui pour lequel il avoit le plus de goût & de talents : c'étoient les groteſques, les animaux, les fleurs, les fruits, les légumes, les payſages, les chaſſes, dans leſquels il excelloit. Pendant un ſéjour de deux ans qu'il fit en Pologne, il eut l'honneur de faire les portraits de Jean Sobieski, de la reine, du cardinal d'Arquien, & de toute la cour, dont il mérita les applaudiſſements.

Il ne ſe fit pas moins admirer en Angleterre, où il demeura ſix mois à la ſuite du duc d'Aumont, ambaſſadeur de France. L'académie de peinture le reçut dans ſon ſein avec diſtinction en 1699, & le nomma dans la ſuite conſeiller. On eſtime beaucoup ſon tableau de réception : il s'y eſt peint en chaſſeur, avec des chiens & du gibier qui trompent les yeux. Louis XIV lui donna une penſion & un logement aux galeries du Louvre. Sa Majeſté prenoit ſouvent plaiſir à le voir travailler : elle lui commanda pluſieurs morceaux pour embellir ſes maiſons royales. Le pinceau de cet artiſte fut également exercé par Monſeigneur le Dauphin, le duc d'Orléans, régent du royaume, & Louis XV qui l'honoroit d'une bonté particuliere, & qui le faiſoit venir à ſes chaſſes pour eſquiſſer les événements, les courſes, la mort du cerf, la curée, & ſur-tout les plus beaux chiens, qu'il deſſinoit enſuite au chenil d'après nature : ils étoient ſi reſſemblants, que le roi les nommoit tous par leur nom. Enfin il n'eſt point de maiſon un peu conſidérable à Paris qui ne poſſede quelques-uns de ſes ouvrages, ſans compter ceux qu'il a envoyés à Munich, à Vienne & à Turin.

Deſportes a fait auſſi des deſſins coloriés pour la manufacture des tapis de Turquie, établie à Chaillot, près de Paris, & des tableaux pour les tapiſſeries des Gobelins. Il joignoit à des mœurs douces des manieres nobles & aiſées. On peut juger de ſon eſprit par le trait ſuivant. Un riche curieux le preſſoit d'admirer un mauvais tableau d'Italie, qu'il mettoit au deſſus de ceux de tous nos peintres : *Je n'y connois d'autre mérite*, dit Deſportes, *que celui de venir de loin ; c'en eſt un grand*

pour vous, mais ce n'en eſt pas un pour moi. Il répondit un jour très-fiérement à un homme de fortune, revêtu d'une charge conſidérable, qui lui diſoit qu'un homme comme lui devoit être reſpecté : *Quand je voudrai, Monſieur, je ſerai ce que vous êtes; mais vous ne pouvez jamais être ce que je ſuis.*

La peinture faiſoit tout le plaiſir de cet artiſte. Son pinceau, guidé par la nature, en ſuivoit la variété; & il exécutoit ſouvent au premier coup. Sa touche eſt vraie, légere & facile. Perſonne n'a mieux entendu les couleurs locales, la perſpective aérienne, l'effet de tout enſemble. Il donnoit la vie à tout ce qui ſortoit de ſa main; il faiſoit, pour ainſi dire, parler les animaux. On n'a gravé que trois morceaux de ce maître, ſon portrait à l'académie, & deux tableaux de chaſſes. Il laiſſa pour éleves, ſon fils reçu à l'académie, qui a joint au talent de la peinture celui des belles-lettres, & un neveu du même nom que le ſien, qui a réuſſi dans le portrait.

DESROCHERS, (*Etienne* JEHANDIER) graveur, né à Lyon, mort à Paris en 1741, dans un âge avancé. Depuis long-temps il s'étoit fixé dans cette capitale, où il avoit débuté par quelques morceaux d'hiſtoire d'un mérite très-médiocre. Son peu de ſuccès le détermina à graver en petit une ſuite de portraits des hommes illuſtres, ou diſtingués par leur naiſſance. Né ſans goût, ſans génie, ſes portraits n'offrent nulle connoiſſance du deſſin, nulle étude de la nature & des principes de l'art; ils ſont froids, inſipides & monotones. Il continua ſa collection juſqu'à plus de ſept cents portraits qui ſont très-répandus; & il eut la fatuité de graver le ſien, & de ſouffrir qu'on mît au bas des vers auſſi fades que ſes productions. Deſrochers cependant fut reçu de l'académie royale, & obtint, en 1723, une médaille d'or de l'empereur Charles VI, pour avoir gravé ſon portrait. Ces réflexions paroîtront peut-être ſéveres aux perſonnes qui ſçavent que Deſrochers a joui d'une eſpece de célébrité; mais,

comme nous les tenons d'un artiſte homme d'eſprit & de goût, nous ſommes portés à croire que la réputation de Deſrochers eſt uſurpée.

DESTOUCHES, (*André* CARDINAL) muſicien, mort à Paris en 1749, âgé de ſoixante-quinze ans. Il ne ſçavoit point encore la compoſition lorſqu'il fit repréſenter l'opéra d'*Iſſé*, & il fut obligé d'avoir recours à des muſiciens pour ſes baſſes & pour écrire ſes chants. Cette paſtorale, qui parut pour la premiere fois à Trianon, ſatisfit tellement Louis XIV, qu'il dit à Deſtouches, qu'il étoit le ſeul qui ne lui eût pas fait regretter Lully. Dans la ſuite, ce muſicien apprit les regles; mais on auroit dit que ce travail avoit refroidi ſon génie; de ſorte qu'il ne produiſit rien de comparable à ſon premier ouvrage. Malgré cela, on ne peut lui conteſter d'être un des meilleurs muſiciens qui aient paru ſous le regne de Louis XIV. Les reproches qu'on lui fait, peut-être avec raiſon, de n'être point ſçavant, ne l'empêcheront pas d'enchanter l'ame. Preſque tous ſes ouvrages ſont remplis de chants mélodieux qu'on ne ſçauroit trop admirer. Outre l'opéra d'*Iſſé*, il en a fait neuf autres, & deux cantates. Ses talents ne furent point ſans récompenſe. Il fut nommé ſurintendant de la muſique du roi, & inſpecteur général de l'académie royale de muſique, avec une penſion de quatre mille livres.

DÉTRIANUS, architecte & machiniſte, vivoit ſous l'empire d'Adrien, dont il ſçut captiver les bonnes graces, & qui lui confia la conduite des plus beaux édifices de Rome. Il répara le Panthéon, la Baſilique de Neptune, le *Forum* d'Auguſte, les Bains d'Agrippine, & pluſieurs autres édifices qui tomboient en ruines, ou qui avoient été détruits par le feu. Cet architecte éleva un temple magnifique en l'honneur de Trajan; mais ſon chef-d'œuvre fut le mole ou le ſépulcre d'Adrien, & le pont Elien, que l'on nomme aujourd'hui le *pont Saint-Ange*. On dit que Détrianus trouva le moyen de tranſporter d'un endroit dans un

autre le temple de Cérès. C'eſt dommage que les machines dont il ſe ſervit ne ſoient pas parvenues juſqu'à nous. Ce n'eſt pas cependant une choſe impoſſible, puiſque M. Laurent avoit propoſé de tranſporter la colonne de l'hôtel de Soiſſons, & que les nouvelles publiques ont fait mention d'une groſſe tour tranſportée en Italie par un célebre méchanicien vivant. On ajoute que Détrianus tranſporta auſſi le coloſſe de Néron, qui étoit de bronze, & qui avoit cent vingt pieds de haut. L'hiſtoire dit qu'il y employa vingt-quatre éléphants.

DEXIPHANES, architecte, né dans l'iſle de Chypre, floriſſoit environ vingt-cinq ans avant Jeſus-Chriſt. Il s'attacha à la fameuſe Cléopâtre, reine d'Egypte. Par ſes ordres, il rétablit le phare d'Alexandrie, & le joignit au continent, qui auparavant en étoit éloigné d'un quart de lieue.

DEYSTER, (*Louis* de) peintre & graveur, né à Bruges en 1656, d'une famille honnête, mort dans la même ville en 1711. Il perfectionna les leçons qu'il avoit reçues de Jean Maës, par les études qu'il fit à Rome & à Veniſe pendant ſix ans. Il avoit pour compagnon de voyage un ami fidele, van Eeckhoute, dont il épouſa dans la ſuite la ſœur, & avec lequel il vécut toujours dans une intimité aſſez rare parmi les perſonnes de la même profeſſion. Deyſter fut d'abord ignoré dans ſa propre patrie. Il ne paroiſſoit en public que pour remplir les devoirs de religion, auxquels il étoit extrêmement attaché. Son attelier lui ſervoit de toute eſpece d'amuſement; & telle étoit ſa modeſtie, ou pour mieux dire ſon humilité, qu'il ne cragnoit ni l'indigence, ni le mépris. Ces mêmes ſentiments faiſoient qu'il entendoit avec peine louer ſes ouvrages; il n'en étoit jamais content, quoiqu'il s'appliquât avec ſoin à les finir, & qu'il y employât un temps conſidérable. Mais enfin ſon mérite perça dans le monde malgré lui. On voulut connoître un artiſte de la main duquel ſortoient des chefs-d'œuvre. Les curieux & les éleves le rechercherent avec empreſſement; &

quelle fut leur ſurpriſe de trouver un homme dont la converſation étoit ſpirituelle, & qui charmoit autant par ſes vertus que par ſes talents!

Quelques-unes de ſes productions mirent alors le comble à ſa réputation. Le tableau de la mort de la ſainte Vierge, celui de la réſurrection de Notre-Seigneur, & ſon apparition aux trois Maries, firent voir combien ce peintre avoit étudié la nature, & combien il étoit propre à traiter les grands ſujets. Le dernier morceau ſur-tout eſt remarquable par le Chriſt, qui ne le cede, ni pour la couleur, ni pour le deſſin, à ceux de Vandick. La fortune avoit tendu les bras à Deyſter, elle le combloit de richeſſes: il les diſſipa par un travers d'eſprit qu'on ne ſçauroit aſſez déplorer, & cela dans un âge mûr, où la raiſon ſemble avoir acquis le plus d'empire. Il abandonna la peinture dans laquelle il tenoit le premier rang, pour ſe livrer à des occupations frivoles, telles que la ſtructure de claveſſins, d'orgues, de violons, d'horloges, de pendules, &c. qu'il n'exécuta même qu'avec un ſuccès médiocre. Il perdit ſon temps, ſes éleves, ſes amis, ſa fortune: il ne lui reſta d'autre reſſource pour ſubſiſter, que celle de vendre juſqu'à ſes deſſins, & de faire enſuite des eſquiſſes ou des tableaux à la hâte. Un ſeul de ſes amis, M. Roclof, l'empêcha par ſa généroſité de périr de miſere. Pour lui, ferme au milieu de tous ces revers, il déploya encore plus ſon eſpece d'héroïſme dans une longue maladie qui le conduiſit enfin au tombeau.

Ses principaux ouvrages ſont à Bruges. Les habitants de cette ville, peu curieux juſqu'alors de tableaux, lui ont obligation du goût & de l'émulation qu'il répandit généralement, & qui forma des connoiſſeurs habiles. La maniere de Deyſter, grande & large, approche de celle des Italiens. Il deſſinoit & compoſoit avec jugement; il donnoit beaucoup de caractere à ſes airs de tête, à ſes pieds & à ſes mains. Ses draperies ſont ſentir le nu; les plis y ſont amples & formés avec choix. Sa couleur eſt chaude & dorée. Il a pouſſé l'intelligence du clair-obſcur auſſi loin que

les plus grands maîtres de Flandres. Tout ce qu'il a peint paroît être en mouvement. Du reſte, fidele à rendre la nature telle qu'elle eſt, il réuſſiſſoit mieux à peindre un Apôtre qu'une Nymphe. On a pourtant de lui quelques ſujets de femmes, mais plus belles que jolies. Cet artiſte a gravé en maniere noire & à l'eau-forte. Il laiſſa deux filles, dont la plus jeune, nommée *Anne*, deſſinoit & peignoit dans le goût de ſon pere. Les amateurs confondent ſouvent avec les originaux les copies qu'elle faiſoit d'après lui. Elle a fait à l'aiguille des payſages qui imitent très-bien la peinture. Douée de pluſieurs talents, elle jouoit de tous les inſtruments, & elle s'accompagnoit ſupérieurement du claveſſin. On prétend que ſon pere voulut auſſi l'imiter, qu'il apprit la muſique à l'âge de cinquante ans, & que ce fut la cauſe de tous ces travers dont nous avons parlé. Anne Deyſter mourut en 1746.

DIANE, ou DIANA MANTUANA, née à Volterre en Italie, vivoit dans le ſeizieme ſiecle. Elle étoit fille de Jean-Baptiſte Mantuan, & ſe fit un grand nom par les ouvrages qu'elle grava en taille-douce. On regarde comme un chef-d'œuvre la grande Bacchante de Jules Romain, qu'elle grava avec privilege du pape Grégoire XIII, & qu'elle dédia à Claude de Gonzague en 1575. Elle dédia auſſi à Scipion de Gonzague un bas-relief antique du même Jules Romain, dont les connoiſſeurs font la plus grande eſtime.

DIBUTADE, potier de Sycione. On ignore le temps dans lequel il vivoit. C'eſt à lui qu'on attribue le premier eſſai que la Grece ait vu de l'art de mouler en terre les objets. On rapporte que ſa fille, vivement épriſe d'un amant dont elle devoit être ſéparée pour quelque temps, cherchoit les moyens d'adoucir la rigueur de cette abſence. Occupée de ce ſoin, elle remarqua ſur une muraille l'ombre de ſon amant, deſſinée par la lumiere d'une lampe. L'amour rend ingénieux: il inſpira à cette jeune perſonne l'idée de ſe ménager cette image chérie, en traçant ſur l'ombre

une ligne qui en ſuivît & marquât exactement le contour. Dibutade ayant conſidéré l'ouvrage de ſa fille, imagina d'appliquer de l'argile ſur ces traits, en obſervant les contours tels qu'il les voyoit deſſinés. Il fit par ce moyen un profil de terre, qu'il mit cuire dans ſon fourneau. Telle a été, ſuivant l'ancienne tradition peut-être fabuleuſe, l'origine du deſſin & des figures en relief dans la Grece.

DIEPENBEKE, (*Abraham van*) peintre, né à Bois-le-Duc vers l'an 1607, mort à Anvers en 1675. Il commença par peindre ſur verre, & fit un voyage dans toute l'Italie, où il fut employé; mais il quitta ce genre, & ſe livra entiérement à la peinture à l'huile. Il ne ſe contenta pas des leçons qu'il avoit puiſées à l'école de Rubens; il ſe mit de nouveau ſous la conduite de ce maître, qui l'avança beaucoup dans le coloris. C'eſt dommage que, diſtrait par des occupations faites à la hâte pour des deſſins de theſes, pour des ſujets de dévotion à l'uſage des écoles & des confrairies, & pour des vignettes qui lui étoient demandées par les libraires, il n'ait pas ſoigné davantage ſa peinture; car on remarque que c'eſt un des éleves de Rubens qui a eu le plus de génie; tant il a imité de très-près la maniere de ſon maître. Quoique ſon deſſin ſoit chargé & peu correct, il donnoit de la force à ſes ouvrages, ſoutenus d'une belle entente du clair-obſcur. On en voit quelques-uns à Anvers. Cet artiſte fut nommé directeur de l'académie de cette ville en 1641. Le plus grand morceau qu'on ait publié d'après lui, eſt le Temple des Muſes, & il ſuffit ſeul pour lui faire honneur.

DIÉTERICH, (*Chrétien-Guillaume-Erneſt*) peintre célebre, & graveur, né à Veimar en 1712, mort depuis peu de temps. Son pere, établi à Dresde, lui donna les premiers principes de la peinture, & le plaça en 1727 chez Alexandre Thiele. Il y demeura trois ans. Obligé de peindre ſous la direction de cet artiſte, il ne le copia pas, mais il jouta contre l'original.

ginal. Il ſe dégoûta néanmoins de cette route ſervile; &, formé par les tableaux de Claude Lorrain, de Jean Both, de Berghem, de Dujardin, de Polembourg, d'Elsheimer, & ſur-tout de Rembrand, il acquit les différentes manieres & ce goût pétillant qui ſont le charme de ſes ouvrages. A l'âge de dix-huit ans il s'attacha à un grand ſeigneur de Dreſde, qui lui fit une penſion de quinze cents livres. Mais il ſacrifia tous ces avantages pour faire le voyage de la Hollande, en 1734. Avec le goût qu'il avoit pour les belles connoiſſances, il en profita ſi bien, qu'à ſon retour il eut l'honneur d'entrer au ſervice de l'électeur, roi de Pologne. Dès-lors il compoſa des tableaux qui furent jugés dignes d'être placés dans la fameuſe galerie de Dresde. Enfin, en 1743, il entreprit le voyage d'Italie, qui fut l'époque de ſon mérite porté au comble, & de ſa grande réputation.

Nous avons parlé des talents de Diéterich pour ſaiſir les différentes manieres des grands maîtres. Voici à peu près ce qu'en dit un amateur Allemand. Si cet artiſte travaille dans le goût de Rembrand, il y réuſſit, ſoit que la ſcene du tableau ſuppoſe un lieu fermé, ou qu'elle préſente une campagne. Dans cette derniere circonſtance, il s'éloigne cependant un peu de ſon modele. Le talent qu'il a pour le payſage lui fait mêler dans ſes ſujets d'hiſtoire, des acceſſoires dont le connoiſſeur lui tient toujours compte, parce que le grand but du tableau eſt rempli. C'eſt ainſi que, dans un de ſes plus beaux morceaux, qui repréſente un crucifiement, on eſt bien-aiſe d'appercevoir dans une ſimple motte de terre, une fonte de couleurs & un maniement de pinceau qui rappelle auſſi-tôt diverſes fineſſes de l'art de Jean Both ou de Vouverman.

Les touches larges & moëlleuſes caractériſent non-ſeulement les tableaux de Diéterich en général, mais ſur-tout les figures, dans un payſage, qui tiennent du goût de Berghem, indépendamment des compoſitions où il fait entrer des animaux. Le gazon & les plantes ſur le devant du tableau, ont le détail & cette couleur

riante que Dujardin donnoit à ſes plus beaux morceaux. Les mazures & les ruines, dans des ſujets où des bergers gardent leurs troupeaux, ſont dans le goût de Polembourg. C'eſt le peintre que Diéterich a étudié avec prédilection, ſur-tout quand Polembourg aſſocie à ſon goût ordinaire les réveillons & les touches d'arbres d'Elsheimer. La maniere de ce dernier pour faire jouer un branchage touffu, des branches contraſtées ou bien refendues, s'eſt tellement tournée en habitude chez Diéterich, qu'elle l'accompagne dans tous les ſujets agréables qui ſortent de ſon pinceau. Sans s'être jamais déterminé pour les Vateaux, il en a ſaiſi toutes les graces; mais là où il triomphe, c'eſt dans les chûtes d'eau, les caſcades, les ondes écumantes; il l'emporte ſur Salvator Roſa lui-même.

Diéterich a beaucoup gravé à l'eau-forte. Son œuvre eſt aſſez conſidérable, & difficile à raſſembler. Pluſieurs de ſes têtes ſont dans le goût de Rembrand.

DINOCRATE, architecte, vivoit ſous l'empire d'Alexandre le Grand. Cet artiſte, connu par ſon vaſte génie & par ſes lumieres, partit de la Macédoine où il étoit né, pour l'armée d'Alexandre. Il étoit muni de lettres de recommandation pour les premiers ſeigneurs de la cour; mais voyant que les courtiſans ne lui faiſoient que de vaines promeſſes, ſelon l'uſage ordinaire, & qu'ils prétextoient différentes raiſons pour l'empêcher de parvenir juſqu'à Alexandre, il ſe ſervit de ſon génie, & des avantages de ſa figure & de ſa taille. Il ſe dépouilla un jour, frotta ſon corps avec de l'huile, & ſe couronna de feuilles de peuplier: il jetta enſuite une peau de lion ſur ſes épaules, & ſe préſenta, tenant une maſſue à la main, dans l'endroit où Alexandre donnoit ſes audiences. Ce prince fut étonné de voir cet homme ſous l'apparence d'Hercule, & le fit approcher. Il lui demanda ce qu'il étoit. *Je ſuis*, répondit-il, *Dinocrate, architecte Macédonien, qui vous préſente un projet digne de votre gloire: je me propoſe de faire du mont Athos un coloſſe qui tiendra une*

ville dans l'une de ſes mains, & dans l'autre une coquille d'où il verſera dans la mer les eaux des ruiſſeaux qui coulent ſur cette montagne.

On ne pouvoit avoir une idée auſſi giganteſque, & en même temps plus conforme au génie d'Alexandre. Ce prince demanda ſérieuſement à Dinocrate, s'il y auroit dans les environs de cette ville des campagnes dont les productions ſerviroient à nourrir les habitants. L'architecte répondit que non ; mais qu'il faudroit porter les vivres par mer. Cet obſtacle, qui n'étoit cependant pas difficile à ſurmonter, empêcha l'exécution de ce projet. Dinocrate, qui avoit gagné les bonnes graces de ſon ſouverain, fut employé dans la fondation d'Alexandrie. Peu d'architectes ont été chargés d'une auſſi grande entrepriſe. Jamais on n'avoit choiſi une ſituation plus favorable pour une ville qui devoit être d'un grand commerce. Elle fut environnée de murailles d'une grande étendue, & défendue par un grand nombre de tours. On y voyoit des acqueducs, des fontaines, des canaux, & un nombre prodigieux de maiſons, de places publiques, & des théâtres. Les temples & les palais étoient ſi vaſtes, qu'ils occupoient près d'un tiers de cette ville. Leur magnificence étoit ſi grande, qu'ils rendoient Alexandrie comparable aux plus fameuſes villes.

DIOGNETE, architecte & ingénieur Rhodien, floriſſoit 304 ans avant Jeſus-Chriſt, temps auquel Démétrius Poliocertes aſſiégea la ville de Rhodes. Vitruve, *livre 5*, raconte que ce prince avoit donné ordre à Epimaque de faire une hélépole d'une grandeur prodigieuſe, c'eſt-à-dire une tour roulante pour approcher des murailles de la ville, & de-là combattre les aſſiégés ; mais que Diognete trouva moyen d'inonder promptement le terrain par où l'hélépole devoit paſſer ; ce qui la rendit tout-à-fait inutile, & ce qui obligea Démétrius de lever le ſiege. Comblé d'honneurs par les Rhodiens, Diognete reçut encore d'eux une penſion conſidérable, & mérita la gloire

d'être regardé comme leur libérateur. On connoît auſſi un peintre de ce nom, que l'empereur Antonin le Philoſophe prit pour maître dans la peinture.

DIOSCORIDE, graveur en pierres fines, eſt un des plus habiles artiſtes qu'il y ait eu en ce genre. Il quitta la Grece, ſa patrie, pour ſe rendre à Rome, où ſes talents parurent dans le plus grand éclat. L'empereur Auguſte le chargea de graver ſon portrait, qui excita l'admiration générale par l'élégance du deſſin & le fini du travail. Dioſcoride ne mérita pas de moindres éloges pour un autre portrait de ce même prince, qu'il grava ſur un petit cachet. On voit parmi les pierres précieuſes du roi de France, une tête de Solon gravée admirablement dans une améthyſte, ſur laquelle on lit le nom de Dioſcoride en caracteres grecs; mais on n'a pas de preuves que cet ouvrage ſoit de notre artiſte. Peut-être en a-t-il exiſté pluſieurs de ce nom; peut-être eſt-ce un anonyme qui, pour rendre ſa gravure recommandable, y a mis le nom de Dioſcoride, comme celui qui s'étoit le plus illuſtré dans cet art.

DIOTI-SALVI, architecte, floriſſoit dans le douzieme ſiecle. On ignore le lieu de ſa naiſſance. Il jetta en 1152 les fondements du célebre Baptiſtaire de Piſe, & l'acheva en huit ans. Cet édifice, qui eſt preſque vis-à-vis la cathédrale, eſt une rotonde toute de marbre, & qui a cent ſoixante-ſix palmes de diametre, ſans y comprendre le perron qui regne tout à l'entour. La coupole a deux cents quarante palmes de haut. Au milieu de cet édifice eſt une cuve octogone, où l'on monte par trois marches. A quatre de ſes côtés eſt un petit enfoncement, & une fontaine dans le milieu, au-deſſus de laquelle ſe trouve la ſtatue de S. Jean-Baptiſte en bronze.

DIPÆNUS & SCYLLIS, ſculpteurs, nés dans l'iſle de Crete, fils de Dédale ſelon quelques-uns, & ſeulement ſes éleves ſelon quelques autres. Ils vivoient vers la cinquantieme olympiade, c'eſt-à-dire dans le temps que les rois Medes régnoient encore, & avant

que Cyrus réunît leur empire à celui des Perſes. Pline dit qu'ils furent les premiers qui ſe diſtinguerent dans l'art de tailler le marbre. Ils ſe rendirent à Sicyone, où ſe trouvoit, dit le même auteur, un magaſin de toutes ſortes de pierres & de métaux. Les habitants de cette ville convinrent avec Dipænus & Scyllis d'un certain prix pour faire les ſtatues de quelques dieux, qui devoient être placées dans des endroits publics. Mais ces deux artiſtes ayant à ſe plaindre des Sicyoniens, abandonnerent leur ouvrage, & ſe retirerent chez les Etoliens. Auſſi-tôt une famine cruelle ſe fit reſſentir dans Sicyone. Les habitants conſternés conſulterent l'oracle d'Apollon, qui leur répondit que le fléau ceſſeroit, s'ils faiſoient achever par Dipænus & Scyllis les ſtatues qu'ils avoient commencées. Ils n'eurent rien de plus preſſé que de leur envoyer des députés qui leur firent toutes les réparations q'uils pouvoient exiger, & qui les engagerent par les plus grandes récompenſes à retourner dans leur ville. Ces deux artiſtes ſe laiſſerent enfin fléchir, & acheverent les ſtatues d'Apollon, de Diane, d'Hercule & de Minerve.

DIVINI, (*Euſtache*) ingénieur Italien pour les inſtruments aſtronomiques, vivoit au milieu du dix-ſeptieme ſiecle. Tout le monde rendit juſtice à la perfection de ſes inſtruments, ſur-tout de ſes téleſcopes. Cependant le célebre Huygens réuſſit encore mieux que lui, ſoit que le haſard lui fût plus favorable, ſoit que ſon habileté fût ſupérieure à la ſienne; car il découvrit avec le téleſcope qu'il avoit fabriqué, l'anneau de Saturne. La publication qu'il fit de cette découverte cauſa une extrême jalouſie à Divini: il prétendit convaincre de faux Huygens, ſous prétexte qu'il ne voyoit pas la même choſe que lui; &, dans ce deſſein, il publia en 1660 un volume in-8°, intitulé: *Brevis Annotatio in Syſtema Saturnium.* Le ridicule de cette aſſertion eſt trop frappant, pour qu'il ſoit permis d'y inſiſter. Huygens répondit auſſi-tôt, & terraſſa ſon adverſaire. Celui-ci repliqua, mais ſans ſuccès: peut-être en auroit-

il eu un complet dans une nouvelle combinaiſon de verres qu'il annonçoit en 1663, & à laquelle il attribuoit de grands avantages.

DOBSON, (*Guillaume*) peintre, né à Londres en 1610, mort dans la même ville en 1647. Les diſpoſitions qu'il avoit pour la peinture engagerent ſes parents à le mettre chez un marchand de tableaux, dont il copioit avec ſoin les meilleurs. Quels progrès n'auroit-il pas faits dans ſon art, s'il eût été à portée de recevoir une éducation conforme à ſes grands talents! Il dut ſe trouver cependant fort heureux d'avoir fait la connoiſſance de Vandick, qui le produiſit à la cour, où il eut l'honneur de faire les portraits du roi Charles I, du prince de Galles, du prince Robert, & des plus grands ſeigneurs. La ville ſe le diſputa bientôt. A peine pouvoit-il ſuffire au nombre des particuliers qui vouloient exercer ſon pinceau. Les femmes ſur-tout, dont il avoit le ſecret de faire valoir les agréments, & de leur en prêter même de nouveaux, ſans pourtant rien ôter de la reſſemblance, le mirent en très-grand crédit. Mais, comme il avoit éprouvé pluſieurs fois que bien des perſonnes lui laiſſoient leurs portraits qu'il avoit commencés, ſans le payer de ſon travail, il ſe ſervit d'un moyen utile pour ne pas être la dupe des caprices de ſes compatriotes; ce fut d'exiger, en commençant à peindre un portrait, la moitié du prix convenu. Cet uſage a ſubſiſté toujours depuis en Angleterre. Les peintres feroient peut-être bien de l'établir également ailleurs. Les talents de Dobſon lui mériterent d'être nommé premier peintre du roi. Sa maniere étoit à-la-fois forte & ſuave. Ses figures ont de la grace, & ſes têtes ſemblent être animées. Ses mœurs, fort peu réglées, lui firent diſſiper les biens conſidérables que ſon art lui avoit procurés. Il mourut de la conſomption, âgé ſeulement de trente-ſept ans.

DOÈS, (*Jacques vander*) peintre & graveur, né à Amſterdam en 1623, mort en 1673. Il étoit d'une famille honnête & diſtinguée; mais ſon pere s'étant

rendu caution pour un particulier, ſe trouva ruiné, & laiſſa par ſa mort, dont le chagrin fut la cauſe, ſes enfants dans un état malheureux. Leurs parents déciderent qu'il falloit leur faire apprendre des arts honnêtes : en conſéquence Jacques vander Doès fut mis chez le peintre Nicolas Moyaert, qui ſe fit un plaiſir de ſeconder les talents de ſon éleve. A vingt-un ans celui-ci alla d'abord à Paris, & enſuite à Rome. En arrivant dans cette derniere ville il ſe trouva totalement dépourvu d'argent : le déſeſpoir alloit le porter à s'enrôler dans les troupes du pape, lorſqu'il rencontra quelques jeunes peintres de ſon pays, auxquels il communiqua ſon projet & ſon embarras. On rit beaucoup de ſon ardeur martiale ; en même temps on lui promit les ſecours que l'amitié ſçait rendre ſi intéreſſants ; & dès le jour même il fut admis dans la ſociété académique, où il fut nommé *Tambour*, à cauſe de ſa réſolution & de la médiocrité de ſa taille : on lui fit oublier toutes ſes peines dans un bon ſouper. Dès le lendemain il régla ſes études, &, le crayon à la main, il parcourut les beautés tant du dedans que du dehors de Rome.

Il s'attacha particuliérement à la maniere de Bamboche. Il eût été heureux pour lui qu'il eût également imité l'humeur enjouée de ce peintre ; car vander Doès, naturellement bizarre & mélancolique, étoit encore dévoré d'une ſombre jalouſie, qui dégénéroit même en haine contre ſes camarades qu'il croyoit plus habiles que lui. Ce caractere le fit haïr à ſon tour ; de ſorte qu'abandonné de tout le monde, il fut obligé de revenir dans ſa patrie. Il épouſa bientôt après, à la Haye, une femme qui le laiſſa veuf en 1661, avec quatre enfants. Le chagrin qu'il eut de ſa mort, la perte de ſept cents florins de rentes viageres qui ceſſerent avec elle, le plongerent dans une eſpece de langueur qui l'empêcha de rien faire pendant l'eſpace de quatre ans. Sa famille, craignant avec raiſon que cette inaction ne lui devînt fatale de pluſieurs manieres, lui procura la place de ſecrétaire à Stooten près d'Amſterdam, ſoit pour l'occuper, ſoit pour le faire

ſubſiſter : mais la honte d'être réduit à cet emploi, tandis qu'il pouvoit vivre dans l'indépendance en cultivant ſon art, lui donna des forces nouvelles; il reprit la palette & les pinceaux, finit un tableau qu'il avoit commencé ſept ans auparavant, travailla ſans relâche, & oublia ſes peines avec une ſeconde femme qui l'enrichit, mais qui mourut fort jeune. Les ouvrages de vander Doès ſe reſſentoient un peu du ſombre de ſa triſteſſe: il aimoit les tons bruns. Du reſte il peignoit le payſage avec une grande intelligence: ſes petites figures ſont bien deſſinées & d'une jolie touche: les moutons & les chevres ſont rendus avec tant d'art, que peu de peintres l'ont égalé dans ce genre.

DOLET, (*Etienne*) célebre imprimeur, qui ne le cede pas même aux Etiennes, au moins pour la correction de ſes éditions. Il naquit à Orléans environ l'an 1509. Quelques-uns prétendent qu'il fut le fruit des amours du jeune comte d'Angoulême, depuis François I, & de N..... Careau, jeune Orléanoiſe d'une famille aſſez honnête. Ils ajoutent que cette Belle avoit encore, avec un ſeigneur de la cour, une intrigue ſecrette, dont la découverte irrita ſi fort le prince contre elle, qu'il ne voulut jamais reconnoître le fils qui étoit né pendant leur commerce, reprochant à la mere qu'il n'étoit pas sûr d'être le pere de cet enfant. D'autres, au contraire, ſoutiennent que le duc d'Angoulême, qui étoit né en 1494, n'a pu être le pere d'un homme qui n'avoit que quinze ans moins que lui; raiſon aſſez foible, ſur laquelle cependant Bayle s'appuie pour nier cette paternité.

Quoi qu'il en ſoit, Dolet ayant été élevé à Orléans juſqu'à l'âge de douze ans, fut envoyé à Paris pour y faire ſes premieres études, comme il nous l'apprend lui-même dans une lettre écrite à Budée. Il s'appliqua pendant cinq ans à cultiver ſon eſprit par l'étude des beaux arts. Il s'adonna ſur-tout à l'éloquence, qu'il puiſa dans une lecture continuelle des ouvrages de Cicéron. Mais, ſoit qu'il ne fût pas ſatisfait de la ma-

niere d'enſeigner des maîtres de l'univerſité de Paris, ſoit qu'il eût la paſſion des voyages, il abandonna la France, & paſſa en Italie. Il alla d'abord à Padoue, où il lia un commerce d'amitié avec Simon de Villeneuve, qui fut un guide éclairé pour Dolet, dans la carriere où il brûloit de s'avancer. Après trois ans de ſéjour dans cette ville, il perdit un maître & un ami ſi tendre. Pénétré de la mort de Villeneuve il quitta Padoue, qui lui rappelloit trop vivement la perte qu'il venoit de faire, & ſongea à revoir ſa patrie. Avant de repaſſer les Alpes, il voulut voir la ville de Veniſe, où il trouva un obſtacle à ſon retour en France.

Jean de Langiac, qui étoit alors ambaſſadeur de France auprès de cette république, le preſſa d'accepter l'emploi de ſecrétaire de cette ambaſſade, ce que Dolet ne put refuſer honnêtement. Trois ans s'écoulerent dans cet emploi: dès qu'il fut arrivé en France avec cet ambaſſadeur, il reprit ſes études avec une nouvelle ardeur, & conſulta les habiles gens ſur la route qu'il devoit tenir. Il réſolut, ſuivant leurs conſeils, d'apprendre le droit: il ſe rendit dans ce deſſein à Toulouſe, à l'âge de vingt-trois ans. Mais il n'y fut pas long-temps ſans entrer dans des querelles qui aboutirent à le faire chaſſer de cette ville. En ſortant de Toulouſe, il ſe retira à Lyon chez Sébaſtien Griphe ſon ami. De-là il vint à Paris. Mais, étant retourné dans cette premiere ville pour y faire imprimer un de ſes ouvrages, il y fut attaqué par un aſſaſſin, dont il ſe défit heureuſement. Il revint auſſitôt à Paris, où il obtint ſa grace de François I.

Il ſeroit trop long de rapporter les querelles littéraires que Dolet ſe fit avec un monde d'ennemis, par ſa vanité qui lui faiſoit eſtimer peu les autres, pour ſe groſſir à lui-même ſon mérite, dont il parle ſans ceſſe dans tous ſes ouvrages, & juſques dans les lettres qu'il écrit à ſes meilleurs amis. Il eſt temps de parler de l'établiſſement auquel il ſe fixa enfin à Lyon. Plein d'ardeur pour le progrès des belles-lettres, il ſe fit imprimeur, afin de ſervir davantage la

république littéraire : il prit pour ſa deviſe une main qui tailloit & poliſſoit avec une doloire un tronc noueux & informe, avec ces paroles à l'entour : *Scabra & impolita adamuſſim dolo atque perpolio.* Il ſe ſervit de caracteres romains & italiens, mais plus ſouvent de ces derniers.

Il commença à exercer l'art de l'imprimerie en 1528, & le premier livre qui ſortit de deſſous ſa preſſe fut ſes poéſies latines, diviſées en quatre livres, dédiés le premier à Claude Coterée, le ſecond au cardinal de Tournon, le troiſieme à Jean Boiſſonée, & le dernier à Sébaſtien Griphe. On peut voir dans cet ouvrage quels étoient les amis & les ennemis de Dolet : il y pleure la mort d'une maîtreſſe nommée Hélene, qu'il avoit tendrement aimée à Veniſe ; & il adreſſe ſes vers aux maîtreſſes de ſon ami Marot & de Nicolas Bourbon, la premiere appellée Anne, & la ſeconde Rubelle. Il a imprimé un grand nombre de livres, tant de ſa compoſition, que de celle des autres.

Cet imprimeur ſi jaloux de ſa réputation cherchoit à ſe diſtinguer juſques dans des minuties & par des petiteſſes. Il évitoit de mettre toujours l'année de la même maniere au frontiſpice des livres qu'il imprimoit. Tantôt il mettoit l'an de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, tantôt l'an de ſa mort, & tantôt l'an de l'incarnation & de la groſſeſſe de la ſainte Vierge, &c ; & différentes autres formules pour dire la même choſe.

On ne s'attendoit pas qu'un homme qui avoit rendu de ſi grands ſervices à la république des lettres, par ſa plume & par ſa preſſe, dût périr auſſi malheureuſement. Ses ennemis l'accuſerent d'irréligion ; il étoit regardé comme un Athée par les Proteſtants, comme un Luthérien par les Catholiqnes, & comme un libertin dangereux par les uns & par les autres. La licence qui regne dans ſes écrits, ſa fureur de s'égayer aux dépens des moines, qui pardonnent rarement, & ſes mœurs trop libres, donnerent quelque fondement à une partie des ces accuſations. Il fut donc arrêté, & conduit au Châtelet, où il compoſa un ouvrage en

vers, intitulé *Le ſecond Enfer d'Etienne Dolet*, à l'exemple de Marot, qui a donné ce nom à la priſon où il fut enfermé. Il ſortit bientôt d'affaire par le crédit de de l'évêque de Tulles; mais, ſoit qu'il donnât de nouveau priſe ſur lui en parlant trop librement de la religion, ou que ce fût une nouvelle manœuvre de ſes ennemis, il fut jetté une ſeconde fois en priſon, d'où il ne ſortit que pour aller à la mort.

Ayant été condamné au feu, il fut conduit à la place Maubert, où le bourreau l'avertit de ſe recommander à Dieu. Dolet ne faiſant pas grande attention à ce que lui diſoit l'exécuteur, celui-ci dit: *Il faut donc que vous invoquiez la ſainte Vierge & S. Etienne votre patron, du quel on célebre aujourd'hui la fête; & ſi vous ne le faites, je ſçais bien ce que j'ai à faire.* Dolet ſe rendit ſur le champ, & demanda pardon à Dieu par l'interceſſion de la ſainte Vierge & de S. Etienne. Enſuite il avertit les aſſiſtants de lire ſes livres avec beaucoup de circonſpection, & proteſta pluſieurs fois qu'ils contenoient bien des choſes qu'il n'avoit jamais entendues.

On rapporte qu'étant ſur le point d'être brûlé, voyant régner un morne ſilence parmi la populace, toujours émue de compaſſion pour les malheureux que la juſtice fait périr, il s'écria:

Non dolet ipſe Dolet, ſed pia turba dolet.

& que le lieutenant criminel, d'autres diſent le docteur qui accompagnoit Dolet, lui repliqua:

Non pia turba dolet, ſed Dolet ipſe dolet.

Il n'y a guere apparence qu'un homme qu'on va brûler s'amuſe à pointiller ſur les mots, ſur-tout, comme nous l'avons remarqué, Dolet étant aſſez troublé par l'appareil terrible du genre de mort qu'il alloit ſouffrir, & penſant alors ſérieuſement à l'autre vie. D'ailleurs il étoit occupé de toutes autres choſes que de plaiſanteries, comme on le voit encore par l'avertiſſement qu'il donna au peuple de ne lire ſes ouvrages qu'avec circonſpection,

DOLLOND, ingénieur Anglois de ce ſiecle, pour les inſtruments aſtronomiques. Avant que de donner une idée des travaux de cet artiſte célebre pour la perfection des lunettes, nous croyons devoir rapporter ici le précis qu'on trouve ſur cette matiere dans un ouvrage de M. Euler le pere, dont le *Journal Encyclopédique* fait mention au mois de Juin 1775. Après la découverte des lunettes, dit l'auteur, on s'apperçut bientôt que plus on veut groſſir la repréſentation des objets, plus il faut allonger les lunettes; & l'on établit même, comme une regle générale, que la largeur des lunettes devoit ſuivre la raiſon quarrée du groſſiſſement; de ſorte qu'un groſſiſſement double demandoit une lunette quatre fois plus longue; un groſſiſſement triple, une lunette neuf fois plus longue, & ainſi de ſuite. Donc, puiſqu'un groſſiſſement de cent fois en diametre exigeoit une lunette d'environ trente pieds; pour groſſir deux cents fois, on crut être obligé de faire des lunettes de cent vingt pieds; &, pour groſſir trois cents fois, de deux cents ſoixante-dix.

On voit, en effet, que les plus célebres aſtronomes ſe ſont ſervi autrefois de lunettes d'une longueur prodigieuſe. Le grand Huygens parle d'une lunette de cinq cents pieds, qu'il avoit exécutée. On comprend aiſément qu'il étoit preſque impoſſible de ſe ſervir de machines auſſi lourdes pour faire des obſervations céleſtes, & pour ſuivre les étoiles dans leur courſe. Auſſi s'en faut-il beaucoup qu'à l'aide de ces inſtruments on ait été en état de faire, dans le ciel, les découvertes qu'on s'étoit promiſes d'un groſſiſſement auſſi conſidérable. On s'apperçut donc que l'effet répondoit fort mal à l'eſpoir dont on s'étoit flatté, la repréſentation des objets tant de fois multipliés devenant de plus en plus confuſe, & tellement troublée par l'apparence des couleurs d'iris, qu'on n'y pouvoit preſque rien diſtinguer. L'immortel Newton a découvert le premier la cauſe de ce défaut, en montrant que c'étoit une ſuite néceſſaire de la différente réfraction que les rayons de lumiere ſouffrent en paſſant par divers milieux tranſ-

parents, à cauſe de la diverſité de leurs couleurs, & il a cru ce défaut abſolument inſéparable de tous les inſtruments de dioptrique où l'on emploie la réfraction.

La même conſidération conduiſit cet illuſtre géometre à la découverte des inſtruments catoptriques, connus ſous le nom de téleſcope à réflexion, & perfectionnés par Grégori. Depuis ce temps, les longues lunettes ſont preſque entiérement négligées; & tous les aſtronomes ont introduit, avec aſſez de ſuccès, l'uſage de ces téleſcopes dans les obſervations céleſtes. Mais ils n'étoient pas exempts de quelques défauts importants, dont le principal conſiſtoit dans le trop petit degré de clarté, avec lequel ils repréſentoient les objets; défaut qui augmentoit à meſure qu'on vouloit parvenir à un plus grand groſſiſſement.

Pour remédier à ces inconvénients, M. Euler entreprit, il y a environ trente ans, d'approfondir les vrais principes de la dioptrique; &, après avoir examiné la prétendue démonſtration de Newton, qui ſoutenoit l'impoſſibilité abſolue de garantir les inſtruments dioptriques de la différente réfrangibilité des rayons, il a trouvé qu'elle étoit fondée ſur quelques hypotheſes extrêmement douteuſes; ce qui lui fait croire qu'il ne faut pas entiérement renoncer à l'eſpoir de porter les lunettes à un plus haut degré de perfection. Quelques expériences heureuſes le confirmerent dans ſon ſentiment. Le réſultat fut qu'au moyen de différents milieux tranſparents, il ſeroit très-poſſible de diminuer, & même de faire évanouir tous les défauts auxquels la différente réfraction des rayons paroît aſſujettie.

Lorſque cette doctrine parvint à la connoiſſance de Dollond, il la combattit avec chaleur, & ſoutint encore long-temps que la démonſtration de Newton étoit inébranlablement fondée, & ne pouvoit ſouffrir la moindre exception. Pour appuyer cette aſſertion, il fit pluſieurs expériences ſur la réfraction de diverſes matieres tranſparentes, & principalement ſur les différentes eſpeces de verre; mais le réſultat de ces expé-

riences fut entiérement favorable à M. Euler, & Dollond fut obligé de convenir de ſon erreur. Cette découverte eſt, ſans contredit, de la plus grande importance, puiſqu'elle a déterminé ce célebre artiſte à conſacrer tous ſes ſoins à la perfection des lunettes ordinaires; & il a ſi bien réuſſi, qu'après un grand nombre d'eſſais infructueux, il a exécuté des lunettes dont les premieres ont d'abord excité l'admiration univerſelle; &, par ſon application infatigable, il les a enfin portées à un ſi haut degré de perfection, qu'elles ſont généralement préférées aux téleſcopes catoptriques; c'eſt ce qu'on appelle *lunettes achromatiques*. Mais il paroît, en liſant l'ouvrage de M. Euler, que, malgré leur bonté & leur utilité reconnues de tout le monde, il eſt poſſible d'aller encore plus loin, de les perfectionner extrêmement, & ſe promettre par-là les plus importantes découvertes en aſtronomie.

DOMINIQUE, (*Pierre-François* BIANCOLELLI) plus connu ſous le premier nom, acteur & auteur, né à Paris en 1681, mort dans la même ville en 174...: étoit fils de Dominique, célebre arlequin de l'ancienne troupe Italienne. Après qu'il eut fini ſes études au college des Jéſuites, il ſe lia avec Paſcariel, acteur qui couroit les provinces avec une troupe; &, étant devenu amoureux de ſa fille, qu'il épouſa dans la ſuite, il embraſſa la profeſſion de comédien. Il ſe rendit à Toulouſe, où il débuta par le rôle d'Arlequin, qui lui mérita de grands applaudiſſements. Au bout de quelque temps, s'étant ſéparé de Paſcariel, il paſſa avec ſa femme en Italie, où il joua dans pluſieurs villes; revint en France, fit les délices de Paris dans l'opéra comique pendant quelques années, parcourut de nouveau les villes de province, & débuta enfin, en 1717, ſur le théâtre des nouveaux comédiens Italiens, où il fut reçu par ordre de M. le duc d'Orléans, régent. Les pieces qu'il a compoſées ſeul, ou en ſociété avec Romagneſi, Riccoboni pere & fils, le Grand & autres, ſont en très-grand nombre; & ſi elles ne ſont pas

parfaites, elles reſpirent du moins la gaieté qui étoit le caractere de cet acteur.

DOMINIQUE, appellé *le Grec*, parce qu'il étoit né dans la Grece, peintre, ſculpteur & architecte, mort à Tolede, en 1625, à l'âge de ſoixante-dix-ſept ans. Diſciple de Titien, il prit ſi bien ſa maniere, que ſes tableaux étoient confondus avec ceux de ce grand homme. Fâché de cette reſſemblance, il prit une maniere différente, ſoit pour le deſſin, ſoit pour le coloris; mais ce changement ne lui réuſſit pas. Les ouvrages qu'il fit dans ce nouveau goût furent ridicules & mépriſables. On en voit dans pluſieurs villes de l'Eſpagne, & ſur-tout à Tolede, où il avoit fixé ſa demeure, qui ſont de ſon premier genre, & qui ſont l'admiration des connoiſſeurs. Il a laiſſé des traités ſur la peinture, la ſculpture & l'architecture. Il réduiſit ſouvent en pratique, & toujours avec ſuccès, les principes qu'il avoit établis ſur les deux derniers arts. Il a bâti une égliſe de religieuſes à Tolede, il l'a ornée de ſes tableaux, & il a fait les ſtatues qu'on y trouve. Le tout, dit notre auteur Eſpagnol, eſt dans le bon goût. Les artiſtes de cette nation lui auront des obligations éternelles, pour avoir plaidé le premier la cauſe des beaux-arts, ſur leſquels on vouloit mettre un impôt odieux, & qu'on prétendoit taxer comme les métiers les plus vils. Dominique gagna le procès, en 1600, contre les commis de cet impôt. Il laiſſa pluſieurs éleves. Les plus célebres ſont Louis Triſtan, Jean-Baptiſte Mayno, & quelques autres dont les ouvrages ſont aſſez eſtimés en Eſpagne.

DOMINIQUIN, (*Dominique* ZAMPIERI, dit LE) peintre & architecte, né à Cologne en 1581, mort à Naples en 1641. Malgré le peu d'aiſance dont ſon pere jouiſſoit, il le fit d'abord étudier, parce qu'il le deſtinoit à la pratique; mais les diſpoſitions qu'il lui reconnut pour la peinture le firent changer d'avis, & il le mit chez Denis Calvart pour les cultiver. Ce maître, jaloux de la réputation des Carraches, ayant ſurpris

ſon éleve copiant un de leurs deſſins, le maltraita rudement. Cette raiſon plus que ſuffiſante pour l'abandonner, & les exhortations de l'Albane qui avoit pris le jeune homme en grande amitié, le firent paſſer dans l'école des Carraches. Le nom de *Dominichino*, qui eſt un diminutif de *Dominico*, lui fut donné à cauſe de ſa grande jeuneſſe; il le conſerva toujours; & c'eſt ſous ce nom qu'il paſſe à la poſtérité.

Ses camarades n'eurent pas d'abord une grande idée de ſes talents. Comme ſes deſſins étoient lourds, & que ſon humeur taciturne paroiſſoit fort éloignée de l'activité que demande la peinture, ils diſoient que ſes ouvrages étoient labourés à la charrue, & ils l'appelloit le bœuf: mais Annibal Carrache, qui avoit pénétré ſon caractere, leur dit que ce bœuf labouroit un champ très-fertile, qui nourriroit un jour la peinture. En effet, l'eſprit du Dominiquin ſe développa. Sans ſe rebuter ni par les conſeils, ni par les riſées de ſes camarades, il s'opiniâtra dans le travail; & ſes penſées venant à éclore inſenſiblement, elles s'éleverent preſque juſqu'au ſublime. La grande amitié qu'il avoit pour l'Albane ne lui permit pas d'être abſent plus de ſix mois pour étudier en Lombardie le Correge & le Parmeſan: il alla le joindre à Rome, demeura chez lui, & fut défrayé de tout pendant deux ans.

Ce fut alors que la réputation du Dominiquin commença à ſe répandre. Le prélat Aguchi qui le protégeoit, lui fit faire quelques tableaux; & Annibal Carrache, occupé à peindre la galerie du palais Farneſe, après l'avoir chargé de quelques morceaux qui le ſatisfirent, fut charmé de trouver en lui un ſujet capable d'être oppoſé au Guide dont il étoit jaloux. Ainſi il ſe déclara en quelque ſorte ſon protecteur, l'aida de ſes conſeils, & le préſenta au cardinal Farneſe, qui lui donna l'ordre de travailler à une chapelle de ſon abbaye de Grotta Ferrata, à dix milles de Rome. Le Dominiquin y repréſenta l'hiſtoire de S. Nil, abbé. Dans un des tableaux où l'empereur Othon viſite ce Saint, on voit un jeune homme qui ſemble s'éloigner d'un

d'un cheval fougeux : c'eſt, dit-on, le portrait d'une jeune fille de Frefcati, très-belle & très-bien faite, dont le peintre étoit amoureux. Quoiqu'elle ſoit ſous un habit d'homme, avec un chapeau garni de plumes, l'air de ſon viſage eſt ſi bien pris, que ſes parents, irrités de la voir ainſi peinte dans un lieu expoſé aux regards de tout le monde, ne ſe contenterent pas de la refuſer au Dominiquin qui vouloit l'épouſer, ils lui firent encore des menaces qui l'obligerent de retourner bientôt à Rome.

Il y travailla dans quelques égliſes, en concurrence avec le Guide : c'étoit un rival dangereux. Auſſi le Dominiquin, déſeſpérant de poſſéder comme lui toutes les grandes parties des Carraches, s'étoit attaché principalement au bon ton de couleur & à l'expreſſion. Cependant preſque perſonne ne rendoit juſtice à ſon mérite. Les peintres ſur-tout, qui avoient Lanfranc à leur tête, ſe déchaînerent contre lui : & quand il eut fait ce magnifique tableau de la Communion de S. Jérôme, pour l'égliſe de la *Carita*, qui ne lui fut payé que cinquante écus, & que néanmoins le célebre Pouſſin regardoit comme un des trois chefs-d'œuvre de la peinture, le mettant de pair avec la Transfiguration de Raphaël & la Deſcente de croix de Daniel de Volterre, ce Lanfranc eut la baſſeſſe de répandre le bruit que le Dominiquin avoit pris la penſée de ſon S. Jérôme, de celui qu'Auguſtin Carrache avoit fait à la Chartreuſe de Bologne. Pour juſtifier ce qu'il avançoit, il le fit graver à l'eau-forte par Perrier ; mais la calomnie fut bientôt découverte par l'inſpection des deux tableaux, qui ne ſe reſſemblent nullement.

Les dégoûts & les chagrins que le Dominiquin éprouvoit l'engagerent à ſe retirer à Bologne, où il épouſa une femme aimable, qui lui ſervit toujours depuis de modele dans ſes ouvrages, & où il fut occupé pendant deux ans au fameux tableau de la Madone du Roſaire, pour l'égliſe de S. Jean *in Monte*. Sur ces entrefaites le cardinal Ludoviſi, qui l'avoit connu à

Bologne, ayant été élu pape ſous le nom de Grégoire XV, le déclara ſon premier peintre, & architecte du Vatican. Les cabales des artiſtes recommencerent contre lui; elles monterent à leur comble quand le pape mourut. On le dépouilla de l'emploi d'architecte du Vatican, dans le temps que, par les grandes études qu'il avoit faites relativement à l'architecture, il pouvoit eſpérer d'être architecte de la fabrique de Saint-Pierre. Il ſe détermina pour la ſeconde fois à quitter Rome; &, malgré les conſeils de ſa femme & de ſes amis, il accepta le grand ouvrage de la chapelle du Tréſor à Naples, ouvrage que la crainte du poiſon avoit fait abandonner ſucceſſivement à trois artiſtes illuſtres, au Guide, à Joſépin & à Geſſi. Il ne fut pas plus heureux qu'eux.

Les peintres Napolitains, fâchés de ce qu'un étranger vînt leur enlever un ouvrage qui, ſelon eux, devoit leur appartenir & les immortaliſer, exciterent toutes ſortes d'intrigues contre lui, & n'y mirent aucune borne. L'Eſpagnolet, le moins emporté de tous, diſoit que le Dominiquin ne méritoit pas le nom de peintre, ne ſçachant pas même manier le pinceau. Toutes ces traverſes le fatiguerent tellement, qu'il s'enfuit de Naples ſecrettement avec un de ſes éleves, n'ayant aucun égard ni à la chaleur extrême de la ſaiſon, ni à ſa femme & ſa à fille, qu'il abandonna, & qu'on ne voulut point laiſſer partir pour aller le joindre. On ſollicita néanmoins ſon retour avec tant d'inſtance, qu'après un an de ſéjour à Rome il conſentit de reprendre ſes travaux à Naples.

La malice de ſes ennemis l'y pourſuivit avec plus de fureur encore qu'auparavant. On corrompit ſon neveu, ſes domeſtiques & tous ceux qui l'approchoient. Dans la préparation de la chaux qu'il lui falloit pour ſes peintures à freſque, on fit jetter de la cendre, pour empêcher l'enduit & l'ouvrage qui étoit deſſus de tenir. Il fut occupé pendant trois ans à peindre la coupole, & dans un an il devoit avoir achevé le tout. Mais le chagrin affoiblit beaucoup ſon eſprit. Ne ſe fiant à per-

ſonne, pas même à ſa femme, il apprêtoit lui-même ſa nourriture, qu'il varioit tous les jours, dans la crainte qu'elle ne fût empoiſonnée. Il ne put cependant réuſſir à prendre ſi bien ſes précautions, qu'il ne fût, ſelon l'opinion commune, réellement empoiſonné, ce qui lui donna la mort à l'âge de ſoixante-un ans. L'envie, dont il avoit éprouvé des effets ſi funeſtes de la part de ſes ennemis, ne l'épargna pas même au-delà du tombeau. On fit abattre auſſi-tôt ſon ouvrage de la coupole, pour le donner à Lanfranc : il ne reſta de lui que les angles, les lunettes, & les quatre tableaux des chapelles; &, par une injuſtice criante, on força ſa fille unique, qui pouvoit avoir hérité de vingt mille écus bien gagnés par de longs travaux, à rendre la plus grande partie de l'argent qu'il avoit reçu. L'académie de Saint-Luc à Rome fut plus équitable à ſon égard : elle lui fit faire un ſervice magnifique, avec une oraiſon funebre.

Il eſt difficile d'expliquer comment cet artiſte doux, modeſte, ne diſant jamais du mal de perſonne, s'eſt attiré, par ſon ſeul mérite, un grand nombre d'ennemis, tandis que d'autres ont joui tranquillement de leur réputation. L'amour de la ſolitude lui étoit naturel ; la malignité de ſes envieux la lui rendit encore plus chere. Il crut par-là ſe mettre à l'abri de leurs coups ; ils vinrent l'y chercher encore. Il prit enfin le parti de leur abandonner ſes ouvrages, ne s'embarraſſant ni de leurs éloges, ni de leurs critiques. Quand ils décrioient ce qu'il faiſoit à la chapelle du Tréſor, au lieu de s'en fâcher, il répondoit avec quelqu'eſpece de ſatisfaction, que c'étoit un témoignage de la bonté de ſon ouvrage. On vint lui dire un jour que des peintres avoient donné des louanges à quelques-unes de ſes figures : *J'ai bien peur*, repliqua-t-il, *qu'il ne me ſoit échappé quelques coups de pinceau qui ne valent rien & qui leur plaiſent.*

Le Dominiquin, toujours livré à la réflexion, marchoit enveloppé de ſon manteau comme un philoſophe: s'il appercevoit dans les rues des perſonnes dont les

actions euſſent quelque choſe de particulier, il ne manquoit pas de les deſſiner ſur ſes tablettes. Ses ouvrages lui coûtoient beaucoup de peine; il étoit long-temps à méditer ſon ſujet. Les peres *della Vallé* ne l'ayant point vu travailler chez eux pendant un mois entier, lui en firent des reproches. *J'ai*, dit-il, *toujours travaillé pour vous, quoique vous ne m'ayez pas vu, & j'ai plus peint pendant ce temps-là avec l'eſprit qu'avec les pinceaux.* Cette lenteur extrême étoit une ſuite de l'idée parfaite qu'il avoit de ſon art; auſſi n'eſtimoit-il pas beaucoup les tableaux faits à la hâte: il croyoit qu'un peintre ne devoit rien négliger pour faire un ouvrage également achevé dans toutes ſes parties, & pour y mettre la derniere main. L'intérêt ne le touchoit pas; il ne travailloit que pour la gloire. Quelqu'un lui faiſant des reproches ſur ſa grande exactitude qui lui faiſoit perdre beaucoup de temps: *C'eſt pour moi ſeul*, lui répondit-il, *& pour la perfection de l'art, que je travaille.*

Sa coutume étoit de s'enfermer quand il ſe mettoit à l'ouvrage: rarement le voyoit-on dans cet exercice, & il ne montroit ſes deſſins à perſonne. S'il avoit quelque paſſion à exprimer, il tâchoit de s'en former une vive image, & il s'excitoit lui-même pour en trouver en lui le modele: il rioit, il pleuroit, il étoit furieux ou enjoué, ſelon les ſujets qu'il avoit à traiter. Lorſque, dans ſa jeuneſſe, il travailloit au tableau du martyre de S. André, Annibal Carrache le ſurprit dans une action de colere & menaçante. Après l'avoir obſervé quelque temps, il comprit qu'il repréſentoit un ſoldat qui menaçe le ſaint apôtre; alors, en s'approchant de lui & l'embraſſant: *J'ai*, lui dit-il, *beaucoup appris de vous en ce moment.* Il n'eſt peut-être point de peintre qui ait connu, comme le Dominiquin, l'art d'accorder les mouvements des bras, des jambes, & le contour du corps, à l'intention & aux ſentiments de l'ame. Il eſt preſque égal à Raphaël pour le goût & la correction du deſſin, & pour la variété & la ſimplicité des airs de tête: ſes contours

ſont auſſi marqués, mais un peu plus ſéchement. Quoiqu'il n'ait pas autant de grace & de nobleſſe, il n'en manque pourtant point. Ses attitudes ſont bien choiſies: ſes figures paroiſſent être en mouvement. Son payſage eſt du goût des Carraches, mais il n'eſt pas auſſi léger.

S'il étoit permis de trouver quelque défaut à ce peintre, ce ſeroit une touche un peu lourde, des draperies meſquines & mal jettées, des carnations qui donnent dans le gris, preſque aucune intelligence du clair-obſcur, & un peu de ſéchereſſe dans ſes tableaux à l'huile. Ses freſques ſont exemptes de ces défauts; perſonne n'a mieux réuſſi que lui dans ce genre. Quant à ſes deſſins & aux études qu'il a faits à la pierre noire & à la plume, le travail s'y fait trop ſentir; ſa touche en eſt peinée, & leur médiocrité donneroit quelquefois lieu de douter de leur auteur. On regarde comme ſes ouvrages les plus parfaits, les angles du dôme de Saint-André à Rome, la Communion de S. Jérôme, la Madone du Roſaire, le Portement de croix, le David, l'Adam & l'Eve, (ces deux derniers ſont chez le Roi), & quelques autres qu'il ſeroit trop long de nommer. Ses grands ouvrages ſont à Rome & aux environs, à la ville de Fano, à Ravenne & à Naples. Le Roi poſſede pluſieurs de ſes tableaux de chevalet, de même que M. le duc d'Orléans. D'habiles graveurs ont travaillé d'après lui. On ne lui connoît que quatre éleves peu dignes d'être nommés.

DONADO, (Le frere *Adrien*) peintre, Carme déchauſſé, mort à Cordoue vers l'an 1630, dans un âge avancé. On voit pluſieurs de ſes ouvrages dans le couvent de ſon ordre de cette ville, particuliérement un bon tableau de Jeſus-Chriſt crucifié, dans lequel il a repréſenté la Vierge, S. Jean, la Magdeleine, & d'autres figures à plus de demi-corps, ſelon la maniere de Raphaël Sadeler, à laquelle il s'étoit le plus attaché. On y remarque encore une Magdeleine pénitente, qu'on prendroit pour être du Titien. François Pa-

chéco, dans ſon livre de la Peinture, fait un grand éloge de cet artiſte; il le place parmi les plus habiles de ſon temps. Ce bon religieux, guidé ſans doute par des ſentiments d'humilité, avoit une ſi petite idée de ſes talents, que lorſqu'il venoit d'achever un morceau, ou il l'effaçoit, ou il le mettoit en pieces. Pour l'empêcher de ſe porter à ces extrémités, il falloit le prier au nom des ames du purgatoire, auxquelles il étoit fort dévot: on obtenoit alors ce qu'on deſiroit.

DONDIS, (*Jacques* DE) ſurnommé *Horologius*, ſe fit une grande réputation vers le milieu du quatorzieme ſiecle. Il réunit dans un degré éminent pour ſon temps les qualités de philoſophe, de médecin, d'aſtronome & de méchanicien; mais il doit principalement ſa célébrité aux deux dernieres. Il fabriqua une horloge qui paſſa pour la merveille de ſon ſiecle. Elle marquoit, outre les heures, le cours du ſoleil, celui de la lune & des autres planetes, auſſi-bien que les mois & les fêtes de l'année. Cet ouvrage lui mérita le ſurnom d'*Horologio*, qui eſt devenu dans la ſuite le nom de ſes deſcendants.

Jacques de Dondis eut un fils nommé *Jean*, qui fut auſſi aſtronome, & qui expliqua, dans un ouvrage particulier, intitulé *Planetarium*, le méchaniſme de l'horloge de ſon pere: mais cet ouvrage eſt reſté manuſcrit. *Regiomontanus* s'eſt trompé, en prenant l'horloge de Pavie pour celle que Dondis avoit fabriquée, & en nommant ce méchanicien *Jean* au lieu de *Jacques*. Ils moururent l'un & l'autre vers la fin du quatorzieme ſiecle. Cette famille ſubſiſte encore aujourd'hui en deux branches; l'une, agrégée au corps des patriciens de Veniſe; l'autre, décorée du titre de Marquis.

DONOSO, (*Joſeph*) peintre & architecte, né à Conſuegra en Eſpagne, mort à Madrid en 1686, âgé de cinquante-huit ans. Il fut éleve de ſon pere, & vint enſuite à Madrid, où il ſe mit ſous la direction de François Fernandès, juſqu'à l'âge de dix-huit

ans, qu'il partit pour Rome, afin d'y continuer ſes études. Les progrès qu'il fit pendant ſix années de ſéjour dans cette ville, le rendirent bon architecte, & très-habile dans la peinture & la perſpective. Etant de retour à Madrid, il acheva de ſe perfectionner, pour la partie du coloris, à l'école de Juan Carrano. Ses ouvrages le mirent bientôt en grand crédit. On ſe le diſputa pour l'ornement des égliſes; & pluſieurs en effet ſont embellies par ſon pinceau. On remarque principalement dans la paroiſſe des ſaints Juſte & Paſteur une cene, où ſont repréſentés d'excellents morceaux d'architecture & de perſpective, qui paroiſſent être de Paul Véroneſe. Cet artiſte a peint beaucoup d'ouvrages à freſque. On a de lui des traités ſur l'architecture & ſur la perſpective, qui ſont fort eſtimés par ſes compatriotes.

DONNER, (*Raphaël*) ſculpteur, né en Autriche, ſur les frontieres de la Hongrie, mort ſexagénaire à Vienne en 1740. Ses progrès dans la ſculpture doivent paroître d'autant plus étonnants, qu'il ne vit l'Italie que pour y acheter du marbre. On le regarde comme un artiſte très-ſcrupuleux dans le deſſin, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme que nous empruntons d'un auteur Allemand. Parmi ſes ouvrages, on diſtingue cette belle fontaine ſur la nouvelle place à Vienne; monument infiniment plus précieux par ſa noble ſimplicité, que ces pyramides ſurchargées d'ouvrages que perſonne ne ſçauroit bien diſtinguer, quoique ces mêmes pyramides (c'eſt toujours l'auteur Allemand qui parle) deſtinées à décorer de grandes places, ne duſſent offrir aux paſſants que des grouppes diſtincts & ſenſibles à la vue. La ſtatue de l'empereur Charles VI, qu'on voit à Breitenfurt, belle maiſon de plaiſance à quelques lieues de Vienne, eſt encore un morceau très-diſtingué. On diroit que le marbre s'eſt amolli ſous le ciſeau de l'habile ſculpteur.

DORBAY, (*François*) architecte, né à Paris, mort en 1697. Il fut élève de Louis le Veau, ſur les deſſins

duquel il conduiſit les travaux de l'égliſe & du college des quatre Nations, de même que ceux du Louvre & des Thuileries. Les ouvrages qu'il fit conſtruire ſur ſes propres deſſins ſont l'œuvre de S. Germain l'Auxerrois, l'égliſe & le couvent des Capucines, place Vendôme, commencés en 1686, & finis en 1688; le portail de l'égliſe de la Trinité, rue Saint-Denis; l'égliſe des Prémontrés de la Croix Rouge, l'hôtel des comédiens François, &c. On voit par-là que cet artiſte étoit très-laborieux & très-employé. Boileau ſe ſervit du témoignage de Dorbay pour alléguer des faits injurieux contre Perrault, & pour lui ôter la gloire d'être l'auteur des deſſins de la magnifique colonnade du Louvre. Mais il falloit que Dorbay fût peu ſcrupuleux ſur la vérité, ou qu'à l'exemple de le Veau, ſon maître, il eut conçu une cruelle jalouſie contre Perrault.

I. DORIGNI, (*Michel*) peintre & graveur, né à Saint-Quentin, mort à Paris en 1661, âgé de quarante-huit ans. Il fut éleve du célebre Vouet, qui lui donna ſa fille en mariage. Admirateur de ſon beau-pere, il ſuivit ſa maniere dans ſes ouvrages. On en voit pluſieurs dans le château de Vincennes, à l'hôtel de Hollande à Paris, & dans d'autres maiſons. Il a gravé beaucoup à l'eau-forte, d'après Vouet & le Sueur. On connoît de lui une eſtampe appellée *la Manſarde*, qu'il publia en 1651 contre François Manſard. Pour ſe venger de ce que ce ſurintendant des bâtiments avoit propoſé d'établir un impôt ſur les arts, il le repréſenta monté ſur un mulet, avec un ſinge en croupe qui lui porte un paraſol, & le tire avec une échelle paſſée dans le cou pour le conduire à Montfaucon, avec un écrit très-ſatyrique au bas de l'eſtampe. Il eut pour diſciple ſon fils Louis Dorigni, qui ſuit.

II. DORIGNI, (*Louis*) peintre & graveur, né à Paris en 1654, mort à Véronne en Italie, en 1742. Ayant perdu ſon pere à l'âge de dix ans, il répara cette perte en entrant dans l'école de le Brun. Les progrès qu'il y fit l'encouragerent à concourir pour

les prix de l'académie, âgé seulement de dix-sept ans. Piqué de n'avoir eu que le second, tandis qu'il croyoit mériter le premier, il refusa la médaille d'or; &, s'étant retiré de l'académie, il ne fut point nommé pour aller à Rome. Ce voyage faisoit pourtant l'objet de tous ses desirs; & il l'entreprit à ses dépens avec un de ses amis. Occupé durant quatre ans à l'étude des chefs-d'œuvre que cette ville renferme, il se mit en état de les imiter dans ses ouvrages. La premiere preuve qu'il donna de ses talents perfectionnés fut à Foligno. Il y trouva un peintre François qui étoit chargé par les PP. Feuillants de représenter S. Bernard aux pieds de la Vierge, pour le maître autel de leur église. Peu content de l'idée de ce tableau, Dorigni demanda & obtint de son compatriote la permission de traiter ce sujet; il le fit avec tant de succès, que les religieux donnerent la préférence à son tableau. Quelques autres ouvrages qu'il exécuta dans cette ville, étendirent beaucoup sa réputation. Il la soutint avec beaucoup d'éclat à Venise, pendant dix ans de séjour qu'il y fit. Mais, quoiqu'il eût occasion de s'y enrichir, l'obligation de flatter sans cesse les nobles Vénitiens, obligation qui répugnoit à son caractere, le détermina à fixer sa demeure à Véronne. Plusieurs tableaux de sa main embellissent cette ville, ainsi que bien d'autres de l'Italie.

Dans un voyage qu'il fit à Paris en 1704, on lui conseilla de demander une place à l'académie de peinture. Jules-Hardouin Mansard, surintendant des bâtiments & protecteur de cette compagnie, n'avoit pas oublié l'estampe satyrique faite contre son oncle par le pere de Dorigni; il empêcha le candidat d'être reçu dans ce corps. Ce ne fut pas la seule mortification qu'il éprouva pendant un an de séjour qu'il fit à Paris. Le fils d'un maréchal ferrant lui ayant demandé une esquisse pour l'escalier de sa maison, Dorigni prit pour sujet la chûte de Phaéton, où ses chevaux renversés montroient tous les fers de leurs pieds. On blâma cette affectation; & le maître de la maison, mécontent lui-même, voulut une autre esquisse qui ne le satisfit pas

davantage. Les eſprits s'échaufferent de part & d'autre ; on prit pour arbitres les plus habiles peintres, entr'autres l'Argilliere & Rigaud, qui déſapprouverent les deux eſquiſſes, & en empêcherent l'exécution.

L'eſtime des étrangers dédommagea Dorigni de l'indifférence, & peut-être de la jalouſie de ſes compatriotes. Appellé à Vienne en 1711 par le prince Eugene, il orna ſon palais de pluſieurs morceaux magnifiques. La ville de Prague en offre encore quelques-uns, qui ne ſont pas moins d'honneur à cet artiſte. Il parvint juſqu'à une extrême vieilleſſe, & laiſſa, de ſon mariage avec la fille d'un orfevre de Veniſe, pluſieurs enfants, dont aucun n'a ſuivi ſa profeſſion. On ne lui connoît point d'éleves. Il compoſoit facilement ; les grandes machines ne l'étonnoient pas, & il entendoit très-bien l'art des raccourcis. Le génie, la correction, la couleur & beaucoup de vivacité dans le pinceau, ſe trouvent réunis dans ſes ouvrages : on y remarque un goût ferme & prononcé, un ſtyle héroïque & ſublime ; on y ſouhaiteroit quelquefois plus de graces & un plus grand caractere. Son plus fameux morceau eſt à Trente, où il a peint à freſque, dans la coupole de l'égliſe cathédrale, les ſaints protecteurs de cette ville. L'ordonnance & l'exécution ſont autant l'éloge de ſa piété que de ſon eſprit. Il a gravé pluſieurs pieces, mais on a peu gravé d'après lui.

Son frere cadet, *Nicolas* Dorigni, s'eſt auſſi exercé dans la peinture ; mais il s'adonna particuliérement à la gravure, où il ſe fit une grande réputation. C'eſt lui qui a gravé les fameux cartons de Raphaël, que l'on conſerve à Hamptoncourt, & qui lui mériterent les bonnes graces de Georges I, roi d'Angleterre ; ce prince le combla de biens, & le fit chevalier. Nicolas Dorigni, membre de l'académie depuis 1725, mourut à Paris en 1746, âgé de quatre-vingt-neuf ans, ſans laiſſer de poſtérité.

DORION, muſicien de l'antiquité, étoit Egyptien, & voyagea dans la Grece, où il viſita les cours de

plusieurs princes ses contemporains, tels que Nicocréon, tyran de Chypre, & Philippe de Macédoine, auprès desquels ses talents pour la flûte & pour la bonne chere l'avoient accrédité. Il étoit fertile en bons mots & en reparties ingénieuses, sur-tout par rapport à la table; & Athénée nous en a conservé plusieurs. Il fit dans la musique, & sur-tout dans le jeu de la flûte, quelque innovation, appellé de son nom *le mode Dorionien*; & ceux qui adopterent ce mode ou cette maniere de Dorion, formerent comme une secte particuliere de musiciens, laquelle en frondoit une autre qui avoit pour auteur & pour chef Antigénide.

DOSIO, (*Jean-Antoine*) architecte & sculpteur, né à Florence en 1513. Cet artiste alla à Rome dès l'âge de quinze ans, où il exerca d'abord la profession d'orfevre. Il s'appliqua ensuite à la sculpture, dans laquelle il fit les plus grands progrès. Dosio étudia encore l'architecture, & fit bâtir plusieurs édifices dans cette capitale des arts. Il construisit à Florence, pour la fameuse famille Nicolini, la belle chapelle de sainte Croix, qui est décorée d'un bel ordre Corinthien, & enrichie des marbres les plus rares & les plus précieux. Le palais de l'archevêché est encore du même architecte.

DOSSES, (*les*) peintres, freres, nés & morts à Ferrare dans le seizieme siecle. Ils avoient un assez bon goût de couleur, & ils réussissoient dans le payſage, dont quelques morceaux approchent beaucoup de ceux du Titien. Ces peintres auroient dû se renfermer dans ce genre, ou du moins ne pas tant présumer de leurs forces pour de grands ouvrages, qu'ils n'étoient pas en état d'exécuter. Le duc d'Urbin, qui venoit de faire bâtir le palais de l'*Impériale*, les ayant choisis pour peindre à fresque les appartements, ces deux freres commencerent par blâmer tout ce qu'on avoit déja peint, & ils ne craignirent pas de vanter au prince leur capacité supérieure. C'étoit un affront pour Cenga, qui avoit conduit l'architecture du pa-

lais, & qui donnoit les deſſins de tous les ornements. En homme prudent il prit le parti de ſe taire ; mais, ſe doutant bien de ce qui devoit arriver, il ſe contenta de leur aſſigner un appartement pour exercer leurs talents. En effet, leur ouvrage fut trouvé ſi médiocre, & le duc en fut ſi mécontent, qu'après les avoir renvoyés honteuſement, il fit effacer ce qu'ils avoient peint, & chargea Cenga de faire des deſſins pour d'autres tableaux. Les Doſſes avoient à craindre que cet affront ne leur fît perdre les bonnes graces du duc de Ferrare, leur protecteur. Ils les conſerverent cependant, & l'aîné continua toujours de jouir d'une penſion que le duc lui faiſoit : il mourut dans un âge fort avancé. Le cadet, qui lui ſurvéquit quelque temps, fit encore beaucoup d'ouvrages. On voit dans le Cabinet du Roi un tableau repréſentant la Nativité de Notre-Seigneur, qui peut donner une idée de la maniere de ces deux artiſtes.

DOUW, (*Gérard*) peintre, né à Leyde en 1613, mort dans un âge fort avancé; on ne ſçait pas l'année. Son pere appellé Douw Janſzoon, maitre vitrier, le mit chez un graveur pour apprendre à deſſiner, & ſix mois après chez un peintre ſur verre. En moins de deux ans le jeune Douw fit des progrès qui devinrent très-utiles à ſon pere; mais celui-ci ne voulant plus l'expoſer à monter aux croiſées élevées des égliſes, le plaça chez le célebre Rembrand. On fut ſurpris que dans l'eſpace de trois ans il eût ſaiſi ſi parfaitement l'intelligence de ce maître pour les couleurs & le clair-obſcur, quoique ſa maniere d'opérer fût bien oppoſée à la ſienne. Jamais peintre n'a pouſſé plus loin la patience dans le travail. Lorſqu'il s'appliquoit au portrait, genre qu'il quitta bientôt, il portoit l'attention juſqu'à cauſer de mortelles impatiences aux perſonnes qu'il peignoit. On peut juger du temps qu'il employoit à une tête, puiſqu'il fut cinq jours à peindre une des mains de madame Spiéringer, femme d'un réſident de Suede en Hollande. Il avoua lui-même à Sandrart &

à Bamboche, qui étoient venus le voir travailler, qu'il avoit mis trois jours à peindre un manche à balai.

Les précautions qu'il prenoit étoient extrêmes : on seroit même tenté de les regarder comme minutieuses. Il broyoit ses couleurs sur un cryſtal; il faiſoit ses pinceaux; les croiſées de son attelier étoient si bien fermées, que l'air pouvoit à peine y passer. Il enfermoit soigneusement sa palette, ses pinceaux, ses couleurs, dans la crainte que la pouſſiere, qu'il regardoit comme un vrai fléau, ne s'y attachât. Quand il entroit dans son attelier, il se tenoit immobile sur une chaise, attendant que le plus petit duvet ne fût plus en l'air; & puis, en faisant le moindre mouvement qu'il pouvoit, il se mettoit à l'ouvrage. Cette gêne, ou pour mieux dire cet esclavage, paroît incompatible avec le génie qui est toujours plus indépendant. Aussi faut-il avouer que les sujets que Gérard Douw traitoit n'en exigeoient pas beaucoup, & que ses tableaux, composés de peu de figures, fatiguoient peu son imagination. D'ailleurs il étoit né avec un talent particulier pour le genre qu'il avoit embrassé. Tous ses sujets sont pris dans les occupations de la vie privée. Souvent plusieurs plans sont représentés dans un tableau, avec des meubles & de petits détails qui ont coûté autant que l'essentiel du tableau.

Cet artiste à toujours travaillé en petit, & ses tableaux n'excédoient pas ordinairement la longueur d'un pied : il faiſoit consister tout le mérite à représenter dans un aussi petit espace, tout ce qu'on auroit pu faire dans un plus grand. Il ne peignoit que d'après le naturel; &, comme il n'entendoit pas parfaitement le dessin, il fut l'auteur, à ce qu'on croit, d'une maniere assez ingénieuse pour mettre les parties de ses figures en place : il posoit entre lui & son modele un chassis divisé par des carreaux de fil de soie; &, regardant au travers, il plaçoit les mêmes parties dans autant de carreaux tracés sur la toile. Il se servoit de cette pratique fort usitée depuis parmi les graveurs, & qu'on appelle *graticuler*, de crainte que son œil ne

fut pas assez juste, & pour rendre les figures correctement ; mais elle fait souvent appercevoir du servile dans ses ouvrages. Comme il mettoit beaucoup de temps à les composer, il en régloit le prix en comptant chaque heure à vingt sous ; ainsi les uns étoient payés six cents livres, d'autres huit cents, & quelques-uns jusqu'à mille.

On rapporte que le résident Spiéringer, un des plus zélés protecteurs de Gérard Douw, aimoit tant ses ouvrages, qu'il lui faisoit présent tous les ans d'une bourse de mille florins, pour le seul droit de choix de préférence sur ses tableaux à mesure qu'il les finissoit, & en les payant d'ailleurs comme tout autre acheteur. Ce peintre jouit de bonne heure d'une fortune considérable ; mais dès l'âge de trente ans il eut besoin de lunettes, parce qu'il s'étoit affoibli la vue en peignant continuellement en petit. On ne peut disconvenir que ce ne soit un des peintres Hollandois qui a le plus fini ses tableaux ; il faut le secours des louppes pour en démêler toutes les beautés : tout y est précieux, flou & colorié suivant les tons de la nature, mais d'une nature vraie & simple. Sa couleur n'est ni tourmentée, ni refroidie par le travail ; rien n'y est fatigué : une touche fraîche, mais pleine d'art, y voile le soin le plus pénible. Ses tableaux conservent autant de vigueur de loin que de près. La plupart sont dispersés dans les cabinets des Pays-Bas. On en voit quelques-uns chez le Roi, chez M. le duc d'Orléans, & chez divers particuliers de Paris. On ne connoît qu'un seul tableau en grand de cet artiste : c'est la décollation de S. Jean dans l'église de *Santa Maria della scalla* : encore quelques auteurs l'attribuent-ils à Gérard Hondhorst, que les Italiens appellent *Gherardo Fiamingo*. Gérard Douw à eu pour éleves Scalken, Miéris, Swaneseld. On a peu gravé d'après lui.

DREBEL, Hollandois. On prétend qu'il fut le premier qui trouva le secret de teindre en écarlate avec la cochenille. Cette couleur brillante fut d'abord ap-

pellée écarlate de Hollande, & prit enſuite le nom d'écarlate des Gobelins, depuis que, par les ſoins du grand Colbert, on parvint à faire, dans cette manufacture royale, des teintures d'écarlate ſupérieures à toutes celles de la Hollande. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ces teintures ſi belles & ſi ſolides n'ont lieu que ſur la laine ou ſur d'autres matieres animales : le même bain qui donne à une piece de drap la plus belle couleur d'écarlate, ne fait que ſalir le coton & le fil de lin ou de chanvre qu'on y plonge, & ne donne à la ſoie qu'une vilaine couleur de lie de vin ou de pelure d'oignon, qui n'a pas même aſſez de ſolidité pour réſiſter à un ſimple lavage dans l'eau.

I. DREVET, (*Pierre*) graveur, né à Lyon, mort à Paris en 1739, âgé de ſoixante-quinze ans. Il s'attacha particuliérement au genre du portrait, où il excella par l'intelligence & la pureté de ſon burin. Perſonne, juſqu'à lui, n'avoit réuſſi à rendre le portrait avec autant d'élégance & de variété dans les détails ; perſonne n'avoit ſçu y répandre autant d'harmonie & de ſuavité. On a de lui quantité d'excellents morceaux, entr'autres le portrait de Louis XIV en pied, & de Louis XV ſur ſon trône, faiſant pendant, d'après Rigaud ; ceux de M. de Beauveau, archevêque de Narbonne, de la ducheſſe de Nemours, du duc de Villars, de Deſpréaux, &c. d'après le même peintre.

II. DREVET, (*Pierre*) graveur, fils & éleve du précédent, né à Paris en 1697, mort dans la même ville en 1739. Il a ſurpaſſé ſon pere, en travaillant à l'égaler, par le charme & la délicateſſe de ſon burin, ainſi que dans l'art de rendre le portrait d'une maniere ſi ſupérieure, qu'il eſt impoſſible d'aller au-delà. Il a porté l'art du burin au point de donner à chaque corps le caractere diſtinctif qui lui eſt propre, à faire ſentir les tons variés des étoffes, & les couleurs de tous les objets qu'il traitoit. Parmi quantité d'eſtampes qu'il a gravées d'après Rigaud, le portrait du grand Boſſuet ſera toujours l'admiration des connoiſſeurs. Cet artiſte

n'a pas borné ſes connoiſſances au ſeul genre du portrait : entr'autres ſujets d'hiſtoire, il a rendu, ſous des traits ſimples & moëlleux, le tableau de la Préſentation au Temple, d'après Louis Boullogne, & celui de la Priere au Jardin des Olives, d'après Reſtou ; celui-ci eſt un de ſes derniers ouvrages. Dans ſes divers ſujets, il a, pour ainſi dire, métamorphoſé ſon burin en pointe, & l'a conduit avec autant de liberté & de hardieſſe, que de goût & d'harmonie : jamais il n'a perdu de vue la correction du deſſin, l'eſprit, le ſentiment, le caractere & l'effet de l'original qu'il a traduit, qualités indiſpenſables, & ſans leſquelles les efforts du burin le plus brillant ne repréſentent qu'un cuivre habilement ſillonné.

DROUARD, (*Jérôme*) imprimeur du dix-ſeptieme ſiecle. Il ſe diſtingua dans ſa profeſſion par le grand nombre de livres conſidérables qui ſortirent de deſſous ſa preſſe. Il imprima tantôt ſeul pour ſon compte, & tantôt en ſociété avec ſon frere Ambroiſe Drouard. Lorſqu'il étoit ſeul, il prenoit pour deviſe un diamant avec ces mots : *Nil me durius ;* mais, lorſqu'il imprimoit avec ſon frere, il mettoit à la tête de ſes éditions une tige de chardons avec ces mots : *Patere aut abſtine*, pour ſignifier que la ſociété demande que l'on ſoit indulgent les uns envers les autres, ou qu'il faut s'en abſtenir. Il imprima, en 1609, *Polybe grec & latin, avec les notes de Caſaubon*, in-folio. *Suetonius* in-folio, 1610. *Euchariſticon Jacobi Sirmondi de regionibus & eccleſiis Suburbicariis*, 1621, ouvrage fort recherché des ſçavants. *Cyrilli Hieroſolimitani opera quæ reperiuntur græcè & latinè ;* R. C. *Interpret Dioniſio Petavio*, in-folio, 1631, &c.

DROUAIS, (*Hubert*) peintre, né à la Rogue, petite ville de Normandie, près le Ponteau-de-Mer, en 1699, mort à Paris en 1767. Diſciple de de Troy, il montra des diſpoſitions ſi heureuſes pour la peinture, que ſon habile maître lui prodigua les ſecrets les plus cachés de ſon art. Drouais s'en pénétra ; &, aſſuré de ſes

ſes progrès, il retourna à Rouen, pour offrir à ſon pere & à ſa patrie les prémices de ſon talent. L'approbation paternelle & les applaudiſſements de ſes compatriotes flatterent plus ſon cœur, que tous les éloges qu'il a obtenus depuis n'ont ſatisfait ſon amour-propre. Après un ſéjour de ſix mois, il revint à Paris, & puiſa de nouvelles forces auprès de de Troy. Ce grand artiſte, ſatisfait des progrès de ſon éleve, imagina, pour l'en récompenſer & le fortifier encore, de lui faire faire beaucoup de copies à ſon profit. Mais, dès que Drouais s'appercevoit que ſes talents avoient acquis un nouveau degré de mérite, il voloit à Rouen pour en faire toujours hommage à ſon pere & à ſa patrie. Il entreprit deux autres voyages en Normandie, dans les mêmes vues. Enfin il ſe fixa dans la capitale.

A la mort de de Troy, Jean-Baptiſte Vanloo, Oudry & Nattier s'empreſſerent de l'employer. Depuis long-temps ſon talent étoit connu. A peine eut-il commencé de travailler pour lui-même, qu'il fut reçu, en 1730, à l'académie, & qu'il fut recherché de toutes les perſonnes de goût. Il ſeroit trop long de rapporter ici tous les portraits qu'il a faits. On admira, entr'autres, ceux des demoiſelles Péliſſier, Gauſſain & Camargo. Cet artiſte avoit fait quelques portraits à l'huile, en petit. Des connoiſſeurs y ayant trouvé de grandes beautés, lui inſpirerent le goût de la peinture en miniature. Il acquit bientôt une facilité qui le fit regarder comme un des premiers en ce genre, & qui lui mérita l'honneur de peindre de cette ſorte feu Monſeigneur le Dauphin. Quoique Drouais excellât dans les différentes parties qui caractériſent le bon peintre, celle qui l'a fait le plus admirer eſt la couleur : elle eſt fraîche & brillante, & ſes ouvrages n'ont rien perdu de leur éclat & de leur beauté. Il a laiſſé un fils digne de ſon nom, & qui l'a ſoutenue avec honneur par des ouvrages juſtement applaudis. Il eſt mort vers la fin de l'année 1775, étant membre de l'académie.

DUCHANGE, (*Gaſpard*) graveur, né à Paris, mort dans la même ville en 1757, âgé de quatre-

vingt-quatorze ans. Les eſtampes d'Io, de Léda, de Danaé, qu'il grava d'après le Correge, firent connoître ſes talents : mais l'indécence de ces ſujets étant devenue pour lui un ſujet de remords, il eut le courage d'en mutiler les cuivres à grands traits de burin. Parmi pluſieurs ouvrages de cet auteur, on compte les tableaux de Saint-Martin-des-Champs qu'il a ſupérieurement rendus, le Repas du Phariſien, & les Vendeurs chaſſés du Temple. On y trouve ce bel empâtement, cette touche large & fiere, & cette chaleur de ſtyle, qui font paſſer ſur le cuivre le moëlleux, le caractere, la force & l'eſprit de Jouvenet. Duchange a gravé avec le même ſuccès la naiſſance de Marie de Médicis, & l'apothéoſe de Henri IV, d'après Rubens.

DUCLOS, (*Marie-Anne* DE CHATEAU-NEUF, dite) célebre actrice de la comédie Françoiſe, où elle a joué, pendant plus de quarante ans, les rôles de princeſſe & de reine. Elle étoit de Paris, & prit le nom de Duclos, qu'avoit porté ſon grand-pere, acteur de l'hôtel de Bourgogne. Elle s'étoit mariée avec Duchemin fils, comédien, & plaida en caſſation de mariage. On rapporte que la Duclos, voyant rire le public, dans *Inès de Caſtro*, à l'arrivée des enfants au cinquieme acte, eut la hardieſſe de l'apoſtropher, en lui diſant : *Ris donc, ſot de parterre, à l'endroit le plus touchant de la tragédie !...* Ce qui, par un haſard ſingulier, loin d'indiſpoſer le ſpectateur, fut même fort applaudi. C'eſt ainſi que, dans cette ſcene pathétique, le ſentiment étouffant tout d'un coup l'eſprit de cauſticité, le même moment vit pleurer ceux qui venoient de rire ; exemple toutefois, de la part de cette actrice, très-dangereux à imiter en pareille occaſion.

DUCROISY, (*Philibert* GASSAUD) acteur, étoit un gentilhomme du pays de Beauce, qui, ſe trouvant à la tête d'une troupe de comédiens de province, ſe joignit à celle de Moliere. Il en fut un des meilleurs acteurs ; & ce fut pour lui que Moliere compoſa le rôle de Tartuffe, que Ducroiſy joua au gré de l'auteur

& des ſpectateurs. S'étant retiré, ſur la fin de ſes jours, à Conflans, il ſe fit eſtimer de tout le monde, & entr'autres de ſon curé, qui le regardoit comme un de ſes meilleurs paroiſſiens.

DUFRESNE, comédien. *Voyez* QUINAULT.

DUFRESNY, (*Charles* RIVIERE) né à Paris en 1648, mort dans la même ville en 1724. Nous ne le conſidérerons pas ici comme auteur comique, qui a donné des pieces excellentes, mais comme un amateur des beaux-arts, qu'il a ſouvent cultivés avec ſuccès. Son grand-pere étoit fils d'une jardiniere d'Anet, que l'on nommoit *la belle Jardiniere*. C'eſt celle-là même qui avoit eu l'honneur de plaire à Henri IV. Dufreſny, auſſi peu ambitieux que ſon pere & ſon aïeul, ne s'eſt jamais prévalu de l'avantage de ſon origine. Louis XIV ne l'ignoroit pas; & c'étoit un des motifs de la bienveillance que ce monarque a toujours conſervée pour lui. Dufreſny avoit reçu de la nature beaucoup de goût pour tous les arts, peinture, ſculpture, architecture, jardinage. Il avoit un talent naturel & particulier pour la muſique & pour le deſſin. Les airs de ſes chanſons de caractere, qui ſont gravés à la fin du recueil de ſes œuvres, ſont de ſa compoſition. Cependant il n'eut jamais de principes de muſique; & il étoit obligé, lorſqu'il avoit compoſé un air, de le venir chanter à Grandval, qui avoit la bonté de le lui noter. Il eſt fâcheux qu'il nous en reſte ſi peu de ſa façon, puiſqu'il convient, dans un de ſes *Mercures*, d'en avoir fait plus de cent.

Il n'étoit pas moins ſurprenant du côté du deſſin. Il n'avoit, il eſt vrai, aucune pratique du crayon, du pinceau ni de la plume; mais il s'étoit fait à lui-même un équivalent de tout cela, en prenant, dans différentes eſtampes, des parties d'hommes, d'animaux, de plantes ou d'arbres qu'il découpoit, & dont il formoit un ſujet deſſiné ſeulement dans ſon imagination. Il les colloit les unes auprès des autres, ſelon que le ſujet le demandoit. Il lui arrivoit même de changer

l'expreſſion des têtes qui ne convenoient pas à ſon idée, en ſupprimant les yeux, la bouche, le nez & les autres parties du viſage, & en y ajoutant d'autres qui étoient propres à exprimer la paſſion qu'il vouloit peindre, tant il étoit sûr du jeu de ſes parties pour l'effet qu'il en attendoit. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que cet aſſemblage de pieces rapportées, en apparence, au haſard & ſans eſquiſſe, formoit un tout agréable, dont l'incorrection du deſſin n'étoit ſenſible qu'à des yeux connoiſſeurs.

Dufreſny avoit ſur-tout pour l'art de conſtruire les jardins un génie ſingulier, mais nullement ſuſceptible de comparaiſon avec celui des grands hommes que nous avons eus & que nous avons encore dans ce genre. Il ne travailloit avec plaiſir que ſur un terrain irrégulier & inégal. Il lui falloit des obſtacles à vaincre ; & quand la nature ne lui en fourniſſoit pas, il s'en donnoit à lui-même, c'eſt-à-dire que d'un emplacement régulier & d'un terrain plat, il en faiſoit un montueux, afin, diſoit-il, de varier les objets en les multipliant, & ſe garantir des vues voiſines, en leur oppoſant des élévations de terre qui ſervoient en même temps de belvéders. Tels étoient, dit-on, les jardins de Mignaux, près de Poiſſy ; tels ſont encore ceux qu'il a faits dans le fauxbourg Saint-Antoine, pendant les ſix dernieres années de ſa vie, dont l'un eſt connu ſous le nom du *Moulin*, & l'autre qu'il appelloit le *Chemin creux*. On connoît auſſi la maiſon & les jardins de feu M. l'abbé Pajot, près de Vincennes ; &, par ces différents morceaux, on peut juger du goût & du génie de Dufreſny dans ce genre. Louis XIV ayant pris la réſolution de faire faire à Verſailles des jardins dont la grandeur & la magnificence ſurpaſſaſſent tout ce qu'on auroit vu & même imaginé juſqu'alors, lui demanda des deſſins. Dufreſny en fit deux différents. Ce prince les examina, & les compara avec ceux qu'on lui avoit préſentés : il en parut content, & ne les refuſa que par l'exceſſive dépenſe dans laquelle l'exécution l'auroit engagé.

Ce monarque qui aimoit les arts, & qui les avoit portés à leur plus haut degré de perfection, par les récompenſes dont il prévenoit ceux qui s'y diſtinguoient, accorda à Duſreſny un brevet de contrôleur de ſes jardins. Ce ne fut pas la ſeule grace qu'il obtint de Louis XIV; il lui accorda le privilege d'une nouvelle manufacture de grandes glaces, dont le ſuccès a été prodigieux. Dufreſny céda ce privilege pour une ſomme aſſez modique; car ſes caprices & ſon eſprit, portés à la diſſipation, l'empêcherent toujours de profiter des occaſions que la fortune lui préſentoit. Auſſi Louis XIV diſoit qu'il ne ſe croyoit pas aſſez puiſſant pour l'enrichir. Il aimoit tellement ſa liberté, qu'il avoit quatre appartements à la fois: quand on le connoiſſoit dans l'un il ſe réfugioit dans l'autre, pour ſe mettre à l'abri des importuns.

DUGHET, dit *Guaſpre Pouſſin*, peintre *Voyez* POUSSIN.

DUJARDIN, (*Carle*) peintre & graveur, né à Amſterdam, vers l'année 1640, mort à Veniſe en 1674. Eleve de Berghem, il fut bientôt en état de voyager en Italie, où il partagea ſon temps entre la peinture & le plaiſir. Admis à la bande joyeuſe académique de Rome ſous le nom de *Barbe de bouc*, il en faiſoit les agréments; & ſes tableaux, dans le genre des bambochades, étoient payés fort cher, & préférés par les Italiens à tous ceux de ſa nation. Le goût de la dépenſe qu'il avoit contracté l'obligea d'épouſer à Lyon ſon hôteſſe, quoiqu'âgée, pour payer ſes dettes dans cette ville. Il emmena ſa femme à Amſterdam; mais, dégoûté d'elle, il l'abandonna bientôt. Un de ſes amis, qui alloit en Italie, l'ayant engagé à l'accompagner juſqu'au port du Texel, Dujardin s'embarqua ſur le même vaiſſeau, & arriva à Livourne. Il ne tarda pas à ſe rendre à Rome, où il trouva ſes anciennes connoiſſances, & où il reprit ſes premieres occupations. En vain ſon ami fit tous ſes efforts pour l'engager à revenir en Hollande; le peintre lui prétexta

des études ou des tableaux à terminer, le chargea de beaucoup de compliments pour ſa femme, & le laiſſa partir.

Quoiqu'il gagnât conſidérablement à Rome, il eut envie de voir Veniſe. Un négociant Hollandois le logea chez lui, dans l'eſpérance de faire un grand profit ſur les tableaux de cet artiſte; mais il tomba preſqu'auſſitôt malade, & mourut à la fleur de ſon âge. La religion Proteſtante, dont il faiſoit profeſſion, n'empêcha point qu'il ne fût honorablement enterré. On a de lui des marchés, des ſcenes de charlatans & de voleurs, & des payſages animés & peints d'une maniere ſpirituelle. La nature eſt rendue avec une vérité frappante. A la touche & à la couleur de Berghem, ſon maître, il a ajouté une certaine force qui diſtingue les grands peintres d'Italie. Son deſſin eſt de bon goût & correct. Ses productions ſont auſſi recherchées que difficiles à acquérir. M. le comte de Vence poſſede, à Paris, dans ſon cabinet, un tableau très-agréable de cet artiſte, repréſentant un jeune homme conduiſant un âne: le fond eſt un payſage. On voit chez M. Blondel de Gagny, des charlatans ſur un théâtre, environnés de peuples: tableau capital. Wiſcher a gravé quelques planches d'après Dujardin, & lui-même a gravé auſſi avec eſprit & légéreté.

DUMÉNI, acteur de l'opéra, mort en 1715. Il étoit cuiſinier de ſon métier. Lully l'ayant entendu chanter, fut ſi content de ſa voix, qu'il le demanda à ſon maître, & lui fit apprendre la muſique, qu'il n'a cependant jamais ſçue parfaitement. Il a paſſé pour une haute-contre, mais ce n'étoit qu'une taille des plus hautes. Il étoit un des plus parfaits acteurs qui aient jamais paru dans ſon genre. Les rôles d'Atys, de Médor, de Phaéton, de Renaud, d'Amadis, &c. ont beaucoup perdu à ſa mort. Mais il lui falloit, pendant chaque repréſentation, quelques bouteilles du meilleur vin de Champagne; ce qui l'animoit de maniere qu'il étoit, au troiſieme acte, au-deſſus du Duméni du premier acte. Il étoit

ſur le théâtre de la plus haute repréſentation, & dans la ville il avoit l'air d'un manant. La Rochois & lui ne pouvoient ſe paſſer l'un de l'autre; & lorſqu'ils étoient enſemble ſur le théâtre, ils ſe diſoient mille injures. Il avoit la coutume de piller toutes les filles de l'opéra; dès qu'elles avoient un bijou, c'étoit autant de pris. Aux vacances du théâtre il alloit en Angleterre; & il en rapportoit toujours mille piſtoles. Mais au dernier voyage qu'il y fit, il en revint avec une extinction de voix, qu'il a conſervée juſqu'à ſa mort. On rapporte qu'en jouant le rôle de Phaéton dans l'opéra de ce nom, un plaiſant s'écria: *Ah! Phaéton, eſt-il poſſible que vous ayez fait du bouillon?*

I. DUMONT, (*François*) ſculpteur, né à Paris, mort à Lille en Flandres en 1726, âgé de trente-huit ans. Cet artiſte s'annonça par des ouvrages qui donnoient de lui la plus grande idée. Le Titan foudroyé, qu'il fit pour ſa réception à l'académie de peinture & de ſculpture, eſt d'un beau ſtyle & d'une exécution parfaite. On trouve les mêmes beautés dans les figures de ſaint Jean & de ſaint Joſeph, que Dumont a ſculptées pour l'égliſe de Saint-Sulpice. Ses talents l'avoient déja fait choiſir par Léopold, duc de Lorraine, pour être ſon premier ſculpteur; mais une cataſtrophe malheureuſe le ravit aux arts de la maniere la plus funeſte. Il étoit allé à Lille pour placer le mauſolée du comte de Melun: il s'apperçoit que les ouvriers exécutoient maladroitement ſes ordres. Plein de feu & d'activité, il monte lui-même ſur l'échafaud qui s'écroule dans l'inſtant; une partie des machines ſe détachent, & une groſſe barre de fer, tombant obliquement, lui coupe le ventre. Il ſouffrit les douleurs les plus aiguës pendant vingt-quatre heures, au bout deſquelles il expira. Il fut enterré au bas de ce même mauſolée, qui atteſte ſon génie & ſon ſort infortuné.

II. DUMONT, (*Henri*) muſicien, né dans le dioceſe de Liege en 1610, mort à Paris en 1684. Il excelloit à toucher de l'orgue, & il fut le premier de nos

muſiciens qui employa dans ſes ouvrages la baſſe continue. Le roi lui accorda la charge de maître de muſique de ſa chapelle; & la reine, qui lui donna peu de temps après la même charge dans ſa maiſon, le fit nommer à l'abbaye de Silly. Lorſque Louis XIV voulut introduire la ſymphonie de violons dans les motets, Dumont prit la liberté de repréſenter à ſa majeſté qu'il ne pouvoit exécuter cet ordre, en conſéquence de la défenſe, diſoit-il, que le concile de Trente avoit faite d'admettre la ſymphonie dans les muſiques d'égliſe. Un paſſage de ce concile, qu'il avoit interprété trop littéralement, lui avoit fait naître ce ſcrupule. Le roi, attaché plus que perſonne aux déciſions de l'Egliſe, eut la délicateſſe de conſulter ſur cet objet M. du Harlay, qui étoit alors archevêque de Paris. Ce prélat décida que le concile n'avoit pas prétendu défendre la ſymphonie dans les égliſes, mais ſeulement un genre de muſique qui ne ſeroit pas conforme au reſpect que l'on doit avoir dans les lieux ſaints. Malgré cette déciſion, Dumont perſiſta toujours dans ſon opinion. Sa majeſté ne voulut pas forcer ſa répugnance; mais, ne voulant plus entendre dorénavant de la muſique ſans ſymphonie, il lui accorda ſa vétérance en 1674. Ce muſicien a fait cinq grand'meſſes dans un très-beau plain-chant, que l'on appelle *meſſes royales*, & que l'on chante encore dans pluſieurs égliſes.

DUMOULIN. Il y a eu trois freres de ce nom, qui ont long-temps danſé ſur le théâtre de l'Opéra, avec diſtinction. *François* Dumoulin, qui avoit débuté en 1700, & qui ſe retira en 1748, brilloit dans le caractere d'arlequin. *Pierre* Dumoulin ſe retira auſſi en 1748; depuis 1705 il exécutoit les danſes de Polichinel, de Pierrot, & autres de caractere.

Le plus jeune & le plus célebre de tous étoit David Dumoulin, qui débuta en 1705, & qui quitta le théâtre après Pâques de l'année 1751. Bien différent de ſes freres, il s'étoit éloigné du bas-comique, & il avoit embraſſé le genre qui lui étoit le plus propre, celui de la

danſe tendre & expreſſive. Il danſoit ſur-tout *le pas de deux* avec une ſupériorité que l'on aura de la peine à atteindre. Toujours tendre, dit M. Noverre dans ſes *Lettres ſur la Danſe*, toujours gracieux, tantôt papillon, tantôt zéphir, un inſtant inconſtant, un inſtant fidele, toujours animé par un ſentiment nouveau, il rendoit avec volupté tous les tableaux de la tendreſſe.

DUNI, muſicien, né dans le duché de Parme, mort à Paris au commencement de l'année 1775. Après avoir formé ſon goût à l'école des meilleurs maîtres de l'Italie, il vint en France où les connoiſſeurs ont rendu toujours hommage à la facilité de ſon génie, à l'agrément & à la variété de ſes ouvrages. Ce qui acheve l'éloge de ce muſicien, c'eſt qu'une infinité d'airs qu'il a compoſés ſont devenus, pour ainſi dire, nationaux, qu'ils ſont chantés par tout le monde, & qu'on ne ceſſe point encore d'accourir en foule aux pieces qu'il a miſes en muſique. Telles ſont la *Fée Urgele*, les *Deux Chaſſeurs & la Laitiere*, les *Moiſſonneurs*, le *Peintre amoureux de ſon Modele*, l'*Iſle des Foux*, la *Clochette*, le *Milicien*. On peut citer encore la *Veuve indéciſe*, *Mazet*, le *Procès*, le *Rendez-vous*, l'*Ecole de la Jeuneſſe*, les *Sabots & Thémire*. Toutes ces pieces ont été jouées, ſoit à l'opéra comique, ſoit à la comédie Italienne, dont cet artiſte étoit penſionnaire.

I. DUPRÉ, (*Guillaume*) ſculpteur, vivoit ſous Henri IV & ſous Louis XIII. On doit à cet artiſte la figure de Henri IV qui décore le Pont-neuf: elle eſt très-belle; & quoiqu'elle ſoit plus grande de moitié que le naturel, on l'eſtime infiniment plus que le cheval, qu'on trouve trop gros pour un cheval de bataille. Dupré ne l'avoit point fait. Modelé & fondu à Florence par Tadda ou Tacca, il fut donné en préſent par Coſme II, grand-duc de Toſcane, à la reine Marie de Médicis. La ſtatue & le cheval furent poſés en 1614; mais le ſurplus ne fut achevé qu'en 1635. Les quatre figures d'eſclaves en bronze, qui foulent aux pieds des armes de toute eſpece, ſont de Franca-

ville. Il n'eſt pas inutile de remarquer que ce monument, auquel on avoit donné la dénomination vague de *cheval de bronze*, n'eſt connu ſous ſon véritable nom, c'eſt-à-dire la ſtatue de Henri IV, que depuis que le plus grand poëte de notre ſiecle a célébré le meilleur de nos rois d'une maniere digne de lui. Cette dénomination bizarre, & preſque injurieuſe, avoit donné lieu à un de nos auteurs de faire une réflexion philoſophique, très-heureuſement exprimée dans les vers ſuivants :

Superbes monuments, que votre vanité
Eſt inutile pour la gloire
Des grands héros, dont la mémoire
Mérite l'immortalité !
Que ſert-il que Paris, au bord de ſon canal,
Expoſe de nos rois ce grand original
Qui ſçut ſi bien régner, qui ſçut ſi bien combattre ?
On ne parle point d'Henri Quatre ;
On ne parle que du cheval.

II. DUPRÉ, célebre danſeur de ce ſiecle, & compoſiteur des ballets de l'Opéra. Certains auteurs n'ont pas fait difficulté de l'appeller le dieu de la danſe ſimple & majeſtueuſe. Perſonne n'a porté plus loin que lui la nobleſſe des attitudes, & la beauté des développements. L'élégance de ſa taille, dit M. Noverre, & la longueur de ſes membres, s'aſſocioient à merveille aux temps développés & aux pas hardis de ſa danſe ; mais ce qui lui alloit, ajoute cet auteur, ne peut être propre aux danſeurs d'une taille médiocre. Cependant tous vouloient l'imiter ; les jambes les plus courtes s'efforçoient de parcourir les mêmes eſpaces, & de décrire les mêmes cercles que celles de ce célebre danſeur ; dès-lors plus de fermeté, les hanches n'étoient jamais à leur place, le corps vacilloit ſans ceſſe, l'exécution étoit ridicule ; j'imaginois de voir Therſite imiter Achille.

Un de ceux qui a remplacé le plus glorieuſement

Dupré, eſt M. Veſtris. A ſon exemple, il s'eſt livré à la danſe noble & au grand ſérieux, genre dont il eſt aujourd'hui le modele le plus parfait.

I. DUPUIS, (*Charles*) graveur, né à Paris en 1685. Le goût & l'inclination qu'il annonça pour la gravure engagerent ſes parents à le placer chez Gaſpard Duchange. Ce fut ſous la diſcipline de ce maître célebre qu'il acquit de profondes connoiſſances dans la ſcience du deſſin, & qu'il ſe forma un ſtyle large & moëlleux, libre, correct & ſçavant, qui caractériſent les ouvrages de Charles Dupuis. Ses talents diſtingués le firent recevoir de l'académie royale; & ſa réputation augmentant chaque jour, il fut demandé en Angleterre où il fit pluſieurs voyages. Il mourut à Paris en 1742, âgé de cinquante-ſix ans. Parmi les ouvrages de cet artiſte, on diſtingue particuliérement la Prédication de S. Jean, d'après Carle Maratte, pour le recueil de Crozat; Ptolomée Philadelphe accordant la liberté aux Juifs, & Alexandre Sévere faiſant diſtribuer du bled aux Romains dans un temps de diſette, d'après Noël Coypel; la Terre & l'Air, d'après Louis Boullogne; pluſieurs eſtampes pour la ſuite de la galerie du Palais-Royal & pour celles de Verſailles, d'après le Brun, ſur les deſſins de Maſſé; le portrait de la femme de François Boucher, repréſentée en Veſtale, d'après Raoux; & autres ſujets d'après différents maîtres.

II. DUPUIS, (*Nicolas-Gabriel*) graveur, né à Paris en 1698. Il fut, ainſi que ſon frere, éleve de Duchange, qui s'empreſſa de cultiver les heureuſes diſpoſitions qu'il avoit reçues de la nature. Le jeune Dupuis fit en peu de temps des progrès ſi rapides, que ſon maître, enchanté de ſes ſuccès, promit de lui faire épouſer une de ſes filles. Pluſieurs voyages que ce jeune artiſte fut obligé de faire en Angleterre retarderent ſon mariage; il ne devint le gendre de Duchange qu'en 1737. Chaque fois que Dupuis alloit en Angleterre, il y reſtoit environ deux ans. Ce fut pen-

dant un de ces voyages que l'académie royale agita la queſtion de ſçavoir s'il étoit poſſible d'imiter avec le burin, le goût & la touche pittoreſque de la gravure à l'eau-forte ? Juſqu'alors le problême paroiſſoit inſoluble ; mais Dupuis à ſon retour, n'ayant alors que vingt-huit ans, entreprit de le réſoudre ; & ce fut à ce ſujet qu'il grava la ſuperbe eſtampe, d'après Carle Vanloo, qui repréſente Enée ſauvant ſon pere de l'incendie de Troye, ſuivi de ſa femme, & tenant ſon fils Aſcagne par la main.

Quoique cette gravure ſoit entiérement au burin, on croit y reconnoître l'eſprit, la légéreté & les ſaillies heureuſes d'une pointe exercée ; on y remarque auſſi la chaleur, l'expreſſion, le caractere & les formes ſçavantes de l'original. Les autres ſujets qu'il a gravés méritent les mêmes éloges : ſon ſtylé eſt pur, harmonieux, ſon deſſin correct & ſçavant ; tout ce qui eſt ſorti de la main de ce célebre artiſte, porte l'empreinte du goût & du génie. Pour ſa réception à l'académie il donna, en 1754, le portrait de M. Tournehem, d'après Tocqué ; cette eſtampe eſt un modele pour la liberté, la ſoupleſſe & la ſuavité du burin. Dupuis mourut à Paris en 1771, âgé de ſoixante-treize ans.

Non moins eſtimable par les qualités du cœur & de l'eſprit, que par ſes talents ſupérieurs, Dupuis fut univerſellement regretté ; ſes vertus lui mériterent l'attachement de tous ceux qui le connurent, & jamais perſonne n'eut à ſe plaindre de lui. L'on pourroit rapporter pluſieurs traits de ſa modeſtie, de ſon intégrité, de ſon déſintéreſſement, mais les moindres circonſtances ſuffiſent quelquefois pour caractériſer les ſentiments : on en pourra juger par l'anecdote ſuivante. Un jeune artiſte, nommé Loyer, mort depuis quelques années, avoit un talent particulier pour graver l'architecture avec autant d'intelligence que de promptitude. Dupuis le fait venir chez lui pour faire le fond & la bordure d'un portrait. Jaloux d'obliger un artiſte de ce mérite, Loyer ſe met à l'ouvrage avec tant d'ap-

plication qu'il l'a terminé avant la fin du jour. Dupuis arrive, témoigne ſon étonnement, & prie le jeune homme de lui dire ce qu'il lui faut pour ſon ſalaire. Après s'être fait preſſer pluſieurs fois, Loyer demande douze livres : *Non, Monſieur,* lui répond Dupuis, *vous m'avez doublement obligé, & par l'intelligence que vous avez miſe à ce que je deſirois de vous, & par la célérité que vous y avez apportée ; mais je n'abuſerai point de vos talents, l'ouvrage de cinq ou ſix jours vous l'avez fait en un ſeul ; je ne calcule jamais le temps d'un artiſte, & je ſerois injuſte d'acquieſcer à votre demande.* Il lui offrit trois louis d'or que le jeune homme s'obſtina vainement de refuſer, & qu'il le força d'accepter.

Toutes les eſtampes de ce graveur célebre ſont recherchées par les amateurs : outre celles que nous avons citées, on peut ajouter l'Adoration des Rois, d'après Paul Véroneſe, pour le recueil de Crozat ; une Vierge, d'après Annibal Carrache, pour la galerie de Dreſde ; pluſieurs morceaux pour la galerie de Verſailles, d'après le Brun, ſur les deſſins de Maſſé ; le mariage de la Vierge, d'après Carle Vanloo ; S. François & S. Nicolas, d'après M. Pierre ; la figure équeſtre de Louis XV, que M. le Moine a exécutée à Bordeaux, & la figure pédeſtre du même prince, exécutée à Rennes par le même artiſte, &c.

DUVAL, fondeur habile du dix-ſeptieme ſiecle. Les ouvrages qu'on voit de lui dans l'égliſe des Jéſuites rue S. Antoine, ſuffiſent pour l'immortaliſer. Ils ſont dans la chapelle de Bourbon, & conſiſtent dans un grand crucifix de bronze, un S. Ignace, & les deux anges ſur le fronton qui couronne le crucifix.

DYCK, (*van*) peintre. *Voyez* VANDYCK.

ECO

ECOLE : terme de peinture, qui ſe prend de diverſes manieres; 1° pour le lieu où l'on enſeigne la peinture; 2° pour déſigner les éleves d'un grand peintre; c'eſt ainſi qu'on dit l'école de Raphaël, du Titien, &c; 3° pour ſignifier la claſſe ou la ſuite des peintres qui ſe ſont rendu célebres dans un pays. C'eſt ſous ce dernier ſens que nous allons ſeulement enviſager ce terme.

Il y a pluſieurs Ecoles qu'il eſt important de connoître pour avoir une idée du goût & de la maniere qui leur ſont propres, & pour pouvoir caractériſer les peintres célebres qui en ſont ſortis. Quelques auteurs n'en diſtinguent que trois ſortes, ſçavoir l'*Ecole d'Italie*, l'*Ecole de Flandres*, & l'*Ecole de France*; ils rapportent toutes les autres à celles-là. Mais la plupart les ſubdiviſent avec raiſon en pluſieurs branches, & ils en diſtinguent d'abord quatre principales en Italie.

1° L'*Ecole Florentine*. C'eſt la plus ancienne, mais la moins nombreuſe de toutes. Elle reconnoît pour chefs Léonard de Vinci, & le fameux Michel-Ange Buonaroti. Les artiſtes qu'elle a produits ſe ſont rendu recommandables, à l'exemple de leurs fondateurs, par un goût de deſſin fier & décidé, par une ſublimité d'expreſſion qui donne quelquefois dans le giganteſque, qui ſemble ſouvent outrée & hors de nature, & qui cependant eſt toujours magnifique. Le coloris avoit été d'abord négligé dans cette école; mais, dans la ſuite, cette partie de la peinture s'y eſt perfectionnée, ſans qu'on ait néanmoins abandonné le grand goût de deſſin & d'expreſſion.

2° L'*Ecole Romaine*. On la regarde comme la premiere & la plus célebre de toutes, & elle date ſon exiſtence du temps de Raphaël qui eſt ſon fondateur. Les habiles maîtres de cette école ſe ſont principale-

ment formés ſur l'étude de l'antique, & y ont puiſé cette beauté du deſſin, cette élégance des compoſitions, cette vérité d'expreſſion, cette intelligence des attitudes, cette heureuſe forme des draperies, en un mot ce ſtyle poétique embelli par tout ce qu'une belle imagination peut inventer de grand, de pathétique & d'extraordinaire. Occupés de ces parties qui ſont les premieres & les plus eſſentielles de la peinture, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils aient un peu négligé le coloris. Mais leurs ouvrages, répandus dans toute l'Europe, & d'un prix très-ſouvent exorbitant, ſont toujours le charme des connoiſſeurs, & tiennent toujours le premier rang dans leurs collections.

3° L'*Ecole Vénitienne*. On reproche, comme nous venons de le voir, à l'école Romaine, d'avoir négligé le coloris; on peut reprocher à celle de Veniſe d'avoir négligé le deſſin. La raiſon en eſt qu'y ayant très-peu d'antiques dans cette ville, les peintres ſe ſont attachés particuliérement à exprimer le beau naturel de leur pays. Ils l'ont imité avec une perfection & une fidélité qui ſéduit les yeux. Leur coloris, dit M. l'abbé Richard, eſt ſçavant & enchanteur; on y remarque la plus grande intelligence du clair-obſcur, une belle imagination, une ordonnance riche, les touches les plus gracieuſes & les plus ſpirituelles, enfin une maniere qui enchante ſur-tout dans les belles & ſçavantes compoſitions du Titien & de Paul Véroneſe. Les Bellin, le Giorgion & le Titien ſur-tout ont porté la maniere Vénitienne à une perfection que l'on a eu peine à égaler.

4° L'*Ecole Lombarde*. Elle doit ſa naiſſance au Correge, & elle compte parmi les peintres qui l'ont illuſtrée, le Parmeſan, le Schidone, les Carraches, le Guide, le Guerchin, le Dominiquin & l'Albane. Tous ces grands artiſtes ont poſſédé les qualités qui forment la perfection de l'art de peindre. A un deſſin coulant, nourri, moëlleux & formé ſur l'étude de l'antique, ils ont joint les beautés vivantes & ſenſibles de la nature, une ordonnance riche, une belle expreſſion,

des couleurs fondues, un pinceau leger, une touche ſçavante, noble & gracieuſe. Du reſte, ſelon la remarque de M. de Piles, on ne doit pas mettre au nombre des peintres Lombards ceux qui, étant nés en Lombardie, ont ſuivi ou l'école Romaine, ou l'école Vénitienne, parce qu'il faut avoir en cela plus d'égard à la maniere que l'on a pratiquée, qu'au lieu où l'on a pris naiſſance. Ainſi l'on doit excepter le vieux Palme, le Moretto, Lorenzo, Lotto, le Moron, & pluſieurs autres bons peintres du pays de Breſſe & de Bergame, qui ont ſuivi la maniere du Giorgion & du Titien. On doit même excepter Annibal Carrache, au moins depuis le ſéjour qu'il fit à Rome, où il prit tellement le goût Romain, qu'il ne faut compter pour Lombards que les ouvrages qui ont précédé celui de la galerie Farneſe.

On peut joindre à ces quatre célebres écoles de l'Italie, l'*Ecole Napolitaine*, l'*Ecole Eſpagnole*, & l'*Ecole Génoiſe*. Les artiſtes de ces trois nations ne ſe ſont point formé un goût particulier & qui les caractériſe; mais ils ont ſuivi indiſtinctement les principes des grands maîtres Italiens.

L'*Ecole de Flandres* embraſſe celles de Hollande, d'Allemagne & d'Angleterre. La Flamande & la Hollandoiſe ſont à peu près les mêmes. Une grande intelligence du clair-obſcur, une union ſçavante de couleurs bien aſſorties, un pinceau moëlleux, un travail achevé & fini ſans ſéchereſſe, mais une imitation trop fidele de la nature, rendue telle qu'elle étoit, & non comme elle pouvoit être, voilà ce qui caractériſe les artiſtes en très-grand nombre de ces deux nations, qui reconnoiſſent pour chefs Rubens & Vandyck, exempts des défauts qu'on reproche à leurs compatriotes, & dont les tableaux vont de pair avec ceux des plus habiles maîtres de l'univers.

L'*Ecole Allemande*, qui a pour fondateurs Albert Durer & Holbein, ſe faiſoit reconnoître autrefois par ce qu'on appelle le *goût gothique*. Ce goût conſiſte dans une repréſentation de la nature, telle qu'on la voit avec

avec ſes défauts, dans un deſſin ſec & aride, dans un travail peiné, dans des draperies longues & dont les plis ſont caſſés, dans des figures qui ont une expreſſion inſipide. Il faut néanmoins avouer que les artiſtes de cette école mettoient un travail fini dans leurs ouvrages, & qu'ils poſſédoient aſſez bien le coloris; & depuis eux il s'eſt formé des peintres Allemands qui peuvent le diſputer aux plus habiles des autres pays, le fameux Diéterich, par exemple.

La nation Angloiſe a produit peu de peintres. La plupart de ceux qui s'y ſont diſtingués ſont des Flamands ou des Allemands qui y ont tranſporté leur goût. Ainſi cette école rentre dans celle de Flandres.

L'*Ecole Françoiſe* eſt aſſez difficile à caractériſer; car il paroît qu'elle renferme tous les goûts & tous les genres de peinture. Les jeunes éleves qui vont en Italie pour ſe perfectionner, s'attachent tantôt à la maniere Romaine, tantôt à la maniere Vénitienne, & empruntent quelque choſe des peintres qui leur plaiſent davantage, pour ſe faire un ſtyle propre & original. Malgré les critiques des étrangers, & ſur-tout des Italiens qui jugent cette école avec trop de ſévérité, on ne peut diſconvenir que les bons artiſtes qui la compoſent n'aient excellé dans le deſſin, dans le genre noble & hiſtorique, & qu'ils n'aient montré dans leurs productions le génie, les graces & l'élégance. Si les connoiſſeurs leur trouvent quelques défauts, c'eſt d'avoir peu d'expreſſion & un foible coloris. Le Pouſſin & le Brun ſont à la tête de l'école Françoiſe.

EDELINCK, (*Gérard*) graveur, né à Anvers, mort à Paris en 1707, âgé de cinquante-huit ans. Il s'établit dans la capitale vers l'an 1665, & il obtint pluſieurs bienfaits de Louis XIV. L'académie de peinture le reçut dans ſon ſein. Ce célebre artiſte eut le ſage diſcernement de choiſir des morceaux ſuſceptibles de ce beau fini qui étoit analoge avec la pureté de ſon burin. Quelle aiſance, quelle nobleſſe, quelle grace

dans la diſtribution de ſes travaux ! Quoiqu'en général le burin ſoit froid & monotone, ſous les doigts d'un homme de génie il ſe prête à tous les mouvements que l'artiſte lui communique. C'eſt ce qu'on admire dans le chevalier Edelinck. Sa marche eſt tantôt libre & fiere, tantôt ſouple & ſuave; il ſçut exprimer avec juſteſſe la nature, la forme & le caractere de chaque objet qu'il avoit à traiter, & donner à ſes eſtampes l'effet, l'intelligence & l'harmonie. Ces éloges paroîtront juſtement mérités, quand on conſidérera la ſainte Famille, d'après Raphaël; la Magdeleine, le Chriſt aux anges, la famille de Darius, d'après le Brun. Parmi ſes portraits les plus eſtimés, on cite celui de P. de Champagne, d'après ce peintre; d'Arnaud d'Andilly, d'après le même; de Frédéric-Léonard-Martin vanden Bogaert, célebre ſculpteur, plus connu ſous le nom de Desjardins, &c. On peut citer encore pluſieurs portraits raſſemblés dans les hommes illuſtres de Perrault, entr'autres ceux de la Fontaine, de Blanchard, de Mignard, &c. Cet artiſte eut un frere qui a gravé quelques pieces, & un fils qui s'eſt auſſi exercé dans cet art; mais ce dernier eſt demeuré dans un rang bien inférieur à celui de ſon illuſtre pere.

EECKHOUT, (*Gerbrant vander*) peintre, né à Amſterdam en 1621, mort en 1674. Il avoit ſi bien pris la maniere de Rembrand, dont il étoit éleve, que ſes ouvrages furent par-là même très-recherchés du public. Il ſe livra d'abord au portrait, & il en fit pluſieurs, en grand & en petit, très-reſſemblants & d'une grande force de couleur; celui de ſon pere, qui étoit orfevre, fut admiré par Rembrand lui-même; mais il abandonna preſque entiérement ce genre, auquel il ne revint que par intervalles à cauſe du gain qu'il y faiſoit, & il ſe conſacra particuliérement à l'hiſtoire. On peut dire qu'il l'a traitée avec ſuccès. Ses compoſitions ſont riches & remplies de jugement; il excelloit à marquer les différents caracteres ſur les phyſionomies. Fidele imitateur de ſon maître, il avoit ſes

perfections & ſes défauts, l'expreſſion & la force du coloris, le peu de correction dans le deſſin & d'exactitude dans le coſtume. Il changa ſa maniere comme avoit fait Rembrand: mais, en peignant ſes fonds, il les faiſoit beaucoup plus clairs que lui. On voit en Hollande deux de ſes plus beaux tableaux d'hiſtoire: l'un repréſente Notre-Seigneur au milieu des docteurs, & l'autre l'Enfant Jeſus dans les bras du vieillard Siméon.

EICH, (*van*) dit *Jean de Bruges*, peintre. *Voyez* VANEICK.

EIMMART, (*George-Chriſtophe*) peintre, graveur & aſtronome, né à Ratisbonne en 1638, mort à Nuremberg, où il s'étoit établi, en 1705. Les études ſublimes des mathématiques & de l'aſtronomie ne l'empêcherent point de ſe livrer au goût qu'il avoit pour les beaux-arts: il y fit des progrès qui lui mériterent une place aſſez diſtinguée dans cette carriere. Il peignit des tableaux d'hiſtoire, des portraits, des oiſeaux & autres comeſtibles, d'après nature; il travailla auſſi en architecture, & deſſina des arcs de triomphe avec une invention admirable. Les portraits des peintres qu'il a gravés ſont eſtimés par les connoiſſeurs. En 1683, Charles XI, roi de Suede, l'avoit appellé à ſa cour pour y graver des planches, & lui avoit promis de grands avantages; mais Eimmart les refuſa; il ſe contenta d'envoyer à ce prince ſes plus conſidérables ouvrages gravés ſur cuivre. Il fut fait depuis directeur de l'académie des peintres de Nuremberg. Du reſte, non-content des inſtruments en uſage pour cultiver l'aſtronomie, il en avoit inventé de nouveaux, qui lui ſervirent à s'y perfectionner.

EGINARD, *ou* EGINHARD, *ou* EINARD, ſurnommé *le Grand* à cauſe de la ſublimité de ſes connoiſſances, fut un des plus grands ſeigneurs de la cour de Charlemagne, qui lui donna, ſelon le témoignage de quelques auteurs, ſa fille Imma en mariage; il le fit encore ſon ſecrétaire, & ſurintendant de ſes bâti-

ments; charge qu'Eginard remplit avec zele, & d'une maniere propre à ſatisfaire les vues de ce prince. Car il en eſt peu qui aient eu autant de goût que lui pour élever de grands édifices. Malheureuſement, l'architecture, loin de ſe perfectionner alors, ſe corrompit abſolument. On quitta le peſant & le lourd, pour paſſer à un excès de légéreté, & à une proſuſion d'ornements ſinguliers. Le plus grand projet qu'ait formé Charlemagne, dit l'auteur des *Vies des Architectes*, fut celui de réunir les trois mers, c'eſt-à-dire la mer d'Allemagne, la Méditerranée & la mer Noire. Il avoit intention de faire creuſer deux canaux; le premier devoit ſervir de communication entre la Moſelle & la Saône, ce qui ouvroit le paſſage de la mer Méditerranée dans la mer d'Allemagne; le ſecond devoit communiquer au Rhin & au Danube. Ce prince fit travailler à ce dernier. La partie qui fut commencée avoit trois cents pas de long & autant de large. Les plus grands vaiſſeaux de guerre, connus dans ces temps reculés, pouvoient y paſſer. Différentes raiſons, que l'on ignore, firent échouer ce projet.

ELGER, (*Ottomar*) peintre, né à Gottembourg en 1632 ou 1633; on ignore l'année de ſa mort. Son pere, habile médecin, qui avoit remarqué en lui beaucoup de ſagacité, en vouloit faire un ſçavant, & il le mit ſous de célebres profeſſeurs, pour apprendre les langues. Mais le goût pour la peinture l'entraînoit malgré lui-même, & malgré ſa mere qui avoit la plus forte averſion pour la profeſſion de peintre. Ce goût faiſoit braver au jeune Elger les châtiments, afin d'avoir le plaiſir de deſſiner. Enfin, une heureuſe circonſtance lui procura le moyen de ſuivre ſon penchant. Un pauvre, étant venu trouver le médecin, lui expoſa ſa miſere en différentes langues. La mere d'Elger, préſente à cette converſation, dit à ſon mari: *Puiſqu'il ſe trouve des ſçavants auſſi indigents que les peintres, il m'eſt indifférent quel état prenne mon fils; il faut le laiſſer ſe ſatisfaire.* En conſéquence, on le mit à Anvers à l'école

de Daniel Seghers, frere Jéſuite. Les progrès qu'il y fit le rendirent preſque égal à ſon maître. Il peignit les fleurs & les fruits avec la même délicateſſe, & ſes tableaux ſont auſſi recherchés que les ſiens. On les conſerve avec ſoin en Allemagne, où cet artiſte a paſſé la plus grande partie de ſa vie. Appellé à la cour de Berlin, il eut la qualité de premier peintre de l'électeur Frédéric Guillaume, & fut comblé de ſes bienfaits. Sa converſation amuſante & ſes reparties vives amuſoient beaucoup ce prince, qui l'honoroit ſouvent de ſes viſites.

ÉLIAS ou ÉLIE, (*Matthieu*) peintre, né au village de Péenne près de Caſſel en Flandres, en 1658, mort à Dunkerque en 1741. La nature, en le faiſant naître dans une condition baſſe & miſérable, lui avoit donné beaucoup d'intelligence & de ſagacité. Sa mere, veuve & blanchiſſeuſe, n'avoit pour tout bien qu'une vache que le jeune enfant gardoit. Le haſard, ou ſa bonne fortune, voulut qu'il ſe trouvât un jour ſur le chemin où paſſoit Corbéen, payſagiſte célebre & peintre d'hiſtoire, pour aller placer quelques tableaux à Caſſel. Cet artiſte, frappé de la phyſionomie heureuſe de cet enfant, & d'une fortification en terre qu'il avoit conſtruite, avec des figurines auſſi en terre qui en faiſoient l'attaque, prit de l'intérêt pour lui, & lui demanda s'il vouloit demeurer avec lui. *Très-volontiers*, répondit l'enfant, *pourvu que ma mere y conſente.* Corbéen lui dit de ſe trouver avec elle dans huit jours au même endroit: ils ne manquerent pas de s'y rendre. Le peintre engage alors la mere à lui amener ſon fils à Dunkerque où il demeuroit; il lui fait apprendre les langues, & lui donne lui-même les leçons de ſon art. Charmé de ſes progrès, il l'envoie à Paris, à l'âge de vingt ans, pour ſe perfectionner. Le jeune homme s'y fait bientôt connoître par de bons ouvrages d'hiſtoire; &, pénétré de reconnoiſſance pour ſon maître & ſon bienfaiteur, il lui en envoie pluſieurs, croyant par-là, comme il le diſoit lui-même, le payer de ce qu'il lui devoit.

Après un long ſéjour dans cette capitale, il s'y établit avec une femme qui lui donna un fils unique, depuis docteur de Sorbonne. Mais, devenu veuf, il quitta Paris, quoiqu'il eût été nommé profeſſeur à l'académie de Saint-Luc, & qu'il eût paſſé ſucceſſivement aux autres charges; il ne put réſiſter à l'empreſſement des habitants de Dunkerque, qui vouloient l'avoir dans leur ville. Il y fit pluſieurs tableaux, entr'autres, un pour le maître-autel de l'égliſe des carmes: c'eſt un vœu du corps de la ville à la Vierge. Ce tableau eſt d'une belle compoſition, d'une belle harmonie, & d'un ton de couleur plus vrai & plus chaud que n'étoit ordinairement la ſienne. Auſſi lui mérita-t-il beaucoup d'éloges, & on le félicita ſur-tout de ſon changement de couleur; ce qui l'engagea à redoubler ſes ſoins.

Son deſſin eſt, en général, aſſez correct; il compoſoit bien, mais avec une peine étonnante. Il étoit long à produire une eſquiſſe; & c'étoit pour cacher cette peine, qu'il ne vouloit avoir perſonne auprès de lui lorſqu'il travailloit. On peut diſtinguer trois temps dans cet artiſte. Il eut d'abord une couleur crue & triviale; dans la ſuite, il acquit une bonne couleur: ſes draperies ſont auſſi plus larges, & ſe ſentent plus de la nature. Dix ans avant ſa mort, ſes ouvrages furent maniérés; ſes femmes ſont mal coiffées & mal drapées. Il a fait auſſi quelques portraits d'une bonne maniere & bien reſſemblants; mais ceux des femmes ſont ajuſtés ſans choix & ſans goût. Elie étoit auſſi recommandable par les qualités du cœur, que par les talents de l'eſprit; doux, ſimple, modeſte, il ne connoiſſoit que l'égliſe & ſon attelier. Il n'a formé qu'un ſeul éleve, appellé *Carlier*. Il n'aimoit point à en faire, & il auroit plutôt détourné les jeunes gens de s'adonner à la peinture qui lui donnoit tant de peine, qu'il ne les auroit encouragés. On voit, dans l'égliſe de Notre-Dame à Paris, un tableau qui eſt du premier temps de cet artiſte.

ELLE, (*Ferdinand*) peintre du dernier ſiecle. M. de Piles dit de cet artiſte que, quoique natif de Malines,

il ne doit pas laiſſer de trouver place parmi les François, ayant preſque toujours travaillé à Paris, où il a fait quantité de beaux portraits, pendant que Louis, Henri & Charles Bobrun, qui avoient des habitudes à la cour, ſe faiſoient beaucoup mieux payer que lui, quoiqu'ils fuſſent inférieurs dans leurt art. Ferdinand Elle laiſſa deux fils qui ſuivirent la même profeſſion que la ſienne.

ELOY, (*S.*) évêque de Noyon, naquit à Cadaillac, village à deux lieues de Limoges, vers l'an 588. Ayant montré dans ſa jeuneſſe beaucoup de goût pour les arts, il fut mis par ſon pere auprès du préfet de la monnoie de Limoges, chez lequel il ſe rendit fort habile dans l'orfévrerie. Il vint enſuite à la cour, où il s'attacha à Bobbon, tréſorier de Clotaire II. Deux ſieges d'or, décorés de pierreries, qu'il exécuta pour ce prince, firent connoître ſon habileté & ſon déſintéreſſement. Ces deux ouvrages, qui nous prouvent qu'il y avoit alors en France beaucoup plus de richeſſes qu'on ne le croit ordinairement, furent regardés comme des chefs-d'œuvre, & firent admirer la délicateſſe de l'artiſte, à qui le roi donna la charge de monétaire de Paris. Dans la ſuite, le roi Dagobert le fit ſon tréſorier. Mais, dégoûté du monde, Eloy alla ſe cacher dans un monaſtere, d'où il fut tiré, en 640, pour être ſacré évêque de Noyon. Quoiqu'il remplit toujours avec zele les fonctions de l'épiſcopat, il ne diſcontinua point de s'occuper à l'orfévrerie, & travailla ſur-tout à des châſſes pour couvrir les reliques des ſaints: quelques-unes de ces châſſes ſubſiſtent encore. Ce ſaint évêque mourut le 1er Décembre 659.

I. ELZEVIER, autrement ELZEVIR, (*Louis*) très-célebre imprimeur. Il commença dès l'an 1595 à imprimer à Leyde. Sa poſtérité a rendu la Hollande célebre pour l'impreſſion, par une élégance de caracteres que les plus fameux imprimeurs de l'Europe, qui les ont devancés & ſuivis, n'ont jamais pu atteindre.

Cet agrément consiste dans la clarté, la finesse & la parfaite égalité des caracteres, & dans leur position très-proche les uns des autres, sur un papier solide & d'une blancheur admirable. Louis est le premier de tous les imprimeurs qui ait distingué l'*v* consonne d'avec l'*u* voyelle; de même que Lazar Zetner, imprimeur de Strasbourg, introduisit, en 1619, l'*U* rond & l'*J* consonne à queue dans les lettres capitales. Louis a imprimé plusieurs livres d'une grande beauté, & qu'on recherche encore aujourd'hui avec empressement, pour peu que l'on soit curieux.

II. ELZEVIER, (*Isaac*) imprimeur. Il prit d'abord pour devise un aigle portant un paquet de fleches, avec ces mots : *Concordiâ res parvæ crescunt.* Il la changea dans la suite, & mit au frontispice de ses livres un arbre au dessus duquel est un homme debout, avec ces mots : *Non solus;* devise qui s'est conservée dans la famille des Elzeviers.

III. ELZEVIER (*Abraham* & *Bonaventure*) imprimeurs associés. Ils imprimerent plusieurs auteurs de l'antiquité, in-12, ou même in-16 : éditions fort recherchées des bibliophiles. On a remarqué que le goût des jeunes gens pour la littérature se déclare assez souvent par une grande curiosité pour ces petites éditions Hollandoises, qui font beaucoup de plaisir aux yeux.

IV. ELZEVIER, (*Louis* & *Daniel*) imprimeurs. Ils ont aussi donné un grand nombre de ces riantes éditions qu'on achete encore avidement. Louis est le plus célebre de cette famille industrieuse. Il a quelquefois imprimé seul pour son compte; mais il a travaillé plus ordinairement en société avec Daniel, dont la mort a mis fin à cette fameuse imprimerie. Les Elzevier, comme nous l'avons dit, ont surpassé tous les autres imprimeurs par l'élégance des caracteres; mais ils cedent absolument le pas à nos grands imprimeurs de France & des pays étrangers pour l'érudition. Ils leur sont encore inférieurs par les éditions grecques, quoique le nouveau Testament grec des Elzeviers soit fort estimé.

ELZHEIMER, (*Adam*) peintre & graveur, né à Francfort-ſur-le-Mein en 1574, mort à Rome en 1620. Il étoit fils d'un tailleur d'habits, & diſciple d'Offenbach, bon peintre de la même ville. Le deſir de s'avancer dans ſon art le fit voyager en Allemagne & en Italie. Les beautés de Rome furent une ſource continuelle d'études pour lui. Il avoit une mémoire ſi prodigieuſe, qu'il peignit de ſouvenir très-fidelement *la Vigne-Madame*, avec les arbres & leurs formes, les maſſes principales, juſqu'aux accidents ordinaires des ombres. C'eſt lui qui le premier s'eſt fait une maniere de peindre & de finir en petit, dans laquelle il a ſupérieurement réuſſi. Mais, le temps qu'il employoit à ſes tableaux étant trop long pour le prix qu'il en recevoit, fut en partie cauſe de ſes infortunes. Un mariage qu'il fit avec une jolie perſonne, dont il eut une famille nombreuſe, le ruina totalement. Malgré les ſecours du pape, qui lui donna le logement & une certaine quantité de pain & de vin par jour, il n'en fut pas plus à ſon aiſe. Devenu triſte & ſauvage, il n'habitoit plus que les ruines de Rome; enfin, accablé de dettes, il fut mis en priſon par ſes créanciers.

Les amis d'Elzheimer firent tous leurs efforts pour adoucir ſa captivité. On ne doit pas ſur-tout oublier le procédé généreux du comte de Gaud, gentilhomme d'Utrecht, qui acheta plus cher qu'on ne faiſoit alors tous les ouvrages de ce peintre, pour lui fournir quelque argent. Mais ni ce ſecours, ni le travail de l'artiſte, ne purent jamais le tirer de ſon embarras. Le chagrin le conduiſit bientôt au tombeau, âgé de cinquante-ſix ans. Il étoit digne d'un meilleur ſort. Ses ouvrages ſont devenus dans la ſuite très-chers. Un auteur Hollandois dit qu'il a vu vendre à Amſterdam un petit tableau de ce peintre, repréſentant Pomone qui change un enfant en lézard, la ſomme de huit cents florins. La plupart de ſes ſujets ſont des nuits & des clairs de lune: le clair-obſcur y eſt ménagé avec beaucoup d'intelligence, & ſa touche ſpirituelle eſt accompagnée de graces. Il deſſinoit avec goût, étoit

bon coloriſte, & perſonne n'a mieux entendu le payſage & les petites figures.

Sa maniere a fait bien des imitateurs, parmi leſquels il faut citer Téniers le pere & Bamboche, qui l'ont ſurpaſſé. Le tableau qui paſſe pour ſon chef-d'œuvre, repréſente la Fuite de la Vierge en Egypte, avec l'Enfant Jeſus ſur ſes genoux: il a été gravé par le comte de Gaud, qui en a gravé ſix autres. Des graveurs célebres ont encore travaillé d'après ſes ouvrages, & lui-même a donné quelques eſtampes de ſa main. On voit dans la collection du Palais-Royal deux tableaux de ce maître. Ses éleves ſont, outre ſes fils, David Téniers le pere, le comte de Gaud qui peignit dans le même goût, Thomas de Hageſſtein, né à Lindau en Suabe, qui imitoit la maniere d'Elzheimer au point de tromper les plus habiles, & quelques autres.

Adam Elzheimer avoit un frere qui peignoit ſur verre. Lorſque le premier partit pour l'Italie, le cadet fit deux ſujets relatifs à leur ſéparation ſur autant de vitres dans une croiſée de leur petite maiſon à Francfort. Ce monument fragile de la tendreſſe fraternelle ſe conſerve encore chez leurs héritiers, c'eſt-à-dire chez un bourgeois dont la mere étoit la derniere qui portoit le nom d'Elzheimer, ſi fameux parmi les peintres.

EMPUSE. C'étoit, ſelon M. de Cahuſac, une célebre danſeuſe Grecque, dont l'agilité étoit ſi grande, qu'elle paroiſſoit & diſparoiſſoit comme un phantôme. Nous ſommes bien éloignés de vouloir faire ici la critique d'un écrivain qui paroît avoir approfondi la partie hiſtorique de la danſe. Mais ne peut-il pas ſe faire que lui ou les auteurs qu'il a ſuivis, trompés par la reſſemblance du nom, aient pris pour une perſonne qui a exiſté, une ſorte de divinité? Empuſe, ſelon Euſtathius, étoit un lutin, ou un phantôme effroyable, dédié à Hécate, ou qu'Hécate faiſoit paroître. Ce ſpectre ſe changeoit d'une figure en une autre, prenant la forme, tantôt d'une belle femme, tantôt d'un bœuf, tantôt d'un chien, ou d'un autre animal. Il

fut nommé Empuſe, parce qu'il ſembloit qu'il n'eût qu'un pied, du grec εἷς ἕνος *un*, πους *pied*. Par rapport à ces différentes figures, les anciens inventerent ce proverbe, *Plus changeant qu'Empuſe*, pour ſignifier un homme inconſtant. Au reſte, nous ne donnons ceci que comme conjecture; & il peut très-bien y avoir eu, dans la Grece, une habile danſeuſe de ce nom.

ENGLEBERT, (*Corneille*) peintre, né à Leyde, vivoit dans le ſeizieme ſiecle. On voit de lui de fort bons tableaux à Leyde & à Utrecht. Il eut deux fils qui ont imité ſa maniere; l'un s'appelloit Cornelius Cornelii, & l'autre Lucas Cornelii. Le dernier, ne trouvant pas d'abord de quoi ſubſiſter par le talent de la peinture, dont on faiſoit encore peu de cas, ſe fit cuiſinier; mais, entraîné par ſon génie, il reprit ſa premiere profeſſion, & devint un peintre habile. Il paſſa en Angleterre, où le roi Henri VIII, qui conçut de l'eſtime pour lui, l'employa beaucoup.

ENTINOPE DE CANDIE, architecte. Il fut un des premiers qui concoururent à fonder la ſinguliere ville de Veniſe. On trouve dans les archives de Padoue, que lorſque Radagaiſe entra en Italie, les maſſacres & les cruautés qu'exerçoient les Viſigoths obligerent les peuples à ſe ſauver dans différents endroits. Un architecte de l'iſle de Candie, nommé *Antinopus*, fut le premier qui s'aviſa de ſe réfugier dans les Lagunes de la mer Adriatique. Il y bâtit une maiſon qui reſta ſeule pendant pluſieurs années. Alaric continuant de ravager les environs de Padoue, pluſieurs particuliers ſe réfugierent dans les mêmes iſles, & y conſtruiſirent vingt-quatre maiſons, que l'on peut regarder comme le commencement de la ville de Veniſe. Quelques hiſtoriens rapportent que le feu, qui s'étoit mis, en 420, en la maiſon d'Entinope, ſe communiqua à toutes les autres qui furent entiérement détruites, à l'exception de celle de l'architecte, qu'une pluie miraculeuſe ſauva des flammes. Entinope la conſacra à S. Jacques, & la changea en égliſe, pour accomplir

le vœu qu'il avoit fait pendant l'incendie. Les magiſtrats, que les nouveaux habitants de Lagunes avoient choiſis parmi eux, contribuerent à décorer cette égliſe, & à lui fournir les ornements & les vaſes ſacrés. Elle ſubſiſte encore aujourd'hui dans le quartier de Rialto, qui paſſe pour le plus ancien de Veniſe.

EPIGONE, méchanicien & muſicien Grec, étoit natif d'Ambracie. Il quitta le lieu de ſa naiſſance pour aller habiter la ville de Sicyone, où il inventa une ſorte d'inſtrument de muſique, qui, de ſon nom, fut appellé *Epigonium*. Il eut des ſectateurs qui furent appellés Ambraciotes, du lieu de ſa naiſſance. Cet Epigone, qu'on ne doit pas confondre avec un poëte de ce nom, compoſa encore quelques ouvrages hiſtoriques.

EPITINEAMUS, graveur célebre en pierres fines, vivoit ſous le regne d'Auguſte. Il grava ſur une pierre précieuſe le portrait de Marcellus, neveu de cet empereur, & ſur une autre la tête des Germanicus. Ces deux morceaux firent la réputation de l'artiſte, & le mirent en grande conſidération dans la ville de Rome.

ERMOGENES, natif d'Alabanda, ville de la Carie, a été un des plus célebres architectes de l'antiquité, ſelon Vitruve, qui en fait le plus grand éloge. On ignore dans quel temps il vivoit. Il éleva à Théos un temple à Bacchus, dans lequel il employa l'ordre ionique. Il en conſtruiſit un autre en l'honneur de Diane à Magnéſie, où il employa pareillement l'ordre ionique. Il ſupprima dans les ailes une file de colonnes pour diminuer les dépenſes & rendre les portiques plus ſpacieux. Ermogenes fit encore d'autres découvertes dans l'architecture, dont il compoſa un Traité qui exiſtoit du temps d'Auguſte.

I. ERRARD, ingénieur, natif de Bar-le-Duc, eſt le premier, en France, qui ait donné des regles pour la maniere de fortifier les places. Afin de mettre le flanc plus à couvert, il le fait perpendiculaire à la face du baſtion; mais, à force de le couvrir, il rend les gorges trop petites, les embraſures trop obliques,

& le foſſé ſe trouve preſque ſans défenſes. Sa méthode a toujours été rejettée par les habiles gens. L'auteur même, au rapport d'Ozanan, ne s'en eſt jamais ſervi dans les travaux qu'il a fait conſtruire.

II. ERRARD, (*Charles*) peintre du dix-ſeptieme ſiecle. Il fut chargé des ouvrages de peinture qu'on faiſoit au Louvre; mais, dans la ſuite, on lui donna une commiſſion bien plus importante. Nous allons en tirer le détail d'un ouvrage du comte Algarotti. Cet auteur dit que le cardinal de Richelieu, par le conſeil du célebre le Pouſſin, vouloit renouveller le beau projet de François I, c'eſt-à-dire former une collection des plus belles antiques qui ſont à Rome, ſçavoir, des ſtatues & des bas-reliefs, particuliérement ceux de l'arc de Conſtantin qui ont été enlevés du palais de Trajan; on vouloit y joindre le modele de la colonne de cet empereur. Nicolas Pouſſin avoit formé le projet de la faire mouler, de même que tout ce qui reſte de la galerie de Trajan. Mais ce qui eût été de la plus grande magnificence, c'étoit les deux coloſſes qui ſont à la place du Quirinal, que l'on ſuppoſe repréſenter chacun le grand Alexandre avec Bucéphale. On devoit les jetter en bronze, & les placer devant le Louvre à peu près comme ils ſont devant le palais du pape.

On copia quelques médaillons de l'arc de Conſtantin, l'Hercule du palais Farneſe, le ſacrifice du taureau du palais Borgheſe. On voit dans ce dernier pluſieurs jeunes filles qui danſent & ornent des chandeliers avec des guirlandes de fleurs, le tout exécuté en marbre en deux bas-reliefs d'un très-beau deſſin; ils furent jettés en bronze à Paris. Pour favoriſer les progrès de l'architecture, on fit modeler deux grands chapiteaux Corinthiens, ſçavoir, ceux d'une des colonnes & d'un pilaſtre de la rotonde, que l'on regarde comme les plus beaux. On devoit en faire autant pour les autres ordres. Charles Errard préſidoit à Rome à ces différents ouvrages, & il deſſinoit en même temps

les plus belles ſtatues antiques, les beaux bas-reliefs qui furent enſuite envoyés à M. des Noyers. On ordonna après, que l'on copiât les plus beaux tableaux de l'Italie, pour hâter les progrès de la peinture ; mais ce beau projet reſta malheureuſement ſans exécution.

ERWIN DE STEIMBACH, architecte, mort en 1305. Il travailla pendant vingt-huit ans à la cathédrale & au chœur de Strasbourg, qui ont été entiérement achevés d'après ſes deſſins. C'eſt un des ouvrages les plus ſurprenants dans le Gothique moderne. Cette égliſe reſſemble un peu à celles de Reims & de Paris, ſur-tout par rapport aux ornements, qui ſont très-minutieux & ſinguliérement multipliés. Le nombre des colonnes employées dans cet édifice, qui reſſemble à une découpure, eſt prodigieux. Dans l'intérieur de l'égliſe, près d'un gros pilaſtre de la croiſée, on voit la ſtatue d'Erwin. Jean Hiltz lui ſuccéda : il fit conſtruire la tour, qui ne fut achevée qu'en 1449, par un architecte de Suabe, dont le nom eſt inconnu. La hauteur totale de cette tour ou clocher eſt de cinq cents ſoixante-quatorze pieds, à compter de la place qui eſt devant l'égliſe. Cette tour extraordinaire eſt terminée par une eſpece de lanterne.

ESOPE, (*Clodius*) comédien, vivoit vers l'an 670, de Rome, & quarante-huit ans avant J. C. Il a été le plus célebre acteur que les Romains aient eu pour le tragique, de même que Roſcius, ſon contemporain, l'étoit pour le comique. On rapporte qu'Eſope exprimoit ſi naturellement les paſſions, & qu'il poſſédoit ſi bien ſon ſujet, qu'il en tomboit ſouvent en extaſe. Si l'on en croit Plutarque, un jour qu'il repréſentoit ſur le théâtre Atrée délibérant de la mort de ſon frere, il tua un homme pendant ſes tranſports. Cet acteur étoit l'ami intime de Cicéron, qui s'étoit mis ſous ſa diſcipline pour ſe perfectionner dans l'action. On avoit une ſi grande idée de ſes talents, qu'on croyoit ne pouvoir pas les payer trop cher. Budée montre, par un paſſage de Pline, qu'il avoit cinq cents

ſeſterces ou douze mille cinq cents ducats de rente. Sa dépenſe n'étoit pas ſeulement proportionnée à ſes facultés; elle étoit d'un luxe inſolent, & que les loix auroient dû réprimer. Le même Pline parle d'un repas où il fit ſervir un plat de terre qui coûtoit dix mille francs. (C'étoit ſans doute de la porcelaine, extrêment rare alors.) Ce plat ne fut rempli que d'oiſeaux qui avoient appris à chanter ou à parler, & qui coûtoient chacun ſix cents livres. Malgré ſes folles prodigalités, il mourut riche de près de deux millions: il les laiſſa à ſon fils qui ne donna pas moins dans le luxe que lui. Il ne ſe contentoit pas de donner à ſes convives les oiſeaux qui coûtoient le plus, il leur donnoit auſſi des perles diſſoutes à avaler. Valère Maxime dit que cette extravagance lui étoit ordinaire; mais Pline inſinue qu'il ne fit avaler des perles fondues qu'une ſeule fois; & Horace ne parle que d'une perle de grand prix, que le fils d'Eſope avala diſſoute dans du vinaigre.

ESPAGNANDEL, (*Matthieu l'*) ſculpteur, né à Paris, mort dans la même ville en 1689, âgé de ſoixante-dix-neuf ans. Quoiqu'il fût de la religion prétendue réformée, il ne laiſſa point de conſacrer quelquefois ſes talents à décorer & embellir de ſes ouvrages des égliſes Catholiques. Le retable de l'autel des Prémontrés à Paris, & celui de la chapelle à la grand'ſalle du Palais, ſont de ſa main. On ne peut diſconvenir que ce ne ſoient de beaux morceuax en leur genre. On voit encore de lui dans le parc de Verſailles pluſieurs figures qu'il a très-bien ſculptées, entr'autres celle de Tigrane, roi d'Arménie; un flegmatique; deux Termes, dont l'un repréſente Socrate & l'autre Diogene, &c.

ESPAGNOLET, (*Joſeph* RIBÉRA, dit L') peintre & graveur, né à Xativa, dans le royaume de Valence en Eſpagne, mort à Naples en 1656. Après avoir pris les premieres leçons de ſon art en Eſpagne, ſous François de Ribalta, il vint à Naples avec ſon pere, qui y conduiſit toute ſa famille. Le jeune Ribéra ſe mit

à l'école de Michel-Ange de Caravage, dans laquelle il ſe rendit fort habile, & ſe perfectionna enſuite à Rome par ſes études d'après l'antique. Son amour pour la peinture lui faiſoit braver toutes les horreurs de la miſere. Il ſe trouvoit réduit à manger les reſtes des penſionnaires de l'académie de peinture, qui l'appelloient communément l'Eſpagnolet, (diminutif du mot l'Eſpagnol,) nom qu'il a toujours conſervé. Un cardinal, qui le vit un jour occupé à quelque deſſin, fut frappé de ſes talents; &, touché en même temps de ſon indigence, il le conduiſit dans ſon palais, & lui fit donner tout ce dont il avoit beſoin: mais l'Eſpagnolet, s'appercevant que l'abondance nuiſoit à ſon travail, la ſacrifia courageuſement, & ſe remit de lui-même dans la miſere pour reprendre ſes premieres occupations. Il commença bientôt à ſe faire quelque réputation; il reconnut cependant que le grand nombre d'habiles peintres qui vivoient alors à Rome, étoient des concurrents trop redoutables. En conſéquence il prit le parti de ſe retirer à Naples.

La fortune, qui l'avoit perſécuté juſqu'alors, changea de face à ſon égard dans cette ville. Un marchand de tableaux, qui l'avoit logé chez lui, & qui étoit enchanté de ſa maniere de peindre dans le goût de Caravage, lui donna ſa fille en mariage. Dans peu de temps l'Eſpagnolet fut regardé comme le premier peintre de Naples. Le vice-roi lui donna un logement dans ſon palais, avec une penſion conſidérable. Ses ouvrages l'enrichirent promptement. On lui en demandoit de toutes parts; mais le vice-roi retenoit les principaux, pour les envoyer au roi d'Eſpagne. Le pape le fit chevalier de Chriſt pour lui témoigner ſon eſtime, & l'académie de S. Luc à Rome ſe fit honneur de le recevoir dans ſon corps en 1630. Les richeſſes que cet artiſte avoit acquiſes le mirent en état de ſoutenir une grande dépenſe. Il avoit un caroſſe, & ſa femme un écuyer. Occupé ſeulement à peindre ſix heures par jour, il donnoit toutes les autres à ſon amuſement. La raillerie étoit fort de ſon goût. Ayant

un

un jour occaſion de diſcourir de la pierre philoſophale avec deux officiers Eſpagnols qui ſe vantoient de faire de l'or : *J'ai ce ſecret auſſi*, leur dit-il, *& venez demain matin, vous le verrez*. Il vinrent en effet, & le trouverent finiſſant une demi-figure de S. Jean-Baptiſte. Preſſé par les officiers de faire ſon épreuve : *Dans le moment, Meſſieurs, vous ſerez ſatisfaits*. Il envoya le tableau à un curieux, qui renvoya dix piſtoles d'Eſpagne. *Voilà*, dit-il en les répandant ſur une table, *comme je fais de l'or*.

Son génie le portoit à rechercher les ſujets terribles & pleins d'horreur ; dans le profane, c'étoient des Ixions, des Tantales, des Prométhées ; & dans le ſacré, le martyre de S. Barthelemi, de S. Etienne, de S. Laurent : tableaux qui plaiſoient infiniment à la nation Eſpagnole & Napolitaine. Une dame d'Amſterdam, appellée Dufel, ayant regardé un morceau que ce peintre avoit envoyé dans cette ville, & qui repréſentoit Ixion ſur la roue avec deux doigts que la douleur avoit rendus tortus, en fut ſi frappée, qu'elle mit au monde un enfant avec les mêmes défauts à ſes doigts ; ce qui fit renvoyer le tableau en Italie : il a été depuis tranſporté à Madrid, & placé au palais de Buonretiro, avec trois autres qui repréſentent de pareils ſujets. Ses autres tableaux de chevalet ſont répandus de tous côtés, & il y a peu de cabinets conſidérables qui n'en poſſedent quelques-uns : on en voit trois au Palais-Royal : mais le plus grand nombre ſe trouve en Eſpagne. Le chagrin que cet artiſte conçut de l'enlevement d'une de ſes filles, nommé Maria Roſa, par dom Juan d'Autriche, qui vint à Naples en 1648, le fit diſparoître ſecrettement de cette ville un an après. On n'a jamais ſçu ce qu'il étoit devenu, ni en quel lieu il étoit mort. Ses ouvrages prouvent qu'il deſſinoit correctement, & même plus correctement que le Caravage, dont il s'étoit fait une loi de ſuivre la maniere ; mais ſon pinceau n'étoit pas ſi moëlleux. Ses têtes ont beaucoup d'expreſſion ; ſon goût n'eſt ni noble ni gracieux. Jaloux du Domini-

ETIENNE. Nom célebre dans l'imprimerie par le grand nombre d'imprimeurs qui l'ont porté, & dont quelques-uns ont été des hommes du premier mérite. Le premier que l'on connoiſſe, & qui a été la ſouche de tous les autres, eſt

I. ETIENNE, (*Henri I*) qui demeuroit à Paris vis-à-vis l'Ecole de Droit, & qui commença à imprimer en 1502. Il eſt connu par l'édition de quelques livres. Il mourut à Lyon ſur la fin de 1520. Sa veuve épouſa peu de temps après Simon de Colines, célebre imprimeur à Paris. Henri laiſſa trois enfants, François I, Robert I, & Charles.

II. ETIENNE, (*François I*) s'aſſocia avec Simon de Colines, ſon beau-pere; il ſe fit connoître en 1537; & il n'eſt plus queſtion de lui après 1547, non plus que de ſa poſtérité, ſi toutefois il en laiſſa.

III. ETIENNE, (*Robert I*) né à Paris en 1503. Il fut un des plus ſçavants hommes de ſon ſiecle. Les écrivains en parlent comme du premier imprimeur, non-ſeulement de Paris & de toute la France, mais même du monde entier. Il travailla d'abord ſous Simon de Colines, ſon beau-pere, & épouſa depuis la fille de Badius Aſcenſius, autre célebre imprimeur. Il joignoit à ſon art une connoiſſance parfaite des langues & des belles-lettres. Il s'appliqua particuliérement à donner des bibles hébraïques & latines : il eſt le premier qui ait diſtingué les bibles imprimées par verſets. Le roi François I lui donna l'imprimerie Royale pour l'hébreu & pour le latin. La Sorbonne n'approuva pas toutes ſes éditions, entr'autres celle d'une Bible avec une verſion & des notes que Robert Etienne attribuoit à Vatable, célebre profeſſeur en hébreu au college Royal, qui fut très-offenſé de ce procédé, parce que ces notes avoient été altérées par Calvin, & que la verſion étoit d'un certain Léon Juda. Les traverſes qu'Etienne eſſuya dans la capitale l'obligerent de ſe retirer à Genève, où il embraſſa le Calviniſme : il y fit contre les docteurs de Sorbonne

une réponſe très-vive, que nous avons encore en latin & en françois.

Quantité d'auteurs ont accuſé ce célebre imprimeur d'avoir volé & emporté de Paris à Geneve les caracteres de l'imprimerie Royale; pluſieurs autres le diſculpent ſur une accuſation auſſi infamante. Mais il paroît que ni les uns ni les autres n'ont point été exactement informés de la vérité de cette affaire, ou du moins ils ſe ſont exprimés avec beaucoup d'inexactitude. Il ne s'agiſſoit nullement des caracteres de l'imprimerie Royale, mais des matrices de ſes caracteres grecs; & on ne ſçauroit raiſonnablement nier qu'il ne les eût emportés, puiſqu'elles tomberent enſuite à Paul Etienne, ſon petit-fils, qui les vendit ou engagea à la ſeigneurie de Geneve pour la ſomme de mille écus. Mais comme dans l'arrêt du Conſeil d'Etat, rendu le 27 Mars 1619, ſur les remontrances du clergé qui les réclama, Louis XIII ne fait abſolument aucune mention du vol, ni de quoi que ce ſoit d'approchant, il ſeroit injuſte d'adopter une pareille accuſation, & de continuer d'en charger la mémoire d'un auſſi grand homme. Au reſte, ces matrices rapportées en France furent remiſes à la Chambre des Comptes de Paris, où elles ſont précieuſement conſervées.

Le ſéjour de Robert Etienne à Geneve continua d'être utile à la république des lettres, par les beaux ouvrages qu'il publia. Il y donna ſon *Tréſor de la Langue latine*, en deux volumes in-fol. qui eſt un chef-d'œuvre en genre de Dictionnaire. On en a fait depuis pluſieurs éditions beaucoup plus amples. On remarque que les ouvrages ſortis de deſſous les preſſes de Robert ſont preſque exempts de fautes d'impreſſion. Quelques perſonnes ont prétendu que dans ſon Teſtament grec, imprimé in-ſeize en 1549, il ne s'y rencontre pas une ſeule faute typographique, excepté celle qui ſe trouve dans la préface latine, *pulres* pour *plures*. Il mourut à Geneve en 1559, le 7 Septembre ſelon les uns, & le 27 ſelon d'autres. Entre pluſieurs enfants des deux ſexes, il laiſſa Henri II, Robert II,

& François II, dont il ſera fait mention ci-après.

IV. ETIENNE, (*Charles*) troiſieme fils de Henri I, fut médecin & imprimeur du Roi : il commença l'exercice de cette derniere profeſſion en 1551, & mourut en 1564, âgé d'environ ſoixante ans. C'étoit un très-habile homme, & il a laiſſé quantité d'excellents ouvrages. Il n'eut qu'une fille, nommée Nicole, qui étoit fort ſçavante, & qui fut mariée à Jean Liebaut, docteur en médecine.

V. ETIENNE, (*Henri II*) fils de Robert I, né en 1528, commença à imprimer en 1554, & fit pluſieurs éditions en ſociété avec Robert, ſon cadet. Il s'établit à Geneve pour pouvoir ſuivre avec plus de liberté la religion prétendue réformée ; mais il faiſoit de temps en temps quelques voyages en France. Il étoit peut-être plus ſçavant que ſon pere. La parfaite connoiſſance qu'il avoit des langues grecque & latine, lui donna lieu d'enrichir le public de grand nombre de belles éditions des anciens auteurs, particuliérement des Grecs, & de ſon *Tréſor de la Langue grecque*. Un ſçavant Hollandois le met au deſſus de tous les imprimeurs qui ont jamais exiſté. Il mourut à Lyon en 1598, âgé d'environ ſoixante-dix ans, preſque imbécille. Il laiſſa deux filles, dont l'une, nommée Florence, épouſa le célebre Iſaac Caſaubon ; & un fils nommé Paul, qui ſuit.

VI. ETIENNE, (*Paul*) fils de Henri II, né en 1566. Il commença à imprimer à Geneve en 1599 ; mais ſon imprimerie dégénera beaucoup de la beauté des caracteres de l'imprimerie de Paris. Il vendit les ſiens à Chouet, & mourut à Geneve en 1627. Quoiqu'inférieur en érudition à ſon pere & à ſon aïeul, il ne laiſſoit pas de paſſer pour habile homme dans la connoiſſance des langues grecque & latine. Il eut deux fils : l'un, nommé Joſeph, fut imprimeur du Roi à la Rochelle en 1629 ; l'autre fut

VII. ETIENNE, (*Antoine*) né en 1594, fils de Paul, & petit-fils de Henri II. Il ſe fit Catholique,

quitta Geneve &, revint à Paris. Il imprima beaucoup de ſçavants ouvrages; mais, ayant mal fait ſes affaires, il fut obligé de tout abandonner; & il mourut aveugle à l'Hôtel-Dieu de Paris, en 1674, âgé de quatre-vingts ans. Il avoit eu un fils nommé Henri, né en 1631, qui fut imprimeur du roi en 1651, & qui laiſſa un fils & deux filles; mais tous les enfants mâles moururent avant Antoine, qu'on regarde comme le dernier de l'illuſtre famille des Etiennes.

VIII. ETIENNE, (*Robert II*) ſecond fils de Robert I, qui le deshérita, parce qu'il ne voulut pas embraſſer la nouvelle religion, commença à imprimer en 1556, & fit pluſieurs éditions en ſociété avec Henri II, ſon ainé. Il fut conſervé dans la direction de l'imprimerie Royale. Ses éditions ne le cedent guere à la beauté de celles de ſon pere. Il mourut à Paris en 1571, laiſſant trois fils, Robert III, François III dont on ne ſçait rien, & Henri III.

IX. ETIENNE, (*Robert III*) fils ainé de Robert II, commença d'imprimer en 1572: il fut imprimeur du roi en 1574, & continua juſqu'en 1629, pouvant avoir alors ſoixante-dix-neuf à quatre-vingts ans. Il avoit été élevé chez le fameux abbé Deſportes, & il il y demeura même pendant le temps que pluſieurs éditions ont été publiées ſous ſon nom. Mamert Patiſſon, ſon beau-pere, dirigeoit ſon imprimerie. Il avoit parfaitement bien fait ſes études, & l'on a quantité de vers grecs, latins & françois de ſa façon. On a auſſi de lui quelques traductions d'ouvrages grecs: entr'autres les deux premiers livres de la *Réthorique d'Ariſtote*, imprimés à Paris chez lui-même en 1624, in-8°; & l'*Epître de S. Grégoire de Nyſſe* touchant ceux qui vont en pélerinage à Jéruſalem, accompagnée d'une Préface contre l'abus des pélerinages modernes. Le célebre Pierre Dumoulin, à la tête de ſon édition grecque & latine de cette Epître, parle avantageuſement de Robert. Il prenoit le titre de *poëte & interprete du roi ès langues grecque & latine*; &, pour

ſe diſtinguer de ſon pere, il ſignoit ordinairement, *Robertus Stephanus, R. F. R. N.* ce qui ſignifie *Roberti filius, Roberti nepos.* Il n'eſt pas rare de trouver dans les cabinets des curieux ſes *Epigrammata ex libris græcæ antologiæ ſelecta, & Muſæi prœmatium, à Q. S. Florente Chriſtiano latinè verſa*, imprimés à Paris chez lui-même en 1608, in-8°, avec cette eſpece de dédicace : *Viro eruditiſſimo Petro Martelio D. D. D. C. Robertus Stephanus, R. F. R. N.* Il avoit auſſi un talent particulier pour les deviſes. Il ne paroît pas qu'il ait été marié ; &, comme on ne voit aucune de ſes éditions poſtérieure à l'année 1629, il y a toute apparence qu'il ne prolongea guere ſes jours au-delà de ce terme.

X. ETIENNE, (*Henri III*) troiſieme fils de Robert II, fut tréſorier des bâtiments, & imprimeur du roi en 1615. Après avoir dérangé ſes affaires, étant tréſorier des bâtiments du roi, il fut obligé de recourir à la profeſſion de ſes ancêtres pour les rétablir. Il eut une fille & deux fils, Henri IV & Robert IV. Henri, ſieur des Foſſez, fut interprete du roi pour les langue grecque & latine : il eſt incertain s'il exerça l'imprimerie : il eſt mort ſans poſtérité. Robert, frere cadet de Henri, commença d'imprimer par la *Réthorique d'Ariſtote, les deux premiers livres traduits du grec par le feu ſieur Robert Etienne, poëte & interprete du roi ès langues grecque & latine, & le troiſieme par Robert Etienne, ſon neveu, avocat en parlement :* c'eſt celui dont il eſt ici queſtion. Cette édition, dédiée à Jean-François de Gondy, premier archevêque de Paris, a été faite à Paris chez Robert (IV) Etienne, en 1630, in-8°; & toutes les éditions poſtérieures, avec ce nom, ſont certainement de lui, & non de Robert III, ſon oncle, comme l'ont débité ſans fondement divers auteurs. De ſon mariage avec Magdeleine Limouſin, il ne laiſſa qu'un fils & une fille, dont on ne connoît que la naiſſance.

XI. ETIENNE, (*François II*) troiſieme fils de Robert I, commença à imprimer en 1562, & ceſſa en

1582. Il laiſſa une fille, nommée Adrienne, mariée à Jacques Palfart, libraire; & deux fils. L'ainé, nommé Gervais, ſe maria en 1610, & exerçoit l'imprimerie en 1616. Il n'eut qu'une fille. Adrien, cadet de Gervais, imprimeur en 1616, ſe maria en 1617, & eut de ſon mariage une fille & deux fils, dont l'un nommé Jérôme, né en 1630, étoit imprimeur en 1657.

EUDES DE MONTREUIL, JEAN DE CHELLES, PIERRE DE MONTEREAU, architectes, fleurirent en France vers le milieu du treizieme ſiecle. Le premier fut très-eſtimé de S. Louis, qui le mena avec lui dans la Terre-Sainte, où il fortifia la ville & le port de Jaffa. De retour à Paris, il bâtit, par ordre du roi, pluſieurs égliſes, dont les plus conſidérables ſont l'égliſe de l'Hôtel-Dieu, ſainte Croix de la Bretonnerie, les Blancs-Manteaux, les Mathurins, les Cordeliers & les Chartreux. Jean de Chelles fut un des architectes de l'égliſe de Notre-Dame, & bâtit le portique qui eſt à la tête de la croiſée du côté de l'archevêché. Pierre de Montereau bâtit la Sainte-Chapelle de Paris. Il mourut en 1266, & fut enterré dans la chapelle qu'il avoit fait bâtir dans l'égliſe de S. Germain-des-Prés. Il eſt repréſenté ſur ſon tombeau, tenant une regle & un compas à la main.

EUDOXE, méchanicien, floriſſoit environ quatre cents ans avant Jeſus-Chriſt. Voici ce qu'on lit ſur ſon compte dans Plutarque, de la traduction d'Amyot: « Ceſt art d'inventer & dreſſer inſtruments & » engins, qui s'appelle la méchanique ou organique, » tant aimée & priſée de toutes ſortes de gens, fut » premiérement miſe en avant par Architas & Eu- » doxus, en partie pour resjouir & embellir un peu » la ſcience de la géométrie par ceſte gentilleſſe, & » en partie auſſi pour eſtayer & fortifier, par exem- » ples d'inſtruments matériels & ſenſibles, aucunes » propoſitions géométriques, dont on ne peut trou- » ver les démonſtrations intellectives par raiſons indu- » bitables & néceſſaires, comme eſt la propoſition qui

» enſeigne à trouver deux lignes moyennes propor-
» tionnales, laquelle ne ſe peut trouver par raiſon
» démonſtrative, & néanmoins eſt un principe &
» fondement néceſſaire à beaucoup de choſes qui ſe
» mettent en pourtraiture. L'un & l'autre l'a réduite à
» la manufacture de quelques inſtruments qui s'appel-
» lent méſolables ou méſographes, qui ſervent à trou-
» ver ces lignes moyennes proportionnales, en ti-
» rant certaines lignes courbes, & ſections traverſan-
» tes & obliques; mais depuis s'eſtant, Platon, cour-
» roucé à eux, en leur maintenant qu'ils corrompoient
» & gaſtoient la dignité & ce qu'il y avoit d'excel-
» lent en la géométrie, en la faiſant deſcendre des
» choſes intellectives & incorporelles aux choſes ſen-
» ſibles & matérielles, & lui faiſant uſer de matiere
» corporelle, où il faut trop vilement & trop baſſe-
» ment employer l'œuvre de la main; depuis ce
» temps-là, dis-je, la méchanique ou art des ingé-
» nieurs, vint à eſtre ſéparée de la géométrie, & eſtant
» longuement tenue en mépris par les philoſophes,
» devint l'une des arts militaires. »

EUPALINUS, architecte, floriſſoit environ 700 ans avant Jeſus-Chriſt. Il étoit fils de Nauſtrophus de Mégare, & ſe rendit célebre par l'aqueduc qu'il fit conſtruire à Samos. Les Grecs regardoient cet ouvrage comme une merveille, à cauſe de ſa vaſte étendue, & parce qu'il avoit fallu percer une montagne pour le faire paſſer au travers. On voit par-là que les anciens avoient des ouvrages auſſi ſurprenants que ceux qui ſont aujourd'hui notre admiration.

EUPHRANOR, peintre & ſculpteur Grec, vivoit vers l'an 363 avant Jeſus-Chriſt. Il fit de très-belles ſtatues de marbre, de bronze & d'argent. On dit que c'eſt un des premiers artiſtes qui aient ſçu donner aux héros la majeſté qui doit paroître dans leur port, auſſi bien que dans leur viſage. On reprochoit cependant à ſes figures d'avoir le corps trop menu, les jointures & les doigts un peu trop gros. Il ne pratiquoit pas

ſans doute les regles qu'il avoit tracées lui-même dans pluſieurs traités qu'il publia touchant la ſymétrie & les couleurs.

EUTHYCRATHE, ſculpteur Grec, fils & diſciple du célebre Lyſippe, vivoit vers l'an 300 avant Jeſus-Chriſt. Il fit à Delphes deux belles ſtatues d'Hercule & d'Alexandre, un bas-relief dont le ſujet étoit une grande chaſſe de Theſpis & des Theſpiades, pluſieurs ſtatues de Médée repréſentée ſur ſon char à quatre chevaux, des meutes de chiens, un grouppe d'un combat à cheval, qui fut mis à l'entrée de la caverne où ſe rendoient les oracles de Trophonius. Cet artiſte prit ſon pere pour modele dans l'exacte obſervation des regles; mais, en s'attachant ſcrupuleuſement à la correction, il n'ajouta pas, comme lui, les agréments & l'élégance à ſes ouvrages. Il eut pour diſciple Tiſicrates, qui acquit, ſelon Pline, la réputation d'avoir mieux imité Lyſippe qu'Eutycrathe même.

F A G

FACINI, (*Pierre*) peintre d'hiſtoire, originaire de Bologne, floriſſoit vers le milieu du dix-ſeptieme ſiecle. Il n'avoit aucune connoiſſance de la peinture, & ne ſe doutoit pas qu'un jour il ſe feroit un très-grand nom parmi les plus illuſtres peintres, lorſque la curioſité le conduiſit chez Annibal Carrache, uniquement pour aſſiſter à l'étude des éleves de ce peintre célebre. Frappé de la diverſité des deſſins qu'il voyoit, il admiroit en ſilence, lorſqu'un des jeunes éleves crayonna le portrait de Facini, plongé dans l'admiration & regardant d'un air ſtupide. Cette eſquiſſe ſatyrique paſſa de main en main à tous les éleves, qui éclatoient de rire en comparant la copie avec l'original. Facini, vivement piqué contre le jeune éleve, prit de dépit un morceau de charbon ; &, quoiqu'il ne ſe fût jamais exercé, il deſſina ſi parfaitement le portrait de celui qui l'avoit eſquiſſé, & avec des traits ſi ridicules, que les rieurs furent tous de ſon côté. Annibal Carrache, frappé de ce coup de génie, fit le plus grand accueil à Facini, s'obligea de l'inſtruire, & l'inſtruiſit en effet avec tant de zele, qu'en fort peu de temps Facini devint un des bons artiſtes de l'Italie. La plupart de ſes ouvrages ſont à Bologne.

FAGE, (*Raimond* LA) deſſinateur & graveur, né en 1648 à Toulouſe, ou ſelon d'autres à Liſle en Albigeois, mort en 1690. Il s'adonna au deſſin par inclination, ſans ſecours, ſans maître, malgré ſes parents, & devint bientôt un deſſinateur profond. Il fit le voyage de Rome pour ſe perfectionner par l'étude des ouvrages des grands maîtres. On rapporte qu'étant dans cette ville il alla voir un jour Carle Maratte, & que ce peintre, l'appercevant, ſe leva & lui mit ſes pinceaux entre les mains. La Fage lui répondit qu'il ne s'étoit jamais exerçé à la peinture. *Que*

je ſuis heureux ! repliqua Carle Maratte : *à juger par vos deſſins du progrès que vous auriez fait dans cet art, je vous aurois cédé une place que vous auriez occupée plus dignement que moi.*

De retour à Touloufe, la Fage remplit cette ville de ſes deſſins, qui ſe répandirent bientôt dans toute la France, & qui lui aſſurerent la réputation du plus habile artiſte en ſon genre. Il deſſinoit avec tant de facilité, qu'il exécutoit du premier coup tout ce qui ſe préſentoit à ſon imagination. L'endroit où il travailloit pour l'ordinaire, étoit le cabaret : y ayant fait, dans une occaſion, pendant pluſieurs jours une dépenſe qui étoit bien au deſſus de ſes facultés, il ne trouva d'autre moyen pour la payer, que de crayonner au dos du mémoire préſenté par l'aubergiſte, un deſſin qu'il fit porter chez un amateur. Celui-ci, frappé de la beauté de l'ouvrage, ne ſe contenta pas de payer l'aubergiſte ; il fit encore remettre de l'argent à la Fage.

Les deſſins de cet artiſte, ſur-tout ceux qui ſont à la plume, & qui ſont les plus ordinaires, ſe font remarquer par un goût & un eſprit ſurprenants. L'on a de lui des ſujets libres qui ſont exécutés ſupérieurement. Il deſſinoit auſſi au lavis, & il a gravé à l'eau-forte un petit nombre de pieces de ſa compoſition. Pluſieurs autres ont été gravées par Girard Audran, Vermeulen, C. Simoneau, Ertinger. Jean vander Bruggen en a formé un volume in-fol. qu'il a publié à Paris.

FAISTENBERGER, (*Antoine* & *Joſeph*) freres & peintres, originaires d'Inſpruck, ont excellé dans le payſage. Antoine, né en 1678 ou 1680, étoit l'aîné, & fut le maître de ſon frere. Il a imité les payſages du Guaſpre & de Jean Glober, & les a ornés des plus belles fabriques d'un goût Romain, & d'une compoſition également grande & bien entendue. Il aimoit auſſi à repréſenter des chûtes d'eau & des ſolitudes. Quant aux arbres, le feuillé eſt vrai & touché avec eſprit ; la couleur eſt par-tout celle de la nature, tan-

tôt claire, & tantôt vigoureuſe. Hans-Graf faiſoit ordinairement les figures dans ſes tableaux. Les beaux payſages qui accompagnent des chevaux peints de grandeur naturelle par Ferdinand Hamilton, & qu'on voit à Vienne dans la galerie du prince de Lichtenſtein, ſont de la main d'Antoine Faiſtenberger. Ce peintre mourut à Vienne vers l'an 1720 ou 1722. On ignore l'année de la mort de ſon frere Joſeph, dont les Allemands font le plus grand éloge.

FALCONETTO, (*Jean-Marie*) architecte, né à Véronne en 1458, mort en 1534. De peintre médiocre qu'il étoit d'abord, il devint excellent architecte. Après avoir deſſiné toutes les antiquités de ſa patrie, il fit le voyage de Rome pour le même objet, & y demeura pendant douze ans. Son goût pour l'antiquité étoit ſi grand, qu'il creuſoit lui-même le plan des anciens édifices, qu'il meſuroit & qu'il deſſinoit enſuite avec la plus grande exactitude. Cet artiſte copia en même temps toutes les ſculptures anciennes de Rome & de ſes environs, & pouſſa ſes travaux juſques dans le royaume de Naples. Il fit conſtruire à Veniſe pluſieurs édifices conſidérables, entr'autres une ſalle pour les concerts & pour les bals, qui ſervit de modele à Palladio pour la belle maiſon de campagne, nommée la Rotonde, des comtes Capra. Falconetto fut le premier qui donna les deſſins des théâtres & des amphithéâtres des anciens. Il fut toujours porté à faire de grandes choſes. Il formoit de vaſtes projets, & exécutoit les modeles des édifices les plus magnifiques, ſans qu'ils lui fuſſent commandés. Il refuſoit conſtamment de bâtir pour les ſimples particuliers. Cet artiſte avoit fait une étude des plus approfondies de tous les ouvrages de Vitruve, & il fut le premier qui introduiſit la bonne architecture dans les Etats de Veniſe. On prétend même qu'il exécuta pluſieurs choſes qui paſſerent dans la ſuite pour avoir été inventées par Michel-Ange.

FALDA, (*Jean-Baptiſte*) deſſinateur & graveur à

l'eau-forte, étoit Italien, & vivoit dans le dernier ſiecle. On recherche beaucoup ſes divers recueils qui ſont eſtimés. Les principaux ſont, *Palais de Rome par les plus célebres architectes, avec leurs plans & leurs meſures*, in-fol.; *nouveau Théâtre des Fabriques & des Edifices de Rome, ſous le pontificat d'Alexandre VII*, deux livres in-fol.; *nouveau Théâtre des Façades des Egliſes de Rome*, in-fol.; les *Jardins de Rome, avec leurs plans & leurs vues en perſpectives*, in-fol.; les *Fontaines de Rome*, quatre volumes in-fol.

FARINASTE, *ou* FARINATO, (*Paul*) peintre & architecte, né à Véronne en 1522, mort dans la même ville en 1606. Il fut diſciple de Nicolo Giolfino; mais ſa maniere de deſſiner & de compoſer tient beaucoup de celle de Paul Véroneſe, avec lequel il travailla dans le palais de Saint-Marc à Veniſe. On remarque beaucoup d'incorrections dans les ouvrages de Farinato; ce qui provenoit de ſon génie extrêmement fertile & abondant, qui ne lui permettoit pas de rectifier ſes premieres penſées. On trouve encore que ſon coloris n'eſt pas ordinairement heureux, excepté dans les freſques qu'il a mieux entendues; mais on fait cas de ſes deſſins. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans, dans la même chambre & au même moment que ſa femme, qui, l'entendant expirer, lui cria qu'elle alloit lui tenir compagnie.

FAVARD, (*Marie-Juſtine-Benoîte* CABARET DU RONCERAY,) comédienne, née à Avignon le 15 Juin 1727, morte à Paris le 21 Avril 1772. Elle dut le jour à André-René Cabaret du Ronceray, ancien muſicien de la chapelle de Sa Majeſté, & depuis muſicien du feu roi Staniſlas; & à Perrette-Claudine Bied, auſſi muſicienne, attachée au ſervice du même prince. Une gaieté & des graces prématurées annoncerent preſque dès ſon enfance les talents qu'elle devoit avoir; & le roi de Pologne eut la bonté de procurer à ſes pere & mere les facilités dont ils avoient beſoin pour ſeconder la nature, qui s'expliquoit ſi avantageuſement,

On lui donna les meilleurs maîtres pour la danſe, pour la muſique, pour les inſtruments & pour la langue; la jeune éleve répondit ſi bien à tous les ſoins qu'on prit d'elle, qu'on la jugea bientôt digne de paroître ſur les théâtres de Paris, où tous ces arts achevent de ſe perfectionner. Elle débuta dans la danſe ſous le nom de mademoiſelle de Chantilli, ſur le théâtre de l'Opéra-comique, en 1744.

Ce fut ſur la fin de cette année que M. Favard, directeur de ce ſpectacle, & tous les jours plus enchanté de la jeune Chantilli, dont il dirigeoit les talents naiſſants, ſe lia avec elle par les nœuds du mariage. Nous ne parlerons ni de ſon ſuccès à Bruxelles, ni de ſon premier début ſur le théâtre Italien en 1749; la tendreſſe de ſon mari allarmée l'arracha, dans ces circonſtances, aux applaudiſſements du public. Mais, lorſque madame Favard eut enfin triomphé de toutes les perſécutions que ſes charmes lui attiroient, elle reparut ſur le même théâtre, en 1752, avec encore plus d'avantage; il n'y a point eu d'exemple d'un plus grand ſuccés. Une gaieté franche, naturelle, rendoit ſon jeu agréable & piquant; elle n'eut point de modele, & elle en ſervit. Propre à tous les caracteres, elle les rendoit avec une vérité ſurprenante. Soubrettes, amoureuſes, payſannes, rôles naïfs, rôles de caractere, tout lui devenoit propre; en un mot, elle ſe multiplioit à l'infini, & l'on étoit étonné de lui voir jouer le même jour, dans quatre pieces différentes, des rôles entiérement oppoſés. Cependant, à quelque degré que fuſſent portés ſes talents pour le théâtre, ils ne firent pas ſa gloire entiere. Jalouſe des qualités du cœur, qui rendent plus aimable que célebre, elle mérita d'avoir des amis qui duſſent la regretter long-temps. Elle avoit une ame ſenſible, une probité ſûre, une généroſité rare, une imagination riante, une gaieté à toute épreuve; & ſa ſociété, qui venoit de la voir charmante ſur la ſcene, la retrouvoit encore plus aimable au ſein de ſa famille.

Au mois de Juin 1771 elle ſe vit attaquée d'une

maladie douloureuſe, & contre laquelle échoue preſque toujours l'art de la médecine. Elle ſe prépara aux ſecours de l'Egliſe, qu'elle reçut avec réſignation, mais en conſervant preſque toute la gaieté de ſon caractere. Elle fit elle-même ſon épitaphe, qu'elle mit en muſique, pour éloigner ou pour adoucir, s'il étoit poſſible, dans l'imagination de ceux qui l'entouroient, l'affreuſe idée de ſa deſtruction; car elle s'occupoit elle-même à les conſoler. L'hiſtoire des théâtres a inſcrit le nom de madame Favard pour pluſieurs pieces qu'elle a compoſées en ſociété avec MM. Bert..... L.... Guerin & Harni, en 1754, 57, 60 & 62. Elle étoit, dans les unes, pour les ſujets qu'elle indiquoit; dans les autres, pour le canevas qu'elle préparoit; dans toutes, pour le choix des airs, pour quelques couplets qu'elle fourniſſoit, pour quelques idées dont elle abandonnoit la tournure, & pour des airs de vaudeville qu'elle compoſoit avec une modeſtie & un déſintéreſſement rares.

FAUST *ou* FUST, (*Jean*) originaire d'Aſchaffenbourg en Allemagne, établi à Mayence, orfevre de profeſſion, contribua beaucoup à l'établiſſement de l'imprimerie. Il eut pour domeſtique Schoiffer, dont l'eſprit & la ſagacité contribuerent plus que les richeſſes de Fauſt à la perfection de cet art. Charmé des talents qu'il reconnut en lui, il lui donna ſa fille en mariage, & l'aſſocia avec lui, de même qu'il s'étoit aſſocié avec Guttemberg. Après que la Bible latine eut été imprimée en caracteres de fonte, vers l'an 1480, Fauſt en porta pluſieurs exemplaires à Paris, où l'imprimerie n'étoit pas encore connue. Comme les caracteres de cette Bible étoient conformes à ceux des manuſcrits, on les prit d'abord pour tels; mais bientôt on en fut diſſuadé, à cauſe de leur netteté & de leur correction. Fauſt vendit ſeulement ſoixante écus chaque exemplaire, au lieu de quatre ou cinq cents que les copiſtes en faiſoient payer. Il les donna enſuite pour cinquante, pour quarante, & même pour trente.

Les premiers acquéreurs de ce livre, fâchés du rabais,

bais, & étonnés de la ſurprenante conformité des exemplaires, attaquerent Fauſt comme frippon. On prétend même qu'il fut accuſé de quelques mauvais artifices; & de magie; qu'en conſéquence il fut rigoureuſement pourſuivi par le parlement, & qu'il n'échappa au ſupplice que par une fuite précipitée. Mais bien des perſonnes regardent cette hiſtoire comme une fable: pluſieurs même révoquent en doute le voyage de Fauſt à Paris. On ne peut cependant diſſimuler que les copiſtes, fâchés de la perte conſidérable que l'imprimerie leur faiſoit éprouver, n'aient employé la calomnie pour perdre un de ſes principaux inventeurs; &, comme la ſorcellerie étoit alors un des prétextes dont on ſe ſervoit pour attaquer ſes ennemis, ou pour diminuer la réputation de ceux qui excelloient dans un art, on ne manqua pas d'en accuſer Fauſt. Cette opinion de magie prévalut ſi fort, qu'on joue encore en Allemagne une eſpece de farce ſous le titre du *docteur Fauſt*, qui eſt faite depuis très-long-temps, & dans laquelle on repréſente cet homme célebre ſous les traits les plus odieux, pour amuſer une populace ignorante.

La calomnie ne l'a pas non plus épargné ſur la gloire de la découverte de l'imprimerie. Les Hollandois prétendent qu'il étoit domeſtique de Coſter; qu'il vola à ce premier inventeur de l'imprimerie, ſelon eux, tous les inſtruments de ſon art; & qu'il les tranſporta à Mayence, où il s'aſſocia avec Guttemberg & Schoiffer pour imprimer des ouvrages. Mais les diſſertations que des ſçavants ont publiées de nos jours ſur l'origine de l'imprimerie, démontrent l'abſurdité de ces faits, & aſſurent à Fauſt, à Guttemberg & à Schoiffer la découverte de cet art. On ſçait que ces trois inventeurs le tinrent pendant quelques années extrêmement caché. Il n'eſt donc pas vraiſemblable que Fauſt l'ait enſeigné à Jean Mentel, habitant de Strasbourg, lorſqu'il paſſa par cette ville, comme on le ſuppoſe, en fuyant de Paris. S'il a fait part réellement de ce ſecret à Jean Mentel, ce ne peut être qu'après ſa

brouillerie avec Guttemberg, c'eſt-à-dire après l'impreſſion de la Bible, dont les frais conſidérables avoient ruiné la ſociété.

Fauſt fut accuſé par Guttemberg d'avoir détourné les deniers communs à des uſages étrangers; mais, ayant pris à ſerment ſon adverſaire, il le fit condamner à le ſatisfaire. Ce fut alors que, ne doutant point que Guttemberg ne découvrît, dans les voyages qu'il fit, leur commun ſecret à pluſieurs perſonnes, il ne le cacha plus lui-même; & peut-être dans ces circonſtances en fit-il part à Jean Mentel, qui s'en ſervit à Strasbourg; ce qui a pu avoir donné lieu aux habitants de cette ville de s'approprier la découverte de l'imprimerie. Fauſt continua toujours d'imprimer à Mayence des ouvrages importants avec Schoiffer, juſqu'en l'année 1466, où il mourut. Ses deſcendants, dont quelques-uns exercerent la même profeſſion que la ſienne, furent reçus parmi les familles patriciennes de Francfort, vers la fin du ſeizieme ſiecle: il y ont ſouvent occupé les premiers emplois de la magiſtrature, & s'y ſont perpétués juſqu'en 1704. Deux d'entr'eux ſe ſont particuliérement rendus illuſtres par leurs écrits hiſtoriques & politiques.

FAYT *ou* FYT, (*Jean*) peintre, eſt un des meilleurs artiſtes en ſon genre, qu'ait produits la ville d'Anvers. Son talent étoit au plus haut point lorſqu'il repréſentoit des animaux morts, des lievres & des ſangliers. Il a auſſi réuſſi à peindre toutes ſortes d'animaux vivants, des fleurs & des fruits. Il imitoit bien toutes ſortes de vaſes, & des bas-reliefs en pierre & en marbre. Il deſſinoit ſupérieurement tout ce qu'il repréſentoit. Sa couleur eſt vraie & fiere; ſa touche, tantôt légere, tantôt hardie, eſt pleine de feu. Il a peint les fleurs avec fraîcheur. La plume, la laine & les poils des animaux, ſous ſon pinceau, ſont la plus grande illuſion. Ses ouvrages fort eſtimés ſont en grand nombre dans les Pays-Bas. Il a peint de concert avec les plus grands maîtres, tels que Rubens, Jordaens, *&c.*

FERG, (*François-Paul*) peintre & graveur, né à Vienne en Autriche en 1689, mort à Londres en 1740. Son pere, peintre médiocre, lui fit paſſer quatre ans ſous la conduite d'un peintre auſſi médiocre que lui-même. Le jeune Ferg ne répara la perte d'un premier temps ſi précieux, qu'en étudiant & copiant avec ſoin les eſtampes de Calot & de le Clerc, & en ſe mettant pendant trois ans chez l'Orient, fameux payſagiſte. Une étude conſtante & ſes diſpoſitions naturelles lui mériterent l'eſtime des amateurs de Vienne, de Bamberg, de Leypſic & de Dreſde, où il peignit dans les tableaux du payſagiſte Thiéle des figures qui en augmentent le prix. Il ne fut pas moins eſtimé à Londres : il y vendit très-cher ſes ouvrages. Mais un mariage inconſidéré & des malheurs domeſtiques l'obligerent d'en diminuer le prix. Un travail aſſidu ne put jamais rétablir ſa fortune ; de ſorte qu'étant dans la cruelle néceſſité d'emprunter de toutes parts, il n'eut d'autres reſſources, pour éviter les pourſuites de ſes créanciers, que de cacher ſa demeure, tantôt dans un quartier de la ville, tantôt dans un autre. Ses malheurs monterent à leur comble. On le trouva, en 1740, mort devant ſa maiſon, ſi exténué de froid & de miſere, qu'il n'avoit pu ouvrir ſa porte. Ce peintre repréſentoit, comme Berghem & Wouwermans, les fêtes agréables des campagnes, les travaux des villageois : il ornoit ſes payſages de ruines d'architecture du meilleur choix. Sa couleur eſt bonne, ſa touche facile, & ſon deſſin correct ; ſes compoſitions ſont d'un homme d'eſprit : chaque figure intéreſſe dans ſes payſages. Ses ouvrages ſont répandus en Allemagne & en Angleterre. Cet artiſte a gravé à l'eau-forte avec intelligence.

FERNANDEZ-XIMENEZ DE NAVARETTE, (*Jean*) peintre, mort au palais de l'Eſcurial en 1572, dans la quarantieme année de ſon âge. Il étoit ſourd & muet de naiſſance ; mais il ſembloit que la nature avoit voulu le dédommager amplement, en lui accordant un

génie extraordinaire. Il fit dans la peinture des progrès ſurprenants; & il ſe perfectionna en étudiant les ouvrages des grands maîtres, à Rome, à Florence, à Veniſe, à Milan & à Naples. Il fut pluſieurs années à l'école du célebre le Titien. De retour en Eſpagne, il fut employé aux peintures de l'Eſcurial. Il fit huit grands tableaux qu'on voit dans le cloître du monaſtere, qui fait un des plus beaux ornements de ce palais. Un des plus remarquables eſt celui de la Décollation de S. Jacques, dans lequel il repréſenta un certain Santoyo, avec lequel il vivoit mal, ſous la figure du bourreau. Santoyo, qui étoit ſecrétaire du roi Philippe II, s'en plaignit amerement, & ſupplia Sa Majeſté d'ordonner au peintre d'effacer ſon portrait. Mais ce prince fut tellement enchanté de la reſſemblance, & en général de la beauté de tout l'ouvrage, qu'il le laiſſa ſubſiſter. Le dernier & le meilleur de ces huit tableaux eſt celui de la Réception des trois Anges par Abraham. Le roi alloit viſiter ſouvent cet artiſte dans ſon attelier; & il diſoit que les peintres qui venoient de l'Italie pour travailler à l'Eſcurial n'égaloient pas ſon *muet*: car c'eſt ainſi qu'il étoit ſurnommé. Il a mérité de plus la gloire d'être appellé le *Titien Eſpagnol.*

FERRAJUOLI, (*Nunzio*) dit *Degli Affiti*, peintre, né à Nocéra, à dix-ſept milles de Naples, en 1661, mort à Bologne. Il apprit, dit M. de Virloys, le deſſin & la peinture de Jacques Jordaens. Il peignit la figure & le payſage à l'huile & à freſque, avec une maniere vague & franche. On peut dire que ſes payſages égalent aujourd'hui ceux de l'Albane, de Bril, du Pouſſin, de Salvator-Roſa, de Claude Lorrain, &c. Il les avoit tous étudiés, & avoit des eſquiſſes des plus vagues, des plus agréables, de ceux qui plaiſoient le plus par la tendreſſe ou par la force, par la dégradation, par les lointains, par l'air, par les feuillages battus des vents, par les eaux dans un mouvement continuel, par la diverſité des plans, par la beauté des ſites. Il réuſſiſſoit parfaitement dans la poſition des

figures, comme on le voit dans plusieurs maisons de Bologne, particuliérement chez le docteur Balthazar Pistorini, qui possede seize payſages terminés par cet artiſte; ils méritent la plus grande admiration.

FERRACINO, (*Barthelemi*) méchanicien, né dans le Baſſan en 1692, mort depuis douze ou treize ans. Son génie pour les arts le tira de l'obſcurité de ſa profeſſion qui étoit celle de ſcieur de bois. Dès l'enfance, il avoit inventé une ſcie à vent, qui faiſoit plus d'ouvrage que la ſcie ordinaire. Bientôt après, il étonna tout le monde par ſes machines ſingulieres, ſimples, utiles, & qui dénotoient dans lui la plus grande induſtrie: en voici quelques-unes. Il fit des tonneaux à vin ſans cerceaux, & qui étoient plus ſolides que les autres. Il inventa des horloges de fer de la plus grande ſimplicité, plus commodes, plus exactes que les horloges connues. Parmi ſes machines hydrauliques, on en diſtingue deux, dont l'une ſert à faire de grandes roues dentelées, & l'autre éleve l'eau à trente-cinq pieds; cette derniere machine excita l'admiration de tous les ſçavants. Si le lecteur curieux veut avoir de plus longs détails ſur cet artiſte célebre, il doit conſulter un ouvrage in-4°, que M. Memmo a publié à Veniſe en 1764, concernant la vie & les inventions de Ferracino.

FERRARI. Il y a eu pluſieurs peintres de ce nom, la plupart Génois. Le plus connu eſt Jean André Ferrari, iſſu d'une famille qualifiée de Genes, & mort en 1659, âgé de ſoixante-dix ans. Eleve de Bernard Caſtelli, il remplit les égliſes, les palais, les maiſons particulieres de la ville & des environs, de ſes ouvrages. Il étoit ſçavant, gracieux & univerſel. Ses figures en grand & en petit ſont d'une ſinguliere perfection. Il embraſſa l'état eccléſiaſtique, pour ſe délivrer de l'importunité de ſes parents qui vouloient l'engager à ſe marier, & pour pouvoir travailler plus librement.

FERRAROIS, (*Guillaume* LE) ſculpteur Italien du ſeizieme ſiecle. Les leçons d'André Contucci hâterent

ſes diſpoſitions naturelles, & il devint un excellent artiſte en ſon genre. S'étant établi à Lorette, il y fit beaucoup d'ouvrages en marbre, parmi leſquels on remarque les ſtatues des douze prophetes. Il fit encore divers ornements à *la Santa Caſa*, & de très-beaux chandeliers de bronze, ornés de feuillages & figures.

FERRATA, (*Hercule*) ſculpteur Italien du dernier ſiecle, né à Palſot, près le lac de Côme, a fait de très-beaux ouvrages en marbre & en ſtuc, qui ornent les principales égliſes de Rome. On diſtingue particuliérement la ſtatue du pape Clément X ſur ſon tombeau, & la ſtatue de la Charité au tombeau de Clément IX.

FERRUCCI, (*François*) dit *del Tadda*, ſculpteur, né à Fieſolé, mort en 1585. Tous ſes ouvrages ſont en porphire. On prétend que c'eſt lui qui trouva le ſecret de tremper l'acier pour pouvoir travailler cette matiere ſi dure. Il réuſſit, par cette invention, à faire le baſſin de la magnifique fontaine du palais Pitti, à Florence, la ſtatue du grand-duc Côme, & celle de la Juſtice, qui eſt ſur la colonne de la ſainte Trinité. Il y a eu pluſieurs autres ſculpteurs de ce nom & de cette famille, & un peintre, mort en 1650, qui fut le diſciple chéri de Paſſignano. Il a peint à freſque avec force & vérité.

FÉTI, (*Dominique*) peintre, né à Rome en 1589, mort à Veniſe en 1624. Il eſt aſſez ſingulier que tous ceux qui ont écrit anciennement de la peinture n'aient pas fait mention de cet artiſte, qui mérite cependant des éloges. Il eſt juſte de le venger de cet oubli. Après avoir appris ſon art de Civoli, il ſe rendit à Mantoue avec le cardinal Ferdinand Gonzague, & fut employé par le duc à l'embelliſſement de ſon palais. Les ouvrages de Jules Romain, qu'il avoit ſous les yeux, furent pour lui de grands modeles qui formerent ſon goût & ſa maniere: il y puiſa la nobleſſe des penſées, la fierté des caracteres, une expreſſion vive, un coloris vigoureux, qui donne pourtant un peu dans le noir; mais la

grande correction de ce maître lui échappa. Il auroit ſans doute étendu ſes connoiſſances à Veniſe, où il étoit allé pour ſe perfectionner, ſi la débauche ne l'eût conduit au tombeau à l'âge de trente-cinq ans. Il a peu travaillé pour les égliſes. Ses tableaux de chevalet, rares & recherchés, ſont les délices des connoiſſeurs. On en voit quelques-uns dans le Cabinet du Roi, & dans celui de M. le duc d'Orléans. On a gravé d'après lui. Le duc de Mantoue, rempli d'eſtime pour Féti, fit venir ſon pere & ſa ſœur, & les honora toujours de ſes bienfaits. Cette ſœur, qui peignoit bien, s'étant fait religieuſe, orna de ſes ouvrages ſon couvent & quelques autres monaſteres de Mantoue.

FEUILLIE, acteur de la comédie Françoiſe, mort le 18 Octobre 1774, de la petite-vérole, dans la fleur de ſon âge & dans la vigueur de ſon talent. Cet acteur, qu'un goût décidé avoit appellé au théâtre, poſſédoit un jeu franc, gai, naturel, également éloigné du froid & de la charge. Il s'étoit mis de bonne heure dans la tête, que les applaudiſſements arrachés à la ſurpriſe ſont de peu de durée; & il avoit eu le courage de préférer le ſuffrage raiſonné d'un homme de goût aux vaines clameurs de la multitude que les gens inſtruits gouvernent à la longue, & qui ne ſont jamais maîtriſés par elle. Dans ſes débuts, il eſſuya des déſagréments dont il fut bien dédommagé par la ſuite. *Il y viendront*, diſoit-il; & ils y vinrent en effet. Il entraîna tous les ſuffrages dans une carriere d'autant plus pénible, que tous les prix ſembloient appartenir de droit à ſon rival, à ſon ami. Si l'exiſtence d'un acteur n'appartenoit, pour ainſi dire, toute entiere au théâtre, nous ajouterions ici que Feuillie ſe diſtinguoit dans la ſociété par une probité rigoureuſe, & par une franchiſe d'honnêteté peu commune. Il ſe fit aimer de tous ceux qui le connurent; & l'agrément qu'il portoit dans le commerce de la vie n'avoit pas la plus légere teinte de la prétention. Au reſte, très-attaché aux vrais intérêts de ſa ſociété, il avoit un penchant décidé pour les gens aux-

quels il croyoit du talent. Enfin, dans la maladie qui l'a enlevé au théâtre & à ſes amis, il a reçu du public des témoignages bien vrais de l'eſtime que ſes talents & ſon caractere lui avoient acquiſe.

FEVRE, (*Claude* LE) peintre & graveur, né à Fontainebleau en 1635, mort à Londres en 1675. Il ſe forma de lui-même à la peinture dans les galeries & les ſalles de Fontainebleau, & ſe perfectionna ſous le Sueur & le Brun. Ce dernier ayant vu quelques portraits de ſa main, lui conſeilla de ſe conſacrer à ce genre. Le Fevre ſuivit en partie cet avis; car il fit quelquefois des tableaux d'hiſtoire. Mais il ne ſe rendit véritablement ſupérieur que dans les portraits. Il eſt difficile d'imaginer juſqu'à quel point il ſaiſiſſoit la reſſemblance; on diſoit ordinairement qu'il ne manquoit que la parole à ceux qu'il faiſoit. Joignez à cela un coloris vrai, des teintes fraîches, une touche admirable, & vous aurez quelques idées de ſon rare talent, qui paroît ſur-tout dans le portrait exquis de la ducheſſe de Bouillon, entouré de guirlandes de fleurs, & dans celui du grand Colbert, qu'il donna pour ſa réception à l'académie en 1666, dans laquelle il fut enſuite nommé profeſſeur. Le roi & la reine firent l'honneur à cet artiſte de ſe faire peindre par lui. Le ſuccès avec lequel il s'en acquitta charma toute la cour, & lui procura beaucoup d'ouvrage. Mais le deſir de faire plus promptement fortune le conduiſit en Angleterre, où ſes talents lui mériterent le titre de ſecond Vandyck. Il étoit ſur le point de retourner en France, lorſqu'il tomba malade & mourut à Londres. Il eut deux fils qui furent ſes éleves, de même que François de Troy. On a gravé d'après ce maître, & lui-même à gravé pluſieurs portraits à l'eau-forte.

FEYERABENTS: c'eſt le nom d'une famille de Francfort-ſur-le-Mein, célebre pour les deſſins, les peintures, les gravures en bois, les impreſſions, & même les ouvrages de littérature & de poéſie, qu'ont

produits ceux qui la compoſoient. Le premier qu'on connoît eſt Sigiſmond Feyerabents, peintre, graveur en bois, & ſçavant libraire du ſeizieme ſiecle. On en connoît pluſieurs autres dont les ouvrages ne ſont pas auſſi conſidérables que ceux de Sigiſmond, mais qui ne laiſſent pas d'être eſtimés par les amateurs.

FILARETE, (*Antoine*) architecte & ſculpteur Florentin, vivoit dans le quinzieme ſiecle. Il fit, par ordre du pape Eugene IV, la porte de broze de l'égliſe de S. Pierre du Vatican, avec Simon, frere du fameux ſtatuaire Donatelli. Il ſe diſtingua dans l'architecture, comme on peut le remarquer dans le plan qu'il donna d'un grand hôpital conſtruit à Milan, & qui eſt un des plus grands & des plus commodes que l'on connoiſſe en ce genre. Filarete donna pareillement les plans de la cathédrale de Bergame, qui paſſe pour un bon édifice.

FINIGUERRA, (*Maſo*) graveur & émailleur ſur métaux, vivoit vers 1460, à Florence ſa patrie. On lui attribue l'invention de la gravure ; mais on n'apporte aucune preuve ſolide & ſatisfaiſante pour lui aſſurer la gloire de cette découverte. (*Voyez l'article* GRAVURE.) Quoi qu'il en ſoit, le nom de cet artiſte eſt très-fameux, & il mérite de l'être ; perſonne n'a mis, dans les deux arts qu'il exerçoit, un ſi grand nombre de figures dans un très-petit eſpace, ainſi qu'on peut le voir dans la paſſion de J. C.

FISCHER, (*Jean-Bernard*) architecte Allemand, mort en 1724. Les plus beaux édifices de Vienne en Autriche ont été bâtis par cet architecte, parmi leſquels il faut diſtinguer le palais de Schombrun qui manque de ſimplicité ; la colonne cocléaire en forme de vis, qui eſt ſur la place du marché de Vienne, les écuries de l'empereur, d'un goût ſimple, noble & aiſé ; la chancellerie de Bohême, d'une architecture très-majeſtueuſe ; le palais du célebre prince Eugene, dans lequel on voit beaucoup de défauts ; & beaucoup d'autres édifices, tant ſacrés que profanes. Il a laiſſé un ou-

vrage également curieux & utile, intitulé : *L'Architecture Hiſtorique.* L'empereur Joſeph I l'annoblit & lui donna la terre d'Erlachen. Cet architecte ne termina pas les différents bâtiments dont nous avons parlé; ſon fils, Emmanuel Fiſcher, fut chargé de ce ſoin. Ce dernier fut non-ſeulement bon architecte, mais encore très-verſé dans les méchaniques. La machine hydraulique qu'il fit à Vienne, pour les jardins du prince de Schwarzemberg, eſt célebre, de même que les machines à feu qu'il conſtruiſit pour tirer les eaux des mines de Kremnitz & de Scemnitz. Ces différents travaux procurerent des richeſſes conſidérables à Emmanuel Fiſcher, qui mourut en 1738.

FLAMÉEL, peintre. *Voyez* BARTHOLET.

FLINCK, (*Gooaert*) peintre, né à Cleves en 1616, mort à Amſterdam en 1660. Son pere riche & tréſorier de la ville le mit dans le commerce, pour qu'il ſoutînt, augmentât même ſa fortune; mais le jeune Flinck au lieu de s'occuper de ſa boutique & de ſes livres de compte, griffonnoit ſans ceſſe des figures d'hommes & d'animaux. Le marchand chez lequel on l'avoit placé, s'en plaignit au pere. Celui-ci, fâché de voir dans ſon fils un goût marqué pour la profeſſion de peintre, qu'il croyoit incompatible avec celle d'honnête homme, lui fit des menaces qui porterent un tel effroi dans ce jeune homme reſpectueux, qu'il promit de ſe conformer à ſes volontés. On le plaça donc une ſeconde fois chez un autre marchand à Amſterdam. Mais, entraîné par ſon penchant, il ſe déroboit au ſommeil pour copier des deſſins qu'on lui prêtoit. Son pere, qui le ſurprit, le châtia rudement. Il perſiſtoit toujours dans ſon oppoſition, lorſqu'un prédicateur célebre, & bon peintre en même temps, nommé Lambert Jacob, vint prêcher à Cleves. Sa vie exemplaire & ſes talents firent impreſſion ſur le pere de Flinck. Il ſe détermina enfin à lui confier ſon fils pour être ſon éleve dans la peinture à Lewarde, où ce prédicateur demeuroit. L'application & les talents

de Flinck le rendirent bientôt un assez bon peintre : les leçons de Rembrand acheverent de le former.

Peu de temps après, connu avantageusement à Amsterdam par ses ouvrages, il épousa une riche héritiere, fille d'un des directeurs de la compagnie des Indes, qui mourut jeune, ne lui laissant qu'un fils. Sa douleur sincere ne fut adoucie que par les charmes qu'il trouvoit dans son cabinet composé de toutes sortes de curiosités. Les dessins seuls & les estampes qu'il avoit ramassés de toutes parts furent vendus après sa mort douze mille florins. En commerce avec les sçavants de son siecle, il étoit estimé des grands. Le duc de Cleves, pour lequel il fit plusieurs tableaux très-bien payés, lui donna son portrait enrichi de diamants; & le Stadhouder Maurice de Nassau l'honoroit souvent de ses visites. Cet artiste peignoit bien l'histoire & le portrait presque toujours en grand. Il dessinoit bien & colorioit de même. On a dit de lui qu'il quitta le portrait après en avoir vu quelques-uns de Vandyck, & qu'il ne voulut plus peindre en histoire après vu les ouvrages de Rubens; mais on ignore sans doute que les bourguemestres d'Amsterdam lui ayant demandé douze tableaux pour orner la maison de ville, il en avoit déja fait les esquisses très-applaudies, lorsque la mort le surprit. La plupart de ses tableaux sont à Amsterdam.

FLORIDOR, (*Josias* DE SOULAS, dit) acteur, né gentilhomme, quitta une place d'enseigne dans un régiment, pour se faire comédien de province. Il joua ensuite à Paris en 1643, & s'acquitta parfaitement des premiers rôles tragiques & comiques. Il se retira en 1672, & mourut la même année, âgé de soixante-quatre ans. Ce fut à son occasion que Louis XIV rendit l'arrêt qui déclare que *la profession de comédien n'est pas incompatible avec la qualité de gentilhomme.*

FLORIS, (*François*) dit FRANC-FLORE, peintre & graveur, né à Anvers en 1520, mort dans la même ville en 1570. Il étoit fils d'un tailleur de pierres, ap-

pellé Vriend, & neveu de Claude Flore, assez bon sculpteur, sous lequel il apprit la sculpture jusqu'à l'âge de vingt ans. A cette époque il alla demeurer à Liege, où, son génie l'entraînant vers la peinture, il prit les leçons de Lambert Lombard, qu'il étonna par la rapidité de ses progrès. Le voyage d'Italie porta ses talents au plus haut degré de perfection : il étudia l'antique, & sur-tout les ouvrages de Michel-Ange, qu'il dessina soigneusement. Muni de ces connoissances il revint à Anvers. Ses ouvrages, qui étoient d'un dessin plus correct & d'un meilleur goût que tous ceux qu'on avoit vus jusqu'alors dans les Pays-Bas, lui méritèrent l'estime de ses compatriotes, & le surnom de *Raphaël de la Flandre*. Il fut accueilli des grands & des souverains, particuliérement de Charles V & de Philippe II. Sa passion pour le vin lui attira dans la suite les mépris des honnêtes gens. Ses folles dépenses en bâtiments dérangerent ses affaires, & il mourut la malheureuse victime de ses créanciers.

Franc-Flore avoit une facilité merveilleuse ; il sçavoit donner de la force à ses sujets & les arrondir. Sa maniere est inimitable, & semble tenir de la magie. On voit de ses ouvrages dans plusieurs villes de Flandre. Il a gravé plusieurs morceaux à l'eau-forte. Ses Travaux d'Hercule, contenus en dix pieces, ont été gravés par Corneille Cort. Il eut jusqu'à cent cinquante éleves, parmi lesquels sont ses deux fils, dont l'un, appellé François, a fort bien peint en petit.

FO, Suisse de nation, graveur en bois du commencement du seizieme siecle, a gravé les belles figures des livres que Conrard Gesner, médecin à Zurich, a composés en latin sur les animaux. Elles sont d'une beauté sans pareille. « J'invite, dit M. Papillon, les » amateurs des belles gravures, & ceux qui voudront » se perfectionner à faire de belles tailles sur les plan- » ches de bois, d'examiner ces livres & les figures dont » je viens de parler ; peut-être sont-ils à la Biblioteque

» du Roi. J'aurois beaucoup perdu de ne les avoir pas » vus ; ils m'ont donné des lumieres ſur certaines » parties de l'art, qui ſerviront à les perfectionner con- » ſidérablement. »

FOIX, (*Louis* DE) architecte & ingénieur François, natif de Paris, floriſſoit vers la fin du ſeizieme ſiecle. Il demeura long-temps en Eſpagne, où il fit exécuter les deſſins du monaſtere & de l'égliſe de l'Eſcurial, que Vignole avoit donnés avec ceux du palais. Si l'on en croit les Eſpagnols, la dépenſe de ce vaſte édifice & de ſes ornements ſurpaſſe la ſomme de ſix millions d'écus : ils prétendent que tous ceux qui voient une pareille magnificence en reſtent interdits, & que leur ſilence vaut les plus grand éloges. La grandeur, la multiplicité des ornements, la rareté de la matiere, la réflexion ſur la dépenſe peuvent nous étonner, & exciter en même temps notre admiration; mais ces différentes choſes ne produiſent pas le vrai beau, & ne font point éprouver au connoiſſeur ce ſentiment agréable que lui cauſe un monument parfait dans toutes ſes parties. On ignore quelle eſt la partie de ce vaſte édifice qui fut confiée aux ſoins de Louis de Foix. Une inſcription indique que Jean-Baptiſte de Tolede, que les Eſpagnols mettent au deſſus de Vitruve, a été le premier architecte ; & qu'un de ſes éleves, nommé Herrera de Villa, conduiſit une grande partie de cet édifice. Un autre architecte, qui s'appelloit Antoine de Villaceſtro, y fit travailler, & fut chargé de la ſurintendance de ce vaſte bâtiment. Il ne pouvoit réſulter de la réunion des plans de tant de différents artiſtes, qu'un compoſé de bon, de mauvais & de médiocre. Louis de Foix mérita les éloges des François, ſes compatriotes : il entreprit de combler l'ancien canal de l'Adour, près de Bayonne, & d'en conſtruire un nouveau qui aboutiroit au port ; il exécuta ce projet avec le plus grand ſuccès en 1570. L'édifice le plus curieux que cet artiſte ait fait bâtir, eſt ſans contredit la fameuſe

tour de Cordouan, à l'embouchure de la Garonne, à ſix lieues de Bordeaux. Les marins ne connoiſſent point de phare auſſi magnifique ni auſſi élégant que celui-là. (*Vies des Architectes.*)

I. FONTANA, (*Annibal*) ſculpteur & graveur en pierres fines, né à Milan, mort dans la même ville en 1587, âgé de quarante-ſept ans. Cet habile artiſte s'eſt fait admirer toutes les fois que ſont ſorties de ſes mains des gravures ſur les pierres fines, tant en creux qu'en relief. Guillaume, duc de Baviere, prince extrêmement curieux, lui fit faire auſſi pluſieurs ouvrages ſur le cryſtal, entr'autres une caſſette qui étoit enrichie de gravures, & pour laquelle il lui fit compter ſix mille écus. Tous les ſujets qui y étoient repréſentés étoient de ſa compoſition; ce qui prouve qu'il étoit pourvu d'un grand fonds de deſſin : auſſi ne quitta-t-il la gravure que pour devenir tout-à-coup un ſculpteur du premier ordre. On eſtime principalement les ſtatues & les bas-reliefs de marbre qu'il fit en concurrence d'Aſtoldo Lorenza, ſculpteur Florentin, & dont il enrichit le portail de l'égliſe de Notre-Dame de S. Celſe à Milan, dans laquelle Fontana fut inhumé.

II. FONTANA, (*Dominique*) architecte & machiniſte, né dans le Milanez en 1543, mort à Naples en 1607. Après avoir fait conſtruire à Rome ou dans les environs quelques édifices qui le mirent en réputation, il entreprit un ouvrage qui fera paſſer ſon nom à la poſtérité la plus reculée. Sixte-Quint avoit formé le deſſin de faire élever au milieu de la place de S. Pierre, l'obéliſque qui étoit couché à côté de la ſacriſtie de cette égliſe, où étoit jadis l'ancien cirque de Néron. On fit venir de toutes parts les mathématiciens, les ingénieurs & le ſçavants les plus habiles; il ſe préſenta plus de cinq cents perſonnes qui montrerent leurs projets, ou des modeles de leurs machines à Sa Sainteté, dans une aſſemblée qui ſe tint exprès. L'entrepriſe étoit difficile. Le poids

total de cet obéliſque approche d'un million de nos livres. Après bien des difficultés, le projet de Fontana fut enfin approuvé. Nous n'entrerons pas dans le détail des opérations qu'il fit pour réuſſir dans ſon entrepriſe; il nous meneroit trop loin; & on peut conſulter à ce ſujet les *Vies des Architectes, traduites de l'italien.*

Nous nous contenterons de dire que l'entiere élévation de l'obéliſque ſur ſon piédeſtal ſe fit le 10 Septembre 1686, & qu'on y employa huit cents hommes & cent quarante chevaux. Le château Saint-Ange annonça cet événement par une décharge de toute ſon artillerie. Les ouvriers, pleins de joie, prirent Fontana ſur leurs épaules, & le porterent en triomphe dans ſa maiſon, au milieu des cris d'alégreſſe, & au ſon des trompettes & des tambours. Le peuple qui l'accompagnoit ne ceſſoit de répéter les louanges que notre artiſte venoit de mériter. Il fut fait chevalier de l'Eperon d'or, & noble Romain. Le pape lui donna une penſion de deux mille écus d'or, réverſible à ſes héritiers, indépendamment de cinq mille écus d'or comptant. Sixte-Quint lui fit encore préſent de toute la charpente & des machines, ce qui montoit à plus de vingt mille écus Romains, ou deux cents cinquante mille livres. On frappa deux médailles de bronze en ſon honneur; & le pape voulut que l'on gravât l'inſcription ſuivante ſur la baſe de l'obéliſque: *Dominicus Fontana, ex pago agri novo Comenſis, tranſtulit & erexit....* c'eſt-à-dire: *Dominique Fontana, d'un village près de Côme, a amené cet obéliſque, & l'a élevé ſur ſon piédeſtal.*

Fontana fit encore tranſporter des thermes de Conſtantin, ces deux coloſſes qui tiennent en main les deux fameux chevaux attribués à Phidias & à Praxiteles; & les plaça avantageuſement vis-à-vis cette longue rue qui va à la porte Pie. Il répara les deux fameuſes colonnes Antonine & Trajane, & dirigea les travaux de l'aqueduc qui a environ cinq lieues de long. Il fit dans Rome pluſieurs autres ouvrages conſidérables. Mais tandis qu'il dirigeoit les travaux d'un

pont de pierre ſur le Tibre, on fit de ſi mauvais rapports ſur ſon compte, que Clément VII lui ôta ſa place d'architecte pontifical, & voulut encore lui faire rendre compte des ſommes conſidérables qu'il avoit employés dans la conſtruction d'un ſi grand nombre d'édifices. Il ſe vit forcé de ſe retirer à Naples, où il fut nommé architecte & premier ingénieur du royaume des Deux Siciles. Il y mourut après avoir fait exécuter pluſieurs ouvrages, extrêmement riche & comblé d'honneurs. Il a laiſſé un ouvrage *in-fol.* où il parle de quelques-uns de ſes édifices. Cet artiſte eut beaucoup de talents pour les méchaniques. Mais ſon ſtyle en architecture n'eſt pas correct; il n'a point conſervé aux différents ordres le caractere qui leur convient, & a donné dans le ſec & dans le maigre; d'ailleurs ſes compoſitions ſont nobles & majeſtueuſes, mais elles ne ſouffrent pas l'examen des détails. Malgré cela le chevalier Dominique Fontana mérite un rang diſtingué parmi les architectes.

III. FONTANA, (*Jean*) architecte & machiniſte, frere du précédent, né en 1540, mort à Rome en 1614. Il aida ſon frere Dominique dans tous les grands travaux dont il fut chargé à Rome. Il fut également architecte de l'égliſe de S. Pierre, & l'on croit que le palais Juſtiniani, qui eſt d'aſſez bonne architecture, a été bâti ſur ſes deſſins. Mais le plus grand talent de Jean Fontana étoit pour l'hydraulique. Il a exécuté, ſoit dans Rome, ſoit dans les environs, pluſieurs ouvrages en ce genre, qui font honneur à ſon habileté.

IV. FONTANA, (*Charles*) architecte, né à Bruciato, dans le territoire de Côme, en 1634, mort à Rome en 1714, il apprit ſous le chevalier Bernin les regles de l'architecture; on lui reproche, dans preſque tous les édifices qu'il a conſtruits, & qui ſont en grand nombre, peu de correction & beaucoup de caprices. Fontana fit, par ordre d'Innocent XI, une ample deſcription de l'égliſe de ſaint Pierre. Il calcula

calcula toutes les dépenſes qu'elle a coûtées depuis ſa fondation juſqu'en 1694. La ſomme ſe monte à quarante-ſix millions huit cents mille & cinquante-deux écus Romains, qui ſont deux cents trente-quatre millions deux cents ſoixante livres de France. On ne comprend point dans ce calcul la dépenſe des modeles, celle de la démolition des murs de l'ancienne égliſe, & du clocher élevé par le chevalier Bernin. Ce dernier ouvrage coûta plus de cent mille écus, ou cinq cents mille livres; & les frais de la démolition monterent à douze mille écus, ou ſoixante mille livres. On ne fait point encore entrer dans cette dépenſe les vaſes ſacrés, les ornements d'égliſe, les peintures & les échafauds avec les machines. Fontana n'a point tiré cette dépenſe des regiſtres, parce qu'ils ne ſont point complets; mais il les a déduits des meſures de l'égliſe, qui contient, ſelon ſon calcul, cent onze millions cent vingt-deux mille palmes cubiques. Combien d'argent n'a-t-on pas encore dépenſé depuis ce temps pour l'entretien de ce ſuperbe édifice!

FONTAINE, danſeuſe de l'Opéra. Elle avoit beaucoup de graces & de nobleſſe dans ſa danſe, & elle a été la premiere femme qui ait danſé ſur le théâtre de l'Académie royale de Muſique. Les rôles des femmes avoient été remplis juſqu'alors par des hommes habillés en femmes; & ce ne fut qu'au ballet du *Triomphe de l'Amour*, repréſenté à Saint-Germain-en-Laye devant le roi, au mois de Janvier 1781, que ſe fit ce changement. On vit danſer dans ce ballet monſeigneur le Dauphin & madame la Dauphine, Mademoiſelle, madame la princeſſe de Conty, & autres princes, princeſſes, ſeigneurs & dames de la cour.

FONTENAY, (*Jean-Baptiſte* BLAIN DE) peintre, né à Caen en 1654, mort à Paris en 1715. Son pere, qui étoit peintre & proteſtant, l'éleva dans ſa religion & dans ſon art, l'envoya à Paris, & le mit entre les mains de Baptiſte Monnoyer, fameux peintre de fleurs. L'éleve ne tarda pas juſtifier le choix qu'on avoit fait d'un

tel maître; ſes progrès furent rapides. Ayant fait abjuration du Calviniſme en 1685, Monnoyer, qui avoit juſqu'alors différé de lui donner ſa fille, dont il le ſçavoit amoureux, n'eut plus de raiſon de s'y oppoſer : il lui développa pour lors tous les ſecrets de ſon art, & le fit recevoir à l'académie en 1687. Il ſe l'aſſocia même enſuite dans les travaux des maiſons royales & chez les miniſtres, moyen aſſuré de lui donner ſes entrées & de le faire connoître. Fontenay ne négligeoit rien pour ſon inſtruction; il cherchoit les plus belles fleurs, les plus beaux fruits; on lui en apportoit de toutes parts; il ſçavoit imiter juſqu'à la roſée qui s'attache le matin ſur les fleurs; on reconnoiſſoit le velouté de la peau des fruits, & une certaine fleur qu'on remarque deſſus ceux qu'on a cueillis avec ſoin: les mouches, les papillons, les chenilles, ſurprenoient par leur vérité, ainſi que les autres inſectes. Louis XIV, inſtruit de ſon mérite, l'employa dans les appartements de Verſailles, de Marly, de Compiegne & de Fontainebleau, où les buffets des ſalles à manger, les deſſus de porte font connoître le génie & la touche de cet habile homme. Souvent le roi venoit s'entretenir avec lui pendant qu'il travailloit à Marly; il appelloit ſon fils le petit Raphaël; &, content de plus en plus de ſes ſervices, il le logea par diſtinction aux galeries du Louvre, & lui accorda une penſion de quatre cents livres. Il fut employé pour les tapiſſeries des Gobelins, & pour les deſſins des tapis que l'on fabrique à la manufacture royale de la ſavonnerie à Chaillot. Quoiqu'il fût preſque toujours occupé à travailler dans les maiſons royales, il y a peu d'hôtels à Paris qui ne ſoient enrichis des ouvrages de ſon pinceau.

FOPPA, *ſurnommé* LE CARADOSSO, orfevre de Milan, établi à Rome, vivoit dans le quinzieme ſiècle. Cellini rapporte, dans ſon *Traité de l'Orfévrerie*, que le nom de *Caradoſſo* étoit un ſobriquet injurieux, qui fut donné à notre artiſte par un Eſpagnol, & dont il demeura ſi bien en poſſeſſion, qu'on ne l'appella plus

depuis autrement, & que ſon nom de famille, *Foppa*, en fut même oublié. Ce même Cellini ajoute qu'il étoit le plus excellent ciſeleur de ſon temps; & Pomponius-Gauricus le met au rang des meilleurs graveurs qui vivoient ſur la fin du quinzieme ſiecle, ou au commencement du ſuivant. Ce dernier auteur lui donne pour adjoint François Furnius de Bologne, autre orfevre; & il les compare aux Pyrgoteles, aux Cronicus, aux Dioſcorides, célebres graveurs anciens. Ces louanges ſont certainement outrées. Du reſte, il eſt aſſez probable que ce François Furnius, dont il eſt ici queſtion, eſt le même que Francia. (*Voyez ſon article.*)

FOREST, (*Jean*) peintre de payſage, né à Paris en 1636, mort dans la même ville en 1712, âgé de ſoixante-ſeize ans. Après avoir reſté ſept ans en Italie, il revint en France, & paſſa par la Provence & la Franche-Comté, dont il deſſina les plus belles vues. L'académie de peinture le reçut en 1674, & le fit dans la ſuite conſeiller. Quoique philoſophe & d'un caractere aſſez particulier, il ſe maria, & épouſa la ſœur du célebre la Foſſe. Comme il paſſoit pour un grand connoiſſeur en tableaux & en deſſins des grands maîtres, M. de Seignelay, miniſtre d'Etat, qui vouloit former un cabinet de tableaux, le chargea de retourner en Italie, & de lui apporter ce qu'il trouveroit de meilleur. Cette commiſſion, faite avec beaucoup d'attention, fit connoître le bon goût & la fineſſe du diſcernement de Foreſt. Il en rapporta de nouvelles études qu'il avoit faites dans ſa route, & qui lui ont ſervi à produire de beaux ouvrages. Cet habile homme n'a point travaillé pour le roi; il refuſa deux grands tableaux qui lui furent propoſés. Son coloris eſt terrible, quelquefois même un peu outré & trop noir; mais on eſt sûr de trouver toujours dans ſes tableaux du piquant, de ces coups de pinceau hardis qui ſentent le maître, & que les peintres appellent *réveillons*. C'eſt une magie qu'il faut diſtinguer dans ce grand payſagiſte. Tous les endroits ſombres, & pour ainſi dire

ſourds, qu'il a employés dans ſes ouvrages, ne ſervent qu'à faire valoir une échappée de lumiere, & une touche hardie, que le peintre a ménagée avec beaucoup d'adreſſe. Les ſeuls connoiſſeurs ſont frappés de ce grand ſtyle. Sa touche d'arbres eſt admirable, accompagnée ſouvent de beaux ſites, avec des figures bien deſſinées. Il n'étoit point prévenu pour ſes ouvrages; & il ſe méfioit tant de leur mérite, qu'il les couvroit ſouvent pour en recommencer d'autres.

FORTIFICATION, (*la*) ou l'architecture militaire, eſt l'art de mettre une place, ou tout autre lieu qu'on veut défendre, en état de réſiſter aux efforts de l'ennemi qui veut s'en emparer. On en fait pluſieurs diviſions; nous ne parlerons que de celles qui ont le plus de rapport à notre plan, c'eſt-à-dire de la fortification ancienne & de la fortification moderne.

La fortification ancienne fut d'abord très-ſimple; elle ne conſiſtoit que dans une enceinte de pieux ou de paliſſades. Dans la ſuite, on environna les places, ſituées pour l'ordinaire ſur des hauteurs, de murailles à crénaux, flanquées de tours rondes ou quarrées, diſtantes les unes des autres de quatre-vingts ou de cent pieds, & de foſſés larges & profonds, avec des ponts-levis aux portes, & défendues pareillement par des tours. Les anciens ne terraſſoient pas toujours leurs murailles; & le chevalier Folard prétend qu'ils en uſoient ainſi pour ſe mettre à l'abri de l'eſcalade. Ils négligeoient auſſi quelquefois de fortifier leurs places de guerre de murs de maçonnerie; & ils y ſuppléoient alors en les fermant de bons remparts de terre, qui avoient beaucoup de fermeté & de ſolidité. Le gazonnage ne leur étoit pas inconnu, non plus que l'art de ſoutenir les terres par des faſcinages aſſurés & retenus par des piquets, & d'armer le haut du rempart d'une fraiſe de paliſſades qui régnoit autour; ſouvent même ils en plantoient dans le foſſé pour ſe défendre contre les attaques d'inſulte. Telles étoient les fortifications des anciens, à peu près les mêmes chez

les Grecs & chez les Romains, & qui leur ſuffiſoient, puiſqu'ils n'avoient point des machines dont les effets fuſſent auſſi terribles que ceux de la poudre.

Mais, quand l'uſage du canon fut établi dans les ſieges, il fallut prendre un nouveau ſyſtême pour défendre les places, & c'eſt ce qu'on appelle fortification moderne. On fut obligé de corriger la forme des tours, & de les terminer par deux lignes droites, formant enſemble un angle ſaillant vers la campagne. Par cette correction, les tours furent compoſées de quatre lignes, ſçavoir, de deux faces & de deux flancs; & elles prirent alors le nom de *baſtions triangulaires*, ou ſimplement de *baſtions*.

Il eſt aſſez difficile de fixer l'époque préciſe de l'invention des baſtions; on ne commença guere à les mettre en uſage que vers l'an 1500. Quelques auteurs en attribuent l'honneur à Ziſca, chef des Huſſites en Bohême; d'autres croient que le premier qui s'en ſervit fut Achmet Baſſa, qui, ayant pris Otrante en 1480, fit fortifier cette ville avec les baſtions qu'on y voit encore aujourd'hui. M. le marquis Maffei, dans ſa *Verona illuſtrata*, jaloux de la gloire de ſa patrie, ſoutient que ce fut un ingénieur de Véronne, nommé *San-Micheli*, qui fortifia cette ville, en 1523, avec des baſtions, à la place des tours qui y étoient auparavant. Ce ſçavant ajoute que les livres qui ont parlé des baſtions n'ont paru que depuis l'an 1500 en Italie, & depuis 1600 dans les autres pays de l'Europe. Cette aſſertion n'eſt pas tout-à-fait exacte. Daniel Specle, ingénieur de la ville de Strasbourg, publia, avant ſa mort arrivée en 1589, un livre de fortification, qu'on eſtime encore aujourd'hui, dans lequel il ſe regarde comme le premier Allemand qui ait écrit des baſtions triangulaires. Errard de Bar-le-Duc, ingénieur de Henri IV, eſt le premier en France qui ait écrit ſur cette matiere.

Depuis l'établiſſement de la fortification moderne, pluſieurs ingénieurs ont propoſé différentes manieres de fortifier, ou, ce qui revient au même, différents ſyſtêmes de fortification. On peut citer, entr'autres,

le ſyſtême de Marollois, appellé communément le ſyſtême des Hollandois; de Sardi, ou à l'Italienne; de Stewin de Bruges; du chevalier de Ville; du comte de Pagan; de Maneſſon Malet; du maréchal de Vauban, le plus célebre & le plus uſité de tous; du baron de Coehorn; de Scheiter ou Scheiteer; de Blondel. Bien des gens en imaginent encore tous les jours de nouveaux; mais, comme il eſt bien difficile d'en propoſer de plus avantageux & de moins diſpendieux que ceux qui ſont en uſage, la plupart de ces idées nouvelles reſtent dans les livres, & perſonne ne ſe met en devoir de les faire exécuter.

FOSSE, (*Charles* DE LA) peintre, né à Paris en 1640, mort dans la même ville en 1716. Il étoit neveu du célebre de la Foſſe, poëte tragique, dont quelques pieces ſont l'ornement du théâtre François. Admis dans l'école du fameux le Brun, il y fit des progrès rapides, qui le rendirent en peu de temps digne des bienfaits du roi. La penſion pour le voyage d'Italie lui fut accordée. La Foſſe fit une étude particuliere des ouvrages du Titien & de Paul Véroneſe. A la vue de toutes ces beautés, ſon inclination ſe développa, & ſon goût ſe détermina. Louis XIV lui fit peindre, pour ſes appartements, des tableaux qui firent juger combien il avoit profité dans ſon voyage. La Foſſe peignit enſuite à freſque, dans l'égliſe de Saint-Euſtache, la chapelle du mariage, en concurrence avec Pierre Mignard, qui avoit peint celle des fonts. L'émulation anima ſa verve; ſon ouvrage ſe diſtingua par la couleur: il fut généralement applaudi, & l'on en regrette la perte. Ces deux chapelles ont été détruites, lorſqu'on s'eſt déterminé à bâtir le nouveau portail de Saint-Euſtache. La Foſſe fut reçu à l'académie en 1673, & il donna pour ſon tableau de réception l'Enlevement de Proſerpine par Pluton, dont l'académie fut ſi contente, qu'elle le nomma auſſi-tôt adjoint à profeſſeur, & un an après profeſſeur. Dans la ſuite, il devint recteur, & enfin chancelier.

Sa réputation ne ſe renferma pas dans la ſeule ville de Paris, elle fut portée dans les pays étrangers; & Milord Montaigu l'appella à Londres, en 1690, pour peindre, conjointement avec Rouſſeau & Baptiſte, la belle maiſon qu'il poſſédoit dans cette grande ville : il y peignit en deux grands plafonds l'Apothéoſe d'Iſis & l'Aſſemblée des Dieux. Tout ce que la poéſie, la magie du coloris, la belle intelligence & la grande ordonnance peuvent produire de merveilleux, eſt employé dans ces ouvrages. Le roi Guillaume III les vint voir, les admira, & fit propoſer à la Foſſe de reſter en Angleterre, ajoutant qu'il ſeroit ſatisfait, & des grands ouvrages qu'il lui deſtinoit, & des marques de ſa libéralité. Il auroit volontiers répondu aux offres avantageuſes de ce monarque, s'il n'eût été preſſé de revenir en France par Manſard, ſurintendant des bâtiments, qui le protégeoit; & l'eſpérance, dont on le flattoit, d'être nommé premier peintre du roi, ne le fit pas balancer un moment à quitter la Grande-Bretagne. Nous ne devons pas paſſer ſous ſilence une anecdote ſur cet artiſte lorſqu'il étoit encore en Angleterre, parce que les faits de cette nature, dit M. le comte de Caylus, ſont toujours utiles & bons à rapporter, quand ils ne ſerviroient qu'à inſpirer quelque modération aux curieux de tous les pays, dont la déciſion eſt preſque toujours intrépide. Un peintre Italien, nommé *Sébaſtien Ricci*, faiſoit venir des Paul Véroneſe de ſa façon, avec leſquels il trompoit ſi bien toute l'Angleterre, qu'il fit donner la Foſſe lui-même dans le piege. Celui-ci lui répondit, quand il fut convaincu : *Croyez-moi, Monſieur, faites toujours des Paul Véroneſe, & jamais des Ricci.*

De retour en France, la Foſſe fut chargé de pluſieurs ouvrages pour la chapelle des Invalides, pour celle de Verſailles, & pour le chœur de Notre-Dame, ſans parler de pluſieurs autres, particuliérement pour la galerie de M. Crozat qui l'avoit reçu dans ſa maiſon, & chez lequel il a demeuré juſqu'à ſa mort. Son goût de peinture, ſelon les connoiſſeurs, eſt un peu

chargé, & quelquefois lourd, ainſi que ſes draperies mal jettées; ſouvent ſes figures ſont trop courtes. Il cherchoit le caractere de Rubens dans l'effet du coloris & du clair-obſcur, qui ont été ſes parties dominantes. Une peinture moëlleuſe, une intelligence des teintes, & des effets admirables de couleur, l'ont fort diſtingué. Il a excellé dans le payſage & dans la freſque. Il ne lui manquoit qu'un peu plus de correction & un plus grand goût de deſſin. On a gravé d'après lui.

FOUQUIERES, (*Jacques*) peintre & graveur, né à Anvers en 1580, mort à Paris en 1659. Cet artiſte, célebre par ſes payſages, fut éleve de Breughel de Velours, qu'il ſurpaſſa par des peintures plus vraies, quoiqu'elles ne ſoient pas auſſi finies. Rubens en faiſoit beaucoup de cas, & il le choiſit pour orner le fond de ſes tableaux. L'électeur Palatin le fit venir en Allemagne; &, après avoir exercé ſon pinceau pour orner ſon palais, il récompenſa généreuſement ſon travail. L'amour de ſon art conduiſit Fouquieres en Italie; de-là il vint en France en 1621, & mérita l'eſtime de Louis XIII, qui l'employa dans ſes maiſons royales, & qui lui donna même des lettres de nobleſſe. Cette diſtinction le rendit ſi fier, qu'il ne peignoit plus que l'épée au côté; il en vint même juſqu'à dédaigner le travail, dans la crainte de déroger. Cette vanité mal-entendue du baron Fouquieres, ainſi qu'il étoit appellé par le Pouſſin, avec lequel il eut des démêlés qui engagerent ce grand homme à retourner en Italie; cette vanité, dis-je, le rendit très-miſérable; il fut obligé de ſe retirer au fauxbourg Saint-Marceau, chez un homme de l'art, qui le logeoit gratuitement.

Ce peintre, dit M. d'Argenville, rendoit la nature dans ſes payſages: ſes figures étoient bien deſſinées; mais il peignoit un peu trop verd, & généralement ſes payſages ſont trop bouchés; ſa couleur eſt fraîche, & on ne peut voir une plus belle touche d'arbres; tout ce qu'il faiſoit étoit d'après nature. Ses figures ré-

pondoient à l'excellence de ſon payſage, & ſes grands morceaux ne ſont pas inférieurs aux petits. Ses tableaux ſont répandus de tous côtés; on en trouve cinq chez le Roi. On a beaucoup gravé d'après lui, & il a gravé lui-même à l'eau-forte pluſieurs de ſes payſages.

FOURNIER, (*Pierre-Simon*) dit *Fournier le Jeune*, graveur & fondeur de caracteres d'imprimerie, né à Paris en 1712. Son éducation avoit été extrêmement négligée; & ſa reſſource, à l'âge de dix-ſept ans, fut de travailler chez ſon frere, M. Fournier l'ainé, vivant encore, qui avoit acheté des demoiſelles le Bé leur fonderie ſi renommée par la beauté des caracteres, & qui, par ſes travaux, a ſoutenu ce fonds avec honneur. Mais notre jeune artiſte prit bientôt l'eſſor, & ſe fit d'abord connoître par d'aſſez bonnes vignettes en bois. Il abandonna preſque auſſi-tôt cet art, pour graver en acier de groſſes lettres, connues dans l'imprimerie ſous le nom de *groſſes* & *moyennes de fonte*. Tous ces eſſais étoient autant de chefs-d'œuvre dont on n'avoit pas l'idée avant lui. Il grava enſuite, avec autant d'art que de ſuccès, les premiers corps de caracteres, comme *gros* & *petit canon*, *paleſtine*, *gros* & *petit parangon*, *gros* & *petit romain*, & ſur-tout ſes *vignettes de fonte*, qui réuniſſent au mérite d'un beau deſſin l'agrément de la variété, & dont la collection eſt très-conſidérable.

Ayant examiné ſoigneuſement l'état où étoit alors la typographie, le peu d'ordre qu'il remarqua dans les détails de cet art important, lui fit deſirer de débrouiller ce chaos; & il en vint à bout. Il publia en 1737 cette ſçavante table des proportions qu'il faut obſerver entre les caracteres, pour déterminer leurs hauteurs & pour fixer leurs rapports. Cet objet avoit été très-négligé. M. Fournier fut dès-lors le légiſlateur des typographes. Il parloit une langue nouvelle pour la plupart d'entr'eux, & il rencontra beaucoup de critiques aveuglés par l'ignorance ou par l'envie. L'abbé des Fontaines, qui faiſoit alors ſes *Obſervations*

ſur les ouvrages de littérature, eut du moins le mérite de deviner celui de cet artiſte, & de lui rendre hommage. Il le vengea des vaines imputations de ſes adverſaires, & prouva qu'en effet cette table des proportions étoit une découverte, non-ſeulement honorable pour ſon auteur, mais encore très-eſſentielle aux progrès de l'imprimerie.

Les ſuccès de Fournier répondant preſque toujours à ſon amour pour le travail, il ne tarda pas d'offrir aux amateurs de l'art de l'imprimerie un premier modele de ſes caracteres, qu'il publia en 1742. Cet eſſai obtint l'accueil le plus favorable en France & chez l'étranger. Tous les obſtacles diſparoiſſoient devant lui. Sa réputation s'étendit de plus en plus; &, non content de perfectionner ſon art par de nouvelles découvertes, il aſpira encore avec ſuccès à la qualité d'homme de lettres. Il publia des ouvrages, tous relatifs à l'imprimerie, pleins de recherches ſçavantes, & écrits de ce ſtyle ſimple & ſans apprêt qui ſied ſi bien à un artiſte.

Le plus conſidérable eſt le *Manuel Typographique*, dont le premier volume contient la deſcription des deux premieres parties, ſçavoir; la gravure ou taille des caracteres, qui n'avoit jamais été décrite, & la foule des mêmes caracteres qui n'avoit été connue juſqu'alors que par le détail abrégé donné par Fournier lui-même dans l'*Encyclopédie*, & par une notice inſuffiſante & imparfaite de Savary dans ſon *Dictionnaire du Commerce*. On y trouve auſſi l'hiſtoire & le détail des nouveaux caracteres pour la muſique, inventés par Fournier, exécutés par lui, approuvés de l'académie royale des ſciences, & honorés du ſuffrage du célebre Rameau. Les magiſtrats ont cru devoir protéger l'exécution de cette découverte glorieuſe pour l'imprimerie, & avantageuſe pour les imprimeurs. Elle eut le ſort de toutes les découvertes utiles; elle attira à ſon auteur beaucoup de partiſans, d'imitateurs & de jaloux. Il ne ſera pas inutile de remarquer que ces nouveaux caracteres ont ſervi pour

le beau recueil de M. Monet, intitulé *Anthologie françoiſe*, 3 vol. in-8°, chez Barbou.

Le ſecond volume du *Manuel Typographique* renferme, entr'autres, un exemple des caracteres, tant romains qu'italiques, dont on ſe ſert ordinairement dans l'imprimerie, avec les différentes nuances de groſſeur qui les font diſtinguer. Ces caracteres, gravés par Fournier, ſont admirables, ſur-tout les italiques, par la beauté des formes, la netteté, la grace & l'agrément du coup d'œil.

Nous n'avons fait qu'indiquer quelques parties de ce grand ouvrage qui devoit avoir deux autres volumes; l'un ſur le méchaniſme particulier de l'imprimerie, & l'autre ſur l'hiſtoire des meilleurs typographes. La mort de l'auteur arrivée, en 1768, à prévenu l'exécution d'un ſi beau plan; mais ce qu'il nous a donné eſt toujours très-précieux. Il ſeroit à ſouhaiter que chaque artiſte fût en état de publier ſur ſon art des renſeignements auſſi exacts & auſſi inſtructifs. Mais en tout genre les grands artiſtes ſont très-rares.

Le mérite de Fournier lui avoit gagné de puiſſants amis. M. de Malesherbes, qui préſidoit en 1762 à la libraire, & qui le connoiſſoit particuliérement, l'aida beaucoup à obtenir un arrêt du conſeil, par lequel Sa Majeſté, en conſidération de ſes ſervices, lui accordoit, ſans aucune autre formalité, le titre d'imprimeur pour la muſique. Il eſt inutile de rappeller ici les brigues envieuſes qui s'ppoſerent dans le temps à l'exécution de cet arrêt; mais on ne put du moins l'empêcher d'imprimer lui-même ſon *Manuel Typographique*, qui eſt un chef-d'œuvre de l'art dont il traite.

Cet artiſte avoit épouſé, en 1747, Marie-Magdeleine Couret, ſœur de ce M. Couret de Villeneuve, imprimeur d'Orléans, qui s'eſt fait connoître d'une maniere ſi diſtinguée par les belles éditions dont il a enrichi la littérature. Il a laiſſé de ce mariage deux fils, dont l'un marche déja avec diſtinction ſur ſes traces. La fonderie de Fournier *le Jeune* eſt une des plus conſidérables du royaume : il a été trente ans à

la former. On peut dire que c'eſt abſolument l'ouvrage de ſes mains, ayant lui-même gravé les poinçons, frappé & juſtifié les matrices, & fabriqué une partie des moules, tous ceux, entr'autres, qui ſont de ſon invention. Il n'y a que cet exemple, depuis l'origine de l'imprimerie, qu'une fonderie complette ait été faite par un ſeul artiſte.

FRANCAVILLA *ou* FRANCHEVILLE, (*Pierre*) ſculpteur, né à Cambrai en 1548, mort à Paris ſous le regne de Louis XIII. Son pere qui vouloit faire de lui un homme de lettres, lui fit donner une excellente éducation; mais ſon inclination le portant à la ſculpture, il brava les repréſentations & les menaces paternelles, & partit pour l'Italie, où il ſe mit à l'école de Jean de Bologne. Il ne ſe borna pas à cultiver cet art ſeul. Il devint peintre, mathématicien, ingénieur, anatomiſte. Appellé en France par Henri IV, il partit de Florence avec Bordoni, ſon éleve, & il fit des ouvrages très-eſtimés. Les principaux ſont les bas-reliefs en bronze & les quatre eſclaves du piédeſtal, qui décorent la ſtatue de ce prince ſur le Pont-neuf. Louis XIII nomma Francheville ſon premier ſculpteur.

On connoît encore un autre ſculpteur de ce nom, natif également de Cambrai, & qui vivoit à la fin du dernier ſiecle. Il a fait différents ouvrages, d'après les modeles de Girardon: le plus conſidérable, & celui qui réunit les ſuffrages des amateurs, eſt un grouppe de la Vérité enlevée par le Temps, qu'on voit au château de Pont-Chartrain.

FRANCESCHINI, (*Marc-Antoine*) peintre, né à Bologne en 1648, mort dans la même ville en 1729. Ce peintre d'hiſtoire, éleve de Cignani, pour lequel il conſerva toujours la plus grande vénération & même du reſpect, s'eſt rendu recommandable par un coloris gracieux, un deſſin aſſez correct, une belle expreſſion; mais ſa maniere a plus de ſimplicité que de nobleſſe. Aſſocié avec Quaini, qui entendoit très-

bien le payſage, les ornements & la perſpective aérienne, il ſe chargeoit de faire les figures de leurs tableaux communs, dans leſquels néanmoins on ne remarque aucune différence de pinceau. Les principales villes d'Italie, Rome, Florence, Bologne, poſſedent des ouvrages de Franceſchini. Les étrangers & les nationaux ont été également empreſſés à s'en procurer. Le pape le nomma chevalier de Chriſt, & pluſieurs princes le comblerent de préſents. Il laiſſa de grands biens, qui, ſans ſa libéralité & ſes aumônes, auroient été encore plus conſidérables. On a gravé d'après lui.

FRANCIA, (*François*) peintre, né à Bologne d'une famille aſſez médiocre, en 1450. Il embraſſa d'abord la profeſſion d'orfevre, peignit d'émail ſur les métaux, ſe mit enſuite à graver des coins pour les médailles, où il acquit une réputation diſtinguée; enfin, pouſſé par ſon génie, il s'adonna à la peinture. Il avoit alors quarante ans; mais ni ſon âge, ni les difficultés qu'il y a de ſe rendre parfait dans cet art, ne le rebuterent point. Comme il deſſinoit fort bien, & qu'il avoit pour amis les meilleurs peintres de ce temps-là, il apprit bientôt la maniere d'employer les couleurs; & il travailla avec tant de vigilance & d'ardeur, qu'il devint un des plus excellents peintres d'Italie. Dans le temps qu'il jouiſſoit de toute ſa gloire, il entendoit ſouvent parler des chefs-d'œuvre que Raphaël exécutoit à Rome. Raphaël à ſon tour entendoit parler avec éloge de Francia. Il s'établit entr'eux une correſpondance, fondée ſur l'eſtime & ſur l'amitié. Francia deſiroit avec ardeur de voir quelque ouvrage de Raphaël: l'occaſion ſe préſenta d'elle-même. Ce dernier avoit fait un tableau de ſainte Cécile, pour être mis dans une chapelle à Bologne; il l'adreſſa à ſon ami, le priant de ſe donner la peine de le placer, & même de corriger les défauts qu'il y remarqueroit. Tranſporté de joie, Francia ſe hâte de le tirer de la caiſſe, & de le mettre dans un lieu commode

pour le bien examiner. Quels furent ſon étonnement & ſon admiration en voyant un ouvrage qui véritablement eſt un des plus beaux de Raphaël ! Les ſiens ne lui parurent plus rien; il ſe reconnut inférieur à ce grand homme. Il fit cependant porter le tableau dans l'endroit qui lui étoit deſtiné; mais en même temps accablé de triſteſſe, & déſeſpérant à ſon âge de pouvoir aller plus avant dans un art dont il croyoit avoir atteint la perfection, il devint la triſte victime de ſon orgueil. S'étant mis au lit quelques jours après, il ne fit plus que languir, & mourut en peu de temps, de mélancolie, en 1518, âgé de ſoixante-huit ans.

FRANÇOIS DE GIORGIO, architecte, né à Sienne en 1423, mort en 1470. Cet artiſte, qui étoit de la famille des Martini de Sienne, excelloit dans la ſculpture; il étoit amateur de peinture, bon ingénieur & ſçavant architecte. Il bâtit à Urbin, pour le duc Frédéric Feltre, ce fameux palais dont on vante également la décoration, & la maniere commode dont il eſt diſtribué. On n'avoit jamais conſtruit d'eſcaliers auſſi ſinguliers, & en même temps ſi agréables & ſi bien entendus, que ceux que Giorgio fit exécuter dans ce palais.

FRANÇOIS FLAMAND, ſculpteur, né à Bruxelles en 1594, mort à Livourne en 1644. Son nom de famille étoit Duqueſnoi. Son pere, ſculpteur, lui donna les premiers principes de ſon art, dans lequel le jeune François fit de ſi grands progrès, qu'il orna bientôt ſa patrie de pluſieurs ouvrages, entr'autres de la ſtatue de la Juſtice, qui eſt ſur la grande porte de la Chancellerie de Bruxelles. A l'âge de vingt-cinq ans il ſe rendit à Rome, où ſon peu de fortune le réduiſit à faire de petits ouvrages en ivoire, en bois, & des têtes de ſaints pour les reliquaires. Cependant les chefs-d'œuvre antiques le rempliſſoient d'une noble émulation; & les conſeils de l'illuſtre le Pouſſin, avec lequel il s'étoit lié d'amitié, lui dévoiloient les grandes regles du deſſin & l'imitation de la nature. Il s'attacha

particuliérement à des ſujets riants & gracieux, traités preſque toujours en petit : ce ſont des Bacchanales, des jeux d'enfants, des amours, qu'on voit dans de petits bas-reliefs en bronze, en marbre, en ivoire, &c. L'art & l'eſprit s'y font également reconnoître. Avec quelles graces & quelle délicateſſe n'a-t-il pas ſurtout exécuté, d'après Virgile, ce bas-relief où Silene endormi eſt enchaîné par des Satyres, & ſon viſage eſt barbouillé de mûres par une Nymphe ! Quelle expreſſion n'a-t-il pas miſe dans cet autre où l'amour divin foule à ſes pieds l'amour profane, & lui ferme la bouche avec ſa main pour le faire taire, tandis qu'un autre génie éleve une couronne de laurier en récompenſe de cette victoire !

Aucun ſculpteur n'a porté plus loin que François Flamand la perfection des figures des enfants. On ſçait que les anciens artiſtes Grecs excelloient dans cette partie. Michel-Ange leur a donné des formes trop prononcées & trop reſſenties : on les prendroit pour des Hercules. Raphaël a été le premier qui les ait formés avec les proportions convenables à la beauté de leur âge. Le Correge & le Titien ont très-bien rendu la délicateſſe de leurs membres. Annibal Carrache a emprunté la maniere de chacun de ces grands maîtres. Le Dominiquin eſt regardé comme le plus parfait de tous ; & il a réuſſi ſinguliérement à exprimer les mouvements des enfants dans l'accroiſſement de leur âge, juſqu'au commencent de l'adoleſcence. François Flamand, guidé par ſes études d'après le Titien & le naturel, s'eſt encore plus attaché à rendre leurs formes & leurs contours tendres & délicats. Sous ſon ciſeau le marbre ſemble perdre ſa dureté. Mais, malgré l'imitation exacte de la nature, on eſt peut-être fondé à lui faire quelques reproches ſur le coſtume, puiſqu'il a donné à ces enfants des attitudes, des mouvements, des deſſeins & des ſentiments au deſſus de leurs forces & de leur âge.

Les talents de notre artiſte étoient trop diſtingués pour qu'ils demeuraſſent long-temps dans l'oubli. Des

connoiſſeurs, frappés de quelques morceaux qu'il avoit exécutés, ſe hâterent d'exercer ſon ciſeau, & bientôt il eut la gloire de paſſer pour le premier ſculpteur de ſon temps. On trouvera ſans doute ſingulier qu'il n'ait fait, étant à Rome, que deux grandes ſtatues, l'une de ſainte Suſanne, dans l'égliſe de Notre-Dame de Lorette, ſituée près de la colonne Trajane, & l'autre de S. André, dans l'égliſe de S. Pierre. Mais ſi l'on ſait réflexion que ces deux ouvrages lui coûterent des peines infinies pendant pluſieurs années, qu'ils renferment tout ce que l'art peut imaginer de plus parfait, & qu'ils peuvent être mis en parallele avec les plus beaux de l'antiquité, on en ſera moins étonné. Sa ſtatue de S. André eſt ſur-tout au deſſus de tout éloge. La dignité & le grand qui y regnent, effrayent, par le caractere du deſſin, tout artiſte qui la conſidere. La beauté de l'attitude, le grand caractere de la tête, ſi bien faite pour frapper de diſtance, lui a mérité d'être nommée la premiere ſtatue de Rome.

La réputation de François Flamand s'étendit juſqu'en France. Louis XIII lui fit propoſer les conditions les plus avantageuſes pour l'attirer dans ſon royaume. Cet artiſte les accepta; & il étoit ſur le point de partir, lorſqu'un de ſes freres, qu'il avoit chaſſé de chez lui à cauſe de ſa mauvaiſe conduite, étant de retour à Rome, lui donna du poiſon, en partie pour ſatisfaire ſa haine, & en partie pour ſe défaire d'un rival dans la ſculpture. Ce malheureux avoit ſi bien pris ſes meſures, que perſonne ne ſoupçonna la cauſe du mal de François Flamand; & on l'auroit toujours ignorée, ſi le coupable, étant conduit au ſupplice quelques années après, dans ſa patrie, pour des crimes atroces, n'eût avoué qu'il avoit empoiſonné ſon frere. Celui-ci, par ordre des médecins, s'étoit mis en marche pour aller reſpirer l'air natal; mais à piene fut-il arrivé à Livourne, qu'il expira. On l'enterra dans l'égliſe des Cordeliers. La nouvelle de ſa mort excita les regrets dans Rome, dans ſa patrie, & en France où on l'attendoit avec impatience. Il étoit

ſans

ſans doute digne d'un meilleur ſort pour les qualités de ſon ame, qui le rendoient auſſi cher à ſes amis, que ſes talents le faiſoient eſtimer & admirer de tout le monde. L'amour de ſon art le tranſportoit. Sans ceſſe occupé, il ne quittoit le travail que par épuiſement; &, après un court repos, il le reprenoit avec une nouvelle ardeur. Il eſt vrai que ſes ouvrages lui coûtoient infiniment, ſoit parce qu'il avoit l'eſprit naturellement lent, ſoit parce que l'idée du beau qu'il concevoit, ne pouvoit jamais le ſatisfaire dans l'exécution. De-là vient qu'il répondit à quelqu'un qui l'exhortoit à ne plus retoucher une ſtatue qui lui paroiſſoit parfaite, & à s'épargner une peine inutile : *Vous avez raiſon, vous qui n'avez pas idée de l'original; mais moi je ſuis mécontent de mon ouvrage, parce qu'il eſt encore bien éloigné du modele que j'ai dans la tête.*

FRANÇOIS ROMAIN, architecte, né à Gand en 1646, mort à Paris en 1737. Il entra dans l'ordre de S. Dominique. Il entreprit à la ſollicitation des Etats-Généraux, la conſtruction du pont de Maëſtricht, & fut enſuite appellé à Paris pour achever le Pont-royal, que l'on croyoit ne pouvoir jamais finir. Le ſuccès de cette entrepriſe mérita au frere François Romain la place d'inſpecteur des ponts & chauſſées, & celle d'inſpecteur général des bâtiments du Roi, dans la généralité de Paris. On le demandoit ſouvent à la cour pour le conſulter ſur les objets les plus importants de ſon art.

FRANÇOIS, (*Jean-Charles*) graveur des deſſins du Cabinet du Roi, graveur ordinaire du roi de Pologne, duc de Lorraine & de Bar, & penſionnaire de Leurs Majeſtés, né à Nancy en 1717, d'une famille très-honnête, & qui ſe diſtinguoit dans le commerce, mort en 1759. Cet artiſte apprit à deſſiner par goût, & à l'inſçu de ſes parents : il fit plus, il devina la gravure; &, ſans connoître aucun outil, ſans avoir vu graver, il parvint à faire dans ce genre des eſſais dignes d'être remarqués. Il commença par graver la vaiſſelle, pour ſe procurer au moins une ſubſiſtance

qu'il ne dût à d'autre perſonne qu'à lui-même. Une entrepriſe conſidérable en ce genre, qui s'exécutoit à Dijon, lui fit quitter ſa patrie à l'âge de ſeize ans; & de Dijon il ſe rendit à Lyon, dans l'eſpérance de trouver dans cette grande ville quelqu'occaſion de ſuivre ſon goût pour la taille-douce. Il y demeura près de ſept ans, & s'y diſtingua particuliérement par un livre à deſſiner.

Ce jeune homme, qui avoit eu dès-lors des idées neuves ſur la perfection de ſon art, s'imagina qu'il ſeroit poſſible d'imiter le deſſin dans une eſtampe, & de faire lutter, pour ainſi dire, le burin avec le crayon. Le livre en queſtion offrit les premiers eſſais de ſon importante découverte. Avec le burin à pluſieurs tailles, il avoit trouvé le moyen d'approcher infiniment de ce qu'il cherchoit. Cette nouveauté fit fortune, & lui valut un applaudiſſement général. Tout le monde étoit étonné; mais lui ſeul n'étoit pas encore pleinement ſatisfait de ſon travail. Il auroit voulu donner à ſes planches une illuſion complette. Cette idée le tourmentoit ſans relâche; & l'envie d'acquérir les lumieres néceſſaires pour l'exécuter avec un plus grand ſuccès, le détermina ſeule à faire le voyage de Paris. Son zele & ſes travaux furent enfin couronnés; il vint à bout d'imiter le crayon de la maniere la plus heureuſe en 1757.

Quand ſes eſtampes en ce genre furent préſentées à meſſieurs de l'académie de peinture, tous furent ſurpris d'une illuſion ſi heureuſe : ils accueillirent cet ouvrage, & le firent connoître à M. de Marigny, directeur & ordonnateur général des bâtiments du roi, qui obtint pour lui une penſion de 600 livres.

Animé par cette récompenſe, notre artiſte imagina de graver ſur du papier gris ou bleu les deſſins lavés, & ceux au crayon noir & blanc. Il tenta d'allier cette derniere maniere avec celle qui imite le crayon rouge, afin de donner au public des planches qui fuſſent à-la-fois dans le goût des trois crayons. Il ſe renferma plus étroitement dans ſon cabinet, pour travailler à

la perfection de ces différentes manœuvres, tant il avoit à cœur de reculer les bornes de ſon art.

Cette découverte étoit trop belle pour ne pas produire beaucoup de copiſtes & d'envieux. On alla même juſqu'à la lui diſputer, & à prétendre qu'il n'étoit point l'inventeur de ſa gravure dans le goût du crayon. Les inquiétudes & les chagrins que lui cauſerent toutes ces perſécutions, empoiſonnerent le reſte de ſes jours, affoiblirent ſa ſanté, & le conduiſirent au tombeau. On a pluſieurs morceaux précieux de ſa gravure, entr'autres le corps-de-garde, d'après Vanloo; la Vierge, d'après M. Vien; un lavis, d'après Boucher; d'autres au crayon noir & blanc dans une ſeule planche; une marche de cavalerie, d'après Parocel, ſupérieurement gravée, & qui produit la plus grande illuſion, &c. Mais un ouvrage unique, c'eſt le portrait de M. Queſnay : la taille-douce, le burin, la maniere noire du crayon, toutes les façons de graver ſont réunies dans cette ſeule eſtampe.

FRELLONS, (*Jean* & *François*) freres, imprimeurs à Lyon. Ils ſe rendirent célebres dans leur art : ils ne négligeoient rien pour mettre la derniere main aux éditions qui ſortoient de leur imprimerie : ils avoient ſur-tout grand ſoin qu'elles fuſſent correctes; c'eſt ce qui leur fit choiſir un habile correcteur, à l'exemple de ces grands imprimeurs dont le nom ne mourra qu'avec les lettres : ce ſçavant s'appelloit Louis Saurius. Ces deux freres imprimerent pluſieurs livres, mais entr'autres le *Nouveau Teſtament*, à Lyon, par Jean Frellon, à l'Ecu de Cologne. Ce livre eſt fort curieux, à cauſe des eſtampes qu'on y trouve. On y voit au commencement de S. Matthieu & de S. Luc, le diable qui tente Notre-Seigneur. L'eſprit malin, couvert d'un habit monacal, ayant des pieds fourchus, tient un chapelet d'où pend une croix. Il y eſt repréſenté à peu près comme dans la tragédie d'Abraham ſacrifiant, ou Théodore de Beze, auteur de cette piece, fait paroître ce tentateur ſous le froc, pour

ſéduire le pere des Croyants. On dit que Jean a encore imprimé les ouvrages de S. Ambroiſe; mais les ſçavants éditeurs de l'ordre de S. Benoît, qui ſervent utilement & l'égliſe & la république des lettres, n'ont jamais pu trouver cette édition, malgré toutes leurs recherches; ce qui eſt un grand préjugé pour croire ou qu'elle fut d'abord ſupprimée, ou qu'elle n'a jamais exiſté que dans l'idée de ceux qui ont écrit qu'elle avoit paru, de même que l'édition prétendue donnée par Alde Manuce, & dont parle Poſſevin. Quoi qu'il en ſoit, voici ce qu'un Proteſtant honnête homme en dit; c'eſt François Junius. Il rapporte que, pendant ſon ſéjour à Lyon, il avoit lié commerce d'amitié avec Louis Saurius, correcteur des Frellons; qu'ayant un jour rendu viſite à ſon ami, il l'avoit trouvé corrigeant les épreuves d'une édition de S. Ambroiſe; que, s'étant auſſi-tôt récrié ſur la beauté du papier & des caracteres, Saurius lui avoit dit : *Vous êtes charmé de cette édition; pour moi, ſi j'avois à acheter un S. Ambroiſe, je vous aſſure que ce ne ſeroit pas celui que vous voyez; car,* ajouta-t-il, en tirant des feuilles d'un tiroir, *voyez-vous ces ratures? Nous avions d'abord imprimé ce Pere en entier; mais deux Cordeliers, autoriſés pour cela, ont altéré le texte & l'ont changé comme ils ont voulu. L'imprimeur en eſt pour les frais du papier des exemplaires déja tirés, & des ouvriers.* Voilà ce que raconte Junius. Suppoſé que le fait, dont il s'annonce témoin oculaire, ſoit vrai, l'édition a été ſupprimée: ſi elle n'a jamais exiſté, c'eſt un fait qu'on a inſéré dans les ouvrages de Junius, ſeul moyen de ſauver une impoſture à ce Proteſtant d'une probité reconnue. Les Frellons ont imprimé beaucoup de livres dont on peut voir le catalogue dans Mettaire.

FRÉMIN, (*René*) ſculpteur, né à Paris, mort en 1744, âgé de ſoixante-onze ans. Il ne fut pas du nombre de ces artiſtes auxquels les talents ne donnent ſouvent qu'une gloire ſtérile. La quantité d'ouvrages dont il fut chargé, lui procura une fortune

conſidérable ; & ſon mérite lui obtint la place de premier ſculpteur du roi d'Eſpagne, & celle de directeur de l'académie. Parmi les ouvrages qui lui font le plus d'honneur, on diſtingue la ſtatue de la Samaritaine pour la fontaine du Pont-neuf; le grand bas-relief de la chapelle de Noailles à Notre-Dame; la figure de ſainte Sylvie aux Invalides; une Flore en marbre, de grandeur naturelle, à la caſcade champêtre de Marly, qui eſt un morceau charmant. Cet artiſte travailla beaucoup étant en Eſpagne. Nous n'avons pu nous procurer aucune notion des ouvrages qu'il y a faits.

FREMINET, (*Martin*) peintre, né à Paris en 1567, mort dans la même ville en 1619. Il eut pour pere un peintre aſſez médiocre, qui l'éleva dans ſon art. Des compoſitions ingénieuſes firent connoître qu'il étoit né peintre, & ſuppléerent à la foibleſſe du maître. Après avoir fait pluſieurs tableaux, entr'autres un S. Sébaſtien pour l'égliſe de S. Joſſe à Paris, il partit à l'âge de vingt-cinq ans pour l'Italie. Le caractere fier de Michel-Ange & ſa maniere de deſſiner firent ſes plus cheres délices : d'autres perſonnes croient néanmoins qu'il a cherché à imiter le goût du Parmeſan dans le contour de ſes figures & dans le caractere de ſes têtes. Freminet demeura quinze ou ſeize ans, tant à Rome qu'à Veniſe, & dans les autres villes d'Italie. De grandes études y fortifierent ſon goût, & multiplierent ſes connoiſſances. Il paſſa de-là en Savoie, où le duc l'employa à peindre dans ſon palais pluſieurs morceaux conſidérables. Les belles qualités de ce peintre le firent eſtimer de chacun; & ſa réputation augmentant tous les jours, le bruit de ſes ouvrages parvint à la cour de Henri IV, qui le choiſit, après la mort de du Breuil, pour ſon premier peintre, & lui donna la conduite de ſa chapelle de Fontainebleau. A peine eut-il commencé à y donner des preuves de ſa capacité, que le roi vint à mourir; il continua ſon ouvrage ſous Louis XIII, qui, pour couronner ſon mérite, le fit chevalier de Saint-Michel.

Ce maître excelloit dans la compoſition d'un tableau. Inſtruit de l'anatomie, de la perſpective, de l'architecture, il donnoit à ſes figures des contours extraordinaires, dans le goût de Michel-Ange & du Parmeſan. Sa maniere fiere & terrible ne plaiſoit pas à tout le monde; les mouvements trop forts de ſes figures, les muſcles & les nerfs trop marqués, qui paroiſſoient même à travers les draperies; les actions de ſes perſonnages, trop recherchées, ſentent le goût Florentin : on n'y voit point la belle nature, & ſon goût de peinture eſt trop dur.

FREY, (*Jean-Jacques*) graveur, né en Suiſſe, & mort à Rome vers le milieu du dernier ſiecle. Perſuadé que la ſcience du deſſin eſt la baſe de tous les arts qui ont pour but l'imitation de la nature, Frey, pour ſe former le goût d'après l'étude de l'antique, fit le voyage d'Italie. L'avantage de puiſer des originaux parmi les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, détermina Frey à ſe fixer à Rome, où il a parfaitement réuſſi, dans ſes eſtampes, à conſerver l'eſprit, le caractere & la touche particuliere de chaque auteur qu'il a traduit. Son ſtyle eſt également moëlleux & ſuave, plein de chaleur & d'expreſſion.

FRÉZIER, (*Amédée-François*) ingénieur, né à Chambéry en 1682, mort en Bretagne en 1773. La famille des Fréziers ou Frazer, originaire d'Ecoſſe, ſe réfugia en France vers la fin du ſeizieme ſiecle, à cauſe des troubles de religion. Une branche s'étoit établie en Savoie, & c'eſt de celle-là que deſcendoit celui dont il eſt ici queſtion. Envoyé à Paris pour ſe perfectionner dans les ſciences qu'il avoit cultivées dès ſes plus jeunes années, il entra bientôt après au ſervice, & en 1707 il obtint une place dans le corps du Génie. Il ſe trouva là dans ſon véritable élément. Il eut occaſion de ſatisfaire tout à-la-fois ſon inclination pour le ſervice, & ſon goût pour les mathématiques. Le public profita bientôt des progrès qu'il avoit faits dans ces dernieres. M. Frézier publia un excellent *Traité*

ſur les Feux d'artifice, qui ſert encore à l'inſtruction des éleves de l'Ecole de la Fere.

Le détail de toutes les commiſſions qui lui furent confiées par le miniſtere, & dont il s'acquitta toujours avec ſuccès, nous meneroit trop loin. Nous ne pouvons cependant nous diſpenſer de dire un mot, en paſſant, du voyage qu'il fit en 1711 dans la mer du Sud. La relation qu'il en imprima eſt regardée par les ſçavants comme un des meilleurs ouvrages en ce genre, & les étrangers s'empreſſerent de la traduire en leurs langues. On a encore de lui un autre ouvrage très-eſtimé : c'eſt un *Traité de Stéréotomie ou coupe des pierres*, en 3 vol. in-4°, dans lequel il fait l'heureuſe & utile application de la géométrie à l'architecture. Dans ce premier traité complet qui ait paru ſur cette matiere, l'inventeur paroît être arrivé à la perfection. M. Frézier eut, en 1740, la direction des fortifications de la Bretagne ; & lorſqu'en 1752 ſe forma l'établiſſement de l'académie royale de marine, la cour le comprit au nombre des aſſociés honoraires : lors du rétabliſſement de cette académie en 1769, la cour lui conſerva le même titre. Soixante-quatre ans de ſervices ſignalés, & un âge plus qu'octogénaire, lui firent deſirer le repos : il obtint en 1764 ſa retraite de ſervice, avec cinq mille livres de penſion.

Ses connoiſſances ne ſe bornoient pas à l'architecture militaire & à la ſcience d'ingénieur. Joignant la pratique aux bons principes, il a fait exécuter quelques morceaux très-eſtimés des connoiſſeurs, entr'autres, dans l'égliſe de S. Louis de Breſt, un baldaquin d'autel ſoutenu ſur quatre colonnes de marbre, d'ordre Corinthien, apportées d'Athenes. Il aimoit tous les arts ; il en cultivoit la plus grande partie, & réuſſiſſoit dans ceux qu'il cultivoit : la peinture & la poéſie le délaiſſoient d'occupations plus ſérieuſes. On conſerve dans ſa famille des tableaux d'hiſtoire, qui auroient fait la réputation d'un peintre de profeſſion. Il fut bon mari, bon pere, bon ami, bon citoyen, & fut cher aux lettres, aux arts & aux ſciences qu'il cul-

tiva avec ſuccès, au corps du Génie dont il accrut les lumieres, à l'académie de marine dont il fit long-temps l'ornement, & à la ſociété dont il fit les délices par ſon eſprit, ſa gaieté, la vivacité de ſes ſaillies, le ton d'une excellente plaiſanterie, & la fineſſe de ſes réflexions.

FRESNOY, (*Charles-Alphonſe* DU) peintre, né en 1611, mort en 1665. On trouve dans l'*Abrégé des Vies des plus fameux Peintres*, que du Freſnoy ſçavoit le grec, la géométrie, la perſpective, l'anatomie, l'architecture, & entendoit parfaitement tous les poëtes. Perrier & Vouet furent ſes guides pendant deux ans. A l'âge de vingt-un ans il partit pour l'Italie en 1633. On ne peut avoir plus de peine qu'il en eut à ſubſiſter à Rome, où il peignit des ruines & des morceaux d'architecture. Mignard, qui avoit été ſon camarade chez Vouet, arriva en cette ville deux ans après: comme ils étoient grands amis, ils logerent enſemble, & tout fut commun entr'eux. Une eſtime réciproque ſoutenoit une amitié aſſortie par la ſympatie des inclinations & du travail. Le cardinal de Lyon leur fit copier tous les beaux tableaux du palais Farneſe. Mais leur principale étude fut les ouvrages de Raphaël, ceux des autres grands maîtres, & les antiques. Mignard étoit plus praticien; mais du Freſnoy, mieux inſtruit des préceptes, & plus ſçavant dans l'hiſtoire, apprit en perfection la théorie de la peinture. Ces deux amis ſe communiquoient réciproquement leurs penſées & leurs obſervations; du Freſnoy fourniſſoit à Mignard de belles idées, & celui-ci lui apprenoit à peindre plus vîte. On les appelloit à Rome *les inſéparables*.

La poéſie & la peinture partageoient tout le temps de du Freſnoy; à meſure qu'il travailloit, il écrivoit ſes remarques, ce qui ralentiſſoit ſon pinceau, & le rendoit trop long à opérer. C'eſt ainſi qu'il compoſa ſon poëme ſur la peinture, qu'il n'acheva que pluſieurs années après, lorſqu'il eut conſulté les meilleurs auteurs, & qu'il eut ſolidement examiné les plus fa-

meux tableaux d'Italie. Plus occupé de la poéſie que de la peinture, du Freſnoy a fait peu de tableaux, & l'on peut dire de lui que le poëte a éclipſé le peintre. Mignard, qui le ſecourut toujours, ſoit à Rome, ſoit à Paris, a procuré au public ſon fameux poëme latin, intitulé *De Arte graphicâ*. Il a été traduit en italien, en anglois & en françois; on pourroit même le comparer à l'Art poétique d'Horace; & tout ce qu'on a fait depuis ne ſert qu'à l'illuſtrer de plus en plus, malgré la médiocrité de quelques-uns de ſes vers.

Ce peintre, qui avoit communiqué ſon poëme à l'Albane & au Guerchin à Bologne, après avoir conſulté les gens de lettres, vouloit lui-même le traduire en François; mais le long ſéjour qu'il avoit fait en Italie, auroit pu faire tort aux graces de ſa langue naturelle; ainſi il pria M. de Piles, ſon ami, de s'en charger. C'eſt lui qui nous en a donné une excellente traduction avec des notes fort ſçavantes. Du Freſnoy devoit travailler encore à un commentaire pour éclaircir les endroits les plus difficiles de ſon poëme, lorſqu'il fut attaqué d'une apoplexie, dont il demeura paralytique le reſte de ſes jours. Retiré chez ſon frere dans le village de Villiers-le-Bel, à quatre lieues de Paris, il y mourut âgé de cinquante-quatre ans. Il n'a eu aucun éleve.

FRISNER, (*André*) célebre imprimeur de Nuremberg, dans le quinzieme ſiecle. Après avoir été correcteur & aide de Senſenſchmid juſqu'à l'année 1478, il établit lui-même une imprimerie; c'eſt ce qui ſe prouve par pluſieurs de ſes livres, qui portent ſon nom comme imprimeur & éditeur tout enſemble. Il avoit étudié quelque temps dans l'univerſité de Leipſik avec un Dominicain de ſes parents, nommé *Eraſme Friſner*, qui, à l'âge de vingt-ſept ans, avoit compoſé pluſieurs livres, qu'il donna à ſon couſin André Friſner pour être imprimés. Celui-ci les imprima peu de temps après à Nuremberg où il demeuroit, comme il paroît par pluſieurs de ſes éditions

depuis 1473 juſqu'en 1478. Il prit enſuite ſes degrés de maître-ès-arts, & retourna encore à Leipſik, où il fut, peu de temps après, choiſi pour remplir la chaire de théologie; il parvint même à la dignité de *Rector magnificus* de cette univerſité. Alors il fit tranſporter tous ſes inſtruments d'imprimerie en cette ville.

De-là il alla à Rome, où le pape Jules II le fit *Papæ & ſedis apoſtolicæ primarius ordinarius.* Par ſon teſtament, qu'il fit à Rome l'an 1504, il fonda un college à Wonſiedel, lieu de ſa naiſſance, pour l'éducation & l'entretien de pluſieurs jeunes écoliers de la famille des Friſners, qui jouit encore aujourd'hui de ce droit. Il leur laiſſa auſſi ſon *Hiſtoria Lombardiæ*, qu'il avoit imprimée pendant ſon ſéjour à Leipſik. Il légua pareillement toute ſon imprimerie au couvent des Dominicains de Leipſik; & voici les termes dans leſquels cette diſpoſition étoit conçue: *Item, je legue mon coffre de fer, mes preſſes, mes inſtruments & mes autres uſtenciles & meubles d'imprimerie, avec vingt florins, pour prier Dieu pour mon ame, & pour procurer aux religieux, le jour qu'ils feront la cérémonie de mes obſeques, un meilleur dîner qu'ils n'ont coutume d'avoir dans le réfectoire du prieur.*

I. FROBEN, (*Jean*) fameux imprimeur de Bâle, vivoit à la fin du ſeizieme & au commencement du dix-ſeptieme ſiecles. Il naquit à Hamelburgh en Franconie, y fit ſes études, & apprit parfaitement la langue latine. Il vint étudier dans l'univerſité de Bâle, où il ſe perfectionna dans la langue grecque. Il s'adonna enſuite à l'imprimerie, & y excella tellement, que Jean Amerbach le prit pour ſon ſecond, & s'aſſocia avec lui pour l'exécution des éditions des anciens Peres, qu'il avoit entrepriſes. Froben s'en acquitta ſi bien en ſon particulier, qu'il eut une auſſi grande réputation parmi les ſçavants, que ſon fameux aſſocié. L'Allemagne lui eſt redevable d'y avoir produit le caractere Romain, qui auparavant y étoit à peine connu, & de l'avoir porté au dernier degré de perfection.

Perſonne n'eut jamais plus de diſcernement que lui dans le choix des manuſcrits qu'il mit ſous la preſſe. Parmi pluſieurs grandes qualités, il eut celle de ne vouloir jamais imprimer de ces mauvais livres dont la cupidité des autres imprimeurs a infecté la république des lettres. Il ſçut toujours choiſir les meilleurs auteurs & les meilleurs écrits, n'épargnant ni l'argent pour ſe les procurer, ni ſes peines pour les revoir & les corriger. Quoiqu'il fût très-éclairé, il préféra néanmoins à ſes lumieres celles des ſçavants de ſon temps, dont il ſuivit toujours les avis. Tel fut ſur-tout le célebre Eraſme. C'eſt pour cela que ſes éditions furent alors ſi eſtimées, & qu'elles le ſont encore aujourd'hui. Il eut une attention extrême pour rendre ſes livres corrects; en quoi les ſçavants qu'il conſultoit l'aiderent beaucoup, principalement Œcolampade, qui dit qu'il ne pouvoit aſſez s'étonner qu'Eraſme, qui ſeul occupoit ſans diſcontinuer trois des preſſes de Froben, qui étoit ſans ceſſe occupé à comparer & confronter les manuſcrits grecs & latins, & à conſulter les écrits de tous les auteurs anciens & modernes, pût trouver encore le loiſir de corriger les épreuves de ſes ouvrages; & il ajoute que ſon exemple n'avoit pas peu ſervi à l'encourager dans le pénible emploi de corriger les épreuves ſous lui. On aſſure même que Froben afficha publiquement ſes épreuves, avec promeſſe de donner une récompenſe pour chaque faute d'impreſſion qu'on y découvriroit.

Il étoit extrêmement déſintéreſſé; c'eſt ainſi qu'Eraſme le dépeint daus ſa lettre à Amſted: il y dit que ſon déſintéreſſement alloit à l'excès, & qu'il l'en a ſouvent blâmé, mais inutilement, parce que ſes avis étoient obligés de céder au penchant naturel que Froben avoit pour le mépris du gain. Il étoit extrêmement libéral à l'égard des ſçavants; il ne ſe contentoit pas de leur faire des préſents, il les faiſoit encore de la maniere la plus obligeante. Il ne paroiſſoit jamais plus content, dit cet auteur, que lorſque, par quelque adreſſe ingénieuſe, il les avoit pu engager à recevoir

de lui quelques préſents. Il étoit ſi affligé lorſqu'on les refuſoit, qu'on avoit plus de peine à ſe défendre de recevoir de lui, qu'on en a d'ordinaire à obtenir des autres. Sa maiſon fut ouverte à tous les ſçavants; mais aucun n'y fut ſi bien reçu qu'Eraſme, qui, durant tout le temps qu'il ſéjourna à Bâle, logea chez lui. Dans la derniere année de ſa vie, ayant été attaqué au talon droit d'un mal ſi violent, que quelques médecins jugeoient qu'il faudroit lui couper le pied, il ne ſe ſentit pas plutôt ſoulagé, qu'il monta à cheval, & ſe rendit à Francfort pour quelque affaire; &, quoique ſes amis lui conſeillaſſent de ſortir de chez lui plus rarement, de ſe tenir plus chaudement, & de ſe ménager davantage, il n'eut point d'égard à leurs avis, & prit ſoin de cacher le mauvais état de ſa ſanté & les douleurs aiguës qu'il reſſentoit: mais, en marchant, le pied lui manqua; il tomba, & ſe caſſa la tête. Il ne vécut que deux jours après cet accident, n'ayant ni mouvement, ni connoiſſance.

Sa deviſe ordinaire fut un pigeon perché ſur le bout d'un bâton ſitué perpendiculairement, & entortillé de deux baſilics. Il y ajoutoit quelquefois les premieres lettres de ſon nom, *Jo*, *Fro*; & quelquefois le quatrieme verſet du douzieme pſeaume en hébreu, le ſeizieme du dixieme chapitre de S. Matthieu en grec, & ces mots latins, *Prudens ſimplicitas amorque recti*, partagés en trois lignes. Tous les ouvrages qui nous reſtent de lui, depuis 1491 juſqu'en 1500, ne ſont ſeulement qu'au nombre de quatre; ſçavoir, une Bible latine, *in*-8°, en petit caractere, 1491; une autre Bible en lettres gothiques, *in*-8°, 1495; la Concordance de la Bible, *in-folio*, 1495; & le *Speculum decem præceptorum*, de Henri Harp.

II. FROBEN, (*Jérôme* & *Jean*) fils du précédent. Ils ſuccéderent à leur pere dans ſes travaux typographiques. On vit ſortir en peu de temps de deſſous leurs preſſes pluſieurs belles éditions des Peres grecs & latins; elles ſont toutes très-eſtimées, & d'une cor-

rection étonnante : auſſi les épreuves ont-elles été revues ou par Eraſme, ami intime de Jérôme, ou par Gélénius, habile correcteur, qui avoit déja travaillé pour Jean Froben pere. Ils imprimerent, en 1532, *S. Baſile*, dont ils donnerent une ſeconde édition en 1551. Ils avoient imprimé, dès 1529, huit volumes in-fol. de *S. Auguſtin;* &, en 1530, *S. Chryſoſtôme*, en ſix volumes, auſſi in-fol. Ils ne s'effrayerent point du nombre & de la grandeur des ouvrages. En 1540, ils donnerent les *Œuvres de S. Jérôme*, in-fol. & celles d'*Eraſme*, en neuf volumes in-folio; & ils réimprimerent, ſept ans après, *S. Jean Chryſoſtôme*. Jérôme étoit homme de lettres : il y a toute apparence qu'il ſurvécut à ſon frere, puiſqu'il imprima beaucoup de livres en ſociété avec Bichop, ou Epiſcopius, ſon beau-frere, ſans qu'il ſoit fait mention de ſon frere Jean. Le nom des Froben ſe répandit dans toute l'Europe; & le public leur paya tous leurs ſoins à lui procurer tant de bons livres, par une réputation telle qu'ils pouvoient la deſirer.

GAD

GABRIEL, (*Jacques*) architecte, né à Paris en 1667, mort dans la même ville en 1742. Il étoit éleve & parent de Jules-Hardouin Manſard, & fils de *Jacques* Gabriel, mort en 1686, qui fut architecte du roi, qui bâtit la maiſon royale de Choiſy, & qui commença le Pont-royal, terminé par le frere Romain & par notre artiſte. Celui-ci donna les plans de Nantes & de Bordeaux; de l'Hôtel-de-ville, de la cour du préſidial & de la tour de l'horloge de Rennes; de la maiſon-de-ville de Dijon, de la ſalle & de la chapelle des Etats, & le projet du grand égoût de Paris. Il mérita, par ſes travaux, d'être nommé inſpecteur général des bâtiments, jardins, arts & manufactures, premier ingénieur des ponts & chauſſées du royaume, enfin chevalier de l'ordre de S. Michel. M. Gabriel, ſon fils, ſoutient avec honneur aujourd'ui la gloire de ce nom illuſtre; c'eſt lui qui a dirigé les bâtiments de l'Ecole Militaire & ceux de la place de Louis XV.

I. GADDO GADDI, peintre, né à Florence, mort en 1312 âgé de ſoixante-treize ans. Cet éleve de Giotto ſurpaſſa dans le deſſin tous les peintres de ſon temps. Le pape Clément V lui fit peindre en moſaïque quelques ſujets de l'hiſtoire du nouveau Teſtament, dans l'ancienne baſilique de S. Pierre de Rome. De retour à Florence, Gaddi s'amuſa à faire de petits ouvrages auſſi en moſaïque. Il ſe ſervoit pour cela de coquilles d'œufs, qu'il faiſoit teindre en diverſes couleurs, & qu'il employoit avec beaucoup de patience.

II. GADDO GADDI, (*Tadée*) peintre & architecte, fils du précédent, mort en 1352, âgé de cinquante-deux ans. Il fut d'abord éleve de ſon pere, & enſuite de Giotto, ſous lequel il travailla pendant

vingt-quatre ans. Il fit des ouvrages de peinture, qui paſſerent pour des chefs-d'œuvre en ſon temps. Il ne ſe rendit pas moins recommandable en architecture; c'eſt lui qui a conſtruit à Florence la tour de Notre-Dame *d'el Fiore*, le pont de la ſainte Trinité, & le pont ſur l'Arno, où il y a quarante-quatre boutiques de marchands, dont la ville tire un grand revenu tous les ans. Cet ouvrage eſt beaucoup plus ſolide que celui qui y étoit auparavant, & qui avoit été entraîné par une inondation. Tadée Gaddi eut un fils nommé *Ange*, qui fit d'aſſez bons tableaux, & qui reſtaura très-bien des moſaïques. Il ſeroit devenu un des premiers pientres de ſon temps, ſi ſon pere ne l'avoit pas laiſſé dans l'abondance. Il mourut en 1387, âgé de ſoixante-trois ans.

GAÉLEN, (*Alexandre van*) peintre, né en Hollande en 1670, fut éleve de Jean van Huchtersburg. Son génie vif & ardent avoit beaucoup de fécondité: il peignit à-la-fois des batailles, des chaſſes, des animaux, qui lui attirerent tant d'éloges, que, pour les mériter de plus en plus, il prit le parti de conſulter non-ſeulement les artiſtes, mais encore la nature dans les pays étrangers. Dans ce deſſein il parcourut l'Allemagne, ou l'électeur de Cologne employa longtemps ſon pinceau. Ses ouvrages lui mériterent de la diſtinction; il retourna pour peu de temps en Hollande, & paſſa en Angleterre, où il peignit la reine Anne dans un caroſſe à huit chevaux, accompagnée de ſes gardes & d'autres ſeigneurs. Ce grand morceau fit en ſa faveur tout l'effet qu'il pouvoit deſirer pour arriver à la gloire & à la fortune.

GALILÉE, géometre & méchanicien, naquit à Piſe le 18 Février 1564. Il étoit fils naturel de Vincent Galiléei, noble Florentin, & de Julie Ammanati, d'une ancienne & noble famille de Piſtoye. Son pere étoit un homme verſé dans les ſciences mathématiques, & ſur-tout dans la théorie de la muſique, ſur laquelle il a écrit un ouvrage que nous poſſédons.

Galilée recut une excellente éducation. Il étoit deſtiné à la médecine; mais l'impulſion de la nature en fit un mathématicien; & dès l'année 1589, il obtint une chaire de profeſſeur à Piſe. Il n'y reſta pas long-temps : quelques expériences contraires à la doctrine d'Ariſtote ſur la chûte des graves, ſouleverent contre lui toute la faction péripatéticienne, & l'obligerent de quitter Piſe pour aller à Padoue, ou ſon mérite le faiſoit deſirer. Il y profeſſa juſqu'en 1609 ou 1610, que ſes brillantes découvertes le firent rappeller à Piſe par le grand duc de Toſcane, qui ne voulut pas qu'un Etat étranger poſſédât un de ſes ſujets, auſſi propre à illuſtrer le ſien. Il l'établit comme chef & directeur des études à Piſe, où il paſſa le reſte de ſa vie à faire main-baſſe ſur des erreurs philoſophiques de toute eſpece, & à perfectionner les mathématiques & la phyſique par diverſes découvertes.

Quoique la jeuneſſe de Galilée ait été marquée, de même que ſon âge mûr, par divers traits de génie, ce n'eſt cependant qu'à l'année 1609 qu'on doit fixer l'époque de ſa célébrité. Etant cette année à Veniſe, il y apprit par le bruit public l'invention du téleſcope; &, après divers eſſais, il s'en fit un qui groſſiſſoit environ trente-trois fois en diametre. Son premier ſoin fut de le tourner vers le ciel : & quelles nouveautés n'y découvrit-il pas? Il porta d'abord ſes regards ſur la lune : elle venoit alors de paſſer la conjonction; & il remarqua que le confin de la lumiere & de l'ombre étoit terminé fort irréguliérement, & paroiſſoit comme dentelé : il apperçut auſſi, à quelque diſtance de la lumiere, des parties déja éclairées. Comme il étoit fort dégagé des préjugés de l'école ſur la nature des corps céleſtes, il n'en fallut pas davantage pour lui perſuader que la lune étoit un corps ſemblable à la terre, & hériſſé d'inégalités qu'on ne peut mieux comparer qu'à des montagnes. Il fit plus; il conçut l'idée de meſurer la hauteur d'une de ces éminences, & il démontra, par un procédé géométrique, qu'elle étoit beaucoup plus élevée qu'aucune de celles de notre globe.

Les

Les étoiles fixes ne lui préſenterent pas des phénomenes moins nouveaux. Il vit la voie lactée parſemée d'une multitude d'étoiles extrêmement petites; il en trouva plus de quarante dans l'eſpace étroit d'un grouppe de Pleyades, & plus de cinq cents dans Orion. La nébuleuſe de cette conſtellation lui parut compoſée de vingt-une étoiles très-voiſines; & celle du cancer, connue ſous le nom de *Præſepe Cancri*, lui en montra plus de quarante. La découverte des ſatellites de Jupiter ſuivit de près les précédentes; & la planete de Vénus lui offrit un ſpectacle non moins concluant contre l'ancienne philoſophie. Ce que Copernic avoit autrefois dit être néceſſaire, ſçavoir, que Vénus eût des phaſes ſemblables à celles de la lune, le téleſcope le démontra à Galilée.

Nous ne détaillerons pas ici l'hiſtoire ſi connue de la perſécution qu'eſſuya Galilée, à l'occaſion de ſes nouvelles découvertes, & des conſéquences qu'il en tiroit. L'Europe indignée ne vit dans le jugement porté contre l'aſtronome Italien, que l'ouvrage d'un tribunal mal inſtruit & incompétent; & les pays Proteſtants triompherent de voir Rome compromettre, d'une maniere ſi riſible, ſon autorité. Ce fut tout le fruit de cette condamnation indiſcrete. Le nom de Galilée n'eſt pas moins célebre dans la méchanique que dans l'aſtronomie. Ses premiers travaux en ce genre regardent la ſtatique & l'hydroſtatique. Dans ſon traité de méchanique, ouvrage de l'année 1592, quoiqu'il ait été publié beaucoup plus tard, il réduit la ſtatique à un principe unique & univerſel, d'où découlent toutes les propriétés des machines. L'hydroſtatique doit auſſi à Galilée pluſieurs vérités nouvelles, qu'il a renfermées dans ſon livre *delle Coſe che ſtanno ſull acqua*. Mais ſes plus importantes découvertes ſont celles qui concernent le mouvement & l'accélération des corps graves dans leur chûte.

Galilée étoit occupé à démêler les phénomenes de la libration de la lune, qu'il avoit le premier remarquée, lorſqu'il perdit la vue; un accident ſi triſte, &

qui l'eſt bien plus pour un obſervateur curieux de la nature, que pour un homme ordinaire, ne lui ôta rien de ſon enjouement. Aidé de quelques diſciples, entr'autres de Viviani & Torricelli, dont le premier paſſa avec lui les trois dernieres années de ſa vie, il continua à cultiver les ſciences qu'il avoit toujours chéries, autant que ſa vue pouvoit le lui permettre. Il mourut en 1642, à Arcétri, dans le territoire de Florence, que l'inquiſition lui avoit aſſigné pour priſon.

Il laiſſa un fils nommé Vincenti Galiléi, qui fut verſé dans les mathématiques, & à qui les Italiens ſont honneur de l'application du pendule aux horloges. Mais, ſelon quelques-uns, c'eſt une prétention qui n'eſt fondée ſur rien de ſolide. Quoi qu'il en ſoit, on rapporte que le pere, qui eſt l'inventeur du pendule ſimple, dont il s'étoit ſervi utilement par les obſervations aſtronomiques, avoit eu l'idée de l'appliquer aux horloges; mais qu'il n'exécuta pas ce projet, & qu'il en laiſſa l'honneur à ſon fils, qui en fit l'eſſai à Veniſe en 1649. Cette invention fut dans la ſuite perfectionnée par Huygens.

GALILÉI, (*Alexandre*) architecte & mathématicien, né à Florence en 1691, mort en 1737. On ne croit pas qu'il fût de la même famille que le célebre Galilée. Il paſſa ſept ans en Angleterre, où il avoit été emmené par quelques ſeigneurs de ce pays. A ſon retour il fut nommé ſurintendant des édifices publics de la Toſcane; mais il ne bâtit aucun édifice conſidérable ni en Angleterre, ni en Toſcane. Ce fut à Rome, où Clément XII l'avoit appellé, qu'il manifeſta ſes talents. Il y éleva trois ſuperbes monuments; ſçavoir, la façade de l'égliſe de S. Jean de Latran, la chapelle Corſini qui eſt dans la même égliſe, & la façade de S. Jean des Florentins. L'aſpect de ces trois édifices prouve que ſi Galiléi n'a pas été heureux dans la diſpoſition des ordres d'architecture, il entendoit très-bien la décoration & le choix des ornements.

GALLE, (*Philippe*) graveur, né en 1537, mort à

Anvers en 1612. Il mit au jour un grand nombre d'eſtampes ſur toutes ſortes de ſujets, tant de ſa compoſition que d'après les plus habiles peintres Flamands, leſquelles lui acquirent une grande réputation. Il laiſſa deux fils, dont l'ainé, appellé *Théodore*, s'établit auſſi à Anvers, & y exerça la gravure. Il avoit voyagé dans ſa jeuneſſe en Italie, & avoit travaillé quelques temps à Rome. On a de ſa main un grand nombre de ſujets d'hiſtoire, de portraits, tant d'après l'antique, que d'après Martin de Vos, Rubens & autres peintres. Le ſecond fils de Philippe Galle s'appelloit *Corneille*, & fut ſurnommé *le Vieux*, pour le diſtinguer des autres artiſtes du même nom. Après avoir travaillé long-temps à Rome, il s'établit à Anvers, & ſurpaſſa tous les Galle par la beauté de ſa gravure, & par la correction de ſon deſſin. Les amateurs font ſur-tout cas d'une douzaine d'eſtampes qui ſont le fruit de ſon génie. Ils eut un fils nommé *Corneille*, ſurnommé *le Jeune*. Malgré ſes efforts pour imiter ſon pere dans la gravure, il ne vint jamais à bout de l'égaler. On voit cependant de lui quelques eſtampes qui offrent des beautés qu'on ne ſçauroit leur diſputer.

GALLI, peintre. *Voyez* BIBIENA.

GALLOCHE, (*Louis*) peintre, né à Paris, mort dans la même ville en 1761, âgé de quatre-vingt-onze ans. Il fut éleve de Louis Boullogne. Après avoir quitté cette école, il fit le voyage de l'Italie. Le deſir de ſe perfectionner l'y retint pendant quelques années. A ſon retour à Paris il fut chargé de pluſieurs ouvrages qui font honneur à ſon pinceau. Nous ne parlerons que de la Tranſlation du corps de S. Auguſtin, pour le réfectoire des Petits-Peres de la place des Victoires : on regarde ce morceau comme un chef-d'œuvre de cet artiſte, de même que celui qu'il fit pour ſa réception à l'académie de peinture, & qui repréſente Hercule rendant Alceſte à ſon époux Admete. Galloche parvint à la dignité de recteur & de chancelier de cette compagnie. Il forma pluſieurs éle-

ves, eut un logement aux galeries du Louvre, & obtint une penſion du roi.

GALLOTIUS, (*Ange*) célebre imprimeur, aux ſoins duquel Léon X confia la belle imprimerie qu'il établit dans le college Quirinal à Rome. Outre toutes les prérogatives que ce pontife attacha à cet établiſſement, il lui accorda un privilege de dix ans pour toutes les éditions qui ſortiroient de cette imprimerie, dont quelques-unes ſont d'une beauté & d'une exactitude ſingulieres, ayant été revues par le ſçavant Conſtantin Laſcaris. Parmi ces éditions curieuſes, on compte : *Porphyri quæſtiones Homericæ*, & *de Nympharum antro*, *&c*; une très-ancienne traduction latine d'Homere, imprimée en 1517; le *Scholiaſte de Sophocle*, en 1518, & beaucoup d'autres très-eſtimées.

GARAMOND, (*Claude*) célebre graveur & fondeur de caracteres d'imprimerie, né à Paris, mort dans la même ville en 1561, & enterré dans le cimetiere S. Benoît, qui étoit pour lors ſur la place de Cambrai. Dès 1510 il commença à avoir de la réputation. On lui a l'obligation d'avoir purgé les caracteres de tout ce qui leur reſtoit de gothique. Il les porta à un ſi haut degré de perfection, dit l'abbé Ladvocat, qu'on ne peut lui refuſer la gloire d'avoir ſurpaſſé tous ceux qui étoient avant lui, & de ne l'avoir preſque été par aucun de ceux qui ſont venus depuis. Ses caracteres ſont extrêmement multipliés, à cauſe du grand nombre qu'il en a gravés, & des frappes qui en ont été faites. Dans les épreuves que les étrangers en firent en Italie, en Allemagne, en Angleterre & même en Hollande, ils eurent ſoin d'ajouter au nom de chaque caractere, celui de Garamond, pour les diſtinguer de tous les autres; & le petit-romain, par excellence, étoit connu chez eux ſous le ſeul nom de Garamond. Ce fut lui qui grava, par ordre de François I, les trois ſortes de caracteres grecs dont Robert Etienne a fait uſage dans ſes belles éditions. M. Fournier l'ainé, habile graveur & fondeur de Paris, poſſede la plupart des beaux caracteres de Garamond.

GARBIÉRI, (*Laurent*) peintre, né à Bologne, mort en 1654, âgé de ſoixante-quatorze ans. Cet éleve de Louis Carrache étoit d'un génie ſombre; il cherchoit toujours à peindre des ſujets triſtes, tels que des morts, des peſtes, des carnages. Cependant ſa maniere fiere & terrible n'étoit point privée des graces néceſſaires, quand les ſujets le demandoient; ce qu'on remarque dans les tableaux qu'il a peints à Saint-Michel *in Boſco*. Il mourut aveugle.

GAROFALO, (*Benevenuto*) peintre, né à Ferrare en 1615, mort en 1695. Cet artiſte acquit le ſurnom de *Garoſalo*, parce que dans tous ſes tableaux il peignoit un œillet. La médiocrité des peintres ſous leſquels il étudia, retarda ſes progrès; mais, ayant entrepris un voyage pour viſiter les principales villes de l'Italie, la vue des chefs-d'œuvre des grands maîtres l'enflamma d'une noble émulation, & lui fit bien réparer le temps qu'il avoit perdu. Il devint bon coloriſte & ſe fit une belle maniere de deſſiner. Le peintre auquel il donna la préférence fut Raphaël, dont il copia très-bien les ouvrages. On voit chez M. le duc d'Orléans une très-belle copie que Garoſalo a faite du ſuperbe tableau de la Transfiguration: on y voit auſſi deux morceaux de ſon invention, qui ſont des preuves non équivoques de ſon talent.

GARZI, (*Louis*) peintre, né à Piſtoye en 1638. Salomon Boccali fut ſon premier maître. A l'âge de quinze ans Louis vint s'établir à Rome, & paſſa dans l'école d'André Sacchi, qui le prit en amitié, & qui le fit connoître avantageuſement, de maniere que ſa réputation ſe répandit, non-ſeulement dans Rome, mais encore dans toute l'Italie. Aſſidu au travail, il deſſinoit correctement. Une facilité à s'exprimer ſecondoit un génie des plus heureux. Pour l'invention & le coloris, il ne le cédoit à perſonne; ſes figures ſont gracieuſes & bien drapées; ſes grouppes d'enfants & ſes gloires d'anges ſont admirables. Le payſage, l'architecture & la perſpective, tout étoit de ſon reſſort.

Après avoir fait à Rome pluſieurs ouvrages publics, il fut mandé pour aller peindre à Naples la voûte de l'égliſe de ſainte Catherine *à Formello*. Il fit auſſi quelques autres ouvrages qui lui mériterent beaucoup d'honneurs & de préſents. Cet artiſte étoit ſi laborieux, qu'ayant été affligé d'une longue maladie, il ne ceſſa preſque pas de travailler. Il s'engagea, à l'âge de quatre-vingts ans, par ordre de Clément XI, à peindre la voûte de l'égliſe des Stigmates, qu'il termina heureuſement; mais ce fut ſon dernier ouvrage. Chacun, dans l'attente des foibles productions d'un vieillard, vint pour le critiquer: il ſe ſurpaſſa, & l'on regarde ce morceau comme le plus beau qu'il ait fait. Mais la fatigue de la freſque, l'odeur de la chaux l'incommoderent ſi fort, qu'il ſe ſentit affoiblir de jour en jour. Enfin il finit ſa carriere à Rome, en 1721, âgé de quatre-vingt-trois ans.

GAULI, peintre. *Voyez* BACICI.

GAUSSEM, (*Jeanne-Catherine*) & non *Gauſſin*, comme on l'écrit communément, actrice célebre, née à Paris en 1711, morte en 1767. Elle étoit fille d'Antoine Gauſſem & de Jeanne Collot, domiciliés ſur la paroiſſe de S. Sulpice. Le rôle de Zaïre, qu'elle joua en 1732, fut l'époque de ſa grande réputation, & elle contribua beaucoup au ſuccès de cette piece. On ne peut en effet ſe rappeller ſans émotion le viſage charmant, le ſon de voix enchanteur, le pathétique tendre, &, ſi on oſe le dire, les belles larmes dont elle animoit ce rôle de Zaïre, & ceux de Bérénice, d'Alzire, d'Inès, &c. On ſçait qu'elle a embelli de même, par ſes graces & par ſes talents, les meilleures pieces qui ont été données au theâtre François pendant un eſpace de plus de trente années; car ſa figure noble, réguliere & intéreſſante, eut l'avantage de ſe ſoutenir très-long-temps dans tout ſon éclat.

C'eſt à elle que la comédie fut redevable du genre des amoureuſes ingénues; & on n'oubliera jamais qu'à l'âge d'environ cinquante ans, elle s'étoit attirée

les plus grands applaudiſſements en jouant le rôle de Lucinde dans l'*Oracle*. Celui de Marianne dans la comédie de *Dupuis & des Ronais*, eſt le dernier qu'elle ait repréſenté. Elle quitta le théâtre auſſi-tôt après, vers le milieu de l'anné 1764.

Ce qui paroîtra ſingulier, c'eſt que mademoiſelle Gauſſem ſçavoit allier les talents qui ſemblent les plus incompatibles. Lorſqu'elle vouloit bien déroger au genre noble & aux graces pour leſquelles elle étoit née, elle faiſoit encore le plus grand plaiſir. On l'a vue, pour ſe prêter aux amuſements de quelques ſociétés, jouer des perſonnages groteſques, tels que celui de Caſſandre dans pluſieurs parades, avec le plus ſingulier ſuccès. La réputation de mademoiſelle Gauſſem ne ſe borna pas à la ſeule capitale. Pour répondre à l'empreſſement dont l'honoroit le public, elle alla repréſenter pluſieurs fois dans les principales villes du royaume, telles que Lyon, Bordeaux, Rouen, &c. où elle remporta les ſuffrages les plus flatteurs.

Si ſes talents & ſa beauté lui ont attiré tant d'éloges, on ne peut guere douter que la jalouſie ne lui ait ſuſcité quelques ennemis; mais elle ne connut jamais ni cette vanité qui s'enorgueillit des louanges, ni cette ſenſibilité qui fait éprouver du plaiſir dans la vengeance. La douceur & l'ingénuité qu'on admiroit en elle ſur le théâtre lui étoient ſi naturelles, qu'elle les conſervoit dans la ſociété. Son eſprit étoit juſte, & ſe prêtoit avec complaiſance à une plaiſanterie fine & légere qui n'offenſoit jamais. Ces qualités, jointes à la bonté de ſon cœur & à l'égalité de ſon caractere, l'ont rendue chere à tous ceux qui l'ont connue. Faite pour réuſſir dans le grand monde, où elle étoit ſouvent appellée, elle ne renonçoit qu'avec peine à la vie privée, qui avoit plus de charmes pour elle. Son cœur, qui avoit beſoin d'aimer, la détermina à ſe marier, en 1759, à Marie-François Tavlaigo, qui mourut, en 1765, dans la terre de Laſzenai en Berry, qu'il avoit achetée, & dont il avoit pris le nom. Ces nœuds furent mal aſſortis, & ne contri-

buerent pas peu à jetter de la mélancolie ſur les derniers temps de la vie de mademoiſelle Gauſſem. Elle a paſſé la plus grande partie de ſes dernieres années, dans la retraite, & dans une médiocrité de fortune à laquelle elle auroit pu ſe ſouſtraire, ſi ſa façon de penſer noble & généreuſe lui avoit permis de ſe livrer au deſir d'accumuler. Sa derniere maladie a été longue & douloureuſe. Elle a vu la mort s'approcher avec une fermeté que l'on n'auroit pas dû attendre d'une femme, & que l'on trouve rarement chez les hommes.

GAUTHIER, (*Pierre*) muſicien, né à la Ciotat en Provence. Il fut directeur à la tête d'un opéra dont il donnoit des repréſentations alternativement toutes les années à Marſeille, à Lyon & à Montpellier. On a de lui un recueil de *duo* & de *trio* dont les connoiſſeurs font grand cas; mais il réuſſiſſoit particuliérement dans la muſique inſtrumentale. M. de Voltaire a diſputé à M. Rouſſeau de Geneve la muſique charmante du *Devin du Village*: il prétend que, poſſeſſeur des papiers de Gauthier, il n'a fait que l'ajuſter aux paroles. Cette anecdote peu vraiſemblable n'a point été adoptée. Gauthier s'étant embarqué au port de Cette en Languedoc, périt avec le vaiſſeau qui le portoit, en 1697, à cinquante-cinq ans. On trouve encore un Gauthier ſurnommé *le Vieux*, excellent joueur de luth, qui a laiſſé pluſieurs pieces raſſemblées avec celles de *Pierre* Gauthier ſon couſin, doué du même talent. Malgré les regles qu'ils ont tracées pour bien toucher cet inſtrument ſi gracieux, il eſt preſque entiérement abandonné en France, par la difficulté d'en bien jouer.

GELÉE, (*Claude*) dit *le Lorrain*, peintre. *Voyez* LORRAIN.

I. GENGA, (*Jérôme*) architecte, né à Urbin en 1476, mort en 1551. On lui fit d'abord apprendre à travailler la laine; mais ayant été ſurpris pluſieurs fois deſſinant en cachette à la plume ou avec du charbon,

ſon pere lui permit de s'appliquer à la peinture, où il fit les plus grand progrès, de même que dans l'architecture. Il bâtit pour le duc d'Urbin, ſur le ſommet de la montagne dite l'*Impériale*, au deſſus de Peſaro, un palais ſi bien entendu & ſi parfaitement décoré par des colonnades, des galeries, des cours, des fontaines, & de beaux jardins, que tous les princes qui paſſoient dans le voiſinage s'empreſſoit à le voir. Paul III s'y rendit exprès en allant à Boulogne, & parut en être très-ſatisfait. Genga répara la cour du palais d'Urbin, & bâtit l'égliſe de S. Jean-Baptiſte, dans la même ville, qui paſſe pour la plus belle des environs. Cet artiſte fit encore pluſieurs autres ouvrages en architecture, qui ſont eſtimés. Il étoit auſſi ſculpteur & très-bon muſicien. Il parloit avec beaucoup de prudence, & ſa converſation étoit très-agréable. Il aima tendrement ſes parents & ſes amis. C'eſt de lui que l'illuſtre famille Genghi tire ſon origine.

II. GENGA, (*Barthelemi*) architecte & ingénieur, fils du précédent, né en 1518, mort en 1558. Il eut différents maîtres, parmi leſquels on compte ſon pere, le Vaſari & Ammanati : il retira cependant de plus grands avantages de l'étude ſuivie des antiquités de Rome. Il bâtit un très-beau palais pour le duc d'Urbin à Peſaro, & donna un plan très-ingénieux pour le port de cette ville. Différentes circonſtances empêcherent qu'on ne l'exécutât. Barthelemi Genga fit encore conſtruire l'égliſe de S. Pierre *à Mondavio*, qui, malgré ſa petiteſſe, n'en paſſe pas moins pour un chef-d'œuvre. Cet artiſte étoit très-verſé dans les fortifications, & fut appellé ſucceſſivement par le roi de Bohême & par les Génois; mais le duc d'Urbin, ſon ſouverain, le retint toujours auprès de lui. Cependant, ſéduit par les intrigues d'un capucin, qui mit en uſage tous les motifs que la religion peut fournir, il l'accorda enfin à l'ordre de Malthe. On dit que le grand-maître envoya deux chevaliers à Urbin pour le demander.

Il s'agiſſoit alors de fortifier la ville & le port de Malthe, & de former deux villes de pluſieurs villages qui étoient à une petite diſtance les uns des autres. Les chevaliers dont on vient de parler, emmenerent Genga, après l'avoir demandé avec inſtance, pendant le ſéjour de deux mois qu'ils firent à Urbin. Ils ne réuſſirent cependant dans leur projet, que par l'adreſſe du capucin. Barthelemi Genga fut reçu à Malthe avec la plus grande joie; on le compara à Archimede. Lorſqu'il commença à faire exécuter ſes idées, il fit le modele d'une ville, & donna le plan d'une égliſe, & d'un palais pour le grand-maître, dont on admira l'élégance & la ſymétrie. Cet artiſte ayant pris le frais entre deux portes à Malthe, fut attaqué d'une pleuréſie, dont il mourut à l'âge de quarante ans. Les chevaliers le regretterent de la maniere la plus ſincere. Le duc d'Urbin pleura cette perte, & ſe fit un devoir de prendre ſoin de l'éducation & de la fortune des enfants d'un homme dont il avoit été ſi ſatisfait. Barthelemi Genga donna les deſſins & les plans de pluſieurs maſcarades, & de pluſieurs décorations pour les opéra, qui lui mériterent les plus grands applaudiſſements. Cet artiſte aimoit la poéſie, & ſur-tout les ſonnets; il en faiſoit même avec beaucoup de facilité. (*Vies des Architectes, traduites de l'italien.*)

GERBERT, François de nation, & engagé dès ſon jeune âge dans le monaſtere de Fleury, d'abord archevêque de Reims en 992, puis élu pape en 999, ſous le nom de *Sylveſtre II.* Il n'eut pas plutôt goûté les prémices des ſciences, qu'il ſentit que la Chrétienté ne pouvoit point lui fournir des ſecours ſuffiſants pour y faire de grands progrès. Cette raiſon le porta à s'enfuir de ſon couvent, & à paſſer en Eſpagne, où il ſéjourna pluſieurs années. Il s'y inſtruiſit tellement dans les mathématiques, qu'il ſurpaſſa, dit-on, bientôt ſes maîtres. L'arithmétique, la muſique, la géométrie, l'aſtronomie, lui furent familieres; &, de retour en France, il fit connoître ces ſciences oubliées depuis long-temps.

Les Chrétiens occidentaux doivent ſur-tout à Gerbert de leur avoir tranſmis l'arithmétique dont nous faiſons uſage aujourd'hui. Comme il avoit du génie pour la méchanique, il fit, à ce qu'on rapporte, une machine qu'on pourroit regarder comme la premiere ébauche de nos machines à feu. C'étoit une eſpece d'automate auquel la vapeur de l'eau échauffée donnoit le mouvement & faiſoit pouſſer des ſons. Quelques écrivains ont dit qu'il fut l'inventeur des horloges à rouage, & qu'il connut la propriété de l'aimant de ſe diriger du côté du Nord. Ce dernier trait n'eſt fondé que ſur quelques paroles obſcures de la Chronique de Magdebourg. On y lit que Gerbert fit un cadran dans cette ville, & qu'il le plaça de la maniere convenable : *Conſideratâ*, dit l'hiſtorien, *per fiſtulam quamdam ſtellâ nautarum duce.* C'eſt dans ces expreſſions qu'on a cru voir une connoiſſance de la bouſſole : mais il eſt plus naturel de penſer qu'elles déſignent ſeulement l'inſtrument dont Gerbert ſe ſervit pour meſurer la hauteur du pole.

GERING, (*Ulric*) célebre Imprimeur Allemand. Quoique nous ayons parlé de lui à l'*article* CRANTZ, nous croyons devoir y revenir ici, même dans un aſſez long détail, pour ſatisfaire la curioſité de nos lecteurs. Ce fut lui qui apporta le premier à Paris l'art de l'imprimerie. Il y fut appellé avec Martin Crantz & Michel Friburger, ſes deux aſſociés, par les docteurs de Sorbonne, qui leur donnerent une ſalle de leur maiſon, où ils établirent leurs preſſes vers le commencement de l'année 1470. Tous les livres qu'ils imprimerent ſont avec des mêmes lettres fondues dans les mêmes matrices ; c'eſt un caractere rond, de gros-romain. Comme l'impreſſion ne faiſoit encore que de naître à Paris, & que ces premiers livres n'étoient, pour ainſi dire, que des eſſais de l'art, il s'y rencontre ſouvent des lettres à demi-formées, & des mots à moitié imprimés, qu'on a achevés à la main. On y trouve même quelques épîtres imprimées, dont l'inſ-

cription n'eſt que manuſcrite. On n'y voit point de lettres capitales. Les premieres lettres des livres & des chapitres y ſont omiſes, & on y a laiſſé un eſpace vuide, pour y peindre une premiere lettre en or ou en azur. Il y a pluſieurs mots abrégés: toutes les anciennes impreſſions ont ce défaut. Le papier n'eſt pas bien blanc; mais il eſt fort & bien collé. L'encre eſt d'un beau noir. Certaines lignes ſont en lettres rouges & ſur vélin.

Il y a quelques ouvrages qui commencent par le *folio verſo*, comme le *Florus*. Ils ſont tous ſans titres, ſans chiffres & ſans ſignatures. Ces imprimeurs ne commencerent à mettre des ſignatures, c'eſt-à-dire, des lettres alphabétiques au bas des feuillets, qu'en l'année 1476, au *Platea de Uſuris*. Ils mirent des titres & des chiffres, en 1477, aux *Sermons de Léonard de Udine*. Ils placerent ces chiffres au haut des pages, & non point au bas, comme s'aviſa de le faire Thomas Anshelme, imprimeur d'Haguenau, dans l'édition qu'il donna *in-folio*, en 1514, du *Dictionnaire grec d'Heſychius*. Il n'y a point de reclames dans ces premieres éditions. Les imprimeurs de Paris ne les ont employées que fort tard, vers l'année 1520. L'Italie avoit commencé de les mettre en uſage, puiſqu'on en voit dans le *Corneille Tacite* imprimé *in-folio* à Veniſe, par Jean de Spire, vers l'année 1468.

En 1473 Ulric Gering quitta le college de Sorbonne, & alla établir ſes preſſes dans une maiſon de la rue Saint-Jacques, à l'enſeigne du ſoleil d'or. Il y donna un grand nombre d'éditions; mais les caracteres de ces livres ne paroiſſent pas les mêmes que ceux qu'il avoit employés en imprimant dans le college de Sorbonne. Il ſemble qu'en retirant ſes preſſes de cette maiſon, il avoit rompu tous les inſtruments qui lui avoient ſervi d'abord. On y diſtingue trois ou quatre ſortes de caracteres; les uns ſont d'une lettre qui n'a pas la même beauté que celle que Gering & ſes aſſociés employerent en Sorbonne. Elle revient à celle dont on écrivoit le plus communément dans ce temps-

là; elle reſſemble à une écriture à la main: elle n'eſt pas cependant gothique; mais elle a du rapport avec les éditions de Mayence, faites par Pierre Schoiffer. Cependant quelques autres livres, imprimés par Gering dans la rue Saint-Jacques, ſont d'un bon caractere romain; d'autres, d'une groſſe lettre romaine, bien nette & bien formée. Les belles éditions de Veniſe, faites par les premiers imprimeurs, tels que Jean & Vendelin de Spire, Nicolas Jenſon, &c. n'ont rien au deſſus de ces dernieres éditions de Gering; & l'on peut dire, à la gloire de cet imprimeur, qu'il eſt le premier en France qui ait le mieux imprimé.

Il eſt probable qu'après l'impreſſion des *Sermons du Carême* de Léonard de Udine, en 1477, les deux aſſociés de Gering, Martin Crantz & Michel Friburger, retournerent en Allemagne; car, depuis cette année, il n'eſt plus fait mention d'eux en aucun endroit: au lieu qu'on voit Gering paſſer le reſte de ſes jours à Paris, s'y former de nouveaux aſſociés, & publier avec eux un grand nombre de nouvelles éditions. C'eſt par cette raiſon que nous avons appellé Gering le premier imprimeur de Paris, & que nous lui donnons le premier rang parmi ſes aſſociés, quoiqu'il n'ait que le ſecond dans quelques livres, & même que le troiſieme dans quelques autres. Gering quitta encore la rue Saint-Jacques, pour aller établir ſon imprimerie & faire ſa derniere demeure dans la rue de Sorbonne: ce fut ſur la fin de l'année 1483. Il conſerva toute ſa vie une amitié ſincere pour les docteurs de la maiſon de Sorbonne: il paſſoit avec eux tout le temps qu'il pouvoit ſouſtraire à ſes occupations, leur faiſoit part de tous ſes deſſeins, & les conſultoit ſur tous les ouvrages qu'il mettoit ſous preſſe. Il établit dans cette maiſon deux profeſſeurs & quatre bourſes, & mourut en 1510.

I. GERMAIN, (*Pierre*) orfevre, né à Paris en 1647. Dès ſon enfance il montra un goût ſingulier pour l'orfévrerie, qui étoit la profeſſion de ſon pere;

& , à l'âge de dix-ſept ans, il donna des preuves d'un talent ſi rare, que, peu d'années après, le grand Colbert & Charles le Brun crurent devoir l'employer. Ils le préſenterent à Louis XIV, qui lui ordonna de faire, en planches d'or, la couverture du livre contenant ſes conquêtes, lui laiſſant la liberté de la compoſition des deſſins allégoriques qui y ſeroient ciſelés. Le roi fut ſi ſatisfait de cet ouvrage, moins précieux par la matiere que par toutes les beautés & les richeſſes de l'art, qu'il lui donna un logement au Louvre, & d'autres marques de ſa magnificence. Pierre Germain fit encore pluſieurs autres ouvrages pour la cour, & ſurtout pour orner la galerie de Verſailles. Il travailla enſuite aux médailles & aux jettons qui repréſentent les conquêtes de Louis le Grand ; mais, épuiſé par une trop grande application, il mourut à la fleur de ſon âge, en 1684. Il laiſſa un fils, qui ſuit.

II. GERMAIN, (*Thomas*) orfevre, ſculpteur & architecte, né à Paris en 1673, mort dans la même ville en 1748. Il n'avoit que huit ans lorſqu'il perdit ſon pere. Sa mere, lui voyant une grande inclination pour le deſſin, l'envoya à l'école de Boullogne l'ainé. A quatorze ans il partit pour l'Italie, ſous la protection de M. de Louvois ; mais, ayant appris à ſon arrivée la mort de ſon protecteur, & ſe trouvant ſans fortune, il ſe mit chez un orfevre en apprentiſſage pour ſix ans, ſe réſervant la liberté d'aller deſſiner pendant deux heures par jour au Vatican. L'occaſion de ſe diſtinguer ſe préſenta bientôt. Les Jéſuites de Rome voulant avoir de grands ouvrages d'orfévrerie, Germain préſenta ſes deſſins qui furent agréés, & qu'il exécuta ſupérieurement. Il fit encore pluſieurs grands baſſins d'argent, ornés de bas-reliefs, repréſentant l'hiſtoire des Médicis, & qui ſont aujourd'hui à Florence. Pendant ſon ſéjour à Rome, qui fut de douze ans, il ſe lia d'amitié avec le célebre le Gros, ſculpteur, avec lequel il travailla beaucoup. Il parcourut pendant trois ans les différentes villes de l'Italie, laiſ-

ſant par-tout des ouvrages qui atteſtent ſes talents. Il fit bâtir à Livourne une égliſe qui eſt admirée des connoiſſeurs.

De retour à Paris en 1704, il fut chargé d'un des trophées qui ſont ſur les piliers du chœur de Notre-Dame. Il fit, en 1722, le ſoleil que Louis XV donna à l'égliſe de Reims le jour de ſon ſacre, & dont Sa Majeſté fut ſi ſatisfaite, qu'elle lui accorda un logement aux galeries du Louvre. Nous n'entrerons pas dans le détail de tous ſes autres ouvrages; nous nous contenterons d'ajouter qu'il a toujours travaillé juſqu'à ſa mort, ſoit pour la cour de France, ſoit pour les cours étrangeres qui ſe le diſputoient à l'envi. En 1738 il fut élu échevin; &, dans cette même année, il donna les deſſins de l'égliſe de Saint-Louis du Louvre, qu'il fit bâtir. Tout le monde convient que le bon goût, la correction du deſſin, la délicateſſe de l'art, ſurpaſſoient infiniment la matiere qu'il employoit. Il ne laiſſoit rien paroître qui ne fût de ſa compoſition, & qui n'eût été deſſiné, modelé & ciſelé de ſa main. Le bruit de ſa mort ayant été porté à Lisbonne, le roi de Portugal ordonna qu'on lui fit un ſervice ſolemnel, & voulut que les artiſtes de la ville y aſſiſtaſſent: témoignage glorieux de l'eſtime ſinguliere que ce monarque faiſoit de Germain, digne de cette diſtinction par ſes rares talents.

GERVAIS, (*Charles-Hubert*) muſicien, mort à Paris en 1744, âgé d'environ ſoixante-douze ans. Il fut maître de la muſique de M. le duc d'Orléans, régent, & enſuite de celle de la chapelle du Roi. Ce muſicien a travaillé avec beaucoup de ſuccès, & a donné trois opéra, ſçavoir, *Méduſe*, *Hypermneſtre*, & *les Amours de Protée*: on a encore de lui un livre de cantates qui ſont fort eſtimées. On rapporte que M. le duc d'Orléans ſe l'aſſocia pour mettre en muſique un opéra, intitulé *Pezthée*, qui fut repréſenté dans les appartements du Palais-Royal, & dont M. le marquis de la Fare avoit compoſé les paroles.

GHIBERTI, (*Laurent*) peintre, ſculpteur, fondeur & graveur, né à Florence, mort, âgé de ſoixante-quatre ans, vers le milieu du ſeizieme ſiecle. Il acquit dans les arts qu'il exerçoit un tel degré de perfection, que, parmi les deſſins qui furent préſentés par beaucoup d'artiſtes pour les portes de Saint-Jean, les ſiens furent choiſis pour les jetter en bronze, ſemblables à deux autres portes précédemment faites par Piſano: il les acheva en 1410, à la ſatisfaction publique. Voilà ce qu'on lit dans le *Dictionnaire d'Architecture de M. de Virloys*, qui ajoute que la réputation de cet artiſte s'étendit tellement dans toute la Toſcane, qu'il n'y eut aucun curieux qui ne voulût avoir quelque ouvrage de ſa main, ſoit en bronze, ſoit en or, ſoit en argent. Le pape même, Eugène IV, venant en 1439 au concile de Florence, voulut avoir une mitre d'or de ſa main. Il fit depuis une troiſieme porte à Saint-Jean. Lorſque Michel-Ange Buonaroti la vit pour la premiere fois, il dit qu'elle pouvoit ſervir de porte au paradis. Ghiberti fut bien payé de ce travail, & fut admis à la magiſtrature. Il eut un fils qui travailla dans le même genre que lui, & qui fit des friſes & des ornements admirables.

GHIRLANDAÏ, peintre. *Voyez* CURADI.

GILLES, (*Jean*) muſicien, né à Taraſcon en Provence en 1669, mort à Toulouſe en 1705. Ses parents, qui étoient plus diſtingués par leur probité que par leurs richeſſes, ne penſerent qu'à cultiver les heureuſes diſpoſitions qu'il annonçoit. Ils l'envoyerent à Aix, & le firent recevoir enfant-de-chœur dans l'égliſe métropolitaine, ſous la direction de Guillaume Poitevin, maître de muſique. Campra étoit alors dans la même école, d'où ſont ſortis encore de fort bons muſiciens. Gilles fit de ſi grands progrès, que ſon maître ſollicita lui-même le chapitre de le recevoir à ſa place: il fut en effet reçu; mais il quitta bientôt après la ville d'Aix. Il eſt certain que ſon goût ſe forma pendant cette abſence; & l'on s'en apperçut bien lorſqu'il

qu'il reprit sa place dans la même église d'Aix, quelques années après. La dissipation du voyage avoit été funeste à sa conduite, jusques-là très-réguliere. Il reprit bientôt des sentiments Chrétiens, qui furent la base d'une vie des plus édifiantes. On ne sçut qu'admirer davantage en lui, ou sa piété, ou son goût exquis pour l'harmonie.

Cependant, soit qu'il ne fût pas content, soit qu'on lui fît ailleurs des offres plus avantageuses, il quitta encore Aix, & accepta la maîtrise d'Agde. Après quelque séjour dans cette ville, il alla à Montpellier en 1696, & fut présenté au cardinal de Bonzi, qui, charmé de sa composition, lui ordonna de travailler sur le pseaume, *Deus, venerunt gentes*, pour l'ouverture des Etats de Languedoc, l'an 1697. M. de Bertier, évêque de Rieux, témoin des justes éloges que tous les Etats donnerent à sa composition, voulut lui procurer la maîtrise de Saint-Etienne de Toulouse, dont il étoit prévôt. Il en écrivit au chapitre; mais il venoit de disposer de cette place en faveur d'un autre musicien nommé *Farinelli*. Celui-ci, instruit de tout ce qu'écrivoit M. de Bertier en faveur de Gilles, poussé par une générosité dont on n'a point d'exemples, partit sur le champ de Toulouse pour Montpellier; présenta à Gilles, qu'il n'avoit jamais vu, la démission de sa place; &, après bien des compliments de part & d'autre, il lui fit tant d'instance, que Gilles, contraint d'accepter ses offres, se rendit à Toulouse, où il présenta à M. l'abbé d'Aussone, grand-chantre de l'église de Saint-Etienne, la démission que Farinelli avoit faite en sa faveur. Cet abbé le reçut à bras ouverts, le fit composer, & lui permit de faire exécuter sa musique dans le chœur. Le chapitre en fut si satisfait, qu'il délibéra unanimement de l'arrêter; & le lendemain, 28 Décembre 1697, le grand-chantre & les celleriers passerent en sa faveur le contrat de la maîtrise.

A peine étoit-il en place, qu'on reçut ordre de la cour de faire chanter le *Te Deum* en actions de graces de la paix qui venoit d'être conclue à Riswich. Gilles,

qui n'avoit apporté avec lui que le motet qu'il avoit fait chanter aux Etats, s'enferma, le même jour après les vêpres, dans sa chambre, pour travailler à un *Te Deum*. Il l'acheva dans la nuit, & l'exécuta le lendemain avec l'applaudissement de tout le monde. Une mort prématurée l'enleva dans le temps qu'il pouvoit donner des chefs-d'œuvre, & que son imagination étoit dans toute sa force. On exécuta sa messe des morts pour la premiere fois à son enterrement. Il eut cette ressemblance avec le fameux peintre Raphaël, qui mourut jeune aussi-bien que lui, qu'on exposa, après leur mort, leur principal ouvrage, pour faire comprendre aux spectateurs combien étoit grande la perte qu'ils venoient de faire.

GILLOT, (*Claude*) peintre & graveur, né à Langres en 1673. Il fut disciple de Jean-Baptiste Corneille, & le maître de Wateau. Il avoit une fertilité de génie étonnante, l'imagination poétique & enjouée. Il s'adonna principalement à représenter des scenes pittoresques. Sa touche est fine, spirituelle & légere, son dessin correct & sçavant. Ses ouvrages de peinture, assez médiocres, sont totalement oubliés; mais ses dessins & ses gravures sont recherchés avec empressement pour le goût, l'expression & la facilité qu'on y admire. C'est lui qui a gravé presque toutes les planches des fables de la Mothe Houdart. Cette suite est très-intéressante. Gillot fut reçu de l'académie en 1715, & mourut en 1722.

GIORGIO, (*François* DE) architecte, né en 1423, mort en 1470. Cet artiste, qui étoit de la famille des Martini de Sienne, excelloit dans la sculpture; il étoit amateur de peintures, bon ingénieur, & sçavant architecte. Il bâtit à Urbin, pour le duc Frédéric Feltre, ce fameux palais dont on vante également la décoration & la maniere commode dont il est distribué. On n'avoit jamais construit d'escaliers aussi singuliers, & en même temps si agréables & si bien entendus, que ceux que Giorgio fit exécuter dans ce palais.

GIORGION, (*Georges* BARBARELLI LE) peintre, né à Caſtel-Franco dans le Tréviſan, en 1478, mort en 1511. Il fut élevé à Veniſe, où il s'appliqua d'abord à la muſique, pour laquelle il avoit des talents ſupérieurs. Sa voix étoit très-agréable, & il jouoit très-bien du luth. Mais la peinture eut encore pour lui de plus grands attraits; il l'apprit de Jean Bellin, qu'il ſurpaſſa bientôt. L'étude qu'il fit des ouvrages de Léonard de Vinci l'avança beaucoup, & celle de la nature acheva de le perfectionner. Le Titien, frappé de ſes talents, ſe mit chez lui pour tâcher de lui dérober les ſecrets de ſon art; mais Giorgion, s'étant apperçu de ſon deſſein, le congédia ſur le champ. L'on prétend que c'eſt lui qui introduiſit à Veniſe la coutume de peindre les dehors des maiſons. Il commença par la ſienne, pour s'attirer beaucoup d'occupation: ce moyen lui réuſſit. On lui donna pluſieurs façades, où il épuiſa les ſujets des métamorphoſes & des amours des dieux. Une maîtreſſe qu'il avoit, & qui lui devint infidelle, fut, dit-on, la cauſe de ſa mort; d'autres l'attribuent à la peſte qu'il gagna chez cette maîtreſſe. Il n'avoit que trente-deux ans.

Le Giorgion ne deſſinoit rien qu'après nature; mais il cherchoit moins à donner de la correction que de la rondeur à ſes figures. Par ſa maniere d'employer peu de teintes, & de peindre avec une franchiſe qui imite la fraîcheur de la chair, on croit voir paſſer le ſang dans les veines. Rien ne paroît ſi facile que ſon travail; &, ſous la fonte des couleurs, il en a caché la plus grande partie. On ne peut qu'admirer la facilité de ſon génie, l'abondance de ſes penſées, le feu de ſon imagination, le relief de ſes figures, l'harmonie de ſes couleurs, le beau clair-obſcur qui y regne avec une grande vérité. Il peignoit la chair, donnoit la vie & même l'eſprit à ſes portraits. Ses payſages ne ſont pas moins eſtimés; la touche y égale le coloris. On lui reproche de manquer de correction, défaut aſſez ordinaire aux peintres de ſon pays. On pourroit même ſouhaiter dans ſes tableaux plus d'expreſſion,

plus d'invention, & une plus belle ordonnance. Malgré cela, les peintres Vénitiens ſe font honneur de l'avoir à leur tête. On ne lui connoît que deux éleves, Fra Sébaſtien del Piombo, & le Titien. Le roi poſſede pluſieurs morceaux de ce célebre artiſte; on en voit auſſi quelques-uns au Palais-Royal. On a gravé d'après lui.

GIOTTINO, peintre, ſurnommé ainſi, parce qu'il imitoit beaucoup la maniere de Giotto, s'appelloit *Thomas di Lappo*, étoit fils d'Etienne, auſſi peintre, & naquit à Florence en 1324. Le tableau le plus conſidérable qu'il ait fait, eſt celui où il repréſenta dans le palais de Podeſta le mauvais traitement que le duc d'Athenes & ſes partiſans reçurent des Florentins, quand ceux-ci les chaſſerent de leur ville en 1342. Il ſeroit trop long d'expliquer le ſujet de ce tableau, qui ne peut être intéreſſant que pour les habitants de Florence, & qui d'ailleurs n'eſt remarquable que par la bizarrerie des vêtements, & la difformité des figures prêtées à ces victimes de l'animoſité du peuple. On ſçait qu'à l'époque dont nous parlons, la peinture étoit encore, pour ainſi dire, dans ſon enfance. Mais on voit avec plaiſir cet art faire des progrès, qui, quoique lents, annonçoient l'aurore d'un beau jour. Peut-être Giottino auroit-il hâté ces progrès, s'il eût vécu devantage; mais, né avec un tempérament foible & délicat, il mourut âgé de trente-deux ans, en 1356.

GIOTTO, peintre, né à Florence en 1336. Il fut éleve de Cimabué, qui le tira de la campagne où il gardoit un troupeau, & qui reconnut ſes diſpoſitions naturelles pour la peinture, en lui voyant deſſiner des moutons ſur une brique. Formé par les leçons d'un tel maître, Giotto le ſurpaſſa bientôt. Il abandonna la maniere ſeche & groſſiere des peintres de ce temps-là; & il fut le premier qui fit des portraits au naturel, dont l'uſage étoit comme perdu. Cependant ſes ouvrages, qui étoient alors regardés

comme des merveilles de l'art, ne fixeroient aujourd'hui l'attention que pour montrer les progrès que la peinture a faits depuis ce temps-là. On peut en juger par ce grand tableau de moſaïque, qui eſt à préſent au deſſus de la grande porte de l'égliſe de S. Pierre. C'eſt ce qu'on appelle *la nave del Giotto*, où l'on voit S. Pierre marchant ſur les eaux. L'occaſion pour laquelle cet artiſte avoit été appellé à Rome, mérite d'être rapportée.

Benoît XI, qui venoit de ſuccéder à Boniface VIII, ayant deſſein de faire travailler aux ornements & à la décoration des égliſes, envoya un gentilhomme à Sienne & à Florence pour emmener à Rome les peintres les plus célebres. Après en avoir vu quelques-uns, il s'adreſſa à Giotto, auquel il demanda quelque deſſin de ſa façon qu'il pût montrer au pape. Giotto, qui étoit d'un caractere jovial & facétieux, & qui d'ailleurs étoit extrêmement adroit à deſſiner, ſe fit donner auſſi-tôt du papier; & avec un pinceau, ſans le ſecours d'aucun autre inſtrument, il traça un cercle qu'il remit en ſouriant entre les mains du gentilhomme. Celui-ci eut d'abord de la peine à le prendre, & il inſiſta pour avoir un autre deſſin. Mais Giotto l'aſſura que celui-là ſeul ſuffiſoit, qu'il pouvoit le préſenter hardiment avec ceux des autres peintres, & qu'on en connoîtroit bien la différence. En effet, ce cercle étoit ſi bien tracé & ſi parfait dans ſa figure, que lorſqu'on ſçut de quelle maniere il avoit été fait, il parut une merveille; & on ne balança point à préférer Giotto aux autres peintres. Telle eſt l'hiſtoire de ce qu'on appelle en Italie l'O de Giotto, qui donna même auſſi-tôt lieu à ce proverbe: *Tu ſe piuttondo che l'O di Giotto*, pour ſignifier un homme groſſier & un eſprit qui n'eſt pas fort ſubtil. Ce peintre eut le bonheur d'être lié intimement avec le célebre le Dante, qui lui fourniſſoit ſouvent des penſées pour la compoſition de ſes ouvrages. Il eut encore pour ami Pétrarque, qu'il avoit connu à Avignon, dans le temps qu'il y alla travailler pour le pape Clément V, qui le combla de biens

& d'honneurs. Les éloges de ces deux grands poëtes ont contribué beaucoup plus à ſa gloire que ſes propres ouvrages.

GIRARDON, (*François*) ſculpteur, né à Troies en Champagne en 1667, mort à Paris en 1715 le 1er Septembre, le même jour que Louis XIV. Son premier maître fut Laurent Maziere, qu'il quitta pour ſe mettre ſous la direction de François Anguier. Il y fit de ſi grands progrès, qu'il acquit bientôt une réputation brillante. Louis XIV, charmé de ſes talents, l'envoya à Rome pour qu'il les perfectionnât, & lui donna une penſion de mille écus. L'étude des chefs-d'œuvre antiques fut en effet extrêmement utile à cet artiſte : il y puiſa cette correction de deſſin, ce goût vrai, ce ſentiment de la nature qu'on remarque dans tous ſes ouvrages. De retour en France, il conſacra preſque tous ſes travaux à l'embelliſſement des maiſons royales. La ville de Paris poſſede néanmoins deux monuments de ſa main, qui atteſtent ſon génie, & qui feront paſſer ſon nom à la poſtérité la plus reculée. L'un eſt le tombeau du cardinal de Richelieu dans l'égliſe de la Sorbonne. Que d'idées poétiques ne retrace-t-il pas ? Il préſente la figure du miniſtre à demi couché ſur un eſpece de lit antique, comme au ſein d'un éternel repos. Le prélat tient une main ſur ſon cœur, ſymbole de ſon zele pour la gloire de Dieu, à qui il ſemble offrir de l'autre main un de ſes ouvrages. La Religion le ſoutient, & lui promet la récompenſe due à ſes rares talents ; tandis que la Science, affligée de ſa perte, eſt à ſes pieds languiſſante & inconſolable. Deux génies portent le cartel aux armes de Richelieu, ornées des marques de ſa dignité. On ne ſçait qu'admirer le plus, ou l'effet du tout enſemble, ou la beauté du travail. On prétend cependant que ce mauſolée eſt du deſſin du célebre le Brun, & que Girardon n'a que le mérite de l'exécution : on convient qu'elle eſt parfaite, mais que c'eſt à cela ſeul que ſe réduiſoient ſes talents ; car il étoit

incapable, ajoute-t-on, d'imaginer rien de grand & de ſublime par lui-même.

Le ſecond monument érigé dans Paris par notre artiſte, & qu'on regarde comme ſon chef-d'œuvre, eſt la ſtatue équeſtre de Louis le Grand à la place Vendôme, où la ſtatue & le cheval ſont d'un ſeul jet. La proportion des rapports entre ce trophée & les bornes de la place qu'il décore, l'attitude noble du héros, la fierté du cheval, l'exécution parfaite des acceſſoires, tout concourt à former le coup d'œil le plus impoſant & le plus magnifique. Les ouvrages de Girardon à Verſailles ne ſont pas moins dignes d'admiration. Que dirons-nous ſur-tout de l'Enlevement de Proſerpine par Pluton, morceau qui peut le diſputer aux ſtatues les plus renommées de l'antiquité? Ne ſuffit-il pas encore de citer les Bains d'Apollon, ouvrage unique en ſon genre, plein de graces, d'expreſſion, de naturel, & où l'on croiroit que le marbre vit & reſpire? La plupart des figures qui furent faites aux Invalides, ont été exécutées d'après ſes modeles. Mais trop occupé, dit M. Dandré Bardon, pour pouvoir travailler lui-même ſes marbres, il abandonna cette partie eſſentielle de la ſculpture à des artiſtes qui, quoique habiles, n'ont pas jetté dans l'exécution tout l'eſprit & toute la vérité que la main des auteurs y imprime ordinairement.

Après la mort de le Brun, arrivée en 1690, le roi donna à Girardon la charge d'inſpecteur général de tous les ouvrages de ſculpture. Ses illuſtres confreres, tels que les Coyſevox, les Couſtou, furent les premiers à féliciter leur ami de cette nouvelle faveur du monarque qui ne ceſſoit de le combler de ſes bontés; mais ils ne voulurent jamais reconnoître en lui une ſupériorité qui les mettoit dans une dépendance en quelque ſorte humiliante pour leurs talents. On dit, dans le temps, que le célebre Pujet, qui avoit à ſe plaindre des procédés de Girardon, à cauſe de la jalouſie que celui-ci avoit conçue de ſes chefs-d'œuvre immortels, fut très-ſenſible à la préférence qu'on

lui avoit donnée pour la place de directeur général, & qu'il ſe retira pour lors en Provence. (*Voyez cependant ce que nous en diſons dans ſon article.*) Girardon avoit été reçu de l'académie de peinture & de ſculpture en 1657, profeſſeur en 1659, recteur en 1674, & chancelier en 1695, après la mort de Pierre Mignard. Il eut une femme, Catherine du Chemin, morte en 1698, qui ſe rendit célebre par le talent ſupérieur de peindre les fleurs. Elle mérita d'être reçue à l'académie. Son illuſtre époux éleva à ſa mémoire le beau mauſolée qu'on voit dans l'égliſe de S. Landry. Ce monument d'amour conjugal fut exécuté, d'après le modele qu'il en fit lui-même, par Nourriſſon & le Lorrain, deux de ſes éleves.

GIULIANO DA MAYANO, architecte & ſculpteur, né en 1377, mort en 1447. Il étoit fils d'un graveur du village de Mayano, près de Fiéſolé. Il s'appliqua d'abord à la ſculpture, & devint enſuite architecte. Appellé à Naples par le roi Alphonſe, il bâtit le magnifique palais de Poggio Réalé. Il éleva au château neuf de cette ville une porte en marbre, d'ordre Corinthien, dans le goût d'un arc de triomphe. Il l'embellit avec des figures plus grandes que nature, & avec des bas-reliefs de marbre, qui ſont encore très-bien conſervés. Le pape Paul II l'appella à Rome où il fit quelques ouvrages: les principaux ſont le palais & l'égliſe de S. Marc. De retour à Naples, il y finit bientôt après ſa carriere. Le roi Alphonſe le regretta beaucoup. Il ordonna qu'on lui érigeât un tombeau de marbre. Cet artiſte avoit un frere nommé *Benoît*, habile ſculpteur & graveur en bois, & qui réuſſit en architecture. Ce fut lui qui conſtruiſit la coupole de l'égliſe de Lorette, & qui fit le modele du palais Strozzi à Florence.

I. GOLTZIUS, (*Hubert*) peintre & graveur, né à Wanlo en 1526, mort à Bruges en 1583. Après avoir employé ſa jeuneſſe à l'étude des belles-lettres, il ſe mit ſous la direction de Lambert Lombard, pour ap-

prendre la peinture. Les deſſins qu'il faiſoit d'après l'antique lui donnerent l'envie d'aller ſur les lieux. Il fit donc le voyage de l'Italie, où il ramaſſa des matériaux immenſes, & parcourut la France & l'Allemagne. De retour dans ſa patrie, il publia d'abord un ouvrage très-ſçavant ſur les vies des empereurs Romains juſqu'à Charles-Quint & Ferdinand: il y joignit les portraits de ces empereurs, tirés des médailles de leur temps, & qu'il grava lui-même. Quelques temps après il publia un nouvel ouvrage ſur les fêtes & les triomphes des Romains, depuis la fondation de Rome juſqu'à la mort d'Auguſte. Ce livre eſt orné de médailles gravées par lui-même, ainſi que les belles médailles grecques qui ornent ſon hiſtoire des Grecs & la deſcription de leurs villes. On doit remarquer qu'il avoit une imprimerie chez lui, & qu'il ne négligeoit rien pour embellir ſes ouvrages de toutes les beautés typographiques. Ses ouvrages en peinture ſont fort rares, quoiqu'il ait beaucoup travaillé. Il eut pluſieurs enfants de ſa premiere femme, auxquels il donna des noms Romains, tels que *Marcellus*, *Julius*, &c. Il ſe remaria avec une femme qui lui donna tant de chagrin, qu'il en mourut. Il eut, dit M. Deſcamps, les talents, les vertus & les chagrins domeſtiques de Socrate.

II. GOLTZIUS, (*Henri*) peintre & graveur, de la même famille que le précédent, né à Mulbracht dans le duché de Juliers, mort à Harlem en 1617. Eleve de ſon pere & de Jacques Léonard pour la peinture, il s'adonna de lui-même à la gravure, dans laquelle il fit de ſi grands progrès, que Coornhert, ſurpris de ſon talent, l'employa, non pas en écolier, mais en maître. Il l'engagea lui & ſa famille à le ſuivre en Hollande; & ils allerent s'établir à Harlem, où Goltzius épouſa une veuve, qui avoit un fils nommé *Jacques Mathan*, duquel il fit dans la ſuite un habile graveur. Cependant le deſir de voir l'Italie lui fit abandonner toutes ſes affaires domeſtiques. Son admira-

tion, en voyant tant de merveilles, ſuſpendit preſque toutes les fonctions extérieures de ſon ame, & l'abſorba de telle maniere, qu'il avoit l'air d'un imbécille. Mais il ne laiſſoit pas de mettre à profit le temps qu'il employoit à les conſidérer : il étoit ſans ceſſe occupé à les deſſiner. Il s'amuſoit, dans ſes heures perdues, à ſe mêler ſouvent avec ceux qui achetoient & vendoient des eſtampes. Il vit le cas particulier que l'on faiſoit des ſiennes; &, en écoutant ce qu'on en diſoit, il profitoit des louanges & des critiques.

Quoiqu'il ait commencé à l'âge de quarante-deux ans à peindre, le nombre de ſes tableaux eſt conſidérable. Le cabinet de l'empereur & beaucoup d'autres en conſervent une grande quantité. En général ſa couleur eſt naturelle, & le nu eſt ſçavant pour les contours. Il fit des prodiges dans la peinture ſur verre, mais ils ne ſont rien en comparaiſon de ſes gravures. Son burin eſt ferme, facile & agréable; mais ſa maniere manque d'intelligence, & ne rend pas toujours le caractere propre de l'objet qu'il avoit à traiter. Cependant les connoiſſeurs font un grand cas de ſes eſtampes, & ſur-tout de celles qu'on nomme les *ſix chefs-d'œuvre de Goltzius*, parce que cet artiſte les grava pour faire voir, qu'outre la maniere qui lui étoit propre, il ſçavoit encore imiter parfaitement celle de divers autres maîtres, tels qu'Albert Durer, Lucas de Leyde, &c. Ces pieces repréſentent l'Annonciation de la Vierge, la Viſitation, la Nativité du Sauveur, la Circonciſion, l'Adoration des Rois, & une Sainte Famille.

GONICHON, opticien François, mort depuis peu d'années. Après avoir échappé en Amérique à la fureur des Natchés, près deſquels étoit établie une de nos colonies, où il réſidoit en qualité d'ingénieur, il revint en France, & il s'aſſocia avec Pâris, qui lui fit part de ſes projets & qui le rendit ſpectateur de ſes procédés; ce qui lui mérita une partie des éloges que

Pâris ne lui envia jamais, & qu'il n'a jamais cherché à détruire. Ils vécurent assez long-temps ensemble; mais la société fut enfin rompue. Alors Gonichon s'appliqua uniquement à la fabrique des lunettes à lire, des lunettes d'opéra, & des lunettes d'approche d'une certaine longueur. Il se servoit, pour polir les verres de ses lunettes, d'une machine ingénieuse, de l'invention des deux associés, laquelle subsiste encore aujourd'hui. Tous les acquéreurs ont eu lieu d'être satisfaits de la régularité & du bon effet des instruments de Gonichon, sur lesquels il mettoit son nom, pour que personne ne fût trompé.

GONNELLI, (*Jean*) surnommé l'*Aveugle de Combassi*, parce qu'il étoit aveugle & qu'il étoit né à Combassi, bourg de la Toscane auprès de Volterre, exerça la profession de sculpteur & de peintre dans le dix-septieme siecle. Il peut figurer dans l'histoire de ces aveugles dont on rapporte des choses si merveilleuses, & qui prouvent que le sens du toucher supplée très-efficacement en eux à celui de la vue. Avant de devenir aveugle, Gonnelli avoit appris l'art de la sculpture sous Pierre Tacca, disciple de Jean de Bologne; mais, quoiqu'il eût perdu la vue à l'âge de vingt ans, il ne cessa point de travailler. Un auteur moderne rapporte que cet artiste modeloit ses figures par le secours du tact, & qu'elles étoient aussi finies, aussi correctes que s'il eût joui de la vue. Il entreprit de faire des portraits, &, par le même secours, promenant sa main sur les traits de l'original, & les copiant, il parvint à attraper la ressemblance la plus parfaite. Le premier portrait qu'il fit de cette maniere fut celui de Côme I, d'après une statue très-ressemblante de ce prince, sur laquelle Gonnelli modela la sienne. Le second fut celui d'Urbin VIII, aussi frappante pour sa ressemblance, que celle de Côme.

GOUJON, (*Jean*) sculpteur & architecte, mort en 1572. Cet artiste, qu'on peut appeller le pere &

le reſtaurateur de la ſculpture en France, fleurit dès le regne de François I, & retraça dans ſes ouvrages les beautés ſimples de l'antique. Il fit de ſi grands progrès dans la ſculpture, qu'on le nomme le *Correge des ſculpteurs*. Il eſt noble, ſimple & majeſtueux comme ce grand peintre; & ſi quelquefois, à ſon exemple, il a péché contre la correction, il eſt toujours plein de graces. Perſonne ne l'a ſurpaſſé pour les figures de demi-relief. Rien n'eſt plus beau en ce genre que ſa fontaine des SS. Innocents, rue Saint-Denis à Paris. L'intelligence qui a ménagé les tournants des objets, en laiſſe appercevoir toute la rondeur. Les figures n'y paroiſſent nullement appliquées ſur un fond: elles ont ſur leur milieu une ſaillie ſuffiſante, qui leur prête la convexité du naturel, & qui les met en harmonie avec l'enſemble dont elles ſont portion. Cet ouvrage eſt un de ceux par le ſtyle duquel les ſculpteurs modernes ſe rapprochent le plus des ſculpteurs anciens. Il préſente une compoſition d'une noble ſimplicité; des Naïades deſſinées d'un goût correct, dans des proportions ſveltes, & dans des attitudes annimées par les graces. Leurs draperies légeres, comme étoient celles dont on uſoit anciennement dans l'iſle de Cos, laiſſent décemment entrevoir le nu qu'elles cachent, & n'y ſont adhérentes qu'avec une ſorte de diſcrétion. Des perſonnages des deux ſexes & d'âges divers y forment de gracieux contraſtes, & concourent tout à-la-fois à l'agrément & à l'effet.

L'architecture de cette fontaine, que Goujon conduiſit conjointement avec Pierre Leſcot, eſt aſſez médiocre. D'ailleurs la ſituation de ce monument eſt très-déſavantageuſe. L'hôtel de Carnavalet, bâti ſur les deſſins de cet artiſte, eſt exempt de ces défauts. Auſſi le fameux Manſard, qui fut chargé de l'achever, ne changea-t-il rien dans la diſtribution & dans la décoration, contre cet uſage ſi commun de tous les temps. On voit dans la cour de cet hôtel un bel ordre Corinthien, avec une friſe très-riche, où l'on remarque pluſieurs enfants entremêlés dans des feſtons. Quoi-

que la ſculpture ſoit parfaite, on trouve cependant une ſorte de confuſion dans l'enſemble de cette compoſition, lorſqu'on s'en éloigne un peu. On fait encore beaucoup de cas de la tribune, ſoutenue par des cariatides giganteſques, que cet artiſte a faite au Louvre, dans la ſalle des Cent-Suiſſes. Sarrazin, célebre ſculpteur, n'a cru pouvoir mieux faire que d'imiter ces figures d'un goût exquis & d'un deſſin admirable. On croit que Goujon a travaillé au deſſin des façades du vieux Louvre, conſtruites ſous Henri II, à cauſe du bel accord qui regne entre la ſculpture & l'architecture.

GOURMOND, (*Gilles*) habile imprimeur du ſeizieme ſiecle. Il eſt le premier qui ait imprimé à Paris des livres grecs & hébreux. Il publia en 1507 un recueil in-4°, qui contenoit différents opuſcules grecs, tels que les ſentences ou apophtegmes des ſept ſages de la Grece, les vers d'or de Pythagore, le poëme moral de Phocylide, les vers de laSibylle d'Erythrée, au ſujet du dernier jour du monde, avec un alphabet grec & quelques autres petites pieces. Cet ouvrage fut ſi bien reçu, que ce ſuccès encouragea le même imprimeur a donner la même année trois autres livres grecs, ſçavoir, *Homeri Batrachomyomachia*, in-4°; *Herſodi Opera & dies*, in-4°; & la *Grammaire Grecque de Chryſoloras*, in-4°. Il publia encore, les années ſuivantes, pluſieurs autres ouvrages Grecs, comme les *Idyles de Théocrite*, quelques *Œuvres de Lucien*, une ſeconde édition de la *Grammaire de Chryſoloras* en 1511, la *Gnomologie* & le *Lexicon grec d'Aldus* en 1512, la *Grammaire de Théodore Gaza* en 1516, &c. Cet habile imprimeur avoit coûtume de mettre ſa deviſe au commencement ou à la fin de ſes éditions, & quelquefois au commencement & à la fin tout enſemble, avec ces paroles françoiſes: *Toſt ou tard, prés ou loing, a le fort du foible beſoin*; puis ſon nom *Gillès* ou *Ægidius Gourmond*. Sa deviſe étoit quelquefois trois couronnes, avec le 25ᵉ verſet du 37ᵉ pſeaume: *Junior*

fui, etenim ſenui, &c. en hébreu, & en grec au deſſous de l'hébreu. Ses éditions ſont fort eſtimées par les amateurs de l'antiquité : il continua d'imprimer juſqu'au-delà de l'année 1527.

GRAF, (*Hans*, c'eſt-à-dire *Jean*) peintre, né à Vienne vers 1680, mort dans la même ville. Il étoit éleve de Van-Alen, bon peintre. Sans être ſorti de ſa patrie, ſa réputation ne s'eſt pas moins répandue. Il ſe plaiſoit à peindre des ſujets de caprice, des places publiques, où il repréſentoit une foule de peuple, des chevaux & d'autres animaux, une baſſe-cour, la boutique d'un maréchal, &c. Tout eſt bien grouppé, deſſiné & touché avec eſprit. Son maître l'aimoit ſi tendrement, qu'il lui donna ſa belle-ſœur en mariage.

GRAHAM, célebre horloger de Londres, mort dans ce ſiecle. Il a fait dans l'horlogerie pluſieurs belles découvertes qui lui aſſurent un nom immortel. La principale eſt l'*échappement à cylindre*, qu'on nomme ainſi, parce que ſa verge eſt un demi-cylindre, dont l'axe du balancier occupe le centre. On l'appelle encore *échappement à repos*. En 1721, Graham trouva qu'une excellente pendule varioit de quatorze ſecondes par jour, entre le plus grand froid & le plus grand chaud de l'année, dans un appartement ordinaire ; & de trente ſecondes dans un lieu plus expoſé & placé ſous les toits. Or trente ſecondes de retard dans un jour, ſuppoſent un allongement de trois dixiemes de ligne dans le pendule. Cet habile homme imagina un moyen pour remédier à ces inconvénients. Pour cet effet, il remplit un canon qui ſervoit de verge au pendule, avec du mercure qui ſe dilatoit vers le haut, autant que le canon ſe dilatoit vers le bas : on ſçait que le volume du mercure varie de l'hiver à l'été. Mais il faut avouer que cette méthode n'eſt pas tout-à-fait juſte ; & depuis lui on en a trouvé d'autres qui ſont, dit-on, plus sûres.

Graham contribua beaucoup à la perfection des

inſtruments d'aſtronomie. Comme il poſſédoit ſupérieurement toutes les parties de ſon art, qui, étant la ſcience du mouvement, embraſſe tout ce qui concerne une machine quelconque, il en a exécuté ou dirigé un grand nombre avec le plus grand ſuccès. Dans les inſtruments de mathématiques il a porté la délicateſſe & l'exactitude des diviſions au plus haut point de préciſion. Il devint membre de la ſociété royale de Londres, & étoit de la ſecte des Quakers.

GRAND, (*Marc-Antoine* LE) acteur & auteur dramatique, né à Paris le même jour que Moliere mourut. Il fut reçu aux François en 1702, après avoir été en Pologne, d'où le Grand-Dauphin le fit venir. Il avoit la voix belle & ſonore, mais la taille petite, peu majeſtueuſe, & une figure à laquelle on eut d'abord de la peine à s'accoutumer. On rapporte même à ce ſujet, qu'un jour qu'il avoit joué un grand rôle tragique où il avoit été mal reçu, il harangua le public, & finit par dire : *Meſſieurs, il vous eſt plus aiſé de vous accoutumer à ma figure, qu'à moi d'en changer.* Du reſte il entendoit bien le jeu du théâtre. Il repréſentoit les rois dans le tragique; & dans le comique il jouoit bien les rôles à manteau & ceux de payſan. On a de lui vingt-trois pieces pour les comédiens François ou pour les Italiens, dont quelques-unes ſont reſtées au théâtre. Il mourut en 1728. Il laiſſa un fils qui s'acquittoit avec ſuccès des rôles à récits dans le tragique, & de pluſieurs rôles dans le comique. Il eſt mort depuis quelques années, s'étant retiré du théâtre en 1758, doyen des comédiens François.

GRANDJEAN DE FOUCHY, (*Philippe*) né à Mâcon en 1666, de Philibert Grandjean de Fouchy, & d'Antoinette Deſſaigues, d'une famille ancienne du Mâconnois, ſe rendit à Paris après la mort de ſon pere pour y ſuivre un procès. Il avoit embraſſé l'état eccléſiaſtique par raiſon & par obéiſſance. Il deſcendit à Paris chez un ami qui le condui-

ſit par-tout où ſes affaires l'appelloient, & qui dans les intervalles lui fit voir ce qu'il y avoit de curieux dans cette grande ville. Il le mena dans divers ateliers, & enfin dans une imprimerie. Là, ce jeune abbé fut ſaiſi d'admiration & d'étonnement. Il fut frappé de ce ſpectacle nouveau pour lui, & examina avec beaucoup d'attention le méchaniſme de cet art merveilleux. Mais ſon admiration n'alla pas juſqu'à tout approuver. Son goût exquis pour les belles formes lui découvrit les imperfections des différents caracteres qui étoient alors en uſage, & il ſe propoſa de les réformer pour ſon amuſement. En effet, dans le même jour il traça pluſieurs lettres capitales avec une sûreté de main, une juſteſſe & une préciſion qui auroient fait honneur à un homme conſommé dans l'art. Son ami qui vint le voir le lendemain, appercevant ces eſſais ſur ſa table, s'en ſaiſit, & conçut un projet qu'il réaliſa. Il alla trouver M. le chancelier de Pontchartrain, qui en fut ſi ſurpris, qu'il promit d'en parler à Louis XIV. Le roi écouta M. de Pontchartrain, & le chargea de mettre en œuvre le jeune homme. En conſéquence M. de Pontchartrain le fit venir, lui ordonna de la part du roi de quitter l'habit eccléſiaſtique; &, lui remettant un brevet par lequel le roi le retenoit à ſon ſervice, lui recommanda de s'occuper ſpécialement de tout de qui pouvoit concerner l'imprimerie. Quant à l'exécution de la réforme des caracteres, il le renvoya à M. l'abbé Bignon.

Le jeune Grandjean obéit à l'ordre du roi; mais il ne quitta pas ſans peine l'habit eccléſiaſtique, qui lui promettoit une fortune plus sûre & plus rapide. Il alla donc trouver M. l'abbé Bignon, dont il fut très-accueilli. Ce ſçavant goûta ſon plan & ſa perſonne, & ils furent par la ſuite très-liés d'amitié. Grandjean réforma preſque tous les poinçons & toutes les matrices de l'imprimerie, & imagina divers inſtruments d'une très-grande ſimplicité, à l'aide deſquels on pouvoit tracer avec sûreté tel angle qu'on deſiroit, même d'une ligne quarrée, frapper & juſtifier les matrices, &c.

Entre

Entre les caracteres qui ont fait la réputation de cet artiſte, on diſtingue le neuvieme, qui a ſervi à l'impreſſion des médailles de Louis XIV, & le onzieme avec lequel on a fait la Préface de cet ouvrage. Il logeoit alors aux Porcherons; mais l'air de ce quartier ne lui paroiſſant pas convenable à la ſanté de ſa femme, il vint demeurer à l'Eſtrapade. A peine y fut-il arrangé, que la goutte & la gravelle réunies lui cauſerent la mort. Il termina ſa trop courte carriere à l'âge de quarante-huit ans, le 6 Mai 1714, regretté des vrais artiſtes.

Louis XIV faiſoit beaucoup de cas des caracteres de Grandjean. Quand Philippe V, aſſis ſur le trône d'Eſpagne, lui demanda une frappe des matrices des caracteres de l'imprimerie Royale, Louis XIV les refuſa. Ce refus prouve combien il les eſtimoit, puiſqu'il ne vouloit pas conſentir à s'en deſſaiſir en faveur de ſon petit-fils, qui avoit obtenu de lui, ſans aucune réſiſtance, les troupes & l'argent dont il avoit beſoin.

GRANNACCI, peintre de Florence, mort en 1543, âgé de cinquante-ſept ans. Il étoit célebre pour les décorations & pour les maſcarades qui étoient alors en uſage à Florence pendant les jours du carnaval. Il fut l'inventeur de celles où l'on repréſente des actions héroïques & ſérieuſes. Laurent de Médicis lui en fit compoſer une, dont le ſujet étoit le triomphe de Paul Emile. Quoique jeune, il y montra beaucoup d'eſprit & de jugement, qui lui mériterent de grands éloges. Dans un voyage que le pape Léon X fit à Florence, Grannacci fut encore chargé d'une repréſentation du triomphe de Camille, qui ſurpaſſa de beaucoup tout ce que l'on avoit vu de lui. On ne peut qu'être affligé que ces ſortes de décorations, qui revenoient tous les ans, aient entiérement ceſſé. Ce ſpectacle, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme, étoit vraiment intéreſſant; il élevoit l'ame, retraçoit la fierté des anciens Romains, donnoit une idée aſſez naturelle de leurs triomphes, & favoriſoit en même

temps les arts, en donnant à ceux qui les exerçoient l'occaſion de développer leurs talents. Grannacci fut choiſi par Michel-Ange pour travailler à ſes cartons; ce qui prouve qu'il ne devoit pas être dépourvu de mérite, puiſqu'il fut jugé digne de ſeconder un ſi grand homme.

GRARE, (*Jacques*) dit *Lape* & HUET, tous deux jongleurs. Nous ne rappellons ici ces noms obſcurs, que pour avoir occaſion de donner le précis hiſtorique de la communauté des maîtres à danſer, joueurs d'inſtruments, tant hauts que bas, & hautbois de S. Julien des Mentriers. Les jongleurs, d'abord errans & vagabonds, ſe réunirent en 1331, & formerent une confrérie ſous l'invocation de S. Julien & de S. Geneſt. Ils ſe retirerent dans une ſeule rue à laquelle ils donnerent leur nom, & qui porte aujourd'hui celui de Saint-Julien des Meneſtriers: car en vieux langage *Meneſtreux*, *Meneſtrel* ſignifioit un joueur d'inſtrument; &, au lieu de dire un *vielleux*, on diſoit un *Meneſtrel* ou *Meneſtrier*. Les deux jongleurs dont il eſt ici queſtion, formerent le projet de faire bâtir un hôpital pour ſervir de retraite aux pauvres meneſtrels. Pluſieurs de nos rois confirmerent leur aſſociation, & leur donnerent des réglements, par leſquels on voit que c'étoit à eux que l'on s'adreſſoit pour les noces & les autres occaſions où il étoit queſtion de danſer. Le chef de cette compagnie avoit le titre de Roi, à l'exemple de tous les autres corps & communautés. Les meneſtriers ſont les ſeuls, avec les clercs des procureurs, qui aient conſervé juſqu'à nos jours cette ridicule parodie de la ſouveraineté. On ſçait que le chef de ces derniers s'appelle encore *Roi de la Baſoche*.

La chronologie des rois des Meneſtriers n'eſt pas exactement connue. Tout ce qu'on ſçait de poſitif, c'eſt que Guillaume Dumanoir I, eut l'adreſſe & le crédit de faire confirmer, la premiere année de ſon regne, par un édit enregiſtré au parlement le 22

Août 1659, de nouveaux ſtatuts qu'il avoit fabriqués de concert avec les principaux membres de la communauté. Ces ſtatuts, qui par la ſuite ont ſouvent été mal interprétés, ſont devenus la ſource de toutes les perſécutions que les muſiciens ont eſſuyées de la part des meneſtriers, & de tous les procès qu'ils ont eu à ſoutenir contre cette communauté. Guillaume II, fils & ſucceſſeur de Guillaume I, plus ambitieux & plus entreprenant encore que lui, réſolut de ſoumettre tous les muſiciens à ſon autorité, & de les obliger à payer les droits qui étoient dus à la communauté de S. Julien. Les organiſtes du roi & ceux de la chapelle furent les premiers qui entreprirent la défenſe de la liberté de l'art muſical. Il y eut un procès qui fut jugé au parlement en 1695, & par lequel le roi des meneſtriers fut débouté de ſes prétentions. On auroit cru que le calme devoit toujours régner après un arrêt ſi ſolemnel; mais en 1747 Guignon, étant parvenu à la couronne meneſtriere, renouvella ces prétentions. Un nouvel arrêt du parlement les foudroya en 1750, & aſſura aux muſiciens leur liberté, qui, depuis ce moment, ne fut jamais troublée par Guignon. (*Voyez ſon article.*) Il prit même le parti d'abdiquer volontairement ſa couronne, & de demander la ſuppreſſion de cette inutile royauté. En effet, par un édit du mois de Mars 1773, enregiſtré au parlement le 31 du même mois, elle a été ſupprimée, & les muſiciens ont été conſervés dans l'exercice d'un art qui, dans tous les ſiecles & chez toutes les nations du monde, a toujours été libre.

GRAVELOT, (*Hubert-François* D'AMVILLE) deſſinateur, né à Paris en 1699, mort dans la même ville en 1773. Il quitta ſes études pour prendre le crayon, & ſuivre le penchant qui l'entraînoit vers le deſſin. Son pere voulant favoriſer ſes vues, & ne rien négliger de ce qui pouvoit le rendre habile dans la profeſſion à laquelle il ſe deſtinoit, le fit entrer à la ſuite de M. le duc de la Feuillade, déſigné ambaſſadeur à

Rome, afin qu'il eût ſous les yeux les grands modeles de l'art, & qu'il ſe formât ſur leurs chefs-d'œuvre. Mais cette ambaſſade n'ayant point eu lieu, le jeune Gravelot revint de Lyon à Paris, où ſa vie diſſipée engagea ſon pere à l'envoyer à Saint-Domingue, en lui remettant tout ce qui lui étoit néceſſaire pour y commencer un établiſſement. Des circonſtances fâcheuſes contrarierent encore ces projets. La perte d'une pacotille, qui ſe montoit environ à quatorze mille livres, le plongea dans un tel chagrin, qu'il en devint dangereuſement malade, & ne guérit que par la force de ſon tempérament.

De retour à Paris, âgé pour lors d'environ trente ans, il ſe livra ſérieuſement au travail. Il deſſina ſous Reſtout, & prit même pluſieurs fois la palette; mais, quoique les eſſais de ſon pinceau euſſent l'approbation de Boucher, il lui coutoit trop de peindre, faute de s'y être exercé d'aſſez bonne heure. Ne ſe flattant pas de briller à Paris parmi un grand nombre d'artiſtes diſtingués par leurs talents, il paſſa en Angleterre où il fut bientôt fort occupé, d'autant plus que ſon génie ne ſe bornant pas à compoſer des ſujets d'hiſtoire, il traitoit le genre de l'ornement avec beaucoup de goût, & dans des formes propres à des pieces d'orfévrerie & à des bijoux. Connu & fort accueilli des peintres Anglois le plus en réputation, il les porta à former une ſociété dans un lieu deſtiné à des aſſemblées académiques, où ils ſe communiqueroient leurs compoſitions, & deſſineroient en commun d'après nature. Malgré les raiſons qui pouvoient le fixer à Londres, il prit cependant le parti, en 1745, de quitter cette ville après un ſéjour d'environ treize ans, & pendant lequel il grava d'après ſes deſſins quelques petites eſtampes de très-bon goût.

Il revint en France en paſſant par la Hollande. Il ne fut pas long-temps à Paris ſans occupation. On remarqua dans ſes compoſitions un génie fertile, noble, élevé, & une attention judicieuſe à chercher les circonſtances les plus propres à rendre ſon ſujet heu-

reux. Il arrivoit ſouvent qu'on laiſſoit à ſon jugement le choix de l'inſtant le plus avantageux à ſaiſir dans un événement. Comme il avoit acquis de profondes connoiſſances par une lecture réfléchie, il ſçavoit mettre une grande vérité de convenance dans les détails. Enfin, ſévere obſervateur du coſtume & de la perſpective linéaire, il avoit la facilité d'orner un ſujet de morceaux d'architecture qu'il connoiſſoit parfaitement. Pour donner une idée de ſes talents, il ſuffit de citer ſes deſſins pour les eſtampes de l'édition de *Racine*, par M. Luneau de Boisjermain, des *Contes Moraux* de M. Marmontel, des éditions de *Bocace* & de l'*Arioſte*, & ſur-tout de la grande édition des *Œuvres de M. de Voltaire*, qui, pénétré de l'idée de ſon mérite, ſe repoſoit entiérement ſur lui du choix du ſujet. Gravelot partageoit ſon temps entre l'application à deſſiner, & la lecture, pour laquelle il avoit une véritable paſſion; ce qui étoit cauſe qu'il ſe répandoit fort peu dans le monde. Ce n'étoit pas cependant par miſanthropie qu'il évitoit les hommes; ſes inclinations étoient douces, ſes mœurs honnêtes, & ſa converſation intéreſſante. Pendant les dernieres années de ſa vie il travailla peu, parce que ſa vue s'étoit affoiblie. M. d'Amville, de l'académie des ſciences, célebre par ſes profondes connoiſſances dans la géographie, eſt le frere de cet artiſte.

GRAVURE, (*la*) eſt un art qui, par le moyen du deſſin & de l'inciſion ſur les matieres dures, imite les lumieres & les ombres des objets viſibles. On peut la diviſer en deux branches: la premiere eſt la *gravure ſur les métaux, les pierres précieuſes, les cryſtaux* & autres matieres; la ſeconde eſt la *gravure ſur bois ou ſur cuivre*, qui a l'avantage de multiplier ſes productions par le moyen des eſtampes.

La premiere branche de la gravure a été connue dans tous les temps. Il eſt aſſez difficile d'en fixer l'origine. Les Egyptiens, qu'on doit regarder comme les inventeurs des ſciences & des arts, pratiquerent ce-

lui-ci, & le communiquerent à leurs voiſins, qui à leur tour le tranſmirent aux autres peuples policés de la terre. Mais les Grecs furent ceux qui s'y diſtinguerent le plus. Il ne ſortoit preſque rien de leurs mains, qui ne fût accompli dans toutes ſes parties. Sans parler de leurs médailles & de leurs monnoies, qui ſont gravées ſupérieurement, on eſt frappé d'admiration, quand on examine leurs pierres fines gravées, qui excitent les recherches ſi empreſſées des amateurs. La correction du deſſin, l'élégance des proportions, la fineſſe des expreſſions, la naïveté des attitudes, un caractere ſublime, tout enfin s'y trouve réuni. Les plus habiles artiſtes en ce genre, furent Théodore de Samos, Pyrgolete qui vivoit du temps d'Alexandre le Grand, Solon, Polyclete, Apollonides, Dioſcoride, & quelques autres qui vinrent s'établir à Rome ſous l'empire d'Auguſte, & qui porterent leur art au dernier degré de perfection.

Cependant la plupart des chefs-d'œuvre ſortis de leurs mains furent diſperſés ou enſevélis ſous des ruines, lors de l'invaſion des Barbares : l'art qui les avoit produits fut auſſi preſque entiérement oublié. Il ne reparut avec un certain éclat, en Italie, que lorſqu'on y vit renaître le goût de la peinture & de la ſculpture. Laurent de Médicis, ſurnommé le *Magnifique* & le *Pere des Lettres*, ayant formé un aſſemblage précieux des pierres gravées qu'il avoit tirées de l'Aſie & de la Grece, anima quelques artiſtes à conſacrer leurs talents à cette ſorte de gravure : les modeles qu'ils avoient ſous les yeux les rendirent bientôt aſſez habiles pour mériter les éloges des connoiſſeurs. On compte un Jean *delle Cornivole*, ou *des Cornalines*, un Dominique *de Camei*, un Jean Antoine Roſſi, un Louis Anichini, un Alexandre Céſari, dit le *Grec*, & pluſieurs autres, tant monétaires que graveurs en pierres fines, qui ont exécuté de très-beaux morceaux. Quelques-uns même de ces artiſtes vinrent à bout de graver ſur le diamant, dont la dureté paroiſſoit impénétrable; & quelques autres ſçurent mettre en œu-

vre les gravures ſur des cryſtaux, ſur des verres colorés, ſur des coquilles, & ſur la nacre de perle. Mais il faut avouer que tous ces ouvrages des graveurs modernes ſont bien inférieurs à ceux des anciens : on ne ſçauroit aſſez répéter que la beauté de ceux-ci eſt ineſtimable.

Il doit paroître aſſez étonnant que les anciens, qui avoient trouvé le ſecret de graver ſur le bronze & ſur les pierres, n'aient point tenté de graver ſur le bois ou ſur le cuivre leurs excellents morceaux de peinture. Quelle perte pour nous ! & de combien de richeſſes ne ſommes-nous pas privés ! Nous jouirions aujourd'hui de quelques traces des rares productions de leur génie ; nous aurions du moins quelques images des grands hommes que nous admirons. Mais cette découverte de la ſeconde branche de la gravure étoit réſervée aux modernes, & elle ne parut qu'avec celle de l'imprimerie ; nous croyons même que l'une eſt la ſuite de l'autre, au moins quant à la gravure en bois, car on ſçait très-poſitivement que les premiers imprimeurs ſe ſervirent d'abord de caracteres gravés en bois. Or il étoit très-naturel que ceux qui avoient fait ces gravures, imaginaſſent auſſi de graver de la même maniere des fleurs, des fruits, des figures, &c. & de les imprimer également ſur le papier.

Cette ſorte de gravure étoit très-ancienne à la Chine & aux Indes, où l'on fabriquoit de temps immémorial des toiles peintes. Les premiers qui la cultiverent avec un eſpece de ſuccès en Europe, furent Albert Durer & Lucas de Leyde, dont on voit des eſtampes datées de l'année 1550. Ils eurent des ſucceſſeurs qui les ſurpaſſerent. Quelques-uns n'ont pas craint de repréſenter des ſuites d'hiſtoire ; &, quoique leurs figures ne ſoient que linéaires, il y en a qui ſe font rechercher par la hardieſſe & la légéreté du deſſin. Ces artiſtes furent d'abord connus en France ſous le nom de *Tailleurs en bois*, ce qui les a fait quelquefois confondre mal-à-propos avec les dominotiers,

c'eſt-à-dire avec ceux qui font le papier marbré. Parmi les plus célebres graveurs en bois que nous ayons eus, on diſtingue Vincent & Nicolas le Sueur, & M. Papillon, encore exiſtant, que l'on peut appeller le *dernier des Romains ;* car malheureuſement la gravure en bois eſt preſque entiérement négligée aujourd'hui. Les typographes devroient bien cependant l'encourager: les vignettes, les culs-de-lampe en bois, ſont bien plus analogues aux caracteres d'imprimerie, que lorſque ces ornements ſont exécutés en taille-douce.

Ce fut au commencement du ſeizieme ſiecle qu'on appliqua la gravure en bois à l'impreſſion des cartes à jouer; elle s'étendit enſuite à la coſmographie, & Gérard Mercator exécuta en bois quelques-unes de ſes cartes. Quelque temps après on commença parmi nous à imprimer des papiers dominotés. Ce premier pas conduiſit enfin aux toiles peintes, dont les premieres parurent au commencement du regne de Louis XIII.

La découverte de la gravure en bois procura celle en *camayeu* ou *de clair-obſcur*. On entend par-là une eſtampe imprimée ordinairement avec trois planches gravées en bois, dont la premiere marque le trait, la ſeconde les demi-teintes, en réſervant les lumieres, & la troiſieme les fortes ombres; ce qui imite parfaitement le deſſin. Quelques auteurs prétendent que Hugo da Carpi, qui vivoit au commencement du ſeizieme ſiecle, eſt auteur de cette ſorte de gravure; mais ils ſe trompent. Cette invention, faite en Allemagne, a précédé l'année 1500. On voit des camayeux datés de 1504, qui ne ſont pas ſans mérite. Au reſte nous croyons devoir avertir que, dans toute eſpece de gravure en bois, tous les traits qui doivent recevoir l'encre ou les couleurs à l'impreſſion ſont de relief, & tout ce qui doit demeurer en blanc eſt ciſelé & abattu.

L'origine de la *gravure en taille-douce* eſt plus difficile à débrouiller. On prétend, dit M. Baſan, que Finiguerra Maſo, orfevre de Florence, ayant coutume de tirer ſur de la terre ou ſur du ſoufre fondu

l'empreinte des gravures qu'il exécutoit pour émailler, imagina un jour (en 1460) que le noir qui s'amaſſoit au fond de ces gravures, & qui étoit reſté imprimé ſur ces empreintes, pouvoit s'attacher de même au papier, & faire paroître ſes deſſins ainſi gravés & imprimés, comme s'ils euſſent été faits à la plume. On ajoute qu'après des eſſais de toute eſpece, il trouva que le papier humecté étoit très-propre pour recevoir le noir broyé avec de l'huile, dont il empliſſoit les traits de ſes gravures; & qu'ayant communiqué ſa découverte à Baccio Baldini, ſon confrere, ce dernier ſe mit à ſon tour à graver quelques deſſins de Sandro Boticelli; enfin, que ces deſſins gravés ſont les premiers morceaux qui méritent de porter le nom d'eſtampes.

Voilà ce que diſent les Italiens, dont les raiſons ſont peu ſolides pour appuyer leurs prétentions. D'un autre côté, les Allemands revendiquent l'honneur de cette découverte. Pour nous, nous croyons qu'on ne doit l'attribuer qu'au haſard qui fit trouver la bouſſole, la poudre à canon, le téleſcope, & tant d'autres ſecrets admirables, dont on ne connoît point les inventeurs, Quoi qu'il en ſoit, cette gravure, qui dans les commencements étoit informe & groſſiere, fut bientôt cultivée avec ſuccès par des gens habiles. Quelques artiſtes Italiens la firent connoître en France ſous le regne de François I; mais elle ne parut avec un certain éclat que ſous les regnes ſuivants. Depuis elle a été portée à ſa perfection. Peut-on ſe flatter de ne pas la voir dégénérer aujourd'hui? Nous laiſſons cette queſtion à décider aux amateurs éclairés qui ſont à portée de faire la comparaiſon des chefs-d'œuvre produits par nos célebres artiſtes, & des jolis morceaux qui ornent actuellement nos livres & nos cabinets.

On ſçait que la gravure en taille-douce ſe diviſe en *gravure au burin* & en *gravure à l'eau-forte*. Pierre Manteigne, peintre Italien, vivant au commencement du ſeizieme ſiecle, eſt un des premiers qui a perfec-

tionné la gravure au burin, qui étoit alors dans ſon enfance. Après lui ſont venus des artiſtes qui ont acquis une réputation immortelle; tels ſont Goltzius, Sadeler, Pontius, Bolſwert, Bloemaert, Wiſcher, Poilly, Edelinck, Nanteuil, Drevet, & pluſieurs autres qu'il ſeroit trop long de nommer ici. Le fini & l'exécution préciſe ſont parfaitement bien rendus par la propreté du burin: les portraits ſur-tout demandent à être gravés de cette maniere.

On fait honneur au Parmeſan, mort en 1540, de l'invention de la gravure à l'eau-forte. D'autres diſent qu'Albert Durer s'étoit ſervi avant lui de l'eau-forte, pour faire mordre des eſſais tracés ſur des planches de cuivre verni; ce qui lui avoit réuſſi. Quel qu'en ſoit l'inventeur, il eſt certain que la longueur de la gravure au burin, & l'avantage d'un nouveau moyen beaucoup plus prompt, contribuerent à rendre la façon de graver à l'eau-forte plus générale & plus commune. Elle ſe chargea de faire les trois quarts des ouvrages qu'elle entreprenoit, laiſſant au burin le ſoin de leur donner un peu plus de propreté, d'accord & de perfection. L'eau-forte ne ſe borna pas même là; elle haſarda d'exécuter d'une façon libre des ouvrages entiers, & ſe débarraſſa du joug que lui avoit impoſé le burin. Mais bientôt on fut inondé de mauvaiſes productions, par la facilité qu'on trouvoit à opérer de cette maniere. Ce n'eſt pas qu'elle ne ſoit admirable entre les mains d'un habile deſſinateur; la hardieſſe & la facilité de la pointe ſervent encore mieux que le burin pour rendre l'hiſtoire, & particuliérement le payſage. La gravure à l'eau-forte eſt auſſi très-propre pour le petit: elle y donne un eſprit & un caractere de deſſin que le burin n'imiteroit qu'imparfaitement. Les plus célebres artiſtes qui ſe ſont diſtingués dans ce genre de gravure, ſont Callot, la Belle, Sylveſtre, Sébaſtien le Clerc, Deſplaces, Duchange, & ſur-tout l'immortel Girard Audran.

La *gravure en maniere noire*, & la *gravure en cou-*

leurs à l'imitation de la peinture, ſont des branches de la gravure en taille-douce. La maniere noire s'eſt appellée pendant un temps, en France, l'*art noir*. On prétend que le premier qui a travaillé en ce genre, eſt un prince Rupert. Smith & G. White ont été ſans contredit ceux qui y ont le mieux réuſſi. Les ſujets qui demandent de l'obſcurité, comme les effets de nuit, ou les tableaux dans leſquels il y a beaucoup d'obſcurité, comme ceux de Rembrant, ſont le plus d'effet: les portraits y réuſſiſſent encore aſſez bien. Les opérations de cette gravure ſont plus promptes, & les effets ſont plus moëlleux que ceux de la gravure au burin & à l'eau-forte; mais elle manque de fermeté, & elle eſt peu ſuſceptible d'un travaille varié, libre & ſpirituel.

L'invention de la gravure en couleurs eſt nouvelle: on doit la placer entre 1720 & 1730. Elle eſt due à Jacques-Chriſtophe le Blon, natif de Francfort, qui en fit les premiers eſſais à Londres, & qui paſſa en 1737 en France, où il forma des éleves. Cette eſpece de gravure rend imparfaitement les tons de chair, & ceux qui dominent dans les payſages & dans les ſujets d'hiſtoire; mais on y réuſſit très-bien à repréſenter des plantes, des fruits, & ſur-tout des figures d'anatomie.

De nos jours on a inventé la *gravure à l'imitation du crayon*, & la *gravure au lavis*. Trois artiſtes revendiquent celle qui eſt au crayon, le François, mort depuis peu d'années, & MM. Deſmarteaux & Magni. M. Gauthier d'Agoti a auſſi inventé une gravure en couleurs, ou du moins il l'a beaucoup perfectionnée.

Nous ne parlerons pas de la gravure en géographie, en lettres & en muſique, parce que les opérations en ſont purement méchaniques. Il n'en eſt pas de même de la *gravure en caracteres d'imprimerie*. Nous avons dit que les premiers imprimeurs ſe ſervirent d'abord de caracteres en bois. On ſçait que c'étoit Guttemberg & Fauſt. Schoiffer, leur aſſocié, inventa bientôt après des caracteres mobiles en fonte, dont l'uſage fut uni-

verſellement adopté. Pluſieurs artiſtes s'adonnerent à ce genre de travail avec le plus grand ſuccès. On diſtingue entr'autres Garamond & le Bé, dans le ſeizieme ſiecle; & de nos jours Fournier le jeune en France, & Baskerville en Angleterre.

GREUTER, (*Matthieu*) graveur, né en Allemagne, s'établit en Italie vers la fin du ſeizieme ſiecle. On a de lui pluſieurs eſtampes, entr'autres l'embraſement de Troye. Il eut un fils, nommé Jean-Frédéric, né à Francfort en 1566, & dont il fut le maître dans ſon art. Les eſtampes que le fils a gravées à Rome, où il fixa ſon ſéjour, lui donnerent la réputation de l'un des meilleurs graveurs de ſon temps : on y remarque beaucoup de correction de deſſin, ſur-tout dans les Forges de Vulcain, d'après Lanfranc ſon ami.

GRIPHE, (*François* & *Sébaſtien*) célebres imprimeurs. Ils étoient Allemands de nation, & préférerent la France à leur patrie : l'ainé s'établit à Paris, & le cadet à Lyon. Ils prirent l'un & l'autre pour deviſe l'animal dont ils portoient le nom : ſouvent ils n'ajoutoient aucunes paroles à leur griphon. Leur maniere d'imprimer étoit différente : François employoit des caracteres romains, Sébaſtien ſe ſervoit d'italiques, ſur-tout dans les in-8° & les in-12; mais ces caracteres étoient également bien choiſis, & d'une netteté admirable. Zélés tous deux pour le bien des lettres, & jaloux de leur réputation, ils n'imprimoient que de bons livres, & ne les expoſoient en vente qu'après une exacte reviſion des épreuves. François n'imprima que juſqu'en 1540; du moins on ne voit point de livres imprimés ſous ſon nom après ce temps. Sébaſtien ſon frere, qui l'avoit précédé dans l'exercice de ſon art, lui ſurvécut encore : il commença en 1528 à imprimer des prieres tirées des Livres ſaints, en hébreu, en grec & en latin, & ne finit qu'en 1556 par l'édition de Térence. Il mourut l'année ſuivante, laiſſant ſon imprimerie à ſes héritiers, qui donnerent l'édition des *Œuvres de Sannazar* en 1558.

On peut juger du zele de ces célebres imprimeurs, par l'attention qu'ils avoient à faire ceſſer ſeuls les plaintes qu'on faiſoit preſque du corps entier de leurs confreres. François Griphe imprima en 1540 un Dictionnaire grec & latin, d'une forme de volume plus commode que ceux qui avoient paru juſqu'alors : il y dit dans une Lettre adreſſée au lecteur, que « voyant » taxer de pareſſe & même d'avarice les imprimeurs » de Paris, qui ne ſe donnoient pas la peine d'impri- » mer des livres pour le progrès des lettres grecques, » & que d'ailleurs les imprimeurs d'Allemagne le fai- » ſoient ſans diſcernement & ſans choix, il avoit en- » trepris de faire ceſſer ces reproches, & de donner » à la France un Dictionnaire grec & latin, remanié » par d'habiles mains, augmenté, & dans un très- » grand ordre. »

Sébaſtien eut le temps & le moyen de donner au public un plus grand nombre de livres que ſon frere : il imprima entr'autres les Commentaires ſur la langue latine de Dolet, en deux volumes in-folio, ouvrage excellent & rare, que nous avons indiqué dans l'article de Dolet. Il a encore donné un nombre d'éditions ſuffiſant pour compoſer un catalogue aſſez ample que les curieux pourront voir dans Maittaire. Il ſeroit trop long de rapporter tous les éloges que Jules Scaliger, Dolet & Conrad Geſner ont faits de ces deux freres: Scaliger entr'autres loue la piété, l'érudition rare & l'extreme politeſſe de Sébaſtien.

GROS, (*Pierre* LE) ſculpteur, né à Paris en 1666, mort à Rome en 1719. Doué par la nature des plus grandes diſpoſitions pour la ſculpture, il apprit cet art de ſon pere qui le cultivoit avec aſſez de ſuccès. M. de Louvois encouragea les talents du jeune homme; il l'envoya à Rome, & lui procura les moyens d'y faire ſans inquiétude les études néceſſaires. En peu de temps le Gros y acquit une réputation brillante. Les Jéſuites crurent ne pouvoir pas trouver de meilleur artiſte pour orner l'autel de S. Ignace, dans leur égliſe du

Gieſu. Leur attente ne fut pas trompée: il repréſenta le triomphe de la Religion ſur l'Héréſie; & ce grouppe exécuté ſupérieurement lui mérita les éloges des Italiens eux-mêmes, qui en ſont ſi avares pour les étrangers. Ce ne fut pas le ſeul ouvrage qu'il fit pour les Jéſuites: on voit de lui un S. Staniſlas Koſtka dans une Gloire qui orne l'égliſe du College Romain; & dans l'intérieur du Noviciat, la figure de ce même Saint couché & expirant: c'eſt un morceau accompli dans toutes ſes parties, ſelon le rapport des connoiſſeurs. Une maladie obligea le Gros de revenir en France: il y donna des preuves de ſon mérite. Tout le monde admire une Veſtale en marbre qui eſt dans le jardin des Thuileries. On ne fait pas moins de cas d'un bas-relief qu'il exécuta pour l'égliſe de S. Jacques des Incurables. Le célebre amateur M. Crozat exerça auſſi pendant quelque temps ſon ciſeau. Mais, ſoit ennui, ſoit qu'il ſentît ſon génie s'éteindre en quelque ſorte dans des climats glacés, il abandonna de nouveau ſon pays natal, pour retourner dans le centre des arts, & fixa ſa demeure à Rome juſqu'à ſa mort.

GUERCHIN, (*Jean-François* BARBIERI DE CENTO, dit LE) peintre & graveur, né à Cento près de Bologne en 1590, mort en 1666. Il fut ſurnommé *Guercino*, Guerchin en françois, parce qu'il étoit louche. Dès l'âge de dix ans il montra les diſpoſitions naturelles qu'il avoit pour la peinture, en repréſentant une Vierge ſur la façade de ſa maiſon. On le mit à Bologne chez quelques peintres médiocres, qu'il quitta pour aller à l'école des Carraches, où il deſſina d'une grande maniere & d'une grande facilité, mais d'un goût naturel plutôt qu'idéal. Il crut même devoir adopter, de préférence à la maniere du Guide & de l'Albane, celle du Caravage, qu'il ſçut néanmoins modérer par plus de choix, plus de nobleſſe & plus d'expreſſion. Cette maniere étoit aſſez conforme à ſon imagination vive & féconde, qui enfantoit ſans peine les belles compoſitions, le grand & le ſublime. Il a toujours ſuivi

cette façon de peindre forte, excepté ſur la fin de ſes jours, contre ſon ſentiment, & ſeulement, diſoit-il, pour gagner de l'argent, & pour plaire aux ignorants que la réputation du Guide & de l'Albane avoit entraînés; c'étoient ſes termes. On doit auſſi convenir que de tous les éleves des Carraches, il n'y en a pas eu de moins agréable. Il a donné de l'union à ſes couleurs par l'uniformité de ſes ombres rouſſes, mais peu de fraîcheur à ſes carnations, qui tombent un peu ſur le plombé. Ses airs de tête manquent de nobleſſe.

Malgré ces défauts, le Guerchin tient un rang diſtingué parmi les meilleurs peintres de l'école de Lombardie; il en eſt même peu qui aient autant travaillé que lui. On compte plus de cent ſix tableaux d'autel, plus de cent cinquante grands ſujets & portraits pour des ſouverains, ſans y comprendre les coupoles, les plafonds, les morceaux peints ſur les murs des chapelles, & les petits tableaux de chevalet. Aucun de ſes tableaux n'eſt reſté imparfait; ſingularité fort rare chez les grands peintres. Auſſi le Tiarini avoit-il raiſon de lui dire: *Seigneur Guerchin, vous faites ce que vous voulez, & nous autres ce que nous pouvons.*

La réputation de cet artiſte fut bientôt répandue. Pluſieurs peintres de Bologne vinrent exprès à Cento, pour examiner ſes ouvrages. En 1616 il y établit une académie, où les jeunes gens accouroient de tous côtés, & même de France. Il ne quitta ce village qu'après la mort du Guide, dont il étoit néanmoins ami, quoiqu'il ne pensât pas comme lui ſur la peinture. Il revint alors à Bologne, d'où il faiſoit ſouvent de fréquents voyages en différentes villes de l'Italie. Celles de Rome, de Reggio, de Mantoue, furent enrichies de ſes productions. Le duc de Mantoue le fit chevalier. On rapporte que la reine Chriſtine de Suede, paſſant par Bologne, honora le Guerchin de ſa viſite, qu'elle lui tendit la main, & qu'elle prit la ſienne, voulant, diſoit-elle, toucher une main qui opéroit de ſi belles choſes. Le roi de France lui offrit la place de ſon premier peintre: il s'en excuſa ſur ce qu'il avoit refuſé le

même avantage du roi d'Angleterre. Sa coutume étoit d'être toujours retiré dans ſa maiſon, & de ne travailler qu'en préſence de ſes neveux. Il n'aimoit point le détail des affaires domeſtiques. La mort de ſon frere Antoine, qui prenoit ſoin de ſa maiſon, le mit dans un chagrin à ne vouloir plus travailler. Le duc de Modene, qui en fut informé, le fit venir dans ſon palais, & ranima ſon goût en lui procurant la ſociété des meilleurs artiſtes: il le renvoya enſuite à Bologne chargé de careſſes & de préſents. Ercole Gennari, ſon diſciple & ſon parent, s'étant chargé de l'embarras du ménage, le Guerchin reprit alors ſa gaieté & le cours de ſes travaux, qu'il continua juſqu'à l'âge de ſoixante-ſeize ans qui fut le terme de ſa vie, n'ayant jamais été marié.

Cet artiſte n'étoit pas moins recommandable par ſes vertus que par ſes talents. Une conduite réguliere, des manieres modeſtes, une converſation agréable, une heureuſe mémoire nourrie par la lecture de l'hiſtoire & de la fable, le firent aimer des grands & eſtimer des gens de lettres. Il diſoit du bien de tout le monde, étoit peu jaloux de ſes confreres, aſſiſtoit les pauvres, prêtoit même de l'argent à ſes diſciples. Quand il ſortoit, il étoit preſque toujours environné de pluſieurs peintres qui le ſuivoient comme leur maître, & le reſpectoient comme leur pere. Il donna de grandes ſommes pour faire bâtir des chapelles, & fit de belles fondations à Bologne & ailleurs. Le Roi & M. le duc d'Orléans poſſedent quelques-uns de ſes tableaux. On a gravé d'après lui, & il a gravé lui-même un S. Antoine de Padoue & un S. Jean.

GUERRE, (*Eliſabeth-Claude* JACQUET DE LA) muſicienne, épouſe d'un organiſte de S. Séverin & de S. Gervais. Elle avoit à peine quinze ans, que ſes talents pour jouer du claveſſin firent du bruit à la cour. Louis XIV prit beaucoup de plaiſir à l'entendre exécuter des pieces; & Mad. de Monteſpan en fut tellement enchantée, qu'elle la garda trois ou quatre ans auprès

auprès d'elle. On peut dire, rapporte l'hiſtorien de l'opéra, que jamais perſonne de ſon ſexe n'a eu d'auſſi grands talents que mademoiſelle de la Guerre pour la compoſition de la muſique, & pour la maniere admirable dont elle l'exécutoit, ſoit ſur l'orgue, ou ſur le claveſſin : elle avoit ſur-tout un talent merveilleux pour préluder, & jouer des fantaiſies ſur le champ; & quelquefois pendant une demi-heure entiere elle ſuivoit un prélude avec des chants & des accords extrêmement variés & d'un goût qui charmoit les auditeurs. Elle a excellé dans la muſique vocale, de même que dans l'inſtrumentale; comme elle l'a fait connoître dans tous les genres de muſique de ſa compoſition, ſçavoir : l'opéra de *Céphale & Procris;* trois livres de Cantates; un recueil de Pieces de claveſſin ; un recueil de Sonates ; un *Te Deum* à grands chœurs, qu'elle fit exécuter en 1721, dans la chapelle du Louvre, pour la convaleſcence de Louis XV. M. Titon du Tillet l'a placée ſur ſon Parnaſſe ; il a fait exécuter ſon médaillon, & l'a embelli de cette légende:

Aux grands Muſiciens j'ai diſputé le prix.

I. GUÉRIN, (*Gilles*) ſculpteur, né à Paris, mort dans la même ville en 1618, âgé de ſoixante-douze ans. On voit de lui quelques ouvrages à Verſailles. Il eſt auteur du grouppe qui eſt à gauche dans les Bains d'Apollon, & qui eſt compoſé de deux chevaux que des Tritons abreuvent. Ce morceau, qui ne laiſſe pas d'avoir un certain mérite, conſidéré en lui-même, eſt malheuſement effacé par le grouppe qui eſt à droite, un des chefs-d'œuvre de Gaſpard Marſy. Guérin a fait auſſi pour les jardins de Verſailles une figure repréſentant l'Afrique ; & pour Paris, une de celles qui ſont au portail de S. Gervais; & dans l'égliſe de S. Sauveur, la Réſurrection ſculptée en figures de ronde-boſſe. Son génie, dit un connoiſſeur habile, n'a rien de ſéduiſant; mais ſon ciſeau tailloit le marbre avec bien de l'intelligence; partie qu'on eſtimoit beaucoup alors, parce qu'elle étoit peu connue.

II. GUÉRIN, (*Hippolyte-Louis*) célebre imprimeur, né à Paris en 1698, mort en 1765. A des connoiſſances fort étendues il joignoit beaucoup de goût; & par le choix du papier, la beauté des caracteres, la propreté, l'élégance & la correction de ſes éditions, il s'eſt acquis une réputation des plus diſtinguées. Les ouvrages de MM. Pellerin, de Parcieux, Bouguer, de la Caille, & quantité d'autres livres exécutés ſupérieurement, feront toujours honneur à ſes preſſes, qui ont brillé avec encore plus d'éclat dans les belles éditions du Cicéron de M. l'abbé d'Olivet & du Tacite de M. l'abbé Brotier, où l'on trouve réuni tout ce qui caractériſe des chefs-d'œuvre de typographie. Cette derniere édition, qu'il avoit commencée, a été finie avec le même ſuccès par M. de la Tour, ſon gendre, & l'héritier de ſon goût & de ſes talents.

GUIDO RENI, (LE GUIDE.) peintre & graveur, né à Bologne en 1575, mort dans la même ville en 1642. Il fut d'abord placé chez Denis Calvart, bon peintre Flamand, qui en peu de temps le rendit habile: mais, à l'âge de vingt ans, il le quitta pour entrer à l'école de Louis Carrache. Le Guide étoit ſi bien fait & ſi beau de viſage, que Louis le prenoit pour modele, quand il peignoit des anges. Complaiſant pour ſes autres diſciples, bientôt Louis ceſſa de l'être pour le Guide; jaloux de ſes grands ſuccès, il lui donna pluſieurs ſujets de mécontentement qui le firent ſortir de ſon école. Ce fut alors qu'il travailla en concurrence avec Louis, & qu'il lui fut préféré dans pluſieurs ouvrages publics. La pratique de peindre à freſque ajouta encore à ſon ſçavoir. Le morceau qui repréſente S. Benoît recevant des préſents de pluſieurs perſonnes diſtinguées par l'âge, le ſexe & les habits, eſt peint d'une ſi grande maniere, dans le cloître de S. Michel *in Boſco*, que Louis en fut frappé. On trouve dans les variétés de ſes tableaux, le goût de Raphaël, du Correge, du Titien & de Michel-Ange.

L'envie de voir les excellentes peintures de Rome

porta le Guide & l'Albane à s'y rendre de compagnie. Ils y trouverent le cavalier Joſépin, jouiſſant pours lors d'une grande gloire. Ce dernier employa le Guide à pluſieurs ouvrages qu'il ôta au Caravage qu'il n'aimoit pas. Sa réputation fut bientôt établie par d'excellents morceaux, & Paul V le choiſit pour la chapelle ſecrette de *Monte Cavallo*. Le Guide a repréſenté, à l'autel, l'Annonciation, le Paradis, avec beaucoup de figures dans la coupole, & des enfants peints à freſque ſur les côtés. Cette chapelle eſt ſi belle, que l'on diſoit en la voyant: *ſculpta putas quæ picta vides*. Le pape prenoit ſouvent plaiſir à voir travailler le Guide; il le faiſoit couvrir en ſa préſence. Ce peintre, enflé de ſon mérite, dit à ce ſujet: *Si le pape ne m'avoit accordé cette grace, en me ſuppoſant une incommodité je me ſerois couvert de moi-même, comme choſe due à mon art.* C'eſt pour cette raiſon qu'il ne vouloit point ſervir les têtes couronnées, chez leſquelles il eût travaillé étant découvert. Sur ce qu'on lui reprochoit qu'il ne venoit pas faire ſa cour au cardinal légat de Bologne, qui ne cherchoit qu'à lui faire plaiſir, on lui a entendu dire, qu'il ne troqueroit pas ſon pinceau contre la barette d'un cardinal. Qui ne jugeroit à ces traits que le Guide ait eu beaucoup de fierté? Cependant, excepté ce qui regardoit l'honneur de ſon art, ſa modeſtie a éclaté dans toutes les actions de ſa vie.

Mécontent du tréſorier du pape, qui refuſoit de lui payer ce qui lui étoit dû ſur la chapelle de *Monte Cavallo*, il quitta bruſquement Rome, & ne conſentit à revenir qu'à condition qu'il n'auroit point à faire aux miniſtres du pape. La plupart des cardinaux, à ſon arrivée à Rome, envoyerent leur caroſſe au devant de lui juſqu'au *Ponte Mole*, ſuivant l'uſage obſervé aux entrées des ambaſſadeurs. Le pape le reçut fort bien, lui fit payer ce qui lui étoit dû, & lui aſſigna une penſion & des vivres, avec un caroſſe à ſa diſpoſition. De compagnie avec le Joſépin & le Civoli, il travailla à la chapelle de ſainte Marie Majeure. Il peignit ſur la grande arcade les peres Grecs & les ſaints empereurs.

Le pape vint viſiter ſon ouvrage avec un grand cortege ; il le trouva admirable : & le cavalier Joſépin dit au ſaint pere : *Nous autres, nous travaillons comme des hommes ; mais le Guide travaille comme un ange.* Les amis de ce peintre vouloient qu'il reſtât à Rome, pour profiter des graces qu'il pouvoit eſpérer du pape ; mais ſa penſion ayant été ſupprimée, & ayant attendu vainement un ordre de chevalerie qu'on lui avoit promis, ils'enretourna à Bologne pour y jouir de ſa patrie & de ſes amis.

Le Guide travailloit avec décence. Quand il ſe ſervoit de modeles de femmes, il ne reſtoit jamais ſeul avec elles : il étoit toujours habillé, le manteau tourné autour du bras gauche, ſe faiſant ſervir par ſes éleves, qui s'eſtimoient fort heureux d'être choiſis pour lui préparer ſa palette & nettoyer ſes pinceaux. Il peignoit volontiers ſur le taffetas, qu'il croyoit moins ſujet à la pourriture que la toile. Le prix pour un tableau, n'étoit pas un terme aſſez honnête, ſelon lui ; il vouloit qu'on l'appellât l'*honoraire d'un peintre.* Jamais le Guide n'a demandé de l'argent ; il traitoit toutes ſes affaires par tierce perſonne : ſes tableaux étoient envoyés aux grands ſeigneurs ſans en fixer le prix. Il travailla pour Louis XIII, roi de France ; pour Philippe IV, roi d'Eſpagne ; pour Uladiſlas, roi de Pologne, qui lui écrivit une lettre de remerciement pour une Europe qu'il avoit envoyée à ce prince.

Le claveſſin, après ſon travail, lui ſervoit de délaſſement. Il ne liſoit guere & écrivoit peu ; mais il ſe livroit volontiers à la ſociété, & il aimoit à rendre des ſervices. On dit qu'il craignoit les ſorciers & le poiſon. Sa ſeule paſſion fut le jeu, qui le mit toujours, malgré les ſommes conſidérables qu'il touchoit, fort mal à ſon aiſe.

Il ſe trouva à la fin abandonné de ſes amis, qui ne voulurent plus lui prêter d'argent. Alors, pourſuivi de ſes créanciers, il devint chagrin au point qu'il en mourut. A ſa mort perſonne ne perdit ſes arrhes ; les uns prirent les toiles ébauchées, les autres reçurent

leur argent, & les toiles furent vendues par l'héritier, qui ſatisfit tout le monde.

La correction, dit M. d'Argenville, la légéreté de la touche, la ſpiritualité & le coulant du pinceau, une riche compoſition, un coloris frais, où l'on voit paſſer le ſang par le tranſparent de la couleur, un grand goût de draper large, des airs de tête, des mains, des pieds admirables, avec toutes les grâces poſſibles, ſe trouvent réunis dans le Guide. Les demi-teintes de ce maître ſont plus expreſſives que les plus beaux tons de couleur ſoutenus des ombres. Cet art, qui lui étoit particulier, n'étoit dû qu'à ſa maniere d'exprimer les paſſions, ſans y employer des grimaces : telles ſont ſes Lucreces. Il poſſédoit l'idée du beau ſi parfaitement, qu'il le faiſoit briller même dans un viſage flétri & meurtri par le ſang qui coule de toutes parts, comme peut être la tête d'un Chriſt. On y voit des traits de majeſté, un air de grandeur, une image ſi ſenſible de la divinité, qu'elle ne convient qu'à un Dieu.

Outre la fineſſe de la penſée, & une maniere tendre, facile & gracieuſe, il paſſoit des coups hardis ſur les endroits les plus peinés, pour cacher aux yeux le travail qu'ils lui avoient coûté ; c'eſt ainſi que le Guide a établi toutes les richeſſes de la peinture. Son ſtyle ſçavant déroboit l'auſtérité du ſujet ; par ſes nuances, il exprimoit le ſentiment. Avec tout cela on dit de lui qu'il plaît, mais qu'il ne ſurprend pas. On ſouhaiteroit encore dans ſes tableaux plus de feu & un coloris plus vigoureux. Il n'eſt point d'amateur qui ne cherche à ſe procurer de ſes ouvrages. On en voit chez le Roi & chez M. le duc d'Orléans. Ce maître a beaucoup gravé à l'eau-forte avec eſprit & légéreté. Son école étoit ſouvent compoſée de deux cents étudiants : il ne leur cachoit rien de ſon art, il retouchoit volontiers leurs ouvrages ; mais il les tenoit très-ſoumis.

GUIDOTTI, (*Paul*) peintre, architecte, ſculpteur, méchanicien, poëte, &c. né à Lucques en 1559,

mort en 1629. Il alla à Rome dans ſa tendre jeuneſſe, s'y appliqua au deſſin, & devint un bon peintre. Il peignit beaucoup, & dans preſque tous les édifices qui furent conſtruits par ordre de Sixte-Quint. La plupart de ſes ouvrages ont eu le malheur d'avoir été couverts ou détruits par différents accidents. Il s'attacha dans la ſuite à la ſculpture. Le pape Paul V le fit chevalier de l'ordre de Chriſt, lui permit de porter le ſurnom de *Borgheſe*, & le nomma conſervateur du capitole, qui eſt un des premiers magiſtrats de Rome, pour un grouppe de marbre de ſix figures, de ſa compoſition, dont il fit préſent au cardinal Scipion Borgheſe. Cet artiſte remplit les fonctions de conſervateur, avec l'applaudiſſement de tout le monde. C'eſt à ſa requiſition que l'on rendit un décret, en vertu duquel on pourſuivoit juridiquement tous les peintres qui n'obſervoient pas les réglements de l'académie de S. Luc; on en donnoit une note au fiſcal du ſénat, pour le faire punir ſelon la nature de ſa faute.

Le Guidotti paſſe encore pour un très-bon architecte. Il fut chargé des préparatifs magnifiques pour la canoniſation de quatre ſaints, ſçavoir, SS. Iſidore, Ignace, François-Xavier, Philippe de Néry, & ſainte Théreſe, qui ſe fit en 1622, dans le palais du Vatican: on ignore quels furent les autres ouvrages d'architecture de cet artiſte. Le deſir extrême de s'inſtruire l'engagea à étudier les mathématiques, l'aſtrologie, la juriſprudence, la muſique vocale & inſtrumentale, & la poéſie. Il lui prit fantaiſie de faire un poëme épique, ſous le titre de la Jéruſalem détruite, dont chaque ſtance devoit finir par les mêmes mots que celle de la Jéruſalem délivrée du Taſſe. Il ſeroit difficile d'imaginer un projet plus extraordinaire. La curioſité de cet artiſte, en matiere d'anatomie, étoit plus utile; mais il la porta à l'excès: il paſſoit les nuits dans les cimetieres pour enlever les cadavres nouvellement enterrés. Il les tranſportoit enſuite, partie par partie, dans des endroits éloignés, pour en étudier ce dont il avoit beſoin pour le deſſin.

Le plus bizarre de ſes projets fut celui de voler. Il ſe fabriqua avec un art infini des ailes de baleine, qu'il couvrit de plumes, & trouva le moyen de les rendre flexibles juſqu'à un certain point. Ces ailes étant ainſi préparées, il ſe les attacha ſous les bras, & fit pluſieurs expériences en ſecret. Ce ne fut qu'après un grand nombre de tentatives dans ce genre, qu'il ſe donna en ſpectacle en public. Il s'élança d'une tour des plus élevées de Lucques, d'où il vola pendant un quart de mille. Comme ſes ailes ne pouvoient plus le ſupporter, il ſe laiſſa tomber ſur le toit d'une maiſon: il enfonça une chambre, & ſe caſſa la cuiſſe. Jean-Baptiſte Dante de Pérouſe eut auſſi l'envie de voler, mais il éprouva le même ſort. On auroit tort de donner à ces chûtes le nom de vol; elles ne different de celles des autres corps graves, que parce qu'elles ont été plus lentes, & qu'elles ne ſe ſont pas faites en ligne perpendiculaire.

Il n'eſt pas de même du trajet que le pere Grimaldi de Civita-Vecchia a fait dans les airs, en venant des Indes orientales. Ce religieux s'étoit fabriqué une machine très-ingénieuſe, en forme d'aigle, ſur laquelle il paſſa, en 1751, de Calais à Douvres dans une heure, en dirigeant ſon vol, tantôt plus haut, tantôt plus bas. Ce fait, qui eſt dépoſé ſérieuſement dans l'hiſtoire de notre ſiecle, excitera peut-être la curioſité de nos neveux, & donnera lieu à un grand nombre de commentaires. (*Vies des Architectes, traduites de l'italien.*)

GUIGNON, (*Jean-Pierre*) muſicien, né à Turin le 10 Février 1702, vint s'établir de bonne heure en France, où il s'attacha d'abord au violoncelle, qu'il abandonna, peu de temps après, pour s'adonner au violon. Il fit des progrès ſi rapides ſur cet inſtrument, qu'il devint, en peu d'années, l'émule du fameux le Clerc. Guignon, s'étant acquis la plus grande réputation au concert ſpirituel, fut reçu, en 1733, à la muſique de la chapelle & à celle de la chambre du Roi. Son talent ſupérieur le fit choiſir pour donner des leçons de vio-

lon à feu monſeigneur le Dauphin & à madame Adélaïde de France. Cela lui valut pluſieurs penſions ſur le tréſor royal, que ce prince & cette princeſſe lui firent obtenir des bontés du feu Roi. Il fut revêtu, le 15 Juin 1741, de la charge de *Roi & Maître des Menétriers*. Il eſt inutile de répéter ici les conteſtations auxquelles donna lieu le retour de cette ſinguliere royauté, dont le trône étoit demeuré vacant depuis la mort de Guillaume Dumanoir II, arrivée depuis environ quarante ans. (*Voyez* GARE.) Il ſuffira de dire qu'après avoir perdu complettement ſon procès au parlement, le 30 Mai 1750, contre les profeſſeurs d'inſtruments ſervant à l'accompagnement des voix, Guignon n'eut point de part aux vexations exercées contr'eux depuis ce temps, & qu'il donna volontairement la démiſſion de ſa charge de roi & maître des menétriers au mois de Mars 1773, & qu'il en demanda la ſuppreſſion.

Cette démarche généreuſe doit entiérement faire oublier aux muſiciens tous les torts qu'il eût contre eux en 1750, & leur faire chérir ſa mémoire. Il mourut à Verſailles, le 30 Janvier 1774, des ſuites d'une attaque d'apoplexie & paralyſie. Il avoit obtenu ſa vétérance à la muſique du Roi, en 1762. Guignon avoit le coup d'archet admirable; il tiroit le ſon le plus beau & le plus volumineux de ſon inſtrument; avantage qu'il avoit au deſſus de ſes plus habiles contemporains. A la tête d'un orcheſtre, perſonne mieux que lui ne le conduiſoit avec cette intelligence & cette préciſion ſi néceſſaires dans l'exécution. Sa maiſon fut pendant toute ſa vie une école publique & gratuite pour tous les jeunes gens qui vouloient s'adonner au violon, & qui paroiſſoient y avoir quelques diſpoſitions. Il fit pluſieurs excellents éleves, & fut un de ceux à qui l'on a le plus d'obligation des progrès extraordinaires que les muſiciens François ont faits ſur cet inſtrument. Il a compoſé quelques ſonates & des concerto. Ses variations ont été particuliérement eſtimées des amateurs de l'art, ſur-tout lorſqu'il les exécutoit lui-même.

GUILLAIN, (*Simon*) ſculpteur, né à Paris, mort dans la même ville en 1658, âgé de ſoixante-dix-ſept ans. L'académie de peinture & de ſculpture, dont il fut recteur, doit lui avoir des obligations éternelles. Ce fut lui qui, pour ſe retirer du chaos de la maîtriſe, imagina le premier, conjointement avec le célebre Saraſin, de former un corps compoſé des meilleurs artiſtes du temps, dont les lumieres & les réflexions pourroient ſervir au progrès des arts. On tint d'abord les aſſemblées dans des maiſons particulieres, parce que l'autorité royale n'avoit pas encore donné ſa ſanction. Bientôt après, l'illuſtre le Brun, (*voyez ſon article*) à ſon retour d'Italie, témoin des avantages que cette aſſociation procuroit, & la trouvant d'ailleurs conforme à l'académie de Saint-Luc établie à Rome, obtint des lettres-patentes, & donna ainſi une exiſtence réelle à ce corps, qui, depuis ce temps-là, a été compoſé de preſque autant d'habiles artiſtes que de membres. Guillain a orné la capitale de pluſieurs ouvrages de ſa main, qui ſont le plus grand honneur à ſon génie. Tels ſont les bas-reliefs & les figures en bronze, élevés à la mémoire de Louis XIII: la ſtatue du roi eſt ſur-tout de la plus grande beauté. Ce monument, qui décore l'angle du Pont-au-Change, mérite l'eſtime des connoiſſeurs, par la délicateſſe & la beauté du travail. Il a ſouvent animé d'une noble émulation de jeunes artiſtes; & c'eſt-là ſur-tout que M. le Moyne, arriere-petit-fils, par les femmes, de ce grand homme, a puiſé cette correction de deſſin & cette expreſſion de la nature, qu'on remarque dans ſes ouvrages. Guillain a encore repréſenté Louis XIII ſur l'entrée de la porte des Juge-Conſuls. Les figures qui ſont dans quatre niches au portail de l'égliſe de laSorbonne, ſont également l'éloge de cet habile ſculpteur; mais les apôtres, qui ſont auſſi de lui, dans l'intérieur de cette égliſe, ſont exécutés avec plus de goût.

GUILLARD, (*Charlotte*) veuve de Claude Chevalon, imprimeur. Cette femme ſe rendit célebre pour

avoir imprimé & réimprimé, pendant ſa viduité, preſque tous les Peres de l'Egliſe, avec beaucoup de ſoin & de dépenſes. Elle commença à imprimer en 1538, & continua juſqu'en 1555. On remarque dans ſes éditions grecques & latines, une netteté & une beauté de caracteres peu commune. Il eſt vrai qu'elle eut pluſieurs aſſociés qui partagerent avec elle les frais de ſes entrepriſes, comme Jean Roigny, Guillaume Desbois, Guillaume Merlin, Sébaſtien Nivelle, Guillaume Guillard, & Gervais Chevalon. Elle imprima, en 1540, *Corpus Juris civilis ad exemplar Haleandri*, in-8°, en ſept volumes : elle en fit une ſeconde édition, ſept ans après; en 1546, *S. Gregorii Magni Opera*, in-fol. trois volumes; en 1554, *S. Chryſoſtomi Opera*, en latin. Il ſeroit trop long de rapporter tous les livres ſortis de la preſſe de cette veuve célebre; tels que tous les ouvrages de S. Auguſtin, le Lexicon grec & latin dont Fédéric Morel fut l'éditeur, la Vulgate *in-fol. &c.* On ne peut aſſez louer Charlotte Guillard des grands ſoins qu'elle apporta à enrichir ſes éditions de tout ce qui pouvoit les rendre plus complettes, & de ſon exactitude à prévenir les fautes d'impreſſion, par l'habileté des correcteurs de ſon imprimerie.

GUILLAUME *ou* WILLIAM, architecte Allemand, bâtit en 1174, avec Bonanno & Thomonaſo, tous les deux ſculpteurs Piſans, le fameux clocher de Piſe, qui eſt derriere la cathédrale de cette ville. On ſçait que ce clocher, entiérement de marbre, & haut de deux cents cinquante palmes, eſt incliné de dix-ſept palmes hors de ſon à-plomb. Lorſqu'on le conſtruiſit, les architectes n'eurent point l'attention de faire bien piloter l'endroit où ils devoient l'élever. A peine l'édifice fut-il à la moitié de ſa hauteur, que la partie du terrain qui étoit la plus foible s'affaiſſa. On ne donna pas le temps de tomber à cette tour; on renforça, avec la plus grande diligence, les fondations du côté où elle penchoit; &, comme cet édifice avoit été conſtruit avec le plus grand ſoin, & que toutes

les parties en étoient bien jointes, la ligne de direction ne ſortit pas de la baſe.

GUILLERMIN, (*Jean-Baptiſte*) ſculpteur habile, né à Lyon. Il vint à Paris de bonne heure, & s'y établit. Les petits ouvrages d'ivoire & de coco dont il remplit les maiſons religieuſes, & dont quelques perſonnes ont fait l'objet de leur curioſité, lui firent une réputation. Il réuſſiſſoit à faire de petits crucifix: celui de cinq pieds de haut, qui eſt dans le chœur de l'abbaye royale du Val-de-Grace, eſt fort eſtimé. Après avoir paſſé par toutes les charges de la communauté de Saint-Luc, & en avoir été l'ancien pluſieurs années, il fut attaqué d'une paralyſie dont il mourut en 1699.

GUTTEMBERG, (*Jean*) ou *Jean Gensfleiſch*, ſurnommé *Guttemberg*, ou *Jean Zumjungen de Guttemberg*, vivoit vers le milieu du quinzieme ſiecle. Il étoit natif de Stràsbourg & bourgeois de Mayence ſelon les uns, ou natif de Mayence & bourgeois de Strasbourg ſelon les autres; ſimple domeſtique ſelon quelques-uns, ſeulement orfevre ſelon quelques autres; mais gentilhomme ſelon pluſieurs, & véritablement de l'ancienne famille de Zumjungen, qui avoit un hôtel de ce nom dans Mayence, & une eſpece de palais, nommé *Guttemberg*, dans le voiſinage de cette ville. C'eſt à lui, ſelon l'opinion la plus commune, qu'on eſt redevable de l'invention de l'imprimerie, en 1440, de cet art divin qui peut l'emporter ſur les plus utiles & les plus admirables. Sa premiere idée ne fut d'abord que très-ſimple & fort imparfaite: elle conſiſtoit uniquement en certaines planches de bois, ſur leſquelles il ſe propoſoit de graver à rebours & en relief les lettres, les mots & les périodes d'un diſcours ſuivi; &, ſelon un auteur voiſin de ce temps-là, ce fut l'empreinte de ſon cachet, ſur laquelle il obſerva quelques lettres en relief, & l'attention qu'il fit à un preſſoir à vin, qui lui firent naître cette idée.

Après beaucoup de tentatives inutiles, ayant déja

dépenſé preſque tout ſon bien ſans avoir pu réduire cette théorie en pratique, & déſeſpérant de pouvoir y réuſſir tout ſeul, il découvrit ſon ſecret à quelques riches bourgeois de Mayence, avec leſquels il s'aſſocia. Les ſeuls qu'on connoiſſe ſont Jean Médiabach, ou plutôt Meydenbach, dont on ne nous a conſervé que le nom, & Jean Fuſt ou Fauſt, qui contribua beaucoup à l'avancement de cette admirable entrepriſe. (*Voyez ſon article.*) Un de ſes domeſtiques, nommé Pierre Schoiffer, (*voyez auſſi ſon article*) ayant pénétré quelque choſe de leur ſecret, y fut entiérement admis, & s'appliqua fortement avec eux à le perfectionner. A force de travailler, ils le rendirent à la fin praticable; & parvinrent, vers l'an 1550, à achever l'impreſſion d'un alphabet, & bientôt après des ouvrages conſidérables, tels que le Bréviaire, le Pſeautier, le *Speculum humanæ Salutis*, & pluſieurs autres ſans dates des temps, des lieux & des fabricateurs.

On ne ſçauroit pourtant regarder ces premieres impreſſions que comme de foibles eſſais, & comme des tentatives très-imparfaites. En effet, n'étant fabriquées qu'à l'aide de planches de bois, c'étoient bien moins de véritables impreſſions, que de ſimples gravures aſſez ſemblables à nos images taillées en bois, ou mieux encore aux imprimés de la Chine & du Japon, que les habiles gens ne trouvent pas même dignes du nom de fruits de l'imprimerie, & qu'ils ne regardent que comme l'effet de ſimples planches gravées. Dégoûtés donc de ces imperfections, nos trois inventeurs porterent plus loin leurs recherches. A force de réfléchir ſur leur nouvelle invention, ils s'aviſerent de diviſer les unes d'avec les autres les lettres de leurs tables ou planches, & d'en façonner de ſemblables de plomb, d'étain & de cuivre. Mais elles demandoient trop de temps, de ſoins & de travail, & ne pouvoient que très-difficilement ſe former de proportion égale & convenable. Auſſi ne voit-on pas qu'ils en aient fait aucun uſage. Enfin Schoiffer imagina tout l'attirail néceſſaire pour former des caracteres, tels que ceux dont on s'eſt toujours ſervi depuis.

Le premier livre qu'ils imprimerent de cette nouvelle maniere fut une Bible, vers l'an 1450. Elle leur coûta des ſommes conſidérables, qui les épuiſerent totalement. La diſſenſion ne tarda pas à ſe mettre entr'eux. Guttemberg refuſant de faire quelques paiements, ſur ce qu'il prétendoit que Fuſt avoit détourné leurs deniers communs à des uſages étrangers, celui-ci, pris à ſerment, le fit condamner à le ſatisfaire. Guttemberg fut ſi piqué, qu'il rompit & abandonna la ſociété à la fin de l'année 1456, & ſe retira à Strasbourg, où il avoit autrefois conçû la premiere idée de l'imprimerie. Il y divulgua ſans doute le ſecret de cet art, que les aſſociés avoient tenu juſques-là fort caché; peut-être même y étoit-il déja connu, vu l'éclat du procès qu'ils avoient eu enſemble. Guttemberg forma dans cette ville un nouvel établiſſement, & s'aſſocia probablement avec quelque riche bourgeois, dont le ſecours lui étoit néceſſaire. Mais ne trouvant pas, ſelon toutes les apparences, l'encouragement qu'il avoit eſpéré, il paſſa de Strasbourg à Harlem en Hollande, où il établit, en 1459, une nouvelle imprimerie. Il ne ſe fixa pas dans cette derniere ville; car on ſçait qu'il retourna à Mayence, qu'il y étoit au ſervice de l'électeur Adolphe de Naſſau en 1465, & qu'il y mourut avant le 24 de Février 1468. L'on voit, dans l'égliſe des Franciſcains, ſon épitaphe en ces termes, ſous ſon nom particulier de Jean Gensfleiſch:

In felicem artis impreſſoriæ inventorem.
D. O. M. S.
JOANNI GENSFLEISCK,
Artis impreſſoriæ repertori,
De omni natione & linguâ optimè merito,
In nominis ſui memoriam immortalem
Adam Gelthus *poſuit.*
Oſſa ejus in eccleſiâ D. Franciſci Moguntinâ feliciter cubant.

HAL

HACK, (*François*) célebre imprimeur de Leyde. Il s'eſt fait connoître par pluſieurs belles éditions; & ſes héritiers ont cru, avec raiſon, faire eſtimer leurs livres, en mettant toujours au frontiſpice : *Ex officinâ Hackianâ.*

HAINS, (*Joſeph*) peintre, né à Berne en Suiſſe, vivoit dans le ſeizieme ſiecle. Il fut au ſervice de l'empereur Rodolphe II, qui l'envoya en Italie copier les plus beaux morceaux de peinture & de ſculpture. La maniere dont il s'en acquitta lui mérita l'eſtime & la protection de ce prince. Il fit beaucoup d'ouvrages qui ont été la plupart gravés par les Sadeler, par Lucas Kibian, & par Iſaac Mayer, & mourut à Prague avec la réputation d'un très-honnête homme. Il eut un fils qui étoit auſſi bon peintre.

HAKKERT, (*Jean*) peintre de payſage, né à Amſterdam. Il voyagea en Allemagne & en Suiſſe: c'eſt dans ce pays de montagnes qu'il fit les études de ſes tableaux. On le trouvoit au milieu des rochers, occupé à copier l'entrée des cavernes & divers effets de la nature, tantôt agréables, tantôt bizarres, mais toujours intéreſſants par leur reſſemblance. De retour en Hollande, il fit de très-beaux payſages d'après ſes deſſins. Il fut étroitement lié avec Adrien vanden Velde, qui peignit les figures dans la plupart des tableaux d'Hakkert. Cette aſſociation de talents a rendu les ouvrages d'Hakkert plus précieux. Il eſt mort en Hollande, on ne ſçait en quelle année.

HALLÉ, (*Claude-Gui*) peintre, né à Paris en 1651, mort dans la même en 1736. Cet artiſte doit être regardé comme un des meilleurs compoſiteurs de ſon temps; & l'on en peut juger par ſes ouvrages, où le clair-obſcur ménagé avec beaucoup d'art, un coloris gracieux, un deſſin correct, une belle intelligence

& une grande facilité dans l'exécution, ſe manifeſtent aux yeux des connoiſſeurs. Hallé fut reçu à l'académie en 1682, & ſon tableau de réception eſt le rétabliſſement de la Religion Catholique dans la ville de Strasbourg : il fut nommé profeſſeur, & dans la ſuite recteur & directeur de l'académie. L'égliſe de Notre-Dame de Paris fut décorée, en 1686, d'un eſſai où il a repréſenté Notre-Seigneur qui chaſſe les Marchands du temple : ce morceau lui attira beaucoup d'admirateurs. Il peignit encore, pour le chœur de cette même égliſe, une grande Annonciation, qui lui fut ordonnée par Louis XIV. Pluſieurs autres ouvrages de cet artiſte, faits pour le roi, ſe voient encore à la Ménagerie, dans les châteaux de Meudon & de Trianon; & l'on a exécuté aux Gobelins, en tapiſſeries, la ſoumiſſion que fit à Louis XIV, en 1681, le doge de Genes, accompagné de quatre ſénateurs. Les égliſes de Paris & celles de provinces ſont remplies de différents morceaux de ſa main. On a gravé d'après lui.

HALLES, (*Etienne*) phyſicien & méchanicien Anglois, né en 1677, mort en 1761. Il étoit le plus jeune de ſix freres; mais on prévit de bonne heure qu'il éclipſeroit ſes ainés, & qu'il illuſtreroit ſon nom & ſa famille. Après avoir fait ſes études à l'univerſité de Cambridge avec le plus grand éclat, il ſe tourna vers les ſciences pour leſquelles ſon goût le portoit, & qu'il cultiva paiſiblement dans l'état eccléſiaſtique qu'il avoit embraſſé. Nous ne parlerons ici que des principales machines qu'il a inventées. Une des plus utiles eſt le ventilateur, que toute l'Europe s'eſt empreſſée d'adopter. Le miniſtere Anglois en fit conſtruire un dans la priſon de Savoie, & on s'apperçut bientôt des grands avantages que produiſoit cette utile machine; ils furent ſi conſidérables, qu'au lieu de cinquante à cent perſonnes que les fievres pétéchiales enlevoient tous les ans dans cette priſon, il n'y mourut, lorſque le ventilateur fut conſtruit, c'eſt-à-dire depuis le commencement de 1740 juſqu'au dernier jour incluſivement

de 1752, que quatre perſonnes, encore même une mourut de la petite-vérole, & une autre par trop d'intempérance; cependant les priſons étoient alors plus remplies qu'elles ne l'avoient été avant la conſtruction de ce ventilateur. Le ſuccès de cet inſtrument dans la priſon de Savoie, engagea le miniſtere à en faire conſtruire un ſemblable dans la priſon de Newgate, & mu par un moulin à vent : les effets furent les mêmes, & la liſte mortuaire diminua dès la premiere année de ſeize à ſept.

Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'à peu près dans le même temps que Halles inventoit à Londres le ventilateur, Martin Friwald inventa en Suede une machine toute pareille; & que Sutton, limonadier à Londres, inventa auſſi un ventilateur, pour purifier l'air des vaiſſeaux, au moyen du feu de la cuiſine. Les autres découvertes de Halles n'étoient pas moins utiles; on lui doit une machine propre à vaner le bled, une méthode aiſée pour conſerver les grains dans des ſacs ſans être obligé de le remuer, & un moyen pour les rendre bons lorſqu'ils ont été gâtés; une méthode pour deſſaler l'eau de la mer, projet vaſte & vraiment utile; des moyens pour ôter au lait le mauvais goût, & à l'eau corrompue ſa puanteur.

Si ce ſçavant eût employé aux ſoins de ſa fortune une petite partie de ceux qu'il prit pour s'inſtruire lui-même ou pour éclairer ſon ſiecle, il eût été ſans doute un des citoyens de Londres des plus riches & des plus diſtingués par le rang & les dignités; mais tel fut dans tous les temps le caractere des ames généreuſes, & vraiment entraînées par l'amour des ſciences, qu'elles ont conſtamment mépriſé les grandeurs, les emplois éminents, l'opulence & le faſte. M. Halles aimoit ſi fort la médiocrité, que, nommé par le roi à un canonicat de Windſor, il engagea la princeſſe douairiere de Galles à faire accepter ſa démiſſion. Ses mœurs furent irréprochables, ſa conduite exemplaire, ſon caractere honnête. Il étoit de la ſociété royale de Londres & de l'académie des ſciences de Paris.

HAMILTON.

HAMILTON. La mémoire des artiſtes de ce nom, qui ont demeuré à Vienne, penſionnaires de l'empereur Charles VI, mérite d'être conſervée. Ferdinand, l'ainé, excelloit à peindre les chevaux en grand. Il mourut du vivant de l'empereur. George, ſon frere, peignoit des animaux & toute ſorte de volatilles, qu'il finiſſoit avec ſoin. Un de ſes parents C. W. Hamilton, avoit le même talent; mais l'extrême fini qu'il mettoit dans ſes ouvrages l'a fait un peu tomber dans le ſec. Ce peintre, d'un caractere fort eſtimable, eſt mort depuis environ vingt-cinq ans, ſeptuagénaire, à Ausbourg où il s'étoit établi. On remarque un tableau de ſa main dans le Cabinet de l'électeur Palatin à Manheim.

HANDEL, (*George-Frédéric*) muſicien, né à Hall dans le cercle de la haute Saxe en 1684, mort à Londres en 1759. Son génie pour la muſique ſe montra dès l'âge le plus tendre. Ayant été placé chez l'organiſte de la cathédrale de Hall, nommé Zachau, il apprit ſous lui les principes de l'harmonie; & il profita ſi bien de ſes inſtructions, qu'âgé ſeulement de neuf ans, il compoſa la muſique qu'on devoit exécuter dans la cathédrale. A quinze ans il fit, étant à Hambourg, ſon premier opéra, intitulé *Almeria*, qui eut le plus grand ſuccès, & qui fut joué trente jours de ſuite. En moins d'une année il en fit exécuter deux autres, *Florinde* & *Néron*, qui furent reçus avec les mêmes applaudiſſements. Son travail & ſon économie le mirent enfin en état d'entreprendre le voyage d'Italie, pour lequel il ſoupiroit depuis long-temps.

Arrivé à Florence, il mit en muſique l'opéra de *Rodrigo*, qui réuſſit au-delà de ſes eſpérances, malgré la diverſité de goût qui devoit ſe trouver entre ſon genre de muſique, & celui auquel les oreilles Italiennes étoient accoutumées. Le grand-duc, enchanté de cet ouvrage, lui fit préſent d'une bourſe de cent ſequins & d'un ſervice d'argent. A Veniſe il fit jouer l'opéra d'*Agrippine*, qui fut reçu avec tranſport, & repréſenté vingt-ſept fois de ſuite. Sa réputation ſe ré-

pandit par toute l'Italie. Dans toutes les villes où il parut, principalement à Rome & à Naples, il fut comblé des plus grands éloges de la part des artiſtes & des connoiſſeurs. Le cardinal Pamphile fit un poëme intitulé *Il Triomfo del Tempo*, dans lequel Handel étoit comparé à Orphée, & exalté comme une divinité. Il eſt vrai qu'aux talents de la compoſition, ce muſicien joignoit ceux de jouer de pluſieurs inſtruments dans une rare perfection. Il ne trouva point d'égal ſur l'orgue, & il n'y avoit en Italie que Dominico Scarlatti qu'on pût lui comparer pour la harpe. Ce Scarlatti étoit lui-même ſi pénétré d'eſtime pour Handel, que toutes les fois qu'il en parloit il faiſoit le ſigne de la croix: marque peu décente peut-être, mais très-expreſſive, de la vénération que ce nom lui inſpiroit.

Après avoir paſſé ſix ans en Italie, Handel reprit la route de ſa patrie, & ſe fixa enfin à Londres, où il fut nommé directeur d'une nouvelle académie de muſique à Hay-Market, qui eut le titre d'académie royale. Il dirigea cette troupe avec le plus grand ſuccès & le plus grand profit pendant près de neuf ans. Malheureuſement pour lui il ſe brouilla avec le fameux Sénéſino qui chantoit ſur ſon théâtre. Sa fierté, ſes hauteurs, ſon caractere inflexible, lui firent perdre l'amitié de la nobleſſe qui forma une nouvelle ſouſcription pour établir un autre opéra. Les talents de Porpora, qui étoit un compoſiteur agréable, & ceux de Farinelli, attirerent tout le monde, & Handel ſe vit abandonné. Il reſſentit ſi vivement cet affront, que ſa douleur lui coûta non-ſeulement la ſanté, mais encore la raiſon. Son eſprit ſe troubla, & un accès de paralyſie le priva tout-à-coup de l'uſage de ſon bras droit. Les eaux d'Aix-la-Chapelle le rétablirent cependant peu à peu, & il revint à Londres en 1736. Il fit exécuter de nouveau quelques opéra qui attirerent peu de monde, & auxquels on rendoit cependant juſtice pour la beauté de la muſique.

Obligé d'abandonner ce genre, il introduiſit alors les *oratorio*, qui n'étoient connus encore qu'en Italie,

Cette nouveauté trouva d'abord des contradicteurs, & attira peu de ſpectateurs à Londres; mais à Dublin, où Handel ſe rendit en 1741 pour rétablir ſes affaires, on en ſut enchanté. Après neuf mois de ſéjour en Irlande, il repaſſa en Angleterre, où il trouva les eſprits mieux diſpoſés en ſa faveur. Son *oratorio* du Meſſie, qui avoit été reçu très-froidement, fut accueilli pour lors avec les plus grands applaudiſſements; & l'empreſſement que le public témoigna pour cette excellente piece de muſique, engagea Handel à la faire exécuter tous les ans au profit de l'hôpital des Enfants-Trouvés. Ce trait de bienfaiſance & d'humanité, qui honore le caractere de ce muſicien, effaça toutes les impreſſions défavorables que ſes hauteurs avoient laiſſées dans quelques eſprits. Il jouit dès-lors de ſuccès non interrompus & d'une gloire non conteſtée. Mais les infirmités répandirent de l'amertume ſur ſes derniers jours. Il reſſentit quelques atteintes de paralyſie en 1743, & en 1751 une goutte ſereine le priva de la vue. Ce fatal accident abattit ſon courage; une profonde triſteſſe s'empara de ſon ame; ſa ſanté s'altéra de plus en plus; & après avoir langui quelques années, ſans cependant ceſſer de travailler, il termina ſa carriere. Il fut enterré dans l'abbaye de Weſtminſter, où le docteur Pearce, évêque de Rocheſter, a fait ériger à ſes frais un monument à la mémoire de ce grand muſicien.

HANNEMAN, (*Adrien*) peintre, né à la Haye en 1610 ou 1611. On ne ſçait pas exactement s'il a été éleve de Vandyck ou de Raveſteyn. Il fit pluſieurs beaux portraits qui ſont répandus dans toute la Hollande; & ceux qu'il a copiés d'après Vandyck, paſſent ſouvent pour originaux. Cet artiſte traitoit auſſi avec eſprit les ſujets hiſtoriés. Ses tableaux ſont vagues & harmonieux. Il avoit une délicateſſe admirable dans ſes teintes de chair. On ignore le temps de ſa mort.

HARSI, (*Olivier* DE) habile imprimeur de Paris en

1559. Il avoit pour marque une herſe avec ces mots: *Evertit & æquat.* Il imprima en 1576, de ſociété avec Henri Thierry, le *Corps du Droit civil*, cinq volumes in-folio, que M. Chevillier regarde comme un chef-d'œuvre d'impreſſion. « A-t-on rien de plus beau, dit-» il, que le Corps du Droit civil avec les Commen-» taires d'Accurſe, imprimé à Paris en cinq gros vol. » in-folio? Livre où l'on voit dans une même page » un très-grand travail, toutes ſortes de bons caracte-» res gros & menus, une bonne encre, le rouge mêlé » agréablement avec le noir, le grec bien formé, cinq » ou ſix colonnes d'impreſſion, des lignes bien droi-» tes, des mots bien aſſemblés, une bonne correction, » enfin une feuille chargée de différents caracteres, » & le tout ſans confuſion. C'eſt à mon avis un chef-» d'œuvre de l'art, & ce que j'ai vu, en matiere d'im-» primerie, de plus accompli & de plus agréable aux » yeux. On ne ſe laſſe point de regarder ce livre, » quand on l'a en grand papier, ainſi qu'il eſt dans » la bibliotheque de Sorbonne, légué par M. Chef-» nart, avocat, à la charge d'une meſſe *de Beata* tous » les ans. Il fut imprimé aux dépens de Sébaſtien Ni-» velle. » Olivier de Harſi mourut en 1584, & eſt enterré à S. Benoît, où on lit ſon épitaphe ſous le charnier.

HARTSOEKER, (*Nicolas*) mathématicien & opticien, né à Goude en Hollande en 1656, mort à Utrecht en 1725. Parmi ſes découvertes on doit placer d'abord le microſcope qu'il fit à l'âge de dix-huit ans, par le moyen duquel, dit M. de Fontenelle, « ſe dé-» voila le ſpectacle du monde le plus imprévu pour » les phyſiciens même les plus hardis en conjectures, » c'eſt-à-dire ces petits animaux juſques-là inviſibles, » qui doivent ſe transformer en hommes, qui nagent » en une quantité prodigieuſe dans la liqueur deſtinée » à les porter, qui ne ſont que dans celle des mâles, » qui ont la figure de grenouilles naiſſantes, de groſ-» ſes têtes & de longues queues, & des mouvements » très-vifs. » On admire encore un téleſcope de ſix

Digitized by Google

cents pieds de foyer, qu'il inventa, & un grand miroir ardent, compoſé de pieces rapportées, pareil à celui dont quelques-uns prétendent qu'Archimede ſe ſervit. Hartſoeker fit deux voyages à Paris, le premier avec le célebre Huygens, dont il avoit gagné l'amitié, & le ſecond avec ſa femme. Il y ſéjourna pour lors douze années de ſuite, & fut eſtimé par tous les ſçavants, en particulier par M. de Caſſini. En 1699, l'académie des ſciences l'admit en qualité d'aſſocié étranger, & dans la ſuite celle de Berlin l'aſſocia auſſi à ſon corps. Après avoir paſſé douze ans auprès de l'électeur Palatin, en qualité de premier mathématicien de ce prince, il vint à Utrecht, où il mourut. Il étoit vif, enjoué, officieux, d'une bonté & d'une facilité dont de faux amis ont ſouvent abuſé. Il a laiſſé beaucoup d'ouvrages.

HAUTEFEUILLE, (*Jean* abbé D') méchanicien, né à Orléans en 1647, mort dans la même ville en 1724. Il étoit fils d'un boulanger, & ſeroit ſans doute toujours reſté dans l'obſcurité de ſon état, ſans l'exil de madame la ducheſſe de Bouillon à Orléans, qui le connut, le prit auprès d'elle, le fit étudier, lui procura des bénéfices, & voulut qu'il l'accompagnât dans ſes voyages d'Italie, d'Angleterre & ailleurs. A ſa mort elle lui laiſſa une penſion dont il a joui le reſte de ſa vie.

L'abbé d'Hautefeuille s'eſt preſque toujours appliqué aux méchaniques, dans leſquelles il a fait d'heureuſes découvertes, particuliérement dans l'horlogerie. Ce fut lui, s'il faut s'en rapporter à ſon propre témoignage, qui trouva le ſecret de modérer les vibrations du balancier des montres, par le moyen d'un petit reſſort d'acier, dont on a fait depuis uſage. Il fit part verbalement de cette découverte, en 1674, à l'académie des ſciences, qui la trouva très-propre à donner une grande juſteſſe aux montres; & en effet, c'eſt à cauſe de cette juſteſſe, que les montres où l'on a employé ce petit reſſort s'appellent par excellence montres à pendules, non qu'elles ſoient véritablement

pendules, mais parce qu'elles approchent fort de la juſteſſe des pendules. Cependant le célebre Huygens s'étant déclaré l'auteur de cette utile invention, & ayant obtenu le privilege de la fabrique & du débit des montres à reſſort ſpiral, l'abbé d'Hautefeuille s'oppoſa à l'enregiſtrement de ce privilege, prétendant qu'il lui étoit dû, puiſque M. Huygens n'avoit fait que perfectionner ce que lui-même avoit auparavant inventé. A cette occaſion il publia, en 1675, un *factum* contre M. Huygens. Le fameux Leibnitz, qui étoit alors à Paris, nous apprend poſitivement, dans ſes *Remarques ſur la regle artificielle du temps*, par Sully, que l'abbé d'Hautefeuille fut débouté de ſes demandes. On peut voir dans les ouvrages de ce dernier le détail de toutes ſes autres découvertes.

HAUTEROCHE, (*Noël* LE BRETON, ſieur DE) acteur & poëte dramatique, mort à Paris en 1707, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Il ſe diſtingua particuliérement dans les rôles comiques; & il aimoit tellement ſa profeſſion, qu'il jouoit encore la comédie à l'âge de quatre-vingt-dix ans. On voit toujours avec plaiſir quelques-unes de ſes pieces, conduites avec art, vivement dialoguées, & où l'on trouve de la bonne plaiſanterie.

HEDLINGER, deſſinateur de ce ſiecle, né en Suiſſe. On lit dans *l'Année Littéraire*, qu'il ſe fit un goût exquis de deſſin, par une étude très-appliquée des chefs-d'œuvre de l'antique & du moderne. Carle Maratte & Buſceni furent ſes guides & ſes modeles. Les lettres qu'il avoit étudiées avec ſoin ne lui ſervirent pas peu pour la compoſition des inſcriptions & des revers de ſes médailles. Les premieres ſont d'un laconique ſublime; il en a rendu toute la nobleſſe dans une penſée courte. Ses revers marquent l'inventeur de génie. Les amateurs des beaux-arts couroient avec ardeur après ſes médailles. Elles ſont fort rares, & on eſtime des pieces ſéparées de Hedlinger, plus que des médailliſtes communs. On jouira bientôt de la ſuite

complette de ſes ouvrages en ce genre, & de ſes deſſins en médailles. M. Fueſtin, à qui l'on doit une hiſtoire curieuſe des peintres Suiſſes, & qui, après la mort de Hedlinger, arrivée depuis quelques années, a ramaſſé toute la collection, ſe propoſe & promet de la donner deſſinée par lui-même, & gravée par un auteur habile.

HEEM, (*Jean-David* DE) peintre, né à Utrecht en 1604, mort à Anvers en 1674, âgé de ſoixante-dix ans. Cet habile artiſte, iſſu d'une très-honorable famille, excella à peindre des fleurs, des fruits, des vaſes d'or & d'argent, des inſtruments de muſique, des tapis de Turquie, ainſi qu'avoit fait ſon pere David de Heem, qu'il ſurpaſſa de beaucoup, quoique ſon éleve. La nature ſe diſtinguoit difficilement des mêmes objets peints dans ſes tableaux. Il avoit le talent de rendre avec le pinceau un certain brillant qu'on remarque ſur les vaſes de cryſtal, au point de ſy mirer. On recherchoit les tableaux de ce maître avec tant d'empreſſement, qu'on ſe les enlevoit aux inventaires; tel fut celui qui, au rapport d'un auteur Hollandois, fut acheté une très-groſſe ſomme, à cauſe de ſon précieux fini, & ſur-tout pour la vérité d'un vaſe de cryſtal. Ce tableau, après avoir paſſé par pluſieurs mains, fut donné en préſent à un ſeigneur, dont la reconnoiſſance procura un emploi conſidérable au poſſeſſeur.

Les ouvrages de cet artiſte ſont étonnants; le travail en eſt ſpirituel: il paroît être plutôt l'effet du plaiſir que l'auteur a pris en les peignant, que la néceſſité de les terminer. L'illuſion, en les voyant, occupe ſi agréablement, que l'art diſparoît, pour n'y laiſſer voir que cette belle nature de qui il tenoit tous ſes talents. Ses tableaux préſentent une couleur admirable, des fraîcheurs de teintes qui ſurprennent, une touche extrêmement légere; & ſi l'on y voit des inſectes & des reptiles, ils y paroiſſent animés, & chercher leur butin ſur les belles fleurs qui y ſont repréſentées. Ses deſſins ne ſont nullement connus en France; mais ſes tableaux y ſont en grand nombre.

HEEMSKERK, (*Martin*) peintre, né en 1498 au village d'Heemskerk, dont il prit le nom, mort à Harlem en 1574, âgé de ſoixante-ſeize ans. Il ſe mit ſous la diſcipline de Jean Schorel, qui avoit quelque réputation dans le pays. Ses progrès furent ſi prompts, que ſon maître en devint jaloux, & le congédia. En ſortant de chez Schorel, Martin, à l'âge de trente-quatre ans, fit préſenter à la confrérie des peintres de Harlem un S. Luc aſſis, qui peint la figure de la Vierge tenant l'enfant Jeſus. Ce morceau fut ſi eſtimé, qu'il eſt aujourd'hui placé dans la ſalle des magiſtrats de cette ville. Les ouvrages qu'il fit dans la ſuite ne ſe démentirent point; ils ſignalerent de plus en plus ſes talents. Un amateur, lui ayant commandé un tableau des quatre fins de l'homme, voulut lui marquer ſon contentement, en le payant en doubles ducats; il continua de compter ſon argent, juſqu'à ce que, la ſomme devenant exceſſive, Martin fut obligé de l'arrêter, & de lui dire qu'il étoit très-ſatisfait. On lui permit de ſe retirer à Amſterdam, chez ſon éleve Ravaert, pendant que les Eſpagnols aſſiegeoient Harlem en 1572. Ils pillerent & détruiſirent la plupart de ſes ouvrages, qui ſont devenus rares. Il légua par ſon teſtament de quoi marier tous les ans de jeunes filles de ſon village, à condition que le jour de la noce les mariés viendroient danſer ſur ſa foſſe: cette cérémonie, malgré le changement de religion, s'obſerve encore aujourd'hui fort exactement.

Heemskerk étoit correct, facile en inventions, & peignoit en tout genre; mais il étoit lourd: les muſcles de ſes figures trop prononcés, ſes draperies peſantes, peu de nobleſſe dans ſes têtes, & peu d'intelligence dans la partie du clair-obſcur. On a gravé d'après lui.

HELMBREKER, (*Théodore*) peintre, né en 1624 dans la ville de Harlem, mort à Rome en 1694, âgé de ſoixante-dix ans. Greblier, peintre de la même ville, lui apprit les premiers éléments de ſon art. Le malheur qu'il eut de perdre bientôt cet habile maître, le

détermina à conſulter lui-même la nature. Les ouvrages des plus grands peintres l'occuperent long-temps: il les copia, & peignit enſuite de caprice pluſieurs tableaux qui eurent beaucoup de vogue.

Théodore, après la mort de ſon pere, partit pour Veniſe, où il trouva de la protection chez le ſénateur Loredano, qui le retint pour quatre mois, en lui donnant alternativement un mois pour ſes propres affaires. Il y répondit par des ouvrages qui porterent ſa réputation juſqu'à Rome. Il paſſa enſuite en France, & fut deux ans malade à Lyon; d'où, après avoir recouvré la ſanté, il retourna dans ſon pays. Quelque temps après, il reprit le chemin de Rome.

La maniere de Théodore eſt excellente, & on y trouve beaucoup de vérité; ſon payſage eſt vigoureux, ſes figures belles & expreſſives; la couleur, le relief, l'eſprit, la variété, le parfait accord de ſes tableaux, entraînent le ſpectateur. Quoique ſon goût le portât à peindre des marchés, des foires remplies d'un grand nombre de figures, il a fait pluſieurs tableaux de dévotion; ſes ouvrages étoient enrichis de tout ce que l'art peut imaginer de beau, & on les recherchoit à Rome avec autant d'empreſſement que ceux de Bamboche.

HELST, (*Barthelemi* VANDER-) peintre, né dans la ville de Harlem en 1631, mort à Amſterdam en.... On parle beaucoup d'un tableau que cet artiſte fit en 1648, pour la ſalle du conſeil de guerre à Amſterdam: c'eſt un banquet public, entouré de compagnies bourgeoiſes ſous les armes. Toutes les figures de ce tableau ſont ſi noblement poſées, ſi hardiment deſſinées, les têtes ſi naturellement coloriées, les étoffes & les habillements ſi diſtincts, qu'on reconnoît aiſément les différentes conditions des perſonnages. Vander-Helſt fut bon coloriſte, bon deſſinateur, inventant facilement; ſes figures, ſes payſages, ſont d'un grand goût, & il regne dans tous ſes tableaux une vérité qui étonne. Il étoit ſi diſſipé, qu'il fut très-long-temps ſans vouloir prendre un établiſſement. Ses amis

crurent même qu'il ne ſe marieroit point : cependant il épouſa, dans un âge fort avancé, une jeune femme, dont il eut un fils qui dans la ſuite devint habile. Ce fut ſon ſeul éleve.

HELTSOKADE, (*Nicolas* DE) peintre, né à Nimegue en 1613. Son beau-pere, *David Ryckaert* le vieux, fut ſon maître. Dès qu'il ſe crut en état de ſubſiſter avec ſon talent, il laiſſa la maiſon paternelle, & paſſa les Alpes. Rome & Veniſe furent les endroits où il a reſté preſque toute ſa vie : c'eſt ce qui fait que ſes tableaux ſont ſi rares dans ſa partie. Il travailla pendant quelque temps en France, avec le titre de peintre du Roi. La reine Chriſtine de Suede, le roi d'Angleterre, le duc de Brandebourg & le prince d'Orange, acheterent à l'envi tous les ouvrages de ce peintre. Il peignoit l'hiſtoire en grand ; ſes figures ſont d'un bon goût : ſon pinceau large & ſa bonne couleur en ſont le principal mérite. Ses portraits ſont fort eſtimés. On ne ſçait ni le lieu, ni l'année de ſa mort.

HENRIET, (*Iſraël*) graveur, né à Nancy, mort à Paris en 1661. Il étoit fils de Claude Henriet, peintre de Châlons, établi à Nancy, lequel a peint les vitres de l'égliſe cathédrale de Châlons, & qu'on eſtimoit beaucoup, tant pour le deſſin que pour la vérité du coloris. Le jeune Henriet, étant à Rome, peignit quelque temps ſous la conduite de Tempeſte. Mais étant venu à Paris, & voyant qu'il réuſſiſſoit mieux à graver qu'à faire des tableaux, il ſe conſacra entiérement au premier genre. Comme il étoit fort lié d'amitié avec Callot, il ſe chargea de débiter ſes ouvrages, & il tâcha de l'imiter dans les ſiens : en effet, ſa maniere approche fort de celle de cet habile artiſte. Il eſt parvenu à copier pluſieurs de ſes deſſins, & même de ſes gravures, de maniere à ne point reconnoître l'original d'avec la copie. La Vie de l'Enfant prodigue en eſt une preuve des plus convaincantes, puiſqu'on n'a jamais pu décider affirmativement ſi ces planches ſont originales de Callot, ou des copies faites d'après lui

par Henriet. Celui-ci fut choiſi pour donner des leçons de deſſin au jeune roi Louis XIV, dont l'exemple engagea les plus grands ſeigneurs de la cour à apprendre auſſi le deſſin. Henriet eut un neveu, appellé *Iſraël Sylveſtre*, (*voyez ſon article*) auquel il laiſſa en héritage tous les deſſins & toutes les gravures qu'il poſſédoit, tant des ſiens propres, que de ceux qu'il avoit acquis de Callot, & de la Belle, qui étoit auſſi ſon ami.

HÉRON, méchanicien, né à Alexandrie, & diſciple de Ctéſibus. Il s'acquit une haute réputation par ſon habileté dans la méchanique, & ce fut un des anciens qui écrivit le plus dans ce genre. On avoit autrefois de lui un ouvrage du moins en trois livres, où il traitoit au long des différentes puiſſances méchaniques; il les réduiſoit au levier, ſuivant l'idée déja reçue des mathématiciens, & il les combinoit de diverſes manieres pour les appliquer aux beſoins de la vie. Golius apporta d'Orient, au milieu du ſiecle paſſé, un ouvrage où ce méchanicien reſtituoit la machine d'Archimede pour tirer des fardeaux énormes: Pappus en parle, & la nomme βαρουλκον, *Onerum Tractor.* C'étoit une machine fort ſemblable à notre cric, c'eſt-à-dire compoſée de pluſieurs roues dentées, engrainées dans des pignons &c. Le calcul qu'il faiſoit de ſa force eſt en tout conforme au nôtre.

Ce fut principalement par ſes clepſydres à eau, par ſes automates & ſes machines à vent, qu'Héron excita l'admiration de l'antiquité. Nous avons ſon Traité des Machines à vent, ſous le nom de *Spiritalia* ou *Pneumatica*, avec un fragment de ſes *Automates.* Le premier de ces traités eſt un monument très-eſtimable du génie d'Héron: on y remarque particuliérement que, quoique de ſon temps l'élaſticité de l'air fût inconnue, elle eſt cependant preſque toujours heureuſement appliquée à produire ſon effet; ce ſont d'ingénieuſes récréations méchaniques. A l'égard des automates, il eſt douteux que leur effet parût aujourd'hui merveilleux. Héron, dans ce genre, paroît fort au deſſous de ce qu'il

eſt dans ſes pneumatiques. On a encore de ce méchanicien un traité intitulé *Belopeœca*, ou *de la Conſtruction des Traits*, que les éditeurs des *Mathematici veteres* ont publié. Nous finiſſons ce qui le concerne, par remarquer qu'il joignoit à cette habileté dans les méchaniques, beaucoup d'intelligence pour la géométrie. Il eſt ſouvent cité par Proclus, comme auteur de nouveaux tours de démonſtrations de diverſes propoſitions des éléments.

On connoît encore un autre méchanicien, nommé *Héron le jeune*, qui vivoit vers le milieu du huitieme ſiecle. Nous avons de lui un Traité ſur les Machines de guerre, qui eſt curieux & intéreſſant pour l'art militaire.

I. HERRERA, (*François* DE) dit *le Vieux*, peintre, architecte & ſculpteur, né à Séville, mort à Madrid en 1656. On peut juger de ſes talents dans la peinture, par différents ouvrages de lui, qu'on voit à Séville & à Madrid, ſoit à freſque, ſoit en tableaux de chevalet. On dit que la façade du couvent des religieux de la Merci à Séville, prouve ſes talents dans l'architecture. Il eut deux fils; l'ainé, appellé *Herrera le Jeune*, qui ſuit; & l'autre, *Herrera le Roux*, qui peignit le groteſque, & qui ſe ſeroit diſtingué dans ce genre, s'il n'étoit pas mort jeune.

II. HERRERA, (*François* DE) dit *le Jeune*, peintre & architecte, né à Séville, mort à Madrid en 1685, âgé de ſoixante-cinq ans. Il étoit fils & diſciple de Herrera le Vieux. Dans ſa jeuneſſe il alla à Rome, & il y fit des études excellentes d'après l'antique & les meilleurs ouvrages des modernes. Quelques tableaux où il avoit repréſenté des poiſſons d'une maniere vraie & naturelle, lui firent donner dans cette ville le ſurnom de l'*Eſpagnol aux Poiſſons*. De retour dans ſa patrie, il compoſa des ouvrages qui étendirent ſa réputation dans toute l'Eſpagne. Il crut que Madrid étoit le ſeul théâtre digne de ſes talents. Il s'y rendit; & en effet on ſe le diſputa en quelque ſorte pour exercer ſon

pinceau. Un de ſes plus beaux ouvrages eſt celui où il a repréſenté S. Herménégilde, roi d'Eſpagne, dans le grand autel de l'égliſe des Carmes déchauſſés: il en fut lui-même ſi ſatisfait, ou, pour mieux dire, il étoit ſi rempli de vanité, qu'il s'écria que ce tableau devoit être mis à ſa place au ſon des tambours & des clarinettes.

Nous ne ſuivrons pas l'auteur Eſpagnol dont nous traduiſons l'ouvrage, dans le détail des autres productions de ce peintre, dont il vante l'intelligence dans le clair-obſcur, le coloris, qu'il compare à celui du Titien, & ſur-tout dans la maniere de peindre les fleurs: nous nous contenterons de rapporter l'anecdote ſuivante. Le comte duc d'Olivarès l'avoit chargé de choiſir pour lui les meilleurs tableaux d'une collection qui étoit à vendre. Il eſt aſſez vraiſemblable que le peintre choiſit les meilleurs; mais le miniſtre étant venu les voir, donna la préférence à d'autres qui n'avoient certainement pas le même mérite, & blâma le goût de notre artiſte, pour ſe donner, comme font bien des grands ſeigneurs, l'air de connoiſſeur habile. Dans le premier moment de ſon dépit, Herrera fit un tableau dans lequel il repréſenta un ſinge qui, ſe trouvant dans un parterre à côté d'une roſe & d'un chardon, préféroit celui-ci qui étoit plus propre à lui ſervir d'amuſement. Son deſſein étoit de préſenter lui-même ce tableau allégorique au duc d'Olivarès; & il l'auroit fait, ſans le conſeil de ſon ami Soto-Mayor, qui lui fit enviſager les conſéquences funeſtes de cette démarche.

HERVAGIUS, imprimeur de Bâle dans le ſeizieme ſiecle. Il s'efforça de ſe ſignaler dans ſon art; il s'attacha ſur-tout à ſurpaſſer les plus célebres imprimeurs qui avoient déja donné au public des éditions d'auteurs qu'il entreprenoit de réimprimer. Cette noble émulation parut ſur-tout à l'occaſion des ouvrages de Démoſthene, qu'Alde Manuce avoit imprimés le premier. Hervagius n'oublia rien pour rendre cette

ſeconde édition de l'orateur Grec plus complette, plus belle & plus correcte que l'autre. Il a encore imprimé pluſieurs livres. Il avoit beaucoup de goût pour les ſciences, & faiſoit tous ſes efforts pour ſuivre les traces des habiles imprimeurs. Il avoit épouſé la veuve de Froben, comme on peut le voir dans les lettres d'Eraſme.

HIERAT, (*Antoine*) imprimeur Allemand dans le ſeïzieme ſiecle. Il ſuccéda à Jean Gymnique, dont il épouſa la veuve. Jean Gymnique le fils aida ſon pere dans ſes grands travaux. En effet, il eût été impoſſible qu'Hierat eût pu ſuffire ſeul aux nombreuſes éditions qu'il a procurées au public; car il réimprima d'abord tous les ſaints Peres qui commençoient à devenir rares. Il ſortit d'entre ſes mains une ſi grande quantité d'autres livres, qu'on prétend que de tous les imprimeurs c'eſt celui qui a le plus imprimé. Mais ce qui n'eſt pas moins étonnant, c'eſt que dans ce grand nombre d'ouvrages il n'y en a guere qui ne marquent ſon diſcernement On peut voir dans le catalogue de ſes éditions qu'il ne ſe chargeoit que de bons manuſcrits. Il faut avouer que ces travaux opiniâtres ne permirent pas à Hierat de répandre dans ſes impreſſions tout l'agrément dont l'imprimerie eſt ſuſceptible. Ainſi, malgré ces longues fatigues & ce nombre infini de volumes, Hierat ne marchera jamais qu'après les Plantins, les Etiennes, les Manuces & les Frobens. Mais le défaut de cette partie ne diminue pas l'obligation que le public doit avoir au zele d'Hierat à multiplier les bons ouvrages.

HIRAM, ſculpteur & architecte de Tyr, que Salomon fit venir pour bâtir le temple de Jéruſalem. Selon le texte de l'Ecriture, *il fut rempli de ſageſſe, d'intelligence & de ſcience pour exécuter tous les ouvrages du reſſort de l'architecte & du ſculpteur.* On ſçait que ce temple étoit magnifique, que les vaſes & les ornements étoient très-riches; mais il ne devoit pas être d'une étendue bien grande, puiſqu'en ne comprenant

point les maiſons qui l'environnoient, & qui ſervoient de logement aux prêtres, le ſanctuaire n'avoit que ſoixante coudées de long & vingt de large. Le portique du temple avoit dix coudées de long. (La coudée des Hébreux eſt communément évaluée à vingt-deux pouces de France.) La grandeur du temple de Salomon étoit donc très-médiocre; mais l'on n'ignore pas que la beauté d'un édifice ne conſiſte pas dans ſon étendue.

La grandeur du temple fut bien moins conſidérable lorſque les Hébreux le rebâtirent après la captivité de Babylone. On le rendit encore plus petit, lorſqu'il fut rétabli pour la derniere fois par Hérode. Cet ouvrage fut achevé dans l'eſpace d'un an & demi, pendant lequel on prétend qu'il ne plut jamais pendant le jour. On y employa dix mille des meilleurs ouvriers, & mille chariots. Flavius Joſeph, hiſtorien véridique, nous aſſure que le dernier temple de Jéruſalem (ville qui n'avoit que deux milles, ou une lieue deux tiers de circuit), excita l'admiration de Pompée qui étoit né à Rome, & qui avoit voyagé dans la Grece & dans l'Aſie Mineure. Hérode fit bâtir dans la ſuite pluſieurs maiſons dans le voiſinage du temple, pour former une eſpece de citadelle. Il faut avouer que ces édifices étoient de bois pour la plus grande partie, puiſqu'ils furent réduits en cendres lorſque Titus fit le ſiege de Jéruſalem. Cet empereur Romain profita habilement de cet incendie pour s'emparer de la ville. (*Vies des Architectes.*)

HIRE, (*Laurent* DE LA) peintre & graveur, né à Paris en 1606, mort en 1656. Il fut d'abord éleve de ſon pere, Etienne de la Hire, qui avoit peint d'aſſez bonnes choſes en Pologne, & enſuite de Vouet. Son inclination pour la peinture hâta beaucoup ſes progrès. Il ne paroît pas qu'il ait fait le voyage d'Italie: il s'en dédommagea par l'étude des ouvrages des grands peintres, tels que ceux du Primatice & de maître Roux, qui ſont à Fontainebleau, & ceux de Paul Véronèſe dont

il voulut imiter le tour des figures; mais il en a été toujours bien éloigné. L'eſtime qu'il s'étoit acquiſe dans un temps où il n'y avoit perſonne à Paris qui fût de ſa force, lui procura beaucoup d'ouvrage; ce qui le fit tomber dans une maniere qui étoit plus foible que celle qu'il avoit d'abord ſuivie. Comme il étoit fort laborieux & qu'il avoit une imagination féconde, le nombre des deſſins qu'il a fournis pour des tapiſſeries, des ſujets d'hiſtoire, des payſages, eſt incroyable. Un coloris frais, un ſtyle fini & recherché, des compoſitions ſages & bien entendues, des teintes noyées dans une ſorte de vapeur, ſelon la méthode qu'il avoit appriſe de Déſargues, font le mérite de ſes tableaux, auxquels on reproche néanmoins de manquer un peu de naturel. On les voit dans pluſieurs égliſes de Paris: on remarque ſur-tout un beau Crucifix à Vincennes. Il réuſſiſſoit encore très-bien dans le portrait & dans la gravure à l'eau-forte. Son œuvre ſe monte à quatre-vingts pieces. Il fut un des premiers peintres membres de l'académie royale.

La Hire eut un fils, nommé *Philippe*, né en 1640, mort en 1718, qui quitta la peinture pour s'attacher à l'étude des mathématiques; ſon mérite le fit recevoir à l'académie des ſciences. Le fils de celui-ci, nommé auſſi *Philippe*, mort en 1719, âgé de quarante-deux ans, embraſſa la profeſſion de médecin, & devint également membre de l'académie des ſciences. Il faiſoit ſon amuſement de la peinture, & peignoit à gouache des payſages & des figures dans le goût de Wateau.

HOGARTH, (*Guillaume*) peintre Anglois, mort à Londres en 1765. Cet artiſte eſt très-eſtimé dans ſa patrie; on y a même pour lui cet enthouſiaſme qui exalte quelquefois les têtes Angloiſes, & qui leur fait donner l'excluſion à tout autre mérite, quelque ſupérieur qu'il puiſſe être. Nous nous contenterons de rapporter le trait ſuivant. Hogarth avoit fait graver une eſtampe d'après ſes deſſins, dans laquelle il avoit repréſenté avec énergie les différents tourments qu'on fait

fait éprouver aux animaux. Un charretier fouettant un jour un de ſes chevaux avec beaucoup de dureté, un bon-homme, touché de compaſſion, lui dit : *Miſérable ! tu n'as donc pas vu l'eſtampe d'Hogarth ?*

Ce peintre avoit raiſon de dire qu'*il reconnoiſſoit tout le monde pour juge compétent de ſes tableaux, excepté les connoiſſeurs de profeſſion.* Ses compoſitions ſont mal deſſinées & foiblement coloriées. Il avoit négligé le méchaniſme de ſon art, c'eſt-à-dire les traits du pinceau, le rapport des parties entr'elles, l'effet du clair-obſcur, l'harmonie du coloris ; mais il s'étoit élevé juſqu'à la perfection de ce méchaniſme, c'eſt-à-dire au poétique & au moral de la peinture. Ses tableaux ſont parlants, & offrent une variété agréable de ſcenes comiques ou morales de la vie. Il ne ſe contenta pas d'être peintre ; il voulut aſpirer à la gloire d'être auteur. Il publia, en 1750, un traité en anglois, intitulé *Analyſe de la Beauté*, dans lequel il prétend que les formes arrondies conſtituent la beauté. Ce principe peut être vrai à certains égards ; mais il eſt faux à bien d'autres.

HOLBEEN, (*Jean*) peintre, né à Bâle, mort à Londres, de la peſte, en 1554, âgé de cinquante-ſix ans. Il paroît que la nature ſeule eleva ce peintre au point de perfection où il eſt arrivé : on peut le conjecturer par ſa maniere de peindre toute particuliere. On ſçait d'ailleurs qu'il n'avoit jamais été en Italie, & qu'il n'avoit pas même vu de grands modeles ſur leſquels il pût ſe former. Une des premieres pieces qui le firent connoître, fut la Danſe des Morts, qu'il peignit dans l'hôtel-de-ville de Bâle, où, ſous pluſieurs figures, il a repréſenté des perſonnes de tout âge & de toute condition. Cette piece, dont le ſujet eſt des plus extraordinaires, eſt gravée, & ſe trouve par-tout. Dans le temps qu'il y travailloit, il ſe lia d'amitié avec le célebre Eraſme qui étoit alors à Bâle, & dont il fit le portrait, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre. Eraſme, fâché que des talents auſſi marqués fuſſent

comme enſevelis dans un pays qui ne leur rendoit pas aſſez de juſtice, lui perſuada d'aller en Angleterre, où le roi Henri VIII, qui favoriſoit les ſciences & les arts, ne manqueroit pas de l'accueillir avec bonté. Holbeen ſe détermina d'autant plus volontiers à ce voyage, qu'outre le deſir qu'il avoit d'acquérir du bien & de l'honneur, il trouvoit l'occaſion de ſe débarraſſer de ſa femme, dont l'humeur acariâtre le fatiguoit beaucoup.

Muni des lettres de recommandation d'Eraſme, il ſe préſenta à Thomas Morus, grand-chancelier de l'Angleterre, qui le reçut avec diſtinction, & qui le logea même chez lui. La reconnoiſſance dont Holbeen fut pénétré l'anima à ſe rendre digne de la bienveillance de ſon protecteur. Il fit un tableau en détrempe, dans lequel il repréſenta Morus, ſa femme & ſes enfants, grands comme nature; & il appelloit ce tableau ſa piece d'honneur, parce que ce fut le premier ouvrage qu'il fit en Angleterre pour ſe mettre en réputation. Bientôt il ne fut plus queſtion que de lui à la cour. Il travailla pour le roi, dont il fit le portrait de grandeur naturelle, qui parut une choſe admirable, tant il avoit ſçu bien ſaiſir ſon air, ſa taille & les traits de ſon viſage. Ce prince le combla toujours depuis de bienfaits, qui furent un motif de plus pour l'engager à travailler. Il peignit des tableaux d'hiſtoire, parmi leſquels on en remarque deux qui ſont d'une grande compoſition; l'un eſt le Triomphe des Richeſſes, & l'autre l'Etat de la Pauvreté. Frédéric Zuccaro, que le roi d'Angleterre avoit fait venir d'Italie, fut extrêmement ſurpris en voyant les ouvrages d'Holbeen: il dit qu'ils n'étoient inférieurs ni à Raphaël, ni au Titien. Holbeen peignoit également bien en toutes ſortes de manieres, à freſque, à gouache, à l'huile & en miniature: il deſſinoit au crayon & à la plume, avec une facilité merveilleuſe, & la quantité de ſes deſſins eſt innombrable. Il eſt à remarquer qu'il peignoit de la main gauche, comme faiſoit Turpilius, cet ancien peintre Romain.

M. Mariette attribuoit à Holbeen les deſſins du Chapelet en bois de Henri VIII, roi d'Angleterre, qui repréſente dans un dixain tous les myſteres de la vie de Jeſus-Chriſt, comparés avec les principaux événements de l'ancien Teſtament. Ce chapelet eſt remarquable par la ſculpture, la délicateſſe du travail, & la patience de l'artiſte qui a exécuté des deſſins ſi multipliés. Il avoit été donné par un archevêque d'Aix au P. de la Chaiſe, qui le laiſſa aux Jéſuites de la maiſon profeſſe de Paris. Quand on vendit leurs biens, il fut acheté par M. l'abbé Brotier, ce ſçavant éditeur de Tacite, dont la politeſſe permet aux amateurs d'examiner à loiſir ce morceau curieux.

HOLLAR, (*Venceſlas*) graveur, né à Prague, voyagea en Allemagne, & travailla long-temps en Angleterre, d'où il ſortit à l'occaſion des guerres civiles qui déſolerent ce pays après la mort de Charles I, pour ſe retirer à Anvers. Etant depuis retourné à Londres, il y mourut dans un âge fort avancé. Hollar, dit M. Baſan, eſt un des artiſtes qui ont imité le mieux avec la pointe le beau fini du burin: il conduiſit l'eau-forte avec une intelligence admirable, en reconnut la gradation, en développa toutes les reſſources, & apprit à s'en ſervir. Il excella dans le payſage, les animaux, les fourrures & les inſectes. On eſtime beaucoup ſes portraits; mais il ne réuſſit pas également à rendre de grandes compoſitions. Son œuvre eſt très-nombreux, & très-difficile à raſſembler.

HONDEKOELTER, (*Melchior*) peintre, né à Utrecht, d'une famille noble, en 1636, mort en 1695. Son pere qui fut ſon premier maître, & ſon grand-pere, avoient cultivé la peinture avec aſſez de ſuccès. Pour lui, il les ſurpaſſa tous les deux, & il devint très-habile. La plupart de ſes tableaux ſont d'oiſeaux preſque toujours vivants: perſonne n'a mieux peint les poules, les paons, les coqs, &c. Il avoit accoutumé un de ces derniers oiſeaux à ſe tenir près de ſon chevalet, auſſi long-temps & de telle façon qu'il le vouloit. Cet ani-

mal obéiſſoit au moindre mouvement de l'appui-main; & étoit ſi bien au fait de cet exercice, qu'il auroit demeuré dans la même attitude des heures entieres, ſans ſe déranger. Hondekoelter avoit une touche particuliere pour imiter les plumes, & une fort bonne couleur; il ornoit de plus ſes fonds de payſages bien finis, & dont l'harmonie augmentoit l'éclat des ſujets qui faiſoient la principale partie de ſon tableau. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ce peintre, qui avoit toujours vécu d'une maniere exemplaire, ayant épouſé une méchante femme, dont les ſœurs qu'il avoit priſes chez lui ne valoient pas mieux, devint, par leur perſécution, le plus intempérant & le plus déréglé de tous les hommes. Il ſe retiroit dans un cabaret pour ſe mettre à l'abri de leur fureur, & ne trouvoit d'autre conſolation que dans la débauche. Ses remords & ſes excès abrégerent ſes jours.

HONDIUS *ou* DEHONDT, (*Joſſe*) graveur, né à Wacherne, petit bourg de Flandres, en 1563, mort en 1611. Il apprit ſans maître le deſſin, la gravure, & à fondre les caracteres d'imprimerie. Il ſe rendit aſſez habile dans tous ces genres. Il grava auſſi des cartes géographiques; & il publia un *Atlas*, qui eſt peu eſtimé. Il s'étoit établi à Amſterdam. On connoît quelques autres graveurs de ce nom & de cette famille. Le plus habile de tous fut Henri Hondius, duquel on a beaucoup de portraits, d'après le Titien, Vandyck, Mireveldt, &c.

HONGRE, (*Etienne* LE) ſculpteur, né à Paris, mort en 1690, âgé de ſoixante-deux ans. Parmi les ſculpteurs habiles qui ont paru dans le ſiecle brillant de Louis XIV, le Hongre peut occuper un rang diſtingué. Il a embelli Verſailles de pluſieurs ouvrages eſtimés, entr'autres d'une figure qui repréſente l'Air; de deux Termes déſignant, l'un Vertumne, & l'autre Pomone; des Tritons & des Syrenes de plomb, dans le parterre du Nord, qui portent des couronnes de laurier, du milieu deſquelles s'élevent pluſieurs jets

d'eau; de bas-reliefs dans l'allée d'eau, où l'on voit des Fleuves, des Nymphes & des Enfants ſculptés en concurrence du célebre le Gros, & qui ſoutiennent le parallele. L'un des quatre bas-reliefs de la porte Saint-Martin à Paris, ſi noblement compoſés & d'une ſi brillante exécution, eſt encore une des productions du ciſeau de le Hongre. La ſtatue équeſtre de Louis XIV, à Dijon, a été fondue d'après le modele qu'il en avoit fait. Cet artiſte avoit été reçu, en 1668, à l'académie royale de peinture & de ſculpture.

HONTHORST, (*Guérard*) peintre, né à Utrecht en 1592, mort en 166... Il étoit éleve d'Abraham Bloemaert, & fit le voyage de Rome pour étudier l'antique. Il revint dans ſa patrie, & paſſa de-là en Angleterre, où le roi lui ordonna pluſieurs tableaux qu'il exécuta avec l'applaudiſſement général. Fixé à la Haye avec le titre de peintre du prince d'Orange, il travailla beaucoup pour les palais, particuliérement pour celui au Bois, à une demi-lieue de cette ville. Sa maniere eſt belle, & ſon deſſin correct. Il a mérité le nom de grand peintre; & ſes tableaux, placés dans les plus beaux cabinets, prouvent le mérite de l'auteur. Ses mœurs & ſes manieres honnêtes lui donnerent entrée chez les grands, & il eut l'honneur d'apprendre à deſſiner à pluſieurs princes & princeſſes.

HOOCHE, (*Romain*) deſſinateur & graveur Hollandois, lequel floriſſoit ſur la fin du dernier ſiecle. L'on trouve, ſelon M. Baſan, dans ſes ouvrages, beaucoup d'imagination & de facilité; mais, comme il s'eſt laiſſé ſouvent emporter à la fougue de ſon génie, l'on rencontre dans la plupart de ſes compoſitions des idées ſingulieres & giganteſques, & peu de correction de deſſin: ces défauts ſe trouvent ſur-tout dans les ſujets allégoriques qu'il a compoſés ſur les affaires de ſon temps, où d'ailleurs il a fait entrer une ſatyre triviale & exagérée, qui déplaît toujours aux perſonnes ſages & modérées.

HOOGSTRAETEN, (*Samuel van*) peintre, né à

Dordrecht en 1627, mort dans la même ville en 1678. Son pere Théodore van Hoogſtraeten l'initia dans les principes de la peinture. Il continua de travailler & ſe perfectionna ſous Rembrant. En quittant ce maître, il en emporta la maniere ; mais il en profita moins qu'il n'auroit pu, parce qu'il s'adonna à peindre le portrait. Il avoit une émulation qui lui fit faire de grands progrès. S'il voyoit quelques payſagiſtes, quelques peintres d'animaux, de fleurs ou de fruits, auſſitôt il étudioit le même genre, & en tous il n'a jamais été médiocre. Il alla à Vienne en Autriche : il préſenta à l'empereur trois tableaux, le portrait d'un gentilhomme, le couronnement d'épines de Notre-Seigneur, & une imitation de ſujets inanimés. Les deux premiers plurent beaucoup ; le dernier fit plus, il fit illuſion à l'empereur : *Voilà*, dit le prince, *le premier peintre qui m'ait ſçu tromper ; &, pour l'en punir, je garde ſon tableau.* On devine qu'il fut bien payé. Ce prince le gratifia d'une chaîne d'or avant ſon départ pour Rome, où il étoit moins allé pour ſe perfectionner, que pour ſe guérir d'une inclination dont il ne pouvoit ſe défaire que par la fuite. Rome & les beautés de l'art fixerent quelque temps toute l'attention de cet habile artiſte ; mais, par des vues d'intérêt ou de curioſité, il paſſa de-là en Angleterre, où il travailla utilement, & retourna à Dordrecht, comblé de biens & d'honneurs. Van Hoogſtraeten étoit l'homme de ſon temps le plus lettré & le meilleur poëte. Son traité ſur la peinture eſt fort recherché, ainſi que les deux livres intitulés *Le Monde éclairé* & *le Monde aveugle*. Pluſieurs pieces de vers, ſon *Voyage d'Italie*, &c. font admirer en lui autant de jugement que d'eſprit.

HOOGSTAAT, (*Jean*) peintre, né à Amſterdam en 1654. Elevé dès ſa jeuneſſe dans l'école de Laireſſe, on le regarda comme le plus habile de ſes éleves. Ce maître lui confia de ſes ouvrages qu'il auroit avoués pour être de lui, tant il approchoit de ſa maniere Les éloges de Laireſſe juſtifierent le choix de ceux qui em-

ployerent le pinceau de l'éleve. Guillaume III, roi d'Angleterre, lui fit faire pluſieurs tableaux pour le château de Loo, qui lui firent honneur, & lui procurerent de grands tableaux pour les bourguemeſtres d'Amſterdam. On lui ordonna pour-lors le plafond de la ſalle bourgeoiſe à l'hôtel-de-ville d'Amſterdam: c'eſt un ſujet allégorique, où brillent l'eſprit & le génie. Le peintre a manqué, en ce que tout y eſt trop fini pour un plafond ſi élevé; enſorte que les objets ne ſe diſtinguent qu'à peine. Au reſte, cet ouvrage lui fera toujours honneur, comme tout ce qui eſt ſorti de ſa main. Nous ne ſçavons point l'année de ſa mort.

HOOK, (*Robert*) méchanicien Anglois, né à Freshwater en 1638, mort en 1703. Moins favoriſé du côté de la fortune & du côté du corps, que de celui du génie, il fut obligé, pour faire ſes études, d'entrer dans un des colleges d'Oxford, en qualité d'écolier ſervant. Il ne tarda pas à ſe faire avantageuſement connoître au D. Sethward, alors profeſſeur à Oxford, & aux autres fondateurs de la ſociété royale, dans laquelle il fut admis en 1661. Le chevalier Cutler voulant fonder une chaire de méchanique, crut ne pouvoir mieux la remplir qu'en engageant M. Hook à l'accepter. De-là vient le nom de *Lectiones Cutlerianæ*, que porte le recueil des excellentes leçons qu'il dicta dans cette chaire. Il fut un des premiers membres de la ſociété royale de Londres, le principal auteur des *Tranſactions philoſophiques*, & devint profeſſeur d'aſtronomie à Greham. Il perfectionna les microſcopes, fit d'excellentes découvertes dans la phyſique & dans l'hiſtoire naturelle, & inventa les montres de poches, qu'il porta preſqu'à la perfection où elles ſont aujourd'hui. Avant lui on ne connoiſſoit que les horloges & les pendules.

On attribue communément à M. Huygens l'invention de l'application du reſſort à régler le mouvement des montres, mais M. Hook revendiqua cette découverte. On trouve effectivement dans l'Hiſtoire de la

Société royale de Londres, parmi les titres d'écrits préſentés à cette ſociété avant qu'elle publiât ſes *Tranſactions;* on en trouve, dis-je, quelques-uns qui concernent évidemment cette application. Or, cette Hiſtoire parut en 1668, pluſieurs années avant qu'il fût queſtion en France de rien de ſemblable. On y lit que M. Hook fit cette découverte dès l'année 1660, & qu'il la communiqua à MM. Bronncher & Murrai, comme un échantillon de quelques inventions dont il diſoit être en poſſeſſion, & qui devoient lui donner la ſolution du fameux problême des longitudes; mais, ne s'étant pas accordé avec ces meſſieurs ſur les articles de l'eſpece de ſociété qu'ils devoient contracter entr'eux, il n'a jamais voulu dévoiler ſon ſecret, & il l'a emporté avec lui. Nous remarquerons encore que lorſque M. Huygens publia en 1674 cet uſage du reſſort, M. Hook en fut très-indiſpoſé. Il intenta au ſecrétaire de la ſociété royale, M. Oldembourg, un vif procès, l'accuſant de prévarication, & de faire part à des ſçavants étrangers des découvertes dont les regiſtres de la ſociété royale étoient les dépoſitaires. Mais il n'étoit pas beſoin qu'Oldembourg commît cette indiſcrétion, pour que l'invention dont nous parlons tranſpirât, puiſque le livre cité plus haut parut en françois dès l'année 1669; & peut-être fut-ce là que M. Huygens, & l'abbé de Hautefeuille, qui lui diſputa en juſtice réglée cette découverte, en puiſerent la premiere idée. D'ailleurs M. Huygens avoit déja été à diverſes repriſes en Angleterre; & il eſt à préſumer que dans les ſéjours qu'il y fit, il s'y informa avec ſoin des inventions des ſçavants du pays.

L'horlogerie eſt encore redevable au docteur Hook de pluſieurs autres découvertes très-utiles: telle eſt la machine à fendre les roues, celle à tailler les fuſées; le fil d'acier tiré à la filiere, qui, donnant les ailes des pignons toutes formées, permet de les faire beaucoup mieux & plus facilement; la machine à arrondir les dents des roues; les échappements à ancre & à patte de taupe. Au reſte, le docteur Hook préſenta à la ſociété royale,

en 1666, un plan ſur la maniere de rebâtir la ville de Londres qui avoit été conſumée par le feu. Le lord-maire & les aldermans en furent ſi ſatisfaits, qu'ils le préférerent à celui des intendants de la ville; & c'eſt en grande partie ſur ce plan que Londres fut rebâtie dans la ſuite: il fut nommé lui-même, par acte du parlement, intendant de la ville, charge dans laquelle il amaſſa de grands biens. Il étoit auſſi bon citoyen que grand mathématicien. On a de lui pluſieurs ouvrages.

HORLOGERIE: art de faire des machines qui meſurent le temps. L'art de meſurer le temps a dû faire l'objet des recherches des hommes dans les ſiecles les plus reculés, puiſque cette connoiſſance eſt néceſſaire pour diſpoſer des moments de la vie. Mais cet art, (dit, dans ſes *Etrennes Chronométriques*, M. le Roy, fils du célebre Julien le Roy, qui nous ſert de guide dans la rédaction de cet article, pour lequel il faut des connoiſſances particulieres) cet art, comme tous les autres, n'a été connu que peu à peu. Quelques auteurs prétendent qu'Hermès ou Mercure Triſmégiſte, ayant obſervé le premier qu'une eſpece de ſinge, appellé *Cynocéphale*, conſacré à Sérapis, jettoit ſon urine douze fois par jour, & autant la nuit, en des intervalles égaux, s'en ſervit enſuite pour meſurer les heures du jour: ils font même dériver le mot *heure*, d'un mot grec qui ſignifie *urine*. Il eſt cependant plus vraiſemblable que les premiers moyens que l'on mit en uſage pour meſurer le temps, furent les révolutions journalieres du ſoleil. L'examen qu'on en fit donna l'idée des gnomons, ou des cadrans ſolaires. Mais, comme les plus parfaits n'étoient d'aucun ſecours pendant la nuit ou lorſque le ſoleil étoit caché par les nuages, on imagina, pour y ſuppléer, les clepſydres ou horloges à eau, à vent, &c. Pendant pluſieurs ſiecles, ces inſtruments furent très-ſimples. Dans la ſuite, on y ajouta des roues dentées: telle fut la fameuſe clepſydre de Ctéſibius, qui paſſe pour avoir été la premiere de cette eſpece, & dont Vitruve parle avec tant d'éloge.

Ces manieres de meſurer le temps, qui étoient très-imparfaites, ſubſiſterent ainſi juſqu'à ce qu'on fit des horloges méchaniques, ſans le ſecours de l'eau. Les ſçavants ſont fort partagés ſur l'invention de ces ſortes d'ouvrages. Les uns l'attribuent à Pacificus, archidiacre de Véronne, mort en 849; d'autres à Gerbert; d'autres à Walingford, bénédictin Anglois; d'autres à Regiomontanus, qui naquit en 1446, &c. Peut-être ont-ils tous raiſon. Il étoit, ajoute M. le Roy, au deſſus des forces de l'eſprit humain de faire parvenir tout de ſuite à ſa perfection un art auſſi compliqué; il falloit des ſiecles pour cela. Ainſi les clepſydres à roues auront donné l'idée du rouage. Pacificus aura peut-être inventé le modérateur ou balancier; Gerbert, ou un autre, l'échappement à palette; Walingford, ou ſes prédéceſſeurs, auront enfin, vers le commencement du quatorzieme ſiecle, ſupprimé l'action de l'eau ou du ſable, pour y ſubſtituer celle d'un poids moteur. Quoi qu'il en ſoit, une horloge dans ces temps-là étoit déja compoſée, 1° d'une force motrice, c'eſt-à-dire d'un poids; 2° de pluſieurs roues & pignons, formant ce qu'on appelle un *rouage;* 3° d'un échappement; 4° enfin, d'un modérateur ou balancier.

C'étoit déja beaucoup que d'avoir de ces horloges, dont les premieres furent placées ſur les clochers des égliſes. Des ouvriers adroits & intelligents y ajouterent un rouage deſtiné à faire frapper ſur une cloche les heures indiquées ſur le cadran; de ſorte qu'au moyen de cette addition, on pouvoit ſçavoir les heures pendant la nuit, ſans le ſecours de la lumiere. Il y en eut d'autres qui s'appliquerent à enrichir les horloges d'un grand nombre de curioſités : telles ſont celles de Strasbourg, de Lyon, de Luden en Suede, & pluſieurs autres qui ne ſont plus admirées que par le peuple. On travailla en même temps à diminuer leur groſſeur. Peu à peu on parvint à en mettre dans les appartements: mais pour réuſſir à les rendre portatives, il fallut faire une découverte importante;

c'eſt-à-dire trouver le moyen de ſubſtituer au poids une force motrice qui, pouvant agir dans toutes les poſitions, n'occupât pas un grand volume; enfin il fallut trouver le reſſort. On ne ſçait rien de bien poſitif ſur la date de cette invention. Il paroît cependant qu'elle précéda le milieu du ſeizieme ſiecle; car l'hiſtoire rapporte qu'on préſenta une montre à Charles V. M. Derham dit avoir vu celle qui avoit appartenu à Henri VIII, roi d'Angleterre, & qui alloit pendant une ſemaine. On en avoit aſſez communément à la cour de France du temps de Charles IX & de Henri III. Il s'en trouve de ce temps-là qui ſont fort bien travaillées & de toute grandeur, petites, plattes, en forme de gland, de coquille, & dans des bagues, & quelques-unes qui ſont conſtruites pour aller longtemps.

Mais il faut avouer que, quelques progrès que l'art de l'horlogerie eût faits juſques-là, ce n'étoit rien en comparaiſon de la perfection qu'il acquit en 1647. On peut dire que le célebre Huygens le créa de nouveau par les découvertes dont il l'enrichit. A cette époque il fit l'application du pendule aux horloges, pour en régler le mouvement; & vers l'an 1675 il inventa le petit reſſort qu'on met ſous le balancier, & que les horlogers appellent *reſſort réglant* ou *reſſort ſpiral*. Il eſt vrai que le docteur Hook & l'abbé de Hautefeuille lui diſputerent cette derniere découverte; mais, ſans entrer ici dans une diſcuſſion qu'on peut voir traitée aſſez au long dans les articles de ce Dictionnaire qui concernent ces trois rivaux, nous nous contenterons d'obſerver que les montres eurent alors une juſteſſe qui paroît preſqu'incroyable aux perſonnes en état de juger de la multitude des cauſes qui concourent à les faire varier. Les Anglois furent ceux qui réuſſirent d'abord à exécuter les plus parfaits ouvrages en horlogerie. Un nommé Barlow inventa les pendules à répétition en 1676, & appliqua ſon invention aux montres, vers la fin du regne de Jacques II: Tompion lui exécuta la premiere de cette eſpece. Les horlogers François

ne furent pas long-temps ſans diſputer à ceux d'Angleterre la prééminence que toute l'Europe ſembloit leur accorder; bientôt ils vinrent à bout de ſe l'approprier en entier. C'eſt particuliérement aux travaux, aux découvertes & à l'habileté de Julien le Roy, qu'on en eſt redevable. Perſonne n'ignore le mot obligeant que M. de Voltaire adreſſa à l'un des fils de cet homme immortel, après la bataille de Fontenoy. *Le maréchal de Saxe & votre pere ont*, dit-il, *battu les Anglois.*

Il paroît que l'horlogerie eſt portée aujourd'hui au plus haut degré de perfection où elle puiſſe arriver. « Cet art, dit le P. Alexandre dans ſon *Traité d'Hor-*
» *logerie*, autrefois traité comme un art méchanique,
» ſera maintenant mis au rang des arts libéraux les plus
» diſtingués. Il n'y occupera pas, pourſuit-il, la der-
» niere place; car on peut le regarder comme le chef-
» d'œuvre de l'invention humaine. » En effet, il n'en eſt aucun qui renferme une induſtrie auſſi délicate, des traits de génie auſſi marqués, & un plus grand nombre d'inventions ſçavantes. Il ne ſe borne même pas uniquement aux machines qui meſurent le temps. Comme cet art eſt la ſcience du mouvement, tout ce qui concerne une machine quelconque peut être de ſon reſſort. Ainſi de ſa perfection dépend celle de différentes machines & inſtruments, comme les inſtruments propres à l'aſtronomie & à la navigation, les inſtruments de mathématiques, les machines propres à faire des expériences de phyſique, &c. On voit que nous n'entendons pas appliquer ce que nous venons de dire à ce nombre infini d'horlogers qui ne font purement qu'exécuter, & qui ne méritent d'autre dénomination que celle d'*ouvriers*; mais à ceux qui embraſſent l'horlogerie dans toute ſon étendue, qui font les plans des pendules, des montres, ou des autres machines, & qu'on pourroit appeller *Architectes méchaniques*. Le nombre de ceux-ci a été & ſera toujours très-rare.

HORTEMELS, (*Marie-Magdeleine*) épouſe de Charles-Nicolas Cochin pere, dont nous avons déja

parlé, annonça de bonne heure les plus heureuſes diſpoſitions pour la gravure : elle y joignit de profondes connoiſſances dans la ſcience du deſſin; & les ſujets qu'elle a traités ſont d'une touche moëlleuſe, ſpirituelle & hardie. Elle s'occupa plus particuliérement dans la ſuite à terminer au burin les ſujets que ſon mari avoit diſpoſés à l'eau-forte : elle en conſervoit avec intelligence le goût & le pittoreſque. Dans le recueil des peintures & ſculptures de l'hôtel des Invalides, qui portent le nom de C. N. Cochin, les amateurs recherchent principalement les ſujets où ſon épouſe a mis la derniere main. Elle mourut au galeries du Louvre en 1767, âgée de quatre-vingt-un ans.

HOUASSE, (*Antoine-René*) peintre, né à Paris en 1645, mort en 1710. Il étoit éleve de Charles le Brun, & travailla ſous lui aux ouvrages de Verſailles. Il fut reçu à l'académie en 1673, & fut nommé directeur de celle de Rome en 1699. Il y reſta cinq ans, & épouſa la ſœur de Pierre le Gros, célebre ſculpteur. A ſon retour à Paris, on le nomma recteur & tréſorier de l'académie. Il travailla long-temps pour Philippe V. Son fils Michel-Ange, qui étoit ſon diſciple, fut reçu à l'académie en 1707. Il a demeuré long-temps en Eſpagne avec la penſion, & y eſt mort. Les ouvrages du pere à Verſailles ſont le plafond de la ſalle de l'Abondance, le morceau de la Terreur dans la ſalle de Mars, le Triomphe de Conſtantin. On en voit encore de lui à Trianon; & chez les Carmes de la place Maubert, dans la chapelle du Mont-Carmel, le Voyage de la ſainte Vierge.

HOUBRAKEN, (*Arnold*) peintre, né à Dort en 1660, mort en 1719. Hoog-Straeten forma le jeune éleve, qui ſurpaſſa bientôt ſes camarades. Trompé par un Anglois qui l'avoit emmené en Angleterre, & qui fit banqueroute, ſes talents lui ſervirent de reſſource. Il peignit des tableaux d'hiſtoire qui le firent connoître avantageuſement. Il deſſinoit aſſez bien, ſes

compoſitions ſont d'un homme d'eſprit qui étoit fort inſtruit, & un des bons poëtes de ſon temps: ſon pinceau eſt délicat, ſa couleur un peu outrée, quelquefois trop rouge, & en général peu vraie; ſes draperies ſont pliées avec nobleſſe. Un bon goût d'architecture montre qu'il ſçavoit les loix du coſtume dans cette partie, ainſi que dans les ajuſtements de ſes figures. Il n'y a de lui qu'un ſeul tableau en France. Il étoit dans le cabinet de feu le comte de Vence. On doit à cet artiſte la *Vie des Peintres Flamands*, en 3 vol. Il fut ſecondé par ſon fils, graveur habile, qui grava tous les portraits.

HUFNAGEL, (*George*) peintre, né à Anvers vers l'an 1545, mort en 1600. Il trompa les vues de ſes parents qui vouloient faire de lui un architecte, & il devint bon peintre. Ayant préſenté au duc de Baviere quelques-uns de ſes deſſins, il fut comblé de préſents par ce prince, ce qui lui procura l'occaſion d'aller en Italie où il ſe perfectionna. Chargé par Ferdinand, archiduc d'Inſpruch, de peindre un miſſel, il paſſa huit années à faire cet ouvrage, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre. L'empereur, qui prit Hufnagel à ſon ſervice, exerça ſon pinceau pour repréſenter toutes ſortes d'animaux, genre dans lequel il excelloit. Cet artiſte joignit à ſon talent pour la peinture, celui de la poéſie allemande & latine. Il eut un fils qui fut auſſi bon peintre.

HUGTENBURCH, (*Jean*) peintre de batailles, né à Harlem en 1646, mort à Amſterdam en 1733, âgé de quatre-vingt-ſept ans. Une liaiſon intime avec ſon célebre compatriote, Jean Wyck, contribua beaucoup à développer, dès ſa plus tendre jeuneſſe, les grandes diſpoſitions qu'il avoit pour la peinture. Il eut de fréquentes occaſions de voir travailler Wyck, ce qui l'excita d'abord à deſſiner; & à peine eut-il commencé à peindre, qu'il fit chaque jour les plus rapides progrès.

Le prince Eugene le prit à ſon ſervice en 1708 ou

1709, & en 1711 il lui envoyoit exactement les plans des ſieges & des batailles de ſes campagnes, avec des obſervations de ſa main. Hugtenburch exécutoit très-fidellement ſur les deſſins qu'on lui faiſoit tenir; mais il dut ſur-tout cette exactitude aux entretiens fréquents du prince, qui l'honoroit ſouvent de ſes viſites & de ſes avis. Avec ces ſecours, il eut la gloire de peindre les opérations de guerre & les victoires de ce grand capitaine. Ces tableaux ont quatre pieds de haut ſur cinq de large; on les voit en partie gravés dans la deſcription des batailles du prince Eugene & du duc de Malborough.

Hugtenburch étoit aimable, ſpirituel, & la vivacité de ſon génie a paſſé dans ſes tableaux. Il connoiſſoit à fond les expreſſions que produiſent la douleur, le déſeſpoir, la fureur, la peur, &c. Ses phyſionomies étoient différentes: le caractere Turc n'étoit point le même que celui des autres nations. Il avoit étudié les campements, les attaques, les ſieges, les détours. Il ſçut faire diſtinguer, par les habillements & le maintien, les peuples différents qu'il a repréſentés. Sa couleur eſt vraie & vigoureuſe; ſa touche ſpirituelle donne de l'eſprit aux formes de ſon deſſin, qui eſt toujours d'après la nature, dont il ne s'écarta jamais. Quelques-uns de ſes tableaux ne cedent en rien, pour le flou & la vapeur, à ceux de Wouwermans.

HULST, (*Pierre van*) peintre, né à Dort en 1652: on ignore l'année de ſa mort. Après avoir appris à peindre chez différents maîtres, il ſe détermina à voyager. Son but étoit de voir Rome, où il arriva. Soit qu'il ſe ſentît incapable de traiter l'hiſtoire, ſoit que les tableaux de fleurs de *Mario di Fiori* lui donnaſſent du goût pour ce genre, il fit quelques morceaux qui plurent aux artiſtes, & qui furent auſſi-tôt enlevés par les connoiſſeurs. La bande académique ne manqua pas de ſe l'aſſocier. Il fut nommé *Tourneſol*, parce qu'il introduiſoit preſque toujours cette fleur dans ſes compoſitions. Ses ouvrages ſont d'une bonne

couleur, d'une touche large & très-facile. Il avoit pris le ſtyle des peintres d'Italie. Ses ouvrages ſont moins finis que ceux de Mignon & de Héem; mais il y regne un génie plus ſingulier, plus d'*humeur*, & une ſorte de mouvement qui eſt plus rare dans les ouvrages des Hollandois, qu'un précieux fini. Les compoſitions de vander Hulſt étoient encore enrichies de plantes & de reptiles.

HURET, (*Grégoire*) graveur, né à Lyon. Il a gravé la Paſſion entiere, & pluſieurs autres ſujets. Sa gravure étoit d'une grande douceur. Peu content de la réputation qu'il s'étoit acquiſe par ſon burin, il voulut écrire; mais il ne réuſſit pas, & il ſe fit une querelle avec l'auteur du *Journal des Sçavants*, à l'occaſion d'une brochure publiée en 1665, ſur la regle préciſe pour décrire le profil élevé du fût des colonnes. Il fut choqué de ce que M. de Sallo, auteur de ce Journal, avoit traité cet ouvrage de plagiat; il lui répondit avec dureté. M. de Sallo ne jugea pas à propos de ſe commettre avec cet artiſte. Son ſilence irrita encore plus Huret, il lâcha contre ſon adverſaire une brochure in-4° ſous le titre de *Cinq avis de Grégoire Huret aux auteurs du Journal dit des Sçavants, en conſidération de ce qu'ils ſont demeurés ſans replique à ſes réponſes du 5 Mars 1665.*

HUYGENS, (*Chriſtian*) célebre mathématicien, né à la Haye en 1629, de Conſtantin Huygens, gentilhomme Hollandois, ſecrétaire & conſeiller des princes d'Orange, & connu par de mauvaiſes poéſies latines. Il commença, dès l'âge de treize ans, à donner des indices de ce génie profond qui devoit un jour le guider dans les recherches les plus obſcures. Deſtiné par ſon pere à l'étude du droit, il fut envoyé, en 1645, à l'univerſité de Leyde. Il y prit les leçons du profeſſeur Vinnius; mais en même temps il y trouva Schooten, le commentateur de Deſcartes, qui fortifia ſon goût pour les mathématiques. Aidé des ſecours de cet habile homme, & plus encore de ſon propre génie, il fit des progrès rapides dans tout ce que

que la géométrie de Deſcartes a de plus difficile. Il s'acquit une telle réputation, que Louis XIV, voulant fonder dans ſa capitale une académie des ſciences, le fit inviter, ſous des conditions honorables & avantageuſes, à venir s'établir en France. Il les accepta, & il vint réſider à Paris en 1666. Durant le ſéjour qu'il y fit, il fut un des principaux ornements de l'académie royale des ſciences, dont il enrichit les regiſtres d'une multitude d'écrits profonds. Il eût peut-être terminé ſa carriere en France, ſans la révocation de l'Edit de Nantes. En vain tentât-on de l'y retenir, en l'aſſurant qu'il y jouiroit de la même liberté qu'auparavant; il ne put ſe réſoudre à vivre davantage dans un pays où ſa religion alloit être proſcrite, & ſes freres perſécutés. Il prévint l'Edit fatal, en ſe retirant dans ſa patrie en 1681. De retour en Hollande, il continua de cultiver ſes ſciences favorites, & promettoit encore pluſieurs années d'une vie utile aux mathématiques, lorſqu'il fut ſaiſi de la maladie qui termina ſes jours. Sa mort arriva en 1695. Son caractere étoit auſſi ſimple, que ſon génie étoit ſupérieur. On a recueilli ſes ouvrages en trois volumes *in*-4°.

Parmi les découvertes méchaniques de Huygens, nous en remarquerons une principale, & qui ſemble avoir été la cauſe & l'occaſion de toutes les autres; c'eſt celle de l'application du pendule à régler le mouvement des horloges. On nous permettra quelques détails. L'égalité de durée entre les oſcillations du pendule, étoit un phénomene déja fort connu, lorſque Huygens entra dans la carriere des mathématiques. Galilée, qui en avoit fait la premiere obſervation, avoit auſſi eu l'idée de l'appliquer à la meſure du temps; & quelques aſtronomes, à ſon imitation, l'avoient employé dans cette vue. Mais, faute de moyens commodes pour en compter les vibrations & en perpétuer le mouvement, cette idée n'avoit pas été exécutée. Huygens ne s'adonna pas plutôt à l'aſtronomie, que, ſenſible aux avantages que cette ſcience pouvoit tirer du pendule, & aux inconvénients qui s'y

oppoſoient, il travailla à les lever. Le ſuccès répondit à ſes deſirs. Egalement doué du génie de la méchanique & de celui de la géométrie, il imagina une conſtruction d'horloge où le pendule, ſervant de modérateur au rouage, ne lui permît qu'un mouvement très-uniforme. Il fit cette belle découverte vers la fin de l'année 1656; & vers le milieu de 1657, il préſenta aux Etats une horloge de ſa nouvelle conſtruction. Il la dévoila bientôt après par un écrit particulier; & elle fut ſi univerſellement adoptée, que les petites horloges d'appartements en ont pris le nom de *pendules*.

Il y avoit dans les premiers ſuccès de cette invention de quoi ſatisfaire Huygens. Mais l'envie de la porter à une plus grande perfection ne lui permit pas d'en reſter là. C'eſt à cette ſçavante inquiétude que nous devons les profondes & ſubtiles recherches qu'il mit au jour en 1673, dans ſon fameux ouvrage, intitulé *Horologium oſcillatorium*. Parmi ces découvertes, on doit diſtinguer la *cycloïde*, imaginée pour rendre toutes les vibrations du pendule égales; le pendule circulaire, que l'on appelle *pirouette;* &, vers l'année 1675, l'application du *reſſort ſpiral* aux balanciers, qui produiſit ſur le balancier le même effet que la peſanteur ſur le pendule. Cette derniere invention fut conteſtée à Huygens par le docteur Kook en Angleterre, (*Voyez* HOOK) & par l'abbé d'Hautefeuille en France. Voici comment la choſe ſe paſſa dans ce dernier pays, au rapport de M. de la Hire de l'académie des ſciences, & témoin oculaire. « Cette invention fut, dit-il, » propoſée ſeulement de vive voix, il y a environ » quarante ans, par l'abbé Hautefeuille d'Orléans, » fort fécond en inventions méchaniques. Auſſi-tôt M. » Huygens, qui étoit alors à Paris, & qui ſembloit » avoir quelque droit ſur les horloges rectifiées, fit, à » ce qu'il diſoit, des expériences avec les pincettes à » reſſort, dont on ſe ſert pour le feu; &, ayant re- » marqué que les vibrations ou mouvements des bran- » ches étoient aſſez égales, il fit conſtruire une montre » avec un reſſort en ſpirale appliqué à ſon balancier, ſur

» le principe du mouvement égal des vibrations d'un » reſſort, & il la préſenta à M. Colbert. On trouva » l'invention fort belle & fort utile; car on voyoit que » le mouvement du balancier étoit fort égal. M. Huy- » gens ſollicita un privilege pour ces ſortes de montres. » L'abbé, qui ſçavoit ce qui ſe paſſoit, fit tant, qu'il » en empêcha l'entérinement. M. Huygens n'en parla » plus; & l'on a toujours continué à faire des montres » à reſſort ſpiral. »

L'optique a auſſi de grandes obligations à Huygens. Il ne ſe borna pas à la théorie de cette ſcience. Perſuadé de l'importance de la partie pratique, pour porter plus loin les découvertes céleſtes, il mit lui-même la main à l'œuvre; &, aidé de ſon frere ainé, à qui il avoit inſpiré du goût pour les mêmes travaux, il parvint à fabriquer des téleſcopes fort ſupérieurs à ceux qui étoient ſortis juſqu'alors des mains des artiſtes les plus renommés en ce genre. Il ſe fit des objectifs qui avoient juſqu'à deux cents dix pieds de foyer. Il a expliqué ſa maniere de travailler ces verres, dans ſon commentaire *De Vitris poliendis*, qu'on lit parmi ſes œuvres poſthumes.

HYLAS, danſeur, vivoit du temps d'Auguſte. Il étoit, ſelon quelques-uns, éleve de Pylade, qui avoit cultivé les diſpoſitions qu'il avoit apperçues dans lui: d'autres croient que Batyle & Hylas ſont une même perſonne, & ajoutent que Batyle n'avoit été nommé Hylas que par alluſion à un trait de la mythologie, & que parce qu'il avoit été l'Hylas de l'Hercule des pantomimes, c'eſt-à-dire de Pylade. Mais Baile trouve, avec raiſon, ce ſentiment ſans vraiſemblance & trop recherché. M. de Cahuſac penſe comme lui. Cet auteur dit qu'Hylas, orgueilleux de ſes talents, oſa défier ſon maître. Le défi fut accepté, le ſujet choiſi, & le jour pris. Rome entiere en mouvement, ſollicitée, pouſſée par la faction d'Hylas, court en foule au théâtre. Il s'agiſſoit de repréſenter Agamemnon. Pour exprimer la grandeur de ce roi, le jeune pantomime

entre ſur la ſcene avec un cothurne qui le réhauſſe, s'éleve encore avec force ſur la pointe des pieds, & parvient en effet, par cet artifice, à paroître beaucoup plus grand que la foule d'acteurs dont il étoit entouré. La jeuneſſe Romaine, tranſportée de ce coup de génie, crie au miracle; les dames les plus belles battent des mains; on admire, on ſe paſſionne, on s'écrie: *Hylas eſt divin;* c'eſt le mot qui court.

Pylade paroît alors avec une contenance noble & fiere. Sa danſe grave, ſes bras croiſés, ſes pas lents, ſes mouvements quelquefois animés, ſouvent ſuſpendus; ſes regards, tantôt fixes ſur la terre, tantôt tournés vers le ciel, peignoient un homme occupé des plus grandes choſes, qu'il voyoit, qu'il peſoit, qu'il comparoit en roi. Les ſpectateurs, frappés de la juſteſſe, de la dignité, de l'énergie d'une peinture ſi expreſſive, entraînés hors d'eux-mêmes par un mouvement unanime, pouſſent un cri d'admiration, après lequel il ne fut plus poſſible de revenir à l'idole qu'on vouloit établir. *Jeune homme*, dit alors froidement Pylade, en s'adreſſant à Hylas, *nous avions à repréſenter un roi, qui commandoit à vingt rois. Tu l'as fait long: je l'ai fait grand.* Cette leçon étoit ſuffiſante pour corriger Hylas; mais, plein d'orgueil & outré de dépit, il cabala de nouveau. Auguſte, qui commençoit à reconnoître les dangers de ces intrigues, leſquelles aboutirent enfin à la deſtruction de l'Empire Romain, crut devoir les arrêter. Quoiqu'il eût publié une loi en faveur de la danſe, il s'en écarta, ſans tirer à conſéquence, pour faire punir Hylas. Il ordonna qu'il fût fouetté dans tous les lieux publics de Rome. Bel exemple de juſtice, ajoute M. de Cahuſac, qui ſuppoſoit dans l'empereur une fermeté d'autant plus louable, que les Romains paroiſſoient alors bien plus attachés à leur Hylas qu'à leur ancienne liberté.

I M B

ICTINUS, CALLICRATE & MNÉSICLÈS, architectes. Les deux premiers furent employés par Périclès pour élever le temple de Minerve, dit le *Parthénion*, ſur la partie la plus haute du rocher qui dominoit la ville d'Athenes. Ils firent tous leurs efforts pour rendre l'architecture de ce temple digne de la déeſſe des Arts, à qui il étoit conſacré. Il avoit la forme d'un quarré long, dont la longueur, d'orient en occident, étoit de deux cents vingt-un pieds, & la largeur de quatre-vingt-quatorze pieds & dix pouces. Ce fameux monument s'étoit conſervé dans ſon entier juſqu'en 1677. Une bombe y étant tombée pendant le ſiege d'Athenes par les Vénitiens, elle mit le feu aux poudres que les Turcs y avoient renfermées; ce qui fit ſauter en l'air la plus grande partie de ce temple. Ictinus éleva encore à Eleuſis un fameux temple dorique, qui fut conſacré à Cérès & à Proſerpine. Il ne conſtruiſit que la *Cella*, qui étoit d'une grandeur prodigieuſe, puiſqu'elle pouvoit contenir trente mille perſonnes. Quant à Mnéſiclès, il fut chargé par Périclès d'élever ces portiques ſuperbes qui ſervoient d'entrée à la citadelle d'Athenes, & dont la façade étoit décorée par des ſtatues équeſtres, placées ſur des piédeſtaux iſolés, qui en étoient peu éloignés.

IMBERT, (*Joſeph-Gabriel*) frere Chartreux & peintre, né à Marſeille en 1654, mort à Villeneuve-les-Avignon en 1749. Serre fut d'abord ſon maître dans ſa patrie, enſuite Charles le Brun & Vandermeulen à Paris. Quelques affaires l'ayant obligé de retourner à Marſeille, il entra dans l'ordre de S. Bruno en qualité de frere lai, à l'âge de trente ou trente-cinq ans. Ses ſupérieurs l'employerent à décorer pluſieurs chartreuſes, entr'autres celles de Marſeille & de Ville-

neuve-les-Avignon, où il fit profeſſion. Son chef-d'œuvre eſt au maître-autel des Chartreux de Marſeille : il repréſente le calvaire. Son dernier tableau, qui eſt dans la même égliſe, repréſente les pélerins d'Emmaüs. Il avoit plus de quatre-vingts ans lorſqu'il le termina ; & chaque partie y eſt encore traitée de la plus grande maniere.

M. Colſon, éleve du frere Imbert, & qui a bien voulu nous communiquer quelques détails ſur ſon compte, dit que « le deſſin de cet artiſte eſt grand & » d'un excellent goût, ſa couleur vigoureuſe & d'une » grande harmonie, quelquefois un peu ſombre, mais » très-dorée ; ſon pinceau ſublime, d'une fonte admi- » rable, ſans lourdeur & même aſſez touché ; ce qui ca- » choit la grande peine qu'il avoit, & dont, en voyant » ſes tableaux, il n'eſt pas poſſible de le ſoupconner. » Il avouoit que ſon génie n'étoit pas abondant ; mais » l'excellence de ſon goût le portoit à ne ſe contenter » que lorſqu'il avoit trouvé quelque choſe d'heureux & » de neuf. Ses maximes étoient ſimples. Une connoiſ- » ſance profonde des difficultés & des moyens de ſon » art, le faiſoit toujours remonter aux principes géné- » raux, convaincu que tout ſyſtême particulier rétré- » cit les moyens, s'oppoſe aux progrès de l'art, & » infecte, pour ainſi dire, de la même maladie tous les » tableaux d'un maître. Il croyoit qu'un peintre, en » mettant à profit les effets particuliers adoptés par » les habiles gens, ne devoient point regarder leurs » tableaux comme des modeles à ſuivre, mais comme » des remarques des différents moyens que la nature » emploie pour offrir un ſpectacle agréable. »

Le frere Imbert a formé non-ſeulement des peintres, mais encore des architectes & des ſculpteurs ; car il modeloit à merveille, & d'une très-grande maniere ; ce qui lui étoit d'un grand ſecours pour faire ſes draperies qui ſont d'un goût exquis. Entre ſes éleves dans la peinture, un de ceux qui lui fait le plus d'honneur par ſes talents, eſt M. Dupleſſis, membre de l'Académie Royale.

IMPRIMERIE : art de marquer ordinairement avec de l'encre ſur du papier l'empreinte des caracteres mobiles de fonte, convenablement aſſemblés & contenus, pour rendre un diſcours écrit ou parlé. On le nomme autrement l'*art typographique*. Ceux qui l'exercent ſont appellés *imprimeurs* ou *typographes*. Il ſemble cependant, ſelon la remarque de M. Fournier le Jeune, qu'on ne devroit donner le nom de *typographe* qu'à celui qui réunit toutes les parties qui conſtituent cet art, c'eſt-à-dire la gravure, la fonte & l'impreſſion des caracteres. Mais l'uſage contraire a prévalu, & l'on s'accorde aſſez généralement à appeller *typographes* les imprimeurs. En ce ſens, le nombre en eſt très-conſidérable; au lieu que celui des véritables typographes eſt fort borné, parce que la ſcience typographique, étant fort étendue, demande dans ceux qui veulent la cultiver avec ſuccès, du génie pour l'invention, & des talents pour la méchanique. A peine compte-t-on, par ſiecle, trois ou quatre artiſtes de ce genre.

L'art de l'imprimerie eſt ſans contredit le premier de tous. On pourroit même l'appeller l'art des arts, & la ſcience des ſciences. Il rend des ſervices importants & procure des ſecours infinis à la ſociété. Il multiplie les connoiſſances, ſert à fixer & à tranſmettre juſqu'à la fin des ſiecles les idées des hommes, & devient, ou du moins doit être, ſi l'on n'en abuſe point, le dépôt général de la ſageſſe & de la vérité. C'eſt donc avec raiſon qu'on l'a regardé comme un riche préſent du ciel.

Il eſt étonnant que les anciens ne l'aient point connu. Ils en étoient tout près. Ils gravoient ſur leurs cachets des lettres dont l'empreinte étoit parfaitement bien rendue. Qui les empêchoit d'obſerver la même méthode ſur leur papier, & de former ainſi un diſcours ſuivi & même aſſez long ? Les Chinois en uſoient à peu près de la ſorte, pluſieurs ſiecles avant qu'on en eût aucune idée en Europe. Ils gravoient & gravent encore aujourd'hui ſur du bois des caracteres en relief, qu'ils enduiſent d'encre, & qu'ils appliquent,

ſans le ſecours d'aucune preſſe, ſur du papier, ſeulement d'un côté, parce qu'il eſt trop mince pour pouvoir ſouffrir deux empreintes qui ne manqueroient pas de ſe confondre.

Toutefois peut-on regarder ces impreſſions comme le fruit de la véritable typographie? Non ſans doute. Tous les auteurs qui ont traité cette matiere déclarent qu'elles ſont indignes de ce nom; & nous ne craignons point d'ajouter que l'on ne doit pas faire plus de cas des premieres tentatives que l'on en a employées en Europe pour imprimer, puiſque ce n'étoient que de ſimples gravures, aſſez ſemblables à nos images taillées en bois, & qu'elles étoient ſujettes aux mêmes inconvénients. On a beaucoup écrit, on a beaucoup diſputé pour ſçavoir quel étoit l'inventeur de l'imprimerie. Pluſieurs villes ſe ſont attribué la gloire de cette admirable découverte; & elles ont mis dans leurs prétentions reſpectives preſque autant de chaleur & d'animoſité, que les ſept villes fameuſes de la Grece en mirent autrefois ſur l'honneur d'avoir donné naiſſance à Homere. Nous ſommes perſuadés, avec quelques auteurs modernes, tels que Proſper Marchand & Fournier le Jeune, que Guttemberg a imaginé le premier l'imprimerie en bois à Mayence, vers l'an 1440. (*Voyez ſon article.*) Mais qu'importe après tout que ce ſoit ou lui, ou Coſter à Harlem, ou Mentel à Strasbourg? Ces ſortes d'impreſſions n'étoient, encore une fois, que de foibles eſſais, ou tout au plus qu'un premier pas pour arriver à la découverte de la véritable & réelle typographie.

Il paroît inconteſtable que Schoiffer en eſt le ſeul inventeur. (*Voyez ſon article.*) C'eſt lui qui conçut & qui exécuta l'idée des lettres mobiles, gravées en relief & jettées en fonte. Le premier livre imprimé avec ces nouveaux caracteres, fut une Bible latine, qui ſe fit, ou peut-être ſe commença en 1450; & le ſecond, ſelon quelques habiles critiques, fut le *Catholicon Johannis Januenſis*, ſans date.

Quand ces ouvrages parurent dans le public, on

les regarda comme tenant du prodige, & même du ſortilege. On les prenoit pour des manuſcrits, & on ne pouvoit revenir de l'étonnante conformité des exemplaires. Les premiers imprimeurs, c'eſt-à-dire Guttemberg, Fauſt & Schoiffer, qui étoient aſſociés, avoient gardé le plus profond ſecret ſur leur découverte, dans l'eſpérance de tirer un profit conſidérable d'un art pour lequel il n'y avoit pas même encore de terme conſacré. La diſſenſion ſe mit entr'eux; ils ſe ſéparerent, & chacun divulgua ſon ſecret. D'autres diſent qu'Adolphe, comte de Naſſau, ſoutenu par le pape Pie II, ayant ſurpris, en 1462, la ville de Mayence, & lui ayant ôté ſes privileges & ſes libertés, tous ceux qui travailloient à l'imprimerie s'enfuirent, ſe diſperſerent, & porterent leur art dans les lieux & les pays où il n'étoit pas connu.

C'eſt à cette époque que tous les hiſtoriens conviennent que l'imprimerie fut répandue dans toute l'Europe. On ne ſçauroit imaginer la rapidité avec laquelle elle s'établit dans toutes les villes un peu conſidérables, juſques même dans des villages. Les imprimeurs avoient alors une ſi grande ardeur, que, s'il faut en croire Naudé, très-verſé dans ces ſortes de connoiſſances, tous les bons livres avoient déja été imprimés plus d'une fois dès l'année 1474, ſans compter les mauvais & les ſuperflus. Cette quantité augmenta encore plus dans les années qui ſuivirent juſqu'à la fin du quinzieme ſiecle; enſorte que c'eſt avec beaucoup de raiſon qu'on a remarqué qu'un homme ſeul pourroit à peine ſuffire pour dreſſer la notice des anciennes éditions. Il ne ſera peut-être pas inutile d'obſerver ici, que c'eſt une erreur de croire que ces anciennes éditions ſont préférables aux poſtérieures, ſous prétexte qu'elles ſont plus conformes aux manuſcrits, & qu'elles peuvent quelquefois en tenir lieu. *Mais*, dit Proſper Marchand, *elles étoient ſouvent faites par des imprimeurs auſſi ignorants que jaloux de leur ſecret, & auſſi deſtitués de goût que de lumieres; leſquels, par eſprit de défiance & d'intérêt, ne conſultoient le plus ſouvent que des gens*

auſſi peu éclairés qu'eux, & n'imprimoient par conſéquent que des ſottiſes.

Nous remarquerons encore que tous les anciens livres étoient d'une extrême ſimplicité, & qu'ils étoient dénués non-ſeulement de leurs principaux titres & lettres capitales, que l'on laiſſoit en blanc pour les faire peindre & enluminer, mais du titre courant, des chapitres, du chiffre, des reclames & des ſignatures. Cependant, comme les imprimeurs ſe trouvoient fort embarraſſés pour aſſembler & diſpoſer par ordre toutes les feuilles & cahiers des gros livres, ils s'aviſerent de prendre les premiers mots des quatre premieres feuilles de chaque cahier, qu'ils imprimoient aſſez près les uns des autres, en obſervant ſeulement de laiſſer une certaine diſtance qui pût ſervir à faire connoître l'ordre & la diſpoſition des cahiers; ce qu'ils appelloient *regiſtrum operis*, ainſi qu'on le voit à la fin de preſque tous les vieux livres, avec ce diſtique :

Colligere has cartas ſi fors tibi, Lector amice,
Complaceat, primas reſpice litterulas.

Cette méthode étoit néanmoins ſujette à de grands inconvénients; elle exigeoit beaucoup de patience, & les relieurs s'y méprenoient bien ſouvent. Auſſi fallut-il bientôt recourir à d'autres moyens. On imagina d'abord les reclames, enſuite le chiffre qu'on mettoit même à chaque ligne, enfin les ſignatures, telles qu'on les pratique aujourd'hui.

Les caracteres pour l'impreſſion ont beaucoup varié. Les premiers dont ſe ſervirent Fauſt & Schoiffer dans toutes leurs éditions, ſont ſemblables à l'écriture de main, qui étoit alors en uſage. C'eſt une eſpece de *demi-gothique*, que les éleves de ces deux imprimeurs porterent dans les endroits où ils établirent leur art. Bientôt après on y ſubſtitua deux autres eſpeces de caracteres, ſçavoir, en 1461, le *romain*, inventé à Veniſe par Nicolas Jenſon, & qui eſt aujourd'hui le dominant dans toute l'Europe; &, en 1471, le *gothique*,

introduit par les premiers imprimeurs de Strasbourg, & qui a déshonoré ſi long-temps les plus belles & les meilleures imprimeries. Trente ans après, Alde Manuce inventa l'*italique* ou le *curſif*, qui fut aſſez en vogue dans le ſeizieme ſiecle, & qu'on abandonna enſuite, parce que ſa maigreur fatiguoit la vue : on ne s'en ſert preſque plus aujourd'hui que dans des citations aſſez courtes; car, ſi elles ſont d'une certaine étendue, on préfere le romain, précédé à chaque ligne de deux virgules, qu'on appelle autrement *guillemets*, du nom de celui qui le premier les a employés. Du reſte, le papier de toutes les anciennes éditions eſt très-bon, d'une épaiſſeur & d'une force extraordinaires: en général il eſt un peu bis; mais il peut le diſputer au meilleur que l'on ait fabriqué dans la ſuite.

Dès la naiſſance de la typographie, il y eut des imprimeurs d'un grand mérite; mais les plus célebres ont vécu vers la fin du quinzieme ſiecle, & pendant tout le ſeizieme. On en pourroit citer ici pluſieurs, tels que les Amerbachs & les Frobens, à Bâle; les Badius, les Colines, les Etiennes, les Turnebes, les Morels, les Dolets, à Paris; les Gryphes, à Lyon; les Plantins & les Morets, à Anvers; les Manuces, à Veniſe. Ces grands hommes ne ſe contentoient pas d'exercer leur art avec intelligence, & de donner des éditions belles, & ſurtout correctes; la plupart d'entr'eux étoient encore très-ſçavants, & faiſoient honneur aux lettres par leur vaſte érudition. Ils poſſédoient parfaitement les langues hébraïque, grecque & latine; ils rectifioient les manuſcrits; ils compoſoient d'excellents ouvrages qu'ils imprimoient eux-mêmes; corrigeoient quelquefois ceux que leur préſentoient les auteurs; fourniſſoient à ceux-ci de nouvelles idées; les encourageoient, les animoient par des récompenſes honnêtes; dédaignoient tout bas intérêt & tout eſprit de cupidité; en un mot, ils ſe rendoient dignes, par leurs ſentiments élevés, de la prééminence de leur profeſſion ſur toutes les autres.

L'honneur que s'acquirent les imprimeurs, joint à

l'utilité de leur art, engagea les ſouverains à les combler de faveurs & de bienfaits, entr'autres, de ne point déroger lorſqu'ils ſont nobles. L'empereur Ferdinand III leur permit de prendre des armoiries. Frédéric III leur accorda le privilege de porter de l'or ſur leurs habits; d'autres les ont déclarés exempts des charges & des impôts publics; en un mot, les princes ont eu tant d'eſtime pour la typographie & pour ceux qui l'exerçoient, qu'ils ſe croyoient heureux, quand de ſçavants imprimeurs venoient ſe fixer dans leurs Etats.

IRIARTE, (*Ignace* DE) peintre, né dans la Biſcaye, mort à Séville en 1685, à l'âge de cinquante ans. Ses contemporains le regarderent comme le plus grand payſagiſte de ſon temps. Le célebre Murillo diſoit qu'Iriarte compoſoit ſes payſages par inſpiration divine, & que, ſans cela, il lui paroiſſoit impoſſible de faire ce qu'il exécutoit ſi bien. Il faut auſſi convenir que ſes tableaux ſont achevés. La nature y eſt parlante, & tous les procédés de l'art y ſont exactement obſervés. La plus grande partie de ſes ouvrages eſt dans les cabinets de Séville.

ISIDORE DE MILET, architecte, fut aſſocié à Antémius, pour conſtruire Sainte-Sophie & pluſieurs autres édifices que Juſtinien fit élever, non-ſeulement à Conſtantinople, mais encore dans les différentes parties de ſes Etats. Ce prince ayant reconquis quelques provinces de l'empire d'Occident, il y envoya pluſieurs architectes, ſoit pour rétablir les édifices publics qui avoient été endommagés, ſoit pour en élever de nouveaux. Végece nous apprend que Juſtinien employa pour-lors plus de cinq cents architectes. Iſidore de Milet eut un neveu qui naquit à Conſtantinople, & qui fut ſurnommé *Iſidore de Biſance*, pour cette raiſon. Ce dernier s'appliqua également à l'architecture, & fut employé, quoique fort jeune, avec un autre artiſte du même âge, nommé *Jean de Milet*, pour bâtir la ville de Zénobie dans la Syrie. Ils acheverent

ce grand ouvrage avec tant de ſuccès, qu'ils paſſerent pour les deux plus fameux architectes de leur temps.

ISINGRINIUS, (*Michel*) compatriote du célebre Oporin, exerça dans le même temps l'art de l'imprimerie à Bâle. Il avoit pour deviſe une palme avec ces mots : *Palma Iſing.* Il a imprimé beaucoup de livres. Ce fut lui qui imprima le premier, après Alde Manuce, tous les ouvrages d'Ariſtote en grec, en ſociété avec ſon beau-pere Jean Bébelius, & enſuite tout ſeul, en caracteres & en papier beaucoup plus beaux, vers l'an 1550. Iſingrinius donna tous ſes ſoins à cette ſeconde édition, dont parle Conrad Geſner, dans une Epître dédicatoire adreſſée à cet imprimeur. Il imprima pluſieurs ouvrages de médecine, entr'autres *Leonharti Fuchſii medici ſtirpium Hiſtoria.* Cette édition eſt remarquabe par les figures dont elle eſt enrichie : elle parut d'abord en latin, & enſuite en allemand. Il imprima auſſi pluſieurs autres livres, comme on peut le voir dans la dédicace du ſecond livre des Pandectes de Geſner, *de Dialectică.*

ISMÉNIAS, célebre muſicien de l'antiquité. Il étoit de Thebes. On rapporte qu'ayant été fait priſonnier par Athéas, roi des Scythes, il joua de la flûte devant lui. Les courtiſans enchantés ne pouvoient tarir ſur les éloges qu'il méritoit; mais ce prince, ſe moquant d'eux, dit que pour lui il préféroit le henniſſement de ſon cheval, aux ſons de la flûte d'Iſménias. Ce ſentiment ne pouvoit rien ôter de l'eſtime qui étoit due à ce muſicien; il ſuppoſoit ſeulement dans le roi, ou beaucoup de férocité, ou un vice d'organiſation.

J

JANSSON BLAEU *ou* BLAAUAW, (*Guillaume*) dit *Janſſonius Cœlius*, imprimeur d'Amſterdam, vivoit au commencement du dix-ſeptieme ſiecle. Il fut l'éleve & l'ami du célebre Ticho-Brahé. Il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait donné des ouvrages qu'il a imprimés lui-même, dans leſquels on remarque une très-grande

érudition ; tels ſont l'*Atlas*, le *Traité des globes*, l'*Inſtitution aſtronomique*, & pluſieurs autres productions qui rendront ſa mémoire éternelle. Il mourut en 1638, âgé de ſoixante-ſept ans. Il laiſſa deux fils, *Jean* & *Corneille* Blaeu, qui continuerent ce qu'il avoit commencé. Corneille étant mort, Jean acheva ce qui reſtoit à faire. Il donna pluſieurs autres ouvrages dont il fut lui-même l'auteur, en particulier, le *Théâtre des Villes & des Fortifications*. Son mérite & ſes travaux lui mériterent d'être choiſi par le grand Guſtave Adolphe, roi de Suede, pour ſon imprimeur.

JARDINIER, (*Claude-Donat*) graveur, né à Paris en 1726. Il fut éleve de Nicolas Dupuis ; &, ſous ce maître célebre, il ne tarda pas à développer les talents ſupérieurs qu'il avoit reçus de la nature. Etant paſſé enſuite ſous la diſcipline de M. le Bas, il commença à ſe faire connoître & à donner des preuves de ſa capacité. Aux profondes connoiſſances qu'il avoit du deſſin, il réunit le talent de conſerver l'eſprit & le caractere des auteurs qu'il a traduits. Toujours correct & élégant, il ſçut allier avec goût la richeſſe des détails, l'empâtement le plus moëlleux & l'exécution la plus ſéduiſante. Les ouvrages qu'il a gravés au burin étonnent par la marche ſçavante, l'harmonie, la variété du ſtyle, & l'intelligence des oppoſitions. On en voit la preuve dans la ſuperbe eſtampe de Médée & Jaſon, d'après Carle Vanloo, & dont nous allons parler. Au milieu de la plus brillante carriere, une maladie longue & douloureuſe termina les jours de cet artiſte, à l'âge de quarante-trois ans. Sçavant & laborieux, modeſte & docile, il fut chéri par ces qualités qui devroient toujours être inſéparables du vrai mérite.

Ses principaux ouvrages ſont une Vierge & l'Enfant Jeſus, d'après Carle Maratte, pour le recueil de la galerie de Dreſde ; le génie de l'Honneur & de la Gloire, d'après Annibal Carrache, pour la même galerie ; le Silence, d'après M. Greuze. L'on connoît encore de cet artiſte un ſujet repréſentant des ſoldats qui

jouent aux cartes, d'après le Valentin; mais le morceau qui lui donna le plus de réputation eſt l'eſtampe du portrait de mademoiſelle Clairon. Le feu Roi, pour récompenſer les talents de cette célebre actrice, la fit repréſenter dans le rôle de Médée: Carle Vanloo fut choiſi pour peindre ce ſujet, dans lequel il donna des preuves de la ſupériorité de ſes talents; la direction de cette gravure fut confiée à Laurent Cars, qui la fit exécuter ſous ſes yeux par Jardinier.

Cet artiſte, animé par la gloire, s'eſt ſurpaſſé lui-même dans cette eſtampe, qui eſt un chef-d'œuvre; cependant elle ne paſſe point ſous ſon nom, pour des raiſons qu'il ſeroit trop long d'expliquer ici. Nous obſerverons ſeulement qu'il eût été à deſirer que mademoiſelle Clairon, repréſentée d'abord avec toute l'expreſſion & le caractere du rôle, n'eût point abuſé de la complaiſance des artiſtes, en les engageant à affoiblir, dans ſon portrait, l'énergie des paſſions qu'elle-même a ſi bien rendues ſur le théâtre François. Cette tête a été recommencée juſqu'à huit fois: enfin, c'eſt M. Beauvarlet qui l'a refaite en dernier lieu; & c'eſt ſous ſon nom & ſous celui de M. Cars, que cette eſtampe eſt connue du public: mais les artiſtes & les amateurs n'ignorent point que le véritable auteur de cette gravure eſt Jardinier.

JEAN *delle Cornivole*, ou des Cornalines, ainſi nommé, à cauſe de l'eſpece d'ouvrage dans lequel il excelloit, vivoit à Florence dans le quinzieme ſiecle. Laurent de Médicis, le plus grand protecteur que les arts aient rencontré, & auquel la gravure en creux eſt redevable du changement qu'elle éprouva, le prit ſous ſa protection, le fit inſtruire; & le jeune diſciple répondit ſi parfaitement aux vues de ſon illuſtre Mécene, qu'il grava en creux ſur des cornalines, & ſurpaſſa ſes maîtres. Cette réuſſite fit regarder en Italie ce nouveau graveur comme le reſtaurateur de la gravure en pierres fines. Entre une infinité d'ouvrages de diverſes grandeurs qui ſortirent de ſes mains, l'on ad-

mira le portrait du fameux Savonarole, qui fut regardé comme le chef-d'œuvre de Jean *delle Cornivole :* il étoit ſur une aſſez grande cornaline. Dans ce même temps, vivoit à Milan un artiſte appellé Dominique *de Camei*, lequel avoit gravé le portrait de Ludovic Sforce ſur un rubis-balais. C'eſt tout ce qu'on ſçait ſur ſon compte.

JEAN DE PISE, architecte & ſculpteur, vivoit dans le treizieme ſiecle. Il étoit fils & éleve de Nicolas de Piſe. Il s'acquit une grande réputation dès les premiers pas qu'il fit dans la carriere des arts. Il bâtit dans ſa patrie le *Campo-Santo*, qui n'eſt autre choſe qu'un cimetiere public où l'on enſeveliſſoit les morts, parce que les anciens conciles défendoient ſagement d'enterrer dans les égliſes. Ce cimetiere eſt un grand rectangle, qui a cinq cents cinquante palmes de long, & cent ſoixante de large. Il eſt environné de portiques, & découvert dans le milieu comme un cloître; le côté qui regarde le midi eſt tout en marbre blanc, & ſoutenu par quarante-quatre pilaſtres de la même matiere. Les portiques intérieurs ſont portés par des pilaſtres, placés ſur un grand ſocle, ſur lequel poſent en même temps pluſieurs colonnes très-minces, ſervant à porter des arcs qui ſont entre les gros pilaſtres & les murs. Les portiques, qui ont quarante-deux palmes de large, renferment les tombeaux de pluſieurs perſonnes célebres. Les murs ſont ornés de peintures, & les voûtes ſont couvertes de plomb. La reine Chriſtine de Suede diſoit qu'il falloit plutôt regarder le *Campo-Santo* de Piſe comme un *Muſeum*, ou cabinet d'antiquité, que comme un cimetiere. La partie qui eſt découverte eſt diviſée en trois parties, & contient la terre ſainte que cinquante galeres, parties de Piſe pour aller au ſecours de l'empereur Frédéric Barberouſſe en 1228, apporterent de Jéruſalem.

Jean de Piſe fut appellé à Naples, où il fit bâtir le château neuf, par ordre de Charles I d'Anjou. Comme

il fallut démolir l'égliſe des Récollets, dont l'emplacement étoit néceſſaire, cet architecte en bâtit une autre, que l'on nomma pour cela *Sainte-Marie-Nouvelle.* Etant de retour de Naples, il bâtit à Sienne la magnifique façade de la cathédrale, & à Piſe la grande tribune de la cathédrale. Jean de Piſe, après avoir fait bâtir pluſieurs édifices à Arezzo, à Orviete, à Pérouſe, à Piſtoye, & dans pluſieurs autres villes d'Italie, & y avoir exécuté pluſieurs morceaux de ſculpture, revint dans ſa patrie, où il mourut dans un âge très-avancé, & eſtimé de tout le monde. Cet artiſte fut enterré dans le *Campo-Santo*, auprès de ſon pere, Nicolas de Piſe. (*Vies des Architectes.*)

JEAN FLAMAND, dit *Vaſanzio*, architecte. Cet artiſte, qui exerça d'abord la profeſſion d'ébéniſte, devint architecte à force de travail; il fit achever l'égliſe de Saint-Sébaſtien à Rome, & donna le deſſin de la façade, où l'on voit un portique ſoutenu par des colonnes accouplées, qui n'a rien d'extraordinaire. Il fit travailler au palais de Mondragon à Freſcati. Il bâtit enſuite, pour le cardinal Scipion Borgheſe, à la ville Pinciana, un petit palais ſi ſurchargé d'ornements, de bas-reliefs & de ſtatues, que l'œil ne peut point s'y fixer. Cet édifice prouve que notre artiſte étoit plus propre à fabriquer ces riches cabinets d'ébene, décorés avec l'ivoire, qui étoient jadis à la mode dans toute l'Europe, qu'à conſtruire des édifices.

JEGHER, (*Chriſtophe*) graveur en bois, vivoit encore ſur la fin du dernier ſiecle. Il étoit Allemand de naiſſance; mais il s'établit à Anvers, où Rubens le choiſit pour graver ſous ſes yeux quelques pieces dont il vouloit être l'éditeur. Après la mort de ce grand peintre, la plupart de ſes planches paſſerent en la poſſeſſion de Jegher, & il en débita les eſtampes. M. Papillon dit avoir de cet artiſte une Aſſomption qui eſt d'une grande beauté; elle eſt d'une très-forte taille, telles que ſont les groſſes têtes du fameux C, S. Vi-

cherm. Jegher a gravé avec ſuccès d'après pluſieurs autres peintres.

JENSON, (*Nicolas*) typographe, né en France, mort à Veniſe vers la fin du quinzieme ſiecle. C'eſt à lui, dit Fournier le Jeune, que l'imprimerie eſt redevable du caractere romain qui eſt devenu celui de l'Europe. Il étoit graveur de caracteres pour les monnoies à Tours, lorſqu'il fut envoyé à Mayence, par ordre de Louis XI, pour tâcher d'apprendre, ſous Schoiffer, le nouvel art par lequel on imprimoit des livres: il s'acquitta de cette commiſſion en homme inſtruit, puis il ſe retira à Veniſe, où il établit une typographie. Il forma un caractere compoſé des capitales latines qui ſervirent de majuſcules; les minuſcules furent priſes d'autres lettres latines, ainſi que des eſpagnoles, lombardes, ſaxones, françoiſes ou carolines, qui ſe reſſembloient beaucoup. Il apprécia la figure de ces minuſcules, en leur donnant une forme ſimple & gracieuſe. Ce caractere fut appellé *romain*, à cauſe des capitales romaines, qui ſervoient de majuſcules. Un livre intitulé *Decor Puellarum*, qui porte pour date 1461, en fut le premier fruit.

Quelques ſçavants, qui ne connoiſſoient Jenſon que comme imprimeur, ont nié cette date de 1461, diſant que les éditions de cet imprimeur ne paroiſſant commencer qu'en 1470, il n'a pu reſter huit ou neuf années ſans action: mais ils ignoroient que Jenſon étoit le premier graveur de caracteres après Schoiffer; par conſéquent, ayant gravé & fondu le premier caractere romain ſuivant ſon goût, il a dû néceſſairement imprimer le premier livre à Veniſe, où il s'étoit retiré en 1460. Il n'y avoit perſonne pour-lors à qui il pût confier cette opération. Mais, ayant trouvé plus de bénéfice à fournir des caracteres pour l'établiſſement des imprimeries de Veniſe, de Rome, de France, & autres, il ceſſa pour un temps d'imprimer, & ne recommença qu'en 1470.

JEUNE, (*Martin* LE) célebre imprimeur. Il étoit ſi

habile dans ſon art, qu'il fut trouvé digne de ſuccéder à Robert Etienne, pour l'impreſſion des livres en langues orientales, lorſque ce dernier ſe retira à Geneve. En effet, il eut l'imprimerie de Robert, & nous avons pluſieurs livres de l'ancien Teſtament en hébreu, qui ſont ſortis de deſſous ſa preſſe.

JOCONDE, (*Jean*, ſurnommé le *frere*,) Dominicain, né à Véronne, mort fort âgé en 1520. Il réunit des talents fort variés. Il ſçut parfaitement les langues grecque & latine; il fut antiquaire, peintre, ſculpteur, architecte: en cette derniere qualité, il bâtit à Paris, ſous Louis XII, le pont Notre-Dame & le Petit-Pont. A Rome, il fut chargé, après la mort de Bramanté, de la conduite de Saint-Pierre, conjointement avec Raphaël & Julien de San-Gallo. Enfin, s'étant fait Dominicain, il s'appliqua à l'étude de la philoſophie & de la théologie, où il fit, dit-on, de très-grands progrès. Il eut pour amis les plus ſçavants hommes de ſon ſiecle, Paul Emile, Sannazar, Alde Manuce, Budée, & pour diſciple le célebre Jules-Céſar Scaliger, auquel il enſeigna le grec & le latin, tandis qu'il étoit à la cour de l'empereur Maximilien.

JOMELLI, muſicien Italien, mort à Naples en 1774. M. Burney, Anglois, dit dans ſon ouvrage intitulé *Etat actuel de la Muſique en France & en Italie*, que Jomelli eſt ſans contredit un des premiers qu'il y ait dans l'univers pour la muſique du théâtre. Si je devois, ajoute cet auteur, nommer les habiles compoſiteurs en ce genre, ſelon l'idée que je m'en ſuis formée, ce ſeroit dans l'ordre ſuivant; Jomelli, Galuppi, Piccini & Sacchini. Il eſt néanmoins difficile de décider lequel des deux premiers a rendu plus de ſervices au public. Les ouvrages de Jomelli ſont pleins d'idées grandes & nobles, traitées avec goût & habileté. Son Olympiade eſt ſur-tout remarquable par l'expreſſion & par la hardieſſe de l'harmonie. Les productions de Galuppi ſe font admirer par l'imagination, le feu & le ſentiment. Piccini a ſurpaſſé de beaucoup

tous ſes contemporains dans le ſtyle comique, & Sacchini eſt le compoſiteur qui donne le plus d'eſpérance pour le ſérieux. Ce même M. Burney dit encore que le viſage de Jomelli étoit aſſez reſſemblant à celui de Handel; mais qu'il étoit bien plus poli que lui, & qu'il avoit des manieres beaucoup plus honnêtes.

JONES, (*Inigo*) architecte, né à Londres en 1572, mort dans la même ville en 1652. L'Angleterre cite Inigo Jones parmi les grands hommes qu'elle a produits, tels que Milton, Newton, Locke, &c. Elle doit à ce grand homme l'état floriſſant où l'architecture eſt chez elle. Après deux voyages en Italie, dans leſquels il ſe forma un goût ſi pur, qu'il n'a été ſurpaſſé par aucun architecte, il revint en Angleterre. Parmi ſes ouvrages, on remarque à White-Hall le magnifique palais appellé *la Grand'Chambre des Banquets*, un palais du côté de Greenwich, l'hôpital des matelots invalides, qui étoit d'abord deſtiné à être un palais pour Charles II. Cet édifice, qui eſt ſur les bords de la Tamiſe, à quelques milles de Londres, n'a point ſon égal dans le monde, ſoit pour la magnificence, ſoit pour la commodité & pour l'étendue. L'égliſe de Saint-Paul à Coven-Garden eſt du même architecte; elle paſſe pour être unique en Europe, & digne d'être comparée à la noble ſimplicité des anciens édifices. On regarde comme un chef-d'œuvre d'architecture le palais de milord Pembroke, bâti à Wilton, dans le comté de Wiltz, par cet artiſte. Il mit le goût du deſſin en vogue en Angleterre, où il avoit été inconnu juſqu'alors; il y fit auſſi connoître la bonne architecture, en ſuivant les traces de Palladio, ſur les œuvres duquel il fit des notes & des obſervations très-curieuſes, qui ſe trouvent dans l'édition de l'ouvrage de ce grand homme. Il inventa encore des machines très-ingénieuſes pour les ſpectacles, & peignit de très-belles décorations de théâtre. Charles II le récompenſa magnifiquement.

JORDAANS, (*Jacques*) peintre, né à Anvers en

1594, mort dans la même ville en 1678, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il apprit les premiers éléments de ſon art ſous Adam Van-Oort. Quelque envie qu'il eût de voir l'Italie pour cultiver la peinture, les circonſtances ne le lui permirent pas. Cela n'empêche point qu'il ne doive être mis au rang des grands peintres. Un pinceau mâle & nourri, un coloris chaud & brillant, une grande facilité, une belle touche, une richeſſe de compoſition, ſe font remarquer dans ſes ouvrages. Toutes ſes figures ſont en mouvement, & paroiſſent d'un grand relief. Un peu plus de correction, plus de nobleſſe dans les caracteres, plus d'élévation dans la penſée, un meilleur goût de deſſin, auroient fait la perfection de cet artiſte, qui étoit naturellement poëte. Son goût naturel, malgré ſes nombreuſes études, a toujours prévalu. S'il eût été en Italie, il auroit peut-être fait comme Rubens, qui, malgré ſes grandes idées & des études immenſes, a toujours conſervé quelque choſe du goût de ſon pays.

On prétend que Rubens prit ombrage des rares talents de Jordaans; qu'il lui procura ſecrettement l'emploi de peindre à gouache des cartons pour les tapiſſeries que le roi d'Eſpagne avoit demandées à Rubens, eſpérant que cette détrempe lui feroit perdre le bon goût d'huile; ce qui arrive aſſez ſouvent à ceux qui peignent trop long-temps à freſque ou à détrempe: mais Rubens avoit trop de grandeur d'ame, pour être capable de ce trait de jalouſie. Jordaans exécuta ſes deſſins admirablement bien, & ne perdit point ſon grand goût de couleur. C'eſt ſur-tout dans les grands ouvrages que le génie de ce peintre ſe montre avec plus d'éclat: tels ſont les douze tableaux de la Paſſion de Notre-Seigneur, qu'il peignit en ce temps-là pour Charles Guſtave, roi de Suede; & le magnifique tableau de quarante pieds de haut, érigé à la gloire du prince Frédéric-Henri de Naſſau, par Emilie de Salms, ſa douairiere, dans le ſallon de la maiſon du Bois, à la porte de la Haye. En traitant des ſujets moins relevés, le mérite de Jordaans ne paroiſſoit pas moins.

Son morceau du Roi-boit, & ſon Satyre ſoufflant le chaud & le froid, juſtifient cette penſée; on pourroit même avancer que ce ſont les chefs-d'œuvre de ce maître. On a beaucoup gravé d'après lui.

JORDANE, (*Lucas*) peintre & graveur, ſurnommé *Fa-Preſto*, pour exprimer ſa facilité, né à Naples en 1632, d'un peintre aſſez médiocre, ſe forma à l'école de l'Eſpagnolet pendant neuf ans. Sur le récit qu'on lui avoit fait des excellents modeles de peinture qui ſont à Veniſe & à Rome, il partit ſecrettement de Naples, pour ſe rendre en cette derniere ville. Il s'attacha à la maniere de Pietre de Cortone, qu'il aida enſuite dans ſes grands ouvrages. De nombreuſes études lui acquirent une facilité ſurprenante; elles donnerent naiſſance à l'élévation de ſes penſées. Un nouveau deſir de ſe perfectionner engagea Lucas, après trois ans de ſéjour à Rome, de ſe rendre à Veniſe, avec ſon pere qui étoit venu le joindre. Séduit par les ouvrages de Paul Véronneſe, il y épuiſa toute l'adreſſe de ſes compoſitions, & y joignit le coloris du Cortone. Ils prirent de-là la route de Florence, où les études recommencerent d'après Léonard de Vinci, Michel-Ange, & André del Sarté. Ils revinrent à Rome, d'où, après peu de ſéjour, ils ſe rendirent à Naples. Bientôt après, Lucas s'y maria contre la volonté de ſon pere, qui craignoit qu'un pareil engagement ne le détournât de ſon art. Mais il le cultiva avec plus d'ardeur que jamais; & ſa réputation s'établit de maniere qu'on lui donnoit tous les ouvrages publics, qu'il conduiſoit avec autant de facilité que de ſçavoir. Sa maniere avoit beaucoup de vagueſſe & d'harmonie: il entendoit les raccourcis; mais c'eſt à une grande pratique de la main ſur laquelle il ſe fioit trop, qu'on lui doit reprocher d'avoir expoſé en public des tableaux médiocres & peu médités: on le trouvoit ſouvent incorrect & peu anatomiſte.

Sur le récit qu'on fit à Charles II, roi d'Eſpagne, de

l'habileté de Jordane, ce prince le fit venir en 1690, à ſa cour, pour peindre l'Eſcurial. On lui aſſigna une groſſe ſomme pour ſon voyage, & une penſion pour ſa famille. Il partit ſur les galeres qui alloient à Barcelone, avec ſon fils Nicolas, ſon neveu & deux éleves. On envoya pluſieurs caroſſes à ſix chevaux au-devant de lui, & il fut logé chez le chevalier Montagnon, & de-là conduit à la cour, où le roi d'Eſpagne l'attendoit, & l'embraſſa deux fois, en lui donnant la clef d'or, pour entrer quand il voudroit au palais.

Jordane s'acquitta en grand peintre, quoiqu'âgé de plus de ſoixante ans, de la voûte de l'Eſcurial, que le Cangiage avoit commencée il y avoit cent ans, & que la mort l'avoit empêché de finir. Le roi & la reine, qui venoient ſouvent le voir travailler, le faiſoient couvrir en leur préſence. Dans l'eſpace de dix ans, les dix voûtes de l'Eſcurial, qui repréſentent le Jugement dernier, & l'eſcalier, furent achevés. Il fit enſuite le grand ſallon de *Buenretiro*, la ſacriſtie de la grande égliſe de Tolede, la chapelle de Notre-Dame de *Atocha*, la voûte de la chapelle de Madrid, & quantité d'autres ouvrages. Il étoit ſi attaché à ſon travail, qu'il ne le diſcontinuoit point les jours de fêtes. Un peintre de ſes amis lui en faiſant des reproches, il répondit plaiſamment : *Si je laiſſois repoſer mes pinceaux, ils s'éleveroient contre moi, & je n'en viendrois point à bout, à moins que je les mette ſous mes pieds.*

Une heureuſe mémoire préſentoit à ce peintre toutes les différentes manieres des grands maîtres, qu'il avoit l'art de contrefaire à s'y méprendre. Le roi d'Eſpagne, lui montrant dans ſa galerie un beau tableau de Jacques Baſſan, parut être fâché de n'en avoir pas le pendant. Lucas chercha une vieille toile, &, ſans rien dire, la plaça à côté de l'autre, y peignit un ſujet qui parut ſi parfait, qu'on le crut être du même maître. Le roi, en récompenſe, fit un de ſes fils capitaine de cavalerie, & nomma l'autre juge & préſident de la vicairerie de Naples. Philippe V le retint à

ſon ſervice, après la mort de Charles II, qui arriva en 1700; & Lucas acheva les grands ouvrages qu'il avoit commencés. Enſuite il revint à Naples, où il put à peine ſuffire à l'empreſſement des citoyens, quoiqu'il peignît extrêmement vîte.

Ce peintre étoit d'une humeur extrêmement plaiſante. On ſçait l'hiſtoire de deux particuliers de la ville de Naples, qui firent faire leurs portraits, & ne ſongerent point à les retirer. Jordane, n'ayant point entendu parler d'eux, s'aviſa de peindre à l'un une tête de bœuf, & à l'autre un bonnet de Juif, en lui faiſant tenir de vieilles hardes : ces peintures, qu'il expoſa en public, firent accourir ces deux hommes pour le payer, & le prier d'effacer le ridicule de leurs portraits. Ses travaux furent toujours bien récompenſés, & les grandes richeſſes, qu'il a laiſſées à ſa famille, le prouvent ſuffiſamment. Il mourut à Naples en 1705, âgé de ſoixante-treize ans. On voit ſa ſépulture dans l'égliſe de Sainte-Brigide, devant la chapelle de S. Nicolas de Bari, qui eſt toute de ſa main. Il eut beaucoup d'éleves, & on a gravé d'après lui. Il a gravé lui-même trois morceaux à l'eau-forte.

JOSÉPIN, (*Joſeph* D'ARPINAS, ſurnommé LE) peintre, né au château d'Aripnas en 1560, mort à Rome en 1640. Son pere, réduit par ſa pauvreté à peindre des *Ex Voto*, l'exerçoit au deſſin. Dès l'âge de treize ans, il fut envoyé à Rome, où, n'ayant aucun emploi, il ſe mit à ſervir les peintres qui travailloient au Vatican. Leurs ouvrages redoublerent l'ardeur qu'il avoit de manier le pinceau; &, ſe trouvant ſeul, il peignit ſur des pilaſtres de petites figures qui parurent pleines d'eſprit, & firent naître le deſir d'en connoître l'auteur : on l'épia, & on le ſurprit les peignant. Le pape Grégoire XIII, qui les vit avec étonnement, lui donna de quoi continuer ſes études.

Ses eſſais furent heureux; ſon deſſin parut léger, & ſes compoſitions fort élevées : beaucoup d'eſprit & une agréable converſation lui donnerent accès chez

pluſieurs papes. Sous le pontificat de Sixte V, il repréſenta, au pied de l'eſcalier du palais de S. Jean de Latran, pour accompagner les armes du pape, la Religion & la Juſtice, plus grandes que nature. Quoiqu'il peignît tout de caprice, ſa maniere franche & vague plaiſoit à tout le monde: on le manda enſuite à Naples, pour peindre chez les Chartreux la coupole de leur égliſe, & il exécuta dans la ſacriſtie divers ſujets de la Paſſion.

De retour à Rome, Joſépin commença en 1596, dans la principale ſalle du Capitole, à peindre à freſque, d'une grande maniere, l'hiſtoire de Rémus & de Romulus, & le combat des Romains contre les Sabins. On y voit beaucoup de figures, & ſur-tout des chevaux, qu'il ſe plaiſoit à peindre. Clément VIII, qui le protégea toujours, lui fit quitter cet ouvrage pour travailler aux peintures de S. Jean de Latran, dont il fut fait directeur; & le pape le nomma chevalier de l'ordre de Chriſt, quoiqu'il n'eût pas lieu d'être content de ſon ardeur au travail. Il étoit ſi peu aſſidu, & traînoit ſi fort en longueur, qu'il dégoûta le ſaint pere de faire peindre toute l'égliſe de S. Jean de Latran. Ce peintre vint en France, en 1600, avec le cardinal Aldobrandin, nommé légat à l'occaſion du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis. Il donna au roi un S. George à cheval, & un S. Michel. Sa Majeſté, outre de grands préſents qu'elle lui fit, le nomma chevalier de S. Michel. Son ſéjour en France ne fut pas long, & il s'en retourna à Rome pour continuer ſes grands travaux.

Malgré un goût maniéré, des attitudes roides & forcées, une pratique qui s'éloignoit de la nature, un coloris froid & languiſſant, Joſépin ne laiſſa pas de ſe faire un nom fameux, & d'attirer beaucoup d'éleves dans ſon école. Sa maniere étoit directement oppoſée à celle du Caravage, ſon contemporain & ſon ennemi. Le Joſépin fut toujours mécontent de ſon état, & des honneurs dont le combloient les ſouverains. Il étoit ſi prévenu de ſon mérite, qu'il en agiſſoit durement

avec les princes même. Il avoit pour ainſi dire uſurpé ſa réputation, qui diminua beaucoup à ſa mort; & ſes ouvrages dans la ſuite furent médiocrement recherchés. On ne connoît point ſes diſciples; & il y a grande apparence qu'il n'en a formé aucun qui ſe ſoit diſtingué dans la peinture. On a gravé d'après lui.

JOURNET, (*Françoiſe*) célebre actrice, née à Mâcon ſelon quelques-uns, & ſelon pluſieurs autres à Lyon. Sa mauvaiſe fortune la fit entrer, dans cette derniere ville, chez une marchande dont le mari fit banqueroute. Quoiqu'abandonnée de ſa maîtreſſe, & n'ayant d'autre bien qu'une très-jolie figure, elle ne céda aux pourſuites d'un jeune homme qui l'aimoit, qu'en l'épouſant. Mais ayant appris, au bout de quelques mois, que ce jeune homme étoit déja marié, elle prit alors le parti du théâtre. Elle débuta à l'opéra de Lyon; & le ſuccès qu'elle eut fut ſi grand, qu'on l'engagea de venir à Paris. Elle y fut médiocrement reçue. Ses amis lui conſeillerent de perſiſter; elle ſuivit cet avis, & réuſſit au point que, peu d'années après, elle devint la premiere actrice de l'opéra de Paris. Elle y avoit débuté, au mois d'Avril 1705, par le rôle d'Yole dans l'opéra de *la Mort d'Alcide*. Elle n'a jamais été remplacée dans ceux d'Iſis, de Thétis & d'Iphigénie. Elle quitta le théâtre en 1720. Le Syſtême lui avoit procuré une fortune de huit à neuf cents mille livres, qui ne dura qu'autant que le papier: le chagrin qu'elle en eut & un ſquirrhe au foie la mirent au tombeau en 1722. On a vu long-temps à Paris un portrait de mademoiſelle Journet, peinte en Iphigénie, par le fameux Raouſt. C'étoit un des chefs-d'œuvre de ce peintre: il a diſparu depuis quelque temps, ſans qu'on ſçache à qui il appartient aujourd'hui.

JOUVENET, (*Jean*) peintre, né à Rouen en 1644, mort à Paris en 1717, âgé de ſoixante-treize ans. Son pere, Laurent Jouvenet, peintre de cette ville, l'éleva dans ſa profeſſion, à laquelle ſa famille, originaire d'Italie, s'étoit appliquée depuis long-temps.

Son aïeul, Noël Jouvenet, avoit donné les premieres leçons au fameux Pouſſin. Son pere l'envoya à Paris à l'âge de dix-ſept ans, & il s'y forma tout ſeul, ſans aucun maître. Il n'avoit que vingt-neuf ans quand il fit, pour Notre-Dame, le tableau du *Mai*, en 1673, dont le ſujet eſt la guériſon du paralytique : c'eſt une fierté de deſſin, une compoſition & une entente de couleur qui ſurprennent. Charles le Brun, premier peintre du roi, auſſi habile à diſtinguer le mérite des autres qu'à faire connoître le ſien, le préſenta à l'académie en 1675, où il fut reçu avec applaudiſſement. Son tableau de réception, qui repréſente Eſther devant Aſſuérus, eſt un des plus beaux morceaux de la ſalle de l'académie; tout y rappelle la belle maniere du Pouſſin. Dans la ſuite, il fut reçu profeſſeur, deſſinant d'après le modele avec une aſſiduité capable de faire ſentir aux jeunes gens la néceſſité de cette étude : on le nomma, quelque temps après, directeur & recteur perpétuel.

Ce fut en ce temps-là que Jouvenet peignit les quatre morceaux de Saint-Martin-des-Champs, ouvrages qui, pour l'ordonnance, le ſublime, le génie vaſte & fécond, le beau choix des draperies, vont de pair avec ceux des plus grands maîtres. Jouvenet fit exprès le voyage de Dieppe, malgré la rigueur de l'hiver, pour examiner la manœuvre des pêcheurs, & deſſiner d'après nature des filets, des poiſſons & des coquillages; études qui lui ont ſervi pour le tableau de la Pêche miraculeuſe de S. Pierre. Jouvenet fut fort conſidéré de Louis XIV, qui lui en donna ſouvent des preuves : il lui donna une penſion de douze cents livres, qu'il augmenta de cinq cents en 1709, après l'exécution de la chapelle de Verſailles, où il a peint la Pentecôte au deſſus de la tribune du roi. Il auroit été nommé premier peintre, s'il ne ſe fût pas trouvé contemporain de la Foſſe, de Coypel & des Boullogne, dont les heureux talents lui enleverent ce premier grade. Chaque jour augmentoit ſa renommée, & tous les grands ouvrages lui étoient deſtinés. Après avoir terminé la chapelle de Verſailles, il peignit les deux

grands tableaux des Récollets de cette ville. Cet artiſte ne vit jamais l'Italie, non plus que le Sueur. Cependant, quoi qu'en diſent les étrangers, il mérite un rang diſtingué parmi les peintres. Son deſſin eſt correct & ſçavant; une pratique facile & prompte ſe remarque dans tout ce qu'il a fait, avec une intelligence des couleurs locales, un beau choix d'attitudes, des draperies bien jettées & du meilleur goût.

M. d'Argenville dit qu'en 1713, Jouvenet, étant tombé paralytique du côté droit, après une furieuſe attaque d'apoplexie, ſe crut hors d'état de travailler. Il s'amuſoit à voir peindre ſon neveu; &, voulant un jour lui faire corriger quelqu'endroit d'un tableau, & ne pouvant s'expliquer, il prit le pinceau de la main paralytique pour retoucher une tête qu'il gâta. Sa vivacité ne put ſupporter ce triſte effet de ſa maladie: il eſſaya de réparer de la main gauche l'accident cauſé par la droite; &, à ſon grand étonnement, cette main qui n'avoit nulle habitude d'obéir, exécuta fidélement ſa penſée. C'eſt ainſi qu'il s'apperçut de ce nouveau prodige, qui, par le fréquent uſage qu'il en fit, ceſſa de l'être.

Ce grand peintre, comme un autre Turpilius, encouragé par ce premier eſſai, ébaucha de la main gauche le plafond de la ſeconde Chambre des Enquêtes du parlement de Rouen: la facilité ſuivit cette épreuve; & cette épreuve le mit en état de finir avec la même hardieſſe & le même feu qu'il auroit pu faire de la main droite. M. le duc d'Orléans, régent, qui entendit parler de ce prodige, fut voir cet ouvrage au college des Quatre Nations, où Jouveneit l'avoit peint. Ce prince en témoigna ſa ſurpriſe & ſon admiration dans des termes qui prouvoient également l'eſtime qu'il faiſoit de l'artiſte, & ſa connoiſſance parfaite dans les arts.

Dans le même temps qu'on plaçoit ſon plafond à Rouen, il peignit le *Magnificat* pour le chœur de Notre-Dame de Paris. Rien ne s'y reſſent de l'exécution de la main gauche. Ce morceau eſt d'une compo-

ſition riche & ſinguliere, d'un ton harmonieux & d'un grand goût de deſſin. Jouvenet n'eut pas la conſolation de le voir en place, étant mort quelques jours après. La ville de Paris eſt ornée de quantité de tableaux de cet artiſte; & l'on a gravé d'après lui.

JUANES, (*Jean-Baptiſte*) peintre, né à Valence en Eſpagne, mort dans la même ville en 1596, âgé de cinquante-ſix ans. Nous ſuivrons exactement dans cet article ce que dit l'auteur Eſpagnol qui a donné les Vies des Peintres, Sculpteurs & Architectes de ſa nation; & nous laiſſons aux lecteurs à porter le jugement qu'ils voudront ſur les éloges qu'il fait de cet artiſte, & ſur les circonſtances extraordinaires d'un de ſes tableaux. Cet auteur commence par mettre Juanes au deſſus du grand Raphaël, dont il avoit été diſciple, pour la beauté du coloris, & les airs gracieux des têtes; & il ajoute qu'il l'a égalé au moins dans toutes les autres parties de la peinture. Il dit encore qu'il mérite beaucoup mieux que Morales le titre de *divin;* que ſon deſſin eſt exquis, ſa touche délicate, ſes compoſitions abondantes, & qu'il excelle ſur-tout à repréſenter les cheveux & les poils de la barbe, de maniere qu'on croiroit qu'ils vont ſe remuer, ſi on y ſouffloit deſſus. Pour appuyer ſon ſentiment, il appelle en témoignage pluſieurs de ſes ouvrages, entr'autres le portrait de Jeſus-Chriſt, qui eſt ſur la porte de la ſacriſtie de l'égliſe de Saint-Pierre à Valence.

Mais ce qui lui paroît au deſſus de tout éloge eſt le tableau de la Conception, qu'on voit dans une chapelle de l'égliſe de la maiſon profeſſe des Jéſuites de la même ville; & voici les circonſtances qu'il en rapporte. « Un certain pere Martin Alberro, Jéſuite, eut, » le jour de l'Aſſomption, une viſion de la ſainte Vierge, » dans laquelle elle lui dit de la faire peindre dans la » forme où il la voyoit, c'eſt-à-dire avec une robe » blanche, un manteau bleu, la lune à ſes pieds, au » deſſus d'elle le Pere éternel, & ſon fils en action de la » couronner, & par deſſus l'Eſprit ſaint en figure de co-

» lombe qui la couronne.» Ce bon religieux fit part de ſon idée à Juanes, qui ſe mit tout de ſuite à l'ouvrage: il fit un deſſin qui ne parut pas conforme à ce que le Jéſuite avoit vu. Celui-ci, après lui avoir expliqué dans le plus grand détail toutes les circonſtances, lui ajouta que, pour exécuter un pareil ouvrage, il falloit s'y préparer par toutes les pratiques Chrétiennes. En conſéquence, Juanes commença par ſe confeſſer & communier avant que de faire les premiers traits; & toutes les fois qu'il vouloit donner des coups de pinceau à la tête de la Vierge, il étoit pluſieurs heures à s'occuper de réflexions pieuſes, & à attendre l'inſpiration divine. Après un temps conſidérable & des ſoins infinis, il parvint enfin à finir ce tableau qui frappe tous les ſpectateurs par la beauté & la modeſtie céleſte de la ſainte Vierge.

JULES ROMAIN, peintre & architecte, né à Rome en 1492, mort à Mantoue en 1546. Son véritable nom étoit *Julio Pipi*. Ce fut ſous Raphaël qu'il apprit les premiers éléments de l'art de peindre: il y fit des progrès ſi extraordinaires, que ſon maître lui-même en fut ſurpris. Devenu dans la ſuite ſon meilleur diſciple, Raphaël lui confioit, ſur ſes deſſins, l'exécution de ſes plus beaux ouvrages. Jules, dit M. d'Argenville, mettoit beaucoup plus de feu dans ſes tableaux, que Raphaël; il donnoit à toutes ſes figures une certaine vie & une action qui manquoient ſouvent aux ouvrages de ſon maître. Grand dans ſes ordonnances, d'un génie très-fécond, il rappelloit les penſées des anciens poëtes; ſes idées étoient nobles & élevées, & il deſſinoit correctement. Heureux, s'il eût pu ſe familiariſer avec le naturel & les graces, compagnes fidelles du pinceau de ſon maître! Son goût, au contraire, avoit quelque choſe de féroce, & ſuivoit plus l'antique que la nature; il en devint dur & ſec dans la ſuite. Jules Romain poſſédoit toute l'érudition dont peut être capable un homme de ſon art. L'hiſtoire, la fable, l'allégorie, l'architecture & la perſpective, toujours préſen-

tés à ſa mémoire, ſe trouvent placées judicieuſement dans ſes tableaux. Il donnoit de l'eſprit à ſes figures : ſon génie fécond étoit propre aux ſujets bizarres, aux événements terribles, & il traitoit ſupérieurement les figures coloſſales. Ces talents étoient accompagnés d'une connoiſſance parfaite de l'antique & des médailles.

Pendant la vie de Raphaël, le mérite du diſciple fut toujours enſeveli dans les grands ouvrages du maître : exécuteur de ſes idées, toute ſon application, tout ſon ſçavoir, ne tendoient qu'à les rendre élégamment. Quand il eut perdu Raphaël, Jules parut tel qu'il étoit, c'eſt-à-dire un homme abandonné à lui-même, ne ſuivant que la fougue de ſon génie, peignant tout de pratique, ſans conſulter les vérités de la nature : ſes chairs tiroient ſur le rouge de brique ; il mettoit trop de noir dans ſes teintes, ce qui a gâté & obſcurci ſes meilleurs ouvrages : ſa maniere même de deſſiner, dure & ſévere, ne paroiſſoit point variée dans les airs de tête ni dans les draperies. Raphaël, qui l'aimoit préférablement à tous ſes autres éleves, le fit ſon héritier, conjointement avec le *Fattore ;* il le chargea de terminer les ouvrages qu'il avoit commencés, entr'autres la ſalle de Conſtantin. Jules s'en acquitta dignement, ſe faiſant aider par le *Fattore*, & Raphaël *dal Colle*. Après la mort de Léon X, voyant que les arts n'étoient plus en crédit ſous Adrien VI, ſon ſucceſſeur, il avoit réſolu d'abandonner la ville de Rome, de même que tous les autres éleves de Raphaël : mais ce pape vécut peu de temps ; & le cardinal Jules de Médicis, qui lui ſuccéda ſous le nom de Clément VII, fit revivre leurs eſpérances. Jules travailla à l'hiſtoire de Conſtantin, ſur les deſſins de ſon maître : les ajuſtements & les ornements peints en bronze au deſſus & au deſſous des grands tableaux, ſont encore de lui.

Lorſque ces ouvrages furent achevés, Jules ſe retira dans une maiſon qu'il avoit fait bâtir ; il peignit des tableaux pour différentes villes, & fut l'architecte de pluſieurs palais. On l'invita d'aller à Mantoue. Attiré

par les promeſſes du duc, il ſe rendit en cette ville. On le reçut avec diſtinction; on lui donna un beau logement, une penſion, une table pour lui & pour ſes domeſtiques; le prince lui envoya même ſon plus beau cheval, avec lequel il ſe rendit au palais du T, qui eſt aux portes de Mantoue. Ce voyage lui épargna la punition qu'auroient pu lui attirer les vingt eſtampes obſcenes qu'il avoit inventées, & qu'a gravées Marc-Antoine, connues ſous le nom de Figures de l'Arétin, qui les avoit ornées chacune d'un ſonnet. Tout l'orage tomba ſur le graveur qui étoit à Rome.

Le bâtiment du T n'étoit rien dans ſon commencement; Jules le rendit recommandable par l'architecture & par les peintures dont il l'orna. Quoiqu'il n'y eût en ce lieu que des briques pour bâtir, il en forma des colonnes, des chapiteaux, des corniches, & autres ornements qui charmerent le duc de Mantoue. Ce palais du T eſt ſi célebre, qu'on nous permettra quelques détails tirés du même M. d'Argenville. L'ouvrage le plus conſidérable eſt un ſallon, où les Géants paroiſſent foudroyés par Jupiter. Tous les dieux ſont en mouvement; les Vents peints dans les quatre coins ſouffient de tous côtés; les Graces y paroiſſent étonnées, les Géants écraſés ſous les rochers; Briarée, ſeul dans une caverne, eſt enſeveli ſous une montagne: la cheminée, ſur laquelle eſt peint Pluton dans ſon char ſuivi des Furies, quand on y fait du feu, fait paroître toutes ces figures dans le royaume de ce dieu. Les fenêtres, la voûte en tour creuſe, les portes & la cheminée, ſont ruſtiquées par de groſſes pierres qui ſemblent tomber; le plancher même eſt pavé de petits cailloux ronds, dont la continuation eſt peinte au bas des murs, à la hauteur d'un pied, pour ſurprendre davantage; & leur poliment fait réfléchir les peintures, ce qui fait paroître ce lieu plus grand. Enfin tout ſe reſſent du génie de cet habile homme; & ces traits de la Fable, maniés ſi ſçavamment, ne ſont pas moins de plaiſir que la belle deſcription qu'en a faite Ovide. Ce ſont-là d'heureux coups de génie, & de la grande poéſie.

A ſes talents pour la peinture, Jules joignit une grande habileté dans l'architecture. On voit de lui, aux portes de Rome, la vigne *Madame*, qu'il a ornée de peintures, ainſi qu'un petit palais ſur le mont Janicule. Lorſque San-Gallo, architecte de Saint-Pierre, mourut, notre artiſte fut nommé pour remplir ſa place, & on lui fit des offres très-conſidérables. Le cardinal Gonzague, la femme de Jules & ſes enfants l'empêcherent pendant long-temps de l'accepter; mais il étoit déterminé à aller occuper un poſte ſi avantageux, lorſque ſa ſanté, qui s'affoibliſſoit de jour en jour, y apporta le plus grand obſtacle. La mort le ſurprit à Mantoue, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il eut beaucoup d'éleves. Le Roi poſſede huit morceaux de Jules Romain, & l'on en compte ſeize au Palais-Royal. L'œuvre de ce maître eſt d'environ deux cents cinquante pieces gravées par différents artiſtes.

JUNI, (*Jean* DE) & *Grégoire* HERNANDEZ, ſculpteurs, floriſſoient à Valladolid, en Eſpagne, ſous le regne de Philippe III. On dit que Juni étoit Flamand de nation, & qu'il apprit à Rome l'art de la ſculpture, à l'école de Michel-Ange. On voit dans la cathédrale de Ségovie un bas-relief qui repréſente la ſépulture de Jeſus-Chriſt. Les figures ſont grandes comme nature. On prétend que ce morceau, dans le goût de Michel-Ange, pourroit faire honneur à ce grand maître. On voit encore, de Juni, pluſieurs beaux ouvrages à Valladolid & à Salamanque. Grégoire Hernandez, né dans la Galice, travailla avec lui à la repréſentation des myſteres de la Paſſion, qu'on voit à Valladolid. Tout le monde convient que c'eſt un des plus beaux ouvrages qu'il y ait dans toute l'Eſpagne. Hernandez en fit beaucoup d'autres pour pluſieurs égliſes de cette même ville: ils lui mériterent tous une juſte réputation. Ces deux artiſtes moururent à Valladolid, vers l'an 1614, âgés d'un peu plus de ſoixante ans.

JUNTES, célebres imprimeurs. Cette famille exerça

long-temps l'imprimerie avec la plus grande distinction dans différentes villes d'Italie, à Veniſe, à Rome, à Florence, de même qu'à Lyon. Ces imprimeurs ſe ſignalerent dans le quinzieme & le ſeizieme ſiecles; ceux de Florence en particulier ſe rendirent fameux par la beauté & la correction de leurs éditions grecques & latines. Leur deviſe étoit un lis avec ces paroles : *Nil candidius.* Ils y ajoutoient quelquefois les premieres lettres de leur nom, & quelquefois ils le mettoient tout au long. Il y eut deux Juntes à Genes, ſçavoir, Philippe qui commença à imprimer en 1497, & continua juſqu'à 1518, auquel temps on ſuppoſe qu'il mourut; & Bernard qui étoit ou le frere ou le couſin de Philippe. Le premier, ayant lieu de ſoupçonner que ſes éditions pourroient être contrefaites, ſelon la coutume déja en vogue dans ce temps-là, obtint du pape Léon X un privilege pour dix années, par rapport à toutes les éditions grecques & latines qu'il pourroit publier durant cet eſpace de temps.

Comme les éditions grecques de cet imprimeur ſont toutes très-anciennes & infiniment eſtimées, nous allons donner le catalogue des plus conſidérables. I. *Baſilii magni liber de Exercitatione Grammaticâ*, in-8°, 1515. II. *Antonii Sophiſtæ præludia, & Hermogenis Rhetorica*, in-8°, 1515. III. *Muſæi Batrachomyomachia, Oppiani Halientica*, in-8°, 1515. IV. *Novem Comediæ Ariſtophanis*, in-8°, 1515. V. *Apollon. de Conſtructione*, in-8°, 1515. VI. *Theodori Gazæ Grammatices introductionis libri 4*, in-8°, 1515. VII. *Dyon. Areopagitæ opera*, in-8°, 1516. VIII. *Xenophontis opera*, in-folio, 1516. IX. *Plutarchi vitæ parallelæ Græc.* in-folio, 1517. X. *Philoſtrati Icones & Heroic. &c.* in-folio, 1517. XI. *Ariſtidis orationes*, in-folio, 1517. XII. *Sophocles cum Scholiis Græcis*, in-8°, 1518. XIII. *Homeri opera*, in-8°, 1519. Cette édition d'Homere eſt le dernier livre qu'il imprima. Le *Florilegium diverſorum Epigrammatum, &c.* in-8°, fut imprimé par ſes héritiers.

JUVARA, (*Philippe* L'ABBÉ) architecte, né à Meſſine en 1685, mort à Madrid en 1735. Iſſu d'une famille ancienne, mais pauvre, il prit l'habit eccléſiaſtique, & alla à Rome pour ſe perfectionner dans l'architecture. Il ſe mit ſous la direction du chevalier Fontana, & fit de grands progrès ſous un tel maître. La pauvreté l'auroit précipité dans les plus grands malheurs, ſans les ſoins attentifs de l'amitié, & s'il n'eût pris l'état de graveur pour vivre. La fortune ceſſa enfin de lui être contraire. Le duc de Savoie, étant devenu roi de Sicile, le fit venir à Meſſine, où il le chargea de lui bâtir un palais ſur le port de cette ville. Le deſſin que Juvara préſenta à ce prince lui fit tant de plaiſir, qu'il le nomma ſon premier architecte, & lui donna trois mille cinq cents livres de penſion. Le duc de Savoie l'emmena à Turin, & le nomma dans la ſuite à l'abbaye de Selve, qui rapporte cinq mille cinq cents livres de rente. Cet architecte bâtit dans cette ville pluſieurs édifices, entr'autres la belle égliſe, avec les bâtiments contigus, ſur la montagne de la Superga, pour accomplir le vœu du roi Victor Amédée, lorſque les François leverent le ſiege de Turin. La chapelle royale de la Vennerie eſt encore de Juvara: elle paſſe pour un chef-d'œuvre d'architecture. La beauté du plan égale celle de la décoration. Le roi de Portugal pria inſtamment celui de Sardaigne de permettre à cet artiſte de venir à ſa cour. Pendant le ſéjour que Juvara fit à Lisbonne, il donna les plans de l'égliſe patriarchale, & celui d'un palais pour le roi. On prétend qu'on n'a jamais rien vu de plus magnifique. Juvara fit encore les deſſins de pluſieurs autres édifices, & revint comblé de préſents dans ſa patrie. Le roi de Portugal l'avoit nommé chevalier de l'ordre de Chriſt, avec une penſion de trois mille écus romains, ou de quinze mille livres de France. Ce prince lui fit encore préſent d'une croix de diamants de très-grand prix. Lorſque le palais royal eut été brûlé à Madrid, le roi

d'Eſpagne s'empreſſa à faire venir Juvara. Cet architecte ſe rendit à ſes invitations ; mais à peine eut-il commencé à mettre ſes projets au net, qu'il fut ſurpris par une violente fievre, dont il mourut, à l'âge de cinquante ans. Juvara étoit gai, d'une converſation agréable ; il aimoit les plaiſirs ; mais il portoit en même temps l'économie juſqu'à la léſine.

KEL

KALF, (*Guillaume*) peintre, né à Amſterdam en 1630, fut contemporain de Marie Oolterwyck. Ses premieres années ſe paſſerent dans l'école de Henri Pot, peintre d'hiſtoire & de portraits; mais, ſoit faute de diſpoſitions, ſoit par une inclination particuliere, en quittant ſon maître, il quitta ſa maniere, & s'adonna à peindre des fruits, des vaſes d'or, d'argent & de nacre, &c. Ses tableaux plurent, & ſes partiſans éleverent ſes ouvrages au deſſus de ceux des autres artiſtes. Il méritoit aſſez cette ſupériorité; on ſçait que ces ſortes de tableaux, peu intéreſſants par eux-mêmes, ne le deviennent qu'autant qu'on y voit la nature imitée avec choix, diſpoſée avec goût, & rendue avec la plus grande vérité. On trouve ſouvent tous ces mérites dans les tableaux de Kalf; & c'eſt par cette raiſon qu'on les a recherchés, & qu'ils le ſont encore. Il mourut le 30 Juin 1693, d'une chûte qu'il fit en paſſant ſur un pont. Tous les tableaux de Kalf ſont d'un très-bon ton de couleur. Ils ſont touchés avec force & bien coloriés. On trouve beaucoup de ſes ouvrages en Hollande & en Flandres.

KELLER, (*Jean-Balthaſar*) fondeur, né à Zurich en Suiſſe, mort en 1702, vint s'établir à Paris, où il ſe fit une grande réputation, pour jetter en moule de grands morceaux & des grouppes. Il fut chargé de la fonte de la ſtatue équeſtre de Louis XIV, que l'on voit à Paris dans la place de Vendôme. Cette ſtatue, haute de vingt pieds, eſt d'un ſeul jet: elle fut terminée le dernier Décembre 1692. Pluſieurs autres pieces de Keller, que l'on trouve à Verſailles & ailleurs, ne méritent pas moins l'eſtime des connoiſſeurs. Il reçut des bienfaits du Roi qui lui donna l'inſpection de la nouvelle fonderie à l'arſenal. Un frere qu'il avoit, nommé Jean-Jacques Keller, s'eſt auſſi rendu célebre dans la même profeſſion.

KERVER, (*Jacques*) imprimeur de Paris dans le ſeizieme ſiecle. Sa réputation commença à s'établir en 1535. Il étoit fils de Thielman Kerver, & frere de Jean Kerver. Nous avons de lui quelques éditions Grecques qui ſont très-belles. Tous les livres qu'il débitoit ne ſortoïent pas de ſon imprimerie; car on en voit pluſieurs qu'il a fait imprimer chez Morel. Kerver fut le premier à qui les papes Pie V & Grégoire XIII accorderent le privilege d'imprimer l'Office de l'Egliſe ſuivant la réforme du concile de Trente, privilege qui fut confirmé par Charles IX. Il avoit beaucoup de correſpondance avec les imprimeurs & les libraires étrangers, & il ſe comportoit avec une grande droiture dans ſon commerce. On le choiſit pour être échevin de Paris en 1568; & il mourut dans cette ville en 1583.

KESLER, (*Nicolas*) imprimeur de Baſle dans le quinzieme ſiecle. Nous avons de lui *Biblia ſacra*, à Anvers en 1487, & cinq autres éditions à Baſle, depuis 1486 juſqu'en 1494. A l'exemple de Fauſt, de Schoiffer & d'autres, il mit dans ſa premiere édition cette apoſtille: *Anno Domini milleſimo quadringenteſimo octogeſimo ſexto, octavo nonas Martii, non atramentali pennâ cannâve, ſed quâdam arte imprimendi cunctipotenti aſpirante Deo, in egregiâ urbe Baſilienſi, Nicolaus Keſler feliciter conſummavit.* Son dernier ouvrage, qui eſt *Liber Deflorationum*, ne porte point le nom de Keſler, quoiqu'imprimé du même caractere que le premier; mais il eſt aiſé de connoître qu'il eſt de lui. On voit au commencement la figure d'une vieille main, à triple face, avec ces mots au deſſus: *Sancta Trinitas.*

I. KESSEL, (*Jean* van-) peintre, né à Anvers en 1626, mort dans la même ville, ſans qu'on ſçache en quelle année. Sa maniere approche de celle de Breughel de Velours, qu'il a preſque égalé dans le talent de repréſenter des oiſeaux, des inſectes, des fleurs & des plantes. Il deſſinoit avec préciſion, colorioit avec in-

telligence, & finiſſoit avec goût. Le prix énorme de ſes tableaux les mettoit hors de la portée des perſonnes qui n'étoient pas très-riches. Le roi d'Eſpagne en acheta une grande quantité ; pluſieurs gouverneurs des Pays-Bas & quelques grands ſeigneurs d'Angleterre en eurent auſſi quelques-uns.

II. KESSEL, (*Ferdinand* van-) peintre, fils du précédent, né à Anvers en 1660. Ses tableaux, portés par-tout, le firent connoître de Jean Sobieski, roi de Pologne, qui aima tant ſes ouvrages, qu'il fit conſtruire un cabinet exprès pour y placer ceux qui étoient de cet artiſte. Ce prince donna ordre à Molo, ſon Réſident à Bréda, d'engager van-Keſſel à ne travailler que pour lui. Van-Keſſel reçut l'ordre ; il obéit, & ſe rendit à Bréda. Il peignit d'abord ſur cuivre les quatre éléments. Il fit enſuite les quatre parties du monde, avec beaucoup de figures, ſelon le coſtume, les plantes, les animaux, & exactement tout ce qui peut intéreſſer & indiquer les différences de chaque partie. Van-Keſſel, aidé de la nature, n'auroit pu y ſuffire, s'il n'avoit encore eu devant les yeux les études & les recherches de ſon pere : on aſſure que l'on n'a jamais vu plus d'objets repréſentés à-la-fois. Ces tableaux & quelques autres, tous placés dans un ſeul cabinet, furent conſumés dans les flammes, au grand regret du roi, qui envoya des ordres pour engager l'artiſte à réparer le dommage, en faiſant de nouveau la répétition des tableaux brûlés. Van-Keſſel avoit toutes ſes compoſitions & ſes études : il finit cette tâche, qui fut très-bien reçue & payée richement. Le roi de Pologne envoya une patente pour ennoblir ce peintre & ſes deſcendants, avec une lettre écrite de ſa main, pour engager van-Keſſel à paſſer à ſa cour en qualité de ſon premier peintre. Cet habile artiſte eut le courage de préférer ſa liberté à tant d'honneurs ; il s'excuſa ſur ſes infirmités. Van-Keſſel peignoit bien le payſage, toutes les plantes, les fleurs, les fruits & les animaux, qu'il deſſinoit, qu'il colorioit & qu'il finiſſoit bien ; & ce qu'il

y a de ſingulier, c'eſt que l'on ne conçoit pas comment il a pu faire autant de tableaux auſſi finis.

KILIAN. Il y a eu pluſieurs graveurs de ce nom & de la même famille; preſque tous ont eu des talents diſtingués dans différents genres.

I. KILIAN (*Lucas*) floriſſoit en Allemagne vers la fin du ſeizieme ſiecle; on a de lui un grand nombre de ſujets d'un burin hardi, quoiqu'en général on y remarque de la dureté & de la ſéchereſſe. Voici quelques-unes de ſes eſtampes les plus recherchées. Une Adoration des Bergers, d'après Jacques Palme le Jeune; la Multiplication des Pains, d'après le Tintoret; une ſainte Famille, d'après Corneille de Harlem: les têtes, dans ce ſujet, ſont groſſes comme demi-nature; une Adoration des Bergers, d'après Rottehamer; le même ſujet, l'Enlevement de Proſerpine, Vénus ſur les genoux d'un Satyre, d'après J. Heitz; pluſieurs portraits & autres ſujets, d'après le Caſolane, F. Vanni, Spranger, &c.

II. KILIAN, (*Wolfang* ou *Wolfgang*) frere du précédent, a produit un grand nombre d'eſtampes, tant ſujets d'hiſtoire que portraits; mais ſes ouvrages ſont inférieurs à ceux de *Lucas*.

III. KILIAN, (*Barthelemi*) de la même famille que le précédent, a gravé avec le plus grand ſuccès beaucoup de portraits très-eſtimés. Il eſt mort à Ausbourg, ſa patrie, vers la fin du dernier ſiecle.

IV. KILIAN, (*Philippe*) frere du précédent, a gravé dans le même genre du dernier, & avec autant de ſuccès.

V. KILIAN, (*Philippe-André*) né à Ausbourg, & mort dans la même ville en 1774. Cet artiſte ſemble avoir éclipſé la gloire de ſes aïeux. Il joignit à un très-bon goût de deſſin un ſtyle moëlleux, expreſſif & correct, s'attachant à conſerver le caractere des auteurs qu'il traduiſoit. On en peut juger par les morceaux ſuivants. Une Adoration des Bergers, pour la galerie

de Dreſde, d'après Paul Véronneſe; la Famille d'un noble Vénitien, conduite par les vertus aux pieds de la Vierge, d'après le même peintre; la Femme adultere, d'après le Tintoret; ſainte Cecile, Hérodiade tenant la tête de S. Jean, d'après Carlo Dolcé; une ſainte Famille, d'après Carlo Lotti, pour la galerie du comte de Bruhl.

KIRCHER, (*Athanaſe*) célebre mathématicien, né à Fulde en Franconie, mort à Rome en 1680, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il entra jeune dans la ſociété des Jéſuites, & fit de grands progrès dans la philoſophie & les mathématiques. Il étoit profeſſeur de ces ſciences à Virtsbourg, lorſque les Suédois troublerent le repos dont il jouiſſoit, en 1631. Le P. Kircher vint chercher un aſyle en France, & s'arrêta quelque temps au college des Jéſuites d'Avignon, où il traça un excellent cadran ſolaire qui ſubſiſtoit encore il y a peu d'années. D'Avignon il ſe rendit à Rome, où il acquit l'eſtime de tous les ſçavants & des perſonnes de la premiere diſtinction, en particulier de la fameuſe Chriſtine, reine de Suede, par des ouvrages curieux, remplis de recherches, & où regne la plus vaſte érudition. Les plus conſidérables ſont: *Præluſiones magneticæ; Primitiæ gnomonicæ catoptricæ; Ars magna lucis & umbræ; Muſurgia univerſalis; Obeliſcus Pamphilius; Œdipus Ægyptiacus; Itinerarium extaticum; Mundi ſubterranei; China illuſtrata, &c.*

Le P. Kircher eſt inconteſtablement l'auteur du *Porte-Voix*, ou, pour mieux dire, c'eſt lui qui en a renouvellé l'uſage dans ces derniers temps; car cet inſtrument étoit connu dans l'antiquité. Ce Jéſuite dit qu'en faiſant des recherches dans la bibliotheque du Vatican à Rome, il tomba ſur un livre qui avoit pour titre, *Secreta Ariſtotelis ad Alexandrum magnum.* Il y eſt queſtion, entr'autres, d'un cornet bien prodigieux, dont ce prince ſe ſervoit. Le ſon en étoit ſi fort, qu'il pouvoit ſe faire entendre à toute ſon armée, & la raſſembler par ſon moyen, quand elle auroit été diſper-

ſée à cent ſtades (environ ſix lieues) à la ronde du quartier de ſon général. Ce porte-voix avoit cinq coudées (ſept pieds & demi) de diametre. D'après cette deſcription, le P. Kircher en imagina un de forme conique, long de vingt-une palmes, dont l'iſſue ou le pavillon en avoit trois, & l'embouchure un quart. C'eſt ce qui ſe trouve conſtaté dans ſon ouvrage, *Ars magna Lucis & Umbræ*, imprimé à Rome en 1646, dans lequel il dit qu'il s'en ſervoit pour parler au portier du college de Rome, & pour en recevoir des réponſes; &, dans un autre ouvrage, il ajoute que pluſieurs perſonnes avoient vu ſouvent cet inſtrument dans ce même college. Cependant le chevalier Morland, Anglois, lui diſputa l'honneur de cette invention; &, dans un écrit qu'il publia en 1670 ou 71, il ſe l'attribua en entier. Le P. Kircher répondit avec force & d'une maniere victorieuſe; & en effet, ſi l'on ſe donne la peine d'examiner les pieces de ce procès, on trouvera que le larcin de l'auteur Anglois eſt tout-à-fait démontré, & même que ſon travail, indépendamment du défaut d'invention, eſt de beaucoup inférieur à celui du P. Kircher.

L'expérience que celui-ci fit ſur les miroirs ardents, rendit croyable ce qu'on racontoit de l'effet prodigieux de ces mêmes miroirs dont ſe ſervit Archimede pour porter l'incendie dans la flotte Romaine. Après avoir propoſé ce problême, *Conſtruire une machine de miroirs plans, moyennant laquelle on puiſſe brûler à la diſtance de plus de cents pieds*, voici ce que le P. Kircher ajoute: « Je proteſte que j'en ai fait l'ex-» périence avec cinq miroirs; & j'ai obſervé que la » lumiere réfléchie du premier miroir, jointe à la lu-» miere directe du ſoleil, avoit une chaleur différente » de celle de la ſimple lumiere directe; la chaleur s'ac-» crut conſidérablement, quand j'y joignis la lumiere » réfléchie du ſecond miroir; en y mettant celle du » troiſieme, la chaleur approchoit de celle que l'on » reſſent en ſe chauffant à un feu modéré; on pouvoit » encore la ſupporter lorſqu'elle fut quadruplée; mais,

» à la réunion de la lumiere réfléchie du cinquieme » miroir, il n'étoit preſque plus poſſible d'y tenir. » On peut voir à l'article ARCHIMEDE, que M. de Buffon a renouvellé cette expérience avec ſuccès. Il a même démontré la poſſibilité & indiqué les moyens de porter ces miroirs à un tel degré de perfection, qu'il a le mérite & la gloire d'une nouvelle création.

On attribue encore au P. Kircher l'invention de la lanterne magique. On prétend qu'il avoit fait une machine pour voler, ainſi qu'un automate, qui, à l'ouverture de la porte de ſa chambre, s'avançoit pour recevoir les étrangers, & leur faiſoit une profonde révérence. Le mouvement de l'automate étoit ſi naturel, ſa reſſemblance avec le Jéſuite ſi parfaite, qu'on le prenoit pour le P. Kircher lui-même.

Il avoit commencé au college Romain un cabinet, connu ſous le nom de *Muſæum Kircherianum*, que le P. Bonanni, ſon confrere, a rétabli & fort augmenté. Les curioſités qu'il contient ſont gravées dans pluſieurs planches, & ſoigneuſement expliquées. George de Sépi, dont le P. Kircher ſe ſervoit pour conſtruire ſes machines, en fit imprimer à Amſterdam une courte deſcription, qui ne peut être regardée que comme un catalogue fort imparfait. La deſcription donnée par P. Bonanni remplit un grand *in-folio;* & ce cabinet eſt diviſé en douze claſſes.

KLINGSTET, peintre, né à Riga en Livonie, d'une bonne famille, mort ſubitement à Paris en 1734, âgé de ſoixante-dix-ſept ans. Le goût naturel qu'il avoit pour le militaire lui fit prendre parti, dès l'âge de quinze ans, dans les troupes de Suede: cinq ans après, il vint en France, & ſervit pendant douze années dans un régiment Allemand, tant en qualité de ſoldat que de ſergent. Les fatigues inſéparables d'un tel état ne l'empêcherent point de cultiver l'art de la peinture, pour lequel il avoit montré la plus grande inclination dès ſon enfance. Il céda même entiérement à cet attrait; &, à l'âge de trente-trois ans, il vint à

Paris, où il acquit bientôt une réputation méritée par ſon talent pour la miniature, dans lequel peu d'artiſtes ont auſſi-bien réuſſi que lui. Il donnoit beaucoup de relief & de caractere à ſes figures. Mais des yeux chaſtes ne peuvent pas s'arrêter ſur ſes ſujets qui ſont extrêmement libres. Quoiqu'il ne fût pas grand deſſinateur, & qu'il eût un génie aſſez étroit, on voit cependant de lui pluſieurs morceaux de ſa compoſition, où il paroît de l'eſprit & de l'invention. Ses ouvrages ſont pour l'ordinaire à l'encre de la Chine.

KNELLER, (*Godefroy*) peintre, né à Lubeck, dans le duché de Holſtein, en 1648, mort à Londres en 1723, âgé de ſoixante-quinze ans. Rembrant & Ferdinand Bol furent ſes maîtres dans les Pays-Bas, où il fit un long ſéjour. Son frere Jean-Zacharie Kneller l'engagea au voyage d'Italie, où il exécuta quelques tableaux grands comme nature. Ce genre, qui ne lui parut pas aſſez lucratif, le détermina à peindre le portrait; & il en a fait de très-beaux en Italie. Il diſoit à ce ſujet que les peintres d'hiſtoire faiſoient vivre les morts, & qu'ils ne commençoient eux-mêmes à vivre qu'après leur mort: *Je peins les vivants*, diſoit-il, *& ils me font vivre.* L'Angleterre, où l'on récompenſe les arts avec tant de généroſité, ſut l'objet de ſes deſirs; il s'y établit en 1676, & cauſa beaucoup de jalouſie à Pierre Lely, qui, outre ſa grande réputation pour le portrait, étoit premier peintre du Roi. Kneller, chargé de lettres de recommandation auprès d'un banquier de Londres, fut préſenté au duc de Montmouth. Ce prince lui fit faire ſon portrait, où il réuſſit ſi bien, que ce fut le commencement de ſa fortune. Charles II, ayant vu ce portrait, voulut avoir le ſien de la main de Kneller, en même temps que Lely le peignoit.

Il n'en ſallut pas davantage pour mettre en crédit Kneller. Il ne peignoit ordinairement que les têtes & les mains de ſes portraits; Peter Bakker, Jacob Vander Roër, Flamands, & les deux freres Bing, Anglois, préparoient les draperies, les ornements & le

fond de ſes tableaux. Le fameux Baptiſte Monnoyer, & après lui Jean Vanhurſum, Hollandois, peignoient les fruits & les fleurs; ſouvent même il faiſoit copier ſes portraits, les retouchoit, & les vendoit pour des originaux. La maniere de Vandyck fut toujours ſon modele : il en approchoit aſſez ; mais il ne deſſinoit pas avec autant de fineſſe. On lui a érigé un ſuperbe mauſolée à Weſtminſter. Dryden l'a fort célébré dans ſes vers, & Pope a traduit pour lui, en vers anglois, l'épitaphe latine de Raphaël. On a gravé d'après lui.

KOBURGER, (*Antoine*) célebre imprimeur de Nuremberg. Il ſe diſtingua par ſon ſçavoir, par le nombre, la beauté & l'exactitude de ſes éditions, ce qui lui mérita le titre de prince des imprimeurs parmi les ſçavants de ſon temps. D'abord ſon caractere, quoique dans la forme de celui de Veniſe, étoit un peu imparfait, & inférieur à celui de pluſieurs de ſes contemporains. Mais il ſe procura dans la ſuite une nouvelle fonte, qui a été avec juſtice regardée juſqu'ici comme auſſi belle que toutes celles qui ont été employées avant & depuis lui dans cette ville. Il n'eut pas moins de zele pour rendre ſes éditions correctes ; enſorte que, quoiqu'il pût y ſuffire lui ſeul, il voulut néanmoins être aidé par le ſçavant Frédéric Piſtorius. Il n'épargna ni peines ni dépenſes pour ſe procurer les meilleurs manuſcrits ; &, avant que de les imprimer, il conſulta toujours les plus ſçavants hommes.

On peut dire que Koburger a imprimé plus d'ouvrages qu'aucun imprimeur de ſon temps, particuliérement des Bibles, dont il nous reſte aujourd'hui de lui juſqu'à douze éditions, l'une deſquelles eſt en cinq volumes, l'autre en ſix, & une troiſieme ornée de très-belles planches en bois. Il ne prit pas moins de ſoins pour imprimer d'autres livres; & M. Endters nous aſſure « qu'il faiſoit rouler chaque jour vingt-» quatre preſſes, & qu'il n'employoit pas moins que » cent ouvriers, qu'il entretenoit hors de chez lui. Ils » avoient une heure marquée pour ſe rendre à leur

» ouvrage & pour le quitter. Il ne les admettoit point » un à un dans ſon imprimerie ; mais il les obligeoit » d'attendre à ſa porte, juſqu'à ce qu'ils fuſſent » tous aſſemblés ; & alors il les faiſoit entrer & tra- » vailler. Il avoit un grand magaſin à Lyon, conte- » nant différents livres de droit qu'il avoit imprimés. » Il avoit ſes facteurs & ſes commis dans pluſieurs » villes conſidérables d'Europe ; &, outre ſes maga- » ſins, il avoit encore ſeize boutiques ouvertes, & » dans chacune un aſſortiment conſidérable des meil- » leurs livres qui avoient paru juſqu'alors ; enſorte » qu'il étoit toujours en état de fournir toutes les bon- » nes éditions. »

Il continua d'imprimer à Nuremberg & à Lyon avec beaucoup de ſuccès, juſqu'à l'an 1501 ; car on ne trouve point d'édition de cet imprimeur dont la date ſoit plus récente ; ce qui fait croire qu'il ceſſa d'imprimer vers ce temps. On voit cependant qu'en 1513, Jacques Sachon, un de ſes ouvriers qui tra- vailloit à Lyon, imprima pour lui la Bible latine de Caſtellanus, avec cette apoſtille à la fin : *Lugduni, per Jacobum Sachon, expenſis Antonii Koburger.* Au reſte, cette édition eſt pareillement datée de Nuremberg ; mais il faut ſuppoſer que celle-ci eſt la même édi- tion que celle de Lyon. Koburger mourut cette même année 1513, après avoir été durant quelque temps membre du premier conſeil de Nuremberg. Toutes les éditions qui nous reſtent de cet habile imprimeur, en comptant ſes Bibles, ne montent qu'à trente-ſept : nombre trop peu conſidérable pour qu'il ait em- ployé autant de preſſes & d'ouvriers que l'aſſure M. Endters.

KOECK, (*Pierre*) peintre, né dans la ville d'Aelſt en 1500. Les leçons & la grande maniere de Barent de Bruxelles, aiderent beaucoup à développer & à former le génie de Pierre Koeck. En quittant Bruxel- les, il alla ſe perfectionner pendant quelques années en Italie, où il puiſa dans l'antique les talents que l'on

remarque dans ſes ouvrages. A ſon retour à Bruxelles, il fut engagé à peindre des modeles pour une compagnie de marchands, qui établirent à Conſtantinople une manufacture de tapiſſeries : Koeck fut choiſi pour aller en diriger & conduire les ouvriers ; ce projet échoua, & les beaux patrons du peintre ne toucherent point le Grand-Seigneur. Après une année d'abſence, il revint ſans aucun ſuccès, épuiſé de dépenſe & de fatigue. Ce peintre avoit appris la langue turque, & avoit deſſiné la ville de Conſtantinople & ſes environs. Il fit encore ſept morceaux des mœurs de ces peuples. Toutes ces compoſitions ont été gravées en bois en ſept planches : il s'eſt repréſenté, dans la derniere, habillé en Turc & tenant un arc à la main.

KOOGEN, (*Léonard* vander) peintre & graveur, né à Harlem en 1610, mort dans la même ville en 1681. On le plaça à Anvers chez Jacques Jordaans. Il demeura long-temps dans cette école. Lié particuliérement avec Corneille Béga, il changea de maniere ; il peignoit d'abord en grand, & il a depuis peint en petit, ou en moins grand. Vander Koogen, en quittant Anvers, retourna chez lui, & fit une liaiſon ſi étroite avec Béga, qu'on ne les voyoit preſque jamais l'un ſans l'autre. Ils cultiverent leur art enſemble ; ils s'encouragerent l'un & l'autre : l'unique différence qu'il y eût entre ces deux amis étoit que Vander Koogen ne travailloit que pour ſon plaiſir, ſes parents lui ayant laiſſé une fortune honnête ; tandis que Béga n'en avoit d'autre que celle qui venoit de ſes ouvrages. Béga n'en étoit pas moins gai ; Vander Koogen étoit au contraire timide & retiré du monde. Il avoit d'ailleurs des mœurs fort ſages, & il reſta toujours garçon. Ses ouvrages ne ſont guere connus en France ; ils méritent cependant d'être recherchés. Il peignoit en grand & en petit avec intelligence ; ſon deſſin eſt de bon goût. Il a gravé à l'eau-forte dans la maniere du Carrache.

KORNMAN, (*Jean*) orfevre & modeleur, né à Ausbourg, vivoit dans le dernier ſiecle. Il fut appellé à Veniſe & à Rome, où il fit des ſujets d'hiſtoire admirables, en bas-reliefs & en demi-boſſes, en or, en argent, en acier & en cuivre. Le pape Urbain VIII, & pluſieurs cardinaux, lui firent faire leurs portraits & des médailles.

KRAUSE, (*François*) peintre, né à Ausbourg en 1706, mort à Lyon en 1754. L'indigence l'obligea, dans ſa jeuneſſe, pour ſubſiſter, de barbouiller les appartements des maiſons; mais le deſir d'être peintre lui fit franchir tous les obſtacles. Ayant plu à un ſeigneur qui lui trouva du mérite & qui le mena avec lui à Veniſe, il fut placé chez Piazzetta, bon peintre, dont les leçons lui devinrent ſi utiles, qu'en peu de temps on prit ſes ouvrages pour ceux du maître lui-même. Il quitta l'Italie, & vint à Paris, où il vécut inconnu, parce qu'il ne ſortoit point de ſon attelier. Son mérite perça néanmoins; & peut-être dans ce ſéjour, aujourd'hui le centre des arts, auroit-il joué un rôle diſtingué, ſi un orgueil exceſſif, & une cauſticité ſans ménagements, ne lui euſſent ſuſcité des ennemis. Il perdit l'eſpérance d'être reçu à l'académie, & il ſe retira à Langres, de-là à Dijon, où il fit pluſieurs tableaux pour les Chartreux. Il débuta par une grande compoſition, c'eſt la Magdeleine chez Simon le Phariſien: ce bon tableau, placé dans le réfectoire, eſt ſon chef-d'œuvre; il repréſenta encore en ſept morceaux l'hiſtoire de la ſainte Vierge, qu'on voit dans le chapitre des mêmes religieux. Ces grands ouvrages ne purent enrichir Krauſe, ni même payer ſes dettes; c'eſt ce qui l'engagea, pour trouver un genre de travail plus lucratif, à peindre le portrait en paſtel. Il fut très-employé dans toutes les villes de la Bourgogne, & à Lyon, où on le chargea d'orner en entier l'égliſe de Notre-Dame des Hermites, ouvrage qui l'occupa pendant douze ans & juſqu'à ſa mort.

Cet artiſte, dit M. Deſcamps, avoit le défaut de ſe

ſe trop eſtimer & d'eſtimer trop peu les autres ; cependant il avoit de grandes parties dans ſon art ; il deſſinoit bien, & ſupérieurement les pieds & les mains ; il n'avoit pas le génie abondant, mais ſa couleur eſt vigoureuſe & dorée : ſon pinceau eſt d'une grande facilité, ſa touche eſt ferme, tantôt ſeche, tantôt brillante ; quelques-uns de ſes tableaux ſont outrés pour le noir, parce qu'il en vouloit rendre les effets trop vigoureux. La poſtérité jouira peu d'une partie de ſes ouvrages, qui ſont déja changés ; il employoit par-tout le ſtyl de grain & l'orpin. Ses tableaux, en ſortant de ſes mains, avoient une vigueur ſurprenante. Le temps les détruiſoit à vue d'œil. Mais c'eſt toujours un bon artiſte, qui a fait dans la maniere de ſon maître des ouvrages qui ont trompé & qui tromperont vraiſemblablement encore.

KRUGER, (*Lucas*) graveur Allemand, vivoit en 1516. On dit que ce fut un des meilleurs artiſtes de ſon temps, & qu'il ſurpaſſa les Italiens & les François. Pour le prouver, on cite les trois pieces de la Nativité, de l'Adoration des Mages, & du Crucifiment de Jeſus-Chriſt, qui ſont très-recherchées.

KUNCKEL, (*Jean*) célebre phyſicien, né à Loweſtern, dans le duché de Sleſwick. Il fut chymiſte de l'électeur de Saxe, de l'électeur de Brandebourg & de Charles XI, roi de Suede, qui lui donna le titre de conſeiller métallique & des lettres de nobleſſe. On ne connoît point ſa famille ; on ſçait ſeulement que ſes parents le deſtinerent à la pharmacie, & qu'en apprenant cet art, il prit du goût pour l'étude des ſciences naturelles. Le roi de Suede le chargea de la direction de ſes verreries, & dans l'exercice de cet emploi, il fit de très-belles découvertes. Avec des pierres à fuſil noires, du ſable & du ſel, il fit un très-beau cryſtal & des verres d'une beauté merveilleuſe. Il apprit différentes manieres de colorer le verre, & d'imiter avec cette matiere la couleur d'or & les couleur de grenat, d'améthyſte, de ſaphir, &c. Il trouva

que les grenats de Bohême étant pulvériſés & calcinés, ſont un cryſtal d'une belle couleur d'émeraude; que la limaille de fer, étant préparée par un feu de réverbere, donne une belle couleur d'hyacinthe; qu'un mélange de la poudre de cryſtal, de borax & de nitre purifié, forme des pierres de toutes ſortes de couleurs, &c. Perſonne n'a fait plus de découvertes dans l'art de la verrerie que Kunckel. Il fit auſſi pluſieurs belles expériences ſur l'or & ſur l'argent, par leſquelles il reconnut que le feu altere peu ces deux métaux. Son phoſphore eſt encore mis au nombre de ſes plus belles découvertes. Enfin ſon dernier travail fut un examen des acides, du ſel, du chaud & du froid, lequel forma la matiere d'un ouvrage qu'il publia en 1696, ſous ce titre: *De acido & urinoſo ſale, calido & frigido.* Il mourut en Suede en 1702.

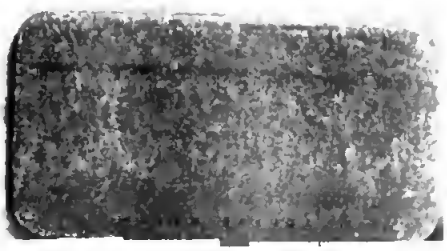
KUPESKI, (*Jean*) peintre, né à Poeſing dans la haute Hongrie en 1666, mort à Nuremberg où il s'étoit retiré en 1740. Après avoir étudié les principes de ſon art à Vienne, chez un peintre nommé Claus, il vit les principales villes de l'Italie, & s'arrêta quelque temps à Veniſe, où les belles peintures ſervirent beaucoup à le perfectionner. Il a donné des ſujets hiſtoriques; mais il s'eſt diſtingué ſur-tout dans le portrait. On cite celui d'un homme à mi-corps qui joue de la flûte. Peu de portraits hiſtoriés ont plus de relief, de force & de vérité. Le tableau de la famille du peintre jouit de la plus grande réputation en Allemagne : le feu Margrave de Brandebourg-Bareith l'avoit acheté ſeize mille florins. La maniere de cet artiſte étoit empâtée & très-forte. On pourroit le comparer à Rembrant pour la couleur, & à Van-Dyck pour les mains de ſes portraits. Quant à l'intelligence du clair-obſcur, on aſſure que perſonne ne l'égaloit.

KUSSEL, (*Melchior*) graveur du dernier ſiecle, né à Ausbourg, a donné un grand nombre d'eſtampes au burin & à l'eau-forte, très-bien gravées. On en

connoît une ſuite ſous le nom de *Miniatures de l'Empereur*, qui ſont d'après des peintures à gouache de Guillaume Baur, & qui vont à la ſuite de l'œuvre de ce maître; c'eſt un livre de la Paſſion de J. C. On connoit encore de Kuſſel d'autres livres de jardins, fontaines, ports de mer; les figures d'un *Paſtor fido* & d'un Ovide. Il eut un frere nommé *Matthieu* Kuſſel, graveur comme lui, & qui ſe fit beaucoup de réputation à la cour de l'empereur & de l'électeur de Baviere.

Fin du Tome premier.

646699
SGN

SUPPLÉMENT.

GRIMOUX, peintre François, mort à Paris vers 1740. Ses talents & ſon application le rendirent bon peintre de portraits ſans le ſecours d'aucun maître. Admis chez un brocanteur qui avoit pluſieurs tableaux de Van-Dyck & de Rembrant, il les copia ſi ſouvent qu'il réuſſit à ſe donner une maniere particuliere, qui lui fit une grande réputation. Les perſonnes de la plus haute conſidération deſiroient exercer ſon pinceau; mais ſes idées bizarres & ſa façon de vivre ſinguliere, le rendoient inacceſſible à leurs empreſſements. Ennemi de la contrainte, il ne travailloit que lorſque ſon caprice ou l'impulſion de ſon génie l'animoit. La nuit & le jour lui étoient indifférents; on l'a même vu ſouvent, au ſortir de quelque orgie, & dans le temps que ſa tête étoit échauffée par le vin, ſe livrer au travail avec le plus d'ardeur. On rapporte que pour ſe débarraſſer de l'exactitude du portrait, il faiſoit ſouvent des têtes de femmes, qu'il avoit l'art de rendre intéreſſantes, en leur prêtant l'ajuſtement de pélerines, de joueuſes d'inſtruments, de chanteuſes, &c. Une voiſine dont il étoit amoureux lui ſervoit de modele pour ces ſortes de portraits; quoique peu variés, ils ſont néanmoins très-agréables; on y remarque de la fineſſe & de la légereté dans le pinceau, de la force & de la beauté dans le coloris. On ne lui connoît aucun éleve; ſon caractere l'éloignoit trop des ſoins qui ſont néceſſaires pour en former.